



DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME XIX.

ABBO—YVER.

SUPPLÉMENT.

CET OUVRAGE SE TROUVE:

CHEZ L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau; à Paris.

Madame BUYNAND, née BRUYSET, à Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie, à Caen.

ALLÔ	Amiens.
FRÈRE, aîné.	Rouen.
VALLÉE, aîné.	*Id.*
RENAULT	*Id.*
BLOCQUEL et CASTIAUX.	Lille.
STAPLEAUX.	Bruxelles.
GAMBIER.	*idem.*
Victor MANGIN.	Nantes.
BUSSEUIL jeune.	*Id.*
LAFITE.	Bordeaux.
DURVILLE.	Montpellier.
FOURIER-MAME.	Angers.
CATINEAU.	Poitiers.

GAMBART, Imprimeur, Éditeur de la Feuille périodique de Courtray.

DESOER.	Liége.
BOVARD.	Aix-la-Chap.
LEROUX.	Mayence.
ÉLISÉE AUBANEL.	Tarascon.
GOSSE.	Baïonne.
PERTHÈS.	Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie	Amsterdam.
UMLANG	Berlin.
ARTARIA	Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour.	St.-Pétersb.
RISS et SAUCET.	Moscou.
BRUMMER.	Copenhague.
BOREL et PICHARD.	Rome.
BOREL et PICHARD.	Naples.
GIEGLER et DUMOLARD.	Milan.
GRIESHAMMER.	Leipsick.
ESSLINGER.	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours; contenant aussi celle des dieux et des héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brottier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 20,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME XIX.

SUPPLÉMENT.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

1812.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME XIX.

NOTA. *Tous les articles des portraits ci-dessous, marqués d'une* astérisque, *se trouvent dans l'ordre alphabetique des dix-huit premiers volumes.*

PLANCHE LXXXXVI.

AFFRI (François, comte d').
AMERBACH (Boniface).
BESENVAL (Jean-Victor).
* BAUTRIN (Gaspard).
* BULLINGER (Henri).
BUXTORFE (Jean).
CAPRARA, cardinal.
CASTELLAS (lieutenant-gén.)
COURTEN (Maurice de).
DIESBACH (Nicolas).
DIESBACH (Guillaume).
DIESBACH (Jean de).

PLANCHE LXXXXVII.

CAMPOMANÈS.
CHÉNIER.
COINTRE (Laurent le).
* I. DANÈS (Pierre).
* I. ERLACH (Jean-Louis).
ERLACH (Jean-Jacques).
FOEGELIN (François-Joseph).
* FORT (François le).
FREULER (Gaspart).
FRISCHING (Samuel).
* FROBEN (Jean).
FROLICH (Guillaume).

PLANCHE LXXXXVIII.

GALLANTINI (Gaspart).
* I. GESNER (Conrad).
* VI. GODEFROY (Jacques).
GRIVEL (Guillaume).
GUICHART (Jean-François).
GUNDOLDINGEN (Pierre de).
* I. HOTTINGEN (Jean-Henri).
* HOLBEIN (Jean).
IM-TURN (Jean).
* KAUNITZ RITTEBERT.
* I. LAVATER (Louis).
* LAUDON OU LANDON (Gédéon).

PLANCHE LXXXXIX.

* II Leu (Jean-Jacques).
* Liotard (Jean-Etienne).
* Mérian (Mathieu).
* Paracelse (Aurel-Philippe, *dit* Bombart).
* Pfiffer (Louis).
* Plater (Félix).

Rieder (Jean).
Roll (Louis de).
Roll (Jean de).
Salis (Ulysse).
Schiner (Mathieu-Cardinal).
* Souvarow.

PLANCHE C.

Sprecher (Fortunat de Berneck).
* Talon (Denis).
II. Torelli (Jules-César).
III. Torelli (Lœlio).
IV. Torelli (Paolo).
VII Torelli (Paolo, archevêque de Rossano).

VIII. Torelli (Franco).
XIII. Torelli (Hyppolite Castiglione.)
Trivulce (Domitilla).
Tscharner (Nicolas).
Vadian ou Vanvatt.
Weinegg (Jean Guler de).

LISTE

DE MESSIEURS

LES SOUSCRIPTEURS

AU DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE, CRITIQUE, ET BIBLIOGRAPHIQUE.

SA MAJESTÉ le roi des Espagnes.
SA MAJESTÉ le roi de Westphalie, à Hesse-Cassel.
SA MAJESTÉ le roi des Deux-Siciles.
SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE l'Archiduc grand-duc de Wurtzbourg.
LEURS ALTESSES les princes d'Espagne, à Valençay.
SON ALTESSE le prince royal de Suède (Bernadotte).
SON ALTESSE le prince archi-chancelier de l'empire français, duc de Parme (Cambacérès).
SON EXCELLENCE le duc de Cadore.
SON EXCELLENCE le comte de Hompesch, ministre d'État et des Conférences de S. M. le roi de Bavière.
SON EXCELLENCE le comte de Nesselrode, ministre d'État de S. A. Imp. le grand-duc de Berg et de Clèves.
LA BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT IMPÉRIAL.
LE MUSEUM DE ARMSTADT.

MM.

AGARD (F.), imprimeur, à Privas.
AGASSE, notaire, à Paris.
AGRAIN-DES-HUBAS (d'), à Paris.
AIGREFEUILLE (d'), à Paris.
ALEXANDRE FAUCON, propriétaire, à Paris.
ALICI, libraire, à Saint-Pétersbourg.
ALLO, libraire, à Amiens.
ANGERVILLE, à Rouen.
AUBANEL (Elisée), imprimeur-libraire, à Tarascon.
ARTARIA, libraire, à Vienne.
AUBERT, régisseur de l'octroi, à Paris.
BACLET, directeur des postes, à Arras.

BALLANCHE père et fils, imprimeurs, à Lyon.
BARBA, libraire, à Paris.
BARBIER, avoué au tribunal civil, à Paris.
BARBIER, bibliothécaire de S. M. l'Empereur et roi.
BARIEN, procureur impérial au tribunal civil, à Paimbœuf.
BARROIS fils, libraire, à Paris.
BASTIEN, éditeur des OEuvres de Buffon, à Paris.
BEAUNIS, à Paris.
BÉNARD, architecte, à Paris.
BÉRARD, à Paris.
BERGER, à Paris.
BERNARD, imprimeur, à Montbrison.
BESSON, libraire, à Leipsick.
BILLOIS, libraire, à Paris.
BLAISE, libraire, à Paris.
BLANCHARD, libraire, à Paris.
BLANCHARD, présid. de la société des sciences et arts du départ. de Loire-Inférieure, membre correspondant de la société des Belles-Lettres de Paris, etc., à Nantes.
BLECH-REBER (J. J.), fabricant de toiles peintes, à Mulhausen. (Haut-Rhin.)
BLESCHAMPS, ancien commiss.-ordonn. de la marine, à Chauvri.
BLOCQUEL et CASTIAUX, imprim. - libr., à Lille.
BLOUET, négociant, à Paris.
BOISSI-D'ANGLAS (le comte de), sénateur.
BONVALET, à Paris.
BOSC, chev. de la lég. d'honn., direct. des droits réunis, à Chaumont.
BOISTE, imprimeur et homme de lettres, à Paris.
BOSSANGE, MASSON et BESSON, imprim.-libr., à Paris.
BOTTIER (P. J.) imprimeur à Bourg.
BOUCHER, docteur en médecine, à Rouen.
BOUGAINVILLE (le comte de), sénateur.
BOULARD père, ancien notaire, homme de lettres, à Paris.
BOULOT, docteur en médecine, à Rouen.
BOUCHESEICHE, homme de lettres, à Paris.
BOURDON, à Paris.
BOVARD, imprimeur-libraire, à Aix-la-Chapelle.
BOYARD, ancien chef de la liquidation, à Paris.
BRENNESINGER, premier juge-suppléant, à Strasbourg.
BRIET, direct. du Journal des aud. de la Cour de Cass., à Paris.
BRUMMER, libraire, à Copenhague.

MM.

BRUYSET aîné, inspecteur de la librairie, à Lyon.
BUHOREL (de) à Rouen.
BUSSEUIL jeune, libraire, à Nantes.
BUYNAND (mad.) *née* Bruyset, libraire, à Lyon.
CABARRUS, banquier, à Paris.
CADIGNAN, membre de la légion d'honn. et inspect. aux revues.
CALVEL, rédacteur du Moniteur, à Paris.
CANOLLE, doct. en médecine, à Poitiers.
CARNOT, membre de l'Institut.
CARNOT, membre de la Cour de Cassation, à Paris.
CAROLINE TAETS D'AMEROUGEN, (Madame) à la Haye.
CARRENO, des Asturies.
CASABIANCA (le comte), sénateur.
CATINEAU, imprimeur-libraire, à Poitiers.
CELLOT, ancien imprimeur, à Paris.
CHABOUILLET, homme de loi, à Paris.
CHABOT, libraire, à Dôle.
CHAMPOLLION-FIGEAC, officier de l'université impériale, professeur de grec à la faculté de Grenoble.
CHAPTAL (le comte), sénateur.
CHAMPIÉ, libraire, à Moissac.
CHARLY, juge en la Cour d'Appel, à Toulouse.
CHARTIER, propriétaire, à Paris.
CHATEIGNER, grav. en taille-douce, à Nantes.
CHAUDON, homme de lettres, à Mézin.
CHOBLET, direct. de l'enregistrem., à Châlons-sur-Marne.
CIRBIER, homme de lettres, à Paris.
CLERC, imprimeur, à Belfort.
COCHERIS, libraire, à Paris.
COLLEVILLE (de), à Rouen.
COSSÉ fils, fondeur en cuivre, à Nantes.
COSTES (Amable), libraire, à Paris.
COURONNE (Haillet de), homme de lettres, à Paris.
COURTIN, procureur impérial, à Paris.
COUTARD, doct. en médecine, à Paris.
CRAPELET fils (G. H.), imprimeur, à Paris.
CUNÉO, greffier en chef de la Cour d'Appel de Gênes, à Gênes.
CURNILLON, recev. des domaines, à Briey (Moselle).

DANTHÈS, à Colmar.
DARROLIL, à Compiègne.
DEARBORN, général et secrétaire de la guerre, aux États-Unis.
DEBRAY, libraire, à Paris.
DEBRECY, à Dôle.
DELACOLONGE, à Paris.
DELACROIX, notaire, à Paris.
DELAFOREST, propriétaire, à Montpellier.
DELAHAYE, avocat, à Paris.
DELAHOUSSAYE-DE-BEAUCHAMP, à Rouen.
DELAROUE, à Paris.
DENIS, imprimeur, à Commercy.
DEROY, libraire, à Paris.
DESAUGES, à Paris.
DÉSOER, libraire, à Liége.
DIGNE fils, négociant, à Montpellier.
DOULCET-DE-PONTÉCOULANT (le comte), sénateur.
DROUET (le comte), général.
DUBIN, propriétaire, à Paris.
DUBOIS (madame), libraire, à Paris.
DUBOIS-DUBAIS (le comte) sénateur.
DUCORPS, notaire, à Paris.
DUFART fils, libraire, à Paris.
DUFOUR et compagnie, libraires, à Paris.
DULAURE, homme de lettres, à Paris.
DUPAN (A. J. L.), homme de lettres, à Paris.
DUPONT, médecin de l'hôpital Beaujon, à Paris.
DUPREUIL, recev. des contributions directes, à Bourges.
DUPUTEL, membre de l'académie de Rouen, à Rouen.
DURAND, à Paris.
DURVILLE, libraire, à Montpellier.
DUSAU, directeur des postes, à Tarascon.
DUTILLET, administr. des Messageries, à Paris.
DUTREMBLAY, recev. particulier des contrib., à Paris.
DUVAL, homme de lettres, à Paris.
DUVAL (J.), imprimeur, à Rouen.
EDME (Saint-), inspect. des ponts et chaussées, à Paris.
ÉGASSE fils aîné, libraire, à Paris.
ÉLIES (P. A.), imprimeur, à Niort.
ENGEL (Maximilien), notaire, à Courtray.

ESSLINGER, libraire, à Francfort.
ETIENNE, homme de lettres, à Paris.
ESTIER, notaire, à Paris.
FABRE jeune, médecin, à Nantes.
FANTIN, libraire, à Paris.
FERERE, avocat, à Bordeaux.
FERRARI, président de la Cour d'Appel de Gênes.
FERRIÈRES (L. de), à Vesoul.
FEUILLETTE, biblioth. de l'Institut, à Paris.
FIETTA, libraire à Dubno, Pologne Russe.
FIRMAS-PERIES (le comte de), à Stutgard.
FLEURIEU (le comte Claret de), sénateur.
FONTANES (le comte de), sénateur, grand maître de l'Université.
FOUCHÉ (le comte), sénateur.
FOURIER-MAME, libraire, à Angers.
FRANÇOIS, juge au tribunal de commerce, à Meaux.
FRERE aîné, libraire, à Rouen.
FROCHOT (le comte), conseiller d'état, préfet du dépt. de la Seine.
GALIGNANI, libraire, à Paris.
GAMBART, imprim.-libraire, à Courtray.
GAMBIER, libraire, à Bruxelles.
GARAT (le comte), sénateur.
GARNERY, libraire, à Paris.
GARNIER, procureur-impérial de la Cour des Comptes.
GÉDOIN, commis-greffier à la Cour Impériale, à Rennes.
GELIS, ancien avocat, à Paris.
GENLIS (madame de), à Paris.
GEOFFROY, négociant, à Paris.
GIEGLER et DUMOLARD, libraires, à Milan.
GIRARD, libraire, à Besançon.
GIRARDIN, avocat à la cour de cassation.
GORNEAU jeune, agréé au tribunal de commerce, à Paris.
GOSSE, libraire, à Bayonne.
GRASLIN jeune, recev. gén. des droits réunis, à Nantes.
GRENTE (de), à Rouen.
GRÉGOIRE, ancien év. de Blois, sénateur et membre de l'Institut.
GRENUS (Ferdinand), à Genève.
GRIESHAMMER, libraire, à Leipsick.
GRIMM, biblioth. de S. M. le roi de Westphalie.
GROULT, imprimeur à Bayeux.

GUÉRIN père, employé au trésor public, à Paris.
GUÉROULT (L. de), propriétaire, à Paris.
GUICHARD (veuve), à Paris.
GUILLEMARD, libraire, à Paris.
HALLÉ DE CANDOS, propriétaire, à Rouen.
HARVILLE (le comte d'), sénateur.
HÉBERT, propriétaire, à Meaux.
HÉBERT, à Paris.
HEINGLE, garde-magasin des vivres, à Courtray.
HOUEL, avocat et avoué, à Rouen.
HUBERT, à Paris.
HULLIN (le comte), général de division.
HUMBERT, professeur au Lycée Napoléon, à Paris.
HUZARD (madame), libraire, à Paris.
HUREZ fils, imprimeur-libraire, à Cambrai.
IGNON, imprimeur, à Mende.
IMMERZEEL et compagnie, libraires, à La Haye.
IVRANDE (d'), archiviste des cérémonies, chez le comte de Ségur.
JACOB, imprimeur-libraire, à Versailles.
JACOTIN, colonel au corps impérial des ingénieurs-géographes, membre de la légion d'honneur, de la commission des sciences et des arts, et de l'Institut d'Égypte, à Paris.
JANINET, imprimeur, à Bourg.
JANNINGROS, rentier, à Besançon.
JANSSAND, maître de forges, à Clairvaux.
JANTET, receveur particulier, à Corbeil.
JANZÉ (le comte), auditeur au conseil d'état, secrétaire-général du ministère des cultes, à Paris.
JANET, libraire, à Paris.
JOLY, imprimeur, à Château-Thierry.
JONQUET, médecin, à Bordeaux.
KOURAKIN (le prince), ambassadeur de la cour de Russie.
LABORDE, libraire, à Vesoul.
LACOSTE, libraire, à Paris.
LAFITE, libraire, à Bordeaux.
LAGRAVE, procureur-impérial près la Cour de Gênes.
LAINÉ, libraire, à Dieppe.
LAISNEY, imprim.-libr., à Péronne.
LALANDE, chev. de la lég. d'honn., à Paris.
LAMOTTE, membre du collége électoral, à Oléron.

LAMOTTE, maire de la commune de Bithanie.
LANDRIOT, imprimeur à Clermont.
LANDRY, inspecteur des droits réunis, à Chartres.
LANFREYS, à Paris.
LANGLOIS, à Paris.
LANJUINAIS (le comte), sénateur.
LAUTARD, médecin de l'hospice des Insensés, à Marseille.
LAVOLLÉE, secrétaire des commandemens de S. A. S. le prince archi-chancelier, duc de Parme, à Paris.
LEBORGNE aîné, négociant, à Fécamp.
LE BOUCHER, docteur en médecine, à Rouen.
LE BRETS, professeur et conservateur de la bibliothèque royale à Stutgard.
LE COMPTE, négociant à Paris.
LE COUSTURIER aîné, libraire à Paris.
LE FEBVRE-SAINT-MAUR, ancien notaire à Paris.
LEFEBVRE, professeur de mathématiques, à Paris.
LE MAIGNEN, sous-préfet à Valognes.
LENOIR, conservateur du Musée des monumens français, à Paris.
LENORMAND, imprimeur-libraire, à Paris.
LE PAN, homme de lettres, à Paris.
LE POT, à Montpellier.
LE PRIEUR, imprimeur, à Paris.
LEROUGE, employé au ministère des finances, à Paris.
LEROUX, greffier du juge de paix du 10e arrondissement, à Paris.
LEROUX, libraire, à Mayence.
LEROUX, libraire, à Paris.
LEROY et Compagnie, libraire, à Caen.
LÉTANDAR, adjudant-major de l'école militaire, et chevalier de la légion d'honneur, à Saint-Cyr.
LHOIER, inspecteur général des domaines, à Paris.
LIANCOURT, négociant, à Nantes.
LIERRE (de), à Paris.
LIGER, conseiller à la cour impériale, à Tours.
LINGAUD, secrétaire en chef de la mairie, à Limoges.
LIVACHE, huissier audiencier à la cour impériale, à Paris.
LONGUEMARRE, à Paris.
LOPOUSKIN (le prince), ministre de la justice, à Saint-Pétersbourg.
LOYAUTÉ, homme de loi, à Paris.
MAILLY (madame de), à Paris.

MADISSON (James), secrétaire d'état des États-Unis.
MALHERBE, ancien bénédictin, censeur impérial, à Paris.
MANGET et CHERBULIER, libraires à Genève.
MANGIN, imprimeur-libraire, à Nantes.
MANOURY aîné, libraire, à Caen.
MARC-AUREL, imprimeur, à Valence.
MARI (F.), imprimeur-libraire, à Rouen.
MARIANI, receveur général du département de Montenotte.
MARIÉ, à Paris.
MARRON, président du consistoire de l'Église réformée du département de la Seine, membre de l'institut de Hollande, chevalier de la légion d'honneur.
MARTINON, avoué, à Paris.
MASSON-GRANDJEAN, oculiste, à Paris.
MASTELLONNE, procureur impérial près la cour impériale de Gênes.
MAURICE (de St.), à Grenoble, (Isère).
MAURY, auditeur au conseil d'état.
MAYEUX, homme de lettres, à Paris.
MERLIN (le comte), conseiller d'état, procureur impérial.
MERVILLE, membre de la cour impériale de Paris.
MEUSNIER, propriétaire, à Paris.
MEUSNIER, curé à Saint-Souplets, (Seine-et-Marne).
MICHEL-CLERY père, à Boulogne-sur-mer.
MOIROUX, imprimeur à Mâcon.
MOLIÈRE et CONTREMOULIN, à Paris.
MONET, inspecteur aux revues, à Paris.
MONGIE aîné, libraire, à Paris.
MOREAU père, homme de lettres, Paris.
MOSSY, imprimeur libraire, à Marseille.
MOUREAU fils, imprimeur à Saint-Quentin.
MUEDER (le ministre), à Sainte-Marie-aux-Mines.
NICOLLE, libraire, à Paris.
NOEL, médecin, à Reims.
NODIER (Charles), homme de lettres, à Amiens.
OLLIVIER, auteur du Pausanias français, à Paris.
OTTAVIANI, secrétaire général de la direction l'imprimerie et de la librairie.
OZANNE, propriétaire, à Paris.

PAGÈS, chef de division à la Direction générale de l'imprimerie et de la librairie.
PAGÈS, secrétaire de l'académie de médecine.
PARIS, procureur impérial, à Sedan.
PEIGNOT, homme de lettres, bibliothécaire de la ville, à Vesoul.
PELLETIER, à Lisieux.
PELLOUTIER, consul-général du roi de Prusse, à Nantes.
PELUSE (le comte de), sénateur.
PERIAUX, imprimeur, à Rouen.
PÉRIGNON (le comte), maréchal de l'empire, et sénateur.
PERROT, commissaire-ordonnateur de la neuvième division militaire, à Montpellier.
PERTHÈS, libraire, à Hambourg.
PESCHARD DE MAIZEY, ingénieur en chef du cadastre de la Haute-Marne, à Chaumont (Haute-Marne).
PETIT, libraire, à Paris.
PIAT, LEFEBVRE et FILS, à Tournay (Jemmapes.)
PICHARD, libraire, à Paris.
PICHARD et BOREL, à Rome.
PICOT (Fontenay), imprimeur à Montpellier.
PIEL, à Rouen.
PILLET, libraire, à Paris.
POIROT, agent d'affaires, à Paris.
POMMEREUL (le baron de), général de division, conseiller d'état, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, à Paris.
POPELIN, avocat, à Paris.
PORTE, employé, à Paris.
POTHIER, avocat, rédacteur du Journal de la Haute-Marne, à Chaumont.
POULLAIN, huissier, à Paris.
POULTIER, ex-législateur, et commandant de la place de Montreuil-sur-mer.
POULTON, libraire à Guéret.
PREUIL (du), receveur part. des contrib. de la ville de Bourges.
PRÉVOT, propriétaire à Paris.
QUILLET, chef de bureau au ministère de la guerre.
QUILLARD-JOSSERAND, maître des forges de Clairvaux à Esdhuys.
REBOURS (Alexandre le), ancien officier aux gardes françaises, à Paris.
REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY (le comte), ministre d'état.

RENAUD, libraire, à Paris.
RENAULT, libraire, à Rouen.
RENAULT, direct. des postes, à Poitiers.
RHÉTORÉ fils aîné, libraire, à Montauban.
RIOU, préfet du Cantal, à Aurillac.
RISS er SAUCET, libraires, à Moscow.
RIVAS (de), membre du corps législatif, du département de Simplon.
ROBIN, agréé au tribunal de commerce, à Paris.
ROBINEAU, libraire, à Paris.
ROCH, imprimeur-libraire, à Nevers.
ROCHE, à Paris.
ROMANTZOW, ministre des affaires étrangères et du commerce, en Russie.
ROMER, chef de division au ministère de la justice, à Paris.
ROQUEFORT, homme de lettres, à Paris.
ROUILLÉ, avoué près la cour impériale, à Poitiers.
ROUSSEAU (le comte de), sénateur.
ROUSSEAU, libraire, à Paris.
ROUSSEL, docteur en médecine de l'hospice, à Rouen.
ROYER, négociant, à Paris.
ROYEZ, libraire, à Paris.
ROYOU, homme de lettres, à Paris.
SAINTIN, libraire, à Paris.
SAINT-LÉGER, chef à la recette gén. du départem. de la Seine.
SALOMON, architecte, à Paris.
SALMON, à Paris.
SAVOIE-ROLLIN, préfet de la Seine inférieure.
SCHUMBERGER et compagnie, banquiers, à Paris.
SCHLEIERMACHER (André), à Amsterdam.
SCHONEN (Auguste de), à Paris.
SEMEN, directeur de l'imprimerie, à Moscow.
SEGUIER (le baron de), premier président de la cour impériale, à Paris.
SEGURET, directeur des contributions, à Colmar.
SERRURIER (le comte), maréchal de l'empire, sénateur et gouverneur de l'hôtel impérial des Invalides.
SIMÉON, ministre de la justiee du royaume de Westphalie.
SIMON, architecte, à Paris.
SOREL, à Paris.

SOULAVIE, homme de lettres, à Paris.
SOYÉ, homme de lettres, à Paris.
SPALDING (K. A. H.), conseiller de justice, à Berlin.
SIEYES, sénateur, membre de l'institut.
SPIETALL (Albert), à Grammont (Escaut).
SPIETALL (Pierre), à Grammont (Escaut.)
STAPLEAUX, libraire, à Bruxelles.
STARCK, grand-aumônier.
TAILLEPIED DE BONDY, receveur général du départ. de Maine-et-Loire, à Angers.
TANLAY, à Paris.
TERTROU fils, marchand de vins en gros, à Nantes.
THIÉBAULT, chef au ministère de la guerre, à Paris.
THIÉRI, sous inspecteur des eaux et forêts de l'arrondissement de Charleville, à Mézières.
TRÉMEAU, imprimeur de la préfecture, et rédacteur du bulletin administratif, à Angoulême.
TRIPS, directeur-général des eaux et forêts, du grand duché du Berg, à Dusseldorf.
TREUTTEL et WURTZ, libraires à Paris et à Strasbourg.
TRONC, chef de bureau à la Préfecture, à Paris.
TRUCHY, libraire, à Paris.
TYNNA (de la), auteur de l'Almanach du commerce, à Paris.
UMLANG, libraire, à Berlin.
ULEMBROICHE, secrétaire de S. A. S. Monseigneur le duc régnant d'Aremberg.
VALLÉE aîné, libraire, à Rouen.
VALETTE-VIALLARD, chef de divison à la Préfecture de l'Ardèche, à Privas.
VALOIS, libraire, à Amiens.
VANIER, à Paris.
VAN-THOL, conservateur du dépôt des livres au ministère de l'intérieur, à Paris.
VERNEUR, chef du secrétariat à la Préfecture du départ. de la Seine.
VERPILLON (J. B.), imprimeur, à Belley.
VIALA DE BEAULIEU, colonel, commandant de la place de Cataro, en Dalmatie.
VILLENAVE, homme de lettres à Paris.
VINCENT, ingénieur des ponts et chaussées, à Verdun-sur-Meuse.
VINCENT, propriétaire, à Silly-le-Long, départem. de Seine-et-Oise.

VINCENT-CAPPON, imprimeur à la Rochelle.
VISTOO, receveur particulier de l'arrondissement de Malmedi, membre du collége électoral du département de l'Ourthe.
VOLNEY (le comte), sénateur.
WARÉE aîné, libraire, à Paris.
WEISS, homme de lettres, à Paris.
WILLEMENET, employé, à Paris.
WINTZINGERODE (S. Exc. le comte), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Westphalie.
WOLFRAET (le baron de), ministre de l'intérieur du royaume de Westphalie.
ZOLVER, négociant, à Paris.

FIN DE LA LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

NOMS

DES SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS QUI ONT COOPÉRÉ A CETTE NOUVELLE ÉDITION.

AKERBLAD, correspondant de l'institut de France, à Florence.
AMEILHON, ancien membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, membre de l'institut.
ANGLIVIEL, à Vallerange.
ARETIN (le baron d'), associé de l'institut, à Munich.
ARNAULT, membre de l'institut, secrétaire-général de l'université.
ARTAUD (François), antiquaire de la ville de Lyon, directeur du musée et du conservatoire des arts de la même ville, auteur de différens ouvrages sur les antiquités.
BANKS, associé de l'institut, à Londres.
BARBIER, homme de lettres, et auteur de plusieurs ouvrages.
BELINFANTE (Moyse), à La Haye.
BLUMENBACH, correspondant de l'institut, à Gœttingue.
BAUDELOCQUE, professeur d'accouchement, à Paris.
BOULARD père, homme de lettres, et ancien notaire, à Paris.

Brito (le chevalier de), savant portugais.
Bruyset aîné, membre de plusieurs académies, à Lyon.
Cabarrus (B.), banquier, à Paris.
Cabarrus (le comte de), à Madrid.
Carrèno, des Asturies.
Capperonnier, conservateur de la bibliothèque impériale.
Champollion-Figeac, officier de l'université impériale, professeur de littérature grecque à l'académie de Grenoble.
Charles, physicien, membre de l'institut.
Chaudon, membre de plusieurs académies.
Chaussard, homme de lettres, à Paris.
Cirbier, professeur d'arménien.
Correa-de-Serra, ancien secrétaire de l'académie royale des sciences de Lisbonne, correspondant de l'institut.
Cousin, auteur de l'Histoire de Bonaparte et de plusieurs généraux Français.
Dacier, secrétaire perpétuel de la classe de l'histoire et de la littérature ancienne, de l'institut.
Dalayrac, compositeur de musique, à Paris.
Daunou, membre de l'institut.
Debure père, libraire, à Paris.
Delandine, membre de l'académie de Lyon, correspond. de l'institut.
Denina, bibliothécaire de S. M. l'empereur et roi.
Desessarts, auteur de la Bibliothèque d'un homme de goût, des Siècles littéraires de la France, etc., etc.
Domergue, membre de l'institut, à Paris.
Dulaure, auteur de différens ouvrages estimés, et membre de plusieurs académies ou sociétés littéraires.
Dupan (A. J. L.), homme de lettres.
Duputel, membre de l'académie de Rouen.
Dusau, à Tarascon.
Erdman, professeur, à Casan en Asie.
Ersch, professeur, à Halle.
Fayolle, auteur des Saisons du Parnasse.
Fedder, bibliothécaire, à Hanôvre.
Feletz, homme de lettres.
Feuillette, l'un des bibliothécaires de l'institut.
Fischer, professeur, à Moscow.
Fleurieu (le comte Claret de), sénateur.
Fossombroni, sénateur.

Fourcroy (le comte), conseiller-d'état, membre de l'institut.

Framery, correspondant de l'institut, à Paris.

Gallais, homme de lettres, à Paris.

Gelle, professeur d'humanités.

Gjoerwel, bibliothécaire de S. M. le roi de Suède, à Stockolm.

Grégoire, ancien évêque de Blois, membre de l'institut, et sénateur.

Grétry, musicien compositeur, membre de l'institut.

Haabe, professeur de langue grecque, à Wittemberg.

Haillet-de-Couronne, ancien secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Rouen.

Harless, correspondant de l'institut, à Erlang.

Jefferson, ex-président des États-Unis.

Jenner, correspondant de l'institut, à Dublin.

Johanneau (Éloi), secrétaire perpétuel de l'académie celtique, censeur impérial.

Kiendlinger, à Meurs.

Kirvan, correspondant de l'institut, à Dublin.

Kovats-Martini, savant hongrois, à Iéna.

Lambinet, à Mézières.

Lanjuinais (le comte), membre de l'institut, et sénateur.

Laserna-Santander, savant bibliographe, correspondant de l'institut, à Bruxelles.

Lebreton (J.), membre de l'institut, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts.

Lenoir, conservateur du musée des monumens français, auteur de plusieurs ouvrages sur les beaux-arts.

Levesque, membre de l'institut, et professeur au collége de France.

Lièbe, ancien membre de la congrégation de Saint-Maur, à Paris.

Luce-de-Lancival, poète et auteur dramatique.

Malherbe, ancien membre de la congrégation de Saint-Maur, et ci-devant bibliothécaire du tribunat, censeur impérial.

Mandar (Théophile), homme de lettres.

Marini (Gaëtano), correspondant de l'institut, à Rome.

Marron, président du consistoire de l'église réformée du département de la Seine, membre de l'institut de Hollande, et de plusieurs autres sociétés, chevalier de la légion d'honneur.

Marvuglia, associé de l'institut, à Palerme.

Melanderhielm, correspondant de l'institut, à Stockholm.

Mentelle, membre de l'institut.

Mercier, membre de l'institut.

Meusel, professeur, à Erlangen.

Meyer, membre de l'institut de Hollande, à Amsterdam.

Mila, pasteur et professeur, à Berlin.

Moitte, sculpteur, membre de l'institut.

Mongez, membre de l'institut.

Moreau, homme de lettres, à Paris.

Moreau (de la Sarthe), docteur en médecine, bibliothécaire de la faculté de médecine de Paris.

Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc, correspondant de l'institut, à Venise.

Moysant, conservateur de la bibliothèque de la ville de Caen.

Mustoxidi, historiographe de Corfou, auteur d'une Biographie des auteurs grecs et modernes (manuscrits).

Naigeon, membre de l'institut.

Niebuhr, correspondant de l'institut, à Copenhague.

Nodier, homme de lettres, à Besançon.

Ollivier, peintre, auteur du Pausanias français.

Pajou, sculpteur, membre de l'institut, à Paris.

Palissot, membre de plusieurs académies, à Paris.

Partarrieu, avocat, à Bordeaux.

Pastoret (le comte), membre de l'institut, et sénateur.

Peignot (G.), bibliothécaire du départ. de la Haute-Saône, à Vesoul.

Petit-Radel (Louis), membre de l'institut.

Pinel, professeur de la faculté de médecine, membre de l'institut.

Porro, compositeur de musique, et littérateur, à Paris.

Pougens, membre de l'institut de France.

Reichard, conseiller de guerre, à Gotha.

Reuss, bibliothécaire, à Gottingue.

Ribeiro-de-Santos (Antoine), bibliothécaire de la bibliothèque royale, à Lisbonne.

Roquefort (J. B. B.), auteur du Glossaire de la langue romane.

Royou, auteur de l'Histoire ancienne.

Rufin, professeur au collége de France, correspondant de l'institut, à Constantinople.

Salgues, homme de lettres, l'un des collaborateur au Mercure de France, à Paris.

Sainte-Croix, membre de l'institut de France.

Scheltema (Jacob), membre et secrétaire perpétuel de l'institut de Hollande.

Schlictegroll, secrétaire de l'académie, à Munich.

SENNEBIER, pasteur, et bibliothécaire de la république de Genève, membre associé de l'institut.

SILVESTRE-DE-SACY, membre de l'institut de France.

SOULAVIE, ancien ambassadeur, à Genève.

SOYÉ, docteur de l'université de Coïmbre.

SPALDING (George-Louis), professeur à Berlin.

SUE, professeur de la faculté de médecine, à Paris.

TAILLASSON, de l'académie de peinture, auteur de la vie des grands peintres, à Paris.

THOMÉ BARBOZA DE FIGUEREDO, interprète de langues au département des affaires étrangères, à Lisbonne.

THOURET, président de l'école de médecine, membre de l'institut, à Paris.

TORCY (DE), ancien conseiller au parlement de Dijon.

TOUSTAINT, ancien censeur royal, au Hâvre.

VATTEL (DE), capitaine et chatelain du Val-de-Travers, à Neufchâtel.

VILLERS (CHARLES DE), correspondant de l'institut, à Lubeck.

VINCENT, peintre, membre de l'institut.

VITON, auteur de l'Histoire des maisons de Bade, de Wurtemberg, etc.

WARDEN, consul-général des Etats-Unis.

WATT, correspondant de l'institut, à Birmingham.

WILMET, professeur de langue allemande, à Strasbourg.

WEISS, membre de l'institut de Hollande, et professeur de littérature orientale à Amsterdam, auteur d'un Dictionnaire de langue arabe, etc.

(*Plusieurs de nos collaborateurs ont désiré garder l'anonyme.*)

SUPPLÉMENT
AU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
POUR LA NEUVIÈME ÉDITION.

ABBOT (Hull), ministre respectable de Charlestown, avoit obtenu ses grades en 1720 au collége de Harvard, fut ordonné prêtre en 1724, et en exerça les fonctions pendant près de 60 années; il mourut le 17 juin 1782, à l'âge de 80 ans. Il a publié des *Sermons*, en 1735, à l'occasion de l'élection des officiers de l'artillerie; en 1746, sur le soulèvement de l'Ecosse, et en 1747, contre les juremens profanes et les malédictions.

ABDALLATIF, kan des Tartares Usbecks qui régnoit en 1541, étoit de la famille de Gengis-kan. On ignore les noms des princes qui ont occupé le trône après Abdallatif; tout ce que l'on sait, c'est qu'il eut pour successeur Berrac, kan de Boccara, en 1556. Les successeurs de ces princes règnent encore aujourd'hui dans le Mauwral nahar; mais chacun d'eux a sa souveraineté particulière, l'un est kan de Boccara, l'autre de Samarcande, celui-ci de Balka, etc.

ABDUL-FETTA-BEY, vice-amiral ottoman. La Porte l'envoya au mois de septembre 1799, remplacer dans la rade d'Aboukir Seid-Mustapha, fait prisonnier. Il fut encore plus malheureux que lui; car, s'étant retiré en Chypre, à la suite d'un échec, il y périt massacré par ses propres troupes.

ABREU (Alexis d'Alcacoves), médecin portugais, vécut dans le 16e siècle, et au commencement du 17e. Le vice-roi d'Angola l'appela auprès de lui comme médecin et comme homme de guerre. Après neuf années de séjour en Afrique, Abreu revint dans sa patrie en 1606. Il y devint le médecin du roi et publia en 1662 un *Traité* sur les Maladies les plus communes aux courtisans.

ABSALON, chanoine régulier de Saint-Victor, prédicateur et bon dialeticien à la manière de ses contemporains, vivoit dans le 13e siècle. On a de lui 50 *sermons*, qui furent imprimés à Cologne en 1534. Les erreurs dont

les sermons de ce chanoine fourmillent, ne lui firent aucun tort, parce que l'art de prêcher avoit alors ses licences, ainsi que la poésie. Tous les moyens de toucher l'auditoire étoient permis, et ces moyens étoient souvent des fictions puériles qui produisoient un effet sérieux dans les siècles d'ignorance. De pareilles fictions ne vaudroient rien aujourd'hui, et ceux qui les emploieroient même avec éloquence, ne seroient que ridicules.

ABSYVTUS, médecin, né à Peruse, vécut vers 330 de notre ère. On le place parmi les auteurs les plus anciens, qui ont écrit sur la médecine vétérinaire. On a de lui quelques fragmens *de re rusticâ*, et quelques chapitres *de mulo-medicina* qu'on trouve dans les auteurs qui sont venus après lui.

ABUL-HASEN-TELMID vécut dans le 10e siècle. Il s'occupa avec beaucoup de zèle de l'étude et de la pratique de la médecine, dans un livre ayant pour titre *Elmalihi*, qui veut dire *la vraie réalité*. Il traita avec assez de méthode de presque toutes les maladies qui attaquent le corps humain. Ce médecin fut attaché au soudan de Bagdad; il exerçoit sa profession avec une dignité qui dégénéra souvent en orgueil, ou au moins en une sévérité qui ne peut convenir dans la pratique d'un art, dont tous les détails conduisent à l'indulgence et à la commisération.

ACARQ (N. de), de l'académie d'Arras, de celle de la Rochelle et de la Crusca, ci-devant professeur à l'école royale militaire; mort sur la fin du 18e siècle, a donné une *Grammaire française philosophique*, en 2 vol. in-12, et des *Observations sur Boileau*, *Racine*, *Crébillon*, *Voltaire* et *sur la langue française en général*, 1 vol. in-8°, 1770. Quand on veut relever les fautes de langage répandues dans les auteurs célèbres, tels que Racine, Despréaux et Crébillon, il faut bien se garder d'avoir soi-même un langage qui prête à la censure et au ridicule; et l'auteur n'est pas exempt de reproches à cet égard. Quoi qu'il en soit, on trouve dans sa Grammaire, de la justesse et de la profondeur; ses décisions ne sont pas éloignées des règles du vrai goût, et sa manière d'écrire est quelquefois pleine de chaleur et d'énergie. Ses autres ouvrages sont, I. *Discours de réception à l'académie de la Rochelle*, *sur la balance philosophique*, 1763, in-8°. II. *Le Portefeuille hebdomadaire*, ouvrage périodique pour l'année 1770, in-8°. III. *Plan d'éducation publique*, 1776, in-8°. IV. *Remarques sur la Grammaire française de Wailly*, 1787, in-8°.

ACCARIAS DE SÉRIONNE. *Voyez* SÉRIONNE.

ADALBERT, Gaulois, né au commencement du 8e siècle, dès sa jeunesse fut un insigne hypocrite; il se vantoit qu'un ange sous la forme humaine, lui avoit apporté des reliques d'une sainteté admirable, par la vertu desquelles Dieu lui accordoit tout ce qu'il demandoit; il gagna même des évêques ignorans, et se fit sacrer; ce qui lui donna tant d'orgueil qu'il se comparoit aux apôtres; il refusoit de consacrer des églises en leur honneur, il se les consacroit pour lui-même; il distribuoit ses oracles et ses cheveux au petit peuple; et lorsqu'on venoit à ses pieds pour se confesser,

il disoit : je connois vos péchés, vos plus secrètes pensées; vos péchés vous sont remis, allez en paix, etc. Il avoit composé sa vie. Il supposoit avoir reçu de Dieu une lettre que saint Michel lui avoit apportée. On a de lui une prière qu'il a composée pour l'usage de ses sectateurs, elle commence ainsi : « Seigneur Dieu tout-puissant, père de notre Seigneur, *alpha et omega.* » Saint Boniface eut recours au pape pour faire condamner Adalbert dans un concile en 746 ou 748.

I. ADAMS (Eliphalet), ministre respecté de la nouvelle Londres, dans la province de Connecticut, prit ses grades en 1694, au collége de Harvard, fut ordonné en 1709, et mourut en avril 1753, dans sa 77e année. On a de lui un *Sermon* à l'occasion de la mort du réverend Noyes de Storimgton; un *Sermon* sur une élection en 1710; en 1717, il publia un *Discours* à l'occasion d'un effroyable ouragan, et différents autres *Ouvrages* du même genre.

II. ADAMS (Jean), poète, fils unique de Jean Adams, de la nouvelle Ecosse, avoit pris ses grades au collége de Harvard, en 1721; il fut ministre à Newport, dans le Rhode-Island, en avril 1728 et mourut à Cambridge en janvier 1740, à l'âge de 36 ans; il y fut sincèrement regretté, il se distingua également par la science et par le génie, et fut considéré comme un bon prédicateur. Ses *Poésies* ont paru en un vol. à Boston en 1745; elles contiennent des Imitations et des Paraphrases des morceaux de l'Ecriture, des Traductions d'Horace, et le livre de la révelation, dans son entier, en vers héroïques, ainsi que quelques pièces originales. La versification en est d'une grande harmonie, pour l'époque à laquelle ses vers ont paru, eu égard au degré peu avancé de la civilisation de ce pays.

III. ADAMS (Amos), ministre à Roxbury, dans la province de Massachussetts, prit ses grades en 1752, au collége de Harvard et mourut à Dorchester le 5 octobre 1775, âgé de 48 ans, ministre du saint Evangile. Cet homme savant et respectable a publié un grand nombre de *Discours* et de *Sermons*, dont un est intitulé *la seule espérance des pécheurs ;* il a en outre donné, en 1769, un *Abrégé* de l'*Histoire de la Nouvelle-Angleterre* qui a été réimprimé à Londres, en 1779.

IV. ADAMS (Joseph), ministre, prit ses grades au collége de Harvard en 1710. Adams étoit établi à Newington, province de New-Hampshire, en 1715, et il mourut en 1783, âgé de 93 ans; il prêcha jusques à sa mort et publia en 1760 un *Sermon* sur la nécessité des mesures civiles et ecclésiastiques, que l'on doit employer contre les progrès de l'impiété.

V. ADAMS (Zardiel), ministre à Lunenbourg, province de Massachussetts, naquit en novembre 1739. Son père, oncle de Jean Adams, dernier président des Etats-Unis, étoit devenu très-savant pendant son séjour au séminaire, et avoit beaucoup perfectionné la vigueur de l'intelligence dont il étoit doué naturellement. Adams avoit été ordonné le 5 septembre 1764, et mourut le 1er mars 1801, dans la 37e année de son ministère et dans sa 62e année. Il est renommé par ses talens dans la chaire. Il a publié un *Sermon* sur la nature des

avantages et des plaisirs que l'on goûte dans la musique sacrée, dans les temples; et plusieurs autres *Sermons*.

VI. ADAMS (Samuel), gouverneur de Massachussetts, l'un des hommes les plus distingués de la révolution de l'Amérique, naquit à Boston, d'une famille respectable le 27 septembre 1722. Il avoit pris ses grades au collége de Harvard en 1740, et commença à exercer la profession de maître-ès-arts, en 1743. Il se distingua de bonne heure, comme écrivain, parmi les écrivains politiques pendant l'administration de Shirley, auquel il étoit opposé; il pensa que l'union d'une aussi grande autorité civile et militaire, dans les mains d'un seul homme pouvoit devenir dangereuse. Sa candeur, son esprit et la profondeur de ses argumens, sont encore en vénération dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu, et qui ont été ses contemporains; dès cette époque, qui fut celle de l'enfance des Etats-Unis, il établit les bases de la confiance et de l'estime publique. En 1765, il fut élu membre de l'assemblée générale de Massachussets, en remplacement d'Oxenbridge Tacher, qui venoit de mourir. Il en fut bientôt nommé greffier, et obtint successivement de l'influence dans la législature; cette année fut féconde en événemens. Mais Samuel Adams, doué d'un courage qu'aucun danger ne pouvoit ébranler, se montra au-dessus de la crainte, et supérieur aux dangers qui frappoient de terreur les cœurs du plus grand nombre. Il fut membre de la législature pendant près de dix ans; il étoit l'ame des plus importantes résolutions. Il étoit prudent et possédoit l'art de maîtriser les passions des autres et de les faire concourir à ses desseins. Quand la charte fut anéantie, il fut élu membre de la convention de la province; En 1774, il fut nommé membre du congrès-général; dans cette place, où il fut continué pendant plusieurs années, il rendit à son pays les services les plus importans. Son éloquence étoit en harmonie avec le tems dans lequel il vivoit. L'énergie de son langage correspondoit à la vigueur et à la fermeté de son génie. Son cœur étoit animé des sentimens les plus purs, et son éloquence étoit simple, majestueuse et persuasive. Il fut un des membres les plus marquans du congrès. Son courage étoit inébranlable; et sa volonté étoit ferme et inaltérable. Gordon, parlant de lui en 1774 annonce qu'il avoit depuis long-temps dit à l'oreille de ses amis, que l'Amérique devoit finir par devenir indépendante. Dans le dernier acte émané du gouvernement d'Angleterre, dans la province de Massachussets, il fut proscrit avec Jean Hancock, à l'époque qu'un pardon général fut offert à tous ceux qui s'étoient révoltés. Cet acte qui est du 12 juin 1775, apprit aux Américains tout ce qu'ils devoient aux patriotes dénoncés. En 1776, il se réunit à Francklin, J. Adams, Hencock, Jefferson et un plus petit nombre des plus dignes de leur être associés, et ils déclarèrent que les États-Unis n'étoient plus dans la dépendance de l'Angleterre, mais que ce pays étoit libre et indépendant. Après que la constitution de Massachussets eut été adoptée, il fut élu membre du sénat, et il en fut nommé président. Il fut bientôt après envoyé dans les provinces occidentales pour y ap-

paiser des troubles qui commençoient à s'y former, et sa mission fut couronnée du succès. Samuel Adams fut membre de la convention, chargée d'examiner la constitution des Etats-Unis. La principale objection que fit Samuel Adams sur la constitution, fut sur un article qui soumettoit les différens états à la jurisdiction de la cour nationale. Il pensa que, par cet article, les états ne pourroient plus être considérés que comme de simples corporations, que la souveraineté de chacun de ces états se trouveroit anéantie; il dit : qu'un gouvernement consolidé, défendu par une armée, en seroit la conséquence. Ainsi, la constitution fut, dans la suite changée sur ce point, et sous plusieurs autres rapports, conformément à ses desirs. En 1789, il fut élu lieutenant-gouverneur, et continué dans cette fonction jusqu'en 1794, époque à laquelle on le nomma gouverneur, en qualité de successeur de M. Hencock, et tous les ans replacé dans le siége de premier magistrat de Massachussetts, jusqu'en 1797. Son âge et ses infirmités l'obligèrent de se retirer des affaires publiques; il mourut le 2 octobre 1808, à l'âge de 82 ans. Les traits les plus remarquables du caractère de Samuel Adams, consistoient dans un amour ardent pour la liberté. Quelques actes de son administration, comme premier magistrat ont été censurés, malgré que la pureté de ses motifs ait été reconnue. Il existoit, de son temps, une division dans les opinions politiques, qui, depuis s'est augmentée. Quand il différoit d'avis avec la majorité, il se conduisoit avec la plus grande indépendance. A la fin de la guerre, il s'opposa à la paix avec l'Angleterre, à moins que les états du nord ne puissent conserver entièrement leurs priviléges relatifs aux pêcheries. En 1787, à l'occasion de ce que les chefs de la révolte arrivée en 1786, avoient été condamnés, il proposa que les châtimens fussent proportionnés à la gravité des délits . . . Il s'étoit opposé au traité conclu par M. Jay en 1794, avec la Grande-Bretagne; et il mit son élection au hazard, par l'aveu qu'il fit de sa désapprobation dudit traité. Il fut à cette occasion censuré pour sa conduite; mais, on ne peut contester qu'il avoit le droit d'exprimer son opinion, et la place qu'il occupoit lui faisoit un devoir de révéler au peuple tout ce qu'il estimoit pouvoir devenir un jour une cause de danger. Adams étoit un homme d'une incorruptible intégrité. Il est probable que l'Angleterre fit des tentatives auprès de lui, pour le gagner par des présens. Le gouverneur Hutchinson, en réponse à la question qui lui avoit été faite, pourquoi M. Adams n'étoit pas écarté de son opposition par une place, écrivit à un de ses amis en Angleterre. « Telle est l'obstination et le caractère inflexible de cet homme, qu'il ne peut jamais être gagné par aucune place, ni par aucun don, quels qu'ils soient. » Il étoit pauvre; tandis qu'il étoit occupé au dehors des devoirs les plus importans relatifs aux affaires publiques, sa digne épouse, associée à ses inquiétudes, suffisoit par son industrie dans sa maison, à tous les besoins de la famille. Il continua de rester dans cette honorable pauvreté, jusqu'à une époque très avancée de sa vie; et si un héritage assez considérable ne lui fût échu par l'évènement de la mort de son fils unique, il auroit manqué des premiers besoins. A

une contenance majestueuse, à des mœurs pleines de dignité, il savoit unir une douceur dans le caractère, qui lui concilioit l'affection de tous ceux qui le connoissoient. Ceux qui désapprouvoient sa conduite politique, l'aimoient et le révéroient. Il remplit avec fidélité les devoirs qui naissent des relations de la vie sociale. Sa maison étoit le séjour de la paix domestique, d'une sage méthode et de la régularité dans la conduite. Ses *Ecrits* consistent, seulement dans les Pamphlets, ou dans quelques morceaux politiques insérés dans les Gazettes. En l'année 1790, il y eût un commerce de lettres entre lui et M. John Adams, alors vice-président des Etats-Unis, dans lesquelles les principes du gouvernement sont discutés, et il semble qu'il y eut quelque différence de sentimens entre ces hommes d'état, qui avoient partagé ensemble les mêmes fatigues pendant la révolution. Cette correspondance fut publiée en 1800. Une *Harangue*, que Samuel Adams prononça dans le palais de l'état à Philadelphie, le premier août 1776, avoit pour objet de soutenir l'indépendance de l'Amérique; la déclaration en avoit été faite par les Etats-Unis, peu de temps auparavant.

ADÉMAR, historien, né au diocèse de Limoges, environ l'an 988, d'une famille illustre, alla étudier à l'abbaye de Saint-Cibard d'Angoulême, d'où il passa à celle de Saint-Martial. Les talens d'Adémar s'y développèrent avec rapidité et s'exerça dans presque tous les genres de littérature. Ce fécond écrivain a laissé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart ne se conservent que manuscrits. Sa *Chronique*, ou *histoire de la France*, est le plus considérable. L'auteur y remonte à l'origine de la monarchie qu'il suit dans ses progrès jusqu'à l'année 1029, deux ans avant sa mort qu'on place communément en l'année 1031. Le père Labbe a donné la meilleure édition de cette chronique. On n'a qu'un seul fragment des *Sermons* d'Adémar. La bibliothèque de l'université de Leyde, possède un manuscrit intitulé *Nomenclatura universalis*. Ce catalogue raisonné est de la composition d'Adémar, il en avoit fait présent au monastère de Saint-Martial peu de jours avant son voyage de la Terre-Sainte.

AFFO (Irénéo), historien et Philologue, né à Bussetto, petite ville de l'état Pallavicin à 4 mille de Castelléone et de San-Donnino, (aujourd'hui département du Taro), entra de bonne heure aux récollets de Ste. Maria Degli Angeli près Bussetto, couvent fondé au 12e siècle par Adalbert Pallavicini; il passa ensuite à la chaire de philosophie de Guastelle en 1768, fut rappellé au couvent des récollets de l'Annunziata de Parme; il y fut consulteur du St. office, professeur d'histoire à l'université de Parme; nommé vice-bibliothéquaire de la bibliothèque royale de cette ville, sous le père Paul-Marie Pacciaudi, il en eût la direction après ce dernier, et mourut âgé de 60 ans, au commencement du siècle actuel. Ce moine laborieux, diffus, sans goût, mais savant, a passé sa vie en recherches d'érudition locale et en travaux sur l'histoire du pays qu'il habitoit. On a de lui, I. Une *Istoria della citta e Ducato di Guastalla*, imprimée à Guastalle, 1787, 4 vol. in-4°. Cet histoire commençant à

Charlemagne, embrasse les trois dynasties qui régnèrent sur ce petit état; celle des Torelli, des Gonzague, et des Bourbons ducs de Parme. II. *Antichità et Preggi della chiesa Guastallese*, imprimé à Guastalle, chez Salvator Costa. III. *Istoria della città di Parma*, 4 vol in-4°; Parme, chez Carmignani, 1792. Elle embrasse depuis J. C. jusques à l'an 1346. IV. *Vie* de Vespasien de Gonzague et plusieurs autres biographies particulières. Il est aussi l'éditeur des *Poésies de Gaëtana Secchi-Ronchi*, dame Guastalloise, qu'il dédia à Catherine Canossa, comtesse Torelli. Enfin d'une *Vie* manuscrite de Pierre-Louis Farnèse, que le dernier enfant, duc de Parme ne permit pas d'imprimer, ne voulant pas révéler les turpitudes de ce prince. (*Voyez* FARNÈSE (Pierre-Louis). V. Une *Vie* de Francesco Marrola, peintre, dit *le Parmegianino*, Parme, chez Carmignani, 1784. VI. Une *Vie* de Monsignor Persio Caracci, évêque de Lœrino, Parme, 1771, chez Carmignani. VI. *La Zecca e monete Parmegiana*, chez Zunnetti, Parme, 1788, in-fol. VII. *Saggio de memorie sulla typografia Parmese del Secolo XV*, Parme, 1791, in-4°.

AGROTAS, orateur, natif de Marseille, florissoit à Rome sur la fin du règne d'Auguste, et au commencement de celui de Tibère. Il fit retentir le barreau de Rome de l'éloquence grecque qu'il avoit adoptée par préférence à l'éloquence latine. Son style étoit énergique et vehément, ce qui a fait dire à un ancien qu'on y reconnoissoit aisément un sujet de la Grèce plutôt qu'un enfant de Rome. Ce défaut de conformité avec ses collègues, éloignoit de chez Agrotas la foule de cliens qui lui préféroient avec raison les avocats qui parloient la langue du pays.

AIMON, Français de naissance et d'origine, avoit à peine seize ans lorsqu'il fit profession de la vie monastique dans l'abbaye de Fulde. Il alla ensuite étudier à Tours sous le docte Alcuin. De retour à Fulde, Aimon obtint la direction des écoles théologiques de ce monastère; mais il quitta bientôt cet emploi pour passer au gouvernement de l'abbaye d'Hersfeld au diocèse de Mayence. En 841, il fut choisi pour succéder à Thiargrim sur le siége épiscopal d'Halberstadt; il occupa ce siége jusqu'à sa mort arrivée en 852. Les écrits qui nous restent de ce prélat sont des *Commentaires* sur l'ancien et le nouveau Testament; mais de ce travail énorme, on ne connoît aujourd'hui que son *Interprétation des Psaumes*, Cologne, 1561, in-8°. Celle du *Cantique des Cantiques*; Vorms, 1631, in-8°. Son *Commentaire sur Isaïe et les douze petits prophètes*, Cologne 1573, in-8°. Aimon néglige ordinairement le sens littéral, pour ne s'attacher qu'au sens allégorique. On a encore de lui un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* qui n'est qu'un extrait de celle d'Eusèbe; dans l'édition de Leyde, 1650, il porte en titre, *de Christianarum rerum memoriâ*.

I. ALBERT (N.), chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence, n'ayant pu suivre les croisés dans leur première expédition, entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations des témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1122, sous le titre de *Chronicon hierosolymitanum*; Helmstadii, 1584, 2 vol.

in-8°, rare ; et dans les *Gesta dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol.

II. ALBERT (Jean), docteur et avocat au parlement de Toulouse, vivoit dans le 17e siècle ; on a de lui, *Arrêts de la cour du parlement de Toulouse*. La première édition a paru en 1686, la dernière a été imprimée à Toulouse, 1731, in-4°.

III. ALBERT (Antoine), prêtre, bachelier en droit, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. *Dictionnaire portatif des prédicateurs français*, 1757, 1 volume in-8°, II. *Nouvelles observations sur les différentes méthodes de prêcher*; 1757, un vol. in-12. Ces deux ouvrages écrits avec précision et clarté, ne renferment rien de neuf; l'auteur ne répète guère que ce qui a été déjà dit mille fois ; mais on veut faire un livre, on veut aller à la postérité, alors on compile, sans trop s'inquiéter si l'on s'appercevra de la fraude.

IV. ALBERT (Pierre-Antoine), recteur de l'église épiscopale et protestante à New-Yorck, descendoit d'une famille de Lausanne très-respectée en Suisse; il a gouverné cette église, qui avoit été fondée par les Huguenots persécutés lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut le 12 juillet 1806, à l'âge de 41 ans. Savant, pieux, éloquent, et irréprochable dans sa vie privé, il a joui d'une estime universelle et méritée.

ALBINUS (Bernard Sifroi), né à Francfort-sur-l'Oder, le 24 février 1697, tient une place si étendue dans l'Histoire des sciences médicales, qu'il est impossible de ne pas parler de lui avec quelque détail. Albinus eut pour maîtres de philosophie Perizonius et Gronovius, et pour professeurs de médecine des hommes non moins célèbres, les Bidloo, les Rau, les Boerhaave : il vint à Paris en 1718, et se lia d'amitié avec Senac, Duverney et Winslow. Appelé dans sa patrie pour y occuper une chaire d'anatomie et de chirurgie, il prononça pour son installation un excellent *Discours* sur l'anatomie comparée. Tous les événemens de la vie d'Albinus, se sont passés dans le cercle de ses travaux et se confondent dans l'histoire de la médecine et de l'anatomie. On le vit enseigner plusieurs parties de ces sciences, contribuer en même temps à leurs progrès et se livrer à la pratique. Il fut deux fois secrétaire de l'université et deux fois recteur, en 1726 et en 1738. Il mourut le 9 septembre 1770, après 50 ans de professorat. Il seroit trop long de donner ici la liste de tous ses ouvrages. Les deux principaux sont : I. Son *Histoire pittoresque des os et des muscles de l'homme ; Tabulæ sceleti et musculorum corporis humani*, in-folio, Londini, 1749, Charta maxima. II. *Historia musculorum hominis*, in-4°. Ouvrage dont le célèbre Haller a dit qu'il étoit difficile de rien trouver d'aussi parfait en anatomie. Les ouvrages où Albinus a plus particulièrement cherché à avancer la science, sont les suivans : I. *Icones ossium fœtus humani*, in-4°, avec de belles gravures. II. *Tabulæ septem uteri gravidi*, Lugduni-Batavorum, 1749 : le meilleur ouvrage sur ce sujet avant le grand et magnifique travail de Hunter. III. *De arteriis et venis intestinorum hominis*, 1736 et 1738, in-4°. Albinus ne se borna point à ses propres travaux, il en fit précéder la publication, de celle de l'édition des écrits

de plusieurs célèbres anatomistes qui l'avoient devancé dans la carrière, et principalement, d'Harvey, de Vésale, de Fabrice d'Aquapendente et d'Eustache. Les planches de ce dernier publiées par Albinus, sont regardées comme un des meilleurs ouvrages d'anatomie. Haller, dans ses différens ouvrages sur la bibliographie médicale, parle avec les plus grands éloges de presque tous les travaux d'Albinus, et se plaît à marquer pour chacun la part qu'il a eue aux progrès de la science

ALDEN (Jean), magistrat de la colonie de Plymouth, et membre de la première compagnie, qui s'établit à la Nouvelle Angleterre, y arriva en 1720, et mourut le 12 septembre à l'âge de 89 ans. Il réunissoit à la dignité de l'homme, l'obligeance et une grande humilité; sa vie fut éminente pour sa piété profonde et sa sainteté. Il exerça pendant 67 ans les fonctions d'assistant de tous les gouverneurs, et ne vécut que pour édifier par ses bons exemples.

ALÈS DE CORBET (Pierre-Alexandre, vicomte de), lieutenant des maréchaux de France, membre des académies d'Angers, de Marseille et de la société d'agriculture d'Orléans, né le 18 avril 1715, et mort sur la fin du 18ᵉ siècle, est auteur des ouvrages suivans, I. *De l'Origine du mal*, 1758, 2 vol. in-12, production systématique. II. *Nouvelles observations sur la noblesse commerçante ou militaire*, 1 vol. in-12. III. *Origine de la noblesse française*, 1666, in-12. Ouvrage qui prouve de longues recherches et de l'érudition. IV. *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*, 1760, in-12. On lui attribue encore une *Dissertation sur les antiquités d'Irlande*, et d'autres *Ecrits*, comme la *Lettre d'un jeune jésuite écrite à ses confrères.*

ALEXANDRE (Guillaume), plus connu sous le nom de Lord Stirling, major-général de l'armée américaine, né à New-Yorck, passa la plus grande partie de sa vie dans la province de New-Jersey. Considéré par plusieurs personnes comme légitime héritier d'un domaine ayant le titre de comté, en Ecosse, dont son père étoit originaire; et malgré qu'il eut échoué auprès du gouvernement dans sa réclamation de cet héritage, cependant parmi ses amis et ses connoissances, il recevoit par manière de courtoisie, le titre de Lord Stirling. Alexandre se montra l'ami des sciences mathématiques et de l'astronomie, et y étoit devenu très-habile. Lorsqu'en 1776, il fut fait prisonnier, ce ne fut qu'après avoir facilité à 400 hommes les moyens d'échapper par une attaque hardie à un corps sous les ordres de lord Cornwallis; Il mourut en 1783, âgé de 57 ans.

II. ALEXANDRE (James), gentilhomme écossais, secrétaire de la province de New-Yorck, fut pendant plusieurs années membre du conseil; il arriva dans la colonie en 1715. Savant dans la connoissance des lois, Alexandre fut fort estimé du gouverneur Burnet, et devint propriétaire d'un domaine considérable: il mourut en 1670.

ALIGNAN (Benoît d'), né à Alignan du Vent, dans le diocèse de Béziers, du seigneur de ce bourg, vers la fin du 12ᵉ siècle,

entra dans l'ordre de S. Benoît. Il s'y distingua bientôt par ses talens et par son zèle, dans la guerre contre les Albigeois. Il en convertit plusieurs, et contribua à la soumission de quelques villes, qui avoient pris parti pour ces hérétiques. L'abbaye de la Grasse et l'évêché de Marseille furent la récompense de ses travaux, qui ne se bornèrent pas à la conduite de son diocèse. Il fit deux fois le voyage de la Terre-Sainte, et y fit construire le fort de Saphet, le boulevard des croisés contre les infidèles. De retour en France, il prêcha la seconde croisade de S. Louis avec plus d'ardeur que de lumières; mais il partageoit en cela les préjugés de son siècle. Enfin, après les agitations d'une vie toute consacrée à la défense de la religion et de l'Eglise, il se retira chez les frères mineurs, alors plus austères que les bénédictins, et il expia, par la pénitence, les dissipations que lui avoient causées ses courses et ses négociations. Sa mort, arrivée en 1268, fut celle d'un saint. On a de lui un *Traité manuscrit sur la Trinité*, dont Baluze a fait imprimer la préface dans ses *Miscellanea*, et qu'on conserve encore dans la Bibliothèque impériale. M. Poitevin-Peitavi, secrétaire de l'académie des jeux floraux, après avoir érigé un monument à ce digne prélat, son compatriote, dans l'église d'Alignan, a donné sur sa vie une notice bien écrite, et qui renferme des recherches curieuses. Cette notice, imprimée à Montpellier en 1810, in-8°, est utile pour connoître l'esprit qui régnoit dans les 12e et 13e siècles.

I. ALLEN (Jean), premier ministre de Dedham, dans la province de Massachussetts, étoit né en Angleterre en 1595. Il fut chassé de sa terre natale par suite de la persécution des puritains. Il avoit été, pendant un grand nombre d'années, un zélé et fidèle prédicateur de l'Evangile. Bientôt après il arriva à la Nouvelle-Angleterre, où il fut nommé en avril 1639. Pasteur de l'église de Dedham, il y résida jusqu'à sa mort arrivée en août 1671, âgé de 75 ans. C'étoit un homme d'une grande douceur, qui a joui, pendant sa vie, d'une très-grande réputation. Il a publié plusieurs ouvrages relatifs à la discipline de l'Eglise; deux de ses *sermons* furent imprimés après sa mort.

II. ALLEN (Thomas), ministre de Charles-Town (Massachussetts), naquit à Norwich, en Angleterre en 1608. Ministre de l'église de Saint Edmond à Norwich, il fut interdit par l'évêque Wrenvers, en 1636, parce qu'il avoit refusé de lire le livre des Sports, et de se conformer à d'autres erreurs. En 1638, il se sauva à la Nouvelle-Angleterre, où il fut installé à Charles-Town pour prêcher l'Evangile jusques en 1651, époque à laquelle il retourna à Norwich, et continua d'y exercer le ministère jusques en 1662. C'étoit un prédicateur habile. Il mourut le 21 septembre 1673, à l'âge de 65 ans. On a de lui plusieurs *sermons* sur des sujets de piété, et la *Chaîne de la chronologie de l'Ecriture*, divisée en sept périodes, depuis la création du monde jusqu'à J.-C. Cet ouvrage fut imprimé en 1658.

III. ALLEN (Ethan), brigadier général dans la guerre contre l'Angleterre, né à Salisbury, (Connecticut), étoit encore jeune quand ses parens émigrèrent à Vermont, au commen-

cement des troubles arrivés dans cette province vers l'année 1770. Il prit la part la plus active en faveur des *Enfans de la montagne Verte*; ce nom avoit été donné aux partisans qui étoient en opposition au gouvernement de New-Yorck. Il fut déclaré *hors la loi*, par l'état de New-Yorck, qui promit une récompense de 500 guinées à quiconque le livreroit vivant, mais son parti lui étoit trop fidèle et trop nombreux pour qu'il lui fût permis de s'inquiéter de son salut, dans tous les débats politiques de ce temps. Le succès fut de son côté; il ne se montra pas seulement l'ami de ceux dont il avoit épousé sincèrement la cause, mais il fut humain et généreux envers ceux contre lesquels il avoit à combattre. Sur le champ de bataille, il fut un chef habile et un soldat intrépide. La nouvelle de la bataille de Lexington détermina le colonel Allen à prendre parti en faveur de son pays, et lui inspira le désir de prouver son amour pour la liberté par un exploit hardi. Tandis qu'il avoit ainsi l'esprit préocupé, on vint lui donner communication d'un plan, qui avoit pour objet de s'emparer de Ticondérago, et du Point couronné, par surprise; ce plan avoit été formé par plusieurs propriétaires de la province de Connecticut. Ayant reçu les ordres de l'assemblée générale de cet état, et les instructions nécessaires pour lever les enfans de la montagne Verte, et diriger cette entreprise, il rassembla 230 partisans parmi les plus courageux et s'achemina vers Catsleton; il y fut inopinément joint par le colonel Arnold, qui avoit reçu les pouvoirs nécessaires par le comité de l'état de Connecticut pour lever 400 hommes, et pour effectuer le plan dont il est question, et comme Arnold n'avoit pas encore levé ses 400 hommes, il n'agit qu'en qualité d'assistant du colonel Allen. Ils atteignirent le lac qui est du côté opposé à Ticondérago dans la soirée du 9 mai 1775; ils ne purent se procurer des bateaux qu'avec les plus grandes difficultés, et seulement 83 hommes débarquèrent auprès de la garnison. L'approche du jour le détermina à ne pas attendre le reste de sa troupe, il y auroit eu trop de dangers; on se détermina à l'attaque. Alors le commandant en chef s'adressant à ses compagnons d'armes, leur représenta qu'ils devoient se souvenir que, depuis nombre d'années, ils avoient résisté à tous les efforts d'un gouvernement arbitraire; qu'ils étoient renommés par leur valeur, et il conclut en leur disant: « en ce moment je vous propose de marcher à votre tête, et de m'exposer le premier; je vous conduirai en personne par le guichet de la porte; vous donc, qui devez me suivre volontairement dans cette entreprise audacieuse et désespérée, armez vos armes! » Il s'avança à la tête des soldats qui formoient le centre de sa ligne et marcha droit à la porte. Là, une sentinelle le menaça avec son fusil, et se retira sous un lieu couvert; il pénétra plus avant dans le fort, et rangea son corps en bataille, de manière à l'opposer en même temps à deux barraques. Trois cris de *huzza* (cri d'alarme), éveillèrent la garnison. Une sentinelle, qui avoit demandé quartier, indiqua le logement de l'officier commandant; Allen, l'épée à la main, menaça Delaplace qui étoit le capitaine, et qu'il trouva déshabillé, et lui demanda la

reddition du fort. « De quelle autorité la demandez-vous, s'écria le commandant étonné ? » « Je la demande, répondit Allen, au nom du grand Jehovah et du congrès continental. » Il étoit impossible de résister à cette sommation, et le fort, ainsi que les 49 hommes qui composoient la garnison et toutes les provisions furent rendus. Le Point-Couronné fut pris le même jour, et la prise d'un sloop de guerre qui eut lieu ensuite, rendirent le colonel Allen et son parti les seuls maîtres du lac Champlein.

IV. ALLEN (Guillaume), chef de la justice dans la Pensylvanie, avant la révolution, fils d'un riche marchand, du même nom, à Philadelphie, qui mourut en 1725, étoit très-distingué parmi les amis de la littérature. Il protégea Sir-Benjamin West, peintre. Le docteur Francklin fut puissamment aidé de ses conseils et par ses démarches, lors de l'établissement du collége de Philadelphie. Il a publié *la Crise américaine*, Londres, 1774; ouvrage dans lequel il propose un plan pour rétablir la dépendance de l'Amérique dans un état de perfection. Ses principes semblent n'avoir pas été très-éloignés de l'arbitraire.

V. ALLEN (Henri), prédicateur, dans la nouvelle Ecosse, commença à enseigner quelques opinions très-singulières, vers l'année 1778. C'étoit un homme d'une grande intelligence, quoique son esprit eût été peu cultivé, et cependant il avoit l'imagination très-ardente. Il croyoit que les ames des hommes étoient une partie, ou une émanation d'un grand esprit, et que ces ames se trouvoient présentes, auprès de nos premiers parens dans l'Eden, et que ce fut ainsi qu'elles participèrent à la première transgression; il disoit encore que nos premiers parents, dans leur état d'innocence, étoient de purs esprits, sans aucun corps; que le corps ne sera point relevé du tombeau; et que les lois de l'Évangile sont très-indifférentes; il n'envisageoit les Écritures que comme un livre dont le sens est entièrement spirituel, et il disoit qu'elles ne devoient pas être entendues dans leur sens littéral. Il mourut en 1783, et depuis sa mort, son parti a beaucoup diminué. On a de lui, un volume contenant des *Hymnes*, des *Sermons* et plusieurs *Traités*. (Vues sur les Religions par Adams).

VI. ALLEN (Moses), ministre de Midway, dans la Géorgie, né à Northampton, dans la province de Massachussetts, le 14 septembre 1748, avoit étudié au collége de New-Jersey, où il prit ses grades; l'armée anglaise dans la Floride, sous les ordres du général Prevost ayant dispersé ses paroissiens en 1778, et brûlé sa maison d'assemblée, toutes les maisons d'habitation, ainsi que les récoltes de riz qui étoient alors en tiges; en décembre, Savannah ayant été soumise par l'armée anglaise, il fut fait prisonnier. Les officiers du Continent furent envoyés, sur parole, à Sunbury; mais Allen, qui étoit le chapelain de la brigade de Géorgie, ne put obtenir la même faveur. Ses exhortations véhémentes, en chaire, et ses exemples de courage et d'intrépidité dans les combats l'exposèrent au ressentiment des Anglais; ils l'envoyèrent à bord d'un vaisseau-prison. Là, fatigué de sa détention pendant plusieurs semaines

dans un endroit infect et malsain, et n'appercevant aucune espérance de secours, il se détermina à tout tenter pour recouvrer sa liberté, en se précipitant dans la rivière; il s'efforça de nager vers l'endroit le plus rapproché, mais il se noya le 8 février 1778. Son corps fut retrouvé par quelques-uns de ses amis, qui lui rendirent les honneurs funèbres, avec le regret de n'avoir pu obtenir des Anglais la facilité de lui donner un cercueil, tant la haine qu'ils lui avoient jurée étoit extrême. On admira en lui le prédicateur éloquent, et le citoyen intrépide; sa parole animoit et son exemple étoit tout-puissant sur ceux qui l'entendoient, ou qui le voyoient. Il fut un des plus grands amis de l'indépendance et de la liberté de sa patrie.

ALLIETTE, mort sur la fin du 18e ou au commencement du 19e siècle, a donné pour titre à ses écrits l'anagramme de son nom. Ainsi, on a de lui, I. *Etteila ou la seule manière de tirer les cartes*, Amsterdam, 1770, dont on a fait une nouvelle édition en 1773, in-8°. Il y en a eu depuis cette époque un grand nombre d'éditions; et c'est un des livres les plus universellement lus par les vieilles femmes et les jeunes filles. II. *Le Zodiaque universel ou les Oracles d'Etteila;* Amsterdam et Paris, 1772, in-8°. III. *Manière de se récréer avec le jeu de cartes nommé Tarocs*, Amsterdam et Paris, 1784, in-8°. IV. *Cours théorique et pratique du livre de Thott, pour entendre avec justesse l'art, la science et la sagesse de rendre les oracles*, 1760, in-8°. Ces ouvrages, propres à nourrir la crédulité du peuple, ont eu beaucoup d'éditions.

ALLISON (François), ministre assistant de la première église presbytérienne, à Philadelphie, né en Irlande en 1705, avoit reçu de très-bonne heure une éducation libérale dans le nord de ce royaume, dans une académie qui étoit soumise à l'inspection particulière de l'évêque de Raphoe; il continua ses études au collége de Glascow. Il vint en Amérique en 1735, et fut nommé pasteur de l'église presbytérienne de New-London, dans le comté de Chester, (Pensylvanie) vers l'année 1741. Sa sollicitude pour la religion chrétienne, et le désir qu'il avoit d'engager des jeunes gens à se livrer au ministère, et de concourir au bonheur public par la propagation d'une liberté religieuse et de la science, le décidèrent à ouvrir une école publique. Il y avoit alors à peine une étincelle de lumière parmi les gens de la moyenne classe; il instruisit en général, tous ceux qui venoient à lui, sans en exiger la plus petite récompense. Vers l'année 1747, on établit une académie à Philadelphie, dont on le chargea d'en surveiller l'enseignement; en 1755, il fut élu prevost du collége qui avoit été reçemment établi, et y professa la morale et la philosophie, se consacrant tout entier à la religion et aux soins pénibles de l'enseignement jusqu'à sa mort arrivée le 28 novembre 1777. Allison profondément versé dans la connoissance des langues grecque et latine, étoit libéral et très-charitable; par ses soins, il fit créer un fonds pour secourir les veuves.

ALOMPRA, Birman d'une naissance obscure, mais d'un esprit pénétrant, audacieux et fait pour les entreprises difficiles,

nous est connu d'après la rélation de l'ambassade anglaise en 1795, dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans par le major Symes, chargé de cette ambassade. Alompra dissimulant l'horreur que lui inspiroit un joug étranger, s'occupa des moyens de le briser. Il avoit à Monchabou et aux environ une centaine de ses amis sur lesquels il pouvoit compter, il s'y fortifia, saisit une occasion pour faire passer les Peguans au fil de l'épée, écrivit ensuite au roi Apporaza pour gagner du temps une lettre de dissimulation qui eut tout son effet, et lorsque le roi envoya une nouvelle garnison il la repoussa, se prépara à des actions plus périlleuses. profita de la terreur que venoit d'opérer cette défaite, et traita avec les Anglais afin d'en obtenir des secours. La négociation se termina comme il l'avoit désiré. Alompra bâtit la ville connue aujourd'hui sous le nom de Ragoun; il y forma un superbe port où se fait une grande partie du commerce de Pegu et devint le fondateur d'une dynastie nouvelle. Etant tombé malade, il mourut à deux journées de Martaban et fut regretté de la nation. Alompra étoit un homme extraordinaire sous le double rapport de politique et de guerre. Il sut conserver ce qu'il avoit acquis, il assura les propriétés, rendit un édit sévère contre les fripons et reforma les abus des tribunaux. Il mourut le 15 mai 1760, à l'âge de 55 ans: il étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, bien proportionné, robuste, mais avec des traits grossiers, violent, impétueux, implacable dans ses vengeances; cependant il affectoit une cruauté qui n'étoit point dans son caractère. Ses grandes actions doivent le placer parmi les personnages, si non les plus célèbres, du moins les plus fameux.

ALTMANN (Jean), théologien reformé, né le 22 juillet 1664, à Zoffingen, dans le canton de Berne, mort le 13 juin 1723, a écrit plusieurs *Traités* de controverse en allemand, et *De Ritibus ecclesiæ Bernensis*.

AMÉDROZ (Jacob), ancien lieutenant-colonel du régiment de Castalla, né à Chaux-de-Fonds dans la principauté de Neufchâtel en 1719, mort à Neufchâtel le 15 février 1812, servit avec honneur sous le règne de Louis XV. Lors de la déroute totale de l'armée française, à la bataille de Rosbach, son régiment fut un de ceux qui résistèrent le plus long-temps aux prussiens victorieux. Nommé lieutenant du roi à Cassel, durant le siége de cette ville, il refusa constamment de signer la capitulation, et proposa de défendre les travaux extérieurs. Pendant tout le cours de la guerre de sept ans, il eut une grande part à toutes les opérations militaires. Sûrs de sa bravoure et de son zèle, les maréchaux de France lui confièrent souvent des postes importans. Humain, bienfaisant, généreux, Amédroz réunissoit aux talens du guerrier toutes les qualités du citoyen estimable. Les regrets universels qui le suivirent dans la tombe, font l'éloge sincère de ses vertus.

AMEILHON (Hubert-Pascal), né à Paris le 5 avril 1730, doyen des membres existans de l'académie des inscriptions et belles-lettres, ancien historiographe de la ville de Paris, de la légion-d'honneur, membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, et administrateur perpétuel de la bibliothè-

que de l'Arsenal, fut un de ces savans laborieux, dont toute la vie a été consacrée a porter le flambeau de la saine critique dans les ténèbres et les obscurités de l'histoire. Il est le premier qui ait fait concourir au même but les sciences phisiques, et l'érudition dans les matières d'antiquité et d'histotre, et qui l'ait fait à l'avantage réciproque de ces genres de connoissances. Le premier ouvrage qu'il donna au public a pour titre : *Histoire du Commerce et de la Navigation des Egyptiens, sous le règne de Ptolémées*; on y voit combien étoit étendu le commerce qui se faisoit alors par la voie d'Alexandrie, et quelles étoient les diverses routes que les commerçans suivoient à cette époque, tant par terre que par mer, pour aller aux Indes. Chargé après la mort du savant Lebeau, de continuer son *Histoire du Bas Empire*, il acheva le vingt-deuxième tome que l'auteur avoit laissé imparfait, et publia ensuite les tomes 23 et 24. Cette continuation souffrit de grands retards par les circonstances; mais Ameilhon la reprit, et termina l'ouvrage trois mois avant sa mort. On voit régner par-tout dans cette continuation cette esprit de sagesse, et cet amour de la vertu qui caractérisent l'auteur; les faits y sont discutés sans nuire à l'intérêt de la narration. En 1766, Ameilhon entra à l'académie des inscriptions et belles-lettres à la suite du succès avec lequel il traita trois questions proposées au concours par cette compagnie. La première rouloit sur le sujet qui a fourni à l'auteur la matière de son premier ouvrage. Le second avoit pour objet de rechercher *quels étoient les droits et les prérogatives du* PONTIFEX MAXIMUS DE ROME, *sur les prêtres des sacerdoces de la ville et des provinces.* Dans la troisième question, il s'agissoit d'examiner *quelle fut l'éducation que les Athéniens donnèrent à leur jeunesse dans les temps florissans de la république.* Son entrée à l'académie fut suivie de la lecture d'un Mémoire intitulé : *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire, appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide.* C'étoit principalement les personnes accusées de magie, que l'ancienne superstition soumettoit à ce genre d'épreuve. Elle consistoit à plonger le patient dans l'eau; s'il surnageoit, il étoit réputé convaincu du crime de sorcellerie, et condamné au dernier supplice; s'il alloit au fond, il étoit absous. Ameilhon expliqua tout naturellement un phénomène que la plupart des savans avoient jusqu'alors attribué à des manœuvres coupables, de la part de gens qu'ils supposoient avoir eu intérêt de faire réussir l'épreuve. Ces prétendus sorciers, selon lui étoient victimes, non de la supercherie, mais de l'ignorance. Il les regarde comme des individus attaqués d'affections vaporeuses et nerveuses. Il n'est pas surprenant que dans un temps où la nature de cette maladie étoit peu connue, on ait pris pour des effets surnaturels, les symptômes et les accidens extraordinaires qui souvent l'accompagnent. Ce mémoire a été recueilli dans le tome 37e des Mémoires de l'académie : peu de temps après Ameilhon donna ses *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens et sur les avantages qu'ils en retiroient.* Il l'avoit composé dans la vue d'exciter les parens et les instituteurs à faire entrer l'exercice de la natation dans l'é-

ducation de la jeunesse. Ce mémoire a été inséré dans la partie historique du 38e vol. de l'académie, et fut suivi de *l'art du plongeur*. Dans le 46e vol., on trouve du même auteur un premier mémoire fort étendu sur la *Métallurgie ou l'art d'exploiter les mines chez les anciens*. Ce premier mémoire roule sur l'exploitation de l'or, dans lequel l'auteur suit dans le plus grand détail, toutes les opérations des ouvriers depuis le moment où ils commencent à tirer ce métal de la mine, jusqu'à l'instant où il sort de la fonte. Ameilhon toujours infatigable, a travaillé pendant un grand nombre d'années, au journal de *la clef du cabinet des princes*, dit vulgairement le *journal de Verdun*. Ce savant qui avoit fait son étude principale des arts mécaniques des anciens, avoit commencé un travail particulier sur les *couleurs connues* des anciens, et sur les arts qui peuvent y avoir rapport, et lut à l'institut trois *Mémoires sur l'art de la teinture*. A la suite du premier sur l'*art du foulon* chez les anciens, se trouvent imprimés deux morceaux d'érudition, qui tiennent un peu à l'histoire de l'ancienne botanique. Préposé à l'administration de la bibliothèque de l'arsenal, Ameilhon y déploya une partie de ses connoissances bibliographiques, en y rectifiant le système de la classification des livres. On a encore de lui beaucoup de *Mémoires* et des *Notices* sur l'histoire et sur divers parties des arts. Il est mort à Paris en novembre 1811.

AMELIN (Jean de), né à Sarlat, au 16e siècle, est auteur d'une *Traduction de Tite-Live*, Paris, 1559 et 1597 dont le seul mérite est de porter la citation du nom vulgaire des villes et rivières dont fait mention cet auteur, précaution qu'on ne devroit jamais oublier quand on veut apprendre l'histoire ancienne aux modernes. On a encore de lui, I. *Hymne au duc de Guise*, Paris, 1558; II. *Eloge du Saint-Sacrement et de la Vierge*, Bordeaux, 1598.

AMELINE (Claude), archidiacre de Paris, né en 1633, après avoir achevé le cours de ses études, suivit le barreau, devint avocat, et plaida quelques causes avec succès. Dégoûté du monde à l'âge de vingt-sept ans, il entra à l'oratoire en 1660. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions et de ses égaremens*. Il mourut le 23 septembre 1708. (Cet article est annoncé dans le Dictionnaire, et renvoyé à Nicéron ; l'indication est fausse, et on a dû le rétablir dans le supplément).

AMERBACH (Boniface), recteur de l'université de Bâle, où il naquit en 1495 d'un célèbre imprimeur, est compté parmi les meilleurs jurisconsultes de la Suisse. Il mourut dans sa patrie le 24 avril 1562. Ses ouvrages n'ont pas été imprimés ; Basile Amerbach, son fils, né à Bâle en 1534, mort dans la même ville le 25 avril 1591, suivit avec éclat la même profession que son père. Les ouvrages intitulés : *Consilia juridica et politica*, sont également restés manuscrits.

AMES (Fischer), homme d'état distingué et orateur éloquent, né à Dedham, province de Massachusetts, d'un père médecin, avoit reçu ses grades au collége d'Harvard en 1774, et se

livra à l'étude des lois à Boston. Il commença à exercer sa profession dans le village où il avoit reçu le jour ; mais son génie ne put être occupé uniquement de l'étude des lois. Vers l'époque de la révolution de l'Amérique, prenant le plus vif intérêt à tout ce qui intéressoit sa patrie, il se sentit un attrait puissant pour la politique. Ses recherches sur la science du gouvernement étoient étendues et profondes; il se fit connoître par des discussions politiques; bientôt il se présenta sur un plus grand théâtre où il déploya des talens extraordinaires. Il fut élu membre de la convention de l'état où il avoit reçu naissance, lorsque la constitution fédérative y fut ratifiée; ses discours dans cette assemblée firent pressentir son élévation future. L'éclat de ses talens se manifesta tout-à-la-fois, et vint éclairer son pays. Lorsque le gouverneur général des Etats-Unis commença ses opérations en 1789, il parut à la législature en qualité de premier représentant de son district. Pendant huit années successives, il fut le principal orateur dans toutes les discussions qui avoient rapport à des questions importantes. Vers la fin de cette période, sa santé commença à s'altérer; mais son indisposition ne put l'empêcher de prendre une part active à la discussion relative aux modifications qu'il importoit d'insérer dans le traité avec l'Angleterre. L'effet de son discours du 23 avril 1796, fut si étonnant, que l'un des membres de la législature, qui étoit d'un sentiment opposé à celui d'Ames, se leva et se défendit de donner son vote, dans un moment où l'assemblée et lui-même se trouvoient également entraînés par la toute-puissance de l'éloquence de l'orateur. Ames mourut le 4 juillet 1808.

AMHERST (Jeffery, lord), commandant en chef de l'armée britannique, lors de la conquête du Canada en 1760, naquit à Kent, en Angleterre, le 29 janvier 1717. Armherst manifesta de très-bonne heure son amour pour l'état militaire, et reçut sa première commission dans l'armée en 1731 : nommé aide-de-camp du général Ligonier en 1741, ce fut en cette qualité qu'il se trouva présent aux batailles de Dettingen, de Fontenoy et de Rocoux. Il devint ensuite aide-de-camp du duc de Cumberland à la bataille de Lauffeld. En 1748, il reçut l'ordre de retourner en Angleterre. Etant désigné pour le service en Amérique, il mit à la voile, à Portsmouth, le 16 mars, en qualité de major général, et commanda alors les troupes destinées à faire le siége de Louisbourg; il s'empara de cette ville le 26 juillet suivant, et prit possession de l'île du cap Breton. Après cet événement il succéda à Abercrombie dans le commandement de l'armée de l'Amérique du nord. En 1759, le vaste projet de la conquête entière du Canada fut formé; trois armées devoient attaquer, presque dans le même temps, toutes les forteresses et les positions des Français dans cette contrée. Ces armées furent soumises aux ordres de Wolfe, d'Amherst, et de Prideaux. Au printems, le général Amherst transporta son quartier général de New-Yorck à Albany; mais ce ne fut que vers le 22 juillet qu'il pût arriver à Ticonderago, place contre laquelle il devoit agir. Cette ville se rendit le 27 juillet, les Français l'ayant abandonnée. Bientôt a-

près, il s'empara du point couronné, et mit ses troupes en quartier d'hiver à la fin d'octobre. En l'année 1760, il marcha contre le Canada, et s'embarqua sur le lac Ontario; d'où il descendit le fleuve Saint-Laurent. Le 8 sept. M. De Vaudreuil capitula, et rendit Montréal et toutes les autres places, avec le gouvernement du Canada. Jeffery continua de commander en Amérique jusques à la fin de 1763, d'où il revint en Angleterre. En 1771, il fut nommé gouverneur de Guernesey, et en 1776, créé baron d'Amherst de Holmsdale, dans le comté de Kent, et en 1778, nommé commandant de l'armée d'Angleterre. En 1782, il reçut du roi le bâton d'or; mais, lors du changement dans l'administration, le commandement de l'armée et la dignité de lieutenant-général des armées furent confiés à d'autres mains. En 1787, il fut nommé à la pairie, sous le nom de baron Amherst de Montréal. Le 22 janvier 1793, il fut de nouveau rappelé au commandement de l'armée de la Grande-Bretagne; mais le 10 février 1795, cet officier si respectable, fut remplacé par le duc d'Yorck, second fils du roi, qui n'étoit âgé que de 31 ans, et qui n'avoit jamais fait un service actif. Ce vénérable vieillard accepta en juillet 1796, le grade de feld-maréchal; il mourut dans son château de Kent, le 3 août 1797, âgé de quatre-vingts ans.

I. AMIENS (Jean-Louis d'), capucin de la province de Paris, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui différens ouvrages de chronologie et d'histoire; tels sont, I. *Atlas temporum in quatuor libris*, etc., Paris, 1685. II. *Epitome historiarum omnium à Christo nato ad octogesimum annum suprà millesimun sexcentesimum cum omnibus characteribus usque ad consummationem sæculi*, Paris, 1685, in-folio.

II. AMIENS (Georges), capucin, se fit une réputation distinguée parmi les érudits du 17e siècle. On a de lui, I. *Tertullianus redivivus, scholiis et annotationibus illustratus*, etc. On a fait à Paris trois éditions de cet ouvrage; la première est de 1646, in-folio. II. *Trina sancti Pauli theologia, positiva, moralis et mystica, seu omnigena in sancti Pauli epistolas commentaria*; Paris, 1649, 3 vol. in-folio.

AMIRÉ (George), nommé l'illustre Amiré par Marchety, dans la vie de M. de Chasteuil, dit que celui-ci demeura à Heden à la prière que lui en fit ce prélat. Il a été un auteur des plus célèbres de son siècle, et tous les savans l'ont estimé à cause de cette excellente *Grammaire syriaque et chaldaïque* qu'il a fait imprimer à Rome en 1596, lorsqu'il demeuroit au collége des Maronites. Il a eu tant d'autorité et de créance parmi ceux de sa nation, qu'ils l'élevèrent à la dignité de patriarche à cause de son mérite et de sa vertu, et depuis il a eu cette gloire, lui seul, de faire recevoir la réformation du calendrier à tous les Maronites.

I. AMMAN (Jean-Henri), célèbre prédicateur, né à Zurich le 2 décembre 1665, mort à Stargan en Poméranie le 29 novembre 1728, est auteur de plusieurs *oraisons funèbres*, et de *sermons* en allemand.

II AMMANN, célèbre médecin et naturaliste, à Schaffhouse, où il est mort le 10 octobre 1811, à

85 ans. Son cabinet, l'un des plus précieux de l'Europe, étoit visité par tous les savans et les voyageurs. Il laisse beaucoup de manuscrits intéressans.

ANDRÉ (Jean), aide-de-camp de sir Henri Clinton, et adjudant-général de l'armée anglaise pendant la dernière guerre, naquit en Angleterre en 1741, fut dès sa tendre jeunesse commis-marchand; mais il obtint une commission dans l'armée à l'âgé de dix-sept ans. Doué des dispositions les plus actives et les plus entreprenantes, et des manières les plus aimables et les plus accomplies, il ne tarda pas à se concilier l'estime et l'amitié de ses officiers supérieurs, qui l'élevèrent au rang de major. Après qu'Arnold eut fait savoir aux Anglais, en 1780, l'intention où il étoit de leur livrer la *pointe de l'Ouest*, le major André fut choisi comme étant le plus capable d'amener à sa maturité l'exécution des mesures qui devoient en faciliter l'événement. Il s'établit entre ces deux officiers, pendant quelque temps, une correspondance sous le déguisement de deux marchands, et sous les noms supposés de Gustave et d'Anderson; à la fin, pour faciliter la communication établie entre eux, le Sloop de guerre le Vautour, remonta la rivière du nord, et prit une station nouvelle à cet effet, mais pas assez rapprochée pour qu'elle put faire naître alors le moindre soupçon. Ces deux officiers convinrent ensemble d'une entrevue, qui eut lieu le 21 sept. 1780. On alla prendre André dans un bateau, qui le transporta au-delà des postes des deux armées; il étoit muni d'un passeport sous le nom de Jean Anderson. Il rencontra le général Arnold dans la maison de Smith. La conférence étoit à peine terminée, que le jour commença à paroître; et, afin d'éviter le danger d'être découvert, il fut proposé qu'il resteroit caché jusqu'à la nuit suivante. Il paroît démontré qu'il avoit refusé d'être conduit dans l'intérieur des postes de l'armée américaine; mais la promesse que lui fit Arnold, sous ce rapport, ne fut pas observée. Il fut conduit au-delà de ces postes, sans le savoir contre son gré, et continua de voir Arnold le lendemain, et lorsque, dans la nuit suivante, il se proposoit de retourner sur le Sloop le Vautour, les marins refusèrent de l'y recevoir, par la raison que ce navire avoit, pendant le jour, changé le lieu de sa station pour éviter de se trouver à la portée d'un canon qui avoit été pointé sur le Sloop; cette circonstance embarrassante réduisit André à la nécessité de redoubler ses efforts pour se rendre à New-Yorck par terre. Après avoir consenti aux pressantes représentations d'Arnold, il se dépouilla de son habit d'uniforme, qu'il avoit toujours conservé sous un surtout de couleur, s'habilla des pieds à la tête comme l'auroit pu faire un homme dans l'aisance, étranger aux armées; et, après avoir reçu un passeport du général américain, qui l'autorisoit, sous le faux nom de Jean Anderson, à se rendre pour le service public dans les plaines Blanches, ou au-dessous, s'il le jugeoit nécessaire, il se mit en route. Il avoit traversé tous les postes militaires, sur la route, sans être soupçonné, et il s'acheminoit vers New-Yorck dans une entière confiance, quand, tout-à-coup, le 23 septembre, un des trois

miliciens, qui étoient en sentinelle aux avant-postes, entre les lignes des deux armées, s'élança vers lui, au milieu de la route, se saisit des rênes de son cheval, et l'arrêta. Au lieu de montrer son passeport, il demanda de sang-froid au soldat, avec précipitation, à quel corps il appartenoit, et sur ce qu'il lui fit réponse « qu'il étoit à Below, » Il lui répondit : « et moi aussi. » A l'instant même il déclara qu'il étoit officier de l'armée anglaise, qu'il étoit très-pressé de continuer sa route, et demanda avec instance qu'on ne le retînt pas.— Les deux autres miliciens étant survenus dans ce moment, il reconnut son erreur ; mais il étoit trop tard pour la réparer. Il leur offrit une bourse remplie d'or et une montre de prix, et y ajouta les promesses les plus considérables d'une récompense et d'une pension viagère au nom de son gouvernement, s'ils vouloient consentir à le laisser s'échapper ; mais ses offres furent rejetées. Les miliciens, dont les noms sont Jean Paulding, David Guillaume, et Isaac Vanwert, l'ayant fouillé, ils trouvèrent cachés dans ses bottes, l'itinéraire exact de son retour, écrit de la main du général Arnold, un état des forces, avec le détail des plans, et des moyens de défense de la *pointe de l'Ouest* et de ses dépendances, des observations critiques sur ses ouvrages, et un aperçu du nombre des hommes qui étoient alors employés à leur défense, ainsi que des notes et d'autres papiers intéressans. André fut conduit devant le lieutenant-colonel Jameson, officier-commandant des lignes d'observations, et sans songer à sa sûreté, il ne s'inquiéta que de celle du général Arnold, il conserva le caractère qu'il avoit montré, et demanda à Jameson qu'il voulût bien informer son commandant, que Anderson étoit pris ; en conséquence on envoya un exprès, et le traître connut alors tout son danger. Un conseil d'officiers-généraux, parmi lesquels le major-général Greene, fut nommé le président, deux généraux étrangers, Lafayette et Stemben, en furent membres ; s'étant assemblés pour examiner l'état de la cause d'André, qui avoit, de lui-même, avoué qu'il étoit adjudant-général de l'armée anglaise, ils examinèrent sous quel caractère il devoit être considéré, et quelle peine il avoit encourue ; il reçut du conseil toutes les marques possibles d'attentions et d'égards et fut informé, avant d'être interrogé, qu'il étoit dispensé de répondre aux questions qui pourroient embarrasser sa sensibilité. Mais il dédaigna toute espèce d'évasion et de mensonge ; et il avoua franchement tout ce qui étoit essentiel à sa condamnation. Le conseil, qui s'étoit assemblé le 29 septembre, n'entendit pas même un seul témoin ; mais, ayant trouvé que le rapport étoit entièrement conforme à son propre aveu, déclara qu'il étoit venu sous le caractère d'un espion, et qu'il subiroit la mort. L'exécution de sa sentence fut ordonnée pour le lendemain du jour de sa condamnation. Les plus grands efforts furent tentés par sir Henri Clinton, auquel André étoit personnellement cher, pour le sauver de son triste sort. On représenta d'abord qu'il n'étoit descendu à terre que sous la protection d'un pavillon ; mais Washington répondit à Clinton que le major André avoit, de lui-même, re-

poussé cette espèce d'excuse. Une entrevue fut ensuite proposée entre le lieutenant-général Robertson et le général Greene; mais il n'en résulta aucuns faits différens de ceux qui étoient déjà connus; quand tous les moyens eurent été épuisés, on présenta une lettre d'Arnold, qui étoit remplie de menaces. André fut profondément affecté du genre de mort.... *La potence*.... que les lois de la guerre ont assignée pour punir l'espionnage. Il demanda de mourir comme un soldat, et non comme un criminel. Dans l'intention d'obtenir un adoucissement à sa sentence, le major André adressa une lettre au général Washington, écrite avec cette sensibilité d'ame qui annonce un homme qui a des sentimens et de l'honneur. Le commandant en chef consulta ses officiers sur ce sujet; mais comme il étoit hors de doute qu'il étoit venu sous le caractère d'un espion, on pensa que le bien public exigeoit que son châtiment s'exécutât de la manière ordinaire. Cependant cette décision, par égard pour André, fut tenue secrète. Il subit sa sentence le 2 octobre 1780, avec un courage et avec une dignité qui excitèrent l'intérêt et l'admiration de tous ceux qui se trouvèrent présens. Il montra quelque émotion, au moment où il contempla les préparatifs du fatal théâtre, et il s'écria : *Est-ce ainsi qu'il faut que je meure?* Bientôt après, il ajouta : « Ce n'est que l'angoisse d'un moment; » et, sur ce qu'on lui demanda s'il n'avoit aucune demande à former, avant que de quitter ce monde, il répondit : « Aucune, sinon que je vous prie d'être les témoins qui annonceront au monde que je meurs en homme brave. » André avoit des talens agréables, il avoit cultivé les belles-lettres, et aimoit les beaux arts. On lui a érigé, dans l'abbaye de Westminster, un monument en marbre blanc, comme un témoignage éternel du regret dont l'Angleterre a honoré sa mort et sa mémoire. André écrivoit à un de ses amis, ces paroles remarquables : « Je suis convaincu qu'un homme d'un mérite réel, n'est jamais connu dans un jour plus favorable, qu'à travers les épines de l'adversité. »

ANDROS (Edmond), gouverneur de la nouvelle Angleterre, eut quelque commandement à New-Yorck en 1672, et en 1674, il fut nommé gouverneur de cette province, continué dans cette fonction jusqu'en 1682, et ne montra dans ce gouvernement que très-peu de ces dispositions tyranniques qu'il a déployées plus tard. Il arriva à Boston le 20 décembre 1686, avec une commission du roi Jacques, pour le gouverneur de la nouvelle Angleterre. Il annonça d'abord le plus grand respect pour le bien public, en exigeant des juges qu'ils rendissent la justice selon la coutume du pays; il ordonna que des réglemens fussent établis pour tout ce qui concerne les taxes et les prix des denrées, et déclara que toutes les lois de la colonie qui n'étoient pas contraires à sa commission, demeureroient dans toute leur force. Par ces déclarations, il calma les inquiétudes qui avoient agité les esprits d'un grand nombre. Son administration fut tyrannique, la liberté de la presse fut enchaînée, des impôts exorbitans furent levés, et les ministres de la congrégation furent menacés de se voir privée de leur revenu, à cause de leur

qualité de non-corformistes. Sir Edmond voyant que son roi marchoit à grand pas vers le despotisme, en Angleterre, étoit dans la ferme intention de se tenir sur un pied égal, et non moins important dans son gouvernement. Il prétendit que tous les titres de concession des terres étoient expirés; les fermiers furent obligés de prendre de nouvelles patentes, en payant des pots-de-vin énormes. Il prohiba les mariages, à moins que les parties qui contractoient ce lien ne donnassent des cautions pour l'amendequ'ilspouvoientencourir, dans le cas où, par la suite, on y découvriroit un empêchement légitime. Il n'y avoit, dans ce temps là, qu'un clergé composé d'épiscopaux, dans le pays; mais sir Edmond fit espérer à plusieurs de nouveaux ministres. A cet effet, il écrivit à l'évêque de Londres, et lui annonça confidentiellement que, pour encourager ceux qui voudroient s'établir dans les colonies, il avoit décidé qu'aucun mariage ne seroit légalement contracté, s'il n'avoit été célébré par des ministres de l'église anglicane. Assisté de quatre ou cinq conseillers, il établit les taxes qu'il voulut, de sa propre autorité. Les pots-de-vin des places furent élevés à un taux exorbitant. L'ensemble de ses procédés étoit suffisant, pour démontrer naturellement qu'il étoit disposé à tous les caprices, et à toutes les mesures arbitraires de son maître le roi Jacques II. La patience du peuple ne pût supporter longtemps cette soumission accablante, et ceux qui avoient cherché dans les déserts de l'Amérique, la paisible jouissance de la liberté civile et religieuse, dont ils avoient été si injustement privés en Angleterre, cessèrent de vouloir souffrir que leurs droits les plus sacrés fussent disputés, sans qu'il y eut aucun frein, ni aucunes bornes à cet état violent. Animés de l'amour de la liberté, ils résolurent de la défendre. Le mécontentement qui s'étoit accru pendant cette période, finit par une explosion qui enflamma tous les esprits, à l'instant où la nouvelle se répandit qu'il avoit été formé par le gouverneur un projet de massacrer les habitans, à l'aide des soldats préposés à sa garde, dans la matinée du 16 avril 1689. Les habitans de Boston prirent les armes, le peuple des campagnes accourut dans la ville, où il se répandit comme un torrent, et le gouverneur, avec ceux de ses conseillers qui avoient la part la plus active dans son autorité, ainsi que d'autres personnages qui donnoient de justes sujets de soupçon, au nombre d'environ cinquante, furent saisis et renfermés. Les anciens magistrats furent rétablis, et le mois suivant, la nouvelle de la révolution d'Angleterre qui avoit éloigné Jacques II, parvint dans ce pays, et mit fin à toutes les craintes, touchant ce qui s'étoit passé. Après avoir été gardé dans le château jusques dans le mois de février suivant, sir Edmond fut envoyé en Angleterre pour y être jugé. La cour générale, vers le même temps, envoya des gentlemens pour soutenir les charges portées contre lui. Le gouvernement se trouva réduit à la situation la plus embarrassante; s'il condamnoit l'administration de sir Edmond, il y avoit lieu de craindre que ce jugement n'encourageât l'insurrection et les révoltes pour l'avenir. D'un autre côté, si le gouvernement approuvoit l'administration d'Andros;

et qu'il vint à censurer la conduite des colons, il en résultoit le blâme des mesures qui venoient d'être prises pour effectuer la révolution d'Angleterre. En conséquence, il fut décidé de ne point laisser juger cette affaire. Le peuple demeura dans la pleine jouissance de sa liberté; et sir Edmond, coupable dans l'opinion du public, échappa à la censure. En 1692, il fut gouverneur de la Virginie, en qualité de successeur de lord Effingham. Il mourut à Londres en février 1714, dans un âge très avancé. L'exposé de sa conduite dans la nouvelle Angleterre, fut publié en 1691.

ANGELO ou ANGELICO ou ANGIOLI (Giacomo), né à Scarparia dans le territoire de Florence, florissoit dans les 14e et 15e siècles. Après s'être appliqué pendant quelque temps aux mathématiques, il se rendit à Constantinople, où il passa 9 ans entiers. Son séjour dans cette ville lui procura l'occasion d'étudier la langue grecque, et de traduire en latin divers ouvrages. La principale de ses traductions est celle de la *Géographie de Ptolémée*; Vicence, 1475, in-fol. sans cartes; Rome, 1490, avec des cartes.

I. ANHORN (Barthélemi), né en 1616 à Flesch, dans le pays des Grisons, fut pasteur de la paroisse d'Eslau, où il mourut en 1770. Il a écrit en latin et en allemand plusieurs *Traités de controverse*, estimés.

II. ANHORN (Barthélemi), né à Flesch, dans le pays des Grisons, mort en 1640, à Gaiss, dans le canton d'Appenzell, fut pasteur dans ce village et dans plusieurs autres. On a de lui, en allemand, *l'Histoire du renversement au bourg de Plurs*, et plusieurs *oraisons funèbres*. Il a encore écrit une *Chronique de la ville de Meyenfeld*, et une *Relation des troubles de la Valteline*; mais ces deux ouvrages n'ont pas été imprimés.

ANONYME DE ST.-GAL (L'...), moine de cette abbaye, dans le 9e siècle, écrivit *l'Histoire de Charlemagne*. Toutes les recherches qu'on a faites pour découvrir son nom, ont été inutiles. On a prétendu que c'étoit le même que Notker le Bègue; mais cette opinion n'est pas fondée; la différence prodigieuse de style entre les ouvrages de ce dernier et ceux de l'anonyme, suffisent pour la détruire. Ce fut, dit-on, l'empereur Charles-le-Gros, qui engagea ce moine à écrire la vie de son bisaïeul, qu'il commença en 884. Le style de cet historien est dur, forcé, souvent obscur; mais son *ouvrage* présente des faits assez curieux, que lui seul nous a transmis. On regrette qu'il ne soit pas complet.

ANSHELM (Valère), docteur en médecine, né à Rotweil ville d'Allemagne, à la fin du 16e siècle, étoit en 1629, conseiller de la ville de Berne. On a de lui, en latin, une *Histoire* de quatre dominicains brûlés à Berne en 1509, et des *Tables chronologiques* depuis la création du monde jusqu'en 1540, Berne, 1540, 1550. La bibliothèque de Berne conserve encore de lui une *Histoire* de ce canton, 3 vol. in-fol., en allemand.

ANSON (Pierre-Hubert), membre de l'assemblée constituante, administrateur général des postes de France, membre du conseil général du département de la Seine, de la société

d'émulation d'Abbeville, etc., né à Paris le 11 juin 1744, et mort dans la même ville le 22 novembre 1810, a publié les ouvrages suivans : I. *Mémoires historiques sur les villes de Milly et Nemours*, insérés dans les *nouvelles recherches sur la France*; Paris, 1776, 2 vol. in-12. II. *Anecdotes sur les ancêtres du ministre d'Ormesson*, insérées dans *le journal encyclopédique*, et citées dans *la bibliothèque de la France* de Le Long, 5 vol. in-fol. III. Plusieurs *Discours sur l'administration générale, et sur les finances*, insérés dans les *Procès-verbaux de l'assemblée constituante*; années 1789, 90 et 91. IV. *Lettres de Milady Montagu*, traduites de l'anglais; Paris, 1764, 2 vol. in-12. V. *Odes d'Anacréon*, traduction nouvelle en vers français; Paris 1795, un vol. in-12. Traduction assez fidèle, mais qui ne rend point les beautés de l'original. VI. Plusieurs pièces de *Poésies* insérées dans l'*Almanach des Muses*, dans les *Etrennes lyriques*, et dans d'autres recueils.

APPLETON (Nathaniel), ministre de Cambridge, état de Massachussetts, naquit à Ipswich le 9 décembre 1693, de Jean Appleton, l'un des membres du conseil du roi, juge civil dans le comté d'Essex. Il prit ses grades au collége de Harvard en 1712. Après avoir achevé son éducation, il se livra aux affaires de commerce d'une manière très-avantageuse, avec un de ses oncles, riche marchand à Boston; mais il avoit résolu d'abandonner tous les avantages du monde pour étendre et pour enseigner la religion chrétienne. Il remplit la place de ministre de Cambridge, et fut ordonné le 9 octobre 1737; dans la même année élu membre du collége de Harvard, il y exerça cette fonction pendant 60 ans. En 1773, il reçut de l'université le grade de docteur en théologie, honneur qui n'avoit été conféré avant lui qu'à une seule personne. Les dignités de l'université ont été depuis accordées plus fréquemment. Après un ministère de près de 66 ans, Appleton mourut en février 1784, à l'âge de 91 ans. L'Amérique offre peu d'exemples d'une piété plus exemplaire et de talens plus utiles, exercés pendant aussi longtemps et avec un aussi grand succès. Il a publié un ouvrage intitulé : *La sagesse de Dieu dans la rédemption de l'homme*, et un grand nombre de *Sermons*.

ARAIGNON (Jean Louis), né à Paris, exerça la profession d'avocat au parlement de cette ville. On a de lui, I. Le *Siége de Beauvais*, tragédie en 5 actes; Paris, 1766, in-8°. II. Le *vrai Philosophe*, comédie en 5 actes, en prose, ibid. 1767, in-8°. III. *Contes philosophiques*, 1770, 6 vol. in-12. On ignore l'époque de la mort de cet auteur.

ARBAUD (Louis-Claude-Gaspard-Jérôme), médecin, né à Marseille le 6 juin 1727, et mort au commencement du 19e siècle, pratiqua son art avec distinction. Il paroît qu'il ne s'y livra point totalement, et même qu'il n'écrivit point sur une science qui devoit lui être familière, car le seul ouvrage qu'on connoisse de lui n'appartient point à son art : c'est un *Abrégé du règne de Louis XIV*, 1752, in-12, ouvrage assez médiocre.

ARCHDALE (Jean), gouverneur de la Caroline, fut nommé à cette fonction par les propriétaires

taires, après le refus de lord Ashley; il y arriva en 1695. Les habitans le reçurent avec une joie universelle. La colonie avoit éprouvé de grands troubles, mais l'ordre y fut de nouveau rétabli. L'assemblée fut convoquée; et ce gouverneur, par un usage de son pouvoir très-étendu, dirigea les affaires publiques à la satisfaction du peuple. Le prix des terres et la manière d'en passer contrat de vente furent déterminés par les lois; des magistrats furent créés pour entendre les causes, et terminer tous les différends entre les propriétaires et les Indiens. Il ordonna que des grandes routes fussent ouvertes, et il coupa, à cet effet, le passage des rivières. Il introduisit la plantation et la culturel du riz, plante devenue bientôt après la plus grande source de la richesse de la Caroline. Le capitaine d'un vaisseau, parti de Madagascar et faisant route pour l'Angleterre, jetta l'ancre dans l'île Sulivan, et fit présent au gouverneur d'un sac de riz en grain, propre à être semé, qu'il avoit apporté de l'Orient. Ce riz fut distribué par le gouverneur entre quelques-uns de ses amis, qui s'accordèrent pour en faire l'essai, et dès ce moment le plus grand succès répondit à leurs espérances; ce fut par ce foible commencement que la population de la colonie de la Caroline s'est élevée au plus haut degré de prospérité. On assure qu'il continua d'exercer encore les importantes fonctions de gouverneur pendant cinq ou six années. Après son retour à Londres, il publia un ouvrage intitulé : *Nouvelle Description de la fertile et agréable province de la Caroline, avec un Abrégé historique de sa découverte, de son établissement et de son gouvernement, etc.*, 1707.

ARCONVILLE. *Voy.* THIROUX D'ARCONVILLE (madame).

ARCULFE, évêque régionnaire, qui vivoit dans le 7e siècle, eut la passion des voyages, et la ville de Jérusalem fut le premier terme de son pélerinage. Après avoir visité les lieux saints, il pénétra plus avant dans la Palestine, et vint jusqu'à Damas et à Tyr; il parcourut avec l'ermite Pierre, son compagnon de voyage, toutes ces contrées. Après un an de séjour dans la Palestine, ils s'embarquèrent pour Alexandrie; Arculfe y séjourna six mois, et passa ensuite dans l'île de Crète, qui ne l'arrêta que peu de jours. De cette île, il se rendit à Constantinople, d'où il s'embarqua pour la Sicile; de la Sicile, Arculfe vint à Rome : voulant se rendre ensuite à Marseille, une tempête horrible le jeta sur les côtes de la Grande Bretagne; il relâcha à Hien en Hibernie, où, s'étant fixé dans le monastère de cette île, il y dressa la relation de ses voyages. Cette relation est un des plus curieux monumens de l'antiquité : elle parut en 698. Béde en a donné l'extrait dans son petit *Traité des lieux saints*, et don Mabillon l'a recueillie dans l'appendix du 4e volume des actes de l'ordre de S.-Benoît.

ARDUSER (Jean), célèbre mathématicien de Parpan en Suisse, né en 1584, a laissé divers *Traités* de géométrie et de fortifications en allemand, une *Notice* des personnages les plus distingués du pays des Grisons, Lindau, 1598, in-4°; et une *Carte* de la Valteline. Il fut reçu citoyen de Zurich en 1620, et y mourut le 26 mars 1665. Ce fut lui qui fortifia la partie de cette ville, appelée la *Petite Ville*.

AREMBERG (N. de Ligne,

duc d'), gouverneur de Mons et grand bailli du Hainault, de la même famille que les précédens, cités dans le dictionnaire, servit sous le prince Eugène contre les Turcs, et contribua, en 1717, au gain de la bataille de Belgrade. Après la paix, il vint à Paris, et fut l'un des hommes les plus recherchés à la cour et dans la capitale. Son esprit étoit aussi orné que la force de son corps étoit remarquable. Dans la guerre de 1741, il fut l'un des généraux de la reine de Hongrie; il se distingua à la bataille d'Ettingen en 1743, gagnée sur les Français, et il y fut blessé comme il l'avoit été à Belgrade. Il continua de se signaler en Flandres par son expérience, par son habileté, et ne se montra pas indigne d'avoir été l'élève d'Eugène. Le duc d'Aremberg aimoit la littérature et les lettres; il donna un asyle et une pension au célèbre et infortuné Rousseau, et il entretint une correspondance particulière avec Voltaire. On ignore l'époque de sa mort.

ARETIUS (Benoît), né à Baetterkinden, professa le grec et la théologie à Berne, où il mourut le 22 mars 1579. On a de lui plusieurs *Commentaires* sur l'Écriture sainte, Morges, 1580, in-8°; des *Notes* sur Pindare, et la *Description* en latin de deux montagnes de la Suisse sur lesquelles il avoit herborisé.

ARGAL (Samuel), député gouverneur de la Virginie, vint dans cette colonie en 1609 pour y faire la pêche et le commerce de l'esturgeon. Ce trafic étoit alors une violation des lois; mais, comme le vin et les provisions qu'il apportoit étoient devenues rares, on ferma les yeux sur sa conduite, et il continua de faire des voyages pour son propre avantage et pour le service de la colonie. En 1613 il arriva dans l'île que l'on appelle aujourd'hui le Mont-désert, dans le district du Maine, avec l'intention d'y pêcher; et ayant découvert un établissement de Français, qui avoit été formé deux années auparavant, il se décida à l'attaquer, et il fit prisonnier la plupart des habitans. Gilbert de Thet, jésuite, fut tué dans cet engagement. Ce fut le commencement des hostilités entre les colons français et les anglais en Amérique. Bientôt après le capitaine Argal, mit à la voile de la Virginie pour l'Acadie et il y détruisit les établissemens des Français à Sainte Croix de Port-Royal. Le prétexte que l'on donna à cette expédition, pendant la paix, fut l'usurpation des Français, sur les droits des Anglais, qui étoient, disoient-ils, fondés sur l'antériorité de la découverte des Cabots. En s'en retournant, Argal soumit les établissemens des Hollandais dans la baye d'Hudson. En 1614 il se rendit en Angleterre, et en revint en 1617, en qualité de député gouverneur. A son arrivée il trouva que les fondations des bâtimens publics de James-town étoient tombées en ruine, que la place du marché et les rues étoient plantés en tabacs, et que le peuple de cette colonie s'étoit dispersé dans tous les lieux les plus propres à la culture de cette herbe précieuse. Dans l'intention de rétablir la prospérité de la colonie, le capitaine Argal introduisit plusieurs réglemens sévères. Il défendit le commerce et toute espèce de liaisons avec les Indiens. Il leur enseigna que l'usage des armes est un crime qui mérite d'être puni de la mort. Il ordonna que tous les objets de commerce se-

roient vendus moyennant une avance de 25 pour cent; il fixa le prix du tabac à trois shillings la livre; personne ne pouvoit le vendre, ni l'acheter à un prix différent, sous peine d'un emprisonnement de trois années. Il n'étoit permis à aucun homme de tirer un seul coup de fusil, sans avoir obtenu du gouverneur de nouvelles munitions, excepté dans le cas d'une défense personnelle, sous la peine d'une année d'esclavage. L'absence de l'église un jour de dimanche ou de fête, étoit punie d'une détention de 24 heures, et d'une semaine d'esclavage dans la colonie; et, dans le cas de récidive pour cette offense, la peine étoit augmentée. L'exécution rigoureuse de ces lois le rendirent odieux dans la colonie, et la compagnie des planteurs en Angleterre ayant été instruite de sa tyrannie et de ses déprédations sur les revenus qui devoient lui appartenir, se détermina à le rappeler. Le lord Delawarre fut désigné pour se saisir de lui; et pour le renvoyer en Europe, afin qu'il répondit aux plaintes et aux charges portées contre lui; mais le lord étant mort dans son passage, sans avoir pu atteindre la Virginie, les lettres qui étoient adressées à ce lord tombèrent dans les mains d'Argal. Il découvrit par leur contenu que la riche moisson dont il s'étoit si fort occupé, alloit bientôt finir; alors avant l'arrivée d'un nouveau gouverneure, il redoubla ses exactions, et son odieuse industrie, et multiplia ses actes d'injustice. Eu 1619 il mit à la voile sur un vaisseau chargé de tous ses effets. Il étoit associé, dans le commerce avec le comte de Warwick, et par cette protection il devint habile à frustrer la compagnie de ce qu'il auroit dû lui restituer. On ne sait rien de plus sur le comte d'Argal, si ce n'est qu'en 1620 il commandoit un vaisseau de guerre dans une expédition contre les Algériens, et qu'en 1633 il fut créé chevalier par le roi Jacques.

ARGYLE (le comte de), fils du marquis d'Argyle, conspira contre Jacques II, au commencement de son règne; il avoit levé une petite armée, qu'il espéroit voir grossir par les mécontens d'Écosse; mais sa troupe ne se recruta point, elle fut battue, et il porta sa tête sur l'échafaud, ainsi que le duc de Montmouth, qui échoua aussi à peu près dans le même temps dans le projet qu'il avoit de détrôner son oncle. (*Voyez* l'histoire de Jacques II, par Fox.)

ARIUS MULTISCIUS, né en Islande l'an 1067 mort en 1148, entra dans le sacerdoce, cultiva les lettres et composa en langue norwégienne divers ouvrages dont plusieurs sont perdus. Celui qui nous reste est une espèce de *chronique* de sa patrie qui embrasse 264 ans depuis l'an 870 à 1134. Elle a été imprimée pour la première fois en Skalholt, in-4° 1688, par Théodore Thorlacius; réimprimée en 1716 in-8°. à Oxford et à Copenhague in-4°, 1733. Comtemporain de Nestor, premier historien de Russie, Arius passe chez la plupart des érudits pour le père de l'histoire islandaise, quoique d'autres auteurs donnent ce titre à Islef premier évêque de cette île. M. Werlanff à publié en 1808 à Copenhague une notice curieuse et savante sur Arius dont il loue la candeur et la véracité.

ARLET (N.), docteur en médecine de la faculté de Mont-

pellier, de la société royale des sciences de la même ville, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui *un mémoire estimé sur les différences du volume, du poids, de la consistance et de l'arrangement du cerveau de l'homme et de celui de plusieurs animaux, avec le rapport qui se trouve entre ces différences et la diversité de leurs exercices;* 1746, in-8°.

ARNAVON (L'abbé), bachelier de Sorbonne, vivoit dans le 18e siècle. Ennemi juré des philosophes, il s'efforça de les combattre avec tous les moyens que pouvoient lui fournir les SS. Pères et l'autorité des décisions de l'Église; mais ces armes n'étoient pas suffisantes contre des hommes qui n'employoient que celles de la logique et de la raison. On a de lui un *Discours apologétique de la religion chrétienne*, au sujet de plusieurs assertions du *Contrat social* de J. J. Rousseau, et contre les *Paradoxes* des faux politiques du siècle; Paris, 1773, in-8°.

ARNOLD (Benoît), major-général de l'armée américaine et devenu infâme pour avoir abandonnée la cause de sa patrie, fut de bonne heure choisi et nommé capitaine de la compagnie des volontaires de New-Haven, état de Connecticut, où il étoit né. Après avoir entendu parler de la bataille de Lexington, il marcha aussitôt avec sa compagnie pour le quartier général des Américains, et s'arrêta à Cambridge le 29 avril 1774. Il se rendit aussitôt au comité de sûreté de l'état de Massachussetts, et l'informa de l'état sans défense de Ticonderoga. Le comité le nomma colonel, et lui donna la commission nécessaire pour lever 400 hommes et prendre cette forteresse. Il se rendit directement à Vermont; lorsqu'il arriva à Castleton, il n'étoit suivi que d'un seul domestique; il y joignit le colonel Allen, et le 10 mai la forteresse étoit prise. Vers la fin de 1775 il fut envoyé, par le commandant en chef, pour pénétrer à travers les déserts du district du Maine, dans le Canada. Le 16 septembre il commença sa marche à la tête de mille hommes, consistant en infanterie de la Nouvelle-Angleterre, en quelques volontaires, en une compagnie d'artillerie et trois compagnies de tirailleurs. Une partie de sa troupe fut obligée de rebrousser chemin, ce qui fut pour celle-ci un événement heureux; car ils auroient péri de faim. Après avoir soutenu des fatigues presque incroyables, il arriva, au bout de six mois, à la pointe de Levi, vis-à-vis de Québec. La vue d'une armée qui sembloit sortir du désert, jeta cette ville dans la plus grande consternation. Dans ce moment de surprise, Arnold auroit pu, selon toutes les apparences, se rendre maître de la place; mais les embarcations de toutes grandeurs furent retirées du côté de la ville et mises hors de sa portée, loin du rivage. Il sembla que son approche n'étoit pas tout à fait inespérée. Il avoit imprudemment envoyé, plusieurs jours auparavant, une lettre à un ami, par un Indien qui le trahit. Un délai de plusieurs jours, eu égard à la grande difficulté que l'on éprouve pour traverser le fleuve, étoit nécessaire et inévitable; et le moment critique fut perdu. Le 14 novembre il traversa la rivière Saint-Laurent pendant la nuit; et gravissant le précipice sur lequel Wolfe étoit grimpé avant lui, il rassembla son petit corps d'armée

sur la hauteur, près de la plaine mémorable d'Abraham. N'ayant que 700 hommes, dont un tiers n'avoit que des fusils qui étoient devenus inutiles pendant une marche de six mois à travers les déserts, il ne pouvoit s'attendre à aucun succès. Après avoir paradé pendant peu de jours sur les hauteurs près de la ville, et après avoir envoyé deux drapeaux pour sommer les habitans de se rendre, il se retira sur la pointe aux Trembles, à 20 milles au-dessus de Québec. Il attendit l'arrivée de Montgomery, qui le joignit le 1er décembre. La ville fut aussitôt assiégée, mais les mesures les plus sages avoient été prises pour sa défense. Dans la matinée du 31 décembre 1775, on tenta un assaut sur un côté de la ville, sous les ordres de Montgomery, qui y fut tué. En même temps le colonel Arnold, à la tête d'environ 350 hommes, fit une attaque désespérée sur un côté opposé; il s'avança avec la plus grande intrépidité par Saint-Charles à travers un passage étroit; il y fut exposé à un feu continuel de grappes de raisin et de mousqueterie. Au moment où il traversoit la barrière, il reçut une balle dans la jambe, et fut transporté au camp. Quoique cette attaque fût demeurée sans succès, le blocus de Québec fut continué jusqu'en mai 1776. L'armée sous ses ordres n'étant plus en état de livrer un nouvel assaut, il la fit changer de position pour en prendre une plus facile à défendre. Arnold fut forcé d'abandonner ses postes l'un après l'autre, jusqu'au 18 juin, époque à laquelle il quitta le Canada. Après cet événement, ce général montra la plus grande bravoure dans le commandement de la flotte américaine, sur le lac Champlain. En août 1777 il secourut le fort Schuyler, sous les ordres du colonel Gansevoort, lequel étoit investi par le colonel Saint-Léger, avec une armée de 1500 à 1800 hommes. Dans la bataille près de Stillwater, le 19 septembre, il se conduisit avec son intrépidité ordinaire, et l'engagement dura quatre heures. Dans l'action du 7 octobre, après que les Anglais eurent été rejetés jusque dans leurs lignes, Arnold les repoussa encore plus loin; et par un feu épouvantable, il surmonta tous leurs ouvrages dans toute l'étendue de la ligne, de la droite à la gauche. A la fin, les retranchemens furent forcés, et quoique avec un petit nombre d'hommes, il entra dans l'intérieur des fortifications; mais son cheval ayant été tué, et lui-même ayant reçu une blessure dangereuse, il se retira. Etant devenu incapable de continuer un service actif par suite de ses blessures, après la reprise de Philadelphie, il fut nommé commandant de la garnison américaine. Il fit de la maison du gouverneur Penn, son quartier général. Il y vécut avec un faste qui excédoit ses moyens. Il avoit dissipé le montant du pillage dont il avoit enflé sa fortune lorsqu'il s'empara de Mont-Réal, en se retirant du Canada à Philadelphie. Il étendit ses droits, dans la cité, sur tous les objets qui pouvoient être considérés comme ayant été la propriété de ceux qui étoient connus pour être les ennemis de la cause de son pays. Il fut accusé d'oppression, d'extorsion, et de griefs énormes envers le public, dans ses comptes; on l'accusa encore de s'emparer de la fortune publique et des propriétés d'autrui, pour son usage personnel. Après le rapport des commissaires qui avoient

été nommés pour examiner ses comptes, et qui avoient rejeté plus de la moitié du montant de ses demandes, il en appela au congrès, qui nomma un comité, lequel confirma le jugement des commissaires. Après cet échec, il donna un libre essor à son ressentiment. Ses invectives contre le congrès ne furent pas moins violentes que les injures qu'il s'étoit permises auparavant contre les commissaires. Cependant, bientôt après, il fut obligé de subir le jugement d'une cour martiale, et d'y répondre sur plusieurs sujets de plaintes qui avoient été élevées contre lui par le pouvoir exécutif de la Pensylvanie; et il fut obligé de subir la mortification d'une réprimande que lui fit Washington, d'après un jugement du 26 janvier 1779, qui fut approuvé par le congrès, et mis à exécution. Tel fut alors le ressentiment du général Arnold, qu'il se sépara entièrement de la cause des Américains. Il jeta les yeux sur la pointe de l'Ouest, comme sur un objet dont l'importance donneroit du prix à sa trahison, en même temps que sa perte occasionneroit une blessure mortelle à ses premiers amis. Il s'adressa en personne à la députation de New-Yorck, où il étoit particulièrement estimé; et un membre du congrès de cet état le recommanda à Washington, pour le service qu'Arnold en désiroit. Mais cette demande ne put être accordée à l'instant même. La même proposition au commandant en chef fut renouvelée peu de temps après par le général Schuyler. Washington observa que, comme on avoit la perspective d'une nouvelle guerre, il s'estimeroit heureux de se voir aidé dans le champ de bataille par le général Arnold; mais il fit savoir en même temps qu'il recevroit le traitement du grade qu'il demandoit, si cela lui étoit plus agréable. Arnold, sans faire paroître beaucoup d'inquiétude, reparut au camp au commencement d'août; il y renouvela en personne les sollicitations qui avoient été faites indirectement. Alors on lui offrit le commandement de l'aile gauche de l'armée, qui s'avançoit contre New-Yorck; mais il le refusa, sous le prétexte que, par suite de ses blessures, il étoit incapable de remplir les devoirs actifs du champ de bataille. Sans le moindre soupçon sur son patriotisme, il fut nommé commandant de la Pointe de l'Ouest. Avant même d'avoir sollicité cette place, il avoit, dans une lettre écrite au colonel Robinson, annoncé son changement de principes politiques et le désir qu'il éprouvoit de se rétablir dans la faveur de son prince, par quelque preuve signalée de son repentir. Cette lettre lui avoit ouvert une correspondance avec sir Henri Clinton, dont l'objet étoit de se concerter sur les moyens de remettre le poste important qu'il commandoit, entre les mains du général anglais. Son plan, ainsi qu'on l'a pensé, étoit de faire sortir la plus grande partie de son armée hors des fortifications, sous le prétexte de combattre l'ennemi dans les défilés, et de laisser, sans qu'il fût gardé, un passage qu'il devoit désigner, à travers lequel les assaillans auroient pu avec sûreté s'approcher de la place et la surprendre. Il se proposoit encore de placer sa troupe de manière qu'elle fût obligée de se rendre ou de se laisser tailler en pièces. Mais, au moment où son plan étoit mûr pour son exécution, le sage dispensateur des événemens, qui s'étoit si

souvent et si puissamment interposé en faveur de la cause des Américains, déjoua ses desseins. Le major André, après qu'il fut découvert, obtint la permission d'envoyer un message à Arnold, pour l'informer du danger où il étoit ; alors le traître Arnold trouva l'occasion de s'échapper à bord du Vautour le 25 septembre 1780, quelques heures avant le retour de Washington, qui s'étoit absenté pour faire un voyage à Hartford, état de Connecticut. On peut supposer néanmoins qu'Arnold n'auroit pu s'échapper, si un exprès envoyé au commandant en chef, pour lui porter la nouvelle de l'arrestation d'André, ne s'étoit pas trompé de route, en en prenant une autre que celle par laquelle il voyageoit. Arnold, le jour même de sa fuite, écrivit une lettre à Washington, par laquelle il lui déclaroit que l'amour de son pays avoit prévalu sur son esprit dans sa dernière conduite ; il le prioit de protéger madame Arnold ; elle fut conduite à son mari à New-Yorck. Pendant les démarches qui furent faites pour sauver André de la mort qui le menaçoit, Arnold eut l'audace de s'interposer ; il en appela à l'humanité du commandant en chef, et il chercha à l'intimider en lui peignant la situation de plusieurs personnes respectables de la Caroline du sud, qui avoient encouru la peine de mort, et qui cependant avoient conservé leur vie par la clémence du général anglais. Cette clémence, ajoutoit-il, ne pouvoit leur être plus long temps appliquée, si le major André n'étoit sauvé. Arnold fut nommé brigadier général au service d'Angleterre. Il conserva ce rang pendant toute la durée de la guerre ; cependant il étoit regardé comme un traître qui s'étoit vendu à prix d'or, et en exposant à un péril certain un des officiers les plus expérimentés et les plus estimés de l'armée anglaise. « Je me trompe, écrivoit Washington dans une lettre particulière, si, *au moment actuel*, Arnold n'éprouve pas les tourmens de l'enfer par la seule image de son crime. Il manque d'ame. » (*Jam mistaken, "if at this time Arnold is undergoing the torments of a mental hell. He wants feeling.*) Le traître Arnold jugea qu'il étoit nécessaire qu'il se livrât à quelque entreprise pour conserver l'attachement de ses nouveaux partisans. Dans l'espérance d'entraîner plusieurs des mécontens sous ses étendards, il publia une adresse aux habitans de l'Amérique, dans laquelle il entreprit de justifier sa conduite. Il avoit, disoit-il, affronté les périls des combats ; dans la crainte où il étoit que son pays ne fût en grand danger, il avoit acquiescé à la déclaration d'indépendance, malgré qu'il eût regardé cet acte comme précipité. Mais le rejet des ouvertures faites par la Grande-Bretagne en 1778, et l'alliance avec la France, avoient ouvert ses yeux sur les vues ambitieuses de ceux qui vouloient sacrifier le bonheur de leur patrie à leur élévation personnelle, et l'avoient rendu un royaliste sincère. Il y mêla artificieusement cette assertion : « que les principaux membres du congrès avoient pour le peuple le plus souverain mépris. » Cette première adresse fut suivie, quinze jours après, par une proclamation adressée aux officiers et aux soldats de l'armée continentale « qui ont à cœur le véritable intérêt de leur patrie, et qui sont déterminés à cesser d'être encore

long-temps les instrumens et les dupes du congrès ou de la France. » Pour engager les officiers américains et les soldats à abandonner la cause qu'ils avoient embrassée, il représenta que les corps de cavalerie et d'infanterie qu'il étoit chargé de lever, seroient sur le même pied que les autres troupes au service de l'Angleterre ; qu'il y verroit avec plaisir l'avancement de ceux dont la valeur lui étoit connue personnellement; et que les simples soldats qui se réuniroient à lui, recevroient une gratification de 3 guinées pour chaque homme, ainsi que le paiement en totalité pour la valeur des armes, des chevaux et de leur équipement. Son objet étoit la paix, la liberté et la sûreté de l'Amérique. « On vous promet la liberté, s'écria-t-il; mais y a-t-il un seul individu qui puisse se vanter d'en jouir, si ce n'est un de ceux qui sont devenus vos oppresseurs? Quel est parmi vous celui qui ose parler ou qui ose écrire contre la tyrannie qui vous a privés de vos propriétés, qui a emprisonné vos personnes, qui vous a traînés au champ de bataille, et qui, tous les jours, inonde votre pays de votre propre sang?.... » « Quoi! s'écrie-t-il encore, ne voyez-vous pas que l'Amérique est devenue une terre habitée seulement par des veuves, par des orphelins et par des mendians? Quant à vous, qui avez été soldats dans l'armée continentale, pouvez-vous en ce jour avoir besoin que l'on vous atteste que les richesses de votre pays sont épuisées, ou que les chefs des meneurs se les sont appropriées pour leur propre usage? Dans l'un et dans l'autre cas, vous ne pouvez pas long-temps encore continuer d'être à leur service, soit avec honneur, soit avec avantage. Cependant vous avez été leur appui et leurs défenseurs, et vous avez été les instrumens de cette cruauté qui, avec une égale indifférence envers les vôtres, aussi bien que par les travaux et le sang des autres, a dévoré une contrée qui, du moment où vous aurez quitté leurs drapeaux, sera sauvée de leur tyrannie. » Ces proclamations ne furent point suivies de l'effet qu'on s'en étoit promis ; et malgré toutes les fatigues, les souffrances et les horreurs de la guerre, Arnold est demeuré *le seul* parmi les officiers américains qui ait abandonné le parti qu'il avoit embrassé d'abord, et qui ait tourné son épée contre ses premiers compagnons d'armes. Il fut bientôt après chargé par sir Henri Clinton de faire une diversion dans la Virginie. Avec environ 1700 hommes, il arriva dans la Chésapeack en janvier 1781; et se trouvant puissamment aidé par des forces navales qui agissoient de concert avec l'armée, il commit des ravages sur les rivières et sur les côtes qui se trouvoient sans défense. On rapporte que, pendant cette expédition, Arnold s'informa d'un capitaine américain qu'il avoit fait prisonnier, de ce que les Anglo-Américains feroient de lui, s'il lui arrivoit de tomber entre leurs mains? L'officier lui répliqua « qu'ils lui couperoient la jambe devenue boiteuse, et qu'ils l'enterreroient avec les honneurs de la guerre; et qu'à l'égard du reste de son corps, il seroit pendu à un gibet. » Après son rappel de la Virginie, il commanda une expédition contre les états de Connecticut; il prit le fort Trumbull le 6 septembre. Le lieutenant-colonel Eyre, qui commandoit

un autre détachement, livra assaut au fort Griswold, et entra dans les fortifications. Un officier de la troupe victorieuse demanda « qui commande ? — Je commandois, répondit le colonel Lediard; mais vous commandez maintenant. » Il lui présenta son épée, et s'en perça lui-même à l'instant. On fit un carnage de la brave garnison qui n'opposoit plus de résistance, jusqu'à ce que la plupart de ceux qui la composoient eussent été tués ou blessés. Après avoir brûlé la ville et les approvisionnemens qui s'y trouvoient, Arnold retourna à New-Yorck. Depuis la fin de la guerre jusqu'à sa mort, il résida principalement en Angleterre, et mourut à Londres le 14 juin 1801. Son caractère offre peu de traits dignes d'éloges. Son courage entreprenant et son audace peuvent à la vérité exciter l'admiration, mais c'étoit un courage sans réflexion et sans principe. Sa patrie ne lui doit aucune reconnoissance; car sa conduite, après sa défection, a prouvé qu'il n'avoit aucun respect pour ses intérêts, et qu'il n'étoit gouverné que par les seules considérations de l'amour-propre.

ARNOULT (N.), médecin du 18e siècle, né à Aix en Provence, égala en charlatanisme son compatriote Ailhaud. Il est inventeur du *Sachet* anti-apoplectique, dont le prétendu crédit s'est éteint avec lui.

ARPAJEAN (D'Assy d'), médecin de Montpellier, né à Mauzac dans les quatre Vallées en 1738, et mort au commencement du 19e siècle, a publié une *Dissertation sur la Pthisie pulmonaire*, 1779, in-8°. Quoique ce sujet ait déjà été traité savamment par plusieurs célèbres médecins, on trouve encore dans cette dissertation quelques apperçus nouveaux, et des faits qui viennent à l'appui des assertions de l'auteur. On doit encore à ce médecin la *Traduction* de l'anglais, des œuvres de Gorter, in-4°.

ARTANUS, l'un des plus célèbres jurisconsultes du 2e siècle, naquit à Narbonne. Le désir de se perfectionner dans les sciences le fixa quelque temps dans la ville de Rome. Il retourna bientôt à Narbonne pour y exercer une charge de magistrature. Martial son ami regretta de ne pouvoir l'y suivre : à son départ, ce poète lui fit présent d'un exemplaire de ses Poésies, qui n'étoient encore qu'ébauchées; c'est ce que suppose l'Epigramme suivante :

Nondum murice cultus, asperoque
Morsu pumicis aridi politus,
Artanum properas sequi, libelle :
Quem pulcherrima jam redire Narbo,
Docti Narbo paterna Votieni
Ad leges jubet annuosque fasces,
Votis quod paribus tibi petendum est,
Continget locus ille, et hic amicus,
Quam vellem fieri meus libellus.

ARTHALIN (Claude-François), professeur en médecine à Besançon, mort doyen de l'université le 15 mai 1782, a publié, I. *Institutiones anatomicæ*, 1753, in-8°. C'est une compilation qui ne prouve pas beaucoup en faveur de l'auteur. II. *Lettre à un médecin de province, au sujet d'un coup reçu à la tête.*

ASHLEY (Jonathan), ministre de Deerfield, état de Massachussetts, reçut ses grades au collége d'Yale en 1730. Il fut ordonné en 1738, et mourut en 1780, dans sa 68e année. Il avoit un grand discernement, une imagi-

nation vive ; c'étoit un prédicateur énergique et piquant ; il enseigna la doctrine de la paix avec une ferveur, qui étoit l'effet, non-seulement de sa soumission et de sa foi à l'autorité des divines Ecritures, mais encore d'un sentiment profond et d'une conscience intime de leur importance et de leur excellence. Il publia un *Sermon sur les Saints visibles*, ayant pour objet de partager et de défendre les sentimens de monsieur Stoddard relatifs au nombre des églises ; un *Sermon* sur le devoir de la charité, et une *Lettre* à W. Cooper, etc.

AUBERT, avocat à Nancy, vivoit dans le 18e siècle. Il paroît que ses occupations au barreau ne l'empêchèrent pas de cultiver la littérature ; car on a de lui : I. *Vie de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, Nancy, 1769, in-12. II. *Vie de Marie-Thérèse Leczinski, princesse de Pologne, reine de France et de Navarre*, 1774, in-8o. Le style de cet auteur est diffus, ses réflexions sont triviales.

I. AUDIERNE (Jacques), professeur de mathématiques, né à Beauchamp dans la vallée de Montmorenci, vivoit dans le 18e siècle. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Géographie de Robbe*, augmentée, 1746, 2 vol. in-12. II. *Elémens d'Euclide*, du R. P. Deschales et de Ozanam, 1746, nouvelle édition, 1763, 1778, in-12. III. *Traité complet de Trigonométrie* ; 1758, in-8o. IV. *Elémens de Géométrie*, 1765, in-8o. V. *Traité de l'arpentage et du toisé, etc.*, par Ozanam, nouvelle édition, mise dans un nouvel ordre et augmentée d'un nouveau Traité d'arithmétique, de trigonométrie et du nivellement, 1779, in-12. VI. *Méthode de lever les plans et les cartes de terre et de mer*, par Ozanam ; ouvrage entièrement refondu et augmenté, 1782, in-12. VII. Plusieurs *Mémoires* sur les mathématiques insérés dans les journaux.

II. AUDIERNE (Joseph d'), provincial des capucins de la province de Bretagne, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. *Lettres curieuses, utiles et théologiques*, ou *Abrégé de l'ouvrage de Benoît XIV sur la béatification des saints*, 1759 et années suivantes, 6 vol. in-12. II. *Instructions militaires*, ou *Explication d'un grand nombre de difficultés relatives à la conscience, qui se rencontrent dans le métier de la guerre* ; 1772, deux part., in-12.

AUDRADE, célèbre visionnaire du 9e siècle, soutint si bien ce personnage que Léon IV et le roi Charles-le-Chauve ne purent démontrer la fourberie de ses prétendues révélations. Son recueil de *Visions* suppose beaucoup d'imagination dans cet imposteur ; mais le poème intitulé *fons vitæ* est un monument fastidieux du mauvais goût et de la mysticité d'Audrade, chorévêque de Sens.

AUDREIN (Yves), né à Gorie, diocèse de Quimper en 1741, après avoir professé les belles-lettres au collége de Quimper, fut appelé pour être préfet de religion au collége de Louis-le-Grand : il passa ensuite à celui des Grassins, et publia un *recueil* de sermons propres à la jeunesse des colléges ; puis un *plan* d'éducation, dans lequel ont puisé quelques-uns de ceux qui depuis ont écrit sur la même matière. Devenu premier vicaire épiscopal de l'évêque de Vannes, il fut dé-

puté à la première législature, et eut le courage d'exposer sa vie pour s'opposer au massacre des prisons en septembre 1792. Dans l'assemblée conventionnelle, dont il fut membre, il se distingua constamment par son zèle pour défendre la religion et les malheureux auxquels il ne refusa jamais son appui, et dont plusieurs ont été, par ses soins, arrachés aux prisons et à la mort. Il avoit publié divers opuscules dictés par son amour pour l'Eglise; *Apologie de la religion*, des *mémoires* sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique; un *mémoire* adressé au peuple français réuni en assemblées primaires, un autre sur la nécessité de parler de religion dans la constitution, etc. En 1798, il fut élevé au siége épiscopal de Quimper, à la place du vénérable Expilly, assassiné judiciairement en 1793. Dès ce moment, Audrein, exclusivement voué aux fonctions épiscopales dont il ne négligeoit aucune, s'efforce d'éteindre le schisme en proposant aux Dissidens des conférences publiques qu'ils refusent, joint au langage de la charité envers eux, celui des bons procédés et des bonnes œuvres, réorganise les paroisses, rétablit les conférences ecclésiastiques, et visite son diocèse, prêchant, édifiant partout. En novembre 1800, il part à neuf heures du soir dans la voiture publique pour aller à Morlaix, où il se proposoit de passer l'Avent, et d'y annoncer les vérités évangéliques. A une lieue et demie de Quimper, près d'une chapelle dédiée à S. Hervé, des brigands arrêtent la voiture, demandent si l'évêque de Quimper y est; les scélérats le savoient déjà : ils le font descendre, en protestant aux autres personnes qu'on ne leur fera aucun mal; ils le font marcher à quelques pas devant eux, et le fusillent. Ensuite, par une dérision sacrilége, lui mettent dans la main un mandement qu'il venoit de publier; dans l'autre, une boîte des saintes huiles. Tous les journaux du temps firent retentir un cri d'indignation contre un tel attentat, que n'ont jamais désavoué les partisans des Vendéens. Le corps ensanglanté de l'évêque fut porté à la cathédrale de Quimper, et inondé de pleurs de la ville consternée, et de la garnison qui assistèrent aux funérailles. On se demandoit quelle est la cause la meilleure, de celle pour laquelle on assassine, ou de celle pour laquelle on souffre généreusement la mort.

AVENTIN (saint), archidiacre de Chartres, s'y distingua par ses lumières. La circonstance qui l'éleva sur le siége épiscopal de cette église, est remarquable par l'analogie qu'elle présente avec ce qui est arrivé en France en 1791. S. Solenne, ou, comme d'autres l'appellent, S. Souleine, avoit été élu et ordonné évêque de Chartres. (*Voyez* dans Baillet, la vie de S. Aventin, 4 février, et celle de S. Souleine, le 24 sept.) Redoutant le fardeau de l'épiscopat, Souleine abandonna son diocèse et s'enfuit. Les fidèles affligés, mais convaincus du principe qu'une église ne peut pas rester sans pasteur, il fut censé démissionnaire; et sans doute la certitude de cette opinion eût acquis à leurs yeux le plus haut degré de certitude, si Souleine avoit refusé de se soumettre aux lois de son pays; leurs regards se tournèrent vers le vertueux Aventin qui fut sacré. Si l'évasion

de l'évêque Souleine avoit eu pour motif des prétentions d'intérêt ou d'orgueil, il n'eût pas manqué de lancer des anathèmes contre Aventin et contre le peuple qui l'avoit élu ; mais la logique des passions n'est pas celle de la religion. Souleine, charmé d'apprendre qu'on lui avoit donné un successeur, sortit de la solitude où il s'étoit caché. Alors les sollicitations nouvelles des Chartrains ayant vaincu sa répugnance, il accepta enfin le gouvernement du diocèse, et confia au zèle d'Aventin, son coopérateur dans l'épiscopat, la partie nommée depuis le *Dunois*, dont Châteaudun étoit la capitale. A la mort de Souleine, arrivée vers l'an 509, Aventin remonta sur le siége de Chartres, et souscrivit, comme évêque de cette ville au concile d'Orléans en 511. L'Eglise compte au nombre des saints ces deux pontifes, dont l'esprit de charité et de paix est un modèle qui, malheureusement, n'a pas trouvé par-tout des imitateurs. S. Aventin, mort vers l'an 528, est honoré à Châteaudun.

AUGELOME, professeur de l'école du palais, né en Bourgogne vers la fin du 8ᵉ siècle, et mort dans l'abbaye de Luxeu en 855, avoit commenté tout l'ancien Testament, et une partie du nouveau. On conserve encore son *explication* des livres de la *Genèse*, des *Rois* et du *Cantique des Cantiques*. Il y a de l'érudition, du jugement et une saine critique.

AUGIER (Jean), né à Sénez en Provence, et docteur en médecine de la faculté de Montpellier, vivoit dans le 18ᵉ siècle. On ne connoît de lui qu'une seule dissertation intitulée, *Dissertatio de fecondatione* ; Montpellier, 1743, in-8ᵉ : ouvrage à la vérité un peu systématique, mais où l'on trouve quelques vues nouvelles qui méritent d'être approfondies.

AURIVILLIUS (Charles), professeur en langues orientales à Upsal, et secrétaire de la société royale des sciences dans la même ville, né à Stornsolm en 1717, et fils de l'évêque Aurivillius à Carlstad en Wermelandie, fit ses études à Upsal, et voyagea de 1741 à 1744 en Allemagne, en France et en Hollande, s'appliqua particulièrement à apprendre les langues orientales, et principalement l'arabe chez Etienne Fourmont à Paris, et Albert Sesucten à Leyde. En revenant dans sa patrie, il fut nommé professeur à Upsal d'abord en poésie, et ensuite dans les langues orientales ; peu de temps après, et en conservant sa chaire à Upsal, interprète des langues arabe et turque dans le bureau des affaires étrangères, membre du comité pour la version nouvelle de la Bible, dont il traduisit presque tout le vieux Testament. Il mourut à Upsal le 19 janvier 1786. Ses ouvrages en fait de littérature orientale, ont été rassemblés et imprimés à Gottingue en 1790, sous le titre : *Dissertationes ad sacras litteras et philologiam orientalem pertinentes, cum præfatione editoris Johannis Davidis Michaëlis*, un des plus grands orientalistes de l'Allemagne, et qui dans sa préface nomme Aurivillius : *Vir inter peritos linguarum orientalium primarius, ejus ferè gradus, quem Celsii Sesulten sicque tenent*. Dans les mémoires de la société d'Upsal, il se trouve entre plusieurs autres, un *De nummis asalicis in Sviogothia repertis*, avec 4 estampes, qui les représentent. Il laissa une bibliothèque, la plus

considérable et en même temps la plus choisie, qu'aucun professeur en Suède ait possédée. Son fils est actuellement professeur en belles-lettres, et bibliothécaire de l'université à Upsal.

AUTREPE (N. d'), syndic des experts-jurés écrivains à Paris, mort sur la fin du 18e siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *Epître à Tronchin*. II. *Ordonnance du Parnasse*. III. *Pilo-Bouffi*, tragédie-burlesque, 1759, in-8°. IV. *Traité sur les principes de l'art d'écrire*, 1759, in-fol. V. *L'arithmétique de la noblesse commerçante*, 1760, in-4°. VI. *L'arithmétique méthodique et démontrée, avec un traité des changes étrangers*, in-8°. VI. *Discours et dissertation pour la vérification des écritures, avec Paillasson*, 1762, in-4°. VII. *Eloge de J. B. Colbert*, Genève, 1768, in-8°. VIII. *Lettres sur la vérification des écritures arguées de faux*, 1770, in-12 ; et d'autres écrits sur les mêmes sujets.

AYNARD, est auteur d'un glossaire manuscrit de la basse latinité, que les Bénédictins de Saint-Arnoud, de Metz, conservoient dans leur bibliothèque. Son titre porte : *Incipit Glossarium, ordine clementorum aggregatum, ab Aynardo, anno ab incarnatione Domini 669, indictione 12, imperio magni Othonis, sepulchro dedicatum S. Apri Leucorum quinti pontificis*. Le premier mot de ce glossaire est *Apoforeta*, dont les diverses acceptions sont aussi expliquées par Du Cange. Du reste, on n'a aucun renseigmens sur cet auteur.

AZEMAR (N. d'), mort sur la fin du 18e siècle, est auteur des *deux Miliciens* ou *l'Orpheline villageoise*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes ; Paris, 1771, broch. in-12.

AZON, historien et théologien, né en Franche-Comté, vers l'an 918, reçut sa première éducation à l'abbaye de Luxeu. Ses progrès dans les lettres sacrées et profanes, le mirent bientôt en état de les enseigner au monastère de Montier-en-Der. Il a composé un grand nombre d'écrits. Le plus curieux est son *Traité de l'ante-Christ*, qu'il fit à la prière de Gerberge, femme de Louis d'Outremer ; il cherche à y prouver que la fin du monde est encore éloignée, et qu'aucun des prodiges qui doivent l'annoncer n'est encore arrivé. Il observe que la destruction absolue de l'empire romain, doit précéder cette grande catastrophe. Ce traité est passablement écrit. Azon mourut en 992.

BACK

I. BACKUS (Isaac), ministre distingué de l'état de Massachussetts, naquit à Norwich, dans le Connecticut, le 20 janvier 1734. En 1741, année remarquable par la ferveur et le zèle de la religion, qui se manifesta dans ce pays, son attention s'arrêta d'abord sur les promesses d'un avenir, et il parvint, ainsi qu'il se l'étoit persuadé, à la connoissance de la vérité. En 1746, il commença à prêcher l'Evangile, et en avril 1748, il fut ordonné

premier ministre de l'église de la congrégation dans la ville de Middleborough, états de Massachussetts. Cette société se forma en février 1743, par suite des disputes concernant l'établissement d'un ministre. Les membres de la société désiroient un ministre d'un sentiment différent de celui qui étoit établi; et comme ils ne purent obtenir la démission de sa place, par un concile ecclésiastique, après cinq années de débats, ils se retirèrent, sans attendre sa sanction, et formèrent, pour eux-mêmes, une église. En février 1748 Backus fut aussitôt ordonné et nommé leur pasteur. Cependant cette société ne put jouir de la paix, car elle fut taxée, ainsi que les autres habitans, sous le prétexte de la construction d'une nouvelle maison d'assemblée, pour les frais d'une première église. En 1749, plusieurs des membres de l'église dirigée par Backus, changèrent de sentiment sur le baptême, et ils obtinrent une exemption de la taxe des congrégationistes; et à la fin, il s'unit à eux, et fut baptisé par immersion en août 1751. Quelques années après, il fut de l'avis de ceux qui croient que l'on doit être baptisé dans l'enfance, mais s'étant aperçu que de cette opinion on pouvoit conclure qu'il reconnoissoit que le baptême par aspersion étoit valide, ce qu'il ne pouvoit admettre, il se sépara dans l'intervalle des chrétiens connus sous d'autres dénominations. Une église d'anabaptistes fut ouverte le 16 janvier 1756, et il en fut installé le pasteur le 23 juin de la même année par les ministres de Boston et de Rehoboth. Il y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 20 novembre 1806, dans la 60e année de son ministère; il étoit âgé de 85 ans. Backus étoit un prédicateur simple, mais évangélique. Ses *Sermons* étoient enrichis de citations de l'Ecriture-sainte. Les églises des anabaptistes lui doivent beaucoup de reconnoissance pour leur prospérité. Il fut toujours un ami zèlé de l'égalité des droits parmi les chrétiens. Lorsque le congrès s'assembla à Philadelphie en 1774, il fut envoyé en qualité d'agent des Eglises de l'association de Warren pour soutenir leurs droits à une égalité dans les libertés, qui doivent être accordées aux églises, sous toutes les dénominations. Le 14 octobre, il eut une conférence avec les délégués de l'état de Massachussetts, et plusieurs autres dans lesquelles il réclama les mêmes priviléges qui avoient été donnés aux églises de Boston; il reçut la promesse que les droits des anabaptistes seroient respectés. A son retour, un rapport ayant précédé son arrivée, portant qu'il s'étoit efforcé de rompre l'union des colonies, il s'adressa à un membre de la convention de l'état de Massachussetts, le 9 décembre, et il fut déclaré par un vote, que sa conduite avoit été régulière.

II. BACKUS (Charles), docteur en théologie, ministre d'un grand mérite, né à Norwich, état de Connecticut en 1749, perdit ses parens dans son enfance; mais comme il montra de bonne heure l'amour de la science, ses amis concourrurent à lui faire donner une éducation libérale. Il prit ses grades au collége de Yale en 1769. Ses études dans la théologie se firent sous le révérend docteur Hart de Preston; en 1774, il fut ordonné à la place pastorale de l'église de Somers, et il demeura dans cette ville

jusqu'à sa mort arrivée le 20 décembre 1803, après un ministère exemplaire qui avoit duré pendant 29 années. Il a publié un volume de *Sermons*.

I. BACON (Nathaniel), insurgent de la Virginie, reçut son éducation dans le collége des avocats, en Angleterre. Après son arrivée dans la colonie, il fut nommé membre du conseil. C'étoit un jeune homme doué de brillantes qualités et d'une éloquence persuasive. Le commerce avec les Indiens en 1676, étant à peu près interrompu, le peuple se plaignit, et paroissoit disposé à jeter quelque blâme sur le gouvernement. Ces murmures furent souvent repétés par Bacon, et tandis qu'il félicitoit le peuple, de son discernement sur les causes des troubles, il fit entendre que l'on pourroit prendre des mesures plus sages, et qu'il pourroit r'ouvrir les avenues du commerce. Bacon proposa au peuple de le conduire contre les Indiens. La multitude fut flattée de ses promesses; il en fut nommé général à l'unanimité. Il envoya demander sa commission au gouverneur Berckley; mais il lui fut ordonné de congédier sa troupe avec menace d'être traité comme rebelle s'il n'obéissoit pas. Enivré de son commandement, Bacon marcha bientôt après vers la ville de Jamestown, à la tête de six cents volontaires, et se présenta en personne à la porte de la maison dans laquelle l'assemblée tenoit ses séances; il fit valoir ses droits à obtenir la commission de commandant qu'il désiroit. Le gouverneur refusa de consentir à aucune de ses demandes, et découvrit sa poitrine aux insurgens, en leur disant que s'ils l'osoient, ils pouvoient exercer la violence, si leur audace pouvoit aller jusqu'à un tel excès. Mais l'assemblée dont les membres étoient moins fermes, prépara une commission, en vertu de laquelle Bacon étoit nommé général des troupes, et ce fut avec de grandes difficultés que le gouverneur consentit à la signer. Cependant, aussitôt que le nouveau général se fut assez éloigné pour que l'assemblée pût se croire libre de délibérer en sûreté, le gouverneur fut engagé à répandre une proclamation contre Bacon, par laquelle il étoit déclaré rebelle; et en même temps le gouverneur ordonnoit à ceux qui le suivoient de le livrer, et de se séparer. Au lieu d'obéir à cet ordre, ils revinrent tous à Jamestown, et forcèrent le gouverneur à prendre la fuite. Bacon convoqua aussitôt une convention, où il fut arrêté que l'on exigeroit du peuple un nouveau serment d'obéissance au général, et sous le prétexte de l'abdication du gouverneur, il publia un ordre portant convocation d'une nouvelle assemblée. Il s'éleva alors une guerre civile; il y eut plusieurs personnes de tuées; un des capitaines sous les ordres de Bacon brûla Jamestown, et le pays fut menacé des plus grands maux, quand, au milieu de ces calamités croissantes, Bacon mourut subitement en janvier 1677. L'ordre et la paix furent aussitôt rétablis. Cette révolte coûta à la colonie 150 mille livres sterlings, et donna aux colons une leçon sur les avantages inséparables de l'obéissance à la loi.

II. BACON (Jean-Baptiste-Pierre), avocat au parlement de Paris, et ensuite professeur de langues et de belles-lettres

françaises à l'école militaire, né à Paris et mort sur la fin du 18e siècle, a publié les ouvrages suivans : I. *Mémoire au sujet du prix proposé par de Causans sur la quadrature du cercle ; par Bacon, pour la partie juridique, et Digard, pour la partie géométrique*, 1755, in-4°. II. *La Mahonaise*, comédie en prose, en un acte, 1756, in-8°. III. *Belphégor dans Marseille*, comédie en un acte, en prose, 1756, in-8°. IV. *Panégyrique de Henri-le-Grand, ou Eloge historique de Henri IV*, avec des notes, Londres, 1769, in-12. V. Il a *travaillé* avec Douchet aux Principes généraux de l'ortographe française, 1762, in-8°.

BAER (Frédéric-Charles de), né à Strasbourg et mort sur la fin du 18e ou au commencement du 19e siècle, a publié, I. *Lettre sur l'origine de l'imprimerie*, servant de réponse aux observations publiées par Fournier le jeune, sur l'ouvrage de Schoepflin, intitulé, *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1761, in-8°. II. *Essai historique et critique sur les Atlantiques*, Paris, 1762, in-8°. III. *Recherches sur les maladies épizootiques, sur la manière de les traiter, et d'en préserver les bestiaux, traduit du suédois en français*, La Haye, 1776. Baer a encore *traduit* la dissertation du professeur Meyer, sur les Spectres, dans le recueil des Dissertations sur les apparitions, les visions et les songes, 1783. Il a aussi publié les *Eloges funèbres du maréchal de Saxe et de Louis XV*, et un livre de *Cantiques*, en allemand.

BAGARD (César), sculpteur de Nancy, connu sous le nom de *Grand-César*, vint à Paris, où il resta peu de temps. Il y fit néanmoins deux figures qui furent placées sur l'arc de triomphe élevé en 1659, à l'occasion du mariage de Louis XIV. L'une représente *la Vertu* et l'autre *la Force*. L'ancienne porte Royale de Nancy, et plusieurs églises de cette ville sont ornées de figures du ciseau de Bagard. Cet artiste eut un fils qui soutint la réputation de son père. L'un et l'autre sont morts à Nancy, le premier en 1709, et le fils quelques années après.

BAGENNIES étoit de Leipsick, et vivoit au milieu du 17e siècle. Il ne paroît pas avoir fait secte ; mais il crut qu'un être intelligent ne se portoit à agir que par amour, et concluoit de là que c'étoit par amour pour la créature, que Dieu s'étoit déterminé à la créer. Ainsi il ne faisoit que renouveler le système de Platon.

BAILLOD, ou Baillot (David), notaire et greffier de Neufchâtel, en Suisse, sa patrie, vivoit encore en 1595. La bibliothèque de cette ville a de lui les manuscrits suivans, I. *Les franchises et coutumes de la ville de Neufchâtel*. II. Des *Entreprises du duc Charles de Bourgogne*, etc.

BAKKER (Mathieu), inventa en 1690, les *chameaux*. Ces utiles machines ont pour objet d'alléger les vaisseaux et de les faire passer sur le bas-fonds du Zuiderzée, appelé *campus*. La manière dont on s'y prend est aussi curieuse que singulière. Les *chameaux* sont des bâtimens qui se détachent en deux parties, et qui embrassent le navire ; ensuite, en retirant un bouchon, les chameaux se remplissent d'eau et le coulent à fond en se rejoignant au-dessous du navire. Aussitôt qu'ils sont pleins, on rebouche

les ouvertures, et on les décharge par une grande quantité de pompes. A mesure que les chameaux se lèvent, le navire se lève aussi, jusqu'à ce qu'il puisse mettre à la voile et passer les bas-fonds. On ignore l'époque de sa mort.

BALDINGER (Bernard), savant théologien suisse du 17e siècle, né à Baden en Argen; fut élu prévôt du chapitre de cette ville en 1658. On a de lui : *Fides tùm catholica, tùm à catholicâ resoluta*, Fribourg 1654. Charles, son frère, chanoine du chapitre de Baden, a publié des *controverses* en latin.

BALDIT (Michel), docteur-médecin de l'université de Montpellier, né à Mende en Gévaudan, exerça dans cette ville son art avec beaucoup de distinction. Il fut le premier qui fit connoître les vertus et les cures merveilleuses des eaux thermales de Bagnols, à quatre lieues de Mende, dans un écrit intitulé : *L'hydrothermopotie des nymphes de Bagnols, en Gévaudan*, ou les Merveilles des eaux et des bains *de Bagnols*, 1 vol. in-12, Lyon, 1651. — Il publia, en 1666, un autre ouvrage qui a pour titre : *Speculum sacro-medicum octogonum*, etc ; 1 vol. in-12, Lyon, 1666.

I. BALDWIN (Ebénezer), ministre de Danbury, (état de Connecticut), prit ses grades au collége de Yale, en 1763, et fut nommé tuteur de ce séminaire depuis 1766 jusqu'en 1770. Il fut ordonné en qualité de successeur du révérend M. Warner, et de M. White, le 19 septembre 1770, et mourut subitement le premier octobre 1776, à l'âge de 31 ans. C'étoit un homme très-savant, constant et infatigable dans ses études, grave dans ses mœurs. Il laissa en mourant 300 livres sterlings à sa société ; cette somme est employée au soutien de la religion.

II. BALDWIN (Abraham), président de l'université de la Géorgie, homme d'état distingué, prit ses grades au collége de Yale, en 1772, et devint ensuite tuteur de ce séminaire depuis 1775 jusqu'en 1779. Quand le système général d'éducation, dans l'étendue des états de la Géorgie, eut été adopté par la législature en 1785, il en fut élu chef ; nommé ensuite membre de la grande convention qui tint sa session depuis le 25 mai jusqu'au 17 septembre 1787, il arrêta la forme de la constitution des états-Unis. Il fut ensuite nommé sénateur de cet état, dans les conseils de la nation, et mourut à Washington en mars 1807.

BALLET (François), ancien curé de Gif, né à Paris le 6 mai 1702, et mort sur la fin du 18e siècle, a publié, I. 4 volumes de *Panégyriques*. II. *Traité de la dévotion à la sainte Vierge*, ouvrage mystique. III. *Exposition de la doctrine de l'Eglise apostolique et romaine*. IV. *De la Dédicace des Eglises*. V. *Histoire des temples*. VI. *Instructions sur le jubilé* ; l'auteur répète ce qu'on avoit déjà dit et récit avant lui. VII. *Prônes sur les évangiles des dimanches de l'année* ; il y a de l'onction dans ces prônes, mais le style est inégal. VIII. *Prônes sur les commandemens*. IX. *La Vie de la sœur Bony*. X. *Instruction sur la pénitence de carême*. Tous les ouvrages de Ballet ont été recueillis en 12 vol. in-12, 1767 et années suivantes.

BALLIÈRE (N.), de l'académie de Rouen, né à Paris, mort sur la fin du 18e siècle, a travaillé pour le théâtre. On a de lui, I. *Deucalion et Pyrrha*, joué à l'Opéra-Comique en 1751. II. *Le Rossignol*, joué et publié la même année. III. *Le Retour du Printemps*, Paris, 1753. IV. *Zéphir et Flore*, pastorale, ibid. V. *La Guirlande*, opéra-comique, 1754 et 1757. VI. Un bon *Ouvrage sur la théorie de la musique*, 1764, petit in-4°. VII. *Eloge de Le Cat*, Rouen, 1769, in-8°.

BANISTER (Jean), botaniste de la Virginie : cet anglais qui s'établit dans cette province vers la fin du 17e siècle, se dévoua tout entier à la recherche des plantes de cette partie de l'Amérique ; il les assembla, les décrivit, et dessina les figures des espèces rares. Il devint la victime de ses études favorites. Dans une de ses courses, il tomba du haut d'un rocher et périt. Ses amis, savans dans la botanique, ont consacré sa mémoire en donnant à une plante de la classe des décandrons le nom de *banisteria*.

BANNELIER (Jean), avocat au parlement de Bourgogne, et doyen de l'université de Dijon, vivoit dans le 18e siècle ; tous ses ouvrages roulent sur le droit et les coutumes du duché de Bourgogne : I. *Introduction à l'étude des digestes*, Dijon, 1730, in-8°. II. *Traités sur diverses matières du droit français à l'usage du duché de Bourgogne*, avec des notes ; Dijon, 1751, et années suivantes, 7 gros vol. in-12 : de la clarté, de la précision et une saine logique caractérisent ces traités; aussi les décisions de ce célèbre jurisconsulte étoient devenues une autorité au parlement de Dijon. III. *Coutumes du duché de Bourgogne, servant de suite aux traités du droit français*, etc., 1776, 1 vol. in-12. IV. *Traité politique et économique des cheptels*, Dijon, 1766, in-12. V. Bannelier est aussi auteur des *notes* dans le premier volume des arrêts notables du parlement de Dijon, par F. Perrier.

BAONE (D'A, *ou* D'ABANO CÉCILIA), fille de Mainfroi, comte du Baone et d'Abano, de la famille ancienne des comtes qui gouvernoient Padoue et Vicence, du temps des empereurs de la maison de Saxe, étoit la plus riche et la plus illustre héritière de la Marche. Elle resta à la mort du comte de Mainfroi son père, sous la tutelle de Spinabello da Xendrico : sa mère s'étant remariée dans la maison de Maltraversi de Padoue, Spinabello voulut donner sa pupile à Gerardo, fils de Tisolino da Campo-Sampiero et de Cunizza da Romano, sœur du célèbre Ezzelin IV, dit *le moine*. Tisolino da Campo Sam-Piero n'eut rien de plus pressé que de consulter à ce sujet son beau-frère ; mais Ezzelin lui observant que dans une circonstance si importante il falloit examiner les choses avec plus de soin, fit négocier secrétement pour lui-même ce mariage avec Spinabello, qu'il gagna par des promesses qui flattoient son ambition, et ayant envoyé un corps de troupes pour escorter la jeune Cécilia, la fit conduire à Bassano, où ses noces furent magnifiquement célébrées. On peut imaginer combien une pareille perfidie irrita Tisolino et ses deux fils Tiso Novello et Gherardo, auquel elle étoit promise ; ils jurèrent de s'en venger. Un jour que Cécilia visitoit ses terres, elle rencontra Gerard da Campo Sam-

Piero ; celui-ci, sans égard pour la parenté qui l'unissoit à elle, fit semblant de lui rendre des hommages et des marques de respect, la conduisit dans un lieu retiré où il la viola de vive force et le publia aussitôt pour faire affront aux Ezzelins. Cécilia vint en larmes se plaindre à son mari, mais Ezzelin la répudia sur-le-champ et la renvoya chez elle en 1183. Ce fut cette action malheureuse d'un jeune étourdi qui alluma entre les maisons da Romano et da Campo Sam-Piero, ces haines qui firent verser tant de flots de sang pendant 30 ans. (*Voyez* EZZELIN IV dit *le Moine*, *et* EZZELIN V dit *le Tyran*.) Le vieil Ezzelin le Bègue, profondément affecté de cet affront, en mourut de douleur. Son fils Ezzelin le Moine s'en consola en épousant en 1184 la célèbre Adélaïde des comtes de Mangone. (*V.* MANGONE ADÉLAÏDE.) Pour Cecilia, belle et riche, elle trouva encore à se marier avec Giacomo Zanni, noble vénitien, personnage recommandable ; mais ayant divorcé avec lui, elle épousa en troisièmes noces Dalesmanini, auquel elle resta fidèle jusques à sa mort. Elle en eut beaucoup d'enfans, desquels descend la famille Dalesmanini de Padoue. De son premier mariage avec Ezzelin IV, elle n'eut qu'une fille nommée Agnès, mariée à Giacomo de' Guidotti de la ville de Trevise qui fut mère de Giovanni et d'Ansedisio, lesquels jouèrent un rôle dans les troubles de la Marche ; le dernier fut ministre d'Ezzelin V. On ignore l'année de la mort de Cécilia.

BARABAND (Jacques), peintre de fleurs et d'animaux, fils d'un artiste de la manufacture de tapis à Aubusson, naquit dans cette ville en 1772. Il montra dès l'enfance des dispositions si extraordinaires pour le dessin, qu'il surpassa bientôt le professeur de la manufacture, qui lui enseignoit les élémens de l'art. Son père, satisfait de ses premiers essais, l'envoya à Paris avec une modique pension. Il eut pour maître Malaine, peintre et dessinateur de la manufacture des Gobelins, avec lequel il s'étoit lié d'amitié. Ce fut en vain qu'après dix-huit mois de séjour à Paris, son père devenu infirme, tenta de le rappeler auprès de lui pour le remplacer à la manufacture d'Aubusson. Ainsi le jeune Baraband fut livré à lui-même dès l'âge de 18 ans ; il étoit tellement organisé pour l'étude de l'art du dessin, qu'il se passa de maître ; ne consulta plus que la nature, et qu'en très-peu de temps il se fit une réputation distinguée. Il peignit indistinctement les fleurs, les ornemens et les animaux, mais il s'adonna plus particulièrement à l'étude des oiseaux. Le célèbre naturaliste voyageur, Le Vaillant, trouva en lui le dessinateur qu'il cherchoit depuis long-temps. Baraband fit pour son grand ouvrage plus de cent espèces de *perroquets*, tous les *oiseaux* de paradis, les *barbus*, les *guêpiers*, etc. Il a fait pour la commission d'Egypte beaucoup de *dessins* en oiseaux, serpens, insectes ou coquilles. En 1808, il exposa au Musée-Napoléon deux *oiseaux* peints, qui lui valurent le prix d'une médaille d'or ; ces deux chefs-d'œuvre font aujourd'hui l'ornement de la belle galerie de tableaux de la Malmaison. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature ; voilà comment

se distinguent les productions de cet artiste, qui croyoit n'avoir rien fait dans ses ouvrages, s'il eut oublié de rendre compte des détails presque invisibles. Peint-il l'*oiseau-mouche* ou le *coq doré de la Chine* ! il étonne par la finesse et la pureté du dessin, par la variété des tons et la parfaite imitation du coloris. Il n'oublie pas les plus petites parties des plus petites plumes ; le duvet le plus léger est rendu avec une précision parfaite, et c'est là le cas de dire, « que Baraband prenoit la nature sur le fait. » Peint-il un *aigle !* son dessin doux et moëlleux devient énergique et fier, il prend lui-même une attitude imposante pour tracer sur la toile l'image du roi des oiseaux. C'est ainsi que Baraband avoit l'art de rendre les différens traits que la nature a imprimés aux familles comme aux espèces des animaux qui couvrent le globe. Parmi ses grands ouvrages, on compte les *collections* nombreuses d'oiseaux qu'il a peints pour plusieurs ouvrages publiés pendant les dix premières années de la révolution ; on remarque entre autres chefs-d'œuvre de Baraband, le plafond d'un cabinet portatif en bois d'acajou, orné d'arabesques en bronze doré et platine, ainsi que des peintures de nos plus illustres maîtres. Ce beau monument fut exécuté à Paris en 1804, pour le roi d'Espagne, d'après les dessins de Charles Percier, membre de l'institut et l'un de nos plus célèbres architectes. Ce grand ouvrage que Baraband peignit à l'huile, rivalise les productions des anciens peintres flamands et hollandais. Il décora aussi la belle salle à manger du château de Saint-Cloud, et donna des dessins d'oiseaux et d'animaux coloriés pour être imités sur la porcelaine, tant à la manufacture de Sèvres qu'à celle de MM. Dihl et Guayrard. Son dernier tableau d'oiseaux est un chef-d'œuvre ; il appartient à M. Dufresne, naturaliste, au musée impérial d'histoire naturelle, *dit* le jardin des plantes. Par un décret rendu au camp de Varsovie le 25 janvier 1807, Baraband fut nommé professeur de dessin à l'école spéciale des arts et de dessin de Lyon, où il mourut après dix-huit mois de maladie, le 1er octobre 1809. Ses élèves et ses amis lui élevèrent un mausolée en marbre blanc, qu'ils chargèrent de plusieurs inscriptions touchantes et dignes de ses talens. Ses élèves les plus distingués sont Auguste Pelletier, son beau-frère ; Caron, peintre de la manufacture de Sèvres, et mesdemoiselles de Courcelles et Pauline Dufresne.

BARBE (N.), prêtre de la doctrine chrétienne, vivoit dans le 18e siècle. Après avoir rempli les premiers emplois dans son ordre, il se retira à la maison de S. Charles de Paris. On a de lui, I. *Fables nouvelles*, divisées en six livres, 1762, in-12. Ces fables eurent du succès, et elles le méritoient à certains égards. Celle de *la Mort de Turenne* décèle du talent, et ne seroit pas indigne d'être mise en parallèle avec quelques unes des meilleures fables de La Fontaine. II. Des *Fables et Contes philosophiques*, 1771, in-12.

BARD (Jean), savant médecin, né à Burlington, état de New-Jersey, le 1er février 1716. Son père, Pierre Bard, écuyer, né en France, vint à Maryland en 1703, en qualité de marchand, d'où bientôt après il se retira dans l'état de New-Jersey, dans laquelle colonie il fut pendant plusieurs

années membre du conseil et juge de la cour suprême. Bard reçut sa première éducation sous les auspices et par les soins d'Annan de Philadelphie, l'un des hommes les plus habiles dans la science de l'enseignement. Ayant montré une prédilection pour l'étude de la médecine, il fut à l'âge de 17 ou 18 ans mis chez le docteur Kearsely, avec qui il continua d'étudier jusqu'en 1737. Il acquit bientôt de la réputation dans l'exercice de son art. En 1743, il fut engagé, après des sollicitations réitérées de la part des habitans de New-Yorck, à s'établir dans cette ville, pour y remplacer la perte de plusieurs médecins célèbres; il y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1795, époque désastreuse où la fièvre jaune mit en fuite nombre de médecins. Le docteur Bard, quoique touchant à sa 80e année, resta à son poste; il soigna ses malades jusqu'en mai 1798, temps auquel il se retira dans sa terre, à Hide-Parck, près de Poughkœpsie, où il mourut le 30 mars 1799, à l'âge de 84 ans.

I. BARNARD (Jean), ministre de Marblehead, état de Massachussetts, naquit à Boston le 6 novembre 1681; ses parens prirent un soin particulier de son éducation. En 1702, il s'unit à l'église du Nord de Boston, qui étoit sous le gouvernement pastoral du révérend docteur Increase, et de Cotton Mather. Il commença à prêcher cette même année. Étant connu pour sa vie active, il fut nommé par le gouverneur Dudley un des chapelains qui accompagnèrent l'armée envoyée contre le Port-Royal, en 1707, pour prendre cette forteresse. Dans une tentative qui avoit pour objet de prendre le plan de ce fort, un boulet de canon fut tiré contre lui et le couvrit de boue, sans lui causer aucun mal. En 1709, à la sollicitation du capitaine Wentworth, qui devint ensuite gouverneur de New-Hampshire, il mit à la voile avec lui pour se rendre aux îles Barbades et à Londres. Il se lia avec les plus célèbres ministres dissidens, et bientôt après il revint s'établir dans son pays natal. La nouvelle église, au nord de Boston, fut construite pour lui, et il y prononça le sermon de sa dédicace le 23 mai 1734. Il espéra d'être ensuite ordonné, ainsi qu'il avoit été convenu; mais le peuple choisit Wel pour son pasteur. Barnard fut ordonné ministre de Marblehead, le 18 juillet 1716, en qualité de collègue du révérend Cheever. Le dernier sermon qu'il prêcha fut prononcé le 8 janvier 1769. Il mourut le 24 janvier 1770, à l'âge de 89 ans. Barnard étoit l'un des plus célèbres théologiens de l'Amérique. Il étoit savant dans les mathématiques et l'architecture navale. Quand il arriva à Marblehead, il n'y avoit pas un seul vaisseau de commerce appartenant à la ville, pas un seul charpentier; ni maçons, ni tailleurs, ni bouchers. Ce fut par ses efforts que le commerce s'étendit et se perfectionna. Il étudia ce qu'il appeloit le mystère du commerce du poisson, et dirigea le peuple vers sa pratique de la manière la plus utile, afin qu'il obtînt les plus grands avantages de sa situation. Il persuadoit d'abord à un jeune homme d'envoyer une petite cargaison aux Barbades, et le succès qu'il en retiroit étoit si encourageant, que les gens s'empressoient bientôt de transporter, dans leurs propres vaisseaux, du poisson pour les Indes occidentales et l'Europe. En 1767, il y avoit trente ou qua-

rante vaisseaux appartenant à la ville, employés dans le commerce avec l'étranger. Par sa prudence et sa conduite dans les affaires, il avoit acquis des propriétés considérables ; mais il donnoit la dixme de tout ce qu'il possédoit. Les ouvrages publiés par Barnard sont nombreux et fort estimés ; son style est simple, plein de chaleur et d'énergie. Les doctrines qu'il a enseignées sont les mêmes que celles embrassées par les pères de la nouvelle Angleterre. Il a donné beaucoup de *sermons*, et un *Tableau des ministres éminens par leur mérite, dans la nouvelle Angleterre.* Ce tableau se trouve dans la Collection historique de l'état de Massachussetts.

II. BARNARD (Edouard), ministre de Haverhill, état de Massachussetts, fils du révérend Jean Barnard d'Andover, prit ses grades au collége de Harvard en 1730, et fut ordonné le 27 avril 1743. Il mourut le 20 janvier 1744, à l'âge de 54 ans. C'étoit un homme très-savant; il a publié un *sermon* sur une élection en 1766, et un *autre* sur la convention en 1773.

III. BARNARD (Thomas), ministre de Salem, état de Massachussetts, prit ses grades au collége de Harvard, en 1733. Il fut ordonné pasteur de l'église de Newbury le 31 janvier 1739, installé ministre de la première église de Salem le 17 septembre 1755, et mourut en 1776, à l'âge de 62 ans. Barnard a joui d'une haute réputation. Son fils, le révérend docteur Barnard est maintenant ministre de la même ville, mais non de la même société. Il a publié plusieurs *sermons*, entre autres un qui a pour objet d'encourager l'industrie.

I. BARRI (N.), religieux minime d'Amiens, mort en odeur de sainteté à Paris, en 1686, fut le fondateur des écoles chrétiennes et charitables du saint enfant Jésus. Ces filles pieuses ne se lièrent par aucun vœu; libres de rompre leurs liens, elles les chérirent encore davantage. Leur devoir étoit de tenir gratuitement les petites écoles pour les jeunes enfans de leur sexe, qui apprenoient sous leur conduite les préceptes et la pratique de la religion. Les filles un peu plus avancées en âge, dont la vertu couroit quelque risque, ou celles qui avoient déjà fait naufrage, étoient aussi les objets de leurs soins. Elles prévenoient la chûte des unes, et aidoient les autres à se relever. Madame de Maintenon mit quelques-unes des sœurs des écoles chrétiennes à Saint-Cyr, pour veiller à l'éducation des jeunes demoiselles, et ce choix prouve assez le cas qu'on faisoit de l'institut formé par le P. Barri.

II. BARRY (Jean), premier commodore de la marine américaine, mort à Philadelphie, en septembre 1803, soutint avec ardeur la cause de la liberté dès l'année 1775. Il défendit les intérêts de son pays pendant la guerre. C'étoit un patriote intègre et d'une bravoure extraordinaire. Ses exploits dans le service de la marine jettent le plus grand éclat sur sa mémoire. Les horreurs de la guerre ne purent endurcir son cœur; il avoit l'art de commander, et de se faire obéir sans blesser l'amour-propre des autres.

BARTOLI *ou* BARTHOLI (Joseph), antiquaire du roi de Sardaigne, correspondant de l'académie des inscriptions de Paris, né à Padoue, au mois de février 1717, après avoir fait ses études

dans sa patrie, s'adonna d'abord à la poésie, ensuite à la philosophie; il étudia aussi les lois, et se fit recevoir docteur en 1736. Le dégoût qu'il prit pour le barreau le détermina à ouvrir une espèce d'école de philosophie, de belles-lettres et de langue grecque, qu'il fut bientôt obligé de fermer pour remplir, dans l'université de sa ville natale, la chaire de physique expérimentale, qu'il occupa pendant trois ans avec distinction. En 1745, il fut nommé professeur de belles-lettres dans l'université de Turin, et peu de temps après il eut le titre d'antiquaire royal. Ayant obtenu la permission de voyager, il parcourut l'Italie, et vint ensuite en France, où il forma des liaisons d'amitié avec les gens de lettres et les savans les plus célèbres. Quelque temps après son retour, il mourut à Turin, au commencement de la révolution. On a de lui, I. deux *Dissertations*, in-4°, pleines d'érudition, dont la première contient une notice du musée public d'inscriptions, ouvert depuis peu à Vérone, et dans laquelle on compare l'usage de l'antiquité figurée et écrite avec celui des observations et des expériences physiques relativement à l'histoire. Dans la seconde, l'auteur cherche à démontrer la beauté d'une inscription grecque placée dans ce même musée. II. *Lettere apologetiche sopra alcuni novellieri e giornalisti*, etc. Turin, sans date, in-4°. Elles avoient pour objet de justifier un programme qu'il avoit fait imprimer à Turin en 1746, et dans lequel il avoit fait la promesse d'expliquer un ancien diptyque publié par le cardinal Quirini. Les savans écrivirent et demandèrent l'explication promise. Bartoli écrivoit depuis long-temps sur ce diptyque, qu'il n'avoit point vu, non plus que ses adversaires. Il se détermina à aller à Brescia, où l'on en conservoit l'original. La description que le cardinal Quirini en avoit donnée se trouva si différente, que Bartoli se crut délié de sa promesse de l'expliquer. Il la remplit cependant en 1757, en publiant, III. *Il vero Disegno delle due Ravolette d'avorio chiamate dittico Quiriniano, ora la prima volta dato in luce da giuseppe Bartoli*, etc., 1 vol. in-4°, qui renferme trois dissertations relatives à ce diptyque. IV. *La quarta Egloga di Virgilio explicata*, Rome, 1758, in-4°. Ses poésies sont éparses dans divers recueils. Il a aussi publié, I. *Epponie*, tragédie, Turin, 1768, in-8°. II. *L'Homme de Lettres*, 1769, 3 vol. in-12. III. *L'Hymen accompagné de l'Amour et du Plaisir*, poëme en trois chants, à l'occasion du mariage de madame Clotilde avec le prince de Piémont; Chambéry, 1775, in-8°. IV. *Réflexions impartiales sur les progrès réels ou apparens que les sciences et les arts ont faits dans le dix-huitième siècle en Europe*, 1780, in-8°.

BARTRAM (Jean), savant botaniste, naquit près le village de Darby, dans le comté de Chester, état de Pensylvanie en 1701. Son grand père, du même nom, accompagna Guillaume Penn dans ce pays en 1682. Ce génie, qui n'eut de maître que lui-même, montra de bonne heure un ardent désir d'acquérir des connoissances, et particulièrement en botanique; mais l'état encore naissant de la colonie opposa de grands obstacles à ses premières études. Cependant il les surmonta par une ferme appli-

cation, et par les seules ressources de son propre génie. A l'aide des personnes les plus respectables, il apprit avec un succès extraordinaire les langues savantes. Il acquit des connoissances si profondes dans la médecine et dans la chirurgie, qu'il administroit les plus grands secours aux indigens et aux malades dans son voisinage. Il cultivoit la terre comme un moyen de nourrir une famille nombreuse; mais tandis qu'il labouroit, ou qu'il semoit ses champs, ou qu'il retournoit ses prairies, il étoit constamment occupé à examiner les opérations de la nature. Il fut le premier Américain qui conçut et effectua le projet d'établir un jardin botanique pour y cultiver les plantes de l'Amérique ainsi que les plantes exotiques. Il fit l'acquisition d'un grand terrain, dans une exposition magnifique sur les hauteurs du Schuylkill, environ à cinq milles de Philadelphie, dans lequel il forma avec soin le plan d'un grand jardin. Il le planta, et l'enrichit d'une grande variété de végétaux les plus curieux et les plus beaux qu'il avoit pu se procurer dans ses excursions dans le Canada et dans la Floride. Ces voyages avoient lieu principalement en automne, quand sa présence à la maison étoit devenue moins nécessaire pour diriger ses travaux d'agriculture. Son ardeur dans ses recherches étoit telle, qu'à l'âge de 70 ans, il fit un voyage dans la Floride orientale, afin d'en rapporter les productions naturelles. Ses voyages parmi les Indiens étoient souvent accompagnés de dangers et de difficultés. Par son moyen les jardins de l'Europe furent enrichis d'arbrisseaux en fleurs, ainsi que d'arbres et de plantes qui avoient été recueillis en différentes parties des Etats-Unis, depuis les bords du lac Ontario jusqu'aux sources de la rivière Saint-Jean. Il fit de si grands progrès dans ses études favorites, et il y devint si habile, que Linnée, parlant de lui le proclama le plus grand botaniste de l'univers. Sa supériorité dans l'histoire naturelle lui attira l'estime des hommes les plus distingués en Amérique et en Europe. Par le moyen de l'amitié de sir Henry Sloane, de M. Catesby, du docteur Hill, de Linnée et d'autres savans, il reçut les livres et les instrumens dont il avoit un si grand besoin, ce qui diminua de beaucoup les difficultés de sa situation. A son tour il leur envoya tout ce qu'il put trouver de nouveau, de rare et de curieux dans les productions de l'Amérique. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes et des académies les plus justement honorées au dehors de l'Amérique; il fut nommé botaniste américain de S. M. B. Georges III, de laquelle place il a continué de jouir jusqu'à sa mort, arrivée en septembre 1777, dans la 76e année de son âge. Il étoit bon mécanicien. La maison en pierre dans laquelle il vivoit fut bâtie par lui, ainsi que plusieurs monumens qui sont conservés. Il étoit souvent son propre maçon, son charpentier, son serrurier, etc., etc.; et les outils propres à l'agriculture dont il se servoit, étoient sortis de ses mains. Ses mœurs étoient douces. Modeste, charitable, et ami de l'ordre social, Bartram fut l'avocat de la cause des noirs, et il désiroit l'abolition de l'esclavage. Il donna la liberté à un jeune Africain qu'il avoit élevé; celui-ci, par reconnoissance pour son maître, continua de rester à son service. Bartram a laissé sept enfans, etc.

BASLER (Jean), natif de Zurich, mourut le 29 septembre 1674, à Hinwel dont il étoit pasteur. Il a écrit une *histoire helvétique* en dix volumes, qui n'a pas été imprimée.

BASS (Edouard), docteur en théologie, premier évêque de Massachussetts, naquit à Dorchester le 23 novembre 1726. Il prit ses grades au collége de Harvard en 1744. Plusieurs années après, il enseigna dans une école depuis 1747 jusqu'en 1751. Il résida à Cambridge, pour continuer ses études théologiques. En 1752, sur la demande de la société épiscopale de Newbury-port, il alla en Angleterre pour y être ordonné; il le fut par l'évêque Sherlock le 24 mai. En 1796, il fut élu à l'unanimité par la convention des protestans des églises épiscopales de Massachussetts, à la place d'évêque, et il fut consacré le 7 mai 1797 par les évêques de la Pensylvanie, de New-Yorck et du Maryland. Quelque temps après, les églises épiscopales de Rhode-Island le choisirent pour leur évêque, et en 1803, une convention des églises de New-Hampshire se mit d'elle-même sous sa direction. Il mourut le 10 septembre 1803. C'étoit un théologien profond, et un savant critique.

BASSOT (Jacques), auteur peu connu au commencement du 17e siècle, publia une histoire qu'il disoit être véritable; elle est intitulée: *Histoire véritable du géant Theutobocus, roi des Teutons, défait par Marius, consul des Romains*; Paris, 1613, in-8°. Ce qui donna lieu à cette publication, fut qu'un nommé Mazuyer, chirurgien à Baurepaire, apporta du Dauphiné à Paris, des dents de la grandeur du pied d'un taureau de vingt mois, une partie d'une côte et d'une épaule, des vertèbres de l'épine d'un dos qui avoit près d'un demi pied d'épaisseur, les os d'une cuisse et d'une jambe, lesquels joints ensemble étoient de 9 pieds de haut, et d'autres grands os qu'il disoit être ceux du géant *Theutobocus*. Cette gigantostéologie fut savamment contredite par plusieurs écrivains qui prouvèrent que cette prétendue histoire de Bassot étoit une véritable imposture.

BAST (Frédéric-Jacques), conseiller de légation du grand-duc de Hesse, correspondant de l'Institut impérial de France, né vers 1772 dans les états du landgrave de Hesse-Darmstadt, fit ses premières études sous son père, recteur du gymnase de Bouxviller. Il se rendit ensuite à l'université de Iéna, où il profita des leçons des plus célèbres professeurs. Son premier essai dans la littérature savante, fut un *Commentaire critique sur le banquet de Platon*, qui fut suivi bientôt après du *Specimen* d'une nouvelle édition d'Aristénète. Ces deux ouvrages annoncent une saine critique et une grande connoissance de la langue grecque. Etant à Vienne, il fut nommé secrétaire de légation de Hesse-Darmstadt au congrès de Rastadt, et ensuite dans cette même qualité à Paris. Il profita de son séjour dans cette capitale pour collationner et faire copier un nombre considérable de manuscrits grecs, et l'on peut juger de l'importance de ses découvertes par la *lettre critique* qu'il adressa en 1805 à l'un de ses amis. Cette lettre mit Bast au premier rang des philologues qui s'occupent de la critique verbale. L'édition de Grégoire de Corin-

thè, publiée en 1811, à Leipsick, par les soins du savant M. Schefer, enrichie des notes de Bast, est un nouveau témoignage du mérite et du savoir de ce dernier. On estime surtout, sa dissertation paléographique qui est un chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité. Ce travail doit avancer singulièrement les progrès de la critique verbale dont il assure la marche et facilite les procédés. Ce savant mourut le 13 novembre 1811.

BATIER, célèbre maître d'armes à Paris, vivoit dans le 18e siècle. Il a publié, *Théorie pratique de l'Escrime pour la pointe seule; avec des remarques instructives pour l'assaut, et les moyens d'y parvenir par gradation*; 1772, in-8°.

BATTIER (Frédéric), pasteur de Saint-Alban, né à Bâle le 18 octobre 1659, mourut en janvier 1722. On a de lui des *oraisons funèbres* en allemand, imprimées à Bâle, et une nouvelle édition de la Bible, traduite en allemand par Luther.

BAUDELOQUE (Jean-Louis), membre du collége et conseil du comité perpétuel de l'Académie de chirurgie, professeur de l'accouchement aux écoles de santé de Paris, mort dans cette ville le 2 mai 1810, est auteur des ouvrages suivans, I. *Principes sur l'art d'accoucher*, par demandes et par réponses, en faveur des sages-femmes, Paris, 1775, 1 vol. in-12; nouvelle édition, 1787, grand, in-12; II. *l'Art des accouchemens*, 1781; nouvelle édition, 1789, 2 vol. in-8°. (*V.* son éloge prononcé par M. Le Roux, présid. de l'École de Médecine et professeur de clinique.)

BAUDOUIN (Etienne), natif de Rouen, est auteur d'un *essai sur l'Apocalypse*, ou *explication littérale et historique de la révélation de l'apôtre Saint-Jean, avec des remarques sur le système de Pastorini*, 1781, in-12; 1784, in-8°. *Histoire abrégée de la Bible*, 1787, in-12. On ignore l'époque de la mort de l'auteur.

BAUDRI, chroniqueur, mort chantre de l'église de Terrouanc, vers l'an 1096, est différent de Baudri, évêque de Noyon et de Tournay, avec qui plusieurs bibliographes l'ont confondu. C'est sur cette méprise qu'on lui attribue la fameuse *Chronique* de Cambrai. Ce monument de l'érudition de cet auteur, est une de nos meilleures productions dans ce genre.

BAYARD (Jean), né le 11 août 1738, sur la terre de Bohemia, dans la comté de Cécil (état de Maryland). Son père mourut sans avoir fait de testament, et comme il étoit sous les lois de Maryland, et qu'il étoit l'aîné de ses frères, il devint héritier de tout le domaine de son père. Cependant, telle fut son amitié pour son frère jumeau, plus jeune que lui, qu'à peine il avoit atteint sa majorité, qu'il lui fit le transport de l'entière moitié de tous ses biens. Après avoir reçu une éducation académique sous le révérend Dr. Finley, il fut placé dans le comptoir de M. Jean Rhan, marchand à Philadelphie. Il devint de bonne heure un des communians de l'église presbytérienne. Quelques années après son mariage, il fut élu *Ancien dirigeant* (Ruling Elder), et s'y concilia l'estime générale. Quand M. Whitefield vint visiter l'Amérique, il se lia d'une manière intime avec Bayard; ils firent ensemble plusieurs voya-

ges. Au commencement de la guerre de la révolution, il prit une part décidée en faveur de son pays. Il marcha à la tête du second bataillon de la milice de Philadelphie au secours de Washington. Il fut membre du conseil de sûreté, et pendant plusieurs années orateur de la législature. En 1785, il fut nommé membre de l'ancien congrès, qui siégeoit alors à New-Yorck. En 1788, Bayard se fixa à New-Brunswick, où il fut nommé maire de la ville, juge de la cour des plaids-communs, et ancien de l'Eglise. Il mourut dans cette cité le 7 janvier 1807, à l'âge de 69 ans. Sa vie entière fut celle d'un homme sage et vertueux.

BAYLEY (Matthias), remarquable par sa longévité, mourut vers l'année 1789, à Jones' Creeek, branche du Pedée, dans la Caroline du nord, à l'âge de 136 ans. Il fut baptisé à l'âge de 134 ans. Il fut remarquable pour sa force, jusqu'au moment de sa mort.

BAYLY (Jean), ministre célèbre à Boston, né le 19 février 1644, dans le comté de Lancastre, en Angleterre, instruit dans les sciences classiques, commença à prêcher l'Evangile ayant à peine 22 ans. Il alla bientôt après en Irlande, où par de grandes fatigues, il perdit sa santé, qu'il ne put jamais bien rétablir. Il passa près de 14 années de sa vie à Limerick. Il étoit dominé par le simple désir d'annoncer la gloire de son divin maître, en enseignant que le bonheur consiste dans une véritable sainteté. Cependant il rencontra dans cette ville des hommes qui le persécutèrent, et qui se disputoient sur les formes et sur les cérémonies qu'ils estimoient être une violation des préceptes de l'Evangile. Aussitôt qu'il eut commencé de prêcher, il fut mis en prison, parce que sa conscience, disoit-il, ne lui permettoit pas de se conformer à l'église établie. Pendant qu'il étoit à Limerick, un évêché et un doyenné lui furent offerts, s'il vouloit seulement se conformer aux idées reçues; il refusa l'un et l'autre. Rien ne put le préserver d'une nouvelle captivité. Quand il fut devant les juges, il leur dit : « Si j'avois été trouvé à boire, à jouer, ou à me divertir dans une taverne, avec ma compagnie, milords, je pense que cela ne m'auroit pas été imputé à crime. Faut-il que, prier Dieu, et prêcher le Christ dans une société de chrétiens, qui sont paisibles et incapables d'offenser personne, et qui sont sujets au service de sa majesté et de son gouvernement, ainsi que ses autres sujets, soit considéré comme un plus grand crime? » Le juge assesseur lui répondit : « Nous voulons que vous sachiez que c'est un plus grand crime. » Il fut acquitté sous la condition absolue qu'il quitteroit le pays. Il vint à la Nouvelle-Angleterre en l'année 1683, et y resta près de 14 ans. Il mourut à Boston le 16 déc. 1698.

BEACH (Jean), membre du clergé épiscopal et écrivain, prit ses grades au collége de Yale en 1721, et fut pendant plusieurs années ministre de la congrégation à Newtown, état de Connecticut. En 1732, il alla en Angleterre pour y recevoir les ordres sacrés, et à son retour, il fut employé en qualité de missionnaire épiscopal à Reading, état de Connecticut. Il a publié un *Appel* aux personnes exemptes de préjugés, en réponse à un

Sermon du révérend Dickinson, en 1737; et vers l'année 1745, un Sermon sur les romans, intitulé, *Sermone*, ayant pour objet de démontrer que la vie éternelle est un libre don de Dieu accordé aux hommes selon leur conduite morale. Dans ce discours il s'oppose à quelques doctrines des calvinistes, contenues dans la profession de foi de l'église à laquelle il s'étoit réuni. Le révérend docteur Dickinson écrivit des remarques sur ce sermon, l'année suivante, pour venger la souveraine liberté de Dieu dans le don de sa grace; ce qui donna lieu à une réplique de Beach, intitulée, *La souveraineté de Dieu et de son amour universel, dans la réconciliation des ames de tous les hommes, sous la forme d'un dialogue*, 1747. Il écrivit aussi une *Réponse* à un second discours de Dickinson. Beach étoit un hardi et célèbre avocat de ces doctrines connues sous le nom d'*arminianisme*. Quelque chose que l'on puisse dire de ses argumens dans sa dispute avec Dickinson, il eut envers son antagoniste les égards de la plus grande bienséance et les manières les plus civiles. Une autre controverse dans laquelle Beach fut engagé, est relative à l'épiscopat. Il publia en 1749, une *Réponse* à la première adresse de Hobart, intitulée *Réponse calme et sans passion des professeurs de l'église d'Angleterre*, à la tête de laquelle le docteur Johnson écrivit une Préface et Caner un Appendice. Il sembloit avoir une haute idée de la nécessité de l'ordination épiscopale. Ses autres ouvrages sont, le *Devoir de l'amour de nos ennemis*, 1738, *Recherches* sur l'état des morts, 1755; un *Sermon* sur la mort du docteur Johnson, 1772.

BECH (Jean-Christophe), professeur de théologie, et recteur de l'université de Bâle, où il naquit le 1er mars 1711, a laissé, I. *Fasciculus quæstionum ex universali historiâ*, Bâle, 1740, in-4°. II. Deux volumes de *supplément* au Dictionnaire historique d'Iselin, 1742 et 1744. III. *Traductions* de l'Abrégé historique de Bâle, par Urstisius, Bâle, 1757, in-8°, en allemand, avec des notes. IV. La *Concordance de la Bible*, 1770, 2 vol. in-folio, en allemand. V. *Introduction* à l'étude de l'Histoire helvétique, ouvrage estimé. Il a été traduit par Sprend en allemand. VI. Divers *Traités* en latin, de théologie, de littérature et d'éloquence.

BEDIGIS (François-Nicolas), expert-vérificateur, membre de l'académie d'écriture de Paris, né à Servon près de Reims, le 1er avril 1738, mort au commencement du 19e siècle, a publié, I. L'*Art d'écrire démontré par des principes approfondis et développés dans toute leur étendue*, Paris, 1769, in-folio. II. Les *Agrémens de l'écriture moderne*, ou *Exposition du goût actuel des Français sur l'art d'écrire*, ibid. 1770, in-folio.

BEEVERELL (James), est auteur des *Délices de la Grande Bretagne et de l'Irlande*, 8 vol. in-12, Leyde, 1707. Cette description, remplie de cartes et de figures, contient des détails historique très-curieux.

BELCHER (Jonathan), gouverneur de Massachussetts, et de New-Jersey, fils de André Belcher, de Cambridge, membre du conseil du roi dans la province de Massachussetts-Bay, né vers l'année 1678. Son père prit de grands soins de l'éducation

d'un fils sur lequel reposoient toutes les espérances de la famille. Il prit ses grades au collége de Harvard en 1699. Après qu'il eut achevé le cours de ses études, il visita l'Europe, afin d'enrichir son esprit par ses propres observations sur les caractères et la variété des mœurs des hommes, et de pouvoir, avant de retourner dans sa patrie, se procurer cette connoissance utile, que l'on ne peut obtenir que dans le commerce du monde. Il fut traité partout avec les plus grands égards. La connoissance qu'il fit de la princesse Sophie et de son fils, devenu roi, sous le nom de Georges II, devint la base de ses honneurs futurs. Après son retour de ses voyages il vécut à Boston, se livra au commerce où il acquit une grande réputation, fut nommé membre du conseil, et l'assemblée générale l'envoya en qualité d'agent de la province à la cour d'Angleterre en l'année 1729. Après la mort du gouverneur Burnet, il fut nommé par sa majesté au gouvernement de Massachussetts et de New-Hampshire, en 1730; il en exerça les fonctions pendant onze ans. Sa manière de vivre étoit élégante et magnifique, et il s'étoit rendu recommandable par son hospitalité. Par suite de la dépréciation de la monnoie, ses revenus étoient beaucoup diminués de valeur, mais il dédaigna tous les moyens peu légitimes à l'aide desquels il auroit pu s'enrichir. Il avoit été l'un des principaux marchands de la nouvelle Angleterre, et il avoit quitté les affaires en montant sur le siége de premier magistrat. Il avoit une haute idée de la dignité de sa commission, et il étoit résolu de la maintenir, même aux dépens de sa propre fortune. Né franc et sincère, il étoit extrêmement libre dans ses censures, tant dans les conversations que dans ses lettres. Cette imprudence dans un officier public, lui fit des ennemis, qui étoient déterminés à se venger. Il s'attribua aussi quelque autorité, qui n'avoit pas été exercée auparavant, quoiqu'elle n'excédât pas les pouvoirs énoncés dans sa commission. Ces causes de plaintes, ajoutées à une espèce de querelle relativement à un salaire fixé, qui lui avoit été transmis par ses prédécesseurs, et son opposition à l'établissement d'une compagnie de la banque des propriétés (Land-Bank) occasionnèrent son changement. Ses ennemis supposèrent des lettres dans le dessein d'opérer sa ruine. Se trouvant démis de sa place, il reparut à la cour, où il justifia sa conduite. Rétabli dans la faveur royale, on lui promit le premier gouvernement vacant en Amérique. Cette vacance arriva dans la province de New-Jersey, en 1747, où il a passé les dernières années de sa vie. Sa mémoire y est conservée avec un sentiment de respect justement mérité. A son arrivée, cette province se trouvoit dans la plus grande confusion et dans le plus grand désordre par suite des troubles qui avoient prévalu pendant quelques temps. Cette circonstance, jointe à la controverse malheureuse qui existoit entre les deux branches de la législature, rendit la première partie de son administration extrêmement difficile; mais par ses mesures fermes et prudentes, il surmonta les difficultés de sa situation. Il s'occupa sans relâche des intérêts de la province, en s'efforçant de distinguer et d'élever sans partialité aux emplois, les hommes qui en étoient véritablement dignes. Il augmenta les

priviléges de la charte du collége de Princeton, et en fut le principal patron et bienfaiteur. Il mourut à Elizabeth-Town le 31 août 1657. Son corps fut transporté à Cambridge, état de Massachussetts, où il fut enterré. Le gouverneur Belcher réunissoit dans sa personne et dans sa conduite une grace et une dignité peu communes. D'un côté, il obéissoit aux instructions de son souverain, et, en même temps, il savoit montrer le plus grand respect pour le bonheur et pour les libertés du peuple. Il se distingua par son inébranlable intégrité, par son zèle pour la justice, et par le soin qu'il se donna pour qu'elle fût également distribuée. Ni les prétentions de l'intérêt, ni les sollicitations de ses amis ne pouvoient l'écarter de ce qui lui sembloit être de son devoir. Il a possédé toutes les qualités qui rendent un homme accompli.

III. BELCHER (Jonathan), chef de la justice dans la nouvelle Écosse, fils du précédent, prit ses grades au collége de Harvard en 1728. Il étudia les lois et acquit quelque réputation à la barre, en Angleterre. Il fut ensuite nommé lieutenant-gouverneur de la nouvelle Écosse, et après commandant en chef. Sa dernière dignité fut celle de chef de la justice, qu'il remplit avec équité. Il mourut en mars 1776.

III. BELCHER (Samuel), premier ministre de la paroisse de Newbury (état de Massachussetts) qui fut nommée Newbury-Newtown, prit ses grades au collége de Harvard en 1659, et fut ordonné le 30 novembre 1698. Le temps de sa mort ne paroît pas bien certain; mais, ce fut après l'année 1712. C'étoit un savant théologien. Il a publié un *Sermon* d'élection, en 1707.

BELKNAP (Jeremie), docteur en théologie, ministre à Boston, et auteur distingué, né à Boston le 4 juin 1744, étudia les élemens des sciences dans l'école de grammaire du célèbre M. Lovel, et prit ses grades au collége de Harvard en 1752. Il annonça dans cet âge encore tendre, des dispositions heureuses; il s'appliqua à l'étude de la théologie, et fut ordonné pasteur de l'église de Dover-New-Hampshire, le 18 février 1757, où il demeura près de vingt années, heureux de l'estime et de l'affection de son troupeau, et respecté des personnes de la première distinction dans l'état. On l'invita à compiler l'histoire de New-Hampshire, qui lui fit obtenir une grande réputation. En 1795, ses paroissiens le démirent, il fut nommé pasteur de l'église presbytérienne à Boston, et installé le 6 avril 1787; il y passa le reste de ses jours, et mourut le 20 juin 1798. Le docteur Belknap, dans sa prédication n'aspiroit pas à une diction magnifique; mais il présentoit ses pensées dans un langage simple et pénétrant, tel que tous pouvoient le comprendre. Tandis qu'il habitoit Boston, il évita les sujets de controverse, s'arrêtant principalement sur les moyens de pratiquer l'Évangile. Ses *Sermons* étoient remplis d'observations sur la vie humaine et sur les mœurs. Il étoit membre de plusieurs sociétés littéraires, et fut un des fondateurs de la société historique de Massachussetts. Comme auteur, le docteur Belknap a obtenu une grande réputation. Avant la révolution, il avoit beaucoup écrit en faveur de la liberté de son pays,

et il publia ensuite plusieurs *ouvrages* qui étoient le fruit de ses longues recherches. Il ne vécut pas assez pour compléter son dernier et intéressant ouvrage, la *Biographie américaine*. Belknap fut toujours un ami zèlé de la constitution des Etats-Unis, qu'il regardoit comme le boulevard du bonheur et de la sûreté nationale. Il a publié un *Sermon sur les devoirs militaires*, qu'il avoit prêché à Dover, en 1772. Un *Sermon sur J. C.*, prêché devant une assemblée de ministres dans le New-Hampshire; un *Sermon pour une élection*, en 1784. Il a publié une *Histoire de New-Hampshire*, le premier volume en 1784; le second en 1791 et le troisième en 1792; un *Discours* prononcé sur la demande de la société historique, en octobre 1792, époque qui terminoit la 300ᵉ année de la découverte de l'Amérique par C. Colomb; un *Sermon sur la convention*, 1796. Un *Sermon sur un jeûne national*, 9 mai 1798. *Biographie américaine*, le 1ᵉʳ vol. en 1794; le deuxième en 1798: Le *Garde-Forêt*, conte, servant de suite à l'histoire de John Bull, le Drapier, in-12. Il a publié aussi plusieurs *Essais* sur le commerce des Africains, sur la liberté civile et religieuse. Deux de ses *Sermons* sur l'institution et l'observation du sabbat, ont été imprimés en 1801.

BELLAMONT (Richard, comte de), gouverneur de New-Yorck, (état de Massachussetts) de New-Hampshire, nommé à ces places au commencement de mai 1695. Mais il n'arriva à New-Yorck qu'en mai 1698; il eut à surmonter beaucoup de difficultés, car le peuple étoit divisé, le trésor étoit épuisé, et les fortifications étoient hors d'état d'être réparées. Nonobstant les soins du gouvernement, les pirates, qui en temps de guerre, faisoient de grandes déprédations sur les vaisseaux espagnols et sur les établissemens en Amérique, se tenoient fréquemment dans le détroit, et ils étoient approvisionnés de vivres par les habitans de Long-Island. L'opinion qu'une grande quantité de richesses monétaires avoit été cachée par ces pirates, le long des côtes, conduisit plusieurs personnes à des recherches infructueuses; ce fut ainsi que la crédulité naturelle à l'esprit humain et le désir d'acquérir promptement des richesses, furent trompés dans leurs espérances. Le comte de Bellamont demeura environ une année dans la province de New-Yorck, il arriva à Boston le 26 mai 1699; et dans l'état de Massachussetts, il fut reçu avec la plus grande considération, d'autant que c'étoit une chose nouvelle que de voir un noble à la tête du gouvernement. En retour, il fit tout ce qu'il put pour se faire aimer du peuple. Il s'occupa particulièrement à sauver des pirates et leurs effets. Pendant son administration, le capitaine Kidd fut pris et envoyé en Angleterre pour y être jugé. Bientôt après la session de la cour générale, en mai 1609, il retourna à New-Yorck, où il mourut le 5 mars 1701. Le comte de Bellamont s'étoit rendu très-populaire dans son gouvernement; il étoit le favori du roi Guillaume.

BELLAMY (Joseph), docteur en théologie, ministre, naquit à New-Cheshire, (état de Connecticut) en 1719. Il prit ses grades au collége de Yale en 1735. Dès l'âge de 18 ans, il commença à prêcher avec succès dans la ville de Woodbury, et fut ordonné à

la place de pasteur pour surveiller l'église de Bethléem en 1740. Considérant que sa chaire deviendroit vacante, il consacra une partie de son temps, pendant plusieurs années à voyager dans les différentes parties de l'état de Connecticut et des colonies voisines, prêchant tous les jours l'Évangile à la multitude. Quand il s'aperçut que ce réveil des consciences étoit lent à s'opérer, il retourna à sa première place. Il fit un *Traité* qu'il intitula *Esquisse de la vraie religion*, imprimé en 1750; ainsi qu'un grand nombre de *Sermons*. Il mourut le 6 mars 1790, dans la 50e année de son ministère.

BELLEPIERRE DE NEUVE-EGLISE (Louis-Joseph), garde-du-corps du roi et lieutenant de cavalerie, né à Saint-Omer le 24 août 1727, est auteur des ouvrages suivans, I *Le Patriote artésien, ou projet d'un établissement d'une académie d'agriculture, de commerce et des arts; en la province d'Artois*, 1761, in-8°. II. *L'Agronome, ou les principes de l'agriculture réduits en pratique*, 1761, in-8°. III. *Les vues d'un patriote, ou la pratique de l'impôt*, 1761, in-12. IV. *L'Industrie, ou les principes du commerce réduits en pratique*, 1768, in-8° : le tout sous le titre de *Cours complet d'agriculture, de commerce, et des arts et métiers de France*, 3 vol. in-8°. V. *Boussole agronomique, ou le guide des laboureurs*, Yvetot et Paris, 1762, 4 recueils in-8°. VI. *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'Etranger*, 1763 et années suivantes, in-8°. VII. *Bibliographie universelle, ou catalogue général des livres qu'on peut trouver chez les libraires de Paris*, 1765, in-8°. VIII. *Discours entre un seigneur et son fermier, sur différentes cultures de plantes utiles aux manufactures*, traduit du danois, 1765, in-12. IX. *La maladie des blés en herbe*, traduit de l'italien, 1766, in-12. X. *L'Art de conserver les grains*, traduit de l'italien de B. Intieri, 1766, in-12. XI. *La Fièvre de chaume*, maladie périodique chez les Danois lors de la récolte, 1766, in-12. XII. *L'Art de battre, écraser, piler, moudre et monder les grains avec de nouvelles machines*, ouvrage traduit en grande partie du danois et de l'italien, 1769, in-folio. On ignore l'époque précise de la mort de Bellepierre de Neuve-Eglise.

BELLIER DUCHESNAY (Alexandre-Claude), successivement lieutenant des maréchaux de France, censeur royal, maire de la ville de Chartres, où il naquit en 1739 d'une famille distinguée, fut député à l'assemblée législative et membre du collége électoral du département d'Eure-et-Loir. Il joignoit à des connoissances très-variées et à une érudition profonde, les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. Son extrême modestie l'a toujours empêché d'attacher son nom aux divers ouvrages sortis de sa plume. On remarque parmi ceux-ci la Collection des *Mémoires particuliers et relatifs à l'histoire de France*, recueil estimé des savans, et dont il a rédigé les 66 premiers volumes, ainsi que les *notes* curieuses et instructives qui les accompagnent. Il a aussi coopéré avec d'Ussieux, son gendre, traducteur de l'Arioste, à la collection publiée sous le titre de *Bibliothèque des Dames*. Ce laborieux écrivain est mort à Chartres au mois d'octobre 1810.

Il a laissé quelques *manuscrits*, fruits de ses recherches savantes sur l'histoire.

BELLINGHAM (Rinhard), gouverneur de l'état de Massachussetts, né en Angleterre, où il fut élevé dans l'étude des lois, vint dans ce pays en 1634; et dans l'année suivante il fut nommé député-gouverneur, et élu gouverneur en 1641. Il fut nommé de nouveau à cette charge en 1645, et réélu en mai 1665. Après la mort du gouverneur Eudicot, il continua d'exercer les fonctions de magistrat en chef de l'état de Massachussetts, pendant le reste de sa vie. Il mourut le 7 décembre 1762, à l'âge de 80 ans.

BENAT (François-Gérard de), natif de Marseille, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, *Fragmens choisis d'éloquence*, 1755, 2 vol. in-12 réimprimés sous ce titre : *L'Art oratoire réduit en exemples, ou choix de morceaux d'éloquence, tirés des plus célèbres orateurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV*, 1760, 4 vol. in-12. Ouvrage qui pourroit devenir classique.

BENEDETTI, poète du 16e siècle. *V.* TORELLI *Barbara*.

BENEZET (Antoine), philanthrope de Philadelphie, naquit à Saint-Quentin, ville de Picardie, le 11 juin 1713. Vers le temps de sa naissance, sa famille, qui étoit protestante, fut obligée de quitter son pays natal, et de chercher un asile dans les pays étrangers, pour se soustraire aux persécutions exercées contre les protestans : elle s'établit à Londres en février 1715; et après y avoir demeuré plus de seize années, elle se rendit à Philadelphie en novembre 1731. Pendant sa résidence en Angleterre, elle avoit adopté les opinions religieuses de la société des amis, et elle fut reçue dans cette société aussitôt après son arrivée dans ce pays. Dans un âge encore tendre, Benezet fut mis en apprentissage chez un marchand; mais bientôt après son mariage, en 1722, époque à laquelle ses affaires étoient dans une situation prospère, il abandonna le commerce, afin de pouvoir se livrer à un objet qui fût moins propre à exciter et à nourrir l'esprit du monde, et qui lui permît un plus grand loisir et plus de liberté de remplir les devoirs de la religion, et l'exercice de cet esprit de bienfaisance pour lequel, pendant le cours d'une longue vie, il fut considéré parmi ses contemporains. Mais aucun emploi qui s'accordât parfaitement avec son inclination, ne se présenta naturellement avant l'année 1742. Alors il accepta la place d'instituteur dans l'école anglaise des amis, à Philadelphie. Il a continué de remplir les devoirs de l'honorable et peu lucrative place de professeur (maître) de la jeunesse, avec beaucoup d'assiduité jusqu'à sa mort. Pendant les deux dernières années de sa vie, son zèle pour le bien le porta à renoncer à l'école qu'il avoit pendant si long-temps gouvernée, et à se consacrer à l'instruction des noirs. Il ne consulta pas ses intérêts séculiers, mais il fut entraîné par le désir de contribuer à la prospérité de cette classe d'êtres dont l'intelligence a été appauvrie et altérée par la servitude. Il désiroit de concourir à les rendre dignes de jouir et habiles à profiter du bienfait de la liberté, à laquelle plusieurs d'entre eux avoient été rendus. Sa philantropie étoit si grande envers tous les êtres ca-

pables de sentir la douleur ; qu'il avoit résolu vers la fin de sa vie de s'abstenir de manger de la chair d'aucun animal. Ce nouveau régime de vie, opéré par une volonté forte, a été regardé comme une des causes de sa mort. Son esprit actif ne put conserver toute son énergie dans un corps devenu débile. Il continua de donner ses soins à son école presque jusqu'à l'époque de son décès, qui arriva le 3 mai 1784, à l'âge de 72 ans. Telle fut l'estime générale dont il a joui, que ses funérailles furent accompagnées par des personnes de toutes les sectes religieuses ; plusieurs centaines de nègres suivirent leur ami et leur bienfaiteur jusqu'au lieu de sa sépulture, et par leurs larmes prouvèrent qu'ils étoient en possession de la même sensibilité que celle DE L'HOMME. Un officier qui avoit servi dans l'armée pendant la guerre contre l'Angleterre, s'écria en voyant ce deuil, ce cortége et tant de pleurs : « J'aimerois mieux être Antoine Benezet dans cette bière, que George Washington avec toute sa renommée!..... » Benezet déploya une industrie et une activité peu communes dans toutes les choses qu'il avoit entreprises. Il disoit souvent que « le plus grand acte de charité consistoit à supporter la déraison et l'injustice des hommes. » Il portoit habituellement des vêtemens de peluche (espèce de panne), et il disoit à cette occasion « que lorsqu'il s'en étoit servi pendant deux ou trois années, ils formoient encore des vêtemens décens et agréables pour les pauvres. Il étoit si naturellement disposé à s'estimer heureux et content dans toutes les situations de la vie, que quand sa mémoire commença à s'affoiblir, au lieu de regretter le déclin de son esprit, il dit à un jeune ami (un quaker) : « Ceci me donne un grand avantage sur vous ; car vous ne pouvez éprouver du plaisir à lire un bon livre qu'une seule fois, et moi j'ai le plaisir, en le lisant, de le trouver toujours nouveau. » Peu d'hommes, depuis le temps des apôtres, ont montré une vie plus désintéressée ; cependant, à l'instant de sa mort, il exprima le désir de vivre un peu plus long-temps, afin de descendre en bas *lui-même* (*that he might bring down* self...). La dernière fois qu'il put marcher encore, en traversant sa chambre, fut pour aller à son secrétaire y prendre 6 dollars (30 fr.), qu'il donna à une pauvre veuve qu'il avoit toujours aidée à se soutenir. Dans sa conversation, il étoit affable et sans défiance ; dans ses mœurs, il étoit doux et conciliant. Quant à acquérir des richesses, il ne manqua ni d'habileté ni d'occasions ; mais il s'estimoit content de peu, et avec le simple nécessaire, il savoit être libéral au-delà de ceux que la fortune a comblés ou plutôt encombrés de ses richesses. Il a déposé ses bien-fonds, par son testament, dans les mains de ses *fideicommis*, en les chargeant de s'en servir pour l'école des noirs. Pendant le temps que l'armée anglaise étoit en possession de Philadelphie, il se montra infatigable pour adoucir la situation des personnes qui souffroient dans la captivité. Benezet ne connoissoit aucune crainte en la présence de son semblable, quelles que fussent d'ailleurs sa puissance et son autorité ; et telles étoient ses manières dans ses relations avec les personnes qui commandoient les troupes anglaises ou les troupes allemandes,

que lors même qu'il n'en avoit pas obtenu l'objet de sa demande, il ne manqua jamais de conserver leur estime. Quoique la vie de Benezet ait été consacrée à l'instruction de la jeunesse, cependant sa bienfaisance s'étendit encore dans une plus grande sphère d'utilité. Ne donnant que la plus petite partie de son temps au sommeil, il consacra sa plume à composer des livres sur des sujets relatifs à la religion. Ses écrits ont beaucoup contribué à l'amélioration du sort des esclaves : ils durent avoir une influence sur les affections de l'esprit public, en accélérant le moment de la prohibition complète de ce commerce qui, jusque vers l'année 1808, fut une injure et une tache au caractère national des Anglo-Américains. Pour répandre d'autant plus encore ses ouvrages et en augmenter l'utilité, il entretint une grande correspondance en Amérique et en Europe. Lors du rétablissement de la paix en 1783, dans la crainte où il étoit que le renouvellement du commerce ne donnât lieu à celui des esclaves en Afrique, lequel pendant la durée de la guerre avoit été en quelque manière interrompu, il adressa une lettre à la reine d'Angleterre, dans l'intention de solliciter son influence en faveur de l'humanité. A la fin de sa lettre à la reine, il disoit : « J'espère que tu voudras, avec bonté, excuser la liberté prise en cette occasion par un homme ancien, dont l'esprit, depuis plus de quarante ans, a été grandement séparé du cours commun du monde, et qui a été profondément et longuement affligé à la vue de ces étonnantes misères, sous lesquelles une partie si considérable du genre humain, qui est, ainsi que nous, l'objet de l'amour du Rédempteur, se trouve souffrante de l'oppression la plus injuste et la plus accablante, et qui désire sincèrement la félicité temporelle de la reine et de son royal époux..... » Il a publié, parmi d'autres traités, un *Avis à la Grande-Bretagne et à ses colonies*, dans une courte représentation sur l'état de calamité des esclaves nègres sous la domination britannique, 1767; quelques *Récits sur la Guinée*, avec des *Recherches sur l'accroissement et les progrès du commerce des esclaves*, 1771; et des *Observations sur les Indiens nés sur le continent*, en 1784. (Article additionnel à BENEZET, tome II.)

BENNON, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, mort à Einsidlen le 3 août 940, étoit originaire de Souabe. En 906, il se retira dans un désert, où il rétablit le monastère d'Einsidlen fondé par Saint Meinrad. Henri, roi de Germanie, l'appela au siége épiscopal de Metz en 925. Son zèle déplut au peuple, qui lui fit souffrir d'horribles traitemens ; alors malgré les instances d'une partie des paroissiens, il se retira dans sa première solitude. Eberhard, prévôt de sa cathédrale, le suivit peu de temps après; il mourut le 14 août 957.

BENTIVOGLIO (Corneille), premier marquis de Gualtieri, marquis de Castel et seigneur de Magliano, fils de Constant Bentivoglio et d'Hélène Rangone, étoit petit fils d'Annibal II, seigneur de Bologne, (*Voyez* Bentivoglio T. II), et de Lucrèce d'Est des ducs de Ferrare, il s'attacha à la France, et fut gentilhomme de la chambre sous les rois Henri II, et François II. Le premier de ces monar-

ques le créa son lieutenant-général en Toscane, et le second chevalier de l'ordre de Saint Michel en 1560. « Les ennemis des Guise l'accusèrent, dit M. de Thou, d'avoir fait tuer à la Roche-Guyon, par ordre du duc de Guise et du maréchal Saint André, François de Bourbon comte d'Enguien. Mais il s'en justifia auprès du roi de Navarre, frère du comte d'Enguien, alléguant que ce malheur étoit arrivé sans dessein, et par le peu de précaution de quelques jeunes gens qui badinoient. » (*de Thou*, liv. 25.) Un cas encore plus grave le fit citer par le pape Pie IV, à comparoître ainsi que ses frères devant les tribunaux. On l'accusoit ensuite d'inimitiés particulières contre Lippo Ghisilier, et d'avoir 18 ans auparavant fait périr ce seigneur en faisant sauter sa maison avec un baril de poudre. Bentivoglio méprisa cette accusation, qui étoit l'effet d'une intrigue de ses ennemis, et se contenta de répondre qu'il étoit incapable du fait dont on l'accusoit, et qu'ayant l'honneur d'être chevalier de l'ordre du roi très-chrétien, il n'étoit justiciable que de sa majesté. Bentivoglio d'un caractère ardent, passa en Pologne, et cherchant les combats et la gloire, alla servir en Hongrie contre les Turcs; il s'y distingua au point que l'empereur Maximilien II, après lui avoir renouvellé les priviléges accordés à son bisaïeul, l'investit du château de Gualtieri, situé entre Guastalle et Reggio. Alfonse, duc de Ferrare dont il devint généralissime, l'érigea en marquisat pour lui et ses descendans en 1575. La ville de Sienne fit aussi présent à Bentivoglio pour l'avoir défendue des fiefs de Castel-Olieri, de Montario et de Magliano, et le grand duc Côme I, lui confirma ce don l'an 1569. Bentivoglio fut marié deux fois, la première à Béatrix fille de Philippe d'Est, seigneur de St. Martin, et de Marie de Savoie fille naturelle légitimée du duc Emmanuel Philibert, la deuxième à Isabelle Bendidio, fille de Nicolas, noble Ferrarrois. Corneille mourut vers 1582, laissant outre cinq enfans morts en bas âge, Hyppolite II, marquis de Gualtieri, qui recueillit les enfans du comte Pio Torelli son beau frère en 1612, après sa décapitation; commanda les troupes de César d'Est, et mourut en 1619 sans postérité; Geneviève, mariée au même comte Pio Torelli. (*Voyez* Torelli Pio). Le célèbre cardinal Bentivoglio. (*Voyez* Bentivoglio IV Guy); Entius III, marquis de Gualtieri, par la renonciation du cardinal son frère; et Marguerite, mariée à Alphonse Turci, comte d'Ariano.

II. BENTIVOGLIO d'Arragon, (Hyppolite VI), marquis de Gualtieri, noble vénitien, Patrice de Ferrarre, grand d'Espagne, cultiva les belles-lettres. Il mourut à Mantoue en novembre 1729, à l'âge de 35 ans, ne laissant de sa femme Marie Anne Gonzague, princesse du saint empire, qu'un fils posthume mort en 1730. Guy Bentivoglio, son frère, camerier d'honneur du pape, prélat domestique en 1726 et référendaire, quitta l'état ecclésiastique à la mort de son neveu pour se marier. Le marquisat de Gualtieri passa du chef de Ginevra Bentivoglio (*Voyez* l'article ci-dessus), à la branche aînée des descendans de Pio Torelli, et est encore possédé par elle. Il y existoit aussi deux branches de la maison Bentivoglio d'Arragone, établis l'une à Sasso-Ferato, l'autre à Uggubio.

BER ou BAER (Louis), savant

théologien de Bâle, mort à Fribourg en Brisgau, le 14 avril 1554, professa la théologie avec succès à l'université de sa ville natale, dont il devint recteur en 1520. Il fut étroitement lié avec Erasme, dont les opinions religieuses étoient conformes aux siennes. On a de lui : un *Traité de la préparation à une mort chrétienne*, et quelques *commentaires* sur des psaumes, Bâle, 1551.

BERARDI (Charles Sébastien), né a Oneille en 1719, professeur de droit canon à l'université de Turin, publia quatre volumes de dissertations sur la jurisprudence canonique. Depuis sa mort arrivée vers 1766, ses *Institutions* en 2 vol. in-8°, ont été mises au jour par l'abbé Baudisson, l'un de ses successeurs dans cette chaire et qui est mort seulement depuis quelques années. Mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Berardi est intitulé : *Gratianæi canones genuini ab apocryphis discreti, corrupti ad emendatiorum codicum fidem exacti, difficiliores commodâ interpretatione illustrati*, 4 v. in-4°, Turin 1752, et années suivantes, actuellement très-rare, parce que l'Espagne et le Portugal ont enlevé ce qui restoit d'exemplaires. Chionio, après quelques démêlés avec la cour de Rome, avoit eu pour successeur immédiat dans sa chaire Berardi, et à celui-ci succéda Bono, mort au commencement de ce siècle. Le gouvernement piémontais décreta qu'il avoit bien mérité de son pays. Ces trois ecclésiastiques vertueux, et savans canonistes contribuèrent puissamment à maintenir la tradition des vrais principes sur la hiérarchie. L'université de Turin qui s'abstenoit de faire retentir l'expression de Libertés gallicanes, pour ne pas heurter la cour de Rome, professoit constamment la doctrine de l'Église de France, si victorieusement défendue par Bossuet, si glorieusement proclamée par la célèbre assemblée de 1682.

BÉRARDIER DE BATAUT (François-Joseph), licencié en théologie, prieur et ancien professeur d'éloquence, né à Paris en 1720, et mort au commencement du 19e siècle, est auteur d'un *Précis de l'histoire universelle*, 1766, in-12, plusieurs fois réimprimé, et très propre à servir d'introduction à l'étude de l'histoire. On y saisit sans effort, et, pour ainsi dire, d'un coup d'œil, les différens tableaux des révolutions qui ont élevé et détruit les empires. L'ouvrage est divisé en différentes époques. A la suite de chaque époque, l'auteur développe la principale cause de la destruction de chacun des états, sans jamais confondre dans les évènemens, l'ouvrage de la politique avec celui du hasard. Ce tableau abrégé de l'histoire générale, commence au premier empire d'Assyrie, et finit vers le milieu du règne de Louis XV. L'ouvrage est plus complet que le *discours* de Bossuet *sur l'Histoire Universelle*, mais peu propre, malgré tout son mérite, à nous dédommager de ce qui manque à ce dernier ouvrage. On doit encore à Bérardier un *Essai sur le récit* ou *sur la manière de raconter*, 1776, in-12, où l'on trouve d'excellens préceptes sur l'apologue, le conte, le poème épique, la poésie dramatique et le roman : mais le style en est diffus et peu châtié. Il a aussi traduit en vers français, *l'anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 1786, 2 vol. in-12.

BÉRAULT-BERCASTEL (An-

toine-Henri de), chanoine de Noyon, qui vivoit dans le 18e siècle, a publié, I. *Le serin de Canarie*, poème, 1754, in-12. II. *Voyages récréatifs de Quévedo*, traduits de l'espagnol, 1756, in-12. III. *Idylles nouvelles*, 1761, in-8°. IV. *La conquête de la terre promise*, poème, 1767, 2 vol. in-12. V. *Histoire de l'Eglise* 1778, et années suivantes, 20 vol. in-12.

I. BERENGER (Laurent-Pierre), professeur d'éloquence au collége d'Orléans, membre des académies de Lyon, de Marseille, Rouen, etc. Né à Riez en Provence, le 28 novembre 1749, et mort au commencement du 19e siècle, a publié un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: I. *Le nouveau règne*, poème, 1774, in-8°. II. *Le Portefeuille d'un Troubadour*, 1782, in-8°. III. *Eloge de l'abbé de Reyrac*, 1783, in-8°. IV. *Voyage en Provence*, 1783, in-8°. V. *OEuvres*, *Poésies*, *Contes et voyage en Provence*, 1587, 2 vol. in-18. VI, *Les soirées Provençales*; 1786, 3 vol. in-12. VII. *Le Mentor vertueux*, *moraliste et bienfaisant*, 1788, VIII. Quelques *compilations* historiques, anecdotiques et beaucoup de *poésies* dans les almanachs des Muses et autres recueils littéraires. On a encore de lui des *Remarques* sur un petit poème anglais de Goldsmith, intitulé *Le Voyageur*. Berenger étoit un auteur fécond, et ses écrits se ressentent de sa facilité.

II. BERENGER (N...), né à Genève au commencement du 18e siècle, a écrit l'*Histoire* de sa patrie depuis son origine, 1772, vol. in-12. La relation des évènemens n'est pas exempte de partialité.

BERGIER (N.), médecin, né à Myon, près de Salins, et mort en 1748, âgé de 44 ans, exerça son art avec distinction à Paris. Il a traduit de latin en français l'ouvrage de Etienne-François Geoffroi intitulé : *De Materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*; Paris, 1743, 7 vol. in-12. (*Voyez* Geoffroi n° I.)

BERKELEY (George), évêque de Cloyne en Irlande, et bienfaiteur distingué du collége de Yale, né le 12 mars 1684 à Kilerin, dans le comté de Kilkenny, fit ses études au collége de la Trinité à Dublin. Après avoir publié nombre d'ouvrages, qui lui firent acquérir uue haute réputation, il voyagea quatre ou cinq années sur le continent. Il revint dans sa patrie en 1721, et une dame de Dublin, la Vanessa de Swift, lui légua sa fortune. En 1724, il fut promu au doyenné de Derry, dont le revenu est de 1100 liv. sterlings, par année. Ayant depuis quelque temps formé le projet bienfaisant de convertir les sauvages de l'Amerique, il forma le projet d'établir un collége dans une des îles Bermudes, publia son projet à cette occasion, à Londres en 1725, offrit de résigner sa place et les revenus qui s'y trouvoient attachés, et de consacrer le reste de sa vie à l'instruction de la jeunesse en Amérique, ne se réservant que cent livres sterlings de revenu. Il obtint un don de 10,000 liv. sterlings du gouvernement d'Angleterre, et mit bientôt après à la voile pour exécuter ses nobles desseins. Il arriva à New-Port, Rhode Island en février 1727, dans le dessein d'y établir une correspondance afin d'y approvisionner son collége de certains objets

qu'il ne pouvoit se procurer que des colonies septentrionales. Il y acheta une maison de campagne et une ferme dans les environs de New-Port, et il y résida près de deux ans et demi. Son séjour dans ces contrées eut quelque influence sur les progrès de la littérature, particulièrement à Rhode-Island, état de Connecticut. La présence et la conversion d'un homme si illustre par ses talens, sa science et sa vertu et l'attrait de sa société ne tardèrent pas à donner un essor aux intentions et à l'ambition de plusieurs, qui avoient fait sa connoissance. S'apercevant à la fin que l'aide et les promesses du ministre envers son nouveau collége alloient lui échapper, le doyen Berkeley retourna en Angleterre. Avant son départ il distribua ses livres, qu'il avoit apportés avec lui, aux membres du clergé de Rhode Island. Il s'embarqua à Boston en septembre 1731. Dans l'année suivante il publia les *Minutes d'un philosophe*, qu'il écrivit pendant son séjour à New-Port. Il s'étoit écoulé peu de temps depuis son départ, lorsqu'il envoya en don au collége de Yale, le contrat de la ferme qu'il possédoit à Rhode Island, sous la condition que les revenus en seroient employés à l'entretien des écoliers les plus habiles, qui auroient résidé dans le collége, au moins 9 mois dans chacune des trois années, entre leurs premiers et leurs seconds degrés. Tout le surplus provenant de ses revenus, par des vacances accidentelles, devoit être distribué en livres grecs et latins, à ceux des écoliers des classes inférieures qui auroient réussi à faire les meilleures compositions en thêmes latins, sur un sujet de morale qui leur avoit été proposé. Il fit aussi présent à la bibliothèque du collége de Yale de près de mille volumes. Il vint en Amérique avec le dessein d'y fonder un collége épiscopal. Sa munificence envers une institution, placée sous la direction exclusive des personnes différentes d'opinions religieuses, peut être considérée comme digne des plus grands éloges. Ce fut en l'année 1733, qu'il fut nommé évêque de Cloyne, et depuis ce moment il a rempli avec fidélité les devoirs de l'épiscopat. Le 14 janvier 1753, il fut tout à coup saisi d'un mal connu sous le nom de paralysie du cœur, et expira à l'âge de 69 ans. Son auteur favori étoit Platon. Berkeley rejetoit les idées, communément reçues, de l'existence de la matière, et soutenoit que ce que l'on appelle les objets sensibles et matériels, ne sont point tels, mais qu'ils n'existent que dans notre esprit par un acte immédiat de Dieu, système qui a quelque analogie avec celui du P. Malebranche. Il a soutenu ses sentimens particuliers dans son ouvrage intitulé : Les *principes des connoissances humaines*, en 1710, et dans les dialogues entre Hylas et Philonous, 1713. En outre de ces ouvrages, et les *Minutes d'un philosophe*, dans lequel il attaque les esprits-forts, avec beaucoup d'effet et de naturel, il a donné : *Arithmetica absque algebra aut Euclide demonstrata*, 1707. II. *Théorie de la vision*; 1709. III. *De motu*, 1721. IV. *L'Annaliste*, 1734. V. Une *Défense des esprits-forts en mathématiques*, 1735. VI. *Le Questionneur*, 1735. VII. *Discours aux magistrats*, 1736. VIII. *Sur les vertus de l'eau de goudron*. IX. *Maximes sur le patriotisme*, 1750.

I. BERKLEY (Guillaume), gouverneur de la Virginie, né

d'une ancienne famille près de Londres, fit ses études au collége de Merton, à Oxford, dont il devint ensuite un des membres; il fut admis à la qualité de maître-ès-arts en 1629. En 1630, il voyagea en différentes parties de l'Europe. Il succéda à sir Jean Harvey, dans le gouvernement de la Virginie, vers l'année 1639. Cet homme s'étoit conduit d'une manière si arbitraire, que les habitans de la Virginie se saisirent de lui, et l'envoyèrent en Angleterre comme prisonnier. Le roi Charles le rétablit; mais bientôt après le rappela, et il nomma à sa place un homme plus juste et plus digne, sir Guillaume Berkley. A son arrivée il trouva le pays engagé dans une guerre contre les Indiens, qui interrompit beaucoup sa prospérité. La guerre avoit été occasionnée par les usurpations du gouverneur Harvey dans la concession des terres qu'il avoit accordées. Les Indiens natifs avoient massacré environ 500 colons, et continuoient leurs ravages et leurs destructions. Mais, sir Guillaume à la tête d'un corps de cavalerie, surprit le vieux Oppecan-Canough, et l'amena prisonnier à James-Town. Le chef indien étoit un homme qui possédoit la confiance de ses sujets. Un jour, qu'il y avoit beaucoup de monde dans sa chambre, occupé à le regarder, il demanda à voir le gouverneur, et il lui dit: » Si la fortune m'avoit accordé de prendre sir Guillaume Berkley prisonnier, j'aurois dédaigné d'en faire, pour mon peuple, un objet de risée. » Environ quinze jours après qu'il eut été pris, un soldat brutal, lui tira un coup de fusil dans le dos, et, par suite de cette blessure, ce vieillard mourut. Une paix solide fut bientôt après conclue avec les Indiens. Pendant la guerre civile en Angleterre, le gouverneur Berkley prit le parti du roi; et la Virginie fut la dernière des possessions de l'Angleterre qui reconnut l'autorité de Cromwel. Des lois sévères y furent publiées contre les Puritains, malgré qu'il n'y en eût aucun dans la colonie; le commerce fut interrompu; et le peuple se trouva dans l'impossibilité de se suffire à lui-même, et de se procurer des outils propres à l'agriculture. Ce ne fut que vers l'année 1651, que la Virginie a été soumise. Le parlement avoit envoyé une flotte pour réduire les îles Barbades, et, de ces îles, un petit escadron fut détaché sous les ordres du capitaine Dennis. Les Virginiens, aidés de quelques vaisseaux hollandais, qui se trouvoient dans le port, firent une telle résistance, qu'il fut obligé d'avoir recours à d'autres moyens que ceux de la force. Il écrivit à deux des membres du conseil, qu'il avoit à bord une riche cargaison qui leur appartenoit, et qu'ils la perdroient, si l'autorité du protecteur n'étoit pas reconnue promptement. Il s'éleva des dissentions si considérables dans la colonie, que sir Guillaume et ses amis furent contraints de se soumettre aux termes d'un pardon général. Cependant, il continua de demeurer dans le pays. Après la mort du gouverneur Matheus, qui avoit été nommé par Cromwel, le peuple s'adressa à sir Guillaume, et l'invita à reprendre le gouvernement; mais il refusa de consentir à sa demande, à moins que les habitans ne voulussent consentir à se soumettre d'eux-mêmes à l'autorité du roi; et sur ce qu'ils y consentirent, il re-

prit l'exercice de son autorité en janvier 1659; et le roi Charles II fut proclamé dans la Virginie, avant d'avoir été rétabli sur le trône d'Angleterre. La mort de Cromwell, arrivée dans le même temps, dissipa dans les esprits des colons, la crainte des conséquences de leur hardiesse. Après le rétablissement du roi, le gouverneur Berkley reçut une nouvelle commission, et il lui fut permis de se rendre en Angleterre, et d'y présenter ses respects à sa majesté. Pendant son absence, les députés-gouverneurs, qu'il avoit nommés, pour se conformer à ses ordres, recueillirent les lois, et en firent un corps. L'Eglise d'Angleterre fut déclarée la religion dominante; des paroisses furent établies et régularisées, et, en outre, une maison de ville et la glèbe, et une valeur, en tabac, de 80 livres sterlings, furent fixées pour le ministre. En 1662, le gouverneur Berkley retourna dans la Virginie, et dans l'année suivante les lois devinrent plus rigoureuses contre les dissidens de cette colonie; par suite de cette rigueur plusieurs d'entre-eux furent obligés de s'en éloigner. Pendant la révolte de Bacon, Berkley sut montrer un véritable respect à la dignité de sa place, en opposant une ferme résolution pour conserver son autorité. La paix fut ensuite rétablie, moins par l'événement qui venoit de terminer les griefs qui avoient éveillé les mécontens, que par l'arrivée d'un régiment, venu d'Angleterre, qui demeura pendant long-temps dans le pays. En 1677, sir Guillaume fut conseillé, à cause du mauvais état de sa santé, de retourner en Angleterre; il laissa le colonel Jeffereys, député-gouverneur, et il mourut après son arrivée, avant d'avoir vu le roi; après une administration qui avoit duré pendant près de quarante années. Il fut enterré à Twikenham le 12 juillet 1677. L'assemblée de la Virginie déclara qu'il avoit été un gouverneur excellent et bien méritant. L'extrait suivant de sa réponse, en date de juin 1671, aux questions du comité des colonies, offre un exemple rare de sa loyauté. « Nous avons quarante-huit paroisses, et nos ministrés sont bien payés; et de mon consentement, ils le seroient mieux, s'ils vouloient prier davantage; et moins prêcher; mais, il en est des ministres comme d'autres objets utiles; les pires nous sont envoyés, et il n'y en a que peu dont nous puissions nous louer. Depuis, la persécution de Cromwell et sa tyrannie, ont rejeté dans la colonie plusieurs hommes estimables. Cependant, Dieu merci, il n'y a point d'écoles libres, et point d'imprimeries, et j'espère que de cent ans nous n'en aurons pas; car la science a produit la désobéissance et l'hérésie, et toutes les sectes dans l'univers; et l'imprimerie a propagé les unes et les autres, ainsi que des libelles contre les meilleurs gouvernemens. » Berkley a publié la *Dame perdue*, tragi-comédie, en 1639, et un *discours* contenant des vues sur la Virginie en 1663.

II. BERKLEY (Norborne, baron de Botetourt), un des derniers gouverneurs de la Virginie, lors qu'elle étoit encore une colonie anglaise, obtint la pairie de Botetourt en 1764. En juillet 1768, il fut nommé gouverneur de la Virginie, à la place du général Amherst, et mourut à Williamsbourg le 15 octobre 1770,

à l'âge de 54 ans. Le lord Botetourt paroît avoir été hautement respecté dans la Virginie. Ses efforts pour soutenir le collége fondé par Guillaume III et par Marie, furent l'effet d'un zèle qui ne se ralentit pas. Il institua une thèse annuelle parmi les étudians, et ajouta pour prix deux médailles d'or de la valeur de cinq guinées chaque; la première, pour la meilleure oraison en latin sur un sujet donné, et l'autre, pour la supériorité dans la science des mathématiques. Pendant long-temps il assista, en personne, soir et matin, aux prières du collége; rien ne pouvoit l'empêcher d'être présent au service divin. Il aimoit les gens de lettres, et aucun de ceux qui ont eu la plus petite chose à réclamer auprès de lui, n'en ont été renvoyés qu'après avoir été comblés de ses bienfaits.

BERNARD (François), gouverneur de Massachussetts, arriva dans la province de New-Jersey en qualité de successeur du gouverneur Pownall, le 2 août 1760, et continua de rester à la tête du gouvernement pendant neuf années. Son administration se trouva dans une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de l'Amérique. Il avoit gouverné New-Jersey pendant l'espace de deux années, d'une manière douce et agréable à cette province, et la première partie de son administration dans l'état de Massachussetts, fut également bien vue de la cour générale. Peu de temps après son arrivée, le Canada se rendit à Amherst. Pendant deux ou trois années la plus heureuse harmonie régna; mais ce temps prospère et si heureux ne fut pas de longue durée. Il s'étoit formé deux partis dans l'état; les avocats étoient pour la couronne, et l'autre se composoit des défenseurs des droits du peuple. Le gouverneur Bernard fut d'abord classé parmi ceux qui desiroient renforcer l'autorité royale en Amérique; c'est pourquoi les enfans de la liberté se rallièrent et s'opposèrent à ses projets. Son indiscrétion en nommant M. Hutchin son chef de la justice, au lieu d'avoir nommé à cette charge, le colonel Otif de Barnstable, à qui elle avoit été promise par Shirley, devint très-nuisible à sa cause. En conséquence de ce choix, il perdit l'influence du colonel Otif, et en tenant pour le parti de M. Hutchinson, il attira sur lui les hostilités de James Otif, le fils, homme de grand talent, qui devint le chef du parti populaire. Les lois pour les réglemens du commerce, et les sévérités exercées par les officiers de la douane, furent les premiers élémens qui agitèrent l'esprit public; et, bientôt après, l'acte du timbre augmenta l'énergie de la résistance contre les plans de la tyrannie britannique. Le gouverneur Bernard ne possédoit aucun talent pour concilier les esprits; il ne vouloit accomplir les desseins du ministre que par la force; l'esprit de liberté se fortifia en proportion des efforts qu'on fit pour l'anéantir. Son discours à la cour générale, après la suppression de l'acte du timbre, n'étoit nullement propre à calmer les troubles qui avoient été excités. Il fut une des principales causes qui firent envoyer des troupes à Boston, dans l'intention de tenir le peuple dans la crainte; et c'est à lui que cette ville a dû le malheur de voir se prolonger le séjour des troupes; cette mesure fut proposée par lui et par

Hutchinson long-temps avant son exécution. Dans le même temps qu'il s'annonçoit comme voulant être ami de la province, il s'efforçoit de ruiner en secret la constitution, et d'obtenir un changement essentiel dans la charte; en transférant de la cour générale à la couronne le droit d'élire le conseil. Sa conduite, encore qu'elle ait attiré sur lui l'indignation de la province, fut si agréable au ministère qu'il fut créé baronet le 20 mars 1769. Sir Bernard ne savoit pas commander à son caractère, il ne pouvoit dissimuler son ressentiment, et savoit aussi peu réprimer sa censure. Une des dernières mesures qu'il ait osé prendre, fut de proroger la cour générale en juillet, à l'occasion de ce qu'elle avoit refusé d'accorder les sommes nécessaires pour l'entretien des troupes. Cependant, la cour générale, avant sa prorogation, saisit l'occasion de rédiger une pétition à sa majesté, pour lui demander le rappel du gouverneur. Le roi jugea à propos de le rappeler, et il s'embarqua le le 5 août 1769, laissant M. Hutchinson, le lieutenant gouverneur, commandant en chef. Il ne fut regretté de personne, et mourut en Angleterre en juin 1779. Si un homme d'une plus grande sagesse et plus adroit, avoit occupé la place de sir François, il est très-probable que la révolution de l'Amérique ne seroit pas arrivée aussitôt. Mais, ses principes arbitraires, enflammèrent l'esprit du peuple, tandis que ses représentations adressées aux ministres, les excitoit à ces mesures de rigueur qui hâtèrent la séparation des colonies de la mère-patrie. Ses *Lettres choisies sur le Commerce et le Gouvernement de l'Amérique*, écrites à Boston de 1763 à 1768, parurent à Londres en 1774. Ses autres *lettres*, écrites en confidence, furent imprimées et parurent en 1768 et 1769.

BERNARDIN DE CARDENAS (Don), Espagnol, évêque du Paraguay en Amérique en 1641, étoit un prélat vraiment apostolique. Son zèle pour étendre la foi et pour remplir exactement ses fonctions l'exposèrent dès 1644 à la persécution des Jésuites. Ce prélat voulant aller visiter plus de 20 cures ou habitations dans les provinces de Parana et d'Uragay dont les Jésuites étoient en possession; ces pères qui y possédoient des richesses immenses qu'ils ne vouloient pas que l'on connût, prétendirent qu'étant les maîtres de ces pays, ils ne reconnoissoient ni évêque, ni roi; de sorte qu'ils s'y opposèrent de toutes leurs forces et le chassèrent même plusieurs fois de la ville épiscopale avec cruauté. En 1649 ces pères se mirent à la tête des Indiens, pillèrent et saccagèrent des villes; assiégèrent l'évêque dans son église où il fut presque réduit à mourir de faim, et lui arrachèrent d'entre les mains le saint sacrement, le traînèrent dehors, l'enfermèrent ensuite dans un cachot, empoisonnèrent plusieurs de ses ecclésiastiques et d'excellens religieux, et l'envoyèrent sur une méchante barque à deux cents lieues de là, où il fut reçu comme un martyr et un apôtre. Le frère Jean Villalon, religieux lai de l'ordre de saint François, ayant présenté le 26 novembre 1652 au roi d'Espagne un ample mémoire en faveur de l'évêque du Paraguay, S. M. C. le fit rétablir dans tous ses droits en 1656. On croit qu'il

est mort vers 1660. Les jésuites ont traité aussi cruellement dom Hernando Guerrero, archevêque de Manille dans les îles Philippines vers 1640, et dom Philippe Pardo, autre archevêque de Manille vers 1683.

BERNHARD, abbé de saint Gall, surnommé Serenus, à cause de la noblesse de son origine, fut élu en décembre 883, et gouverna son monastère avec un talent et une fermeté admirables. Ayant favorisé le parti de Béranger, duc de Frioul, qui aspiroit à la dignité impériale, Arnould, roi de Germanie, compétiteur de ce dernier, fit déposer Bernhard en 891. On a de lui quelques *instructions* adressées à l'un de ses moines: elles sont pleines de sagesse et d'onction.

BERRIAYS (René le), né le 31 mai 1722 au bourg de Brecey, près d'Avranches, d'une famille de propriétaires cultivateurs. Dès l'âge de 14 ans il avoit terminé ses études avec la plus grande distinction. Entraîné par son goût pour l'agriculture il en fit son état. Duhamel appréciant son mérite, le pria de l'aider et ce fut Duhamel qui en retira tout l'honneur. Après beaucoup d'expériences, Le Berriays publia en 1775 2 vol. sous le titre de *Nouveau de la Quintinye* ou *traité des jardins*, ouvrage qui lui assigna une place parmi les plus habiles agronomes. Retiré à Bois-Guérin près Avranches, il mit au jour le 3e volume sous le titre de *Traité des jardins d'ornement*, et mit le complément à cet ouvrage en publiant un *Traité de l'orangerie*, qui a été imprimé plusieurs fois. Il rédigea sous le titre de *Petit de la Quintinye* un abrégé clair et précis, qui après avoir paru en 1791, eut une seconde édition. Il tailloit lui-même ses arbres, et après beaucoup d'expériences, il étoit parvenu à obtenir plusieurs variétés de fruits entre autres des cerises dont il présenta des greffes à Louis XV, qui voulut les placer lui-même et qui lui fit l'accueil le plus flatteur. Il avoit cultivé les langues grecque, latine, anglaise et italienne, la musique, et même il avoit de grandes connoissances en architecture. On prétend que c'est le Berriays qui a rappelé le souvenir de la conception ingénieuse et hardie de la coupole de la halle au bled à Paris; en 1800 la société d'agriculture de Paris lui remit une médaille d'or et le titre de correspondant. Celle de Caen, à peine rétablie le reçut parmi ses membres non résidens. Dans les dernières années de sa vie, il composa sur les haricots un traité, orné de 49 planches, qui est resté manuscrit. Il avoit commencé un travail sur le cidre et le poiré, mais prévoyant qu'il ne pourroit pas le terminer, il l'envoya à la société d'agriculture de Caen pour l'achever, car il mettoit un grand prix à cet ouvrage. Il préparoit une nouvelle édition du Traité des arbres fruitiers augmentée d'un grand nombre d'especes obtenues par ses expériences et dessinées par lui-même. On y trouve un traité sur les arbres et arbustes d'ornement. Cet ouvrage devoit former 3 volumes grand in-4°., il l'avoit réduit en 2 volumes in-8°, intitulés *Petite Pomone Française*. Il travailloit encore au dernier volume lorsqu'il mourut le 7 janvier 1807 à 85 ans. Son ouvrage est resté manuscrit. Le Berriays d'un caractère doux, complaisant, soulageant les malheureux, en étoit devenu le père. Son nom est en vénération dans la ville d'Avranches. M. Lair, de l'académie de Caen a publié une notice

intéressante sur le Berriays. (addition à l'article, tome II).

BERTÉLOT (Pierre), né à Honfleur vers la fin de l'an 1600, d'une famille qui subsiste encore en cette ville et chez qui la piété est héréditaire, se livra dès l'âge de 12 ans à la navigation. Après divers voyages en Espagne, en Angleterre, à Terre-Neuve, il partit en 1719 pour les Indes orientales où il arriva après une traversée malheureuse, ayant échappé à beaucoup de dangers. Après avoir servi quelque temps chez les Hollandais, il les quitta pour s'attacher aux Portugais dont la religion étoit la sienne. Bertelot, doué d'un esprit pénétrant et d'une mémoire heureuse, s'étant occupé de bonne heure du pilotage et des mathématiques, y avoit fait de grands progrès. Il fut nommé premier pilote et cosmographe du Portugal aux Indes orientales, place plus honorable que lucrative, mais qu'il préféra à toutes les offres d'avancement qu'on lui fit. Il parcouroit sans cesse l'Océan pacifique pour découvrir les golfes, relever des côtes, faire des sondes et perfectionner les cartes marines; il fut blessé dans un combat naval. Sa bravoure, ses talens, ses services furent des titres qui joints à un caractère franc, désintéressé et toujours gai lui conquirent l'estime générale. Au milieu de ses occupations, il pratiquoit les vertus d'un cénobite. Dans un de ses séjours sur le continent, ses compagnons ayant remarqué que toutes les nuits il se relevoit, découvrirent que c'étoit pour aller à l'église; ils lui disoient en plaisantant: ne nous fuyez pas, nous connoissons la maîtresse à laquelle vous allez faire visite. Depuis long-temps Bertelot qui méditoit d'entrer dans l'ordre des Carmes, exécuta ce projet à l'âge de 34 ans et prit le nom de père Denys de la Nativité. Le vice-roi qui d'abord en fut très-irrité dans la crainte de le perdre, s'appaisa par l'assurance qui lui fut donnée qu'il continueroit ses services en qualité de cosmographe. Il tint parole et dans le temps même de son noviciat, plusieurs fois il fut consulté sur des affaires importantes par le vice-roi, qui bientôt après envoyant pour les intérêts de son gouvernement une ambassade au roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, demanda aux Carmes et obtint le père Denys, très-versé dans la langue malaise, pour accompagner l'ambassadeur, dom François de Soza di Castro. Le roi d'Achem qui d'abord avoit bien reçu les Portugais, développa sa perfidie en faisant arrêter l'ambassadeur, et la plupart des hommes de sa suite furent réduits en esclavage, outragés et persécutés avec fureur pour les forcer à se faire musulmans. Soixante chrétiens furent les uns percés de lances, les autres de flèches empoisonnées. Le père Denys, que les barbares eux-mêmes appeloient le père des Portugais, ayant constamment, par ses exemples et ses discours, encouragé ses compagnons au martyre, fut plus qu'eux l'objet de la rage des persécuteurs; on le fit fouler aux pieds par des éléphans formés pour ce genre de supplice qui fait sortir les yeux de la tête et les entrailles du corps. Il respiroit encore, un renégat l'acheva d'un coup de cimetère. L'ambassadeur s'étant échappé avec un très-petit nombre de ses gens, dressa une relation du martyre des autres. On trouve des détails plus étendus sur Pierre Bertelot dans le *Voyage d'Orient* du père Philippe de la

sainte Trinité, Carme déchaussé, traduit du latin par un religieux du même ordre; in-8°, Lyon 1659.

BERTHELEMY (Jean-Simon), peintre d'histoire, membre de l'académie royale de peinture, de la société philotechnique de Paris, professeur aux écoles spéciales de peinture, naquit à Laon en 1742. Les grandes dispositions qu'il manifesta dès l'enfance, déterminèrent son père à l'envoyer à Paris. Hallé, professeur de l'académie de peinture, l'admit au nombre de ses élèves. Le jeune Berthelemy fit des progrès rapides et vit ses laborieux efforts couronnés par le succès le plus flatteur. Il obtint le grand prix et passa à Rome où il étudia la manière savante et expéditive de Guerchin et de Solimen. A son retour, il fut reçu à l'académie, et justifia ce choix honorable en peignant plusieurs grands sujets, toujours distingués aux expositions publiques et parmi lesquels on doit citer, *le Siége de Calais*, *la Mort de Sarpédon* et *Paris délivré en 1362*, *de la faction du roi de Navarre*, *par l'intrépidité de Jean Maillard*, *capitaine du fauxbourg St.-Antoine*, *lequel tua Marcel*, *chef du parti Navarrois*. On admira avec raison la composition énergique de ce tableau qui produisit le plus grand effet. Berthelemy avoit une exécution si prompte, qu'il peignit en 15 jours, un tableau de 12 pieds carrés, représentant le *Supplice de St. Pierre*. Ce bel ouvrage savamment composé et vigoureusement colorié, augmenta singulièrement la réputation de l'auteur, auquel on avoit fixé l'époque de son exécution, et qui s'étoit flatté non-seulement de le terminer pour le temps prescrit, mais encore de le rendre parfait. La grande facilité de Berthelemy rappelle ce qu'on raconte de Luc. Jordano, peintre, né à Naples en 1632. Jordano étoit occupé d'un sujet du nouveau Testament, lorsque son père l'appelle pour se mettre à table à l'heure du dîner; « Un instant mon père, répondit-il, je n'ai plus que les douze apôtres à peindre. » La promptitude avec laquelle Berthelemy peignoit ses tableaux, le conduisit naturellement à peindre les plafonds, genre dans lequel il a excellé. Il a peint au Musée Napoléon et au sénat-conservateur (palais du Luxembourg), plusieurs *Plafonds* qui méritent d'être classés parmi les meilleurs ouvrages de nos peintres modernes. Il mourut le 5 mars 1811.

BERTHIER *ou* BERTIER (Pierre-Antoine), prêtre, né à Paris en 1722, mort en 1784, a publié, *Projet d'une pompe publique pour la ville de Paris*, 1769, in-8°, nouvelle édition, 1771, in-8°. Malgré ces deux éditions, le projet ne fut point exécuté.

BESCHEFER (Louis-François-Xavier), chanoine de la cathédrale de Châlons-sur-Marne où il naquit en 1708, est auteur des ouvrages suivans: I. *Mémoire en forme de lettres sur le jeu d'Arquebuse*, 1754, in-4°. II. *Lettre d'un chevalier d'Arquebuse*, in-4°. III. *Histoire du miracle de sainte Gertrude de Gripswalde en Poméranie*, traduite du poème latin de L. Cornélius, 1770. IV. *Epitaphe* latine et française de Toussaint le Maître, abbé de Toussaints de Châlons. Beschefer mourut sur la fin du 18e siècle.

BEUMLER *ou* BOEUMLER (Marc), né en 1555 à Altorf, mort de la peste le 30 juillet 1611, à Zurich, où il professoit la langue

grecque, est auteur d'un grand nombre d'*ouvrages* sur la théologie et la littérature, écrits en latin et en allemand.

BEVERLY (R.), né dans la Virginie, a publié une *Histoire de cette colonie*, à Londres, en 1705, en quatre parties; elle embrasse les premiers établissemens de la Virginie et l'histoire de son gouvernement dans le temps où il a écrit, les productions naturelles et les richesses de la campagne; susceptibles d'améliorations et de commerce. Il y parle des Indiens natifs, de leur religion, de leurs lois et coutumes, et de l'état de ce pays, quant à la police du gouvernement et à l'amélioration des terres. Une seconde édition fut publiée avec les gravures de Gibelin, in-8°, en 1722. Cet ouvrage, dans la narration historique, est aussi concis et aussi peu satisfaisant que l'histoire de Stith est prolixe et ennuyeuse.

BEVY (Charles-J.), historiographe du Hainault, et membre de la société des antiquaires et de l'académie de Bruxelles, mort au commencement du 19e siècle, a publié, I. *Histoire des inaugurations des rois et souverains depuis leur origine jusqu'à présent, suivi d'un précis de l'état des arts et sciences de chaque règne, depuis Pépin jusqu'à Louis XVI*, 1776, in-8°. II. *Histoire de la noblesse héréditaire et successive entre les Gaulois, les Français, et autres nations Européennes*, Liége, 1791, in-4°.

BIGOT de Morogues, capitaine de vaisseaux, chef de brigade, membre de l'académie de marine et correspondant de l'académie des sciences, mort sur la fin du 18e siècle, a publié, I. *Essai sur la tactique de l'infanterie*; Paris, 1761, in 4°. II. *Tactique navale*, Paris, 1763, in-4°. III. *Discours sur l'application des forces centrales.*

BINNER (Joseph), jésuite de Gluringen dans le Vallais, vivoit au milieu du 18e siècle, et fut un des meilleurs prédicateurs de son temps. Il a publié en allemand quelques bons *Traités de controverse.*

BINOS (N.), chanoine de la cathédrale de St. Bertrand de Comminges sa patrie, descendoit d'une ancienne famille du pays de Foix qui lui laissa un patrimoine assez considérable. Ce fut pour lui un moyen de satisfaire l'inclination religieuse qui le portoit à visiter la terre sainte. Il partit en 1777 pour l'Orient, et publia en 1786 son *Voyage par l'Italie en Egypte, au Mont-Liban et en Palestine*, 2 vol. in-12, ouvrage intéressant et qui a été traduit en allemand. La lettre que lui écrivit en 1801 son ami M. Lacombe, évêque actuel d'Angoulême et qui est imprimée, honore l'un et l'autre. Elle est un des monumens élevés contre le système de la cour de Rome, qui pour ménager ses prétentions, auroit voulu faire croire que tous les évêques assermentés avoient rétracté leurs sermens et leurs principes. Le respectable Binos mourut en 1803, curé de sa ville natale, à l'âge d'environ 70 ans.

BIRR (Antoine), bon professeur de grec à l'université de Bâle, où il naquit le 20 avril 1693, mourut dans la même ville le 29 mars 1762. On a de lui, I. Un *Essai sur l'histoire helvétique*, très-estimé; Bâle, 1730, in-4°, en latin. II. Une nouvelle édition du *Trésor de la langue latine*, de Ro-

bert Etienne, Bâle, 1741, 4 vol. in-folio.

BISCHOFFBERGER (Barthélemi), doyen des ministres du canton d'Appenzell, né à Curzemberg en 1622, a laissé quelques *Ouvrages* estimés, entre autres une *Chronique* en allemand du canton d'Appenzell; Saint-Gall, 1682, in-8°.

BLAINVILLE (C.-H.), mort sur la fin du 18e siècle, a publié sur la musique. I. *Essai sur un troisième Mode*, 1750. II. *L'esprit de l'art musical*, 1754, in-12. III. *Histoire générale, critique et philosophique de la musique*, 1761, 3 vol. in-4°.

I. BLAIR (James), premier président du collége du Guillaume, et savant théologien, né en Ecosse où il avoit reçu son éducation, obtint un bénéfice dans l'église épiscopale. En considérant l'état incertain de la religion, qui existoit alors dans ce royaume, il renonça à son avancement et se rendit en Angleterre vers la fin du règne de Charles II. L'évêque de Londres le détermina à se rendre dans la Virginie, en qualité de missionnaire, vers l'année 1685. Par sa conduite exemplaire, et ses nombreux travaux, il avança beaucoup l'enseignement de la religion, et il s'acquit une excellente réputation et la plus haute estime. En 1689, il fut nommé par l'évêque, commissaire ecclésiastique, charge la plus élevée dans l'Eglise, qui pouvoit lui être donnée dans la province. Cependant, cette place ne put le déterminer à renoncer aux charges pastorales. S'étant aperçu que le besoin des écoles et celui des séminaires pour les instructions littéraires et religieuses, contribueroient à seconder les efforts que l'on faisoit pour propager l'Evangile, il forma le dessein d'établir un collége à Williamsbourg. Il sollicita à cet effet des bienfaits dans ce pays, et par les ordres de l'assemblée, il fit un voyage en Angleterre en 1691, pour y obtenir la protection du gouvernement. Une charte fut accordée la même année, et il fut nommé par cette même charte premier président; mais il n'y a pas d'apparence qu'il soit entré dans l'exercice de cette place avant l'année 1726; à compter de cette époque jusqu'en 1742, il en remplit les fonctions avec fidélité. Cependant le collége ne prospéra que bien lentement sous sa présidence; aussi pendant plusieurs années, les riches fermiers ayant conservé l'habitude de faire passer leurs enfans en Europe, pour y recevoir leur éducation. Après avoir exercé les fonctions de ministre pendant près de 60 années, il mourut dans un âge très-avancé, le 1er août 1743. Blair fut pendant quelque temps président du conseil du collége et recteur de Williamsbourg. Il a publié des *Sermons* explicatifs du Discours de J. C. sur la montagne; et la Pratique de la morale du Sauveur a été par lui recommandée dans plusieurs discours, 4 vol. in-8°, Londres, 1742. Ses *Sermons* ont été traduits en français, Paris, 1785 et 1786, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est mentionné avec approbation par le docteur Doddrige, et par le docteur Williams, dans son *Prédicateur chrétien*. (Addition à l'article, tome III).

II. BLAIR (Samuel), savant ministre dans la Pensylvanie, né en Irlande, vint très-jeune en Amérique, et fut élève de M. Tennent,

dans son académie de Neshaminy. Vers l'année 1745, il ouvrit une académie dans le comté de Chester, qu'il destina très-particulièrement à l'enseignement de la théologie, comme une science. Il se chargea aussi des fonctions pastorales dans l'église de Fogs Manor; mais tel étoit son zèle à faire le bien, qu'il ne se borna pas à désirer le bonheur de sa société, mais il lui arriva souvent d'enseigner la parole de vérité dans des congrégations privées de ministres. On croit qu'il mourut en 1751, et peu d'années après, son frère lui succéda dans le soin de son église. Blair fut un des hommes les plus savans, les plus habiles, les plus pieux, les plus excellens, et les plus vénérables de son temps; profond théologien, grand prédicateur. Il fut pour ses élèves un modèle de l'éloquence de la chaire; il leur donna, par son exemple, pendant sa vie une idée admirable de la vigilance des ministres, de la candeur et de l'esprit de l'Eglise, sans jamais s'écarter des principes. Il fut utile au pays qu'il habitoit, non-seulement en sa qualité de ministre de l'Evangile, mais encore comme professeur des sciences humaines. De son académie, cette école des prophètes, ainsi qu'elle avoit été souvent nommée, on vit sortir plusieurs excellens élèves, qui firent honneur à leur instituteur, et comme élèves et comme ministres. Il est auteur d'un ouvrage sur les *Moyens de rétablir la religion dans la Pensylvanie.*

III. BLAIR (Jean), ministre distingué par son mérite dans la Pensylvanie, fut élevé à la charge pastorale des trois congrégations du comté de Cumberland en 1742. Elles formoient les établissemens frontières, et se trouvoient ainsi exposées aux déprédations de la guerre contre les Indiens; il fut obligé de s'en éloigner. Il accéda à la demande des habitans de Fogs Manor, dans le comté de Chester en 1757. Pour diriger la congrégation, qui avoit eu le bonheur d'être dirigée par son frère le révérend Samuel Blair, il y demeura près de neuf années; en outre de ses devoirs comme pasteur, il y remplissoit encore les fonctions de surintendant de l'école de grammaire; il prépara par ses soins assidus, plusieurs jeunes élèves aux importantes fonctions de ministres de la parole divine. Quand la présidence du collége de New-Jersey vint à vaquer, il y fut nommé professeur en théologie, et chargé de la direction de ce séminaire avant l'arrivée de M. Witherspoon. Il mourut le 8 décembre 1771, âgé d'environ 51 ans. Il a publié quelques *Sermons* et des *Traités* sur des vérités importantes.

IV. BLAIR (Jean), un des juges assesseurs de la cour suprême des Etats-Unis, mort à Williamsbourg, dans la Virginie, le 31 août 1800, à l'âge de 69 ans. Il étoit juge de la cour d'appel dans la Virginie, en 1787, époque à laquelle la législature de cet état, ayant reconnu des inconvéniens dans le système judiciaire, établit des cours ambulantes, et nomma pour en remplir les fonctions les juges qui composoient la cour d'appel. Ces juges au nombre desquels se trouvèrent Blair, Pendleton et Wythe, remontrèrent et déclarèrent que cet acte étoit inconstitutionnel. Dans la même année 1787, il fut membre de la con-

vention générale qui détermina la constitution des Etats-Unis; il siégea avec Madison, en qualité de député de la Virginie. En septembre 1789, quand le gouvernement qu'il avoit aidé à former, eut commencé ses opérations, il fut nommé par Washington, juge assesseur de la cour suprême, dont Jean Jay étoit le président.

BLAISE (Pierre, dit *Chevalier de saint Blaise*), né à Remiremont en 1707, membre de l'académie des arcades de Rome, est auteur des ouvrages suivans, I. *Œuvres de Mathématiques*, 1740, in-12. II. *Nouveaux élémens d'algèbre et de géométrie*, 1743, in-4°. III. *Traité de gnomonique*, 1744, in-8°. IV. *Observations sur les maladies de l'œil*, 1785, in-8°. V. *Traité d'agriculture*, 1788, in-8°. On ignore l'époque de la mort du chevalier de saint Blaise.

BLAKE (James), prédicateur, né à Dorchester, état de Massachussetts, prit ses grades au collége de Harvard en l'année 1769. Pendant qu'il étoit membre de l'université, il s'étoit déjà distingué par la douceur de son caractère, la pureté de sa morale, et sa conduite irréprochable. Il se concilia l'amour de ses compagnons d'études, et il mérita la plus haute approbation de ses instituteurs. Après avoir continué pendant quelque temps ses études théologiques, sous la direction du révérend M. Smith de Weymouth, il commença avec répugnance, étant très-jeune encore, la carrière importante du ministère. Il mourut le 17 novembre 1771, à peine âgé de 21 ans. Un petit volume de ses *Sermons*, qui fut publié par ses amis, après sa mort, offre une force et une étendue d'esprit, une connoissance de la théologie, bien rares dans un jeune homme. Ses Sermons indiquent aussi une grande chaleur de sentimens d'onction qui honorent son caractère.

I. BLANCHARD (Charles-Antoine), né à Rhetel, département de l'Aube, le 20 janvier 1737, où son père était receveur des aides, mourut à Caen, département du Calvados, le 19 mars 1797. Entré de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur, celle qui parmi les réguliers cultiva le plus les sciences, il s'étoit voué par goût à l'enseignement; il y joignit l'amour de la prière et l'étude des matières ecclésiastiques, il se délassoit quelquefois avec les muses françaises et latines, ce qui l'avoit fait associer à quelques académies de Bretagne et de Normandie. Il laissa en manuscrit une histoire *de l'Abbaye de Saint-Etienne* de Caen, qui renferme des matériaux précieux sur l'origine et les mœurs des peuples de l'Armorique. Son zèle pour la religion lui valut 22 mois de captivité, mais il a, dit-on, opéré dans ces derniers temps plusieurs conversions parmi ses persécuteurs.

II. BLANCHARD (Nicolas), né aux Andelys, étoit fils d'un tourneur. La découverte de Mongolfiier, enflamma son imagination, et il voulut aussi jouer un rôle dans les expériences des globes aérostatiques. Dès son premier voyage, il conçut qu'il étoit possible de diriger les ballons. Le mécanisme, au moyen duquel il prétendoit se diriger, consistoit en deux aîles, qui recevoient un mouvement à peu de chose près, semblable à celui que donnent les rames à un ba-

telet, Blanchard fit son ascension avec ce ballon le 2 mars 1784; mais à l'instant où ce ballon alloit partir, un jeune élève de l'école militaire voulut absolument y entrer; la garde s'y étant opposée, il s'y précipita malgré ses efforts, et brisa une des aîles destinées à diriger le ballon. Cet aréonaute fit ensuite une ascension à Rouen, le 23 du même mois. La plus remarquable de toutes ses ascensions, est celle qu'il exécuta le 7 janvier 1785, en traversant avec le docteur Geffries, la mer de Douvres à Calais; ce qui le fit surnommer le Don-Quichotte de la Manche. Le nombre des ascensions de Blanchard jusqu'à sa mort arrivée au commencement du 19e siècle, doit avoir été de soixante-dix. Il ne s'est pas seulement élevé dans les airs en présence des plus grandes villes de l'Europe, il a aussi donné ce spectacle au Nouveau Monde. Il entreprit un voyage aérien, le 9 janvier 1793, à Philadelphie, et son entreprise fut couronnée par le succès. Un fait digne de remarque, c'est que neuf dames ou demoiselles, eurent part à ses ascensions. On lui doit l'invention des parachûtes en 1777. — Madame Blanchard, son épouse, a continué avec succès ses voyages aréostatiques tant au nord qu'au midi. Le 22 décembre 1811, elle fit une ascension à Rome, s'élevant de la place Novara, et parcourut un espace d'environ 60 milles; peu d'instans après elle partit dans son ballon pour Naples. Ces voyages aréostatiques, qui n'ont eu jusqu'à ce moment que l'avantage d'amuser les curieux, se font aussi facilement que le voyage de Paris à Saint-Cloud. Madame Blanchard continue ses voyages.

BLANQUET (Antoine-Amable), né à Mende, le 13 septembre 1734, fils d'un habile médecin, s'appliqua singulièrement à l'étude des sciences et des lettres. Il étoit bon physicien et agronome distingué. Il conserva le goût de la belle littérature, au milieu des fonctions administratives de subdélégué de l'intendant de Languedoc, qu'il exerça pendant une douzaine d'années. On a de lui trois poèmes latins qui décèlent un zèlé géorgiphile; il ont pour titre: I. *Oporatheca seu pomarium Mimatense.* II. *Ludicra Stirpium Genesis.* III. *Psiche seu hortorum origo.* Les fragmens des manuscrits qu'il a laissés, annoncent autant de connoissances dans la physique végétale, que de vrais talens poétiques. Vanière et Rapin n'auroient pas désavoué les charmantes productions que nous citons. Blanquet est mort à Mende le 11 décembre 1803.

I. BLAND (Richard), écrivain politique de la Virginie, principal membre de la maison des bourgeois, en l'année 1779, a publié en 1760, un *Essai sur les droits des Colonies*, en réponse à un pamphlet, publié à Londres dans l'année précédente, intitulé: *Réglemens dernièrement faits, concernant les colonies, et considérations sur les taxes auxquelles elles sont imposées.* Cette production fut une des trois qui parurent dans la Virginie, pendant la controverse avec l'Angleterre; les autres écrivains furent Arthur Lee et Jefferson.

II. BLAND (Théodoric), homme d'état et patriote, digne de ce nom, originaire de la Virginie, descendoit d'une famille ancienne et respectable de cet état. Il étudia la médecine; mais au

commencement de la guerre d'Amérique, il abandonna cette profession, et prit une part active dans la cause de son pays. Elevé au rang de colonel, il commanda un régiment de dragons, tandis qu'il étoit à l'armée, et se signala par des actions brillantes. En 1779, il fut nommé au commandement des troupes de la convention, stationnées dans les barraques d'Albemarle dans la Virginie; il y resta jusqu'en 1780, année dans laquelle il fut nommé au congrès, où il siégea pendant trois années, temps déterminé par la confédération. Il retourna dans la Virginie, où on le nomma membre de la législature. Il s'opposa à l'adoption de la constitution, dans la persuasion qu'elle étoit contraire aux intérêts de sa patrie; mais quand il eut appris qu'elle avoit été acceptée par la majorité, il s'y soumit. Bland fut choisi pour représenter le district dans lequel il vivoit, dans le premier congrès sous la constitution. Il mourut à New-Yorck, le 1er juin 1790, à l'âge de 89 ans.

BLAUENSTEIN ou BLEWENSTEIN (Nicolas Gerung), surnommé *Chapelain*, et secrétaire de Jean Venningen, évêque de Bâle, en 1460, a écrit en latin une *Chronique des évêques de Bâle*, et trois volumes de *Mélanges*, où se trouve la relation de la guerre entre les Suisses et Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.

BLEECKER (Anne-Elisa), dame qui a joui d'une célébrité littéraire à New-Yorck, fille de M. Brandt Schuyler, née en octobre 1752. Dès sa tendre jeunesse, elle aima passionnément les livres. En 1769, elle fut mariée à Jean I Bleecker, écuyer, et vécut pendant plusieurs années tranquille et heureuse à Tomhanic, superbe village situé à dix-huit milles au-dessus d'Albany. L'approche de l'ennemi par le Canada en 1777, l'obligea de quitter sa retraite, et interrompit sa félicité; des chagrins domestiques enveloppèrent son esprit comme d'un nuage obscur, et cette dame qui étoit douée d'une grande sensibilité, ne put surmonter le poids accablant de ses chagrins. Après que la paix eut été signée, elle revint à New-Yorck, dans l'espérance d'y revoir ses anciennes connoissances; mais la dispersion de ses amis, et la désolation qui s'offrit à sa vue de toute part, lui causa une douleur qui l'accabla; elle retourna dans sa chaumière, où elle mourut le 23 novembre 1783. Elle fut l'amie des vieillards et des infirmes, et sa bonté envers les pauvres du village qu'elle habitoit, fut la cause des regrets dont sa mort fut accompagnée. Après son décès, quelques-uns de ses écrits furent recueillis et imprimés en 1793, sous le titre d'*OEuvres posthumes d'Anne-Elisa Bleecker*, en prose et en vers. Les Mémoires de sa vie, écrits par sa fille, ont été insérés au commencement; on y trouve aussi la collection des *Essais* composés par sa fille, madame Faugères.

BLONDEL (N.), président de la Cour d'appel de Paris, où il est mort à 77 ans, étoit natif de Reims. Il étudia à Paris, et s'y fit recevoir avocat en 1760. Son premier essai fut le procès du maréchal de Richelieu; il prit ensuite la défense de mademoiselle d'Oliva, dans l'affaire du collier, et se montra indirectement zélé apologiste de la reine. Nommé secrétaire du sceau en

1787, il obtint du roi une pension assez considérable, qu'il perdit à la révolution. Dans ces temps orageux, il conserva miraculeusement sa vertu, sans être victime du terrorisme. Sous le règne de l'empereur Napoléon il devint membre et ensuite président de la Cour d'appel. Il fut aussi un des rédacteurs du Code criminel.

BLOWERS (Thomas), ministre dans Beverly, état de Massachussetts, né à Cambridge, le 1 août 1677, prit ses grades au collége de Harvard en 1695, et fut ordonné pasteur de la première église dans Beverly, le 29 octobre 1701. Il mourut le 17 juin 1729. C'étoit un savant, un excellent ministre; un pasteur vigilant, d'une grande douceur de caractère, et un prédicateur pathétique; il a publié un *Sermon* sur la mort du révérend Joseph Green, du village de Salem, en 1715.

BLUNTSCHLI (Jean-Henri), capitaine d'artillerie, et membre du grand conseil de Zurich, où il naquit en 1656, mourut dans la même ville, le 23 juillet 1722. On a de lui un recueil par ordre alphabétique des principaux traits de l'histoire de Zurich, intitulé: *Memorabilia Tigurina*, Zurich, 1704, in-12, en allemand. Il en a donné une seconde édition in-8°, en 1711. Cet ouvrage est estimé, mais on y rencontre souvent des sorties un peu fortes contre le catholicisme.

I. BOCAGE (J. du), né au Hâvre le 28 janvier 1676, mort en 1728, se distingua par ses talens dans la marine commerçante. En 1707, commandant le vaisseau *la Découverte*, il fit le tour du monde. Son voyage fut heureux et dura neuf ans, pendant lesquels il visita les différens parages de la mer du sud, et ceux des mers de la Chine et des Indes; il découvrit plusieurs îles, en détermina la position, donna des plans et fit des observations consignées dans l'histoire générale des voyages. Ce navigateur eut la satisfaction de ne perdre aucun des hommes de son équipage, et de gérer avec probité les affaires de ses armateurs, de son bâtiment et les siennes.

II. BOCAGE (J. du), fils du précédent, né au Hâvre le 5 mai 1707, mort au mois de juin 1756, avoit de l'esprit, des connoissances et du goût pour l'histoire naturelle. On a de lui un ouvrage intitulé: *Mémoire sur le port, la navigation et le commerce du Hâvre, et sur quelques singularités de l'histoire naturelle de ce pays*, en deux parties. La première traite de l'origine du Hâvre, de son état en 1753, et de son commerce. La deuxième, offre la description d'un banc pétrifié, et de la fontaine incrustante d'Orcher; des réflexions sur la cause du déplacement des coquilles fossiles et autres corps marins; sur les eaux minérales, mines de fer et cailloux, etc.

BOCCHERINI, célèbre violoncelle et compositeur, mort à Madrid en 1806, âgé de 70 ans. Sa musique instrumentale est remarquable par la pureté du style, accompagnée d'une mélodie suave, qui touche sans effort, et d'une profonde sensibilité qui semble avoir deviné les combinaisons de l'art. Dans Haydn, l'harmoniste paroît toujours; dans Boccherini, tout est l'ouvrage de l'inspiration. Comme la force brille éminemment dans l'un, et la grace dans l'autre, on a très-

bien dit : « Boccherini est la femme de Haydn. » Les *adagio* de ce compositeur donnent l'idée de la musique des anges. Dans l'*allegro*, il est toujours noble. Sa musique est puisée à la source des livres saints, aussi respire-t-elle ce *grandiose* religieux, dans un genre où personne ne l'égale ; sous ce rapport, c'est le Sacchini de la musique instrumentale. Boccherini a précédé Haydn pour les *quatuors* ; le premier il a fixé le vrai caractère du genre. Jusqu'à présent, il est le seul qui ait composé des *quintetti* à deux violoncelles : en voici la raison. Il entroit dans le système de composition de ce célèbre artiste de rendre la musique avec toute la suavité dont elle est susceptible ; or, la qualité des sons du violoncelle remplit mieux cet objet que le violon ; il s'est donc attaché à faire ressortir le chant dans le violoncelle, en conservant pour l'harmonie le violon, l'alto et la basse ; delà l'idée de son second violoncelle, qui souvent est concertant avec le premier. Boccherini a laissé au marquis de Benaventi 24 *quintetti*, les derniers qu'il ait faits, et qu'on peut appeler *le chant du cygne*. (*Extrait des* Quatre Saisons, *de M. Fayolle*.)

BOCHAT (Charles-Guillaume-Loys de), célèbre philologue et antiquaire, professeur de droit et d'histoire à Lausanne, où il naquit en 1695, mort dans la même ville le 5 avril 1754, en étoit contrôleur-général en 1750. On a de lui, I. *Mémoires sur le différend entre le pape et le canton de Lucerne*, Lausanne, 1727, in-8°, ouvrage partial, et d'un style lourd. II. *Traité pour et contre les services étrangers*, Lausanne, 1738, in-8°. III. *Mémoires critiques sur divers points de l'histoire ancienne de la Suisse*, Lausanne, 1749, 3 vol. in-4 avec fig. Ils lui ont mérité une grande réputation. IV. Dissertation sur le *conventus helveticus*. Cette dernière production est un chef-d'œuvre. Bochat étoit membre de la société royale des sciences de Gottingue.

BOCK (Jean-Nicolas-Etienne de), lieutenant des maréchaux de France, gouverneur à Gierk en Lorraine, et lieutenant-général de l'académie de Metz, mort depuis quelques années à Arlon, dans les Pays-Bas, a laissé, I. *Mémoire sur Zoroastre et Confucius, et essai sur l'histoire du Sabéisme*, 1787, in-8. II. *Mémoire historique sur le peuple nomade*; traduit de l'allemand, Paris, 1788, in-8°. III. *Vie de Fréderic, baron de Trenk*, traduite de l'allemand, Paris, 1788, 2 vol. in-12. IV. *Recherches philosophiques sur l'origine de la pitié*, Paris, 1789, in-12. V. *OEuvres diverses*, 1789, 2 vol. in-12. VI. *Histoire de la guerre de sept ans*, traduite de l'allemand, 1789, 2 vol. in-12. VII. *Hermann de Unna*, traduit de l'allemand, Paris, 1791, 3 vol. in-8°.

BOGARDUS (Everardus), premier ministre de l'Eglise hollandaise réformée à New-Yorck, vint de bonne heure dans le pays, quoique l'on ignore précisément le temps de son arrivée : les titres de cette église datent de l'année 1639. Il fut ordonné et envoyé, ainsi qu'on le croit, par les classes d'Amsterdam qui, pendant un grand nombre d'années, ont exercé la surintendance des églises hollandaises dans la Nouvelle-Hollande, et dans la province de New-Yorck. La tradition rap-

porte que Bogardus devint aveugle, et qu'il retourna en Hollande quelque temps après que la colonie se fut rendue aux Anglais en 1664.

BOISTEL D'WELLEZ (Jean-Baptiste-Robert), trésorier de France à Amiens, sa patrie, de l'académie de la même ville, vivoit dans le 18e siècle. Deux *tragédies*, quelques *poésies fugitives* sont les présens, dit l'auteur des trois siècles, qu'il a faits au public, toujours ingrat pour ce qui porte le caractère de la médiocrité. Deux ou trois scènes intéressantes dans sa tragédie de *Cléopâtre*, ne sont pas suffisantes pour lui donner le droit de se plaindre de cet oubli. On a encore de lui une *épître à Racine*, 1736, et une *ode à M. Turgot*, 1737.

BOLLAN (Guillaume), agent de la province de Massachussets en Angleterre, fut envoyé vers l'année 1746, pour solliciter le remboursement des dépenses qui avoient été faites dans l'expédition contre le Cap-Breton en 1745. Il étoit parfaitement instruit des affaires publiques de la province; et son adresse, ainsi que son habileté étoient admirables. Il demeura en Angleterre, sous ce titre, pendant plusieurs années, et fut démis en 1762; Jasper Mauduit fut nommé à sa place. Les raisons que l'on donna de sa démission eurent pour motifs le mécontentement que l'on éprouva, lorsqu'on apprit en Amérique qu'il avoit retenu, à son profit, une partie des sommes qu'il avoit obtenues du gouvernement d'Angleterre en 1759, à titre de remboursement fait à la province, et à cause de sa négligence à correspondre avec la cour générale. Le désir d'éviter les frais du séjour d'un résident en Angleterre, joint à ce que Bollan étoit attaché à l'église épiscopale, peuvent aussi avoir déterminé la nomination d'un homme dont les talens lui étoient inférieurs. Cependant Bollan fut nommé, peu d'années après, agent du conseil; il mourut en Angleterre en 1776. On a de lui plusieurs traités de politique, parmi lesquels se trouvent: *Coloniæ anglicanæ illustratæ*, 1742. *Les anciens droits de la nation anglaise sur les pêcheries de l'Amérique, examinés et fondés*, 1764. *Considérations sur les intérêts mutuels de la Grande-Bretagne et des Colonies*, 1765. *Examen sur la liberté de parler et d'écrire sur les affaires publiques*, 1766. *De l'importance des Colonies du nord de l'Amérique, et des intérêts de de la Grande-Bretagne, eu égard à ses colonies*, 1766. *Epître de Timoléon*, 1768. *De la corruption résultante des armées permanentes*, etc. 1768. *Mémorial d'un véritable Anglais dans la défense du droit d'élection*, 1769. *Sur l'origine des parlements*, etc., 1770. *Pétition au roi en son conseil, le 26 janvier 1774, avec les mesures proposées pour entretenir l'harmonie entre la Grande-Bretagne et ses colonies.* Il présenta cette pétition en sa qualité d'agent de la province de Massachussetts.

BOLOGNE (Pierre de), secrétaire du roi, des académies d'Angers, de la Rochelle, de Marseille et de celle de Cologne, naquit à la Martinique en 1706. « Sans une certaine fatalité qui préside aux réputations, dit l'auteur des trois siècles, il seroit aussi connu qu'il mérite de l'être. Après Lefranc, il est celui de tous nos poëtes actuels qui a le mieux

réussi dans les odes sacrées. Ce qui caractérise principalement sa poésie, n'est ni la force ni l'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au genre lyrique, mais remplacées autant qu'elles peuvent l'être par la pureté, l'élégance, l'harmonie, le naturel et l'aisance de la versification. » Ses œuvres ont été recueillies en 1758, en 1 vol. in-12. On a encore de lui, *Amusemens d'un septuagénaire ou contes, anecdotes, bons mots, naïvetés*, mis en vers, 1786, in-8°. De Bologne mourut sur la fin du 18e siècle.

BONATUS ou BONATTI, né d'une illustre famille de Florence, vivoit au 13e siècle. Il s'appliqua à l'astrologie, et publia quelques traités sur cette matière. Il y adopte toutes les chimères débitées sur cette prétendue science. Sur la fin de ses jours il entra chez les Franciscains, où il mourut vers l'an 1300. Son principal ouvrage intitulé *de Astronomiâ Tractatus decem*, fut réimprimé plusieurs fois sous des titres différens.

BOND (Thomas), savant médecin de Philadelphie, choisi, en 1764, pour donner des lectures cliniques dans l'école médicale de cette ville, étoit à cette époque un vieux praticien. Il rédigea, vers l'année 1750, quelques mémoires utiles qui ont paru dans les *Recherches et Observations médicales*, Londres, 2 vol.

BONET (Nicolas), surnommé le *Docteur profitable*, religieux de l'ordre de Saint-François, étoit Espagnol selon les uns, Sicilien et de Messine selon les autres. Il fut envoyé, en qualité de légat, en Tartarie, et fait évêque de Malte depuis 1342 jusqu'en 1360, qu'il y mourut. On a de lui plusieurs écrits où il traite de choses assez singulières, car prenant trop simplement à la lettre les paroles de J. C. en croix, *Femme, voilà ton fils*, il se mit dans l'esprit que ces paroles avoient réellement et de fait opéré une transubstantiation de son corps en celui de saint Jean, en sorte que cet apôtre étoit devenu par là le fils naturel et effectif de la sainte Vierge, et par conséquent Jésus-Christ lui-même. Il eut des sectateurs, et on fut obligé de le réfuter sérieusement. Ses ouvrages sont : I. *Postilla in Genesim.* II. *Commentarii super, IV libros sententiarum.* III. *Interpretationes in præcipuos Aristotelis libros, præsertim metaphysicam.*

BONNE, ingénieur géographe, professeur de mathématiques, mort le 2 décembre 1794, a publié : I. *Atlas maritime, ou Cartes réduites de toutes les côtes de France*, 1762, in-fol. II. *Petit tableau de la France, ou Cartes géographiques sur toutes les parties de ce royaume, avec une Description abrégée*, 1764, in-16. III. *Réfutation* d'un ouvrage de Zannoni, intitulé : *Dissertation sur différens points de Géographie*, 1765, in-12. IV. *Atlas encyclopédique contenant la géographie ancienne et quelques cartes sur la géographie du moyen âge, la géographie moderne, et les cartes relatives à la géographie physique*, avec M. Desmarets, 1787-88, 2 vol. in-4°. V. *Principes sur les Mesures en longueur et en capacité, sur les Poids et les Monnaies, dépendant du mouvement des astres principaux et de la grandeur de la Terre*, 1790. VI. *L'Atlas de l'Histoire philosophique de l'abbé Raynal.*

BONNEL DU VALGUIER (N.),

qui vivoit dans le 18e siècle, et et dont on ignore l'époque de la naissance et de la mort, est connu par les ouvrages suivans : I. *Etat abrégé des Lois, Revenus, Usages et Productions de la Grande-Bretagne*, 1757, in-8°. II. *Paméla*, 1759. III. *La Veuve rusée*, comédie, traduite de l'italien de Goldoni, 1761, in-8°.

BONNEVAL (Michel de), ancien intendant des menus-plaisirs du roi, mort en 1766, a donné : I. *Le Ballet des Romans*. II. *Jupiter, vainqueur des Titans*. III. *Les Caractères de l'Amour*. IV. *Le Langage de la Nature*, épître.

BONSTETTEN (Albert, baron de), né à Zurich, dans le 15e siècle, doyen de l'abbaye d'Einsidlen, a écrit : I. une *Relation de la Guerre du duc de Bourgogne contre les Suisses*. II. *La Vie de l'ermite Nicolas d'Underwald*. III. *Une description de la Suisse*, et *l'Histoire de l'abbaye d'Einsidlen*, in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin, et n'ont pas encore été imprimés.

BORDLEY (Jean Beale), avocat célèbre, mort à Philadelphie, le 26 janvier 1804, à l'âge de 77 ans, habita dans sa jeunesse la province de Maryland, pendant le temps que l'Amérique anglaise étoit soumise à l'Angleterre. Il avoit siégé comme membre du conseil exécutif de la province de Maryland ; mais cette place éminente ne le détourna pas de son devoir envers sa patrie. Il jugea que la révolution étoit nécessaire à la liberté des colonies. L'agriculture étant l'objet de ses occupations les plus habituelles, il s'y livra en grand sur ses propres domaines, dans l'île de Wye, située dans la baie de Chesapeak. Ses essais de plusieurs moyens d'amélioration furent couronnés par le succès. En outre de ses notes sur l'agriculture, il a publié un ouvrage intitulé : *Essai sur l'Agriculture et les Travaux dans les campagnes*, avec des planches ; Philadelphie, 1799.

BORELL (Adam), novateur de Zélande, versé dans la connoissance de l'hébreu, du grec et du latin, fut le fondateur dans le 16e siècle, d'une secte qui tient beaucoup de celle des Mennonistes. Elle se distingua par l'austérité des mœurs et par une charité qui lui faisoit employer une partie de ses revenus en aumônes. Mais les sectaires se signalèrent peu avantageusement par leur aversion pour toutes les Églises. Ils proscrivoient l'usage des sacremens, les prières publiques et toutes les autres parties du service divin. Ils prétendoient qu'il ne falloit lire que l'Ecriture-Sainte, et mettre à l'écart toutes les explications. Les catéchismes, les symboles, les liturgies, les sermons n'étoient, selon eux, que l'ouvrage des hommes. La Bible seule étoit l'ouvrage de Dieu.

BOSCA (Pierre-Paul), italien, qui vivoit dans le 17e siècle, a publié en 1675 une *Micrologie du Serpent d'Airain de l'église de St. Ambroise*, qu'il croit être le même serpent que Moïse éleva dans le désert. Il est curieux de voir comment il répond au passage de l'écriture, où il est dit que le roi Ezéchias le détruisit. On a encore de Bosca un *Traité de l'origine et de l'état de la bibliothèque Ambrosienne*. Ce dernier ouvrage donne des renseignemens utiles aux bibliographes sur cette bibliothèque.

BOSCHETTI (Philippe), fils

de Simon Boschetti, d'une famille extrêmement ancienne, puisqu'elle fut une des premières qui rebâtit la ville de Modène après les ravages des Lombards, étoit moine dans l'ordre de saint François, lorsqu'il succéda vers 1187, à Bartholomé Boschetti son frère, dans l'évêché de Modène. Ce prélat, plein d'une véritable religion, s'occupa constamment à éteindre les haines des partis Guelphes et Gebelins, et parvint à leur faire faire un accommodement. Secondé par Lanfranc Rangone, l'un des plus puissans seigneurs du Modenais, il démontra ensuite aux principaux nobles qu'ils ne pouvoient trouver de salut pour la patrie, de paix et de tranquillité pour eux-mêmes, qu'en se soumettant à un seul maître et leur proposa de prendre les marquis d'Est, dont le voisinage et la puissance pouvoient les protéger; la république de Modène le députa alors avec Lanfranc Rangone et Guido Guidoni, pour offrir la souveraineté de leur pays à Obizzo III, marquis d'Est, qui en fit prendre sur le champ possession par le comte Cinello son parent, et y fit son entrée solennelle au mois de janvier. Philippe s'occupa ensuite de faire rentrer les familles exilées ou bannies, parmi lesquelles étoient les Sassuol, les Savignani, les Garsoni; ce qu'il obtint d'Obizzo: mais ce prince étant mort et la discorde s'étant mise entre ses enfans, les bannis reprirent les armes, et expulsèrent de la ville les Boschetti, les Rangone et les Guidoni. Philippe mourut exilé; on rapporta dans sa patrie, ses cendres vénérées, et sa mémoire l'est encore. Cette maison illustre par les personnages qu'elle produisit dans l'Eglise et dans l'épée subsiste encore à Modène.

BOSSART (Victor), né à Bar dans le canton de Zoug, mort dans la même ville en 1772, se distingua dans l'art de faire des orgues. On lui doit celles des églises de Lucerne, de Zoug, de Schweitz, de l'abbaye de Saint-Vincent à Berne. Il a eu un fils non moins célèbre dans la même profession, qui est mort à Bar en 1781.

BOSTWICK (David), savant ministre de New-Yorck, originaire d'Ecosse, né vers l'année 1720. Avant qu'il eût commencé de prêcher, il s'étoit établi à la Jamaïque dans Long-Island, où il résida jusqu'en 1756, époque à laquelle il fut, par un décret du synode, appelé à donner des soins à la société presbytérienne de New-Yorck. Les personnes qui composoient sa congrégation étoient au nombre de près de 1400. Il a rempli cette place jusqu'à sa mort arrivée le 12 novembre 1763. Bostwick étoit d'un caractère doux; sa piété et son zèle étoient au-dessus des éloges; renfermé tout entier dans les devoirs de sa place, il abhorroit le mélange de la religion avec la politique, et il détestoit la turpitude, disoit-il, de ceux qui soumettoient la première à la seconde. Ses pensées n'étoient occupées que des choses d'en haut, et il n'aspiroit qu'à élever l'ame de ses auditeurs et à les détacher des choses d'ici bas; il étoit profondément affligé quand il arrivoit à une de ses ouailles de devenir plus ardent politique que chrétien fervent; sa doctrine n'étoit tirée que des Ecritures saintes, et il les entendoit de la même manière que l'Eglise réformée. Ses discours étoient méthodiques, profonds et pathétiques, d'une diction ornée et riche de senti-

mens ; sa voix étoit forte et imposante, sa prononciation belle, distincte et franche. Il prêchoit avec abondance et une grande facilité. Doué d'une imagination vive, il s'adressoit à ses auditeurs avec énergie et d'une manière solennelle. Il n'a été donné qu'à peu d'hommes de peindre la hideuse difformité du péché, les misères de l'homme qui a renoncé à son Dieu, les merveilles de son amour pour ses créatures dans la rédemption, les richesses de la grace divine d'une manière aussi distincte et aussi propre à l'imprimer dans tous les cœurs. Il a publié un Sermon, prêché à Philadelphie devant une assemblée nationale le 23 mai 1752, intitulé : *Le Renoncement à soi-même ; le Christ seul doit être exalté*, qui fut réimprimé en Angleterre en 1776. C'est un sermon pour les ministres ; il a sondé la profondeur et les motifs nobles du cœur humain, présentant les plus grandes vérités d'une manière affectueuse et admirable. On a aussi de lui une *Relation de la vie, du caractère et de la mort du président Davies*, qui a été imprimé en tête du Sermon de Davies sur la mort de Georges II en 1761. Après sa mort, on a publié une collection de *Discours* relatifs aux traits des enfans au baptême.

BOTTONI (Marc-Xavier), fils du célèbre médecin Dominique Bottoni dont il est fait mention dans ce dictionnaire, naquit à Messine en 1669. Après avoir étudié à Catane le droit civil et canonique, il fut reçu docteur. De retour dans sa patrie, son père l'envoya à Rome, et ensuite à Naples où le vice-roi l'éleva aux premières charges. Mais bientôt dégoûté de la cour, il embrassa l'état ecclésiastique et retourna à Rome où il fut fait camérier du cardinal Ottoboni, et peu après, il devint premier maître d'hôtel de Marie Casimire, reine de Pologne. On prétend que Bottoni savoit seize langues. La bibliothèque de Sicile rapporte les titres de huit ouvrages de sa composition. On ignore l'époque de la mort de ce savant.

BOUDART (Jacques), chanoine théologal de saint-Pierre à Lille, né dans le Hainault en 1622, a publié une *Théologie* imprimée à Louvain en 1706, 6 vol. in-8°. On y trouve quelques propositions qui semblent coïncider un peu avec de certaines opinions condamnées par l'Eglise. Boudart est mort à Lille le 4 novembre 1702.

BOUDET (Claude), chanoine, né à Lyon, mort le 25 décembre 1774, est auteur, I. d'un *Mémoire*, où l'on établit le droit des abbés de saint Antoine de présider aux états du Dauphiné, in-4°. II. De la *Vraie sagesse*, traduit de l'italien du P. Seiguery, 1744, in-18. III. *Vie de Rossillon de Bernex*, évêque de Genêve, 1751, 2 vol. in-12.

BOUGAINVILLE (Louis-Ant.), vice-amiral, membre de l'institut impérial et du sénat conservateur, grand officier de la légion d'honneur, de la société royale de Londres, né à Paris en 1723, est célèbre par son voyage autour du monde. De même que le capitaine Wallis, il découvrit l'île d'Otaïti que celui-ci venoit de visiter quelques mois auparavant. Son voyage dura deux ans et quatre mois. Il publia en 1754 et 1766, un *Traité du calcul intégral*, 2 vol. in-4°. Au mois de mai 1790, il reçut le commandement de l'escadre de Brest, qu'Al-

bert de Rioms venoit de quitter, et il étouffa l'insurrection des équipages qui s'y étoit manifestée. Avant d'entrer dans la marine, il avoit servi dans les troupes de terre, avec le grade de brigadier des armées. Il se signala dans les deux armes par plusieurs traits de bravoure et d'actions d'éclat. Après la retraite du ministre de la marine Fleurieu, Louis XVI offrit le ministère à Bougainville, qui le refusa. Resté en France dans le cours de la révolution, il fut arrêté en 1793. Le conseil des cinq cents le présenta comme candidat au directoire en 1797, en concurrence avec M. Barthélemy. Après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il entra au Sénat conservateur, et il en fut nommé secrétaire le 25 mars 1800. Ses ouvrages sont, I. *Voyage autour du monde en* 1766 *et* 1769, Paris, 1771, in-4°, fig., 2[e] édition, 1772, 2 vol. in-8°., fig. Ce voyage est écrit d'une manière aussi agréable qu'instructive. II. *Mémoire sur la navigation ancienne et moderne*. III. Plusieurs *Mémoires* et *Poésies* dans différens recueils. Bougainville est mort à Paris en 1811. Ses restes ont été déposés au Panthéon.

BOUIS (le baron de), né en Champagne et mort sur la fin du 18[e] siècle, a publié, I. *Le Parterre géographique et historique*, 1736; nouvelle édition, 1753, 2 vol. in-12. II. *Le nouveau jeu du Solitaire géométrique*, 1753. III. *Syllabaire des pauvres pour apprendre à lire aux enfans sans qu'ils y pensent*, 1774, in-8°.

BOUQUET (Henry), brave officier, nommé lieutenant-colonel dans l'armée anglaise en 1756, fut envoyé en 1763, par le général Amshert, du Canada avec des munitions de guerre et des provisions pour secourir le fort de Pitt. Pendant sa marche, il fut attaqué par un corps considérable d'Indiens, les 5 et 6 août de cette année; mais, par une manœuvre savante et le courage déterminé de ses troupes, il les défit et atteignit le fort quatre jours après cette action. L'année suivante, envoyé du Canada à la tête d'une expédition contre les Indiens de l'Ohio, il réduisit un corps de Shawanèse, de Delawares et autres Indiens, à la nécessité de faire la paix à Tuscarawas. Il mourut à Pensacola en février 1766, avec le grade de brigadier général. Thomas Hutchins a publié à Philadelphie, en 1765, une Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio, faite en 1764, avec cartes et planches.

BOURDON (Louis-Gabriel), né à Versailles en 1741, a occupé pendant trente ans et jusqu'à l'époque de la révolution, une place de secrétaire-interprète du roi attaché au département des affaires étrangères. Né avec le goût de la littérature, il y a consacré ses momens de loisir. Il est auteur des ouvrages suivans: I. *Les Mânes de Flore*, Paris, 1773, in-12. Elégie composée à l'occasion de la mort de sa femme, dans laquelle il y a de la chaleur et de la sensibilité. II. *Les Enfans du pauvre diable*, ou *mes Echantillons*, Paris, 1776, in-16. Recueil de pièces fugitives. III. *Lettres à Emma*, en vers, Paris, 1784, in-8°. IV. *Voyage d'Amérique*, Dialogue en vers avec des notes, Paris, 1786, in-12. Il y persiffle avec assez de gaîté, certains systèmes scientifiques. Il a composé encore un grand nombre de *Chansons* et de *Poésies*

détachées, et quelques *Comédies* de société. On trouve dans ses vers de la grace et de la facilité. Il est mort à Versailles en 1795.

BOURGOING (le chevalier de), ancien ambassadeur à la cour de Suède, et membre de l'institut impérial. Après avoir résidé 9 ans à Madrid, comme secrétaire de M. de Montmorin, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Hambourg. Envoyé en 1792, en qualité de ministre près de la cour d'Espagne, il éprouva beaucoup d'obstacles avant d'y être reconnu; mais M. d'Aranda ayant remplacé au ministère le comte de Florida-Blanca, Bourgoing fut enfin admis comme envoyé de Louis XVI. Au mois de janvier 1793, il fit paroître l'exposé de sa conduite, et dit que sa position éloignée ne lui permettant pas de juger du gouvernement, il s'étoit empressé de prêter le serment de liberté et d'égalité, aussitôt qu'il avoit appris le renversement du trône. Il proposa à la cour de Madrid de s'unir à la république française. Rappelé au moment de la guerre avec l'Espagne, il ne fut plus employé, et s'occupa de la rédaction d'un journal. Après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il se vit rappelé dans la carrière diplomatique, et fut nommé à la fin de l'année ambassadeur à Copenhague, d'où il fut envoyé le 1er avril 1801, à la cour de Stockolm, en la même qualité. Il recueillit les suffrages des amis des arts de cette ville, et l'académie de peinture et sculpture lui délivra un diplôme de membre honoraire. Il fut rappelé en 1804 de son ambassade, lors des premières divisions survenues avec cette puissance; il est mort à Dresde le 20 juillet 1811. Bourgoing étoit instruit et bon littérateur. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Nouveau voyage en Espagne* ou *tableau actuel de cette monarchie*; Paris, 1789, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage eut du succès, et on en fit plusieurs éditions. II. *Cri de l'opinion publique pour la paix*, 1796, in-8°. III. *Second cri*, 1796, in-8°. IV. *Coup d'œil politique sur l'Europe à la fin du 18e siècle*; Paris, 1801, 2 vol. in-8°. V. Des *Mémoires* politiques, etc., dans les journaux.

I. BOURNE (Richard), missionnaire chez les Indiens, à Marshpée, fut un des premiers émigrans de l'Angleterre qui s'établirent à Sandwich. C'étoit un homme religieux, tournant toute son attention et ses pensées vers les Indiens, à l'est et au sud; il forma la résolution de leur annoncer les bienfaits de l'Evangile. Il se rendit à Marshpée, à quelques milles au sud. Les premières nouvelles que l'on eut de lui sont de 1658, époque à laquelle il étoit dans cette ville; ayant obtenu une connoissance suffisante du langage des Indiens, il entra dans le service divin en qualité de missionnaire, et s'y livra avec ardeur. Le 17 août 1670, il fut ordonné pasteur d'une église indienne à Marshpée, établie par ses propres disciples et par ceux qu'il avoit convertis; cette solennité fut célébrée par les respectables Eliot et Cotton. Il mourut à Sandwich, vers l'année 1685, ne laissant d'autre successeur dans le ministère qu'un Indien, nommé Simon Popmonet. Bourne a mérité un souvenir honorable, non-seulement pour ses efforts et son zèle à instruire les Indiens des maximes de l'Evangile; mais encore pour les soins qu'il prit de leurs intérêts temporels :

ayant réfléchi qu'il s'efforceroit en vain de propager parmi eux le christianisme, aussi longtemps qu'ils n'auroient pas de territoire où ils pourroient fixer leurs habitations et jouir de la paix, peu de temps après l'année 1660, il obtint à ses propres frais la concession de Marshpée, de Quachatisset et autres endroits vers le sud de la mer indienne. Ce territoire, selon M. Hawley, étoit parfaitement choisi pour y établir une ville indienne, étant situé sur le Sund, en face des vignobles de Martha, entre des gorges et bien arrosée. Après la mort de Bourne, son fils Shearjashab Bourne, écuyer, lui succéda dans l'héritage de Marshpée, où il demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1720. Ayant sollicité avec succès de la cour de Plimouth la ratification de la concession faite aux Indiens, personne n'eut le droit d'acquérir le plus petit lot de terre, sans en avoir obtenu le consentement de tous les Indiens, quand bien même on auroit obtenu le consentement de la cour générale. Ce fut ainsi que le fils étendit et consolida les projets de son père, en veillant sur les intérêts des Aborigènes. On trouve dans les recueils de Gookin, une *Relation des établissemens des Indiens dans le comté de Plimouth*, etc.

II. BOURNE (Joseph), missionnaire chez les indiens, étoit fils d'Ezra Bourne, écuyer de Marshpée, et petit-fils de Shearjashab Bourne, écuyer, lequel avoit succédé à son père dans la surintendance des Indiens, (dignité égale à celle des évêques). Ezra Bourne fut chef de justice de la cour des plaids-communs, et mourut en septembre 1764, dans la 88e année de son âge. Son fils, Joseph Bourne, prit ses grades au collége de Harvard en 1722. Il fut ordonné à Marshpée en qualité de successeur de Simon Popmonet le 26 novembre 1729. Il renonça à sa mission en 1742; et se plaignit beaucoup des mauvais traitemens que l'on faisoit éprouver aux Indiens, et de la négligence des commissaires à le secourir et le protéger. Il eut pour successeur un Indien, nommé Salomon Briant; mais il continua de prendre intérêt à la cause dans laquelle il s'étoit engagé, et aida son successeur M. Hawley. Il termina ses jours en 1787.

BOURS (Pierre), ministre épiscopal à Marblehead, né à Newport, prit ses grades au collége de Harvard en 1747. Après s'être établi à Marblehead, il s'acquitta avec fidélité des devoirs de sa charge pendant neuf années, et enseigna la doctrine de l'Evangile avec ferveur, appuyant la vérité de ses paroles par la pureté de sa vie; il mourut le 24 février 1762, à l'âge de 36 ans.

BOUZARD ou plutôt Boussard (Jean-André), né au Bourg-d'Eau, près Tréport, maître hâleur à Dieppe, mérite une place honorable dans un dictionnaire historique, où figurent tant de personnages qui ont moins de titres à la reconnoissance publique. En 1777, un bâtiment chargé de sel venant de la Rochelle, monté de huit hommes d'équipage et de deux passagers, voulant entrer dans le port de Dieppe, en fut repoussé par l'impétuosité du vent et l'agitation de la mer. Les pilotes côtiers voulant diriger son entrée, essayèrent en vain de sortir. Bouzard, s'appercevant que le navire faisoit une fausse manœuvre qui augmentoit le danger, essaya de

le diriger à l'aide du porte-voix ; mais l'obscurité de la nuit, le bruit des vagues et du vent empêchèrent le capitaine de voir et d'entendre : le navire échoua, et l'équipage alloit périr, quand Bouzard, malgré les représentations et l'impossibilité apparente de réussir, fait emmener sa femme et ses enfans qui veulent le retenir, se fait ceindre d'une corde, dont un bout étoit attaché sur la jetée, et s'élance au milieu des vagues en furie pour porter à ces malheureux un cordage avec lequel on put les amener à terre. Plusieurs fois rejeté sur le rivage et roulé violemment sur le galet, il ne se décourage pas : une vague l'entraîne sous le navire ; on le croyoit mort ; il en rapporte un matelot qui avoit été précipité du bâtiment, repart, et après des efforts incroyables atteint le navire, y jette un cordage au moyen duquel furent amenés tous ceux qui purent le saisir. Bouzard, content du succès, se traîne tout meurtri à sa cabane ; là il tombe en foiblesse : à peine ranimé, il apprend qu'on entend encore des cris sur le navire, retourne à la mer et rapporte encore un des passagers qui n'avoit pu saisir le cordage. Le ministre Necker s'empressa d'écrire à Bouzard que le roi lui accordoit une gratification de mille francs, et une pension de trois cents francs. La lettre commençoit par ces mots : *brave homme*, et la voix publique s'empressa de le désigner par cette qualification qu'on retrouve au bas de sa gravure. Etant venu à Paris, Louis XVI l'accueillit et le fit manger à sa table. Bouzard, qui avoit tant de fois arraché à la mort des personnes sur le point de périr, étoit surpris de l'importance qu'on attachoit à une action qui lui paroissoit si naturelle. Le *brave homme* mourut à Dieppe en 1795, à 61 ans. Jean-Joseph-Louis Bouzard, digne fils d'un tel père, et comme lui maître hâleur à Dieppe, lui a succédé pour le courage et la probité. En 1810, il avoit les certificats de 75 personnes auxquelles, à diverses époques, il avoit sauvé la vie. L'empereur l'a décoré de la croix de la légion d'honneur ; et dans cette ville où se sont maintenues la piété et les bonnes mœurs, Bouzard jouit de l'estime publique, au sein d'une famille patriarchale où la vertu est héréditaire.

BOWDOIN (Jacques), docteur en droit, gouverneur de Massachussetts, philosophe et homme d'état, naquit à Boston le 18 août 1727 de Guillaume Bowdoin, riche marchand. Son père qui étoit français, après la révocation de l'édit de Nantes, s'enfuit de sa patrie avec les protestans persécutés en France, et se rendit d'abord en Irlande, et ensuite à la nouvelle Angleterre. En 1688, il descendit à Falmouth, maintenant Portland, dans la baye de Casco, où après avoir résidé deux années, il alla à Boston en 1690. Il est remarquable que le lendemain du jour de son départ, les habitans de la Baye de Casco furent massacrés par les Indiens. Il étoit étranger ; ses propriétés étoient d'abord peu étendues ; mais par son industrie et sa persévérance, il acquit par la suite des biens considérables. Bowdoin prit ses grades au collége de Harvard en 1745. Pendant son séjour à l'université, il se distingua par son génie et son infatigable application à ses études. Sa modestie, sa politesse et sa bienveillance donnèrent à ses amis l'assurance qu'il ne prostitueroit pas ses talens, et que son éléva-

tion future ne seroit pas employée à des succès injustes. A l'âge de 21 ans, il fut en possession d'une fortune considérable, que son père lui avoit laissée par sa mort, arrivée le 4 septembre 1747. Il se vit alors dans la situation la plus dangereuse et la plus contraire à ses progrès dans la littérature et l'étude de la morale; mais cette cause puissante, qui ralentit les efforts du commun des hommes, ne put exercer aucune influence sur lui, et il adopta un système qui avoit toute la maturité de la sagesse, en combinant avec les plaisirs de la vie domestique et sociale, la continuation de ses études, afin de perfectionner ses connoissances. A l'âge de 22 ans, il épousa la fille de Jean Erving, écuyer, et se livra dès-lors à un système de recherches scientifiques et littéraires, qu'il continua tout le reste de sa vie. En 1753, élu représentant des citoyens de Boston à la cour générale, il y commanda l'admiration par sa science et son éloquence. Il y resta jusqu'en 1756; époque à laquelle il fut nommé membre du conseil; déjà connu avantageusement de ce corps, il y défendit la cause de son pays avec une habileté et un patriotisme qui ne se démentirent jamais dans les discussions qui devinrent l'origine, et les fondemens de la révolution de l'Amérique. Les gouverneurs Bernard et Hutchinson ont avoué et fait sentir dans leurs lettres confidentielles au ministère d'Angleterre, tout le poids de son opposition contre leurs mesures. En 1769, le gouverneur Bernard refusa d'approuver son élection, lorsqu'il eût été nommé membre du conseil, ce qui n'empêcha pas les habitans de Boston de l'élire de nouveau pour leur représentant en 1770. Hutchinson qui, dans cette année même, avoit succédé à la place de gouverneur, lui permit de prendre séance sur les bancs du conseil et dans les bureaux, par la raison, disoit-il, dans ses lettres officielles « que son opposition à nos mesures sera moins préjudiciable au conseil, que dans la chambre des représentans. » En 1775, époque la plus critique et la plus importante pour l'Amérique, il fut nommé président du conseil de l'état de Massachussetts, et conserva cette place jusques au moment d'adoption de la constitution de cet état en 1780. Nommé président de la convention; il fournit à la constitution plusieurs articles importans, qui prouvent ses connoissances en politique. En 1785, après la résignation de Hancock, il fut nommé gouverneur de Massachussetts, et réélu l'année suivante. Dans cette place, sa sagesse, sa fermeté et son inflexible intégrité furent admirables. Il se trouva placé à la tête du gouvernement, à la période la plus malheureuse, après la révolution. L'influence soudaine des objets de luxe apportés de l'étranger avoit épuisé le pays de ses espèces courantes, tandis que le poids des taxes occasionnées par la guerre, étoit devenu pour le peuple un fardeau accablant. Cet état de souffrance éveilla le mécontentement, et un certain esprit de discorde fut combiné par des sociétés non permises, qui s'entendoient ensemble pour agir contre la législature. Un des grands sujets de plainte avoit pour objet l'administration de la justice; ce fut contre les avocats et contre les cours de justice, que le peuple manifesta le plus de mécontentement. En plusieurs

occasions ; les juges furent opprimés et troublés dans l'exercice de leurs fonctions par la populace, d'autant plus audacieuse, que le gouvernement ne prenoit que des demi - mesures, et que tous les moyens employés par les mécontens, avoient alors pour objet d'opérer le renversement de la constitution. Il devint nécessaire de maîtriser par la force cet esprit d'insurrection ; en conséquence, le gouverneur Bowdoin ordonna de prendre les armes à plus de 4000 hommes de la milice, qui furent soumis au commandement du vieux général Lincoln : comme le trésor ne permettoit pas de mettre cette force en activité, un certain nombre d'habitans de Boston, ayant le gouverneur à la tête de la liste des souscripteurs, completta en peu d'heures une somme suffisante pour faire face à l'expédition proposée ; cette mesure décisive sauva le gouvernement du mépris dans lequel il étoit près de tomber, et devint le salut de la république. L'insurrection dangereuse de Shays fut étouffée. Le gouverneur Bowdoin fut remplacé en 1787 par M. Hancock, et ce changement fut probablement le fruit des tentatives des mécontens, qui pouvoient espérer plus de clémence sous un nouveau magistrat. Bowdoin mourut à Boston, le 6 novembre 1790, à l'âge de 64 ans. Ce gouverneur, homme savant, ami généreux et constant de la littérature, souscrivit avec libéralité pour le rétablissement de la bibliothèque du collége de Harvard, qui avoit été consumée par les flammes. Il fut nommé membre de la corporation en l'année 1779. Mais, des devoirs plus importans le déterminèrent à résigner cette place en 1784. Cependant, il conserva de l'affection et témoigna toujours beaucoup de zèle pour les intérêts du collége, et lui légua 400 livres sterling, dont les intérêts devoient être employés à encourager et à récompenser les étudians qui se seroient distingués dans le cours de l'année. L'académie américaine des sciences et des arts qui fut formée à Boston le 4 mai 1780, dans un temps où ce pays étoit dans la plus profonde détresse, fut établie par son crédit, et devint l'objet constant de ses soins ; il en fut le premier élu président, et conserva ce titre jusqu'à sa mort. Il légua à l'académie, outre sa bibliothèque composée de plus de 1200 volumes dans toutes les langues et sur toutes les branches des sciences et des arts, une somme de 100 liv. sterl. Il fut aussi un des fondateurs et le président de la banque de Massachussets, ainsi que de la société d'humanité de cette même province. La réputation littéraire du gouverneur Bowdoin lui mérita ces honneurs, qui ne sont ordinairement accordés qu'aux hommes les plus distingués par leurs talens. Docteur-ès-lois dans l'université d'Edimbourg, il étoit également membre des sociétés royales de Londres et de Dublin. Le savant Bowdoin a publié un *Discours philosophique* adressé, en séance publique, à l'académie américaine des sciences et des arts de Boston, le 8 novembre 1780, quand il en fut nommé président ; il a été imprimé à la tête du premier volume des Mémoires de l'académie. On lui doit encore plusieurs autres *ouvrages* dont l'académie a enrichi ses Mémoires, et dans lesquels on a remarqué un goût peu commun et des talens pour les recherches astronomiques. La liste de ses

œuvres offre des *Observations* sur une hypothèse ayant pour objet de résoudre le phénomène de la lumière, suivies de nouvelles *observations* incidentelles tendant à montrer les propriétés hétérogènes de la lumière et celles du fluide électrique par leur union : *Observations sur la lumière et le dépérissement de cette matière dans le soleil et dans les étoiles fixes, par l'effusion constante de la lumière qui s'en détache ; Observations tendant à prouver, par les phénomènes et par l'Ecriture sainte, l'existence d'une sphère* ou *orbe*, qui environne toute la matière, laquelle paroît être nécessaire pour la préserver d'une ruine à laquelle, sans le secours d'un tel contrepoids, elle semble exposée par la gravitation. Il suppose que la couleur bleue répandue dans les cieux, est un corps réel et concave, qui embrasse toute la nature visible; que la voie lactée et les taches lumineuses que nous distinguons dans les cieux, sont des ouvertures dans cet orbe, à travers lesquelles la lumière des sphères extérieures parvient jusqu'à nous; et qu'ainsi on peut se former une idée de sphère en sphère et de systèmes en systèmes, de la grandeur infinie et incommensurable des œuvres de Dieu. Cette hypothèse est assez ingénieuse.

BOYD (Guillaume), ministre de Lamington, dans le New-Jersey, descendant d'une famille originaire de l'Ecosse, qui émigra dans la Pensylvanie, naquit dans le comté de Francklin en 1758. Ayant perdu son père à l'âge de 15 ans, il alla faire ses études au collége de Princeton, en 1778, sous la présidence de M. Witherspoon. Après avoir continué sa théologie sous le docteur Allison de Baltimore, il commença à prêcher l'Evangile. Ses talens lui auroient procuré un sort digne d'envie; mais né sans ambition, il étoit effrayé de ses succès; son désir fut de vivre avec piété et de prêcher d'une manière apostolique. Craignant, dans une ville, les effets de la corruption, il préféra de se fixer à Lamington, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mai 1808. Aucun de ses sermons n'a été imprimé.

BOYLSTON (Zardiel), membre de la société royale de Londres, savant médecin, né à Brookline, état de Massachussets, en 1680, introduisit le premier l'inoculation de la petite-vérole en Amérique. Après avoir reçu une excellente éducation, il étudia la médecine sous M. Cutler, savant médecin et chirurgien à Boston. En peu d'années, la pratique de son art qu'il exerça avec distinction, lui procura une grande fortune. En 1721, la petite-vérole déploya ses ravages à Boston; et pendant les instans de son éruption, elle devint mortelle; semblable à la peste, elle semoit par-tout la terreur et la désolation. Cette calamité n'avoit pas exercé sa maligne influence dans la ville depuis l'année 1702, pendant laquelle, ainsi qu'en 1622, elle emporta beaucoup de monde, quoiqu'elle ait été encore moins funeste qu'en 1678. Au moment où ce fléau reparut, le révérend docteur Cotton Mather, qui avoit lu dans un volume des transactions philosophiques, deux relations des usages de l'orient, l'une de Timonius de Constantinople, et la seconde de Pylarinus, consul de Venise à Smyrne, qui offroient des détails

sur l'usage et la pratique de l'inoculation contre la petite-vérole, conçut le projet d'introduire ce système à Boston. En conséquence, il adressa le 6 juin, une lettre aux médecins de Boston contenant les détails du procédé de l'inoculation, contre la petite-vérole, extraits des Transactions philosophiques; il les invitoit à s'assembler et à prendre l'objet en considération. Cette demande ayant été négligée, il écrivit séparément au docteur Boylston le 24 juin, en lui envoyant tous les renseignemens qu'il avoit pu rassembler, dans l'espérance qu'il voudroit bien saisir ce nouveau moyen de conserver la vie humaine. Quand il pouvoit trouver une occasion favorable de soulager ou diminuer les maux de la vie, il n'hésitoit pas de s'élever avec force contre les préjugés et les abus. Cette opération étoit tout-à-fait nouvelle pour l'Amérique; et l'on ignoroit encore qu'elle avoit été introduite et pratiquée en Europe; néanmoins, il se détermina à en faire l'essai. Le 26 juin, il inocula d'abord son fils Thomas, qui n'avoit que 6 ans, avec deux de ses domestiques. Encouragé par le succès de cette expérience, il commença à l'étendre au dehors. Les autres médecins firent prévaloir leur opinion contre l'inoculation, disant qu'elle introduisoit la malignité dans le sang; et les élus (corps des bourgeois) de Boston, la défendirent en juillet; mais ces découragemens ne ralentirent point le zèle de Boylston: cependant le préjugé étoit à la veille de triompher des bienfaits d'une opération salutaire, si le clergé n'avoit fait des démarches en faveur du projet. Six des ministres les plus respectés de Boston, profitèrent de leur crédit pour la faire admettre; le respect dû à leur caractère, et la confiance que l'on avoit dans leur sagesse, suffirent à peine pour protéger cette lumière naissante, et empêcher qu'elle ne fut éteinte. Le peuple étoit dans l'erreur; ils en triomphèrent. Pendant l'année 1721 et le commencement de l'année suivante, le docteur Boylston inocula 244 personnes à Boston et dans les villes environnantes: trente-neuf furent inoculées par les autres médecins; en totalité, 286. Six moururent. Pendant la même période, sur 5759 personnes qui avoient eu la petite-vérole et qui avoient été traitées suivant les procédés ordinaires, il en mourut 844. L'utilité de cette découverte fut alors établie, et son succès encouragea, de plus en plus, son introduction en Angleterre, dans ce pays où elle n'avoit été tentée que sur peu de personnes, la plupart desquelles étoient des condamnés. Dans la continuation de sa bonne œuvre, le docteur Boylston se vit forcé de résister, non-seulement à la plus virulente, mais encore à la plus dangereuse opposition. Le docteur Douglas, Ecossais, homme violent et entêté dans ses opinions et dans ses préjugés, rassembla tous les moyens imaginables pour anéantir l'usage qui venoit d'être introduit. Un de ses argumens étoit « que c'étoit un crime qui devoit être considéré comme un empoisonnement, en ce qu'il répandoit l'infection dans l'air, et que ce délit se trouvoit prévu par le Code pénal d'Angleterre. » Dans les pamphlets qui furent publiés en 1721 et 1722, plusieurs raisonnemens sont spécieux. Le passage suivant nous donnera une idée fidèle de l'esprit du temps. « Répandre partout une

contagion mortelle, qui a pour objet de propager au dehors des flèches et la mort! Si un homme lançoit volontairement une bombe dans une ville, qu'il y brûlât une maison, ou qu'il y tuât un homme, ne devroit-il pas mourir? Je ne vois pas comment nous pourrions nous excuser de commettre une si grande impiété, quand le peuple et les ministres, par des cris lamentables, adressent des supplications au Dieu tout puissant pour l'admission de la petite vérole, et que, dans le même temps, certaines personnes introduisent des instrumens pour l'inoculation, et des bouteilles d'une humeur empoisonnée propre à infecter tous ceux qui sont dans la résolution de s'y soumettre; d'où nous pouvons aussi naturellement concevoir que l'infection se répandra, qu'il y a une certitude absolue de se rompre les os en se précipitant la tête la première du haut d'une tour. Se peut-il qu'un homme infecte une famille dans la ville, le matin, et que le soir il demande à Dieu qu'il daigne suspendre les progrès de la contagion? Il paroissoit constant à plusieurs, et douteux seulement à un petit nombre, que, comme la petite vérole étoit un châtiment de Dieu pour les péchés du peuple, ce seroit provoquer sa colère que d'en éviter les terribles effets. Ils soutenoient que l'inoculation étoit un empiétement sur les prérogatives de Jehovah, qui avoit le droit de frapper et de guérir; et que, comme la vie de l'homme avoit un cours dont la durée étoit déterminée sur la terre, il devenoit inutile de retarder les approches de la mort.» Le peuple devint si furieux et si exaspéré, qu'il n'y avoit, pour le docteur Boylston, aucune sûreté à sortir le soir; mais son caractère froid et déterminé le rendit persévérant. Il étoit intimement persuadé qu'il étoit dans la ligne de son devoir; il ne trembloit pas devant la crainte des maux qui pouvoient lui arriver. Quand sa famille étoit alarmée pour sa sûreté, il lui rappeloit qu'il étoit résigné. La fureur du peuple devint si grande, que pendant la nuit, il fut lancé une grenade enflammée, dans la chambre de Walter, ministre de Roxbury, qui avoit été inoculé en particulier dans la maison de son oncle, le docteur Mather de Boston. Cependant la bombe n'avoit pas été remplie de poudre, mais d'un mélange de matières bitumineuses et de souffre. Si le docteur Boylston étoit allé à cette époque en Angleterre, il y auroit accumulé une fortune immense, par son talent rare à traiter la petite vérole. Il ne s'y rendit néanmoins qu'en 1725, époque où l'inoculation y étoit devenue commune. Il fut nommé membre de la société royale; et eut la satisfaction de voir le triomphe de l'inoculation, et d'apprendre que l'Amérique, sa patrie, le comptoit au nombre des bienfaiteurs de l'humanité; revenu sur ses domaines, il y mourut le 1er mars 1766, à l'âge de 87 ans. Son éloge a été gravé sur sa tombe. Il a publié des *Détails* sur la transplantation de l'inoculation en Amérique, en 1721; plusieurs *articles* dans les Transactions philosophiques, et un *ouvrage* sur l'Inoculation de la petite vérole, etc., dédié à la princesse de Galles, Londres, 1726. (Art. additionnel à celui du t. III.)

II. BOYLSTON (Nicolas), bienfaiteur du collége de Harvard; mourut à Boston le 18

août 1771, à l'âge de 55 ans. On voit son portrait dans la chambre de la philosophie du collége. Il étoit au moment de se retirer du commerce où il s'étoit enrichi, et de jouir des fruits de son industrie lorsqu'il mourut. Il légua a l'université de Cambridge 1500 livres sterlings, pour y fonder une chaire de rhétorique et d'éloquence. Cette somme fut payée par ses exécuteurs testamentaires au trésorier du collége le 11 février 1773; et cette somme, en y comprenant les intérêts accumulés, s'éleva à 23,208 dollars, avant d'avoir été placée selon les ordres du testateur. L'honorable Jean Quincy-Adams, fils du président Adams, et alors sénateur des Etats-Unis, fut installé le 12 juin 1806, avec le titre de professeur de la chaire de rhétorique et d'éloquence, fondée par Nicolas Boylston, dans le collége de Harvard.

III. BOYLSTON (Jean), marchand de Boston, second fils du docteur Zardiel Boylston, résida en Angleterre, pendant les dernières années de sa vie, et mourut à Bath, le 17 janvier 1795, à l'âge de 80 ans. Il a laissé une fortune considérable, dont il a légué une grande partie à sa ville natale.

BOYVE (Jonas), né à Neufchâtel en Suisse, en 1654, mort en 1739 à Fontaine dont il étoit ministre, a laissé en manuscrit les *Annales de Neufchâtel et Vallangin*, 3 vol. in-folio. On en fait beaucoup de cas. — Jérôme-Emmanuel, son petit-neveu, conseiller d'état et chancelier du roi de Prusse, est auteur d'un excellent ouvrage, intitulé, *Recherches sur l'indigénat helvétique de la principauté de Neufchâtel et de Vallangin*, Neufchâtel, 1778, in-8°.

BOZZINI, médecin, mort à Francfort en 1809, étoit un homme de génie. Il est l'inventeur du *Conducteur de la lumière pour le corps humain*. En 1807, il publia sur ce sujet un *ouvrage* in-fol. avec figures, qui fit beaucoup de sensation.

BRACKETT (Joshus), président de la société médicale de New-Hampshire, né à Greenland (état de New-Hampshire), en mai 1733, prit ses grades au collége de Harvard en 1752. Il continua ensuite à étudier la théologie et se mit à prêcher; mais la foiblesse de sa santé, le détermina à étudier la médecine. Après une vie entièrement consacrée à l'exercice de toutes les vertus, il mourut à Portsmouth le 17 juillet 1802. Il se distingua par son zèle et son activité dans la cause de l'indépendance américaine, il devint membre du comité de sûreté pendant la guerre de la révolution. La société médicale dans l'état de New-Hampshire, lui est redevable de son établissement; il lui donna cent cinquante volumes pour fonder sa bibliothèque; et rédigea des minutes des maladies importantes qu'il avoit eu occasion de traiter.

BRADBURY (Théophile), juge de la cour supérieure de Massachussetts, prit ses grades au collége de Harvard en 1757. Ses premières années furent consacrées avec succès à la profession d'avocat. Il renonça aux émolumens qu'il recevoit de ses cliens, pour accepter la place de juge, qu'il remplit avec autant d'exactitude que d'équité. Une

maladie subite l'emporta le 6 septembre 1803, à l'âge de soixante-trois ans.

BRADDOCK (Edouard), major-général, et commandant en chef des forces anglaises en Amérique, arriva dans la Virginie avec deux régimens d'irlandais en février 1755. Le plan des opérations militaires ayant été arrêté en avril, par une convention de plusieurs gouverneurs à Alexandrie, il entreprit de conduire en personne l'expédition contre le fort du Quesne. Ayant éprouvé beaucoup de délais et de lenteurs, par la difficulté de s'ouvrir des routes, le général se détermina à avancer avec rapidité à la tête de 1200 hommes, laissant les gros et lourds bagages aux soins du colonel Dunbar, qui devoit le suivre à marches lentes et faciles. Il atteignit le Monongahéla le 8 de juillet; le jour d'après il se proposoit d'investir le fort. En conséquence, il fit dès le matin toutes ses dispositions. On lui donna le conseil de faire avancer les compagnies de troupes provinciales, vers le front, afin de nettoyer les bois et de se bien assurer s'il n'y avoit pas d'embuscades. Mais plein de mépris pour les troupes provinciales et pour l'ennemi (les Français), il dédaigna de suivre un conseil salutaire. Trois cents hommes de troupes anglaises, régulières, composoient son avant-garde; elle fut soudain attaquée à la distance d'environ sept milles du fort, par une ennemi invisible, caché par la hauteur des herbes. Bientôt toute l'armée fut jettée dans la confusion : ce brave général eut recours à tous les moyens possibles pour rallier ses troupes rompues et dispersées par un feu nourri et terrible, sur le même champ où il avoit été lui même attaqué; mais ses efforts furent sans succès; avec un tel ennemi, dans une telle situation, il étoit nécessaire d'avancer ou de reculer; tous ses officiers à cheval, excepté son aide de camp, le général Washington, furent tués; et après avoir perdu trois chevaux sous lui, il reçut une blessure mortelle. L'armée en déroute s'enfuit avec précipitation vers le camp de Dunbar, éloigné d'environ 40 milles, où Braddock qui avoit été relevé du champ de bataille, fut transporté dans un tombereau; il mourut de ses blessures. De 85 officiers, 64 furent tués, et la perte des soldats de ligne se monta à environ 700 hommes. Ce désastre fut le résultat du mépris d'un avis sage.

I. BRADFORD (Guillaume), second gouverneur de la colonie de Plymouth, et l'un des premiers fondateurs de la Nouvelle-Angleterre, né à Ansterfield, village situé au nord de l'Angleterre, en 1588, fut élevé dans les travaux de l'agriculture. Son héritage paternel étoit considérable, mais il n'avoit pas reçu une meilleure éducation que celle des enfans de laboureurs. A l'âge de douze ans, son esprit fut sérieusement touché à la lecture des saintes Ecritures; une maladie assez longue contribua à le préserver des folies de la jeunesse. Il fut confirmé dans ces bonnes dispositions par son assiduité auprès du ministère de M. Richard Clifton. A mesure qu'il avançoit en âge, il sentit accroître sa passion de devenir un sectaire; mais telle étoit sa fermeté, qu'il supporta de bon cœur les froideurs de ses parens et les railleries de ses voisins, et se lia

de lui-même à l'Eglise présidée par M. Clifton et par M. Robinson, sans craindre la persécution qu'il prévit que cette conduite lui feroit éprouver. Persuadé que plusieurs pratiques de l'Eglise anglicane étoient contraires à la parole de Dieu, il résolut fortement de préférer le culte des chrétiens à tous les avantages temporels qui auroient pu résulter pour lui, s'il avoit voulu faire ployer sa conscience sous les opinions des autres. Dans l'automne de 1607, à l'âge de dix-huit ans, il fut membre de la société des presbytériens qui firent une tentative pour se rendre en Hollande, où le génie du commerce avoit établi la liberté et la tolérance des opinions religieuses; mais le maître du vaisseau les trahit, et ils furent jetés dans les prisons de Boston, dans le comté de Lincoln. L'année suivante il fit une nouvelle tentative, qui n'eut aucun succès. A la fin il effectua son projet, et joignit ses frères à Amsterdam. Là il se mit en apprentissage chez un protestant français, qui lui enseigna l'art de teindre la soie. Quand il eut atteint l'âge de vingt-un ans, et qu'il eut été mis en possession de ses domaines en Angleterre, il les convertit en argent, se livra au commerce, et y fut heureux. Après une résidence d'environ dix années en Hollande, Bradford concourut au projet de transporter l'Église anglaise de Leyde en Amérique, qui fut formée par les Anglais de cette société, aidés des soins de Robinson. Il s'embarqua pour l'Angleterre le 22 juillet 1620, et le 6 septembre il mit à la voile de Plymouth avec la première compagnie. Tandis que le vaisseau étoit à l'ancre dans le port du cap Cod, il fut un des premiers qui s'exposèrent aux plus grands dangers dans la recherche du lieu le plus propre à établir une colonie. Avant qu'il eût été possible de trouver un lieu convenable, son épouse tomba dans la mer et se noya. Peu de temps après la mort du gouverneur Carver à Plymouth, arrivée le 5 avril 1621, Bradford fut élu gouverneur à sa place; à cette époque il avoit trente-trois ans. Isaac Allerton fut nommé par le peuple son assistant, non qu'ils fussent persuadés qu'ils lui devoient moins de confiance qu'à Carver, qui avoit commandé seul, mais seulement à cause de sa foible santé. Un des premiers actes de son administration fut l'envoi d'une ambassade à Massasoit; elle avoit pour objet de confirmer l'alliance avec les Indiens Sachem, de se procurer du blé pour les semailles de la saison prochaine, et de connoître le pays. Ce fut un bien pour la colonie d'avoir conservé l'amitié de Massasoit, car son influence étoit étendue. En conséquence de son estime pour les nouveaux habitans, neuf Indiens Sachem vinrent en septembre à Plymouth, et se reconnurent volontairement les sujets du roi Jacques. Dans le même mois on envoya des gens pour explorer la baie de Massachussetts. Ils descendirent sous une ouverture ou caverne, que l'on croit être la montagne de Copp à Boston, où ils furent accueillis avec bonté par Obbatinewa, qui leur fit la promesse de les assister contre les Squaw Sachem. A leur retour ils firent un rapport si avantageux de ce pays, que le peuple se désola d'avoir fixé son établissement à Plymouth; mais alors il n'étoit plus en son pouvoir de changer de lieu. Au commencement de 1622

la colonie commença à ressentir les horreurs de la famine; elle fut occasionnée par l'arrivée des nouveaux colons qui étoient venus dénués de provisions. Dans le moment même où leur détresse étoit à son degré le plus extrême, on reçut un message menaçant de Canonicus, Sachem de Narragauset, exprimé par le présent d'un faisceau de flèches nouées avec la peau d'un serpent. Le gouverneur répondit en leur envoyant la peau du serpent remplie de poudre et de balles. Cette prompte et ingénieuse réplique termina la correspondance : les Narragausets furent si intimidés, qu'ils retournèrent la peau du serpent sans même oser en examiner le contenu. Cependant il fut jugé nécessaire de fortifier la ville; ce travail fut exécuté par le peuple, dans le moment où il gémissoit sous les rigueurs de la famine. Pendant quelque temps il ne se nourrit que des produits de la pêche. Dans cette cruelle extrémité, le gouverneur Bradford recueillit les avantages de son alliance avec les Indiens, et de leur amitié. Il fit chez eux plusieurs voyages, et se procura par ce moyen du blé et des haricots, dont il fit en échange une provision considérable d'objets d'Europe, qui furent apportés par deux vaisseaux dans le mois d'août; et il les reçut des planteurs contre des chapeaux. La quantité totale de blé et de fèves que l'on avoit achetés, se monta à vingt-huit barriques de 240 pintes; mais des avantages bien plus importans encore devinrent le résultat des sages dispositions du gouverneur Bradford, pour se conserver l'amitié des naturels du pays. Pendant la maladie de Massasoit, dans le printemps de 1623, M. Winslow fut envoyé par lui, avec des cordiaux qui contribuèrent à son rétablissement. En retour de cette attention bienveillante, le Sachem reconnoissant découvrit une conspiration qui agitoit alors les Indiens, et qui avoit pour objet d'exterminer les Anglais. Ce complot n'avoit pas son origine dans la malignité des sauvages, mais il étoit occasionné par les indiscrétions et les injustices de plusieurs des habitans de la baie de Massachussetts. Comme le moyen le plus efficace étoit d'étouffer la conspiration, Massasoit donna ses ordres pour que l'on se saisît des conspirateurs en chef, qu'il nomma, et les fit mettre à mort. Cette triste décision fut exécutée par le capitaine Standish, et la colonie fut affranchie de ses craintes. Quand le récit de cette affaire malheureuse fut parvenu en Hollande, Robinson, dans sa première lettre adressée au gouverneur, lui exprima son regret profond à l'occasion de cet événement : « Plût à Dieu, lui dit-il, que vous en ayez converti plusieurs avant de les avoir fait mourir! » La disette qui avoit été éprouvée par les planteurs, fut due en partie à la méthode impolitique de labourer les terres en commun, et de déposer la récolte des travaux dans un magasin public. Pour stimuler l'industrie par la pespective d'une acquisition individuelle et effectuer par ce moyen le bien général, en faisant disparoître les obstacles qui détruisoient l'intérêt personnel, il fut décidé, dans le printemps de 1623, que chaque famille planteroit pour elle-même sur le lot de terre qui lui seroit assigné. Après cet arrangement, le gouverneur ne fut plus dans la nécessité de traiter avec les Indiens pour procurer à la colonie des

subsistances. Le gouvernement primitif de Plymouth étoit fondé entièrement sur un contrat mutuel, arrêté et consenti par les planteurs avant qu'ils eussent mis pied à terre ; et il ne devoit durer que jusqu'au moment où ils auroient pu exercer une autorité légale, et l'exercer au nom du roi. La première patente fut obtenue sous le nom de Jean Peirce; mais une autre patente, d'une plus grande étendue, fut accordée par le conseil de la Nouvelle-Angleterre le 13 janvier 1630, au nom de Guillaume Bradford, de ses héritiers, de ses associés et de ses ayant-cause, laquelle confirma les droits de la colonie à une grande étendue de terre, et leur donnoit le pouvoir de se faire toutes les lois qui ne seroient pas contraires aux lois de l'Angleterre. En 1640, quand le nombre des colons se fut augmenté et que de nouvelles villes eurent été fondées, la cour générale exigea du gouverneur Bradford qu'il remît la patente entre ses mains. Il s'y soumit volontiers, ne se réservant pour lui-même rien de plus que sa portion de terre, comme l'ayant obtenue en vertu d'un acte antérieur. Après cette remise, la patente lui fut à l'instant donnée et confiée à sa garde. Pendant plusieurs années après l'établissement de Plymouth, les autorités exécutives, législatives et judiciaires furent établies par tout le corps des hommes libres assemblés. En 1634 le gouverneur et les assistans, dont le nombre, sur la demande de Bradford, avoit été augmenté et porté à cinq en 1624, à sept en 1633, constitués d'abord en cour générale, devinrent ensuite la cour suprême de judicature. Les délits étoient jugés par des hommes élus appartenant à chaque ville, avec la liberté d'en appeler à la plus prochaine cour des assistans. La première assemblée des représentans convoquée en 1639, étoit composée de deux députés de chaque ville, à l'exception de Plymouth qui en envoyoit quatre; mais en 1649 cette inégalité cessa d'avoir lieu. Telle étoit la réputation que Bradford avoit acquise par sa sagesse et son intégrité, qu'il fut annuellement choisi pour la place de gouverneur, aussi long-temps qu'il vécut, excepté dans les années 1633, 1636 et 1644, époques auxquelles M. Winslow lui succéda, et pendant les années 1634 et 1638 que M. Prince devint premier magistrat. Dans ces différentes périodes, ce fut à sa propre demande que le peuple ne l'avoit pas réélu. Il parloit également bien le français et le hollandais, et avoit acquis une connoissance très-étendue des langues latine et grecque; mais il étoit sur-tout profondément versé dans la langue hébraïque, parce que, disoit-il, « il désiroit voir de ses propres yeux les anciens oracles de Dieu dans leur beauté naturelle. » Malgré son application à l'histoire et à la philosophie, la théologie étoit son étude favorite. Le docteur Mather le représente comme un argumentateur irréfragable, particulièrement contre les anabaptistes. Cependant il n'étoit, sous aucun rapport, intolérant ou sévère. Il désiroit par préférence convaincre ceux qui étoient dans l'erreur, plutôt que de comprimer leurs opinions par la force. Son caractère étoit doux et plein de condescendance. Quoiqu'attaché à la discipline de l'Eglise congrégationnelle, cependant il n'étoit pas un sectaire rigide. Il

s'aperçut que les Églises réformées différoient entre elles sur le mode de la discipline, et il ne pensoit pas qu'une parfaite uniformité fût absolument nécessaire. Son fils, Guillaume, né en 1624, député-gouverneur de la colonie après la mort de son père, mourut à Plymouth à l'âge de 80 ans. Plusieurs de ses descendans ont été membres du conseil de Massachussetts, et l'un d'eux fut député-gouverneur de Rhode-Island et sénateur au congrès des Etats-Unis. Le gouverneur Bradford a écrit une *Histoire des habitans de Plymouth et de la colonie*, commençant par la première fondation de l'Eglise en 1602, et finissant en 1646; elle formoit un in-folio de 270 pages. Les Mémoires de Morton en sont un abrégé. Le manuscrit avoit été déposé dans la riche collection de papiers de la bibliothèque de la vieille Eglise du Sud, à Boston. En 1775 elle eut le sort de plusieurs autres manuscrits de cette bibliothèque, et qui furent détruits ou emportés par les barbares qui formoient l'armée anglaise et qui firent de l'Eglise du Sud un manége. Il avoit aussi un grand livre, copie de lettres relatives aux affaires de la colonie, qui est perdu; cependant on en a trouvé un fragment à Halifax, auquel étoit jointe une *Relation* descriptive et historique de la Nouvelle-Angleterre, en vers. Il a encore publié quelques *ouvrages* contre les anabaptistes.

II. BRADFORT (Guillaume), procureur-général des États-Unis, naquit à Philadelphie le 14 septembre 1755. Son père avoit formé le projet de lui procurer une place dans les bureaux de l'Assurance, dont il étoit un des chefs; mais l'amour de la science étoit si puissant sur l'esprit de son fils, que ni les avantages pécuniaires, ni les moyens de persuasion ne purent le déterminer à renoncer au bienfait d'une éducation libérale. Il prit ses grades au collége de Princeton en 1772. Pendant son séjour au séminaire, il confirma les espérances de ses amis et des facultés du collége, en donnant des preuves réitérées de génie et de goût. Il résida à Princeton jusqu'à l'année suivante, pendant lequel temps il eut l'occasion de se trouver aux lectures sur la théologie, du révérend doct^{r}. Witherspoon, et d'acquérir de ce professeur une grande instruction et des connoissances générales; il revint parmi ses jeunes amis, et passa plusieurs mois sous les ailes de son premier instituteur, qui s'empressa de le préparer pour une vie utile dans l'avenir. Bientôt après il commença à étudier les lois sous l'honorable Edouard Shippen, écuyer, un des conseillers de la cour suprême de la Pensylvanie, et qui devint par la suite chef de la justice de cet état; il continua ses études avec une infatigable application. Au printemps de l'année 1776, appelé à la défense des droits les plus sacrés de la nature humaine, il joignit l'étendard de sa patrie, pour la soustraire aux exactions oppressives de la Grande-Bretagne. Quand les milices furent appelées pour former un camp volant, il fut nommé major de brigade du général Roberdeau; et à l'expiration de son temps de service, il accepta le commandement d'une compagnie dans le régiment des troupes régulières du colonel Hampton. Bientôt promu au grade de député-commissaire-général avec le

rang de lieutenant-colonel, il conserva ce grade pendant deux années, jusqu'au moment où la foiblesse de sa santé le contraignit de renoncer à son grade et de retourner à son cabinet, où il se livra de nouveau à l'étude des lois. En septembre 1777 il fut admis à la barre de la cour suprême de la Pensylvanie, où son caractère plein de dignité lui attira un nombre incroyable de causes. En août 1780, une année après qu'il fut licencié, par la recommandation du barreau et par l'estime particulière de S. E. Joseph Reed, écuyer, président de l'état, on le nomma procureur-général de la Pensylvanie. En 1784 il épousa la fille d'Elias Boudinot, de New-Jersey, conseiller, avec laquelle il vécut jusqu'à sa mort. Lors de la suppression des cours de justice sous la nouvelle constitution de la Pensylvanie, sollicité d'accepter la place de juge de la cour suprême, il n'y acquiesça qu'avec beaucoup d'hésitation; il fut nommé par S. E. le gouverneur Mifflin, le 22 août 1791. Dans cette importante fonction, son infatigable ardeur, son inébranlable intégrité et son jugement exquis et sévère le mirent à portée de donner à ses concitoyens une satisfaction générale. Il avoit résolu d'y passer les plus beaux jours de sa vie; mais lors de la promotion de M. Edmond Randolphe à la place de secrétaire d'état, comme successeur de M. Jefferson, invité à accepter la place de procureur-général des Etats-Unis, devenue vacante; il reçut sa nomination le 28 janvier 1794, mais il n'occupa que fort peu de temps cette place, à laquelle il avoit été nommé par Washington. Il mourut le 25 août 1795, dans la quarantième année de son âge, et eut pour successeur M. Lee, de la Virginie. Guillaume Bradfort a publié des *poésies* dans le genre de celles de Shenstone; elles ont paru dans le *Philadelphia Magazines*. Bradfort a également publié en 1793 un essai intitulé : *A quel degré la peine de mort peut-elle être nécessaire dans la Pensylvanie? enrichi de notes et de citations*. A la suite du même ouvrage il inséra une Relation des prisons et des maisons de pénitence de Philadelphie, par Caleb Lownes. Les Etats-Unis sont redevables à ces deux ouvrages de l'adoucissement et des améliorations faites dans la nouvelle rédaction du Code criminel. Bradfort homme doux, d'un caractère égal, ami des lettres, éloquent, et d'une vie exemplaire, a été honoré de l'estime et des regrets de ses amis et de ses concitoyens. Ses charités étoient secrètes, mais considérables et toujours bien appliquées.

I. BRADSTREET (Simon), gouverneur de Massachussetts, fils du ministre de ce nom, presbytérien en Angleterre, né à Horblin dans le comté de Lincoln, en mars 1603, perdit son père à l'âge de quatorze ans; mais bientôt après il fut retiré par la famille du comte de Lincoln, avec laquelle il demeura environ huit années sous la direction de M. Thomas Dudley. Après avoir résidé une année au collége d'Emmanuel à Cambridge, poursuivant le cours de ses études trop souvent interrompues, il retourna chez le comte, où il accepta la place d'intendant dans la famille de la comtesse de Warwick. Il y demeura jusqu'à son mariage avec la fille de M. Dudley. Engagé dans le projet de former un établissement dans l'état de Mas-

sachussetts, il fut élu, en mars 1630, assesseur de la colonie que l'on se proposoit d'établir. Il arriva à Salem dans l'été de la même année, et devint membre de la première cour que l'on établit à Charlestown le 23 août; il fut ensuite nommé secrétaire et agent de Massachussetts, et commissaire des Colonies-Unies. On l'envoya avec M. Norton, en 1662, pour féliciter le roi Charles sur son rétablissement, et en qualité d'agent de la colonie pour défendre ses intérêts. Depuis 1673 jusqu'en 1679, il fut député-gouverneur. Dans cette dernière année il succéda à M. Leveret comme gouverneur, et conserva cette charge jusqu'en mai 1686, époque à laquelle la charte cessa d'être en vigueur. Alors Guillaume Dudley commença son administration en qualité de président de la Nouvelle-Angleterre. En mai 1689, après l'emprisonnement d'Andros, Bradstreet fut replacé dans la charge de gouverneur, qu'il conserva jusqu'à l'arrivée de sir Guillaume Phips, en mai 1692, avec une charte qui déclara que le peuple étoit privé du droit d'élire ses magistrats. Il mourut à Salem à l'âge de 84 ans. Il avoit été assesseur de la colonie pendant 50 ans. Le gouverneur Bradstreet n'étoit pas doué de talens brillans, ni d'une certaine vigueur; cependant, par sa prudence, son intégrité et sa modération, il s'étoit acquis la confiance de toutes les classes du peuple. Quand le roi Charles demanda que la charte lui fût rendue, il opina pour que le roi fût obéi, et l'événement prouva la justesse de son sentiment : il pensa qu'il seroit plus avantageux pour la colonie de se soumettre à une autorité à laquelle il étoit impossible de résister, que d'encourir une décision qui priveroit la colonie de tous ses priviléges. Sa première épouse, fille du gouverneur Thomas Dudley, étoit une femme distinguée par sa science et par son génie; elle a publié un volume de *poésies*.

II. BRADSTREET (Simon), ministre de Charlestown, état de Massachussetts, prit ses grades au collége de Harvard en 1693, fut ordonné et nommé successeur de M. Morton le 26 octobre 1698. Il reçut M. Abbot pour être son collégue en 1724. Après un ministère de quarante années, il mourut le 31 décembre 1741, âgé de 72 ans. Bradstreet étoit un habile prédicateur et un homme savant; sa mémoire étoit fidèle et immense. Le gouverneur Burnet, qui étoit lui-même un homme très-savant, le regardoit comme un des meilleurs et des plus savans prédicateurs. Il prêchoit sans notes : ses sermons respiroient cette force et cette onction évangélique qui subjuguent et entraînent les esprits les plus récalcitrans. Sa conduite, pure et sans tache, étoit un modèle et un exemple donné à tous. Il envisageoit les choses de ce monde d'un œil profondément touché de l'état misérable de l'homme et de la vanité de tout ce qui l'environne.

BRAINERD (David), savant prédicateur et missionnaire parmi les Indiens, né à Haddam, état de Connecticut, le 20 avril 1718, mort le 2 octobre 1747 à Northampton, fut un homme étonnant par son courage et par son éloquence. Il arrivoit souvent que ses sermons étoient interrompus par des larmes et par des gémissemens. Il baptisa un grand

nombre d'Indiens qu'il avoit convertis, et brava toutes les fatigues et tous les dangers au milieu des bois, entre Stockbridge et Albany, et chez les Indiens près de la Susquehannah. Il n'eut point de modèle, il aura bien peu d'égaux, et peut-être jamais d'imitateurs. Son nom est grand : il est devenu le synonyme de la vertu parmi les Indiens et dans les Etats-Unis. Sa vie, écrite par le président Edouard, est une compilation de son propre journal.

BRANDT (Le Colonel), fameux chef Indien, instruit par les soins du révérend docteur Wheelock, premier président du collége de Dartmouth. Dans la guerre de la révolution Américaine, il se dévoua à la cause des Anglais. En 1778, lui et le colonel Jean Butler, se mirent à la tête d'un parti de 1100 hommes, parmi lesquels il y avoit 900 Indiens. Ils attaquèrent les établissemens de Susquehannah; Wyomig, sur la branche orientale de la rivière, fut détruit avec les circonstances les plus cruelles de la trahison et de la barbarie. Environ deux cents blancs périrent dans un engagement. En Juillet 1779, il attaqua les établissemens de Minisink, dans l'état de New-Yorck, et y causa beaucoup de dommage. La guerre terminée, il se fixa dans le haut Canada. Il étoit Indien sang-mêlé, chef de la tribu des Mohawk, mais cruel et féroce. On assure qu'il fut un jour obligé de tuer un de ses fils, pour conserver sa propre vie. Il mourut dans le haut Canada en 1807. Il a traduit dans le langage des Mohawk, *l'Evangile de saint Marc et la liturgie de l'Église anglicane*; cette traduction a été publiée au profit des Indiens. Jean Norton, chef des six nations a aussi traduit, dans la même langue, l'Evangile de saint Jean, et se propose de continuer la traduction de saint Luc et de saint Matthieu.

I. BRATTLE (Guillaume), homme d'un caractère et de talens extraordinaires, fils du révérend Guillaume Brattle, prit ses grades au collége de Harvard, en 1722. nommé l'un des représentans de Cambridge à la cour générale, il devint ensuite membre du conseil. Il étudia la théologie, et prêcha avec succès. Sa science profonde, comme avocat, lui donna beaucoup de clients; comme médecin, sa pratique étoit devenue célèbre. Il exerça aussi l'état militaire, et obtint la place de major-général de la milice. Dans le même temps qu'il jouissoit de la faveur du gouvernement, il se faisoit aimer du peuple. Au commencement de la guerre de la révolution, une heureuse harmonie (espèce de sympathie) s'établit entre lui et le général Gage, qui le détermina à se retirer à Boston, d'où il accompagna les troupes jusqu'à Halifax, où il mourut en octobre 1776. Son fils, Thomas Brattle, écuyer, termina ses jours le 7 février 1801.

II. BRATTLE (Thomas), riche et respectable marchand de Boston, prit ses grades au collége de Harvard en 1676, et fut ensuite trésorier de cette institution. Il devint un des principaux fondateurs de l'église de Brattle Street, dont le révérend Guillaume Brattle étoit le premier ministre. Il mourut le 18 mai 1713, à l'âge de 69 ans. Il étoit frère du révérend Guillaume Brattle. Plusieurs de ses *Observations* sur l'astronomie, ont été publiées dans les transactions philosophiques,

BREARLEY (David), chef de la justice de l'état de New-Jersey, prit ses grades au collége de Princeton en 1781; membre de la convention en 1787, pour fixer la constitution des Etats-Unis; son nom est apposé sur la charte des libertés de l'Amérique anglaise. En 1789, il fut nommé par Washington juge de la cour fédérale pour le district de New-Jersey. Il mourut en 1790.

BRECK (Robert), ministre de Marlborough, état de Massachussetts, né à Dorchester en 1682, prit ses grades au collége de Harvard en 1700, et fut ordonné le 25 octobre 1704. Après avoir exercé les fonctions du saint ministère pendant 26 ans, il mourut le 9 janvier 1731. Breck étoit profond dans la connoissance de l'hébreu; il a publié un *sermon* pour une élection en 1728, et plusieurs autres *sermons*.

BRECKENRIDGE (Jean), procureur général des Etats-Unis, mort à Lexington, état de Kentucky, le 14 décembre 1806; élu membre du sénat à la place de M. Humphrey Marshall, en 1801. En Janvier 1802 il soumit au sénat une résolution pour le rapport d'un acte de la session précédente, relativement à l'établissement judiciaire des Etats-Unis. Cette résolution, donna lieu aux plus vives discussions et aux plus grands efforts de l'éloquence, et à tout le développement de sa puissance et de sa majesté. En 1803 Breckenridge se fit hautement distinguer par la manière dont il soutint les résolutions relatives aux affaires d'Espagne; ses opinions étoient beaucoup plus modérées que celles proposées par M. Ross. Après que M. Lincoln, de Massachussetts, eut résigné sa place, il fut nommé procureur général, pour le remplacer.

BRENWELD (Henri); prevôt du chapitre d'Embrach, et protonotaire apostolique, né à Zurich le 21 septembre 1478, mort dans la même ville le 26 juillet 1551, a laissé en manuscrit une *histoire de la Suisse* en 2 volumes.

BRET (Henri), prevôt de la cathédrale de Montauban sa patrie, mort vers 1700, se fit estimer par son savoir, ses vertus et sa charité. On a de lui, I. *Abrégé de l'histoire universelle*. Paris, 1679, 3 volumes in-12, ouvrage assez médiocre. II. *Histoire de Montauban*, Montauban, 1668, in-4°, divisé en deux livres. Le premier contient plusieurs choses curieuses sur la situation, l'origine de l'église de cette ville. Le second renferme un sommaire des guerres de religion, dans lesquelles Montauban a joué un rôle, mais on y désireroit moins de partialité. III. *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1684, in-8°. C'est un abrégé des faits les plus intéressans depuis le commencement du monde jusqu'à la destruction de Jérusalem. L'auteur l'a accompagné d'allégories souvent recherchées et d'une morale trop verbeuse; mais les faits sont exacts et assez bien développés.

BRIANT (Salomon), ministre de l'église de Marsphée dans Barnstable (état de Massachussetts), fut ordonné peu de temps après que M. Bourne eut résigné cette place en 1742. Né Indien, il prêchoit à ses frères dans leur propre langage. C'étoit un homme sensible et un bon ministre. Après sa mort, arrivée le 8 mai 1775, il eut pour successeur le révérend M. Hawley.

BRIMSMEAD (Guillaume), premier ministre de Marlborough (Massachussetts), élève du collége de Harvard, d'abord employé comme prédicateur à Plymouth, se rendit ensuite à Marlborough, où il prêcha dès le 20 septembre 1660, quoiqu'il n'eût été ordonné que le 3 octobre 1666. Il mourut le 3 juillet 1701, et eut pour successeur M. Breck. Il ne fut jamais marié. La tradition rapporte qu'il a constamment refusé de baptiser les enfans qui étoient nés le jour du sabbat (le samedi). Il a publié un sermon d'élection.

BRIQUET (Sébastien), chanoine de Sion, né à Sierre dans le Vallais, a laissé, *Valesia christiana diœcesis Sedunensis*, Seduni, 1744, in-8°.

BRISSON (Jacques-Mathurin), né à Fontenay, département de la Vendée, le 30 avril 1723, de l'académie des sciences depuis 1759, et ensuite de l'institut de France, dès le moment de sa formation, professa, pendant plus de quarante ans, la physique expérimentale. On a de cet habile physicien, successeur du célèbre Nollet, les ouvrages suivans : I. le *Régime animal*, Paris, 1756, in-4°, avec figures ; il est divisé en 9 classes, avec la division et la description des deux premières classes, savoir : de celle des quadrupèdes et de celle des cétacées. II. L'*Ornithologie*, ou *Mémoire contenant la division et description des oiseaux*, Paris, 1760, 6 vol. in-4°, avec les figures de plus de 1500 oiseaux. III. *Dictionnaire raisonné de physique*, Paris, 1780, 2 vol. in-4° et un vol. de planches. L'auteur en fit une seconde édition très-perfectionnée et augmentée, qui parut en 1800. On en a donné depuis une 3e édition. IV. *Pesanteur spécifique des corps*, 1 vol. in-4° avec fig., imprimé à Paris, à l'imprimerie royale en 1787. V. *Traité élémentaire*, ou *Principes de physique*, *fondés sur les connoissances les plus certaines*, *tant anciennes que modernes*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°. L'auteur en publia une seconde édition et une troisième en 1800. Ces nouvelles éditions ont été très-perfectionnées et considérablement augmentées. VI. *Principes élémentaires de l'histoire naturelle et chimique des substances minérales*, Paris, 1797, 1 vol. in-8°. VII. *Principes physico-chimiques*, *à l'usage des écoles centrales*, Paris, 1801, 1 vol. in-8°. VIII. *Instruct. sur les nouveaux poids et mesures*. On lui doit encore plusieurs *Mémoires* importans, insérés dans le Recueil de l'académie des sciences. La plupart des ouvrages de Brisson sont adoptés comme livres classiques dans les écoles centrales de la France, et jouissent du même privilége dans les universités et colléges de l'Italie, de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Angleterre et même de la Russie. Ce professeur de physique étoit également clair et lumineux dans ses leçons et dans ses écrits. Il est mort à Broissi, près de Versailles le 23 juin 1806. Jacques Mathurin Brisson descendoit de Barnabé Brisson, président à Mortier, au parlement de Paris, en 1580. (Addition à l'article du tome III).

BROCK (Jean), ministre de Reading (état de Massachussetts), né en Angleterre en 1620, passa en Amérique vers l'année 1637, et après y avoir résidé deux années, il s'engagea à prêcher l'E-

vangile, d'abord à Rowley, et ensuite à l'île de Shoals. Après avoir résidé dans cette dernière place jusqu'en 1662, il se rendit à Reading en la qualité de successeur du M. Hough, quoiqu'il n'eût été ordonné qu'en novembre 1668; il y enseigna la morale jusques à sa mort arrivée le 18 juin 1688, à l'âge de 68 ans. Il eut pour successeur M. Pierpont. Brock étoit un ministre fidèle. Il établit des lectures pour les jeunes personnes et pour les membres de l'Eglise.

I. BROMFIELD (Edouard), riche marchand de Boston, né en novembre 1695. Son esprit, dans un âge tendre, fut touché profondément des vérités de la religion; sa conduite étoit réglée par sa conscience et pleine de droiture. Il a rempli plusieurs places importantes avec une rare intégrité. nommé un des représentans de sa ville natale à la cour générale, depuis l'année 1739 jusqu'en 1743, il auroit conservé ce poste honorable; mais il préféra celui d'inspecteur des pauvres, qu'il garda pendant vingt-une années consécutives. Il mourut le 10 avril 1756.

II. BROMFIELD (Edouard), fils du précédent, né à Boston en 1723, prit ses grades au collége de Harvard en 1742. A mesure qu'il grandissoit, la puissance de son esprit se déploya et découvrit une rare pénétration de génie, qui se fortifia et s'augmenta à l'aide des sciences mathématiques. Son génie se manifesta d'abord par l'usage qu'il fit de sa plume, avec laquelle il esquissa, d'une manière exacte et admirable, les beautés de la nature. Il devint si habile à écrire, d'après la manière abrégée de Weston, qu'il ne perdoit pas une syllabe de ce qu'avoit dit un professeur au collége, et qu'il copioit, en l'écoutant, un sermon dans son entier. Il étoit habile à dessiner la carte, et excellent musicien; par manière de récréation, il imitoit avec ses doigts, à l'aide de deux rangs de clefs et de plusieurs centaines de tuyaux, les airs harmonieux de l'orgue. Les ouvrages qu'il exécuta de ses propres mains surpassèrent tous ceux de la même espèce qui avoient été apportés d'Angleterre. Ayant pris un singulier plaisir dans la recherche des objets qui sont du ressort de la philosophie naturelle, il perfectionna les microscopes dont on se servoit alors, en polissant, avec une plus grande perfection, les miroirs, et en multipliant, à un dégré supérieur, la puissance des instrumens servant à l'optique. Il ne voyoit aucune mécanique qu'il n'eut à l'instant formé le désir de la perfectionner. Il mourut le 18 août 1746.

BROOKS (Éléazar), brigadier général, dans la dernière guerre, naquit à Concorde, état de Massachussetts, en 1726. Dépourvu des avantages de l'éducation, il acquit, cependant, un grand fond de connoissances. Dès sa jeunesse, il avoit aimé à ne lire que les livres réputés bons. En 1774, nommé représentant à la cour générale, il y resta pendant vingt-sept années. Sa vie fut entièrement consacrée au bien général; ayant été successivement représentant, sénateur, et membre du conseil; ayant pris une part active dans la révolution américaine, il se vit engagé à la tête d'un régiment dans la bataille de la plaine Blanche, en 1776, et dans la seconde action, près de Stillwater, le 7 octobre 1777. Il

s'y distingua par sa bravoure et par son sang-froid. Depuis l'année 1801, il quitta la société pour vivre dans la retraite. Il mourut à Lincoln, état de Massachussetts, le 9 novembre 1806, à l'âge de quatre-vingts ans. Le général Brooks étoit doué d'une rare pénétration d'esprit, son opinion, comme homme d'état, étoit écoutée avec respect; il étoit diligent et industrieux, lent à se décider; mais expéditif et ferme dans l'exécution de ses plans.

I. BROWN (André), éditeur de la gazette de Philadelphie, né en Irlande vers l'année 1744, vint en Amérique en 1773, en la qualité de soldat d'un régiment anglais; mais, ayant quitté le service, il s'établit dans l'état de Massachussetts. Il s'engagea dans la cause des Anglo-Américains, dès le commencement de la guerre, et déploya un grand courage dans les batailles de Lexington et de Bunker'shill. Il se rendit encore utile à l'armée du nord sous les ordres du général Gates. A la fin de la guerre, il eut une maison d'éducation, sous le nom d'Académie, pour les jeunes demoiselles, à Lancastre, état de Pensylvanie, sur un plan très-étendu et des idées libérales; bientôt après, il alla s'établir à Philadelphie, où il exerça la même profession; mais, comme cet emploi n'étoit nullement en rapport avec son tempérament irritable, il y renonça; ce fut alors qu'il entreprit la gazette fédérale, dont le premier numéro parut le 1er octobre 1788. Le gouvernement actuel des Etats-Unis venoit de se former, et sa gazette fut le canal à l'aide duquel plusieurs des amis les plus intelligens de la Constitution s'adressèrent au public; il poursuivit sa tâche avec un zèle, une impartialité et une industrie infatigables; mais, les obstacles sembloient s'accroître autour de lui, il crut apercevoir, qu'il n'y avoit pour lui qu'une foible perspective d'obtenir de grands avantages pécuniaires de son entreprise, jusqu'au moment où la ville fut désolée par la fièvre jaune en 1793. Comme il demeura à Philadelphie, pendant les ravages de cette peste, et qu'il y continua sa gazette, dans le temps même où les autres papiers publics étoient tous suspendus, il en résulta, par événement, un patronage, qui, à la fin, le récompensa de ses travaux. Ses efforts ne furent point ralentis par ses succès; mais, changeant le nom de sa gazette en celui de gazette de *Philadelphie*, et ayant déclaré qu'elle ne seroit dévouée à aucune secte politique, mais, ouverte à la discussion, pour tous les partis, ce qui étoit un moyen favorable aux circonstances, les profits de son établissement s'accrurent considérablement, et il étoit au milieu de la prospérité, quand, tout-à-coup, sa maison fut incendiée, le 27 janvier 1797. Dans les efforts infructueux qu'il fit pour sauver sa famille de la fureur des flammes, il fut si cruellement brûlé, qu'il ne lui survécut que de peu de jours. Son épouse et ses trois enfans furent placés dans le même tombeau; et le samedi suivant, 4 février 1797, il termina sa carrière. Le seul survivant de la famille, fut un fils, né en Irlande, d'une première femme, qui devint de droit le propriétaire de la gazette après la mort de son père.

II. BROWN (Moses), brave officier de la marine des États-

Unis, mort en décembre 1803, à l'âge de 62 ans. Pendant les quarante-huit dernières années de sa vie, il suivit la profession de marin; dans la guerre de la révolution, sa réputation lui fit obtenir le commandement de plusieurs des vaisseaux armés en corsaires, appartenant à la Nouvelle-Angleterre. Dans les stations dont il eut le commandement, son courage, son zèle furent à toute épreuve; il se vit engagé dans plusieurs batailles terribles contre l'ennemi, et s'y distingua toujours. Quand la petite marine des États-Unis fut formée, plusieurs années après la fin de la guerre, les marchands de Newburyport firent construire un navire, pour en faire don au gouvernement, et ils en obtinrent le commandemeut pour le capitaine Brown. Son âge avancé n'avoit pas affoibli ses talens, non plus que son zèle et son activité, et pendant tout le temps qu'il a commandé le Merrimac, il fut aussi heureux et aussi entreprenant qu'il l'avoit été auparavant. La marine réduite, il reçut sa démission; mais, sa fortune ne lui permettant pas de se retirer des affaires, il se remit à son premier état, jusqu'au moment de sa mort.

BROWNE (Arthur), membre du clergé épiscopal, à Porstmouth, (New-Hampshire), né à Drogheda en Irlande, fils du révérend Jean Browne, fut instruit au collége de la Trinité à Dublin, et reçut le grade de maître-ès-arts, le 22 juillet 1729, et ordonné par l'évêque de Londres, pour diriger une société dans la ville de la Providence, état de Rhode-Island, où il fit sa résidence jusqu'en 1736, époque à laquelle il vint à Portsmouth. Nommé le premier bénéficier de l'église qui fut consacrée en 1734, appelée aujourd'hui l'église de Saint-Jean; il reçut un salaire en qualité de missionnaire envoyé par la société de la Propagation de l'Évangile, dans les pays étrangers, et resta dans cette mission jusqu'à sa mort, en 1773; il avoit alors 74 ans. Arthur Browne fut un homme recommandable pour ses dispositions bienfaisantes, bon orateur, et excellent prédicateur; il a publié un sermon sur le jour fixé pour *l'exécution de Pénélope Kenny*, en 1739; un *Sermon sur la révolte d'Écosse*, en 1746. Un *Sermon*, adressé aux francs-maçons, 1748. Sermon pour un *jour de Jeûne*, 1757. *Sermon sur la doctrine de l'élection*, 1757, etc.

BRUCKER (Jean-Henri), né à Liechstall, le 12 mars 1725, professa l'histoire à Bâle, et y mourut le 17 avril 1754. On a de lui, I. Un *Mémoire* très-curieux sur l'assemblée des amphyctions dans l'ancienne Grèce. II. Un *Recueil* des historiens latins de la ville de Bâle, 1752, in-8°.

I. BRUCKNER (Daniel), membre du grand conseil de la république de Bâle, où il naquit au commencement du 18ᵉ siècle, a donné des *Mémoires* très-estimés, sur le canton de Bâle, et un *Traité monétaire*, en allemand, 1752, in-4°; qui est recherché par les antiquaires.

II. BRUCKNER (Jean-Jacques), ministre de Bâle sa patrie, publia en 1704, un Traité intitulé, *Disputatio theologica de morientium apparitione*, in-4°, dans lequel l'auteur avance plusieurs absurdités, et en 1720, quelques *Sermons* en allemand.

BRUCOURT (Charles-F., OLIVIER ROSETTE de), né à Grosville près Valogne, mort le 16 novembre 1755, est auteur d'un *Essai sur l'éducation de la noblesse*, 1747, 2 vol. in-12.

BRUN (M. P. le), juge à la cour d'appel de Paris, né en 1761, mort en 1810, a publié une *Traduction* de Salluste, 2 vol. in-12, 1809, qui n'est pas sans mérite.

BRUNET (Jean), dominicain, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. *Lettres de Milady Workley Montague*, traduites de l'anglais, Paris, 1763, 2 parties in-12. II. *Abrégé des libertés de l'Eglise gallicane*, 1765 in-12.

BRUNNER (Jacques), ministre de Zurich, né à Toggenbourg vers le milieu du 16e siècle, embrassa la religion catholique en 1573 à Ingolstadt. Il a laissé, I. Une *Traduction* latine des Épîtres de saint Ignace d'Antioche, Bâle, 1559, in-folio. II. Sa *profession de catholicité* en latin, Ingolstadt, 1682, in-4°. III. *Rudimenta hebraicæ linguæ*, Friburgi, 1604, in-4°.

BRYAN (Georges), juge de la cour suprême de Pensylvanie, né à Dublin en Irlande, vint en Amérique dans un âge encore tendre, et vécut pendant 40 années à Philadelphie. Il s'engagea d'abord dans les affaires de commerce; mais des événemens vinrent rompre ses plans et le réduisirent à un état voisin de la pauvreté. C'étoit un homme actif et intelligent. Avant la révolution des États-Unis, il exerçoit déjà des emplois publics. Il fut un des délégués du congrès qui s'assembla en 1765, et qui avoit pour objet de rédiger une pétition tendante à réclamer contre les mesures arbitraires de la Grande-Bretagne; dans la guerre qui suivit, il prit une part active; après que l'indépendance eut été déclarée, on le nomma vice-président du suprême conseil exécutif de la Pensylvanie, et après la mort du président Wharton, en mai 1778, il fut placé à la tête du gouvernement. Quand sa charge, aux termes de la constitution, expira dans l'automne de 1779, il devint membre de la législature. Là, au milieu du tumulte de la guerre et de l'invasion, quand tout le monde trembloit pour lui-même, son esprit n'étoit occupé que des cris de l'humanité. C'est à cette époque qu'il conçut et acheva de rédiger l'acte pour l'entière abolition de l'esclavage; cet acte est un monument éternel consacré à sa mémoire.... Ce fut ainsi, qu'il prouva par son exemple, qu'il étoit sincèrement attaché à la cause de la liberté de son pays. Peu de temps après, il fut nommé juge à la cour suprême, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée à Philadelphie, le 28 janv. 1791.

BUACHE DE LA NEUVILLE (Jean-Nicolas), mort en 1782, a publié, *Géographie élémentaire, ancienne et moderne*, 1772, 2 vol. in-12. Cette géographie qui eut du succès pendant quelque temps, n'est plus recherchée aujourd'hui; il a paru depuis de meilleurs ouvrages en ce genre, qui ont fait oublier entièrement celui de Buache.

BUCHOZ (Pierre-Joseph), médecin-naturaliste, membre de plusieurs académies, né à Metz, le 27 janvier 1731, et mort à Paris, en 1807, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont

voici les principaux : I. *Discours sur la Botanique*, 1760, in-8°. II. *Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine et les trois évêchés*, 11 vol. in-12. III. *Histoire naturelle de la Lorraine*, 3 vol. in-12. IV. *Médecine rurale*, 1768, 2 vol. in-12. V. *Correspondance d'Histoire naturelle*, 1775, 8 vol. in-12. VI. *Manuel médical* ou *usuel des Plantes*, 1769, 2 vol. in-12. VII. *Traité de la Pthisie pulmonaire*, 1769, in-8°. VIII. *Dictionnaire raisonné universel des Plantes, Arbres et Arbustes*, 1770, 4 vol. in-8°. IX. *Dictionnaire vétérinaire et des Animaux domestiques*, 1770-1775, 6 vol. in-8°. X. *Histoire universelle des Végétaux connus sous tous les différens aspects possibles*, 2771, in-fol. XI. *Manuel des Plantes*, 1771, in-8°. XII. *Manuel de Médecine*, 1771, in-8°. XIII. *Histoire générale des Insectes de l'Europe*, dessinés d'après nature, 2 vol. in-4°. XIV. *Toilette de Flore*, 1771, in-12, XV. *Traité économique et physique des Oiseaux de basse-cour*, 1775, in-12. XVI. *Histoire universelle du Règne végétal*, 1775, 24 vol. in-fol. dont 12 de discours et 12 de planches. XVII. *Dictionnaire des Eaux minérales*, 2 vol. in-8°. XVIII. *Dictionnaire minéralogique et hydraulique de la France*; tom. I, II, 1773. XIX. *Médecine moderne*, avec Marquet, 1776, in-8°; et une foule d'autres ouvrages sur la médecine, l'histoire naturelle, qui ne sont la plupart que des compilations, que l'auteur ne pouvoit arranger et polir à l'aise, vu son extrême précipitation à les publier.

BUCKINGHAM (Thomas), ministre de la seconde église de Hartford, état de Connecticut, prit ses grades au collége de Harvard, en 1690; l'époque de son établissement n'est pas bien certaine. Il mourut le 19 novembre 1731, à l'âge de soixante-deux ans, considéré comme un des plus savans ministres de l'état de Connecticut. Il a publié un sermon intitulé : *Moïse et Aaron*. Le style en est tout en images. Par J.-C., dit ce prédicateur, nous sommes convaincus, réveillés, humiliés, convertis, sanctifiés, conduits et consolés; et parlant du courroux de Dieu, il le peint par ces images : « Combien de témoignages de sa colère! L'illumination du ciel par l'éclat, la lumière et le bruit des éclairs, accompagnés des pâles rayons de la foudre, etc., etc. » Cet orateur sembloit ne prêcher la parole sainte qu'environné de la fureur de la tempête et de tous les élémens.

BUELER (François-Michel), savant jurisconsulte, né dans le canton de Schweitz en Suisse, fut au commencement du dix-huitième siècle, administrateur de la chancellerie du bailliage de Baden, et secrétaire catholique des diètes de Fravenfeld. Il a composé en allemand : I. *Traité de la Souveraineté et de l'Indépendance du Corps helvétique*, Baden, 1680. in-8°. II. *Remède pour la conservation des Etats du Corps helvétique*, Zoug, 1690, in-8°. III. *Traité politique et théorique sur la Suisse*, Zoug, 1692, in-8°. IV. *Traité sur le Droit public de la Suisse*. Ce dernier ouvrage n'est pas imprimé.

BUELL (Samuel), docteur en théologie, savant ministre presbytérien, à Long-Island, naquit à Coventry, dans le Connecticut, le 1er septembre 1716, d'un riche fermier qui l'avoit destiné à surveiller ses travaux d'agricul-

ture. La persuasion intime qu'il étoit de son devoir de s'engager dans des travaux qui auroient pour objet les intérêts de la religion, le porta à renoncer à ceux du labourage. Il prit ses grades au collége de Yale, en 1741. Ce fut là qu'il fit la connoissance de M. Brainerd, avec lequel il se lia d'une amitié intime jusqu'à la mort. Ayant les mêmes vues, ils étoient animés d'un même esprit. Après avoir été licencié, Buell prêcha pendant environ deux années en différentes parties de la Nouvelle-Angleterre. Telles étoient la puissance et l'énergie de ses paroles, que tout son auditoire, en l'écoutant, fondoit en larmes. En novembre 1743, il fut nommé prédicateur ambulant, se montra en cette qualité infatigable, et obtint les plus grands succès. Muni des témoignages des ministres les plus respectables, on l'admit dans plusieurs chaires dont on avoit exclu des prédicateurs ambulans, et il devint ensuite pasteur à Est-Hampton, état de Long-Island. Dans cette retraite il se dévoua volontairement avec ardeur à ses études. Pendant plusieurs années il écrivit ses sermons, qu'il débitoit de mémoire. Il s'occupa long-temps de la composition d'un ouvrage sur les prophéties; mais ayant connu les dissertations publiées par Newton, il y renonça. Il recherchoit avec avidité la science et ces richesses qui en sont inséparables, non pour obtenir le titre si vain d'homme savant, mais dans l'intention d'augmenter davantage encore l'utilité et l'importance de ses services. Il prêchoit souvent deux ou trois fois la semaine. Malgré ses laborieuses veilles et les sermons du dimanche pendant un certain nombre des premières années de son ministère, il lui sembla qu'il avoit semé en vain. Son peuple ne donnoit qu'un foible intérêt à la religion. Mais, en 1764, il fut témoin d'un grand changement. Après une vie consacrée aux travaux les plus utiles, il mourut âgé de 82 ans. Buel fut le père et le patron de l'académie de Clinton dans Est-Hampton. Sa maison étoit le palais de l'hospitalité. Il suivit dans la tombe deux épouses et huit enfans. Il a publié quatorze *Discours* qui prouvent ses talens et la supériorité de son esprit.

BUISSON ou RUBUS (Jean), né à Ville près d'Ath en Hainaut, docteur de l'université de Douai, où il est mort le 11 avril 1595, a laissé : I. *Une version de la Logique d'Aristote*, Cologne, 1572, in-4°. II. *Historia et harmonica evangelica*, Liége, 1593, in-12, qu'Antoine Arnauld retoucha, et publia à Paris en 1654. On l'a insérée en latin et en français dans la Bible de Saci, Paris, 1715, in-folio, tom. 3.

I. BULKLEY (Gershom), savant ministre de l'état de Connecticut, fils du révérend Pierre Bulkley, de Concorde, dans le Massachussets, mort à l'âge de 78 ans, en 1713, fut habile chimiste, et savant dans la connoissance de plusieurs langues; également renommé parmi les théologiens et parmi les avocats, et savant médecin.

II. BULKLEY (Jean), premier ministre de Colchester, (état de Connecticut), fils du précédent, prit ses grades au collége de Harvard en 1699, fut ordonné le 20 décembre 1703, et mourut en juin 1731, porta ses recherches sur les différentes branches de l'étude des lois, de la théologie et de la médecine;

Bulkley fut l'un des hommes les plus éminens, que la nouvelle Angleterre eût encore produits, soit pour la force du génie, soit pour la puissance de l'entendement et de l'eprit. Il a publié un sermon sur une élection, intitulé : *De la nécessité de la religion dans la société*; en 1724. II. *Un essai sur les droits des Aborigènes de l'Amérique à la propriété des fonds de terres*; ce traité véritablement curieux, a été peu d'années après, réimprimé dans la collection de la société historique de Massachussets. L'auteur soutient que les Indiens n'avoient aucun droit légitime sur aucunes terres, excepté sur celles qu'ils avoient conquises, et dont ils avoient pris possession par la culture, et par leurs propres travaux, et que les Anglais avoient un droit légitime à occuper toutes les autres terres, sans qu'ils dussent accorder des compensations aux habitans naturels de cette partie du monde. Il a publié plusieurs *ouvrages* sur des questions de théologie, comme de savoir si les enfans doivent être baptisés par aspersion, plutôt que par immersion, et autres *questions* d'un aussi médiocre intérêt; mais qui en avoient beaucoup à l'époque où elles furent faites et mises au jour.

III. BULKLEY (Jean), célèbre médecin, fils du précédent, se rendit en Angleterre où il pratiqua la médecine avec le plus grand succès, pendant plusieurs années dans le Wapping, faubourg de Londres; sa vie fut, en outre, un sermon continuel; lorsqu'il visitoit ses malades, il ne les quittoit point sans leur faire une lecture sur un sujet de morale ou de religion et faisoit ses prières en commun avec eux. Bulkley avoit un caractère remarquable par sa douceur et sa grande intégrité; mais on ne peut disconvenir que sa piété ne fût quelquefois mal entendue. Il mourut à Londres à l'âge de 70 ans.

BULL (Guillaume), docteur en médecine, étoit le fils de l'honorable Guillaume BULL, nommé lieutenant-gouverneur de la Caroline du Sud, en 1738, et qui mourut en mars 1755, à l'âge de 72 ans. Bull, le fils, fut le premier individu né dans la Caroline du Sud, et probablement le premier Américain, qui obtint un grade dans la médecine. Il étoit élève de Boërhaave; et, en 1734, il soutint une thèse, *De colicâ pictonum*, en présence de l'université de Leyde. Il est cité par Van-Swieten, comme ayant été son collégue dans ses études, sous le nom du savant docteur Bull. De retour en Amérique, ses concitoyens lui demandèrent le secours de ses connoissances et de ses talens; Bull leur prodigua tous ses trésors en ce genre : il fut nommé membre du conseil en 1768, et orateur de la chambre des représentans en 1774; il avoit été lieutenant gouverneur de la Caroline du Sud; Il a rempli cette charge pendant plusieurs années, et celle de commandant en chef; il mourut à Londres le 4 juillet 1791, à l'âge de 82 ans.

BURGH (William), mort en 1809 à Yorck, est connu par deux ouvrages où il cherche à défendre la divinité de J. C. contre les Unitaires, l'un est intitulé : *Réfutation scripturale de l'apologie de M. Lendsey*, l'autre, *Recherche sur la foi des chrétiens dans les trois premiers siècles*. L'université d'Oxford s'empressa de lui témoigner son es-

time en lui conférant le doctorat. Burgh a de plus fait le *commentaire* et les *notes* savantes du célèbre poème anglais, intitulé : *Englisch Garden*.

BURGOYNE (Jean), Anglais, lieutenant-général en Amérique, fils naturel de lord Bingley, entra de bonne heure dans le service. En 1762 il eut le commandement d'un corps de troupes envoyé en Portugal pour la défense de ce royaume contre les Espagnols. A son retour en Angleterre, il devint conseiller privé, et fut nommé membre du parlement. Dans la guerre américaine, envoyé dans le Canada en 1775, dans l'année 1777, on lui confia le commandement de l'armée du Nord, qui auroit dû être donné à sir Guy Carleton, qui connoissoit beaucoup mieux la situation du pays. L'objet de la campagne de 1777 étoit d'ouvrir une communication entre New-Yorck et le Canada, et par ce moyen, de séparer la Nouvelle-Angleterre d'avec les autres états. Burgoyne proposa d'abord de se mettre en possession de la forteresse de Ticonderoga, avec une armée d'environ 4000 Anglais choisis, et de 3000 Allemands. Il quitta le fort Saint-Jean le 16 juin, et remonta jusqu'au lac Champlain, où il prit terre près de Crown Point, auquel endroit il rencontra les Indiens et leur donna le festin de la guerre. leur adressa un discours qui avoit pour objet de s'assurer de leurs dispositions amicales, ainsi que de leur coopération. Il avoit également pour objet de mitiger leur férocité naturelle. Burgoyne saisit cette circonstance pour les bien convaincre de la différence qu'il y a entre l'ennemi sur le champ de bataille et l'ennemi désarmé, ainsi que de celle qui se trouve entre l'ennemi et les habitans sans armes; il promit des récompenses pour chacun des prisonniers qu'ils auroient respectés, mais aucune pour ceux dont on lui présenteroit les crânes ou dont la figure auroit été balafrée par eux. La tentative et le désir de créer quelques limites et de réprimer la manière de faire la guerre usitée parmi les sauvages, fait honneur à l'humanité de Burgoyne; mais il n'est pas facile de justifier ses liaisons avec un allié dont la fureur, une fois excitée, ne pouvoit être réprimée que bien difficilement. Il publia le 29 juin un manifeste qui avoit pour objet de jeter l'alarme parmi les habitans des pays à travers lesquels il seroit forcé de passer; et le termina en disant : « J'ai la confiance d'être innocent aux yeux de Dieu et des hommes, en dénonçant et en exécutant la vengeance de l'état contre ceux qui en sont devenus volontairement le rebut. Le messager de la justice et du courroux les attend dans le champ de bataille; la famine, la dévastation et toutes les horreurs qui s'attachent à leurs pas, ainsi qu'une persécution militaire qui répugne à mon cœur, mais qui fait partie de mon devoir, les priveront de tous les chemins qui les rendroient à leur domicile. » Le 1er juillet il commença par investir Ticonderoga, où le général Saint-Clair étoit stationné avec environ 3000 hommes effectifs de troupes réglées, parmi lesquels plusieurs n'avoient pas de baïonnettes. Les ouvrages étoient étendus et incomplets, ils auroient exigé dix mille hommes pour leur défense. L'armée anglaise étoit plus forte qu'on ne l'avoit espéré. Quand l'investisse-

ment eut été achevé presque en entier, le général Saint-Clair convoqua un conseil de guerre ; il y fut résolu que l'on évacueroit le fort le plutôt possible. En conséquence, on se prépara à la retraite dans la nuit du 5 juillet. Le lendemain matin Burgoyne se mit à sa poursuite, et avec une grande division de l'armée se rendit sur deux frégates et dans des bateaux armés, et les suivit jusqu'à la chûte du Skeensborough ; mais ayant éprouvé une opposition par les ouvrages qui avoient été construits dans cet endroit, il retourna à la baie du Sud, où il débarqua. Cependant il suivit les Américains à partir de Skeensborough jusqu'au fort Edouard, sur la rivière d'Hudson, où, après avoir conduit son armée avec des fatigues et des travaux incroyables à travers les déserts, il arriva le 30 juillet. S'il étoit retourné à Ticonderoga, et qu'il se fût embarqué sur le lac Saint-George, il lui auroit été possible de gagner le fort Saint-George, où il y avoit une route ferrée assez large pour que les voitures les plus lourdes pussent y passer, et qui conduisoit au fort Edouard. Mais il dédaignoit tout ce qui auroit eu l'air d'un mouvement rétrograde, quoique ce moyen fût le seul propre à lui faciliter la route vers le lieu de sa destination, plus promptement et avec beaucoup moins de difficultés. A son approche le général Schuyler, qui avoit été joint par Saint-Clair vers le banc de l'ouest de la rivière d'Hudson, se retira à Saratoga. Le colonel Saint-Léger avoit été destiné à se rendre du Canada à Albany, par une route différente. Il devoit remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario, et de là descendre le Mohawk ; en conséquence il avoit atteint la source de cette rivière, et il devoit investir le fort Schuyler, nommé autrefois le fort Stanwix, quand la connoissance de ses opérations fut donnée à Burgoyne, qui s'aperçut aussitôt de la nécessité d'un mouvement rapide vers le bas de la rivière d'Hudson, afin de l'aider dans son projet et d'effectuer la jonction des deux armées. Mais ce projet ne pouvoit être exécuté sans l'aide de bœufs attelés, de voitures de transport et des provisions. Pour se les procurer, il détacha le colonel Baum avec environ 600 hommes, vers Bennington, ville située à environ 24 milles à l'est de la rivière d'Hudson, où des provisions considérables avoient été déposées pour l'armée américaine du nord. Mais Baum fut défait à Wallon Creek, à environ sept milles avant Bennington, le 16 août ; et le colonel Breyman, qui s'étoit avancé pour le secourir, à la tête d'environ 500 hommes, fut obligé de faire sa retraite. Ce fut le premier échec que l'armée du nord éprouva ; ce désastre fut peu de jours après suivi par un autre ; le colonel Saint-Léger, ayant été abandonné par les Indiens alliés, qui furent alarmés de l'approche du général Arnold, et du bruit de la défaite de Burgoyne, fut obligé de lever le siége du fort Schuyler, avec une si grande précipitation, que l'artillerie avec une grande partie des bagages, les munitions et les approvisionnemens tombèrent au pouvoir des américains. Comme il se hâtoit de retourner dans le Canada, Burgoyne fut coupé, et déçu de l'espérance qu'il avoit d'être renforcé par une jonction ; et les forces américaines furent à même de se concentrer afin de s'opposer à ses en-

treprises. Le général Gates arriva le 19 août, pour remplacer Schuyler, et pour prendre le commandement de l'armée américaine du nord; sa présence, avec les événemens récens, fit arriver sous ses drapeaux une milice nombreuse, et inspira à son armée le désir et l'espérance de prendre toute l'armée anglaise. Burgoyne ne put commencer de se mettre en marche, à cause de la nécessité de transporter des provisions du fort Saint-George, et chaque instant de retard augmentoit les difficultés de sa marche; ayant établi un pont de bateaux sur la rivière d'Hudson, il passa cette rivière les 13 et 14 de septembre, et alla camper sur les hauteurs et dans les plaines de Saratoga. Gates s'avança aussitôt vers lui, et campa à trois milles de Stillwater; Burgoyne ne craignoit pas de donner une bataille, il s'approcha dans ce dessein, et le 19 il y eut un engagement terrible. L'action commença vers les trois heures et ne finit qu'à la nuit, quand les Américains, sous le commandement d'Arnold se retirèrent dans leur camp. La perte du côté des Américains, en tués et en blessés, fut environ de 3 à 400; la perte des Anglais fut de près de 600 hommes. Burgoyne connut alors que l'ennemi qu'il avoit à combattre, étoit capable de se battre en rase campagne avec une intrépidité et cet esprit d'ensemble que l'on n'attend que des vétérans. Comme il avoit renoncé à toutes les communications avec les lacs, il s'apperçut alors de la nécessité d'une diversion en sa faveur, par l'armée anglaise de New-Yorck. Il écrivit de suite à ce sujet à sir Guillaume Howe et au général Clinton, de la manière la plus pressante; mais il ne lui accordèrent aucun secours effectif; dans le même temps, il fut abandonné par les Indiens ses alliés; ils avoient été déçus dans leurs espérances de pillage, et leur enthousiasme étoit refroidi; ces hordes du désert, dont il se vantoit dans ses proclamations, « qu'il n'auroit qu'à élever les bras en l'air, et frapper des mains, et qu'ils exécuteroient sa vengeance, étoient maintenant sourdes à toutes les considérations de l'honneur, et ne pouvoient être émues par aucunes considérations que celles de la détresse dans laquelle leur défaite pouvoit tout à coup le plonger. » Les difficultés s'augmentoient autour de lui. Son armée étoit réduite à environ cinq mille hommes, et ils n'avoient que la demi-ration de vivres, et comme les magasins de fourrage étoient épuisés, ses chevaux périssoient en grand nombre. L'armée américaine étoit tellement augmentée qu'il lui étoit devenu très-difficile d'effectuer une retraite sûre; dans cette extrémité, il prit la résolution d'examiner s'il auroit la possibilité d'avancer, ou celle de déloger les Américains, et de les forcer de camper à une plus grande distance, de telle manière qu'il pût faire sa retraite, dans le cas où il se verroit forcé à cette triste extrémité. Dans cette intention, il détacha un corps de quinze cents hommes, qu'il commanda en personne; il avoit sous ses ordres les généraux Philipes, Reidesel et Frazer. Ce détachement parti le 7 octobre, étoit à peine à un demi-mille des retranchemens des Américains, quand il fut attaqué sur sa gauche, d'une manière terrible et furieuse par les ordres de Gates, qui avoit aperçu les mouvemens des Anglais. En même temps Arnold attaqua vivement la droite, sous les ordres de Bur-

goyne, qui, après avoir perdu plusieurs pièces de campagne et une grande partie de son artillerie, rentra dans son camp. Les Américains le suivirent, et livrèrent un assaut aux ouvrages qui le défendoient dans toute leur étendue de la droite à la gauche. Les fortifications se trouvèrent prises vers la fin du jour, et le colonel Brooks qui avoit délogé la réserve composée de troupes allemandes, occupa tout le terrain qu'il avoit gagné. Dans cette action, Burgoyne perdit un grand nombre de ses meilleurs officiers, parmi lesquels étoient le général Frazer et le colonel Breymann; il y eut beaucoup d'hommes de tués, et plus de 200 furent faits prisonniers, avec neuf canons de cuivre. On lui enleva tous les équipages et les effets de campement de la brigade allemande. Après le désastre du jour, il profita de la nuit pour changer sa position, et pour se défendre avec avantage dans un camp très-fort, sur les hauteurs; cependant dans la crainte de s'y voir attaqué de tous les côtés, dans la matinée du lendemain, il commença sa retraite sur Saratoga, où il arriva le 10. Dans sa marche, il réduisit en cendres toutes les maisons des habitations. Ce mouvement avoit été prévu, et déjà une armée postée sur ses derrières, étoit prête à lui couper la retraite. Nul autre moyen de franchir ce mauvais pas ne lui fut laissé, que celui d'abandonner son artillerie et ses bagages, et de passer à gué la rivière d'Hudson, pour se sauver au fort saint Georges par des routes impraticables pour les voitures de transport. Il fut encore privé de cette dernière ressource par les précautions de Gates, qui avoit placé de forts détachemens dans tous les endroits guéables; de sorte qu'il ne pouvoit y passer qu'avec de l'artillerie. Dans cette situation embarrassante, quand son armée se trouva réduite à environ 3500 combattans, et qu'il n'y avoit plus aucun moyen de se procurer des provisions, pour renouveller celles qui étoient presque épuisées, il convoqua un conseil de guerre; il y fut décidé à l'unanimité que l'on entreroit en négociation avec le général Gates. Les troupes de Burgoyne furent d'abord requises de poser leurs armes à terre, dans leur camp, et de se rendre volontairement prisonniers de guerre, mais, cette demande ayant été aussitôt rejetée, le général américain ne crut pas nécessaire d'insister sur la rigueur de cette proposition. La convention fut signée le 17 octobre, et l'armée anglaise, dans la même journée, sortit de son camp avec tous les honneurs de la guerre. Il fut stipulé qu'elle auroit la liberté de s'embarquer pour l'Angleterre, et qu'elle ne serviroit pas contre les États-Unis, pendant tout le temps de la guerre. Le nombre total des prisonniers s'éleva à 5752. En juillet, l'armée de Burgoyne étoit composée de 9000 hommes; l'armée de Gates, en y comprenant 2600 malades, se montoit à 13,200 hommes. L'armée de Burgoyne fut escortée jusqu'à Cambridge, dans le Massachussetts, où elle demeura jusqu'en novembre de l'année suivante, époque, à laquelle le congrès décida qu'elle seroit envoyée à Charlotteville, dans la Virginie. Cette détention de l'armée avoit pour motif, la crainte où l'on étoit que la convention ne fût rompue, et l'on voulut attendre la nouvelle de sa ratification par la Grande-Bretagne. Burgoyne lui-même, avoit obtenu la per-

mission de se rendre en Angleterre, sur parole; où il arriva en mai 1778. Il y fut reçu froidement, et ne put obtenir la permission de se présenter devant le roi, qui lui fit même ordonner de repartir pour se rendre en Amérique, comme prisonnier; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'obéir. Il finit par obtenir la liberté de se justifier, par le récit de sa conduite et de ses opérations militaires; bientôt après cette apologie, il renonça à son traitement militaire, qui se montoit à 240,000 francs par année. Vers la fin de 1781, au moment où la majorité du parlement paroissoit déterminée à continuer la guerre, Burgoyne se réunit au parti de l'opposition et il fit une motion pour que l'on renonçât à une guerre injuste et inutile. Il savoit qu'il étoit impossible de conquérir l'Amérique. « La passion, l'intérêt et la politique, dit-il, peuvent obtenir des succès momentanés et partiels; mais, quand nous voyons le triomphe d'un principe s'étendre sur un continent tout entier; et les Américains résolus à mépriser toutes les difficultés, et à envisager la mort sans la craindre, même pendant plusieurs années. Ce ne peut être que par la plus étrange vanité, et le comble de la présomption, que nous pourrons nous laisser persuader qu'ils ne sont pas en droit de se défendre. » Depuis la paix, jusqu'à sa mort arrivée le 2 août 1792, Burgoyne continua de mener une vie consacrée aux muses et aux plaisirs. On a de lui, *la Vierge du Chêne*, divertissement; *le Bon ton*, et *l'Héritière*, comédie qui a joui pendant quelque temps de la faveur du public. L'intrigue de cette pièce est bien conçue. (*Addit. à l'art. du* t. III)

I. BURKHARD *ou* BURCARD (Jean Balthasar), savant orientaliste, fils de Jérôme Burkhard, professeur de théologie à Bâle, fut recteur de l'université de cette ville, où il naquit le 9 février 1710, et mourut vers 1779. On a de lui de bonnes dissertations sur l'Écriture sainte, parmi lesquelles on distingue, I. *Dissertatio de judæis corruptionis veteris Testamenti falso insimulatis*. Basilea, 1732, in-4°. II. *Oratio de criminibus Josepho patriarche a Morgano impactis*, 1746.

II. BURKHARD (Jean-Jacques), professeur de droit à Bâle où il naquit le 2 mars 1642, a laissé divers traités, I. *De modernâ jurisdictionis germanicæ facie*. II. *De exemptionibus imperii*: III. *De tutelâ*, etc.; Burkhard mort dans sa patrie le 28 août 1720.

BURNET (Guillaume), gouverneur de plusieurs colonies américaines, fils du célèbre évêque de ce nom, (*v. t.* III), né à la Haye en 1688, fut nommé Guillaume par le prince d'Orange, son parrain. Avant que de passer en Amérique, il jouissoit d'une fortune considérable; mais il avoit été ruiné dans une entreprise, qui avoit réduit à l'indigence plusieurs familles opulentes. En 1720, nommé gouverneur de New-Yorck, et de New-Jersey, Burnet arriva à New-Yorck il prit le gouvernement de la province cette même année, et resta dans cette place jusqu'en 1728. Aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu des vues si justes et si étendues sur les affaires des Indes, et ne fut plus déterminé à s'opposer au voisinage de la France qui chaque jour faisoit nouveaux progrès. Burnet exprima ses craintes à cet égard dans son premier discours prononcé à l'as-

semblée, ce fut sur sa proposition qu'on passa dans cette session un acte prohibitif de toutes les marchandises dont les Indiens faisoient commerce. Cette mesure étoit nécessaire dans la politique anglaise ; car, sous prétexte de ces marchandises tirées d'Albany, et transportées au Canada par le Mohawk et le lac Ontario, les Français étoient maîtres de s'emparer du commerce depuis Hudson jusqu'au saint Laurent, et pouvoient s'attacher les Indiens alliés de l'Angleterre ; mais en même temps cette mesure croisoit des intérêts particuliers. Le gouverneur n'écouta que l'intérêt public. Il étoit pénétré de l'importance de se rendre maître absolu du lac Ontario, pour faire échouer le projet des Français, d'établir une chaîne de forts du Canada à la Louisiane, et de resserrer ainsi les colonies anglaises dans d'étroites limites sur les côtes de la mer. En conséquence, il s'occupa en 1722 d'élever une maison de commerce à Oswego, dans le pays des Indiens. Cette année il y eut à Albany un congrès de plusieurs gouverneurs et commissaires, pour renouer avec les Indiens ; le gouverneur Burnet leur persuada d'envoyer un message aux Indiens orientaux, pour les menacer de la guerre, s'ils ne concluoient la paix avec les Anglais, que leurs fréquentes irruptions avoient beaucoup incommodés. Une autre circonstance, jointe à celle de l'acte ci-dessus mentionné, concourut à augmenter l'éloignement du peuple pour le gouverneur, qui remplissoit les fonctions de chancelier ; quoiqu'il ne fut pas homme de loi, il traitoit avec beaucoup d'intelligence et d'habileté les affaires qu'il avoit à juger ; mais ses décisions étoient trop précipitées ; il disoit en parlant de lui même : « J'agis d'abord, et je pense après. » Certaines causes dans lesquelles le vrai point de vue n'étoit ni clair, ni évident, furent portées devant son tribunal ; et comme l'établissement de cette cour, sans le consentement de l'assemblée, étoit considéré comme abusif, Burnet vit un très fort parti s'élever contre lui. Ses services furent mal appréciés et son éloignement parut nécessaire. Cependant son zèle à poursuivre son plan d'opposition à la France étoit si désintéressé, qu'après avoir construit de grands magasins, et réparé un fort à Niagara en 1726, l'année suivante il bâtit à ses propres dépens un autre fort à Oswego pour la protection du commerce. C'étoit une mesure de la plus haute importance pour les colonies. Dans le gouvernement de New-Jersey, qui lui fut donné dans le même temps, il ne se passa aucun évènement intéressant. En 1728, Burnet épousa la fille de M. Vanhorne. Peu après, nommé gouverneur de Massachussetts et de New-Hampsire, il passa à Boston, où il fut reçu avec une pompe et une magnificence inusitées ; mais il n'en quittoit pas avec moins de regret la province de New-Yorck, où l'attachoient ses liaisons avec plusieurs hommes de mérite. Quelques discussions sur le mode des appointemens de sa place, qui s'élevèrent ou plutôt qui se prolongèrent (car elles avoient pris naissance sous son prédécesseur) l'affectèrent sensiblement et accélérèrent sa mort qui arriva le 7 septembre 1729. Burnet étoit un homme doué de talens supérieurs et d'un caractère aimable. La connoissance et le goût des livres qu'il avoit, le rendoient cher à tous les gens de lettres. Sa bibliothèque étoit une des plus riches d'Améri-

que, et fut toujours ouverte à tous ceux qui vouloient la consulter. Le droit de préséance, que sa place lui donnoit naturellement, rendoit plus excusable la disposition qu'il avoit à s'emparer partout de la conversation. Dans sa conduite comme gouverneur, on ne remarqua jamais aucune trace d'avarice; néanmoins il se laissa souvent influencer par des considérations particulières, en préférant ceux qui étoient favorables à son parti, et écartant ceux qu'il y croyoit opposés. Mais ce qu'il faut dire à sa gloire c'est qu'une réputation d'immoralité ou de mauvais caractère fut toujours à ses yeux un motif d'exclusion d'une place, et ce fut d'après ces principes, qu'une fois il s'opposa à l'élection d'un membre du conseil. M. Hutchinson l'un de ses successeurs lui reproche de ne s'être pas assez conformé aux coutumes, et même aux préjugés de la nouvelle Angleterre. Burnet demanda par son testament qu'on l'enterrât dans le plus prochain cimetière, ou lieu quelconque de sépulture le plus voisin, n'attachant aucune idée à aucune forme particulière. Burnet a mis au jour quelques *observations astronomiques*, dans les transactions de la société royale, et *un essai sur les prophéties de l'Écriture*, dans lequel il s'efforce d'expliquer les trois périodes contenues dans le 12e chapitre de Daniel. Il veut y prouver par des argumens que la 1re période finit en 1715. Cet ouvrage a été publié in-4° en 1724.

I. BURR (Jonathas), ministre de Dorchester (Massachussetts), né à Redgrave au comté de Suffolk en Angleterre, vers l'an 1604, fut envoyé par ses parens à l'université, où il resta trois ou quatre ans. La mort de son père interrompit le cours de ses études. Ce malheureux événement le rappela à la campagne. Alors il se chargea d'une école; mais les soins de cette maison ne ralentirent pas son ardeur pour sa propre instruction dans toutes les sciences. Il prêcha quelque temps à Horninger, près Burry, au comté de Suffolk, et se chargea aussi d'une congrégation à Reckingshall dans le même comté. Il montra dans ces fontions un fidèle ministre de l'Evangile. Cependant il fut interdit de la prédication avec plusieurs autres, pour avoir combattu les propositions du parti des évêques, et passa en 1639 à la Nouvelle Angleterre. Dans la même année, il fut admis comme membre dans l'église de Dorchester, dont sir Richard Mather étoit pasteur, et très-peu de temps après il fut nommé collégue de M. Mather. Certaines propositions qu'il avoit jugées condamnables dans les écrits de ce dernier, causèrent entre eux quelques discussions, qui troublèrent un peu la paix de cette église. Il ne fallut pas moins pour les accorder et les reconcilier, que la décision d'une assemblée. Elle condamna Burr; il se soumit sans murmurer. La même année, il eut la petite vérole, maladie qui alors faisoit de grands ravages, l'inoculation n'étant pas encore connue. Cependant il n'en fut point la victime. Le célèbre M. Hooker l'ayant entendu prêcher, dit de lui: « Certainement cet homme est près d'aller au ciel, car il prêche comme s'il étoit déjà. » En effet, il mourut peu après, âgé de 37 ans.

II. BURR (Aaron), président du collége de New-Jersey, né en 1714 à Fairfield en Con-

necticut. On croit qu'il descendoit du R. Jonathas Burr de Dorchester. Il prit ses degrés en 1735, au collége d'Yale; et en 1742 il fut nommé pasteur de l'église presbytérienne de Newark au nouveau Jersey. En 1748, ses qualités éminentes et sa science profonde en théologie, lui méritèrent les suffrages unanimes pour la place de président du collége, qu'il avoit contribué à fonder. Il succéda immédiatement à M. Dickinson. Environ dans le même temps, en 1757, le collége fut transporté d'Eliza-beth-Town à Newark, et Burr mourut peu après à Princeton. Il étoit foible de constitution, mais infatigable au travail. Ce fut surtout à ses soins que le collége de New-Jersey fut redevable de sa prospérité. Ce fut principalement à ses instances secondées de ses liaisons avec le gouverneur, qu'on accorda des fonds à cet établissement, pour l'acquisition d'une bibliothèque, et d'un cabinet de physique, pour la construction d'un bâtiment disposé pour les études. La place pour le nouveau collége, fut choisie à Princeton; et Burr fut chargé de la surintendance des travaux. Il y remplit à la fois les fonctions de président, et de pasteur de l'église. Enfin il joignit à ses éminentes qualités tous les agrémens d'un homme de bonne compagnie. Il sut concilier la douceur de son caractère avec la sévérité nécessaire. Aucune considération ne put jamais prévaloir auprès de lui sur la justice exacte, et jamais les étudians ne furent conduits avec plus de soins et de régularité. Il avoit épousé en 1752 la fille de Jonathas Edwards, qui devint son successeur. Elle mourut en 1758 dans sa 27e année, laissant deux enfans, dont l'un étoit Aaron Burr, dernier vice-président des États-Unis, et l'autre une fille qui épousa le juge Reeve de Connecticut. Madame Burr fut à tous égards l'ornement de son sexe : également distinguée par son esprit, ses graces, et son savoir, elle a laissé plusieurs *manuscrits*, qu'il auroit été à souhaiter qu'on eût publiés; mais qui malheureusement sont perdus. Les principaux ouvrages de Burr sont, Un *Traité de théologie*, réimprimé à Boston en 1791, et plusieurs *Discours*, dans lesquels on en distingue un sur l'empiétement et les desseins des français dans les colonies anglaises d'Amérique, Newark, 1755; et un *Éloge* funèbre du gouverneur Belcher, 1757. Ce Discours fut prononcé très-peu de temps avant sa mort.

BURRILL (Jean), orateur de la chambre des représentans de Massachussetts, remplit les fonctions de cette place, plusieurs années, sous l'administration du gouverneur Shute, et s'y distingua par son intégrité, sa profonde connoissance des formes du parlement, et la dignité qu'il sut garder dans les débats de la chambre. Il fut nommé, en 1720, membre du conseil. Il auroit pu obtenir cet honneur quelques années plutôt, mais il préféroit la place qu'il occupoit. Il mourut de la petite vérole en 1721, dans la 64e année de son âge. Outre les places qu'il avoit occupées, il a encore rempli celle de juge du comté d'Essex.

BURROUGHS (George), une des victimes des illusions de la sorcellerie, fut gradué au collége d'Harvard, et prédicateur du village de Salem. Après y

avoir resté quelque temps, il y laissa sa famille, et passa en 1685 à Falmouth, maintenant Portland, dans le district du Maine; il y prêcha jusqu'en 1590, où la ville fut saccagée par les Indiens. Alors Burroughs retourna au village de Salem ou Dauvers: il fut accusé de magie; on lui fit son procès, son acte d'accusation portoit: que par ses artifices diaboliques, une certaine Marie Wolcott avoit été tourmentée, affligée, piquée d'épingles, brûlée et torturée. Les preuves prétendues qu'on allégua contre lui furent principalement tirées du témoignage des personnes affligées (comme on les nommoit) auxquelles on supposoit qu'il avoit jeté des sorts; elles le furent aussi des aveux d'autres sorciers. On assuroit que l'ombre d'un petit homme à cheveux noirs avoit apparu, comme principal conjurateur. Deux femmes qu'il avoit eues avoient apparu, et déclaré qu'il étoit la cause de leur mort, en le menaçant, s'il nioit le crime, de paroître à la cour. En conséquence, pendant son procès, les personnes affligées furent jetées dans un parroxisme horrible par les spectres de ces femmes, qui n'avoient pas oublié leurs engagemens. Les sorciers qui se confessèrent, affirmèrent qu'il avoit assisté à leurs assemblées, et qu'il les avoit contraints de prendre part à ses sortiléges. Il fut aussi accusé d'avoir fait des actes d'une force plus qu'humaine, et qu'il n'avoit pu exécuter que par l'assistance du diable. Ce fut en vain qu'il se défendit, il y avoit trop de préjugés contre lui; il en fut victime, et condamné et exécuté le 19 d'août. Il protesta, sur l'échafaud, de son innocence, et son discours arracha des larmes à tous les spectateurs.

I. BUTLER (Richard), brave officier, colonel dans la guerre d'Amérique, à la fin de la lutte avec la Grande-Bretagne, dans plus d'une occasion se distingua d'une manière remarquable. En 1791, à la bataille près de Miamis, contre les Indiens, célèbre par la défaite de Saint Clair, il avoit le grade de général, et commandoit l'aîle droite de l'armée. Il fut tué dans le combat.

II. BUTLER (Thomas), frère de précédent, brave officier dans la guerre d'Amérique contre la Grande-Bretagne, avoit encore trois autres frères au service de l'Amérique. En 1776, Butley étudioit en droit avec le célèbre juge Wilson de Philadelphie; mais il abandonna presque aussitôt cette carrière pour suivre celle des armes, où il n'eut d'abord qu'un grade inférieur. Bientôt, il obtint une compagnie, et resta capitaine jusqu'à la fin de la révolution. En 1777, à la bataille de Brandywine, il reçut de Washington, par l'organe du général Hamilton, dont il étoit aide-de-camp, des éloges et des remercîmens sur le champ de bataille, pour l'intrépidité avec laquelle il avoit rallié un détachement en déroute, et chargé l'ennemi. Il ne se distingua pas moins à la bataille de Monmouth, en 1778, où, bravant le feu de l'ennemi, il avoit défendu un défilé pour favoriser la retraite du colonel Richard Butler. Après la guerre, Thomas Butler reprit la vie privée, et vécut dans une ferme jusqu'en 1791, époque où il reprit les armes contre les féroces ennemis qui menaçoient les frontières. Il commandoit un bataillon dans la fatale journée où son frère fut tué. Il obtint, en 1792, le grade

de major, et parvint à celui de lieutenant-colonel. Il commandoit cette même année, au fort Lafayette, à Pittsburg, où, avec peu de troupes, il sut contenir un nombre considérable d'insurgés. Il fut chargé, en 1793, par le président Washington, de commander l'état de Ténessée. Il s'agissoit de restitution à faire aux Indiens, par quelques citoyens qui s'étoient impudemment emparés de plusieurs terres dans leurs possessions; en même temps, il fit avec les Indiens, plusieurs traités avantageux. En 1802, quand l'armée fut réduite, Butler fut conservé dans son grade de colonel en activité de service. La fin de sa vie fut troublée par les chagrins. Arrêté, en 1803, par ordre du général-commandant, au fort Adams, sur le Mississipi, et envoyé à Maryland, son procès lui fut fait par une cour martiale, mais il fut acquitté sur tous les chefs d'accusation, excepté sur celui de n'avoir pas porté les cheveux courts. Alors on l'envoya à la Nouvelle-Orléans, où il prit le commandedement des troupes en octobre; il y fut arrêté de nouveau, le mois suivant; mais la cour ne s'assembla qu'en juillet 1804; nous ignorons la suite de ce procès. Butler mourut en 1805, âgé de 51 ans.

BYFIELD (Nathaniel), né en 1653, juge de la vice-amirauté, et membre du conseil de Massachussetts, fils du révérend Richard Byfield, pasteur de Long-Ditton, au comté de Sussex en Angleterre, fut un des théologiens de l'assemblée de Westminster. Il étoit le plus jeune de vingt-un enfans, dont seize servirent l'office, célébré par leur père. Byfield arriva à Boston en 1674; comme il étoit un des principaux commerçans, il acquit des biens considérables, et peu après la guerre de Philip's, il fut un des quatre propriétaires qui fondèrent la ville de Bristol (Rhode-Island); il y demeura jusqu'en 1724, où son âge avancé l'engagea à retourner à Boston, où il mourut en 1733, dans la quatre-vingtième année de son âge. Le colonel Byfield fit preuve d'habilité dans toutes les places militaires et civiles qu'il a occupées. Il a été orateur de la chambre des représentans pendant trente-huit ans, chef de justice de la cour des plaids du comté de Bristol. Il exerça la même place pendant deux ans, passa ensuite à Suffolk, et en 1803 nommé juge de la vice-amirauté. Actif et plein de vigueur, son courage ne connoissoit pas de danger. Butler étoit doué de beaucoup d'éloquence, ami de l'ordre, et charitable. Il a publié un *Traité* qui contient le récit de la nouvelle révolution en Angleterre, avec la déclaration des gentilshommes-marchands, et habitans de Boston.

BYLES (Mather), né en 1706, ministre de Boston, descendoit d'une famille respectable. Son père, qu'il perdit un an après sa naissance, étoit Anglais. Il descendoit par sa mère, du révérend Richard Mather de Dorchester, et du révérend Jean Cotton de Boston. Dès sa jeunesse, il montra du goût pour la littérature, et fut gradué au collége d'Harvard en 1725. Quand il eut achevé ses études littéraires et théologiques, il prit les ordres, et nommé en 1733, premier pasteur de l'église rue Hollis; Byles vivoit heureux dans sa place, quand la révolution vint troubler

la paix et le bonheur de sa paroisse. Il fut accusé de trop d'attachement à la Grande-Bretagne, et sur-tout d'être resté à Boston, avec sa famille, pendant le siége, d'y avoir prié pour le roi et la sûreté de la ville, et d'y avoir reçu les visites des officiers Anglais. En mai 1777, il fut dénoncé comme un ennemi de la révolution d'Amérique, obligé de donner caution, et de soutenir un procès à la cour spéciale, qui le déclara coupable, et le condamna au bannissement. Il fut attaqué de paralysie en 1783, et mourut en 1788. Byles fut un orateur très-éloquent, il brilloit surtout par la présence d'esprit et la grace du discours; dans la conversation ordinaire, il se faisoit remarquer par la vivacité des reparties et la fécondité des jeux de mots. Son imagination vive étoit tournée à la satyre, son esprit étoit un dangereux instrument contre lequel la prudence ne le tint pas assez en garde. Son mérite littéraire lui procura des liaisons avec beaucoup de beaux esprits de l'Angleterre. On trouve dans sa correspondance, les noms des Pope, des Lansdowne, des Watts, qui lui donnoient les ouvrages qu'ils publioient. Il se maria deux fois, sa première femme étoit nièce du gouverneur Belcher, et la seconde étoit fille du lieutenant-gouverneur Tailer. Son fils est maintenant recteur de l'église de la Trinité de Saint-Jean New-Brunswick. Byles a publié un très-grand nombre d'*Essais* dans le journal hebdomadaire de la Nouvelle-Angleterre; ils sont tous marqués par quelqu'une des lettres qui composent le mot *Celoiza*: un *Poëme* sur la mort de George I, et sur l'avénement de George II, en 1727; une *Epître* en vers, à son excellence le gouverneur Belcher, sur la mort de son épouse, en 1736, plusieurs *Mélanges* imprimés en un volume; un grand nombre de *Sermons*, un *Discours* sur les tremblemens de terre, et un *autre* sur le succès des armes anglaises.

BYRD (Guillaume), né en Virginie, au milieu du dernier siècle, reçut en Angleterre une éducation très-libérale; il jouissoit d'une grande fortune. Peu de personnes, en Amérique, ont jamais rassemblé une bibliothèque comparable, tant pour le nombre que pour le choix des volumes, à celle qu'il a laissée. Très-zélé et très-ardent pour la propagation des sciences, sa bibliothèque fut toujours ouverte à ceux qui lui demandoient quelques communications. Il a publié plusieurs petits *Traités*.

CABARRUS (François, comte de) né à Bayonne le 15 octobre 1752, d'une famille originaire de Caparoso dans la Navarre espagnole. Son père, l'un des riches négocians de Bayonne, renommé par les connoissances profondes qu'il avoit acquises dans le commerce, se rendit aussi recommandable comme savant; zélé défenseur de la doctrine des solitaires de Port-Royal, il ne négligea rien pour donner une excellente éducation à son fils, qui, dès sa plus tendre jeunesse, donnoit de grandes espérances. Il l'envoya, à l'âge de 11 ans, chez les PP. de l'Oratoire au collége de la ville de Condom, jadis illustrée par l'épiscopat de Bossuet. Après s'être distingué dans ses études de la manière la plus brillante, il passa au collége de l'Esquille à Toulouse pour y faire son cours de philosophie; mais dès-lors s'opéra l'explosion de ces passions impétueuses, si souvent compagnes des premières années des grands hommes, et qui ne sont chez eux que les avant-coureurs de leurs grandes actions. Le jeune Cabarrus quitta brusquement le collége de l'Esquille, et revint à Bayonne. Dès son entrée dans les bureaux de la maison paternelle, il demanda, d'un ton décidé, à un vieux teneur de livres, quelle étoit la fortune de son père. Le commis lui ouvrit les registres, et lui dit: *cherchez*. Le jeune homme parvint à satisfaire sa curiosité avec l'intelligence d'un comptable déjà exercé; mais son imagination active, les écarts de ses passions fougueuses déterminèrent son père pour le soustraire à la corruption des mœurs d'une grande ville, de l'envoyer à Sarragosse pour y apprendre la langue espagnole et s'y perfectionner dans le commerce; mais ce genre d'étude convenoit peu à son génie; il se rendit à Valence, fut présenté à M. Galabert, l'un des premiers négocians, qui lui offrit sa maison. Dès le premier abord, le jeune Cabarrus fut épris de mademoiselle Galabert; il en fut aimé, et l'épousa secrètement le 4 octobre 1772. Ce mariage irrita les deux familles; néanmoins M. Galabert procura un état à son gendre dans le village de Caravanchel, où il possédoit une fabrique de savon. Cet établissement étant situé près de Madrid, Cabarrus fut à portée de former des liaisons avec des gens de lettres les plus renommés de la capitale, tels que les frères Yriatte, l'abbé Alvarez et l'abbé de Guévara, rédacteur de la Gazette de Madrid, qui l'introduisirent dans les meilleures sociétés, et notamment dans celle du célèbre comte de Campomanez et du fameux Paul Olavides. Cabarrus forma d'autres associations de commerce; mais sa véritable vocation l'emporta, et le négociant fit place à l'homme d'état. La guerre de l'indépendance de l'Amérique étoit déclarée depuis deux ans: l'Espagne, obligée de se réunir à la France contre l'Angleterre, eut besoin de se créer des ressources pour suppléer au déficit de ses revenus du Mexique. Le ministre des finances, don Miguel de Muzquiz ayant rencontré Cabarrus dans plusieurs sociétés, le fit appeler

et lui témoigna le désir de connoître son opinion sur les moyens de rétablir les finances. Ce fut alors que Cabarrus conçut le projet de la création des billets royaux, qui réunissoient le double avantage d'être un papier-monnaie, et en même temps une obligation du gouvernement produisant intérêt. La coupure en fut calculée, de manière que le billet de six cents piastres produisoit un réal par jour au porteur; celui de trois cents piastres, un demi-réal. A la fin de chaque année, le billet étoit renouvelé et les intérêts payés au dernier porteur. Il fut créé pour une somme de dix millions de piastres, équivalent à trente millions de France environ. Cette opération eut un tel succès, que deux ans après la création des billets, ces valeurs gagnoient une prime de un pour cent sur les espèces. Mais une conception d'une utilité plus durable honorera à jamais la mémoire de Cabarrus. L'Espagne languissoit; pauvre et misérable, accablée par le poids d'une masse énorme de numéraire sans action; Cabarrus imprima à l'or et à l'argent du Mexique, inutilement entassé, le mouvement et la vie; il les fit circuler dans toutes les classes de la nation, par l'établissment d'une banque et d'une caisse d'escompte, qui furent désignées sous le titre de *Banque nationale de Saint-Charles*. Quinze millions de piastres fortes en formèrent le fond capital, divisé en cent cinquante mille actions de deux mille réaux de veillon chacune. L'escompte fut fixé à quatre pour cent l'an. La banque fut chargée de l'administration des fonds des armées de terre et de mer, et des autres parties du service dans l'intérieur et dans l'étranger, enfin du paiement de toutes les obligations du trésor public, moyennant une commission d'un sixième pour cent. Cet établissement fut créé en vertu d'une cédule royale le 2 juin 1782, d'après le plan présenté par Cabarrus, qui en fut nommé le directeur. Les avantages de l'établissement de cette banque sont consignés dans les comptes rendus des assemblées générales des actionnaires du 20 décembre 1783 et 22 décembre 1784. Dans la même année, la compagnie des Caraques à Madrid étant épuisée par les pertes qu'elle avoit essuyées dans la dernière guerre, et plus encore par la révocation du privilége exclusif dont elle avoit joui pour le commerce du cacao, songea au moyen de se rétablir, et de faire l'emploi le plus avantageux possible des capitaux qu'elle pourroit réunir. Une pareille entreprise étoit digne de fixer l'attention de Cabarrus; il conçut à cette occasion la grande idée d'unir le commerce de l'Amérique avec celui de l'Asie, par l'intermédiaire des îles Phillipines. Le plan de Cabarrus fut adopté, et la compagnie fut instituée par une cédule royale du 10 mars 1785. Après avoir attaché son nom aux deux grands établissemens de la banque et de la compagnie des Phillipines, Cabarrus voulut acquérir de nouveaux droits à la reconnoissance de sa patrie adoptive. Il avoit observé que la position de la capitale pouvoit par fois l'exposer à une disette de subsistances et à l'impossibilité de ne s'en procurer en tous temps qu'à des prix très-élevés à cause de la cherté des transports par terre. Cabarrus, frappé de l'heureux voisinage de cette chaîne de montagnes toujours couvertes de neige, forma bientôt le projet d'un canal

de navigation qui, prenant sa source dans les montagnes de Guadarrama, passeroit par Madrid, s'uniroit au Guadalquivir vers le point où le fleuve devient navigable, et établiroit ainsi une communication avec Séville et l'Océan. Le gouvernement adopta le plan, et bientôt après les travaux furent commencés. Ils étoient très-avancés, lorsque le ministre Léréna, ennemi de Cabarrus, en obtint la suspension en 1784. Le corps de la noblesse de Madrid conçut le projet de l'établissement d'un Mont-de-Piété pour secourir les veuves et les enfans des gentilshommes, à l'instar de pareilles institutions existantes dans d'autres parties du royaume, mais qui n'ont rien de commun que le nom avec le Mont-de-Piété établi en France. Cabarrus lut dans une séance de la société royale économique, un mémoire qui fit la plus grande sensation; il s'éleva avec force contre les Monts-de-Piété en général. « Les pauvres, s'écria-t-il, se multiplient en raison même du nombre des fondations dont l'unique objet est de les secourir ». Tous les agioteurs et les monopoleurs de Madrid, de Genève et de Paris s'étoient ligués contre Cabarrus; ils conçurent le projet d'accaparer les actions de la banque de Saint-Charles. Pour atteindre le but, il falloit d'abord faire baisser le cours de ces effets, qui jouissoient de la plus grande faveur. Ces spéculateurs eurent recours à la plume vigoureuse de Mirabeau, qui la fit payer chèrement. Il publia un libelle intitulé, *de la Banque d'Espagne*, dite de *Saint-Charles*, par le comte de Mirabeau. L'auteur ne se borna point à décrier, dans cet écrit, l'établissement de la banque, il attaqua encore les billets royaux et la compagnie des Phillipines, et n'épargna pas le fondateur de ces établissemens. Le roi d'Espagne défendit l'introduction dans ces états de ce libelle, par un décret du 17 juillet 1785. Cabarrus fut nommé conseiller des finances. Il fit, en 1787, un voyage à Paris, où il fut recherché par les plus grands personnages. Peu de temps après son retour en Espagne, le roi Charles III, mourut dans les derniers jours de 1788. Un nouvel ordre de choses fit nommer le comte de Florida Blanca, ministre. Les ennemis de Cabarrus intriguèrent, et parvinrent à le faire arrêter le 24 juin 1790. Sa captivité dura jusqu'à la fin de 1792. Le comte d'Aranda, ancien ambassadeur de France à Paris, ayant remplacé Florida Blanca, obtint de Charles IV l'ordre de faire instruire une procédure régulière sur les accusations intentées par le ministre Léréna contre Cabarrus. Un jugement solennel le déclara sans reproches dans sa conduite politique et privée, et le recommanda à la justice de sa Majesté pour les indemnités auxquelles sa détention lui donnoit des droits, et il reçut les indemnités que les juges avoient demandées pour lui. Il fut créé comte, et obtint un privilége dont il traita avec la compagnie des Phillipines. Le roi le nomma ministre plénipotentiaire auprès du congrès de Rastadt : il fut chargé ensuite d'une mission à Paris. De retour à Madrid, il chercha inutilement à rétablir la paix dans le ministère, la vengeance du prince de la Paix ne tarda pas à éclater. Jovellanus fut arrêté et enfermé dans une étroite prison, où il est resté jusqu'en 1808. Saavédra fut exilé en Andalousie. Cabarrus bientôt après fut nommé ambassadeur de S. M. C. auprès

du Directoire français ; mais soit que des instructions secrètes du prince de la Paix à ses agens à Paris eussent préparé auprès du Directoire, le refus de l'admission du comte de Cabarrus, soit que ce refus eût pour cause une intrigue dans le sein du Directoire lui-même, cet ambassadeur ne fut point reconnu, sous le prétexte qu'étant Français d'origine, il ne pouvoit être en France le représentant d'une puissance étrangère. A dater de cette époque, sa faveur auprès du prince de la Paix s'évanouit ; elle dégénéra même en disgrace. Une mission en Hollande servit à couvrir l'exil du comte de Cabarrus, qui, dès ce moment, fut éloigné de la cour ; il ne reparut à Madrid qu'après la révolution du 18 mars 1808. Il fut nommé surintendant de la caisse de consolidation au mois de juin de la même année. Un décret de l'empereur Napoléon le nomma ministre des finances d'Espagne ; et pendant qu'il s'occupoit d'un nouveau plan de finances adopté aux circonstances, il reçut l'ordre de se rendre à Séville. Il eut, pendant ce voyage, une attaque de goutte à la tête, qui lui permit à peine de se rendre dans cette ville : tous les secours de l'art lui furent inutilement prodigués. Le roi se transporta auprès de son lit, et reçut son dernier soupir le 27 avril 1810, à quatre heures du matin. Ainsi se termina la carrière du comte de Cabarrus à l'âge de 57 ans. On lui fit de magnifiques obsèques. Son corps a été déposé, par ordre du roi, dans le Panthéon de Séville. Il fut doué d'une ame aussi élevée que son génie ; jamais il ne conçut, n'entreprit et n'exécuta que de grandes choses; franc et loyal, il détestoit l'intrigue ; il disoit la vérité aux rois et aux ministres ; jamais son cœur ne connut la vengeance, et ce fut en accablant ses ennemis de bienfaits, qu'il leur montra combien il étoit au-dessus d'eux. On a de lui en espagnol, I. *Mémoire présenté au roi pour l'établissement d'une banque nationale*, Madrid, 1780. II. *Mémoire sur le Mont-de-Piété*, Madrid, 1784. III. *Mémoire sur la réunion du commerce avec celui de l'Asie*, 1784. IV. et *Partaratero* (le Diseur de rien), feuille périodique, dont l'auteur ne put publier que quelques numéros ; la puissance monacale obtint du gouvernement l'interdiction de cette feuille, qui, sous le titre de *Diseur de rien*, disoit beaucoup trop de choses. V. *Lettres de François Cabarrus, écrites de sa prison au prince de la Paix*. VI. Un *Traité sur le système de contribution la plus convenable à l'Espagne*. VII. *Eloge de Charles III, roi d'Espagne*. Ouvrage qui devint pour son auteur l'occasion d'opposer aux préjugés des Espagnols et aux faux principes de l'administration publique, des idées saines et libérales, revêtues des plus belles formes de l'éloquence. Cet écrit hardi ne contribua pas peu à attirer, au comte de Cabarrus, des ennemis dangereux. VIII. *Eloge de dom Miguel de Muzquiz, ministre des finances.*

CABILLEAU (Baudoin), jésuite d'Ypres, mort le 25 novembre 1652, cultiva avec succès la poésie latine ; tous les sujets qu'il a traités sont tirés des saintes Ecritures. Ce sont des *tragédies*, des *élégies* et des *épîtres*.

I. CABOT (Jean), Vénitien, le premier qui découvrit l'Amérique, possédoit à fond toutes les con-

noissances qui peuvent contribuer à faire un bon marin. Il eut trois fils, Louis, Sébastien, et Sanctius; qu'il éleva tous trois pour en faire d'habiles marins. Encouragé par les succès de Colomb, qui, en 1493, revint de son premier voyage, il se détermina à tout tenter pour découvrir quelque terre inconnue, et particulièrement un passage aux Indes Orientales par le nord. Il obtint du roi Henri VIII, une commission qui l'autorisoit lui et ses trois fils, à former des établissemens dans toutes les terres qu'ils pourroient découvrir et conquérir, à la seule condition de payer en redevance au roi, le cinquième de tout le profit qu'ils pourroient faire. En 1497, il partit de Bristol, avec deux vaisseaux-marchands, des marchandises et environ 300 hommes. Il se dirigea au nord, jusqu'à la latitude de 58 degrés. Alors les glaces qu'il trouva flottantes, et la rigueur du climat, le forcèrent à dériver vers le Sud-Ouest. Le 24 de juin au matin, il découvrit une terre, la première qu'il eut rencontrée depuis son départ, et il la nomma *Prima vista*. Des écrivains croyent que c'est une partie de l'île de New-Foundland, mais d'autres pensent que c'est la péninsule de la nouvelle Ecosse, à 45 degrés de latitude. Quelques jours après, il découvrit une île plus petite, à laquelle il donna le nom de St. Jean, parce qu'elle avoit été aperçue le jour de St. Jean-Baptiste. En continuant sa course vers l'Ouest; il atteignit bientôt le continent, et après il s'éleva à la latitude de soixante-sept dégrés et demi. Ensuite, il tourna au midi, et en suivant la côte, il aborda à la Floride. Le manque de provisions, et l'insubordination de son équipage le contraignirent de retourner en Angleterre, sans avoir formé d'établissement, ni fait de conquête dans aucune partie du nouveau monde. Dans ce nouveau voyage, Jean Cabot étoit accompagné de Sébastien; et c'est à eux qu'appartient réellement l'honneur d'avoir découvert les premiers le continent nord d'Amérique; ce ne fut qu'en l'année suivante, 1498, que Colomb aperçut ce continent. (Article additionnel à Jean Cabot, tome III).

II. CABOT (Sébastien), célèbre navigateur, né à Bristol, fils du précédent, avait environ 24 ans, lorsqu'en 1497, il fit avec son père le voyage où le nouveau continent fut découvert. En 1517, il entreprit un nouveau voyage, et aborda au Brésil, puis à Porto-Rico et Hispaniola. N'ayant pu réussir dans son dessein de trouver une route aux Indes Orientales, il retourna en Angleterre. Il fut appelé en Espagne par le roi Ferdinand et la reine Isabelle, qui le reçurent de la manière la plus flatteuse; en 1525, il entreprit pour leur service, un voyage de découvertes, dans lequel il visita les côtes du Brésil, et entra dans la grande rivière, à laquelle il donna le nom de *Rio de la plata*. Il remonta cent-vingt lieues dans cette rivière. Cette expédition le retint plusieurs années; puis il retourna en Espagne au printemps de 1531, mais il y fut très-mal accueilli. Sa sévérité pour quelques mutins, dans certaines circonstances, lui avoit fait beaucoup d'ennemis. Cependant il trouva le moyen de garder la place de chef, dont il avoit été honoré par Ferdinand. Il a fait d'autres voyages, dont il n'est point resté de mémoires particu-

liers. Sa principale résidence fut à Séville, où il s'occupa de tracer des cartes, dans lesquelles il a soigneusement marqué les nouvelles découvertes, tant des autres voyageurs que de lui-même. Son caractère fut doux et humain, quoique dans certaines circonstances, il se soit montré injuste envers les naturels des pays découverts, et d'une sévérité excessive envers ses marins. Dans sa vieillesse, il retourna en Angleterre, et résida à Bristol, où il obtint une pension du roi Edouard VI, et fut nommé gouverneur d'une compagnie de commerçants, qu'il associa pour des découvertes de pays inconnus. Il étoit dans la ferme persuasion, qu'il devoit y avoir un passage à la Chine par le nord-est. Il établit un commencement de commerce avec la Russie; par là, il donna naissance à la compagnie russe. Le dernier trait qu'on trouve de lui, est la visite qu'il fit en 1556, à bord d'un vaisseau que la compagnie envoyoit à la découverte. On croit qu'il mourut en 1557, âgé de 80 ans. Il fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle. On conserve à Hakluyt, une suite complète d'instructions, signées de Cabot, pour la direction d'un voyage de Cathay en Chine: c'est un monument de sa sagacité. On croit qu'il est le premier qui ait connu les variations de l'aiguille aimantée, et il a publié: *De navigatione nelle parte septentrionale*, Venise, 1583, in-fol. Il a donné aussi une grande *carte*, qui a été gravée par Clément Adams, et qui se trouve dans la galerie particulière de White-Hall. Sur cette carte, est écrit en latin, un récit de la découverte de New-Foundland. (Article additionnel à Sébastien Cabot, tome III).

CABOUS (Chams El-Ma'la), hérita après la mort de Yemchoun son frère, arrivée l'an 947, du petit royaume de Jorjân que leur père avoit conquis. Peu de monarques ont été aussi accomplis; sa figure étoit noble, son ame grande; il fut bon capitaine, et joignoit à une instruction très-étendue le don d'une éloquence persuasive, c'est ce qui le fit appeler, Chams El-Ma'la, (le soleil dans son apogée.) Avec tant de qualités, ce monarque eut toujours à combattre la fatalité de son étoile. Fakheddoulet sultan Bouy, qui venoit d'être dépouillé de ses états par Mouyad-Eddoulet son frère, se retira près de Cabous. Celui-ci l'accueillit, embrassa sa cause, et perdit sa couronne que Mouyad-Eddoulet lui enleva pour l'en punir en 981. Ce fut le plus grand de ses revers, parce qu'il s'étoit sacrifié pour un ingrat. Fakheddoulet remonté sur le trône à la mort de son frère, usurpa le Jorjân et le garda jusqu'à sa mort. Enfin Cabous rentra dans ses états en 998, après une absence de 17 ans qu'il avoit passés errant et misérable dans le Khorassan. La conquête des provinces de Guilân et de Tabarestan signala son retour à l'empire. Mais un revers nouveau renversa l'édifice de sa gloire. Il étoit juste mais sévère et son austérité gênoit la corruption des grands. Ceux-ci l'enlevèrent une nuit dans sa tente, le déposèrent et l'ayant conduit prisonnier à Jéfasenk, élurent son fils Manoujeher sans qu'il eût pris aucune part à la conspiration. Il vouloit même venger son père, punir les coupables, mais Cabous l'en empêcha. Ce monarque infortuné passa dans l'exercice de la piété, dans la culture des lettres, ses derniers jours que le poison acheva. Quelques au-

teurs prétendent qu'il fut tué dans son camp à l'instant où la conjuration éclata. Il a laissé des *vers* estimés de ses contemporains, et une mémoire chère aux lettres qu'il protégeoit. Avicenne avoit été comblé de ses bienfaits. Cabous est mort l'an 1012.

CABRISSEAU (Nicolas), curé de Saint-Etienne à Reims, né à Rhétel en 1680, vendit son argenterie pour assister les pauvres, et se réduisit à manger du pain d'orge. Son opposition à la bulle *unigenitus* lui valut des persécutions. Il fut mis au donjon de Vincennes, puis exilé à Tours où il mourut en 1758. Il a publié, I. *Réflexions sur le livre de Tobie*, Paris, 1736. II. *Instructions Chrétiennes sur les huit Béatitudes*, Paris, 1732, in-12. III. *Instructions courtes et familières sur le Symbole*, 1728, in-12, 2 volumes, Paris, IV. *Eloge des Saints de l'ancien Testament*. V. *Instructions sur le sacrement de Mariage*, Paris, 1737, in-16. VI. *Sermon sur le sacre de Louis XV*; Paris, 1724, in-4°. Il a été l'éditeur de la *retraite* de Le Gros, des méditations du même, et d'autres ouvrages où l'on trouve une piété solide.

CADER-BILLAH, 25e Khalyf-Abassy, fut promu au khalyfat de Bagdad au mois de Ramadhân 381 (décembre 991) à l'âge de 45 ans. Il reçut la nouvelle de son élection à Batyhet, où il vivoit depuis trois ans retiré près de Mohadzeb-Eddoulet qui y régnoit. Le règne de Cader ne fut point signalé par des exploits mémorables, ou par de grands revers. Ce prince fit son premier soin de la justice, et gagna l'affection du peuple par la douceur de son gouvernement. Affectant l'indépendance avec les grands, il leur fit sentir souvent qu'il étoit le maître, et s'attira leur inimitié; mais elle ne troubla point la longue prospérité de son règne. Cader mourut à Bagdad, dans l'année 1032, âgé de 86 ans, dont il avoit régné 41. Peu de kalifs ont régné aussi long-temps, et avec autant de sécurité.

CADONICI (Jean), prêtre chanoine de la cathédrale de Venise, très-laborieux, et doué d'une mémoire prodigieuse, écrivoit avec une précision de style et une force de raison dont il se servit pour combattre ses ennemis, parmi lesquels étoient beaucoup de jésuites dont il détestoit les maximes relâchées. Au nombre de ses adversaires se trouva le fameux dominicain Mamachi, qui écrivit contre lui deux volumes enflés, mais vides de raison et de charité. Les premiers ouvrages du chanoine, avoient eu pour objet de faire son apologie contre l'accusation de millenarisme; par suite de ce travail il avoit écrit pour prouver d'après Saint-Augustin, que les justes de l'ancien Testament décédés avant Jésus-Christ, étoient admis directement en vertu de ses mérites, à la jouissance de la vision béatifique de Dieu. Désirant peupler de saints le ciel, vers lequel s'élevoient sans cesse ses désirs, il auroit voulu pouvoir y conduire même les enfans morts sans baptême, par le moyen de la foi et des prières de leurs parens. Il a publié en outre une *Dissertation* sur l'immortalité de l'ame des animaux, divers *Traités* polémiques et un *opuscule* sur l'obligation de prier pour les chefs des nations. Cadonici mourut le 27 février 1786, à l'âge de 81 ans.

CADWALLADER, célèbre médecin de Philadelphie, a publié, vers l'an 1740, un *Traité* de médecine, dans lequel il combat l'usage presque universel du mercure et des purgatifs violens; il prescrit, en leur place, des cathareties doux, et l'usage passager d'opiats. Avant lui, on n'avoit publié, sur la médecine, que très-peu d'ouvrages en Amérique. Le docteur Boylston, à la vérité, avoit écrit sur la petite vérole: son traité étoit le premier qui eût été publié dans cette contrée.

CAISOTTI (Paul Maurice), né à Turin le 2 décembre 1726, y fut, par son application et par ses mœurs, un modèle pour ses condisciples, un sujet d'admiration pour ses maîtres; il alla continuer ses études à Rome, où il se livra à l'étude de l'histoire ecclésiastique et des écrits des pères, surtout de Saint-Augustin. En 1753, il entra dans la congrégation des oratoriens de Saint-Philippe de Néri; nommé à l'évêché d'Asti en 1761, il refusa d'abord, et n'accepta que sur les instances réitérées du roi de Sardaigne, du pape et de tous les gens de bien qui le connoissoient. Un courage inébranlable, un zèle éclairé, une charité sans bornes, une égalité de caractère dans toutes les situations, une vie de prière, de travail, de bonnes œuvres, en un mot, toutes les qualités que Saint-Paul exige d'un évêque, ont éclaté en lui pendant 24 ans qu'a duré son épiscopat. Son attachement à Port-Royal provoqua contre lui l'accusation de jansénisme, et il s'en moqua; il fit bâtir un magnifique séminaire, releva les bonnes études, et forma un clergé digne de lui. Caisotti visitoit régulièrement son diocèse, et prêchoit. Il avoit publié en 1775, en italien, un excellent *Traité*, in-12, de 205 pages, intitulé: *Instruction à la jeunesse ecclésiastique*. Caisotti mourut le 8 août 1786, pleuré de tout son diocèse, et surtout des pauvres. On lui appliqua ce qu'avoit dit autrefois le célèbre Arnauld, lorsqu'il perdit son frère, évêque d'Angers: « La mort d'un évêque vertueux est un grand malheur pour l'Eglise, mais les bons évêques seroient bien malheureux s'ils ne mouroient pas. »

CALEF (Robert), commerçant de Boston, s'est distingué dans le temps crédule de la sorcellerie. Après que le révérend docteur Cotton Mather eut publié un livre intitulé: Les *Merveilles du monde invisible*, dans lequel il paroissoit ne pas révoquer en doute plusieurs histoires qui couroient alors, Calef fit paroître en opposition, un autre ouvrage, intitulé: *Merveilles encore plus étonnantes du monde invisible*; Londres, 1700. Comme il y censuroit les jugemens des cours sur les sorciers, et qu'alors le peuple, en général, n'en voyoit pas les erreurs, il irrita beaucoup de monde. Mais, cependant, il paroît qu'il étoit très-fidèle dans le récit des faits. Calef mourut en 1720.

I. CALLENDER (Elisée), ministre de la première église baptiste de Boston, fils du révérend Ellis Callender, qui fut ministre de la même église depuis 1708 jusqu'en 1726, fut gradué au collége d'Harvard en 1710, et mourut en 1738. Il se distingua par une piété fervente.

II. CALLENDER (Jean), ministre baptiste, et écrivain de

Rhode-Island, neveu du précédent, gradué, en 1723, au collége d'Harvard. Il prit les ordres, et fut nommé en 1731, collègue de M. Peckons aîné, pasteur de l'église de New-Port. Cette église de Baptiste, étoit la seconde en Amérique; elle fut fondée en 1644. Callender a publié en 1739, un *Discours* historique sur les affaires civiles et religieuses de la colonie de Rhode-Island, etc., depuis le commencement de l'établissement jusqu'à la fin du 1er siècle. On a encore de lui, un *sermon* prêché à l'ordination du révérend Jérémie Condy, Boston, 1739: et un autre *sermon* sur la mort du révérend M. Clap de New-Port, 1745. Callender est mort en 1748, à 42 ans.

CALLY (Pierre), professeur d'éloquence, mort en 1709, à Caen, s'est fait connoître par un ouvrage singulier, intitulé : *Durand commenté, ou l'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transubstantiation*, 1700, in-12. On lui doit aussi une édition de l'ouvrage de Boèce, *de Consolatione philosophiæ ad usum delphini*, avec un long commentaire.

I. CALVERT (George), Baron de Baltimore, né en 1582 à Kipling, comté d'Yorck, en Angleterre; fondateur de la province de Maryland, descendoit d'une famille noble de Flandre. En 1597, il prit le baccalauréat au collége de la Trinité, puis il traversa tout le continent d'Europe. A son retour en Angleterre, au commencement du regne de Jacques I, il entra dans les bureaux de sir Robert Cécil, sécrétaire d'état, et par le crédit de ce seigneur il obtint la place de secrétaire du conseil privé; il fut honoré aussi de l'ordre de la Jarretière. En 1619, il succéda à sir Thomas Lake dans la place de secrétaire d'état. Ses profondes connoissances dans les affaires, son exactitude et sa fidélité, attirèrent l'attention du roi, qui lui accorda une pension de mille livres sterling sur les douanes. En 1624, il embrassa la religion catholique, et ayant déclaré au roi les nouveaux sentimens qu'il professoit, il lui donna la démission de sa place. Cependant il resta au conseil privé, et en 1625 il fut créé baron de Baltimore; en même temps il étoit au parlement représentant de l'université d'Oxford. Quand il occupoit la place de secrétaire d'état, il fut constitué par acte propriétaire de la péninsule méridionale de New-Foundland, qu'il nomma province d'Avalon; Calvert avança 25000 l. sterling pour cette plantation; qu'il visita deux fois en personne, mais, le voisinage des François l'incommodoit tellement, que, quoiqu'il les eût repoussés, qu'il eut poursuivi leurs vaisseaux, et leur eût fait soixante prisonniers, il fut contraint d'abandonner le territoire; mais comme il désiroit former en Amérique un établissement où il put se retirer avec sa famille, et ses amis de même religion que lui, il alla visiter la Virginie, province dont on vantoit la fertilité et les avantages, et où il avoit un intérêt dans une entreprise de quelques avanturiers. Mais il y fut mal vû, à cause de sa religion; d'un autre côté, ayant remarqué que les Virginiens n'étendoient pas leurs plantations au-delà du Patoromac, il fixa son attention sur le territoire au nord de cette rivière. Bientôt il retourna en Angleterre, obtint de Charles I la concession de cette propriété;

mais, avant que les lettres fussent expédiées, il mourut à Londres, en 1632, dans la 51e année de son âge. Après sa mort, les lettres furent accordées à son fils aîné Cécil, qui succéda à tous ses titres. Le pays fut dès-lors appelé Maryland, en l'honneur d'Henriette Marie, femme de Charles I. On voit par l'immense étendue des pouvoirs, les priviléges et exemptions que ces patentes accordent, qu'elles ont été dictées par sir Georges lui-même. La tolérance religieuse qu'elles établissoient l'honore, et fut respectée par son fils, qui a exécuté tous ses projets. Sir Georges a été recommandable par sa sagesse et sa modération. Il sut contenter tous les partis. Dans ses vues pour établir des plantations, loin de songer à exterminer les naturels, il ne pensoit qu'à les civiliser et les convertir. Il ne vouloit pas que les gouverneurs fussent des marchands intéressés, mais des seigneurs totalement étrangers au commerce; enfin, il vouloit laisser à chacun les fruits de son industrie, et qu'elle fut indépendante de l'intérêt public. Calvert a publié un *Poème funéraire en l'honneur du docteur Hen. Untonum*, 1595; *des Discours au parlement; une réponse à Tom Tell Troth; La pratique des princes*, *et les lamentations de l'église* 1642. Calvert a écrit sur le Maryland, mais on ne croit pas que ce livre ait été publié. (Addit. au même art. t. III.)

II. CALVERT (Léonard), fils du précédent, premier gouverneur de Maryland, frère de Cecilius Calvert le propriétaire, qui l'envoya en Amérique en 1633, pour gouverner la colonie. Après un voyage prolongé au tour des côtes de l'Amérique, il arriva en Virginie, le 24 février 1634, avec son frère George Calvert, et environ deux cents personnes de bonnes familles, toutes catholiques. Il avança, le trois de mars, dans la baye de Chesapeack au nord, vogua douze lieues sur le Patowniac, et jetta l'ancre dans une île qu'il appella saint Clément, et dont il prit possession au nom du roi d'Angleterre; delà, il poursuivit 16 lieues plus haut sur la ville de Patowniac, aujourd'hui Marlboroug, où il fut reçu en ami par le régent qui gouvernoit pour le prince du pays, alors mineur. Il poursuivit encore 12 lieues plus loin, vers la ville de Piscataway, sur la côte de Maryland, où il trouva un anglais, Henry Fleet, qui demeuroit depuis plusieurs années avec les naturels, et qui en étoit fort estimé. Il tira de lui de grands services comme interprète. Lorsqu'il demanda au prince la permission de former un établissement dans le pays, celui-ci lui répondit. » Je ne vous propose ni de rester ni de vous retirer, c'est à vous d'en agir comme vous jugerez à propos. » Cependant, le gouverneur comprit que les naturels n'avoient pas de desseins hostiles, et chercha l'endroit le plus favorable pour établir sa colonie. Il fit ses présens au prince, ne négligea rien pour se concilier l'affection des habitans du pays; et le 20 mars 1634, il prit paisiblement posession du Maryland, donna à la ville le nom de sainte Marie, et à la baie celui de saint George. La justice qui le portoit à donner aux naturels une compensation pour leur territoire, est un trait qui fait honneur au caractère de ces nouveaux planteurs. Les colons avoient apporté des semences; mais ils trouvèrent du blé en abondance dans la

Virginie ; et, dès le printemps suivant, ils furent en état d'en exporter dans la nouvelle Angleterre, et à New-Foundland; ils en tirèrent en retour des poissons secs et d'autres provisions. Les Indiens de leur côté leur fournissoient beaucoup de gibier et de volaille, pour des quincailleries, et autres objets de commerce. Le gouvernement fut établi sur les bases de la sureté des propriétés et de la liberté de conscience. Cinquante ares de terre furent concédées à chaque colon, et tout chrétien fut admis sans aucune preéminence de secte particulière ; cette sage politique fit de la colonie un asyle pour tous les catholiques romains, et autres, chassés de la nouvelle Angleterre par les persécutions des protestans. Le gouverneur fit construire à sainte Marie une maison pour lui et ses successeurs, et fut chargé des intérêts de toute la colonie, jusqu'au temps des guerres civiles en Angleterre, où le nom de catholique devint si odieux aux Anglais, que le parlement s'empara du gouvernement de la province, et nomma un nouveau gouverneur. On ne sait rien de plus sur Léonard Calvert. A la restauration du roi Charles II, en 1660, Cécilius Calvert, le propriétaire, recouvra ses droits sur la province ; et un an après son fils Charles fut nommé gouverneur. Celui-ci mourut en 1676, dans un âge avancé ; son fils lui succéda.

CAMPBELL (Jean), Ecossais, premier ministre d'Oxford (Massachussetts), fit ses études à Edimbourg, et passa en Amérique en 1717. Il prit les ordres, et fut pasteur d'Oxford, ville fondée par des Français protestans. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée dans la 71ᵉ année de son âge et la 42ᵉ de son ministère. Il eut pour successeur le révérend Joseph Bowman, qui a été missionnaire chez les Indiens Mohawk.

CAMPOMANÈS (P. Rodrigue, comte de), célèbre écrivain, grande croix de l'ordre de Charles III ; membre du conseil de la chambre du roi, président du conseil supérieur de Castille, etc., etc., directeur de l'académie d'histoire, membre de l'Académie espagnole, de celle des inscriptions et belles lettres de Paris, de la société philosophique de Philadelphie, des sociétés économiques des amis de la patrie de Madrid et des Asturies, de celle de *Bascongada* et de plusieurs autres sociétés savantes d'Espagne, de l'académie des sciences de Barcelonne et de celle de Séville, etc., né dans les montagnes des Asturies, vers l'année 1710, mort à Madrid en 1788. Si la nation espagnole a été privée dans quelques genres de littérature de ces génies qui ont illustré d'autres pays, il faut convenir qu'elle a vu s'élever dans son sein des hommes extraordinaires dans la jurisprudence, la législation et la politique, et qui, à de vastes connoissances, à un jugement sain, ont sû réunir cette force de caractère, ce courage si nécessaire pour combattre des abus enracinés. Les noms du comte de Florida Blanca, de don Joseph de Galvez et du comte de Campomanès sont assez connus de toute l'Europe. Il seroit très-difficile de former une notice exacte de tous les ouvrages du comte de Campomanès ; car son zèle et ses talens ne se bornèrent pas à se signaler d'une manière éclatante dans les ma-

tières les plus importantes pendant l'exercice de ses fonctions d'avocat auprès du conseil et de la chambre de Castille, mais il donna encore des preuves de sa vaste érudition, dans plusieurs genres de sciences de la littérature, tels que les langues, l'histoire, l'économie politique, etc., etc. Le premier ouvrage auquel il donna le jour, est intitulé : I. *Dissertations historiques sur l'ordre et la chevalerie des Templiers, ou resumé historique des principes de la fondation, des progrès et de l'extinction de cet ordre dans le concile de Vienne; suivi d'un appendice ou supplément relatif aux règles de l'ordre, à ses divers priviléges, enrichi de plusieurs dissertations et de notes concernant non-seulement l'ordre des Templiers; mais encore celui de Saint Jean, l'ordre Teutonique, ceux de Saint Jacques, Calatrava, Alcantara, Avis, Montesa, Christ, Monfrac*, etc, etc, *avec plusieurs catalogues des noms des maîtres de ces ordres*, Madrid, 1747. Aussitôt l'arrivée à Madrid de don Miguel Casiri, qui se destinoit à y enseigner l'arabe, le comte de Campomanès fut un des premiers qui se mit au rang de ses écoliers. En 1751, il traduisit et publia de concert avec son maître, deux chapitres de l'ouvrage de *Ebn el Auam*, (Don Juan Sempère y Guarinos, dans son *Essai d'une Biographie espagnole des meilleurs écrivains du règne de Charles III*, écrit ainsi le nom de ce savant, que nous avons écrit par erreur *Ebn-Al-Awam*), sur l'art de cultiver la terre; cet écrit sert d'appendice au traité d'agriculture de l'anglois Tull (Jethro), également traduit en esgnol. II. *Antiquité maritime de la république de Carthage, avec le périple d'Hannon, traduit du grec, et enrichi de notes par Pierre Rodriguez Campomanès, avocat des conseils, assesseur général des courriers et des postes d'Espagne;* Madrid, de l'imprimerie de Antonio Perez de Soto, 1756. La traduction du Périple a été faite sur l'édition d'Hudson, de 1698. Le comte de Campomanès, connoissant le grand rapport qui existe entre l'histoire ancienne de la marine de sa nation et celle des Carthaginois, composa une *Histoire générale de la marine Espagnole*, pour servir d'introduction à l'ouvrage qui précède. A la tête de cette histoire générale, se trouve un discours littéraire très-savant sur le Périple d'Hannon, avec une notice de toute les éditions qui ont été publiées par des savans tant Espagnols qu'étrangers et une réfutation de l'opinion d'Henri Dodwel qui nie l'authenticité de l'ouvrage du capitaine carthaginois; à la suite de ce discours il y a encore un discours préliminaire sur la *marine, sur la navigation, le commerce et les expéditions des Carthaginois*. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé. Le comte de Campomanès dut au mérite de son ouvrage sur le périple d'Hannon et aux éloges qui lui ont été donnés par les savans étrangers, entre autres par M. Bougainville, qui travailloit sur le même ouvrage du capitaine Hannon, l'honneur d'être nommé membre correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, ce qui lui fut annoncé par Le Beau sécrétaire de l'académie, sans qu'il fit aucune démarche pour l'obtenir. On doit encore à cet écrivain, aussi savant que laborieux: I. *Mémoire sur les abus qui existent dans la répartition de contributions de la principauté*

des Asturies, Madrid, 1757, un volumes in-4°. II. *Itinéraire des routes de poste tant d'Espagne que des pays étrangers, avec les prix que l'on y paye;* composé par ordre de S. M.; Madrid, chez Antoine Reez de Soto, 1761. III. *Notice géographique sur le royaume de Portugal.* Madrid 1762, chez Ybarra. IV. *Mémoire sur la police relative aux Bohémiens, et des moyens de les occuper.* Madrid, 1763. V. *Mémoire sur les moyens d'employer utilement les vagabons et d'autres gens sans aveu.* Madrid, 1764. VI. *Mémoire sur la nécessité d'établir le libre commerce des grains.* Madrid, 1764. VII. *Traité sur l'amortissement ecclésiastique où l'on démontre par l'histoire de l'Eglise dans tous les siècles l'usage constant de l'autorité civile, pour empêcher les aliénations illimitées en des mains mortes, suivi d'une notice des lois publiées à ce sujet en Espagne depuis les Goths.* Madrid, 1765, 1 vol. in-fol. Ce traité traduit en italien, par ordre du sénat de Venise, fut publié en 1777, en 2 vol. in-4°. On en fit une nouvelle édition à Milan, dans la même année, en 3 vol., in-8°. VIII. *Mémoire rédigé par ordre du conseil de Castille en réponse aux lettres écrites par l'évêque de Cuença, Isidore de Carvajal et Lancaster.* Madrid, 1768, un vol. in-fol. Ce mémoire fut composé à l'occasion de la lettre que l'évêque de Cuença, avoit adressée en date du 19 avril 1766, à M. Joachim d'Osma, archevêque de Thèbes, confesseur de S. M. C., en le priant de la présenter à S. M. C. où il étoit dit; *que le royaume étoit perdu, par la persécution de l'Eglise, saccagée dans ses biens, outragée dans ses ministres et foulée aux pieds dans ses immunités.* Il appartenoit au zèle éclairé du comte de Campomanès, d'attérer par des raisons incontestables, la doctrine d'un évêque qui s'étoit cru autorisé à invectiver impunément le gouvernement et le souverain. IX. *Mémoire sur les approvisionnemens de la ville de Madrid, rédigé par ordre du conseil;* Madrid, 1768, 2 volumes in-8°. X. *Mémoire rédigé par ordre du conseil, relatif aux abus de la Mesta;* Madrid, 1791, 1 vol. Ce discours fut composé à l'occasion de la représentation faite au roi en 1764, par la province de l'Extramadure, afin de viser aux moyens d'y relever l'agriculture en mettant un terme aux abus de *la Mesta.* XI. *Discours sur l'industrie populaire, par ordre de S. M., et du conseil;* Madrid, 1774, 1 vol. in-8°. Le gouvernement espagnol bien convaincu du mérite de cet ouvrage, en envoya beaucoup d'exemplaires à tous les archevêques et gouverneurs de province, en leur ordonnant de propager les idées libérales qu'il renferme, et en faisant ensorte qu'il devint le Manuel de toutes les classes des citoyens. XII. *Discours sur l'éducation des artisans*, Madrid, 1775, in-8°. XIII. *Appendice à l'éducation des artisans, et exposition des motifs qui ont occasionné la decadence des arts et des métiers en Espagne, dans le dernier siècle.* Madrid, 1775 et 1777, 4 vol. in-8°. Campomanès, connoissant le besoin de propager l'étude de l'économie politique dans son pays, et ne voulant point interrompre le plan qu'il avoit adopté dans les deux discours qu'il venoit de publier, composa cet appendice afin de donner plus d'étendue aux sujets contenus dans les deux discours qui précèdent. Cet appendice renferme, 1° l'ouvrage inti-

tulé : *Mémoire pour remédier au depeuplement, pauvreté et stérilité de l'Espagne*, par François Martinez. Cet ouvrage est le meilleur qui ait été écrit en Espagne, et peut-être dans toute l'Europe, dans le siècle dernier, sur l'économie politique; mais le peu d'exemplaires qu'on en fit imprimer, et l'insouciance avec laquelle cet matière étoit regardée en Espagne, fut cause que don Nicolas Antonio n'en parla pas dans sa bibliothèque. Campomanès a été même obligé de faire copier ce discours sur un exemplaire qui se trouvoit au Mexique, chez le patriarche. 2° *Le zelateur général pour le bien commun : Discours universel sur les causes qui ruinent la monarchie, et des moyens efficaces pour y remédier*, par Miguel Alvarez Osorio. XIV. *Avis au maître d'écrire sur la formation des lettres*. Madrid, 1778. Campomanès voyant la mauvaise méthode adoptée dans l'enseignement des premières lettres, et considérant que l'art de former les lettres n'étoit qu'une branche de dessin, après avoir médité sur le mécanisme de l'alphabet, trouva que toutes les lettres pouvoient se réduire à ces quatre traits, I. C. Ɔ. S. Cette observation servit de base à son traité. XV. *Discours sur la Chronologie des rois Goths*. XVI. *Discours historique légal sur les droits de l'infante, Marie de Portugal à la couronne de Portugal, et de ceux qui en émanoient en faveur de S. M. C. Charles III, à la même couronne*. XVII. *Dissertation sur l'établissement des lois, et sur l'obligation de s'y conformer*. Cette bonne dissertation, écrite en latin, et adressée à l'académie de Bastia en Corse, est parvenue trop tard pour pouvoir concourir aux prix proposé par cette académie qui en a fait cependant mention honorable. En outre de tous ces ouvrages, Campomanès a composé une infinité de *mémoires* qui, par leur nature, ne pouvoient pas être publiés. Ce savant Espagnol nous a laissé encore une *traduction* de l'ouvrage du philosophe Salluste, intitulé : *des Dieux et des Hommes*, traduit du grec. Il publia et enrichit de notes, l'ouvrage intitulé : *Projet économique*, par Bernard Ward. On lui doit aussi une nouvelle *édition* des ouvrages du père Feijoo; il a écrit la vie de ce savant bénédictin, que l'on trouve en tête. Quoique tous les ouvrages de Campomanès soient très-estimés, ceux qu'il composa sur l'économie politique, méritent la préférence. Robertson en parle avec le plus grand éloge dans son *histoire d'Amérique*, tome 3, note 98. La société philosophique de Philadelphie le nomma l'un de ses membres. Franklin, alors ministre plénipotentiaire des États-Unis à Madrid, eut le plaisir de lui remettre sa nomination. Le comte de Cabarrus disoit qu'il n'avoit jamais connu un homme plus instruit que le comte de Campomanès, ni d'une mémoire plus prodigieuse; ce dernier étoit doué d'une probité exemplaire, et avoit un cœur bienfaisant.

CANER (Henry), ministre de la chapelle du roi d'Angleterre à Boston, prit les degrés au collége d'Yale en 1724. En 1727, il fut ordonné en Angleterre, et chargé de la mission pour l'église épiscopale de Fairfield au Connecticut; ensuite premier recteur de la première église épiscopale de Boston jusqu'en 1775. On croit que depuis cette époque jusqu'à

sa mort, il vécut en Angleterre ; il est mort âgé de 93 ans. On a de lui un *Sermon* dans lequel il avance des propositions particulières, qui ont été combattues par Jonathas Dickinson, dans sa *Défense de la grace* ; il a encore publié un *Discours* sur la mort de Charles Apthorp ; un autre sur celle de Frédéric, prince de Galles, et un troisième sur celle du docteur Cutler.

CAPMANY (don Antonio de), membre de plusieurs académies, né en Catalogne vers l'année 1754, et mort en Andalousie en 1810, a été l'un des meilleurs critiques et littérateurs du 18e siècle. Après avoir vécu long-temps à Barcelonne, il vint à Madrid où il acquit l'estime de tous ceux qui eurent l'avantage de le connoître. Il nous a laissé, I. *Histoire de la marine, du commerce et des arts de l'ancienne ville de Barcelonne, publiée par ordre et aux frais de la junte royale du commerce de la même ville.* Madrid, 1779, 2 vol. in-4°. II. *L'art de bien traduire du français en espagnol, avec le dictionnaire raisonné et figuré de la phrase dans les deux langues.* Madrid, 1776, in-4°. Ce traité est précédé d'un discours très-estimé sur le génie des langues. III. *Philosophie de l'éloquence.* Madrid, 1777, in-8°. C'est un ouvrage de rhétorique, où on lit avec plaisir une apologie du 18e siècle, contre l'opinion de quelques modernes. IV. *Discours économique et politique en faveur des artisans, et de l'influence des associations et maîtrises, dans les mœurs populaires* ; madrid, 1778, in-4°. Cet ouvrage a paru sous le nom supposé de don Ramon Miguel Palaccio ; mais il fut composé par Capmany. V. *Discours analytiques sur la formation et la perfection des langues en général, et plus particulièrement sur la langue espagnole.* On ignore si cet ouvrage a été imprimé, mais on l'a vu manuscrit. VI. *Théâtre historique et critique de l'éloquence espagnole.* Madrid, de 1786 à 1794, 5 vol. in-4°. Cet ouvrage a couté a son auteur plusieurs années de travail, et on ne sauroit trop le recommander à ceux qui désireroient acquérir des connoissances dans la littérature espagnole. Capmany voyant avec pitié la foule d'auteurs étrangers, qui sans connoître même leur propre langue, et n'envisageant que l'apât du gain, s'avisoient de publier des dictionnaires espagnols et français, dont le meilleur ne servira jamais qu'a retarder la connoissance des deux langues, travailla pendant six ans, à un dictionnaire français espagnol, en 1 vol. in-4°, très-estimé, imprimé à Madrid en 1805, et précédé d'un long discours sur les langues espagnole et française comparées ensemble ; c'est un chef-d'œuvre d'érudition, que l'on ne sauroit trop lire. On sait que Capmany a publié dernièrement d'autres *ouvrages*, mais on en ignore les titres.

CAPRARA (J.-B.), né à Bologne le 4 février 1733, d'une famille distinguée, fut destiné, dès sa jeunesse, à l'état ecclésiastique. Après avoir passé quelques années dans l'épiscopat, il fut élevé, en 1792, par Pie VI, à la dignité de cardinal. Au mois d'octobre 1801, il fut choisi par Pie VII pour rétablir les relations que la révolution avoit interrompues entre la France et le saint-siége : il se rendit à Paris avec le titre de Légat *à latere*, y fit son entrée solennelle en avril 1802, et travailla à la mise en activité

du concordat. Après avoir publié plusieurs brefs tolérans, il accompagna, en 1803, le premier consul dans son voyage à Bruxelles. Nommé à l'archevêché de Milan, il y sacra roi d'Italie, au mois de mai 1805, l'empereur Napoléon. Ce cardinal est mort à Paris au mois de juin 1810.

CARLETON (Guy), lord Dorchester, officier distingué dans l'armée anglaise d'Amérique, fut nommé brigadier-général en 1766 et major-général en 1772. A la fin de l'année 1774, il devint capitaine-général, gouverneur de Québec. En 1775, dans le temps de l'invasion du Canada par Montgomery, Carleton courut un grand danger; il fut sur le point d'être fait prisonnier sur le vaisseau le Saint-Laurent, après la prise de Montréal; mais il se sauva dans une barque, à l'aide d'un déguisement, et arriva à Québec. Il trouva cette ville menacée par un ennemi qu'il n'attendoit pas. Arnold, quoique repoussé par le colonel Macléan, étoit encore dans le voisinage de la ville, où il attendoit l'arrivée de Montgomery pour former une autre attaque. Le général Carleton, en officier expérimenté, prit les mesures nécessaires pour mettre la ville à couvert. La première fut d'en faire sortir tout ce qui ne pouvoit pas prendre les armes. Quant Montgomery parut, ses sommations furent méprisées par le gouverneur, dont l'intrépidité étoit inébranlable, et sauva enfin la ville. Montgomery livra, le dernier de décembre, un assaut sans succès et dans lequel il fut tué. Carleton n'eut plus rien à craindre. En mai 1776, il fit lever le siége, et peu à près il chassa totalement l'armée américaine du Canada. En octobre, il reprit Crown-Point. Au commencement de l'année suivante, il donna sa démission, et eut Bourgoyne pour successeur; mais il l'aida encore de son habileté et de son expérience. En 1782, il succéda à sir Henri Clinton, commandant en chef des troupes d'Angleterre en Amérique. Il arriva à New-Yorck en cette qualité. Au commencement de mai, et après avoir conclu un traité, se rembarqua, en 1783, pour l'Angleterre, et quitta pour jamais les rivages de l'Amérique. Il mourut en 1808 dans la 84e année de son âge. Le général Carleton, brave et habile officier, rendit d'importans services à son pays; mais ses manières n'étoient pas conciliantes; il commanda sévèrement le soldat, et traita toujours les prisonniers américains avec humanité. On ne peut excuser son peu d'attention pour les funérailles de Montgomery, qu'en son geant qu'il le regardoit comme un rebelle.

CARRETTO (le chevalier Philippe del), né à Camerano en Piémont le 5 septembre 1758, fut envoyé, par le roi de Sardaigne, qui avoit remarqué son goût pour les armes, en Prusse à l'école de tactique du grand Frédéric; il y acquit, en peu de temps, beaucoup de connoissances, et revint perfectionner celles de son pays. Nommé aide-de-camp du roi, il se distingua près du général autrichien Dewins lorsque les Français pénétrèrent en Piémont, et fut blessé plusieurs fois dans les différentes affaires de la côte de Gênes; son courage, qui ne se démentit jamais, lui valut, le 5 avril 1796, le brevet de lieutenant-colonel et la décoration de chevalier de St.-Maurice et St.-Lazare. Il se trouva, le 12 du même mois, à la défense

du château de Cosserio ; mais le lendemain il reçut une balle au travers du corps, qui le fit périr. Carretto donna souvent des preuves d'humanité et de bienfaisance. Il laissa un fils né à Paretto en Ligurie, le 23 novembre 1781, qui suivit la même carrière, et mourut des suites de plusieurs blessures à l'âge de 24 ans.

CARRIER (Thomas), remarquable par la longue durée de sa vie, mourut en 1735, âgé de 109 ans, à Colchester (Connecticut); il étoit venu d'une des provinces orientales d'Angleterre, s'établir à Andover (Massachussetts); sa femme périt sur l'échafaud à Salem, victime des illusions de la sorcellerie. Carrier conserva jusqu'au dernier moment toutes ses facultés physiques et intellectuelles. Peu de jours avant sa fin, il alla à pied voir un malade à six mille de distance, et le jour même de sa mort il avoit fait des visites dans son voisinage. Carrier a vécu à Colchester environ 20 ans, et devint membre de l'église de cette ville. Il avoit toujours observé un régime sobre.

CARTIER (Jacques), navigateur français, à qui l'on doit d'importantes découvertes dans le Canada, étoit né à Saint-Malo. Le voyage des Cabots avoit fait connoître en France le parti qu'on pouvoit tirer de leurs découvertes, et peu de temps après, on vit paroître le code de la pêche sur les côtes de New-Foundland. En 1524, Jean Verazzani, Florentin au service de la France, parcouroit les côtes du nouveau continent, depuis la Floride jusqu'à New-Foundland. On n'eut plus de nouvelles de lui depuis 1525 ; on croit que lui et ses gens furent taillés en pièces et dévorés par les sauvages. Son sort découragea tous ceux qui auroient pensé à tenter des découvertes dans le Nouveau Monde. Cependant François I[er] sentoit l'importance d'avoir une colonie dans les pays voisins des côtes de la pêche. En 1534, ce prince accepta les offres de Cartier, qui fit voile de S.-Malo, le 20 avril avec deux vaisseaux de 60 tonneaux, et 122 hommes. Le 10 de mai il apperçut Bonavista, dans l'île de New-Foundland. Mais les glaces le contraignirent de retourner vers le midi, et il prit terre dans un hâvre à cinq lieues de distance, auquel il donna le nom de *Sainte-Catherine*. Mais, dès que la saison le permit, il cingla vers le nord, et passa le détroit de Belle-Isle. Dans ce voyage il visita la plus grande partie des côtes du golfe Saint-Laurent, et prit possession du pays au nom de son souverain. Il y découvrit la baye, qu'il appella des *Chaleurs*, à cause de celles qu'il y éprouva. Il poussa si loin ses recherches dans la grande rivière, appellée depuis *Saint-Laurent*, qu'il reconnut une nouvelle terre. Le 15 août il se rembarqua, et arriva à S.-Malo au bout d'un mois. Ses découvertes ne furent pas plutôt connues en France, qu'on y résolut de faire un établissement dans la partie de l'Amérique qu'il avoit visitée. En conséquence, l'année suivante il repartit avec trois vaisseaux, et eut beaucoup à souffrir d'une tempête dans la traversée : mais enfin, il toucha au port, remonta le Saint-Laurent, et découvrit une île qu'il nomma *Bacchus*, mais qui a maintenant le nom de *Nouvelle-Orléans* ; elle est voisine de Québec. Cette île étoit peuplée ; les habitans ne vivoient que de la pêche. Quand le navigateur aborda, ils vinrent

au devant de lui, et lui offrirent des provisions et toute sorte de rafraîchissemens. Il s'empara de deux barques, et s'avança jusqu'à Hochelaga, établissement dans une île qu'il nomma *Mont-Royal*, et qui maintenant s'appelle *Montréal*. Cette ville indienne se composoit d'environ cinquante grandes cabanes, bâties en terre, et couvertes de chaume. Le peuple ne vivoit que de la pêche et du labourage. Il y avoit du blé et des légumes. Après ce voyage de deux ou trois jours, Cartier revint sur ses pas, et aborda au port de Sainte-Croix, près de Québec, où il passa l'hyver. Le scorbut, dont les naturels étoient attaqués, se communiqua bientôt à son équipage. Huit ou dix de ses gens en moururent, les autres furent dangereusement malades. Il fit un vœu à cette occasion, qui l'obligea de revenir en France, où il arriva en 1536; mais 4 ans après, on projetta une autre expédition. François de La Roque fut nommé lieutenant-général du Canada, et Cartier eut le commandement de sa flotte. En 1540 ou 41, ils abordèrent à quelques lieues de Sainte-Croix, dans la rivière de Saint-Laurent, où ils construisirent un fort, qu'ils nommèrent *Charlebourg*. Au printemps de 1742, Cartier se détermina à retourner en France, et dans sa route, il passa par Saint-Jean en New-Foundland; il y vit Roberval, qui ne l'accompagna pas dans son voyage, et qui voulant le retenir, lui donna l'ordre de retourner au Canada. Mais Cartier déterminé à poursuivre sa route en France, s'embarqua secrétement la nuit. Roberval fit quelques dispositions pour former une colonie; malheureusement il y rencontra des obstacles, et les Français furent plus d'un siècle sans pouvoir s'établir solidement dans ces contrées. Cartier après son second voyage, a publié des *Mémoires* sur le Canada; les noms qu'il donne aux îles et rivières sont maintenant totalement changés; il montre dans cet ouvrage, toute la crédulité et l'exagération des voyageurs. Il y raconte, qu'étant un jour à la chasse, il y poursuivit un animal qui n'avoit que deux jambes, mais qui couroit avec une étonnante rapidité. Cet étrange animal étoit probablement un indien couvert de quelque peau de bête féroce. Cartier parle aussi d'hommes monstrueux de différentes sortes, qui, dit-il, lui ont été donnés, dont quelques-uns vivoient sans manger.

CARVER (Jean), premier gouverneur de la colonie de Plymouth, né en Angleterre, étoit du nombre des émigrés qui composèrent l'église de Robinson à Leyde; et quand il fut question de la transporter en Amérique, il devint un des commissaires envoyés en Angleterre, afin d'y traiter avec la compagnie de Virginie pour l'acquisition d'un territoire. Il obtint les patentes en 1619, et partit l'année suivante avec deux vaisseaux, avec environ 120 passagers. Un temps continuellement contraire les fit beaucoup souffrir dans la traversée. Un jeune homme mourut en mer; mais il en naquit un autre dans le vaisseau, ce fut le fils d'Etienne Hopkins qui fut appellé *Oceanus*. Enfin, ils abordèrent le 9 novembre; mais il leur fallut doubler le cap Cod; et comme ils n'étoient pas dans le territoire de la Virginie, leur diplôme de la compagnie leur fut inutile. Alors sentant la nécessité absolue d'un gouvernement, ils jugè-

rent à propos ; avant de prendre terre, de former une association politique ; elle attribua les pouvoirs à la majorité. Le 20 nov. 1620, il fut souscrit un acte par lequel Carver été solennellement élu gouverneur pour une année. C'est ainsi que leur forme de gouvernement fut régulièrement constitué républicain. Soixante hommes armés furent envoyés le même jour à la découverte, et le soir, ils rapportèrent qu'il n'avoient trouvé aucun vestige d'habitation ; pendant six semaines, toutes les courses qu'ils firent ne procurèrent pas plus de lumières. Seulement dans une de ces courses, le pied de Bradford se prit à un piège, qui avoit été tendu par des habitans voisins ; ses compagnons le débarassèrent. Le 6 décembre, le gouverneur Carver, avec neuf de ses plus braves gens, bien armés, et un égal nombre de matelots, s'embarqua pour pousser plus loin les recherches. Il faisoit très-froid ; les voyageurs furent arrêtés par les glaces et obligés de longer la côte, jusqu'au 18 décemb. Ce jour, une partie de leurs gens, qui avoient pris terre, furent surpris par un cri soudain de guerre des naturels, qui leur lancèrent une grêle de traits. Une décharge d'artillerie eut bientôt mis les Indiens en fuite. Peu après, ils découvrirent une île inhabitée à laquelle ils donnèrent le nom *d'Ile de Clarke* ; et sur la baye, une place, qu'ils nommèrent *Plymouth*. Avant la fin de décembre, ils y avoient élevé un magasin, dont le toit couvent de paille, et deux rangs de chaumières. Elles ne furent pas plutôt construites, que tout leur peuple, composé de 90 familles, s'y logea. Les habitans eurent beaucoup à souffrir de la rigueur du froid, et du scorbut, que leur longue navigation avoit occasionné. Vers le mois d'avril, il en étoit mort plus de la moitié ; le gouverneur Carver lui-même en fut atteint, et dangereusement malade. En même temps, leur magasin devint la proie des flammes, et les provisions ne furent sauvées qu'à peine. Le 6 de mars suivant, un sauvage se présenta seul à leur grand étonnement : « Anglais, leur dit-il, soyez les bien venus. » Ce sauvage, qui se nommoit *Samoset*. avoit appris quelques mots d'anglais des pêcheurs qui venoient dans son pays. Il apprit à Carver que la place où ils avoient bâti s'appelloit auparavant Patuxet ; qu'elle étoit autrefois très-peuplée, mais que la peste y avoit détruit jusqu'au dernier habitant. Un monceau d'ossemens confirmoit assez ce récit. Peu à près, ce même homme revint avec plusieurs de ses compagnons, qui demandèrent à faire des échanges de peaux, pour des couteaux et autres merceries. Enfin, une soixantaine d'indiens vinrent sans armes. Cependant une mutuelle défiance arrêtoit les deux partis. Le gouverneur résolut d'envoyer des présens au sachem, qui les reçut avec plaisir, et vint lui-même faire une visite ; le gouverneur la lui rendit, et depuis il fut conclu entre eux un traité d'amitié, qui a été inviolablement observé pendant plus de 50 ans. L'année qui suivit ce traité, Carver fut continué dans sa place de gouverneur; mais au milieu des soins qu'il prenoit pour la colonie, la mort le surprit. Sincèrement regreté de tous ses compagnons, il fut enterré avec tous les honneurs qu'il fut possible de lui rendre ; son épouse accablée de la douleur de sa perte ne lui survécut

que six semaines : Bradford lui succéda. Un de ses petits-fils, qui vivoit à Marslfield, parvint à 102 ans. L'épée du gouverneur Carver est déposée à Boston dans le cabinet de la société historique de Massachussetts.

CARY (Thomas), ministre de Newbury-Port (Massachussetts), né en 1745, et fils de Samuel Cary, écuyer de Charlestown, fut gradué en 1761 au collége d'Harvard. En sortant de l'université, il donna des leçons, et ensuite, se disposant à l'état ecclésiastique, il alla demeurer à Haverhill, où il reçut les conseils et l'instruction du R. Bernard. Il prit les ordres, et succéda en 1768 au R. Lowell, pasteur de la première église de Newbury-Port. Un tiers des paroissiens étant mécontent du choix de Cary, ils se séparèrent ; mais Cary conserva toujours l'estime de sa congrégation, et mourut en 1808. Il a publié deux *Sermons*, sur l'importance du salut ; plusieurs autres *Sermons*, dont un en 1796, aux funérailles du R. docteur Webster de Salisbury.

CASAL (don Gaspar), savant naturaliste et médecin espagnol ; né à Oviédo, en 1691, et mort à Madrid en 1759, avec les dispositions les plus heureuses pour les sciences physiques, se consacra de bonne heure à l'étude de la médecine qu'il aimoit passionnément; à l'âge de 20 ans il obtint le grade de docteur en médecine, dans l'université d'Oviédo, faveur qu'on n'accordoit ordinairement qu'à 30. Ses progrès dans les sciences exactes et dans la médecine furent si rapides, qu'à 28 ans on le consultoit de toute l'Espagne comme un oracle ; une modestie singulière rehaussoit ses talens et son mérite personnel. S. M. C., instruite de sa grande réputation, le nomma son médecin, premier médecin de Castille et membre de l'académie royale de médecine de Madrid. On a de lui, I. *Historia natural, y medica del Principado de Asturias*, ouvrage posthume publié par son ami Suan Sevillano ; Madrid, 1762, in-4°. Cet ouvrage est d'autant plus estimé que Casal y fit connoître des mines précieuses, qui se trouvent dans les Asturies, et dont on ne se doutoit pas, entre autres plusieurs mines de charbons de terre. Un Danois qui voyageait dans la Biscaye en 1783, exagérant le grand besoin que cette province a du charbon de terre pour les forges, disoit ; « Le jour que cette découverte sera faite sera un jour bien malheureux pour la nation Danoise et Suédoise ; ce jour-là ces deux nations devront s'habiller de deuil en apprenant une nouvelle qui ne leur permet plus de fournir leurs fers à l'Espagne et à ses colonies ». On sait que les Asturies étant limitrophes de la Biscaye, on pouvoit en retirer du charbon pour les forges. II. *Histoire sur la constitution des temps et des maladies épidémiques, qui dominent dans les Asturies*, observées pendant les années 1719, 1720 et 1721 ; Oviédo, 1722, in-4°. En outre de ces 2 ouvrages, Casal a écrit en latin. I. *Historia affectionum quarumdam, regionis hujus familiarium*; Oviédo, 1724, in-8°. Cet ouvrage est très-précieux par les recherches savantes qu'il renferme sur les causes de la fièvre jaune de l'Amérique ; et sur-tout sur celle qui règne plus particulièrement à Vera-Cruz, ville du Mexique, dont il indique la manière de s'en préserver. II. *Epistola, quâ sa-*

pientissimos Lutetiæ Parisiorum medecinæ doctores in consilium adhibuit Gaspar Casal, cathedralis ecclesiæ, Ovetensis medicus. III. *Sucini Asturies a Doctore Casal reperti, solertique ejusdem curâ probati, et examinati, historia.*

CASTILLEJO (Christophe de), poète espagnol et moine de l'ordre de Cîteaux, né à Ciudad-Rodrigo, et mort vers l'an 1596, est auteur des *poésies* en langue vulgaire, qui parurent à Anvers en 1598, in-12, et à Alcala de Hénarez en 1615, in-8°. Ce moine avoit quelque génie pour la poésie. Il a écrit sur l'histoire.

CASTRO (don Joseph Rodriguez de), savant helléniste et biographe espagnol, bibliothécaire de S. M. C., naquit en Galice en 1739, et mourut à Madrid en 1799. Après avoir fait d'excellentes études, il se voua aux langues anciennes, et n'ayant encore que vingt ans, composa un petit poème en hébreu, en grec et en latin, à l'occasion de de l'avénement de Charles III au trône d'Espagne. Le titre de ce poème en latin, est : *Congratulatio regi præstantissimo Carolo, quod clavum Hispaniae teneat*; Matriti, 1759. Le père Georgi, et le père Mingareli, les deux plus savans hellénistes de l'Italie, furent étonnés de la connoissance qu'un jeune homme de vingt ans avoit déjà acquise dans ces langues. Castro aida don Juan Yriarte dans la composition de sa *Bibliothèque grecque*, où ce dernier se plaît à faire l'éloge de ce Castro, auquel il rend le plus grand hommage dans la préface qui est en tête de cette bibliothèque; mais l'ouvrage qui fit connoître et apprécier le mérite de Castro, ce fut celui qu'il publia sous ce titre : *Bibliothèque espagnole*, tome 1er, *qui renferme une notice des auteurs Rabins, Espagnols, jusqu'à nos jours*; Madrid, 1781, in-fol. D'après la critique faite par le rédacteur de journal des savans de Paris, de la *Bibliothèque espagnole* de don Nicolas Antonio, connoissant combien ce dernier ouvrage étoit incomplet, l'auteur ayant sur-tout omis les vies des Arabes et des Rabins Espagnols dont il ne pouvoit avoir qu'une connoissance très-imparfaite, puisqu'il ignoroit les langues savantes, Castro s'occupa sans relâche des recherches de manuscrits anciens, et au bout de six ans d'un travail assidu, il publia le 1er volume, de la bibliothèque, dont on fit le plus grand éloge, tant en Espagne que chez l'étranger. L'abbé Rossi, savant très-connu par l'édition qu'il publia à Parme des *variantes du vieux Testament*, ayant reçu de don Nicolas Azara un exemplaire de la bibliothèque de Castro, non-seulement fit un grand éloge de cet écrit, mais s'intéressa dès-lors au succès d'un ouvrage qui faisait le plus grand honneur à l'Espagne; et envoya à Castro des riches manuscrits hébreux pour enrichir sa bibliothèque. La publication de cet ouvrage essuya, comme toutes les grandes entreprises, beaucoup de difficultés; mais le zèle éclairé, et le patriotisme du ministre Florida Blanca, parvint à les surmonter. On ignore si Castro a publié les tomes suivans; mais on sait qu'il avoit en 1784, beaucoup de matériaux pour la continuation de cet ouvrage.

CASWELL (Richard), gouverneur de la Caroline, fut élevé

pour le barreau, et se distingua comme ami des droits de l'homme. Fermement attaché à la liberté de son pays, il fut nommé membre du premier congrès en 1774, et prit des premiers les armes pour s'opposer aux prétentions arbitraires de la Grande-Bretagne. En 1776, il étoit à la tête d'un régiment, quand il fallut s'opposer à un corps de royalistes. Ce parti se composoit d'environ 1500 hommes, commandés par le général Donald, qui étoit poursuivi par le général Moore, et qui se trouva dans la nécessité d'attaquer le colonel Caswell avec environ mille soldats de milice. Donald espéroit faire sa jonction avec le général Clinton, à peu-près à 16 mille de Wilmington, quand il fut défait par Caswell, qui le fit prisonnier, et lui tua ou blessa environ 70 hommes. Cette victoire servit la cause des Américains du nord de la Caroline. Caswell fut en 1776, président de la Convention, qui forma la constitution du nord de la Caroline. Cette assemblée le nomma gouverneur; et il occupa cette place depuis 1777, jusqu'en 1780, et de 1785 à 1787. Quand il mourut en 1789, il étoit président du sénat, et pendant beaucoup d'années, il avoit occupé la place de major-général à Fayetteville. Cet officier estimable avoit su réunir toutes les vertus publiques et privées. Constamment honoré des marques d'estime de ses concitoyens, il ne cessa de s'occuper des intérêts de la république, sans négliger un instant les intérêts des particuliers. Caswell a été très-long-temps grand-maître de l'ancienne société des francs-maçons du nord de la Caroline.

CATHELINOT (D. Ildefonse), bénédictin de Saint-Vannes, né à Paris en 1670, est auteur d'un grand nombre d'*ouvrages* qui paroissent être restés manuscrits. D'après la notice qu'en a publiée D. Calmet, Cathelinot auroit composé 11 volumes in-folio, 12 vol. in-4°, 2 vol. in-8° et 3 vol. in-12, sur différens sujets de religion, d'histoire, de critique, de biographie et bibliographie, des traductions et des dissertations, dont une assez étendue sur le dictionnaire de Bayle. Ce religieux étant mort en Lorraine dans un couvent de son ordre, les curieux pourront faire des recherches dans les bibliothèques de cette ancienne province, pour savoir où se trouvent maintenant ses ouvrages.

CATHERINE DE LORRAINE, fille du duc Charles III, née à Nancy en 1573, refusa la main de l'archiduc d'Autriche, qui devint empereur sous le nom de Ferdinand II. Préférant la vie monastique à l'éclat du trône, Catherine se fit religieuse et fut abbesse de Remiremont. Elle apporta même de grandes réformes dans la règle que suivoit cette maison. Cependant, malgré son amour pour la retraite, son esprit d'humilité ne fut pas tellement profond qu'elle n'eut quelque crainte de perdre ses aises en prononçant son vœu de pauvreté. Les princes, ses frères, la rassurèrent à cet égard, en lui garantissant, par un acte authentique, « que nonobstant ses vœux, elle jouiroit de ses revenus et conserveroit son train de princesse. » Elle supprima dans son couvent différens usages, entre autres la cérémonie qui y avoit lieu tous les ans le jour des Rameaux, dans laquelle on conduisoit en procession un homme monté sur un âne, figurant J. C. Catherine éprouva bien des tra-

verses dans sa vie religieuse ; mais elle les surmonta toutes avec une grande fermeté. Elle montra même assez de courage dans un siége de Remiremont, pour aller, à la tête de ses religieuses et des habitans, travailler à réparer une brêche faite par le canon. Elle mourut à Paris en janvier 1648, âgée de 75 ans.

CATWALLON, abbé de Rédon, au diocèse de Vannes, mort dans son abbaye en 1051, est auteur de deux *lettres* ; la première adressée à Hildegrande, comtesse d'Anjou, peut éclairer sur quelques points de notre histoire; la seconde, à Liéburge, abbesse de Ronceray, fait plus d'honneur à la modestie qu'aux talens de l'écrivain.

CAVENDISH (N.), célèbre chymiste anglais, membre de la société royale de Londres, associé de l'institut de France, né en 1733, mort en avril 1810, étoit le second fils du duc de Devonshire. La succession paternelle passant en grande partie dans les mains de l'ainé, selon les lois du pays, il ne jouit d'abord que d'une fortune médiocre, qui cependant lui parut suffisante. Il tourna tous ses soins vers l'étude, et ne se mit pas en peine d'augmenter son modique revenu. Ses parens peu satisfaits de ce caractère, s'éloignèrent insensiblement, et lui devinrent tout à fait étrangers. Cavendish, indifférent pour les faveurs de la fortune, redoubla de zèle pour les sciences, et ne tarda pas à se signaler par d'importantes découvertes. On lui doit celle de la composition de l'eau, que Schéele avoit effleurée avant lui, mais sans y réussir. Il est aussi le premier qui ait analysé les propriétés du gaz hydrogène ; la géométrie et la physique lui étoient également très-familières; en 1776, il fit sur les instrumens de météorologie, un rapport à la société royale de Londres, qui fut justement admiré. Il a inséré dans les transactions philosophiques, un *mémoire* sur la théorie mathématique de l'électricité, où il applique avec succès l'analyse infinitésimale. Vers 1773, un des oncles de Cavendish, revenu d'outremer, indigné de l'abandon où il étoit, lui légua cent mille écus de rente. Ce changement subit, ramena ses parens auprès de lui ; ils ne purent cependant profiter de sa fortune ; parce qu'il ne voulut jamais quitter sa première simplicité. Sa maison fut aussi réglée qu'auparavant; sa plus grande dépense eut pour objet l'intérêt des sciences; car il forma une bibliothèque considérable, qui fut ouverte à tous les savans. Il a laissé en mourant environ 30,000,000 de notre monnoie, auxquels plusieurs de ses parens ont eu part. Il a donné par testament au chevalier Blayden, l'un de ses amis, membre de la société royale, 400 mille francs.

CECUS-ASCULAN, astrologue du duc de Calabre, soutenoit qu'il se formoit dans les cieux, des esprits malins que l'on contraignoit par le moyen des constellations à faire des choses merveilleuses, et assuroit que les astres imposoient une nécessité absolue aux corps et aux esprits sur la terre. En sorte que J. C. n'avoit été pauvre, et n'avoit souffert la mort, que parce qu'il étoit né sous une constellation, qui causoit nécessairement cet effet, qu'au contraire l'Ante-Christ, seroit riche et puissant par le motif opposé. Cecus Asculan fut brulé en 1327.

CÉDRON, syrien d'origine,

avoit d'abord adopté les principes de Saturnin. Mais après il supposa deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Prévenu de ces idées, il rejettoit l'ancien Testament, et n'admettoit du nouveau, que l'Evangile selon Saint Luc, encore pas tout entier; il rentra dans le sein de l'Eglise. Marcion, chef de secte, fut son disciple.

CHALGRIN (Jean-François-Thérèse), architecte du sénat-conservateur, membre de l'institut de France et du conseil des bâtimens civils près le ministère de l'intérieur, né à Paris le 22 octobre 1739, de parens d'une classe peu fortunée, fut un des hommes privilégiés de la nature. Le jeune Chalgrin manifesta de bonne heure son goût pour l'architecture. Il entra dans l'école de Moreau, alors architecte de la ville, et il ne dut cette faveur qu'aux dispositions singulières que l'homme habile reconnut dans l'élève. Laborieux par goût, le jeune artiste surmonta bientôt les premières difficultés du dessin; dirigé dans ses études par un génie supérieur, auquel on dut la restauration de l'art, malgré la frivolité du siècle, il fit des progrès rapides, et remporta le grand prix d'architecture à l'âge de 18 ans. Ce fut à Rome, où Chalgrin passa plusieurs années, qu'il perfectionna son style, sa manière de dessiner et de composer; car il excelloit dans l'invention des plans et dans la distribution des masses dans les élévations. Bientôt après son retour à Paris, Chalgrin eut accès auprès du premier ministre de la cour, qui le chargea de construire l'hôtel de la Vrillière; ce fut son premier ouvrage. Le comte de Mercy d'Argenteau, ambassadeur de l'empire, lui confia la décoration d'une salle de festin et de bal donnés à Paris, le 27 mai 1770, à l'occasion du mariage du dauphin; peu de temps après, il fut nommé architecte du roi, et admis au nombre des membres de l'académie d'architecture. La grande réputation de Chalgrin, la grace de son esprit et l'amabilité de ses manières le firent distinguer du célèbre Vernet, qui lui donna sa fille en mariage. Nommé premier architecte de Monsieur et intendant des bâtimens du comte d'Artois, il bâtit en conséquence les écuries de Monsieur à Versailles, et donna les plans des jardins de Madame, au Petit-Montreuil. Comme architecte, Chalgrin occupoit les places les plus importantes; il ne dut son salut, pendant le cours du régime révolutionnaire, qu'à sa prudence et à une sage temporisation; mais sa conduite exemplaire ne put sauver sa malheureuse épouse, trop légère dans ses discours, et il eut la douleur amère de la voir périr sur l'échafaud. Ses travaux les plus marquans, sont : l'*Hôtel Saint-Florentin*, le *Château de Brunoy*, le *Séminaire du Saint-Esprit*, rue des Postes; la *Restauration du collège de France*, place Cambrai; la *Tour*, les *Chapelles* sous le portail et l'*Orgue* de Saint-Sulpice, l'*Eglise de St.-Philippe du Roulé* et celle de *St.-Chaumont*, rue Saint-Denis. On lui doit aussi la *restauration*, les *augmentations* et les *embellissemens du palais du Luxembourg*, dont il a si sagement respecté le style, et dont il a entièrement dessiné les jardins; il construisit encore plusieurs *Châteaux* en province, et S. M. l'Empereur ordonna qu'il fût chargé de diriger, d'après ses plans, l'*Arc-de-Triomphe* de l'*Etoile*, érigé à la grande-armée.

Ce beau et magnifique monument, dont il a commencé l'exécution, s'achève sur ses dessins. L'amour de ses devoirs lui fit exécuter, dans l'espace de quinze jours, pour le mariage de l'empereur, le *Modèle* sur la même échelle de ce grand et bel arc. Un travail de cette nature, aussi rapidement exécuté, fut considéré de tous les gens de l'art, comme une merveille que l'on devoit au génie supérieur du grand artiste qui l'avoit entrepris. Il fut également chargé de l'ordonnance et de la direction des fêtes publiques depuis l'an 6 jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva le 20 janvier 1811. Chalgrin avoit pour amis tous ceux qui l'ont connu ou qui ont travaillé avec lui ; ils savent tous que cet artiste étoit extrêmement laborieux, que pendant 50 ans il se levoit constamment avec le jour pour travailler à ses plans, et que souvent même il passoit la nuit à composer ou à dessiner; ainsi il n'est pas étonnant que dans une longue carrière, soutenue d'ailleurs par une forte constitution, il soit venu à bout de concevoir et d'exécuter un aussi grand nombre d'édifices et de fêtes publiques.

CHALIEU (N.), antiquaire, né à Tain, dans le département de la Drôme, le 29 avril 1733, d'une famille peu fortunée, mort en 1810, étudia d'abord sous les jésuites à Tournon. Les missionnaires de Sainte-Colombe, charmés de ses dispositions, l'envoyèrent à Paris, où il fit de grands progrès dans la théologie, la géographie et l'histoire. Son assiduité au travail et la régularité de ses mœurs lui méritèrent l'affection de l'évêque de Saint-Pons, qui en fit son sécrétaire. Il profita de cette heureuse circonstance pour se faire conférer les ordres sacrés, et obtint bientôt une chaire de théologie dans le même diocèse. Privé quelque temps après de son bienfaiteur, qui fut exilé, l'abbé Chalieu se retira dans le collége de Tournon, malgré la suppression des jésuites, ses anciens maîtres, et y professa pendant plusieurs années la théologie. Il quitta cette fonction pour se livrer tout entier à son goût pour la retraite ; mais il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que la modicité de sa fortune exigeoit une occupation lucrative. Deux éducations qu'il trouva dans son pays natal, lui suffirent. Dans ses momens de loisir, il faisoit des recherches continuelles sur les monumens antiques et autres objets de cette espèce; il parvint enfin à se former une nombreuse collection de médailles, de statues, etc. Il a écrit des *Mémoires* sur les antiquités du département de la Drôme, ouvrage posthume, Valence, in-4°. D'après le cabinet considérable de l'auteur, on s'étonne de ne pas trouver plus de détails dans ses Mémoires ; mais l'aveu que lui-même faisoit de sa paresse, résout cette question. L'abbé Chalieu étoit en correspondance avec les plus savans antiquaires de la France.

CHALIGNY. Il y a eu en Lorraine plusieurs fondeurs de ce nom, tous de la même famille et originaires de Nancy. Entre autres travaux de fonderie, on leur doit une grande coulevrine de vingt-deux pieds de long, et un cheval de bronze destiné à porter la statue du grand duc Charles. Ces deux pièces ont été enlevées et conduites en France par ordre de Louis XIV, en 1670, après la prise de Nancy.

CHALKLEY (Thomas), prédicateur chez les quakers de la Pensylvanie, passa d'Angleterre dans les colonies vers l'an 1701, et y resta quarante ans ; il en faut excepter cependant les absences que ces affaires de commerce et ses devoirs comme prédicateur nécessitèrent. En 1705, il visita les Indiens à Conestoga, près la rivière de Susquehannah. Il mourut, en 1741, dans l'île de Tortola, où il alloit prêcher. Chalkley a publié un grand nombre d'*ouvrages* sur des sujets de religion, et un *journal* de sa vie, écrit dans un style simple, mais attachant.

CHALMERS (Lionel), médecin de la Caroline méridionale, célèbre par ses connoissances dans cette partie, et dans une infinité d'autres, vint d'Angleterre au commencement du siècle dernier. En 1754, il a donné des remarques utiles sur l'*opisthotonos* et le *tetanos*. Elles ont été publiées dans le 1er volume des Observations et recherches de la société médicale de Londres. Son ouvrage le plus estimé, est un *Essai sur les fièvres*, publié à Charles-Town en 1767. Il y fait connoître toute la théorie des spasmes, qui a été enseignée par Hoffman, et qui depuis a encore été exposée plus clairement par Cullen. Outre plusieurs productions inférieures à celle-ci, il a aussi donné un *ouvrage* sur la température et les maladies de la Caroline méridionale, Londres, 1776.

CHAMAN (Jean-Joseph), célèbre peintre et sculpteur en décorations, prit naissance dans un village voisin de Nancy. Ayant remporté plusieurs prix de peinture et de sculpture, il fut envoyé à Rome et profita de son séjour en Italie, pour travailler à Parme, Lucques, Imola, Modène, Rimini, etc. Revenu en Lorraine, il y exécuta différens travaux pour les souverains de ce pays, et se rendit ensuite à Florence en 1737. Nommé successivement professeur et consul de l'académie de peinture et sculpture de cette ville, il y fixa sa résidence. Chaman a peint plusieurs salles intérieures du palais, en Italie, en Allemagne et en Lorraine, des arcs de triomphe pour des fêtes, des décorations théâtrales, le plafond de la bibliothèque du grand duc de Florence, une chapelle dans l'église de l'annonciade de la même ville, la nouvelle église des catholiques à Dresde, etc. Plusieurs de ces peintures sont gravées.

CHAMPLAIN (Samuel), fondateur et gouverneur de Québec, étoit français originaire d'une famille noble de Saintonge ; il commandoit un vaisseau avec lequel il fit un voyage aux indes orientales, vers l'an 1600. Champlain se fit dans cette circonstance, la réputation d'un habile officier. Après deux ans d'absence, il revint en France, et y reçut l'ordre de poursuivre les recherches et les découvertes faites par Cartier dans le Canada. Le marquis de La Roche, et Chauvin, gouverneurs du Canada, avoient tenté vainement d'établir une colonie. Ce dernier avoit eu, pour successeur, M. Chatte, qui engagea Champlain à son service en 1603. Le 16 de mars de cette année, il partit, accompagné de Pontgravé, qui avoit fait beaucoup de voyages à Tadoussac. A leur arrivée dans cette place, le 15 de mai, Champlain laissa son vaisseau, et dans une

légère barque ; il remonta le Saint-Laurent jusqu'à l'extrémité des découvertes de Cartier en 1535. Le lieu étoit voisin de la place d'Hochelaga ; mais cet établissement indien n'existoit pas alors : après beaucoup d'informations sur les mœurs des naturels, et après avoir beaucoup examiné tous les rivages du Saint-Laurent, il repartit pour la France au mois d'août. A son arrivée, il trouva le gouverneur Chatte mort, et sa place de lieutenant-genéral du Canada, occupée par le sieur Medouts. Ce seigneur l'engagea comme marin, dans un autre voyage au Nouveau-Monde. Champlain partit pour ce voyage en 1604, et arriva à Acadire le 6 de mai. Après avoir employé un mois à parcourir toute la côte pour y chercher une place qui convint à un établissement, il aborda à une petite île, située à environ 20 lieues à l'ouest de la rivière Saint-Jean, et ayant une lieue à peu près de circonférence. Il lui donna le nom de Sainte-Croix. Cette île est située dans la rivière de même nom, qui sépare les Etats-Unis du nouveau Brunsvick, province de la Grande-Bretagne. Pendant l'hiver, Champlain ne s'occupa que de parcourir le pays, il poussa jusqu'au cap Cod, où il donna le nom de Malebarre à une pointe de terre, à cause du danger éminent qu'elle avoit fait courir à sa barque. Dans l'année suivante, il poursuivit ses recherches, mais il ne parvint pas plus loin qu'à dix ou douze lieues au-delà de Malebarre. En 1607, il fut chargé, avec Pontgravé, d'un autre voyage à Tadoussac ; et dans l'année 1608, il jeta les fondemens de Québec. Champlain n'étoit pas homme à s'embarrasser du commerce qu'il pouvoit faire avec les Indiens, et qui étoit si profitable à tant d'autres. Chargé d'établir une colonie permanente, il ne s'occupoit que de trouver le territoire le plus favorable pour un tel établissement. Il se détermina pour une situation qui lui parut réunir tous les avantages, au confluent de la petite rivière de Saint-Charles et du Saint-Laurent. Ce fut pour cela que les naturels l'appelèrent Québec. Il y arriva le 3 de juillet, nétoya le terrain, l'ensemença, et y jeta les fondations de la capitale du Canada. Le travail qu'exigeoit ce local sauvage, rebuta une partie de ses gens ; quelques-uns mêmes conspirèrent contre les jours du commandant, et formèrent le projet de retourner en France. Les moyens préparés pour se défaire de lui, étoient le poison et une mine ; mais l'apothicaire ayant découvert le projet, un des conspirateurs fut pendu, et les autres condamnés aux galères. Le scorbut fit cet hiver, de grands ravages parmi les colons. Champlain auroit fait usage du remède qui avoit si bien réussi à Cartier ; mais l'arbre, qu'on appeloit *Annedda*, ne put se trouver, et cette circonstance fit juger que la tribu indienne, chez laquelle Cartier s'étoit établi, avoit été exterminée par ses ennemis. Au printemps de l'année 1609, les Hurons, les Algonquins, et autres peuplades, se préparèrent à marcher contre les Iroquois, leurs communs ennemis. Champlain se joignit volontiers à eux, dans l'espérance que ses victoires jetteroient parmi les tribus indiennes, la terreur du nom français, et qu'en les pénétrant de l'idée de sa puissance, elles assureroient son alliance avec elles. Il n'avoit pas prévu qu'il mettroit les Iro-

quois, qui vivoient dans le nouvel état de New-Yorck, dans le cas de recourir à la protection des Anglais et des Hollandais. Il s'embarqua sur la rivière de Sorel, qu'on appeloit alors rivière des Iroquois, parce que ces sauvages la descendoient pour leurs irruptions au Canada. Il s'arrêta à la cascade de Chambly, et fut obligé de renvoyer sa barque; deux Français, seulement, restèrent avec lui. Il s'embarqua dans les canots de ses alliés, sur le lac auquel il donna son nom, et qui le retient encore. Les sauvages qui l'accompagnoient, espéroient surprendre les Iroquois dans leurs villages; mais ils les trouvèrent sur le lac au moment où ils s'y attendoient le moins; alors ils descendirent sur le rivage. Comme la nuit approchoit, ils remirent l'attaque au lendemain. Champlain plaça une partie de sa troupe, avec les deux Français, dans un bois voisin. Les Iroquois, qui étoient au nombre de deux cents, ne voyant qu'une poignée de gens, se croyoient sûrs de la victoire; mais Champlain, dès le commencement de la bataille, tua de sa première décharge, deux de leurs chefs, que leurs plumets distinguoient. Le bruit, et l'effet inattendu des armes à feu, jeta chez les Iroquois une consternation inexprimable. Ils se hâtèrent de prendre la fuite; et les vainqueurs retournèrent à Québec avec cinquantes crânes. En septembre 1608, Champlain s'embarqua pour la France avec Pontgravé, laissant le soin de la colonie à un brave homme, nommé Pierre Chavin; mais il fut bientôt renvoyé en Amérique. En avril 1610, il étoit de retour, et il engagea les Indiens avec qui il étoit, à faire une seconde excursion chez les Iroquois. En effet, peu après son arrivée à Québec, à la tête de leurs guerriers, et de quelques autres alliés, il marcha contre eux, et leur livra un combat dans lequel il fut blessé d'une flèche; mais ils furent entièrement vaincus. Après la mort de Henri IV, il fut contraint de retourner en France. Charles de Bourbon, qui fut chargé du gouvernement de la Nouvelle-France par la reine régente, nomma Champlain son lieutenant, avec les pouvoirs les plus étendus. Il retourna donc au Canada, où il soutint des guerres contre les Iroquois, et fit de nouvelles découvertes. Il entreprit de fréquens voyages et traversa plusieurs fois l'Atlantique. En 1615 son zèle pour les intérêts spirituels des Indiens, l'engagea à leur amener un certain nombre de jésuites, dont plusieurs l'aidèrent dans le service militaire. Il pénétra jusqu'au lac Ontario. Ayant été blessé en secourant les Hurons contre leurs ennemis, il fut obligé de passer tout un hiver chez eux : à son retour à Québec en 1616, il y fut reçu comme s'il étoit revenu du tombeau. En juillet 1629, il fut obligé de capituler avec les Anglais sous la conduite de sir David Kertk; et il passa en France sur un vaisseau anglais. Il y trouva les sentimens très-partagés sur ce qui regardoit le Canada. Les uns pensoient, en considérant les sommes qu'il avoit couté au gouvernement sans aucun profit, qu'il ne valoit pas la peine d'être conservé; d'autres regardoient la pêche et le commerce, comme des objets très-intéressans pour le gouvernement. Champlain plaida si bien la cause de sa colonie, qu'il l'emporta; et le Canada fut rendu par le traité de Saint Germain en 1632, avec l'A-

cadie et le Cap-Breton. En 1633, la compagnie de la Nouvelle-France recouvra tous ses droits, et nomma Champlain gouverneur. En peu de temps il fut à la tête d'une nouvelle troupe, et il avoit une nouvelle recrue de jésuites. Sa colonie étoit aussi fournie d'armes et de tous les objets nécessaires à la guerre. Il ne négligea pas ce qui avoit rapport au spirituel, et tout ce qui pouvoit éclairer les naturels sur les vérités du christianisme. Une mission fut établie chez les Hurons. Quand le gouverneur mourut, le nombre des colons et leurs forces s'étoient accrus, et il étoit question de l'établissement d'un collége à Québec. Montmagny lui succeda l'année suivante. Champlain mérita le titre de père de la Nouvelle-France. Malgré l'excessive crédulité qu'on put lui reprocher, il étoit doué d'une pénétration peu commune. Ses vues étoient justes ; et nul ne sut mieux que lui prendre un parti dans les circonstances difficiles. Il poursuivoit ses entreprises avec constance, et sans être rebuté par les dangers. Son zèle pour les intérêts de son pays fut ardent et désintéressé : son cœur sensible, et toujours porté à soulager les malheureux ; plus soigneux des intérêts des autres, que des siens : fidèle historien, voyageur actif, tout étoit l'objet de son attention et de ses observations. Il étoit habile géomètre, et très-instruit dans la marine. On le justifiera difficilement sur la part active qu'il prit dans la guerre contre les Iroquois; car il paroît que ce fut lui qui excita les Hurons à prendre contre eux les armes. On a de lui : *Les voyages de la Nouvelle-France, dite de Canada*, in-4°, 1613, auxquels on a joint un autre vol. in-8°, imprimé en 1620. Un *traité de la navigation et des devoirs du bon marin* ; un *abrégé de la doctrine chrétienne, en huron et en français.* (Article additionel à celui du tom. IV.)

CHANDLER (Thomas Bradbury), célèbre ministre épiscopal et écrivain, né à Woodstock (Connecticut) et gradué au collége d'Yale, en 1745, alla en Angleterre prendre les ordres, et à son retour, il fut nommé recteur de l'église de Saint-Jean, à Elizabeth Town, au Nouveau Jersey. Il s'y fit également estimer pour son érudition et ses talens, et fut honoré du doctorat à l'université d'Oxford. Chandler termina sa carrière en 1790, âgé de soixante-cinq ans. Ce docteur fut un zélé défenseur de l'église épiscopale, et il a beaucoup écrit pour elle. Il se trouva engagé dans une controverse sur cette matière, avec le docteur Chauncy de Boston, et il publia dans cette occasion *un appel au public en faveur de l'église d'Angleterre en Amérique*, 1767 : une *Défense de son appel*, 1769 ; puis une *seconde défense du même appel*, 1771 : un *Sermon* qu'il a prêché devant une corporation pour le soulagement des veuves et des enfans du clergé épiscopal, 1771 : un *Examen du Commentaire critique sur la lettre de Seck à Walpole, concernant les évêques en Amérique.* Il mit aussi sous presse une *Vie* du docteur Johnson ; mais alors la révolution en arrêta la publication, et cet ouvrage n'a été imprimé que 15 ans après sa mort, New-Yorck, 1805.

CHANLER (Isaac), ministre né en l'année 1701, à Bristol, en Angleterre, passa à la Caroline méridionale en 1733, et s'établit pasteur d'une église

sur la rivière Asheley, en 1736. Il y resta jusqu'à l'époque de sa mort, en 1749. Chauler a publié un *Sermon*, prêché à Charleston, en 1740, sur la demande de M. Whitefield : *La doctrine de la grace améliorée par la pratique*, in-4°, 1744, et plusieurs autres petits *ouvrages*.

CHARBONNEL (Michel-Benoît comte de), d'une ancienne famille de Languedoc, né au château de Jussac, dans la commune de Retournac en Velay, le 10 février 1749, entra dans le corps royal d'artillerie en 1765, fut fait lieutenant en 1769, capitaine en 1783; en 1785, il fut attaché à la manufacture d'armes de Saint-Etienne. En 1778, il avoit été chargé d'armer l'île Madame, de construire les batteries de Verdon et de la tête du Bucq; l'année suivante, il s'embarqua pour les Antilles. Arrivé à la Martinique, on lui confia le commandement de l'artillerie du fort Bourbon; en 1780, il passa à celui de l'artillerie de Saint-Pierre; à l'expédition de Saint-Eustache en 1781, sous les ordres du marquis de Bouillé, il se signala par son intrépidité dans le débarquement; ce qui lui fit donner le commandement de l'artillerie et des fortifications. Rentré en France, en 1782, il reçut la récompense de ses services. En 1789, il fut nommé suppléant aux États généraux; il est mort en 1793.

CHARDON (Pierre). Ce jésuite missionnaire, qui demeura longtemps parmi les Indiens sur le lac Michigan, commença ses travaux apostoliques en 1697, et les continua vingt ou trente ans. Il présidoit toute la mission du village de Ponteautamis sur la rivière Saint-Joseph. Chardon a prêché aussi le long du Sakis, et à l'extrémité méridionale de Gréen Bay, que les Français ont appellée la baie des Puans. Il étoit versé dans toutes les langues des Indiens qui habitoient les lacs.

I. CHARLES III, duc de Lorraine, a été surnommé *le Grand*. L'histoire, qui juge sans partialité les souverains morts depuis longtemps, doit lui conserver ce titre honorable. Comme souverain, Charles III eut des guerres à soutenir. Les curieux trouveront dans l'histoire de sa vie des descriptions de siéges, de batailles, et de ces faits qui constituent la gloire de ceux qui commandent des armées. Néanmoins il est conservé dans la mémoire des Lorrains comme bienfaiteur de l'humanité, comme législateur de ce pays et père des lettres. C'est à lui qu'on doit, en effet, les coutumes de Lorraine, de Bar, de Bassigny et de Saint-Mihiel, ainsi qu'un grand nombre de sages ordonnances, de réglemens et d'édits qui ont fait la base de la législation de cette ancienne province jusqu'à l'époque de la révolution de France en 1789. Protecteur des sciences et des arts, il les fit fleurir dans ses états en y attirant, par ses libéralités, des hommes célèbres dans tous les genres. Il institua l'université de Pont-à-Mousson qui a produit un grand nombre de savans dans toute la Lorraine. C'est Charles III, dit D. Calmet, qui dressa le plan de la ville neuve de Nancy, sur les dessins du colonel Orphée de Galéan. Il en commença l'exécution en janvier 1604, et avoit résolu de terminer cette grande entreprise en 7 ans. On vouloit appeler cette

nouvelle cité Charleville, mais il n'y consentit pas. Il y fit travailler avec la plus grande activité, jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 14 mai 1608. C'est le duc Henri II, son fils et son successeur, qui fit terminer ces travaux. Charles a fait fortifier, dans ses états, Luneville, Clermont, Stenay, Jametz et Nancy.

II. CHARLES (Claude), peintre Lorrain, né à Nancy en 1661, a fait un assez long séjour à Rome, pendant lequel il a travaillé sous les plus grands maîtres de son temps. On remarque dans ses *tableaux*, outre la fraîcheur du coloris, une grande facilité dans la composition, et une manière de dessiner large et correcte. Le duc de Lorraine, Léopold Ier, l'institua directeur et professeur de l'Académie de peinture et sculpture de Nancy, et peu après il en fit son héraut d'armes. Les fonctions de cette dernière place étoient, sans doute, plus considérées de son temps, qu'elles ne le sont de nos jours. Les nombreux tableaux de Charles, décoroient les principales églises et les châteaux de son ancienne province et des pays voisins. Cet artiste laborieux peignoit encore à l'âge de 86 ans, sans lunettes, la veille de sa mort, arrivée en 1747.

CHASSANI a donné *la Morale Universelle*, tirée des livres sacrés, pour la jeunesse, 1792, in-8°. *Essai Historique et Critique* sur l'insuffisance de la vanité de la morale des anciens, comparée à la morale chrétienne, traduit de l'italien, 1792, in-8°. On ignore l'époque de sa mort.

CHASSEL (Charles), de Nancy, sculpteur de figures en petit, étant venu à Paris pendant l'enfance de Louis XIV, composa, pour ce prince, les modèles en petit d'une armée tant d'infanterie que de cavalerie et de toutes les machines propres à la guerre. Ces modèles furent exécutés en argent par l'orfèvre Merlin, son compatriote, et ce sont ces jouets, remis à l'enfant-roi, qui firent naître ou développèrent en lui cette grande passion pour la guerre, qu'il conserva pendant toute sa vie. Un autre CHASSEL, petit fils du précédent, se distingua dans l'art de la sculpture, et exécuta, dans son pays, des mausolées, des figures, etc.

CHATELAIN (Jean), religieux augustin, fameux prédicateur, qui fut brûlé à Vicq, en Lorraine, comme hérétique, vers l'an 1425, paroît être l'auteur de la *Chronique*, en vers, *des Antiquités de Metz*, depuis l'an 700 jusqu'en 1585. Cet écrit curieux, recueilli par D. Calmet, se trouve imprimé dans les Preuves de son Histoire de Lorraine, tom. 3, de la nouvelle édition.

CHAUDET (Antoine-Denis), peintre et sculpteur, né à Paris en 1753; est un de ces hommes d'un talent rare, qui font époque dans le siècle ou ils ont vécu. Il fut un de ceux qui ont le plus contribué, dans les temps modernes, à la restauration des arts dépendans du dessin. Chaudet entra de très-bonne heure dans la carrière des arts; ses dispositions étoient extraordinaires, ses succès furent rapides, car il avoit à peine dix-neuf ans lorsqu'il gagna le grand prix de sculpture sur un bas relief représentant *Joseph vendu par ses frères*. Bientôt après son retour de Rome, qui eut lieu en 1788; il fut reçu de l'académie de peinture et de

sculpture. Pendant le cours de la révolution, il fit beaucoup d'ouvrages marqués au coin du génie, des quels il n'est resté qu'un beau groupe colossal, qu'on voit encore sous le porche du Panthéon, représentant Minerve protégeant un jeune homme auquel la déesse montre pour récompense de la vertu, la couronne de l'immortalité. Chaudet fut bientôt apprécié comme homme instruit; les sociétés savantes recherchoient sa conversation; elles jalousoient ses connoissances et ses discours; il affectionna particulièrement la société philotechnique, et fut appelé à l'institut le 22 nivose an 13 (11 janvier 1795), pour remplacer Julien. Peu de temps après avoir fait le buste en marbre de l'empereur Napoléon et celui de l'impératrice Joséphine, Chaudet fut membre de la légion-d'honneur. Considéré comme artiste et comme savant, l'institut l'avoit chargé de travailler à un dictionnaire des arts, et de dessiner toutes les médailles de l'histoire métallique de l'empereur, dont cette illustre compagnie est chargée de former la collection. Parmi les chefs-d'œuvre de Chaudet, on cite un bas relief formant plafond dans la salle d'entrée du musée Napoléon, représentant les *trois arts réunis*; une statue de la *Paix*, de six pieds de proportion fondue en argent, placée dans le cabinet de l'empereur, et dont M. Alexandre Lenoir a eu soin de conserver le modèle dans le musée impérial des monumens français; *Paul et Virginie enfans et encore au berceau*; un *nid d'Amour*; marbres charmans, remplis de grace et de délicatesse; une *Statue* en pied et en marbre de l'empereur, chef-d'œuvre de style exécuté pour la salle des séances du corps législatif; le *fronton* du principal portique de ce beau palais; la *statue* en bronze et en pied de l'empereur, placée au dessus de la colonne de la place Vendôme; les *statues* en marbre de Dugomier, de Cincinnatus conduisant sa charrue; enfin l'*Amour* tendant un piége aux âmes, en les amusant avec des fleurs. Son *OEdipe*, groupe en marbre, mérite également d'être cité, ainsi que les bustes du chimiste Fourcroy, conseiller d'état, de David le Roy, de Sabatier, de Sébastien Bourdon et de sa majesté la reine de Naples. Son *Cyparis* en marbre si justement admiré des savans et des artistes, ainsi que les *bustes* d'Amphion et d'Orphée, exposés au salon de 1810, sont ses derniers ouvrages. Chaudet a dessiné et peint l'histoire avec beaucoup de succès; il fit d'abord un *tableau* pour la société des amis des arts, représentant Archimède; mais il peignit de suite un grand *tableau* représentant Enée sauvant Anchise de l'incendie de Troie, dans lequel il déploya un grand caractère de dessin et se montra pour le style l'égal de Jules-Romain; ce bel ouvrage a été gravé par M. Godefroy. Ses dessins les plus remarquables, sont les sujets tirés des œuvres de Racine, qu'il a faits pour la belle édition de M. Didot. Son *triomphe* de Psyché et son tableau de l'*Amitié* à la porte d'une prison, méritent d'être remarqués pour la pureté de l'exécution et la beauté des expressions. Le 26 avril 1810, Chaudet reçut l'ordre de se rendre à Compiègne, pour exécuter le buste de S. M. l'impératrice Marie Louise. Son empressement à obéir a prouvé combien il attachoit de prix au choix que l'on avoit fait de son talent dans cette heureuse circonstance; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit

qu'on lui opposoit un concurrent. Son génie étoit si vivement animé par l'auguste tâche qui lui étoit imposée, que la concurrence, qu'il ne devoit pas craindre, ne pouvoit l'exciter d'avantage. A la seconde séance que lui donna l'impératrice, il ne put achever; encore quelques jours, et dans ses hautes inspirations, pour répondre à cet honneur, il auroit mis le comble à sa gloire par un titre de plus. Il auroit cru son dernier voyage heureux, si après s'être illustré par le buste de l'empereur, il avoit pu terminer celui de son auguste épouse. Mais les efforts qu'il fit pour produire un chef-d'œuvre, l'arrêtèrent inopinément; il fut saisi d'une suffocation et d'un vomissement de sang dont il mourut deux jours après; c'est ainsi qu'Antoine Denis Chaudet termina son illustre carrière, le 19 avril 1810.

CHAUMEIX (Abraham), qui vivoit dans le 18e siècle, fut un des écrivains qui se déchaînèrent le plus vivement contre l'Encyclopédie; et il n'est pas moins vrai qu'il a relevé un nombre infini d'erreurs dans les cinq premiers volumes de cet ouvrage. Voltaire, qui étoit le patron des encyclopédistes, s'égaya aux dépens de Chaumeix, et le tourna en ridicule dans la plupart des pamphlets qu'il fit paroître, il voulut même le faire passer pour convulsionnaire. On a de Chaumeix un ouvrage intitulé, *Nouveau plan d'études*, ou *Essai sur la manière de remplir les places dans les colléges que les jésuites occupoient ci-devant*, Cologne, (Paris) 1762, 2 vol. in-12.

CHAUMONOT (Joseph), jésuite missionnaire chez les Indiens du nord de l'Amérique, étoit italien, et prêcha chez les naturels du Canada pendant plus d'un demi-siècle, avec un zèle infatigable. Dès 1642, il étoit chez les Hurons, qui vivoient au nord du lac Erie, et dans les années suivantes, il alla prêcher dans la tribu du sud-est, qui fut nommée la Nation neutre, parce qu'elle n'avoit pas pris de parti dans la guerre entre les Hurons et les Iroquois. C'étoit des derniers qu'ils tiroient leur origine. En 1655, Chaumonot étoit le doyen des missionnaires de la Nouvelle France, et il visitoit en leur nom les Onondagas. Il fit un nombre considérable de conversions, dans lesquelles on comptoit celles des principaux de la tribu. Cependant cette mission ne se soutint pas alors; mais depuis elle fut reprise. Vers l'an 1670, il établit la mission de Lorette, à trois lieues nord-est de Québec, où il recueillit un certain nombre d'Indiens de la tribu des Hurons. Cette peuplade habitoit originairement le nord du lac Erie. Mais par suite de leurs guerres avec les autres tribus, les Hurons furent dans le cas de redescendre la rivière de Saint-Laurent. On dit que le nom de Hurons leur vint de la manière dont ils coupoient leurs cheveux. Comme il en coupoient la plus grande partie très-courts, et qu'ils tournoient le reste d'une façon très-fantasque, les Français en les voyant s'écrièrent *quelles hures*! et de-là ils furent appellés *Hurons*. Champlain les appelle *Ochasteguins*; mais leur vrai nom est Yendats, dans la prononciation française. Leurs descendans, les Wyandots, qui habitent le côté sud-ouest du lac Erie, sont maintenant confiés aux soins du révérend Joseph Badger, missionnaire de la Nouvelle-Angleterre. Il prêcha chez

eux pendant cinq ou six ans, avec l'espoir le mieux fondé de les arracher à la barbarie. Chaumonot a composé une *grammaire* de la langue des Hurons.

I. CHAUNCY (Charles), second président du collége d'Harvard, né en 1589 au comté d'Hertford en Angleterre. Il étoit dans le temps de la conjuration à l'école de Westminster, qui touche à la chambre du parlement, et il eut péri, si le complot n'eut été éventé. En sortant de Westminster, il fut admis au collége de la Trinité à Cambridge, et ensuite reçu bachelier en théologie; peu après il fut nommé professeur d'hébreu. Mais le docteur Williams, vice-chancelier, desirant procurer cette place à un de ses parens, Chauncy eut la chaire de grec. Quand il sortit de l'université, il étoit déjà célèbre prédicateur, et occupa plusieurs places dans l'Église. Ses opinions en opposition avec celles du docteur Williams Land, évêque de Londres, lui causèrent des désagrémens; il fut traduit à la cour en 1635, quand Land étoit archevêque de Cantorbéry. Le crime dont il fut accusé alors, étoit de n'avoir pas voulu qu'il y eut une barrière à la table de communion de son église. Cela fut regardé comme un piége tendu aux consciences. Il fut déclaré coupable de mépris pour le gouvernement ecclésiastique, fauteur d'un schisme, et en conséquence suspendu des fonctions du ministère. Enfin, il fut condamné à payer les frais du procès, qui étoient considérables, et à garder prison jusqu'au parfait payement, à moins qu'il ne se retractât. Sa foiblesse le trahit dans cette circonstance; il fit la rétractation exigée, mais se reprocha ensuite toute sa vie cette foiblesse. Il partit pour la Nouvelle-Angleterre, et avant son départ, il fit contre sa rétractation une protestation solennelle, qui depuis a été imprimée à Londres. Il se reproche particulièrement sa foiblesse dans la préface de son testament. Alors il se détermina à chercher dans la Nouvelle-Angleterre une retraite paisible, où il il put jouir de la liberté de conscience, et arriva à Plymouth avant le grand tremblement de terre de 1638; depuis il passa à Boston, et eut ensuite la présidence du collége d'Harvard, qui vaquoit par la démission de Dunster. Le président Chauncy fut un savant distingué. Il étoit principalement versé dans les langues hébraïque, grecque et latine. Il avoit eu l'occasion de se perfectionner dans la première, parce qu'il avoit vécu dans la maison d'un juif. Ses connoissances étoient encore très-étendues dans les sciences, particulièrement dans la médecine. Il mourut en 1671. Chauncy a publié plusieurs *Sermons*, qui ont été prononcés en différentes occasions, et une collection de 26 *Sermons* sur la justification, 1 vol. in-4°, 1659. Plusieurs *manuscrits* de lui ont été recueillis par la veuve de son fils, qui a conservé avec grand soin ces précieux travaux.

II. CHAUNCY (Charles), ministre à Boston, né en 1705, descendoit du président Chauncy, ainsi que tous ceux de ce nom qui sont en Amérique. Il entra à 12 ans au collége d'Harvard, et y prit ses degrés en 1721; fut ordonné, en 1727, pasteur de la première Église de Boston et collégue du révérend M. Foxcroft. Il mourut, en 1787,

dans la 83e année de son âge et la 60e de son ministère. Le docteur Chauncy fut célèbre par son savoir et son esprit d'indépendance; il avoit formé le désir d'examiner et d'entendre clairement par lui même tous les articles du symbole de foi. Le résultat de ses efforts amena des idées qui ne s'accordoient pas toutes avec celles reçues généralement parmi ses frères; mais il y resta attaché, parce qu'elles lui parurent fondées sur les Ecritures. Il ne pouvoit croire que les prédicateurs ambulans fussent utiles à la propagation de la religion chrétienne, et dans ses écrits, il cherche à distinguer la nature de la vraie religion; il fut en même temps très-attaché à la liberté civile et religieuse. En 1771, il a publié les *Vues complètes sur l'épiscopat.* Ses autres OEuvres sont nombreuses : ce sont tous les *Sermons* prêchés en différentes circonstances, auxquels il faut ajouter, I. ses *Pensées sur l'état de la religion dans la Nouvelle-Angleterre*, in-8°. 1743. II. Un *Discours sur le tremblement de terre*, 1755. III. La *Narration de la défaite d'Ohio*, 1755. IV. La *Narration particulière de la défaite de l'armée française sur le lac Georges*, 1755. V. Un *Discours sur les tremblemens de terre en Espagne*, 1756. VI. *Réponse à l'appel du docteur Chandler*, 1768. VII. *Réplique à la défense de l'appel du docteur Chandler*, 1770. VIII. *Vues complètes sur l'épiscopat, depuis les Pères*, in-8°, 1771. IX. *Tableau véritable des souffrances et des malheurs de la ville de Boston*, 1774. X. *Considérations sur la bonté de Dieu*, in-8°, 1785. XI. *Cinq Dissertations sur la chûte et ses suites*, in-8°, 1785.

CHECKLEY (Samuel), ministre à Boston, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1715; reçut les ordres, et fut nommé premier ministre de la nouvelle église méridionale en 1719. Il mourut en 1769 dans la 74e année de son âge et la 51e de son ministère. Cet ecclésiastique se distingua par sa piété et par l'utilité de sa prédication. Il a publié un *Sermon* sur la mort du roi Georges I, 1727; un sur la mort du révérend William Waldron, 1727; un sur la mort de madame Lydia Hutchinson, 1748, et quelques autres.

I. CHEEVER (Ezékiel), célèbre dans l'instruction de la jeunesse, né à Londres en 1615, passa en Amérique en 1637, et tint d'abord une école à Newhaven pendant 12 ans; une autre ensuite pendant 11 ans à Ipswich (Massachussetts), puis, pendant 9 ans, une à Charlestown. De-là il passa à Boston en 1671, et y resta jusqu'à sa mort en 1708. Il ne fut pas seulement excellent maître, mais un citoyen vertueux. Plusieurs hommes de mérite se sont honorés d'avoir étudié sous lui. Nous donnerons ici un morceau tiré d'une Elégie, faite sous lui par le docteur Corton, son élève, qui montrera toute l'estime dont il jouissoit, et donnera en même temps une idée de la poésie de ce temps.

A mighty tribe of well instructed youth
Tell What they owe to him and tell With truth.
All the eight parts of speech, he taught to them,
They now employ to trumpet his esteem.
Magister pleas'd them Well because 'twas he;
They say, that bonus did With it agree.
While they said amo, they the hint improve
Him for to make the object of their love.
Mo concord so inviolate they knew,
As to pay honors to their master due.
VVith interjections tney break off at last,
But, ah is all they use, vvo, and alas!

Cheever a publié un *Essai sur le millenium et sur les cas*, en latin, qui a eu vingt éditions, et qui, encore aujourd'hui, n'a rien perdu de sa réputation.

II. CHEEVER (Samuel), premier ministre de Marblehead, fils du précédent, fut gradué au collége d'Harvard en 1659. En novembre 1668, il visita, pour la première fois, la ville où depuis il se fixa. Il mourut en 1724 dans la 85e année de son âge. Il fut toujours regardé comme un homme d'un grand mérite; comme prédicateur, il fit admirer son zèle. On n'a de lui qu'un *Sermon* publié en 1712.

CHEMIN DE LA CHÊNAYE, des académies de Rouen et d'Alençon, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. des *Elégies*, des *Stances* et un *Essai sur le caractère du magistrat*, 1767, in-4°. II. *Discours sur les devoirs de l'avocat*, 1769, in-8°. III. *Des obligations de l'avocat envers la patrie*, 1770, in-8°.

CHÉNIER (Marie-Joseph de), né le 28 août 1764 à Constantinople, où son père étoit consul général, fut transporté en France dès l'âge le plus tendre. L'éducation qu'il reçut à Paris, fut si rapide, que dès qu'elle fut terminée, il sentit le besoin pressant d'étudier tout ce qu'on lui avoit mal appris; résultat presque général de certaines écoles, où l'on s'efforçoit de faire entrer des mots dans la tête d'un enfant, sans y attacher aucunes idées. Mais la nature qui l'avoit doué d'une raison forte, d'une imagination vive et d'une mémoire immense, suppléa à l'insuffisance de ses études; ce qui contribua cependant le plus à développer ses talens et son génie, ce fut le rare avantage de pouvoir puiser au sein de sa famille le goût de toutes les connoissances utiles. Ses parens entretenoient avec des artistes et des littérateurs distingués des relations, qui depuis 1770 jusqu'en 1780, ne furent pas inutiles au jeune Chénier et contribuèrent aux progrès qu'il faisoit déjà, et qui devoient être couronnés dans la suite des plus grands succès. Sa mère, grecque d'origine, est connue par quelques *Lettres* insérées dans le voyage littéraire de Guys de Marseille, 2 vol. in-12. Son père, après s'être distingué dans la carrière diplomatique, publia deux ouvrages pleins de recherches curieuses, l'un sur *l'Histoire des Maures*, et l'autre sur les *Révolutions de l'empire Ottoman*. En 1781, Marie-Joseph de Chénier, croyant avoir quelque goût pour l'état militaire, entra comme officier dans un régiment de dragons alors en garnison à Niort. Ses fonctions militaires lui laissant beaucoup de loisirs, il les employa à continuer ses études. La carrière des lettres étant peu compatible avec le service, il le quitta bientôt pour se rendre à Paris où l'amour de la gloire l'appeloit à d'autres destinées, et à des succès dans un genre de littérature qui demande du génie et beaucoup de talens, l'art dramatique. Il n'avoit que 22 ans, lorsque le 4 novembre 1786, il fit représenter à Fontainebleau *Azémire* tragédie, qui fut jouée à Paris le 6 du même mois, et imprimée peu de temps après; on y remarqua plusieurs traits éloquens, du mouvement et quelques beaux vers. Trois ans après, le 4 novembre 1789, il donna *Charles IX*, tragédie qui eut le plus grand succès, et fut tra-

duite en plusieurs langues. Le principal ressort de cette pièce est la terreur, et son caractère est l'énergie. Cette tragédie fut suivie de deux autres qui parurent en 1791, *Henri VIII* et *la Mort de Calas*. Le pathétique de la première est si profond et si vrai, qu'il suffiroit à remplacer les autres genres d'intérêt qui manqueroient à cette pièce. Elle a été à diverses reprises retouchée par l'auteur qui sembloit avoir une sorte de prédilection pour elle. L'édition donnée en 1805, contient toutes les corrections que Chénier a faites à cette pièce. Sa tragédie de *Caïus Gracchus*, mise au théâtre en 1792, et qui continua d'être représentée en 1794, fit soulever contre lui les chefs de la tyrannie populaire. Au moment même où le sang couloit à grand flots sur les ruines de toutes les institutions sociales, il osa faire entendre les vers suivans de cette pièce qui furent applaudis avec enthousiasme :

. . . . Arrêtez, malheur à l'homicide....
Des lois et non du sang. Ne souillez point vos mains. . . .

La tyrannie répondit, *du sang et non des lois*. La pièce fut prohibée et la perte du poète résolue. En 1793, sa tragédie de *Fénélon*, représentée avec succès lui avoit mérité l'honorable haine de la tyrannie, qui vit avec effroi que la morale auguste et véritablement religieuse qui règne dans cet ouvrage étoit une sorte de protestation solennelle contre ses attentats, et contre les crimes publics dont le cours funeste commençoit. « J'ai cru, disoit Chénier, qu'en nos jours mêlés de sombres orages, lorsque les mauvais citoyens prêchent impunément le brigandage et l'assassinat, il étoit plus que temps de faire entendre au théâtre cette voix de l'humanité qui retentit toujours dans le cœur des hommes rassemblés. La pièce obtint un brillant succès, et demeura, malgré cela, sans influence. L'éclat plus doux qui brille dans *Fénélon*, est peut-être aussi plus pur que dans les autres tragédies de l'auteur ; c'est l'ouvrage d'un homme de bien, habile dans l'art dramatique, supérieur dans l'art des vers. On trouva seulement étrange que Chénier eut attribué à l'auteur du Télémaque un trait qui appartient à Fléchier ; ce léger anachronisme ne prouve rien contre la pièce ; l'auteur ne le commit point par ignorance ; mais il crut, pour donner sans doute plus d'autorité et d'onction à son sujet, devoir intervertir l'ordre des tems, et substituer un nom à un autre. Après beaucoup de corrections successives, cette tragédie a été réimprimée pour la dernière fois en 1802, avec une préface nouvelle. La tragédie de Timoléon, en 3 actes, avec des chœurs, représentée en 1794, peu de mois avant le 9 thermidor, ne fut destinée qu'à inspirer l'horreur des forfaits de ces tems affreux ; on y remarque les vers suivans :

La tyrannie altière et de meurtres avide,
D'un masque révéré couvrant son front livide,
Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
Roule au sein de Corinthe un char ensanglanté.
Il est temps d'abjurer ces coupables maximes,
Il faut des lois, des mœurs, et non pas des victimes.

La tyrannie ne put se méconnoître à ce portrait. Elle fit rechercher scrupuleusement tous les manuscrits d'un tel poème ; une seule copie échappée à cette recherche, et conservée par Madame Vestris, actrice du Théâtre Français, servit à reproduire et à imprimer la pièce en 1793. Cette pièce néanmoins fut une source de désagrémens pour son auteur. Les enne-

mis de Chénier en profitèrent habilement pour le calomnier avec autant d'audace que de perfidie. Ils prétendirent que l'auteur ne l'avoit composée que pour motiver l'abandon qu'il avoit fait de son frère, André Chénier, poursuivi par la tyrannie révolutionnaire, qui fit tomber sa tête en 1793. Pour disculper l'auteur d'une pareille calomnie, il faut se reporter à l'époque où ce crime fut commis ; ce fut à celle où Marie-Joseph Chénier, loin de jouir du moindre crédit, et de la moindre influence sur les comités de la Convention, redoutoit pour lui-même le sort de son frère. Chénier a composé plusieurs *Ouvrages dramatiques*, mais la plupart n'ont été ni imprimés ni représentés. Parmi ceux que le public ne connoît pas, on cite une comédie en vers, intitulée *Nathan-le-Sage*, sujet traité fort au long par Lessing, dans le nouveau Théâtre allemand, N°. VII, que Chénier réduisit en 3 actes, et dans laquelle il répandit beaucoup de grâce et de gaieté. Deux autres de ses pièces manuscrites ne sont que de simples traductions de l'*OEdipe-Roi* et de l'*OEdipe à Colonne* de Sophocle. C'étoit principalement dans les tragédies grecques que Chénier avoit puisé de bonne heure le système qui a présidé à toutes ses compositions dramatiques, et en a déterminé l'extrême simplicité. Son opinion étoit que l'intérêt devoit naître, non de la complication romanesque des incidens, mais de la nature même du sujet; non de l'incertitude du dénouement, mais du caractère pathétique ou terrible des situations; qu'en un mot, il s'agissoit bien moins d'exciter la curiosité du spectateur et de le tenir en suspens, que de l'émouvoir, de le charmer et de l'attendrir. On a encore de Chénier des *Poésies satyriques*, *didactiques*, *héroïques*, etc. Après avoir considéré cet auteur comme poète dramatique, d'après l'extrait fait sur l'excellente notice publiée en 1811, sans nom d'auteur, mais qu'on attribue au savant M. Daunou, nous allons le suivre dans sa carrière politique et législative, et terminer son article par la liste de ses autres productions. Nommé député à la Convention nationale par le département de Seine-et-Oise, il demanda le maintien des lois non abrogées et des pouvoirs non révoqués, et fit décréter les Ecoles primaires. En 1793, il fit un rapport sur les honneurs à rendre à Descartes ; quelque tems après, sur ses observations contre la destruction des livres et autres objets, sous prétexte d'empreintes de féodalité, il obtint un décret pour réprimer cet abus ; à la même époque, il prononça un discours sur l'instruction publique, et fit créer l'institut de musique. Nommé membre du comité de sûreté générale, il lut plusieurs rapports relatifs aux circonstances où le gouvernement se trouvoit alors, rapports dans lesquels on remarque un esprit de modération bien opposé aux sentimens exaltés que lui prêtoient gratuitement ses ennemis. Sorti du comité de sûreté générale, il fut élu président de la Convention, et, peu de tems après, membre du comité de salut public. Après la session de la Convention, il passa au conseil des Cinq-Cents, où il continua à faire des rapports. Dans le cours de sa carrière conventionnelle et législative, il fut chargé de composer les hymnes et chants patriotiques pour les fêtes républicaines. En 1793, il donna un divertissement en un acte, intitulé : *Le Camp de*

Grand-Pré, mis en musique par Gossec, représenté à l'opéra, qui fut suivi de ses hymnes 1° *sur l'acceptation de la Constitut.*, 2° *à la raison*, 3° *sur la repr. de Toulon*, 4° *à l'Etre suprême*; de son *chant du départ*, de celui *des victoires*, de ses hymnes à *J. J. Rousseau*, sur le 9 therm., sur le 10 août, pour la pompe funèbre du général Hoche, de son *chant du retour*, exécuté à la réception de Bonaparte, etc. Nommé membre du jury d'instruction du département de la Seine, il prononça, en 1801, pour la distribution des prix, un *Discours sur les progrès des connoissances en Europe, et de l'enseignement public en France*; c'est un éloquent morceau d'histoire littéraire. Les *Discours* qu'il a lus à l'Athénée de Paris, en 1806 et 1807, contiennent la première partie d'un tableau historique de la Littérature française, dans lequel il a tracé l'histoire de la langue et des divers genres de poésie et de prose, depuis le onzième siècle jusqu'à l'avènement de François I. On lui doit encore plusieurs *articles* de littérature insérés dans divers journaux, et principalement dans le Mercure de France, dont il étoit, en 1809 et 1810, un des rédacteurs. Le dernier de ses écrits est un morceau inséré dans le Recueil des discussions de l'institut sur les prix décennaux, qui a obtenu des éloges unanimes. Après une carrière laborieuse, qui s'étend depuis 1786 jusqu'à la fin de 1810, c'est-à-dire durant vingt-quatre années, entre lesquelles il en faut compter dix de fonctions politiques et dix de maladie, Chénier mourut le 10 janvier 1811. Outre les ouvrages que nous venons de citer dans le cours de cet article, Chénier a composé 1°. Une *Ode sur la mort de Maximilien Léopold de Brunswick*, Paris, 1787. 2°. Poème *sur L'Assemblée des notables*; Paris, 1787 3°. *Le ministre et l'homme de lettres*, dialogue en vers; Paris, ibid. 4°. *Epitre à mon père*; ibid. 5°. *De la liberté du Théâtre en France*; Paris, 1789. 6°. *Epitre aux mânes de Voltaire*; ibid. 1790. 7°. *Ode sur la mort de Mirabeau*; Paris, 1791. 8°. *Hymne sur la translation du corps de Voltaire au Panthéon français*; ibid. 1791. 9°. *Poésies lyriques, chants patriotiques* et *chants imités d'Ossian*; divisés en trois livres, Paris, 1797. 10°. *Le docteur Pancrace*, satyre; 1797. 11°. *Vie VII et Louis XVIII*; *Conférence théologique et politique*; 1798. 12°. *Epitre sur la calomnie*, 1798, où l'on trouve de beaux vers et des pensées aussi vives qu'originales. Toutes ses Œuvres ont été recueillies en 2 vol. *in*-8°.; ses autres poésies inédites sont des *Epitres*, des *Discours philosophiques*, l'*Art poétique d'Horace*, traduit en vers de dix syllabes, le premier chant d'un poëme didactique sur les arts, le premier livre d'un poëme épique, et plusieurs morceaux destinés à entrer dans les 9 livres suivans. Personne n'a été aussi vivement poursuivi par la calomnie que Chénier; mais l'exagération des reproches qu'on lui adresse, en prouve le peu de fondement. Son père menacé, deux de ses frères arrêtés, lui-même dénoncé, cité, recherché, inscrit à son rang sur l'une des pages de la liste des proscriptions, ne le rendirent que plus ardent à solliciter la délivrance de ses frères. André Chénier, son frère, périt le 7 thermidor, et cette date seule réfute assez une calomnie aussi absurde qu'horrible. Si quelqu'un, le 7 thermidor, avoit en effet le moyen de sauver ses parens les plus

chers, certainement ce n'étoit pas celui qui périssoit lui-même, si ce régime sanguinaire eût duré quinze jours de plus.

CHITTENDEN (Thomas), premier gouverneur de Vermont, né en 1730, à Guilford (Connecticut). Sa mère, étoit sœur du R. docteur Johnson. Il reçut d'abord à l'école une éducation commune, qui, dans ses premières années, contribua peu à développer les facultés de son esprit. Il se maria très-jeune, suivant l'usage de ce pays, à l'âge de vingt ans; et, peu après, il passa à Salisbury, au comté de Litchfield. Là, il s'éleva, en passant par tous les grades militaires, à celui de colonel d'un régiment. Pendant plusieurs années, il fut à l'assemblée générale représentant de la ville où il vivoit; ce fut là qu'il prit cette connoissance des affaires publiques, qu'il employa dans la suite si avantageusement pour la province de Vermont. Chittenden avoit aussi rempli la charge de justice de paix pour le comté de Litchfield, et y avoit acquis la connoissance des lois de cet état et la manière de les faire exécuter. Quoiqu'il ne fut rien moins que lettré, son bon sens, son affabilité, sa douceur, et son intégrité lui méritèrent la confiance de ses concitoyens; et tous les honneurs qu'une ville obscure pouvoit rendre, lui furent accordés. Son attention se porta principalement sur l'agriculture, et il travailla lui-même à la campagne. En 1774, il passa à Williston, sur la rivière de l'Onion. Un désert presque impraticable le séparoit alors de sa première résidence; il y forma un établissement, qui encouragea beaucoup d'autres à l'imiter. En 1776, les troubles occasionnés par la guerre le forcèrent encore à s'éloigner; il acheta une terre à Arlington, et y resta jusqu'en 1787, qu'il retourna à Williston. Dans les discussions avec New-Yorck, il fut le défenseur et le plus fort soutien des foibles planteurs. Dans la guerre de la révolution d'Amérique, tandis que Warner, Allen et quantité d'autres combattoient, il travailla constamment dans les conseils, où il rendit à son pays des services essentiels. Il étoit membre de la convention, qui, le 16 janvier 1777, déclara l'indépendance du Vermont, et il fut nommé membre du comité établi pour informer le congrès de la conduite des habitans, et chargé de solliciter pour leur district l'admission dans les Etats-Unis d'Amérique. En 1778, quand cet état prit les pouvoirs du gouvernement, et que sa constitution fut établie, tous les amis de la liberté jetèrent les yeux sur Chittenden, pour le nommer leur premier magistrat. Il fut élu à cette place difficile et dangereuse, qu'il garda, à l'exception d'une année, jusqu'à sa mort. Dans l'exercice de ses fonctions, il montra une sagesse et une politique consommées. La situation de l'état de Vermont étoit alors très-incertaine. Cet état n'étoit pas reconnu par le congrès, et il avoit d'un côté à disputer pour son indépendance, de l'autre à se garder contre les forces des Anglais du Canada, qui le menaçoient. Il falloit de l'adresse pour ménager les intérêts de ce district. Chittenden découvrit et fit avorter les projets de l'Angleterre; mais, en même temps, il faisoit craindre aux états que le Vermont n'abandonnât la cause de l'Amérique. Telle fut la politique que le gouvernement crut devoir garder. Mais, au milieu de tous ces soins, la mort le surprit en 1797, dans la

soixante-septième année de son âge. Chittenden, quoique sans instruction littéraire, fut doué de très-grands talens ; ses vertus privées ne le cédoient pas à ses vertus publiques ; et son administration l'a fait placer au rang de ceux que leurs négociations, leur discernement et leurs grands desseins ont honorés. Enfin, les services signalés qu'il a rendus au Vermont, ont attaché à son nom d'honorables souvenirs. Il a joui du bonheur de voir l'indépendance des états d'Amérique reconnue, et l'état de Vermont admis dans la confédération. Beaucoup de ses *lettres* au congrès et au général Washington ont été publiées.

CHURCH (Benjamin), distingué par ses exploits dans les guerres des Indiens de la nouvelle Angleterre, né en 1639, à Duxburry (Massachussetts), fut le premier anglais qui forma un établissement à Sekonit, appelé depuis petit Compton. Sa vie a été exposée fréquemment aux plus grands dangers. En 1676, comme il étoit à la poursuite du roi Philip, il eut un combat à soutenir contre les Indiens. Dans un marais, avec deux hommes qui lui servoient de gardes, il rencontra trois des ennemis ; chacun de ses hommes fit un prisonnier ; mais le troisième, fort et vigoureux, courut dans le marais. Church l'y poursuivit : il l'atteignit, et le tira à bout portant, mais son fusil rata. L'Indien n'ayant pas tiré son coup plus heureusement, se retourna, et prit la fuite. Son pied se prit dans un roseau, et il tomba. Church à l'instant l'assomma d'un coup de crosse. Mais, en même temps, il vit courir sur lui un autre Indien furieux ; le feu de ses gardes le sauva. Après cette escarmouche, il se trouva qu'ils avoient tués ou fait prisonniers cent soixante-treize hommes. Au mois d'août 1776, le roi Philip fut tué ; sa mort détruisit son parti. En 1704, le colonel Church fit sur le rivage, à l'est de la nouvelle Angleterre, une autre expédition, qui fut fatale aux Français et aux Indiens alliés ; cet officier s'est distingué par son intégrité et par ses exploits. Il se rompit un vaisseau dans une chûte de cheval ; cet accident fut la cause de sa mort, arrivée en 1718. Church a été enterré avec tous les honneurs militaires. Il a publié une *narration* de la guerre de Philip, 1716.

I. CIBO (Arano), fils de Maurice Cibo et de Saracine Marucella, né en 1377, à l'île de Rhodes, où il possédoit des biens, descendoit, d'une manière prouvée par l'histoire, de ce Lambert Cibo, qui vivoit en 999, et reprit sur les Sarasins les îles de Capraria et Gorgone, d'où ces barbares inquiétoient beaucoup les Génois, et ses ancêtres avoient fourni à Gênes un grand nombre de consuls, d'évêques, de cardinaux et de militaires distingués. Cibo Arano, eut avec Thomas Frégose, le gouvernement de la république de Gênes, à laquelle il rendit des grands services : l'affection que sa famille avoit toujours témoignée pour la maison d'Anjou, le fit choisir pour conduire en 1440, au roi Réné, un convoi important, et 700 hommes de troupes. Ce prince l'attacha à son service, et le fit vice-roi du royaume de Naples. Lorsqu'Alfonse d'Aragon surprit cette ville en 1442, Arano fit des prodiges de valeur, et s'étant jeté dans la mêlée pour encourager ses gens, il eut le malheur d'être fait prisonnier ; mais

Alfonse le renvoya généreusement à Gênes sans rançon. La révolution, arrivée dans le royaume de Naples, ayant forcé les Génois de changer de parti; ils chargèrent Arano d'aller négocier la paix; il obtint d'abord une trève, et conclut la paix en 1443. Le roi Alfonse qni connoissoit son mérite, l'engagea à rester auprès de lui en qualité de président de son conseil, et à la prière des Napolitains, il lui redonna la vice-royauté de Naples. Le pape Calixte III l'ayant demandé avec instance à Alfonse, pour être son ministre, ce pontife le créa patrice et préfet de Rome; dignité que le roi Charles I d'Anjou n'avoit pas dédaignée. Il retourna ensuite auprès du roi de Naples, qui lui avoit conservé ses pensions, et mourut à Capoue en 1457, âgé de 80 ans. De Geneviève Marie, sa femme, il laissa deux fils, Maurice et Jean Baptiste. Ce dernier, né en 1432, cardinal en 1473, pape en 1484, sous le nom d'*Innocent VIII*; (*Voyez* INNOCENT VIII), avoit été marié à Naples, dans sa jeunesse, avec une demoiselle de qualité qui mourut jeune. Il en eut deux ou trois enfans, entre autres, François Cibo, son fils aîné. Il le maria, en 1487, à une sœur du cardinal Médicis, depuis Léon X, le déclara baron de Rome, parce que le népotisme n'avoit pas encore osé donner la dignité de *prince*, si prodiguée depuis; ensuite capitaine-général de l'Eglise, et lui donna en 1489, le comté d'Anguillara, dans le voisinage de Rome, que François vendit depuis, en 1517, pour acheter le comté de Ferentilla. François mourut âgé de 70 ans, laissant trois garçons: Laurent, qui suit, Innocent Cibo, général de l'Église, et cardinal en 1513; et Jean-Baptiste Cibo, évêque de Marseille, tous deux morts en 1550; et trois filles, dont l'aînée, Catherine, fut duchesse de Camerino. [*Voy*. Tome IV, n° I. CIBO (Catherine)].

II. CIBO (Laurent), fils de François (*Voyez* l'article ci-dessus), et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent le Magnifique, comte de Ferentilla, de Sédévatralla, Montgiove et Jano, fut capitaine de la garde du pape Clément VII (Jules de Médicis), son cousin. Il lui conserva Bologne, pendant sa prison, et fut nommé général des armées du saint-siége en 1530. Il suivit, en la même qualité, la république de Gênes et l'empereur Charles-Quint qui avoit de l'estime pour lui, et consolida la fortune de sa maison en épousant Richarde Malaspina. Cette illustre héritière, petite-fille du marquis Jacques Malaspina, (*Voyez* MALASPINA Jacques et PIC FRANÇOIS) et de Taddée Pic, des comtes de la Mirandole, lui apporta les marquisats de Massa et Carrarra, et obtint de l'empereur Charles-Quint, le pouvoir d'en disposer en faveur de celui de ses enfans qu'elle préféreroit. En conséquence de cette permission, elle les laissa à Alberic Cibo Malaspina, son deuxième fils; l'aîné, Jules Cibo, ayant manqué à sa mère en s'emparant à main armée, à l'aide de Jeannetin Doria, des états de Massa et Carrarra. Jules Cibo, séduit par les Fiesques, ayant essayé depuis de livrer Gênes aux Français, Ferrant de Gonzague le fit arrêter par le gouverneur de Pontremoli, conduire dans les prisons de Milan, et décapiter en 1547. Laurent Cibo, son père, mourut

un an auparavant, et Richarde, sa mère, en 1553.

III. CIBO-MALASPINA (Alberic I), né à Gênes en 1527. D'après le testament de Richarde sa mère, qui déclaroit les biens successibles aux mâles et aux femmes de ses descendans, à condition d'ajouter à perpétuité le nom de *Malaspina* à celui de *Cibo*, il lui succéda en 1553, ainsi qu'au comte Laurent son père. Il fut toujours fort attaché aux intérêts de la maison d'Autriche, pour laquelle il signala son zèle à la bataille de Saint-Quentin en 1557. Il se distingua aussi dans la guerre de Sienne, où il fut lieutenant-général du saint-siége sous Guidobald, duc d'Urbain, son beau-frère, chambellan du roi d'Espagne Philippe II; puis créé en 1568, prince de l'empire et de Massa. Il acquit en 1569, Ayello dans l'Abbruze ultérieure, érigé depuis en duché, en sa faveur, par Philippe II; en 1609, la baronie de Padula, diocèse de Bénévent, et il mourut à Massa le 18 janvier 1623, laissant deux fils, Alderan Cibo, marquis de Massa, marié à Marsilie d'Est, mort avant son père, le 4 novembre 1606, dont un fils, Charles II, prince de Massa, fut marié à Brigitte Spinola; et Ferdinand Cibo, marquis d'Ayello, mort aussi avant son père, en 1595, sans postérité. Le prince Alberic I, qui avoit vécu quatre-vingt-seize ans, avoit vu dans cet espace de temps, mourir quatorze papes, six empereurs, six rois de France et trois rois d'Espagne.

IV. CIBO-MALASPINA (Alberic II), fils du prince Charles et de Brigitte Spinola, et petit-fils du précédent, succéda en 1662 aux états de son père. L'empereur Léopold érigea en sa faveur dans la diète de Ratisbonne, la principauté de Massa en duché de l'empire (1660), et le marquisat de Carrarra en principauté; il fut un prince bienfaisant, protecteur de beaux arts, et mourut à 83 ans en 1690. Alberic II avoit épousé en 1629 Fulvie Pic, fille d'Alexandre Ier, duc de la Mirandole et de Laure d'Est duchesse de Modène, dont il eut douze enfans, entre autres Alexandre Cibo, né en 1633, et patriarche de Constantinople en 1705. De ces douze enfans, l'aîné seul, Charles CIBO-MALASPINA II, duc de Massa et prince de Carrarra, se maria à Thérèse, fille du prince Camille Pamphili et d'Olympie Aldobrandini, princesse de Rossano, veuve en premières noces de Paul Borghèse, dont il laissa deux enfans mâles, Alberic III duc de Massa, etc; et Alderan. (*V.* ci-après). Alberic II avoit un frère, Alderan, né en 1613, prélat estimé pour son mérite et ses vertus, créé cardinal en 1644; il eut les légations d'Urbain, de la Romagne et de Ferrare, fut ministre d'état sous le pontificat d'Innocent XI, doyen des cardinaux, et mourut le 21 juillet 1700.

V. CIBO-MALASPINA (Marie-Thérèse), duchesse de Massa Carrarra et de Modène, dame de la croix-étoilée, née le 29 juin 1725, étoit fille d'Alderan Cibo-Malaspina V, prince et quatrième duc de Massa-Carrarra, fils du duc Charles II, et petit-fils d'Alberic II qui précède. Sa famille maternelle n'étoit pas moins illustre; car Richarde Marie Gonzague sa mère née en 1698, étoit 6e descendante de Jean-Pierre Gonzague, des seigneurs de Mantoue, premier comte de Novellara, et de Catherine Torelli des

comtes de Guastalle. Le prince Alderan, son père, étant mort lorsque Marie-Thérèse étoit en bas âge, conformément au testament de Richarde Malaspina son aïeule, et à la permission de Charles-Quint, (*Voyez* ci-dessus Cibo Laurent, n° II.) l'empereur lui confirma le titre de duchesse de Massa, sous la tutelle de la princesse sa mère. Elle fut alors destinée au jeune comte de Soissons, qui mourut depuis en 1734; son frère, le prince Camille Gonzague, prince héréditaire de Novellara qu'elle aimoit beaucoup étant mort en 1728, Marie-Thérèse auroit pu succéder à ce fief; mais la cour impériale qui tant de fois avoit permis à des femmes de succéder à des fiefs masculins, réclama Novellara comme tel, et le vendit en 1737, à Renaud II, duc de Modène. On négocia le mariage de cette riche et illustre héritière avec Hercule-Renaud, prince héréditaire de Modène, et Marie-Thérèse lui porta en dot le duché de Massa, la principauté de Carrarra, le duché d'Ayello, les marquisats de Calico, Lavenza, Monita et la baronie de Padula près Bénévent; ses noces eurent lieu le 16 avril 1741. Dès l'année suivante elle fut obligée d'abandonner Modène, envahie par les troupes du roi de Sardaigne, et de suivre le duc François d'Est, son beau père, à Ferrare puis à Venise. Ce prince ayant été nommé généralissime des armées espagnoles en 1743, Marie-Thérèse vécut dans les inquiétudes qu'entraînoit la guerre alors sur son territoire et qui ne cessèrent qu'en 1748. Quelques années après, elle fit une perte dans la personne de la duchesse, sa belle mère, Charlotte-Aglaé d'Orléans (mademoiselle de Valois), princesse charmante à laquelle elle étoit fort attachée et qui mourut à Paris en 1761. Devenue duchesse de Modène en 1770, ce fut pour éprouver de nouveaux chagrins : la désunion qui s'établit entre elle et son époux, l'obligea de se retirer à Reggio où elle tenoit sa cour avec beaucoup de grace et de dignité. De longs chagrins n'altérèrent en rien l'égalité, la douceur et la bonté de son caractère; elle y vécut chérie, et y mourut le 26 décembre 1790, emportant les regrets universels. De son mariage avec Hercule-Renaud d'Est, Marie-Thérèse Cibo-Malaspina, n'a laissé qu'une fille, Marie (Richarde) Béatrix, née le 7 avril 1750, dame de la Croix Etoilée, mariée le 15 octobre 1771, à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur de la Lombardie autrichienne, mort le 24 décembre 1806. Le succession éventuelle du duché de Modène, à défaut d'enfans mâles, lui avoit été assurée par un décret de la diète de Ratisbonne, du 8 janvier 1771, et la paix de Lunéville du 9 février 1801, lui avoit accordé le Brisghaw en indemnité. L'archiduchesse, douairière, Marie-Béatrix, dernière héritière des maisons d'Est et de Cibo, issue par toutes les lignes de tant de personnages célèbres dans l'histoire et si distinguée elle-même par son savoir, son esprit et sa grandeur d'ame, étoit mère : 1°. de Marie-Thérèse, reine de Sardaigne. 2°. De Marie-Anne Léopoldine, électrice Palatine douairière de l'électeur Charles-Théodore. 3°. De l'archiduc François-Joseph-Jean, général de cavalerie. 4°. De l'archiduc Ferdinand, feld-maréchal de cavalerie. 5°. De l'archiduc Maximilien, vice-directeur de l'artil-

lerie d'Autriche. 6°. De l'archiduc Charles-Ambroise, primat d'Hongrie. 7°. Enfin de l'archiduchesse, MARIE-LOUISE-BÉATRICE, mariée le 6 janvier 1808, à l'empereur d'Autriche FRANÇOIS, aujourd'hui regnant, roi d'Hongrie et de Bohême.

CLAIRAUT (Jean-Baptiste), habile maître de mathématiques, père du célèbre Alexis Clairaut, est connu par une solution élégante de trois problêmes de stéréométrie, qui fut imprimée en français dans les *Miscellanea Berilonensia* 1734, et par deux autres *mémoires* écrits en latin, l'un sur le *problême des Trajectoires*, et l'autre sur celui de la *chaînette*, considérée comme une grande généralité, et résolus par les élémens du calcul différentiel, qui ont été aussi insérés dans les *Miscellanea* des années 1737 et 1743. On ignore l'époque de la mort de Clairaut.

I. CLAP (Roger), un des premiers planteurs de Dorchester (Massachussetts), né en Angleterre en 1609, vint dans ce pays en 1730 avec MM. Warham et Maverick, temps où il y avoit très-peu de planteurs à Plimouth, à Salem et à Charles-Town; ce fut à Dorchester que Clap, avec d'autres de la même compagnie, commenca une plantation. Dans les premiers momens ils manquoient de tout, et furent très-malheureux. Les Indiens commercèrent avec eux, et leur apportèrent des paniers de grains qui leur furent d'un grand secours. Dès-lors, Clap remplit plusieurs places civiles et militaires. En 1665, la cour générale le nomma capitaine du château de William; il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup de fidélité, et resta dans son commandement jusqu'en 1686, où il résigna. Pendant sa résidence au château, il officia comme chapelain: sa dignité et la décence de son maintien commandoient le respect. Il étoit d'un caractère gai et amusant. En 1686, il quitta le commandement de son château, et passa à Boston où il mourut en 1691. De ses enfans, on a connu trois fils et une fille; l'aîné des fils, Préreve Clap fut un des derniers planteurs de Northampton. Il mourut en 1720, âgé d'environ 77 ans. Le capitaine Clap a écrit les *mémoires* de sa vie, dans lesquels il donne une esquisse de l'histoire des premiers temps de la Nouvelle-Angleterre. Il y laisse aussi d'excellens avis pour ses descendans. Ces mémoires ont été publiés dans un petit pamphlet, par le R. M. Prince, et réimprimés en 1807 avec un appendix par Jacques Blake junior.

II. CLAP (Nathaniel), ministre de Newport (Rhode-Island), né en 1668, étoit fils de Nathaniel Clap, de Dorchester (Massachussetts). Il prit ses degrés au collége d'Harvard en 1690, et en 1695 il commença à prêcher à Newport. Il se soutint dans cette carrière à travers mille désagrémens, jusqu'à ce qu'il se fut formé une église dont il fut ordonné pasteur en 1720. Il conserva cette place le reste de ses jours; de sorte qu'il avoit prêché près de 50 ans. En 1740, quand Whitefield arriva de Charles-Town à Newport, il voulut voir ce digne ministre, qui mourut en 1745, dans la 78e année de son âge. Clap se fit sur-tout remarquer par son ardente charité, qui le porta toujours à s'occuper des autres plus

que de lui-même; mais cette charité s'étendoit sur tous les gens de bien de toute communion. Il fut toujours regardé comme le père des pauvres. Il a publié un *Discours sur la voix du Seigneur criant au peuple, dans quelques circonstances extraordinaires*, 1715.

III. CLAP (Thomas), président du collége d'Yale, né en 1703 à Scituate (Massachussetts), et gradué en 1722 au collége d'Harvard. En 1726, il fut nommé ministre de Windham au Connecticut, et en 1739, il eut la présidence du collége d'Yale. Il donna sa démission de cette place en 1766, et mourut l'année suivante daus la la 64ᵉ de son âge. Clap fut un des hommes les plus profonds et les plus érudits. Il avoit une grande connoissance des langues hébraïque, grecque et latine; mais dans les sciences exactes, il n'eut peut-être jamais son égal en Amérique, si ce n'est le professeur Wintrop de Cambridge. Clap étoit très-célèbre dans la géométrie, dans l'astronomie, et dans différentes parties de l'histoire naturelle, dans le droit civil et ecclésiastique, et la plupart des objets d'étude de son temps. Il étoit infatigable au travail. Dans sa prédication, il étoit grave, solide et entraînant. Clap avoit des préjugés contre Whitefield; il craignoit que cet éloquent prédicateur n'eût le dessein de se séparer de l'église adoptée, et d'introduire en Amérique des ministres écossais et irlandais. Ce fut pour cette raison qu'il lui fut toujours opposé, quoiqu'ils s'accordassent assez dans leurs systèmes religieux. Il eut aussi, selon toute apparence, la même crainte d'Edouards. C'est Clap qui a établi le premier cadran solaire, et le premier planétaire en Amérique. Il avoit rassemblé tous les matériaux pour une histoire du Connecticut: mais ses manuscrits furent pillés dans l'expédition contre New-Haven, sous le général Tryon. Il a publié plusieurs *sermons*. I. *La constitution religieuse des colléges*, 1754. II. *Abregé de l'histoire et de l'apologie de la doctrine reçue et établie dans les églises de la Nouvelle-Angleterre, avec un exposé du nouveau système de religion qui commence à prévaloir*, 1775. III. *Une histoire du collége d'Yale*, 1766. IV. *Conjectures sur la nature et les mouvemens des météores qui sont au-dessus de l'atmosphère*, 1781.

I. CLARK (Pierre), ministre de Dauvers (Massachussetts), gradué en 1712 au collége d'Harvard, prit les ordres, et fut en 1717 pasteur de la première église à Dauvers, village qui s'appeloit alors Salem. Il garda cette place plus d'un demi-siècle, et mourut en 1768, dans la 76ᵉ année de son âge. Peu de ministres de l'Evangile ont su se concilier autant de respect. Il étoit simple dans ses discours, et appliqué à ses études et à ses devoirs, très-instruit, écrivant mieux que la plupart de ses contemporains, et très-attaché aux sentimens généralement adoptés par l'église de la Nouvelle-Angleterre. Il a publié plusieurs *sermons*. I. *La nécessité et l'efficacité de la grace de Dieu dans la conversion du pécheur*, 1734. II. *Défense du droit divin dans le baptême des enfans*. III. *La force de l'esprit recommandée à la jeunesse*, et plusieurs autres *ouvrages*.

II. CLARK (Jonas), ministre de Lexington (Massachussetts),

né en 1730 à Newton, gradué en 1752 au collége d'Harvard, ordonné en 1755, fut successeur du R. M. Hancock. Après avoir rempli pendant près d'un demi-siècle les devoirs d'un fidèle ministre, il mourut en 1805, dans la 76e année de son âge. Ses discours n'étoient ni des discussions savantes de métaphysique, ni de séches explications de morale. Ils rouloient sur les plus importantes vérités. Dans les temps qui précédèrent immédiatement la révolution d'Amérique, il ne fut pas des derniers à se ranger du côté de l'opposition et de la résistance à l'oppression; et dans la dernière guerre, ce fut à sa porte que le sang coula pour la première fois. En 1775, il eut la douleur de voir ses paroissiens cruellement massacrés, et il consacra l'anniversaire de cet outrage à l'humanité par une cérémonie religieuse, qui fut toujours soigneusement observée par lui et sa paroisse. Il a publié deux *Sermons*, et un *Discours sur la bataille de Lexington*, 1781.

I. CLARKE (Jean), un des premiers fondateurs de Rhode-Island étoit médecin à Londres : il passa ensuite en Amérique. Peu après que le premier établissement de Massachussetts eût été formé, il se retira de cette colonie avec un certain nombre de personnes; et le 7 de mars 1638, ils formèrent ensemble un corps politique, et achetèrent des Indiens Aquetneck ou Rhode-Island. Clarke fut nommé prédicateur de la colonie, et en 1644, il forma à Newport une église dont il fut le pasteur. Ce fut la seconde église baptiste établie en Amérique. Nous trouvons qu'en 1649 il étoit assistant et trésorier de la colonie de Rhode-Island. En 1651, il alla visiter un de ses frères à Lynn près Boston, et en arrivant il y prêcha le dimanche. Mais avant que d'avoir achevé le service, il fut arrêté avec ses amis par un officier du gouvernement, et son procès lui fut fait devant la cour des assistans. Il fut condamné à une amende de vingt liv. sterling, ou, s'il ne pouvoit payer cette somme, à être battu de verges; mais en prononçant la sentence, le juge Endicot lui dit : « Vous avez secrétement avancé des propositions téméraires que vous ne pourriez soutenir devant nos ministres : vous pouvez cependant essayer et disputer contre eux. » Clarke, en conséquence, écrivit de sa prison, et proposa de discuter les principes qu'il professoit : il exposa ces principes, qui étoient : Que J. C. seul a le droit de prescrire les lois sur l'adoration de Dieu, et qu'on ne peut enfreindre ces lois : que le baptême ou l'immersion ne pouvoit être admnistré qu'à ceux qui témoignoient quelque repentir et la foi en J. C., et qu'il n'y avoit que ces croyans qui composassent l'église constituée : que chacun d'eux avoit le droit de parler à l'assemblée, suivant les talens que Dieu lui auroit donnés, soit pour instruire ou pour prophétiser, etc., etc. Cependant, il n'y eut pas de conférence : Clarke paya l'amende et sortit de prison; mais il fut banni de la colonie. Son compagnon Obadiah Holmes n'en fut pas quitte pour cela; car ayant refusé de payer son amende, qui étoit de trente livres, et que ses amis avoient offert de payer pour lui, il fut battu de verges publiquement à Boston. En 1651, Clarke fut envoyé en Angleterre avec Williams, pour les intérêts de Rhode-Island, et particulièrement pour

obtenir la révocation de Coddington, nouvellement nommé. Peu après son arrivée, il publia un *livre* où il donnoit l'histoire des persécutions de la Nouvelle-Angleterre. En 1652, la nomination de Coddington fut annullée; et après le retour de Williams, Clarke resta en Angleterre, en qualité d'agent de la colonie; mais il y retourna en 1664, et resta pasteur de l'église jusqu'à sa mort. Les quakers, dans ce temps, causèrent beaucoup de trouble en Amérique; et en 1673, Clarke fut obligé d'exclure de sa communion cinq personnes qui soutenoient que le corps de J. C. n'étoit ni dans le ciel ni sur la terre, et qu'il étoit absolument perdu. Clarke mourut à Newport en 1676, âgé d'environ 56 ans. Sa vie fut si pure, que jamais il ne fut soupçonné d'un vice, et qu'aucune tache ne ternit sa mémoire. Un *écrit* qu'il a laissé après lui, contient toute sa profession de foi religieuse. Par son testament, il a laissé le revenu d'une ferme qu'il avoit à Newport, pour être employé en œuvres charitables, et à l'instruction de la religion. Son *livre sur la persécution dans la Nouvelle-Angleterre*, a été imprimé à Londres en 1652. Le R. Thomas Cobbet de Lynn y a fait une réponse.

II. CLARKE (Richard), savant classique, qui passa d'Angleterre en Amérique au milieu du dernier siècle, fut quelque temps recteur de l'église de Saint-Philip à Charles-Town, dans la Caroline méridionale. Il retourna en Angleterre vers l'an 1758, et en 1768, fut curé de Cheshunt, au comté d'Hertford. Il a publié plusieurs *pièces* ou *prophéties sur la rédemption universelle*. I. Un *Essai sur le nombre 7*, dans lequel il entreprend de déterminer *la durée de l'église de Rome*, celle de l'*imposture du mahométisme*, *et le temps de la conversion des Juifs*; enfin, *les années de la durée du monde et de la résurrection*. II. *Avertissement au monde* ou *calcul des nombres prophétiques* de Daniel et de Jean. III. *Second avertissement au monde*, 1762, etc., etc. III. *Heureuses nouvelles aux Juifs et Gentils*, 1763. IV. *L'Evangile du service journalier de la loi prêchée aux Juifs et aux Gentils*, 1768. Il paroît que ce théologien étoit imbu des doctrines mystiques de Williams Law et de Jacob Behmen.

III. CLARKE (Jean), ministre à Boston, né en 1755 à Portsmouth (New-Hampshire), fut gradué en 1774 au collége d'Harvard. Il se distingua à l'université par des études brillantes, une exactitude scrupuleuse à la règle, et des mœurs irréprochables. Après avoir pris le premier degré, il s'occupa de donner des leçons; mais à ses momens de loisir, il s'occupoit de la théologie. Il prit les ordres, et fut en 1788, collégue du R. docteur Chauncy, pasteur de la première église de Boston. Il fut en même temps attaché à ce respectable ecclésiastique par les liens de l'estime et de l'amitié. Clarke fut attaqué d'apoplexie pendant qu'il remplissoit ses fonctions apostoliques, et il mourut en 1798, dans la 43e année de son âge, et la 20e de son ministère. Clarke a publié, I. Les *trois Panégyriques des docteurs* Cooper, Chauncy et Appleton. II. *Une réponse à la question, êtes-vous chrétien?* ouvrage qui a eu plusieurs éditions. II. *Lettres d'un étudiant à l'uni-*

versité de Cambridge. Depuis sa mort, on a publié de lui 1 vol. de *sermons*, in-8°., et 1 vol. de *discours* aux jeunes gens, in-12.

CLAUDE DE THURIN adopta au commencement du 9e siècle, l'erreur des Iconoclastes et de Vigilance; il attaqua la vénération des reliques et des images, et fut condamné dans le concile de Paris.

CLAYTON (Jean), célèbre botaniste et medecin de Virginie, né à Fulham au comté de Kent dans la grande Bretagne, vint en Virginie avec son père en 1705, il avoit alors à peu près 12 ans. Son père étoit un célèbre jurisconsulte, qui fut procureur général de la Virginie. Le jeune Clayton fut mis dans l'étude de M. Pierre Beverley alors secrétaire ou protonotaire du comte de Gloucester. Il lui succèda dans cette place, qu'il occupa 51 ans; et il mourut en 1773, dans la 88e année de son âge. Telle étoit son ardeur pour la science à laquelle il s'étoit livré, que l'année qui précéda sa mort, il fit un voyage botanique dans le comté d'Orange. On croit qu'il a parcouru ainsi une très-grande partie de la Virginie. Sa résidence ordinaire étoit à vingt milles de Williamsburg. Clayton estimé comme bon citoyen, fut membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, il eut des correspondances avec Linnée et tous les habiles botanistes de l'ancien continent. Enfin lui même ne le cédoit à aucun autre de son temps; ses descriptions des plantes sont si exactes qu'on ne peut conserver aucun doute sur l'espèce de celles qu'il indique. Clayton a laissé deux volumes manuscrits, tout près à mettre sous presse, et un *hortus siccus*, in-folio, avec des notes marginales et des avis pour graver les planches de cet ouvrage, qu'il s'étoit proposé de donner: il se trouvoit dans les mains de son fils, quand la guerre de la révolution commença; il l'envoya à William Clayton, secrétaire de Newkent, parce qu'il regardoit cette place comme à l'abri des invasions de l'ennemi. Ce manuscrit fut déposé dans les bureaux de la ville avec les registres du comté; un incendie a consummé l'édifice, et le travail de Clayton a été perdu, ainsi que les registres du comté; différens *mémoires* de lui, sur la culture de différentes espèces de tabac, ont été publiés dans les n° 201, 204, 205, 206, des Transactions philosophiques; dans le n° 454 on trouve une description très-étendues des plantes médicinales qu'il a découvertes en Virginie; mais l'ouvrage, qui l'a sur-tout fait connoître en Europe, est sa *Flora Virginica*, ouvrage publié par Gronovius, à Leyde, in-8°, 1739 1743, et réimprimé in-4°, en 1762. Linnée et tous les botanistes qui se sont occupés des plantes de l'Amérique-nord, le citent souvent; il est malheureux seulement qu'ils le citent comme un ouvrage de Gronovius, lorsque sa plus grande valeur est due aux excellentes descriptions qui ont été communiquées par Clayton au professeur de Leyde.

CLÉMENS, Ecossais d'origine, rejettoit les canons et les conciles, les traités des Pères sur la religion, et leurs explications sur l'Ecriture; les ouvrages de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Grégoire; il soutenoit que pour être évêque il falloit avoir eu deux fils en adultère, et avançoit qu'un chrétien

pouvoit épouser la veuve de son frère. Il fut condamné avec Adalbert dans le concile de Soissons et dans un autre tenu à Rome.

I. CLÉMENT (Aug.-Jean-Ch.), évêque de Versailles, né à Paris le 8 septem. 1717, d'un conseiller au parlement issu d'une famille distinguée de la magistrature, hérita de ses parens l'amour de la piété. Après des études dans lesquelles il s'occupa beaucoup des littératures grecque, latine, italienne, espagnole, il se livra à l'étude des livres saints, lut tous les Pères, approfondit les matières canoniques, forma une bibliothèque précieuse, et devint lui-même une bibliothèque vivante. Il s'attacha de très-bonne heure à l'école de Port-Royal. On trouve dans les lettres du célèbre Soanen évêque de Sénez (tom. 7 page 525), une lettre adressée à Clément qui étoit encore dans sa tendre jeunesse. Elevé au milieu de ce que le clergé et la magistrature avoient de plus vertueux, de plus savant, il contracta ce caractère de modestie, d'aménité, de dignité qu'il a conservé jusques dans la décrépitude; il fut lié avec tous les savans théologiens et canonistes de son temps, auxquels il ouvroit sa bibliothèque, sa bourse et son cœur. Devenu chanoine et trésorier de l'église cathédrale d'Auxerre, il fut l'ami et le confident du célèbre Caylus qui occupoit ce siége, dont il recueillit les derniers soupirs. Contemporain d'une époque où les disputes sur la bulle causoient des troubles dans l'église de France, Clément en chercha les remèdes; divers *écrits*, la plupart imprimés attestent ses efforts pour obtenir du saint siége, une déclaration de doctrine qui, en calmant l'agitation des esprits, eut rapproché les cœurs et opéré la réunion. Dans cette vue il se lia avec une foule de savans étrangers, tant évêques que prêtres, Campomanès, Clément, Simiole, Giorgi, Bottari, Foggini, le cardinal de Marefoschi, et devint le centre d'une vaste correspondance: le même motif le conduisit quatre fois en Hollande, une fois en Espagne, deux fois en Italie. Toujours respectueusement attaché au saint-siége, mais sans admettre les prétentions exagérées de la cour romaine, il resta toujours attaché aux libertés gallicanes. Il accepta en 1792, le titre de vicaire épiscopal de Versailles, et lors de la persécution, le vertueux Clément fut traîné dans les cachots. Dès qu'il en sortit, il s'empressa de rejoindre ses, amis, évêques et prêtres, pour relever les ruines du sanctuaire. Plusieurs fois il avoit refusé des dignités ecclésiastiques, mais il crut devoir accepter en 1797, le siége de Versailles à une époque où l'épiscopat n'offroit d'autres revenus que des outrages. Il se dévoua à ce nouveau ministère avec un zèle qui n'admettoit de bornes, que celles de ses forces physiques et morales. Toujours prêt à sacrifier tout à la paix, il donna sa démission; lorsque le concordat présentoit à ceux qui occupoient de nouveaux siéges, la protection du gouvernement et un traitement honorable. Mais la cessation de ses fonctions ne fut pas le terme de ses travaux pour l'Église. Le nombre des écrits qu'il a publiés sur les affaires ecclésiastiques est très-considérables. Un de ses premiers opuscules étoit intitulé; *Observations sommaires sur la nouvelle histoire ecclésiastique publiée sous le nom des siècles chrétiens* (par l'abbé le Creulx).

Il fit imprimer à Auxerre une traduction espagnole des lettres provinciales de Pascal, l'édition presqu'entière fut envoyée au-delà des Pyrénées. Tous ses ouvrages sont anonymes, excepté son *journal de correspondance et voyages d'Italie et d'Espagne*, in-8°, Paris, 1803, 3 vol. Le style se ressent un peu de la vieillesse de l'auteur; il auroit pu resserrer les 3 volumes en un seul, mais le fond de l'ouvrage est bon, il contient quelques pièces très-curieuses et rares sur les matières ecclésiastiques. Clément est décédé à Paris le 15 mars 1804.

II. CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), né à Dijon le 25 décembre 1742, fut d'abord professeur au collége de cette ville; mais sur un mécontentement que lui causèrent quelques nouveaux règlemens, il quitta brusquement sa place, et vint à Paris en 1768. Quoiqu'à peine alors âgé de 26 ans, il eut le courage d'attaquer les novateurs dans tout l'éclat de leur gloire, toute la force de leur puissance, et de se déclarer le défenseur du goût, dont tous ses écrits prouvent assez qu'il connoissoit les vrais principes. Il les avoit puisés à leur véritable source, dans une étude approfondie des chefs-d'œuvres de l'antiquité. « Peut-être, dit l'abbé Sabatier, M. Clément a-t-il excédé les bornes de la critique, non pas en s'écartant, comme on a voulu le faire croire, de la modération et de l'honnêteté, mais en mettant trop de sévérité dans ses décisions, et surtout en négligeant d'analyser les beautés après avoir discuté les défauts. Cette espèce d'injustice a paru principalement dans ses observations à l'égard de la traduction en vers des géorgiques de Virgile, par M. l'abbé Delille. » Ce reproche n'est pas sans quelque fondement. On peut dire cependant pour la justification de Clément, qu'il étoit jeune alors et enthousiaste admirateur de Virgile. Chacun exaltoit le nouveau traducteur; il avoit égalé, disoit-on, et plus d'une fois même surpassé l'original. Clément n'entendit pas de sang-froid, des éloges qui lui sembloient injurieux à la mémoire du plus grand des poètes latins, et il se crut obligé, pour l'intérêt de la saine littérature, de démontrer que cette traduction avoit souvent affoibli la haute poèsie du modèle, et plus souvent encore substitué le bel esprit aux images et au sentiment. Donner de l'esprit à Virgile, étoit un crime impardonnable aux yeux du nouvel Aristarque. Il s'attacha donc aux défauts que personne ne vouloit voir, et négligea les beautés que tout le monde voyoit assez. Mais en lui-même, il rendoit justice à la brillante versification de l'abbé Delille, et au rare talent qui avoit surmonté en partie, les obstacles d'une traduction jusqu'alors jugée impossible. Quelque parti que l'on prenne sur cette querelle littéraire, on sera toujours forcé de convenir que si les critiques de Clément sont armées quelquefois de trop de sévérité, jamais du moins elle ne portent absolument à faux; et dans un art où *il n'est point de dégré du médiocre au pire*, l'excès de la sévérité est peut-être préférable à l'excès de l'indulgence. « Il est avantageux et même nécessaire au maintien de la république des lettres, dit encore l'abbé Sabatier, (article Clément), qu'il s'élève de temps en temps de ces esprits assez éclairés pour connoître les règles du bon goût, assez habiles pour démêler les usurpations du mauvais, et

assez fermes pour en arrêter les progrès. La littérature est une espèce d'arène où les combattans sont soumis au jugement de chaque spectateur qui a droit d'y aller combattre à son tour, et personne ne doit s'y engager, s'il refuse de s'assujétir aux lois établies, dont la première est la liberté. » Il eut donc été plus raisonnable et souvent plus utile aux auteurs de faire tourner au profit de leurs talens les observations du critique, que d'employer leur crédit à persécuter sa personne. Cette réflexion qui est de l'auteur que nous venons de citer, nous conduit naturellement à parler du démêlé de St. Lambert avec Clément. Saint Lambert averti, par l'infidélité d'un imprimeur, que la *Critique* de son poème des Saisons alloit paroître, courut chez le lieutenant de police, se plaindre qu'on osât imprimer une critique de son poème, dans laquelle on se permettoit, disoit-il, des personnalités odieuses. A ses yeux cette critique étoit un libelle. Il parvint à faire enlever et séquestrer toute l'édition. Clément écrivit à Saint Lambert, et sa lettre pleine de railleries, irrita tellement le poète, qu'il fit agir tous ses amis et obtint un ordre de M. de Sartine, pour l'arrestation de Clément qui fut mis au fort l'Evêque; il n'y resta que trois jours; Jean-Jacques, dit-on, contribua à son élargissement, car le philosophe genevois s'éleva fortement contre cet acte d'autorité: «ne pourra-t-on plus, s'écria-t-il, dire que des vers sont froids et rampans, sans s'exposer à une détention ignominieuse ?» Une dame devant laquelle il parloit ainsi, se hâta d'employer son crédit et fit rendre la liberté au critique. A quelque temps de-là, cette même dame lisant des vers récemment échappés à la plume de St. Lambert, demanda à Rousseau ce qu'il en pensoit? Le nouveau Philoxène, répondit-il, dira qu'on le ramène aux carrières. L'usage vouloit alors qu'après avoir été enfermé, on allât faire une visite à ceux même qui avoient demandé l'ordre de la détention. Clément se conforme à l'usage, il va voir l'auteur des Saisons. J'espère, dit St. Lambert, que nous oublierons ce qui s'est passé. Monsieur, répondit Clément en le quittant aussitôt, *c'est à vous à l'oublier*. Il avoit raison. le souvenir de cette tracasserie despotique ne pouvoit être pénible et honteux que pour Saint Lambert. Après l'aventure du fort l'Evêque, Clément poursuivit sa carrière littéraire. Au mérite de bien analyser un ouvrage, d'en faire connoître les défauts, et de donner des préceptes de goût toujours fondés sur la nature et la raison, il joignoit encore le talent de la poésie. Plusieurs morceaux des satires qu'il a publiées, sont restés dans la mémoire de tous ceux qui aiment les vers. Sa manière approche souvent de celle de Despréaux, soit pour le fond des choses, soit pour la tournure et le mécanisme de la versification. Son style est toujours simple et noble; et ses périodes enchaînées, ses repos ménagés avec art, prouvent qu'il avoit reçu de la nature le sentiment de l'harmonie, et que sa muse, ennemie du clinquant et de la versification scintillante, ne recherchoit que l'or pur des Racine et des Boileau. Son caractère étoit ferme, franc, réservé, un peu froid, mais bon et susceptible d'un attachement durable: Clément étoit le vrai sage fort de sa conscience, incapable d'agir contre elle, de se mentir à soi-

même, de céder aux considérations humaines, n'écoutant que la voix de l'honneur et de la raison, ne faisant jamais que ce qu'il croyoit devoir faire; les coups du sort trouvoient son âme impassible. Etranger à toute espèce de légèreté, il ne se décidoit jamais qu'après de mûres réflexions; le délire des opinions politiques n'égara pas un seul instant la sienne. Il avoit prévu en partie, les malheurs de la révolution; sa manière de penser étoit en 1812, ce qu'elle avoit été vingt ans auparavant, et ses principes furent toujours immuables. Sans afficher les opinions religieuses, il ne parloit de la religion qu'avec respect; ami de l'ordre, des vertus, de la modération, il auroit pu prendre pour devise *in medio stat virtus*, car jamais en rien il ne connut l'excès. Il fut pourtant ennemi des philosophes, sans vouloir s'enrôler sous les bannières du clergé; le bon sens et le bon goût, furent les seuls maîtres dont il voulut reconnoître les lois; on prit souvent pour de la haine et de la partialité, ce qui n'étoit en lui qu'excès d'ardeur et de zèle pour la cause de la raison; mais il ferma son ame à tout esprit de parti, ne se fit initier à aucune secte ni admettre dans aucune cotterie; il se réserva toujours avec la liberté de ses pensées, le droit de les dire librement; il eut beaucoup d'ennemis et n'eut point de prôneurs. Sa conversation étoit quelquefois gaie, souvent instructive, mais en général modeste et peu brillante; il avoit besoin d'être excité. On connoît de lui cependant quelques saillies heureuses, nous citerons entre autres celle-ci: Gilbert estimoit son talent et lui demandoit souvent des conseils; mais les deux satiriques se perdirent de vue pendant quelques mois. Clément étoit à la campagne, il revient à Paris, et rencontre sur le Pont-Neuf Gilbert vêtu d'un habit fort riche et d'une veste de drap d'or: Eh! bonjour, mon ami, que je suis aise de vous voir! Comment vous portez-vous? Pas mal, répond Gilbert, ma santé est bonne, et depuis quinze jours, ma fortune est devenue meilleure, l'archevêque de Paris m'a fait une pension. «En effet, réplique aussitôt Clément, vous voilà beau et paré comme un devant d'autel.» Les ouvrages de Clément sont, I. *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et les poèmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture*. Genève, 1771, 1 vol. in-8°. II. *Nouvelles observations critiques sur différens sujets de littérature*. Paris, 1772, 1 v. in-8°. Cet ouvrage intéressant, où respire le goût de la saine littérature et de ses vrais principes, doit être lu et médité par tous ceux qui, avec des talens, se disposent à suivre avec fruit la carrière des lettres. III. *Lettres à Voltaire*. Paris, 1773 et 1774, 3 v. in-8°. L'auteur de la Henriade indigné lui donna le surnom d'*Inclément*, dont le célèbre critique rioit souvent lui-même et qui est devenu presque inséparable de son nom. IV. *De la Tragédie pour servir de suite aux Lettres à Voltaire*. Amsterdam, Paris, 1784, deux parties en 1 vol. in-8°. V. *Essai sur la manière de traduire les poètes en vers*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage et le précédent sont les chefs-dœuvre de l'auteur, et les principaux titres qui le placent au premier rang des critiques et des législateurs littéraires. VI. *Médée*, tragédie en trois actes, Paris, 1779. Elle n'obtint au-

cun succès à la représentation; on y rencontre cependant de beaux vers, de belles tirades; l'exposition est digne d'être admirée, et d'être méditée par les poètes tragiques. Nous croyons devoir transcrire ici une note écrite de la main de l'auteur sur un exemplaire de Médée trouvé chez lui après sa mort. « L'auteur n'avoit que vingt ans lorsqu'il fit en province cette esquisse dramatique. Plus de quinze ans après, sa pièce fut jouée à Paris, et jugée avec une rigueur qu'il avoit provoquée par ses critiques et ses satires; il ne s'en plaignit point et se soumit de bonne grace à la loi du talion. On se rappelle cependant que le premier acte de la nouvelle Médée fut très-applaudi, ce qui n'engagea point l'auteur à la faire reparoître au théâtre. Après avoir donné le précepte, il voulut donner l'exemple, et prit pour lui le conseil qui termine sa troisième satire. » VII. *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, Paris 1785, 2 vol. in-8°. Ces Essais pourroient devenir classiques, ils sont pleins d'aperçus neufs et d'observations fines qui décèlent le profond littérateur. VIII. *Satires*, 1786, 1 vol. in-8°. La troisième édition qui est la plus correcte, se trouve dans le recueil des Satires du 18e siècle. IX. *Traduction de plusieurs harangues de Cicéron*, Paris, 1786 et 1787, 8 volumes in-12. Les premiers volumes ont été traduits par Démeunier. X. *Petit Dictionnaire de la Cour et de la Ville*, Paris, 1788, 1 volume in-12. Cet ouvrage devenu rare, prouve que l'auteur possédoit cet esprit d'observation qui, saisissant les rapports éloignés des objets, sait en faire ressortir avec art les nuances les plus délicates. XI. *Les onze journées*, contes arabes, traduction posthume de Galland, revue et corrigée par Clément, Paris, 1798, 1 vol. in-12. XII. *Amours de Leucippe et Clitophon*, traduit du grec d'Achille Tatius, évêque d'Alexandrie, Paris, 1800, 1 vol. in-12. XIII. *Journal français*, rédigé concurrement avec M. Palissot. XIV. *Journal littéraire*, Paris, 1796 et 1797, 4 vol. in-8°. Nous observons que plusieurs articles de ce Journal ne sont pas de l'auteur. XV. *Tableau annuel de la littérature française*, Paris, 1801, cinq parties in-8°. Cet ouvrage, ainsi que le précédent, doit ajouter encore à la réputation du critique. XVI. Nouvelle *édition* de J. B. Rousseau, avec des *Commentaires* par Clément, Paris, ouvrage qui n'a point été continué; il n'y a eu d'imprimé qu'un volume et demi. Ces commentaires annoncent un homme d'un goût fin délicat et sûr, profondement versé dans la connoissance des anciens et de la poésie; tous les amis des lettres ne sauroient trop regretter que de malheureuses circonstances aient privé le public d'une édition du grand Rousseau, commenté par Clément. XVII. *Jérusalem délivrée*, poème imité du Tasse, Paris, 1800, 1 vol. in-8°. L'auteur ayant appris que La Harpe promettoit au public une traduction du Tasse, voulut devancer son rival et publia sa *Jérusalem* avant d'y avoir mis la dernière main. Le public accueillit froidement ce poème. On y rencontre beaucoup de négligences; on y trouve aussi de grandes beautés, de l'harmonie, de la force, de la richesse poétique et des morceaux d'une grande facture qui annoncent un poète nourri dans la bonne école. Si un rédacteur *d'Ornemens de la*

mémoire, si un compilateur éclairé vouloit extraire de ce poème quelques-uns des passages les plus dignes d'être retenus, ce travail ne contribueroit pas peu à enrichir l'esprit et former le goût de la jeunesse. Durant les dernières années de sa vie, Clément faisoit tout son bonheur de la retraite; ne voyant guère que deux ou trois amis, sortant peu, n'écrivant plus, si ce n'est pour la gazette de France à laquelle il envoyoit de loin en loin quelques articles. Il mourut à Paris le 3 février 1812. M. G. de la Madelaine, son ami, a fait pour lui cette épitaphe :

Clément par ses vers et sa prose
Vengea le Dieu du goût trop fréquemment proscrit,
Et luttant contre un siècle en proie au bel esprit,
De l'antique bon sens fit triomp!er la cause.
Il meurt; mais il éc appe au néant des tombeaux;
Et sur les hauteurs du Parnasse,
S'en va pour jamais prendre place
Entre Adisson et Despréaux.

CLERC de MONTMERCY (Claude-Germain Le), avocat, né à Auxerre en 1716, et mort sur la fin du 18e siècle; « peut prétendre, dit l'auteur des *Trois siècles*, à la gloire d'avoir fait les plus longues épîtres qui aient jamais existé. On en a de lui qui ont jusqu'à 2300 vers, et ce ne sont pas les plus longues. On peut présumer que ceux même à qui elles ont été adressées, n'ont pas eu le courage de les lire en entier. Doit-on le blâmer uniquement de les avoir faites si longues; et si elles étoient plus courtes, en seroient-elles meilleures? c'est ce que nous ne croyons pas a en juger par le ton qui règne dans la plupart.» Cette excessive prolixité n'est pas le seul défaut qu'on puisse leur reprocher. Il règne dans la plupart un ton de singularité qui fait disparoître le mérite des traits d'esprit qui s'y montrent de temps en temps. Celle qui a pour titre *les écarts de l'imagination*, est un délire perpétuel. L'auteur s'y écarte presque toujours de la vérité, de la nature, de l'élégance, du bon goût et sur-tout de la raison; elle est adressée à d'Alembert. Dans la description du temple de l'imagination, les auteurs les plus célèbres y sont travestis d'une manière tout-à-fait ridicule. *L'épître à M. Petit* est d'un autre genre de décoration. Tous les médecins célèbres y sont loués d'un style de faculté qui n'est pas celui des muses; la nomenclature de tous les termes de l'art, en fait le plus bel ornement. Montmercy a fait aussi un poème en l'honneur de Voltaire, et de la même taille que les épîtres précédentes. Cependant ce poète auroit pu faire quelque chose de passable, si au lieu de peindre les écarts de l'imagination, il se fût attaché à réprimer la sienne, si son excessive fécondité eût été resserrée dans les bornes d'une juste modération, et s'il se fût toujours souvenu que la quantité de vers ajoute au ridicule, parce qu'il n'y a que ceux qui sont bons, ne fussent ils qu'en petit nombre, qui puissent faire une bonne réputation.

CLEVELAND (Jean), ministre d'Ipswich (Massachussetts), né en 1722 à Cantorbéry (Connecticut), et gradué en 1745 au collége d'Yale, se distingua dès le temps de ses études, par le courage indépendant qu'il a toujours montré pour la cause de la vérité. Quoiqu'il fut d'un caractère très-doux, il étoit très-fermement attaché à ses opinions. Après avoir prêché environ deux ans, il prit

les ordres, et fut ministre à Chebacco, en 1747. Il continua cette place plus d'un demi-siècle, et mourut en 1799, âgé de 77 ans. Il avoit été, pendant quatre ans, chapelain dans les armées. On a de lui : Un *traité de l'œuvre de Dieu*, Chebacco, 1763 et 1764 : II. *Un essai pour la défense de quelques principes importans dans le système des protestans réformés du christianisme*, etc., 1763. III. *Une réplique à la lettre du docteur Mayhew*, 1765. IV. *Un traité sur le baptême des enfans*, 1784. Question plusieurs fois discutée par les ministres de l'église de l'Amérique.

CLIMENT (don Joseph), évêque de Barcelone, naquit le 11 mars 1706 à Castellon de la Plana, ville du royaume de Valence, diocèse de Tortosa, d'une famille riche qui lui donna une excellente éducation. La maturité précoce de son esprit, son éloquence naturelle, sa fortune et des protecteurs puissans, lui offrirent la perspective d'un établissement brillant dans le monde. Il préféra l'état ecclésiastique. Docteur en théologie à l'âge de 21 ans, il fut nommé par la ville de Valence professeur à l'université de cette ville, place qu'il remplit pendant six ans avec distinction. Il fournissoit des livres à des écoliers pauvres, payoit leurs pensions, et continua cette bonne œuvre lorsqu'il eut quitté sa chaire pour être prédicateur et curé dans la même ville. La réputation dont il jouissoit le fit élever en 1766 sur le siége de Barcelone ; il résista long-temps aux instances qu'on lui fit d'accepter cette dignité. Le roi lui même déclara que la résistance de l'élu attestoit la bonté d'un tel choix ; et enfin Climent accepta. Dès-lors tout entier à ses fonctions nouvelles, il s'y montra comme un autre saint Charles Borromée ; réformer les abus, épurer la piété et les mœurs, former son clergé qui lui étoit d'autant plus dévoué que l'évêque, au lieu de commander, avoit l'air de prier : répandre l'instruction, édifier, visiter son diocèse, tels furent les objets constans de sa sollicitude. Il prêchoit souvent et avec talent ; et il publia une *lettre* pastorale pour prouver que c'étoit une obligation indispensable des évêques et des curés, et l'imprima en tête de sa traduction espagnole de la rhétorique du père Louis de Grenade qui eut cinq éditions. Il fonda une chaire pour l'enseignement de l'éloquence sacrée, établit des écoles pour les enfans, entre autres dix écoles à Barcelone, répandit de bons ouvrages, la plupart traduits du français et mit au jour une foule d'écrits pour encourager les écoles gratuites, l'étude de l'Ecriture, des conciles, des Pères, des bons auteurs, ce qui lui donna occasion de faire l'apologie de Fleuri contre les attaques du cardinal Orsi. La vertueuse comtesse de Montejo mariée récemment, avoit traduit en espagnol pour son usage un excellent livre de le Tourneux sur les *devoirs des gens mariés* ; il ordonna la publication de ce bon ouvrage en tête duquel il plaça en forme de préface une excellente lettre pastorale. Par la frugalité de sa table et l'économie dans sa dépense, il trouva encore le moyen de fonder des hospices et de répandre avec prudence d'abondantes aumônes. Il fit cesser l'abus d'inhumer dans les églises par l'établissement d'un cimetière commun pour la ville de Barcelone. Une sédition élevée en cette ville menaçoit d'embraser le voisinage et résistoit aux efforts

des autorités civiles ; Climent seul par l'ascendant de ses vertus, parvint à la calmer. Cette bonne œuvre fut payée d'ingratitude ; on persuada à la cour de Madrid qu'un homme, jouissant d'un tel crédit, pouvoit être dangereux ; mais les véritables motifs qui stimuloient ses ennemis, étoient l'opposition de Climent à la doctrine relachée des Jésuites, son attachement aux libertés gallicanes et à l'église d'Utrecht; à cette occasion il rappeloit le devoir sacré, mais si peu connu dans ces temps modernes, qui oblige les fidèles et bien plus encore les pasteurs de s'intéresser à toutes les portions de la catholicité ; il citoit à ce sujet les exemples célèbres de l'antiquité chrétienne, pour les opposer à la tiédeur coupable de prélats qui, par intérêt ou lâcheté, s'isoloient dans leurs diocèses. Il fut dénoncé à la cour de Rome, qui le dénonça à l'inquisition ; mais l'opinion générale le protégeoit. Clément XIV, arrivé à la tiare conçut la plus haute estime pour Climent; l'impératrice Marie Thérèse même s'y intéressa; enfin le gouvernement espagnol défendit à l'inquisition de l'inquiéter et le nomma à l'évêché de Malaga, cinq ou six fois plus riche que celui de Barcelone. Alors les corps séculiers et réguliers et ses diocésains firent entendre le cri d'alarme de perdre leur pontife. Climent condamnoit les translations d'évêques assez communes en Espagne, où les évêchés les moins riches étoient appelés *di transito* ou de *passage* à des siéges opulens qu'on appeloit *di termino*, *de repos* ; il refusa Malaga, mais néanmoins donna sa démission après avoir pris des moyens pour continuer ses aumônes aux vieillards, aux hospices et la subsistance d'environ trois cents enfans dont il payoit les mois de nourrice. Retiré dans sa patrie, il y mourut le 23 novembre 1781. Dans diverses provinces on prononça l'oraison funèbre de ce prélat qui sera à jamais un des ornemens de l'église d'Espagne. Successeur de saint Pacien, il avoit eu à cœur de voir paroître une édition nouvelle de ce père avec une traduction espagnole ; elle a été imprimée à Valence, in-4°, en 1780. Climent n'avoit jamais consenti à ce qu'on imprimât ses *Sermons* qui sont inédits entre les mains de sa famille ; mais on a publié après sa mort 3 vol. de prières échappées de sa plume, tirées pour la plus grande partie de ses sermons ; sous ce titre : *Colleccion de las obras del il. senor Climent*, 3 vol. in-12, Madrid, 1788; elles sont pleines d'onction et ajoutent à l'idée qu'on avoit de ses talens, de sa sagesse et de sa charité.

CLOPPER (Nicolas), chanoine régulier d'Eyndhove, vers la fin du 15e siècle ; est auteur d'une chronique ou histoire universelle, intitulé *Florarius temporum*. On ignore si elle a jamais été imprimée ; les auteurs qui en parlent, ont gardé le silence à ce sujet.

COBB (Ebenezer), remarquable par la durée de sa vie, né en 1694 à Plymouth (Massachusetts), mort à Kingston en 1801, âgé de cent sept ans huit mois et six jours. Il a vécu dans trois siècles; et dans ses dernières années, il a déclaré qu'il avoit le même attachement à la vie.

COBBATHY (Aboubakre El'), célèbre docteur Musulman, avoit d'abord été marchand de cobbâth (sorte de pâte) ; il quitta le commerce pour la chaire, où il se fit admirer par son éloquence. Ce qui distinguoit sur-tout ce docteur,

c'étoit une modestie sans exemple jusqu'alors chez les Musulmans et qui n'a guère été imitée depuis. Un jour qu'il avouoit en chaire son ignorance sur quelque difficulté, un de ses auditeurs lui dit que la place où il étoit, n'appartenoit point aux ignorans. Aboubakre lui répondit avec modestie : « l'élévation où je me trouve ici est proportionnée à mon instruction, mais je serois arrivé jusqu'au ciel si j'étois monté selon mon ignorance. »

COBENTZELL (le comte Philippe de), chevalier de la Toison d'or, grand'croix de l'ordre de saint-Étienne, chambellan et conseiller intime de l'empereur, mort à Vienne en Autriche, le 30 août 1810. Après avoir rempli, dans sa jeunesse, plusieurs emplois subalternes, il fut envoyé à Teschen en 1779, par l'impératrice Marie Thérèse pour conclure la paix avec la Prusse. Il fut ensuite nommé vice-chancelier. Joseph II, connoissant son amour pour les sciences et les arts, lui confia la direction du jardin de Schœnbrunn, qu'il rendit bientôt le plus riche de l'Europe, en plantes exotiques. En 1789, il fut commissaire de la cour, chargé de rétablir la tranquillité dans les Pays-Bas insurgés ; mais il reçut sa démission au mois de mai de l'année suivante. Il se retira dans une de ses terres, pour s'y livrer entièrement à l'étude des sciences. Il quitta sa retraite en 1801, et vint résider à Paris en qualité d'ambassadeur d'Autriche. La guerre de 1805 mit fin à sa carrière diplomatique. Le comte de Cobentzell étoit le dernier rejetton de sa famille, qui se trouve éteinte par sa mort. Cette famille jouissoit d'une grande considération en Autriche.

COBETT (Thomas), célèbre ministre et écrivain, né en 1608 à Newbury en Angleterre, étudia quelque temps à l'université d'Oxford ; mais, dans le temps de la peste il en sortit, et fut confié aux soins du célèbre docteur Twisse de Newbury. Il continua sous lui le cours de ses études en théologie, et quelque temps après il prêcha dans de petits endroits du comté de Lincoln. En 1637, ayant avancé quelques propositions hétérodoxes, il fut enveloppé dans la persécution qui s'éleva contre les non-conformistes, et obligé de sortir du comté; il passa à Boston, où il s'attacha successivement à plusieurs ministres de son parti, puis succéda à Reyers en qualité de pasteur de la première église d'Ipswich; il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1686. Il a publié un *Traité* sur le 5e commandement : *La puissance du magistrat civil en matière de religion*, modestement débattue, avec une *Réponse* au Pamphlet, intitulé Mauvaises nouvelles de la Nouvelle-Angleterre, par Jean Clarke de Rhode-Island, 1653 : *Discours sur la prière*, in-8°, 1654 : Un *ouvrage* sur le baptême des enfans, dont Cotton fait un grand éloge dans sa Préface de la Réponse de Norton aux Recherches d'Appollonius.

CODDINGTON (Guillaume), surnommé le père de Rhode-Island, passa en Amérique en 1630 ; il y fut assistant, et l'un des magistrats de Massachussetts, et réélu plusieurs fois à cette place. Mais, en 1637, quand le gouverneur Vane, auquel il étoit attaché, fut remplacé par Winthrop, il quitta aussi la magistrature. Cependant, les amis de la liberté de Boston le nommèrent

l'année suivante, ainsi que Vane, député à la cour. En 1636, quand les dissentions religieuses étoient dans toute leur chaleur, il défendit madame Hutchinson dans son procès contre le gouverneur Winthrop, et les ministres. En 1638, quand il vit tous ses efforts inutiles à son parti, il quitta Boston où il laissoit une fortune considérable, qu'il y avoit acquise dans le commerce, et accompagna les émigrés, qui abandonnoient la colonie. Il passa à Rhode-Island, et fut l'un des premiers et des plus utiles coopérateurs de cet établissement. Dès les commencemens, il fut nommé juge, et trois anciens lui furent adjoints; mais, en 1740, cette forme de gouvernement fut changée; on y substitua un gouverneur, un lieutenant gouverneur et quatre assistans. Coddington fut nommé gouverneur et réélu sept années de suite. En même temps l'île fut incorporée aux plantations de la Providence. En 1647, il contribua à la formation du code des lois, qui ont été depuis la base du gouvernement de Rhode-Island. En 1648, Coddington fut encore élu gouverneur, mais il refusa cette charge. Cette même année il fit quelques tentatives infructueuses pour faire recevoir Rhode-Island dans la confédération des colonies-unies. En 1651, il alla en Angleterre, où il fut nommé gouverneur de l'île d'Aquetneck, séparée du reste de la colonie. Mais, comme le peuple vit de mauvais œil cette nomination, qui portoit atteinte à ses droits et à sa liberté; Coddington donna sa démission, et se retira des affaires publiques. Cependant, sur la fin de sa vie, il accepta la principale magistrature, et devint gouverneur dans les années 1674 et 1675. Il mourut en 1678, dans la 78e année de son âge. Coddington se montra toujours prudent, actif et bien intentionné dans son administration. Il ne fut jamais occupé que de l'intérêt de la république, à la fondation de laquelle il avoit eu la principale part. On trouve dans les *Souffrances des quakers*, *de Besse*, une *Lettre* qu'il avoit écrite en 1674 au gouverneur de la Nouvelle-Angleterre.

CODMAN (Jean), membre du sénat de Massachussetts, mort à Boston en 1803, dans la 49e année de son âge. Il remplit avec honneur les charges publiques qui lui furent confiées, et sa charité le rendit sur-tout cher aux pauvres.

COGSWELL (Jacques), ministre de Windham au Connecticut, né en 1724, gradué en 1742 au collége d'Yale, prit les ordres en 1744, et fut pasteur de la première église de Cantorbéry. Il mourut en 1867, âgé de 87 ans. Sa prédication étoit simple et touchante.

COINTE (Jean-Louis le), de l'académie de Nîmes, sa patrie, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. Des *Dissertations* insérées dans les Journaux de physique. II. La *Science des postes militaires*, ou *Traité de fortification de campagne*, 1759, in-12. III. *Commentaire* sur la retraite des dix mille, 1766, 2 vol. in-12.

COINTRE (L. Le), marchand de toiles en gros à Versailles, jouissant de la meilleure réputation de probité, fut nommé, en 1789, à la place de commandant de la garde nationale de Versailles, sous l'amiral d'Estaing. Le Cointre embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et on le vit, en 1791 et 1792, déclamer successivement

contre le ministre Duportail, contre des officiers émigrans ; contre les régimens de Dauphin et de Royal cavalerie, qu'il accusa d'incivisme ; contre différens particuliers qu'il fit traduire devant la haute cour d'Orléans ; contre le min. Narbonne, qu'il dénonça à trois reprises différentes, malgré l'improbation de l'assemblée qui refusa de l'entendre ; enfin, contre Théobald de Dillon, qu'il attaqua le jour même où l'on décerna des honneurs à sa mémoire. Le 21 mai, il annonça que le comité des recherches avoit reçu une dénonciation de plusieurs Cent-Suisses de la garde, contre dix-huit de leurs camarades, qui, sous prétexte de retourner dans leur pays, étoient partis pour l'armée des princes ; et qu'ayant averti de ce fait la municipalité de Béfort, elle en avoit arrêté neuf : il s'éleva diverses réclamations contre l'acte arbitraire que s'étoit permis cette municipalité. On demandoit le décret d'accusation contre lui, et il fut envoyé trois jours à l'abbaye, pour avoir substitué son nom à celui du comité dans cette correspondance. Il en sortit pour proposer, le 24, de mettre hors de la loi, tout prêtre qui refuseroit de prêter son serment constitutionnel. Le 12 août, il fit décréter que les officiers seroient élus par les soldats. Envoyé ensuite, comme commissaire, dans le département de la Seine-Inférieure, pour assurer la révolution du 10 août, il y poursuivit les suspects et les prêtres. A son retour, il entra dans la Convention, et proposa diverses mesures de circonstance, et entre autres la vente des biens des émigrés. Le 15 décembre, il proposa que Louis XVI pût communiquer avec sa famille. Il demanda le 15 avril 1793, de faire traduire au tribunal révolutionnaire, les généraux Harville et Boucher, et le commissaire des guerres Bonneville, pour l'évacuation de Namur ; le 7 janvier 1794, il prit la défense du général Westermann. Au moment de la chûte de Robespierre, il se déclara l'ennemi des complices du tyran, les attaqua le 28 août, et ses accusations, discutées pendant les jours suivans, furent déclarées unanimement calomnieuses ; leur auteur fut même obligé de quitter le bureau de secrétaire qu'il occupoit alors, et fut aussi exclu des jacobins. Le 29 novembre, il demanda l'examen de la mission des trois députés envoyés à Bordeaux, et s'opposa à la proposition de mettre en arrestation les prêtres qui se trouveroient dans le rassemblement où il y auroit des émeutes, et quelques jours après, demanda la distribntion des pièces qu'il avoit produites contre les membres de l'ancien comité. Il proposa des indemnités pour les parens des condamnés, dont les biens avoient été confisqués ; de poursuivre quelques agens de la terreur ; de décréter la révision des lois rendues contre ceux qui recéleroient des prêtres réfractaires ; il réclama violemment contre le rappel des députés frappés au 31 mai ; demanda la mise en activité de la Constitution de 1793, et le rapport des lois sur les suspects ; et enfin, après avoir appelé la responsabilité sur Collot, Billaud, etc., il s'opposa à leur proscription. Ce fut pendant le mois de mars 1795, qu'il livra des combats fréquens contre le parti modéré, contre les membres proscrits qu'on venoit de rappeler dans le sein de la Convention, et sur la conduite des-

quels il se permit des recherches, et fit souvent des récriminations tendant à les accuser de royalisme ; mais ayant trempé dans la révolte jacobine du 12 germinal an 3 (1er. avril 1795), contre la Convention, il fut décrété d'arrestation le 16 (5 avril), quoique Legendre de Paris, cherchât à l'excuser, en assurant « que c'étoit à son organisation qu'étoit due son extravagance, et que la plupart des membres de sa famille étoient fous. » Mais Tallien, Bourdon de l'Oise et autres, insistèrent pour qu'il fût traité comme conspirateur. Le 2 prairial (21 mai), on le décréta en outre d'accusation, comme moteur de la seconde révolte jacobine qui éclata le 1er prairial, qui coûta la vie au député Ferrand. Il fut ensuite amnistié. On le vit, depuis cette époque, couvrir tous les murs de la capitale et de Versailles, de différentes affiches, dans l'espoir de se faire nommer membre du Conseil des Anciens ; mais il ne réussit pas. Au moment de l'acceptation de la Constitution consulaire, en décembre 1799, il fut le seul habitant de Versailles qui s'inscrivit, sur les listes, à la colonne des *non*, avec un long détail sur ses motifs. Lecointre mourut à Sèvres en 1805, après avoir lui-même fait son épitaphe, qu'il exigea que ses enfans inscrivissent sur son tombeau.

COINY (Jacques-Joseph), dessinateur et graveur, né à Versailles le 19 mars 1761, d'un orfévre, fut d'abord destiné à la profession de son père ; mais entraîné par son goût pour le dessin, il se mit sous la direction du célèbre le Bas, et ne tarda pas à se faire remarquer par ses heureuses dispositions. Après avoir étudié quelque tems la gravure et le dessin, il voyagea en Languedoc et en Suisse, pour observer successivement les effets variés de la nature. De retour à Paris, il grava à l'eau forte pour l'abbé de Saint-Non, plusieurs planches de son voyage de Naples et de Sicile. L'assiduité au travail altéra sa santé ; mais pendant sa longue convalescence, il cultiva toujours son art chéri, et lui consacra tous les momens que sa foiblesse pouvoit lui accorder. En 1784, il commença ses planches pour graver les fables de La Fontaine ; le succès de cette entreprise l'engagea à faire le même essai pour les Métamorphoses d'Ovide ; et la première livraison parut en 1786. Depuis longtemps Coiny brûloit de connoître l'Italie, et d'en étudier les sites admirables. Ses épargnes lui ayant enfin permis de faire ce voyage, il partit en 1788. Arrivé dans la capitale de cette contrée, il parcourut avec avidité les restes imposans de la grandeur romaine, les mosaïques de Saint-Pierre, les fresques du Vatican, et sur-tout les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Poussin. Pendant un séjour de deux ans qu'il fit en Italie, il en dessina les vues les plus pittoresques, et enrichit son porte-feuille d'une collection immense d'études précieuses. A son retour, il termina ses planches des Fables de La Fontaine, et en exécuta beaucoup d'autres pour les poésies d'Horace, de Racine, de Voltaire ; le voyage d'Egypte de M. Denon, direct.-général du Musée Napoléon, le voyage de Constantinople de M. Melling, les campagnes d'Italie, etc. L'anarchie qui désolait la France, interrompit quelque temps ses travaux ; mais il reparut sur la scène avec plus d'éclat qu'au-

ravant, en *gravant* la bataille de Maringo, d'après M. le Jeune. Tous les artistes ont rendu justice à l'exécution de cette planche; l'ouvrage se distingue par un coloris vigoureux, et une harmonie parfaite; il est comparable à tout ce qu'on a de meilleur dans ce genre. Ce fut principalement cette dernière entreprise qui acheva de ruiner sa santé; il mourut le 28 mai 1809.

COLDEN (Cadwallader), célèbre médecin, botaniste et astronome, né en 1688. Après avoir reçu une excellente éducation en Écosse, sous l'inspection de son père le docteur Alexandre Colden de Dunse, il passa en 1705 à l'université d'Edimbourg, où il acheva ses études. Ensuite il s'appliqua à la médecine et aux mathématiques, et se distingua également dans ces deux sciences. La réputation de Guillaume Penn l'attira en Pensylvanie vers l'an 1708; et après y avoir pratiqué la médecine pendant quelques années et s'y être fait une grande réputation, il retourna en Angleterre, qu'il trouva très-agitée par les troubles de 1715. Pendant son séjour à Londres, il y entretint des liaisons avec tous les savans de cette ville. En 1716 il alla en Écosse, où il se maria; et retourna ensuite en Amérique avec son épouse. Le brigadier-général Hunter, alors gouverneur de New-Yorck, conçut de M. Colden l'opinion la plus favorable, et lui offrit sa protection s'il vouloit se fixer dans son gouvernement. En 1718 il prit ce parti, et exerça pendant deux ans dans cette ville les fonctions d'inspecteur général; il fut même le premier revêtu de cette charge. En 1720, à l'arrivée du gouverneur Burnet, il obtint une place de conseiller du roi dans la province. Mais dès auparavant il avoit acheté une certaine étendue de terrain; et il se retira en 1755 avec sa famille dans ce lieu, qui fut appelé Coldingham. Il entreprit d'y cultiver la terre; et ses soins se partagèrent entre l'agriculture, la philosophie et les fonctions de sa place d'inspecteur général. Cet établissement étoit dans un lieu jusqu'alors inculte et sauvage, sans routes, et dans le voisinage des Indiens, qui y faisoient de fréquentes excursions marquées par leur cruauté; ce fut là qu'il crut pouvoir se livrer aux études qui l'occupoient. En 1761 il fut nommé lieutenant-gouverneur de New-Yorck, et garda cette place toute sa vie. Il fut en conséquence chargé du gouvernement. Il eut à résister à une insurrection populaire qui menaçoit sa personne et toute sa famille; mais, par sa fermeté, il en imposa aux mutins, qui ne se retirèrent pourtant qu'après avoir brisé son équipage et brûlé son effigie. Son administration fut sur-tout marquée par la création de plusieurs corporations de bienfaisance pour les marins, les commerçans, les veuves et les enfans du clergé. Ces établissemens transmettront à la postérité son nom et leur reconnoissance. En 1775, après le retour du gouverneur Tryon, il fut déchargé des soins du gouvernement. Colden mourut en 1776; et peu d'heures avant sa mort, un incendie réduisit en cendres un quart de la ville de New-Yorck. Tous ses regrets ne portèrent que sur les malheurs de sa patrie, et il expira dans sa 89e année de son âge. Dès sa jeunesse il s'étoit appliqué à la botanique; il a distingué et classé les plantes de l'Amérique; il a observé attentivement les effets du baromè-

tre et du thermomètre dans ces climats. On a de lui beaucoup de notions sur les mœurs et les usages des naturels du pays. En même temps il a écrit une *Histoire des maladies particulières à l'Amérique;* et s'il n'est pas le premier qui ait recommandé le régime froid pour les fièvres, il fut au moins un des plus zélés partisans de ce systême, et celui qui s'est le plus fortement opposé à l'usage de renfermer les malades de la petite-vérole. Son application constante à la médecine ne l'a pas détourné des études littéraires, ni de celle des sciences exactes. Plusieurs de ses écrits communiqués au comte de Mansfield, prouvent que les mathématiques et l'astronomie occupèrent beaucoup de ses momens. Il eut une correspondance suivie avec Franklin. Ces deux savans se communiquoient toutes leurs surprenantes découvertes sur l'électricité, qui ont été si utiles au monde. Franklin, dans une lettre sur l'organisation de la société philosophique américaine, rend hommage à Colden; et reconnoît que ce fut lui qui en conçut l'idée et le plan. En 1743 une fièvre épidémique, vulgairement nommée fièvre jaune, exerça ses ravages à New-Yorck. Colden, dans un *Traité* sur ce sujet, communiqua ses idées sur la curation de cette maladie, et indiqua des remèdes. Il en publia un autre sur la curation du cancer, un *Essai* sur les vertus de la Bostaniæ, sur l'origine de ses liaisons avec Linnée. En 1753 il publia des *Observations* sur un mal de gorge épidémique, qui régnoit dans une grande partie du nord de l'Amérique. Ces observations ont été réimprimées dans le Muséum américain. Ses *Descriptions* de trois ou quatre cents plantes américaines ont été publiées dans les *Acta Upsaliensia.* Il a donné aussi une *Histoire des cinq nations indiennes*, dédiée au gouverneur Burnet, Londres, 1745. Colden se plaignit alors avec raison de l'impardonnable absurdité de l'imprimeur, qui avoit pris la liberté d'ajouter à cette édition, sans son aveu, plusieurs traités et actes avec les Indiens. Enfin, il donna le seul ouvrage qui l'ait occupé exclusivement pendant plusieurs années; il parut d'abord sous le titre de *Cause de la gravitation;* il fut réimprimé en 1751 sous celui de *Principes de l'action dans la matière*, et il y joignit un *Traité des fluxions.* Il en avoit préparé une nouvelle édition, à laquelle il ajoutoit beaucoup d'éclaircissemens et d'augmentations; mais considérant qu'il étoit trop avancé en âge pour espérer d'en voir la publication, il remit le manuscrit à son ami et son correspondant le docteur Whittle, professeur de médecine à l'université d'Edimbourg; et depuis ce moment on ne sait ce qu'il est devenu. Beaucoup de ses manuscrits ont été perdus entièrement: d'autres ont paru tronqués et défigurés. On citera les suivans, I. *Recherches sur l'intelligence des animaux*, ouvrage d'une grande originalité. II. Un autre sur les *Propriétés essentielles de la lumière*, où se trouvoient des observations sur l'électricité, la chaleur, la matière, etc. III. Une *Introduction à l'étude de la médecine, en forme d'instruction*, pour un de ses petits-fils, et daté de la quatre-vingtième année de son âge. IV. *Recherches des causes qui produisent les phénomènes du mélange des métaux*, etc. V. *Essai sur le mouvement*

vital. VI. *Dernières observations sur l'Histoire de New-Yorck de Smith*, etc. : il s'y plaint de la partialité de Smith, et prétend en outre qu'il est très-inexact sur plusieurs points.

COLMAN (Benjamin), premier ministre de l'église, rue de Brattle, à Boston, né en 1673, gradué en 1692 au collége d'Harvard, se distingua par ses talens littéraires. Il s'embarqua pour l'Angleterre en 1695. Dans la traversée, le vaisseau qu'il montoit fut attaqué par un corsaire français, et Colman se distingua sur le pont par le courage avec lequel il combattit. Cependant il fut fait prisonnier; mais peu après ayant été échangé il arriva à Londres; puis alla prêcher à Cambridge, où ses connoissances en mathématiques le firent remarquer de M. Whiston, dont il adopta les sentimens ariens. Une nouvelle société ayant fondé à Boston l'église de la rue Brattle, les principaux membres souhaitèrent d'avoir Colman pour pasteur; il céda à leur invitation. Préalablement il prit les ordres à Londres, dans une église dissidente; et bientôt il ordonna lui-même à Boston d'autres ecclésiastiques de sa croyance, et conserva cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1747. Son caractère le rendit agréable à ses paroissiens, en même temps que ses talens et sa conduite le firent respecter. Après la mort de monsieur Leverett en 1724, il fut nommé à la place de président du collége d'Harvard; mais il en refusa les honoraires, et cependant rendit de grands services à cette institution. On a de lui un très-grand nombre de *Sermons* et de *Discours* pieux prononcés en différentes occasions, dont plusieurs sous des titres mystiques, et un nombre encore plus grand d'oraisons funèbres; quelques *Observations sur l'inoculation de la petite-vérole;* cinq *Discours* sur le grand tremblement de terre; *Dissertation sur les trois premiers chapitres de la Génèse;* une autre *Dissertation sur l'image de Dieu à laquelle l'homme a été créé;* plusieurs *Traités* de religion, sous des titres mystiques, selon l'usage du temps.

COLOMBE (Jean-Baptiste), excellent peintre à fresque, mort à la cour de Pologne, étoit né en 1631, au hameau d'Arogno, en Suisse.—Jean-Baptiste-Innocent, son petit-fils, a peint le théâtre de Turin.

COMPAN (Charles), prêtre, natif d'Arles, vivoit dans le dix-huitième siècle. Les ouvrages qu'il a publiés sont : I. *L'Esprit de la religion chretienne, opposé aux mœurs des chrétiens de nos jours;* 1763, in-12. II. *Voyage au temple de la piété*, et autres *OEuvres diverses;* 1769, in-12. III. *La nature vengée*, ou *la réconciliation imprévue;* Paris, 1769, in-12. IV. *Nouvelle Méthode géographique*, précédée d'un Traité de la sphère et des élémens de géométrie, et terminée par une Géographie sacrée; 1771, 2 vol. in-12. V. *Le Palais de la frivolité;* 1773, in-12. VI. *Colette* ou *la vertu couronnée par l'amour;* 1775, 2 vol. in-12. VII. *Histoire de la vie de J. J.;* 1788, 2 vol. in-12 VIII. *Traité des dispenses de Pollet*, augmentée, 1788, 2 vol. in-8°. On ignore l'époque de la mort de cet ecclésiastique.

COMTE de BIÈVRE (le), ancien procureur du roi, à Romorentin, mort sur la fin du dix-huitième siècle, a publié, I. *Histoire des deux Aspasies;* 1737, 1 vol. in-12.

II. *Examen désintéressé des différens Ouvrages faits pour déterminer la figure de la terre ;* 1738, in-12. III. *Examen de trois Dissertations que Désaguilliers a publiées sur la figure de la terre ;* 1738, in-12. IV. *Eloge* du jurisconsulte Pothier ; 1772, in-12.

CONFORTI (F.), membre de l'académie de Naples, professeur d'histoire, théologien du roi, fut incarcéré sous prétexte d'opinions politiques ; après trois ans de détention, rendu à la liberté, il devint ministre de l'intérieur dans le temps de la république napolitaine, ensuite membre de la commission législative. Lors de la contre-révolution de ce pays, il étoit à Capoue. Le commandant des troupes françaises, Gerardon, ayant été obligé de capituler, fit habiller Conforti en soldat pour le sauver, mais il ne put échapper aux espions de la reine, et fut traîné en prison à Naples. On lui promit la vie s'il vouloit rédiger un Mémoire pour établir les droits du roi de Naples sur le duché de Castro et de Ronciglione ; quoique dans les fers, il fit ce Mémoire en peu de jours. Quand on eût obtenu de lui ce travail dont on avoit besoin, on l'envoya à l'échaffaud.

CONSTANT de la MOLLETTE (Philippe du), mort en 1793, a publié. I. *Thèses sur l'Écriture sainte*, soutenues en Sorbonne, en six langues ; 1765, in-4°. II. *Essai sur l'Ecriture sainte*, 1775, in-12. III. *Nouvelle Méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture ;* 1777, 2 vol. in-12. IV. *La Genèse expliquée d'après les titres primitifs* ; 1777, 3 vol. in-12. V. L'*Exode expliqué*, etc. 1780, 3 vol. in-12. VI. *Les Psaumes expliqués*, etc. 1781, 3 vol. in-12. VII. *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux ;* 1781, in-12. VIII. *Le Lévitique expliqué ;* 1785, 1 vol. in-12.

I. COOKE (Elisée), médecin en grande réputation à Boston, fut gradué en 1657, au collége d'Harvard. Après avoir été assistant dans l'ancien gouvernement, il fut envoyé en Angleterre en 1689, comme agent de Massachussetts, pour demander le rétablissement de la chartre. Il étoit fermement persuadé que si l'ancienne chartre ne pouvoit pas être obtenue, il valoit mieux courir toutes les chances que de se soumettre à un gouvernement qui détruisoit la liberté du peuple. Quand la nouvelle chartre fut proposée, en 1691, il refusa, et fit tout ce qu'il put pour empêcher Massachussetts de la recevoir. Le R. docteur Increase Mather, qui étoit aussi agent dans le même temps, suivit une route opposée, persuadé qu'il falloit sagement se soumettre à un mal qu'on ne pouvoit empêcher. Aussi, Cooke ne fût-il pas mis sur la liste des conseillers désignés en 1692 par M. Mather, parce qu'il redoutoit son opposition. Mais, l'année suivante, il fut nommé par l'assemblée de Massachussetts, et encore fut-il rejetté par le gouverneur Phips, parce qu'il s'étoit opposé à sa nomination en Angleterre. En 1694, il fut réélu, et continué dans le conseil jusqu'en 1703, où le gouverneur Dudley annulla son élection ; il l'annulla également les années suivantes, à mesure que Cooke étoit élu. Enfin, en 1715, sa nomination fut approuvée, mais il mourut dans cette même année, âgé de 78 ans. Estimé comme médecin, il fut encore plus remarquable comme politique, ayant été honoré d'emplois publics pendant plus de 40 ans,

sans avoir jamais dévié de ses principes. Cooke avoit épousé une fille du gouverneur Levrett.

II. COOKE (Elisée), fils du précédent, célèbre dans l'histoire politique de Massachussetts, gradué en 1697 au collége d'Harvard, fut, en 1713, représentant de Boston à la cour générale; il vota en faveur de la banque particulière, et contre la banque publique. En 1717, on le nomma au conseil; et, dès ce moment, il s'opposa au gouverneur Shute, et se rangea du côté populaire. Ce fut là le commencement des querelles. Les différens partis prirent de ce moment une attitude hostile : de nouveaux sujets de disputes s'élevèrent; et à la fin, Shute fut obligé de quitter la colonie. Cooke fut élu conseiller en 1718; mais le gouverneur lui fit dire de ne pas se présenter au conseil. En 1720, il fut nommé orateur de la chambre des représentans, et le gouverneur annulla l'élection. La chambre refusa de faire un autre choix, en contestant au gouverneur le droit de confirmation. Celui-ci prit le parti de dissoudre l'assemblée. A la session suivante, on nomma un autre orateur, sans admettre les prétentions de Shute, mais pour ne pas mettre d'obstacles aux opérations de la cour. En 1723, nommé agent pour Massachussetts, il partit pour Londres. Peu après son retour, il fut élu, en mai 1726, membre du conseil, sous l'administration du gouverneur Belcher. En 1730, membre de la cour de justice des plaids communs pour Suffolk. Ce qui lui avait assuré longtemps l'estime du peuple, c'étoit l'attachement qu'il professoit lui-même pour le systême de la liberté. Mais ayant voulu ensuite concilier ses intérêts avec ceux du gouverneur, et de la ville de Boston, il excita une jalousie qui l'exposa à la haine des deux partis. En 1733 ou 1734, Cooke fut élu représentant, à la seule majorité d'une ou deux voix sur six ou sept cents. Il mourut en 1737, épuisé de travaux, et ayant figuré bien des années en tête du parti populaire. Il a publié quelques *Traités* sur la politique.

III. COOKE (Samuel), premier ministre de la paroisse de Cambridge, fut gradué en 1735, au collége d'Harvard, et ordonné en 1739. Il mourut en 1783, dans la soixante-quinzième année de son âge, et la quarante-quatrième de son ministère. Le R. M. Fiske lui succéda. On a de lui plusieurs sermons, bien écrits.

I. COOPER (Guillaume), ministre à Boston, prit ses degrés en 1712, au collége d'Harvard, où il cultiva toutes les sciences les plus importantes. Peu après qu'il eut commencé a prêcher, il attira l'affection de Colman et de son église. Bientôt il fut nommé collégue de ce pasteur; mais il ne voulut prendre les ordres que l'année suivante, et par conséquent son installation fut différée. En 1737, il fut nommé président du collége d'Harvard, et refusa cet honneur. Cooper mourut en 1743, dans la 50e année de son âge. Il a publié un très-grand nombre de *Sermons* et de *Discours*, parmi lesquels on distingue particulièrement beaucoup d'*Oraisons Funèbres*.

II. COOPER (Samuel), ministre à Boston, fils du précédent, né en 1725, dès sa jeunesse fit présager toute la force de son génie. En 1743, il prit ses degrés au collége d'Harvard, et se con-

sacra à l'étude de la théologie ; préférant l'office de ministre de l'Evangile aux avantages temporels que ses talens auroient pu lui procurer. La première fois qu'il parut en chaire, il n'avoit pas 20 ans; son éloquence frappa tous ses auditeurs, et il fut invité par la congrégation de Brattle-Streel de Boston, à se disposer pour succéder à son père. Trois ans après, il prit les ordres, et obtint cette place. Les espérances de ses amis ne furent pas trompées. Sa réputation s'accrut, et il devint l'un des prédicateurs les plus populaires du pays. Cooper mourut en 1783, après un ministère de 37 ans, dans la 59e année de son âge. Ce savant ne se borna pas à se distinguer dans la chaire, et parmi les théologiens; il fut un des meilleurs classiques de son temps. Quand la bibliothèque du collége d'Harvard fut dévorée par les flammes, son amour pour les lettres et les sciences, lui fit employer tous ses soins à provoquer une souscription, pour réparer cette perte. Il figura parmi les plus chauds patriotes qui prirent un parti décidé contre l'oppression de la grande Bretagne. Par ses discours et ses écrits, il contribua beaucoup à fortifier l'esprit de résistance. Ses lettres furent lues avec satisfaction à la cour de Versailles, et les hommes les plus distingués de l'Europe l'honorèrent de leur correspondance. Outre ses écrits politiques, qui ont paru dans les journaux du temps, il a publié : plusieurs *Discours* et *Sermons* en différentes occasions, et plusieurs *Discours* importans remarquables par le style autant que par le fond des pensées, qui ont été traduits en différentes langues.

III. COOPER (Myles), président du collége du roi à New-Yorck, fut élevé à l'université d'Oxford, où il prit le degré de maître-ès-arts en 1760. Il arriva à New-Yorck en 1762, recommandé par l'archevêque de Cantorbery, comme ayant toutes les qualitée nécessaires pour l'administration du collége; et peu d'années après, il succéda au président. Il fut reçu par le R. docteur Johnson avec l'affection d'un père; et dès cet instant on le nomma professeur de philosophie morale, et en 1763, le docteur Johnson s'étant démis, il fut choisi à sa place. Peu après, le docteur Clossey qui sortoit du collége de la Trinité à Dublin, et venoit d'être reçu docteur en médecine, fut nommé professeur d'histoire naturelle. On établit une école de grammaire dépendante du collége sous l'inspection de M. Cushing de Boston. Les classes furent tenues par Cooper, Harper et Clossrey ; le mérite de tels hommes ne pouvoit manquer de faire prospérer cet établissement. En 1775, comme la politique de Cooper inclinoit pour la grande Bretagne, il fut obligé de quitter le collége, et retourna en Angleterre. Dans la suite, il devint un des ministres de la chapelle épiscopale d'Edimbourg. Cooper mourut dans cette ville en 1785, environ dans la 50e année de son âge. Ce prédicateur a publié un vol. de *Poésies*, 1758; et un *Sermon* sur le gouvernement civil, prêché devant l'université d'Oxford en 1777 : un *Ecrit* sur l'épiscopat en Amérique, et plusieurs *Pamphlets* sur différens sujets de politique. On assure qu'il n'échappa qu'avec peine à la fureur des Whigs. (Article additionnel au tome V).

COQUILLE (N.), conserva-

teur de la bibliothèque Mazarine, mort à Paris en 1808, âgé de 62 ans, remplit cette place pendant douze ans avec la plus grande ponctualité, et tout le dévouement possible à faciliter les recherches des gens de lettres. Il étoit neveu du feu général Coquille Dugommier, dévoué dès sa jeunesse à l'instruction publique, et qui occupa successivement les places de professeur, de recteur et de syndic perpétuel de l'université de Caen. Cette ville dût même à son zèle pour le bien public l'établissement d'une école de médecine clinique.

CORAYSCH (Isa-Abou), LE DROGUISTE, passa de sa boutique à la cour d'Elmohdy, Chalyf, Abbassy, et d'une condition ordinaire au plus haut dégré de faveur, par un de ces coups du hazard qui viennent si souvent au secours de la médecine. On portoit les eaux d'une des femmes du Chalyf à un médecin célèbre. Coraysch les vit et s'avisa de dire, « que ce n'étoient point celles d'une pauvre femme comme on le lui vouloit faire croire ; mais bien d'une grande reine, qui étoit enceinte et que son enfant seroit un roi puissant. » Il ne pensoit plus ni à la princesse ni à sa prédiction, lorsqu'il fut mandé par le Chalyf et apprit par les présens dont on l'accabla, qu'il avoit été prophête sans s'en douter. Coraysch jouit de la faveur du prince, jusqu'à sa mort, fut en grand crédit à sa cour, et reçut des présens considérables. Jamais peut-être monarque n'avoit eu médecin plus ignorant près de sa personne ; mais quand la fortune a une fois servi un enfant d'Esculape, on ne s'avise guère d'examiner s'il est habile. Ce personnage du 2ᵉ siècle de l'hégire, commença à jouir de la faveur du Chalyf, vers l'an 780 de l'ère chrétienne.

CORLET (Eli), célèbre maître de langues, commença ses travaux à Cambridge, peu après la fondation de cette ville. Il fut maître d'une école de grammaire, et beaucoup d'hommes de mérite de ce pays ont été par lui, mis en état d'entrer au collége. La société pour la propagation de l'Evangile recompensa les soins qu'il avoit pris des écoliers indiens désignés pour l'université. Il mourut en 1687, dans la 77ᵉ année de son âge. Walter a publié une Élégie sur sa mort, elle est écrite en vers blancs. Corlet a composé en latin l'*Epitaphe* du R. Hooker, elle est insérée dans le Magnalia de Mather.

CORNBURY (lord), gouverneur de New-Yorck, fils du comte de Clarendon, l'un des premiers officiers qui abandonnèrent l'armée du roi Jacques. Le roi Guillaume, en reconnoissance de ses services, lui donna un gouvernement en Amérique. Chassé de l'Angleterre par une troupe de débiteurs affamés, tourmenté du desir d'amasser autant d'or qu'il en pourroit arracher au peuple appauvri, et animé d'un zèle sans égal pour son église, il commença son administration en 1702, où il succéda au lord Bellamont. Cornbury n'étoit supceptible d'aucun sentiment de justice, et étoit d'une bigoterie inconnue jusqu'alors. Un trait de sa tyrannie montrera son caractère. Une maladie épidémique, qui étoit probablement la fièvre jaune, régnoit dans la Nouvelle-Yorck en 1703. Le lord Cornbury se retira à la Jamaïque à Long-Island, et demanda pour le tems de sa résidence dans ce lieu, la maison de M. Hubbard ministre presbyté-

rien, parce qu'elle étoit la plus belle et la plus commode. La complaisance de M. Hubbard pour le gouverneur lui fut fort à charge, et le gouverneur pour lui marquer sa reconnoissance donna sa place à un ministre de parti épiscopal, et s'empara de la dixme. En 1707, il fit emprisonner sans aucune forme de procès, deux ministres presbytériens sur le soupçon qu'ils prêchoient à New-Yorck sans licences. Enfin en 1708, les cris des opprimés furent entendus de la reine, et elle nomma à sa place le lord Lovelace. Aussi-tôt que Cornbury ne fut plus gouverneur, ses créanciers le firent mettre dans la prison du Sheriff de New-Yorck. Mais après la mort de son père, il hérita du titre de lord Clarendon, et il lui fut permis de retourner en Angleterre. Il n'y eut jamais à New-Yorck, un gouverneur si universellement et si justement abhorré. Toute sa conduite fut un mélange de petitesse, de bassesse et d'extravagance. Il n'étoit pas rare qu'il s'habillât en femme, et il faisoit sous cet habit l'inspection dans le fort qu'il commandoit. Ce fut par ses folies qu'il se couvrit du mépris public, ainsi que par ses actes multipliés de despotisme, de bigoterie, et d'injustice. Enfin par son insatiable avarice, il souleva contre lui l'indignation du peuple.

I. CORREGGIO D'AUTRICHE (Nicolas II), fils posthume de Nicolas I, mort en 1449, et de Béatrice d'Est, étoit neveu du fameux Gibert IX, comte régnant de Correggio et Brescello. Les comtes de Correggio, issus d'une race antique, et illustrée par de grands hommes, prétendoient avoir une même origine avec la maison d'Autriche, et cette parenté avoit été reconnue par les empereurs Charles-Quint et Maximilien. Nicolas Correggio, courtisan, guerrier et poète, devint un des premiers favoris de Louis Sforce, duc de Milan et de Borso, duc de Ferrarre, dont il étoit neveu ; il servit ce prince d'une manière distinguée au siége de Ficarolo, où il battit les Esclavons et les Grecs, fut fait prisonnier par les Vénitiens avec le prince de Salerne à l'affaire de Saint-Blaise-sur-le-Pô, et échangé contre Antonio Giustiniani. Nicolas, contre l'ordinaire des beaux esprits, rendoit sa femme heureuse; elle s'appeloit Cassandre Coglione, et fit mettre sur sa tombe l'inscription suivante :

« Conjugis hoc clari cineres Cassandra sepulchro
Condidit, assiduis tristior in lacrymis
Hunc post fata viri Nicolai nomine mater
Naturæ patrio dulce decus genuit
Corrigium genus, ipsa dies Ferraria primos
Natales eadem præstitit occiduos
Heu qui non morti liceat modo ? namque sub isto
Marmore, rapta jacent pulvere in exiguo
Jura, fides, et amor, pietas, spes, gratia mundi,
Deliciæ Phœbi Martis, honor patriæ.

Nicolas II laissa de ce mariage un fils unique, Jean-Galéace, marié à Geneviève, marquise Rangone, mort en 1517, ne laissant que deux filles, Léonore et Béatrice, dite aussi Numma, mariée au comte Nicolas-Marie Sauvilali, général au service du duc de Milan. Elle a été célébrée, ainsi que Geneviève Rangone sa mère, par l'Arioste (Chant 46).

II. CORREGGIO D'AUTRICHE (Camille), étoit fils de ce Mainfroi III. Comte de Correggio, de la même famille que le précédent,

lequel battit à la tête des Suisses les troupes de Louis XII à Novarre en 1513, et reçut chez lui en 1530 l'empereur Charles-Quint. Sa mère étoit Lucrèce d'Est. Camille fût d'abord maître d'hôtel du roi d'Espagne ; le dessein d'acquérir de la gloire lui fit faire les campagnes de Parme, de Flandre et de Piémont comme volontaire. D'abord capitaine de chevaux-légers, dans les troupes de Cosme de Médicis; en 1554 et 1555, il se distingua aux siéges de Sienne et de Correggio sa patrie; puis comme capitaine de cent hommes d'armes au service de Philippe II; il entra ensuite à celui de la république de Venise, qui le nomma gouverneur de Corfou et il fit des prodiges de valeur à la bataille navale de Lépante (8 octobre 1571). La mort de Gibert XI son frère ainé, (21 mai 1580) l'ayant appellé à la régence du comté de Correggio, il quitta son gouvernement; perdit Marie Collalto sa femme en 1583, et vécut depuis avec la marquise Françoise de Mellina, dont il eût un fils Jean Cyr ou Jean Siro. Voulant le légitimer, il épousa Françoise le 16 août 1591, institua en 1598 par son testament Jean-Cyr héritier de Correggio et mourut peu après. Le comté, puis principauté de Correggio est situé entre Modène et Reggio, à trois lieues nord-est de cette dernière; on sait que c'est la patrie du célèbre peintre Antonio Allégri surnommé le Corrège du nom de sa ville natale; il vécut sous le règne du comte Mainfroi III, dont nous avons parlé ci-dessus, et y mourut en 1534 (*V.* Corrège).

III. CORREGGIO-D'AUTRICHE (Jean-Cyr), prince de Correggio, ou Jean SIRO. (Quelques historiens ont pris mal à propros ce dernier nom, pour un nom de famille). Il succéda au comté et aux biens de Camille son père, et par diplôme de l'empereur Mathias du 13 février 1616, fut créé ainsi que ses descendans légitimes, prince de Correggio et du St. Empire. Mais sept ans après sous le règne de Ferdinand II, il fut accusé d'avoir laissé altérer sa monnoye. Malheureusement pour lui, les troupes impériales entroient en Italie à l'occasion de la guerre de Mantoue. Le colonel Aldringhen, vint loger en janvier 1630, dans le palais du prince de Correggio, lui enleva ses gardes et son autorité, prit possession de la citadelle le 5 février, maltraita la princesse et les habitans, et le somma de comparoître en personne devant l'empereur, ou devant Ferrant de Gonzague, son commissaire impérial en Italie, pour se justifier de l'accusation intentée contre sa personne. Le caractère avide et ambitieux de Ferrant, qui l'avoit porté à s'emparer du comté de Guastalle et du marquisat de Soragna. (*Voyez* Gonzague Ferdinand ou Ferrant I.), lui faisoit convoiter la principauté de Correggio, dont il avoit aussi l'espérance de se faire investir un jour. Il eut grand soin de faire paroître le prince Jean Cyr coupable, et par un ordre de l'empereur du 17 avril, déclara la principauté de Correggio, séquestrée au profit de S. M. I. ne laissant pas même au prince de quoi nourrir sa famille. La diète le condamna ensuite en 1633, à payer 350 mille florins d'or, sur lesquels il obtint une diminution de 70 mille. Ne pouvant acquitter le reste, il fut forcé d'hypothéquer au roi d'Espagne, qui lui prêta cette somme, la principauté de Correggio; et ce monarque la remit au même titre et pour le même prix à François

1er d'Est, duc de Modène, auquel l'empereur Ferdinand II en accorda l'investiture en 1631. Le prince Jean-Cyr mourut en 1645. Le prince Maurice IV d'Autriche Correggio son fils, forcé par une impérieuse nécessité, fit 4 ans après une transaction avec le duc de Modène, par laquelle il lui céda tous ses droits à cette principauté, moyennant quelques terres et le titre de comte de Médésano qui lui fut donné en échange de celui de prince. Gibert XII d'Autriche-Correggio, fils de Maurice, revint dans la suite avec ses frères demander la récision de cette cession, véritablement nulle de droit, puisqu'elle avoit été faite pour des biens substitués et déclarés inaliénables par la loi; mais la possession fut confirmée au duc Renaud d'Est le 7 mai 1698. Jean fils de Gibert XII, comte de Médésano des princes de Correggio, maria, en 1721, Joconde d'Autriche-Correggio sa fille, au comte Carlo Torelli, des comtes de Guastalle mort à Reggio le 6 juin 1724. Elle eut de cette alliance Pio, mort en 1775, au moment où le pape, sur la présentation du duc François III, le nommoit à l'évêché de Reggio; Louise, mariée au comte Prosper Malaguzzi, chevalier de l'ordre de Bavière, dame d'honneur de la duchesse de Modène, et Christophe, chevalier des ordres de saint Stanislas, de l'aigle blanc. (*Voyez* ci-après Torelli Christophe II.) C'est ainsi que l'illustre et antique maison de Correggio, qui datoit du 10e siècle, qui avoit possédé Parme et Guastalle avant les maisons Torelli et Gonzague, joué un rôle marquant dans toutes les guerres de la Lombardie, depuis le 12e jusqu'au 15e, et produit tant de guerriers célèbres, fut, sous un vain prétexte, dépouillée de ses biens par la maison d'Autriche à laquelle elle étoit apparentée et qu'elle avoit toujours bien servie!... Elle descendit de l'état de prince à celui de particulier et fut un exemple frappant des vicissitudes humaines.

COSTADAU (Alphonse), de l'ordre des frères prêcheurs, a publié un *traité* historique et critique des principaux signes qui servent à manifester les pensées ou le commerce des esprits. La 2e édition de cet ouvrage est en 12 vol. in-12, avec figures, Lyon 1720 et 1724.

I. COTTON (Jean), un des ministres les plus distingués des premiers temps de la nouvelle Angleterre, né en 1585, au comté de Derby en Angleterre, à treize ans, fut reçu au collége de la Trinité à Cambridge, et ensuite passa au collége Emmanuel, où il obtint une bourse. Pour être admis, il avoit soutenu un examen dans lequel il avoit montré une profonde connoissance de l'hébreu en expliquant un passage très-difficile du troisième chapitre d'Isaïe; presque aussi-tôt après, il fut nommé maître dans son collége. Ce fut alors qu'il se livra à son goût pour la littérature, sans négliger la théologie; ce fut ainsi qu'il employa au collége tout le temps de ses études. En 1612, il fut nommé ministre de Boston au comté de Lincoln, âgé seulement de 28 ans. Des troubles religieux propagés dans le temps par le zèle d'un médecin de la ville, qui avoit embrassé des opinions ariennes, lui donnèrent lieu de déployer ses talens. Bientôt il réduisit son antagoniste au silence. Ses succès n'excitèrent en lui aucun sentiment d'orgueil; enfin, le gouvernement de l'E-

glise d'Angleterre tomba dans les mains de l'évêque Laud. Il s'éleva des divisions entre les paroissiens de Cotton ; un mauvais sujet qui avoit été puni pour son immoralité, accusa le ministre de ne point s'agenouiller pour le sacrement. Cotton, cité devant la haute cour, fut contraint de prendre la fuite ; il resta quelque temps caché à Londres, puis s'embarqua pour l'Amérique, et fit la traversée avec Hooker et Stone, ce qui donna lieu à un calembourg dans la langue anglaise ; les Américains, disoit-on, vont avoir du coton pour se vêtir, un hameçon (hooker) pour la pêche et de la pierre (stone) pour bâtir. Cotton eut aussi dans sa traversée le bonheur de devenir père, et il nomma son fils *Seaborn*, né en mer. En 1633, il fut prédicateur de l'Église de Boston, et collègue du pasteur Wilson ; mais dès 1637, les troubles causés par les doctrines erronées qui occasionnèrent le synode de cette année, le firent songer à quitter cette ville et à se retirer à Newhaven. Il eut à lutter principalement contre ceux du parti de la célèbre Mistriss Hutchinson. Il refusa de signer les actes du synode, à cause de deux ou trois points sur lesquels il différoit d'opinion, mais il les approuvoit en général. En 1642, il alla en Angleterre avec Hooker et Davenport pour assister à l'assemblée du clergé à Westminster. Il mourut à Cambridge en 1652, dans la 67e année de son âge, universellement estimé et regretté. Cotton a soutenu la haute réputation de science qu'il s'étoit acquise dès sa jeunesse ; il possédoit parfaitement les langues grecque et hébraïque. Il a écrit en latin avec beaucoup d'élégance. Dans la chaire il déploya une éloquence persuasive et touchante ; aucun ministre n'a autant contribué que lui à répandre l'instruction à Boston ; plusieurs conversions furent les fruits heureux de ses travaux apostoliques, et de sa prédication entraînante. Son caractère ne le fit pas moins chérir que ses vertus le firent respecter. Williams lui même, qui fut son plus redoutable antagoniste, ne parle de lui qu'avec estime et respect ; il loue sa bonté, sa candeur, et son attachement à beaucoup des vérités de l'Evangile ; il ne lui reproche que d'avoir porté l'humanité à l'excès. Ses œuvres sont nombreuses, les plus célèbres sont : ses *controverses* avec Williams, et son *pouvoir des clefs* dans le gouvernement de l'Eglise ; un nombre considérable de sermons : *La miséricorde de Dieu unie à sa justice*, qui eut deux éditions. *La résurrection de l'Eglise*. Une réponse à un discours de M. Ball. *Exposition de la révélation des clefs du royaume du ciel. Les fondements et la fin du baptême des enfans. Une lettre à L. Williams. Le dogme sanglant lavé et blanchi dans le sang de l'agneau*, discuté, etc., en réponse à M. Williams, à la réponse duquel il fit une réplique. *De la sainteté des membres de l'Eglise*, etc. ; et d'autres *écrits* dont quelques-uns sous des titres mystiques. Ce respectable pasteur a laissé deux fils qui ont été ministres de Hampton et de Plymouth ; sa plus jeune fille a été mariée au docteur Increase Mather.

II. COTTON (Seaborn), ministre de Hampton (New-Hampshire) fils du précédent, né en 1603, pendant le voyage de ses père et mère dans la Nouvelle-Angleterre, est nommé Marigena dans le catalogue du collége

d'Harvard, où il fut gradué en 1651 ; il prit les ordres en 1660, succéda à M. Wheelwright, et mourut en 1686, âgé de 53 ans; son fils fut son successeur. Sous le gouverneur Cranfield le respectable M. Meody fut mis en prison, pour avoir refusé d'administrer à Cotton le sacrement ; ces débats firent prendre à ce dernier le parti de se retirer pour quelque temps à Boston. Il fut estimé comme savant et comme prédicateur.

III. COTTON (Jean), ministre de Plymouth (Massachussetts) et de Charlestown dans la Caroline méridionale, né en 1628, fils du R. Jean Cotton de Boston, prit en 1657 le degré de Bachelier-ès-arts au collége d'Harvard. Il a prêché de l'année 1664 à l'année 1676, à Vineyard de Marthe, congrégation de blancs, et en même temps chez les Indiens, dont il connoissoit parfaitement la langue. En 1667, Cotton passa à Plymouth, où il étoit appelé. Il prit les ordres en 1669, et y resta environ trente ans. En 1678 il se rendit à Charlestown, y forma une église à laquelle il se consacra jusqu'à sa mort, arrivée en 1699. Son église lui a élevé sur son tombeau un fort beau monument ; c'est lui qui a revu et corrigé la Bible indienne d'Eliot, imprimée à Cambridge, en 1685.

IV. COTTON (Jean), ministre de Newton, Massachussetts, descendant du célèbre Cotton de Boston, gradué en 1710, au collége d'Harvard, prit les ordres en 1714, succéda à Hobart, et garda cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1757, dans la 64e année de son âge. On a de lui, plusieurs *discours* dans lesquels on distingue un *sermon* sur la mort du R. Nathaniel Cotton de Bristol, 1729; un autre à l'ordination de son frère, Ward Cotton, 1764; et quatre *sermons* adressés à la jeunesse 1739.

COULANGES (N. De), poète du 18e siècle, n'étoit point parent du chansonnier, et ses vers le prouvent bien. On a de lui des *poésies variées*, qui lui ont coûté, dit-il, vingt ans pour les produire, et vingt autres pour les retoucher ; elles n'en sont pas meilleures pour cela, et l'on devoit s'y attendre ; car les faveurs des Muses sont rarement le fruit d'une persévérance opiniâtre ; c'est au génie et à l'esprit qu'elles accordent presque toujours leurs faveurs. Cet auteur ingénu nous apprend encore qu'il a fait plus de 10,000 vers en sa vie ; (cette excessive fécondité n'est pas toujours d'un heureux augure), et qu'à l'exception des 4000 qui composent son recueil, tous les autres ont été la proie des flammes, « sacrifice affreux pour un père, s'écrie-t-il, de livrer ainsi au feu, des enfans conçus avec tant de peine, et si tendrement aimés, que seroit-ce donc si le public alloit juger leurs frères dignes d'un pareil sort ? » Il falloit, dit l'abbé Sabathier, que toute la postérité de cet auteur fût dévouée à l'anathême ; car le public a porté ce dernier jugement. Il auroit dû, cependant, excepter de la sentence, une pièce de ce recueil, qui a pour titre : *le tombeau de Grégoire*, dont les vers sont assez naturels et assez gais, et qui, par cette raison, ont dû moins coûter à ce tendre père. Si ce petit poème a été si durement traité, il ne faut s'en prendre qu'à la mauvaise compagnie où il se trouvoit.

COUTURIER (Nicolas-Jérémie), né au diocèse de Rouen

le 2 juin 1712, a publié des *Panégyriques*, des *Eloges*, et la *vie d'Isabelle de France*, *sœur de Saint-Louis*; 1772, in-8°. On a encore de lui; I. *Discours sur la révélation*; 1773, in-12. II. Un *Recueil de discours*; 1774. On ignore l'époque de la mort de Nicolas Couturier.

CRADOCK (Thomas), recteur de Saint-Thomas, au comté de Baltimore, Maryland, a prononcé en 1753, en présence du gouverneur et de l'assemblée, un discours sur les irrégularités du clergé. Il a publié aussi en 1756, une *Version* des psaumes de David, en vers héroïques, qui seroit peu goûtée des lecteurs d'aujourd'hui; mais qui n'est pas sans mérite.

CROIX (Jean-Baptiste de La), second évêque de Québec, d'une famille noble de Grenoble, fut premier aumônier de Louis XIV. Il passa au Canada vers l'an 1685, et succéda à Laval, 1er évêque. Il mourut en 1727 dans la 75e année de son âge, à Québec, où il avoit passé 40 ans. Il se distingua par sa bienfaisance, fonda trois hôpitaux, et distribua plus d'un million aux pauvres.

CROSWELL (André), ministre à Boston, gradué en 1728 au collége d'Harvard. Après avoir exercé les fonctions de son ministère à Groton au Connecticut, il passa à Boston où il devint pasteur d'une société qui s'étoit formée de plusieurs églises. Celle-ci, après la mort de Crosvell, en 1785, fut convertie en une chapelle de catholiques romains. Cet ecclésiastique a vécu 77 ans, toujours engagé dans des querelles. Il a publié; une *Histoire de la nouvelle église congrégationnelle : Qu'est le Christ pour moi, s'il n'est pas à moi? ou défense nécessaire de la doctrine protestante sur la foi justifiante*; 1746; *Réponse aux huit argumens de Giles Firmin;* sur le même sujet, plusieurs *Discours* contre les Arminiens : *Controverse avec Turel*, *Cumming*, et autres : *Partie d'une exposition du voyage de Paul à Damas*; 1768, *Remarques sur le discours de l'évêque Warburton, prononcé devant la société pour la propagation de l'Evangile*; 1768, etc.

CULANC (Ciré de), né a Paris en 1726, et mort sur la fin du 18e siècle, ou au commencement du 19e, a fait imprimer en 1757, un volume in-12, contenant des *Remarques sur quelques évolutions de la cavalerie et des dragons, avec un discours de la manière de combattre de la cavalerie contre l'infanterie en plaine*. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. On a encore de Culanc un recueil de *Fables*, *de Contes*, *d'Epigrammes*; *de Pensées*, etc.; le *Symbole raisonné du philosophe*, et une comédie en cinq actes, en vers, intitulée : *l'Impudent*. Il avoit donné en 1753, des *Lettres intéressantes sur le Pyrrhonisme*, *l'existence de Dieu*, in-12.

CUMING (Jean), bienfaiteur du collége d'Harvard, et célèbre médecin de la Concorde (Massachussetts), mort à Chelmsford en 1788, dans la 61e année de son âge, consacra sa vie à la charité, à la bienfaisance et à la propagation des sciences. Ses généreuses donations aux pauvres, aux écoles, à la bibliothèque de la Concorde, au collége de Cambridge pour la fondation d'une chaire de médecine, ont laissé d'honorables souvenirs de lui.

CUMMING (Alexandre), ministre à Boston, élève du collége de New Jersey, fut en 1761, collégue du révérend Sewall, et mourut en 1763 dans la 37[e] année de son âge. Son zèle se signala contre les erreurs de son temps. On a publié le *Sermon* qu'il prêcha à son installation.

CURTIS (Charles), né à Bruges en 1704, a rédigé en flamand les *Annales* de cette ville, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est recommandable par l'exactitude et les recherches de l'auteur. Curtis mourut dans sa patrie le 26 février 1752.

I. CUSHING (Thomas), lieutenant gouverneur de Massachussetts, né en 1725, gradué en 1744 au collége d'Harvard, fut dès sa jeunesse honoré d'emplois publics. Ayant été nommé représentant de Boston à la cour générale, son patriotisme et ses talens lui procurèrent la place d'orateur, que son père, qui mourut en 1746, avoit occupée avec beaucoup d'éclat. Lorsque dans les discussions avec l'Angleterre la guerre fut décidée, il employa tous ses soins et tous ses efforts à soutenir la cause de son pays. Il devint un des membres les plus actifs et les plus utiles du premier et du second congrès. A son retour, on l'appella au conseil, qui dans ce temps fut constitué suprême et exécutif. Cushing aussi nommé juge à la cour des plaids-communs, resta dans ces places jusqu'à l'adoption de la constitution de cet état. Nommé lieutenant-gouverneur, il garda cette place jusqu'à sa mort en 1788. Il avoit alors 60 ans, et dans les derniers momens de sa vie il eut la satisfaction de voir la constitution fédérale ratifiée à Massachussetts.

II. CUSHING (Jacob), ministre de Waltham (Massachussetts) fils du R. Job Cushing de Shrewsbury, naquit en 1730. Après avoir fait de très-bonnes études, il prit ses degrés en 1748 au collége d'Harvard, et fut ordonné en 1752; il mourut en 1809, après avoir exercé 56 ans les fonctions du ministère. Ses talens et son caractère le firent également estimer et chérir. Il a publié plusieurs *discours* et *sermons* qu'il avoit prêchés en différentes occasions.

CUSHMAN (Robert), célèbre dans l'histoire de la colonie de Plymouth, fut un des hommes de mérite qui quittèrent l'Angleterre pour aller chercher à Leyden la liberté de conscience. En 1617, on l'envoya en Angleterre, avec Carver, pour solliciter des concessions de terres en Amérique. En 1619, il y fut renvoyé avec Bradford, et obtint une patente. En 1620, Cushman fit voile avec la première compagnie; mais le vaisseau ayant fait eau, il fut obligé d'interrompre le voyage, et n'arriva à Plymouth qu'en 1621. Il n'y resta qu'un mois étant pressé de retourner pour rendre compte de la plantation à la compagnie dont les secours avoient procuré l'établissement des premiers planteurs. En 1626, tandis qu'il se préparoit à rejoindre ses amis d'Amérique, il mourut. Cushman fut toujours regardé comme un homme de mérite, recommandable par ses talens et son activité. Après sa mort, sa famille alla s'établir dans la Nouvelle-Angleterre, et son fils Thomas Cushman, succéda à Brewster à la tête de l'église de Plymouth, et mourut en 1691, dans la 84[e] année de son âge. Robert qui n'étoit point ministre n'en a pas

moins publié à Plymouth un *Discours* sur le péché et les dangers de l'amour-propre, imprimé à Londres, 1622; à Boston, 1724, et à Plymouth, 1785, avec un Appendice par Jean Davis, contenant la vie de Cushman. On conserve à Belknap des extraits de ce curieux et précieux monument de l'antiquité.

CUTLER (Timothée), président du collége d'Yale, fils aîné de Jean Cutler de Charlestown, Massachussetts, gradué en 1701 au collége d'Harvard, ordonné en 1709 ministre de Stratford, Connecticut, fut pendant dix ans le plus célèbre prédicateur de la colonie. En 1719, on le nomma président du collége d'Yale, précisément dans le temps où le collége fut transporté à New-Haven. Cutler étoit un savant distingué, profond sur-tout dans la connoissance des langues orientales. Il tint le collége avec beaucoup de dignité et d'éclat. En 1722 les ouvrages de beaucoup d'écrivains anglais le frappèrent au point de le faire renoncer à l'église congrégationelle, et il quitta sa place de président du collége. Alors il passa en Angleterre, et fut reçu docteur en théologie à l'université d'Oxford; puis retourna en Amérique, où il devint recteur de l'église du Christ à Boston. Il conserva cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1765, dans la 82 année de son âge. Cutler étoit doué des plus puissantes facultés intellectuelles. Il parloit latin avec beaucoup de facilité et d'élégance, et fut sans contredit un des savans les plus distingués qui soient sortis de l'école d'Amérique, et des plus instruits dans les langues orientales. Le président Stiles affirme qu'après le président Chauncy, et son élève Thacher, Cutler fut de toute la Nouvelle-Angleterre, celui qui sut le mieux l'arabe. Il n'étoit pas moins versé dans la logique, la métaphysique, la philosophie morale, la théologie et l'histoire ecclésiastique. Il a publié un *Sermon* sur la mort de l'honorable Thomas Greaves, 1757, et un *Discours* prononcé devant la cour générale à New-Haven, 1717.

CYSAT (Renouard), chancelier de Lucerne, où il naquit en 1545, mort en 1614, chevalier de l'Eperon d'or, rendit à sa patrie des services importans. On a de lui une *Chronique* très-estimée du canton de Lucerne, une *Histoire* du pays d'Entlibuch, et une *Traduction* allemande de la relation de la Suisse, écrite en italien par Ascagne Marsi, ambassadeur de Charles V.

DAGGETT (Nephtali), président du collége d'Yale, né à Attleborough (Massachussetts), gradué au collége qui fut depuis confié à ses soins, étoit ministre en 1756, à New-Haven; et professeur de théologie au collége. Il occupa cette place presque jusqu'à la fin de sa vie. Après la mort de Clap en 1766, il remplit les fonctions de président. En 1777, il quitta cette charge, et fut remplacé par le docteur Stiles. En 1779, quand les Anglais attaquèrent New-Haven, il se distingua par son courage. Ce respectable ecclésiastique mourut en 1780. R. Samuel Wales lui succéda dans sa chaire. Daggett état un érudit distingué. On a de lui un *Sermon* prononcé à l'ordination du R. Ebenezer Baldwin, 1770; et un autre, prononcé à l'ordination du R. Joseph Howe, 1776.

DAGUES DE CLAIRFONTAINES (Simon-André-Charles), de l'académie d'Angers et de la société d'agriculture de Tours, né au Mans le 31 mars 1729, et mort au commencement du 19e siècle, a publié I. *Eloge historique d'Abraham Duquesne*, 1766, in-8°. II. *Premier cri d'un cœur français sur la mort de la reine*, 1768, in-8°. III. *Bienfaisance française*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8°; compilation à laquelle le goût n'a pas toujours présidé. VI. Il a aussi publié la nouvelle *édition* de la vie de Nicole, par l'abbé Goujet, avec un *Essai* sur la mort de ce dernier.

DAIGNAN (N.), docteur médecine de la faculté de Montpellier, où il mourut le 16 mars 1812, dans un âge avancé, ancien médecin des hôpitaux militaires et des armées, s'établit à Paris avant la révolution, et y acheta une charge de médecin ordinaire du roi. Sous le règne de la convention, il fut nommé membre du conseil de santé, et ne tarda pas à obtenir sa retraite. Loin d'adopter les innovations que l'on s'efforçoit chaque jour d'introduire dans la médecine, Daignan resta constamment fidèle aux principes consacrés par les grands maîtres; il s'est fait beaucoup d'honneur dans la pratique; également prodigue de soins envers toutes les classes de la société, il aida souvent de sa bourse le malade indigent. Au talent le plus estimable dans son art il réunissoit celui d'un littérateur distingué. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on remarque, I. Une *Traduction* de Baglivi. II. *Tableau des variétés de la vie humaine*, où l'on trouve des recherches profondes, des aperçus lumineux, et une vaste érudition. III. Plusieurs *Dissertations* latines et françaises sur la médecine et la physiologie.

DALAYRAC (Nicolas), chevalier de la légion d'honneur et membre de l'académie royale de Stockholm, célèbre compositeur, né à Muret en Languedoc, mort à Paris le 27 novembre 1809, annonça dès l'âge de 14 ans un goût décidé pour la musique. Son père le destinoit au barreau. Après avoir achevé ses études élémen-

taires de droit, et débuté dans cette carrière aussi peu analogue à ses sentimens qu'à ses goûts ; il obtint en 1774, une place dans les gardes du comte d'Artois. Comme il jouoit très-bien du violon, il fut admis à faire sa partie dans les concerts les plus brillans de la capitale ; bientôt à l'aide des excellens principes qu'il avoit reçus pour la composition, il débuta par des duos de violon et des quatuors, qu'il publia sous un nom italien et qui eurent une vogue prodigieuse. A la suite de ses succès, il mit en musique le *Petit souper* et *le Chevalier à la mode*, qui furent représentés par les comédiens italiens. Les plus grands applaudissemens furent donnés à la musique où l'on trouva de la facilité, de la grace, de l'esprit et sur-tout beaucoup de chant. Ces deux piéces furent suivies de l'*Eclipse totale*, paroles de la Chabeaussière, où l'on admira l'élégance et l'esprit qu'on trouve dans les productions de Grétry. Le *Corsaire*, opéra en 3 actes, fut accueilli avec un nouvel enthousiasme. Dalayrac avoit cette finesse de tact précieuse qui lui découvroit toujours les défauts ou les parties foibles d'un ouvrage de théâtre et qui le fit surnommer à juste titre le *Musicien poète*. Aucun compositeur peut-être ne posséda aussi éminemment que lui la connoissance juste et raisonnée de l'art scénique et musical, ni l'entente du théâtre. Pendant les 28 années qu'a duré sa vie théâtrale, Dalayrac a écrit 56 *ouvrages*, et par une bien singulière conformité, ce nombre répond au nombre d'années qu'il a vécu. La dernière pièce qu'il composa fut le *Poète et le Musicien*, paroles de M. Dupaty, qui devoit être jouée le jour anniversaire du couronnement de Napoléon, et qui ne put l'être à cause de la maladie de deux acteurs. Cette contrariété contribua à la maladie qui l'enleva aux arts et à l'amitié. Ses derniers instans ne furent qu'un délire de composition, et il ne cessoit de répéter les traits de chant qu'il a mis dans ce dernier ouvrage. Le genre dans lequel Dalayrac a excellé davantage, ou plutôt dans lequel il semble avoir donné le précepte et l'exemple, est la Romance. « C'est lui, dit un biographe, c'est lui qui a naturalisé dans toute la France, ces airs tendres et mélancoliques connus sous le nom de *Romances*, et qui avoient été pendant plusieurs siècles l'apanage exclusif des troubadours ; avant que Dalayrac les eut fait entendre sur nos théâtres. C'est donc à lui que nous devons ce genre de musique d'autant plus difficile, qu'il s'écrit avec l'âme, et que l'art et la science sont également impuissans pour le produire. Toutes les Romances de Dalayrac ont une vogue prodigieuse ; on les entend avec le même plaisir au théâtre, dans la société, et dans les rues, où les orgues des savoyards les répètent tous les jours. C'est dans les Romances que cet auteur est vraiment inimitable. Elles respirent la sensibilité, le naturel, les graces et sur-tout ce tendre abandon et cette tristesse délicieuse qu'il semble avoir empruntée de Tibulle et des poètes provençaux. »

DALESMANINI. *Voyez* SPERONELLA.

I. DANFORTH (Thomas), président du district de Maine, né en Angleterre en 1622, à son arrivée en Amérique, s'établit à Cam-

bridge, et prit une grande part aux affaires difficiles du temps. En 1659, il étoit assistant. En 1679, il fut nommé député gouverneur. Dans la même année, le district du Maine ayant été détaché du comté de Massachussetts, il fut élu président de la province. En conséquence, il tint sa cour à Yorck. Il conserva cette place et celle de député gouverneur jusqu'à l'arrivée d'Andros à la fin de l'année 1686, et, dans ce temps, il fit sa principale résidence à Cambridge. En 1681, il se réunit à Gookin, Cooke et quelques autres, pour s'opposer au traité de commerce, et soutenir les constitutions de l'Amérique. Danforth mourut en 1699. Ce fut un homme d'une grande intégrité, et de beaucoup de sagesse. En 1692, dans ces temps des illusions de la sorcellerie, il montra la justesse de son esprit et sa fermeté, en condamnant les procédures des cours. Il eut deux frères, tous deux ministres, l'un à Roxbury, et l'autre à Billerica.

II. DANFORTH (Samuel), frère du précédent, ministre de Roxbury, Massachussetts, né en 1626, en Angleterre, amené en Amérique par son père, en 1634, prit ses dégrés, en 1643, au collége d'Harvard. Quand Welde retourna en Angleterre, Danforth fut invité à accepter la place de collégue de Eliot de Roxbury; et, pour cela, il prit les ordres en 1650, et mourut en 1674. Danforth fut regardé comme un très-bon prédicateur; il étoit sur-tout très-pathétique. Il avoit des notions très-étendues en astronomie; on a de lui beaucoup d'almanachs. I. Une *Description astronomique de la comète, qui parut en 1664, avec une application théologique.* (Il prétendoit que les comètes étoient des corps célestes, qui se mouvoient selon des lois déterminées, et que leurs apparences étoient des pronostics.) II. *Le Cri de Sodome, ou témoignage contre le péché d'impudicité*, III. Un *Sermon* qu'on croit avoir été prononcé en 1670, intitulé: *La nouvelle Angleterre errant dans le désert.*

III. DANFORTH (Jean), ministre de Dorchester, Massachussetts, fils du précédent, fut gradué en 1677, au collége d'Harvard, prit les ordres, et succéda à M. Flint en 1682. Depuis ce moment, il resta dans le ministère jusqu'à sa mort arrivée en 1730, dans la 78e année de son âge. Le R. Jonathan Bowman fut ordonné son collégue, et lui survécut. Danforth étoit regardé comme un homme très-savant, sur-tout dans les mathématiques; il eut aussi beaucoup de goût pour la poésie. On a de lui, I. Plusieurs *Sermons*. II. Deux *Discours sur le Tremblement de terre.* III. Un *Poème sur la mort du R. Pierre Thacher de Milton, et celle de Samuel Danforth*, de Taunton; 1727. IV. Un autre *Poème sur la mort de Mistriss Anne Eliot*, et des *vers à la mémoire de son mari*, le R. Jean Eliot.

IV. DANFORTH (Samuel), ministre de Taunton, Massachussetts, frère du précédent, né en 1666, gradué en 1683, au collége d'Harvard, mourut en 1727, laissant la réputation d'un des plus savans et des plus dignes ministres de son temps. On a conservé dans l'Histoire chrétienne de M. Prince, plusieurs *Lettres de Danforth sur la réformation*; il a publié, I. Plusieurs *Sermons*. II. Un *Éloge de Thomas Léonard*, 1713; on a encore de lui un

Dictionnaire indien, manuscrit, dont une partie se trouve dans la bibliothèque de la société historique de Massachussetts. Il paroît qu'il a été tiré d'une bible indienne d'Eliot ; car il y a à chaque mot un renvoi à quelque passage de l'Écriture.

DARKE (William), brave officier dans la guerre d'Amérique, né à Philadelphie en 1736, accompagna dans son enfance, ses parens à la Virginie, et, à 19 ans, se joignit à l'armée, sous les ordres du général Braddock. En 1755, il partagea les dangers de la défaite de ce général. Au commencement de la guerre avec la grande Bretagne, ayant obtenu une compagnie, il servit jusqu'à la fin; il avoit à cette époque le rang de major. En 1791, le congrès envoya son régiment à l'armée commandée par le général Saint-Clair, et Darke eut une part honorable dans la malheureuse bataille, du 4 Novembre, contre les Indiens. Il y perdit un fils chéri, et courut lui-même les plus grands risques. Dans sa retraite, il jouit encore, pendant le reste de ses jours, de toute la confiance de l'état qui l'avoit adopté, et fut honoré du rang de major général de milice. Il mourut, en 1802, dans sa terre de Jefferson.

DARNAL (Jean), avocat au parlement de Bordeaux, a publié en 1620, un *Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bordeaux*, in-4°. Il a donné aussi des *Remarques et Notes* pour corriger la chronique de Delurbe, (*voyez* ce nom).

DAUBUS ou DUBUS (N.), ministre protestant à Nérac, sa patrie, se signala par un zèle outré pour sa secte, lorsque le cardinal de Richelieu établit en 1620, dans cette ville, les capucins. Il s'éleva contre l'article de leur règle qui les autorise à mendier. Le livre qu'il publia contre ces religieux, est intitulé : *l'Ebionisme des moines, ou de la pauvreté et mendicité volontaire, vouée et pratiquée contre l'Ecriture Sainte, l'ortodoxe antiquité et la saine raison*, in-12. Cet ouvrage devenu rare, et qui, peut-être, ne mérite guères d'être commun, offre des recherches curieuses et savantes. Les Ebionites, dont le nom en hébreu signifie *Pauvres*, étoient des hérétiques, qui tenoient un peu pour la façon de vivre des anciens stoïciens, et c'est à eux que Dubus compare les nouveaux mendians. Il haïssoit les capucins, non-seulement parce qu'ils lui enlevoient quelque portion de son casuel ; mais parce qu'il craignoit que les prédications de ces franciscains ne fissent diminuer son troupeau ; ce qui, en effet, ne manqua pas d'arriver.

DAUCOURT (Godart), fermier général, né à Langres, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui d'agréables bagatelles, qui annoncent un auteur plein de goût, et ennemi du mauvais. Il a travaillé pour le théâtre français et pour le théâtre Italien, en société avec des gens d'esprit, et ses pièces ont fait plaisir dans leur nouveauté. On lui attribue un petit roman intitulé : *Mémoires turcs*, ouvrage trop libre, mais plein d'intérêt, et dont la seconde partie renferme une excellente critique de nos mœurs; le style en est vif, élégant et facile. On en a donné une nouvelle édition, à laquelle l'auteur a ajouté une *Epître dédicatoire* à mademoiselle Du Thé, célèbre courtisane,

où sous le voile d'une ironie piquante et bien soutenue, il fait la critique du luxe impertinent des Laïs de la capitale. Il est encore auteur d'un Poème en 2 vol. in-8°, intitulé *la Pariséide*.

I. DAVENPORT (Jean), premier ministre de New-Haven, et l'un des fondateurs de la colonie de ce nom, (frère de Christophe, *Voyez* n° I, tome V), naquit en 1597 dans la ville de Coventry en Angleterre. Au commencement de 1613, il fut envoyé au collége de Merton à Oxford, où il resta deux ans; alors il passa au collége de la Madeleine. Il alla ensuite à Londres, où il devint célèbre prédicateur et savant recommandable; mais il ne fut pas long-temps sans adopter les sentimens des non-conformistes; et les persécutions qu'il essuya, le contraignirent, à la fin de l'année 1638, de se retirer en Hollande. Il y fut collégue de M. Paget, pasteur de l'Église anglaise d'Amsterdam. Bientôt ses opinions sur le baptême des enfans, le mirent dans le cas d'abandonner cette place. Il se borna d'abord à donner des leçons particulières, et peu après retourna à Londres. Une lettre de Cotton, qui rendoit un compte assez favorable de sa colonie de Massachussetts, l'engagea à aller à Boston, où il arriva en 1637 avec MM. Eaton et Hopkins. Il y fut reçu avec joie, et bientôt envoyé au synode que les erreurs du temps occasionnèrent. Il s'embarqua en 1638 pour New-Haven, où ils alloient fonder une colonie. Il en fut ministre pendant trente ans. Son zèle pour le christianisme lui fit condamner quelques propositions du synode, et il écrivit contre, en 1667. Après la mort de M. Wilson, pasteur de la première Église de Boston, Davenport fut invité à lui succéder; et à la fin de l'année, il passa dans cette ville. Il avoit alors 70 ans: sa colonie de New-Haven avoit été incorporée au Connecticut, et il espéroit être plus heureux à Boston. Il y fut établi en 1668; mais son Église ne jouit pas long-temps de ses soins; il mourut d'une apoplexie en 1670. Il s'étoit fait une si grande réputation, qu'il avoit été invité avec Cotton et Hooker à assister aux assemblées du clergé à Westminster. Son portrait est conservé au Muséum du collége d'Yale. Davenport a publié plusieurs *Sermons*: une *Lettre aux Hollandais sur le malheureux état de l'église anglaise d'Amsterdam*, 1634; *Instruction aux anciens de l'église d'Angleterre*, un *Récit de quelques procédés*, etc.; *contre Jean Paget*; 1634, et un très-grand nombre d'autres *ouvrages* de controverse. Il a aussi écrit, en latin, une *Lettre à Jean Dury*, qui fut signée de tous les ministres de la colonie de New-Haven. Il a laissé, manuscrit, une *Exposition sur les Cantiques* petit ouvrage qui n'a jamais été imprimé. (Article additionel au n° II, tome V).

II. DAVENPORT (Jean), ministre de Stamford, Connecticut, mort en 1731, dans la 62e année de son âge, et la 36e de son ministère. Les langues de l'Écriture lui étoit aussi familières que sa langue maternelle. Quand il lisoit la Bible à sa famille, ce n'étoit jamais dans les traductions anglaises; mais dans les originaux grecs et hébreux.

DAVIE (Marie), morte en 1752 à Newton, Massachussetts, âgé de 116 ans. On voit au Mu-

séum de la société historique, son portrait peint par Smibert.

DAVIES (Samuel), président du collége de Princeton, au nouveau Jersey, né en 1724, fils d'un planteur au comté de New-Castle, se consacra dès sa jeunesse au service des autels. Après avoir fait un voyage en Hanovre, en 1747, pour obtenir des licences de la cour générale, il retourna en Virginie, malgré les efforts qui furent faits pour le fixer à Hanovre. En 1753, le synode de New-Yorck, à la prière des chefs du collége de Jersey, le nomma pour accompagner le révérend Gilbert Tennent, qui alloit en Angleterre solliciter des bienfaits pour ce collége; il réussit dans cette entreprise au de-là de ses espérances. A son retour en Amérique, il reprit ses prédications, et fut choisi pour succéder au docteur Edwards, président du collége. A sa mort, en 1761, il laissa cette institution dans l'état le plus florissant; il n'avoit guère que 36 ans. Il a publié un discours sur *l'Etat primitif de l'homme*, 1748; *l'Etat de la religion parmi les protestans résidens de la Virginie, dans une lettre au révérend Bellamy*, 1751; et un grand nombre de *Discours*, dont plusieurs sur des sujets de politique. Enfin, des *lettres* sur l'état de la religion dans la Virginie, particulièrement parmi les nègres.

DAVILA (Pierre Fanco), membre de l'académie royale d'histoire de Madrid, de la société de Londres, de l'académie de Berlin, de Stockolm, etc., né à Guayaquil dans le royaume du Pérou en 1713, et mort à Madrid en 1783, étudia la minéralogie et l'histoire naturelle à Linx, et voyagea dans son pays pour examiner les riches minéraux qu'il renferme. A l'âge de 28 ans il passa à Londres avec un de ses oncles, où il publia, en espagnol, les observations qu'il avoit faites dans son voyage du royaume du Pérou, sous ce titre: *Essai sur l'histoire naturelle du Pérou*; Londres, 1746. Cet ouvrage et les éloges que les savans anglais en firent, lui ouvrirent les portes de l'académie royale de Londres. Deux ans après il vint à Paris où l'amour des sciences le retint pendant vingt-deux ans. Ce fut dans cette capitale qu'il forma un des plus riches cabinets d'histoire naturelle que jamais simple particulier ait possédé; mais plusieurs causes qui survinrent l'ayant forcé à le mettre en vente, il fit imprimer en français un catalogue très-curieux tant par la rareté des choses qu'il renferme que par l'excellente méthode avec laquelle il les classe, en exposant avec un ordre admirable les innombrables objets qu'il possédoit des trois règnes de la nature. Ce catalogue fut imprimé à Paris en 1767, en 3 vol. grand in-8°, et parut sous ce nom: *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art, qui composent le cabinet de M. Davila, avec figures en taille-douce, qui n'avoient pas encore été gravées.* Davila ayant vendu pour deux cent mille francs des objets de son cabinet, il lui en restoit encore plus de la moitié, qu'il prit le parti d'aller offrir à son souverain à Madrid. Dès l'avènement au trône de Ferdinand VI on s'occupoit d'établir à Madrid un cabinet d'histoire naturelle, sons la direction de Guillaume Bowles, qui étoit chargé de le former. Davila, profitant de cette circonstance,

se rendit à Madrid, où il arriva en 1769. Dès son arrivée il fit connoître à S. M. C. le désir qu'il avoit que les objets précieux qu'un de ses sujets avoit ramassés avec tant de peines et de sacrifices, fussent déposés dans son cabinet d'histoire naturelle : proposition que S. M. C. accepta, en nommant Davila directeur à vie, avec un traitement de 15,000 francs. Ce fut sous sa direction que le cabinet d'histoire naturelle de Madrid devint le plus riche de l'Europe en minéraux. Davila connoissoit presque toutes les langues : un auteur espagnol dit qu'il en parloit huit. Le comte de Caylus, dans son Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines, en décrivant un sardoine grec très-rare, appartenant à Davila, parle ainsi de ce savant péruvien : « Ce morceau, de la plus parfaite conservation et du plus beau travail grec appartient à M. d'Avila, gentilhomme du Pérou, qui, guidé par l'amour de l'étude, a quitté sa patrie pour venir apprendre dans cette capitale les langues savantes de l'antiquité et les langues d'Europe, et qui a assez de force d'esprit pour n'employer son bien qu'à rassembler les morceaux les plus curieux dans tous les genres, et principalement ceux qui peuvent servir à la connoissance de l'histoire naturelle. » (Addition à l'article du tome V.)

DAYTON (Élie), brave ami de son pays, mort à Philadelphie en 1807, dans la 71e année de son âge, embrassa la profession militaire, et s'y signala par son courage et ses talens, qui le firent parvenir au grade de major général. Il fut un des plus ardens amis de la liberté de l'Amérique, et prit une part très-active dans la révolution.

DEANE (Silas), ministre des Etats-Unis à la cour de France, né à Gotron dans le Connecticut, gradué en 1758 au collége d'Yale; nommé membre du premier congrès en 1774; en 1776, il fut député en France comme agent politique et commercial. Il arriva cette même année à Paris, avec des instructions pour sonder les dispositions du cabinet de Versailles dans la querelle de l'Amérique et de la Grande-Bretagne; il devoit aussi solliciter des secours en munitions de guerre. Peu après il fut résolu en Amérique de nommer des ministres pour négocier avec les puissances étrangères; le docteur Franklin et M. Jefferson furent adjoints à M. Deane en France; mais M. Jefferson refusa la commission : M. Arthur Lée, qui étoit alors à Londres, fut nommé à sa place. Il faut remarquer que les délégués du Connecticut ne votèrent pas pour M. Deane. En décembre suivant, les trois commissaires se trouvèrent réunis à Paris. M. Deane, malgré leur assistance pour le traité avec sa majesté, ne répondit pas à tout ce qu'on avoit attendu de lui; le congrès fut obligé de le rappeler, et M. John Adams fut envoyé à sa place. Deane quitta Paris en 1778. A son retour, le congrès lui demanda un compte de ses opérations, et il paroît qu'il ne se disculpa pas entièrement du soupçon d'avoir mal employé les fonds qui lui étoient confiés. Il éluda un jugement, en alléguant que ses papiers étoient en Europe. Pour détourner l'attention, il répandit dans le public un *écrit* dans lequel il exposoit, non sa

conduite dans les négociations ; mais celle des membres du congrès eux-mêmes avec lui. En 1784 il publia une *adresse* aux citoyens des Etats-Unis, dans laquelle il se plaignoit du traitement qu'il avoit éprouvé. Peu après il revint en Europe ; et enfin, après avoir perdu toute sa fortune, il arriva à Deal en Angleterre, dans l'état le plus déplorable.

DELARBRE (Antoine), docteur en médecine, ci-devant membre de la société des sciences, arts et belles lettres de Clermont Ferrand, de l'académie de Dijon, correspondant des sociétés de médecine et d'agriculture de Paris, précédemment curé de l'église cathédrale de Clermont-Ferrand, ancien professeur de botanique et directeur du jardin des plantes de cette ville où il naquit le 15 janvier 1724, est mort au commencement de ce siècle. Les ouvrages qu'il a publiés et qui sont en grand nombre, sont : I. *Dissertation sur l'arcade et le mur formés par les eaux minérales de saint Alyre*, dans un des faubourgs de Clermont, imprimée dans cette ville, 1768 ; in 8°. II. *Dissertation sur le serein de la ville de Clermont-Ferrand et des environs*, lu dans l'assemblée des sciences, arts et belles-lettres de cette ville, le 25 août 1771, in-8°. III. *Discours sur l'utilité et la nécessité d'un Jardin botanique à Clermont-Ferrand*, prononcé le 9 août 1781, dans la séance tenue par la société des sciences, arts et belles-lettres de cette ville, in-8°. IV. *Essais Zoologiques*, ou *histoire naturelle des animaux sauvages, quadrupèdes, et des oiseaux indigènes ; de ceux qui ne sont que passagers ou qui paroissent rarement, et des poissons et amphibies, observés dans la ci-devant province d'Auvergne ;* Clermont-Ferrand, 1797, in-8°. V. *Flore d'Auvergne*, ou *Recueil des plantes de cette province ;* Clermont-Ferrand, 1797, in-8°. La préface contient l'exposition de la méthode de l'illustre Tournefort, de celles des ouvrages Linnée, de Durande, professeur à Dijon, et de celle du professeur de Jussieu. L'ouvrage est terminé par un récit des propriétés médicinales des plantes de cette province, extrait des leçons et dictées de Bernard de Jussieu. On y a inséré la description du lac de Pavin, dans les environs de la ville de Bresse, au voisinage du Mont d'Or. Ce lac, est un des plus beaux de la France, il mérite d'être observé par les naturalistes. VI. *Flore de la ci-devant Auvergne*, *ou recueil des plantes observées sur les montagnes du Puy-de-dôme, du Mont d'or, du Cantal*, etc. ; 2ᵉ édition augmentée de plusieurs genres et espèces ; avec les caractères, la description, la durée : le temps de la floraison et de la maturation des fruits, la station, etc. ; toutes les phrases des auteurs présentées en latin traduites en françois, pour l'utilité des élèves, en 2 vol. in-8°. Riom, 1801. Outre les ouvrages ci-dessus, les Mémoires de la société de Médecine de Paris contiennent ceux qui suivent : 1° *Essai topographique de la paroisse de Royac*, dont l'auteur étoit curé, 15 février 1785. 2° *Essai topographique de Clermont-Ferrand et de quelques autres endroits de la Limagne d'Auvergne*, 1787. 3° *Essais topographiques et d'histoire naturelle du Mont-d'or et des environs*, 30 août 1785.

DEMANET, curé en Afrique, mort depuis quelques années, est

auteur d'une *histoire de l'Afrique Française*, 1767, 2 vol. in-12, et d'un *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12.

DEMERLE, évêque de Bethsaïde, ancien suffragant de l'archevêché de Cologne ; mourut à Cologne le 4 janvier 1810 dans la 78e année de son âge. Ce prélat respectable par ses vertus et connu par son amour pour les sciences et les arts, laissa une collection complète et rare des monnoies frappées tant au coin de la ville de Cologne qu'à celui de l'électorat et de ses dépendances ; il possédoit aussi une belle collection de tableaux.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Marie-Eléonore), naquit à Paris le 28 avril 1749, d'une famille ancienne et distinguée. Des inclinations heureuses présagèrent dès son enfance les qualités qui devoient un jour le rendre utile et cher à ses semblables. Après avoit fait d'une manière brillante ses études à l'université de Paris, le jeune Desbois entra au séminaire de Saint-Sulpice, fit des progrès rapides dans l'étude de la théologie, prit le bonnet de docteur et fut reçu membre de la maison de société de Sorbonne. Plusieurs prélats surent apprécier les talens du nouveau docteur et voulurent se l'attacher. Crussol d'Amboise, évêque de La Rochelle, ayant obtenu la préférence, le nomma grand-vicaire et official de son diocèse. Peu de temps après il fut reçu membre de l'académie de la même ville dont il devint le chancelier. Quelques années s'écoulèrent à peine et la cure de Saint-André-des-Arcs à Paris devint vacante. La faculté de médecine qui nommoit à cette place importante, jetta les yeux sur le grand-vicaire de La Rochelle et le choisit pour la remplir. Desbois de Rochefort, honoré d'un tel suffrage renonça sans balancer à la perspective attrayante que lui offroit son premier emploi, se rendit de suite à Paris, prit possession de sa cure, et fit bientôt connoître, dans toute leur étendue, les vertus éminemment pastorales dont il étoit rempli. Il étoit au milieu de sa paroisse comme un père au sein de sa nombreuse famille. Le grand nombre des indigens ne l'effrayoit pas. Son activité étoit sans bornes ; sa prévoyance s'étendoit à tout ; le nom et la demeure de tous les pauvres lui étoient connus ; ses abondantes aumônes arrivoient par-tout. Dans les hyvers rigoureux de 1784 et de 1788, indépendamment des secours à domicile, il convertit en chauffoirs publics les appartemens de son presbytère, étendit même cette mesure à plusieurs autres maisons dans le voisinage de son église. Pendant toute la durée du froid, ces asyles étoient ouverts jour et nuit aux pauvres et aux ouvriers sans occupation, auxquels il distribuoit lui-même du pain et de la soupe. Son argenterie, ses bijoux, sa bibliothèque, ses meubles les plus précieux furent vendus pour faire face à cette dépense. Après avoir distribué les vêtemens qui composoient sa garde-robe, il donna jusqu'à ceux de ses domestiques, après leur avoir promis de les remplacer dans des temps plus heureux. L'exercice de son ministère ne le conduisit jamais dans les hôpitaux sans examiner avec une attention scrupuleuse ces asyles de l'humanité souffrante, et sans noter les abus dont leur régime est infecté. Des Mémoires dans lesquels ce

pasteur censure tout ce qui lui paraît défectueux, furent mis sous les yeux du gouvernement et publiés par la voix des journaux. L'article hôpital de l'*Encyclopédie par ordre de matières*, fut composé avec les matériaux qu'il fournit, et la plupart des réformes qu'il proposa s'opérèrent. Les lieux consacrés à la sépulture des fidèles offroient à son zèle et à ses lumières des abus d'un autre genre à combattre et à détruire. Les cimetières se trouvoient encore dans l'intérieur de Paris; on enterroit même dans les églises. La vanité des premières classes de la société, et les revenus considérables que ce dangereux usage procuroit aux fabriques et au clergé, formoient un grand obstacle à sa suppression; mais à ses yeux ce furent des motifs de plus pour l'attaquer de front. Il trouva de la satisfaction à combattre plusieurs vices à la fois, et prouva sans peine que ni la vanité des grands, ni un vil intérêt, ni même le respect dû aux morts ne doivent jamais compromettre la santé des vivans. Il sollicita et obtint la défense d'enterrer dans les églises; provoqua le transport de tous les cimetières hors des murs de Paris; et fournit à l'Encyclopédie l'article *Cimetière*. Vers la même époque, le gouvernement satisfait de son zèle et des vues de ce charitable pasteur, le chargea de passer en Angleterre afin d'y visiter les établissemens de bienfaisance et d'y recueillir tout ce qu'il trouveroit de bon en ce genre. Ce fut sous le ministère de N. Necker qu'il s'acquitta de cette honorable mission. En s'occupant ainsi d'améliorer le sort de tous les pauvres malades de la capitale, Desbois ne retranchoit rien de l'affection particulière qu'il portoit à ceux de sa paroisse, et il fonda pour eux, de ses propres deniers, un hospice où ils reçoivent encore aujourd'hui les soins et les secours qu'exige leur état. En 1791, le curé de Saint-André fut nommé évêque d'Amiens et sacré à Paris le 3 avril de la même année. Dans des temps plus heureux le roi l'avoit lui-même désigné pour remplir un des siéges de son royaume. Desbois en fut informé, et ce fut une raison de plus pour lui de ne jamais se montrer dans les antichambres du ministre de la feuille des bénéfices; mais s'il ne mit aucun empressement à profiter de la faveur du prince dans un temps où les honneurs et les richesses étoient le partage de l'épiscopat, il se fit un devoir de l'accepter à une époque où il n'offroit plus que des travaux à entreprendre, que des dangers à courir. Placé à la tête de son diocèse, il s'y montra comme un ange de paix. Sentinelle vigilante, il y combattit avec son courage ordinaire les ennemis de la religion et de l'état, et s'y montra le défenseur intrépide des maximes de l'Eglise gallicane contre les prétentions de l'ultramontanisme. C'est ainsi que Desbois faisait alors l'application des principes dont il s'étoit nourri dans sa jeunesse. On l'avoit vu étudier Arnaud et Bossuet, même sur les bancs du séminaire de Saint-Sulpice. Cette conduite le rendit cher à son diocèse, et en 1792, le département de la Somme le nomma député au corps législatif. De retour dans son diocèse il s'y conduisit de manière à mériter les honneurs de la prison, et après avoir passé 22 mois dans les cachots de la terreur, il en sortit presque aveugle, se rendit à Paris, y prit de concert avec plusieurs de ses col-

lègues échappés comme lui au naufrage, toutes les mesures propres à assurer dans des temps aussi malheureux le rétablissement des autels. A cette désastreuse époque, les presses de la capitale étoient interdites à tous les écrits qu'on vouloit publier en faveur de la religion. L'évêque d'Amiens consacra le reste de sa fortune à l'établissement d'une imprimerie uniquement destinée à ces sortes d'ouvrages, et, tandis qu'on effaçoit les signes religieux jusques sur le frontispice des églises, il faisoit courageusement inscrire sur la porte de sa maison : *imprimerie, librairie chrétienne*, publioit le Prospectus des *Annales de la religion*, et sa demeure devenoit l'asyle de quiconque avoit le courage de se déclarer en faveur d'une cause aussi sainte. Ce fut dans cette réunion d'amis de la religion et de l'état qu'on rédigea les deux *Lettres encycliques*, imprimées à Paris l'an 2 de la république, in-8°, qu'on prépara la réunion des conciles nationaux de 1797 et de 1801, aux travaux desquels l'évêque d'Amiens prit une part très-active. Aux yeux de certains prélats, ses occupations et ses infirmités habituelles auroient pu paroître une cause ou tout au moins un prétexte légitime, pour vivre loin de leur diocèse. Desbois en jugea différemment. Il se rendit plusieurs fois dans le sien, d'abord pour y travailler à la réorganisation du culte, et ensuite pour y tenir son synode. Ce fut dans la premiere de ses occasions qu'il publia ce *mandement*, commençant par ces mots : «Vous connoissez l'affliction dans laquelle nous sommes ; Jérusalem est déserte ; ses portes ont été la proie des flammes, venez, relevons les murs de Jérusalem et ne soyez plus l'opprobre des nations. » Esdr. 2. c. 11. v. 17. Quelque temps avant la publication du Concordat de 1801, l'évêque d'Amiens donna sa démission et résolut de passer le reste de ses jours dans la retraite au sein d'un petit nombre d'amis dont il faisoit les délices. Ses infirmités prenoient de jour en jour un caractère plus alarmant ; il songea donc à se préparer à la mort et fit son testament. Celui qui avoit été toute sa vie le père des pauvres, voulut encore leur laisser en mourant un nouveau gage de sa tendresse, en constituant à leur profit une rente de 300 francs par an, payable entre les mains des administrateurs de l'hospice établi par lui pour les pauvres malades de son ancienne paroisse de Saint-André-des-Arcs. Son testament offre encore un témoignage de sa foi et de sa confiance dans les prières de l'Eglise, par la fondation d'un annuel de 365 messes par an, à perpétuité dans l'église de Saint-Severin pour le repos de son ame. Il fut enlevé à ses amis, à l'Eglise et aux lettres, le 7 septembre 1807, dans la 58e année de son âge. Outre plusieurs articles de l'*Encyclopédie par ordre de matières*. Il eut une part très-active aux Annales de la religion, ou Mémoires pour servir à l'histoire du 18e siècle, par une société d'amis de la religion et de la patrie, société dont il fut le fondateur et le chef, Paris, 18 vol. in-8°. III. Plusieurs *Lettres pastorales et Mandemens*, in-4°, Amiens, 1791, an 3 de la république, etc. IV. *Actes du synode du diocèse d'Amiens*, in-8°, Paris, 1800. On retrouve dans ces divers ouvrages les excellens principes dont Desbois fit toujours profession ; il s'y montre tantôt théologien profond, tantôt

homme de lettres distingué et toujours ami de la religion, de l'Eglise et de l'état. (*Addition à l'article Desbois*, *tome V.*)

DESCAMPS (Jean-Baptiste), né à Dunkerque en 1714, reçut les premières leçons de dessin de son oncle Louis de Cuyper, paysagiste très-estimé. Ses progrès furent si rapides, qu'étant, pour ainsi dire, encore enfant, il obtint un prix de peinture dans l'école d'Anvers. De retour à Dunkerque, il fréquenta celle de cette ville, dirigée par Bernard, dessinateur et coloriste distingué. Au bout de dix-huit mois, on vit paroître du jeune artiste, un tableau représentant la grande place de Dunkerque. On admira l'art avec lequel il étoit parvenu à groupper un si grand nombre de figures ayant toutes une action différente, un théâtre de charlatans entouré d'une foule de spectateurs, fixa surtout avec intérêt l'œil de l'amateur. En 1737, Descamps vint à Paris, y peignit une *Guinguette flamande* et, pour pendant, *une fête de village*. Ces productions le firent distinguer de Dulin, peintre du roi et professeur de l'académie, qui étant chargé des tableaux relatifs au sacre de Louis XV, associa Descamps à ce travail. Cette tâche finie, il se disposoit d'après les sollicitations de Carles Vanloo, à aller rejoindre en Angleterre Jean-Baptiste, frère de ce peintre célèbre, qui accablé d'ouvrages, desiroit un artiste capable de bien traiter les mains, les draperies et les autres accessoires de ses tableaux; mais en passant par Rouen, M. de Cideville conseiller au parlement, l'ami des Voltaire et amateur éclairé des arts, instruit de l'arrivée de l'artiste, le visita et parvint à le fixer dans cette ville. Il y avoit à peine fixé son domicile, qu'il fit pour la famille de Cany, quatre grands tableaux très-estimés, représentant les faits mémorables des ancêtres de cette maison. Bientôt le nombre de ses élèves fut si considérable que le vaste local qu'il s'étoit procuré ne pouvoit les contenir. L'académie dont il étoit membre, secondé par quelques amis des arts, fondèrent par une délibération de l'Hôtel-de-Ville, des prix de 200 fr. pour l'école de Descamps. Lors du voyage de Louis XV au Hâvre en 1749, ce peintre habile représenta en six dessins, gravés par J. Ph. le Bas, les circonstances de l'arrivée et du séjour du roi dans ce port. Au milieu des soins qu'exigeoit son école, Descamps rassembloit les matériaux d'un ouvrage intitulé: *Vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, qu'il publia en quatre volumes in-8°, et que virent avec un plaisir égal les artistes, les amateurs et le public. On y remarque que l'auteur n'est point seulement un biographe intéressant par le choix des faits et la manière variée de les rendre, mais que c'est un artiste profond; capable de piquer la curiosité, et d'instruire à la fois, le peintre et le connoisseur. Descamps est encore auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, in-8°, et de divers mémoires lus à la société d'agriculture dont il étoit membre. I. *Façon de faire la brique*. II. *Mémoires sur l'usage des fascines*. III. *Mémoire sur l'entretien des grandes routes*. IV. *Sur les chemins de traverse*. V. *Pour les pauvres enfans et ceux qui ont été exposés*. VI. Mémoire sur cette question : *quels sont les moyens les plus propres à diminuer en Berry les frais de la*

moisson? Ce fut d'après les plans de cet homme tout à la fois, dessinateur, peintre, sculpteur, graveur, anatomiste, etc., que Paul Slodts, sculpteur du roi, éxécuta l'obélisque et les figures qui décorent le méridien de la bourse à Rouen, qu'il y éleva la fontaine de la pucelle, et fit les deux anges adorateurs qu'on voyoit au maître autel de l'abbaye de Saint-Ouen. On cite avec beaucoup d'éloges cinq *tableaux* allégoriques, dont les habitans de Dunkerque chargèrent leur compatriote. Ces tableaux qui ornent la chambre du commerce de cette ville, forment l'histoire des divers évènemens qui l'ont fait passer successivement entre les mains de trois puissances. Descamps, autant estimé par ses talens que par ses vertus sociales, obtint pour la ville de Rouen, l'établissement d'une école gratuite de dessin, peinture, sculpture, gravure dont il fut nommé directeur et seul professeur, avec une pension honnête que le roi doubla dans la suite. C'est de cette école que sont sortis nombre d'artistes célèbres dans tous les genres, et membres de l'académie de Paris, tels que La Vallée-Poussin; Léguillon; Deshayes surnommé Le Romain; Thierce; Robert Strange, graveur du roi; Malhorty, inspecteur des professeurs de l'école gratuite de dessin à Paris. MM. Le Barbier; Houel; Le Moine; Descamps, fils de ce professeur; conservateur du Muséum a Rouen; Le Monnier, directeur de la manufacture des Gobelins, et enfin Bernardin de Saint Pierre, sçavant ingénieur et littérateur très-distingué. En 1768, l'académie française ayant proposé un prix à l'auteur qui présenteroit le meilleur discours sur l'utilité des écoles gratuites de dessin en faveur des métiers, Descamps concourut, triompha; et son ouvrage lu en séance publique par d'Alembert, fut couvert d'applaudissemens. Ce fut le 31 juillet 1791, que cet homme justement regretté, termina une vie aussi glorieuse pour lui, qu'utile à ses concitoyens.

I. DESESSARTS a composé, en 173-, I. une *Défense du sentiment des SS. Pères et des docteurs catholiques sur le retour d'Elie*; et, en 1740, la suite de cette *Défense*. Il publia, en 1739, l'*Examen du sentiment des SS. Pères et des anciens Juifs sur la durée des siècles*, où l'on traite de la conversion des Juifs. Il prit aussi part aux disputes sur la confiance, et donna à ce sujet quelques écrits. II. Une *Dissertation* où l'on prouve que S. Paul n'envisage pas que le mariage puisse être rompu lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne. On ignore l'époque de sa mort.

II. DESESSARTS (Jean-Charles), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'institut de France, et de plusieurs sociétés savantes, naquit le 27 octobre 1729, a Bragelogne, dans le département de l'Aube. Orphelin de bonne-heure, et sans fortune, il étudia chez les jésuites à Tonnerre, et se fit remarquer par ses heureuses dispositions; jaloux d'acquérir des connoissances plus profondes, il vint à Paris, où il fit sa philosophie. Les jésuites tâchèrent de l'attirer dans leur ordre; mais il préféra jouir de son indépendance. Obligé de pourvoir à son existence par le fruit de son travail, il prit l'emploi de précepteur de mathématiques dans une grande maison, consacrant tous ses loisirs à l'étude de la médecine. Après quelques années d'un travail opiniâ-

tre, il se fit recevoir médecin à Reims, où les frais de réception étoient moins considérables qu'à Paris. Aussitôt après, il épousa une de ses cousines, et passa à Villers-Coterets, avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il publia son *Traité sur l'éducation corporelle des enfans en bas-âge*, 1760, in-8°.; l'un des ouvrages qui honorent le plus l'humanité, et dans lequel est retracé avec tant de force la vérité des principes établis par l'auteur d'Emile. Plusieurs *Mémoires sur des maladies épidémiques* achevèrent de lui mériter l'estime de la faculté de Paris, qui l'admit au nombre de ses membres. De retour dans la capitale, il continua de s'illustrer par des productions utiles. En 1775, il fut professeur de chimie, et doyen l'année suivante. Il commençoit à recueillir les fruits de sa réputation, lorsque les troubles de la révolution vinrent altérer sa tranquillité, et détruire la faculté dont il étoit l'un des plus fermes soutiens; mais il ne devoit pas être privé long-temps de cette honorable distinction. Dès l'établissement de l'institut, il fut désigné un des premiers membres, et accueilli avec attendrissement par cette société. Peu de temps après sa promotion, la mort d'une épouse chérie vint répandre sur ses dernières années une amertume qui faillit le conduire au tombeau; les secours de l'art, et les tendres soins de sa famille le rendirent à la science, qu'il devoit encore enrichir de nouveaux ouvrages. Depuis cette maladie, il donna, I. un *Discours sur les inhumations précipitées*. II. Un *Mémoire sur la musique*. III. Un petit *Traité sur le croup*; Paris, 1807, dans lequel la précision et la clarté laissoient peu de choses à désirer, pour le moment où il l'écrivoit. Le dernier ouvrage qu'il a mis au jour, est la collection de ses mémoires les plus intéressans, sous ce titre: V. *Recueil de Mémoires, de Discours académiques*; in-8°. Paris, 1811. Aussitôt après l'avoir publié, Désessarts fut surpris par une maladie dont il négligea de prévenir les suites, et mourut le 13 avril 1811, laissant un long souvenir de ses talens et de ses vertus à l'humanité dont il fut toujours le bienfaiteur. Outre les ouvrages dont nous avons parlé ci-dessus, il a donné une nouvelle édition des *Fundamenta materiæ medicæ*, de Cartheuser; Paris, 1769, 4 vol. in-12.

DESNOYERS (Etienne-Julien), ancien jésuite, né le 22 octobre 1722, et mort sur la fin du dix-huitième siècle, est connu par un ouvrage intitulé: *Le tableau de la nature*, Paris, 1760, in-8°.

DESPLACES (Laurent-Benoît), né à Rouen, vivoit dans le dix-huitième siècle. On a de lui, I. *Préservatif contre l'agromanie*, ou *L'Agriculture réduite à ses vrais principes*; 1762, in-12. L'auteur s'élève avec raison contre ces agriculteurs en chambre, dont les nouvelles méthodes et les nouveaux instrumens aratoires n'ont encore rien produit d'utile à la culture. II. *Histoire de l'agriculture ancienne*, extraite de l'Histoire naturelle de Pline; 1765, in-12.

DESROCHES (Marie-Jeanne Bougourd de), née à St.-Malo, en 1776, et morte en 1811, apprit la musique, l'art de parler et d'écrire correctement; elle est auteur de plusieurs Idylles charmantes, parmi lesquelles on distingue, I. *La jeune mère*. II. *Les*

pécheurs. III. *La rose*, etc. On a encore de cette dame un grand nombre de *pièces de vers* insérées dans l'Almanach des Muses, le Journal des Dames, etc.

DIAZ (Henri), nègre à qui tous les historiens accordent beaucoup de bravoure, d'esprit et de sagacité, devint d'esclave colonel d'un régiment qui porte encore son nom dans l'Amérique portugaise. Il joignit à l'habileté dans la tactique et aux ruses de guerre qui déconcertoient souvent les généraux hollandais, le courage le plus audacieux. Dans une bataille ou il faillit être accablé par le nombre, il s'élance au milieu de son régiment qui paroissoit foiblir, en criant; sont-ce là les vaillans compagnons de Henri Diaz ! Ce discours eut tout son effet, Henri Diaz force Arécise à capituler, Fernambouc à se rendre et détruit entièrement l'armée batave. Au milieu de ses exploits, en 1645, une balle lui perça la main gauche. Pour s'épargner les longueurs d'un pansement, il la fit couper en disant que chaque doigt de la droite lui vaudra une main pour combattre. L'histoire ne nous dit pas où, quand et comment mourut ce général. Ceux qui désireront des détails plus étendus sur ce célèbre Africain, peuvent consulter la *littérature des Nègres*, par M. l'évêque de Blois.

I. DICKINSON (Jonathas), premier président du collége de New-Jersey, gradué en 1706, au collége d'Yale, fut établi un ou deux ans après, ministre de l'église presbytérienne d'Elizabeth-Town. Il fut la gloire de cette église pendant quarante ans; comme littérateur, il rendit de grands services. Le collége n'avoit jamais joui jusques-là de ses privilèges, ils furent augmentés par le gouverneur Belcher en 1746; et Dickinson nommé président; l'établissement fut transporté à Elizabeth-Town. Mais le respectable président ne jouit pas longtemps de son ouvrage; il mourut en 1747 dans la soixantième année de son âge. Il étoit très-lié avec David Brainerd, et ne mourut que deux jours avant lui. Dickinson, homme d'un savoir profond, et de talens distingués, fut un très-célèbre prédicateur. Ses successeurs dans son collége sont les hommes de la plus haute réputation de ce pays, les Burr, les Edwards, les Davies, les Finley et enfin Wishertpoon; il avoit un jugement sur, un amour aussi désintéressé que sincère de la vérité; un talent naturel pour la controverse, et l'art de maîtriser ses passions. Ses ouvrages sont très-nombreux; il a publié; l'*Equité du christianisme*, en 4 sermons, Boston, 1732. *La véritable doctrine de l'Ecriture*; etc., en cinq discours, en réponse à M. Whitby; 1741. *La nature et la régénération de Waterland; contre le livre de la régénération du baptême*, 1743. Tous les ouvrages ci-dessus ont été réimprimés à Edimbourg, in-8°, 1793. *Défense de l'ordination presbytérienne*, en réponse à un pamphlet intitulé, *Preuve modeste*, etc., 1724. *Vanité des institutions humaines dans l'adoration de Dieu;* discours prononcé en 1736. *Deux défenses de ce discours. Lettres familières sur différents sujets religieux*, 1745. *Un livre en faveur du baptême des enfans*, 1746. *Défense de la souveraineté de Dieu. Seconde défense contre Jean Beach;* à la quelle il a joint des réflexions sur la défense par Johnson de la lettre d'Aristocles, 1743. *Récit de la délivrance*

de Robert Barrow naufragé chez les cannibales de la Floride.

II. DICKINSON (Jean), écrivain politique très-distingué, fils de Samuel Dickinson, écuyer, fut membre de l'assemblée de Pensylvanie en 1764, et du congrès général en 1765. En novembre 1767, il commença à publier ses célèbres lettres contre les actes du parlement d'Angleterre établissant des droits sur les papiers, les verres etc.; il y soutient les libertés de son pays, et cet écrit a beaucoup contribué à la révolution en Amérique. En 1774, Dickinson étoit membre du premier congrès. C'étoit lui qui avoit composé la pétition au roi qui fut adoptée dans ce temps, et qui a toujours été regardée comme un modèle d'éloquence. En 1776, il prit ouvertement le parti de l'opposition, en faisant valoir les principes de la déclaration de l'indépendance, quand cette motion fut débattue au congrès. Jean Adams, qui vouloit la rupture avec l'Angleterre, répondit à ses écrits et la part que Dickinson prit dans ces débats le fit rappeler du congrès. Ses commettans n'approuvant pas ses vues politiques, il s'absenta plusieurs années. Enfin voyant que ses concitoyens étoient determinés dans leur systême d'indépendance, il l'adopta aussi, et devint un des membres les plus ardens à le soutenir au congrès en 1780. En 1782 jusqu'en 1785, il fut président de Pensylvanie; le docteur Franklin lui succéda. Dickinson mourut en 1788, dans une âge avancé. Cet homme vraiment estimable a rempli avec distinction toutes les places qui lui ont été confiées. Il avoit une éloquence naturelle, de l'urbanité, et une bonté, qui firent de lui les délices et l'ornement de la société. Les infirmités de la vieillesse l'avoient détaché long-temps avant sa mort du tourbillon du monde. Mais, dans sa retraite, son patriotisme ne s'affoiblit pas. Le bien de son pays fut toujours l'objet de tous ses vœux. Une lettre de lui à l'honorable Jacques Warren écuyer, datée de 1785, donne lieu de croire qu'il avoit été membre de la société des amis de la liberté. Il a publié un *Discours* prononcé à la chambre de l'assemblée de Pensylvanie 1764. *Une réplique à un Discours de Joseph Galloway* 1765. *Considérations sur les derniers réglemens concernant les colonies* 1765. *Lettres d'un fermier de Pensylvanie aux habitans des colonies de* 1767 à 1768. Ses écrits politiques ont été recueillis et publiés en deux vol. in-8°, 1801.

III. DICKINSON (Philemon), brave officier dans la guerre de la révolution, mort à Trenton dans son château en 1809, dans la 69e année de son âge, prit très-jeune une part active dans la lutte contre la Grande-Bretagne, et exposa sa vie et une immense fortune pour établir son indépendance. Après s'être distingué à la mémorable bataille de Monmouth, il fut membre du congrès. Dickinson a eu le grade de général et l'a honoré par l'habileté et le courage avec lesquels il a exécuté toutes les opérations dont il fut chargé. Il a passé dans la retraite les quinze dernières années de sa vie.

DICQUEMARE (Jacques-François), membre de plusieurs académies, né au Hâvre le 7 mars 1733, a publié: I. *Idée générale de l'Astronomie*, ouvrage à la portée de tout le monde, 1769, in-8°. Il en a paru une

nouvelle édition sous le titre : *La Connaissance de l'Astronomie, rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*, 1771-79, in-8°. II. *Index géographique*. 1769, in-8°. III. *Nouvelle description du Cosmoplane*, 1769, in-8°, et in-12. IV. Beaucoup d'*Observations astronomiques et physiques* dans les journaux. V. Plusieurs *Cartes géographiques*. Dicquemare est mort au commencement du 19ᵉ siècle.

DIGARD DE KERGUETTE (Jean), ancien ingénieur, correspondant de l'académie de marine, puis professeur de mathématiques à Rochefort, et ensuite à Orléans, né à Paris le 2 janvier 1717, et mort au commencement de ce siècle, a publié : I. *Ode sur les campagnes du roi*, 1745. II. *Mémoires et aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde*, 1750, 2 vol. in-12. Ce roman, qui péche par l'intérêt, est depuis long-temps oublié. III. *Discours sur la facilité et l'utilité des mathématiques*, 1752, in-4°. IV. *Actes publics de l'Ecole de marine au Croisic*, 1757, in-4°. V. *Observations sur la marine et sur le commerce*, 1760, in-4°. VI. *L'Humanité récompensée par l'Amour*, traduction de l'espagnol, 1760, in-12. VIII. *Cours de Navigation*, 1762. in-4°. IX. *Nouvelle Pratique abrégée du pilotage*, 1784, in-12. X. *Méridienne de Rochefort*, 1774, in-4°. XI. *Mémoire et plan du cours de la Charente*. XII. *Le Trident*, poème, 1781. XIII. Quatre *Mémoires* dans les journaux.

DODD (N...), prêtre catholique anglais, très-injustement oublié dans presque tout les dictionnaires, est auteur anonyme d'une histoire ecclésiastique de son pays, qui embrasse presque en entier les 16ᵉ et 17ᵉ siècle. Il a pour titre, *The church histori off england from the year* 1500, *to the year* 1688, *Chieffy With regard to catholicks, etc.*, 3 vol. in-fol. *Brussels*, 1737-1742. Cet ouvrage rare est extrêmement curieux.

DOMBAY (François de), d'origine hongroise, né en 1758, et mort à Vienne le 21 décembre 1810, fit ses premières études à l'académie orientale de cette ville, où il s'appliqua principalement à l'étude de la langue arabe. En 1783, on l'envoya à Maroc, et ensuite à Madrid, où il épousa une espagnole de la famille Alvarez. Il fut appelé, comme interprète des frontières, à Agram, et en 1792 il retourna à Vienne, où il obtint la place d'interprète des langues orientales, avec le titre de conseiller de l'empereur. On a de lui sept ouvrages très-estimés sur les langues orientales, dont les deux derniers sont une *Grammaticæ linguæ persicæ*, in-4°., 1804, et les *Maximes et Sentences d'Ebn Madin, de Fez*. Vienne, 1805, in-8°. Depuis cette époque, ses occupations l'empêchèrent de continuer ses recherches littéraires.

DOMERGUE (Urbain), professeur de grammaire générale pour les écoles centrales, à Paris, et membre de l'institut pour la grammaire, né au Beaune, en Provence, en 1765, est auteur des ouvrages suivans, I. *Eléazar*, poème; 1777, in-8°. II. La *Grammaire française simplifiée*, Paris, 1778, nouv. édit., 1782. III. La *Prononciation française, déterminée par des signes invariables*, 1796, in-8°. IV. *Journal de la langue française*, 1796, in-8°. Ce grammairien est tombé dans le ridicule, en employant dans

l'explication des règles une métaphysique obscure, insignifiante ou inutile. V. La *Traduction* en vers des *Eglogues* de Virgile, suivie de 150 distiques moraux de divers auteurs, et de quelques Odes d'Horace. VI. *Traité complet de la Proposition grammaticale*, etc. Domergue a présidé à la dernière édition du dictionnaire de l'académie, dans lequel il a introduit beaucoup de mots révolutionnaires, avec les définitions les plus bisarres. En 1805, il avoit formé un établissement plus bisarre encore, sous le nom de *Bureau de consultation pour la grammaire*; on y résolvoit les plus grandes difficultés pour 6 francs. Ce grammairien est mort à Paris le 28 mai 1810.

DONELLA SANVITALI. (*Voy.* Torelli-Donella.)

DORANGE, poète français, mort à la fleur de ses ans, en 1811, est auteur d'une *Traduction des Bucoliques*, ouvrage qui annonce la sagesse du goût de son auteur. Comme la langue du Tasse lui étoit familière, il résolut d'en faire une traduction; mais la mort l'empêcha de la terminer. Il se livra principalement à l'étude des poètes lyriques; de brillans essais dans ce genre lui méritèrent les suffrages du premier poète de ce siècle, et lui promettoient celui du public. Sa muse a consacré, aux exploits de S. M. l'Empereur, des chants que le goût n'approuve pas moins que le sentiment. Sa force, éteinte depuis trois mois par de continuelles souffrances, s'est ranimée pour la poésie à ses derniers momens; il a dicté d'une voix mourante ses *Adieux à la vie*, dont nous transcrirons les deux strophes suivantes :

Ma jeunesse fut mensongère,
On crut la voir naître et fleurir;
Mais, comme la plante étrangère,
On la voit naître et se flétrir.
Sur ma paupière défaillante,
De l'inspiration brillante
Ne descendent plus les rayons;
On juge mes foibles prémices.
Ne jugez pas..... d'autres esquisses
Attendoient encor mes crayons.

Consolateurs de ma retraite,
Nobles écrits, livres charmans,
Ah! pour vous aussi je regrette
Une jeunesse de tourmens:
Mais voudrois-je qu'un art habile
Rendît à mon ombre débile
Ces ans qu'on traîne sans jouir?
Non, plutôt la mort dévorante
Que ces longs jours, flamme expirante
Toujours prête à s'évanouir.

DORVIGNY (N.), auteur dramatique, mort à Paris, dans une profonde misère, au mois de janvier 1812, est auteur d'un grand nombre de comédies, proverbes et parodies, dont plusieurs obtinrent un grand succès à l'époque où elles furent jouées. Les principales sont, I. *La Fête de l'Impromptu et le Bouquet de Saint-Louis*, comédie. II. *La Corbeille enchantée*, comédie en un acte, en prose. III. *La Fête du village*, ou *l'Intendant, comédien malgré lui*, comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes, 1775, in-8°., nouv. édit., 1784, in-8°. IV. *Roger Bontems et Javotte*, parodie en vaudevilles de l'opéra d'Orphée et d'Euridice, avec Moline, Paris, 1775, in-8°. V. *La Rage d'amour*, parodie de Roland, 1778, in-8°. VI. *Les Battus payent l'amende*, proverbe, comédie-parade, ou ce qu'on voudra, 1779, in-8°. Cette pièce eut un très-grand succès et un grand nombre de représentations. VII. *On fait ce qu'on*

peut, non pas ce qu'on veut, proverbe en 2 actes, Paris, in-8°. VIII. *Chacun son métier*, Amsterdam, 1780, in-8°. IX. *La Comédie à l'impromptu*, ou *les Dupes*, comédie en 1 acte et en prose, 1780, nouv. édit. sous le titre, *le Mariage par comédie*, ou *les Dupes*, 1789, in-8°. X. *Ni l'un ni l'autre*, comédie en 1 acte, 1780, in-8°. XI. *Oui et Non*, comédie en 1 acte, 1780, in-8°. XII. *L'Oncle envolé*, ou *les Dangers de la Physique*, comédie, 1788. XIII. *Les Instances de l'amour, de l'amitié et de la reconnoissance*, comédie. XIV. *Christophe le Rond*, comédie en 1 acte et en prose, 1782, in-8°. XV. *Le Tu et le Toi*, ou *Parfaite égalité*, comédie en 3 actes. XVI. *Le Corsaire provençal*. XVII. Tous les *Jocrisses*, etc. Cet auteur fécond ne manquoit pas de talens, et entendoit assez bien la coupe d'une pièce; mais la boisson, à laquelle il étoit adonné, nuisit à ses compositions, et accéléra sa mort.

DOUGHERTY (Michel), un des premiers planteurs de Georgie, remarquable par la durée de sa vie. Il mourut en 1808, âgé de 135 ans; la veille de sa mort il fit, à pied, deux milles.

DOUGLASS (Guillaume), médecin à Boston, né en Ecosse, passa en Amérique avant l'année 1720. En 1721 il remit entre les mains du docteur Cotton-Mather un volume de transactions philosophiques, qui contenoit une notice sur la manière dont on pratiquoit l'inoculation de la petite vérole à Constantinople, et ce bienfaisant ministre, aidé des soins du docteur Boylston, introduisit cette pratique à Boston. Le docteur Douglass s'y opposa fortement, et publia, contre l'inoculation, plusieurs Traités dans lesquels il fait de violens reproches aux ministres qui l'approuvent. Douglass fut un très-habile médecin; mais trop sujet aux préjugés. Il a donné une *Histoire des colonies américaines*, dont le style n'est pas la partie brillante: il manque aussi d'exactitude sur tous les points où ses préjugés pouvoient être heurtés, et l'on voit que c'est son foible de mesurer le mérite des hommes sur ses sentimens d'amitié ou de haine pour eux. Il y a dans le Massachussetts, où il étoit propriétaire et bienfaiteur, une ville qui porte son nom. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *L'inoculation de la petite vérole, telle qu'elle est pratiquée à Boston*, 1722; II. *Les abus et scandales de quelques pamphlets en faveur de l'Inoculation*, 1722, III. *Essai-pratique concernant la petite vérole, contenant l'histoire, etc.*, 1730, IV. *Histoire-pratique d'une nouvelle éruption de la fièvre miliaire, avec une angine ulcusculose, qui a régné à Boston en* 1735 *et* 1736; 1 vol. in-12, 1736.

I. DRAYTON (Guillaume-Henri), écrivain politique, qui a eu beaucoup d'influence, étoit né dans la Caroline méridionale, et fut le seul Américain, dans ce temps, revêtu de charges judiciaires royales. Il n'en fut pas moins favorable au parti de la liberté, et bientôt il fut nommé chef de justice par le choix de ses concitoyens. La mort le surprit à Philadelphie en 1779, dans la trente-septième année de son âge, tandis qu'il servoit son pays au congrès. En 1774 il publia un pamphlet adressé au congrès d'Amérique, signé *l'Homme libre*, dans lequel il exposoit les griefs des Améri-

cains, et faisoit valoir leurs droits. En 1776, il fit paroître les reproches au grand-jury, que Ramsay a publiés entièrement; et en 1778 et années suivantes, plusieurs autres *écrits*. Enfin il a composé une *Histoire de la Révolution d'Amérique* en trois gros volumes qu'il avoit intention de publier quand il mourut.

II. DRAYTON (Guillaume), juge à la cour fédérale pour le district de la Caroline méridionale, né dans cette province en 1747, fut nommé chef de justice dans la Floride orientale, au commencement de la révolution. Il devint suspect au gouverneur, qui le suspendit de ses fonctions. Cependant, étant allé en Angleterre, il y fut réintégré. Mais, peu après son retour en Amérique, on le nomma juge de la cour d'amirauté de la Caroline méridionale; et enfin, juge fédéral. Il mourut en 1790, dans la 58e année de son âge, regretté de tous ses concitoyens.

DRINKER (Edward), remarquable par la longue durée de sa vie, mourut en 1782, âgé de 102 ans. Drinker s'étoit marié quatre fois, et avoit eu dix-huit enfans, tous de sa première femme. Il avoit vu ratifier le premier traité entre la France et les États-Unis; il vit ratifier le dernier traité de Guillaume Penn avec les Indiens, et il fut sujet de sept princes couronnés.

DRUMMER (Jérémie), agent de Massachussetts en Angleterre, et savant distingué, né à Boston, étoit petit-fils de Richard Drummer, écuyer, l'un des principaux planteurs de Massachussetts, où il mourut. Jérémie gradué au collége d'Harvard en 1699, passa en Europe, et fut reçu docteur à l'université d'Utrecht. De retour en Amérique, il fut employé dans la diplomatie par la reine Anne et par le lord Bolyngbroke. Il mourut en 1739. Drummer a écrit presque tous ses ouvrages en latin. On a de lui: *Disputatio theologica de Christi ad inferos descensu*, etc; 1702; *De jure judæorum sabbati brevis disquisitio*, 4°, 1703; *Dissertatio theologico-philologica*, in-4°; 1703; *Disputatio philosophica inauguralis*, in-4°; 1703; *Défense des constitutions de la Nouvelle-Angleterre;* une *Lettre à un noble lord, concernant l'expédition du Canada.*

DUANE (Jacques), juge de la cour du district de New-Yorck, membre du premier congrès des États en 1774, fut nommé juge en 1789, et mourut en 1797. Il a écrit sur un procès célèbre.

DUBOS (N.), notaire et maire de Paris, mort dans cette ville en 1810, membre de la légion d'honneur, est auteur d'un *recueil* d'inscriptions latines et françaises, parmi lesquelles on en remarque beaucoup d'ingénieuses. M. Boulard lui a fait cette épitaphe:

Qui, victorini venerans vestigia ratis,
Ornare ardebat fontes, monumentaque versu,
Hunc, ut Santolium, subito mors abstulit ictu,
Extinctum Ædilem, Regina Lutetia, luge!
Lugete, o miseri! verum amisistis amicum.

DUCHESNE (D. Vincent), bénédictin de Saint-Vannes, et architecte, composa les dessins de quelques églises et monastères de son ordre; et il les fit exécuter. Il apprit à Louis XV à écrire en *trois heures de temps*, en lui faisant voir que toutes les lettres de notre alphabet consistent dans un C et un I. Il existe du

moins une estampe qui représente ce fait : on y voit le roi, assis dans un fauteuil, écrivant sur une table ; D. Duchesne à sa gauche, le précepteur de l'enfant, et madame de Vantadour à droite. Au bas de l'estampe, on lit les mots suivans, écrits de manière que les lettres capitales forment, en chiffres romains, l'année 1716 :

D. VInCent DVChesne près DU Roi.

Ces mots sont suivis de ces quatre vers :

En trois heures de temps le roi sait bien écrire
Par un secret nouveau que tout le monde admire ;
Et le seul dom Duchesne, enfant de Besançons.
Sut faire ce prodige en moins de six leçons.

I. DUDLEY (Thomas), gouverneur de Massachussetts, né à Northampton en Angleterre, en 1574, après avoir servi quelque temps dans les armées, son esprit fut frappé d'idées religieuses, et il s'attacha aux non-conformistes. En 1630, il fut député gouverneur, et devint l'un des fondateurs de la colonie. Dans les années 1634, 1640 et 1645, on le nomma gouverneur. Dudley mourut à Roxbury, en 1653, dans la 77e année de son âge, respecté comme un homme d'un jugement solide, d'une inflexible probité.

II. DUDLEY (Joseph), gouverneur de Massachussetts, fils du précédent, né en 1647, prit le parti des armes, et servit en 1675, dans la guerre des Indiens. En 1682, il fut envoyé en Angleterre en qualité d'agent de sa province. En 1686, nommé président de Massachussetts et de New-Hampshire. Mais, en 1689, il retourna en Angleterre, puis il revint en Amérique, où, après avoir rempli plusieurs charges, on le nomma gouverneur de Massachussetts. Il mourut en 1720, dans la 73e année de son âge. Dudley se fit respecter comme savant, comme théologien, comme philosophe et comme jurisconsulte.

III. DUDLEY (Paul), chef de justice de Massachussetts, gradué au collége d'Harvard en 1690, mort à Roxbury en 1751, a publié un *Essai sur la traite des esclaves, avec une application à l'Eglise de Rome.*

DUFAU (N.), médecin, correspondant de l'académie de Bordeaux, né au Mont-de-Marsan, département des Landes, et mort au commencement de ce siècle, a publié, I. *Essai sur les Eaux minérales de Dax ;* 1746, in-8°. II. *Remarques critiques sur la Dissertation touchant la rage*, de Sauvages ; 1750, in-12. III. *Observations sur les eaux thermales de Dax ;* 1759, in-12. IV. *Remarques sur le parallèle des eaux de Sedlitz et de Bouillon ;* 1779, in-12. V. Plusieurs *Mémoires* dans les journaux.

DUFFAUT (N....), savant et pieux doctrinaire, enseigna long-temps et avec succès dans les colléges de sa congrégation. Sa douceur le faisoit chérir de ses élèves. Voué en même temps au ministère ecclésiastique, il avoit un talent rare pour la direction des ames. Il est mort à Paris, en 1810. Quelques morceaux, qu'il a insérés dans les journaux, annoncent une plume bien exercée à écrire. Il a publié un *Essai d'un nouveau calendrier liturgique ;* in-8°. Paris, 1803, qui sera consulté avec fruit lorsqu'on s'occupera de rédiger une Liturgie gallicane.

DUFFIELD (George), ministre à Philadelphie, né en octobre 1732, fut d'abord prédicateur et ensuite s'établit dans la ville de Carlisle en Pensylvanie. Le synode l'ayant nommé missionnaire, il visita les frontières; et ensuite, il devint pasteur de la seconde église presbytérienne de Philadelphie. Son zèle étoit sans bornes, et il en fut victime, ne s'étant pas ménagé dans une maladie épidémique en 1790, il en mourut. Cet homme doué de talens supérieurs, et versé dans les langues anciennes, fut estimé comme savant, comme prédicateur, comme ami zélé de la liberté. Il a publié un récit de son voyage avec le docteur Beatty sur les frontières, et un sermon sur *le rétablissement de la paix.*

DUFIEU (Jean Ferapie), docteur en médecine, correspondant de la société royale des sciences de Montpellier, chirurgien au grand hôtel-dieu de Lyon, né à Tence petite ville du Velay, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Haute-Loire, étoit fils d'un capitaine d'infanterie, et fut envoyé de bonne heure au Puy, où il fit ses premières études au collége des jésuites. Entré dans la carrière de la médecine, et se consacrant plus particulièrement à la pratique de la chirurgie, il fut nommé chirurgien de l'hôtel-dieu de Lyon, exerça son art avec distinction dans cette grande ville jusqu'en 1769, époque à laquelle il mourut au mont-d'Or, dans le département du Puy-de-Dôme, où il s'étoit rendu pour faire usage des eaux minérales. Il n'étoit alors âgé que de 32 ans. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Manuel physique pour expliquer les phénomènes de la nature*, in-8°, Lyon. II. *Dictionnaire de chirurgie*, 2 vol. in-8°. III. *Traité de physiologie*, 2 vol. in-12, Lyon, 1763. Ce dernier écrit obtint les suffrages du célèbre Haller, et l'approbation de plusieurs médecins et chirurgiens de Lyon.

DULANEY (Daniel), célèbre conseiller du Maryland, résidoit à Annapolis, et mourut au commencement de la guerre de la révolution américaine. Il fut regardé comme un des hommes savans de son temps. Il a publié quelques écrits sur la querelle de l'Angleterre et de l'Amérique, sous le titre de *Considérations sur les propriétés et les taxes, etc., dans les colonies de l'Amérique-nord.*

DUMMER (Guillaume), lieutenant gouverneur de Massachussetts, reçut sa commission en 1716, précisément dans le temps que Shute fut nommé gouverneur. Au départ de Shute en 1723, Dummer fut chargé du gouvernement de la province, et y commanda en chef jusqu'à l'arrivée de Burnet en 1728. Il a été aussi commandant en chef dans l'intervalle de l'arrivée de Belcher. On ne parle qu'avec éloge de son administration. Il mourut en 1761, âgé de 82 ans. Dans les derniers temps de sa vie, il se confina dans une retraite où il se livra aux sciences et aux méditations religieuses. De nombreuses aumônes ont perpétué le souvenir de sa bienfaisance. Il a disposé en mourant d'une grande partie de ses biens pour des fondations pieuses et charitables. Enfin, il a fondé l'académie de Dummer à Newbury.

DUNI (Thadée), né en 1523 d'une famille noble, au bourg d'Ascona en Suisse, se fit rece-

voir docteur en médecine, et quitta sa patrie en 1555 pour se retirer à Zurich où il termina sa carrière au mois d'avril 1613. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la médecine, et divers traités de controverse, parmi lesquels on distingue : I. *De Antechristo*, in-4°. II. *De peregrinatione filiorum Israël in Ægypto*, Tiguri, 1599, in-4°. III. *Responsio apologetica ad calumnias Danielis Angelo Cratori*, Tiguri, 1603, 1 volume in-4°.

I. DURIVAL (Nicolas), secrétaire-greffier des conseils d'état et des finances, né à Commerci en 1723, devint subdélégué de l'intendant de Lorraine, et exerça la place de lieutenant-général de police à Nancy, et de chef du corps municipal de cette ville. Quoiqu'il fut moins connu comme homme de lettres, malgré ses nombreux et savans écrits, que comme homme public par la sagesse de son administration, la convention nationale, sur le rapport de son comité d'instruction publique, le décora du titre de savant de 1re classe. Durival jouit jusqu'à sa mort du traitement attaché à cette distinction. Ses principaux ouvrages sont, I. *Mémoires historiques sur la Lorraine et le Barrois*, 1 vol. in-8° ; ils sont estimés. II. *Introduction à la description de la Lorraine et du Barrois*, 1 vol. in-8°. III. *Description de la Lorraine et du Barrois*, 4 vol in-4°. Cet ouvrage peut être regardé comme un des meilleurs qui aient paru en ce genre ; c'est une véritable histoire de la Lorraine et du Barrois, depuis la plus haute antiquité, jusqu'à la mort du dernier duc, le feu roi de Pologne, Stanislas Ier. L'auteur, à chaque règne indique, avec autant de méthode que de précision, les révolutions, les mœurs et les événemens les plus remarquables ; il fait connoître les savans, les hommes de lettres, les artistes qui se sont le plus distingués et caractérise, en peu de mots, le moral de chaque souverain, tantôt par des réflexions, et tantôt par des anecdotes aussi piquantes que bien présentées. IV. *Dissertations sur la législation rurale*. V. *Considérations sur la plantation des routes de la Lorraine*, travail dont on doit la connoissance à M. Sonnini, rédacteur de la bibliothèque physico-économique, à qui Durival en avoit rémis le manuscrit, et dont il a enrichi sa feuille périodique, (n° 6, juin 1809). Deux autres *écrits* également solides et utiles, insérés dans le même journal, savoir : *Théorie de Léopold I, duc de Lorraine, pour la construction et l'entretien des grandes routes ;* (n° 10, octobre 1809) *; Comparaison des effets du régime actuel des chaussées, avec ceux qui résultent des procédés de la théorie de Léopold I*, (n° 11, novembre 1809). Durival mourut à Heillecourt, près Nancy, le 21 décembre 1795.

II. DURIVAL (Jean), frère du précédent, né à Saint-Aubin, departement de la Meuse, le 4 juillet 1725. Après avoir rempli avec distinction les fonctions de commissaire des guerres en Lorraine, fut appelé à l'emploi de premier secrétaire du département des affaires étrangères en France, le 5 mai 1766, par le duc de Choiseul. Durival fut chargé depuis, de la direction des fonds du ministère politique sous MM. de Vergennes et de Montmorin. Il étoit de l'académie des sciences et belles-lettres de Nan-

cy. En 1761, il publia un mémoire intitulé : *Essai sur l'infanterie française*, ouvrage estimé, qui allie au mérite d'un style correct, celui de la méthode et de la précision. Il est aussi l'auteur d'une notice sur le *Point d'honneur*; d'un autre qui a pour titre : *Détails militaires*, 2758, in-12, et de plusieurs *articles* fournis à l'Encyclopédie. Durival, résident en Hollande en qualité de ministre de France, travailla en 1777, à la traduction de *l'Histoire de Philippe II*, par Waslon, conjointement avec le comte de Mirabeau, qui alors étoit réfugié en ce pays. Durival mourut à Heillecourt, près de Nancy, le 14 février 1810.

III. DURIVAL (Claude), frère des précédens, né avec une complexion foible, fut secrétaire-greffier en chef des conseils du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. Son goût pour les expériences agricoles et l'économie rurale, lui fit écrire un *Traité de la culture de la vigne*, couronné par l'académie royale des sciences et des arts de Metz, le 25 août 1776. On a encore de lui quelques *ouvrages* sur les finances et les moyens de bien évaluer les propriétés foncières et leurs revenus: il est mort à Heillecourt le 2 mars 1805; il étoit né à Saint-Aubin, près Nancy, en 1728.

DURSTELER (Erhand), de Zurich, où il mourut en mars 1766, dans un âge très-avancé, étoit pasteur de Horgen. On a de lui, l'*Histoire des Bourgmestres de Zurich*, en 4 vol. in-fol.; les *Généalogies* de plusieurs familles nobles de la Suisse, et d'autres *ouvrages* très-estimés.

DUSSEK (Jean-Louis), célèbre compositeur de musique, né à Czaslau en Bohême en 1760, et mort à Paris en mars 1812, fit ses études à Prague et apprit en même temps la musique. A 19 ans, il passa à Bruxelles, et fut présenté à la princesse d'Orange. Il voyagea ensuite dans le nord de l'Europe, et se rendit à Hambourg où il profita des leçons du célèbre Bach; il partit ensuite pour Saint-Pétersbourg, et fut retenu par le prince Radziwill qui lui assura un sort avatageux. Quelque temps après, il vint à Paris; les troubles de la révolution l'obligèrent bientôt dequitter cette ville; il passa en Angleterre, et demeura à Londres jusqu'en 1800. A cette époque, il voulut revoir sa ville natale, où son père existoit encore; M. de Talleyrand, prince de Bénévent, l'attacha depuis à sa maison. Cet artiste a publié soixante-dix œuvres pour le piano, parmi lesquels on distingue le *Retour à Paris*, deux *Opéras anglais*, une *Messe solennelle*, composée à Prague, et *l'Oratorio de la résurrection*, en allemand, d'après les paroles de Klopstock. On lui doit aussi la meilleure *méthode* de piano pour les commençans. Outre la musique, Dussek cultivoit avec succès la littérature ancienne et moderne.

EATON (Théophile), premier gouverneur de la colonie de New-Haven, naquit à Stony-Stratford, au comté d'Oxford, où son père étoit ministre. Théophile fut d'abord destiné au commerce, et pendant plusieurs années agent du roi d'Angleterre à la cour de Danemarck. En 1637, il accompagna M. Davenport à la Nouvelle-Angleterre, et peu après son arrivée, il devint l'un des magistrats de Massachussetts. Enfin, en 1638, il devint l'un des fondateurs de New-Haven, et en fut réélu gouverneur tous les ans, jusqu'à sa mort en 1657, dans la 67e année de son âge ; la sagesse et l'intégrité de son administration lui méritèrent le respect de tout le monde, et la douceur de son caractère lui concilia l'amitié de tous ses voisins. Un monument élevé sur son tombeau aux frais publics, atteste l'estime dont il a joui.

ECKSTORM (Henri), ministre de Walkenried, né dans le 16e siècle, à Elbingerode, près de Blanckenbourg, ou, selon Reimann à Beuckenstein (*Benniconis-Saxo*) dans le comté de Hohenstein, est auteur ou plutôt traducteur du *Chronicon Walkenredense, sive catologus abbatum qui ab* 1127 *continuâ serie monasterio Walkenredæ præfuerunt in sæcula sex tributus*, Helmæstadii, 1617, in-4°, figures. On prétend que Jean Letzener, pasteur à Iber, dans la principauté de Grubenhagen, avoit composé cet ouvrage en allemand, qu'Eckstorm l'a traduit en latin après en avoir changé l'ordre, et l'a publié sous son nom, sans en avoir cité Letzener. C'est Jean-Henri Hoffman qui a découvert ce plagiat ; et Joach. Fred. Feller en a parlé dans ses *Monumenta varia edita*, Ienæ, 1714, in-4°, pag. 41.

EDLIBACH (Gérold), sénateur de Zurich, où il naquit en 1454, mort dans la même ville le 28 août 1530, a écrit en allemand l'*Histoire de la guerre entre les Suisses et le duc de Bourgogne*. Cette chronique est restée manuscrite ; Louis, son fils l'a considérablement augmentée.

I. EDWARDS (Timothée), premier ministre de Windsor, (Connecticut), fut gradué en 1794, au collége d'Harvard, et ordonné l'année suivante. Il mourut en 1758, après un ministère de 63 ans, dans la 89e année de son âge. Edwards a publié des *Sermons*.

II. EDWARDS (Jonathas), président du collége de l'union à Schenectady dans l'état de New-Yorck, fils de Jonathas Edwards; né en 1745, à Northampton, Massachussetts. (*Voyez* tom. VI, n° VII.) Dans son enfance une maladie, qui affecta ses yeux, l'empêcha d'apprendre à lire jusqu'à une époque assez avancée. Il n'y avoit à Stockbridge, où il étoit alors, qu'une école, commune aux enfans des blancs et des Indiens ; il y avoit même si peu des premiers, qu'il fut exposé à oublier l'anglais. La langue des Indiens lui devint si familière, que ceux-ci remarquè-

rent souvent qu'il parloit absolument comme eux. Il retint cette langue toute sa vie ; et il a publié plusieurs *Remarques*. Son père l'envoya, en 1755, à l'âge de 10 ans en mission chez les nations Aborigènes, pour qu'il apprit leur langue. La guerre ne lui permit pas de faire chez eux un long séjour ; et cependant il parvint à parler très-bien leur langue, et même à se concilier tellement leur affcetion, que quand ils virent leur habitation menacée par les Français, ils le portèrent sur leurs épaules à travers un pays sauvage, jusqu'à ce qu'ils l'eussent mis dans une place assez forte pour n'avoir rien à craindre de l'ennemi. Il prit ses degrés en 1765, au collége de New-Jersey, et s'appliqua ensuite à la théologie; puis il remplit plusieurs places, et devint successivement pasteur de plusieurs églises, et enfin, nommé en 1799 présid. du collége nouvellement établi à Sehenectady. Il y succéda au R. docteur Smith-Edwards, et mourut en 1801. Les événemens de sa vie et de celle de son père ont une singulière ressemblance. Il n'y en avoit pas moins dans les caractères de ces deux docteurs. Edwards a publié un ouvrage intitulé, *Strict examen du salut de tous les hommes*, en réponse à Chauncy : *Dissertation sur la liberté et la nécessité*: *Observations sur la langue des Indiens Mohekaneewou de Stockbridge*, communiquée à la société des arts et des sciences de Connecticut. *Courtes observations sur la doctrine du salut universel* ; et un nombre considérable de *Sermons*. C'est aussi lui qui a publié, des manuscrits de son père, l'*Histoire de l'œuvre de la Rédemption* : deux volumes de *Sermons*, et deux volumes d'*Observations*, sur des sujets de religion et de théologie très-importans.

EGUIARA (Jean-Joseph DE EGUIARA et EGUREN), né au Mexique, chanoine de la cathédrale de Mexico, professeur émérite de théologie à l'université de cette ville, dont il avoit été recteur, refusa l'évêché de Jucatan, soit par humilité, soit pour se livrer entièrement aux fonctions subordonnées du ministère ecclésiastique et à ses travaux littéraires. Il forma une vaste collection de livres, et publia sa *Bibliotheca mexicana*, in-fol., Mexici, 1775, ouvrage excessivement rare en Europe, et dont l'auteur de cet article n'a jamais pu voir que deux exemplaires du premier volume, l'un à Paris à la bibliothèque du corps législatif, l'autre à celle de Gottingue. Ce volume est peut-être le seul qui ait paru, et comme il ne contient que les articles *A*, *B*, *C*, on peut juger de l'étendue que devoit avoir l'ouvrage entier. C'est un dictionnaire historique des auteurs du Méxique, nés la plupart dans ce pays, les autres venus de diverses contrées, d'Espagne surtout, pour fixer leur séjour dans cette partie du nouveau monde. On peut reprocher à Eguiara, comme à plusieurs autres lexicographes espagnols, d'avoir suivi l'ordre alphabétique des noms de baptême, tandis que les auteurs sont en général plus connus par ceux de leur famille : à cela près il mérite beaucoup d'éloges. Son ouvrage, précédé d'une dissertation sur la littérature des anciens Mexicains, est rempli de recherches curieuses. A la biographie de chaque auteur, succède l'indication de ses ouvrages imprimés ou manuscrits, sur le mérite desquels à la vérité il ne

prononce pas : s'ils sont manuscrits, il indique les dépôts qui les conservent ; et parmi ces écrivains se trouvent quelque femmes, entre autres Marie-Anne Gonzalès, poète qui florissoit vers le milieu du siècle dernier. On voit que dès le seizième siècle on imprimoit à Mexico des ouvrages sur la chirurgie, les mathématiques, l'agriculture, les antiquités. Eguiara fait connoître une foule d'auteurs qui jusqu'ici n'ont pas trouvé dans nos dictionnaires une place à laquelle ils avoient droit. La plupart sont des ecclésiastiques ou séculiers ou réguliers ; beaucoup de leurs écrits ont pour objet la théologie, le droit canon, la morale ; il faut y joindre une multitude de grammaires, de glossaires, de dictionnaires des divers idiomes de l'Amérique méridionale et d'ouvrages de piété traduits dans ces diverses langues. Nous ignorons l'époque de la mort d'Eguiara, qui, lors de la publication de son premier volume, en 1755, étoit déjà professeur émérite.

EHINGER (Elias), religieux et bibliothécaire, a donné un Catalogue fort rare de la bibliothèque d'Augsbourg ; il a pour titre ; *Catalogus bibliothecæ amplissimæ augustanæ*, *etc.*, Augustæ Vindelicorum, 1633, in-folio, de 944 colonnes. On prétend que cet ouvrage n'a été imprimé qu'à cent exemplaires. Il est assez recherché. La bibliothèque publique d'Augsbourg a commencé à se former en 1337 par les soins de Xystus Betuleius. Jerôme Wolfius a publié en 1575 le premier Catalogue des MM. grecs de cette bibliothèque, in-4°. David Hoeschelius donna le second en 1595, in-4°. Antoine Reiserus est auteur d'un bon *Index manuscriptorum Bibliothecæ augustanæ*, *præmissus Historiæ et Librariæ* ibidem, 1675, in-4°. Georges Henischius avoit publié précédemment un catalogue des livres grecs et latins de la même bibliothèque, tant imprimés que manuscrits. Ce catalogue a paru en 1600, in-folio-registre. C'est ainsi qu'on peut appeler ce format, d'après les relieurs allemands ; ils entendent par là un volume qui a la hauteur d'un in-folio, et seulement la largeur d'un in-4°. ; dom Clément l'appelle *in-fol. dimidiato*.

EKKEHARD, dit l'ancien, doyen de Saint-Gall, mort en 677, étoit, dit-on, de la maison des nobles de Jonschweil. On a de lui quelques écrits, des *hymnes* et des *épigrammes*. On lui attribue encore *le Lydien Carloman*, où il censure la conduite et l'apostasie de Carloman, fils de Charles-le-Chauve. — On connoît encore deux moines de Saint-Gall, du même nom, l'un dit le jeune, mort en mai 1071, a continué l'*Histoire* de son monastère, commencée par Ratpert ; l'autre, dit *minimus*, a écrit, vers 1220, la *Vie de Notker-le-bègue*, religieux de Saint-Gall.

I. ELIOT (Jean), ministre de Roxbury, Massachussetts, vulgairement appelé l'apôtre des Indiens, né en Angleterre en 1604, étudia à l'Université de Cambridge. En 1631, il passa en Amérique, et prêcha à Boston. Eliot et Welde, ministres, s'opposèrent aux principes de Mistriss Hutchinson. Tous deux témoignerent contre elle dans son procès. En 1639, ils furent chargés, avec Richard Mather, de Dorchester, de faire une nouvelle traduction des *Psaumes*, qui fut imprimée l'année suivante ; elle a été revue

et corrigée par le président Dunster, et a eu vingt éditions. Les travaux qui ont le plus signalé le zèle d'Eliot, sont ceux de ses missions chez les Indiens. Il prêcha chez plus de vingt hordes différentes, et fut obligé d'étudier leurs dialectes barbares. Il rencontra beaucoup d'obstacles, sur-tout de la part de leurs prêtres, qui craignoient de perdre leur autorité. Sa constance et son courage triomphèrent de tout; et, à travers bien des périls, il éclaira la plupart de ces sauvages. Mais il ne put jamais civiliser ceux des contrées où ils vivoient de la chasse. La première Eglise indienne, établie par les protestans d'Amérique, fut formée à Natick, en 1660, à la manière des églises congrégationelles de la nouvelle Angleterre. D'autres furent établies peu à peu en différens endroits du Massachussetts, et il les visitoit fréquemment. En 1661, il publia le *nouveau Testament*, en indien, et la *Bible* entière, et d'autres livres qu'il avoit adaptés à l'instruction des naturels. A l'âge de 40 ans, il se démit de sa place de prédicateur de Roxbury; et quand il fut courbé sous le poids des infirmités, il engagea les nègres à lui envoyer leurs enfans une fois par semaine. Il mourut en 1690, âgé d'environ 86 ans. Eliot fut un des prédicateurs les plus utiles de son temps. Il étoit le père de ses paroissiens, et sur-tout de la jeunesse. Sa charité fut telle, qu'il distribuoit aux pauvres Indiens tout ce qu'il recevoit de ses honoraires; il ne buvoit que de l'eau, et nul ne montra dans sa vie plus de simplicité. Il eut quatre enfans, qu'il fit élever à Cambridge, et dont deux, Jean et Joseph, furent ministres de Newton et de Guilford. On eut pourtant à lui reprocher des petitesses ou des foiblesses. Il avoit horreur des perruques; il a prêché contre cet usage, qu'il appeloit criminel, et engagea d'autres ministres à le proscrire de même. Il n'eut pas un préjugé moins fort contre le tabac. Eliot a publié plusieurs *Lettres* dans un ouvrage intitulé: I. *Les glorieux progrès de l'Evangile parmi les Indiens*, etc., 1649. II. *Les pleurs du repentir*; 1649 (M. Mayhew a eu part à cet ouvrage). III. *Dernière et évidente manifestation des progrès de l'Evangile parmi les Indiens*; 1655. IV. *De l'Evangile parmi les Indiens*; 1659. V. *Précis des progrès de l'Evangile*. Et il a fait un ouvrage intitulé: VI. *La république chrétienne*, etc., ouvrage qui fut publié en Angleterre vers l'an 1660. Le gouverneur et le conseil de Massachussetts, voyant que ce livre étoit rempli de principes dirigés contre les gouvernemens établis, et spécialement contre la monarchie du pays, le suprimèrent et exigèrent que Eliot fît une rétractation. Il la fit en effet, et reconnut que le gouvernement d'un roi, des seigneurs et des communes, n'avoit rien d'opposé au christianisme. Il a publié depuis sa traduction du *nouveau Testament*, en langue italienne, et sa traduction de toute *la Bible*, ouvrage immense, dont la seconde édition fut revue en 1685, par Cotton, et réimprimée à Cambridge, en Amérique. Il essaya d'y prouver que les Indiens descendoient des Juifs. VII. Une *Grammaire indienne*; 1666. VIII. *La Logique à l'usage des Indiens*; 1672. IX. *Les Psaumes*, traduits en vers indiens, et un *Catéchisme* ajouté à l'édition du *Nouveau Testament*, en 1680. X. *Traduction d'une pratique de piété*. XI. *Concordance des Evangiles*, en

anglais, in-4°. 1678. XII. *Conduite des Eglises de l'Evangile*, etc, *pour la réconciliation des presbytériens et des congrégationnels.* Neuf de ses *Lettres à sir Robert Boyle*, été ont insérées dans le troisième volume de la collection historique. (*Article additionnel au N°. I, Tom. VI.*)

II. ELIOT (Jean), ministre de Newton, fils du précédent, gradué en 1656, au collége d'Harvard, ordonné en 1664, au village de Cambridge ou Nonantum (maintenant Newton), où il mourut en 1668, dans la 33e. année de son âge. Jean fut un célèbre prédicateur, et aida beaucoup son père dans les nombreux travaux de ses missions.

III. ELIOT (André), ministre à Boston, né à Vern en 1719, gradué en 1737, au collége d'Harvard, devint, en 1742, pasteur de la nouvelle église de Boston, où il resta jusqu'à sa mort arrivée en 1778. Eliot fut recommandable par ses vertus et ses talens. Il a écrit une longue *Histoire des disputes entre la Grande-Bretagne et l'Amérique*, 1768, et un grand nombre de *Sermons*, qui sont très-estimés.

ELLSWORTH (Olivier), chef de justice des Etats-Unis, né en 1745, à Windsor, Connecticut, gradué en 1766, au collége de New-Jersey. Peu après il s'appliqua à l'étude des lois, où il acquit une grande célébrité. En 1777, il fut envoyé au congrès continental, et, de 1780 à 1784, fut membre du conseil de Connecticut, puis nommé juge de la cour supérieure. En 1787, il devint membre de la convention, qui jeta les bases de la nouvelle constitution, et y occupa une place distinguée. En 1789, quand le gouvernement fédéral fut organisé, il fut membre du sénat, et porta dans ce haut emploi sa dignité ordinaire. Enfin, en 1796, le président Washington le nomma chef de justice de la cour suprême des Etats-Unis. En 1799, le président Adams l'envoya en France, en qualité d'envoyé extraordinaire. Il fit faire, avec le secours de MM. Davie et Murray, le traité le plus avantageux possible, quoiqu'il ne remplit pas entièrement les vues de l'Amérique. A son retour au Connecticut, il fut placé au conseil, et enfin nommé chef de justice de l'état. Mais, comme il étoit alors attaqué de la maladie dont il mourut, il refusa cet honneur. En effet, il succomba en 1807. On conserve au Muséum américain le *discours* qu'il prononça à la Convention du Connecticut, en faveur de la Constitution.

EMERSON (Joseph), ministre de Malden, Massachussetts, gradué en 1717 au collége d'Harvard, et ordonné en 1721, mourut en 1767, dans la 68e année de son âge. Emerson fut un prédicateur assez estimé; il a publié; *L'importance et le devoir de chercher Dieu*, 1727; et un autre *ouvrage* mystique, 1735.

EMERY (N.), ancien supérieur général de la congrégation de saint Sulpice; et, depuis le concordat, supérieur du séminaire diocésain de Paris, mort à Paris, le 30 avril 1811, avoit professé la philosophie, à Lyon. On a de lui; I. *L'esprit de sainte Thérèse*, 1795, in-8°. II. *Le christianisme de Bacon*, 1798, 2 vol. in-12. III. *Des moyens de ramener à l'unité dans l'Eglise catholique*; 1802, in-12. IV. *L'Esprit de Léibnitz*; 1803, 2 vol. in-8°. On

y trouve la correspondance de Leibnitz avec Bossuet. V. *La défense de la révélation* ; 1805, in-8°. VI. *Les nouveaux opuscules de Fleury* ; 1807, 1 vol. On achevoit d'imprimer, à sa mort, les *Pensées de Descartes*, en 2 vol. in-8°. « Mes enfans, disoit-il aux ouvriers imprimeurs, il faut vous dépêcher, c'est l'enfant de ma vieillesse, et la mort peut me surprendre. » Les dépouilles mortelles de ce savant ecclésiastique ont été transportées au village d'Issy, à la maison de campagne du séminaire de saint Sulpice, près Paris.

ERICH (Jean Pierre), professeur de langues et de géographie, à Venise et non à Padoue comme on l'a cru, florissoit vers la fin du XVII[e] siècle ; il a publié plusieurs ouvrages philologiques, qui annoncent une imagination ardente et peu réglée. Dans son *Renatum è mysterio principium Philologicum, in quo vocum, signorum et Punctorum, cum literarum maximè ac numerorum origo*, etc. Patavii, 1686, in-8° ; il fait un grand étalage d'érudition pour étayer des étymologies plus que forcées, sur-tout celles de quelques noms propres, telles que Adam, Moyse, Paul, etc. ; il applique tout à la langue grecque qu'il envisage comme la mère de toutes les langues. Dans son *In ejusdem Principio Philologico promissa antropoglottonia*, etc., Venetiis, in-4°, on trouve des choses aussi singulières que dans le premier ouvrage ; prenons un exemple dans le chapitre II, sur l'origine des voyelles *u*, *e*, *i*. Adam ayant senti, dit-il, sa femme *dans son lit*, fut si charmé de son odeur qu'il s'écria *u*, *u*, *u* ; Dieu leur ayant ensuite donné des enfans, l'un se mit à pleurer et cria *é*, *é*, *é* ; et l'autre qui étoit plus jeune, et qui avoit la voix plus subtile, poussa le ton suivant *i*, *i*, *i* ; quant à la première lettre de l'alphabet, l'auteur s'exprime en ces termes ; *alia vocula interjectiva nata est ex tertiæ personnæ ejulatu éa*. (hebr. *heach*).... *ea post contractum fuit in a quæ modo hominis succensentis, quiritantis, aut commiserantis erat interjectio*. Cette origine est dans le chap. III, p, 6. C'est trop s'arrêter sur des absurdités que l'on ne cite que pour faire voir jusqu'où peut s'égarer l'esprit humain ; et cependant Erich étoit un homme érudit.

ERNECOURT (Alberte d'), plus connue sous le nom de dame de Baslemont, mérite c'être comptée au nombre des Amazones que produisit la Lorraine ; fille d'un seigneur des environs de Verdun, elle naquit en 1607 dans le château de La Neuville ; mariée en 1634, elle voulut partager les exercices militaires de son mari qui étoit colonel au service du duc Charles IV. Elle apprit en conséquence à monter à cheval, à manier les armes et revêtit l'habit d'homme. Ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant que son mari se battoit, en 1636, pour le parti des Lorrains et des Impériaux, cette femme resta attachée au parti de la France. Des Espagnols étant venus du Luxembourg, pour cerner son village et son château de La Neuville, elle prit les armes et fit mettre l'un et l'autre en état de défense par des barricades ; elle réunit ensuite quelques gentilshommes, fit armer ses domestiques et ses paysans, sortit du village, poursuivit et défit son ennemi ; glorieuse de ce succès, elle tente d'autres expéditions qui lui réussissent égale-

ment ; peu à peu elle grossit sa troupe et errant dans le pays, elle cherche, jusques dans leurs retraites, les partis ennemis pour les combattre. Alberte devint redoutable autant par ses exploits que par son bonheur, car pendant plus de sept ans que dura cette petite guerre, elle se battit souvent et ne fut jamais blessée ni vaincue ; mais cette héroïne, énorgueillie d'une gloire militaire, si peu convenable à son sexe, va offrir aux observateurs de l'esprit humain une bisarrerie qui les étonnera. Mad. de saint Baslemont que nous venons de voir exercer le pénible métier de soldat ; qui, comme eux, prenoit plaisir à narrer, dans la société, ses faits d'armes, ses actes de valeur, prend le parti de se retirer dans un couvent, à Bar-le-Duc, pour s'y faire religieuse ; au reste la nature vint s'opposer à cette ferveur de dévotion. Le régime sévère des *Sœurs Christes* ne convenoit point au tempérament de la guerrière que les infirmités de son sexe venoient d'affoiblir ; obligée de renoncer à sa pieuse entreprise, elle retourne dans son château de La Neuville, où elle mourut en 1660. Elle eut une fille qui épousa Louis Des Armoises, seigneur de Commercy. La vie de cette guerrière a été écrite par un père Tiercelin, nommé Jean Marie de V....... qui l'a fait imprimer à Paris, en 1678, in-12, sous ce titre ; *L'Amazone chrétienne, ou les aventures de madame de saint Baslemont.*

ERNSTIUS (Henri), né à Helmstad, docteur et professeur au collége de Sora en Dannemarck, florissoit dans le 17e siècle. On lui doit, I. *catalogus Librorum Bibliothecæ Mediccœ, quæ asservatur Florentiæ in cœnobio D. Laurentii.* Amstel. 1641 in-8°. 2e édition, Amstel. 1646, in-12. Ce catalogue n'est pas très-estimé ; c'est à son occasion que Vander Vinden a commis une plaisante erreur dans son ouvrage *de scriptis medicis libri duo*, Amst. édit. de 1662 in-8°. Trompé par le mot *mediccœ*, il a pris cet ouvrage d'Ernstius pour un catalogue de livres de médecine, et l'a inséré comme tel dans son livre. Une légère réflexion sur le titre de ce catalogue auroit dû lui rappeler le grand duc de Florence Médicis ; mais le plus sûr étoit de ne parler de ce catalogue qu'après l'avoir vu et lu. II. *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi ex veteri codice quod desinit in anno* 1218 ; Soræ, 1646, in-8°, de 126 pages. Ernstius a reçu ce fragment de l'histoire de quelques rois de Dannemarck, d'André Duchesne, mais il n'en cite pas l'auteur ; il l'a enrichi d'excellentes remarques. III. *Sabbatismos, sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus* ; Soræ, 1656, in-4°, de 182 pages. On trouve dans cet ouvrage beaucoup d'érudition, un jugement sain, une piété éclairée et solide, telle est l'opinion de D. Clément sur ce livre. IV. *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii* ; Hafniæ, 1634, in-12. V. *Catholica juris relecta*, Gryphisw ; 1656, in-8°. *Variarumobservationum*, Lib. II. Amstel. 1636 in-8°. VI. *Introductio ad veram vitam*, Soræ, 1649, in-8°. VII. *Joan. Caselii Librorum in certas classes distributio, secundùm quam monumenta Caseliana, si deo visum fuerit, in lucem emittentur ab Ernstio.* Hamburg. 1656, in-4°. Ernstius, et non pas Ernestius ni Ernestus comme quelques-uns

l'ont écrit, est mort à Copenhague, en 1665, âgé de 63 ans. Il avoit voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre. Son grand savoir lui attira de la part de Frédéric III, roi de Danemarck, des faveurs et des places honorables.

ESCHER DE LUCKES (Jean Erhard), natif de Zurich, a écrit en allemand une description intéressante du lac de Zurich, 1692, in-8°. — On connoît encore sous le nom d'ESCHER deux écrivains de Zurich. L'un, Jean-Rodolphe, mort en 1609 à 49 ans, a laissé une *Chronique de la Suisse* depuis 1596 jusqu'en 1607. L'autre (Marc), né en 1547, mort en 1602, a laissé également une *Chronique de la Suisse* depuis Jules César jusqu'à Charles-Quint, ouvrage estimé.

ESCOBAR (André de) (et non simplement André, comme l'appellent Herman Vander Hardt et Hontheim), étoit un bénédictin espagnol, fait évêque de Mégare par Nicolas V. Avant d'être revêtu de cette dignité, il avoit assisté comme théologien aux conciles de Constance et de Bâle. Dans le temps qu'il étoit à ce dernier, il écrivit et dédia au cardinal Julien Cesarini, alors président de cette assemblée, un savant traité intitulé, *Gouvernement des conciles*, qui fut trop long-temps enseveli dans les dépôts de manuscrits. Il existoit parmi ceux du Vatican, à ce que nous apprend Nicolas Antoine, dans sa *Bibliothèque de l'Espagne ancienne.* Herman Vander Hardt, en ayant trouvé un exemplaire dans la bibliothèque d'Helmstat, le publia à la fin du 17e siècle dans son *Histoire du concile de Constance.* L'ouvrage d'André de Escobar n'a pas été connu de Bossuet, qui en auroit certainement fait usage dans sa défense du clergé de France. L'évêque de Mégare y professe une doctrine conforme à celles des deux conciles auxquels il avoit assisté, et à la doctrine du clergé de France. On peut en juger par le passage suivant de son traité, 6e. partie, ch. 3 : « Le concile n'est point soumis au droit positif, parce qu'il est revêtu d'une plénitude de puissance, et qu'il dérive immédiatement du droit divin. Quant à la puissance de lier et de délier, elle est dans le corps entier de l'Eglise universelle. Or, l'Eglise n'a que Dieu seul au-dessus d'elle; c'est pourquoi elle n'est point soumise à la loi positive. L'Eglise n'a pu transporter toute sa puissance au pape, de telle sorte qu'elle en soit entièrement dépouillée; ce qui seroit contraire au droit divin et aux exemples des apôtres. Delà il suit, dit-il, partie 9, ch. I, qu'on doit croire simplement, et sans restriction, que la puissance de l'église est en tout plus grande que celle du pape, c'est-à-dire, tant en autorité qu'en juridiction et en exécution. »

ERVING (Guillaume), l'un des bienfaiteurs du collége d'Harvard, fut gradué dans cette maison en 1735, et quitta l'armée anglaise, où il étoit officier au commencement de la guerre de la révolution américaine. Il mourut en 1790 à Roxbury, et laissa à l'université où il avoit été élevé, mille livres sterling pour la fondation d'une chaire de chimie et de médecine, qui porte le nom du fondateur.

ESMÉNARD (N.), membre de l'institut impérial, débuta dans la carrière littéraire par des *odes* et des *poésies* fugitives;

dans les unes et les autres on remarque de la verve et de la chaleur. *Le chant du coq*, journal qu'on lisoit au coin des rues, fut rédigé pendant quelque temps par cet auteur, qui abandonna cette entreprise pour travailler au *Mercure de France*. Ces divers essais lui firent quelque réputation, et lui procurèrent un emploi lucratif. Mais l'ouvrage qui lui acquit de la célébrité, fut son poème de *la Navigation*, en 8 chants; Paris, 1805, 2 v. in-8°., dans lequel l'auteur s'imposa la tâche immense de parcourir presque tous les lieux, presque tous les temps; mais dans l'impuissance de la remplir, il a laissé des lacunes aisées à apercevoir; il a présenté des descriptions, des épisodes, des tableaux absolument étrangers à son sujet, il a transporté ses lecteurs jusques sur les montagnes les plus élevées; mais ses peintures, ses récits ont un charme qui séduit et qui vous entraîne malgré vous. L'auteur s'empare tour-à-tour des fictions fabuleuses, détache des tableaux de l'histoire les traits les plus saillans pour en frapper plus vivement les esprits, décrit dans le champ des arts d'autres inventions que celles qui concernent l'art nautique, et se complaît dans les digressions qui, quelquefois, n'ont pas trait à son sujet. Outre les défauts reprochés à la partie d'invention, on en trouve un grand nombre dans l'exécution et dans le style. Souvent les idées de l'auteur manquent de justesse ou de clarté; ses mouvemens de chaleur; ses images ou ses descriptions de vérité; ses sentimens de naturel; plusieurs morceaux d'ordre et de suite. Ses transitions ne sont point heureuses; ce n'est qu'à la faveur de l'apostrophe et de l'interrogation qu'il rentre péniblement dans son sujet, ce qui le fait tomber dans la déclamation. Son style est inégal; on lui reproche encore de l'emphase, de l'obscurité, de la gêne, de la sécheresse et de la monotonie, surtout dans la partie descriptive. Un écrivain (M. Fiévée), a caractérisé d'un seul trait ce poème: *A quoi s'intéresse-t-on, si ce n'est au talent de M. Esménard?* Quoiqu'il en soit, on trouve dans ce poème des beautés du premier ordre, soit d'invention, soit de détail, soit de style, dont les plus grands défauts tiennent ou au genre naturellement ingrat, ou au vice du plan qui ne pouvoit guères être meilleur. Ce poète, qui donnoit les plus grandes espérances, est mort d'une chûte, sur la route de Rome, au mois de juillet 1811, âgé d'environ 45 ans. Peu de temps auparavant, il avoit publié une espèce de *poème* sur la naissance du roi de Rome, dans lequel on distingue quelques tirades d'une bonne facture.

ESTERNOD (Claude d'), gentilhomme, né en Franche-Comté, est auteur du *Franc-Bourguignon, pour l'entretien des alliances de France et d'Espagne*, Paris, 1615, in-8°, de 215 page, dans lequel on trouve beaucoup d'injures et de fades louanges, noyées dans un galimathias continuel. Tel est le jugement qu'en portent les éditeurs de la Bibliothèque historique de France. (*Voyez le numéro* 28626.)

ETTERLIN (Petermann), greffier à Lucerne, sa patrie, fut témoin des guerres de Bourgogne et de Souabe. Il a écrit en allemand une *chronique de la Suisse*, Bâle, 1507, in-fol. On le croit fils d'Egolf Etterlin, secrétaire de

Lucerne, qui avoit fait un journal des principaux événemens de son temps.

I. EVANS (Nathaniel) poète, et ministre au New-Jersey, né en 1742 à Philadelphie, et gradué en 1745 au collége de cette ville, s'y fit une grande réputation par ses talens. Peu après il s'embarqua pour l'Angleterre avec une recommandation pour la société de la propagation de l'Evangile. Il prit les ordres dans cette ville, de la main de l'évêque. En 1765, il retourna à Philadelphie, où il fut chargé d'une mission pour le comté de Glocester, New-Jersey: mais ces travaux ne furent pas de longue durée, car il mourut en 1767. Il a publié : Une *notice* sur Thomas Godefroi, à la tête *du poème de Godefroi*, et une *élégie* en son honneur. Après sa mort on a imprimé en 1772 à Philadelphie un choix de ses œuvres intitulé : *Poèmes sur divers sujets* et quelques autres de ses compositions. On y a joint un autre vol. de ses sermons.

II. EVANS (Louis), célèbre par ses connoissances profondes dans la géographie de l'Amérique. Inspecteur en Pensylvanie, fit beaucoup de voyages dans les colonies voisines, et fut souvent employé à visiter les terres achetées aux naturels. Il parcourut aussi beaucoup de pays chez eux, et rassembla un très-grand nombre de matériaux qu'il a tirés d'autres sources. Il en a composé un carte de l'intérieur des colonies, et une des pays indiens adjacens au nord et au couchant. La première édition de cette carte fut publiée à Philadelphie en 1749, et la seconde en 1755 ; la carte étoit accompagnée d'une petite explication séparée. Quelques expressions où se trouvoit le titre de Français donné au fort de Frontignac, occasionnèrent une dispute entre lui et un autre écrivain dans le Mercure de New-Yorck de 1756, par Gaine; dans la même année, il répondit à tous les reproches de son antagoniste dans une replique très-soignée, qui fut imprimée à Londres. Le tout fut publié sous le titre de *Essai géographique, historique, politique, philosophique et mécanique*, nº I et II. La première édition de cette célèbre carte avoit d'abord pour limites le New-Yorck, le New-Jersey, et le DelaWare. La seconde édition fut beaucoup augmentée par l'auteur. Elle offroit la carte générale du milieu des colonies anglaises, la Virginie, Le Maryland, le Delawarre, la Pensylvanie, le New-Jersey, le New-Yorck, le Connecticut, Rhode-Island, et le pays des Indiens confédérés. Elle fut envoyée à Pownall; après 1776, quand la guerre entre la Grande-Bretagne et les colonies éclata, Pownall donna lui-même une nouvelle édition de la carte d'Evans, avec des additions considérables ; et il l'intitula : *Carte des colonies anglaises au nord de l'Amérique*. Elle comprend toute la Nouvelle-Angleterre et les frontières du Canada.

EUDICOT (Jean), gouverneur de Massachussets, fut envoyé dans ce pays comme agent d'une compagnie de planteurs à Salem en 1628. Ce fut-là qu'il jetta les fondements de la première ville dans la juridiction de Massachussetts. Personne n'étoit plus que lui en état de remplir dans ce pays sauvage, la commission dont il étoit chargé, car il étoit brave, sociable, et sévère quand

la circonstance l'exigeoit. En 1629, la compagnie le nomma gouverneur de la plantation de Londres. Mais trois mois après, il se détermina à transporter le siége du gouvernement de la colonie à la Nouvelle Angleterre. Jean Winthrop, qui arriva l'année suivante, fut élu gouverneur. En 1639, Eudicot fit une expédition contre les Indiens de l'île Block, au pays de Pequot. Il resta à Salem jusqu'en 1644, où il fut choisi gouverneur de Massachussetts. Alors il passa à Boston, dont il fut encore gouverneur de 1649 à 1654, et de 1655 à 1665, année de sa mort; il avoit alors 77 ans. Bellingham lui succéda. Eudicot étoit zélé puritain, deux épiscopaux furent déposés en Angleterre par ses ordres; il traita aussi très-sévèrement les quakers, et il étoit si opposé à tout ce qui ressembloit au papisme, qu'il fit ôter la croix des étendarts militaires. Il exigea aussi que les femmes de Salem fussent voilées dans les églises. En 1649, quand il étoit gouverneur, il se réunit aux magistrats pour prohiber l'usage des cheveux longs. Sous son administration, quatre quakers furent condamnés à mort à Boston en 1659.

EVERETT (Olivier), ministre à Boston, gradué en 1779, au collége d'Harvard, fut ordonné en 1782 pasteur de l'église de Summer Street. Il succéda cette même année au R. M. Howe. Après un ministère de 10 ans, et s'être fait dans sa place une grande réputation, le mauvais état de sa santé le contraignit à la quitter. Il eut pour successeur en 1794, le R. M. Kirkland, actuellement ministre de cette église. Everett fut alors nommé juge de la cour des plaids-communs pour le comté de Norfolk. Il mourut à Dorchester en 1802, dans la 55e année de son âge.

EUSTACE (Jean-Skey), brave officier dans la guerre d'Amérique, entra au service de son pays peu après le commencement de la révolution, et figura parmi ses plus actifs défenseurs jusqu'à la fin des débats. Il fut quelque temps aide-de-camp du général Lée, et ensuite du général Green. Quand la guerre fut terminée, il se retira en Géorgie, où il exerça d'abord la profession d'avocat. Mais l'état où il s'étoit retiré lui donna le grade d'adjudant-général. En 1794, son goût pour la vie militaire le porta à passer en France, où il fut nommé général de brigade, et ensuite major-général. Il servit quelque temps la France en cette qualité, et en 1797, il commandoit une armée en Flandre, pour la nation Française. En 1800, Eustace retourna en Amérique et se fixa au comté d'Orange en New-Yorck, où il se livra à l'étude jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à New-Bourg en 1805, âgé de 45 ans.

EWING (Jean), ministre à Philadelphie, et prévôt du collége de cette ville, né en 1732 à East-Nottingham au Maryland, se distingua dans les sciences mathématiques. En 1754, il passa au collége de New-Jersey, où il prit ses degrés en 1755, et se livra à l'étude de la théologie. A vingt-six ans, il suppléa au collége de Philadelphie, le docteur Smith, qui en étoit alors prévôt; et en 1759, il fut nommé pasteur de la première église presbitérienne qu'il gouverna jusqu'à sa mort. En 1773, il fut envoyé à Londres par l'académie de Newark au Delaware, pour y solliciter quelques bienfaits: par-tout on l'accueillit

favorablement. Ewing a compté parmi ses amis, les docteurs Robertson, Welster, Blacklock et M. Balfour. En 1775, au commencement de la révolution, il retourna en Amérique; et en 1779, fut nommé prévôt de l'université de Pensylvanie, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1802. Ewing eut pour collégue le docteur Linn, qui lui survécut. Ce docteur, dont on admiroit les connoissances littéraires, fut surtout versé dans les mathématiques, l'astronomie et la physique. Il possédoit les langues latine, grecque et hébraïque; et il fut dans la logique et la philosophie morale, un des savans les plus profonds qui aient honoré son pays. On conserve dans le magasin de l'assemblée, un *discours* qu'il a composé sur la mort du révérend Allison, et il a publié un autre *discours* sur la mort de George Bryan, 1791; *Le dessein du Christ en venant au monde*; et plusieurs *Mémoires* qui sont insérés dans les transactions de la société philosophique américaine.

EXIMENO (l'abbé Antoine), ex-jésuite espagnol, né à Balbastro, dans le royaume d'Aragon, en 1732, et mort à Rome en 1798. A l'âge de dix ans, il quitta la maison paternelle, et passa à Salamanque, où il s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il se rendit très-habile, surtout dans les mathématiques et la physique. En 1764, il fut choisi pour enseigner les mathématiques et l'artillerie à l'école royale qui venoit d'être établie à Ségovie pour l'éducation des jeunes seigneurs qui embrassoient la carrière des armes. Il prononça un *discours* lors de l'ouverture de cette école, où il se proposa de démontrer la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes; mais desirant de mettre l'exemple à côté du précepte, il publia les vies des grands capitaines espagnols, sous ce titre: *Histoire militaire espagnole*; Ségovie, 1769, in-4°. A la suite de cet ouvrage, il publia le *Manuel de l'artilleur*; 1772, in-8°. Ces deux ouvrages sont très-estimés; le premier est écrit avec une impartialité et une pureté de langage qui font le plus grand honneur à l'auteur. On ignore l'époque à laquelle Eximeno est entré dans l'ordre de Saint-Ignace. Après l'expulsion de l'ordre des jésuites, il vécut à Rome, et se consacra tout entier à la musique qu'il avoit aimée passionnément depuis son enfance. Après six ans d'un travail assidu, il publia l'ouvrage qui attira sur lui les regards de toute l'Italie, et le fit connoître dans le reste de l'Europe. Cet ouvrage fut publié à Rome, en italien, en 1774, in-4°, sous ce titre: *Dell'origine è delle regole della musica, colla storia del suo progreso, decadenza, è renovazione, opera di don Antonio Eximeno, frà y Pastori Arcadi Aristossemo Megareo, dedicata all'Augusta Réal Principessa Maria Antonia Balburga di Babiera, Ellettrice, vedova di Sassonia, frà le pastorelle Arcadi Ermelinda Talea*, in Roma, 1774. Eximeno a prouvé dans un *discours*, l'inutilité des mathématiques pour la musique. Dans ce dessein, il inventa un nouveau systême qui a trouvé, même en Italie, beaucoup de partisans. Il prouve d'abord, que la musique étant un véritable idiôme, les règles ne doivent pas être cherchées dans les mathématiques, mais bien dans la prosodie, et il finit en combattant le

système des Grecs sur la musique et les théories de Tartini, Euler, Rameau et d'Alembert. (*Voyez* l'extrait de ses discours insérés dans les *Nouvelles littéraires de Florence*, année 1774, où l'on dit que l'Italie et les nations étrangères lui seront aussi *reconnoissantes qu'elles l'ont été envers ceux qui ont introduit la philosophie moderne.*) Le journal de Londres, intitulé *Monthly Review* (revue de chaque mois), année 1774, en parlant du même ouvrage, d'Eximeno s'exprime ainsi : « *C'est une production du premier ordre, par le goût, l'érudition et la profondeur du raisonnement.* Eximeno a aussi laissé une apologie de l'ouvrage de l'abbé Andres, *sur l'origine, les progrès et l'état actuel de toute la littérature.* Cette apologie est écrite en italien et consignée dans la lettre suivante. *Lettera del sig. abate Eximeno al R. P. M. Fr. Tommaso Maria Mamachi sopra l'opinione del sig. abate Andres, intorno alla litteratura ecclesiastica de' secoli barbari.* Mantova, 1783.

FAES FAES

FABRE ou FAVRE (Pierre-François), né à Saint-Barthélemi dans le bailliage d'Eschallens, en Suisse, au commencement du 18e siècle, fut prêtre, protonotaire et missionnaire en Cochinchine. Il a laissé des *Lettres* curieuses sur la visite apostolique de M. de La Baume, évêque d'Halicarnasse à la Cochinchine; Venise, 1746.

I. FAESCH ou FESCH (Jean-Rodolphe), électeur de Saxe, colonel du corps des ingénieurs au service de la Pologne, naquit à Bâle vers la fin du dix-septième siècle, et mourut en 1751. Il a publié en allemand, I. *Un Traité sur l'étude des mathématiques*, Dresde, 1713, in-4°. II. *Dictionnaire militaire d'artillerie, de génie et de marine*, Dresde, 1735, in-8°.

II. FAESCH ou FESCH (Emmanuel), natif de Bâle, bailli de Murchenstein en 1748, a écrit en latin plusieurs *Dissertations* intéressantes, imprimées à Bâle, in-4°. —Un autre FAESCH ou FESCH (Luc), membre du grand-conseil de Bâle, sa ville natale, a publié en latin une *Dissertation sur la Suisse avant Vespasien*, 1742, 1 vol. in-4°.

I. FAESI (Jean-Jacques), savant astronome du dix-septième siècle, né à Zurich, a composé en allemand, I. *Traité de la sphère armillaire*, 1697. II. *Traité sur le cours des planètes*, 1713, in-4°.

II. FAESI (Jean-Conrad), né à Zurich au commencement du dix-huitième siècle, pasteur de l'église de Flach, est auteur d'une *Topographie de la Suisse*, en 4 vol. in-8°. Cet ouvrage annonce un observateur profond,

et un écrivain méthodique. Il a laissé une *Histoire du Landgraviat de la Turgovie*.

FAIRFAX (Brian), ministre de l'église épiscopale d'Alexandrie en Virginie, mourut en 1802 à Mont-Aigle près Cameron, dans la 76e année de son âge. Cet homme respectable s'est distingué par la droiture de ses principes, sa piété et la simplicité de ses manières, et a publié un *Sermon sur le pardon de nos péchés*.

FALCKNER (Jean-Henri), professeur de droit et recteur de l'université de Bâle, naquit dans cette ville le 6 septembre 1729. On a de lui deux Traités curieux, I. *De Helveticorum Legatorum singulari specie*, Bâle, 1747, in-4°. II. *Sententiæ de nonnullis philosophiæ moralis et juris naturæ capitibus*, Bâle, 1749, in-4°.

FANEUIL (Pierre), fondateur de Faneuil-Hall à Boston, mort en 1743, jouissoit d'une grande fortune, et l'employa en bonnes œuvres. Les habitans de la ville de Boston lui sont redevables d'un bel édifice qui leur sert pour leurs assemblées publiques.

FANGÉ (dom Augustin), bénédictin, neveu de dom Calmet, et son successeur à l'abbaye de Sénones, né à Haltonchâtel, diocèse de Verdun, en 1728, mort sur la fin du dix-huitième siècle, a écrit, I. *Vie de dom Calmet*, 1 vol. in-8°. imprimé à Sénones; II. *Iter helveticum*, in-4°. avec fig., imp. à Einsilden, ou Notre-Dame des Ermites. Ce voyage que l'auteur fit en Suisse en 1748, prouve un esprit observateur. III. On lui attribue les *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1774, in-8°. Contre l'intention de l'auteur, l'éditeur y glissa une pièce de vers un peu obscène, d'un poète Tourangeau et qui auroit répugné à la délicatesse de dom Fangé.

I. FARNÈSE (Pierre-Louis), duc de Parme, fils naturel d'Alexandre Farnèse, depuis pape sous le nom de Paul III, et de N. Rufini, fut comme aîné, le principal objet des complaisances de son père quoiqu'il en fut bien peu digne. Il le créa d'abord seigneur de Neppi et Frescati, puis duc de Castro et comte de Ronciglione en 1528, enfin duc de Parme et de Plaisance, pour lui et sa postérité, par investiture du 12 août 1545; mais il ne put en obtenir la confirmation de l'empereur Charles-Quint, qui avoit droit de la conférer (comme seigneur suzerain de Milan, dont Parme et Plaisance étoient d'arrières fiefs); malgré cela il s'y maintint par la protection de son père. Mais des mœurs scandaleuses, des débauches révoltantes, des abus de pouvoir de toute espèce signalèrent son gouvernement. Il eut recours à toutes les ressources de la perfidie pour abaisser et exterminer la noblesse soumise à sa domination et qui la supportoit impatiemment. Celle-ci se décida à se défaire de celui qui vouloit les anéantir. Les comtes Jean-François Anguisciola, Augustin Landi, les marquis Jean-Louis Gonfalonieri, Jérôme et Alexandre Pallavicini, formèrent contre lui une conspiration à laquelle l'empereur, sollicité par Ferrant de Gonzague, donna la main en secret à condition qu'on épargneroit la vie du duc et qu'on remettroit Plaisance aux troupes impériales. Pierre-Louis, se trouvant dans cette ville, le 10 septembre 1547, Jérôme Pallavicini qui étoit bouffon, monte dans la

chaire de l'église et y fait mille singeries qui attirent un grand concours de peuple, puis il les harangue et les anime contre les vexations de Pierre-Louis, et les conduit ensuite sur la place du palais; pendent ce temps Gonfalonieri amusoit dans l'intérieur du palais la garde allemande; Landi s'étoit emparé d'une des principales portes; Anguisciola et Alexandre Pallavicini montèrent dans la chambre du duc qui reposoit. Celui-ci entendant une grande rumeur sur la place court sur son balcon : les deux conjurés l'y suivent, le poignardent aux yeux du peuple et le précipitent par dessus le balcon dans la place. Le peuple se jette sur son corps, le dépouille, traîne et insulte son cadavre. Les troupes de l'empereur attendoient dans le voisinage l'issue de l'événement; Ferrant de Gonzague arriva bientôt après avec un gros corps de cavalerie prit possession de la ville, et fit inhumer le corps de Pierre-Louis, qui ne fut plaint ni regretté de personne; chacun trouvant que son sort étoit une juste punition de son insolence, de son avarice et de sa cruauté. Pierre-Louis laissa, de son mariage avec Hieronima Orsini, fille de Louis, comte de Petigliano; 1° Alexandre Farnèse, cardinal, (*Voyez* tom. I.); 2° Octave qui fut duc de Parme; 3° Ranuce qui suit et fut archevêque de Naples et cardinal; 4° Victoire qui épousa Gui-Ubald II, duc d'Urbin, et un fils naturel nommé *Horace Farnèse*, titré de duc de Castro, sans l'avoir jamais possédé, lequel épousa Diane d'Angoulême, fille naturelle du roi Henri II, et fut tué au siége d'Hesdin par les Impériaux, le 18 juillet 1553.

II. FARNÈSE (Ranuce), cardinal, quatrième fils de Pierre-Louis, premier duc de Parme et d'Hieronima Orsini, né le 11 août 1530, fut chevalier de Malthe, prieur de Venise, puis commandeur de Boulogne. Paul III, son aïeul, lui donna en 1544, l'archevêché de Naples, qu'il échangea depuis contre celui de Ravenne, et l'année suivante le fit cardinal quoiqu'il n'eût alors que 15 ans. Deux années après il fut légat à Pise, grand pénitencier, puis patriarche de Constantinople. Le cardinal Ranuce fut exilé de Rome en 1551, par le pape Jules III, avec le cardinal Alexandre, son frère, et tous deux rétablis dans leurs biens par la protection d'Henri II, roi de France, en 1552. La douceur du caractère de ce prélat, ses vertus et sa haute probité, lui méritèrent les éloges du pape Pie IV, qui le proposa en plein consistoire comme un modèle qu'on ne pouvoit trop imiter.

III. FARNÈSE (Octave II), duc de Parme et Plaisance, 2e fils de Pierre-Louis et d'Hiéronima Orsini, né en 1534, avoit été fait par le pape, Paul III, son aïeul, duc de Camérino, en le mariant (1538), avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, et veuve d'Alexandre Médicis, premier duc de Florence, assassiné le 7 janvier 1537. Octave eut beaucoup de peine à succéder au duché de Parme : Ferrant de Gonrague, gouverneur du Milanais, continuant toujours de garder Plaisance au nom de l'empereur, depuis la mort de Pierre-Louis : le pape Paul III, pour empêcher l'empereur de s'emparer aussi de Parme, imagina en 1449 de révoquer la concession de Parme et de Plaisance faite à

Pierre-Louis, et de dédommager Octave par un nouvel établissement dans l'état ecclésiastique; mais celuici n'approuva point cette ruse : non satisfait de son dédommagement, et s'embarrassant peu de déplaire au pape son souverain, son aïeul et son bienfaiteur, il s'échappe de Rome, essaye de s'emparer de Parme par surprise; la fidélité de Camille Orsini, qui s'y trouvoit gouverneur pour le pape, fait échouer sa tentative. Alors l'ingrat Octave fait faire des ouvertures secrètes à l'empereur, offrant s'il veut lui donner l'investiture, de renoncer à toute liaison avec Paul III, son grand-père, et de se mettre entièrement entre ses mains. Lorsque le malheureux Paul III apprit cette défection de son petit-fils et ses liaisons avec un prince qu'il détestoit, il entra dans une colère affreuse, et mourut peu de temps après de la révolution que cette nouvelle lui avoit causée. Octave fut mis en possession de Parme, par la reconnoissance de Jules III, que la faction Barnèse avoit placé. Il fit prêter, en 1550, par le cardinal Alexandre, son frère, hommage au nouveau pape, et paya le cens de huit mille écus romains exigés par l'investiture. Cependant l'empereur ne perdoit pas de vue l'envie de recouvrer Parme; et Ferrant de Gonzague, ennemi particulier d'Octave, se préparoit à l'en dépouiller; c'étoit au pape qui lui avoit donné l'investiture, à défendre le possesseur. Mais Jules III, (Jean-Marie Dumont), pour obliger Octave, ne vouloit pas se brouiller avec l'empereur. Alors Octave, par le conseil des deux cardinaux, Alexandre et Ranuce, ses frères, se décida à faire conclure par Horace, son frère naturel, un traité déjà entamé avec Henri II. Ce monarque, enchanté de contrarier l'empereur, par une convention du 27 mai 1551, prend sous sa protection la maison Farnèse, s'oblige à entretenir au duc Octave deux mille hommes de pied et deux cents chevaux légers pour la défense de Parme, et à lui payer un subside de huit mille écus d'or. Il le fit ensuite chevalier de Saint-Michel et capitaine d'une compagnie de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances. Octave renvoya à Charles-Quint le collier de la toison d'or, et feignit d'être dévoué à la France. Le pape, qui avoit cherché à empêcher cette négociation, qui amenoit la guerre en Italie, ordonna, par un monitoire, à Octave, de remettre entre les mains de ses ministres le duché de Parme : n'étant point obéi, il déclara Octave déchu de tout droit sur le duché, ainsi que du grade de gonfalonier de l'Eglise romaine. Les deux cardinaux, Alexandre et Ranuce Farnèse, reçurent ordre de sortir de Rome; leurs bénéfices furent saisis, et le pape eut l'impudence de conclure une ligue avec l'empereur. Aussitôt le roi fit occuper Parme par des troupes françaises que commandoit monsieur de Thermes, et monsieur de Brissac s'avança avec une armée pour faire une diversion dans le Piémont; le roi fit aussi défense de porter de l'argent à Rome; rappela les évêques de son royaume qui alloient au concile de Trente; menaça d'assembler en France un concile national. Alors, les cardinaux les plus sensés firent sentir au pape la nécessité de faire la paix. Les Vénitiens s'en firent les médiateurs; le cardinal de Tournon, envoyé de France, fit l'accommodement, et le 29 avril 1552, on conclut, entre le pape,

le roi de France et le duc Octave, une trève de deux ans ; 1°. portant que le pape retireroit ses troupes de la Mirandole et du Parmesan, qui rentreroient sous l'obéissance du duc Octave ; 2° que les cardinaux Farnèse seroient rétablis dans les biens dont ont les avoit dépouillés ; 3° qu'Horace, leur frère, seroit aussi rétabli dans son ancien duché. L'empereur, quelque tems après, fut contraint, par le mauvais succès de ses armes, d'accéder à cette trève, de sorte que le duc Octave resta possesseur tranquille du Parmesan l'an 1556. Philippe II, roi d'Espagne, pour détacher Octave du parti de la France, lui rendit la ville de Plaisance, mais en tenant aux frais du duc la garnison espagnole dans la citadelle qu'il s'obstina à y conserver, Octave fit l'impossible pour la recouvrer ; et les efforts de son fils Alexandre, auquel Philippe II devoit quelque reconnoissance, se trouvant inutiles, il lui envoya le comte Pomponio Torelli (*l'auteur de la Mérope*), l'homme le plus capable par sa considération personnelle, son esprit et ses talens, de faire réussir cette affaire. Ce négociateur habile partit en octobre 1584, et à travers mille dangers, joignit Philippe II, lui plut beaucoup par son instruction et son esprit, et lorsqu'il eut gagné sa faveur et ses bonnes graces, il plaida avec tant d'adresse la cause d'Octave, que malgré l'humeur de Philippe II contre ce prince, il en obtint la restitution si désirée. (*V.* Torelli Pomponio). La citadelle de Plaisance fût enfin remise à Octave par le duc de Terra-Nova, le 15 juillet 1585. (*Voyez* de Thou, histoire univ. tom. IX pag. 442). Octave mourut le 18 septembre de l'année suivante, à l'âge de 62 ans, laissant de Marguerite d'Autriche Alexandre né en 1646, l'un des plus grands capitaines du 16ᵉ siècle. (*V.* tom. I, Alexandre Farnese n° XXII), et 3 filles naturelles. Le duc Octave s'étoit acquis une réputation militaire dans les guerres d'Allemagne, et la soutint dans la guerre de Ferrare, où il commanda en chef les troupes de Philippe II. Il avoit des connoissances et beaucoup d'esprit, mais l'esprit plaisant et railleur. Sur les plans et les sollicitations du même comte Torelli, dont il est parlé plus haut, il arrêta la fondation d'un collége ou l'on élevoit les enfans de la jeune noblesse à Parme, ce qui ne fut exécuté que sous son successeur, et créa l'académie des Innominati en 1574. Le docteur Eugène Vicdomini, fut le premier président de cette société.

V. FARNÈSE RANUCE I, fils aîné d'Alexandre Farnèse, et de Marie de Portugal né en 1569, servoit dans les Pays-Bas lorsqu'il apprit la mort de son père ; il vint prendre possession de ses états et prêter serment de fidélité au saint-siége en 1592. Dès 1580, il avoit précédemment formé des prétentions sur la couronne de Portugal, après la mort du roi Henri son grand oncle maternel, mais les droits de Philippe II soutenus de la force prévalurent sur les siens. Le pape Clément VII, lui conféra pour lui et ses successeurs, la dignité de Gonfalonier de l'église l'an 1600, en considération de son mariage avec Marguerite Aldobrandin sa nièce, qu'il épousa au mois de mai de la même année. Ranuce travailla beaucoup à l'embellissement de Parme ; il bâtit le collége, dit, des nobles, déjà arrêté par son

prédécesseur, et se fit nommer président de l'académie des Innominati; du reste il n'avoit aucune des grandes qualités d'Alexandre, et tous les défauts de cœur de Pierre-Louis et d'Octave. « Ranuce, dit Muratori, étoit grand politique, mais d'un caractère altier, d'un naturel sombre et mélancolique, nourrissant toujours dans sa pensée des soupçons qui troubloient son repos ou celui des autres : dans ses sujets il ne voyoit que des ennemis, et se rappeloit sans cesse la funeste catastrophe de Pierre-Louis son bisaïeul : disposé de la sorte, il s'étudioit à se faire moins aimer que redouter; toujours prompt à punir, et n'accordant que difficilement des grâces : ceux qui lui étoient soumis lui rendoient bien la pareille, et répondoient par la haine à la crainte qu'il tâchoit de leur inspirer. Ce qu'il avoit lieu de redouter lui arriva. L'an 1612 il découvrit une conspiration tramée contre lui l'année précédente; les principaux auteurs étoient le marquis Jean-François San-Vitali, la comtesse de Sala, le comte Horace Simonetta, son mari le comte Pio Torelli, les comtes Alfonse et le marquis Jérôme, tous deux Sanvitali, le comte Jérôme de Correggio, le comte Jean-Baptiste Masi et d'autres; on mettoit encore parmi les complices de la conjuration le marquis Jules César Malaspina, capitaine des gardes du duc de Mantoue, Ferdinand Malaspina, marquis de Liciana, le comte Théodore Scotti de Plaisance et le comte Albert Canossa de Reggio. Presque tous les chefs de la révolte, ayant été arrêtés on instruisit leur procès, dans lequel il fut prouvé, dit-on, que leur dessein avoit eté d'assassiner et exterminer toute la maison Farnèse. En conséquence ils eurent la tête tranchée, le 19 mai de la même année, et quelques-uns de leurs partisans furent pendus. » Dans la vérité, les grands vassaux du duché, presque tous indépendans jusqu'alors, supportoient avec impatience de se voir soumis à un maître qui ne les valoit pas, et qui n'avoit pas pour eux les ménagemens et les égards convenables qu'au moins les ducs Octave et Alexandre avoient observés. Soulevés par l'insolence, l'avarice et la dureté du duc, ils témoignoient hautement leur mécontentement; mais il paroît que tout cela se bornoit à des plaintes, et qu'il n'y avoit encore eu aucun complot véritable contre sa personne. Cela étoit si vrai, que plusieurs d'entre eux, montant au palais deux jours avant leur arrestation, rencontrèrent les geoliers qui apportoient des fers; et ceux-ci, sur leur question, leur ayant répondu que c'étoit pour beaucoup de prisonniers qu'on attendoit sous peu, ils crurent que c'étoit pour des malfaiteurs, et n'en prirent aucun ombrage. Cependant Ranuce craignant, mal-à-propos, cette haine indiscrètement marquée, crut devoir prévenir ses ennemis, et pensa qu'il trouveroit sûreté personnelle, vengeance et profit en les dépouillant à la fois de leurs biens et de la vie. « Sous divers prétextes il fait arrêter les prétendus conjurés le 4 juin 1611. Le 15 du même mois, l'hôtel de ville et la noblesse vont en députation demander au duc les motifs d'un coup d'autorité si étrange contre tant de personnages illustres. Le prince répond qu'ils avoient conspiré contre sa personne et contre le salut de tous les citoyens : ces corps demandèrent alors que le

procès des accusés fut fait en forme, ce qui exigeant des longueurs, empêcha le duc de faire faire l'exécution sur-le-champ, comme il l'avoit projeté, et l'obligea de la différer jusqu'à l'année suivante». Les chefs d'accusation détaillés dans la proclamation de Ranuce, affichée le 17 mars 1612, *étoient que les conjurés, chargés chacun des crimes les plus honteux envers Dieu et les hommes, coupables de rébellion, avoient projetté d'assassiner le duc; d'égorger* Hérodino More, *ses enfans, en présenee de la duchesse, de massacrer tous les ministres, les soldats, les serviteurs, et enfin de piller toutes les maisons particulières, les églises et les monastères.* Une forme à peu près légale avoit été donnée à ces accusations par des dépositions controuvées. On fit grâce à une quinzaine de prétendus coupables peu riches; les seuls possesseurs de grands fiefs parurent indignes de pardon. Le 19 mai 1612, à dix heures d'Italie, les bourreaux amenèrent, sur un échafaud dressé à la hauteur des fenêtres du palais, Barbara San-Vitali, née San-Severini, comtesse de Colorno, l'une des plus belles femmes de son temps, dont le duc avoit été épris et maltraité; le comte Horatio Simonetta, chambellan et grand-écuyer; le comte Jérôme San-Vitali, marquis de Sala; le jeune Jean-François son fils, dit le maréchal de Sala; le comte Alphonse San-Vitali, son cousin; enfin, Pio Torelli, comte de Montechiarugolo et le comte Gianbattista Masi beau-frère de ce dernier. A mesure qu'ils parurent on leur trancha la tête; et les sept têtes restèrent long-temps attachées aux murs du palais: le duc, d'une de ses fenêtres assista lui même à l'exécution qui dura quatre heures. Ranuce I, ne borna pas là sa barbarie, il voulut s'assurer des descendans de ces malheureuses victimes: des deux Sanvitali, enfans, l'un fut écrasé entre deux pierres, l'autre ayant échappé, fut repris quelques années après, et fait eunuque... Un fils et un neveu de Pio Torelli, auxquels on préparoit le même sort furent sauvés par l'attachement et la reconnoissance des franciscains de Montéchiarugulo que leurs ancêtres avoient fondés. Ces religieux les transportèrent la nuit au péril de leur vie dans les états de Modène, et deux tableaux qu'on voit encore dans l'église du lieu servent de monument à ce fait digne de mémoire. Les biens immenses des condamnés furent ainsi réunis aux domaines du prince, qui doublèrent par ce moyen. Les châteaux de Colorno et de Sala qui appartenoient aux comtes San-Vitali, et que le duc marchandoit depuis long-temps, lui passèrent ainsi sans déboursés, et devinrent les maisons de plaisance de ses successeurs; les riches tableaux qui ornoient les deux châteaux, ainsi que la belle collection de livres antiques et de médailles, que les comtes Torelli, presque tous gens de lettres, avoient rassemblés, passèrent dans les musées Farnèse, et depuis à Naples, à Capo-di-Monte. Mais cette proscription horrible révolta tout le monde contre Ranuce: les amis des suppliciés firent pour venger leur mort, des courses funestes dans le Parmesan, où ils brûlèrent des possessions du duc; mais ces excursions n'étoient que des vengeances particulières; tous les souverains du temps blâmèrent Ranuce. Les Torelli et les San-Vitali, collatéraux des

décapités, ayant porté leurs plaintes au grand-duc de Toscane, Ranuce pour justifier sa conduite, lui envoya copie du procès par son ambassadeur. Le grand-duc, Cosme II, y répondit en lui renvoyant de son côté un autre procès bien en règle, par lequel il étoit prouvé que son ambassadeur Parmesan avoit tué un homme à Livourne avant d'être parti de Parme ; voulant lui démontrer par là qu'il n'étoit pas aisé de colorer à ses yeux et à ceux du public une pareille infamie. En effet, Muratori dit que de son temps on croyoit encore que cette conspiration avoit été controuvée par le duc Ranuce, pour satisfaire son avarice et se défaire des personnes qui gênoient son autorité. Le duc trouva pendant un an ou tous les jours sur son assiette ce vers de Virgile : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.* Il parut depuis ce temps plus sombre et souvent agité de remords, et mourut subitement en mars 1622. Ranuce II, laissa de son mariage trois fils, Alexandre, né sourd et muet ; Odoard qui lui succéda et règna de 1622 à 1646, et François-Marie, né en 1620, cardinal en 1745, mort en 1647. Il eut aussi deux filles, Marie et Victoire, qui épousèrent successivement François Ier d'Est, duc de Modène.

FARNÈSE RANUCE II, 6e duc de Parme, né l'an 1630 d'Odoard et de Marguerite de Médicis, succéda en 1646, à son père et eut des démêlés violens avec le pape Innocent X, au sujet du duché de Castro : Jacques Gaufredi, son ministre, espérant par là lui faire sa cour, fit assassiner Christophe Giarda, théatin, que le pape avoit nommé l'an 1649, à l'évêché de Castro, et qui déplaisoit au duc. Le pape, justement irrité de cette perfidie, fait entrer ses troupes dans le duché de Castro, bat celles du duc, fait raser la ville et élever avec ses débris une colonne sur laquelle on grava ces mots : *Qui fû Castro*. Comme les troupes papales alloient entrer dans le Parmesan, Ranuce II se résolut a céder au pape le duché de Castro et le comté de Ronciglione, mais malgré les sollicitations du cardinal Mazarin en faveur de Ranuce, ils furent incamérés à la chambre apostolique en 1661. Le Duc Ranuce ayant reconnu depuis les malversations et la scélératesse de son ministre Gaufredi, lui fit faire son procès ; il fut condamné à mort et exécuté au mois de janvier 1670 ; ce qui fit un grand plaisir au peuple Giuseppino, fils d'un tailleur de Pavie, s'empara ensuite de la confiance du duc, qui termina ses jours le 11 décembre 1694. Ranuce II fut marié trois fois, 1° l'an 1660, avec Marguerite Yolande, fille de Victor Amédée, premier duc de Savoye, morte en 1663 ; 2° l'an 1664, avec Isabelle d'Est, fille de François Ier duc de Modène, morte en 1666 ; 3° en 1668, avec Marie d'Est, décédée en 1684. Du second lit, il eut Odoard, mort le 5 septembre 1693, un an avant son père ; lequel de sa femme Dorothée, fille de Philippe Guillaume, électeur palatin, laissa une fille, ÉLISABETH, mariée à Philippe V, roi d'Espagne ; plus Marguerite et Thérèse. Du troisième lit, Ranuce eut deux fils, François et Antoine, qui lui succédèrent et n'eurent point de postérité. François mourut le 26 février 1727, et Antoine le 20 janvier 1731. ÉLISABETH, fille d'Odoard, leur nièce, dernière héritière de sa maison, porta au roi Philippe V, les duchés de

Parme, Plaisance, et les biens immenses des Farnèse.

FASSONI (Liberat), religieux de l'ordre des écoles pies. On a de lui, *De piorum in sinu Abrahæ beatitudine ante Christi mortem*, Romæ, 1760, in-4°. Fassoni a entrepris dans cet ouvrage de refuter ce que Codonici avoit avancé sur la doctrine de saint Augustin, touchant l'état des fidèles morts avant la venue de J. C., dans un ouvrage intitulé, *Vindiciæ Augustinianæ ab imputatione regni Millenarii*, imprimé à Crémone en 1747. Il fait les plus grands efforts pour donner à certains passages de ce Père un sens différent de celui que Cadonici leur avoit donné; il est vrai qu'il passe sous silence ceux qui paroissent évidemment contraires à la doctrine qu'il veut établir. Car, au lieu qu'il paroît, comme l'enseigne Cadonici, que saint Augustin pensoit que les patriarches avoient joui de la vue de Dieu immédiatement après leur mort et avant la venue de J.-C. Fassoni prétend que, quoique privés de cette vue et relégués dans un lieu particulier, ils étoient cependant heureux par l'espérance de voir Dieu un jour par l'état de grace où ils étoient, par la certitude qu'ils avoient qu'ils ne pouvoient plus pécher, par la compagnie des autres fidèles qui, comme eux, attendoient le même bonheur; enfin par les visites que leur rendoient les anges pour leur annoncer le temps de l'avénement du Messie.

FATIO (Jean), docteur en médecine, né à Bâle en 1649, embrassa le parti des mécontens en 1691, et fut décapité le 28 septembre de la même année. On a de lui en allemand, un ouvrage sur les *Devoirs de la sage-femme*, 1732 in-8°.

FAUGÈRES (Marguerite), distinguée dans la littérature, fille d'Anne-Elizabeth Bleecker, née en 1771, passa les premières années de sa vie chez ses parens retirés dans le village de Tombanie à 18 milles d'Albany, et fut très-bien élevée par sa mère; mais elle la perdit dans l'âge où ses conseils lui étoient le plus nécessaires. Bleecker, qui jouissoit d'une fortune considérable, passa à New-Yorck quand la guerre fut terminée, et vit avec plaisir sa fille parvenue à l'âge où ses graces et son esprit attiroient de tous côtés les hommages; mais elle eut le malheur de mal placer ses affections. Son choix tomba sur un homme dissipé, et malgré les remontrances les plus vives de son père, elle épousa en 1792, Peter Faugères, médecin à New-Yorck. Elle ne fut pas longtemps sans se repentir d'avoir préféré les conseils d'une passion aveugle à ceux de la raison. Sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de chagrins et de malheurs; dans l'espace de trois ou quatre années la grande fortune qu'elle avoit apportée à son mari fut entièrement dissipée: l'affection de son père, tant qu'il vécut, lui procura des secours. Mais en 1796, elle étoit réfugiée dans un grenier, avec l'auteur de ses maux, et un enfant. En 1798, Faugères fut attaqué de la fièvre jaune et succomba. Son épouse se plaça à New-Brunswick dans une pension de jeunes demoiselles pour seconder l'institutrice. La multiplicité de ses talens et la douceur de son caractère la rendoient, plus qu'aucune autre, propre à ces fonctions. Une année après, elle passa à Brooklyn, où elle se chargea de

l'éducation de plusieurs enfans des principales familles. Sa santé qui s'affoiblissoit, ne lui permit pas long-temps de se livrer à ce travail. Enfin, elle mourut en 1801, âgée de 30 ans, à New-Yorck, chez un ami qui lui avoit offert une retraite. Madame Faugères avoit du goût pour la poésie. Beaucoup de ses productions qui ont eu du succès, furent insérées dans le Magasin de New-Yorck, et dans le Muséum américain. En 1793, elle publia les *Mémoires de sa mère*, madame Bleecker, à la tête des OEuvres de cette dame. Plusieurs autres *Essais* par elle-même furent joints à ce volume. Sans avoir jamais mis le pied sur aucun théâtre, elle donna en 1795 ou 1796, une tragédie intitulée *Bélisaire*. Ses plus précieux manuscrits sont entre les mains de M. Hardic de New-Yorck qui a manifesté l'intention de les publier.

FAVIER (N.), célèbre diplomate, successeur de son père, syndic des états généraux du Languedoc, emploi que le goût des plaisirs et le desir d'acquérir des connoissances politiques en voyageant, lui fit vendre dès l'âge de 23 ans. La Chétardie, ambassadeur de France à Turin, le fixa auprès de lui et l'initia dans les secrets de notre ancienne diplomatie. A la mort de cet envoyé, le comte d'Argenson, ministre des affaires étrangères, se l'attacha et lui inspira avec passion le système de Henri IV, de Louis XIV, de Richelieu et de Mazarin, contre les puissances rivales de la France, qui nourissoient depuis des siècles le projet de détruire les restes de la monarchie de Charlemagne. Favier fit par ordre du comte d'Argenson le fameux Mémoire contre l'alliance de 1756 devenu, depuis, ouvrage élémentaire, parmi les diplomates européens, intéressés, les uns à le professer, les autres à le maudire et à en poursuivre l'auteur. L'abbé, comte de Bernis, premier *destructeur de la politique de Louis XIV*, instruit des opinions de Favier, se contenta de l'éloigner de tout emploi pendant son ministère. Le comte de Broglie lui en procura un indirectement auprès du duc de Choiseul, qui l'envoya en secret en Russie, en Portugal et en Espagne. Favier servoit le ministère secret de Broglie aux dépens du ministère officiel : ce dévouement à l'ancienne diplomatie fut pénétré ; et l'infidèle se crut obligé de se proscrire lui-même pendant les quatre dernières années du ministère du duc de Choiseul; il passa en Angleterre et en Hollande, vivant avec les plus beaux esprits de ces deux nations qui le recherchoient à cause de son génie et de ses connoissances en diplomatie. Il fit à La Haye la connoissance particulière du prince Henry de Prusse auquel il communiqua son plan inédit, d'un nouveau système d'alliances continentales et maritimes, et ne contribua pas peu, par ses intrigues secrètes, à perdre le duc de Choiseul et à lui opposer son successeur le duc d'Aiguillon. Plusieurs cours étrangères applaudirent à ses vues à cet égard et les favorisèrent. D'Aiguillon qui lui témoigna lui-même sa reconnoissance, au commencement de son ministère eut recours à ses talens. C'est alors qu'une cour intéressée à les étouffer et à maintenir la destruction de la Pologne, imagina contre Favier, contre Monteynard, Ségur et autres, l'affaire fabuleuse de 1773, et les accusa de travailler

à troubler la tranquillité de l'Europe en faveur des puissances que la France avoit sacrifiées par les traités de 1756 et 1757. La correspondance de Favier avec le prince Henry, ne fut pas interprétée à son avantage. Le grand ouvrage dont le comte de Ségur a publié la 3e édition avec des notes, acheva de le perdre; il fut mis à la Bastille. Favier n'étoit point admis à tous les plans du ministère secret; il n'étoit que l'historien et le rédacteur de ceux qui lui étoient indiqués. Il avoit publié divers *Traités anonymes* et plusieurs *ouvrages* de circonstance aujourd'hui inconnus. Les intérêts des puissances rivales de la France n'ayant pas varié, et les principes de Favier n'étant pas différens de ceux de la France, mériteront à jamais l'attention de nos grands princes. Pendant les minorités et sous des princes foibles, ces principes n'avoient pas cessé depuis Louis XIV de faire des victimes. Le comte de Broglie voyant la politique de l'ennemi triomphante dans le ministère en 1773, et Favier dans les fers, réussit à le délivrer. « Tant d'esprit et tant de pauvreté, disoit-il au roi, tant de talens et tant de haines étrangères, prouvent l'état de notre cabinet; ils rappellent ce que fut jadis votre majesté et où ses alliés l'ont conduite. » Il écrivoit en même temps à Louis XV, que si dans le dernier ouvrage qu'il lui avoit adressé, il se trouvoit quelque observation digne du monarque, elle appartenoit à Favier destitué, fugitif, errant, proscrit, accusé et emprisonné pour son attachement aux intérêts les plus chers du prince. Favier sortit dans peu de temps de la Bastille, employant les premiers instans de sa liberté à écrire sur la cause de ses malheurs, sur le génie implacable qui le poursuivoit et sur l'action criminelle des puissances ennemies de la France dans le sein de l'état. Cet ouvrage proscrit comme les précédens a été enveloppé en 1794 avec tant d'autres ruines. « La précision des pensées de Favier, dit un écrivain qui en a fait une étude particulière, le laconisme de son style, la liaison de ses idées, la facilité de ses compositions, lui ont assuré un rang éminent dans la classe des écrivains politiques, et dans la république des lettres. » Le comte de Ségur a recueilli une partie de ses *œuvres* en 3 vol. in-8°, avec beaucoup de notes et d'observations.

FÉLICIEN (Jean Bernardin), né à Venise vers l'an 1545, a fait beaucoup de *traductions*, entre autres celles de la *chaîne d'or* d'OEcumenius, autrement dite, *commentaire* sur les actes des apôtres et sur les épîtres canoniques; de divers traités de Galien, de Paul d'Argine et de quelques autres anciens médecins; des livres d'Aristote sur la morale avec les commentaires de ses scholiastes Eustrate, Aspase et Michel d'Ephèse; des dix livres de l'histoire des animaux, aussi d'Aristote; des commentaires d'Alexandre d'Aphrodisée sur le premier de ses analytiques, et du traité de Porphyre sur l'abstinence de la chair des animaux; Huet reproche à ce traducteur d'avoir été diffus et de ne jamais être parvenu au point de clarté et de netteté nécessaire à ce genre de travail.

FÉLIX-DE-COMMERCY. On a publié sous ce nom, que l'on croit feint, une traduction française d'un ouvrage latin, très-

rare, qui a pour titre : *Symbolum mundi, hoc est, doctrina solida de Deo, spiritibus, mundi religione, ac de bono et malo, superstitioni paganæ ac christianæ opposita.* Eleutheropoli, anno 1568. L'auteur de cet écrit ayant été accusé d'athéïsme, Félix entreprit sa défense dans une lettre apologétique qu'il joignit à sa traduction réimprimée en 1706.

FERMIN (Philippe), docteur en médecine, membre de l'académie impériale des curieux de la nature et de la société zélandaise des sciences de Flessingue, a publié : 1° *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam*, 2. v. 8°, Amsterdam, 1769. 2° *Dissertation sur la question ; s'il est permis d'avoir en sa possession des esclaves*, 8°, Maestricht 1770. C'est une apologie de l'esclavage ; on ignore l'époque de la mort de Philippe Fermin.

FERRET (N.), habile mécanicien du 18e siècle, s'étoit adonné particulièrement à l'horlogerie sur laquelle il publia quelques *dissertations* aussi prolixes qu'ennuyeuses. Un jour qu'il lisoit à l'Académie de Marseille, dont il étoit membre, un long *traité sur l'échappement*, un de ses confrères écrivit sur un morceau de papier les quatre vers suivans :

> Ferret, quand de l'échappement
> Tu nous traces la théorie,
> Heureux qui peut adroitement
> S'échapper de l'Académie !

il remet ce billet à son voisin et sort ; l'écrit passe de main en main, chacun le lit à son tour, part d'un éclat de rire, et s'en va. Le dernier enfin jette le billet sur la table, suit l'exemple des autres, et Ferret reste seul entre le président et le secrétaire, qui eux-mêmes ne purent contenir leur rire sur cette plaisanterie. Le recueil de l'académie de Marseille renferme plusieurs *mémoires* et *dissertations* de Ferret sur la mécanique et sur l'horlogerie. On ignore l'époque de la mort de cet académicien.

FÈVRE de Beauvrais (N. Le), né à Paris le 14 novembre 1724 et mort au commencement de ce siècle, est connu par les ouvrages suivans. I. *Epître à Fontenelle*, 1743. II. *Ode sur la bataille de Lawfeld, et sur la prise de Bergop-zoom*, 1747. III. *Singularités diverses* en prose et en vers, 1753, in-12. IV. *Paradoxes métaphisiques sur les principes des actions humaines*, traduit de l'anglais de Collins, 1754, 5 vol. in-12. Livre propre à désennuyer un instant, 1753, in-12. V. *Eloge de Maupertuis*, en vers, 1755, in-8°. VI. *Adresse à la nation anglaise*, poëme patriotique, Paris, 1757, in-12. VII. *Histoire de Miss Honora*, ou *Le vice dupe de lui-même*, ouvrage imité de l'anglais, 1766, 4 vol. in-12. VIII. *Dictionnaire succint et patriotique*, ou *Précis des connoissances utiles à l'économie morale, civile et politique*, 1769, in-8°. IX. *Récréations philosophiques d'un aveugle*, in-8°.

FIERA (Jean-Baptiste), de Mantoue, né en 1469, mort en 1538, est connu par des *ouvrages* de médecine, de philosophie et diverses *poésies* dont on peut voir le catalogue dans la bibliothèque Bodlejane d'Oxford. Quoique son style fût dur, ses poésies ont été traduites en plusieurs langues.

FINLEY (Samuel), président du collége de New-Jersey, naquit

en 1715, dans le comté d'Armagh en Irlande. Un sermon qu'il entendit dans sa jeunesse décida sa vocation, et lui fit prendre la résolution de se consacrer au service des autels; à dix-huit ans il quitta son pays natal, et arriva à Philadelphie, en 1734. Il employa plusieurs années à compléter ses études et s'appliqua particulièrement à la théologie. Il prêcha en 1740 et prit les ordres cette même année à New-Brunswick: son ministère commença par des voyages pénibles, et son zèle le plaça souvent dans des situations difficiles. Les lois du Connecticut avoient interdit aux prédicateurs ambulans l'entrée des paroisses où il y avoit des ministres résidents, à moins qu'ils ne fussent appelés par ces ministres. Finley, qui avoit prêché dans une congrégation presbytérienne, à New-Haven, fut arrêté par ordre des magistrats civils, et déporté comme vagabond hors de la colonie; mais, il n'étoit pas homme à renoncer par la persécution au projet de prêcher l'Evangile. Ses travaux apostoliques fructifièrent dans un grand nombre de villes du nouveau Jersey, et ses prédications furent accueillies pendant six mois à Philadelphie. En 1744, ayant accepté les propositions des habitans de Nottingham au Maryland, sur la frontière de la Pensylvanie, il y resta 50 ans; pendant tout ce temps, il s'acquitta fidèlement des devoirs de sa place, et établit dans cette ville une académie qui eut de la célébrité. Beaucoup de jeunes gens, qui durent à ses soins les principes d'une excellente éducation et d'une bonne morale, devinrent des membres utiles de la société; à la mort du président Davies, Finley nommé son successeur, se sépara avec peine de ses paroissiens qui étoient devenus depuis long-temps ses amis, et qui lui avoient les plus grandes obligations; il passa en 1761 à Princeton. Ce collége fleurit sous sa direction, mais il n'en fut président que peu d'années. Il mourut en 1766, à Philadelphie, où il étoit allé pour se faire traiter d'une maladie. Le docteur Finley étoit calviniste. Ses sermons n'étoient point improvisés; ils étoient préparés à loisir, d'un style agréable et à la portée des moins lettrés. Ce respectable ecclésiastique étoit recommandable non-seulement par sa douceur et sa politesse, mais encore par sa charité et son exactitude scrupuleuse à remplir ses devoirs. Il a publié: un Sermon, intitulé: *triomphe du Christ et la rage de Satan*, 1741. *Réfutation d'un sermon de Thompson sur la doctrine des convictions*, 1743. *Satan dépouillé de sa robe évangélique*, *contre les Moraviens*, 1643. *Plaidoyer charitable pour les muets, en réponse à l'antipedorantisme d'Abel Morgan*, 1747. *Défense du précédent*, 1748. Un *Sermon* prêché à l'ordination du R. Jean Rodgers à saint Georges en Pensylvanie, 1749. Un autre sur la mort du président Davies, auquel il avoit succédé; ce dernier a été mis à la tête de ses œuvres.

FINESTRES Y MONSALVO (Joseph), docteur et professeur de droit dans l'université de Cervera, né à Barcelone le 11 avril 1688, a laissé: I. *Exercitationes academicæ XII, in Leg. Ex hoc jure 5 Dig. de Just. et Jure; atque altera in L. cum igitur.* II. *Digestor. De statu hominum. Ex libro primo epitomarum juris Hermogeniani Juriconsulti, accedit dissertatio de eodem Hermogeniano et*

ejus scriptis, Cervera, 1745, in-4°. 2°. *In Hermogeniani jurisconsulti, juris epitomarum libros VI commentarius*, 1757, 2 vol. in-4°. A la tête de ce dernier ouvrage se trouve une lettre du savant Grégorio Mayans y si scar, adressée à l'auteur sur le mérite de ses écrits, et à la suite un avant-propos de Finestres contenant : *l'histoire abrégée des meilleurs jurisconsultes catalans*. Ce discours préliminaire est très-estimé. III. *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Cataloniæ vel extant vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum*. La Catalogne doit à ce savant les premiers caractères grecs qui enrichirent l'imprimerie de cette province, et les réformes utiles et trop longtemps attendues, introduites dans l'éducation publique. Finestres, termina sa carrière dans le village de Monfalca de Mosenmeca le 17 novembre 1777.

I. FISKE (Jean), premier ministre de Wenham et Chelmsford, Massachussetts, né en Angleterre en 1601, élevé à Cambridge, passa en Amérique en 1637, dans le même vaisseau que Jean Allen ; et pendant toute la traversée ils prêchèrent presque tous les jours deux sermons. Fiske tint une école à Cambridge, et comme il avoit beaucoup de fortune, il fit des avances considérables. Il résida près de trois ans à Salem, où il prêcha et instruisit beaucoup de jeunes gens. Quand une église se forma à Enon, ou Wenham, en 1644, il en fut le ministre et y resta jusqu'en 1656 ; alors il passa avec la majorité de son église à Chelmsford, ville toute nouvelle, il y resta vingt ans, et sa prédication y fut très-utile ; il y mourut en 1677. Fiske fut un excellent ministre et un habile médecin. Un de ses fils a été ministre de Braintrée. Son épouse, dont la perte fut la plus sensible de ses afflictions, étoit si versée dans l'Ecriture, qu'il l'appeloit sa concordance, parce qu'avec son secours il n'avoit pas besoin d'autre concordance. Il a publié un catéchisme intitulé *la Branche d'olivier*, etc. etc.

II. FISKE (Nathan), ministre de Brookfield, Massachussetts, né en 1733, gradué en 1754 au collége d'Harvard, et ordonné en 1758, pasteur de l'église dans la troisième paroisse de Brookfield, y resta plus de 40 ans. En 1799, après avoir prêché pour la fête de Noël, il mourut le soir presque subitement. Fiske avoit consacré toute sa vie à l'étude, et jouissoit d'une grande estime. On a de lui un *Sermon historique sur l'établissement et l'accroissement de Brookfield*, prononcé en 1775, plusieurs autres *Sermons* sur différens sujets, dont plusieurs sont des *Oraisons funèbres*, *les Leçons Dudléienes*, 1796; *le Moniteur moral*, 2 vol. in-12, contenant beaucoup d'essais, 1801 : ils avoient paru précédemment dans les journaux.

I. FITCH (James), premier ministre de Saybrook et de Norwich au Connecticut, né en 1622 au comté d'Essex en Angleterre, étoit déjà instruit dans les langues savantes quand il passa en Amérique en 1638. Mais il acheva de s'y former pendant sept années qu'il consacra à étudier sous MM. Hoocker et Stone. En 1746, il prit les ordres, et devint pasteur d'une Église qui s'établissoit dans le Saybrook, et qui, en 1660, fut transportée en grande partie à

Norwich, où il consacra le reste de ses jours aux travaux apostoliques. Enfin, l'âge des infirmités le contraignit à se retirer avec ses enfans à Lebanon, où il mourut en 1702. Sa fille a épousé le docteur Henri Whitfield. Fitch savoit la langue des Indiens voisins de Norwich. Il a beaucoup prêché l'Évangile chez eux, il fit même des sacrifices de son bien pour les engager à renoncer à la vie sauvage. On a publié une de ses *lettres*, relative à ses travaux de mission.

II. FITCH (Jabez), ministre de Portsmouth, New-Hampshire, fils du précédent, né en 1672, gradué en 1694 au collége d'Harvard, fut ordonné à Ipswich en 1703, et s'établit à Portsmouth en 1725, y resta plus de 20 ans, et mourut en 1746. Il s'étoit appliqué particulièrement aux recherches historiques, et à recueillir tous les faits relatifs au New-Hampshire. Il a publié, à commencer de 1728, quelques *Sermons*, dont un sur la maladie épidémique de 1735.

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET de), né à Lyon en 1738, d'une ancienne famille de robe, suivit de bonne heure l'inclination qui l'entraînoit vers la marine. Devenu capitaine de vaisseau, au service de France, il fut employé, long-temps avant la révolution, dans les bureaux de la marine, sous le titre de directeur des ports et arsénaux. C'est en très-grande partie à ses travaux et à ses lumières que la marine française dût l'éclat avec lequel elle se distingua dans la guerre d'Amérique. En 1790, le roi le nomma ministre de la marine; et il remplit cette place avec l'intégrité qui avoit toujours guidé ses actions. Mais le parti populaire qui croyoit plus à ses talens qu'à son plébéisme, le persécuta tellement, qu'il donna sa démission au mois d'avril 1791. Prévoyant ces persécutions, il avoit prié, mais inutilement Louis XVI, lorsque ce prince l'avoit appelé au ministère, de le décharger de la partie des colonies, qui étoit à cette époque, la plus délicate, à raison du systèmes des *amis des noirs*, et d'en faire un département à part. Ce fut pendant son ministère qu'il publia un ouvrage pour l'histoire de la navigation, intitulé : *Découvertes des Français en* 1768 et 1769 *dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*; Paris, 1790, 1 vol. in-4°. Ouvrage dans lequel il restitue aux navigateurs français, et entre autres à Bougainville, une gloire que les écrivains anglais cherchoient à leur ravir. On lui dut aussi les belles instructions données à la Pérouse et à d'Entrecasteaux. La condition privée qu'il avoit embrassée au sortir du ministère, fut de courte durée; le roi qui l'aimoit, et qui estimoit à juste titre sa moralité, l'arracha de nouveau à sa retraite et à ses études, en avril 1792, pour le charger de l'éducation du dauphin. En 1793, il fut arrêté et enfermé aux Madelonettes. Ayant survécu au régime de la terreur, il se trouva désigné pour le ministère de la marine dans les papiers de la Villeheurnois, et fut néanmoins élu en mars 1797, député du département de la Seine au conseil des anciens, dont il devint secrétaire. Mais son élection fut annullée par suite de la journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797). Le consul Bonaparte l'honora de sa bienveillance, et le nomma en décembre 1799, membre du conseil d'état, section

de la marine, puis intendant-général de sa maison, et grand officier de la légion d'honneur. En juillet 1805, il donna sa démission de sa place d'intendant, et obtint celle de gouverneur du palais des Thuileries. Il avoit été nommé précédemment membre de l'institut et du bureau des longitudes. Ce savant et célèbre voyageur a donné la relation du *voyage* qu'il fit en 1768 et 1769 par ordre du roi, dans différentes parties du monde, pour éprouver en mer les horloges marines, inventées par Berthoud. Ce voyage fut imprimé en 1774, 2 vol. in-8°. Le problême des longitudes de mer fut dès-lors résolu, autant que probablement il pourra jamais l'être. La France eut la gloire de donner aux navigateurs de l'Angleterre elle-même, un moyen plus sûr de se diriger en mer, que ceux qu'on connoissoit auparavant. La relation de ce voyage le fit placer au premier rang parmi les hydrographes français. Il a aussi publié en 1800, *le Voyage autour du monde pendant les années* 1790, 1791 et 1792, par L. Marchand, précédé d'une instruction historique, et auquel on a joint des recherches sur les terres australes de Drake, et un examen critique du voyage de Rogewean, 4 vol., grand in-4°. Au milieu des occupations importantes, au sein du repos, dans la vigueur de l'âge, et dans une vieillesse avancée, Fleurieu ne perdit jamais de vue un grand travail sur lequel il sembloit fonder ses droits à l'immortalité, en même temps qu'il espéroit en faire un monument propre à constater les progrès des sciences en France. Nous parlons du grand *Atlas hydrographique*, ou *Neptune des mers du nord*, auquel il travailla depuis 1786, et qui devoit être publié en 1811, pour lequel Fleurieu avoit dépensé plus de 200,000 francs. mais il mourut le 18 août 1810, et ses restes furent déposés au Panthéon. Il avoit une érudition aussi vaste que sûre; il remontoit toujours aux sources, et ne marchoit qu'éclairé du flambeau de la plus judicieuse critique.

FLEXIER DE REVAL (N.), ex-jésuite, mort au commencement de ce siècle, a publié, I. *Observations philosophiques sur le systême de Newton, de Copernic, de la pluralité des mondes*, etc.; *précédées d'une dissertation théologique sur les tremblemens de terre, les orages*, etc; Liége, 1778, in-12; nouvelle édition sous le nom de l'auteur, Paris, in-12. II. *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chétienne contre ses ennemis;* 1777, in-8°. III. *Discours sur divers sujets de religion et de morale;* 1778, in-12. Compilation fastidieuse, qui n'est qu'une série de lieux communs. IV. *Observations sur les rapports physiques de l'huile avec les flots de mer;* 1778, in-12. L'auteur étoit meilleur physicien que moraliste.

FLYNT (Henri), précepteur et boursier au collége de Harvard, fils de Josias FLYNT de Dorchester, prit en 1693, le dégré de bachelier-ès-arts, et mourut en 1760, dans la 85e année de son âge. Plusieurs hommes de mérite lui ont été redevables de leur éducation; le docteur Chauncy a fait son éloge. On a de lui: vingt *sermons* in-8°, 1739, *Oratio funebris in obitum reverendi*, B. Wadsworth, 1738; et un *appel aux consciences des hommes dégénérés*.

FOGGINI (Pierre-François), né à Florence en 1713, étudia au séminaire de cette ville. Les supérieurs lui confièrent la garde de leur bibliothèque dont il fit un bon usage. La société qui se l'attacha en 1737, fut celle des théologiens de Florence. Il débuta par des thèses historiques et polémiques sur les quatre articles du clergé de France de 1682, ouvrage qu'il a su faire oublier par sa conduite, ses discours et la solidité de ses autres écrits. En 1741, il publia une dissertation sous ce titre: *de primis Florentinorum apostolis*, ouvrage admiré par Manni et Lami. La même année il en parut une autre contre les *rêveries de quelques protestans*; mais ce qui le fit universellement connoître, fut la publication de l'ancien manuscrit des œuvres de Virgile. L'académie Florentine, celle des Apatistes, la société nommée *Colombaria*, l'académie ecclésiastique de Lucques, celle des Erranti de Fermo, celle des Etrusques à Cortone, celle des arcades à Rome, enfin l'académie des sciences et belles-lettres de Naples se l'attachèrent. Il refusa la chaire d'histoire ecclésiastique, vacante à Pise en 1742. Mais sur l'invitation que lui fit Bottari, second garde de la bibliothèque du Vatican, il se rendit à Rome où son mérite fut connu de Benoit XIV, qui lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale. Au lieu de travailler à l'histoire des papes, Foggini s'occupa à examiner les manuscrits, afin de fournir aux éditeurs des anciens livres, les moyens de perfectionner les éditions. C'est à ce travail que nous devons la traduction latine du livre de St.-Epiphane adressé à Diodore, sous le titre des *douze pierres précieuses du rational du souverain prêtre des Hébreux*, qui fut imprimé en 1743, avec une préface et des notes de l'éditeur; Benoît XIV le fit coadjuteur de Bottari. Il donna à l'occasion du jubilé de 1750, des instructions et des prières. La même année on imprima sa version latine du commentaire de Saint-Epiphane sur le Cantique des Cantiques. Foggini composa un recueil de passage des Pères qui parut en 1752, à l'occasion d'une homélie de l'archevêque de Fermo, sur la sentence de J. C., concernant le petit nombre des élus. L'année suivante il donna: I. *Opuscule de St. Charles-Borromée sur la danse le jour des fêtes*. II. *Véritables sentimens de Saint-Charles sur le théâtre*. III. *Véritables sentimens de St.-François de Sales, sur le théâtre*. IV. *Véritables sentimens de Saint-Philippe de Néri, sur le théâtre*. V. *Dissertations sur le théâtre*. En 1754, il commença le recueil en 8 volumes des écrits des Pères sur les matières de la grâce. En 1758, il publia les *Opuscules de Saint-Prosper*, en un vol. in-8°; il imprima séparément le poème du même saint, *contre les ingrats*, avec des notes et quelques épigrammes. Son traité du clergé de Saint-Jean-de-Latran, fut imprimé la même année: les ouvrages de Saint-Fulgence parurent en 1760. Ganganelli le nomma son camerier d'honneur. Il mit au jour en 1770, les écrits qu'on appelle vulgairement de l'Eglise de Lyon, sur la prédestination et la grace par Saint-Remy évêque de Lyon et Flore diacre de la même ville; les six premiers canons du 3e concile de Valence, les ouvrages de Saint-Prudence évêque de Troyes. Outre plusieurs dissertations sur les antiquités profanes, il don-

na en 1777, un nouvel *appendix* à l'histoire byzantine. Pie VI à son avénement à la papauté lui donna la charge de camerier secret. Il succéda à Bottari en 1775, et fut premier bibliothécaire ; mais à cause de son grand âge, on lui accorda le titre d'émérite avec les émolumens de la place. Il mourut le 31 mai 1783. Foggini étoit généralement estimé et regretté.

FONTANELLE (Jean-Gaspard Dubois), né à Grenoble le 18 octobre 1737, membre de l'académie de cette ville, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui annoncent du talent, et qui avec plus de travail seroient parvenus à une plus grande perfection et à de plus grands succès ; mais trop de rapidité et de négligence dans la composition ont ôté aux productions de sa plume un caractère qui pouvoit les rendre plus dignes de lui. Les ouvrages qu'il a publiés, sont : I. *Le Connoisseur*, comédie en 2 actes et en vers ; la Haye, 1762. II. *Le bon Mari*, comédie en 1 acte, en vers, Paris, 1763. III. *Pierre-le-Grand*, tragédie en 5 actes et en vers ; Paris, 1764. IV. *Aventures philosophiques*, 1 vol. in-18 ; Paris, 1765. V. *Métamorphoses d'Ovide*, traduites en français ; Paris, 1767, 2 vol. in-8°., figures. Les mêmes arrangées pour les colléges, avec le texte latin à côté, 2 vol in-12, 1778 ; Paris, 1802, 4 vol. in-8°. Cette traduction annonce une plume, sinon aussi exercée et aussi élégante que celle de l'abbé Bannier qui a traduit le même ouvrage, du moins plus exacte, et capable de faire passer dans notre langue les grâces et la facilité de l'ingénieux poète de Sulmone. VI. *Mémoires de Floricourt*, 2 vol. in-12 ; Paris, 1767 ; nouvelle édition, 1782, 3 vol. in-18. VII. *Vie de P. Aretin de Tassoni*, 1768, in-12. VIII. *Ericie* ou *la Vestale*, tragédie en 3 actes et en vers ; Paris, 1778, in-8°. ; Bouillon, 1779 ; Grenoble, 1799. Dans cette tragédie l'auteur s'est un peu trop laissé aller aux effervescences de son imagination ; ses pensées ne sont pas toujours justes, et sont assez souvent trop hardies ; le sujet, la marche, les caractères sont bien présentés et bien soutenus. IX. *Essai sur le feu sacré et les Vestales* ; Paris, 1768 ; Bouillon, 1779. X. *Naufrage et Aventures de P. Viaud* ; Paris, 1768, 1770, 1780, 1 vol. in-12 ; Lille, 1788, 1 vol. in-18. XI. *Lorédan*, drame en 4 actes, en vers ; Bouillon, 1779, in-8°. XII. *Vézins*, drame en 3 actes, en vers, idem. XIII. *Contes philosophiques et moraux*, in-8°. ; Bouillon, 1779, in-18, 2 vol. ; Lille, 1792. XIV. *Suite des Tableaux sur l'état politique de l'Europe pendant les années* 1776, 1783. XV. *Anna* ou *l'Héritière galloise*, 4 parties in-12, trad. de l'anglais ; Paris, 1788. Ce roman eut beaucoup de succès. XVI. La *Gazette Politique* et la *Gazette de Littérature de Deux-Ponts*, depuis leur origine en 1770, jusqu'au milieu de 1776. XVII. *Partie politique des Annales de Linguet*, depuis le milieu de 1776, et depuis sa réunion au Mercure, jusques y et compris 1783. XVIII. Mes *Juvenilia*, deux parties, l'une contenant des contes en vers, et l'autre des pièces mêlées de prose et de vers. XIX. *Clara* et *Emmeline*, roman traduit de l'anglais, deux parties in-12, 1788. Cet écrivain laborieux est mort à Grenoble le 15 février 1812. Il a laissé plusieurs manuscrits.

FORBES (Eli), ministre de Brookfield et de Gloucester, Massachussetts, né en 1726 au Westborough, entra en 1744 au collége d'Harvard, et dans l'année suivante fut enrôlé dans l'armée contre la France et les Indiens; mais ayant bientôt obtenu son congé, il reprit le cours de ses études, fut gradué en 1751, et ministre de la seconde paroisse de Brookfield en 1752. En 1758 et 1759 on le nomma chapelain d'un régiment; en 1762 il alla en mission chez les Oneidas, l'une des six nations indiennes, et forma la première église chrétienne à Onaquagie sur la rivière de Susquehanah à 170 milles du lac Otsego où est sa source; il y établit une école pour les enfans et une autre pour les adultes, et emmena avec lui quatre enfans indiens, qu'il renvoya quelques années après, quand il leur eut enseigné tout ce qui pouvoit leur être nécessaire; il ramena aussi un petit blanc, qui étoit devenu absolument sauvage, et qu'il rendit à la civilisation. Ce jeune homme fut élevé depuis au collége de Dartmouth, où il prit un de ses degrés; et enfin il fut agent du congrès, place dans laquelle il se rendit très-utile pendant la guerre de la révolution. Le docteur Forbes fut soupçonné d'avoir embrassé le parti des Tory. Il se démit en 1776, et se retira à Gloucester, où il mourut en 1804. On a de lui un petit vol. in-8° intitulé, le livre *de famille*, etc., et beaucoup de *Sermons* de circonstance.

FORBIN (Gaspard-François-Anne de), chevalier de Malte, né à Aix en Provence le 8 juillet 1718, a publié les ouvrages suivans, I. *Accord de la Foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde*, 1757, 2 vol. in-12. II. *Exposition géométrique des principales erreurs newtoniennes sur la génération du cercle*, 1760, in-12. III. *Elémens des forces centrales*, 1774, in-8°. Forbin mourut sur la fin du siècle dernier.

FORER (Laurent), jésuite et savant théologien, né à Lucerne en 1581, mort le 7 janvier 1659, a écrit: *Antiquitates Papatûs*, etc., Dillingen, 1644, 4 vol. in-4°.

I. FOREST (N.), prêtre, mort à Toulouse en 1789, a publié un *Almanach historique et chronologique de Languedoc*, 1752, in-8°. Il a remporté le prix d'éloquence aux jeux floraux, en 1748 et 1753. Ces prix ne prouvent pas toujours en faveur du mérite et du talent des auteurs.

II. FOREST (Réné-Guillaume), né à Orléans, le 28 janvier 1722, et mort au commencement de ce siècle, a publié une *Carte historique et géographique des principaux évènemens de la Vie de Louis XV*, 1749.

FOSSATI (George), célèbre graveur, né à Morco près Hugano, a gravé en 1764 à Venise les édifices que Palladio a construits à Padoue, Vicence, etc. On doit encore à son burin un recueil de fables; la géométrie pratique de Leurer, les plans de Venise, Bergame, Genève, et une carte du lac de Lugano. Un autre FOSSATI (David-Antoine), né à Morco en 1708, a excellé dans la peinture à fresque; il vivoit encore en 1779.

I. FOSTER (Jedidias), juge de la cour supérieure de Massachussetts, né en 1726 à Andover, gradué en 1744, au collége

d'Harvard, devint un des principaux membres de la convention, qui travailla à la constitution de Massachussetts. Mais il mourut en 1779, avant qu'elle fut terminée. Foster fut un des hommes les plus attachés aux intérêts et à la liberté de son pays, et des plus opposés aux mesures despotiques de la Grande-Bretagne

II. FOSTER (Benjamin), ministre à New-Yorck, né en 1750, à Danvers, Massachussetts, gradué en 1744, au collége d'Harvard, y étoit encore lorsqu'il s'éleva sur le baptême une discussion, qui occupa beaucoup l'attention du public. Foster, chargé de défendre l'opinion de ceux qui tenoient pour le baptême par aspersion, se préparant à soutenir cette thèse, changea de sentiment. Depuis, il embrassa fortement le parti contraire, et, en 1776, il fut ordonné pasteur de l'église Baptiste de Leicester. En 1782, il se démit de cette place et prêcha environ deux ans à Danvers. Successivement pasteur de plusieurs églises à Newport et à New-Yorck, il mourut dans cette dernière ville, en 1798, victime de son zèle pour les malades. Foster a publié une *Dissertation sur les soixante-dix semaines de Daniel*, dans laquelle il considère cette prophétie comme entièrement accomplie.

I. FOURNEAU (Nicolas), maître charpentier à Rouen, mort au commencement de ce siècle, a publié, I. *L'Art du trait de Charpenterie*, 1767, 1768, in-fol. II. *Essais pratiques de Géométrie et suite de l'Art du trait*, 1772, in-f°.

II. FOURNEAU ou FOURNEAUX (N.), chanoine de l'église de Laon, né à Reims le 27 mai 1726, a laissé un recueil sous ce titre : *Faits mémorables ou Narrations héroïques*, suivies d'épîtres, odes et poésies fugitives, 1772, in-12. Nouv. édition, 1789, 2 vol. in-8°. Fourneau mourut au commencement de ce siècle.

FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur de la ville de Nantes, où il mourut en 1810, à 63 ans, étoit natif de Paris. Il avoit été avocat au parlement et contrôleur dans les fermes. Ses parens l'avoient contraint de se faire capucin; mais se sentant peu de goût pour ce genre de vie, il préféra embrasser la carrière militaire, et parvint à des grades élevés. Au commencement de ce siècle, il se livra à l'étude des antiquités, et fit des recherches laborieuses sur la ville de Nantes où il s'étoit retiré, et dont il avoit été nommé archiviste. Il étoit membre de la société des sciences et des arts du département de la Loire inférieure, de l'académie celtique à Paris. Il s'est composé une épitaphe originale, dans laquelle il donne une idée de son caractère.

FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste Raimond de Beccaria de Pavie de......) acolyte, prieur de Masquières, du diocèse d'Agen, né à Toulouse le 31 août 1693, y étudia au collége des PP. de la doctrine chrétienne. Après quoi, il obtint une lieutenance dans le régiment du roi infanterie, composa une *Elégie* qui remporta le prix aux jeux floraux en 1714; mais sa mère, comme une autre Monique, obtint que son fils, qui jusqu'alors avoit toujours été très-dissipé, tout-à-coup frappé des vérités saintes, prît un air recueilli et se consacrât aux œuvres de piété, qu'il a pratiquées toute sa vie. Il vint à Paris en 1717. Retiré dans la communauté de Saint-Hilaire, il écrivit sur la di-

gnité de l'état ecclésiastique et sur les devoirs qu'il exige; son premier ouvrage parut en 1727 sous le titre : I. *Lettre d'un Prieur à un de ses amis, au sujet de la nouvelle réfutation du livre des règles pour l'intelligence des Ecritures*. II. *Le Catéchisme historique et dogmatique sur les contestations qui agitent maintenant l'Eglise*, 2 v. in-12, 1729, 1730. Il s'en est fait 8 éditions en vingt années; les dernières éditions en 5 vol., contiennent de plus une addition des *principaux évènemens* depuis la mort du cardinal de Noailles jusqu'au 20 avril 1736. III. *Réflexions sur la captivité de Babylone*, 1721. IV. *Introduction abrégée à l'Histoire des prophètes, par l'Epitre de Saint-Paul aux Romains*, 1730. En 1728, on imprima pour la première fois, V. son *Traité de la confiance chrétienne* ou *de l'usage légitime des vérités de la grace*. La deuxième édition parut en 1731, en forme de supplément à l'*Idée de la conversion du pécheur*. Cet ouvrage occasionna de grandes disputes. Il écrivit une Lettre à M. PP., de 26 pages in-4°., et donna ensuite, VI. *Exposition de la doctrine du Traité de la confiance*, 50 pag. in-4°. M. Boursier, pour terminer cette dispute, publia, en 1739, une *Lettre sur l'Espérance chrétienne*, qui fut adoptée sans restriction. Une *Traduction italienne du Traité de la confiance*, fut imprimée à Venise en 1551. L'auteur se retira à Fourquevaux, et, dans sa solitude, il composa les *Traités* suivans : VII. *Principes propres à affermir dans les épreuves présentes*. VIII. *Eclaircissemens sur les difficultés qu'on oppose aux appelans*, et deux *Lettres à un ami*, sur le même sujet. Il revint à Paris en 1750, où, dans un séjour de 15 ou 16 mois, il composa : IX. *Essai sur la vérité et la sincérité par rapport aux affaires présentes et de l'église*, imprimé seulement en 1754. De retour dans sa retraite, il s'occupa le reste de ses jours à la continuation du *Catéchisme historique*, qu'il n'a pu conduire que jusqu'en 1760, et mourut le 2 août 1767. (Addit. à l'article III. Fourquevaux, (Jean-Baptiste). Tom. VII.)

FOXCROFT (Thomas) ministre à Boston, fils de François Foxcroft de Cambridge écuyer, gradué en 1714 au collége d'Harvard. Son père qui étoit membre de l'église d'Angleterre, voulut qu'il entrât dans l'église épiscopale, il fut ordonné en 1717, et nommé collégue de Wadswortk pasteur de la première église de Boston. Jamais ministre ne se fit plus de réputation dans la chaire; en 1727 Chauncy fut son collégue et après un ministère de plus d'un demi-siècle, Foxcroft mourut en 1669 dans la 73e. année de son âge. On admire dans ses écrits la clarté des raisonnemens, la fertilité de l'invention, le brillant de l'imagination, et la profondeur du jugement. On a de lui un très-grand nombre de sermons et de discours dans lesquels on en distingue un sur *le tremblement de terre : Défense de l'ordination presbytérienne en réponse à M. Thomas Berclay*, 1729 : *Observations historiques et pratiques sur la naissance et l'état primitif de la nouvelle Angleterre* etc, 1730 : *Discours à une jeune femme condamnée à la mort*, 1733 : *Le droit divin des diacres*, 1731 : *Apologie pour M. Whitefield*, 1745 : *Sermon d'action de graces pour la conquête du Canada*, 1761.

FRADET (Pierre-Charles-Florent), avocat, mort au mois de janvier 1777, a ajouté des *sommaires* à l'ouvrage de Cabassus, intitulé: *Theoria et praxis juris canonici*, Poitiers, 1737, in-fol.

FRAISSINET (N.), prêtre de la doctrine chrétienne, mort sur la fin du siècle dernier, est auteur de *l'enseignement des belles-lettres, et la manière de former les mœurs de la jeunesse*, 1768, 2 vol. in-12.

FRAMERY (Nicolas-Etienne), littérateur, né à Rouen en 1745, mort à Paris au mois de novembre 1810, est auteur de plusieurs ouvrages dont voici la liste: I. *Réponse de Valcour à Zeila*, 1764, in-8°. II. *Nanette et Lucas*, comédie en 1 acte, en prose, mêlée d'ariettes, 1775, in-8°. III. *Le passé, le présent et l'avenir*, contes; 1766, in-12. IV. *Nicaise*, opéra-comique de Vadé, remis au théâtre, avec des ariettes, 1767, in-8. V *La pureté de l'ame*, ode, 1770, in-8°. VI. *Mémoires du marquis de Morlaix*, recueillis dans les lettres de sa famille, 1770, 4 vol. in-12. VII. l'*Indienne*, comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes, 1770. VIII. *Le projet*, comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes, 177*, in-8°. IX. *L'illusion* ou *le Diable amoureux*, comédie, 177*, in-8°. X. *La Colonie*, comédie en 2 actes, imitée de l'italien, 1775, in-8°. XI. L'*Olympiade* ou *le triomphe de l'amitié*, drame héroïque de Métastase, en 3 actes, en vers, mis en françois, 177*, in-8°. XII. *La sorcière par hasard*, opéra-comique, 1783, in-8°. XIII. *La tourterelle*, ou *les enfans dans les bois*, en 3 actes. XIV. *Le musicien pratique*, traduit de l'italien, 1786, 2 vol. in-8. XV. *Roland furieux*, poème héroïque d'Arioste, nouvelle traduction, de société avec Pankouke, 1787, 10 vol in-12. XVI. *de l'organisation des spectacles de Paris*, 1791, in-8°. On doit encore à Framery un *Discours* qui a remporté le prix de musique et de déclamation, proposé par l'institut, et décerné dans la séance du 15 nivose an 10 (5 janvier 1802), sur cette question: *Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation; déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique, sans nuire à la musique;* brochure in-8°, avec musique; Paris, 1802.

FRASNAY (Pierre de), dont on ignore le lieu et l'époque de la naissance, est connu par un mince recueil de fables qu'il publia en 1751, sous le titre de *Mythologie*, ou *Recueil de fables grecques, ésopiques et sybariques, mises en vers français*, in-8°. Ce seul titre suffit pour donner une idée de la justesse de son esprit: confondre les fables d'Esope et des autres fabulistes avec la Mythologie, c'est la preuve d'un grand discernement.

FRÉDÉRIC, chanoine et archidiacre de Liége, étoit parent de Léon IX. Ce prélat passant dans cette ville en 1049, l'emmena avec lui à Rome où il le fit bientôt cardinal, ensuite bibliothécaire et chancelier de l'Eglise romaine; Frédéric envoyé à Constantinople avec le cardinal Humbert en 1053, pour travailler à la réunion de l'Eglise grecque avec la latine, revint au bout d'un an sans avoir obtenu aucun succès: dégoûté du monde, s'étant retiré dans l'abbaye de Mont-Cassin, il fut élu par ses confrères en 1057, pour remplacer Richer dans les fonctions d'abbé.

Peu après il fut tiré de chez lui, avec force, par le peuple et le clergé de Rome, et conduit à saint Pierre-aux-Liens où il fut nommé Pape en remplacement de Victor II, décédé. On a de Frédéric un *traité sur l'usage du pain sans levain dans l'Eucharistie, et sur le jeûne du samedi contre les Grecs*; ainsi que d'autres sur *l'Azyme, le Sabbat*, et *sur le mariage des prêtres*. Ces écrits ont été attribués au cardinal Humbert.

FRELINGHUYSEN (Théodore-Jacob), ministre de l'Eglise hollandaise réformée à Raritan, New-Jersey, passa en 1720 de la Hollande en Amérique. Il se distingua par un zèle ardent pour la propagation de l'Evangile, et ses prédications furent très-utiles à la religion. En 1738, il devint membre de l'assemblée des ministres hollandais, qui forma le plan d'une assemblée de ministres des paroisses surbordonnées à la classe d'Amsterdam. Cette proposition, subversive des églises hollandaises en Amérique, alarma tout le pays; car en effet avec le temps, ces églises se trouvèrent entièrement soumises à la juridiction d'un corps ecclésiastique étranger. Frelinghuysen étoit un prédicateur habile. Il a laissé cinq fils, tous ministres, et deux filles qui ont épousé des ministres.

I. FREMENTEL (Jacques du), avocat au présidial de Tours, né dans cette ville le 22 mars 1698, mort le 10 juillet 1777, a laissé *Commentaires sur la coutume de Tours*, publiés par son fils, 1786, 4 vol. in-4°.

II. FREMENTEL (Jacques du), chanoine de Saint-Martin de Tours, membre de la société d'agriculture de cette ville, y naquit le 28 janvier 1728. On a de lui: I. *Almanach historique et géographique de Touraine*, 1738, et années suivantes. II. *Tableau général et historique de la maison de Brossard*, 1765, in-4°. III. *L'architecte bourgeois*, ou *économies du bâtiment*. IV. Plusieurs *Mémoires* sur les curiosités de la province de Touraine. Frementel mourut au commencement de ce siècle.

FREUDENBERGER (Uriel), pasteur de l'église réformée de Gleresse, canton de Berne, mort en 1768, est auteur de plusieurs *ouvrages*, entre autres de celui intitulé: *Guillaume Tell*, fable danoise, Berne, 1760, in-8°.

FRÉVIER (Charles-Joseph), jésuite, né à Rouen le 11 novembre 1689, mort en Normandie vers 1776 ou 1777, a donné la *Vulgate* authentique dans tout son texte, 1753, in-12.

I. FREY (Gaspard), natif de Baden en Suisse, chancelier de Zurick en 1518, puis sénateur, a écrit un ouvrage *de situ Helvetiæ*, qui n'a pas été imprimé. Un autre Frey (Jacques-Christophe) de Bâle, est auteur d'une *thèse* en latin, sur l'abus de la liberté dans sa patrie, 1709.

II. FREY (Jean-Louis), savant professeur de théologie, né à Bâle le 16 novembre 1682, mort dans cette même ville le 28 février 1759, vint en 1704 à Paris où il apprit l'arabe de l'abbé de Longuerue. Il a laissé beaucoup de dissertations, dont voici les principales: *De sententiâ Mohammedis de Jesu-Christo*, 1703. II. *De conjungendo linguarum orientalium et linguæ græcæ studio*, 1705. Frey donna l'édition grecque des *épîtres* de St.-Clé-

ment, Ignace et Polycarpe, à Bâle en 1742, in-8°. Il fut encore l'un des principaux collaborateurs de l'édition d'Amsterdam en 1718, du *Thesaurus ecclesiasticus*, de Luicer, en 2 vol. in-fol.

FREZZA MARINO, fils d'Antonio Frezza, jurisconsulte renommé, étoit petit-fils de Carlo Frezza et de Virginie Afflitta, famille ancienne de Ravelle (qui, selon le père Kircher descend de Saint-Eustache, et qui a produit beaucoup d'hommes célèbres). Marino Frezza se distingua par une érudition peu commune, et par la connoissance des origines et des antiquités du royaume de Naples, comme le prouve son Traité *De sub-feudis baronum et investituris*. Il a donné aussi un Traité *De presentatione instrumentorum*. Conseiller royal, il eut la seigneurie de la ville de Lettere, et érigea une nouvelle chapelle dans l'église Saint-Dominique de Naples, en échange de celle que Nicolas Frezza avoit bâtie en construisant une partie du monastère des Dominicains (alors appelé *Santa Maria-Madelena*). Il y fit transporter les cendres de ses pères, et mourut vers 1575. Un de ses petits-fils, Don Adrien-Joseph Frezza, marié à Virginie Afflitta, acquit aussi quelque célébrité, et Don Fabio, un autre de ses petits-fils, très-versé dans l'histoire, les antiquités et la politique, donna plusieurs ouvrages sur ces matières, imprimés à Naples en 1616. (*Voyez* tom. VII, Frezza Fabio., n° II.) Il fut fait chevalier de Calatrava et duc de Castro par le roi Philippe IV, et épousa Dona Elvire, sa nièce. Cette Dona Elvire, fille de Don Marino Frezza et d'Hippolite Orsini (des comtes d'Oppido) jeune et belle et n'ayant point d'enfans, se remaria après la mort du duc de Castro, à Alexandre Pallavicini de Gênes, et en troisièmes noces, à Don François Toraldo d'Aragon, prince de Massa, commandant général pour le roi d'Espagne dans la ville et le royaume de Naples. Lors de la révolte de 1647, il fut massacré par la populace de Naples, dont il étoit l'idole, et qui l'avoit demandé peu de mois auparavant pour capitaine-général.

I. FRIES (Jean-Gaspard), capitaine de cavalerie, natif de Zurich, y a publié en allemand, I. *Evolutions de cavalerie*, 1696, in-8°. II. *Traité d'arithmétique*, 1702, in-8°. III. *Idea arithmeticæ mercatorum*, 1703, in-8°.

II. FRIES (Jean), de Zurich, est auteur d'un *Discours* en allemand sur la disparité de religion en Suisse, imprimé à Bâle, 1752, in-4°.—Un autre Fries (Léonard), aussi de Zurich, baillif de Wedenschweil en 1710, a écrit en allemand le *Manuel historique* des événemens de la ville de Zurich, 1701.

FRISBIE (Levi), ministre d'Ypswich, Massachussetts, né en 1748 à Brandford, Connecticut. A l'âge de 16 à 17 ans : ses talens le firent placer sous la direction de M. Wheelock pour le consacrer au service des missions. En 1767, il entra au collége d'Yale, où il resta plus de trois ans, fut gradué en 1771, et ordonné en 1775. Il commença dès cet instant sa carrière dans les missions au Canada. L'état de convulsions, où se trouvoit l'Amérique dans ce tems, arrêta les effets de son zèle. Alors il rentra dans l'intérieur des États-Unis, puis il fut envoyé à Ipswich, où il succéda en 1776,

au R. Nathaniel Rogers. Après un ministère de 30 ans, il mourut en 1806. Frisbie étoit un prédicateur éloquent et zélé, dont les travaux furent extrêmement utiles. On a de lui, un *discours sur la paix*, 1783. II. Un autre *aux obsèques du Rev. Moïse Parsons*, 1784. III. Deux *Sermons à l'occasion d'une fête publique*. IV. Un *Discours d'action de grâce*. V. Un *éloge de Washington*, 1800. VI. Un *discours* prononcé devant la société pour la propagation de l'Évangile, chez les Indiens américains, 1804.

FRONTENAC (Louis), comte, gouverneur général du Canada, succéda à Courcelles en 1672 ; et dans l'année suivante bâtit sur le lac Ontario, le fort qui porte son nom. Il fut rappelé en 1682 ; mais en 1689 sa place lui fut rendue. Frontenac mourut en 1698, dans la 78e année de son âge. Son administration contribua à la prospérité du Canada, mais il étoit orgueilleux, soupçonneux, vindicatif, et brutal. Malgré quelques démonstrations de piété, il étoit évident qu'il n'étoit guidé que par son ambition.

FROWINUS (le bienheureux), mort le 27 mars 1178, moine de Saint-Blaise dans la forêt noire ; a écrit une *chronique* depuis l'an 398, jusqu'en 1175 ; un traité *De libero arbitrio*, et un *commentaire* étendu sur l'Oraison dominicale.

FRUYO ou FRYO (Pierre), né à Fribourg en Suisse au commencement du 16e siècle, fut chancelier de sa ville natale, et trésorier de la république ; il a composé une chronique de Fribourg, 1552, en allemand, qui est restée manuscrite. On y trouve de grands détails sur la guerre des Suisses contre Charles, duc de Bourgogne.

I. FUESSLIN (Jean), né à Zurich en 1477, mort en 1538, directeur de l'arsenal, et membre du grand conseil de sa ville natale, est auteur d'une chronique de la Suisse jusqu'en 1519, qui n'a pas été imprimée. Il fut un des partisans les plus zélés de Zuingle, et réfuta l'apologie de la religion catholique de Gebwielter, dans son *Paysan suisse*, satyre curieuse, mais un peu trop virulente, publiée en 1524.

II. FUESSLIN (Pierre), membre du grand conseil de Zurich, sa patrie, mort en 1548, fut témoin de la seconde guerre de Cappel, dont il écrivit l'histoire avec beaucoup d'impartialité ; elle n'a pas été imprimée. Il fit en 1523 un pélerinage à Jérusalem; et en laissa la *relation* ainsi que celle de la prise de Rhodes par les Ottomans.

III. FUESSLIN ou FUESSLI (Henri), professeur d'histoire à l'académie de Zurich, où il naquit au commencement du 18e siècle, et membre du grand conseil de la république, est un des meilleurs écrivains de la Suisse. On a de lui, en allemand : I. *Les devoirs du citoyen ;* 1765, in-8°. II. *Lettre de Lucius, de Zurich, sur le luxe et la témérité ;* 1770, in 8°. III. *Sur la recherche du beau en peinture ;* 1771, in-8°. IV. *L'obole portée à l'autel de la patrie ;* 1779, in-8°. Il établit dans ce dernier ouvrage les bases de l'éducation qu'on doit donner aux artisans. V. *Vie de Jean Waldmann*, bourguemestre de Zurich, 1780, in-12. On y admire une grande impartialité, et le style d'un pur républicain. Les almanachs du temps, et les recueils

littéraires renferment encore un grand nombre de morceaux détachés de Fuesslin, qui tous sont dignes de sa plume, et respirent une énergie patriotique.

IV. FUESSLIN ou FUESSLI (Jean Conrad), né à Zurich en 1704, mort en 1775 à Veltheim, dont il étoit curé, est compté parmi les grands historiens de la Suisse. On trouve dans ses ouvrages une critique judicieuse et une érudition profonde: malheureusement, aveuglé quelquefois par l'amour de sa ville natale, il lui sacrifie la vérité, et cherche à justifier les guerres injustes que l'ambition lui a fait entreprendre. Ses ouvrages les plus remarquables, sont: I. *Abrégé de l'histoire helvétique*, en latin, Zurich, 1734, in-8°. II. *Thesaurus historiæ helveticæ Tiguri*, Zurich, 1735, in-fol. ouvrage très-intéressant, où se trouvent les historiens latins de la Suisse. III. *Apologie du roi David*, contre Bayle, Zurich, 1740. IV. Collection de *lettres* des réformateurs de la Suisse, Zurich, 1742, in-8. V. *Matériaux* pour servir de supplément à l'histoire de la réformation de la Suisse, Zurich, 1741, 5 vol. in-8, en allemand. VI. *Description topographique de la Suisse*. Schaffhausen, 1770, 4 vol. in-8°, en allemand. VII. *Histoire* de l'église et des hérétiques du moyen âge; Francfort, 1770, 2 vol. in-8°., en allemand. Il a aussi écrit un grand nombre de *vies privées*, et de *dissertations historiques*.

GACH GADS

GACHET (N.), médecin, membre de l'académie des arcades de Rome et de plusieurs sociétés savantes, mort au commencement de ce siècle, est connu par le *Manuel des goutteux*, 1785, 2 vol. in-12, 2e et 4e éditions, 1786, 1789 et 1792. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce médecin étoit goutteux, et que ses remèdes n'ont jamais pu le guérir de la goutte. On a encore de lui; I. *Tableau historique des évènemens présens, relativement à leur influence sur la santé*, avec M. Maison; Paris, 1789, in-8°. II. *Problème médico-politique pour et contre les arcanes* ou *remèdes secrets*, 1791, in-8°.

GADSDEN (Christophe), lieutenant gouverneur du sud de la Caroline, né vers l'an 1724, se distingua par son amour pour son pays. Sa réputation le fit nommer au congrès qui se tint à New-York en 1774. A son retour en 1776, il reçut les remercîmens de l'assemblée provinciale; il fut des premiers qui énoncèrent fortement des principes d'indépendance, il démontra alors la nécessité que son pays fût affranchi du gouvernement oppressif de la Grande-Bretagne. Ramsay le cite, avec Jean Adams, comme les deux qui, les premiers, ont parlé pour la séparation complète de l'Amérique d'avec l'Angleterre; il montra le plus grand

courage en 1780, pendant le siége de Charlestown, où il s'enferma avec cinq autres membres du conseil, tandis que le gouverneur Rutledge et trois autres avoient abandonné la place sur la sommation du général Lincoln. Plusieurs mois après la capitulation, il fut fait prisonnier, et transporté à saint Augustin par ordre du général Cornwallis, qui violoit par cet acte les droits des prisonniers sur parole. En 1782, Gadsden fut nommé gouverneur : mais il refusa cet honneur. Il n'en continua pas moins de servir sa patrie dans les assemblées et dans les conseils ; et malgré toutes les injustices dont il avoit été victime dans sa personne et dans ses propriétés, il s'opposa avec courage et avec zèle à la confiscation des biens de ceux qui tenoient pour le gouvernement anglais. Il mourut en 1805, âgé de 81 ans, avec la réputation d'un bon citoyen.

GAGE (Thomas), dernier gouverneur de Massachussetts, nommé par le roi d'Angleterre, fut gouverneur de Montréal en 1760. Après la conquête du Canada, en 1763, il succéda au général Amherst dans la place de commandant en chef des troupes de S. M. Britannique en Amérique. Gage étoit regardé comme l'homme le plus propre à faire exécuter les lois du parlement dirigées contre l'esprit d'insubordination qui se manifestoit dans le Massachussetts. Nommé gouverneur de cette province, il arriva à Boston en 1774. En effet, nul autre n'étoit plus fait pour être le ministre des mesures tyranniques du parlement et des ministres. Plusieurs régimens le suivirent, et il commença par réparer les fortifications de Boston. Les poudres furent saisies dans l'arsenal de Charles-Town : des détachemens furent envoyés pour s'emparer des magasins d'armes de Salem et de la Concorde, et la bataille de Lexington devint le signal de la guerre générale. En 1775, le congrès provincial de Massachussetts, déclara le général Gage ennemi du pays, indigne de servir la colonie, et défendit de lui obéir. Depuis ce temps son autorité ne fut plus reconnue qu'à Boston. En juin suivant, il fit proclamer la loi martiale, et le pardon offert à tous les rebelles, excepté Samuel Adams, et Jean Hancok. Mais l'affaire de Bunker lui prouva, peu de jours après, qu'il connoissoit mal les Américains. En octobre de la même année, il se rembarqua pour l'Angleterre, et sir William Howe lui succéda. La conduite de Gage envers les habitans de Boston, l'a fait déclarer traître à sa patrie. Il mourut en Angleterre en 1787.

GALEA (Augustin), théologien de l'église d'Alexandrie de la Paille, étoit de Loano dans l'état de Gênes, et vivoit vers 1630. On a lui des *Sermons*.

GALIFET ou GALIFECT (Joseph), jésuite, est particulièrement connu par un ouvrage de *Cultu sacro sancti cordis Jesu ;* Rome, 1726, in-4° ; dédié au pape. Ce livre traite de la charité immense de Jésus-Christ pour les hommes, dont le souvenir est retracé par le symbole de son cœur, et des sentimens que ce souvenir doit faire naître dans l'ame des fidèles reconnoissans ; ce qu'on exprime ordinairement *par dévotion envers le sacré cœur.* (*Voyez* Marguerite-Marie Alacoque, n° XII, tome Ier) Mais comme

l'esprit de l'homme, toujours inquiet et *immodicus*, selon l'expression d'un ancien, ne sait s'arrêter où il faut, le Père Galifet a joint à son ouvrage un appendice, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la sainte vierge à celui de l'homme-dieu. (*Cultum cordis Mariæ à cultu cordis Jesu non separemus*). Cette singularité qui sembloit confondre des cultes dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, et dont le second ne pouvoit entrer dans l'esprit de la représentation symbolique, dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la sainte vierge; et d'un autre côté, trouva des défenseurs et des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant exclusivement la fête du *sacré cœur de Jésus*, et en expliquant la nature et l'objet de cette fête, de manière à ne souffrir aucune extension. On peut voir là-dessus le *Journal historique* et *littéraire*, 15 juillet 1791, pag. 428. —15 septembre, pag. 110. On a encore reproché au P. Galifet d'avoir rassemblé dans cet apendice beaucoup de choses où la sévère théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelque homme célèbre, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est impossible de lire cette partie de l'ouvrage sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'une pure créature, et sans prendre l'idée d'une espèce d'égalité qui heurte les fondemens de la foi; « on est étrangement embarrassé, à dit quelqu'un à cette occasion, quand après la lecture de ces sortes de livres, on vient à raconter cette maxime fondamentale du christianisme si clairement et si magnifiquement énoncée par le prince des apôtres : *Non est in alio aliquo casus, neque enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri*, Act. IV. » *Voyez* Muratori.

GALLOWAY (Joseph), célèbre jurisconsulte de Pensylvanie, nommé membre de l'assemblée de la province en 1764. Dans ce temps une pétition pour un changement dans le gouvernement fut discutée. Jean Dickinson s'étoit opposé à la pétition, et Galloway répondit à son discours avec beaucoup de chaleur; les deux discours furent imprimés. Galloway fut quelque temps orateur de la chambre assemblée, et ensuite membre du premier congrès qui se tint en 1774; mais en 1776, il abandonna la cause de l'Amérique pour se joindre à celle de l'Angleterre à New-Yorck. Il y resta jusqu'en 1778. Ses conseils et ses efforts eurent peu d'effet contre des millions d'hommes déterminés à devenir libres. Il abandonna de son aveu des propriétés pour la valeur de 40 mille livres sterling. En 1779, on examina à la chambre des communes ses transactions; et sa représentation fit peu d'honneur aux commandans bretons. Galloway mourut en Angleterre en 1803, dans la 74e année de son âge. La préface de son discours, publié en 1764, fut écrite par le docteur Franklin, qui soutenoit la même cause : elle présente l'histoire du gouvernement. Galloway a publié encore des *observations* sur la

conduite de sir Guillaume Howe, dans lesquelles, malgré son attachement à cette cause, il accuse les troupes anglaises de s'être livrées à des excès, surtout dans le Nouveau-Jersey. Il paroît aussi que c'est de sa plume qu'est sorti l'ouvrage intitulé : *Commentaires succincts sur quelques parties de la révélation et des prophéties*, etc. ; Londres, 1802.

GALON (N.), colonel d'infanterie, ingénieur en chef au Hâvre, correspondant de l'académie des sciences, mort en 1775, a donné, I. *L'Art de convertir le cuivre rouge en laiton ou cuivre jaune*, 1764, in-fol. II. *Machines et inventions approuvées par l'académie royale des sciences, depuis son établissement jusqu'à présent, avec leur description, dessinées et publiées du consentement de l'académie*, 1734, 1754, publiées en 1777, in-4°.

GANDELOT (l'abbé), prêtre, né à Nolay vers 1720, et mort à Beaune le 2 avril 1785, avoit été chapelain de la chapelle St. Paul, et directeur des Ursulines et de l'hôpital de la Charité de Beaune. Il a travaillé à des Mémoires historiques sur le diocèse d'Autun. Un procès relatif à sa chapelle, qu'il suivit et qu'il gagna, le mit à portée de recueillir les matériaux de l'*Histoire de Beaune* qu'il a publiée en 1772. Cet ouvrage, rempli de recherches aussi savantes que curieuses, a été souvent critiqué par les habitans de cette ville; mais comme on n'a jamais rien écrit à cet égard, on peut en conclure que ces critiques n'étoient pas fondées, et qu'elles étoient le fruit d'une animosité particulière. On doit au surplus observer que les *Antiquités de Beaune*, publiées par M. Gandelot ne sont pas exactement copiées ni présentées dans leurs vrais sens. M. Pazumot a rectifié cette erreur.

GANO (Jean), ministre à New-Yorck, réunit la première société Baptiste de cette église. Il en fut ordonné pasteur en 1762, et épousa dès le commencement la cause de son pays dans la dernière contestation avec la Grande-Bretagne. Dans la guerre qu'elle entraîna, il suivit les étendards de la liberté en qualité de chapelain. La prédication de Gano contribua à échauffer le courage des soldats, et il resta dans les armées jusqu'à la fin de la guerre. En 1778, ayant quitté la société de New-Yorck, il passa à Kentucky. Il mourut à Francfort en 1804 dans la 78e année de son âge. On a publié en 1806 les Mémoires de sa vie, écrits en grande partie par lui-même.

I. GARDEN (Alexandre), savant médecin de la Caroline méridionale, membre de la société royale d'Upsal, introduisit dans la médecine la racine d'œillet de la Virginie. En 1764 il publia un *ouvrage* sur les propriétés médicales de cette racine, avec une description botanique de la plante. On en a donné une autre édition en 1772. Garden s'est toujours livré à l'étude de la physique et de la botanique, et a communiqué à ses amis en Europe un grand nombre de découvertes. Le plus grand botaniste du siècle a donné en son honneur le nom de *gardenia* au plus bel arbuste du monde. On croit que se savant mourut en l'année 1771.

II. GARDEN (Alexandre),

ministre à Charlestown au milieu du dernier siècle, a publié plusieurs *ouvrages* de théologie.

GARETIUS (Jean) né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de St. Augustin, se distingua par son zèle et ses prédications. On a de lui, I. *De Veritate corporis Christi in Eucharistiâ.* C'est une collection des passages des Pères grecs et latins, touchant la certitude du dogme de l'Eucharistie. La dernière édition est d'Anvers, 1569, in-8°. II. *De mortuis virorum precibus juvandis;* Anvers, 1584, in-16. III. *De Sacrificio missæ;* Anvers, 1561, in-12. IV. *De Sanctorum invocatione;* Gand, 1570, in-8°. Ces ouvrages ont paru traduits et commentés en français, sous le titre de *Perpétuité de la foi.* L'auteur mourut à Louvain en 1571. — Son frère Henri GARETIUS, docteur en médecine dans l'université de Padoue, est auteur de quelques *ouvrages* de son art. (*Voy.* Diction. des médecins).

GARROS (Pierre de), poète gascon, originaire de Lectoure, prédécesseur de Goudelin, et presque son égal dans le genre naïf, est auteur d'un *Recueil de poésies* en patois gascon, imprimé en 1565, qui manque à la collection en ce genre. Sa traduction des *Psaumes* en langue de son pays quoique infidèle est encore renommée.

GASSER (Rodolphe) né à Schweitz en 1647, fut capucin et gardien dans plusieurs couvens de la Suisse. Il mourut dans sa ville natale en 1709, après avoir publié en allemand un grand nombre de *Sermons* et de *Traités de controverse*, imprimés à Zoug, Baden, Constance, Colmar et Lucerne, in-8°.

GASSNER (Jean-Joseph), prêtre du diocèse de Coire en Suisse, curé d'un village autrichien, nommé Cloesterdé, ensuite conseiller ecclésiastique et chapelain du prince évêque de Ratisbonne, s'est rendu célèbre en Allemagne par le prétendu don qu'on lui a attribué de guérir les malades, par l'invocation et l'efficacité du nom du Sauveur. Lavater, ministre de Zurich, et un grand nombre de personnes ont attesté ce fait comme témoins oculaires; plusieurs ont assuré que c'étoit par des raisons purement physiques. On peut voir tout ce qu'on a dit pour ou contre ces guérisons, dans le *Journal historique et littéraire*, 15 juin 1776, p. 248. — 15 décembre 1777, p. 595. — 1 octobre 1784. p. 234. L'abbé Gassner étoit au reste un homme respectable par ses mœurs, et son désintéressement. Il est mort le 4 avril 1779. M. Haen, à la fin de son traité de *Miraculis*, Francfort, 1775, parle de Gassner d'une manière qui semble tenir de la prévention et qui prouve qu'il a adopté avec une entière confiance. La diatribe publiée par le moine Hertzinger, contre le prêtre Gassner. Mais on voit en même temps l'embarras où il se trouve d'expliquer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, et paroît enfin décidé à les regarder pour de la magie, ce qui n'est guère plus philosophique que de les donner pour des miracles; et le bon Gassner avoit d'ailleurs l'air si peu magicien! Ceux qui l'ont comparé à Mesmer, et lui ont supposé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Suivant le savant abbé Holl, dans sa *Statistica ecclesiæ*

Germaniœ, et le savant Martin Gerbert, abbé de saint Blaise, dans son *historia nigrœ sylvœ*, ont parlé de Gassner de manière à vouloir embarrasser entièrement ses adversaires.

GATES (Horace), major général dans l'armée des Etats-unis, né en Angleterre, entra dès sa jeunesse dans les armées anglaises, et jetta dès ce moment les fondemens de sa réputation future; il obtint le grade de major, et contribua avec le général Monkton à la prise de la Martinique. Après la paix d'Aix-la-chapelle, il étoit avec les troupes qui débarquèrent à Hallifax sous le général Cornwallis et servoit avec Braddock quand il fut défait en 1755. Gates reçut même une blessure dans ce combat. Quand la paix fut conclue, il acheta une terre en Virginie, et y resta jusqu'au commencement de la guerre de l'Amérique, en 1775. Ce fut alors qu'il fut nommé par le congrès adjudant général, avec rang de général de brigade. Il accompagna Washington à Cambridge, lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée. En juin 1776, Gates fut nommé commandant de l'armée du Canada, et remplacé en 1777, par le général Schuyler, mais dans la même année, il remplaça cet officier dans le département du nord. Presque aussitôt, il prit Burgoyne. Le succès de ses armes répandit la joie dans toute l'Amérique. Le congrès lui vota des remercîmens et lui fit présenter une médaille par son président. Sa conduite avec l'ennemi vaincu ne lui fit pas moins d'honneur que sa victoire; elle fut marquée par la plus grande délicatesse: il voulut épargner aux Anglais la honte de déposer les armes devant ses troupes. Le général Lincoln ayant été fait prisonnier en 1780, Gates fut nommé au commandement du département du midi, malheureusement il fut défait à Camden par le général Cornwallis. Le général Green lui succéda; mais, en 1782, le commandement lui fut rendu. A la paix, Gates se retira au comté de Berkley, dans une ferme qui lui appartenoit, et il y resta jusqu'en 1790, où il vint résider à New-Yorck, après avoir donné la liberté à ses esclaves, et avoir assuré la subsistance de ceux qui étoient sans moyens. Plusieurs d'entre eux ne voulurent point le quitter et restèrent à son service. Gates fut nommé à la législature en 1800; mais il n'y resta que le temps où il crut que ses services pourroient être utiles à la cause de la liberté qu'il n'abandonna jamais. Il mourut en 1806, dans la 68e année de son âge. Le général Gates servit le parti des Whigs en Angleterre, et celui de la république en Amérique. Il avoit cultivé les lettres, et possédoit parfaitement l'histoire et les auteurs classiques. Il ne cessa jamais d'être juste, bienfaisant, et sensible, néanmoins ses manières et son maintien annonçoient son caractère guerrier.

GATHY (Jean Henri), célèbre sculpteur statuaire, né à Liége en 1750, jeune encore, remporta à Rome le grand prix de sculpture. Il vint à Paris, où il se fit une réputation par les bustes du célèbre Grétry, de M. Taskin, du comte de Vergennes, etc.; il laissa de S. M. l'empereur Napoléon le buste le plus parfait peut-être qui existe. C'est son dernier ouvrage; il y mettoit la dernière main lorsqu'il mourut, le 10 août 1810.

GAUCHAT (Gabriel), abbé de saint Jean de Falaise, de l'académie de Villefranche, né en Bourgogne en 1709, et mort sur la fin du 18e siècle, est auteur des ouvrages suivans; I. *Rapport des chrétiens et des hébreux*, 1754, 3 petits vol. in-12. II. *Lettres critiques*, ou *analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, 1755, 19 vol. in-12. III. *Retraite spirituelle*, 1755, in-12. IV. *Le Paraguay*, conversation morale, 1756, in-12. V. *Catéchisme du livre de l'Esprit*, 1758, in-12. VI. *Recueil de piété, tiré de l'Écriture sainte*, 3 vol. in-12. VII. *L'harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol in-12. VIII. *Extrait de la morale de Saurin*, in-12. IX. *La philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12. « Tous ces ouvrages, dit l'auteur des trois siècles de notre littérature, réunissent à la solidité des raisonnemens une touche de littérature qui leur donne un nouveau prix, il a su en écarter cet appareil de théologie scholastique qui éloigne et décourage le lecteur, et y a mêlé par intervalle une ironie fine, très-propre à faire sentir le ridicule de ses adversaires. Le style en est net, facile et plein de décence; il n'y manque qu'un peu de noblesse et de précision. »

GAUDIN (Jean), grammairien latin, jésuite de Poitiers, où il naquit en 1617, a publié entre autres ouvrages une des meilleures *grammaires* latines que les méthodes modernes n'ont pas fait oublier. Ces dernières ont plus de précision, mais non autant de clarté et de principes utiles que celle du P. Gaudin. On a encore de ce jésuite: I. *Epigrammatum libri tres*, Limoges, 1661, in-12. II. *Trésor ou Dictionnaire des langue latine, française et grecque*; Limoges, 1709, 2 vol. in-4°. III. *Le rudiment de la langue latine*, in-8°, très-souvent réimprimé à l'usage des colléges.

GAUDOT (Michel-Denis), né à Avalon, vint de bonne heure à Paris, où il entra chez un fermier-général. Après plusieurs années de travail dans la comptabilité et les finances, il parvint par ses talens à être nommé receveur des droits des vins. Comme son emploi lui laissoit quelques loisirs, il les remplit par l'étude. Il écrivit sur les finances de l'état, combattit avec avantage Necker sur ses plans désastreux, et démontra le charlatanisme de ce ministre. Au commencement de la révolution, il fit paroître une brochure intitulée: *Essai sur les principales banques de l'Europe*, dans lequel il s'attacha à établir leurs avantages, et à faire voir les vices radicaux dont la plupart étoient infestées. Cet ouvrage plein d'idées lumineuses, est devenu extrêmement rare. On a encore de lui plusieurs *Mémoires sur les finances*, qui prouvent qu'il entendoit très-bien cette partie. Il est mort à Girolles, près d'Avalon, en 1803.

I. GAUTHIER (Jean), né à Montainville, le 16 juillet 1717. Chirurgien du roi et de Monsieur, frère du roi, chirurgien major des chevau-légers de la garde ordinaire du roi, Gauthier fit la campagne de 1761, et rendit à la maison du roi, ainsi qu'à toute l'armée française, les services les plus signalés. Il reçut en récompense, des lettres de noblesse, avec le titre de chirurgien consultant des camps et armées du roi. En 1775 il fut décoré de l'ordre de Saint-Michel, nommé en 1777

chirurgien major en chef et inspecteur des départemens de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et des hopitaux militaires, et en 1783 membre honoraire de la société d'émulation des sciences, arts et belles-lettres de Liége, des académies de Londres et de Berlin, etc., etc. Jean Gauthier mourut à Versailles, âgé de 86 ans, le 22 septembre 1803.

II. GAUTHIER (Hugues), né à Ericey, diocèse de Langres, docteur de la faculté de Paris depuis 1763, conseiller médecin du roi, a publié quelques ouvrages de botanique et de chirurgie sous les titres suivans : I. *Introduction à la connoissance des plantes, suivant le système de Tournefort, ou catalogue des plantes usuelles de France* : Paris, 1760, in-12 ; nouv. édition, 1785, in-8°. II. *Manuel des bandages de chirurgie ;* Paris, 1760, in-12. III. *Elémens de chirurgie pratique*, faisant partie des œuvres de Ferrein ; 1771, in-12. IV. *Dissertation sur l'usage des caustiques pour la guerison des hernies ou descentes ;* Paris, 1774, in-12. Cette méthode n'a pas pris faveur ; car les épreuves qu'on a faites pour en constater la bonté, n'ont point été à l'abri de la censure. V. Plusieurs *Mémoires* dans divers recueils.

III. GAUTHIER, ministre aux environs de la Rochelle, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui une réponse anonyme, intitulée : *Considérations libres et charitables sur le recueil des actes authentiques ramassés par monsieur Blondel* ; Groningue, 1658. Blondel est fort maltraité dans ces considérations, mais encore plus dans l'avertissement qui se trouve en tête, et qui est de Samuel Desmarets.

GAY (Ebenezer), ministre de Hingham, Massachussetts, né en 1696, gradué en 1714 au collége de Harvard, ordonné en 1718, mourut en 1787, après un ministère de 69 ans. Ce fut le docteur Ware qui lui succéda. A 80 ans, Gay prêcha un *sermon* qui lui acquit de la réputation, et qui fut réimprimé en Angleterre ; et le docteur Chauncy nomme ce ministre au rang des plus grands hommes, et des plus utiles à leur patrie. Gay n'a publié que des *sermons*, mais il sont en très-grand nombre ; les principaux ont été prêchés de mémoire.

GAZAIGNES, dit PHILIBERT, chanoine de Saint-Benoît, à Paris, né à Toulouse, mort à Paris en 1802, âgé d'environ 60 ans, a publié les *Annales des jésuites*, en 5 gros vol. in-4°. C'est un recueil de tout ce qu'on a pu imputer de mal à cet ordre célèbre ; mais dans lequel, cependant on trouve des renseignemens précieux concernant cette société.

GÉE (Josué), ministre à Boston, gradué en 1717 au collége d'Harvard, et en 1723 pasteur de l'ancienne église du nord, où il fut collégue du docteur Cotton Mather, mourut en 1748, âgé de 40 ans. Gée étoit doué d'un esprit ferme, pénétrant, profond, qu'il enrichit de beaucoup de connoissances. On a de lui une *Lettre* publiée en 1743, au révérend Nathaniel Eells, recteur d'une convention de pasteurs à Boston. On voit par cet écrit qu'il n'y eut pas à cette assemblée un tiers des pasteurs de Massachussetts. Celui-ci fut aussi membre de l'assemblée des ministres tenue à Boston en 1743. Il a publié un *Sermon* sur la mort du docteur Cotton Mather, 1728, et deux autres *Sermons*.

GENNETÉ (N.), physicien et mécanicien, mort au commencement du 19e siècle, a publié, I. *Cahier présenté à MM. de l'académie royale des sciences de Paris sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée qui garantit de la fumée*, 1759, in-8°, nouvelle édition, 1764, in-12. II. *Expériences sur le cours des fleuves*, 1760, in-8°. III. *Purification de l'air, croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux de mer*, Nancy, 1767, in-8°. IV. *Pont de bois de charpente horisontal, sans piles, ni chevalets ou autres appuis que ses deux culées*, etc., Nanci, 1770, in-8°. V. *Connoissance des veines de houille ou charbon de terre, et leur exploitation dans la mine qui les contient*, Nanci, 1774. VI. *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et des fleuves*, Nanci, 1774, in-8°.

GENTIL (N. dom), né vers l'an 1725 à Pesmes, petite ville de la Franche-Comté, membre d'un grand nombre de sociétés savantes, entra dans l'ordre des bernardins, devint prieur de Fontenet et en cette qualité membre des états de Bourgogne. Une propension décidée vers tout ce qui tient à l'économie rurale, lui mérita le titre d'*ami des vignerons et des laboureurs*. A cette branche des sciences il consacra tout le temps et l'argent dont les devoirs de son état lui permettoient de disposer. Il envoya au gouvernement, à diverses académies des *Mémoires* sur l'établissement de magasins à grains, sur la fermentation vineuse, le moyen d'augmenter la récolte du salpêtre, etc. etc. etc. En 1777, parut à Dijon son ouvrage intitulé, *Premier essai d'Agronomie ou Diététique générale des végétaux et application de la chymie à l'agriculture*. En 1779, la société d'agriculture d'Auch, couronna son *Mémoire sur les engrais*, qui devint la base des théories publiées depuis sur le même sujet. La même année, la société de Limoges couronna son travail sur les *Fossiles propres à fertiliser la terre du Haut-Limousin, en remplacement de la marne qui manque dans cette contrée*. L'académie de Montpellier avoit ouvert un concours sur les « moyens de déterminer l'époque où la fermentation vineuse a acquis toute la force et la qualité dont elle est susceptible. » Il n'eut que le second prix, tandis qu'on accorda le premier, dit M. Chaptal. (*Voyez* l'art de faire le vin, in-8°, Paris 1807, page 77), à une rapsodie théorique de Bertholon. D. Gentil avoit traité ce sujet avec un tel succès que les connoisseurs regardent son travail comme le meilleur de ses ouvrages. En 1781, la société de Limoges couronna un autre Mémoire de cet auteur, *sur les avantages et désavantages de l'incinération simple, de celle à l'écobue et de la fumigation aussi à l'écobue* : en 1787, l'académie de Lyon lui décerna un autre prix *sur le soutirage des vins*. Il a publié une foule d'*écrits* qui ont eu l'approbation des sociétés savantes de Harlem, Dijon, etc., sur la manière de cultiver les terres basses et dessechées nouvellement; sur les plantes inutiles et vénéneuses qui infestent les prairies; sur le vinaigre de petit lait et en particulier sur l'œnologie. Dans cette partie des sciences il avoit fait une multitude d'expériences et inventé des procédés pour la perfectionner, il se proposoit de les

décrire ; mais la mort l'empêcha d'achever son ouvrage. Il a légué ses *manuscrits* à diverses sociétés agronomiques dont il étoit membre, entre autres à celle de Besançon, où son éloge historique a été prononcé par M. Fuschambert. D. Gentil mourut à la fin du 18e siècle ou au commencement du suivant.

GEOFFROY (Etienne-Louis), fils d'Etienne-François Geoffroi, célèbre médecin et chimiste, (*Voyez* tome VII), naquit à Paris, où il suivit la même carrière que son père. Reçu docteur en médecine en 1748, il publia, en 1753, le *Catalogue* raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de M. Geoffroy de l'académie des sciences. Il a encore donné une *Histoire abrégée des Insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique ; Paris, 1762, 2 vol. in-4°, avec figures. Cette histoire a été faussement attribuée à son père. Un Précis de tout ce qui a été publié de plus exact sur l'economie animale, la structure et les organes des insectes, précéde la description de deux mille espèces différentes, trouvées dans les diverses promenades de Paris et à deux ou trois lieues aux environs. L'auteur a suivi, pour l'arrangement de ces animaux, le système de Linnée. Mais les changemens et les additions que Geoffroy a cru devoir y faire, donnent au naturaliste français le mérite de la perfection. Il a aussi composé un *Traité sommaire des coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*; Paris, 1767, in-12. Ce Traité a encore été mal à propos attribué à son père. Ses autres ouvrages sont : I. *Hygiène, sive ars sanitatem conservandi*, Poëma ; 1771, in-8°., traduit en français par M. de Launois, 1774, in-8°. II. *Mémoire sur les bandages propres à retenir les hernies*, 1778, in-8°. III. *Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons* ; Amsterdam, 1778, in-8°. IV. des *Mémoires* dans le recueil de la Société de Médecine, et dans la *Medecine éclairée* de Fourcroy. Ce savant est mort à Paris, au commencement du 19e. siècle.

I. GÉRARD (Jean-Ernest), fils de Jean Gérard, savant luthérien et professeur en théologie, dont il est fait mention dans ce Dictionnaire, naquit à Jéna le 19 février 1662, fut mis au collége de Gotha en 1674, et dans celui de Géra en 1677. Fait maître-ès-arts en 1689, il revint dans sa patrie, fournit plusieurs articles aux journaux de Leipsick, et s'appliqua à la théologie. Après quelques voyages dans la Saxe, la Marche, le Holstein, il fut nommé inspecteur des Eglises du duché de Gotha. En 1694, il obtint les honneurs du doctorat en théologie, et devint professeur de la même science à Giessen. Il remplit ce dernier emploi jusqu'à sa mort arrivée le 18 mars 1707. On a de lui quelques ouvrages en allemand et en latin. *Dissertatio de jure tertii in causa regaliæ.* Il augmenta aussi le *sylloge decadum theologicarum* de son père, et en donna une nouvelle édition.

II. GÉRARD (Philippe-Louis), prêtre, ancien chanoine de Saint-Thomas-du-Louvre, et en dernier lieu, chanoine de l'église métropolitaine de Paris, est auteur d'un excellent ouvrage pour les

mœurs, sous le titre du *Comte de Valmont, ou les Egaremens de la raison.* Cet ouvrage a eu douze éditions ; la première a paru en 1774, 5 vol. in-12 ; la dernière a été augmentée d'un sixième vol., sous le titre de *Théorie du bonheur ;* Paris, 1808, 6 vol. in-8°. et 6 vol. in-12. Cet ouvrage, dit la bibliothèque d'un homme de goût, est un livre qui respire la vertu et les bonnes mœurs : il a été conçu par un citoyen paisible et ignoré, écrit dans le silence et publié sans recommandation. » On doit encore à l'abbé Gérard, *Leçons de l'Histoire*, ou *Lettres d'un père à son fils*, sur les faits intéressans de l'Histoire universelle, 1786, 2 vol. in-12. ; nouvelle édition, 1788. Il est mort à Paris, le 12 nov. 1811, âgé de plus de 80 ans.

I. GERNLER (Jean-Henri), professeur d'histoire dans l'université de Bâle, où il naquit le 2 février 1727, mourut dans la même ville le 11 décembre 1764. Il a laissé des *Dissertations* sur les actes des martyrs, sur Hérodote et Thucydide, et diverses *Observations philosophiques.*

II. GERNLER (Luc), né à Bâle le 19 août 1625, mort dans la même ville le 9 février 1675, y fut recteur de l'université. Il a écrit en latin plusieurs *Traités de Théologie*, et en allemand quelques *Discours*. Jean-Henri, son fils aîné, pasteur de S. Pierre à Bâle, est auteur de plusieurs *Discours* en allemand. Théodore, frère de ce dernier, a publié également en allemand quelques *Discours* et *Oraisons funèbres.*

GERY (Joseph de Saint-), d'une illustre famille, né en 1590 au château de Magnas, prit de bonne heure le parti des armes, et suivit le comte de Candale en 1612, dans la campagne que ce duc fit en mer sur les galères de Florence contre les Turcs. S'étant attaché, dès sa jeunesse, à Jean-Louis de la Valette, duc d'Epernon, il obtint en 1637 de ce duc le commandement de son régiment de Guienne et devint son lieutenant au gouvernement de Lectoure. Mais après la mort de son parent en 1642, il se retira du service et alla dans sa terre de Magnas, où il composa plusieurs ouvrages sur la physique. I. *Disquisitiones physicæ de motu cordis et cerebri ;* Paris, 1663, in-4°. II. *Disquisitio physica de finibus corporis et spiritûs*, idem, 1663. Tous ses ouvrages ont été réunis en 1 v. in-4°, intitulé : Les *Essais de messire Joseph de S.-Géry*; Paris, 1663. Gery mourut en 1674.

GHESQUIÈRE (Joseph), jésuite, né à Courtrai, vers l'an 1736, fut associé aux bollandistes. Il se chargea d'extraire de la vaste compilation de Bollandus, les *Vies des Saints de la Belgique*, et il donna à cet ouvrage, dont les 5 premiers volumes in-4° ont été imprimés à Bruxelles, en 1783 et 1789, le titre d'*Acta sanctorum Belgii selecta.* Il donna à ce recueil intéressant, l'ordre chronologique, et l'enrichit de commentaires, de notes critiques et historiques, géographiques, etc. Il quitta les provinces belgiques en 1794, et mourut en Allemagne, au commencement de ce siècle.

GIBRAT (Jean-Baptiste), né en 1728 aux Cabanes près de Cordes, diocèse de Tarbes, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne. Les progrès qu'il avoit faits dans toutes les parties de la littérature déterminèrent ses supérieurs à le charger

de l'enseignement des belles-lettres pendant douze ans ; et comme à ces connoissances il unissoit celles de la théologie, on le fit ensuite supérieur de séminaire ; il étoit principal du collége de Castelnaudary, quand la révolution arriva. Dans toutes les places confiées à Gibrat, et qu'il a remplies avec distinction, ses compatriotes et ses confrères n'ont cessé d'admirer sa douceur, son affabilité, sa modestie et son désintéressement. Soumis de cœur aux lois décrétées par l'assemblée constituante, il continua les fonctions du ministère jusqu'à ce que la fureur persécutrice le jetât dans les prisons. Gibrat a publié, I. Une *Géographie moderne*, dont on comptoit en 1789 sept éditions avouées par l'auteur, non compris les contrefaçons. II. *Géographie ancienne*, *sacrée et profane*, 4 vol. in-12, 1790. Aux notions saines sur la géographie, il a su allier des détails curieux sur les histoires sacrée et profane. Les instituteurs sont quelquefois embarrassés sur le choix des livres qu'ils peuvent conseiller à leurs élèves ; nous leur indiquons celui-ci, qui est très-bien fait. Gibrat a composé le *Nouveau Missel du diocèse de Tarbes*, *des hymnes insérées dans le bréviaire d'Albyet d'autres diocèses*. Quand l'Eglise gallicane, réunie en concile national en 1797, eut établi une fête perpétuelle pour solenniser le rétablissement du culte ; Gibrat en composa l'*Office*, qui dans ce genre est un modèle. Il mourut à Castelnaudary au mois de décembre 1803.

GIOERWEL (Charles-Christophe), savant littérateur, né en 1731, bibliothécaire du roi de Suède, associé étranger de l'académie de Gottingue, et membre de plusieurs autres sociétés littéraires, mort à Stockholm en 1811, a publié le premier en Suède un journal littéraire sous le titre de *Mercure*, a traduit plusieurs ouvrages français en suédois; il fut l'éditeur de la *Bibliothèque historique de Suède*, fonda à Stockholm une société pour l'éducation, qui a fait paroître des *ouvrages élémentaires* dans la langue du pays, Gioerwel entretint pendant sa longue carrière une correspondance suivie avec les principaux savans et littérateurs d'Allemagne, de Danemarck et de Russie.

GIORGI (Augustin-Antoine), né en 1711 à Saint-Maur, dans le diocèse de Rimini, entra en 1727 dans l'ordre des ermites de saint Augustin, étudia successivement dans les maisons de son ordre, à Césène, Vérone, Bologne et Padoue, apprit d'une manière très-approfondie le grec, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le samaritain, puis professa à Aquila, Milan, Padoue, Bologne et Florence, jusqu'à ce qu'en 1745 Benoît XIV l'appelât à Rome pour remplir à l'archi-gymnase de la Sapience, la chaire d'Ecriture sainte ; il s'acquitta de cet emploi de la manière la plus distinguée. Le même pape le fit ensuite bibliothécaire *del Angelica*, et lui confia le soin d'effacer de l'*Index expurgatoire* de l'inquisition d'Espagne, les ouvrages du cardinal de Novis, que ce tribunal avoit eu l'ineptie de condamner. L'empereur François I[er] voulut l'attirer à Vienne par des offres brillantes; Giorgi résista à ses instances réitérées. Les missionnaires envoyés par la Propagande au Thibet, éprouvoient beaucoup d'embarras pour acquérir la connoissance de la lan-

gne de ce pays, dont les écrits sont couverts d'un voile mystérieux et d'hiéroglyphes. Hyde en avoit, à la vérité, publié un alphabet à la fin de son Histoire des anciens Perses. Après lui Pierre Lacroix, Vespière, Lacroze, Théophile, Sigefroy et Bayer l'avoient reproduit, mais très-imparfait. Giorgi, qui savoit alors onze langues, entreprit de porter du jour dans cette matière, et publia en 1761 l'*Alphabetum thibetanum*, in-4°, latin, enrichi de dissertations profondes sur la géographie, la mythologie, l'histoire, l'idiome et les antiquités de ce pays. Il expliqua avec le plus grand succès les fameux manuscrits trouvés en 1721 dans le voisinage de la mer Caspienne par les troupes russes, et envoyés par le czar Pierre Ier à M. Bignon, sur lesquels Fourmont avoit travaillé si long-temps. Giorgi établit le rapprochement très-marqué entre les superstitions égyptiennes et celles du Thibet; il réfute diverses calomnies de Beausobre dans son Histoire du Manithéisme. Le monde savant fut de l'avis de Winkelmann sur le mérite éminent de cet ouvrage. Un fragment coptique existoit en manuscrit dans le musée Borgia à Velletri. Giorgi examina, compara les divers dialectes de l'ancienne Egypte, prouva l'utilité de cette étude comme propre à jeter beaucoup de lumière sur les antiquités bibliques, et fit voir qu'il falloit reconnoître trois dialectes dans ce pays : celui de Memphis, jadis commun à toute l'Egypte; le thébaïque ou saïdique, dans lequel l'on a une traduction entière de l'Ecriture sainte, version faite à la fin ou au commencement du 3e siècle de l'ère chrétienne; et un troisième dialecte inconnu aux érudits, qu'il appelle dialecte *basmurique* ou *ammonéen*, né des deux précédens, et qui passa d'Ethiopie en Nubie et en Négritie. Ses recherches furent publiées en 1789 avec différens morceaux græco-coptes. En 1793 il publia un vol. in-4° intitulé *De miraculis S. Coluthi et reliquiis actorum S. Panesuln martyrum Thebaïca fragmenta.* A la tête de cet ouvrage est insérée la Dissertation du cardinal Borgia, sur le culte rendu à saint Coluthe. Une foule de *Lettres*, de *Discours*, de *Dissertations* de cet infatigable religieux, l'ont fait regarder, avec les ouvrages qu'on vient de mentionner, comme le plus savant orientaliste de son temps, et comme ayant porté le plus de lumières dans les recoins les plus ténébreux de l'antiquité. Son style n'a pas la sécheresse ni la pesanteur communes aux érudits; la facilité, la netteté caractérisent ses productions. Ses ouvrages polémiques, qui sont en grand nombre, sont assaisonnés de ce sel attique qui annonce l'homme de goût. Il a laissé en manuscrit un *ouvrage* incomplet, mais qu'il seroit cependant utile de publier, concernant les marbres grecs du temple de Malatesi à Rimini. Ce savant mourut le 4 mai 1797.

GIRARDET (Dom Philibert), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mort le 10 novembre 1754, a achevé le *Dictionnaire hébreu* de dom Guarin, 1746, 2 volumes in-4°.

II. GIRARDET (Jean), peintre, étoit né à Lunéville. Sa famille, anoblie par les ducs de Lorraine, le destinoit à l'état militaire. Après des cours de mathématiques, d'optique et de perspective, dans lesquels il fit de grands progrès, il se livra entièrement

aux arts du dessin, vers lesquels l'entraînoient un goût et un talent décidés. Il y a un Eloge de ce peintre dans la description de la Lorraine, par Durival, son compatriote : il donne une idée du caractère de cet homme respectable, et plus célèbre que ses contemporains, à cause de la diversité des genres de talens qu'il réunissoit, et dont chacun pris séparément pouvoit l'illustrer : la peinture historique à l'huile, la fresque qu'il pratiqua souvent et sur-tout à Florence, dans le palais des ducs ses protecteurs; les portraits en tous genres à l'huile, en pastel, en miniature, et même le paysage et les décorations architecturales. On conserve de Girardet beaucoup de bons *tableaux* échappés aux orages de la révolution, et qu'il avoit faits pour le chapitre de Sainte-Glossinde à Metz, pour l'hôtel-de-ville de Nancy, Lunéville, Commercy, Rangéval, Pont-à-Mousson, Sainte-Marie-aux-Mines et ailleurs, dans toute l'ancienne Lorraine. On vante surtout sa *Descente de croix*, regardée comme un chef-d'œuvre. Le roi Stanislas se l'attacha comme son premier peintre, et le fit souvent voyager à sa suite, même jusqu'à Versailles, lorsqu'il visitoit la reine sa fille, qui fonda et fit construire le couvent et l'église des Ursulines de cette ville, sur les plans composés par Micque, son architecte, et par Girardet. L'excès du travail dérangea sa santé et lui causa des maladies graves qui absorbèrent une partie de sa fortune déjà diminuée par ses largesses envers les pauvres et sa générosité envers les élèves collaborateurs de ses travaux. Il aimoit à faire profiter de tout ce qu'il possédoit, ses amis et ses élèves; il les conduisoit souvent dans son cabinet, où il étaloit sous leurs yeux les estampes des plus beaux tableaux des grands maîtres, en expliquoit les perfections, en indiquoit les défauts avec un goût exquis et une complaisance imperturbable, d'où il résultoit une instruction qui ne coûta jamais rien qu'à lui seul. Il fut appelé deux fois par le duc de Wurtemberg pour embellir de ses productions les palais de Stutgard et de Louisbourg. Lors des fêtes que ce prince donnoit à l'Europe enchantée par l'heureux choix qu'il savoit faire des artistes, entre autres de Guibal, son premier peintre, et Chamon, son premier architecte, l'un et l'autre firent demander Girardet leur compatriote, en qui ils connoissoient le style noble et les graces naturelles qu'ils avoient étudiés en Italie, et même cette prompte fécondité indispensable pour les circonstances et qu'exige la peinture à fresque dans les monumens. Ce genre est trop négligé en France. L'anecdote suivante, qui dans le temps fit sensation, mérite d'être recueillie par l'histoire. Les chanoines de la cathédrale de Verdun ayant demandé à Girardet un tableau de l'Annonciation, avoient fait prix avec lui pour la somme modique de cent écus. Le tableau fini, ils élevèrent des difficultés sur le prix; Girardet en appela au jugement de l'académie de Paris, qui condamna les chanoines à payer le double, et reçut à l'instant Girardet au nombre de ses membres. Ce peintre est mort à Nancy en 1778, comblé des bénédictions des pauvres et de ses élèves, dont plusieurs se sont distingués dans la même carrière. Nous citerons entre autres M. Dumont, né comme lui à Lunéville. Les compatriotes de Girardet lui ont éri-

gé un monument dans l'église de Saint-Sébastien à Nancy : c'est un hommage à la bienfaisance modeste et au génie supérieur. (Article additionnel à GIRARDET, tome VII.)

GIRONCOURT (Henri-Antoine REGNARD DE), conseiller et chevalier d'honneur au bureau des finances de la généralité de Metz et Alsace, né à Nancy le 13 juin 1719, et admis chez les jésuites en 1734, y professa la rhétorique et la philosophie dans plusieurs de leurs colléges. Une *Ode* qu'il publia en 1741 sur la naissance de Joseph, archiduc d'Autriche, depuis empereur, le brouilla avec la société. On a de lui, outre le *Traité historique de l'état des trésoriers de France et généraux des finances, avec les preuves de la supériorité de ces offices*, Nancy, 1776, in-4°, des *Mémoires* in-fol. contre un droit que le chapitre de cette ville avoit usurpé sur le commerce ; ils parurent en 1749, 1750, 1751. Il a laissé manuscrits une *Histoire de Lorraine*, et plusieurs *Voyages* faits dans diverses parties de cette province et dans les montagnes des Vosges, depuis 1750 jusqu'en 1754.

GIST (Mordecai), général de brigade dans la guerre de l'Amérique, commandoit une des brigades du Maryland à la bataille de Camden en 1780. Il mourut en 1792 à Charlestown, Caroline méridionale.

GNECCO, né à Gênes, fut destiné par sa famille au commerce ; mais son génie musical le porta à suivre les traces des Anfossi, des Sacchini, des Cimarosa, et des *Pasiëllo*; il est auteur des *Bramini*, de l'*Argete*, des *Noces des Samnites*, de la *Prova d'un opéra seria*, des *Noces de Lauretta*, de *Filandre et de Caroline*, du *Pignattaro* et de la *Cena senza cena*. Ce qui distingue ce célèbre compositeur parmi ses contemporains est une manière facile et ingénue, une gaîté franche et l'imitation de Cimarosa dans la partie instrumentale. Gnecco est mort à Turin au mois de février 1811, au moment même où sa réputation commençoit à se consolider.

GOBAIN (Jean), habile teneur de livres pensionné à Bordeaux, vivoit sur la fin du 17e siècle et au commencement du suivant. C'est un des premiers qui ait écrit sur la théorie du commerce sur laquelle il avoit des connoissances étendues, ce qu'il prouva par les ouvrages suivans. I. *Le commerce en tout son jour*, ou l'*art d'apprendre la tenue des livres*; Bordeaux, 1702, in-fol. II. *L'arithmétique aisée autant que curieuse*; Bordeaux, 1711, in-8°. III. *Questions de commerce et leurs solutions*; Bordeaux, 1717, in-12. Ces livres eurent une grande vogue dans leur temps, et la méritoient.

GOBAT (George) jésuite, né dans le territoire de Bâle en 1600, mort à Constance le 23 mars 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol., ou il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a répétées d'après beaucoup d'autres, et qui ont été condamnées depuis par le saint-siége. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme M. de Séve, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étoient au fait de ces matières. Voyez les *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, 1 vol.

GOBIN (Robert), Prêtre,

maître-ès-arts, licencié en droit, doyen de chrétienté de Lagny-sur-Marne, avocat en cour d'église, florissoit vers le milieu du 15e siècle. Il publia en 1505 un volume de près de 500 pages in-4°, avec gravures, intitulé, *les loups ravissants*, qu'il crut pouvoir *donner en bonne étrenne à sa bonne mère l'université de Paris, pour l'avoir allaité de son lait*: ce sont là ses propres expressions tirées d'un prologue, où il feint d'avoir eu une vision, d'après laquelle il composa son *Doctrinal moral*. Son ouvrage fut regardé avec raison comme l'une des plus hardies productions du temps; car rois, papes, moines, avocats, procureurs, enfin les hommes de tout rang et de toute profession, s'y trouvent passés en revue, et y deviennent l'objet d'une satyre amère; mais il n'en est pas moins un tissu de fictions aussi absurdes que bisarres. La censure des vices y est quelquefois présentée sous des images si grossières qu'elle est plutôt un sujet de scandale que d'édification; le principal personnage que l'auteur met en scène, *Archipulus docteur en malice, et maître du collége des loups ravissants*, prend toutes sortes de formes aux yeux des *louveteaux ses élèves*, *pour leur enseigner tout mal et iniquité*; il se travestit plus communément sous les divers costumes religieux. Ses leçons se divisent en 12 chapitres, chacun desquels correspond au mois de l'année; et l'auteur puise son texte dans les règles de la grammaire dont il fait les applications les plus ridicules. On jugera par les deux exemples suivans du ton de l'ouvrage et de la manière de versifier de Gobin: son premier chapitre traite des cinq déclinaisons, qui se rapportent aux cinq sens de l'homme: entre autres maximes que le loup prêche à ses louveteaux, en voici une qui est relative à l'organe du goût:

> Item, gourmandise, est-ce mal ?
> Jésus-Christ fit-il pas sa cène ?
> Mangea-t-il pas l'agneau pascal
> Devant sa passion et peine ?

plus loin, en parlant des trois degrés de comparaison, Archilupus débite cette autre maxime:

> Que vous chante-t-il de sa terre venez,
> Puisqu'en la terre sitôt vous retournez ?
> Pour votre corps de l'ame ne vous chaille;
> Prenez le bled et laissez-là la paille.

Chaque leçon de ce genre, donnée par Archilupus à ses élèves, est suivie d'un thèse contraire que soutient *sainte doctrine* (l'Église), devant un troupeau d'agneaux (les chrétiens), confiés à sa surveillance. *Elle leur remontre la mauvaise nature des loups, afin qu'ils se garantissent de la cautèle d'iceux*; de-là une espèce de controverse, ou l'auteur déploie une grande érudition, mais sans goût, sans choix, ni méthode, mêlant indifféremment et selon l'usage du temps, des traits d'histoire sacrée et profane; citant un passage de *Monseigneur* saint Paul ou saint Bernard à côté d'une pensée de Sénèque ou un apologue d'Esope. Ce livre est écrit moitié en vers, moitié en prose; l'auteur y a de temps en temps intercalé des fables dont quelques unes ont été traitées depuis par la Fontaine. (Cette notice est extraite des saisons du parnasse; automne 1805).

I. GODFREY (Thomas), inventeur de l'instrument astro-

nomique connu sous le nom d'*Hadley*, exerçoit le métier de vitrier à Philadelphie. Son instruction, dans sa jeunesse, avoit été bornée à la lecture, l'écriture et les règles de l'arithmétique; mais un livre de mathématiques qui lui tomba par hasard sous la main, développa tellement son goût pour cette étude, que, sans maître, il entendit bientôt tous les livres de cette science qu'il avoit fait venir d'Angleterre. Ayant ensuite remarqué que la connoissance de la langue latine lui pouvoit ouvrir de nouveaux trésors de science, il commença à l'étudier, et parvint à entendre parfaitement les auteurs qui avoient écrit en cette langue sur les matières qu'il vouloit approfondir; il adopta les principes de Newton. La société de Londres lui accorda 200 liv. sterling de récompense pour l'invention d'un nouvel instrument, auquel il ne donna pas son nom. L'ayant remis à un navigateur qui partoit pour la Jamaïque, afin qu'il en fît l'essai, celui-ci, quand il aborda dans l'île, le montra à un capitaine de vaisseau qui se rendoit en l'Angleterre, et ce fut ce capitaine qui fit connoître l'invention à M. Hadley. Godfrey mourut à Philadelphie à la fin de 1749. Il étoit membre d'un club littéraire institué par le docteur Franklin. Tout son esprit étoit absorbé dans les mathématiques; dans la conversation il exigeoit sur tous les points une précision très-peu commune, et faisoit toujours des distinctions futiles.

II. GODFREY (Thomas), poète, fils du précédent, né à Philadelphie en 1736, n'eut d'autre éducation que celle qu'on donne dans une simple école. Animé du désir de s'instruire, il suivit ses études avec constance; bientôt son talent poétique se manifesta, ainsi que son goût pour la musique et la peinture; mais les muses sur-tout captivoient son attention. Ses poésies ont été publiées dans le Magasin américain. Godfrey obtint une lieutenance dans l'armée de Pensylvanie levée en 1758 pour une expédition contre le fort Duquesne. Il resta dans ce poste jusqu'au moment où les troupes se débandèrent. L'année suivante il devint employé dans la factorerie de la Caroline-nord, où il resta plus de trois ans. Il mourut en 1763 près Wilmington. On trouve dans ses productions plus de naturel que d'art; elles ont été recueillies et publiées en 1765 in-4°, sous le titre de *Juvenile poems*; on y a joint le *Prince des Parthes*, tragédie.

GOELDLIN (Jean-Gaspard), ministre de Zurich, contemporain des guerres de Cappel, en a donné une *Relation* quelquefois partiale, 1 vol. in-4°., ainsi qu'une *Chronique* de Zurich depuis son origine jusqu'en 1586.

GOERING (Jacob), longtemps ministre de l'église luthérienne allemande d'Yorck en Pensylvanie, n'avoit que vingt ans quand il commença les travaux de son ministère. Il devint président du synode de l'église allemande luthérienne dans les états de Pensylvanie, Maryland et Virginie. C'étoit un homme estimé pour son érudition profonde; il étoit versé dans presque toutes les langues, et particulièrement dans l'hébreu et l'arabe. Entièrement voué aux fonctions de son ministère, il refusa constamment toutes les places auxquelles l'estime de ses concitoyens vouloit l'élever. Goering mourut en 1807 à l'âge de 50 ans.

GOETZMANN DE THURN (Louis Valentin), ancien conseiller au conseil supérieur d'Alsace, conseiller au parlement de Paris en 1771, membre de la ci-devant académie de Metz, mort au commencement de ce siècle, a publié : I. *Traité du droit commun des fiefs*, 1768, 2 vol. in-12. II. Mémoire sur ce sujet : *comment la ville de Metz a-t-elle passé sous la puissance des empereurs d'Allemagne* ; couronné par l'académie de Metz, 1769, in-8°. III. *Discours* adressé à l'académie de Metz à l'occasion de sa réception, 1769, broch., in-8°.

GOFFE (Guillaume), un des juges du roi Charles Ier, major général sous Cromwel, quitta Londres avant l'avénement de Charles II, et arriva à Boston en 1660, avec le général Whalley. Accueilli par le gouverneur Endicot, et lorsque l'acte d'amnistie parvint au gouvernement, leurs noms ne se trouvant pas parmi ceux à qui le pardon étoit offert, le gouvernement de Massachussetts en fut alarmée. Ne se dissimulant pas eux-mêmes le danger qu'ils couroient, ils quittèrent Cambridge, où ils avoient résidé jusqu'en 1661, et se rendirent un mois après à New-Hawen, où ils se cachèrent chez le député gouverneur Leet, et le docteur Daven, port de New-Haven. Ils passèrent à West-Rock montagne de 300 pieds de hauteur, et à trois milles de la ville, où ils restèrent cachés dans une caverne. Depuis il vécurent très retirés à Milford, Derby et Branfort. En 1664, ils se retirèrent à Hadley au Massachussetts, où ils restèrent cachés pendant 15 ou 16 ans chez le ministre Russel. En 1775, la ville de Hadley fut attaquée à l'improviste par les Indiens pendant l'heure du service divin. Les habitans étoient frappés de terreur, lorsque tout à coup un vénérable vieillard à barbe blanche, vêtu d'une manière extraordinaire parut au milieu du peuple, le harangua, ranima son courage, et se mettant à la tête des hommes en état de combattre, repoussa l'ennemi et le mit en fuite. Après avoir ainsi délivré Hadley, il disparut, laissant les habitans dans un tel étonnement, qu'ils supposèrent qu'un ange étoit descendu du ciel pour les secourir. On croit que Goffe mourut à Hadley en 1679.

GOIFFON (Joseph), principal du collége de Dombes, mort en 1771, est auteur de *l'Harmonie des deux sphères*, Paris, 1739, in-4°. On lui doit encore un *discours* latin sur la *naissance du dauphin, fils de Louis XV*.

GOLDAST (Othmar), moine de l'abbaye de Saint-Gall, est auteur d'une *chronique*, de deux livres de la *vie de Charlemagne*, et d'une *vie de Saint-Gall*.

GOLDER (Jean), avoyer de Lucerne, commanda les troupes de cette ville avec Jean Hug, dans la guerre de Cappel. Il en a écrit une *relation* en allemand, qui est restée manuscrite. On y trouve les traités qui furent conclus, et divers lettres intéressantes des cantons.

GONDELIN (Pierre), né à Ath en 1550, docteur de Louvain, est auteur de différens *Traités sur les testamens, les fiefs, les règles de droit*, qui ont été recueillis et publiés à Anvers, 1685, in-fol. Il mourut le 18 octobre 1619.

GOODRICH (Elizur), ministre de Durham au Connecticut, né en 1734 au Wethersfield, gradué au collége d'Yale en 1752 et

ordonné en 1756, en 1776 devint membre de la corporation du collége d'Yale, et mourut en 1797. Ce respectable ecclésiastique s'étoit concilié l'estime générale par son patriotisme, et ses connoissances étendues dans la littérature ancienne et moderne. Versé dans les langues grecque et hébraïque, il avoit aussi des notions assez étendues en mathématiques et en philosophie. Comme prédicateur, il suivoit l'exemple des apôtres.

GOOKIN (Daniel), major général de Massachussetts, né au comté de Kent en Angleterre, arriva en Virginie en 1621 avec son père, qui amenoit à la colonie du bétail de l'Irlande, et qui s'établit dans une plantation appellée Neuperts'news. Dans l'année 1642 Thomson, et d'autres ministres, furent envoyés de Massachussetts en Virginie pour y prêcher l'Evangile : mais ce fut avec peu de succès. Contraints d'abandonner le pays pour avoir refusé de se soumettre à l'Eglise d'Angleterre, Gookin, attaché à leurs opinions, les suivit avec sa famille à la Nouvelle-Angleterre, et s'établit à Cambridge, où il fut nommé capitaine d'une compagnie militaire et membre de la chambre des députés, et en 1652 assistant ou magistrat; quatre ans après la cour générale lui donna la charge de surintendant de tous les Indiens qui s'étoient soumis au gouvernement de Massachussetts. Il remplit avec fidélité jusqu'à sa mort les fonctions de cette place. Il passa en Angleterre en 1756, et eut une audience de Cromwel, qui le chargea d'inviter le peuple de Massachussetts à passer à la Jamaïque, que les Anglais venoient de prendre aux Espagnols. En 1662, il fut nommé, avec le docteur Mitchel, censeur de la presse à Cambridge. En 1675, au commencement de la guerre de Philippe, on fit des lois sévères contres les Indiens qu'on soupçonnoit de vouloir se joindre à l'ennemi. Le peuple étoit exaspéré contre eux. Eliot se montra leur ferme protecteur, et Gookin le seconda puissamment. Il fut le seul magistrat qui osât tenter de les mettre à couvert des insultes de la populace. Cette conduite lui attira même quelques outrages personnels. Bientôt on lui rendit justice, et depuis 1681 jusqu'en 1686, il fut major général de la colonie. Gookin mourut en 1687, âgé de 75 ans. Un monument qui subsiste encore, lui fut élevé dans le cimetière de Cambridge. Les Indiens le pleurèrent. On a de lui la *Collection historique des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, qu'il avoit laissée manuscrite, mais qui a été imprimée en 1792, dans le premier volume de la Collection de la société historique de Massachussetts. On y trouve beaucoup de particularités intéressantes sur les différentes tribus des Indiens de cette contrée, sur leurs coutumes, leurs mœurs, leur religion, leur gouvernement, enfin, sur les tentatives qu'on a faites pour les civiliser. On lui doit encore une *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*.

II. GOOKIN (Nathaniel), ministre de Hampton au Nouvel Hampshire, fils du révérend Gookin de Cambridge, gradué au collége d'Harvard en 1703, ordonné en 1710, successeur de Jean Cotton, et qui mourut en 1734, âgé de 43 ans, après avoir rempli fidèlement pendant 24 ans les fonctions de son ministère. Son fils Nathaniel, s'établit à Northamp-

ton, New-Hampshire, en 1739, et mourut en 1766. Le père a publié trois *Sermons* sur le tremblement de terre en octobre 1727, et y a ajouté une *Dissertation* sur le tremblement de terre au Hampton, accompagné de coups de tonnerre effrayans et d'éclairs remarquables.

GORDON (Guillaume), ministre de Roxbury, Massachussetts, né à Hitchin au comté d'Hertford en Angleterre, élevé à Londres, où il avoit fait tous ses exercices sous le docteur Marryatt, fut établi très-jeune pasteur d'une grande église d'indépendans d'Ipswich; il y resta pendant plusieurs années. Il devint en 1772, ministre d'une église de Roxbury, où il avoit prêché plusieurs années. Il prit à la guerre de l'Amérique contre l'Angleterre, une part très-active, et fut nommé chapelain du congrès provincial de Massachussetts. On trouve, dans un sermon qu'il prêcha dans cette circonstance, une très-forte expression de ses sentimens politiques. En 1776, au commencement de la guerre, il entreprit d'écrire l'histoire des grands événemens qui eurent lieu en Amérique. Cet ouvrage, qui l'a occupé un grand nombre d'années, mérite d'autant plus de confiance, que l'auteur étoit à portée de puiser dans les meilleures sources. Ses matériaux avoient été recueillis dans les archives du congrès, dans celles de la Nouvelle-Angleterre; et il eut aussi la communication des papiers de Washington, Gates, Green, Lincoln, et Othot Williams. Quand la guerre fut terminée, en 1786, Gordon retourna dans son pays natal, et en 1788, il publia son grand *ouvrage*. Après avoir passé quelque temps à Londres, il obtint une place à Neotz Huntingdonshire, qu'il abandonna pour se retirer à Ipswich, où il prêcha encore quelques *Sermons* de circonstance. Il termina ses jours à Ipswich, en 1807, à l'âge de 78 ans. Gordon avoit des talens naturels, qu'il avoit encore perfectionnés par des études. Owen étoit un de ses auteurs favoris. Il a publié : *le Plan d'une société pour le soulagement des veuves*, 1772; plusieurs *sermons*, dans lesquels on en distingue un sur Isaïe, qu'il prêcha au congrès de Massachussetts, et dont nous avons déjà fait mention : *la doctrine du salut universel, examinée et montrée contraire à l'Ecriture*, 1783; *Histoire de la naissance, des progrès et de l'établissement de l'indépendance dans les Etats-Unis d'Amérique*; 1788, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage n'est pas écrit avec élégance, mais on l'estime comme une fidèle narration des faits. On a encore de lui un bon abrégé du *Traité du président Edward sur les affections*.

GORTON (Samuel), le premier fondateur de Warwick, Rhode-Island, passa en Amérique en 1636, et bientôt il occasionna des troubles religieux à Boston, par l'exagération des principes qu'il avança. Il se rendit à Plymouth, où il fut soumis à une punition corporelle, pour les opinions qu'il y répandit. Delà, il retourna dans le Rhode-Island; mais à New-Port, il reçut, de l'autorité civile, la même correction, pour plusieurs violations des lois. Ayant acheté, en 1641, quelques terres près de la rivière de Pawtuxet, dans la partie méridionale de la Providence; il empiéta sur les terres de ses voisins. On en porta des

plaintes à la cour de Massachussetts, qui le somma de comparoître à la juridiction de cette colonie, pour y rendre compte de sa conduite. Il méprisa cette sommation ; mais, ne se croyant pas en sûreté, il passa la rivière en 1642, et se réunit à onze autres propriétaires. Ils achetèrent de Sachem Miantonimoh, un terrain à Mishawomet. Le traité fut signé en 1643. Ainsi fut fondée dans ce lieu, une ville qui, depuis, a pris le nom de Warwick. Gorton fut arrêté, cinq mois après, par ordre de la cour générale de Massachussetts, et conduit à Boston, où il étoit accusé de blasphêmer contre l'Évangile, et d'opposition à tout gouvernement civil. Gorton embarrassa ses juges par ses réponses, principalement dans les matières religieuses. Néanmoins ses équivoques ne purent le sauver; tous les magistrats, à l'exception de trois, opinèrent contre lui à la mort; mais la majorité le condamna, avec plusieurs de ses compagnons, à la prison et aux travaux forcés. Enfin, il eut pour prison la ville, avec défense d'en sortir, sous peine de mort. Quelques mois après, le peuple témoigna son mécontentement; les juges commuèrent la peine en un bannissement. Il passa, en 1644, en Angleterre, ponr porter un traité fait avec les Indiens, qui transportoient au roi la propriété de leur territoire. Ce qui lui fit obtenir un ordre du parlement, qui lui assuroit la possession paisible de ces terres. Il arriva en 1648 à Boston, et de-là à Shawomet, qu'il appela Warwick, en l'honneur du nom de ce comte, qui lui avoit prêté beaucoup de secours. Il y fit l'office de ministre, et y répandit sa doctrine, d'après laquelle la plupart de ses descendans, et de ceux de ses sectateurs, ont dédaigné jusqu'aujourd'hui toute religion. Gorton est mort après l'année 1676, dans un âge avancé. Il avoit acquis des connoissances dans les langues grecque et hébraïque. Il s'opposa fortement aux quakers, dont les sentimens étoient absolument contraires aux siens. On a de lui, I. *La défense de la simplicité.* II. *L'Antidote contre les prédicateurs pharisiens.* III. *Le Marais salant*, etc; 1655. IV. *Le Miroir pour le peuple de la Nouvelle-Angleterre.*

GOSSE, ci-devant prieur et membre de l'académie d'Arras, né à Saint-Amand en Flandres, a publié : I. *Ode, sur l'érection de la société littéraire d'Arras en académie royale*, et plusieurs autres pièces de poésies. II. *Histoire de l'abbaye de l'ancienne congrégation d'Arronaise*, avec des notes critiques, historiques et diplomatiques; Lille, 1786, in-4°. Il est mort sur la fin du siècle dernier.

GOSWIN. *Voy.* STASSART.

GOTTHARD (Jean-Guillaume), de Soleure, mort dans la même ville en 1649, protonotaire apostolique et chanoine, *écrivit* les statuts de son chapitre, et y avança que Berthe, reine de Bourgogne, avoit donné à ce chapitre pleine jurisdiction sur le pays de Soleure. Le conseil souverain de la république, indigné de cette témérité, cassa les statuts de Gotthard, et l'obligea à une réparation par écrit. On a encore de lui ; I. *Le Coup-d'œil de la vraie religion*, en allemand ; Lucerne, 1639, in-4°. II. *Scala rationis humanæ;* 1642, in-4°. III. *Collirium præparatum oculis Stuckii*, 1641.

GOUGELET (Pierre Ménie), né à Châlons-sur-Marne, en 1726, musicien, s'est distingué par plusieurs compositions ingénieuses, par divers accompagnemens, et sur-tout par sa belle exécution sur la guitare. Une voix sonore et touchante, une oreille très-juste annoncèrent de bonne heure ses heureuses dispositions. L'évêque de Châlons-sur-Marne, son parrain, le fit entrer, dès l'âge de six ans, enfant de chœur à la cathédrale; il y fit des progrès rapides, non seulement dans la musique, mais encore dans les langues anciennes et les mathématiques. A dix-sept ans il composa plusieurs motets et même des messes en musique, et à dix-huit, ses talens lui méritèrent l'offre de la maîtrise; mais l'évêque de Châlons qui vouloit le faire entrer au séminaire, s'y opposa. Le jeune Ménie ne se sentant pas de goût pour l'état ecclésiastique, vint à Paris chez un oncle fort riche qui vouloit lui faire abandonner la musique pour la finance. Gougelet, pour le satisfaire et se livrer en même temps à son art favori, passoit les nuits à faire de la musique. Il composa alors un *Exaudiat* avec le *Domine salvum*, qui furent exécutés plusieurs fois à Versailles pendant la maladie du roi en 1744. Parmi plusieurs instrumens dont il jouoit très-bien, la guitare espagnole étoit celui dans lequel il excelloit. Il fut le premier qui enseigna la manière d'exécuter sur cet instrument plusieurs morceaux et petits airs, tels que l'on en pinçoit alors sur la harpe, et et de manière à s'y tromper. Il possédoit, avec la musique, l'art de faire des vers. Il a *composé* les paroles et la musique de plusieurs jolies chansons. Un grand seigneur de la cour, séduit par ses qualités aimables, voulut se l'attacher en qualité de secrétaire: cet artiste faisoit le charme de l'illustre société qui se rassembloit chez le duc de G..... Gougelet est mort à Paris le 17 janvier 1768; il a publié en 1768 *deux collections d'ariettes* tirées d'opéras français, avec *accompagnement de guitare*; il y a ajouté depuis *sa Méthode* ou *abrégé des règles d'accompagnement d'un nouveau genre.*

GOURCY (de), ci-devant vicaire-général de Bordeaux, et de l'académie de Nancy, mort au commencement de ce siècle, a publié les ouvrages suivans, I. *Eloge de René Descartes*, 1765, in-8°. Cet éloge ne fera point oublier celui fait par Thomas. II. *Histoire philosophique et politique de Lacédémone et des lois de Lycurgue*; Nancy, 1766, in-12. III. *Quel fut l'état des personnes en France sous la première et la seconde race de nos rois?* Discours couronné par l'académie des inscriptions, 1769, in-12; nouvelle édition, 1789, in-8°. IV. *Rousseau vengé* ou *Observations sur la critique qu'en a fait La Harpe, et en général sur les critiques qu'on fait des grands écrivains*; Paris, 1772, in-12. V. *Essai sur le bonheur*; Paris, 1772, in-12. L'auteur ne dit guères que ce qui a été déjà répété tant de fois par les moralistes tant anciens que modernes. VI. *L'Apologétique et les prescriptions de Tertullien*; nouvelle édition avec la traduction et des remarques, 1780, in-8°. VII. *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, traduite et analysée: ouvrage demandé et approuvé par le clergé de France, in-8°. VIII. *Des droits*

et des devoirs du citoyen dans les circonstances présentes, avec un jugement impartial sur l'ouvrage de Mably, 1789, in-8°.

GOURNÉ (Pierre-Mathias) prieur de Notre-Dame de Taverny, né à Dieppe le 25 février 1702, dirigea ses études vers la géographie. Les ouvrages qu'il a publiés en cette partie sont, I. *Géographie méthodique*, 1741, 2 vol. in-12. II. *Essai sur l'histoire de la géographie*, 1743, in-12. III. *Description géographique des royaumes d'Espagne et de Portugal*, 1743, in-12. IV. Idem, *des provinces intérieures de la France*, 1744, in-12. V. *Lettres d'un particulier à un seigneur de la cour*, ou *Observations sur la science métallique*, 1764, in-12. Gourné mourut vers la fin du ce siècle dernier.

GRANDIDIER (Philippe-André), secrétaire et archiviste de l'évêché de Strasbourg, correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, et membre de plusieurs académies et sociétés littéraires étrangères, né à Strasbourg le 20 novembre 1754, et mort au commencement du 19e siècle, a publié les ouvrages suivans : I. *Histoire de l'Eglise et des évêques, princes de Strasbourg, depuis la fondation de l'évêché jusqu'à nos jours, suivie de pièces justificatives*, 8 vol. in-4°. II. *Essais historiques et topographiques sur la cathédrale de Strasbourg*, 1782. Ces deux ouvrages sont pleins d'érudition et de recherches savantes. Grandidier est encore auteur de plusieurs *Pièces* de poésies françaises peu connues, entre autres d'un poème intitulé : *la Dohomachie*, manuscrit.

GRANET (Pierre), avocat de Grenoble, florissoit dans les 16e et 17e siècles. On a de lui un ouvrage sur la jurisprudence du pays de Bresse, intitulé : *Stylus regius Galliarum juridicus, olim Salucianis præscriptus*, Bourg, 1630, 1 vol. in-4°.

GRASSER (Jean-Jacques), ministre de Bâle, où il naquit en 1579, mort dans la même ville le 21 mars 1627, a écrit en allemand, I. *Les Héros de la Suisse*, Bâle, 1624, in-4°, avec fig. II. Une *Chronique des Vaudois*. III. *Itinerarium historico-politicum*, Bâle, 1624, in-8°. IV. Un *abrégé* de l'Histoire de Pologne. V. *Speculum theologiæ mysticæ*, et plusieurs autres *Opuscules*. Vers la fin de ses jours, il remercia Gustave Adolphe, roi de Suède, qui l'avoit choisi entre plusieurs autres, pour écrire sa vie.

GRASSETI *ou* GRASSET (Pierre-Bruno), docteur-médecin, né à Mende le 29 septembre 1661, cultiva, avec assez de succès, les sciences et les belles-lettres. Devenu infirme, il s'amusa, comme Ménage et Oudin, à recueillir des proverbes français et latins auxquels il a ajouté l'explication, et qu'il réunit en 1734, par ordre alphabétique. Son manuscrit, qui a pour titre : *Livre des proverbes*, contenant 5467 proverbes français et 5810 *parœmies* ou proverbes latins, qui suivent ordinairement les proverbes français avec lesquels ils ont le plus d'analogie. Ses explications ne manquent pas d'érudition. Grasseti mourut dans sa patrie le 7 janvier 1743.

GRAVISET (Jacques), bailli d'Oron en 1646, seigneur de Liebegg en Argeu, et membre du grand conseil de Berne. On lui attribue un *Voyage de deux exi-*

lés dans l'Eutélie, 1658, in-8°; ouvrage très-rare, dans lequel l'auteur critique souvent avec humeur et quelquefois avec beaucoup d'amertume le gouvernement helvétique. On y rencontre néanmoins des réflexions judicieuses et intéressantes.

GRAYSON (Guillaume), sénateur des Etats-Unis, né en Virginie, fut nommé par cet état représentant au congrés en 1784; il devint, en 1788, membre de la convention de la Virginie, appelée pour s'occuper de la constitution actuel des états. Il se fit remarquer dans cette assemblée. En 1789, après que la constitution eut été adoptée, on le nomma un des sénateurs de la Virginie. Il sut réunir, aux talens les plus brillans, une intégrité incorruptible. Le sénateur Grayson est mort à Dumfries en 1790.

I. GREEN (Samuel), premier imprimeur établi dans l'Amérique-nord, demeuroit dès l'an 1639 à Cambridge, Massachussetts. Les premiers ouvrages qui sont sortis de ses presses, sont: le *Serment de l'homme libre*; un *almanach* pour la Nouvelle-Angleterre, une *traduction* des psaumes, par Eliot, et autres, publiés en 1740. En 1663, Green imprima la *Bible indienne d'Eliot*. Il donna ensuite le *Code de Massachussetts, et du Connecticut*, 1672. *Les lois de Plymouth*, et une seconde édition *de la Bible indienne*, 1685. On n'a rien de certain sur le tems de sa mort. Tous ses descendans jusqu'aujourd'hui, ont soutenu la gloire de la typographie. Benjamin GREEN, qu'on présume son fils, a publié le premier numéro des *lettres nouvelles de Boston*; 1er journal d'Amérique, 1704: Un autre de ses descendans, Timothée GREEN, vint à New-London en 1714, sur la demande du gouvernement de Connecticut, pour être imprimeur de la colonie; et la plupart de ses descendants ont suivi avec honneur la même profession.

II. GREEN (Nathaniel), major général de l'armée des Etats-Unis, naquit à Warwick, Rhode-Island, vers l'an 1740. Ses parens étoient quakers; son père fabricant d'ancres, fut intéressé dans un très-grand nombre d'entreprises d'ouvrages en fer. Nathaniel dans son enfance avoit appris le latin sans aucun maître. Les histoires militaires attirèrent particulièrement son attention. Son mérite le fit nommer membre de l'assemblée de Rhode-Island. Après la bataille de Lexington, qui enflamma l'esprit des Américains dans tout le continent, rien ne put éteindre l'ardeur martiale de Green. Il obtint le commandement de trois régimens, avec le titre de général de brigade. Il les conduisit à Cambridge; et dès ce moment les quakers renoncèrent à toute communication avec lui, comme membre de leur corps. A son arrivé à Cambridge, il gagna bientôt la confiance du commandant en chef. Le congrès le nomma en 1776 major général; il se distingua dans les batailles de Trenton, et de Princeton en 1777; et commandoit à la bataille de Germantown l'aîle gauche de l'armée américaine. En 1778, il devint quartier-maître général, et se trouva à la bataille de Monmouth. Son habileté et son courage brillèrent dans tout leur jour à Rhode-Island, dans la même année. Il succéda à Gates, après les désastres de l'armée américaine dans la Caroline-Sud. Il recruta l'armée très-affoiblie par la désertion et les défaites, et en-

voya sous le commandement du brave général Morgan, l'armée qui remporta l'éclatante victoire de Cowpens. En 1781, Green effectua sa jonction avec lui; mais la supériorité des forces de Cornwallis l'obligea à une retraite, qu'il exécuta avec la plus grande habileté. Ayant ensuite reçu des secours, il retourna dans le nord de la Caroline, et livra la bataille de Guilfort, où il fut défait. Mais il fit acheter chèrement la victoire aux Anglais, car il perdirent beaucoup plus de monde que les Américains, et n'en retirèrent aucun avantage. Peu de jours après, Cornwallis marcha sur Wilmington, laissant derrière lui ses blessés; de sorte qu'il sembloit faire sa retraite, et Green le poursuivit quelque tems. Mais il abandonna ce plan, et résolut de reprendre l'offensive dans la Caroline méridionale. Il marcha droit sur Camden, où il combattit le lord Rawdon. La victoire sembla d'abord favoriser les Américains. Mais la défection de deux compagnies entraîna la défaite de toute l'armée. Green se retira en bon ordre, prit des mesures, qui otèrent au lord Rawdon tout le fruit de sa victoire, et l'obligea un mois après à faire retraite lui-même, soumit à ses armes un très-grand nombre de places de la Caroline méridionale, prit leurs garnisons, et en assiégea d'autres. Mais à l'arrivée du lord Rawdon, il fut obligé de les abandonner. Dès ce moment son armée jusqu'alors animée par ses succès, tomba dans le découragement. On lui conseilloit de se retirer en Virginie; mais il résolut de recouvrer la Caroline ou de périr. Il rallia ses forces dispersées, et bientôt le lord Rawdon fut poursuivi. Green se couvrit de gloire par la victoire d'Eutaw-Springs, où les Anglais perdirent 1100 hommes. Le congrès lui donna, en signe de sa satisfaction, un des étendards de l'ennemi, et une médaille d'or. Cette victoire termina la guerre dans la Caroline. Green éprouva pendant son commandement, bien des difficultés pour les subssistances de ses troupes, et eut à redouter des mutins: mais sa fermeté les comprima. Quand la guerre fut terminée, il retourna à Rhode-Island, qui étoit en proie aux plus funestes dissentions. Ses efforts pour y rétablir l'harmonie, furent encore couronnés par le succès. Il abandonna entièrement, en 1785, les affaires pour se retirer dans ses terres en Géorgie, au sein de sa famille, et y mourut l'année suivante. Le congrès lui fit élever un monument, au lieu même des séances du gouvernement fédéral. Le général Green étoit d'un caractère ferme, mais humain; jamais on n'eut à lui reprocher ni cruautés ni excès, mais il fut sévère pour la discipline. Il déploya dans la campagne de 1781, une prudence, une habileté, une fermeté et une audace qu'on trouve rarement réunies, et qui doivent le placer au premier rang parmi les officiers américains. Son jugement étoit sûr, et nul autre ne fut plus parfaitement maître de lui-même. Il dit, dans une de ses lettres, qu'il y avoit sept mois qu'il étoit en campagne, sans s'être deshabillé une seule nuit. Washington l'a vivement regretté, et a déploré sa mort.

GRÉGOIRE (Saint), second du nom, évêque d'Agrigente, aujourd'hui Gergenti en Sicile, dont l'Église célèbre la fête le 23 novembre, étoit né dans une bourgade peu distante de Palerme, vers l'an 559. Il visita les

lieux saints, habita quelque temps un monastère de Jérusalem, fut ordonné diacre par l'archevêque de cette ville, revint en Europe, fut sacré évêque d'Agrigente, ensuite calomnié, puis absous dans un synode, comblé de bienfaits et d'honneurs par le pape et l'empereur de Constantinople, rendu à son église qui le reçut d'une manière triomphante. Il mourut vers la fin du sixième siècle ou au commencement du septième. Il avoit composé divers ouvrages dont la plupart sont perdus; le seul qui nous reste est un *Commentaire* grec en dix livres sur l'Ecclésiaste, mis au jour en 1791 à Venise, in-folio, avec une traduction latine en regard du texte; la *Vie* des saints de même en grec, par Léontius, abbé du monastère de St.-Sabas à Rome; des *Dissertations* et des *Notes* érudites, par Morcelly, à qui on doit cette édition première d'un Père de l'Eglise trop peu connu aujourd'hui.

GRIDLEY (Jérémie), procureur général de la province de Massachussetts, éditeur d'un journal intitulé, *Weekly rehearsal*, qu'il commença en 1781, et ne continua qu'un an, se distingua parmi les jurisconsultes, et obtint la place de procureur du roi. Ayant pris la défense des officiers du fisc, qui prétendoient avoir le droit de visite dans les maisons des particuliers, il trouva la plus forte opposition dans M. Otis qui avoit été son premier élève. Gridley mourut en 1767; il étoit alors colonel du premier régiment de milice et grand-maître des francs-maçons. La force de son raisonnement et ses connoissances étendues, particulièrement dans la littérature classique, lui acquirent de la réputation.

GRIFFET (Claude), jésuite, frère de Henri Griffet aussi jésuite, (*Voy.* tom. VI.) né à Nevers le 30 mars 1702, et mort au commencement de ce siècle, a publié, I. C. Porée, *tragœdias*, 1745, in-12. II. *Ejusdem Orationes*, 1746, in-12. III. *Ejusdem fabulas dramat.*, 1749, in-12. IV. *Ejusdem cerebrum*, carmen.

GRIGNON, maître de forges à Bayard, donna tous ses loisirs à l'étude des sciences et des arts, et appuya ses recherches par des expériences que sa profession lui rendoit faciles à exécuter. Il fut ami du célèbre Buffon, et partagea long-temps sa demeure à Paris. Associé-correspondant de l'académie royale des sciences, il le devint aussi de celle des inscriptions et belles-lettres. Il est mort après avoir souffert, pendant les dernières années de sa vie, des douleurs très-aiguës auxquelles l'art de la médecine ne put le soustraire. Il a publié des *Mémoires de physique sur l'art de fabriquer le fer*, etc., *sur l'histoire naturelle et sur divers sujets particuliers de physique, avec des planches et une table en forme de dictionnaire des termes techniques*, etc., in-4°, Paris, 1775. On doit à Grignon la découverte faite en 1772 d'une ville romaine, sur la petite montagne du Châtelet, entre Saint-Dizier et Joinville. Les premières fouilles ont été faites à ses frais; mais elles ont été continuées depuis, sous sa direction, pour le compte du gouvernement, qui lui donna pour cela un traitement de 10 mille francs, et lui accorda ensuite le cordon de l'ordre de St.-Michel. Grignon, interrogé de tous côtés, par les archéologues, voulant satisfaire leur curiosité, publia successivement deux

petites brochures in-8°, sous le titre de *Bulletin des fouilles faites par ordre du roi, d'une ville romaine sur la petite montagne du Châtelet*, etc.; Bar-le-Duc et Paris, 1774 et 1775. Ces bulletins offrent une description bien faite et très-détaillée des antiquités trouvées à Châtelet.

GRIMALD *ou* GRIMOLD, frère d'Hetti, archevêque de Trèves, fut moine de Richenau et archi-chapelain de Louis, roi de Germanie, en 825; il protégea les savans, qui le regardèrent toujours comme un Mécène. Le roi Louis, satisfait de ses services, le nomma en 841 abbé de Saint-Gall. Ce fut le seul titre qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 13 juin 872; car il avoit résigné tous ses autres benéfices. On a de lui peu de productions littéraires. Son principal ouvrage est un *Commentaire* sur le Sacramentaire du pape saint Grégoire, imprimé en 1571.

GRIVEL (Guillaume), né à Uzerche le 16 janvier 1733, membre d'un grand nombre de sociétés savantes et littéraires, a publié, I. *L'Ami des jeunes gens*, ouvrage sur l'éducation, 2 vol. in-12, imprimé à Lille, en 1764 et 1765, deux éditions depuis long-temps épuisées. II. *Nouvelle bibliothèque de littérature*, tirée des Ana, Lille, 1766, 2 vol. in-12. III. *Théorie de l'éducation*, Paris, 1775 et 1784, 3 vol. in-12. IV. *L'Ile inconnue* ou *Mémoires du chevalier de Gastines*, roman moral et politique, contenant l'Histoire de la formation et de la civilisation de la société; Paris, 6 vol. in-12, 1783, 1784 et 1786. Cet ouvrage a eu deux éditions à Paris, dont une en 1787, 3 vol. in-8°; l'autre en 1793, et un grand nombre de contrefaçons tant en France que chez l'étranger. Il a été aussi traduit en allemand. V. *Mélanges de philosophie et d'économie politique*, Paris, 2 vol. in-8°. VI. La partie de l'*économie politique* de l'Encyclopédie méthodique. Grivel est encore éditeur d'un ouvrage de l'Ami des hommes (le marquis de Mirabeau), intitulé, *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, Paris, 1785; 2ᵉ édition, 1788. Ce laborieux écrivain est mort vers le commencement de ce siècle.

GROU (Jean), jésuite, né le 24 novembre 1731, et mort au commencement de ce siècle, a publié, 1°. Une *Traduction* de la république de Platon, Amsterdam, 1762, 2 vol. in-12. 2°. *Idem* des Dialogues du même, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-8°. 3°. *Idem* des Lois du même, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-8°. On a encore de ce jésuite, I. *Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, 1786, 2 vol. in-12. II. *Caractère de la vraie dévotion*, 1788, in-12. III. *Maximes spirituelles*, avec des explications, 1788, in-12.

GRUNER (Jean-Rodolphe), savant philologue, doyen du chapitre rural de Burgdorf, né à Berne en 1680, mort en 1761, a publié une Histoire littéraire de Berne, sous ce titre *Athenæ Bernenses*, 1739, in-4°.—JEAN RODOLPHE, son fils, curé de Veltheim en 1740, mort en 1778, a écrit un *Voyage par l'Helvétie*, un *Livre* sur les Glacières, et quelques *Dissertations* sur la Bible.

I. GRYNÉE *ou* GRYNÆUS (Jean), professeur de théologie et recteur de l'université de Bâle, naquit à Leuffelfingen le 8 juin 1705, et

mourut à Bâle le 11 avril 1744. Il est auteur de plusieurs *Opuscules théologiques* en latin, imprimés à Bâle, in-8°, et de quelques *Observations* curieuses sur le mahométisme.

II. GRYNÉE *ou* GRYNÆUS (Jean-Jacques), petit-neveu de Simon Grynée, dont il est fait mention dans ce dictionnaire, naquit à Berne le 1er octobre 1540, et mourut à Bâle le 30 août 1617. Il fut recteur de l'université de cette ville. Il a laissé, *Monumenta SS. Patrum græcorum et latinorum*, Basileæ, 1569, 2 vol. in-folio, ouvrage très-érudit; un *Commentaire* sur le prophète Aggée, des *Lettres*, et plusieurs *Traités* de controverse.

GUALDRADA. *V.* WALRADE.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), des académies de Marseille et de Lyon, associé de l'institut de France, et membre de celui d'Auxerre, né à Paris le 6 juin 1738, fut intimement lié avec Beaumarchais à qui il prêta assez souvent sa plume et dont il passa pour le secrétaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent à la vérité la fécondité, mais pas toujours le talent et le goût de l'auteur, I. Le *Royaume en interdit*, ou *Lothaire et Palrade*, tragédie non représentée, imprimée à Genève en 1764. II. *Coriolan*, tragédie représentée à la comédie Française, le 14 août 1776, imprimée à Paris la même année. III. *Hugues-le-Grand*, ou *le refus du trône*, tragédie reçue à la comédie Française, le 18 janvier 1773. IV. *Graves observations sur les bonnes mœurs*, en contes en vers, sous le nom du frère Paul ermite, des bords de la Seine, Paris, 1777. V. *Discours*, en vers, sur l'abolition de la servitude, Paris, 1781, du quel on a retenu ce beau vers sur Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

VI. *Essai sur les progrès des arts et de l'esprit humain sous le règne de Louis XV*, dédié aux mânes de ce roi et des grands hommes, qui ont vécu sous son règne, imprimé aux Deux-Ponts en 1776, et à Lausanne en 1777. VII. *Supplément à la manière d'écrire l'Histoire*, ou *Réfutation de la manière dont l'abbé de Mably enseigne à écrire l'Histoire*, Kell, 1784. VIII. *Essai sur l'Histoire des Comices de Rome, des états généraux de la France, et du parlement d'Angleterre*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a remporté le prix d'utilité donné par l'académie française en 1790. IX. *Supplément au contrat social*, imprimé pour la première fois à Paris, en 1790, dédié à l'assemblée constituante, réimprimé plusieurs fois, et traduit en allemand par Hubner. X. La *Conquête de Naples*, composée sous le règne de Louis XV, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. XI. L'*Astronomie*, poème en trois chants, Paris, 1re édition, 1801, in 8°; 2e édition revue et augmentée, Paris, 1811. Ce poème a eu ses prôneurs et ses détracteurs; il n'est pas tout-à-fait sans mérite. XII. En 1804, Gudin a publié 2 vol. de *Contes*, qui ont été loués par certains journalistes, et décriés vivement par les autres. Ce littérateur est mort à Paris le 26 février 1812, et a laissé plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels on cite une *Histoire de France*.

GUÉNARD, né à Damblin village près de Bourmont en Lorraine en 1730, dès l'âge de 12 ans entra chez les jésuites,

après avoir fait son cours d'études avec le succès le plus brillant dans leur collége de Pont-à-Mousson. Ses instituteurs l'affilièrent à leur province de Champagne; il étoit d'une foible complexion, et il eut toujours une mauvaise santé; durant les orages de la révolution, ce vertueux écrivain se crut malheureusement obligé pour conserver sa vie de brûler sous le régime de la terreur l'unique manuscrit d'un grand ouvrage sur la religion auquel il travailloit depuis 25 ans, c'est une perte irréparable. On exaltoit depuis plusieurs années cette *apologie du christianisme* comme l'un des chefs-d'œuvre du siècle; on peut le croire aisément sur la foi d'un si beau talent, des dernières pages de son discours où il traite le même sujet d'une manière neuve avec une dialectique et une éloquence qui rappellent les écrits polémiques de Bossuet. On assure que Guénard est mort en Lorraine au commencement de 1795; l'ouvrage qui nous reste de lui est intitulé. « En quoi consiste l'esprit philosophique? les caractères qui le distinguent et les bornes qu'il ne doit jamais franchir conformément à ces paroles de saint Paul : *non plus sapere quam oportet sapere.*

GUÉNIOT (N.), médecin à Avalon, où il est mort au commencement de ce siècle, renonça à son art pour cultiver les muses; On a de lui, I. *Ode sur l'abolition de la servitude dans les domaines du Roi, par Louis XVI*, couronnée par l'académie de Rouen. On y remarque plusieurs belles strophes. *Ode sur l'electricité* dans laquelle on remarque plusieurs strophes pleines de verve. II. Quelques *poésies* fugitives, insérées dans l'Almanach des Muses.

GUÉRILLOT (N.), musicien renommé, a excellé sur le violon, et a fait long-temps le charme des concerts de Paris; il est mort au mois d'octobre 1802.

GUESNAY (Jean-Baptiste); jésuite, né à Aix en Provence et mort en 1658, a publié, I. des *Annales de Marseille*, Lyon, 1657, in-fol. en latin. II. *Magdalena Massiliensis advena*, Lyon, 1643, in-4°. III. *S. Joannes Cassianus illustratus*, 1652, in-4°.

GUIBERT (Nicolas), natif de S.-Nicolas en Lorraine; après avoir étudié la médecine à l'université de Pérouse, il voyagea en Allemagne, en France et en Espagne pour acquérir des connoissances dans l'art de guérir. Peu fortuné, il sentit qu'il ne pourroit exécuter ses voyages sans des moyens extraordinaires; ayant pratiqué long-temps *l'Alchimie*, il se servit de sa *doctrine hermétique* pour se procurer de l'argent, non par ses fourneaux, mais en allant visiter dans tous les pays qu'il parcouroit, les riches et nombreux partisans du *grand œuvre*, et en sollicitant leurs secours; établi ensuite à Casteldurante en Italie, il y exerca la médecine avec assez de distinction pour être choisi par le collége de ses confrères et nommé médecin provincial de l'état romain en 1778. Guibert, au lieu de profiter de ses profondes connoissances pour se mettre en garde contre les produits illusoires de la *transmutation des métaux*, abandonna au contraire, sa charge honorable et lucrative, pour aller chez un cardinal d'Ausgbourg, alchimiste, se livrer tout entier à la

recherche de la *pierre philosophale*; il fit traduire en latin, aux dépens de ce prélat, différens traités de Théophraste et de Paracelse; après avoir été long-temps l'apôtre de la doctrine chimérique des *philosophes hermétiques*, Guibert devint tout-à-coup leur adversaire le plus prononcé : il a publié en latin, contre l'alchimie plusieurs *écrits* qui ont été réunis en un volume. On a en outre du même auteur deux traités latins sur *la Myrrhe* et sur le *Baume en larmes* et une grammaire françoise, appelée *Guibertine* imprimée à Toul, en 1618. Guibert est du nombre de ceux qui ont attribué à l'alchimiste Barnaud le livre *de tribus impostoribus*. V. Barnaud.

GUICHARD (Jean-François), né à Paris le 5 mai 1734, de la société philotecnique et de celle des sciences, lettres et arts de Paris, est auteur du *Bûcheron*, comédie en un acte, en prose, musique de Philidor, représentée pour la première fois le 28 février 1763. Un grand nombre de ses *poesies* ont été insérées dans les journaux littéraires du temps. Elles ont été recueillies en 1803, 2 vol. in-12 : ce sont des contes, des fables, des épigrammes, etc. Les contes de Guichard ne sont pas sans mérite, et il y en a quelques-uns qui ne le cèdent point à ceux de nos plus habiles conteurs; quand à ses fables, on y remarque quelquefois du naturel, de la facilité, même de la naïveté, et la morale y est amenée assez adroitement. Ce poëte est mort à Paris le 23 février 1811.

GUIROI (Antoine), censeur royal, mort à Paris au mois de janvier e778, a travaillé avec M. de Sainte-Palaye, à un *glossaire françois* sur le vieux langage, et publié le *calendrier de l'ordre de Malthe*.

GULER de WEINEGG (Jean), Grison, zélé protestant, né en 1562, mort à Coire le 24 janvier 1637, fut capitaine général de la Valteline et chevalier de saint Marc à Venise : il a écrit en allemand une *description* du pays des Grisons, Zurich, 1776, in-fol. avec fig. — Jean Pierre, son fils, Landamme de Davos, né en 1594, tué à Coire le 8 juin 1656, rendit à sa patrie de grands services. Il a laissé une *description* topographique et historique de la Valteline; Strasbourg, 1625, in-4°, en allemand.

GUNDELFINGER, ou de GUNDELFINGEN (Henri), né dit-on, à Fribourg en Suisse au milieu du 15[e] siècle, chanoine de Munster, est auteur d'une *chronique* latine de la maison de Habspourg, d'une vie de l'ermite Nicolas Von Flue, et d'un traité *de Thermis Badensibus*.

HAFNER ou HAFFNER (Antoine), né à Soleure dans le 16e siècle, capitaine d'un régiment suisse au service de la France, a laissé en allemand une *Relation* manuscrite des guerres civiles qui ont désolé la France sous Charles XI; on y estime une grande exactitude historique. François, son fils, chancelier de la république de Soleure en 1639, et chevalier de l'éperon d'or, est auteur d'un traité diplomatique intitulé; *Trophæum veritatis*, Soleure 1661, in-4°, en allemand. L'auteur s'élève contre les prétentions de l'abbaye de Beinweil. On a encore de lui une *Chronique* de Soleure; en allemand, 1666, 2 vol. in-4°, où l'on trouve quelques bonnes réflexions: mais on y désireroit plus d'ordre, de précision, et sur-tout plus d'impartialité.

HAILLET DE COURONNE (Jean Baptiste Guillaume), né à Rouen le 14 avril 1728, fit ses études au collége de Louis-le-Grand à Paris, et entra ensuite cornette, dans le régiment d'Harcourt, cavalerie. Sa mère désirant qu'il succédât à son père, dans la charge de lieutenant-général criminel du bailliage de Rouen, l'engagea à quitter le service; il y consentit; devenu lieutenant-général criminel du bailliage, il en remplit les fonctions pendant 32 ans, ainsi que celles de président du présidial dans la même ville. Il étoit né avec un goût particulier pour l'étude des belles-lettres, il les cultiva avec succès, ce qui lui mérita l'honneur d'être nommé secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen, correspondant de celle de Caen, etc. Il étoit doué d'un esprit de critique, remarquable par sa justesse et son étendue; ses connnoissances en bibliographie furent appréciées par tous ceux qui l'ont connu. Il faisoit part volontiers de ses recherches et de ses richesses littéraires, aux savans et aux littérateurs qui le consultoient. Ce dictionnaire lui est redevable de près de 20,000 notes savantes, de remarques curieuses et de renseignemens précieux. Haillet de Couronne a laissé un *Recueil*, beaucoup de *Manuscrits* sur l'histoire littéraire de la France, fruit de cinquante années de travaux. Sa bibliothèque, composée de plus de 30000 volumes, offroit un choix des livres les plus rares que l'on connût, et quelques manuscrits intéressans. Il est décédé à Paris, le 27 juillet 1810.

HALLER (Jean-Jacques), archidiacre du chapitre de Zurich, sa ville natale, mort en 1624, étoit versé dans la connoissance de la géographie et de l'astronomie. On a de lui en allemand, un *Lexique de la Bible* et une *Histoire de la guerre des grisons*, dont il fut le témoin.

I. HAMILTON (André), célèbre jurisconsulte de Philadelphie, mort en 1741, orateur de la chambre de l'assemblée. Il se démit de cette place en 1739, quand son âge et ses infirmités

ne lui permirent plus d'en exercer les fonctions. Il remplit différentes places avec honneur et intégrité, et acquit la plus grande réputation dans le procès de Zenger à New-Yorck. Son fils James HAMILTON fut deux fois gouverneur de Pensylvanie dans les années 1748 et 1771.

II HAMILTON (Alexandre), premier secrétaire de la trésorerie des Etats-Unis, naquit en 1757 dans l'île de sainte-Croix. Son père étoit un cadet de famille anglaise, et sa mère Américaine; il vint à 16 ans à New-Yorck, et entra au collége de Colombia, où il resta trois ans. Dès ce temps il fit présager ce qu'on pouvoit attendre de son génie. Les discussions élevées alors entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, appelèrent des deux côtés les premiers talens, et le jeune Hamilton soutint les droits des colonies contre les écrivains les plus accrédités. Ses ouvrages firent appercevoir un si grand talent, qu'ils furent attribués à M. Jai. L'Amérique vit avec étonnement un jeune homme de 17 ans au nombre de ses plus habiles avocats. Il entra à 18 ans dans l'artillerie. Le premier cri de guerre avoit éveillé son courage martial, et comme soldat, il attira les regards de ses compagnons d'armes. Bientôt son nom parvint à Washington, qui en 1777 le nomma son aide de camp, avec le grade de lieutenant colonel, et l'honora de toute sa confiance. Hamilton ne tarda pas à se montrer digne du commandement, dans la campagne où le lord Cornwallis fut fait prisonnier. Au siége d'Yorck, Hamilton étoit à la tête d'un corps avancé composé de deux bataillons; il combattit avec tant d'impétuosité, que les ouvrages avancés furent emportés dans la journée même, et quoique ses soldats fussent exaspérés par l'horrible carnage qui avoit eu lieu au fort Griswold, aucun ennemi ne fut tué hors du combat. Immédiatement après, Hamilton ayant renoncé à la carrière militaire (il avoit alors 25 ans) se livra entièrement à l'étude des lois et s'y distingua. Mais son application aux affaires particulières ne le détourna pas entièrement du soin des affaires publiques, et avec l'aide du gouverneur Clinton, il sut défendre efficacement les propriétés et les personnes. En 1787, nommé membre de la convention fédérale, pour New-Yorck, il eut part à la constitution de cette province. Elle ne fut pas à beaucoup près formée selon son désir; mais il concevoit l'espoir d'une réformation, et comme elle étoit déjà bien supérieure au système de l'ancienne confédération, il employa tous ses talens et son éloquence pour la faire adopter. Lors de l'organisation du gouvernement en 1789, Washington le plaça à la tête de la trésorerie, et les ressources de son génie ne furent pas moins utiles dans ce nouvel emploi. On lui doit les plans de finances qui assurèrent la dette publique et le crédit de l'état. Sur la fin de son administration, il s'éleva quelques dificultés entre Hamilton et le sécrétaire d'état, qui dégénérèrent en hostilités ouvertes, et causèrent une confusion telle que Washington leur écrivit pour leur recommander plus de modération, mais il fut impossible de les réconcilier. Au commencement de 1795, quand la rupture entre la France et l'Angleterre fut notifiée aux états, Hamilton soutint que le traité avec la France cessoit d'être obligatoire, du moment que la situation

respective des deux nations avoit changé, et opina pour que le ministre de France ne fût pas reçu. Le secrétaire d'état, de l'autre côté, prétendoit que la révolution en France ne pouvoit affoiblir la force des traités; Washington embrassoit ce parti; l'avis d'Hamilton fut suivi, et en 1794 une insurrection ayant éclaté en Pensylvanie, il y fut envoyé avec un détachement, et parvint à la réprimer sans effusion de sang; très-peu de temps après, il quitta le service et toute fonction publique. Ses possessions avoient été dévastées pendant la guerre; et la situation de sa famille lui faisoit un devoir de s'en occuper; cependant une accusation de péculat qui lui fut intentée vint encore partager ses soins; il la repoussa, mais cette accusation mit au jour un fait qu'il seroit à souhaiter pour son honneur qu'on pût ensevelir dans l'oubli. C'étoit une liaison d'adultère avec madame Reynolds dans le temps qu'il étoit secrétaire de la trésorerie. Enfin, en 1798, les demandes impérieuses de la France ayant obligé à lever une armée provisoire, Washington ne voulut en accepter le commandement qu'à la condition qu'Hamilton lui seroit adjoint, et commanderoit sous lui. Cet arrangement eut lieu; mais ce différend avec la France s'arrangea, l'armée fut licenciée, et Hamilton reprit sa profession dans la ville de New-Yorck, où il passa le reste de ses jours. En juin 1804, le colonel Burr, vice-président des états unis, contre qui Hamilton s'étoit permis quelque expression insultante, lui en demanda excuse ou raison. Un duel s'ensuivit à Hoboken; et Hamilton succomba à la place même où son fils, peu d'années auparavant, avoit péri victime du même point d'honneur. Il fut emporté dans la ville; ainsi mourut cet homme célèbre à l'âge de 47 ans. Cet habile général, dont les qualités avoient fixé les regards de toute l'Amérique, sous quelque point de vue que ses opinions politiques l'ayent fait envisager des différens partis; nul ne put lui refuser l'admiration due à ceux qui se sont distingués par leur amour pour la patrie. Il avoit épousé la fille du général Schuyler dont il eut plusieurs enfans. Hamilton a publié les *lettres de Phocion le fédéraliste*, c'étoit une suite d'essais qui furent publiés dans les journaux du temps, et auxquels M. Jay et Madison eurent part. Les numéros 2, 3, 4, 5 et 54 sont de M. Jay, et M. Madison a composé, les n°. 10, 14 et de 37 à 48 inclusivement, et a eu part aussi avec Hamilton aux n°. 18, 19 et 20. Hamilton a fait tout le reste. La totalité de l'ouvrage a été réunie en deux volumes, qui jouissent d'une grande réputation. Les rapports d'Hamilton, quand il étoit secrétaire de la trésorerie, sont des mémoires très-étendus, et montrent de grands talens. On en garde la plus grande partie au muséum américain. Dans un de ses rapports sur les manufactures, il refute les principes d'Adam Smith; et dans ses écrits signés *Le Pacifique*, publiés en 1793, il justifie la proclamation de neutralité; mais en même temps, il soutient que l'Amérique n'est plus liée par les traités précédens avec la France; et que la justice est du côté de la coalition d'Europe pour le rétablissement de la monarchie en France. Dans sa défense contre l'accusation de préculat, il publia des observations et donna des renseignemens in-

téressans, en 1797. Enfin, il a donné une lettre sur la conduite et le caractère public de Jean Adams, président des états unis, dans laquelle il s'efforce de présenter ce vénérable patriote, qui étoit plus disposé que lui à maintenir la paix avec la France, comme un homme indigne d'être remis dans la place qu'il avoit occupée.

I. HANCOCK (Jean), ministre de Lexington, Massachussetts, né en 1670, gradué en 1689 au collége d'Harvard, ordonné en 1698, mort subitement en 1752, après un ministère de plus d'un demi-siècle. Deux de ses fils ont été ministres. Hancock étoit ami de la paix, tous ses efforts tendirent à entretenir l'harmonie entre ses paroissiens. On lui dut l'installation de 21 ministres. Il a prêché un grand nombre de *sermons*, dont il a publié plusieurs.

II. HANCOCK (Jean), ministre de Braintrée, Massachussetts, fils du précédent, gradué en 1719 au collége d'Harvard, ordonné en 1726, succéda au révérend Joseph Marsh, et mourut en 1744, à l'âge de 42 ans. On a de lui, un *Sermon sur la mort d'Edmond Quincy*, 1738; un autre *Sermon sur la grace*, 1743; une *Lettre pacifique*, en réponse à M. Gée, 1743.

III. HANCOCK (Thomas), l'un des bienfaiteurs du collége d'Harvard, frère du précédent, mort en 1764. Son portrait en pied se voit dans la classe de philosophie du collége. Son neveu, le gouverneur Hancock, a été héritier de sa fortune; mais il a laissé par testament mille livres sterling au collége pour y fonder une chaire d'hébreu, et une autre de langues orientales, mille livres sterling à la société, pour la propagation de l'Evangile parmi les Indiens du nord de l'Amérique; et six cents livres sterling à la ville de Boston pour fonder un hôpital de fous.

IV. HANCOCK (Jean), gouverneur de Massachussetts, fils de Hancock de Braintrée, et neveu du precédent, né vers 1737, gradué au collége d'Harvard en 1754. A la mort de son oncle, il hérita d'une fortune considérable, et devint un célèbre commerçant. En 1766, il fut nommé membre de la chambre des représentans de Boston, avec Jacques Otis, Thomas Cushing et Samuel Adams. Un de ses bâtimens, *la Liberté*, fut saisi en 1768 pour contravention aux lois du commerce; mais cette saisie occasionna un tumulte où plusieurs des préposés à la douane coururent risque de la vie. Cependant les démêlés avec la Grande-Bretagne commençoient à prendre une tournure sérieuse; et tout annonçoit une crise prochaine. Hancock fit éclater son zèle pour les droits de son pays. Il fut nommé président du congrès provincial tenu en 1774. L'année suivante parut la proclamation du général Gage, qui offroit le pardon à tous les rebelles, excepté Samuel Adams et Jean Hancock, « dont les forfaits, y étoit-il dit, étoient trop grands pour pouvoir échapper au châtiment. » Dans ce même temps Hancock fut nommé président du congrès continental. Ce fut dans cette place, à la tête de cette illustre assemblée, qu'il signa la déclaration d'indépendance. En 1777, le mauvais état de sa santé le força de quitter le congrès, et des remercîmens lui furent votés pour ses soins assidus et l'impartialité qu'il avoit montrée constamment dans l'exercice

de sa place. Quand la constitution actuelle de Massachusetts eut été adoptée, Hancock fut le premier nommé gouverneur en 1780, et continuellement réélu à cette place, jusqu'en 1785, où il donna sa démission. Il fut encore réélu en 1787, à la place de Bowdoin, et conserva ce poste jusqu'à sa mort arrivée en 1798. Il étoit tellement populaire qu'il appaisa des séditions sans effusion de sang, et dans plusieurs actes de son gouvernement, il soutint la dignité et la souveraineté individuelles des états. Hancock a publié un *Discours* qu'il a prononcé à l'occasion du massacre de Boston, 1774.

HARDENBERG (Jacob), premier président du collége de la reine au Nouveau Jersey, né dans cette province, n'eut pas comme la plupart de ses contemporains les avantages d'une première éducation; mais par la seule force de son application persévérante, il fit des progrès rapides dans la théologie, et parvint à acquérir de la réputation. En 1770, aussitôt que le collége de New-Brunswick fut reconnu sous le titre de collége de la Reine, il en devint le premier président, et conserva cette place jusqu'à sa mort en 1790. Cette institution étoit consacrée à l'éducation des jeunes gens destinés au ministère.

HARSESQUEIST (Frédéric), médecin suédois, né en 1722 à Tournalla, dans la Gothie orientale, mort à Smyrne en 1752, élève d'Upsal, où il suivit les leçons de botanique de Linnée, se rendit en Palestine, où il rassembla beaucoup de curiosités; il passa ensuite à Smyrne, où il mourut. Linnée a publié ses observations.

HARRINGTON (Jean Lord), né en 1591, mort en 1612, étoit fils aîné de lord et lady Harrington, à qui Jacques I d'Angleterre confia sa fille Elizabeth, depuis femme de Frédéric, électeur palatin et roi de Bohême. Il avoit annoncé, dès sa jeunesse, des talens supérieurs, il parloit le latin avec facilité, et acquit des connoissances étendues dans les sciences. Il montra un attachement remarquable à sa religion; car lorsqu'il étoit à Rome avec son gouverneur, M. Tovey, on prétend que les Jésuites firent des tentatives pour les déterminer tous deux à faire abjuration, et que n'ayant pu y réussir, ils les empoisonnèrent tous les deux. M. Tovey, ajoute-t-on, en mourut aussitôt; mais le jeune Harrington résista plus long-temps aux effets du poison, et ne mourut qu'à son retour en Angleterre. Il nous semble que de semblables assertions devroient être appuyées sur des preuves plus évidentes que des ouï-dire ou des bruits populaires. Le jeune lord étoit intime ami du prince Henry de Galles; ils s'écrivoient en latin, et leur correspondance a été précieusement conservée.

I. HART (Olivier), ministre de Charlestown dans la Caroline méridionale, né en 1723 à Warminster, comté de Buck en Pensylvanie, prit en 1749, les ordres à Southampton, et passa, dans la même année, à Charlestown, où il succéda à Chanler, ministre de l'église baptiste de cette ville. Le conseil de sûreté de la Caroline faisoit un tel cas de son caractère, de son patriotisme et de ses talens, qu'au commencement de la révolution, il le chargea, conjointement avec l'honorable Williams Henry Drayton et le révérend William Ten-

nent, de visiter les frontières pour pacifier quelques troubles et calmer des mécontens. En février 1780, le vif intérêt qu'il avoit pris à la révolution le mit dans le cas de quitter Charlestown, où il craignoit de tomber dans les mains des Anglais, qui assiégeoient la ville. Dans la même année, il s'établit à Hopewell, au nouveau Jersey, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1795. On a de lui plusieurs *Sermons* et des *Traités* de théologie. Il avoit du goût pour la poésie, et il a composé beaucoup de *Pièces* sur différens sujets; mais il ne les a point fait imprimer. Un grand nombre de ses manuscrits et toute sa bibliothèque ont été malheureusement détruits et dispersés par les armées anglaises quand elles ravagèrent les états méridionaux.

II. HART (Levi), ministre de Preston, Connecticut, fils de Thomas Hart, écuyer de Southington, gradué en 1760 au collége de Yales, après avoir achevé ses études de théologie sous le docteur Bellamy, fut nommé, en 1762, ministre de la seconde église de Preston, où il continua d'exercer les fonctions ecclésiastiques presque jusqu'à sa mort, arrivée en 1808, âgé de 77 ans. Il étoit doué de beaucoup d'esprit naturel, d'une profonde instruction dans les sciences et dans la littérature. Hart ne fut pas moins utile à ses paroissiens dans les rapports de la vie sociale que par ses travaux publics. Tandis que ses discours consolans adoucissoient la misère des pauvres, il trouvoit, dans son extrême économie, les moyens de soulager leurs besoins. Enfin la religion lui dut encore plusieurs ecclésiastiques dont il a dirigé les pas dans la carrière du ministère. On a de lui plusieurs *Sermons*, dans lesquels on en distingue un prêché à la mort du célèbre docteur Hopkins, 1803.

HARTMANN ou HARTMUND, dit le Jeune, abbé de Saint-Gall, disciple de Notker le Bègue, vivoit dans le 10e siècle. Il connoissoit à fond le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, et plusieurs autres langues. On de lui des *sermons*, des *hymnes*; des *Commentaires* sur la Bible, et quelques *lettres*. Il écrivit aussi la *mort de Sainte-Wiborade*, qui fut martyrisée en 925.

HARTMOTE, parent de Rodolphe, duc de Bourgogne, et mort le 31 janvier 884, succéda à Grimald, abbé de Saint-Gall en 872. Il enrichit la bibliothèque d'un grand nombre de livres sacrés et profanes, soutint les études dans son illustre abbaye avec activité et embellit les églises. Au mois de décembre 883, il obtint, de l'empereur Charles-le-Gros, la permission de se retirer dans une dépendance de l'abbaye, où il mourut peu de temps après son abdication. On le croit auteur de quelques *Commentaires* sur l'Ecriture-sainte, ainsi que des *distiques*, *quatrains* et *sixains*, publiés par le savant Canisius.

HARVARD (Jean), fondateur du collége d'Harvard, mort en 1638, à Charlestown, Massachussetts, peu après son arrivée dans ce pays, fut d'abord ministre en Angleterre, et prêcha quelque temps à Charlestown. Il légua une somme de sept cent-soixante-dix-neuf livres sterling à l'école de Newton ou Cambridge. En l'année suivante, la cour générale érigea cette école en col-

lége. Le vén. Dunster en fut le premier président.

HATTÉ, né à Paris en 1759, après avoir fait d'excellentes études dans l'université de cette ville, se fit recevoir médecin à Montpellier, et alla, après quelques années, pratiquer son art à Compiègne. Ses lumières, et surtout un tact sûr, lui méritèrent la confiance, non-seulement des habitans de cette ville, mais encore de ceux des environs, et des villes voisines. Aux connoissances médicales, Hatté joignoit des talens distingués comme littérateur. Il a laissé un grand nombre de manuscrits, dont voici la liste : *Essais médico-érotiques*, 1 vol. in-4° de 653 pag. *Maladies laiteuses*, 1 vol. in-4° de 709 pag. *Recherches sur la saignée*, 2 vol. in-4°; le troisième commencé. *Questions médicales*, in-fol., 410 pages. Ouvrage commencé. *Consultations de médecine, adressées à Boerhaave, avec les réponses de ce célèbre médecin*, le tout traduit par le docteur Hatté, auxquelles il a ajouté ses réflexions médico-pratiques, 1 vol. in-4° de 308 pag. *Recherches médico-pratiques*, 1 vol. in-12. *Traduction des aphorismes d'Hippocrate*, ouvrage non fini. *Mélanges de littérature, de poésie, d'histoire et de philosophie*, 3 volumes, grand in-4°. *Variétés littéraires et poétiques*, 1 vol. in-4°. *Esprit du marquis d'Argens*, ou *Analyse de ses ouvrages les plus curieux*, ouvrage commencé. Hatté est mort à Compiègne au mois de juillet 1802.

I. HAVEN (Samuel), ministre de Portsmouth, New-Hampshire, né en 1727 à Framingham, Massachussetts, gradué en 1749 au collége d'Harvard, avoit été frappé des prédications qu'il avoit entendues au collége. Grand admirateur de ce genre d'éloquence, il le cultiva, et s'y distingua à Brookline. Dans le même temps, les invitations unanimes qu'il reçut de Portsmouth, le déterminèrent à s'établir dans cette ville, quoique plus éloignée de l'université, à laquelle il tenoit beaucoup. Il y prit les ordres en 1752, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1806, dans la 54e année de son ministère. Il avoit épousé en premières noces, la fille du docteur Appleton de Cambridge : sa seconde femme, qui le soigna dans sa maladie, et lui ferma les yeux, ne lui survécut que de quelques heures. Ils furent enterrés ensemble, et douze enfans qu'ils avoient eus, formèrent leur cortége funéraire. Le docteur Haven joignoit à des connoissances variées, l'étude de la médecine, à laquelle il s'étoit appliqué, et qui lui fournit souvent des moyens d'être utile à ses paroissiens. Son esprit étoit plus brillant que susceptible de recherches profondes. Ses sentimens en matière de théologie, étoient ceux d'un calviniste modéré. Au reste il n'annonça jamais sa façon de penser dans la chaire. Ses sermons, d'une simplicité touchante, ne rouloient que sur la morale pratique; son débit étoit ferme et plein d'onction; il avoit surtout, le talent de prêcher d'abondance, et excelloit dans les momens pathétiques; dans ceux de douleur et d'affliction, il portoit la consolation dans les ames. Peu d'autres ont égalé son éloquence pour les oraisons funèbres; mais aucun n'a possédé comme lui, le talent de toucher et de convaincre. Il n'a publié que des *Sermons*; mais ils sont en très-grand nombre.

I. HAVEN (Jason), ministre de Dedham, Massachussetts, né en 1733 à Framingham, gradué en 1754 au collége d'Harvard, ordonné en 1756 pasteur de la première église de Dedham, fut élu en 1779, membre de la convention qui forma la constitution de l'état. Dans sa vieillesse, la foiblesse de sa santé exigea qu'il eût un collégue. Le docteur Josué Bates lui fut adjoint en 1803. Haven mourut cette même année, dans la 48e année de son ministère. Il a publié plusieurs petits ouvrages, et un grand nombre de *sermons*.

HAUSER (Henri), natif de Zurich, ministre de la chapelle du gouverneur de la Jamaïque, où il mourut en 1683, a publié à Londres : *An exact model of platform of Good magistracy*, 1673, in-4°. Jean Rodolphe Zeller a mis au jour, la même année à Zurich, une traduction allemande de cet ouvrage, suivi du *Voyage de Hauser*.

HAWES (William), né à Istington en 1736, s'appliqua avec succès à la pharmacie, et débuta en 1774 par une *Notice* sur la maladie du docteur Goldsmith, considérée dans ses rapports avec l'emploi des *poudres de James*, et l'usage ou l'abus qu'on peut en faire dans les premiers jours des maladies aiguës. Hawes ayant appris que cette même année une société s'étoit formée à Amsterdam, pour secourir les noyés, il s'empressa, de concert avec son ami le docteur Logan, d'en établir à Londres une pareille, qui ensuite étendit ses recherches et ses soins sur toutes les morts apparentes, occasionnées par syncope, froid excessif, ivresse, vapeurs méphitiques, etc., et qui sous le nom de *Société humaine* mérita et obtint l'estime générale. Hawes ouvrit un cours d'enseignement public, et distribua 7 mille exemplaires d'une *Adresse* au public concernant les morts apparentes et les enterremens précipités. S'occupant sans relâche à servir ses semblables, il visitoit assidûment des malades indigens, dont la plupart, suivant son expression, avoient plus besoin de nourriture que de médecine. Son temps, ses talens, sa fortune furent consacrés à servir ses semblables; et sa conduite étoit la pratique habituelle de cette maxime d'un ancien : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto*. M. le docteur Wesley avoit publié sous le titre *de Médecine primitive*, un ouvrage rempli d'absurdités et de recettes dangereuses, Hawes crut devoir prémunir le public et l'éclairer sur ce danger par un écrit intitulé : *Examen de la médecine primitive de Wesley*, etc., et cet Examen eut deux éditions. Hawes a publié encore d'autres *Opuscules* marqués au coin de l'utilité ; il termina sa carrière en 1808.

I. HAWLEY (Gédéon), du Connecticut, missionnaire aux Indes, gradué en 1749 au collége d'Yale, commença en 1752 à se livrer aux travaux de la mission à Stockbridge dans la partie occidentale du Massachussetts ; il parcourut ensuite le pays des Indiens Mohawk ; et revint à Stockbridge, où il ouvrit dans la même année une école sous la protection du révérend Edwards. Là il enseigna et prêcha un très-grand nombre d'enfans Indiens-Mohawk, Oneida et Tuscarora. Les commissaires pour les affaires de l'Inde à Boston s'étant décidés à établir une mission chez

les Iroquois ou Indiens des six nations, Hawley y fut employé. Il commença en mai 1753 son voyage dans ces pays sauvages, accompagné de l'honorable Timothée Woodbridge, homme de grands talens et ayant une grande influence sur les Indiens. Ils visitèrent sir William Johnson dans sa demeure sur les rives du Mohawk, et s'assurèrent de sa protection; ils s'avancèrent ensuite jusqu'à la source du Susquehannah : la Providence les guidoit et veilloit sur eux dans ces forêts sauvages. En juin ils arrivèrent au terme de leur voyage, c'est-à-dire à Onohoghgwage, qu'on appelle quelquefois Oughquauga, sur la rive du Susquehannah. Là ils trouvèrent les Indiens qui leur firent une bonne réception. A la fin de juillet 1754, Hawley vint prendre les ordres à Boston pour être en état de se rendre plus utile, ayant le pouvoir d'administrer les sacremens de l'église; mais il retourna immédiatement après à Onohoghwage, et y resta jusqu'en mai 1756. Alors la guerre avec la France l'obligea de quitter ce pays, et il retourna à Boston où il fut nommé chapelain du régiment du colonel Gridley. Bientôt il joignit en Albanie l'armée destinée contre Crawn-Point. Après la campagne, il essaya de retourner à son ancienne mission; mais les dangers de cette entreprise le contraignirent d'y renoncer, et il passa l'hiver à Stockbridge. En 1757 les commissaires de la société pour la propagation de l'Évangile, l'engagèrent à visiter la tribu des Indiens dans le Marshpée, le pasteur Briant en avoit été congédié, et les Indiens n'étoient pas satisfaits des travaux de Smith. Hawley y fut installé en 1758, et y passa le reste de sa vie, c'est-à-dire, plus d'un demi-siècle, occupé des soins charitables du salut de ses frères Indiens. Il mourut en 1807, âgé de 80 ans. Sa prédication forte, persuasive, portoit le caractère de la conviction. Dans sa vie privée, il étoit aimable, bienfaisant, hospitalier : nul n'eut plus que lui toutes les qualités d'un excellent missionnaire. Il avoit de la dignité dans ses manières et une voix imposante, qui lui donna beaucoup d'autorité sur les Indiens. Hawley a publié dans les Collections de la société historique de Massachussetts des *Anecdotes biographiques et topographiques sur le Sandwich et le Marshpée*, et une *Lettre intéressante qui contient le détail de son voyage à Onohoghgwage.*

II. HAWLEY (Joseph), homme d'état, distingué par son patriotisme, né à Northampton, Massachussetts, gradué en 1742 au collége d'Yale. Après avoir achevé ses études, il s'attacha au barreau dans sa ville natale, fit de grands progrès dans la jurisprudence, et devint un des conseillers les plus marquans de la province; il acquit une connoissance si profonde de l'histoire politique et des principes des gouvernemens libres, que dans les dissensions entre les colonies et l'Angleterre, il fut regardé comme le plus habile avocat de la liberté de l'Amérique. Il étoit, dans sa vie privée, d'une intégrité incorruptible qui ne fut jamais révoquée en doute par ses adversaires. Hawley a été plusieurs fois nommé membre du conseil; mais jamais il ne voulut accepter cette place; il préféra la chambre des représentans, où sa réputation de patriotisme désintéressé, et son éloquence vive et entraî-

nante lui donnèrent un ascendant que peu d'autres ont obtenu. Il fut nommé en 1764, pour la première fois, membre de la législature. Sur la fin de 1776, attaqué d'une maladie de langueur qui l'avoit affecté dans sa jeunesse, il abandonna totalement la carrière des affaires publiques. Il mourut en 1788, âgé de 64 ans. Une lettre qu'il écrivit en 1760, et qu'on a conservée dans la vie d'Edwards, lui fait le plus grand honneur, en prouvant qu'il étoit capable de reconnoître ses erreurs et de se les reprocher. Il avoit été un des plus ardens à faire expulser M. Edwards de Northampton, il déploie dans cette lettre la part active qu'il a prise à cette affaire.

HAYDN (Michel), musicien, né le 14 septembre 1757, mort à Salzbourg, le 10 août 1806, étoit frère cadet du célèbre Joseph Haydn, qui termina sa carrière à Vienne le 31 mai 1808. (Voy. son article.) Le talent précoce de Michel lui attira l'admiration de l'empereur d'Autriche, et de son épouse, qui gratifièrent le jeune compositeur. Il excella bientôt sur l'orgue et le violon, et fut nommé à 20 ans maître de chapelle et de concerts par l'électeur archevêque de Salzbourg. Il y remplaça souvent l'organiste de la cathédrale, dont il avoit épousé la fille ; mais ses travaux furent mal récompensés ; il eut cependant une légère augmentation d'appointemens, quand l'archiduc Ferdinand occupa le siége de Salzbourg. Ses compositions ne furent presque jamais payées libéralement, excepté celles qu'il fit pour la cour de Vienne. Lié d'une étroite amitié avec Joseph, son frère aîné, et Mozart, il trouva dans cette union inaltérable le dédommagement de toutes ses peines. Il a fait la *musique* d'un grand nombre d'hymnes, de messes, de symphonies, etc. Toutes ces compositions se font admirer par une vigueur originale. Il cultivoit aussi la littérature.

HAYNES (Jean), gouverneur de Massachussetts et du Connecticut, né au comté d'Essex en Angleterre, arriva à Boston avec Hooker. Il fut remplacé l'année suivante en 1633, par Vane ; passa en 1636 au Connecticut, et devint un des principaux fondateurs de cette colonie. Il en fut nommmé le premier gouverneur en 1639; et réélu tous les deux ans, la constitution ne lui permettant pas de l'être davantage. Il mourut en 1654. Ce gouverneur se distingua par son habileté, sa prudence et son zèle pour le bien public. Ses talens et sa fortune furent toujours consacrés au service de la colonie de Connecticut. Il donna surtout ses soins à l'instruction religieuse de la jeunesse. Son fils, le révérend Joseph HAYNES, fut ministre de la première église d'Hartford. Mais cette famille est actuellement éteinte. Une des filles du gouverneur Haynes a épousé Jacques Russell de Charlestown.

HAYWOOD (Henry), ministre dans la Caroline méridionale, arriva d'Angleterre à Charlestown en 1739, fut ministre des baptistes sociniens de cette ville, et mourut en 1755. On a de lui une *Traduction* en anglais d'un Traité du docteur Whitby, sur le Péché originel. Il avoit écrit aussi un gros *volume* qu'il se disposoit à mettre sous presse pour la défense du docteur Whitby, contre le docteur Gill ; et un *Catéchisme*.

HÉBRAIL (Jacques d'), abbé, né à Castelnaudari, au mois de juin 1716, et mort au commencement de ce siècle, a publié, *La France littéraire*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°, qu'on consulte encore avec fruit

HEER (Rustenus), de Clingnau dans le comté de Baden en Suisse, mort en 1759 à Fribourg en Brisgau, fut capitulaire de l'abbaye Princière de Saint-Blaise. Il combattit avec une chaleur souvent excessive la généalogie des comtes de Hapspourg, par un anonyme de l'abbaye de Muri, dans son ouvrage intitulé, *Anonymus Murensis denudatus et ad locum suum restitutus*, Friburgi, Brisgoviæ, 1755, in-4°. Wieland, capitulaire de Muri, a réfuté Heer par une Dissertation posthume qui parut en 1765, à Bade en Argen.

HEILMANN (Jean-Gaspard), bon peintre de paysages et d'histoire naturelle, né à Mulhausen en 1718, mort à Paris le 27 novembre 1760, peignoit le *portrait* avec beaucoup de talent; mais il y renonça, parce que, disoit-il, un peintre de portraits est un esclave.

I. HEINRIC PETRI (Adam), docteur en droit, fils d'un sénateur de Bâle, naquit en 1543, et mourut le 27 avril 1586, dans sa ville natale, dont il étoit chancelier. Il a écrit en allemand l'*Histoire des événemens qui suivirent l'abdication de Charles-Quint*, Bâle, 1557. On a encore de lui, *Marsilius ficinus*, en deux vol., et la *Traduction* allemande des sept premiers Livres de l'historien Sleidan.—Jacques, son fils unique, professeur d'éloquence à l'université de Bâle, où il naquit le 26 décembre 1570, mort le 21 mars 1641, a publié à Bâle, *Paul Emile*, *Arnauld*, *Duferron et Jean du Tillet*, historiens de France, 1601, in-folio; ainsi qu'une nouvelle *édition* de l'Histoire universelle de son père, 1600, in-fol., avec des notes et des augmentations considérables.

II. HEINRIC Pétri (Jacques), né à Bâle au milieu du 17e siècle, membre du grand conseil de cette ville, et docteur en droit, eut beaucoup de part aux troubles qui l'agitèrent en 1691. Il s'étoit formé un parti puissant qui l'abandonna bientôt. Obligé de quitter Bâle, il fut rayé de la liste des citoyens. Sa tête fut mise à prix, et un libelle qu'il avoit publié en 1693, sous le titre de *Basel-Babel*, fut brûlé par l'exécuteur de la haute-justice.

HELL (Pierre), célèbre artiste allemand, fabriqua les premières montres en 1500, à Nuremberg; et l'on appela ces mesures du temps, portatives, *OEufs de Nuremberg*, parce qu'elles avoient originairement une forme ovale. Cette machine fut bientôt perfectionnée; et la même année 1500, *George Purbach*, savant mathématicien à Vienne, se servit d'une montre à secondes pour ses observations astronomiques. Enfin, un horloger anglais, nommé *Barlowe*, qui avoit inventé en 1766, les pendules à répétition, inventa, peu de temps après, les montres de la même espèce. Charles II envoya une de ces ingénieuses horloges de poche à Louis XIV. (*Voyez* Barlowe, n° V).

HELPÉRIC, professeur de théologie à l'abbaye de Grandvel au diocèse de Bâle, vivoit au commencement du 11e siècle. On croit qu'il avoit été moine de St.-

Gall. Il s'adonna à l'étude des mathématiques, et devint l'un des meilleurs calculateurs de son temps. La plus grande partie de ses ouvrages est demeurée manuscrite. Celui qu'on estime le plus, est le *Traité du comput*, ou *supputation des temps*, surtout à cause du calendrier ecclésiastique.

HENRY (Patrick), gouverneur de la Virginie, un des orateur les plus éloquens, qui prit dès le commencement, une part décidée dans la défense des droits de son pays contre la tyrannie de la Grande-Bretagne. Membre de l'assemblée de la Virgine en 1765, il y proposa quelques résolutions qui annonçoient l'esprit de liberté, et qui furent accueillies. Telles furent les premières résolutions d'une assemblée pour l'acte du timbre. Une de ces résolutions déclaroit que l'assemblée générale avoit le droit et le pouvoir exclusifs d'imposer des taxes aux habitans de la colonie; et la chaleur des débats qu'elle excita, fut telle, que Henry (si l'on en croit la relation de M. St.-Edman) en parlant contre les mesures arbitraires de la Grande-Bretagne, s'écria : « César a trouvé un Brutus, Charles Ier un Cromwell, et George III.... »; sur ce mot, l'orateur fut interrompu et rappelé à l'ordre. En 1774, il fut nommé député pour la Virginie au premier congrès; et cette même année, il devint membre du comité qui dressa la pétition au roi. En mai 1775, le lord Dunmore ayant fait porter à bord d'un vaisseau, une partie des poudres du magasin de Williamsburg, Henry assembla les compagnies indépendantes des comtes de Hanovre et du roi Guillaume, et les conduisit à Williamsburg, dans le dessein d'obtenir le paiement ou la restitution des poudres; ce qui fut exécuté par le receveur-général du roi, qui lui donna un mandat pour la valeur de ce qu'il réclamoit. Le gouverneur fit aussitôt fortifier son palais, et déclara par une proclamation, coupables de rébellion, tous ceux qui avoient exigé ce mandat. Cette proclamation occasionna plusieurs assemblées des habitans, qui applaudirent à la conduite de Henry, et manifestèrent l'intention de le soutenir. En 1775, il ne fut pas réélu au nombre des députés au congrès, parceque ses services parurent plus nécessaires dans son propre état. Mais en 1776, après la retraite du lord Dunmore, Henry fut nommé premier gouverneur, et garda cette place les années suivantes. Il y seconda de tous ses efforts les amis de l'indépendance de l'Amérique. Au commencement de 1778, ayant reçu une lettre anonyme qui avoit pour objet de rompre l'intelligence entre lui et le commandant en chef; il l'envoya à Washington pour le convaincre de son amitié, et l'avertir de se tenir sur ses gardes. En 1778, il devint avec quelques autres des premiers citoyens de la Virginie, membre de la convention qui avoit été nommée pour examiner la constitution des États-Unis; et il déploya toute la force de son éloquence pour empêcher qu'elle ne fut adoptée. Il soutint que les changemens étoient dangereux pour la liberté : que l'ancienne confédération avoit soutenu l'Amérique dans ses guerres et avoit assuré son indépendance, qu'elle n'exigeoit que quelques amendemens : que ce qu'on proposoit étoit un gouvernement dans lequel la souveraineté des

états s'évanouiroit, ce qui annuleroit toutes les prétentions du peuple aux droits et aux privilèges ; que le manque de bill des droits étoit un défaut essentiel ; que toutes les garanties générales y étoient interdites ; qu'adopter cette constitution dans la vue d'améliorations subséquentes, c'étoit se soumettre à la tyrannie dans l'espoir de s'en affranchir. Ensuite il proposa un bill des droits, et des amendemens pour être présentés aux autres états avant la ratification de la forme de gouvernement proposée, cependant, sa résolution ne fut pas acceptée. Les arguments de Pendleton, Randolph, Madison et Marshall l'emportèrent sur l'éloquence de Henry, et la constitution fut adoptée; mais ce ne fut qu'à une très-foible majorité; et le bill des droits de Henry avec ses amendemens, fut transmis aux différents états; quelques-uns de ces amendemens ont été insérés dans la constitution fédérale, de laquelle Henry se rapprocha ensuite, soit d'après cette considération, soit d'après l'expérience. En 1795, Randolph ayant donné sa démission de la place de secrétaire d'état, Henry y fut nommé par le président Washington; mais sa santé qui s'altéroit, l'obligea de refuser cet honneur. En novembre 1796, il fut encore nommé gouverneur de la Virginie; mais il résigna presque aussitôt cette place. Au commencement de l'année 1799, il fut envoyé par le président Adams en France avec M. Ellsworth et Murray; par une lettre en réplique au secrétaire d'état, il s'excusa sur son grand âge et la foiblesse de sa santé, de ne pouvoir remplir les fonctions de son emploi. En conséquence le gouverneur Davie, de la Caroline nord, fut nommé à sa place. Il ne survécut que peu de temps ; car il mourut dans cette même année à Red-Hill, comté de Charlotte. Henry étoit un homme d'un grand talent, d'un zèle ardent pour la liberté, et d'une éloquence persuasive. Les Virginiens le nomment avec orgueil l'orateur de la nature ; son extérieur et ses manières étoient ceux d'un simple fermier; c'étoit toujours avec la même simplicité qu'il commençoit un discours; l'inspiration de son éloquence, pour ainsi dire inattendue, l'investissoit de l'autorité d'un prophète; il réunissoit toute la puissance d'un esprit supérieur à la sensibilité la plus exquise. S'élevant aux plus hautes régions du génie, il commandoit l'admiration à son auditoire; il étoit aussi aimable et aussi vertueux dans sa vie privée que recommandable dans sa carrière publique; il détestoit la traite des esclaves. Dans une lettre qu'il écrivit sur ce sujet en 1773, il s'exprime ainsi : « dans un temps où les droits de l'humanité sont proclamés avec le plus grand éclat, et dans un pays surtout où la liberté vient d'être fondée, n'est-il pas étonnant que dans un tel siècle et dans un tel pays il y ait des hommes qui, professant la religion la plus généreuse, adoptent un principe aussi opposé à l'humanité, qu'il est à la fois contraire à l'Evangile et destructif de la liberté ! Oseroit-on croire que je suis le maître des esclaves que j'ai acquis; l'inconvénient de n'en point avoir ici m'entraîne; mais je ne veux ni ne puis m'en justifier, j'espère que le temps viendra où l'on abolira cette exécrable coutume. Tout ce que nous pouvons à présent, c'est de parvenir

à ce but; puissions nous y atteindre de nos jours, et transmettre à nos descendans, avec la propriété de nos esclaves, la pitié pour leur sort infortuné, et l'horreur de l'esclavage. Les papiers publics qui annoncèrent la mort de Henry, firent en même temps connoître l'affection de ses concitoyens par une pièce qui mérite d'être conservée comme attestant l'estime dont il jouissoit; elle commençoit par ces mots; « pleure Virginie, pleure, ton Henry n'est plus. »

HÉRACLIUS CZAR, de la ligne de Kachetée, s'étoit formé soit pour les affaires d'état, soit pour la conduite des armes sous le fameux Thamas-Kouli-Kan. Profitant des troubles qui suivirent la mort de Nadir, ce prince délivra la haute Géorgie du joug des Persans, et avec le secours des Russes rendit même le Czar d'Imirette, nommé Salomon, à peu près indépendant de la Porte-Ottomane. Cependant Héraclius se sentit trop foible pour maintenir à la longue l'indépendance de ses états. Il se soumit en 1783 comme vassal à l'impératrice Catherine II. Un chef des eunuques, Aga-Mahmed devenu souverain de la Perse occidentale, osa néanmoins attaquer le prince Héraclius, et ce vieux guerrier eut la douleur de se voir battu par un être dégradé au-dessous du rang de l'homme. Les Russes sous le prince Valérien Subow délivrèrent la Géorgie au moment même de la mort de Catherine. L'empereur Paul Ier. rappela tout à coup l'armée victorieuse, et abandonna les Géorgiens à la vengeance des Persans et des hordes barbares du Caucase. Le Czar Héraclius mourut en 1798, et laissa son pays dévasté par l'ennemi, et la nation divisée en deux partis sur le choix de son successeur; dans cette position malheureuse, le prince George d'accord avec les principaux personnages du pays se soumit entièrement à la souveraineté de la Russie. Le 18 janvier 1801, l'Empereur Paul Ier. reçut solennellement les Géorgiens de Kardwel et de Kachetée au nombre de ses sujets; l'empereur Alexandre confirma cette disposition. (*Annales des voyages de Malte-Brun*, tome 4).

HERMODORE, architecte de Salamine, ajouta un portique *péryptère* au temple de Jupiter stator. Il fit construire le temple de Mars dans le cirque Flaminien. On croit que c'est le même Hermodore qui entendoit supérieurement la construction des ports de mer, et dont Cicéron a voulu parler dans son livre de l'Orateur. Il vivoit à Salamine environ 100 ans avant l'ère vulgaire.

I. HERNANDEZ (Grégoire), excellent sculpteur espagnol, florissoit à Valladolid sous Philippe III. Il a donné des preuves de son talent dans les sujets du calvaire que l'on voit dans cette ville; au jugement des connoisseurs, ce sont les plus beaux qu'il y ait en Espagne. Il est mort à Valladolid, dans un âge fort avancé. Ses principaux *ouvrages* sont les 3 figures de St.-Ignace, St.-François Xavier et St.-François de Borgia, qui se voyoient dans le collége des jésuites de Valladolid; le maître-autel du couvent de Ste.-Catherine, orné de statues et moyens reliefs; un baptême de St.-Jean aux Carmélites déchaussés, et dans l'autre couvent de cet ordre, une Ste. Thérèse, une Vierge don-

nant le scapulaire à St.-Siméon Stoch et 4 anges dans les 4 niches de la grande chapelle.

II. HERNANDEZ (Jérôme), sculpteur et architecte, né à Séville en 1585, mort dans la même ville en 1646, excelloit à décorer les églises et les monumens publics. Personne n'a peut-être jamais *dessiné* avec plus de facilité que cet habile artiste; il dessinoit ordinairement à la pierre noire. On voit plusieurs de ses *ouvrages* dans la grande église de Séville, et dans celle de S.-Paul un *Christ ressuscité*, qui est estimé des connoisseurs.

HÉRODIEN, fils d'Apollonig le dyscole, passa sa vie dans une sage obscurité. On peut conjecturer avec assez de certitude le temps où il vivoit par la dédicace qu'il fit au divin Marc-Aurèle (l'an 163), d'un écrit sur la prosodie en 20 livres, loué par plusieurs anciens, et conservé en abrégé parmi les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne : c'est de lui que sont les fragmens sur les *Rhythmes*, imprimés dans la collection peu commune d'Alde, 1491. On a du même quelques autres morceaux d'écrits sur la grammaire; mais on ne peut concilier l'époque du grand ouvrage de cet Hérodien, dédié à M. Aurèle, avec ce que l'abbé de Mongault et d'autres disent de l'historien; savoir, qu'il étoit contemporain de tous les empereurs dont il a écrit l'histoire, car cette même histoire finit au commencement de l'empire de Gordien III, c'est-à-dire qu'elle va au-delà de l'an 238 de J. C.

HERREGOUTS (Henri), peintre d'histoire, né à Malines vers 1666, a fait dans l'église de Ste.-Anne de Bruges, un des plus grands tableaux connus. Il représente le *Jugement dernier*. Les figures en sont deux fois grandes comme nature; il ne laisse rien à désirer pour la composition et pour le dessin, c'est l'ouvrage d'un homme de génie. Ce peintre avoit une grande et belle manière; il peignoit largement, dessinoit bien et colorioit de même; ses idées sont nobles, ses figures expressives, ses têtes d'un beau caractère. Les plus grandes villes de la Flandre occupèrent son pinceau : on distingue entre autres ouvrages de lui, à Bruges, outre celui dont nous venons de parler, 3 tableaux dans l'église de l'hopital, représentant un *Christ au tombeau*, une *résurrection* et la *Madeleine pénitente*; aux Jacobins, *Saint-Dominique*, et une *apparition de Jésus-Christ*, à Notre-Dame, *Saint-Tryon*, tableau d'autel; et dans la chapelle de Notre-Dame d'Anvers, le *martyre de Saint-Mathieu*. Herregouts est mort dans cette dernière ville, laissant un fils héritier de ses talens, dont on voit plusieurs *tableaux* à Bruges.

HERRERA DE BARNUEVO (don Sébastien), né à Madrid en 1611, mort dans cette ville en 1671, excelloit à la fois dans les arts de peinture, de sculpture et d'architecture. Après la mort de son père, habile sculpteur, qui lui avoit enseigné les principes de son art, il passa dans l'école d'Alonzo Cano pour apprendre la peinture sous ce grand maître. Les ouvrages du Titien, de Paul Véronese, et du Tintoret, qu'il étudia dans la capitale, achevèrent de le rendre un des plus habiles peintre de son tems; le roi d'Espagne le nomma peintre de sa chambre, grand-maître des œu-

vres royales, et sur-intendant du palais de l'Escurial. Ce peintre est recommandable par son grand savoir, par ses belles opérations et par beaucoup de goût. Ses tableaux sont d'une belle couleur et tout-à-fait dans la manière de l'école vénitienne. On conserve précieusement à Madrid, un ouvrage en cire qui passe pour un excellent modèle; c'est un *christ* attaché à la colonne. Ses principaux ouvrages de peinture sont dans cette même ville, une *naissance de la Vierge*, dans l'église de Saint-Jérôme; et le *triomphe de Saint-Augustin*, dans une chapelle des moines de ce nom. C'est d'après ses dessins, qu'Eugène Guerra fameux sculpteur, a exécuté le *Saint-Benoît et le Saint-Guillaume* de la même église.

HERRLIBERGER (David), né à Zurich en 1697, a gravé avec succès les *glacières de la Suisse*, le *traité du manège* du baron Eisenberg, le *temple d'honneur* de la Suisse, les *vues* du canton de Zurich, et la *Topographie de la Suisse*. Il a joint à ce dernier ouvrage une *description* estimée, en allemand, 1774, in-4°.

I. HERSEY (Ezechiel), célèbre médecin de Hingam, Massachussetts, bienfaiteur du collége d'Harvard, où il prit ses degrés en 1729, mort en 1770, laissa par testament à ce collége où il avoit été élevé, mille livres sterling pour fonder une chaire d'anatomie et de chirurgie. Sa veuve a legué aussi au même établissement, une pareille somme pour le même objet. Le docteur Warren, actuellement professeur, est le premier qui ait occupé cette chaire.

II. HERSEY (Abner), fameux médecin de Barnstable, Massachussets, frère du précédent, mort peu d'années après lui, légua au collége d'Harvard cent livres sterling pour fonder une chaire de théorie et de pratique de la médecine. Le docteur Water-House, actuellement professeur, est le premier qui ait occupé cette chaire. Hersey a laissé de même une somme d'environ cinq cents livres sterlings, dont les intérêts devoient être employés tous les ans à acheter les nouveaux livres de religion pour les distribuer dans toutes les villes du Cap-Cod. Il avoit déterminé pour un siècle les livres à acheter; après ce temps, ce choix en devoit être confié aux ministres, et aux diacres des différentes villes; dans les livres qui étoient désignés, se trouvoient toujours les œuvres de Doddridge.

HESPELLE (Augustin), chapelain des Quinze-vingts, né à Neuville Saint-Vaast près d'Arras, le 9 décembre 1731, mort au commencement du 19e siècle, a publié plusieurs écrits en faveur de la religion. I. *Le chemin du ciel*, ou *la vie du chrétien sanctifiée par la prière*, 1773, in-12. II. *Recueil de prières, dédié aux carmelites de Saint-Denis, contre les athées, les déistes et tous les sectaires*; 1774, 2 vol. in-12. nouvelle édition, 1780, 3 vol. in-12. On lui attribue le *Jansénisme démontré et condamné*, un vol. in-12. Cet ecclésiastique jouissoit de l'estime et de la considération de ceux qui eurent l'avantage de le connoître.

HEUMANN (Chr. Aug.), professeur à Gœttingue, né en 1681, et mort dans cette ville en 1774, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, entre autres d'un *Conspectus reipublicæ litterariæ*, etc., 1781, 2 vol. in-8°.

HEURTAULT DE LA MERVILLE (N.), ancien officier d'infanterie, député de la noblesse au bailliage du Berry, aux états-généraux en 1789, ex-président du conseil du département du Cher, député au conseil des 500 en 1796, membre du collége électoral de son département, correspondant de l'Institut de France, de la société d'agriculture du département de la Seine et de plusieurs autres sociétés savantes, mort en 1810 à l'âge de soixante-dix ans dans sa propriété de Périsse, près Dun-sur-Auron, département du Cher. Heurtault ne cessa de remplir dignement toutes les fonctions tant civiles que militaires qui lui furent confiées; il fut un des premiers à concevoir et à exécuter le projet d'acclimater en France la race des mérinos, et de perfectionner, par le métisage, la laine de nos moutons. Ni les soins à prendre, ni les dépenses à faire, ni mille obstacles à vaincre, surtout pendant la tourmente révolutionnaire, ne purent le rebuter ni l'empêcher de venir à bout de son entreprise. Il étoit très-instruit dans l'art du berger, qu'il étudia et cultiva pendant trente ans; les expériences qu'il fit, furent suivies du plus grand succès; elles sont consignées dans les ouvrages suivans: I. *Observations pratiques sur les bêtes à laine dans le département du Cher*. II. *Résumé sur les mérinos*, ou *Abrégé des principes généraux que tout cultivateur doit pratiquer pour la propagation de cette race*, avec cette épigraphe: *Quelque chose en peu de mots*. Il est en outre auteur de plusieurs *articles* du Cours complet d'Agriculture, par l'abbé Rozier. Il a laissé en mourant, dans le plus grand état de prospérité, un bel établissement qui étend son heureuse influence, non seulement dans le département du Cher, mais encore dans plusieurs départemens circonvoisins, en leur fournissant chaque année de 50 à 60 jeunes femelles, avec les béliers nécessaires.

HEURTELOUP (Nicolas), baron de l'empire français, officier de la légion d'honneur, 1er chirurgien des armées, chirurgien-consultant de LL. MM. II. et RR. et des maisons impériales Napoléon, docteur en médecine et membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant de l'Institut, né à Tours le 26 novembre 1750, rendit d'éminens services dans les différens postes qui lui furent confiés. Les talens supérieurs qu'il déploya dans la dernière campagne d'Autriche, attirèrent sur lui les regards de l'empereur, qui le combla d'honneurs et de bienfaits. A Vienne, les chirurgiens des armées d'Allemagne, d'Italie et de Dalmatie firent frapper, en l'honneur de ce savant, une médaille, afin de conserver à la postérité le souvenir de ses talens et de ses vertus; ils l'avoient proclamé, d'une voix unanime, le restaurateur de de la chirurgie militaire. Heurteloup est mort à Paris dans le mois d'avril 1812. Ce célèbre chirurgien ne se distingua pas seulement par une pratique éclairée dans les hôpitaux et les armées, il rendit aussi de grands services à la science comme écrivain, par les ouvrages suivans: I. *Rapport sur la Vaccine*. II. *De la nature des Fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*, traduit de l'italien de Giannini, avec des notes et additions, 1808, 2 vol. in-8°. III. *Recherches médicales sur la Vaccine*; 2e édition, 1803, in-8°. IV. Il est l'édi-

teur du *Traité des Membranes* de Bichat, avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Paris, 1802, in-8°.

HIACOOMES, le premier Indien de la Nouvelle-Angleterre qui se soit converti à la foi chrétienne, fut ministre de Vineyard de Marthe; il habitoit cette île lorsque quelques familles anglaises vinrent s'y établir en 1642. Le révérend Thomas Mayhew lui donna les premières instructions; et bientôt il prêcha ses frères de couleur. Un très-grand nombre embrassèrent sa doctrine. Les sachems et les pawaws ou prêtres indiens, ne virent pas avec indifférence les progrès du christianisme. Les derniers menacèrent les convertis de les détruire par leurs maléfices. En 1650, Hiacoomes perdit un de ses enfans, qui fut enterré suivant le rit de l'église anglaise; toutes les cérémonies indiennes furent supprimées à ces funérailles. En 1657, Mayhew mourut, et Hiacoomes continua ses travaux charitables. En 1670, une église régulière fut formée à Vineyard de Saint-Marthe. Hiacoomes et Tackanash en furent ordonnés pasteurs par les docteurs Eliot et Cotton. Hiacoomes survécut à son collégue, et mourut en 1690, âgé de près de 80 ans. Il étoit grave dans ses discours et ses manières; il enseignoit aux Indiens la doctrine de la Trinité, la chûte d'Adam et la dégradation de sa postérité; il réprima chez eux l'adoration des faux dieux et la croyance à la doctrine des pawaws. La dignité de ses fonctions ne l'énorgueillit jamais. Il mourut dans l'humilité où il avoit constamment vécu.

HICKMAN (dom Robert), religieux bénédictin de l'abbaye de Saint-Hubert dans les Ardennes, né à Bruxelles le 13 nov. 1720, s'appliqua, avec un égal succès, à l'étude de la théologie, de la physique et de la médecine; ayant pris ses degrés de licence dans cette dernière science à Louvain, il la pratiqua avec autant de désintéressement que de talent. Il a laissé une prodigieuse quantité de manuscrits sur différentes matières de morale, de métaphysique, de politique, d'agronomie et surtout de médecine. Ecrivant avec une facilité étonnante, c'est cette même facilité qui l'a empêché de donner un ouvrage achevé, et qui a nui à l'exactitude, à la profondeur et à la correction de ses ouvrages. Hickman a remporté plusieurs prix à l'académie de Bruxelles et à celle de Munich dont il étoit membre honoraire. Il consacra plusieurs années à faire des expériences sur l'électricité, et il se forma un système particulier sur cette partie de la physique; par des études et des réflexions suivies, il voulut essayer si l'action de la matière électrique relativement aux corps, se vérifieroit également, soit en détail, soit en grand, et chercha à découvrir s'il n'y avoit pas une analogie harmonique entre la manière d'agir des êtres purement spirituels et celle des êtres matériels animés d'un principe actif. Il avoit cru voir partout cette analogie harmonique de tous les êtres et de l'univers, et il s'appliqua d'abord à établir ce mécanisme universel pour tous les êtres de la nature, dans deux *Mémoires* sur deux questions proposées par l'académie de Munich sur le mécanisme du tonnerre et des orages et sur les moyens de les détourner et de s'en garantir. Ces deux Mé-

moires remportèrent le prix. Il développa ce système dans une *Dissertation sur le mécanisme électrique universel de la nature, relativement à la physique, à la métaphysique, à la politique et à la morale*, dont il publia le prospectus en 1775; mais l'ouvrage n'a point été imprimé. Hickman mourut dans son abbaye le 7 juillet 1787.

I. HIGGINSON (Franç.), premier ministre de Salem, Massachussetts, élevé au collége Emmanuel à Cambridge, et nommé ensuite ministre de l'église de Leicester en Angleterre, se consacra entièrement aux devoirs de sa place; mais ensuite, des opinions opposées à celles de l'Eglise d'Angleterre, lui firent interdire la prédication. Il étoit si estimé parmi les ministres non-conformistes, qu'ils eurent recours à lui tant qu'ils crurent pouvoir le faire sans être inquiétés. Il obtint aussi la permission de prêcher un sermon à Leicester. L'esprit de tyrannie ecclésiastique faisant de jour en jour de nouveaux progrès en Angleterre, Higginson apprit qu'on informoit contre lui; et tandis qu'il attendoit avec résignation un ordre de la cour, la Providence lui ménageoit un lieu de repos et de sûreté. Un jour deux messagers étant entrés brusquement chez lui, insistoient pour lui parler; sa femme vouloit qu'il se cachât, mais il parut; et en ouvrant un papier qu'ils lui présentèrent et qu'il croyoit être un ordre pour l'arrêter, il trouva que c'étoit une invitation du gouverneur et de la compagnie de Massachussetts, qui désiroient de l'emmener avec eux à la Nouvelle-Angleterre. Higginson accepta avec joie; et dans son discours d'adieu, prêché devant une nombreuse assemblée, il annonça par un mouvement prophétique que l'Angleterre seroit punie par la guerre, et que Leicester porteroit le plus grand poids de cette vengeance. Sa prédiction fut vérifiée peu après. S'étant embarqué en 1629, il aborda cette même année au port de Salem. En arrivant, il fut choisi pour prédicateur de l'église dont M. Skelton étoit pasteur. Higginson mourut en 1630, à l'âge de 43 ans. Il fut un prédicateur zélé, indulgent sur la doctrine, strict sur la discipline; son maintien étoit grave, sa morale pure; et quoique exempt d'entêtement, il étoit fermement attaché à ses opinions. Higginson a écrit un *Précis* de son voyage. Il a donné encore quelques détails sur la partie du Massachussetts où se formoient les établissemens nouveaux, et celle de l'Inde qu'on appelle *Plantation de la Nouvelle-Angleterre*; c'est une description abrégée, mais fidèle, des avantages et des inconvéniens de cette contrée. L'ouvrage a été imprimé in-4° en 1630, et a été depuis réimprimé dans les collections de la société historique. Ce Précis curieux est généralement exact, quoique l'Ile des Ardoises, et le marbre et les lions n'existent que dans l'imagination de l'auteur. —Son fils François HIGGINSON passa en Europe; et après avoir fait ses études à Leyde et visité d'autres universités du continent, il fut nommé ministre à Kerby Steven, au Westmoreland en Angleterre, où il mourut en 1670, âgé de 55 ans. Ce fut lui qui écrivit le premier contre les quakers. Il a publié en latin un traité sur les cinq principales lumières: *Lumière incrée, lumière crée, lumières de nature, de grace et de gloire.*

II. HIGGINSON (Jean), ministre de Salem, Massachussetts, né en 1616 en Angleterre, passa en Amérique avec son père en 1629, tint une école à Hartford, Connecticut, et y soutint sa mère et six enfans qu'elle avoit. Nommé ensuite prédicateur, puis chapelain à Saybrook, où il resta longtemps, il alla, en 1641 à Guilfort; il y prêcha deux ans comme assistant de Witfield, dont il épousa la fille. En 1643 il fut une des sept colonnes de Guilfort. C'étoit une coutume de cette ville de choisir parmi les membres de l'église sept personnes, qu'on appeloit les colonnes. En 1643, cette église étant complètement organisée, Higginson fut nommé catéchiste, pour assister Whitfield, mais il ne fut pas ordonné. En 1650, Whitfield retourna en Angleterre, et Higginson resta en qualité de prédicateur de l'église; il quitta en 1659, cette ville, dans l'intention d'aller revoir son pays natal. A son arrivée à Salem, on l'engagea à prêcher une année dans l'église, dont son père avoit été pasteur. Il prit les ordres en 1660, et resta près d'un demi-siècle dans cette place. Il mourut en 1708, après avoir exercé soixante douze ans les fonctions du ministère. L'ordination de Higginson fut remarquable par des circonstances extraordinaires. L'imposition des mains par les diacres, et un des frères, fut faite en présence des églises voisines et des anciens. Higginson se signala dans les commencemens par un zéle ardent contre les quakers, dont il déplora l'excès dans la suite. Il se fit une grande réputation dans la chaire. Le juge Serval et le docteur Mather ont parlé de lui dans les termes les plus honorables. Higginson a publié, un grand nombre de sermons; *Une attestation pour le Magnalia, ou histoire de la nouvelle-Angleterre*, qui se trouve à la tête de cet ouvrage, datée de 1697. *Epître au lecteur en tête des recherches de Hale sur la nature de la sorcellerie*, 1702. *Préface pour l'invitation aux pécheurs endurcis*; par Thomas Allen. *Etat déplorable de la nouvelle-Angleterre*, 1708; et d'autres *ouvrages*.

HILLIARD (Timothée), ministre de Cambridge (Massachussetts), né en 1746 à Kensington, New Hampshire, gradué en 1764 au collége d'Harvard, nommé en 1768 chapelain du château Guillaume. Après l'avoir desservi quelque temps, il obtint une place de sous-maître au collége où il avoit fait ses études. Il prit les ordres en 1771, et succéda à M. Green, ministre de Barnstable. Mais, après avoir rempli douze ans les fonctions du ministère, sa santé affoiblie l'obligea de demander sa retraite en 1783. Ce fut le Rév. Jean Mellen qui lui succéda. Quelques mois après il devint le collégue du docteur Appleton à Cambridge, et personne n'étoit plus propre à remplir la place éminente à laquelle il fut élevé, car il étoit doué d'une éloquence facile et persuasive. Ses discours d'un style pur, étoient bien ordonnés, instructifs; mais il ne conserva que pendant quelques années les moyens de rendre ses talens utiles, car la mort le surprit en 1790, avant qu'il eût rempli toutes les espérances qu'il avoit fait concevoir. Hilliard a publié beaucoup de *Sermons* sur différens sujets, et dont la plupart ont été prononcés en diverses circonstances.

HITCHCOCK (Enée), ministre

de la Providence (Rhode-Island), né à Springfield (Massachussetts), gradué en 1767 au collége d'Harvard, prit les ordres en 1771; il fut nommé collégue de Chipman, pasteur de la seconde église de Beverly, alors dans un âge avancé. Au commencement de la guerre, son zèle pour les droits de la patrie lui fit accepter une place de chapelain dans un régiment de l'armée américaine; et croyant que ses devoirs envers sa patrie et sa famille lui faisoient une loi de rompre toute communication avec l'église de Beverly, il la quitta en 1780. Dans les momens de loisir que lui laissoient ses devoirs à l'armée, il prêchoit à la Providence, et y fut installé comme prédicateur en 1783. Il mourut la même année, à l'âge de 59 ans. Ce respectable ministre se distingua toujours par sa bienfaisance, et laissa par testament une somme pour l'établissement d'une caisse de secours. S'occupant continuellement de l'éducation de la jeunesse, il écrivit sur ce sujet, et provoqua l'établissement d'écoles libres. Il a publié des *Instructions* en forme de catéchisme, et des *livres de dévotion*; *Mémoires de la famille de Bloomsgrove*, ouvrage d'éducation, 2 vol. in-12, 1790; et un *Sermon*, 1795.

HOAR (Léonard), président du collége d'Harvard, où il fut gradué en 1650, alla en 1653 en Angleterre, et prit à l'université de Cambridge le degré de docteur en médecine. Il devint ensuite ministre de Wensted au comté de Sussex; mais, en 1662, il fut dépossédé pour non-conformité. Il retourna en 1672 dans son pays, où il prêcha quelque temps comme assistant du Rév. Thomas Thacher, à l'église sud de Boston. Il succéda cette même année au R. Chauncy, et sa conduite l'auroit mis au nombre des plus respectables ecclésiastiques, si, ayant déplu à quelques personnages qui jouissoient d'une grande influence dans le voisinage, il n'eût été contraint de donner la démission de sa place en 1675. L'injustice dont il avoit été victime affecta sa santé, et il tomba dans une consomption dont il mourut en 1675. Dans le temps qu'il étoit président, une souscription se forma dans la colonie pour élever un nouveau collége; elle monta à une somme considérable. On a publié dans la Collection de la société historique de Massachussetts, une *Lettre* parfaitement bien écrite du docteur Hoar à Josué Flynt, pour le diriger dans ses études.

I. HOBART (Pierre), premier ministre de Hingham, Massachusetts, né en 1604 dans la ville de ce nom en Angleterre, élève de l'université de Cambridge. Après avoir prêché quelques sermons, il retourna en 1635 dans son pays pour y demander l'imposition des mains; et dans la même année il commença avec un nombre de ses amis, une nouvelle plantation à Hingam. Il y resta jusqu'à sa mort, en 1679; quatre de ses enfans ont été ministres: Josué s'est établi à Southold, Jérémie à Haddam; Gershom à Groton, Connecticut. (*V.* ci-après le 4ᵉ Néhémie).

II. HOBART (Néhemie), ministre de Newton, fils du précédant, né en 1645, gradué au collége d'Harvard en 1667, après avoir prêché deux ans à Newton, fut nommé en 1664 successeur d'Eliot, et mourut en 1712. Cotton lui succéda. Hobart se distingua par son humilité, sa piété,

et sa science. Il a publié un sermon intitulé; *Regrets de l'absence du consolateur.*

III. HOBART (Noé), ministre de Fairfield, Connecticut, fut gradué en 1724 au collége d'Harvard, et ordonné en 1734 pour succéder au révérend Joseph Webb. Dès les premières années de son ministère, un très-grand nombre de personnes de Fairfield abandonnèrent les églises congrégationnelles pour s'attacher à l'Eglise épiscopale, et quelques ministres épiscopaux soutinrent que les ministres de ce pays n'étoient pas les véritables ministres de J. C. Ces querelles engagèrent Hobart à écrire sur l'ordination presbytérienne; et il en défendit la validité dans un sermon, qu'il prêcha vers la fin de l'année 1746. Wetmore écrivit en réponse, sa défense des professeurs de l'Eglise d'Angleterre au comté de Connecticut. Alors s'éleva une controverse, dans laquelle Hobart se trouva en opposition avec le docteur Johnson, Wetmore, Beach et Caner. Il soutint que les habitans des plantations de l'Amérique, n'étoient tenus par aucune loi, ni divine ni humaine, de se conformer à l'Eglise épiscopale, telle qu'elle est établie dans le midi de la Grande-Bretagne; qu'il n'étoit pas prudent de s'attacher à cette communion, et que c'étoit un crime pour les membres des églises de la Nouvelle-Angleterre de s'en séparer et de former un schisme; il adressoit aussi de ces reproches aux membres de la société pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers et nioit la validité des pouvoirs des missionnaires. Cette dispute duroit depuis bien des années, quand Hobart mourut en 1773, à l'âge de 68 ans, dans la 41e année de son ministère. Peu d'hommes ont égalé ce ministre pour la profondeur de la science et du génie. Il a publié un grand nombre de sermons dans lesquels on en distingue un, prononcé en 1747, à l'ordination du docteur Noé Welles. 1°. *Sérieuse adresse aux membres de la séparation des épiscopaux dans la Nouvelle-Angleterre*, 1748. 2°. *Adresse aux mêmes*, 1751. *Défense en réponse aux remarques de M. Hart*, sur un ouvrage intitulé; *Principes des églises Congrégationnelles etc.*, *appliqués au cas de la dernière ordination*, Wallingford, 1761.

IV. HOBART (Jean Sloss), juge du district de la cour de New-Yorck, fils du précédent mort en 1805 dans la 67e année de son âge, s'acquit une réputation sans tache, fut honoré des plus hauts emplois, et de la plus parfaite confiance à New-Yorck. Après la révolution, il fut l'un des trois juges de la cour suprême, avec Jay et Yates. Hobart fut nommé en 1798 sénateur des États-Unis.

HOEFNEGHEL (George), peintre de paysages et d'animaux, né à Anvers en 1545, étoit fils d'un riche marchand de diamans, qui voulut lui faire prendre ce commerce. George ne s'y prêta que par obéissance; mais il employoit tous les momens qui lui restoient à dessiner; il s'appliqua aussi à l'étude des belles-lettres et devint un des savans et des meilleurs poètes de son temps. Il commença fort jeune à voyager, en dessinant les vues, les villes, ainsi que les costumes des différens peuples qui se trouvoient sur sa route et en fit un volume qu'il publia. De retour en Flandre, il se perfectionna en prenant des leçons de Jean Bol, et il devint alors

un des plus grands peintres dans son genre. A l'art agréable de la peinture, il joignoit le commerce utile des diamans, qu'il continuoit toujours avec son père; une seule nuit les ruina. Les Espagnols se saisirent de tout ce qu'ils avoient de précieux, lors du pillage d'Anvers. Ce fut alors qu'ils reconnurent que les talens sont des ressources plus assurées que les richesses. George alla avec Ortelius à Venise et à Rome; le cardinal Farnèse charmé de la beauté de ses ouvrages voulut le retenir; mais le jeune artiste ayant donné sa parole à l'électeur de Bavière, quitta l'Italie et retourna à Munich, où l'électeur lui fit un traitement honorable. On voit peu d'ouvrages de ce peintre chez les particuliers, parce qu'il fut toujours occupé par les souverains. Ferdinand, duc d'Inspruck, l'employa pendant plusieurs années à orner un Missel de lettres grises et de vignettes relatives aux sujets. Cet ouvrage surprenant par son étendue et son précieux fini, fait honneur à l'imagination fertile du peintre. Pour le récompenser le duc lui donna outre sa pension, 2,000 coûronnes et une chaîne d'or. L'empereur Rodolphe voulut aussi se l'attacher, et lui fit faire une superbe collection d'animaux en cinq livres. Ce bel ouvrage valut à l'artiste 1000 écus d'or, avec une pension considérable. Mais ce peintre philosophe préférant le repos et l'étude, quitta la cour; il consacroit le jour à son art et la nuit à la poésie latine; cette langue lui étoit aussi familière que la sienne propre. Il mourut à Vienne comblé d'honneurs et de richesses qu'il avoit mérités par ses talens et ses vertus, laissant un fils, qui fut aussi un peintre distingué.

HOLDEN (Samuel), bienfaiteur de la province de Massachussetts, mourut à Londres en 1740. Le docteur Colman prononça son panégyrique, à Boston, devant la cour générale. Holden étoit à la tête de la banque d'Angleterre et des dissidens. Sa générosité étoit si grande, qu'il envoya au docteur Colman un nombre considérable d'exemplaires de la pratique de Baxter, pour distribuer dans les églises d'Angleterre. Sa piété fut sincère. Les sommes qu'il employa en charités, et pour la propagation de l'Évangile, montèrent à 4848 liv. sterling au cours de la Nouvelle-Angleterre. Après sa mort, sa femme et ses filles, animées du même esprit de bienfaisance, et de charité employèrent 5,385 livres sterling à la construction d'une chapelle à laquelle on donna le nom de cette famille.

HOLLIS (Thomas), le plus généreux bienfaiteur du collége d'Harvard, né en 1659, en Angleterre,* de parens qui lui inculquèrent de bonne heure des principes de religion, adopta les opinions des Baptistes, et fut baptisé en 1679. Vers 1700, on le nomma diacre de l'église de M. Palmer à Londres; il mourut en 1731. Hollis avoit fait le commerce pendant plusieurs années; ses travaux obtinrent d'heureux succès; sa charité se déploya en raison de sa fortune. Il a fondé deux chaires au collége d'Harvard; l'une de théologie et l'autre de mathématiques. Il lui fit don aussi d'un très-beau cabinet de physique expérimentale, et, à différentes fois, il enrichit la bibliothèque de beaucoup de livres précieux. En 1727, le montant des sommes auxquelles on estimoit ses dons, non compris les

immeubles, n'étoit pas moindre que 4900 livres sterling au cours de la nouvelle Angleterre; et les intérêts en devoient être appliqués aux honoraires de deux professeurs, d'un trésorier du collége, et à l'entretien de dix pauvres étudians en théologie. Il recommandoit que ses professeurs fussent de foi orthodoxe; cependant il étoit calviniste, et si peu dominé par l'esprit de secte, qu'il ne montra point de préférence pour ceux qui étoient baptistes; il voulut laisser le champ libre à tous ceux qui professoient les doctrines importantes et fondamentales de l'Évangile. Le premier nommé à l'une de ses chaires fut le docteur Wigglesworth. Le neveu de Hollis se distingua par l'attachement le plus ardent à la liberté, il favorisoit de tout son pouvoir la publication et la distribution des livres qui défendoient les droits de l'homme. Ses dons à la bibliothèque du collége d'Harvard montèrent à environ 1400 livres sterling.

HOLYOKE (Edward), président du collége de Harvard, gradué à ce séminaire en 1705, fut d'abord sous-maître et ensuite ordonné, en 1716, ministre de la nouvelle société de Marblehead, place qu'il occupa jusqu'en 1737. A cette époque, il fut élu président du collége où il avoit été élevé, et succéda au président Wadsworth. Il mourut en 1769, à l'âge de 80 ans, il avoit encore toute la vigueur de son esprit, et la force du corps, car un mois avant sa mort il remplissoit les fonctions de sa place. Il se distingua par son zèle et sa bienfaisance, et avoit une grande réputation comme prédicateur. Il présidoit l'Université avec une dignité qui lui étoit particulière; son extérieur inspiroit le respect. Aux connoissances variées qu'il avoit dans la littérature, il en joignit de profondes dans les mathématiques et la physique expérimentale. Cependant il n'a publié que des *Sermons*.

HOOGE (Pierre), peintre flamand, né vers 1643, étoit élève de Berghem, qu'il imita parfaitement; mais il prit ensuite la manière de Metzu et de Mieris; si ses tableaux n'ont pas le fini précieux que l'on admire dans ces deux excellens maîtres, sa touche est plus ferme et plus large, ses têtes et ses mains ont même quelquefois la force de celles de Van-Dyck. En général, ses tableaux sont d'une grande vérité, jointe à un dessin correct et à une couleur vigoureuse. Ses meilleurs ouvrages représentent des conversations, les habillemens des personnages à la mode du temps où il vivoit, choisis avec art et galans. Les tableaux de ce peintre sont rares en France. Il y en avoit un fort beau chez M. Haillet de Couronne, lieutenant général criminel à Rouen; il représente *deux officiers buvant ensemble; un troisième hache du tabac, et l'hôtesse qui les sert écoute avec attention ce qu'ils disent*. Ce tableau, d'une touche légère et spirituelle, est vigoureux de coloris. Le Musée Napoléon n'en possède qu'un de ce peintre; il représente *l'intérieur d'une maison hollandaise*, que des femmes viennent de laver, suivant l'usage du pays.

HOOGSTRAETEN (Thiéry-Van), né à Anvers en 1596, fut d'abord placé chez un orfévre pour y apprendre le dessin et la gravure nécessaires à cet art. Il y fit des progrès étonnans; et quoi-

que fort jeune, il dessina et grava un *Ecce homo*, qui est encore estimé. Hoogstraeten, voyant avec chagrin que les orfévres de d'Allemagne l'emportoient de beaucoup sur ceux de son pays pour la dorure sur argent ou vermeil, voulut voyager dans l'espérance de rapporter ce secret dans sa patrie. Mais en arrivant dans une des principales villes de l'empire, il trouva plusieurs de ses compatriotes qui étoient peintres; et la vue de leurs ouvrages ainsi que quelques heureux essais le déterminèrent à changer de talent. Il a réussi dans celui de la peinture au point de surpasser ceux qui lui avoient donné des leçons, et est devenu très-habile. Son dessin est bon, sa couleur agréable; enfin, il imitoit la nature avec autant d'intelligence que de vérité. Il mourut à Dort en 1648, laissant deux fils, qui se sont fait un nom célèbre dans la peinture.

I. HOOKER (Thomas), premier ministre de Cambridge, Massachussetts, et l'un des fondateurs de la colonie de Connecticut, né en 1586 à Leicester en Angleterre, fut élevé au collége d'Emanuel à Cambridge. Après avoir prêché quelque temps à Londres, il devint en 1626 lecteur assistant de Mitchel à Chelmsford. Mais, peu de temps après, il fut interdit de la chaire pour non-conformité; alors il établit une école de grammaire, et ne cessa pas de travailler à la gloire du christianisme. Mais les persécutions obligèrent Hooker de fuir en Hollande; en 1630, il prêcha quelque temps à Delft et à Roterdam, en qualité d'assistant du célèbre docteur Ames. Il passa en 1633, à la Nouvelle-Angleterre avec Cotton et Stone, et fut établi avec le dernier à Newton ou Cambridge, où il fut ordonné par l'imposition des mains des frères de l'église. En juin 1636, il se rendit avec une centaine d'autres personnes au Connecticut, dans une partie qu'ils appelèrent Harford, après avoir traversé des déserts sans autre guide qu'une boussole; il jouit d'une grande influence dans la colonie, et mourut en 1647, d'une fièvre épidémique. Jamais prédicateur ne fut plus animé ni plus intéressant dans ses discours. On disoit qu'il étoit le Luther de la Nouvelle-Angleterre, et que Cotton en étoit le Mélancthon. Il prêchoit toujours sans notes. En 1639, dans une visite qu'il fit au Massachussetts, il prêcha à Cambridge, et le gouverneur Winthrop vint de Boston pour l'entendre. Hooker, né irrascible, avoit acquis par la réflexion un entier empire sur ses passions. Il fut bienfaisant et charitable; dans un temps de disette à Southampton, Hooker se réunit à quelques amis; et ils chargèrent de blé pour cette ville, un petit bâtiment à leurs frais. Le plus remarquable de ses ouvrages est intitulé: *Coup d'œil sur la discipline de l'Eglise*, publié en Angleterre, in-4°, 1648, sous l'inspection du fameux docteur Thomas Goodwin, qui dit: que vouloir préconiser dans une préface cet ouvrage ou son digne auteur, ce seroit vouloir vernir un marbre poli, ou éclairer le soleil. Hooker soutient dans ce livre que chaque église a le droit d'établir pour elle la discipline qui lui convient. Jean Higginson a transcrit de ses manuscrits environ deux-cents sermons, dont la moitié a été publiée en Angleterre avec plusieurs autres *discours* de lui. Un d'eux a été imprimé à Boston en 1743, pour la septième fois.

II. HOOKER (Jean), ministre de Northampton, Massachussetts, un des descendans du précédent, né à Farmington, Connecticut; gradué en 1751 au collége d'Yale, ordonné à Northampton en 1754, mourut en 1777, après un ministère de vingt-trois ans, à l'âge de 49 ans, très-regretté du peuple confié à ses soins, qui, en témoignage de son affection, et pour perpétuer le souvenir de ses vertus, a érigé un monument à sa mémoire. On a de lui un *sermon* en 1764, à l'ordination du révérend Thomas Allen de Pittsfield, et un *autre* en 1776, à la mort du révérend Jean Hunt de Boston.

I. HOPKINS (Edward), gouverneur du Connecticut, et bienfaiteur du collége d'Harvard, fut d'abord un des principaux négocians de Londres. En 1637, il alla à Boston avec M. Davenport, et passa bientôt au Connecticut, préférant de s'établir à Hartford. Il y fut nommé magistrat en 1639, et devint ensuite gouverneur; et réélu plusieurs fois entre les années 1640 et 1654. Il retourna ensuite en Angleterre, où il fut nommé inspecteur de la flotte, commissaire de l'amirauté, et membre du parlement. Il mourut en 1657, âgé de 58 ans. Il est mis au rang des magistrats les plus sages et les mieux intentionnés et se distingua par une charité exemplaire. Hopkins laissa la plus grande partie de son bien au Connecticut, en mains sûres, et donna par testament, environ mille livres sterlings pour l'entretien des écoles de grammaire du nouveau Haven et de Hartford, et 500 livres sterling sur son bien d'Angleterre, pour être employés au service de la religion. Ces donations furent appliquées au collége d'Harvard et à l'école de grammaire de Cambridge, et payées en 1710, en vertu d'un décret de la chancellerie. Les sommes ont été employées à l'acquisition d'une terre dans la juridiction de Massachussetts, qui fut nommée Hopkinton, en mémoire du donataire. Depuis, la législature et l'état ont augmenté ce fond; de sorte qu'il suffit maintenant à l'entretien de six bacheliers au collége d'Harvard, et de sept écoliers à l'école de grammaire.

II. HOPKINS (Samuel), ministre de West Springfield, Massachussetts, gradué en 1718 au collége d'Yale, ordonné en 1720, mort en 1755, a joui d'une estime et d'une vénération universelles. On a de lui: des *Mémoires historiques sur les Indiens Housatunnuk*, ou *Notice sur les méthodes usitées pour la propagation de l'Évangile parmi les tribus payennes*, sous le *ministère du docteur Sergeant; Mémoires sur la conduite des dignes missionnaires; Adresse au peuple de ces contrées*, etc., in-4°, 1753.

III. HOPKINS (Samuel), célèbre théologien qui a donné son nom aux chrétiens nommés hopkinsiens, naquit en 1721, à Waterbury au Connecticut, et vécut chez ses parens, qui étoient laboureurs, jusqu'à l'âge de quinze ans. Placé d'abord sous la conduite du docteur Jean Graham de Woodbury, il entra au collége d'Yale en 1737; et y fut gradué en 1741. Il se consacra à la religion par une profession publique et s'appliqua à l'étude de l'Écriture sainte. En 1741, après avoir pris ses degrés, il se retira chez son père, et y vécut, pendant plusieurs mois, dans une retraite, dont rien ne pouvoit le distraire.

Dans la même année, il passa à Northampton, Massachussetts, pour y achever ses études de théologie sous Edward. Il prêcha en 1742, à Northampton et dans quelques villes voisines; et en 1743, à la nouvelle société de Symsbury, Connecticut. Il prit les ordres à Houssatonnoc, maintenant grand Barrington, Massasachussetts. Il n'y avoit pas alors trente familles dans cette place. Hopkins y resta jusqu'en 1769, où il fut congédié par une assemblée ecclésiastique, en raison de la diminution de cette société, et une église épiscopale fut établie dans la ville, pour épargner la dépense d'un ministre de l'Évangile. En 1770, Hopkins devint ministre à Neuport, Rhode-Island. Une circonstance singulière est à remarquer dans son installation. A son arrivée il avoit prêché, selon l'usage, quelque temps pour se faire connoître. Les paroissiens ne l'ayant pas goûté, s'assemblèrent, et décidèrent de ne le point inviter à rester: cette décision fut motivée sur quelques-unes de ses opinions. Il se disposa à se retirer, et prêcha son sermon d'adieu. Mais il s'y montra si intéressant, et l'impression en fut si vive, que les paroissiens se rassemblèrent spontanément, et décidèrent à l'unanimité, qu'il seroit prié de rester avec eux; et il y resta quatre ans. En 1776, la guerre interrompit le cours de ses travaux. Les armées anglaises s'étant emparé de New-Port, il se retira au grand Barrington, dans le sein de sa famille, qu'il y avoit envoyée d'avance. Dans les années 1777 et suivantes, il prêcha à Newbury-Port dans une congrégation qui étoit regardée comme la plus considérable de l'Amérique, ainsi qu'à Cantorbéry et à Stamfort au Connecticut. Il revint ensuite à New-Port en 1780, quand les troupes anglaises eurent évacué cette ville; mais il trouva que son église et sa congrégation étoient bien diminuées. La plupart de ses paroissiens, ruinés pendant le séjour des Anglais, étoient allés s'établir dans d'autres lieux; les bâtimens même avoient été dégradés, les cloches enlevées; il s'en falloit de beaucoup que le petit nombre restant fût en état de soutenir un pasteur de cette église. Sa charité ne fut pas découragée par ces déplorables circonstances. Il continua ses travaux, et ne subsista que par les secours de quelques amis. Il mourut en 1803. Le docteur Hopkins s'est distingué comme théologien et comme prédicateur. Il a publié un très-grand nombre de *sermons*, plusieurs *dialogues* de piété, *le Véritable état de l'homme non régénéré, en réponse à M. Mills*, 1769; *Recherches sur la nature de la véritable sainteté*, 1773; la deuxième édition en fut faite en 1791. *Dialogue sur le devoir et l'intérêt de l'Amérique d'émanciper tous leurs esclaves d'Afrique*, 1776; *Recherches sur l'état futur de ceux qui meurent dans le crime*, 1783; *Système de la doctrine contenue dans la révélation, expliqué et défendu*, 2 vol. in-8°, 1793; c'est cet ouvrage qui lui a fait le plus de réputation. *La Vie de miss Susanne Anthony*, 1796; *la Vie de mistriss Osborn*, 1798. Un volume de ses *sermons* a paru peu avant ou peu après sa mort, et il a laissé: un *Essai sur sa vie, écrit par lui-même*; un *dialogue sur la nature et l'étendue de la véritable soumission chrétienne*; et une *Adresse à tous ceux qui professent le christianisme*. Ces ouvrages ont été publiés en

1807, par le Rév. docteur West de Stockbridge.

IV. HOPKINS (Lemuel), poète, né en 1755 à Waterbury, Connecticut; après avoir fait de bonnes études, s'appliqua à la médecine sous la conduite du docteur Potter de Wallingford. il commença en 1776 à se livrer à la pratique de cet art à Litchfield, et acquit de la célébrité : la singularité de ses opinions et de sa conduite le fit beaucoup remarquer. Il passa à Hartford en 1784 où il mourut en 1801. On a inséré dans le Recueil des poésies américaines *trois petites pièces* de cet auteur, qui font honneur à son esprit. On le regarde généralement comme ayant conçu le plan de l'*Anarchiad*, ouvrage à l'exécution duquel il a eu une part active.

HOPKINSON (François), juge de district des Etats-Unis pour la Pensylvanie, né en 1738 dans cet état, fut membre, en 1776, du congrès de New-Jersey, qui, dans cette même année, signa la déclaration de l'indépendance. Il occupa pendant quelques années un emploi à la caisse d'emprunts, et ensuite succéda à l'écuyer Georges Ross, juge de l'amirauté pour l'état de Pensylvanie, place qu'il remplit jusqu'en 1790, où Washington le nomma juge d'une cour de justice. Il mourut en 1791. Hopkinson a beaucoup contribué à l'indépendance des Etats-Unis, non seulement par ses discussions, mais encore par des pamphlets pleins d'une satyre ingénieuse. Le premier qui parut en 1775 étoit intitulé *Jolie histoire*. Il y exposoit dans une allégorie les procédés tyranniques de l'Angleterre avec l'Amérique, II. *Sa bataille des Ancres* eut encore plus de succès. Peu de temps avant sa mort il publia un autre *pamphlet* très-spirituel à l'occasion d'un acte de l'assemblée, qui ordonnoit un abattis des arbres de Philadelphie, pour prévenir les incendies et les inconvéniens de la stagnation de l'air. III. *Sa satire sur le scandale des journaux* eut le bon effet d'arrêter pendant quelque temps la licence de la presse. Il en a publié d'autres encore, dans lesquels on distingue son *Echantillon du savoir moderne*. Il eut sur l'éducation des opinions assez singulières, et tourna en ridicule la coutume d'apprendre l'anglais aux enfans avec des grammaires; il calcule le nombre des années qu'on emploie à leur enseigner le grec et le latin, et les regarde comme perdues pour l'étude de quelque art ou science; enfin il traite avec beaucoup de mépris toutes les études des colléges. A ses talens pour la poésie, il réunissoit une très grande connoissance de la musique, et des notions de peinture. Outre ses ouvrages cités Hopkinson a encore donné en 1762 un poème intitulé *la Science;* depuis sa mort on a donné en 1792 ses *Essais* et ses *Œuvres* mêlées, 3 vol. in-8°.

HORDT (le comte de), lieutenant-général des armées prussiennes, d'une famille noble et ancienne de Suède, après avoir servi son pays contre les Russes dans la guerre que termina le traité de paix d'Abo, alla s'enrôler comme volontaire, dans l'armée alliée, qui, vers le milieu du dernier siècle, combattoit contre la France dans les Pays-Bas. Il se trouva à la fameuse bataille de Fontenoy. La paix d'Aix-la-Chapelle ayant

rendu le calme à l'Europe il retourna en Suède pour y figurer dans la révolution de 1756, qui anéantit l'autorité royale si despotique sous Charles XI et Charles XII, et mit Frédéric-Adolphe sous la tutelle de la diète. Le comte de Hordt prit parti pour la cour. Une conjuration dans laquelle il étoit entré, ayant échoué par l'imprudence d'un des chefs, il fut obligé de s'enfuir de son pays pour se soustraire au supplice que subirent ses amis. Apres avoir inutilement cherché un asile dans plusieurs états, il reçut de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, la proposition d'entrer à son service, et il l'accepta. Il fit de nouveau la guerre contre les Russes, fut fait prisonnier par eux et conduit à la forteresse de Pétersbourg où il resta enfermé deux ans. La mort de l'impératrice Elizabeth le tira de sa captivité. Il fut renvoyé par Pierre III à Frédéric, et alla aussitôt se battre contre les impériaux. La guerre de sept ans terminée, il accompagna le prince Henri, frère du roi de Prusse, d'abord en Suède, ensuite en Russie. (On sait que ce fut pendant ce dernier voyage que le partage de la Pologne fut concerté). De retour à Berlin, le comte de Hordt apprit la mort de Frédéric-Adolphe, roi de Suède, et la nouvelle révolution par laquelle Gustave III, successeur de ce prince, reconquit toutes les prérogatives que la diète de 1756 avoit enlevées à l'autorité royale, mais même se fonda un pouvoir tout-à-fait absolu et indépendant de la volonté des états. Peu de temps après, le comte de Hordt suivit le prince Henri dans son second voyage de Russie. A la mort de l'électeur de Bavière, il alla en Saxe combattre encore une fois les impériaux. La paix conclue à Teschen, il fit un voyage en France et retourna à Berlin où il mourut sur la fin du 18e siècle. En 1806 ont paru les *Mémoires historiques, politiques et littéraires du comte de Hordt*, rédigés par M. Borelly, ancien membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin; Paris, 2 vol. in-8°. Ces Mémoires sont faits pour intéresser et piquer la curiosité. Le comte de Hordt parloit mal le français et l'écrivoit plus mal encore. Il avoit d'abord composé ses Mémoires dans cette langue; mais il engagea M. Borelly, académicien de Berlin, à en faire une nouvelle rédaction. Le style de M. Borelly n'est pas mauvais; mais il n'est jamais piquant. Ses phrases ne péchent pas absolument contre la grammaire, mais elles manquent quelquefois de clarté, et presque toujours de grâce et d'élégance.

HORREBOUT (Gérard), peintre, né à Gand en 1198, jouissoit dans son temps d'une grande réputation. Après avoir beaucoup travaillé dans son pays, il passa en Angleterre où il fut très-occupé à la cour d'Henri VIII qui le fit son premier peintre et le combla de biens et d'honneurs. On conserve dans sa ville natale, entre quelques tableaux de lui, échappés aux ravages de la guerre, deux volets qui renfermoient un retable d'autel en sculpture dans l'église de Saint-Jean. L'un de ces tableaux représente une *Flagellation* et l'autre une *Descente de croix*.

HORSELIN (Antoine), peintre espagnol, né à Sarragosse en 1587, mort dans cette ville en 1660, est mis au rang des grands maîtres par les auteurs de sa nation. On voit dans ses ou-

vrages qu'il avoit puisé le bon goût en Italie. Parmi les tableaux qui lui ont mérité une réputation, on cite le *Saint-Joseph de los Carpinteros* (des Charpentiers), ainsi que deux autres placés à côté, que ce peintre avoit faits pour l'église des Augustins déchaussés de Sarragosse.

HOSMAN (Samuel), peintre d'histoire et de portraits, né à Zurich vers 1600, mort en 1640, étoit déjà avancé dans son art lorsqu'il quitta sa patrie, pour suivre l'école de Rubens. Après avoir travaillé quelque temps à Amsterdam, où il s'étoit marié, il revint dans sa patrie avec sa famille, et finit par se fixer à Francfort. Ses ouvrages lui ont fait une grande réputation; mais le *tableau* qui lui fait le plus d'honneur, est celui de l'hôtel où s'assemble le conseil de Zurich. Il a aussi beaucoup travaillé pour le duc de Milan. Après sa mort, arrivée à la fleur de l'âge, sa veuve et ses deux filles retournèrent à Amsterdam, où elles ont exercé la peinture avec succès.

HOTTINGER (Jean-Conrad), mort en 1727, pasteur de Hoengg, est auteur de plusieurs *Dissertations* en latin sur l'Ecriture-sainte, et d'un recueil historique et philologique en allemand, intitulé : *Alt und neu aus der gelehrten welt*, en 12 parties. Zurich, 1720, in-18. On y trouve d'excellentes réflexions.

HOVEY (Ivory), ministre de Plymouth, Massachussetts, né en 1714 à Topsfield, embrassa, à 16 ans, la foi chrétienne, fut gradué en 1735, au collège d'Harvard, et ordonné, en 1740, ministre de Metapoiset, la seconde paroisse de Rochester. La foiblesse de sa santé lui fit naître le désir de s'appliquer à la médecine; il commença à pratiquer cet art en 1744, et devint le principal médecin de Metapoiset, jusqu'en 1765, où il passa à Plymouth. Il resta dans cette ville jusqu'à sa mort arrivée en 1803, âgé de 90 ans, sans avoir jamais cessé de remplir quelques fonctions publiques. Il avoit prêché 65 ans, et tenu pendant tout ce temps un journal de ses progrès dans la perfection chrétienne. Cet ouvrage avoit sept mille pages in-8°, écrites en abréviations. On en conserve des extraits dans le Piscataqua Magazine. Hovey fut un des hommes les plus vertueux de son temps, et d'une douceur admirable. Peu d'auteurs ont écrit un aussi grand nombre de *Sermons*. Il a publié son *Sermon d'adieu à Metapoiset*, et un ou deux autres *sermons* prononcés dans un temps de maladie épidémique.

HOWARD (Siméon), ministre à Boston, né en 1733, à Bridgewater, Massachussetts, gradué en 1758, au collége d'Harvard, fut plusieurs années précepteur de jeunes gens, pendant lesquelles il se préparoit pour le ministère des autels. Il commença à prêcher, et fut demandé comme prédicateur dans la nouvelle Ecosse. En 1766, il étoit sous-maître au collége d'Harvard, et, l'année suivante, il fut ordonné et nommé pasteur de l'église ouest de Boston. Il y succéda au docteur Mayhew, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1804, dans la trente-huitième année de son ministère. Ce fut le Rev. Lowell qui lui succéda. Le docteur Howard avoit pris dès le commencement une part active à la défense des droits de son pays; et quand ces droits furent attaqués, il fut un

de leurs plus fermes défenseurs. Il s'employa de tout son pouvoir à susciter l'esprit d'insurrection en Amérique. Dans tous ses rapports sociaux, il se montra délicat et exemplaire. Tous ses efforts tendirent à l'avancement des lettres et de la civilisation. Il fut très-long-temps un des administrateurs de l'université. Dans la chaire, il n'étoit ni éloquent, ni populaire; mais on n'eut à lui reprocher aucuns des défauts si ordinaires à ceux qui parlent en public. Dans ses opinions théologiques, il différoit des premiers Pères de l'église de la Nouvelle-Angleterre, car il rejettoit le système de Calvin, et resta toute sa vie fidèle à la croyance qu'il avoit adoptée; mais en matière de foi, comme dans sa conduite il étoit indulgent et tolérant pour les autres; étranger à tout sentiment de sévérité, jamais il ne put employer un langage austère; la sérénité de son visage annonçoit le calme qui régnoit dans son cœur; il se distingua sur-tout par une extrême humilité, et une modestie qui ne lui laissa jamais le sentiment de la supériorité de ses vertus ou de ses talens. Ses amis lui reprochoient une certaine taciturnité; mais le silence semble nécessaire aux hommes de ce caractère. Il a publié plusieurs *sermons*, dans lesquels on en distingue un sur la mort de sa femme, 1777; un autre aux francs-maçons, et un autre prononcé à l'occasion de la mort de Winthrop.

HOWELL (Richard), gouverneur du nouveau Jersey, né à Delaware, étoit avocat, quand la guerre éclata entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, il consacra ses talens militaires au service de sa patrie. La valeur et l'habileté qu'il montra, lui procurèrent en 1776 le commandement du second régiment de Jersey, qu'il garda jusqu'en 1779. A cette époque une nouvelle organisation de l'armée le mit dans le cas de reprendre sa profession d'avocat. En 1788, ayant obtenu la place de secrétaire de la cour suprême, il garda cette charge jusqu'en 1793, où il fut nommé gouverneur du nouveau Jersey, et réélu 8 ans de suite à cette place. Il mourut en 1802, âgé de 47 ans.

HUBBARD (Guillaume), historien et ministre d'Ipswich, Massachusetts, né en 1621, gradué en 1642 au collége d'Harvard, prit les ordres vers l'an 1657, où il fut collègue de Cobbet. En 1692, Jean Rogers lui fut adjoint. Hubbard mourut en 1704. C'étoit un savant distingué autant par sa douceur et sa bienfaisance, que par ses talens. Il fut toujours attaché à l'ordre ecclésiastique établi par les Pères de la nouvelle-Angleterre. Il a écrit une *histoire* très-précieuse de *la Nouvelle-Angleterre*, qui est restée manuscrite, et qui a plus de 300 pages in-fol. sur le plan du journal de Winthrop. Mather s'en est servi pour son *Magnalia*, et elle a encore été utile à Hutchinson et au révérend docteur Holmes. Hubbart a publié aussi plusieurs sermons: *L'état actuel de la Nouvelle-Angleterre*; cet ouvrage est un récit des troubles occasionnés chez les Indiens par les nouvelles plantations, de 1607 à 1677, et sur-tout dans les deux dernières années. Il y a ajouté un *Discours sur la guerre contre les Pequots*, 1677; *éloge funèbre du major général Denison*: *Témoignage de l'ordre de l'Evangile dans les églises de*

la Nouvelle-Angleterre, sous Higginson, 1701.

HUGOT (N...), né à Paris fut un des adhérens à la cause de l'évêque de Sénez, mena une vie très-penitente, et mourut le 4 avril 1749. On lui a donné la qualité de prêtre au lieu de celle d'acolyte. On a de lui; *Exercice de retraite en faveur des enfans qui se disposent à la première communion*. II. *Devoirs de l'hospitalité*. III. *Instructions chrétiennes pour servir d'exhortation et de préparation à la mort*. IV. *Préfaces et remarques historiques du nouvel office propre de saint Jean en Grève, avec des réflexions pieuses avant l'office de chaque fête*. V. *Avis aux riches au sujet des assemblées de charité*. VI. Un vol. in-12 de 418 pages, intitulé; *Instructions sur les vérités de la grace et de la prédestination en faveur des simples fidèles*. On le suppose imprimé à Cologne en 1702, cela vient peut-être de l'éditeur, car il n'a paru que peu de temps avant la mort de l'auteur.

HUNGAR (Jean Michel), capitaine Suisse au service de l'Espagne, avoyer de la ville de Rapperschweil, où il naquit le 11 juin 1634, et où il mourut le 21 avril 1714, cultiva la peinture avec succès. On a de lui quelques *tableaux* d'histoire.

I. HUNTINGTON (Joseph), ministre de Coventry au Connecticut, gradué en 1762 au collége d'Yale, mort en 1795, est connu comme auteur d'un livre intitulé, *Le Calvinisme amélioré*, etc. Il y soutient que les péchés sont transportés à J. C., de sorte que par une substitution véritable et applicable à tout le genre humain, il a assuré à chaque individu le salut sans conditions. Le révérend docteur Strong répondit la même année dans un ouvrage intitulé: *Doctrine de l'éternelle misère reconciliable avec la bonté infinie de Dieu*. Huntington a publié encore; *Sermon sur la vanité et le crime de la présomption dans les choses hors de notre portée*, 1774. *Plaidoyer devant la cour ecclésiastique à Stockbridge dans la cause de madame Fisk qui avoit été excommuniée pour avoir épousé un homme impie et immoral*, 1779. *Adresse à ses frères anabaptistes*, 1783.

II. HUNTINGTON (Samuel), gouverneur du Connecticut, né à Windham, descendoit d'une ancienne famille. Dès sa jeunesse son génie se manifesta. Sans avoir eu les avantages d'une éducation suivie, il acquit au collége de très-bonnes notions de législation, et fut reçu avocat. S'étant établi à Norwich, il s'y distingua. En 1764 il fut représentant à l'assemblée générale, et l'année suivante, il obtint la place de procureur du roi, dans laquelle il se fit une grande réputation. Huntington devint en 1774, juge assistant de la cour supérieure; en 1775 membre d'un conseil et la même année délégué au congrès. En 1779, il étoit président de ce corps honorable, et fut encore réélu l'année suivante, au bout de la quelle il reprit sa place au conseil de Connecticut. On l'envoya une seconde fois au congrès. En 1784 il fut nommé lieutenant-gouverneur, et chef de justice. Enfin, en 1786, il obtint la place de premier magistrat dans laquelle il fut réélu annuellement jusqu'à sa mort arrivée en 1796, âgé de 64 ans.

HUTCHINS (Thomas), géographe des États-Unis, né au comté de Monmouth au nouveau Jersey, perdit ses parens dans

sa jeunesse. L'extrême modestie et la défiance de lui-même, qui faisoient la base de son caractère, l'empêchèrent d'implorer les secours des parens qu'il avoit au Nouveau-Yorck. Il passa à l'âge de 16 ans dans les provinces occidentales, où il obtint une enseigne dans l'armée, et une place de payeur. Il se distingua particulièrement au fort Pitt, dont il leva le plan, sous les ordres du général Bouquet. Depuis, il passa quelques années dans la Louisiane, et aux armées, dans la Floride occidentale, où il se trouva à un grand nombre de batailles contre les Indiens. Il obtint un régiment dans l'armée anglaise; mais il y renonça par attachement pour l'Amérique. Se trouvant à Londres au commencement de la guerre en 1775, son zèle pour la cause de son pays lui fit refuser plusieurs places avantageuses. En 1779, comme on le soupçonnoit d'entretenir des intelligences avec Franklin, qui étoit alors en France, il fut mis en prison, et perdit en un seul jour douze mille livres sterling, et resta six semaines, dans un lieu obscur et mal sain, après lesquelles il fut interrogé et mis en liberté. Alors il passa en France, et s'embarqua pour Charlestown, où il joignit l'armée sous le commandement du général Green; peu après, on le nomma géographe général des États-Unis. Il mourut à Pittsburg en 1789. Le docteur Morse lui a beaucoup emprunté dans sa compilation du Gazetier américain. Hutchins a publié; *Un précis historique de l'expédition de Bouquet contre les Indiens Ohio en 1764, avec les mémoires militaires, une carte et des planches;* 1765. *Description topographique de la Virginie, de la Pensylvanie, du Maryland, et de la Caroline, avec des cartes*, Londres 1778. *Narration historique, et description topographique de la Louisiane, de la Floride occidentale, et de Philadelphie;* 1 vol., 1784.

I. HUTCHINSON (Anne), femme artificieuse, qui causa beaucoup de troubles dans la Nouvelle-Angleterre en 1636, peu de temps après être arrivée du comté de Lincoln à Boston. Elle étoit très-attachée à Cotton. Les membres de l'église de ce docteur avoient la coutume de s'assembler toutes les semaines pour répéter ses sermons. Madame Hutchinson établit une assemblée de femmes, et bientôt elle eut un nombreux auditoire. Après avoir répété les Sermons de Cotton, elle y ajoutoit ses propres réflexions, et émettoit des opinions erronées. Elle soutenoit principalement que ceux qui ont la foi, sont principalement unis avec l'esprit de Dieu. Elle avançoit encore d'autres opinions sur le salut, les œuvres, et la sanctification. Enfin, elle prétendoit avoir des révélations de l'avenir. Bientôt elle mit toute la colonie en feu; son parti et ceux des opposans, se qualifièrent de différens titres injurieux, et enfin les progrès de sa secte occasionnèrent un synode qui fut tenu en 1637, et le premier en Amérique. Cette assemblée du clergé condamna quatre-vingt-deux propositions erronées qui se propageoient dans le pays. Madame Hutchinson, immédiatement après la condamnation de ses opinions, fut elle-même citée devant la cour, et bannie de la colonie. Son procès a été publié dans l'Appendice du second volume d'Hutchinson. Cette femme avoit de l'esprit et des talens. L'Eglise de Boston l'excommunia

pour tout le mal qu'elle avoit fait par ses opinions. Elle passa à Rhode-Island avec son mari; et en 1642, après la mort de celui-ci, elle se retira à New-Haven, où elle fut massacrée l'année suivante par les Indiens, avec seize personnes. C'étoit toute sa famille, à l'exception d'une de ses filles, qui fut emmenée à cette époque en esclavage.

II. HUTCHINSON (Thomas), gouverneur de Massachussetts, né à Boston, gradué en 1727 au collége d'Harvard, étoit un homme de peu de génie, mais qui par un travail infatigable, une exacte tempérance, une modération qui ne se démentit jamais, secondés de cette prudence qui s'accommode et sait tirer parti de toutes les circonstances, parvint aux plus hauts emplois. Il avoit été destiné au commerce; mais ayant acquis une certaine connoissance du droit public d'Angleterre, il succéda en 1761, à Sewall, dans la place de chef-justice de Massachussetts, et fut lieutenant-gouverneur depuis 1758 jusqu'en 1770. Il occupa à la fois ces deux places et celle de conseiller juge du comté de Suffolk. Le respect qu'il conserva toujours pour les institutions religieuses de son pays, et une gravité qu'il savoit tenir dans les circonstances, enfin une grande condescendance pour tous les citoyens, lui concilièrent les suffrages de tout le monde. Il étoit en tout asservi à son ambition. Cependant son caractère perça à travers les voiles dont il se couvroit, et lui fit perdre de sa popularité, sur-tout en provoquant le bill d'assistance, auquel Otis opposa de si forts raisonnemens; et en défendant les prérogatives du trône aux dépens des droits du peuple. Hutchinson étoit soupçonné d'avoir provoqué l'acte du timbre. La populace de Boston ayant assailli sa maison en 1765, il fut contraint de se sauver pour mettre sa personne en sûreté. Son argenterie, sa garde-robe, furent pillées; ses meubles, ses portraits de famille déchirés en pièces. Il perdit plus de 900 livres sterling en argent monnoyé, tous ses manuscrits et sa bibliothèque, dont il avoit été trente ans à faire la collection. La ville de Boston se hâta de désavouer dès le lendemain cette violence; mais les soupçons contre le lieutenant gouverneur ne furent pas détruits. En 1769, quand Bernard retourna en Angleterre, Hutchinson eut le commandement en chef, et à la fin de la même année il fut nommé gouverneur. Alors il jeta le masque, et déclara hautement l'indépendance du peuple, et informa les législateurs que S. M. avoit pourvu à son existence sans autre secours. Aussitôt ils le sommèrent de renoncer à un traitement inconstitutionnel, et d'accepter celui que l'assemblée générale prétendoit lui accorder. Mais il soutint que ce seroit manquer aux instructions qui lui avoient été données par le roi, et les ordres de son souverain furent toujours son excuse pour tous ses actes arbitraires. C'étoit lui qui en 1768, avoit introduit des troupes régulières à Boston, pour réprimer le peuple et faire exécuter les lois tyranniques du parlement. Il se refusa constamment à faire retirer les soldats, quelques remontrances qu'on lui fît à cet égard. Dans une des lettres qu'il écrivit pour l'Angleterre, il s'exprime ainsi, « cinq ou six vaisseaux de guerre, et trois ou quatre régimens ne déplairoient ici qu'à quelques gens tristes, qui

ne peuvent souffrir ni les assemblées ou concerts, ni le bruit des tambours le dimanche. » Il déclare dans une autre, « qu'il dort plus tranquillement depuis l'arrivée des troupes. » En 1772, le docteur Franklin envoya au Massachussetts un grand nombre de lettres écrites par Hutchinson aux membres du cabinet d'Angleterre. Ces lettres montrent à découvert le fond de son caractère; on y voit un ennemi secret de son pays, qui encourage les ministres à suivre leurs plans, et à les appuyer par la force. Dans une il dit positivement « qu'il faut borner les libertés anglaises dans l'administration des colonies. » Aussitôt qu'on eut les preuves de sa trahison, la cour générale prit contre lui des mesures sévères. Il fut accusé juridiquement, et sa majesté fut suppliée de le rappeler pour toujours. Mais quand il fut informé de la conduite de la cour générale à son égard, il prit le parti de dissoudre l'assemblée. Enfin, il devint si odieux à la province, qu'en 1774, on fut obligé de le remplacer par le gouverneur Gages. Il partit aussitôt pour l'Angleterre. Quelques-uns de ses partisans, à force d'intrigues parvinrent à lui faire voter une adresse de remercîmens de ses services. On distingua long-temps ces hommes par le sobriquet de Hutchinsonistes. L'accusation contre lui fut sans effet, car les lords du conseil privé firent un rapport entièrement en sa faveur. Mais, bientôt négligé de ceux dont il avoit favorisé les plans, aux dépens de sa réputation d'intégrité, et des intérêts de sa patrie, devenu un objet de mépris pour tous les partis, il passa ses dernières années dans le chagrin et l'abandon; et mourut à Brampton en 1780, âgé de 69 ans. Il a publié, un *Exposé succinct des droits de la colonie*, etc., 1764 : *Histoire de la colonie de Massachussetts depuis son établissement en 1628 jusqu'en 1750*, 2 vol. in-8°, dont le premier en 1760, et le second en 1767 : *Collection de papiers originaux relatifs à l'Histoire de de la colonie de Massachussetts*, in-8°, 1769. Ces ouvrages sont très-estimés de ceux qui font des recherches sur l'Histoire de l'Amérique. Le juge Minot a continué l'Histoire de Massachussetts jusqu'à l'année 1765.

HUYGENS (Guillaume), né en 1641, à Lierre, en Brabant, fut licencié en théologie, chanoine de l'Église collégiale de Saint-Bavon à Gand, écolâtre de la même ville, où il parvint à établir sept nouvelles écoles pour l'éducation des enfans pauvres; savoir : six pour les filles et une pour les garçons, lesquelles il faisoit diriger par des personnes d'une rare vertu; la jeunesse y étoit entretenue par son travail et par la générosité du fondateur et d'autres personnes charitables. Cet ecclésiastique extrêmement bienfaisant et pieux, menoit une vie exemplaire. On a de lui en flamand : (*Lettres chrétiennes et pensées spirituelles*), *Christelyke brieven en godvrutige gepeysen*, 2 vol. in-12, imprimés à Anvers.

HUYSMANS (Corneille), très-habile paysagiste, né à Malines en 1656, mort dans cette ville en 1727, fut d'abord élève de Van-Artois, dont il suivit long-temps la manière; mais il s'en forma une bien supérieure dans la suite. Vander-Meulen charmé de la beauté de ses ouvrages, voulut en vain l'engager à passer en France, pour l'aider dans ses travaux;

il refusa sous le prétexte qu'il ne connoissoit pas la langue. Huysmans peignoit dans ses paysages des figures et des animaux. Les arbres, les fabriques, les ciels, tout y est plein de mouvement; sa couleur est vigoureuse et sa touche excellente. Il a fait des *paysages* pour les peintres d'histoire, et des *figures* pour les paysagistes. Il a même rendu un plus grand service encore à d'autres artistes, en retouchant leurs ouvrages de manière à leur donner un plus grand prix. Il avoit un talent particulier pour rendre les montagnes, et un faire qui n'appartenoit qu'à lui; cependant ses premiers plans ont beaucoup de rapport avec la belle couleur de Rembrandt. On voyoit ses principaux ouvrages dans les riches cabinets des Pays-Bas, il y avoit entre autres dans celui du prince Charles à Bruxelles, 2 beaux paysages avec figures, et dans la collégiale de Notre-Dame de Malines, deux autres *paysages* magnifiques, où étoient les disciples d'Emmaüs. Le roi de Bavière possède de ce peintre un tableau représentant une *assemblée de personnes de distinction*, dans une campagne agréable; la galerie de Dresde, un *paysage avec des brebis*; et celle de Vienne, un *paysage* où l'on voit un *bois épais*, avec plusieurs figures.

IRVI ISEL

IODOC DE SILLINEN OU SILENEN, né à Lucerne, homme d'un grand génie dans la politique, fut nommé évêque de Grenoble et de Lyon, conseiller d'état de Louis XI, et prévôt du chapître de Munster. Ce prélat joua un grand rôle à la cour de France, et en Suisse. Il se fit beaucoup d'ennemis par ses intrigues.

IRVINE (Guillaume), brave officier irlandais qui s'est distingué dans la guerre d'Amérique, avoit été destiné à la médecine. Mais il abandonna cette profession au commencement de la révolution; et obtint très-jeune un commandement dans l'armée. En 1775, il montra beaucoup de valeur et déploya de rares talens. Le commandant en chef le consultoit souvent, et l'opposoit particulièrement à l'ennemi. Après la guerre, il fut membre du congrès pour la Pensylvanie. Il mourut à Philadelphie en 1804, âgé de 63 ans; le major général Irvine, quelque temps avant sa mort, étoit intendant militaire. Il fut aussi président des Cincinnatti de Pensylvanie. Franc et sincère, il ne rendoit d'hommages qu'à ceux qu'il croyoit dignes de son estime et de respect.

I. ISELIN (Isaac), secrétaire du conseil d'état de la république de Bâle, sa patrie, vivoit dans le 18e siècle. Il a laissé entre autres ouvrages estimés, I. *Testamen juris publici Helvetiæ*, Bâle, 1751, in-4°. II. *Observationes historicæ miscellaneæ*, 1 vol., 1754.

II. ISELIN (Jean-Rodolphe),

célèbre jurisconsulte, né à Bâle le 20 juin 1705, mort dans la même ville le 3 mars 1779, a publié en latin beaucoup de *Dissertations* intéressantes sur le droit, l'histoire, etc.; les deux premières parties de la *Chronique de Tschoudi*, 2 vol. in-fol., avec des *Notes* savantes; les *Lettres* de Pierre des Vignes, chancelier de l'empereur Frédéric II, 2 vol. in-8°; et l'*Oraison funèbre* de l'académicien Jean-Christophe Iselin. Il étoit associé des académies des sciences de Berlin et de Paris, de celle de Cortone, des Arcades, à Rome; docteur en droit de l'université de Bâle, et conseiller aulique du margrave de Bade-Dourlach.

ITEN (Basile), né en 1633 à Egeri au canton de Zoug, mort le 27 janvier 1697, fut élu abbé de Rheinau le 30 août 1682. On distingue parmi ses ouvrages un *Traité de théologie* suivant saint Thomas d'Aquin; Einsidlen, 1673, in-8°, en latin.

JACQ JAMA

JACQUIN (Armand-Pierre), abbé, membre des académies de Metz et d'Arras, né à Amiens le 20 décembre 1721, a publié les ouvrages suivans. I. *Entretiens sur les romans*, 1755, in-12. II. *Lettre sur l'inoculation de la petite vérole*, 1756, in-12. III. *Lettres parisiennes sur le désir d'être heureux*, Genève, 1758, 2 vol. in-12. IV. *Almanach des voyageurs*, 1759, in-16. V. *Discours sur la connoissance et l'application des talens*, 1760, in-12. VI. *De la santé*, ouvrage utile à tout le monde, 1762, in-12, 4e édition 1771, in-12. VII. *Introduction à la connoissance des médailles*, par dom Mangeart, publiée en 1763. Tous ces ouvrages annoncent des connoissances et le talent d'écrire, sans avoir rien qui les distingue de cette foule de productions qui se perdent dans le public. VIII. *Sermons pour l'avent et le carême*, 1768, 2 vol. in-12. IX. *Sermons sur divers sujets*, 1769, 2 vol. in-12. C'est ce que Jacquin a fait de mieux; l'onction et le zèle caractérisent cet orateur chrétien. Ses sermons offrent de la méthode de la clarté, quelquefois de la véhémence, de la douceur et toujours du naturel. Jacquin mourut au commencement de ce siècle.

JAMASP, fameux astrologue de l'antiquité et le patriarche des charlatans de la Perse, de l'Arabie, et de toutes les contrées musulmanes où les prédictions astrologiques sont en grand crédit, florissoit dans la ville de Balkh en Khorassan sous le règne de Kischtasp, souverain de la Perse, du Turkestan et de l'Ethiopie de la race des Pychdâdiens. Il étoit de la religion des Mages et a laissé un livre traduit en arabe par Lali en 1280, sous ce titre: *Livre du sage Jamasp, contenant les jugemens sur les grandes conjonctions des planètes*,

et sur les évènemens qui doivent en résulter. C'est un ouvrage des prédictions touchant la fondation des empires puissans, la naissance et l'établissement des nouvelles religions, les grandes révolutions, les calamités publiques, etc., etc., etc.

I. JANABY, célèbre historien arabe, a laissé une de ces histoires assez nombreuses dans l'orient, qui commencent à la création du monde, et finissent au temps de l'auteur; la sienne en 82 sections, formant deux gros vol. in-fol., est celle qui jouit après l'ouvrage d'Abulféda de la plus grande réputation; c'est aussi la plus ample que les musulmans possèdent. Le premier volume traite de la création du monde, des prophètes de différentes nations, de l'antiquité des anciens Perses, des Grecs, des Romains, des peuples de l'Égypte et autres avant l'islamisme, de Mahomet et des Califes ses successeurs. Le second embrasse tous les événemens qui se sont succédés depuis cette époque, jusqu'en 957 de l'hégire, et de J. C. 1588. Cet ouvrage est en plusieurs exemplaires manuscrits dans la bibliothèque d'Oxfort; il a été traduit en turc et continué. Janaby mourut deux ans après l'avoir terminé en 999—1590.

II. JANABY (Solyman Abou sa'ydal), heureux brigand, porta un coup sensible à la religion mahométane, et enleva la fameuse pierre noire du temple de La Mecque; ce qui fit supprimer le pélerinage de cette ville, ordonné par cette même religion. Il avoit débuté au commencement du 4e siècle de l'hégire 10e de notre ère par s'emparer de Bassora et de Koufah, à la tête d'une poignée de gens sans aveu comme lui, qu'il avoit ramassés dans les provinces de Babreïn en Arabie. En 313, il vint insulter le calife Moctader jusques sous les murs de Bagdad sa capitale, et se retira pendant la nuit, faisant combler tous les puits qu'il trouvoit sur sa route pour empêcher qu'on le poursuivît; quatre ans après, lors de son expédition de La Mecque, il les combla de cadavres et se retira tranquillement après avoir pillé la ville et les pélerins qui s'y trouvoient en grand nombre. Ce brigand mettoit dans ses entreprises de l'audace, du sang-froid et une habileté singulière; à la tête d'une armée et sous un gouvernement policé, il auroit peut-être été un excellent général.

JANS (N.), fameux tapissier de Bruges, appelé par Colbert à la manufacture des Gobelins, servit beaucoup à la perfectionner; ce fut lui qui exécuta les premières tapisseries de haute et basse lisse, qu'on y ait fabriquées; les plus grands peintres de l'école françoise, en composèrent les cartons.

JARRAZ (Ahmed ebn), al Afrygy, médecin arabe, florissoit en Afrique son pays, vers la fin du 4e siècle de l'hégyre, 10e de notre ère. Sa réputation sans être colossale, ne trouva personne qui la lui contestât avec raison. Il joignoit la théorie de son art à la pratique et a laissé deux ouvrages assez estimés, l'un *sur les médicamens simples*, le second *sur les médicamens composés*. On place l'époque de sa mort vers l'an 400 de l'hégire.

JAUHARY (Abou nascer isma'il al), né à Otrar, qu'on nommoit de son temps Sarab, ville du Turquestan, quitta sa

patrie de bonne heure, et vint s'établir en Mésopotamie, d'où il passa dans la Syrie, et enfin dans le Khorâssan. Il se livra avec tant d'aptitude et de succès à l'étude de l'arabe qu'il y fit, quoique étranger, des progrès aussi rapides que surprenans, et surpassa dans la connoissance de cette langue extrêmement riche, les gens les plus habiles de son siècle : on dit même qu'il n'a paru dans les huit cents ans écoulés depuis lui, aucun lexicographe qui l'égalât. Ces éloges des auteurs nationaux sont confirmés par la réputation colossale du grand Dictionnaire arabe, intitulé, *La pureté de la langue*, qu'il acheva dans les dernières années de sa vie consumée toute entière, ou à le composer, ou à acquérir les connoissances nécessaires pour l'entreprendre. Les bibliothèques de Paris, de Leyde, de l'Escurial, de Copenhague, d'Oxford, en possèdent plusieurs exemplaires manuscrits; il a été imprimé à Constantinople en 1728, 2 vol. in-fol., et une seconde fois dans la même ville 30 ans après; mais la nouvelle édition le cède en mérite à la première. Ce lexique est le premier ouvrage qui soit sorti des presses établies à Constantinople sous la direction d'Ibrahim Effendi, et qui ont été détruites dans les dernières révolutions. On trouve dans les bibliothèques, désignées ci-dessus, divers appendices du même ouvrage composés par différens auteurs, entre lesquels on distingue ceux, d'Abou Mohammed abd-allah ben Béry, à l'Escurial, ensuite du lexique qui y est corrigé de Scherf-ed-dyne Aly al Sagani au musée Britannique à Londres, de Mohammed ben Ahmed ben Nagm-ed-dyne à Oxford, de Mohammed ben Abou bekr al-râzy au même musée et à Leyde, d'Abou bekr abd-al-câder dans la même ville et à Paris, enfin de Mohammed al-selyabâdy à l'Escurial. Tous ces appendix sont manuscrits. Jauhary a laissé outre son dictionnaire un traité *des corrections dont la langue arabe est susceptible*, à l'Escurial, manuscrit. Il mourut au commencement du 11e siècle de notre ère, l'an 392-3-ou 8 de l'hégire dans le Khorâssân.

JOANNET (Claude), jésuite, de l'académie de Nancy, né à Dôle, et mort au commencement de ce siècle, a publié : I. *Elémens de le poésie françoise*, 1752, 3 vol. in-12; on trouve dans cet ouvrage des réflexions judicieuses, une critique fine, des règles sûres; les caractères d'un bon poète y sont tracés avec discernement et avec goût. Si le style étoit toujours égal et la manière de s'exprimer toujours correcte, cet ouvrage pourroit être regardé comme le meilleur et le plus complet que nous ayons en ce genre. L'article *Jeu de mots* de l'Encyclopédie est entièrement copié des *élémens* de Joannet. II. *Lettres* sur les ouvrages de piété, appelées depuis *Journal chrétien*, 1754-64, in-12. III. *Les bêtes mieux connues*, ou *Entretiens sur le principe du mouvement dans les bêtes*, 1770, 2 vol. in-12. IV. *De la connoissance de l'homme*, 1775, 2 vol. in-8°.

I. JOHNSON (Edward), habitant de Woburn, Massachusetts, fut un des officiers militaires envoyés pour saisir Gorton en 1643, il a publié : *l'œuvre miraculeuse de la providence du sauveur de Sion dans la Nouvelle-Angleterre, contenant l'histoire de la Nouvelle-Angleterre depuis* 1628.

jusqu'en 1652, Londres, in-4°, 1654. Il donne dans cet ouvrage une description du pays, et des détails sur les affaires civiles et ecclésiastiques de l'Amérique, avec les noms des magistrats et des ministres.

II. JOHNSON (Samuel), premier président du collége de New-Yorck, né en 1696, à Guilford, au Connecticut, manifesta dès sa jeunesse le plus vif désir de s'instruire. Il fut gradué en 1714, au collége d'Yale; l'année suivante, l'ignorance et l'incapacité totale des professeurs de Saybrook, obligèrent les étudians d'abandonner ce séminaire. Quelques-uns d'eux passèrent à Westersfield, où Williams et Smith venoient d'établir une école. D'autres vinrent se placer à Guilford, sous la direction de Johnson. En 1716, la cour générale résolut de transporter le collége à New-Haven, et Johnson fut nommé au nombre des maîtres. Ce fut en 1717 que cet établissement a été installé. André et Milford y officièrent comme recteurs. Il y eut des personnes qui désiroient que le collége fût placé à Wethersfield, mais l'assemblée générale tint à ce que les étudians fussent à New-Haven. Ils obéirent d'abord, mais bientôt ils renouvellèrent leurs demandes; enfin, on prit le parti de confirmer les degrés qui avoient été conférés à Wethersfield et de bâtir un collége aux frais publics dans la ville d'Hartford, qui étoit voisine. Johnson resta toujours dans sa place au collége jusqu'en 1720, où il fut ordonné ministre de West-Haven. Il n'aimoit pas à prêcher d'abondance, mais il avoit la coutume de prendre les sermons des autres, d'en écrire seulement les titres des matières, et d'arranger ensuite les expressions à sa manière, quand sa mémoire ne lui fournissoit pas celles des auteurs. Il embrassa d'abord la doctrine des arminiens, et ensuite celle des épiscopaux; il résigna sa place à West-Haven. Avec le président Euler, il s'embarqua, en 1722, à Boston, pour l'Angleterre; il y reçut les ordres et une mission pour Stratfort, au Connecticut, où il arriva en 1723; Pigot, son prédécesseur et son ami, passa à la Providence. Johnson étoit le seul ministre épiscopal au Connecticut, et il n'y avoit dans la colonie que peu de familles de l'église d'Angleterre. Le nombre ne s'en accrut pas par ses soins. Hobbart attribue le peu de fruits que Johnson recueillit de ses travaux, aux petites querelles toujours trop fréquentes dans les églises congrégationnelles, et au désir de diminuer les taxes pour l'entretien des ministres, en réunissant les congrégations. Entre les années 1725 et 1736, Johnson fut engagé avec Dickinson, Foxcroft et Graham dans une controverse au sujet de l'épiscopat. Dans le cours des études auxquelles les conférences l'obligèrent à se livrer, il consulta les ouvrages de Jean Hutchinson, et embrassa la plupart de ses opinions. Il le regardoit comme un homme d'un génie étonnant, presque l'égal de Isaac Newton, dont il étoit bien éloigné d'adopter les principes; il pensoit que dans ses écrits il avoit découvert beaucoup de vérités importantes et anciennes, qui prouvoient que la rédemption de J. C. avoit été comprise au temps des patriarches et de Moïse, beaucoup mieux qu'on ne croyoit généralement. En 1754, il fut élu président du collége qui venoit d'être établi à New-Yorck; en 1763, il se démit de

sa place dans laquelle le Rév. Myles Cooper lui succéda. Il passa le reste de ses jours dans la retraite de Stratfort, où il reprit les fonctions du ministère jusqu'à sa mort, arrivée en 1772. Le docteur Johnson, d'un caractère aimable, savoit tout à-la-fois se concilier l'amitié et le respect; il étoit un des plus savans ministres du Connecticut. Il adopta la plupart des idées métaphysiques du docteur Berkley, avec qui il eut des liaisons intimes. Sa vie a été écrite par le rév. docteur Chandler en 1805. Il a publié : I. *Simples raisons pour se conformer à l'Eglise*, 1733. II. *Deux Traités* dans sa controverse avec M. Graham. III. *Lettres d'Aristocles à Authades*. IV. *Défense* (de cette lettre) *dans une Lettre de M. Dickinson*. V. *Système de morale ;* 1746. VI. *Compendium de logique ;* 1752. VII. *Démonstration de la raison, de l'utilité, et du devoir de la prière;* 1761. VIII. Quelques *Sermons*. IX. *Défense de la société pour la propagation de l'Evangile*. X. *Grammaire et Catéchisme anglais ;* 1765. XI. *Grammaire hébraïque*, 1767, qui montroit une grande connoissance de cette langue, et fut réimprimée en 1771, avec des augmentations.

III. JOHNSON (Sir Guillaume), major général de milice de New-Yorck, né vers l'an 1714, en Irlande, étoit neveu de Sir Pierre Warren, fameux marin, qui se distingua particulièrement, en 1747, au siége de Louisbourg. Sir Pierre qui s'étoit marié à New-Yorck, avoit acheté une grande étendue de terre sur la rivière de Mohawk et dans la partie intérieure du pays. En 1734, il fit venir son neveu en Amérique, et le chargea du soin de ses affaires. Le jeune Johnson, établi sur les rives du Mohawk, eut occasion de se lier avec des Indiens ; il étudia leur langue et leurs mœurs, et parvint à gagner leur amitié. Son séjour entre Albany et Oswego lui donnoit beaucoup de facilités pour le commerce. Il en profita pour faire un trafic immense ; il leur fournissoit toutes les denrées qui leur manquoient, et prenoit d'eux, en échange, des castors et autres pelleteries. Enfin, il prit sur eux un ascendant qu'aucun autre n'avoit eu avant lui. En 1755, chargé du commandement des troupes de la province de New-Yorck, il marcha sur Crown-Point, qu'il investit tandis que Shirley s'avançoit sur l'Ontario. Le général Jonhsón, après la défaite d'un détachement qu'il avoit envoyé sous le commandement du colonel Williams, fut attaqué lui-même sur le lac Georges, mais son artillerie eut bientôt mis en déroute la milice canadienne et les Indiens. Les Français furent repoussés, et le baron de Dieskau, leur général, fut fait prisonnier. Cependant, il ne sut pas profiter de cet avantage, et sa conduite, en négligeant de s'avancer sur Crown-Point, fut généralement blâmée ; on attribue même le gain de la bataille à la valeur du brave général Lyman. Mais Johnson, qui fut blessé dans le combat, eut tout l'honneur d'avoir repoussé Dieskau, et on assimila cet avantage à celui d'une brillante victoire. La chambre des communes lui fit présent de cinq mille livres sterling, et le roi lui conféra le titre de baronnet et de sur-intendant des affaires des Indes à New-Yorck. Il commandoit, en 1759, sous le brigadier général Prideaux, les troupes de la province, dans une expédition contre Niagara. Pendant le siége

de cette place, Prideaux fut tué; mais Johnson suivit avec beaucoup de vigueur et de talens le plan que Prideaux avoit tracé. L'ennemi tenta de faire lever ce siége, mais, par ses excellentes dispositions, Johnson prit le fort et fit six cents prisonniers de guerre. Cet évènement priva les Français de la communication qu'ils vouloient établir entre le Canada et la Louisiane. En 1760, Amherst s'embarqua à Oswego, pour une expédition au Canada. Sir Williams lui amena mille Indiens de la nation des Iroquois; c'étoit la plus nombreuse troupe indienne qu'on eût jamais vue armée pour la cause de l'Angleterre. Johnson mourut âgé de 60 ans, dans sa terre à laquelle on avoit donné son nom, à environ quatre milles de Schenectady, sur la rivière de Mohawk. Il laissa par testament une somme considérable aux Indiens des châteaux, sur les rives du Mohawk, qui, tous, hommes, femmes et enfans, pleurèrent sincèrement leur protecteur. Sir Williams fut encore recommandable par ses talens comme orateur; et dut à son éloquence naturelle une grande partie de son influence. On lui reproche une secrète jalousie contre Shirley, qui lui fit détourner les Indiens de se joindre à ce capitaine. Un reproche plus grave encore dans sa conduite privée, fut une trop grande liberté de mœurs et trop peu respect pour les lois qui assurent la paix et les vertus domestiques. Il avoit des femmes et des concubines, des enfans de différentes couleurs. Il fut un zélé défenseur des prétentions de la Grande Bretagne, qui peu d'années avant sa mort, causèrent tant d'agitation dans les colonies. L'anecdote suivante démontrera que dans son commerce avec les Indiens, malgré la réputation qu'ils ont pour l'adresse et la ruse, il savoit n'être pas leur dupe. Il avoit fait venir d'Angleterre des habits richement ornés; quand ils arrivèrent, Hendrick, chef des Mohawks, fut ébloui de leur éclat, et songea qu'un habit semblable lui siéroit parfaitement. Il alla chez Sir Williams le lendemain matin, et prétendit avoir rêvé, la nuit précédente, que le baronnet lui faisoit présent de ses magnifiques habits. Il étoit impossible de ne pas comprendre, ou d'éluder les intentions du monarque indien, qui s'applaudit beaucoup de son ingénieuse invention. Cependant, quelques jours après, Sir Guillaume alla trouver sa majesté, et lui fit part d'un songe qu'il avoit fait. Il avoit rêvé que Hendrick lui faisoit présent d'une pièce de terre de plusieurs mille ares. Cette terre est à vous, répondit Hendrick. Mais désormais, Sir Williams, je ne rêverai plus avec vous; vous rêvez trop fort pour moi. Sir John Johnson succéda, en 1774, à la fortune de son père et à sa place de major général. Au commencement de la guerre, il se joignit à l'armée anglaise; et vers l'année 1776, il persuada aux Indiens Mohawks de se retirer au Canada, d'où il porta plusieurs fois le ravage dans différentes parties du New-Yorck. Dans une de ses expéditions, il détruisit le premier des établissement où il avoit vécu; il avoit un caractère peu différent de ses sauvages amis. En 1796, il fut nommé gouverneur du Canada supérieur.

JONES (Jean), un des plus célèbres médecins et chirurgiens de l'Amérique, fut en 1767 premier professeur de chirurgie au collége du roi à New-Yorck. Il a

publié vers 1775 un *ouvrage* intitulé : *Simples remarques sur les blessures et les fractures*, adressées aux jeunes étudians et partisans de l'Amérique. Cet ouvrage, particulièrement destiné aux chirurgiens des armées et de la marine des États-Unis, est un monument honorable des talens de son auteur. Il mourut à Philadelphie en 1791. Après sa mort, Jacques Mease, son élève, a publié ses *œuvres* chirurgicales, auxquelles il a joint une *notice* curieuse et intéressante sur la vie de l'auteur, un volume in-8°, 1795.

JONVILLE (Augustin-Jean-François Chaillon de), doyen des maîtres des requêtes, né le 7 septembre 1733 à Bruxelles, mort le 7 décembre 1807, entra au parlement de Paris le 7 juillet 1752, et au conseil le 9 avril 1762; en 1765, il fut l'un des douze membres chargés de tenir le parlement à Rennes, et par suite de juger M. de la Chalotais et consorts à Saint-Malo. En 1758, il fit un voyage en Italie, d'où il rapporta plusieurs objets précieux, qui lui furent pris après son émigration, entre autres les mosaïques qui font aujourd'hui au muséum le pavé de l'enceinte où est l'Apollon du Belvédère. On a de lui les ouvrages suivans, contre les principes de la révolution française, dont il n'étoit pas partisan; ce qui le détermina à quitter la France, quoique ayant 90,000 francs de revenu. I. L'*Apologie de l'ancienne constitution*, 2 vol. in-8°. II. *Extrait du Moniteur*, 4 vol. in-8°. III. *Français, soyons Français*. IV. *La vraie philosophie*, adressée aux États-Généraux. V. *Lettres des bailliages*. VI. *Adresse de l'armée*. VII. *Création de deux chambres haute et basse*, etc., brochure désapprouvée par Monsieur, frère de Louis XVI.

JOSI, disciple de Confucius, dont il avoit été le domestique, ensuite l'ami, le confident, et qui devint législateur de la nation chinoise. Après la mort de Confucius, il fut disgracié et banni par l'empereur. Il se retira dans sa famille, où il reprit son premier état. Les Chinois lui sont redevables de la conservation de leurs mœurs, usages et costumes. Il est adoré. Les Chinois ont senti toute la perte qu'ils ont faite dans le changement d'administration. (Voyages des Indes, etc., pendant les années 1802, 1806, par Tombe, in-8°; Paris, 1810, tom. I, chap. XI, pag. 250.)

JOSSELYN (Jean), naturaliste. La Nouvelle-Angleterre lui doit plusieurs curiosités d'histoire naturelle. Il arriva à Boston en 1663, et résida long-temps dans la Nouvelle-Angleterre. Comme historien, il ne mérite pas beaucoup de confiance. Le principal des ouvrages de Josselyn est intitulé : *Raretés découvertes dans la Nouvelle-Angleterre, oiseaux, poissons, serpens et plantes de ce pays, avec les remèdes médicinaux et chirurgicaux que les naturels emploient constamment dans leurs maladies, blessures et ulcères; auxquels on a joint une description et un poème sur les Indiens, une table chronologique des planches*, etc., 1672. Josselyn a encore publié deux *Voyages dans la Nouvelle-Angleterre*, dans lesquels on trouve une description du pays, etc.

JOUBERT de L'HYBERDIÈRE (Antoine-Nicolas), né à Antibes le 13 février 1725, et mort vers le commencement de ce siècle,

a publié un ouvrage sous le titre du *Dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent et de soie*, 1765, in-8°; nouvelle édition, 1775, in-8°.

JUSTINGER (Conrad), de Berne, chancelier de cette ville en 1411, a été le Tite-Live des Bernois. Sa *Chronique*, qui est restée manuscrite, renferme quelquefois des assertions peu fidèles; elle mérite d'ailleurs l'estime générale.

JUVALTA (Fortunat de), Grison, né en juillet 1565, mort à Zutz le 19 mars 1654, fut gouverneur de Furstenau et landamman de la Haute-Engadine. Il a donné une *Histoire des trois Ligues Grises*, en latin, traduite par Lehmann, en allemand, Ulm, 1781, in-12. Elle offre beaucoup d'érudition et un grand nombre d'anecdotes curieuses; mais l'auteur se déclare trop ennemi de la religion catholique.

KEIT KELL

KALB (le baron de), major général dans l'armée des États-Unis, étoit né en Allemagne, et avoit été long-temps au service de la France. Il fut tué à la bataille près Camden, en 1780, où il avoit reçu onze blessures en s'efforçant d'empêcher la défaite des Américains. Agé alors de 48 ans, il avoit servi trois ans en Amérique avec beaucoup d'honneur. Ses derniers momens furent employés à dicter une *Lettre* qui exprime son affection pour les officiers et soldats de sa division, et son admiration pour le courage avec lequel ils avoient résisté à des forces supérieures. Un arbre funéraire fut placé près de son tombeau dans le voisinage de Camden; et le congrès lui fit élever un monument à Annapolis, avec une honorable inscription.

KEITH (sir Guillaume), gouverneur de Pensylvanie, occupa cette place depuis 1717 jusqu'en 1726. Il avoit été auparavant inspecteur général des douanes en Amérique. Il mourut en Angleterre en novembre 1749, âgé de près de 80 ans. Keith a publié l'*Histoire des plantations anglaises en Amérique*, partie 1re, contenant l'*histoire de la Virginie*, in-4°, 1738: elle est très-concise, et le reste n'a point été donné. L'auteur termine par ces mots en parlant du collége qu'on avoit établi: « Ceux-là sont sûrement dans l'erreur, qui imaginent que l'Angleterre puisse jamais gagner à l'avancement de la littérature ou à l'amélioration des sciences et des arts en Amérique.

KELLER (Antoine-Marie), provincial des capucins suisses, né à Lucerne en 1686, mort en 1756, fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son siècle. On a de lui plusieurs *Traités ascétiques*. — Aloyse Keller, son neveu, né en

1738, jésuite, puis curé de Lucerne, a composé divers *Traités de théologie* et d'excellens *Sermons* : ces derniers ne sont pas imprimés.

KILLEN (Guillaume), chancelier de l'état de Delaware, étoit Irlandais. Dès sa jeunesse il montra la maturité de l'âge fait. Lorsqu'il arriva en Amérique, il étoit déjà propriétaire d'un bien suffisant. Il avoit reçu une excellente éducation en Angleterre. Après s'être trouvé dans beaucoup de situations différentes, il vint s'établir dans la famille de Samuel Dickinson, père de Jean Dickinson, écuyer de Wilmington. Il s'appliqua chez ce savant particulièrement à l'étude du grec et du latin, sous la conduite de Jacob Orr, qui étoit chargé de l'instruction des enfans de M. Dickinson et d'autres jeunes gens. L'application et la modestie de Killen le firent chérir de toute la famille, et principalement du précepteur. Son attention infatigable fut récompensée par de rapides progrès dans ses études. Après avoir exercé plusieurs années les fonctions d'intendant du comté il se livra à l'étude du droit. Les cours du Delaware employèrent utilement ses talens dans les procès de leurs juridictions, et les plus célèbres jurisconsultes désirèrent de l'avoir pour collègue. Son exactitude dans les affaires, sa modération et sa modestie, lui procurèrent une fortune considérable dans ce pays. Enfin, avant la révolution, il fut nommé pendant beaucoup d'années par ses concitoyens pour les représenter dans l'assemblée du Delaware, et continuellement réélu jusqu'en 1793, où il fut chancelier. Il donna en 1801 la démission de sa place à la cour de la chancellerie, et en 1805 il mourut à 84 ans. Killen a montré l'intégrité la plus scrupuleuse dans toutes les fonctions publiques qu'il a remplies.

KIRKLAND (Samuel), missionnaire distingué parmi les Indiens, étoit fils du rev. Kirkland de Norwich, Connecticut. Après avoir reçu une bonne éducation à l'école de Wheelock, il acheva ses études au collége de New-Jersey, où il fut gradué en 1765. Il avoit appris la langue des Mohawks. En 1764 il alla chez les Indiens Seneka pour y étudier leur langage. Il en revint en 1766, prit les ordres cette même année à Lebanon, et fut envoyé en mission chez les Indiens. Pendant plus de 40 ans, il prodigua tous ses soins à la tribu d'Oneida au Nouvel Yorck, et mourut en 1808, à Paris, bourg près d'Oneida ; dans cette province, où il avoit fixé sa résidence. Il avoit alors 66 ans.

KNOX (Henri), major général dans l'armée des États-Unis, naquit en 1750. Avant les hostilités entre la Grande-Bretagne et l'Amérique, on avoit remarqué en lui un zèle peu commun pour la cause de la liberté, et quand il fut mis à la tête d'une compagnie indépendante à Boston, il montra dans cette place des talens pour la guerre, qui firent présager ce qu'on devoit attendre un jour de lui. Ce fut sur la demande unanime des officiers de l'artillerie, qu'on le chargea d'un commandement. En 1776, lorsque ce corps fut augmenté de trois régimens ; il fut mis sous les ordres de Knox comme brigadier général. En 1781, quand Cornwallis eut été prise, Knox fut nommé major général pour s'être distingué dans le service de l'artillerie, pendant

le siége de cette place. En 1785, avant que la constitution actuelle eût été adoptée, il succéda au général Lincoln, en qualité de secrétaire de la guerre, et en 1789, sous le gouvernement de Washington, il fut confirmé dans ce même emploi, qu'il garda jusqu'a la fin de 1794. Alors il abandonna toutes les fonctions publiques pour se livrer entièrement au soin de ses affaires domestiques. Il passa les dernières années de sa vie à Thomas-town, district du Maine, où il mourut en 1806; sa maladie, fut de peu de jours; elle étoit occasionnée par un os de poulet qu'il avoit avalé. Le général Knox doit être compté parmi les militaires distingués par leurs talens, leur valeur, leur persévérance et leur intégrité. Il fut honoré particulièrement de l'estime et de l'amitié de Washington.

I. KODAÏ (Abd-Allah), nommé aussi Aboubekr Al-Kodaï, auteur arabe d'Espagne, sous l'empire des califes, né à Valence, et mort dans la même ville l'an 658 de l'hégire, 1259 de l'ère chrétienne; a laissé plusieurs ouvrages biographiques estimés. I. *Histoire des poètes célèbres qui ont fleuri en Espagne*, avec un choix de leurs meilleures poésies. II. *Bibliothèque arabe et espagnole* en forme de supplément. Ces deux ouvrages dont Kasiry a donné de longs extraits dans sa bibliothèque, sont conservés mm. ss. à l'Escurial. III. *Histoire complète des prophètes, de Mahomet, des califes, rois, princes*, etc.; depuis la création du monde jusqu'en l'année 411 de l'hégire, 1020 de J.C., mss. dans la bibliothèque d'Oxford.

II. KODAÏ Abou Abd-Allah, géographe arabe, mort l'an 454 de l'hégire, 1062 de l'ère chrétienne, a laissé une *Description topographique de l'Egypte*. Un de ses disciples nommé Abou-Abd-Allah Mohammed ibn Berkât, a écrit un ouvrage du même genre, intitulé, *Description des divisions territoriales du Caire*.

KOENIG (Samuel), père du célèbre philosophe Samuel Koenig, dont nous avons parlé dans le tome IX du Dictionnaire, né à Berne en 1670, et mourut dans la même ville le 31 mai 1750. Il fut regardé universellement comme l'un des meilleurs théologiens de son siècle; on a de lui plusieurs *Traités* de théologie, en latin et en allemand, et diverses *Dissertations* sur les langues arabe et hébraïque; on a imprimé après sa mort son Dictionnaire des mots syriaques qui sont dans la Bible.

KOLIN (Jean), mort en 1609 à Zoug sa ville natale, sécrétaire général du canton de ce nom, est auteur d'une *Chronique* de sa patrie, jusqu'en 1523, écrite en allemand. Lui-même nous apprend qu'il a extrait le commencement de son histoire, d'une chronique faite par Conrad Gessler, fondateur de Meyenberg, trouvée au château de Rusegg, quand les suisses le prirent, et qu'il lui a emprunté divers traits curieux sur la guerre de Zoug contre la noblesse limitrophe. L'ouvrage de Gessler est entièrement perdu.

KORA, parent de Maldéon, souverain de l'Indostan, fut un de ceux qui démembrèrent son vaste empire à sa mort, pour en former de petits états indépendans. Il s'empara d'abord de Canodje, conquit ensuite Delhy et tout son territoire. Mais une nouvelle entreprise qu'il fit contre la ville de

Lahor, fut loin d'avoir le même succès. Il fut battu complètement à Paniput, par le Raja de Merta qui lui enleva Delhy, et mit des bornes à l'accroissement de sa puissance. Kora, trop affoibli par un tel échec, ou devenu plus sage par cette leçon, se retira à Canodje, où il se livra tout entier aux soins du gouvernement. Son règne fut long et paisible; monarque juste, il captiva l'amour de ses sujets, et emporta leurs justes regrets dans la tombe. Il étoit contemporain de Mahomet; sa postérité lui succéda dans la souveraineté de Canodje, jusqu'au commencement du cinquième siècle de l'hégire. Il avoit fondé la ville de Koré, près de laquelle on a bâti depuis celle de Jéhânabâd.

KORAÏB (Abou-Saïd Ben), Al-Asmâï, grammairien arabe, né l'an 122 de l'hégire, 739 de l'ère chrétienne, mourut dans un âge très-avancé avec une grande réputation de savoir et d'éloquence. Il avoit eu pour disciple le célèbre calife Aaron-Raschid. On doit à sa plume une *Histoire naturelle des animaux*, et une foule d'autres *ouvrages* tous fort estimés. Il étoit très versé dans l'intelligence de l'alcoran, et possédoit à fond la connoissance de l'arabe ancien. Il l'a prouvé en publiant les sept *Mo'allakât*, et autres petits *Poèmes* composés avant Mahomet, et auxquels il a joint de bonnes *Gloses*. Les siècles écoulés depuis la mort de Koraïb ont ajouté à sa réputation. C'est le meilleur argument en faveur de son mérite.

I. KOSCHERAU SCHAH, fils aîné de Béramshah; hérita l'an 547 de l'hégire, 1164 de J. C., du trône de l'Indostan, et s'empara l'année suivante de Jaznavy que Seyf-ed-Dyne avoit enlevé à son père. Il le défit en bataille rangée en 552, et le tua dans la mêlée; mais il fut vaincu à son tour en 543, par Sandjar, sultan allié de Sayf-ed-Dyne, et qui avoit continué la guerre après sa mort. Koscherau s'enfuit à Lahor, où il ne survécut que deux ans à son malheur. Il étoit âgé de 50 ans, dont il en avoit régné huit. Il mourut de chagrin. Voici la légende des monnaies frappées sous ce monarque : *Le grand roi Koscherau a fait frapper dans l'univers avec magnificence cette pièce au coin de la ville de Lahor.....*

II. KOSCHERAU MALIK, fils du précédent, et son successeur, poussa ses conquêtes jusqu'au Gange; mais il perdit Jaznary, où Sandjar, l'ennemi de sa famille fit couronner Moayyez-de-Dyne, auquel il fournit des forces considérables pour soutenir la guerre. Ce prince obtint plusieurs avantages signalés, et vint l'an 576 de l'hégire, assiéger Koscherau dans Lahor, mais sans pouvoir s'emparer de cette ville. Il y revint encore inutilement quatre ans après; enfin, ayant mis le siège pour la troisième fois devant cette place, en 582, il s'en rendit maître, malgré les prodiges de valeur de Koscherau qui tomba au pouvoir du vainqueur, et perdit l'empire après un règne de 27 ans, écoulés dans une agitation continuelle. Il fut le dernier prince de la race des Sébekteguy, qui avoit donné treize empereurs à l'Indostan dans l'espace de 215 ans.

KOTHROB (Mohammed), de Bassora, a écrit en arabe un *Traité* des mots dont la signification double exprime deux idées contraires. Cet ouvrage se trouve

manuscrit dans la bibliothèque publique de Leyde, et à la bibliothèque impériale de Paris. On a du même auteur un autre écrit beaucoup plus singulier et d'un grand mérite; celui *de la difficulté vaincue*: c'est un Poëme dans chaque vers duquel, il a fait entrer un mot qui offre trois sens en y changeant autant de fois une seule voyelle. Il faut remarquer que les voyelles ne s'écrivant point en arabe dans la majeure partie des livres, ces mots qui peuvent se lire à volonté de plusieurs manières selon les voyelles qu'on y adapte, sont la source d'une infinité de jeux de mots, et de pointes qui tiennent lieu d'esprit, de goût et quelquefois même de sens commun; mais qui ont toujours un charme inexprimable pour les nationaux. Kothrob mourut l'an de l'hégire 206, et 821 de l'ère chrétienne.

KOUDSY (Schams-Eddin), ou Chams-Eddin de Jérusalem, parce qu'il étoit natif de cette ville, florissoit au commencement du siècle de l'hégire, onzième de l'ère chrétienne. Il est auteur d'une *géographie* qui porte la date de l'an 414, 1023.

KUCHEMEISTER (Chrétien), né à Saint-Gall, est auteur d'une Chronique, écrite avec beaucoup de vérité, intitulée : *Gesta abbatum monasterii Sancti-Galli*, depuis 1238, jusqu'en 1329.

KUONZ (Joachim), théologien célèbre, de l'ordre des capucins, né à Rapperschweil en 1655, et mort en 1728, a laissé, *Reformatio difformise et de formis*, Strasbourg, 1672, deux volumes in-4°.

KYSSER KHAN, d'abord esclave, avoit été élevé, puis adopté par Mélik Soléyman, courtisan de Fyrouzchah, empereur de l'Indostan, qui l'éleva par degré à tous les honneurs. Il se maintint en grand crédit sous le règne de son fils, Mahmoudchah, et étoit en marche pour le Moultan, lorsqu'il apprit la mort de ce prince, l'an 816 de l'hégire; aussitôt il réunit le plus de troupes qu'il put et marcha sur Delhy. Les grands venoient d'y élire Doulet-Chah, il assiège la ville, s'en rend maître au bout de quatre mois, et fait son compétiteur prisonnier. C'étoit l'époque où Tamerlan étonnoit le monde par la rapidité de ses conquêtes. Kysser s'empresse de faire battre monnoie au nom du héros tartare, et de lui faire hommage de son royaume; c'étoit le moyen de le conserver, et en effet, il en demeura paisible possesseur jusqu'à sa mort, arrivée à Delhy, le 17 du mois de Dgoumâdy, premier de l'an 820 de l'hégire, après avoir régné 47 ans dans tout l'empire. Durant ce court période, le peuple indien fut heureux parce que les grands étoient dans l'impuissance de rien entreprendre. Kysser Khan, laissa le trône à Merbân Khân, son fils. *Voyez* Moucarckschah.

LADISLAS V, fils d'Albert, duc d'Autriche, mort en 1457, monta sur le trône après la mort de Ladislas IV, sous la tutelle de Jean Huniade. Ce prince fut animé d'un grand zèle contre les Hussites; on prétend qu'il fut empoisonné par eux.

II. LADISLAS VI, fils de Casimir, roi de Pologne, fut élu roi de Hongrie à la mort de Mathias Corvinus en 1490 : il avoit pour concurrent son frère Albert, Jean fils naturel de son prédécesseur, et Maximilien d'Autriche. Son règne ne fut rien moins que paisible. Ladislas eut continuellement des guerres à soutenir contre les Turcs et les autres puissances voisines de la Pologne.

LAFAURIE (Jean-Baptiste-Agathange), docteur en Sorbonne et professeur de théologie à l'université de Bordeaux sa patrie, mourut dans cette ville en 1762, âgé d'environ 60 ans. Étant provincial des grands-carmes, il fut chargé de faire des recherches archéographiques sur la Guyenne, pour les Annales de l'ordre. Il a laissé sur cette matière un *travail* plein d'érudition et de saine critique. Il est manuscrit, ainsi que ses Sermons et ses Leçons de théologie. Il a aussi coopéré à la rédaction de la *Bibliothèque carmélite* du père Cosme de Villers; et les nombreux articles qu'il a fournis ne sont pas les moins curieux de cette Biographie, dont Lafaurie avoit conçu le plan.

LAGERBRING (Suenon de), né le 24 février 1707 à Bosiœ-Kloster, en Scanie, où son père étoit curé, fit ses études à Lund, où il s'adonna particulièrement à la jurisprudence et à l'histoire, et y obtint en 1731 la place d'adjoint, ou professeur-vicaire dans la chaire de droit. Après avoir séjourné quelque temps à Stockolm, où il fit des recherches dans les archives, il fut nommé par le roi, en 1742, professeur en histoire dans l'université de cette ville, place qu'il remplit avec la plus grande distinction jusqu'à sa mort arrivée à Lund le 5 décembre 1787. Lors de son couronnement en 1751, Adolphe-Frédéric le fit recevoir docteur en droit, et son épouse la reine Louise-Ulrique, qui venoit de fonder une académie de belles-lettres, le nomma, en 1754, membre de cette nouvelle académie. Les états du royaume assemblés en diète en 1769, ayant témoigné le désir qu'il travaillât à une histoire générale et pragmatique de Suède, il mit aussitôt la main à l'œuvre, et publia une *Histoire de Suède* en 4 vol. in-4°, imprimés en 1769—1783; mais la mort l'empêcha de la compléter et de poursuivre cette histoire jusqu'à Gustave-Vasa I. Ainsi son ouvrage finit avec le règne de Chrétien, premier roi de la maison d'Oldenbourg, qui régnoit dans les trois royaumes du nord, et qui monta sur le trône de Suède en 1457. La composition de cet ouvrage lui coûta les plus grandes recherches; il

consulta avec la critique la plus scrupuleuse les sources tant domestiques qu'étrangères, visitant même, pour donner plus de perfection à son ouvrage, les archives de Copenhague ; il y joignit de grands tableaux sur le caractère de chaque siècle, sur les diverses formes de gouvernement, sur l'état des sciences et des mœurs aux différentes époques. La vérité exacte en l'histoire, autant que possible, étoit une loi qu'il se prescrivit, et qui guida toujours sa plume. Il publia en même temps un *Abrégé de l'histoire de Suède*, dont la première édition en un seul volume, fut traduite en français et imprimée à Paris, in-12 ; mais il l'augmenta et en fit six volumes, dont l'un contient une statistique de la Suède, et un autre les généalogies de toutes les maisons régnantes ; mais pour l'histoire, il la continua jusqu'à la révolution de 1772 opérée par Gustave III. Ses autres ouvrages sont, I. *Collection des mémoires pour l'histoire de Suède*, 3 vol. ; Lund, 1754, 1758, in-8°. II. *Vie du sénateur et feld-maréchal, comte d'Ascheberg* ; Lund, 1751, in-8°. III. Il publia en latin un ouvrage contenant des *Mémoires* relatifs à l'histoire de sa patrie particulière, sous le titre de *Monumenta Scanensia*, 2 vol. in-4°. IV. Une collection de *Dissertations* pour la plus grande partie historiques, défendues en chaire publique, au nombre de plus de 150. Lagerbring avoit aussi des connoissances très-étendues dans les autres sciences. Il fut annobli en 1769, et nommé alors Lagerbring, étant né Lager, son nouveau nom *bring* veut dire couronné de laurier. Il s'étoit marié en 1746, et a laissé un fils, Charles DE LAGERBRING, actuellement secrétaire d'état. Cet homme illustre fut inhumé dans la cathédrale de Lund, et l'université fit prononcer un discours funèbre pour honorer sa mémoire. On fit aussi imprimer une Élégie sur sa mort, dont on a retenu ce vers, qui caractérise l'homme et le savant :

Qualis erat doctor, talis et ille pater.

LAIDLIE (Archibaud), le premier des ministres de l'église hollandaise d'Amérique, qui ait fait l'office en anglais, étoit né en Écosse, et avoit été quatre ans ministre de l'église de Flessingue en Hollande, d'où il avoit été appelé au nouvel Yorck. Il arriva en Amérique en 1764, et mourut en 1778, à Red-Hook, où la guerre de la révolution l'avoit contraint de chercher une retraite. Son ministère fut très-utile ; il fut considéré comme un prédicateur éloquent.

LAMPARTER (Henri), né en 1590, supérieur des jésuites dans sa province en Bohème, mourut à Augsbourg le 14 octobre 1570. Il a laissé plusieurs *ouvrages* de controverse et diverses *traductions* de Traités de théologie et de piété.

LAMPILLAS (Xavier), ex-jésuite espagnol, né dans l'Andalousie en 1739, et mort à Gênes en 1798. Après l'expulsion de son ordre, il passa en Italie, se livra à la littérature, et fut indigné de la manière dont les abbés Bettinelli et Tiraboschi, jugeoient dans leur ouvrage le mérite littéraire de sa nation, en lui attribuant la décadence et la corruption du goût de l'ancienne Rome et de la moderne Italie, ainsi que de leur littérature. L'abbé Lampillas, travailla à prouver que l'Italie a été plu-

tôt la cause, non-seulement de la décadence de la littérature, des sciences et des arts de son pays, mais encore de celle des autres nations; décadence occasionnée par le mauvais gouvernement de Rome, qui donna lieu à l'irruption des barbares du nord qui plongèrent l'Europe dans la barbarie. Il attribue également cette décadence à la philosophie et à la théologie scolastique dont les Italiens ont été les créateurs. L'ouvrage de Lampillas est écrit en italien et fut publié à Gênes, sous ce titre: *Saggio storico-apologetico della leteratura spagnuola contro le preguidicate opinioni dealcuni moderni scrittori italiani*, Genova, 1778, 1779, 1780 et 1781, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage contribua à rétablir l'opinion des étrangers, sur les écrivains espagnols. Les deux abbés, Bettinelli et Tiraboschi, répondirent à l'abbé Lampillas, par deux Lettres qui furent consignées dans le volume XIX du journal de Modène, et postérieurement imprimées à Rome en 1781, en 1 vol. in-4°, avec la Réponse de l'abbé Lampillas, sous ce titre: *Lettere de'Sig. abbati Tiraboschi e Bettenelli, con le risposte del Sig. abatte Lampillas, intorno al Saggio storico-apologetico della letteratura spagnuola, del medesimo, da servire di continuazione del medesimo Saggio*, Roma, 1781. Charles III, récompensa Lampillas, d'une manière aussi honorable que lucrative, pour avoir vengé la nation espagnole.

LANG (Gaspard), né à Zoug en Suisse, mort en 1691, fut protonotaire apostolique et doyen du chapitre rural de Frauenfeld en Turgovie. Il a écrit en allemand, I. Une *Histoire ecclésiastique de la Suisse*, en 2 vol., Einsilden, 1692: le premier volume, très-intéressant, est simplement historique; le second est entièrement de controverse. II. Plusieurs *Traités de théologie*.

LANGDON (Samuel), ministre de Portsmouth au New-Hampshire, et président du collége d'Harvard, né à Boston, gradué en 1740 à l'université de Cambridge, ordonné en 1747, succéda d'abord à M. Fitch à Portsmouth, puis en 1774 à M. Locke, président du collége d'Harvard; mais, en 1781, il donna sa démission. Il se chargea de présider une assemblée de chrétiens, et fut installé en 1781 à Hampton Falls, New-Hampshire. Ses connoissances étendues, sa charité et son patriotisme lui assurèrent dans cette paisible retraite l'affection et le respect de ses paroissiens et de tous ceux qui le connurent. Il mourut en 1797, dans la 75e année de son âge. On a de lui un grand nombre de *Sermons*, dont un à l'ordination de Samuel Macclintock, 1756; un en action de graces de la conquête de Québec; *Examen impartial des lettres de Robert Sandeman sur Theron et Aspasio*, 1765; un *Sommaire de la foi et de la pratique du chrétien; Observations sur les révélations de Jésus-Christ à saint-Jean*, 1791; l'*Excellence de l'Evangile sur toute la sagesse humaine; Rectification de quelques grandes erreurs commises par le R. Jean Cosens Ogden; Remarques sur les sentimens du docteur Hopkins en matière de doctrine*, 1 vol. 1794.

LANZI (Louis), célèbre antiquaire, né le 13 juin 1732 à Monte-del-Celmo, près de Macerata, mort le 31 mars 1810 à Florence, étudia sous les jésuites. Il fit de

rapides progrès dans la théologie, la poésie, l'éloquence et la philosophie. Après avoir achevé ses études, il prit l'habit des jésuites et professa la rhétorique dans plusieurs villes d'Italie. Personne ne posséda à un plus haut degré le talent si difficile d'enseigner; et si tous ses élèves ne répondirent pas pleinement à ses soins, du moins aucun n'est sorti de son école avec un faux goût. Après que son ordre eut été supprimé, il fut nommé sous-directeur de la galerie de Florence, par Pierre Léopold, grand-duc de Toscane, et ne s'occupa plus que d'embellir ce musée, qui fut bientôt considérablement enrichi par ses soins. Son premier ouvrage fut le *Guide de la Galerie*, imprimé en 1782, dans laquelle on admire la richesse des matières et la grace du style; l'auteur laisse bien loin derrière lui tous ceux qui ont écrit sur la même matière. Son *Essai sur la langue étrusque*, Rome, 1789, 3 vol. in-8°, qu'il composa ensuite, consolida pour toujours sa réputation. On ne trouve nulle part autant d'érudition; les premiers savans de l'Europe lui rendirent tous un témoignage éclatant. Cependant Louis Coltelli, académicien de Cortone, essaya de le réfuter dans un petit ouvrage peu digne de son auteur. Lanzi sortit victorieux de cette lutte, et réduisit son adversaire au silence. Enfin, il mit au jour une *Histoire de la peinture en Italie*. La meilleure édition est celle de 1809, publiée par l'auteur à Bassano, 6 vol. in-8°. Le style de cet ouvrage, varié comme le pinceau des artistes, fait encore plus d'honneur à sa littérature que le précédent, et ne lui cède pas pour l'ordre et la sagacité. Aucun jugement n'est hasardé; tout est fondé sur des recherches exactes, dont lui-même a vérifié l'authenticité. Ses *Dissertations sur les vases appelés communément étrusques*, sont autant de chefs-d'œuvres. Tout ce qu'a produit la plume de Lanzi est devenu le guide le plus sûr des antiquaires. Nous ne terminerons pas cet article sans faire mention de sa *Traduction des Travaux et des Jours d'Hésiode*, avec des *Notes*, Florence, 1808, in-4° : poésie harmonieuse, fidélité au texte, commentaires ingénieux, rien ne manque à cet ouvrage. Lanzi en a publié beaucoup d'autres, tous estimés; mais l'énumération en seroit si longue, qu'il doit nous avoir suffi de citer ceux qui ont mis le sceau à sa réputation.

LARRAMENDI (le père Manuel de), jésuite, professeur de théologie à Salamanque, étoit natif de la province de Guipescoa. Il est le premier qui ait fixé les règles de la langue basque, dans une *Grammaire* imprimée en 1729, et qui ait exécuté c · que personne n'a entrepris même après lui. Il exalte beaucoup sa patrie et sa langue. La peine que dut lui coûter ce travail, excuse l'extravagance de ses éloges. Il la croit la langue la plus élégante, la plus harmonieuse, la mieux organisée : c'est Dieu qui l'a communiquée lors de la distribution des idiomes; c'est une des 72 langues-mères, etc. Cela est exagéré, mais sa grammaire est bonne et utile.

LASSALA (l'abbé Manuel), ex-jésuite espagnol, né à Valence en 1729 et mort à Bologne en Italie en 1798, s'est rendu célèbre par ses connoissances dans les langues anciennes, l'éloquence, la poésie et l'histoire qu'il enseigna dans l'université de Valence.

Il nous a laissé un *Essai sur l'histoire générale ancienne et moderne*, Valence, 1755, 3 vol. in-4° : c'est le meilleur abrégé que l'Espagne possède. A la suite de cet ouvrage, il a encore donné les vies des poètes espagnols : *Notice sur les poètes castillans*, Valence, 1757, in-4°. Lassala, nourri de la lecture des tragiques anciens dont il avoit déjà donné quelques *traductions* qui avoient été très-bien accueillies, et encouragé par ses amis qui ne se trompèrent point en lui faisant espérer le plus grand succès, publia, I. *Joseph présenté à ses frères*, tragédie en 5 actes, représentée à Valence et imprimée en 1762. II. *Don Sancho Abarca*, tragédie en 3 actes, représentée et imprimée à Valence en 1765. Après l'expulsion de son ordre, il se fixa à Bologne, où il publia en italien, I. *Iphigénie en Aulide*, tragédie en 5 actes, imitation d'Euripide et de Racine, Bologne, 1779. II. *Ormisinda*, tragédie en 5 actes, Bologne, 1783. III. *Lucia Miranda*, tragédie en 5 actes, Bologne, 1784 : le sujet de cette tragédie est tiré de l'histoire des Espagnols dans le Paraguay. Les journaux italiens ont fait le plus grand éloge de ces trois tragédies, qui sont écrites en vers. On a été justement étonné de voir un étranger écrire l'italien aussi bien que sa propre langue. On a aussi de lui quelques *Poèmes* écrits en latin ; ceux qui ont été imprimés sont, I. *Rhenus Emmanuelis Lassalæ*, Bologne, 1781, in-4° : ce poème fut composé à l'occasion des dégâts arrivés à Bologne par les inondations du Rhin. II. *De serificio civium Bononiensium libellus singularis*, Bologne, 1782 : ce poème fut composé à l'occasion d'une fête donnée par les négocians de la ville. Les auteurs du journal intitulé *Mémoire encyclopédique de Bologne*, firent le plus grand éloge de ces deux poèmes écrits en très-beaux vers latins. On a aussi de lui une très-bonne traduction de l'arabe en latin des Fables de Lockman, qu'il imprima à Bologne en 1781, in-4°, sous ce titre : *Fabulæ Lockmani sapientis, ex arabico sermone latinis versibus interpretatæ* : elles sont dédiées à son ami don Francisco Perez Bayer, savant espagnol du premier ordre.

LASALLE (Philippe de), né à Seyssel, vint très-jeune à Lyon, où il suivit l'école de Sarrabat. Envoyé à Paris pour s'y perfectionner dans l'étude du dessin, il acquit l'amitié de Boucher, qui le plaça dans le nombre de ses élèves de prédilection. Le jeune Lasalle, de retour à Lyon, appliqua son génie aux manufactures de soie et à l'art qui en nuance les couleurs ; il devint bientôt l'associé et le gendre du négociant chez lequel il s'étoit placé. « Là, dit un rapport fait au conseil de commerce de Lyon, il sut le premier répandre avec une noble profusion et un choix plein de goût, l'émail de nos fleurs sur nos étoffes ; les plantes sembloient y conserver le mouvement de la végétation, par l'élégance du jet et par la pureté des formes ; les oiseaux, les insectes animoient ses compositions ; de frais paysages signaloient sous sa main la puissance de l'art ; et l'on vit les tissus embellis par ses dessins, recherchés par les souverains de l'Europe pour l'ornement de leurs palais. » Un métier ingénieux qui facilite la main-d'œuvre et offre les moyens d'exécuter toutes les conceptions du dessinateur, et d'autres inventions utiles en mé-

canique, lui obtinrent en 1773 le prix des artistes; c'étoit alors le cordon de Saint-Michel. La révolution vint altérer le bonheur et la fortune de Lasalle; il se retira dans une maison de campagne près de Lyon, d'où il ne sortit, dans les derniers jours de sa vieillesse, que pour venir donner à cette ville qu'il avoit adoptée pour patrie, les matrices de ses machines, les modèles d'un métier propre à mieux fabriquer la soie, ceux d'un tour et d'un moulin pour l'ouvrer, d'un hamac ingénieux qu'il fit exécuter et qui offre le moyen de présenter tous les mouvemens et toutes les situations que le chirurgien peut désirer pour le pansement des estropiés.

LAUFFER (Jacques), né à Zofingen en 1688, mort à Berne le 23 février 1734, professa l'histoire et l'éloquence dans cette dernière ville. Il a laissé, I. *Atheus amens*, Amsterdam, 1714. II. Une *Histoire de la Suisse*, en allemand, Zurich, 1736, in-8° : dans bien des endroits, cette chronique n'est ni impartiale ni authentique.

LAUJON (Pierre), membre de l'académie française, président du caveau moderne et le doyen des chansonniers, né à Paris, et mort dans cette ville en 1811, âgé de 86 ans, fut l'ami des Piron, des Collé et des Pannard, et passa sa vie au milieu de la gaîté et de la bonne compagnie. Il a donné à l'opéra : *Daphnis et Chloé*, pastorale, 1751; *Sylvie*, opéra en 3 actes, 1766; *Ismène et Isménias*, tragédie en 3 actes, 1770; — au théâtre français : *l'Inconséquent ou les Soubrettes*, comédie en 5 actes, en prose, 1777; *le Couvent*, comédie en un acte, 1790; — au théâtre de la rue Favart avec Parvi : *la Fille, la Femme et la Veuve*, parodie du ballet des Fêtes de Thalie, 1745; *Armide*, parodie, 1762; il a eu part à *Zéphire et Fleurette*, parodie de Zélindor. Il a donné seul : 1° *l'Amoureux de quinze ans*, comédie en 3 actes, mêlée d'ariettes, 1771; 2° *le Fermier cru sourd, ou les Méfiances*, comédie en 3 actes, en prose, mêlée d'ariettes, 1772; 3° *Matroco*, drame burlesque en 4 actes, 1778; 4° *le Poète supposé ou les Préparatifs de fête*, comédie en 3 actes, en prose, mêlée d'ariettes, 1782; 5° *la nouvelle Ecole des mères*, comédie en un acte, en prose; 6° *l'Ecole de l'amitié*, comédie en un acte en prose, toutes deux jouées; — à l'opéra comique, avec Favart, la parodie de *Thésée; la Journée galante*, ballet héroïque, 1750. Le naturel et le tendre de la poésie, l'intelligence et les ressorts du genre lyrique, sont employés dans la plupart de ces pièces, avec une finesse qui en rend l'effet des plus intéressans. Tout le monde sait par cœur des morceaux de l'opéra de *Sylvie*, dont les vers sont si naturels et si harmonieux, qu'ils font pour ainsi dire supporter la musique, quoique excellente par elle-même; au lieu que, pour tant d'autres, c'est la musique qui fait supporter les vers. Un autre trait qui distingue encore les productions de Laujon, c'est que le sentiment y consiste moins dans une affectation de paroles doucereuses, que dans un fonds de chaleur et de sensibilité qui anime l'expression. Ces précieuses qualités se font sur-tout remarquer dans ses chansons, dont il a donné un recueil sous le titre des *A-propos de société*, 1776, 3 vol. in-12. Il avoit publié, quelque temps avant sa mort, un *Recueil*

de ses OEuvres choisies, avec son portrait, Paris, 1811, 4 volumes, in-8°.

LAVIGNON (D. Pulchrone), bénédictin de Saint-Vannes, a été abbé de Saint-Avold en Lorraine allemande. L'élévation de ce religieux à la dignité abbatiale, a été l'occasion de poursuites judiciaires intentées contre lui d'une manière scandaleuse, et poursuivies avec un acharnement rare. D. Calmet rapporte ce fait à peu près de la manière suivante : « L'abbaye de Saint-Avold étant devenue vacante par la mort de celui qui en jouissoit, D. Pulchrone fut canoniquement élu en 1624, pour y exercer les fonctions d'abbé. Son élection ayant été confirmée par l'évêque diocésain, le duc de Lorraine, Charles IV, fit expédier des lettres-patentes en sa faveur. D Lavignon jouissoit paisiblement de la nouvelle dignité, lorsque la cour de Rome, informée du décès de son prédécesseur, nomma à cette abbaye un prêtre turbulent et entêté, appelé Anglure de Bourlemont, qui se trouvoit alors près du pape. Le père du nouvel abbé, seigneur lorrain, se présenta à Saint-Avold pour prendre possession de l'abbaye au nom de son fils. D. Pulchrone s'y opposa. Ces premières altercations, qui se prolongèrent, furent suivies d'un acte par lequel Lavignon fut cité à Rome par son adversaire. Après diverses procédures par procureurs, le religieux abbé prit le parti d'aller se défendre lui-même au tribunal papal; mais s'étant mis en route sans avoir obtenu la permission de ses supérieurs, il fut arrêté à Phalsbourg et envoyé à l'abbaye de Senones, où il resta en retraite jusqu'à la réunion du premier chapitre général de son ordre. Cependant Bourlemont attaqua la validité de l'élection de D. Pulchrone, et l'accusa d'en avoir falsifié l'acte. Lavignon fit imprimer à Lyon en 1630, un Mémoire pour sa défense, dans lequel, outre son apologie, il réfuta les griefs qui lui étoient imputés. Néanmoins ce bon religieux, après avoir été traîné par son violent adversaire, devant les tribunaux de Vic, de Paris, de Vienne, de Metz et autres, fut enfin cité personnellement à Rome, et n'y ayant pas comparu faute de *pareatis* suffisant, il fut condamné par coutumace à servir pendant sept ans, sur les galères du pape, et à payer cinq cents écus d'or à la chambre apostolique; il fut en outre frappé d'excommunication. Cette sentence, qu'on n'osa jamais intimer, ne servit qu'à exciter l'indignation publique contre celui qui l'avoit provoquée, et en effet toutes les cours souveraines et subalternes de la province ; ainsi que le clergé se réunirent aux états-généraux assemblés pour proclamer l'innocence de Pulchrone, et lui rendre la justice qu'il méritoit. Il fut réintégré et maintenu dans son abbaye de St.-Avold, où il mourut en 1660.

LAVIZARRI (Pierre-Ange), chanoine de Mazzo, né dans la Valteline, vers la fin du 17e siècle, est auteur d'une *chronique* en italien, intitulée : *Memorie istoriche della Valtelina*; Coire, 1716, in-4°. Cet ouvrage très-intéressant, et bien écrit, est quelquefois un peu partial.

I. LAURENS (Henri), président du congrès, né dans la Caroline méridionale, prit part, dès le commencement, à l'opposition contre les prétentions ar-

bitraires de la Grande-Bretagne, et à la révolution qui s'opéra en Amérique. Quand le congrès provincial de la Caroline eut lieu, en 1775, il en fut nommé président, et en cette qualité, dressa une formule d'association, qui fut signée par tous les amis de la liberté, et où respiroit l'esprit d'insurrection le plus animé. En 1776, après l'établissement de la constitution temporaire, il fut élu vice-président. Ayant été nommé membre du congrès général en 1777, après que Hancock eut donné sa démission, il fut président de cette assemblée. En 1780, on le députa en Hollande, pour négocier un traité avec les Pays-Bas-Unis : mais, dans la traversée, il fut pris par un vaisseau anglais sur les rochers de Newfoundland. Laurens avoit jeté ses papiers à la mer, d'où un matelot anglais les retira. Ayant été emmené en Angleterre, il fut détenu à la tour, comme prisonnier d'état, et accusé de haute trahison. Il y resta plus d'une année, traité avec la plus grande rigueur ; toute communication lui fut interdite. Cette capture ne donna pas peu d'embarras au ministre. On n'osoit le condamner comme rebelle, de crainte de représailles, et en le relâchant, on craignoit en lui, l'homme le plus capable d'exécuter la commission dont il étoit chargé. Ce qu'on avoit découvert par ses papiers, faisoit redouter une guerre entre la Hollande et la Grande-Bretagne, et M. Adams avoit été envoyé à sa place pour suivre la négociation avec les Provinces-Unies. Pendant que Laurens étoit en prison, on l'engagea à faire venir de France son fils qui y étoit pour une mission, dont il avoit été chargé par le congrès ; il répondit qu'il connoissoit assez son fils pour ne pas douter qu'il n'exposât sa vie pour son père ; mais qu'il n'y avoit aucune considération qui pût faire oublier au colonel Laurens le devoir et l'honneur. Enfin, en 1781, sa santé étant considérablement altérée dans la prison, il sentit qu'elle ne pouvoit pas supporter une plus longue détention, et adressa une pétition à la chambre des communes. A la fin de l'année il fut mis en liberté, et retourna en Amérique, où il mourut en 1792, dans la Caroline méridionale, âgé de 70 ans. Il exigea que son fils brûlât son corps trois jours après sa mort, et ce fut la condition expresse et unique à laquelle il lui laissa un héritage de 60 mille livres sterling.

II. LAURENS (Jean), brave officier dans la guerre d'Amérique, fils du précédent, fut envoyé en Angleterre pour son éducation, et revint en 1777 en Amérique, où il servit dans les armées, et se distingua bientôt dans toutes les actions qui eurent lieu sous les ordres du général Washington. Il étoit lieutenant-colonel en 1781, et cette même année, il fut chargé d'une commission spéciale en France. Il s'agissoit de solliciter un prêt d'argent nécessaire pour se procurer des fournitures militaires. Il arriva en mars, et revint au mois d'août, après s'être acquitté si heureusement de sa commission, que le congrès lui vota des remercimens de ses services. En trois jours il termina ses affaires à Philadelphie, et rejoignit aussitôt l'armée. En 1782, mortellement blessé, dans une rencontre avec un parti anglais, près de la rivière de Combahée, dans la Caroline méridionale, il périt

dans la vingt-sixième année de son âge. Son père venoit de sortir des prisons d'Angleterre. La gloire d'un fils si généralement estimé, le consoloit de ses malheurs, quand il perdit en lui toutes ses espérances. Le colonel Laurens unissoit les talens d'un grand officier aux connoissances d'un érudit. Il fut l'idole de son pays; Washington l'avoit choisi pour le seconder, comme dépositaire de toute sa confiance; il s'en reposoit entièrement sur lui, et reconnoissoit hautement qu'il n'avoit jamais remarqué en Laurens d'autre défaut qu'un excès de courage qui approchoit de la témérité. Il déploya de rares talens dans la législature et dans le cabinet, comme sur le champ de bataille. Son zèle pour les droits de l'humanité fut sans bornes; et dans un pays où l'esclavage étoit reconnu, il soutint toujours que la liberté personnelle étoit un droit que tout homme apportoit en naissant, quelque fussent son pays, sa couleur, ou ses facultés intellectuelles.

LAWSON (Jean), procureur-général de la Caroline du nord, a publié au commencement du 18e siècle, sur cette colonie, un ouvrage très-estimé, intitulé: *Voyage à la Caroline, contenant la description et l'histoire naturelle de ce pays, et le journal d'un voyage de mille milles chez plusieurs nations indiennes*, etc.; Londres, in-4°, 1709. Il a paru une seconde édition de cet ouvrage en 1714.

LAY (Benjamin), quaker distingué par sa bienfaisance, étoit Anglais, et destiné à la marine. Vers 1710, il s'établit à la Barbade; et comme partout il attestoit comme témoin oculaire la mauvaise conduite des propriétaires d'esclaves, il devint si odieux aux habitans, qu'il lui fallut quitter l'île. Il vint fixer sa résidence à Abington, en Pensylvanie, à dix milles de Philadelphie. A son arrivée, il trouva beaucoup de quakers qui avoient des esclaves, et s'éleva contre cet usage, avec un zèle trop indiscret. Pour exprimer son indignation de cette coutume, il se présenta un jour dans une assemblée, avec une vessie remplie de sang, et, au milieu de tout le monde, plongeant dans la vessie une épée qu'il avoit sous ses habits, il s'écria: « c'est ainsi que Dieu répandra le sang de ceux qui tiennent dans l'esclavage des hommes comme eux. » Un autre jour, étant à Philadelphie, chez quelqu'un qui le pria à déjeûner, il lui demanda d'abord s'il avoit des esclaves dans sa maison; le maître lui ayant répondu affirmativement; « eh bien! reprit-il, je ne veux pas partager avec toi les fruits de cette iniquité. » Il prit ensuite la fille unique de cet homme, âgée de trois ans, et feignit de vouloir l'emporter; les cris de l'enfant ayant alarmé son père: « vous voyez, lui dit-il, un peu de la douleur que vous causez par votre inhumaine pratique de retenir des esclaves. » En 1737, il écrivit un *traité* sur cette matière, auquel il avoit mis pour titre: *Tous les maîtres d'esclaves*, c'est-à-dire *tous ceux qui retiennent l'innocent dans les fers, sont des apostats*. Quand il présenta le manuscrit au docteur Franklin, par qui il fut imprimé, celui-ci représenta à l'auteur qu'il n'y avoit aucun ordre dans son ouvrage; « Cela ne fait rien, reprit Lay, imprimez toujours; et commencez par où vous voudrez. » Ce digne quaker mourut en 1760, à sa maison d'A-

bington, dans la 80e année de son âge. Il étoit d'une sobriété rare, ne vivoit que de légumes, ne buvoit que de l'eau, et étoit ennemi de toute sorte d'excès. Quand on introduisit le thé dans la Pensylvanie, sa femme lui en apporta une petite provision, avec un assortiment de tasses et de théières. Dans son zèle, il les lui arracha des mains, les emporta dans la ville, où du balcon d'une maison, il dispersa le thé, en présence d'une multitude de spectateurs, et brisa les instrumens de luxe, prononçant en même temps un discours véhément contre la folie de substituer une plante malfaisante à la nourriture saine du pays. Il visitoit souvent les écoles, où il portoit une corbeille remplie de livres de piété, qu'il distribuoit en prix aux écoliers. L'oisiveté lui étoit tellement odieuse, que lorsque le mauvais temps l'empêchoit de sortir de chez lui, et qu'il étoit fatigué de la lecture, il s'occupoit à filer. Tous ses habits étoient faits par lui-même. Quoiqu'il fût très-sensible au sort des pauvres, il n'avoit aucune pitié des mendians, qui, disoit-il, s'ils étoient en état de sortir, étoient aussi en état de gagner quatre sous par jour, qui devoient suffire, dans ce pays, pour mettre un homme à l'abri du besoin et de la dépendance. Il aimoit tant à se livrer à la lecture ou à la méditation, qu'on l'a représenté dans une gravure, lisant dans une cave, au jour du soupirail. Il essaya, une fois, d'imiter J. C. en voulant jeûner 40 jours; mais, comme il est aisé de le croire, il fut obligé de renoncer à cette entreprise. Tel fut Benjamin Lay. Ses foiblesses et ses singularités disparoissent devant l'éclat de ses vertus bienfaisantes. Ses courageux et constans efforts contre la pratique de l'esclavage lui font le plus grand honneur. L'âpreté et la sévérité de son caractère, convenoient assez au temps où il a vécu. L'ouvrage qu'il a commencé a été achevé par Antoine Benezet.

LEAMING (Jérémie), ministre épiscopal, né en 1719 à Middleton, Connecticut, gradué en 1745 au collége d'Yale, prêcha huit ans à New-Port, Rhode-Island, vingt à Norwalk, au Connecticut, et huit ou neuf à Stratfort. Il mourut en 1804, à New-Haven, après s'être distingué dans la controverse des épiscopaux, qui agita la Nouvelle-Angleterre pendant beaucoup d'années. On a de lui : *Une défense du gouvernement épiscopal de l'Église, contenant des remarques sur l'ordination presbytérienne*, 1766; *une seconde défense du gouvernement épiscopal de l'Eglise, en réponse à Noe Velles*, 1770; *Evidence de la vérité du christianisme*, 1785; *Dissertations sur différens sujets qui méritent toute l'attention des chrétiens*, 1789.

LEBRUN (Pierre), mérite une place distinguée parmi les magistrats et les littérateurs qui ont honoré leur pays; né à Montpellier le 18 avril 1761, il y fut pourvu en 1786, d'une charge de conseiller à la cour des aides et chambre des comptes. La révolution l'en dépouilla, et le força même à chercher une retraite loin de ses foyers. Ce ne fut qu'en 1803, qu'il rentra dans la carrière judiciaire; nommé successivement commissaire près le tribunal de Fontainebleau, substitut près celui de 1er instance, du département de la Seine et conseiller en la cour d'appel de Paris, il

exerça cette dernière magistrature depuis 1807 jusqu'au 17 novembre 1810, époque de sa mort. Doué d'un jugement solide et d'une imagination brillante, il sut allier à l'étude et à l'application des lois, la culture des belles-lettres. Pendant les orages de la révolution, il *traduisit* en vers les œuvres d'Horace, avec M. Daru son beau frère, membre de l'Institut, ministre et secrétaire d'état. Cette traduction a été publiée en 1804-1805, 2 vol. in-8°. Dans les années 10 et 11, il redigea un *recueil* périodique de causes célèbres. En 1810, il publia en 2 vol. in-12, une *traduction* de Salluste, précédée d'une histoire sommaire de ce qui se passa dans la république romaine, depuis l'abdication de Sylla jusqu'à la conjuration de Catilina. Cette traduction est, sous le rapport de l'exactitude, de la précision et de l'énergie du style, une des meilleures que l'on connoisse. (Article additionnel à C. M. P. le Brun. T. III.)

LECLERC (Louis Claude), officier d'infanterie, mort sur la fin du 18e siècle, fut un de ces militaires réformés qui cultivent les muses par désœuvrement, mais dont les loisirs n'amusent pas toujours le public. En 1763, il entreprit à Bordeaux dans le genre du Mercure, un journal qui périt d'inanition au bout d'un an. Trois Bordelais essayèrent en 1767 de ressusciter l'*Iris de Guyenne* : mais leurs efforts ne furent pas plus heureux que ceux de Leclerc, parce qu'ils ne furent pas dirigés par le goût. Cependant cet écrivain n'étoit pas sans mérite. On a de lui, *l'Envieux*, comédie en prose, Bordeaux, 1763, in-8°. *Le retour de Mars*, divertissement en l'honneur du maréchal de Richelieu, Bordeaux, 1763, in-12. *L'Iris de Guyenne*, journal composé de 24 numéros, Bordeaux, 1763, 2 vol. in-12.

LEDESMA (Clémens de), Mexicain, entra dans l'ordre de saint François, professa la philophie et la théologie, fut envoyé dans la province de Méchoacan, comme visiteur et composa plusieurs ouvrages, entre autres; *Vita spiritualis communis seraphici tertii ordinis sancti Francisci.* 1689, Mexici, in-4°. *Compendium excellentiarum tertii seraphici ordinis cui accessêre constitutiones péculiares.* 1705, Mexici. *Notitiarum excitator moralium*, 1695, Mexici, 2 vol. in-4°. *Excitatoris compendium notitiarum ad sancta sacramenta spectantium*; 1695, Mexici, in-8°. *Compendium excitatoris alterum.* 1695, in-8°. *Excitator reipublicæ studiosæ* etc., 1700, Mexici. *Theses de Jesu nazareno, de angelopolitani templi dedicatione, de cujusdem monialis professione.*

LEDYARD (Jean), célèbre voyageur, né à Groton au Connetticut, perdit son père étant encore enfant, et fût confié aux soins d'un parent qui l'envoya à une école de grammaire. Ayant perdu son protecteur, et maître alors de suivre ses inclinations, il passa quelque temps au collége de Dartmouth, au nouveau Hampshire, dans l'intention de se livrer à l'étude de la théologie. Il y avoit dans ce séminaire un certain nombre d'élèves indiens, qui lui donnèrent des notions des mœurs indiennes. Mais les connoissances qu'il prit du caractère de ces sauvages ne pouvoient être d'aucune utilité pour lui dans le reste de sa vie ; le défaut total de fortune l'obligea de quitter le séminaire avant d'avoir ter-

miné ses études. Sans avoir un shilling dans sa poche pour aller jusqu'à Hartford, il se construisit un canot de 50 pieds de long sur trois de large; quelques personnes lui donnèrent généreusement des provisions de venaison salée, et il s'embarqua sur le Connecticut; il descendit cette rivière si rapide dans plusieurs endroits et dont il ne connoissoit nullement le cours. Après un voyage de cent quarante milles, il arriva à Hartford. Bientôt il gagna New-Yorck, s'engagea comme simple matelot, et arriva à Londres en 1771. Le capitaine Cook ayant entrepris son troisième voyage, Ledyard, entraîné par un desir irrésistible de visiter les régions imparfaitement connues ou tout à fait ignorées, accepta dans cette expédition le poste de caporal de marine. Bientôt il y gagna la faveur de l'illustre navigateur, et fut un des témoins de sa fin tragique en 1778. En 1781, il surprit par une visite tout-à-fait inatendue ses amis d'Amérique, qui n'avoient point entendu parler de lui pendant dix ans, et repartit pour l'Angleterre en 1782; il formoit dès-lors le projet de traverser le continent d'Amérique, depuis les côtes nord-ouest, jusqu'à la côte orientale, que Cook avoit en partie visitées, qu'il connoissoit parfaitement; un voyage de commerce, qu'il devoit faire au détroit de Nootka, ayant manqué, il traversa le canal vis-à-vis Ostende, avec dix guinées dans sa bourse, et se détermina à aller jusqu'au Kamtschatka. Quand il arriva au golfe de Bothnie, il tenta de traverser les glaces pour abréger son chemin, mais reconnoissant que la mer n'étoit pas glacée au delà des côtes, il retourna à Stockolm, puis voyagea vers le nord dans le cercle polaire arctique, et passant tout le golfe, descendit la côte orientale de Pétersbourg. Son air extraordinaire le fit remarquer. Sans bas ni souliers et n'ayant point d'argent pour en acheter, il n'en fut pas moins invité à dîner par l'ambassadeur de Portugal, qui lui donna vingt guinées, à toucher chez sir Joseph Banks; par le crédit de ce seigneur, il obtint aussi la permission d'accompagner un détachement, qu'on envoyoit avec des munitions à Yakutz, pour le service de M. Bilings, anglais au service de l'impératrice qu'elle avoit chargé d'un voyage pour les découvertes au nord D'Yakutz qui est située en Sibérie à six mille milles Est de Pétersbourg. Ledyard s'avança jusqu'à Oczakow ou Ochostk sur la mer du Kamstchatka. Mais, comme les glaces ne permettoient absolument aucune navigation, il retourna à Yakutz, dans l'intention d'y attendre la fin de l'hiver. Là, sur un soupçon, dépourvu de tout fondement, il fut arrêté au nom de l'impératrice par deux soldats russes, qui le conduisirent au milieu de l'hiver au nord de la Tartarie, jusqu'aux frontières du territoire russe, en l'assurant bien que s'il s'avisoit d'y remettre le pied, il seroit pendu; mais que s'il vouloit retourner en Angleterre, ils lui souhaitoient un bon voyage. Pauvre, abandonné, sans amis, couvert de haillons, épuisé par la fatigue, la maladie et la misère, il s'avança jusqu'à Konisberg, où le crédit de sir Joseph Banks lui fit toucher cinq guinées, qui lui procurèrent les moyens de revenir en Angleterre. Il alla aussitôt voir sir Joseph, qui lui proposa une entreprise non moins périlleuse que la dernière. Une société venoit de se former pour

la découverte des parties intérieures de l'Afrique, dont presque toutes étoient inconnues dans ce temps. Sparrman Paterson et Le-Vaillant avoient voyagé dans la Caffrerie; Norden et Bruce avoient beaucoup ajouté aux connoissances qu'on avoit en Europe sur l'Egypte, la Nubie et l'Abyssinie, mais la géographie de toutes les autres régions de cette partie du globe, à l'exception des côtes, étoient dans une obscurité profonde. Ledyard s'engagea avec enthousiasme dans une entreprise dont il avoit déjà formé le projet pour lui-même ; et ayant reçu de sir Joseph une lettre qui le recommandoit à un des membres du comité, nommé par la société pour diriger l'entreprise, il se présenta chez lui sans délai. Le compte que cette personne rendit de leur première entrevue, fera connoître le caractère de notre hardi voyageur. Voici ce qu'on y lit : « Avant même que la lettre qu'il me présenta m'eut appris son nom et de l'objet de sa visite, je fus frappé de la vigueur du personnage, de sa large poitrine, de son air ouvert et du mouvement rapide de ses yeux. Je lui déployai une carte de l'Afrique ; et traçant une ligne du Caire à Sennaar, et de-là vers l'ouest, dans la latitude et la direction supposée du Niger, je lui dis que c'étoit la route par laquelle j'entendois que l'Afrique fut parcourue, s'il étoit possible. Il me répondit qu'il s'estimoit très-heureux qu'une telle expédition lui fut confiée. Je lui demandai quand il croyoit pouvoir partir. Demain matin, fut sa réponse.» La société conçut les plus heureuses espérances d'un zèle aussi ardent et d'une telle intrépidité. Ledyard s'embarqua à Londres le 30 juin 1788. En trente-six jours, dont il en passa sept à Paris et deux à Marseille, il arriva à Alexandrie. Là, ayant pris l'habit du pays, il s'avança jusqu'au Caire, où il arriva le 29 d'août. Il avoit, pour un tel voyage, des qualités particulières : doué d'un génie original et pénétrant, il observoit avec intérêt et découvroit avec précision tout ce qu'il étoit à portée de voir ; et en comparant les objets avec ce qu'il avoit vu de même nature dans les autres parties du globe, il donnoit à sa narration tout le piquant des contrastes et des ressemblances. Ses remarques sur la Basse-Egypte, seroient placées par les géographes parmi les matériaux les plus précieux, si cette contrée étoit moins connue. Elles augmentèrent de beaucoup l'opinion que ses commettans avoient déjà de ses talens. Son séjour au Caire ne fut pas sans profit pour la compagnie. En visitant les marchés d'esclaves, en conservant avec les jelabs ou marchands voyageurs des caravanes, il lui procura, sans aucuns frais, des notions sur l'Afrique, sur ses habitans et son commerce, la position de ses places, la nature du pays et la manière d'y voyager. Les *Mémoires* sur ces objets qu'il fit passer en Angleterre, sont tous intéressans et instructifs; ils satisfirent complettement la compagnie, et montrèrent, dans leur auteur, l'esprit de recherche, une attention infatigable et le zèle ardent avec lequel il poursuivoit l'objet de sa mission. Ledyard avoit annoncé à ses commettans qu'il avoit reçu, d'un aga, des lettres de recommandation; que le jour de son départ étoit fixé, et que sa prochaine dépêche seroit datée de Sennaar; enfin le comité attendoit avec impatience le résultat de son voyage.

Mais ce voyage ne fut pas achevé; le chagrin que Ledyard ressentit de voir apporter de jour en jour des délais au départ de sa caravane, lui causa une maladie inflammatoire, augmentée encore par les mauvais traitemens des médecins du Caire, ce qui termina les jours du voyageur le 17 janvier 1789. La compagnie apprit, avec un véritable chagrin, la mort d'un homme dont les sentimens d'honneur, la magnanimité, le mépris de tout danger et le zèle sans bornes s'étoient manifestés si glorieusement à son service; il sembloit né pour exécuter la périlleuse entreprise de traverser les plus redoutables contrées de l'Afrique. Leydard, méprisant toutes les distinctions accidentelles de la société, paroissoit ne reconnoître son supérieur dans aucun homme; mais ses manières, quoique dépourvues de la politesse du monde, n'avoient rien de repoussant. Son génie étoit sans culture, mais vaste et original. Les fatigues qu'il supporta pour satisfaire sa curiosité, sont presque incroyables. Le jugement qu'il porte du caractère des femmes est très-honorable au sexe. » J'ai toujours remarqué, dit-il, quand j'ai parcouru les plaines stériles de l'inhospitable Danemarck, de la simple Suède, de la froide Laponie, de la rustique et grossière Finlande, de la Russie sans principes; quand j'ai traversé les régions sauvages des Tartares; quand j'ai eu faim, soif, froid; partout ce sont les femmes seules qui m'ont été secourables; et ce qui ajoute chez elles à la vertu (car c'est bien ainsi qu'il faut appeler la bienfaisance), leurs dons ont été faits avec franchise et grace. « J'ai toujours remarqué, ajoute-t-il, que dans tous les pays les femmes sont civiles, obligeantes, douces et humaines; qu'elles ont partout une tendance naturelle à la gaîté, à la circonspection, à la modestie; que jamais elles ne balancent comme les hommes pour faire une action généreuse; sans hauteur, sans arrogance, sans mépris, elles sont faites pour la politesse et la société; plus facilement égarées en général que les hommes, elles sont aussi plus vertueuses, et font plus de bonnes actions : jamais je ne me suis présenté honnêtement et amicalement à une femme, soit civilisée, soit sauvage, sans en avoir reçu une réception honnête ou amicale. Il n'en étoit pas de même des hommes. Outre ses *Mémoires* envoyés à la compagnie d'Afrique, Ledyard a publié un voyage de Cook, 1781. Beaucoup de ses manuscrits se trouvoient encore, il y a peu d'années, dans les mains de son frère, le docteur Isaac Ledyard, officier de santé de la ville de New-Yorck.

I. LÉE (Samuel), premier ministre de Bristol Rhode-Island, né en 1625 à Londres, élève d'Oxford, fut reçu maître-ès-arts en 1648. En 1651, il étoit procureur de l'université. Dans la suite, Cromwell lui donna une cure à Londres, près Bishopsgate; mais il en fut chassé par le parlement, qui mit un anabaptiste à sa place; alors on le nomma prédicateur de la grande église de sainte-Hélène à Londres. Après la restauration, s'il n'a pas été interdit pour non-conformité, ce fut parce qu'il n'avoit pas alors de place à perdre; il vécut quelque temps au comté d'Oxford, et y prêcha plusieurs sermons de circonstances. En 1678, retiré à Newington, près Londres, il y remplit, pendant quelques an-

nées, les fonctions de ministre d'une église d'indépendans; et en 1686, il passa à la Nouvelle-Angleterre, prêcha à Bristol; et quand il se forma une nouvelle église en 1687, il en fut le ministre. Après la révolution, pressé du désir de retourner dans sa patrie, il partit en 1691. Avant de mettre à la voile, il dit à sa femme qu'il avoit vu un astre qui, selon toutes les règles de l'astrologie, lui présageoit la captivité. En effet, un corsaire français le prit et le conduisit à Saint-Malo en France, où il mourut cette année, âgé de 64 ans. On l'enterra hors la ville comme hérétique. Lée étoit un homme véritablement savant; il avoit de vastes connoissances en médecine et en chimie, et d'excellentes notions de tous les arts libéraux et de toutes les sciences. Il s'étoit appliqué à l'astrologie: mais ensuite désaprouvant cette superstition, il brûla une centaine de volumes qu'il avoit rassemblés sur cette matière. A ses talens, il joignit les vertus d'un cœur humain et charitable. Les malheureux reçurent de lui beaucoup de bienfaits. Il a publié; I. Le *Chronicon Cestrense*, extrait chronologique de tous les statuts civiques et chronologiques du comté et de la ville de Chester, depuis sa fondation en 1656. II. *Orbis miraculum*, ou *le Temple de Salomon*, in-folio, 1659. Cet ouvrage fut imprimé aux frais de l'université. III. *De excidio antechristi*, in-folio, 1659. IV. *Le Triomphe de la miséricorde dans le char de la gloire;* plusieurs autres *Sermons*, *Discours* et *Traités mystiques*. V. *Dissertation sur l'ancien état des Juifs*, *et les différens états successifs où ils ont été*, *leur conversion et leur rétablissement dans leur pays*, 1679; elle est imprimée avec le retour d'Israël de Flectcher. VI. *Réponse à différentes questions relatives à l'Amérique*, *à ses productions naturelles et aux maladies de ses contrées*, etc., 1690. Il a aussi écrit un grand nombre de *Préfaces* en latin, pour les livres imprimés par Henri Hall, à Oxford.

II. LÉE (Charles), major général dans l'armée des Etats-Unis, fils de Jean Lée colonel au service de l'Angleterre, étoit né au pays de Galles. Il prit très-jeune le parti des armes; mais quoiqu'animé d'un esprit militaire, il n'en fut pas moins ardent pour l'étude des sciences, acquit d'abord une profonde connoissances des langues grecque et latine, et dans ses voyages qu'il suivit avec ardeur, il se rendit familières les langues italienne, espagnole, allemande, et française. En 1756, il vint en Amérique, et se trouva au combat de Ticonderoga, où Abercrombie fut défait. En 1762, il avoit un brevet de colonel, et servoit en Portugal sous Burgoyne. Peu après étant en Pologne, quoiqu'il fût absent lors de l'acte du timbre, il ne laissa pas de défendre par ses lettres la cause de l'Amérique. Dans les années 1771, 1772 et 1773, il parcourut toute l'Europe. Ses opinions politiques lui ayant fait perdre la faveur du ministre, et toute espérance d'avancement, il retourna en Amérique en 1773, visita toute les colonies, animoit par-tout les peuples et les excitoit à la résistance. En 1774, son ami le général Gates, l'engagea à acheter une terre de deux ou trois milles acres au comté de Berkley en Virginie. Il y résida jusqu'à l'année suivante où il donna sa démission de la place qui l'atta-

choit au service de l'Angleterre, et accepta du congrès celle de major général. En 1775, il accompagnoit Washington au camp de Cambridge. Au commencement de l'année suivante, chargé à la Nouvelle-Yorck de défendre cette ville contre les anglais, il fit preuve de beaucoup de sagesse et de courage. Envoyé dans les colonies méridionales pour y commander toutes les forces qu'on y pourroit lever, il eut les plus heureux succès. En 1776, il rendit de grands services dans l'affaire de l'île Sullivan, qui fut pourtant malheureuse pour l'Amérique. Cette même année, comme il traversoit le Nouveau Jersey pour opérer sa jonction avec Washington dans la Pensylvanie, il quitta son camp dans le comté de Morris, et s'étant avancé à une certaine distance pour reconnoître le pays, il fut fait prisonnier par un colonel anglais, et transporté à New-Yorck. Mais en 1778, échangé contre le général Prescot, qui avoit été pris à New-Port, il se trouva à la bataille de Montmouth, où il fut chargé de faire une attaque sur l'arrière garde de l'ennemi : Washington s'avançant pour le soutenir, s'aperçut qu'il se retiroit sans avoir fait le moindre effort pour se maintenir; comme il n'avoit aucune connoissance des raisons qui l'engageoient à agir ainsi, il lui fit quelques reproches sans ménagemens. Lée qui avoit ordre de harceler l'ennemi, se conduisoit avec sa valeur ordinaire; et forcé d'abandonner son poste, se retiroit en bon ordre. Mais sa fierté ne put supporter l'injure qu'il prétendoit avoir reçue sur le champ de bataille : et par une lettre à Washington, il lui en demanda satisfaction. Il fut arrêté, accusé de désobéissance aux ordres supérieurs, et de manque de respect au commandant en chef. Une cour martiale présidée par le lord Stirling le déclara coupable, et il fut suspendu de ses fonctions pour une année. Il se défendit avec son habileté ordinaire; et sa retraite sembla justifiée par les forces de l'ennemi, qui étoient beaucoup plus considérables qu'on ne les avoit soupçonnées. Mais ses lettres au commandant en chef, ne pouvoient pas aisément être justifiées, et sa suspension fut généralement approuvée de l'armée, dont les chefs le soupçonnoient d'aspirer au commandement suprême. Le congrès ayant confirmé en 1780, la sentence de la cour martiale, Lée se retira à sa terre au comté de Berkley en Virginie, où il vécut en simple particulier. Mais comme il n'avoit là pour compagnie qu'une bibliothèque choisie, il s'ennuya d'une vie si solitaire, vendit sa ferme, et chercha quelque endroit où il pût converser avec des hommes. Etant passé à Philadelphie, il se logea dans une auberge; mais n'y vécut que peu de jours, au bout desquels une fièvre termina sa vie. Les derniers mots qu'il prononça furent ceux-ci; *Restez près de moi, mes braves grenadiers*. Il fut un très-brave officier, et contribua beaucoup à discipliner l'armée d'Amérique. Son caractère étoit austère : l'histoire de sa vie n'est guère que celle de ses disputes, de ses querelles, de ses duels dans toutes les parties du monde. Il étoit vindicatif, avare, immoral. Ses principes, tels qu'on pouvoit les attendre de son caractère, étoient ceux d'un libertin déterminé. Il demanda dans son testament, à n'être enterré ni dans une église, ni dans un cimetière, ni à moins d'un mille d'aucune maison de presbytérien ou d'anabaptiste, alléguant qu'après

avoir fréquenté mauvaise compagnie toute sa vie, il ne vouloit pas continuer après sa mort. Il a publié en 1760, un pamphlet sur *l'importance de garder le Canada*, que le docteur Franklin cite avec éloge. On a publié après la mort de Lée, ses mémoires avec des *Essais et des lettres* de lui, 1 vol. in-12, 1792.

III. LÉE (Richard Henri), né en Virginie, consacra ses talens au service de son pays. Sa vie publique fut marquée par quelques circonstances particulières. Il eut l'avantage d'organiser la première résistance à l'oppression des anglais en 1765. Il proposa en 1773 à la chambre de la bourgeoisie en Virginie, la formation d'un comité de correspondance, dont l'objet étoit d'allumer dans tout le continent le fanal de la liberté. Il fut membre du premier congrès; en 1776, il établit et soutint la déclaration de l'indépendance. Après que les articles de la confédération eurent été adoptés, il se retira du congrès parce qu'un représentant n'étoit pas continué plus de trois ans, et ne pouvoit, sous aucun prétexte, l'être plus de six. Mais il fut réélu en 1784, et continué jusqu'en 1787. En 1789, quand le gouvernement fut organisé, lui et M. Greyson furent les premiers que la Virginie nomma sénateurs. Il resta dans cette place jusqu'en 1792, où il donna sa démission. Lée mourut en 1794 à sa terre de Chantilly, au comté de West-Moreland, en Virginie, dans la 63e année de son âge. Il soutint pendant toute sa vie la réputation d'un philosophe, d'un patriote, et d'un sage. On lui a généralement attribué la pétition au roi qui fut adoptée par le congrès en 1774, et qui étoit rédigée dans un style très-énergique. La gazette de Virginie du 1er juin 1799, et la Chronique indépendante de février même année, ont publié sa lettre contre Deane. On trouve dans le muséum américain une autre lettre de lui au gouverneur Randolph, sur la constitution. On le croit aussi l'auteur des *Observations tendantes a l'examen du système de gouvernement, proposé par la dernière convention, dans les lettres d'un fermier fédéraliste, au fermier républicain*, 1787.

IV. LÉE (Arthur), ministre des États-Unis, à la cour de Versailles, frère du précédent, né en Virginie, étudia à l'université d'Édimbourg, où il s'appliqua ensuite à la médecine, et pratiqua cet art quatre ou cinq ans à Williamsbourg. Il apprit ensuite la jurisprudence à Londres. Pendant sa résidence en Angleterre, il épia toutes les mesures du gouvernement, et rendit les plus importans services à son pays, en donnant connoissance des intentions des ministres. Aussitôt que le gouverneur Bernard eut reçu ses instructions, Lée trouva le moyen d'en communiquer le contenu à la ville de Boston. On croit qu'il y retourna avant 1769; car ce fut cette année qu'il publia les *lettres* du moniteur, pour la défense des droits des colonies. En 1776, il étoit à Londres en qualité d'agent de la Virginie, et présenta au roi la seconde pétition du congrès. Lorsque Jefferson refusa de venir en France en qualité de ministre, Lée fut nommé à sa place, et vint à Paris en 1776; on le rappela avec Adams, qui avoit pris la place de Deane; et Franklin resta seul ministre. On a répandu sur le rappel de Lée, des soupçons injurieux, que la conduite de Deane avoit fait naître; mais c'étoit dès

l'année précédente que celui-ci avoit été rappelé de Paris, par les ordres du congrès, et il étoit revenu en Amérique dans le même vaisseau que le ministre de France Gérard. A son arrivée, comme le soupçon planoit sur lui, il crut nécessaire de le rejetter sur Lée, son collégue; et dans une diatribe violente, il le peignit des traits les plus odieux, l'accusant de s'opposer à l'alliance avec la France, et de découvrir aux Anglais les secrets du congrès. En même temps, il inculpa la conduite de son frère Guillaume Lée, écuyer, agent du congrès, près les cours de Vienne et de Berlin. Lée étoit très-intimement lié avec Franklin; mais il le croyoit trop influencé par la cour de France. Fermement attaché aux intérêts de son pays, également probe et zélé, il étoit assez porté à revoquer en doute l'exactitude des transactions commerciales, dans lesquelles le philosophe s'étoit engagé. Ces dissentions entre les ministres en produisirent de semblables dans le congrès, et Gérard, au mépris de sa dignité d'ambassadeur, se montra zélé partisan de Deane. Lée avoit beaucoup d'amis au congrès : mais Franklin en avoit encore davantage. Quand le premier retourna en Amérique en 1780, son intégrité étoit si évidente qu'il eut peu de peine à dissiper les fausses préventions. En 1774, il fut l'un des commissaires chargés de faire un traité avec six nations indiennes. Il alla au fort Schuyler, et s'acquitta de sa commission d'une manière honorable. En février 1790, il fut reçu par ordre spécial conseiller de la cour suprême des États-Unis, et mourut en 1772 à Urbanna au comté de Middlessex en Virginie, après une courte maladie. Lée fut un patriote zélé, d'un génie vaste, d'une parfaite probité : simple dans ses manières, mais violent dans ses passions. Il étoit membre de la société philosophique d'Amérique. Outre les Lettres du moniteur qu'il publia en 1769, et dont nous avons déja fait mention; il a encore donné : *les extraits d'une lettre au président du congrès, en réponse à un libelle de Silas Deane*, 1780 : et en outre des *observations sur de certaines transactions commerciales en France, soumises au congrès*, 1780.

LEESE (Anne), fondatrice d'une secte, née en Angleterre de parens obscurs, se procura des moyens d'existence peu honorables. En 1770, elle montra des prétentions extraordinaires en prenant le nom de *Dame élue*; mais cependant elle fut plus généralement appellée la *Mère*. Elle réunit à Manchester une trentaine de sectateurs, et y établit ses exercices religieux, comme elle avoit fait en Amérique. Mais ses cérémonies étoient si bruyantes, et son culte tellement contraire à la paix des familles, que sa secte fut déclarée nuisible, et ses assemblées supprimées par l'autorité civile. La Dame élue passa à New-Yorck, en 1774, avec cinq de ses sectateurs. Six autres s'y joignirent en 1776, et ils achetèrent une terre dans la Nisqueunie, environ 10 milles au nord-ouest d'Albany; ils y vécurent ignorés pendant trois ou quatre ans. Mais, au commencement de 1780, époque où il y eut une nouvelle commotion religieuse à Lébanon et dans quelques villes voisines, au milieu des extravagances du fanatisme, il parvint aux enthousiastes quelques nouvelles de la Dame élue. Aussitôt la route fut couverte de

gens trompés, qui cherchoient de plus grandes illusions. La *Mère* les reçut avec un certain sourire; et leur dit que leur arrivée lui avoit été révélée. En même temps, elle leur déclara qu'elle étoit la femme revêtue du soleil, mentionnée au douzième chapitre de la révélation, s'attribua la puissance d'administrer le saint-Esprit, dont elle étoit chérie, affirma que c'étoit elle qui jugeoit tous les jours les morts de toutes les nations qui lui étoient envoyés exprès; et que nul ne pouvoit espérer de pardon que ceux qui lui avoient confessé leurs péchés. Ces prétentions firent impression sur quelques personnes dont la raison étoit déjà égarée par les charmes magiques, les grimaces, les postures singulières, les mouvemens fantasques, les mots inintelligibles, et les soupirs de ces nouveaux sectateurs. Dans ce nombre il faut compter Valentin Rathbun, ministre baptiste, qui cependant, trois mois après, publia une brochure contre cette imposture, et dit : « Qu'il y avoit dans cette illusion une certaine puissance exercée sur le corps à laquelle il céda lui-même, qui affectoit les nerfs, comme le fluide électrique, et qui causoit ensuite un tremblement et la privation totale des forces. Quand la *Mère* eut ainsi établi en quelque façon son autorité sur ses nouveaux disciples, elle les mit en garde contre le crime de suivre les vaines coutumes du monde; et après les avoir dépouillés de leurs pendans d'oreilles, colliers, boucles et de tout ce qui alimente la vanité, et leur avoir fait couper les cheveux, elle les admit dans son église. Ainsi métamorphosés, ils rougissoient de revoir leurs anciennes connoissances. L'imposteur assuroit qu'elle étoit affranchie de la puissance de la mort; et que quand elle quitteroit ce monde, elle devoit monter au ciel en un clin d'œil. Cependant elle mourut en 1784. Sa secte a éprouvé bien des révolutions; elle se distingue actuellement par des mœurs pures et des talens; mais elle persiste à rejetter les préceptes que Jésus-Christ a expressément recommandés, et substitue à l'Écriture des révélations et des illusions.

LEONHARD (Jean), ministre grison, a publié, I. *Brevis descriptio democratica*, etc., Londres, 1704, in-4°. II. *Description de l'état universel de l'Eglise chez les Grisons*, en langue romane, Londres, 1704, in-4°. III. *Mémoire* sur le moyen d'introduire la piété parmi les gens de guerre, La Haye, 1711, et un grand nombre de *Sermons* et de *Traités* de controverse.

LERBER (Sigismond-Louis), professeur de droit, et membre du grand conseil de la république de Berne, sa patrie, vivoit au milieu du 18e siècle. On a de lui, I. *Essai de Poésies*, Cologne, 1746, in-8°. II. *Prælectio de fontibus juris patrii*, Berne, 1748, in-4°. III. *Liber de legis naturalis summâ*, Zurich, 1752, in-4°. IV. *Code des loix de la ville de Berne*, 1762, in-folio.

LÉRIS (Antoine de), né à Montlouis en Roussillon, le 28 février 1723, a publié, I. *La Géographie rendue aisée*, 1753, in-8°. II. *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des théâtres*, 1754, nouvelle édition, 1765, in-8°. III. Il a eu part, comme éditeur, au *Sentiment d'un harmoniphile*, 1756, et aux *Après-soupers de la campagne*, 1759 et 1764, in-12. Antoine de Léris

mourut au commencement du dix-neuvième siècle.

LEU (Jean-Jacques), né à Zurich le 26 janvier 1689, étoit fils de Jean-Jacques Leu, ancien bailli de Gruningen et de Locarno, mort en 1713. Il fut successivement bailli du comté de Kibourg en 1735, trésorier de la ville de Zurich en 1749, et enfin bourgmestre de cette république en 1749. On a de lui, entre autres ouvrages, I. *Observations sur la république des Suisses par Simler*, traduit du latin en allemand, Zurich, 1722 et 1735, in-4°. II. *Le droit civil de la Suisse*; 4 vol. in-4°, à Zurich, 1727 et 1746 en allemand. III. *Dictionnaire historique de la Suisse*, Zurich, 1747 et 1765, en allemand, 20 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage qui embrasse l'Histoire et toutes ses parties, la topographie, la généalogie, l'histoire littéraire et ecclésiastique, n'est pas exempt de fautes, presqu'inséparables d'une pareille entreprise. L'ouvrage n'en est pas moins utile, et quelques parties sont travaillées avec soin et discernement. L'impartialité en fait un des principaux caractères. Ce magistrat respectable, après des services éminens rendus à sa république, particulièrement pour la pacification des différends du Toggenbourg, est mort dans sa ville natale, le 10 novembre 1768. (Article additionel à celui du tom. X).

LÉVESQUE (Pierre-Charles); professeur de morale et d'histoire au collége de France, de la ci-devant académie des inscriptions et belles-lettres, nommé membre de l'institut de la classe d'histoire et de littérature ancienne le 6 décembre 1795, chevalier de la légion-d'honneur, né à Paris le 28 mars 1736, et mort dans la même ville le 12 Mars 1812, fut un de ces savans dont la vie entière consacrée aux recherches historiques et à la littérature, n'est point susceptible de ces renseignemens biographiques, qui peuvent mettre à même d'apprécier l'esprit et le caractère d'un auteur. Lévesque n'est guères connu que par ses nombreux ouvrages dont voici la nomenclature. I. *Les rêves d'Aristobule, philosophe grec, suivis d'un abrégé de la vie de Formose, philosophe français*; Paris, 1761, 1 vol. in-12. Les mêmes Carlsruhe, 1762, ils ont été traduits en italien par la comtesse Guillemine d'Anhalt, et publiés par Frédéric Auguste, prince de Brunswick, Berlin, 1768. II. *Choix de poésies de Pétrarque*, traduit de l'italien, Paris, 1774, 1 vol. in-8°; nouvelle édition corrigée et augmentée, Paris, 1787, 2 vol. in-12. Cette traduction, malgré sa fidélité, ne rend point l'esprit et les graces de l'original. III. *L'homme moral*, ou *l'homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société*; Amsterdam, 1775, 1 vol. petit in-8°, réimprimé à Lyon, sous le titre d'Amsterdam, 1775, grand in-8°, et à Bouillon, sous le titre d'Amsterdam, 1775, in-12. Le même ouvrage sous le titre de *l'homme moral*, ou *les principes des devoirs, suivis d'un aperçu sur la civilisation*, 4e édition corrigée et augmentée, 1 vol. in-12, Paris, 1784. Malgré les nombreuses éditions de cet ouvrage, peu de personnes en ont entendu parler; il semble qu'il y ait une fatalité attachée à certains ouvrages qui, malgré leur prétendue publicité, ne sont guères connus que de l'auteur et du libraire. IV. *L'homme pensant*,

ou *Essai sur l'histoire de l'esprit humain;* Amsterdam, 1779, 1 vol. in-12. V. *Histoire de Russie*; Paris, 1785, 5 vol. in-12, réimprimé à Yverdun, même année, 6 vol. in-12. Les annales de la Russie, et les diverses histoires qu'on en a publiées, presque toutes imparfaites, n'offroient guères qu'un amas de faits sans liaisons, de conjectures sans fondement; Lévesque, en portant le flambeau de la critique dans cette espèce de cahos, est parvenu à éclaircir ce qui étoit douteux, à simplifier les faits, à rejetter ceux hasardés, à n'admettre enfin que ce qui étoit attesté par les chroniques les plus fidèles; dans ce travail, l'auteur n'a pas toujours su éviter une monotonie de détails fastidieux, et une inégalité de style qui ralentissent l'intérêt, causent l'ennui, et font tache, pour ainsi dire, dans l'ouvrage. VI. *Histoire des différens peuples soumis à la domination des Russes*, ou *suite de l'histoire de Russie*, 2 vol. in-12. La même *histoire de Russie*, nouvelle édition, corrigée, augmentée et conduite jusqu'à la fin du règne de Catherine II, 8 vol. grand in-8°; Hambourg, 1800, et Paris, an 8. (L'histoire des peuples soumis à la Russie est comprise dans cette édition). VII. *Éloge historique de l'abbé de Mably*, qui a partagé le prix extraordinaire proposé par l'académie des inscriptions et belles-lettres, in-8°; Paris, 1787. VIII. *La France sous les cinq premiers Valois*, ou *histoire de France depuis la mort de Philippe de Valois, jusqu'à celle de Charles VII, précédée d'une introduction dans laquelle on suit les révolutions et les progrès de la monarchie, depuis le règne de Pépin, jusqu'à la mort de Philippe-le-Bel;* Paris, 1788, 4 vol. in-12. Cette histoire seroit meilleure, si l'auteur n'eût mis trop de précipitation dans son travail. IX. *Dictionnaire des arts, de peinture, sculpture et gravure*, par Watelet, de l'académie française, et Lévesque, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, 5 vol. grand in-8°, Paris, 1792. Le même dictionnaire dans l'Encyclopédie méthodique, 1788 et 1791, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage qui jouit d'une certaine estime, doit son mérite principalement à Watelet, qui avoit des connoissances étendues dans les arts. X. *Histoire de Thucydide*, traduite du grec, 4 vol. in-4°, et in-8° (Paris, an 4 (1795). Il lutta avec succès contre le plus profond des écrivains qu'ait eu la Grèce, et mérita que dans la suite, de plus récens interprètes du même auteur aient cru ne pouvoir mieux faire que d'accompagner leur doctes éditions de la traduction presque textuelle de Lévesque. XI. plusieurs *mémoires*, dans le recueil des mémoires de l'institut impérial. On a encore de Lévesque dans la collection des moralistes anciens, publiée par Didot l'aîné et Debure. 1° *Pensées morales de Confucius*, 1 vol. 1782. 2° *Pensées morales de divers auteurs Chinois*, 1 vol. 1782. 3° *Caractères de Théophraste*, 1 vol. 1782. 4° *Pensées morales de Cicéron*, 1 vol. 1782. 5° *Sentences de Théognis*, *Phocylide*, etc., 1 vol. 1783. 6° *Les entretiens mémorables de Socrate*, traduits du grec de Xénophon, 2 vol. 1783. 7° *Apophthegmes des Lacedémoniens*, extraits de Plutarque, 1 vol. an 2. (1794). 8° *Pensées morales de Plutarque*, 2 vol. an 3. (1795). 9° *Vies et apophthegmes des philosophes grecs*, 1 vol., an 5. (1795).

Environ un an avant sa mort, Lévesque publia *l'étude de l'histoire de la Grèce*, 4 vol. in-8°, ouvrage qui s'adresse moins au savant, qu'à celui qui vise à le devenir. Lévesque avoit parcouru des carrières diverses, et la littérature ne reçut point son premier hommage; l'exercice du dessin et de la gravure occupa ses plus jeunes années; il dut à cette direction première de ses facultés, ce goût juste et éclairé pour le beau, et ce sentiment délicat des finesses théoriques de l'art.

LICARRAGUE (Jean de), né dans le Béarn, un des ministres de l'église réformée de cette province, éprouva des persécutions pour sa religion, ainsi qu'une dure captivité dont il fut généreusement délivré par Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Comme il parloit également bien le français et le basque, il traduisit dans la dernière de ces langues, le nouveau Testament, à la sollicitation de cette même princesse qui l'en récompensa; cette traduction basque est très-rare;Licarrague devint ensuite ministre de l'église de la Bastide de Clarence. On ignore l'époque de sa mort; tout ce que l'on sait, c'est qu'il vivoit encore en 1582.

LIÈVRE (Jean le), chanoine de Vienne, abbé de St.-Ferréol, a publié une *Histoire* de l'antiquité et saincteté de la cité de Vienne, en la Gaule celtique, in-8°, Vienne, 1623.

LINING (Jean), célèbre médecin et philosophe de la Caroline méridionale, né en Écosse, reçut une excellente éducation, vint en Amérique vers l'an 1725, et entretint une correspondance avec Franklin sur l'électricité. Il fut le premier qui introduisit l'appareil électrique à Charles-town, et fit une suite d'expériences soignées, qui occupèrent presque toute l'année 1740. En 1753, il publia une *Histoire de la fievre jaune*. C'est le premier ouvrage sur cette maladie dont on soit redevable au continent de l'Amérique.

I. LINN (Guillaume), ministre de New-Yorck, né en 1752, gradué en 1772 au collége de New-Jersey, étoit d'abord attaché à l'église presbytérienne en Pensylvanie. Pendant la guerre de la révolution il fut chapelain dans les armées, et quelques années après la paix, attaché à l'église réformée hollandaise; mais la foiblesse de sa santé le contraignit de se démettre de sa place: ses amis crurent que c'étoit un prétexte; mais il mourut en 1808 à Albany. Son éloquence étoit naturelle et persuasive, quoique souvent il manquât de force dans son débit. Il a publié les sermons suivans, I. *Discours militaire prononcé à Carlisle*, 1776. II. *La mort et la vie spirituelle d'un croyant*. III. *Le caractère et la misère du méchant*, deux sermons prêchés en Amérique. Un autre *Sermon* prononcé à l'anniversaire de l'indépendance de l'Amérique, 1791. *Sermons historiques et caractéristiques*, 1791. *Éloge funèbre de Washington*, 1800.

II. LINN (Jean Blair), poète et ministre de Philadelphie, fils du précédent, né en 1777 à Shippensbourg en Pensylvanie, montra dès sa jeunesse un grand attachement à l'étude; il n'avoit que 9 ans quand son père passa à New-Yorck; il y trouva l'avantage d'étudier sous d'excellens maîtres. A 13 ans il entra au collége Colombie où il dirigea

ses goûts vers la poésie et la critique; les meilleurs écrivains du siècle, et particulièrement les poëtes, étoient les objets de son admiration. A 18 ans, ayant achevé ses cours au collége, il s'appliqua à l'étude des lois; mais ce fut sans succès; les brillantes imaginations de Shakespeare et du Tasse avoient pour lui bien plus de charmes que les subtilités abstraites de Blackstone et de Coke. Bientôt il mit au théâtre une composition dramatique, intitulée *le Château de Bourville*. Le succès l'encouragea; mais il n'en renonça pas moins à ce genre de travail, et se détermina à se consacrer pour toute sa vie au service des autels. S'étant retiré à Shenectady, il étudia la théologie sous le docteur Romeyn, professeur dans l'église hollandaise réformée, et ne tarda pas à obtenir des licences; il prêcha avec succès. Appelé par l'église presbytérienne d'Elizabethtown et par celle de Philadelphie, il balança d'abord, et se détermina pour cette dernière. Il fut nommé en 1799 collégue du docteur Ewing. Les deux années suivantes furent consacrées à ses devoirs religieux; mais il trouva encore le temps d'écrire deux poèmes, l'un *sur la mort de Washington*, l'autre *sur la puissance du génie*. Ces ouvrages de longue haleine furent imprimés en Angleterre avec luxe. La santé de Linn étoit extrêmement altérée. Dès sa jeunesse il avoit été sujet à de graves indispositions qui influèrent beaucoup sur son esprit; cependant il soutint encore une controverse contre Priestley qui avoit publié un Traité, dans lequel il établissoit une comparaison entre Jésus Christ et Socrate. Linn fit une réponse. Une seconde réplique fut le dernier effort de Priestley en faveur de la doctrine des sociniens. Le discours de Linn étoit fort et impétueux. Ses amis essayèrent d'en justifier l'âcreté et l'amertume par l'importance de la matière; mais Linn ne put se justifier à ses propres yeux, et ne parla jamais de son emportement contre un homme vénérable par son âge et ses talens, sans manifester son regret par des larmes. Il écrivit même une lettre d'excuse à Priestley qui mourut sans l'avoir reçue. Dans ce même temps Linn rassembloit les matériaux d'un poème qui l'auroit immortalisé : un fragment en a été publié après sa mort, sous le titre de *Valérien*. Linn mourut à Philadelphie en 1804. Il avoit publié peu après sa sortie du collége, deux volumes de *Mélanges* auxquels il n'a pas mis son nom; un poème *sur la mort de Washington* dans la manière d'Ossian, publié en 1800. Deux *Traités* dans sa controverse avec Priestley, 1802. Après sa mort on a tiré de ses manuscrits et publié Valérien, dont nous avons parlé plus haut, fragment d'un poème narratif, où il avoit intention de décrire les premières persécutions contre les chrétiens, et l'influence du christianisme sur les mœurs des nations, in-4°; 1805. A la tête de cet ouvrage on trouve un *Essai* sur la vie du docteur Linn, par Brown, écrit avec une perfection de style assez rare.

LIVINGSTON (Guillaume), gouverneur de New-Jersey, né en 1723, descendoit d'une famille de New-Yorck, qui avoit émigré d'Angleterre, et s'étoit distinguée par ses talens et l'attachement de ses nombreux membres à la liberté. Après avoir achevé ses études littéraires, il s'appliqua

à celle des lois. Ayant reçu de la nature un esprit pénétrant et solide, une imagination brillante, une mémoire facile, il profita de ces avantages par un travail infatigable : aussi fut-il bientôt distingué dans la littérature et dans l'état qu'il avoit choisi. Il embrassa de bonne heure la cause de la liberté civile. Quand la Grande-Bretagne déclara ses prétentions arbitraires, il employa sa plume à défendre les droits de son pays. Livingston remplit plusieurs emplois importans au nouvel Yorck, et passa ensuite au nouveau Jersey, où on le nomma l'un des principaux membres du congrès. En 1776, quand les habitans du nouveau Jersey eurent envoyé leur gouverneur William Franklin au Connecticut, et qu'ils eurent établi une nouvelle constitution, Livingston fut le premier élu chef de la magistrature, et mérita par une intégrité incorruptible et ses vertus, d'être réélu jusqu'à sa mort. Pendant la guerre, ses efforts soutinrent l'indépendance de son pays. La vérité et la sévérité de ses écrits politiques aigrirent les Anglais, qui le regardèrent comme l'objet de leur haine particulière. En effet, ses ouvrages eurent une influence marquée dans la révolution, en excitant un zèle et une indignation qui firent de la milice du nouveau Jersey la troupe la plus redoutable aux ennemis de l'Amérique. En 1787, Livingston fut envoyé à la célèbre convention qui donna la constitution aux États-Unis ; et après avoir rempli pendant 14 ans avec distinction l'emploi de gouverneur, il mourut en 1790 à sa terre d'Elizabethtwon. Livingston s'étoit distingué dès sa jeunesse par la simplicité de ses habits et de ses manières. Toujours ennemi d'une vaine ostentation, il ne se montra jamais avec éclat. Il étoit doux, aimable, spirituel dans la conversation ; sa vie offre le modèle de l'intégrité incorruptible, de l'honneur inviolable et de la charité la plus ardente. On peut le compter au rang des plus savans classiques ; toutes ses productions sont d'un esprit vigoureux et d'un goût exquis. La parfaite connoissance qu'il avoit des meilleurs ouvrages de l'antiquité, donna à son style une élégance rare ; il n'eut pas d'égal dans la satire. On a de lui un poème intitulé *la Solitude philosophique*; *Eloge funèbre du révérend président Burr*, 1758, qu'on regarde comme un modèle d'éloquence ; *Lettre à l'évêque Landaff*, à l'occasion de quelques passages de son sermon du 20 février 1767; quantité de *pièces fugitives* qui ont été publiées dans plusieurs ouvrages périodiques ; *Revue des opérations militaires au nord de l'Amérique, de 1753 à 1758*. Son fils, William Livingston, écuyer, a publié, il y a quelques années, un prospectus des Mémoires de la vie de Guillaume Livingston, avec ses Œuvres mêlées, en prose et en vers ; mais cette édition n'a pas encore paru.

LOCKWOOD (Samuel), ministre d'Andover, Connecticut, né à Norwalk, gradué en 1745 au collége d'Yale, prit les ordres en 1749 et mourut en 1791. Il contribua en 1787 pour cent liv. sterling aux dépenses du cabinet de physique de son collége. On a de lui un *Sermon sur la mort du colonel Williams*, 1755.

I. LOGAN, chef éloquent des Indiens, étoit le second fils de Shikellemus, célèbre chef de la nation Cayuga, dont la résidence étoit à Shamokin. Logan aimoit les

blancs, dont il admiroit l'industrie, et désiroit beaucoup en avoir pour voisins. Heckewelder, ministre moravien, vit Logan en 1772, et, dans une conversation qu'il eut avec lui, reconnut qu'il avoit des talens bien supérieurs à ceux des autres Indiens. En 1774, Logan résidoit sur les rives de l'Ohio, sa famille fut massacrée par un parti de blancs, sous le commandement du capitaine Michel Cresap. Cette action étoit une représaille; car les Indiens avoient tué plusieurs blancs qui cherchoient à former de nouveaux établissemens. Aussitôt une guerre de vengeance s'alluma et coûta la vie à un grand nombre d'hommes; les femmes, les enfans mêmes ne furent pas épargnés par les Indiens. Dans l'automne de la même année, il se donna une bataille décisive, à la source du grand Kanhasvay. Les Indiens furent défaits et demandèrent la paix. Toutefois Logan dédaigna de paroître parmi les supplians; mais l'absence d'un chef si distingué, ne fit pas soupçonner la sincérité du traité. Logan envoya au lord Dunmore gouverneur de la Virginie, un messager qui prononça de sa part le discours suivant · « Je demande à tout homme blanc, si jamais il est entré dans la cabane de Logan ayant faim, sans avoir reçu des vivres? Si jamais il y est entré nu ou ayant froid, sans avoir reçu des vêtemens? Dans le cours de la guerre sanglante qui vient d'avoir lieu, Logan s'est renfermé chez lui, il n'a cessé de parler pour la paix; telle est mon inclination pour les blancs, que tous mes compatriotes, quand il passoient devant moi, disoient: voilà l'ami des blancs. j'aurois de tout temps cherché à vivre avec vous, si je n'eusse été cruellement traité par un de vous. Le colonel Cresap, au printemps dernier, de sang-froid et sans avoir été provoqué, a égorgé toute la famille de Logan; il n'a épargné ni mes femmes ni mes enfans. Il ne coule plus une goutte de mon sang dans les veines d'aucune créature vivante: tous appeloient ma vengeance, et je n'ai combattu que pour cela; j'ai tué beaucoup de monde, ma vengeance est assouvie. Je me réjouis pour ma patrie de voir luire le jour de la paix. Mais ne croyez pas qu'il entre le moindre sentiment de peur dans le vœu que je forme; Logan n'a jamais connu la peur, jamais il ne tournera les talons pour sauver sa vie. Qui reste-t-il pour pleurer Logan? personne. » Après la paix, Logan tomba dans une sombre mélancolie et dans un espèce de délire; il déclara que la vie étoit un supplice pour lui. Il se fit une habitude de l'ivresse. En 1781, il fut assassiné près de Miami. M. Heckewelder a vu son tombeau dans ce lieu même.

II. LOGAN (Jacques), savant distingué, descendant d'une ancienne famille d'Écosse, et né en 1674, à Lurgan en Irlande, avoit reçu de la nature de grandes dispositions, qui furent cultivées par une éducation brillante, et s'acquit un nom dans toutes les parties de la littérature. Il passa, en 1699, en Pensylvanie, où il y fut employé dans les affaires publiques. En 1701, on le nomma secrétaire de la province et du conseil. Il occupa depuis les places de chef de justice et de président du conseil. Il y parut d'abord plus attaché aux intérêts du gouverneur qu'à ceux de l'assemblée, et dans les premières années, ne se montra pas populaire; mais il finit par s'acquitter de ses de-

voirs, à la satisfaction générale. En 1786, à la mort du gouverneur Gordon, Logan lui succéda, et pendant deux ans que dura son administration, il fit régner une heureuse harmonie dans toute la province. Quelques années avant sa mort, il se retira des affaires publiques et ne s'occupa plus que d'une correspondance suivie avec les savans des différentes parties de l'Europe. Il mourut en 1751, en sa maison de campagne, située près de Germantown. Logan, très-versé dans les langues anciennes et modernes, connoissoit très-bien les langues orientales, et possédoit à fond le grec, le latin et l'allemand; enfin, il étoit savant dans les mathématiques, la philosophie, la physique et l'histoire naturelle. Quant à ses opinions religieuses, il étoit quaker. Sa bibliothèque, de trois mille volumes, riche en livres latins et grecs, étoit composée des meilleurs ouvrages sur les sciences. Cette précieuse collection appelée ordinairement la bibliothèque de Logan, a été léguée par son propriétaire aux citoyens de Philadelphie, et, depuis, est déposée dans un cabinet de la compagnie des libraires de la ville. Logan a publié dans les *Transactions philosophiques* depuis 1735, un détail de ses expériences sur le maïs, avec ses vues particulières sur le système sexuel des plantes, et ses expériences ont été regardées comme décisives. Ce même ouvrage a été depuis publié en latin; il est intitulé : *Experimenta et meletemata de plantarum generatione*, etc.; Leyden, 1739; enfin, il a été réimprimé à Londres, avec la traduction anglaise en regard, par le docteur Fothergill. On doit encore à Logan : *Canonum pro inveniendis refractionum tum simplicium tum in lentibus duplicium focis, demonstrationes geometricæ*, etc.; Leyden, 1739.

LOIX (Jean DES), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, docteur en théologie, fut, le 28 mars 1623, nommé inquisiteur général du comté de Bourgogne. Il s'acquitta de ses fonctions avec un zèle digne de ce temps de barbarie; c'est-à-dire, qu'il persécuta et fit périr une foule d'innocens, pendant plusieurs années. Il publia deux ouvrages assez rares, excepté dans les bibliothèques publiques de la Franche-Comté; ils sont intitulés *Speculum inquisitionis Besuntinæ;* Dolæ, 1728, gros in-8°, de 1000 pages, et l'*Inquisiteur de la foi ;* Lyon, 1634, in-12, de 203 pages. Des Loix dit qu'Innocent IV institua le saint-office à Besançon, en 1247. Il se plaint souvent des procureurs, des greffiers et des officiers de juridiction intérieure, qui cherchoient à l'entraver dans ses fonctions. Mais il étoit protégé par les magistrats supérieurs qui n'osoient attaquer les abus atroces que l'on faisoit de la religion. La réunion du comté de Bourgogne à la France en 1674, arrêta heureusement l'activité des barbares inquisiteurs. Mais la vanité des moines les engagea à ambitionner un vain titre. Il y eut donc toujours à Besançon, un inquisiteur aux jacobins; il étoit décoré de sa croix d'argent, qu'il n'osoit étaler; son pouvoir si terrible autrefois, se réduisoit, dans les derniers tems, à permettre la lecture des livres défendus, au petit nombre de ceux qui lui demandoient cette permission. On ignore dans quel temps est mort Jean Des Loix; son livre est assez curieux; il prouve jusqu'à quel point on peut abuser des choses

les meilleures et les plus utiles, je veux dire la religion.

LOMBARD (C. A.), ancien chirurgien d'armée et de l'hôpital militaire de Strasbourg, membre de la légion d'honneur, correspondant de la 1re classe de l'institut impérial, avoit des connoissances étendues dans son art. On lui doit : I. *Dissertation sur les évacuans dans la cure des plaies*; 1782, in-12. II. *Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs, des plaies anciennes, des ulcères*, etc. Paris, 1783, in-8°. III. *Opuscules de chirurgie*; Paris, 1786, in-8°. IV. *Dissertation sur l'extraction des corps étrangers des plaies, et spécialement de celles faites par les armes à feu*, par M. Thomassin, 1788, in-8°. V. *Cours de chirurgie pratique sur la maladie vénérienne*; 1790, in-8°. VI. *Remarques sur les lésions de la tête*; 1795, in-8°. VII. *Clinique chirurgicale*; 1 vol. in-8°. VIII. *Instructions sommaires sur l'art du pansement*; 1 vol. in 8°. Après une longue carrière consacrée à l'étude, à l'exercice et aux progrès de l'art, ce savant chirurgien est mort en 1811, à Montmagny, près Paris.

LONDRES (Théophile-Ignace Ansquer de), jésuite, né à Quimper le 1er octobre 1722, et mort vers le commencement de ce siècle, a donné, I. *Variétés philosophiques et littéraires*, 1762, in-12. II. *Sermons du P. le Chapelain*, publiés en 1768, 2 vol. in-12. III. *Lettre sur le Conclave*, 1774, in-8°. Le P. Londres avoit une imagination vive, une ame sensible, un esprit nourri de la bonne littérature, et le talent de rendre avec intérêt ses idées.

I. LOPÈS (Jean), professeur de médecine et de botanique à Bordeaux, vers le milieu du 17e siècle, jouissoit de la réputation d'un très-habile médecin dans cette ville, quoiqu'il ait peu écrit. On a de lui un petit ouvrage in 4°, intitulé *Quæstio medica de Crisi*, Bordeaux, 1633.

II. LOPÈS (Jérôme), en latin *Lopesius*, savant chanoine de Bordeaux, fils du précédent, florissoit dans le 17e siècle. Il professa la théologie en l'université de cette ville. On lui doit des *ouvrages de théologie* et des *Sermons*, qui aujourd'hui sont tombés dans l'oubli. Le livre qui l'a fait connoître, est son Histoire de l'église et des archevêques de Bordeaux, qui parut sous ce titre : *l'Eglise métropolitaine de Bordeaux, avec l'histoire de ses archevêques et le Pouillé de ce diocèse*, Bordeaux, 1668, in-4°. Il est cité par les agiographes, pour son érudition et son exactitude. Il y a des recherches curieuses, qu'on ne trouve pas ailleurs.

LORING (Israël), ministre de Sudbury (Massachussetts), né en 1682 à Hall, gradué au collége d'Harvard en 1701, ordonné à Sudbury en 1706, mourut en 1772. Ce vénérable pasteur, utile et fidèle ministre, zélé pour la doctrine évangélique qu'il prêcha près de 70 ans, a publié un grand nombre de *Sermons*, et *la Justification, non par les mœurs, mais par la foi en Jésus-Christ*, 1749.

LOUIS de Pavie, frère de l'ordre des récolets, supérieur et fondateur de l'hôpital de Saint-Antoine à Smyrne, fut attaqué de la peste. Il fit vœu, si Dieu lui rendoit la vie, de la consacrer aux services des pestiférés. Arraché miraculeusement

mort, frère Louis a rempli les conditions de son vœu; les pestiférés qu'il a soignés sont sans nombre, et l'on a calculé qu'il a sauvé à peu près les deux tiers des malheureux qu'il a secourus.

LOWELL (Jean), juge ambulant des États-Unis, fils du R. Jean-Lowell, premier ministre de la 3e église de Newbury, fut gradué en 1760 au collége d'Harvard. En 1801, lors de la nouvelle organisation des cours de justice dans les États-Unis, Lowell fut nommé premier juge ambulant. Il mourut en 1802 à Roxbury, âgé de 59 ans. Il réunissoit tous les avantages que les études littéraires et un goût exquis peuvent ajouter à l'esprit naturel. Sa mort fut regardée comme un malheur pour l'Amérique. Il a prononcé en 1791, en présence des membres de l'académie des arts et sciences d'Amérique, un *Eloge* très-élégamment écrit de Jacques Bowdoin, leur président; il se trouve dans le second volume des Mémoires de cette société.

LUBIENSKI (Stanislas), évêque de Ploesko, mort l'an 1660, à 68 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres, I. *Narratio profectionis in Sueciam Sigismundi III.* II. Une dissertation intitulée *De rebus Silesiacis.* III. *De jure regni Polonici ad russicas et moscoviticas regiones.* IV. *Vitæ Plocensium episcoporum*, etc., etc.

LUCAS, procureur du roi à Gannat, fut député supplémentaire de la sénéchaussée du Bourbonnais aux états-généraux en 1789. Le baron de Coiffier ayant donné sa démission, il le remplaça à l'assemblée nationale, dont il se montra bientôt un des membres les plus révolutionnaires. On prétend qu'ayant reçu de son fils une lettre où se trouvoit cette phrase: « Je m'énorgueillis d'être fils d'un partisan zélé de la constitution; mais si jamais vous changiez d'opinion, je vengerois dans votre sang l'outrage que vous auriez fait à votre race, » il lut avec orgueil cette lettre à plusieurs de ses collégues, et répondit à ce tendre fils avec les termes de la plus vive admiration. Il parla à l'assemblée sur des matières de législation, combattit le projet de Le Brun sur les ponts et chaussées; lorsqu'en janvier 1791 le peuple cerna l'hôtel de Clermont-Tonnerre, il fit renvoyer à la municipalité la dénonciation qui en fut faite à l'assemblée. Il devint par la suite commissaire du directoire près le tribunal correctionnel de Gannat, fut nommé en décembre 1799 membre du corps législatif, et mourut dans cette place en décembre 1800.

LUSSY (Charles Remi), provincial de l'ordre des capucins suisses, natif de Stanz, mort en 1755, a écrit la vie de l'ermite Nicolas de Flue. Lucerne, 1732, in-4°, en allemand; ouvrage généralement estimé.

LUTHARD (Christophe), professeur de théologie, mort à Berne sa patrie en 1663, a donné divers traités de controverse; et l'histoire des troubles de religion à Berne en 1528, 1660, in-fol.

LUZ (Louis), professeur d'hébreu et recteur de Bâle, où il naquit le 9 février 1577, mourut dans la même ville le 10 juin 1642. On a de lui; I. une *Histoire des Jésuites*, en allemand, 1626, in-4°. II. une édition de *l'Histoire ecclésiastique des centuriateurs de Magdebourg*, 3 vol.

in-fol. III. *Dictionnaire latin et grec*, 1638, IV. *Dictionnaire du nouveau Testament*, Bâle, 1640, in-8°. V. *Historia Augustini*, etc. Cet ouvrage est très-estimé. VI. plusieurs *traités* de théologie, d'astronomie et de philosophie.

LYON (Corneille Jérôme de), peintre célèbre pour le portrait, né à Lyon, florissoit en 1500. Il a fait beaucoup de portraits sous François Ier, Henri II, François II, et Charles IX. Ses tableaux sont ordinairement de moyenne proportion et peints sur bois de noyer; sa couleur est vraie et sa touche fine et spirituelle. Il fut le rival de François Clouët dit Janet né à Tours et mort en 1550. Brantôme en parlant dans ses mémoires de Corneille de Lyon, fait un grand éloge du tableau que ce peintre fit pour Catherine de Médicis et pour ses deux filles; il ajoute que cette reine passant à Lyon, se rendit chez Corneille pour y voir les portraits des cavaliers et dames de sa cour, peints par lui, lesquels remplissoient une grande chambre. On ignore l'époque de sa naissance; on sait seulement qu'il est mort en 1575.

MACG MACG

MACCLINTOCK (Samuel), ministre de Greenland, New-Hampshire, né en 1732 à Medford (Massachussetts) de parens irlandais, gradué en 1751, au collége d'Harvard, mort en 1804, fut un théologien très-distingué. Dans la dernière guerre il étoit aux armées en qualité de chapelain, et animoit les soldats au combat par ses exhortations. Comme il détestoit la pompe, il demanda par testament les plus simples funérailles. Il a publié, un grand nombre de *Sermons*, une *Correspondance* épistolaire avec Jean Cosens Ogden. Un *Discours commémoratif de Washington*, 1800.

MACGREGORE (Jacq.), premier ministre de Londonderry, New-Hampshire, fut d'abord à la tête de la société presbytérienne d'Écosse. Les persécutions que les protestants de ce pays eurent à souffrir, et le besoin de la liberté de conscience l'engagèrent ainsi que quelques autres ministres et une partie de leurs congrégations, à chercher un asyle en Amérique. Ils arrivèrent à Boston en 1718; et l'année suivante, seize familles s'établirent dans une terre fertile près de Haverhill; ils la nommèrent Londonderry; Macgrégore fut leur ministre. Il mourut en 1729, âgé de 52 ans. Sa mémoire est encore chère à Londonderry; il avoit toujours été pour ses paroissiens un ami sage et un guide fidèle, dans les affaires civiles comme dans celles de la religion. Ils avoient emporté avec eux tout

ce qui pouvoit servir à des manufactures de toiles. Le fils de Macgregore, David MACGREGORE, fut ministre de la seconde église presbytérienne de Londonderry, et mourut en 1777, âgé de 67 ans, après un ministère de 42 ans.

MACKLIN (Robert), remarquable par la longue durée de sa vie, étoit né en Ecosse, et mourut à Wakefield, New-Hampshire, en 1787, âgé de 116 ans. Il avoit passé quelques années à Portsmouth où il avoit exercé la profession de boulanger. A quatre vingts ans Macklin alloit encore en un jour de Portsmouth à Boston, à 66 milles de distance.

MACLOT (Jean Charles), associé de l'académie de Rouen, né à Paris, le 28 juillet 1728, et mort vers le commencement de ce siècle, a publié, *Institutions abrégées de géographie*, 1759, in-12. II. *Précis sur le globe terrestre*, 1765, in-12. III. *Description générale de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, 1769, in-4°, ouvrage qu'on a souvent mis à contribution, sans citer l'auteur. IV. *Idée générale de l'histoire et de la géographie modernes*, 1770, in-24. V. *Tableau et idée générale de l'histoire de France*, 1770, compilation assez bien rédigée. VI. *Tableau du système du monde, selon Copernic*, 1773, in-8°. VII. *Mappemonde géographique et historique*, 1778, 2 vol. in-12. VIII. *Fragmens élémentaires d'histoire grecque, romaine*, etc. 1780, in-12, nouv. éd., 1783, in-12.

MA'ÇOUDY ABOU-L-HAÇAN A'LY, auteur arabe d'un mérite généralement reconnu, mort au Caire en Egypte, l'an de l'hégire 346 ou 957 de J. C., a laissé entre autres ouvrages connus : *Les prairies d'or*, livre célèbre de géographie et d'histoire; écrit en 336-947, 2 vol. Le premier comprenant l'histoire générale, depuis la création du monde, jusqu'au prophète Mahomet. Le second, depuis Mahomet jusqu'au temps ou l'auteur écrivoit; il se trouve manuscrit à la bibliothèque impériale de Paris et dans celle de Leyde. M. de Guignes en a donné une analyse complète et raisonnée dans les *extraits et notices des manuscrits*, tome 1[er]. Schultens a extrait de cet ouvrage son *histoire des Joctanides*, 1 vol. in-8°, en latin.

MACWHORTER (Alexandre), ministre de Newark New-Jersey, d'origine écossaise, étoit en 1734, au comté de Newcastle : sa mère alla s'établir dans la Caroline du nord, en 1748 : son fils étudia à l'école de West Nottingham, Maryland; et fut gradué en 1757, dans l'intention de se consacrer à une mission pour la Caroline du nord; mais il fut placé d'abord à Newark où il succéda à Burr. Très-attaché aux intérêts de son pays, il fut quelque temps chapelain dans les armées à l'époque de la révolution, puis établi à Charlotte dans la Caroline nord, où il fut victime de la guerre. Il y perdit sa bibliothèque et presque toute ses propriétés, enfin, il retourna à Newark, où il mourut en 1807. Macwhorter a été plus remarquable par la vigueur de son esprit et la profondeur de son jugement, que par une imagination brillante; il étoit froid et d'une timidité qui approchoit de la défiance. Son érudition étoit très-vaste : profond dans les langues grecque et latine, il entendoit très-bien l'hébreu, et eut de très-bonnes notions du syriaque; il a publié un volume de *Sermons*, in-8°, et un très-grand

nombre de *Sermons* et *discours* particuliers, dans lesquels on distingue un *éloge funèbre du gouverneur Livingston*, 1790.

MAGOULEH (ben), Abou Nascer, auteur arabe du cinquième siècle de l'hégire, a composé un dictionnaire historique des anonymes sous ce titre *solution des doutes sur les noms ambigus*. Cet ouvrage qui jouit d'une grande réputation est divisé en quatre parties, qui contiennent par ordre alphabétique la nomenclature, 1° des livres dont on connoît le titre sans savoir le nom de l'auteur, 2° des écrivains qu'on ne connoît que par leurs surnoms, 3° de ceux qu'on ne connoît que par le nom de leur père ou de leurs enfans, 4° des auteurs dont les noms sont pris de leur état, ou ne sont que de simples sobriquets. Ce grand ouvrage qui fut terminé l'an 467 de l'hégire, 1074 de J. C. avoit coûté trois ans de travaux et de recherches à l'auteur qui ne survécut point fort longtemps à sa gloire, il périt de la main de ses domestiques, l'an 474-1082 dans un voyage qu'il faisoit en Allemagne. Il étoit fils d'Abou-l-Cassem hébat-allah le visir, et reçut la mort à 55 ans lunaires ; les gens de lettres l'ont regretté.

MAGRYZY (Taguy Ed-Dyne Ahmed al-), célèbre historien, et l'un de ces auteurs sur la louange desquels les écrivains orientaux ne tarissent pas, est avec Abulféda un des plus grands hommes que la littérature arabe puisse citer. Il naquit au Caire vers l'an de l'hégire 760, 1358 de l'ère chrétienne, et mourut dans la même ville en 845, 1441. Il étoit originaire de Bâlbek (Héliopolis) en Syrie : grand par son mérite d'écrivain, grand sur-tout par ses vertus, il fixa les regards de ses souverains ; la faveur, suite ordinaire de leur estime, vint le chercher dans sa retraite, mais sans l'arracher à ses occupations favorites; il fut comblé d'honneurs, remplit jusqu'à sa mort des charges importantes, et jusqu'à sa mort écrivit et étudia pour se délasser de leur ennui, parce qu'il possédoit la véritable philosophie et sentoit le vuide des grandeurs. Ses compatriotes l'ont proclamé le coriphée des historiens. Ses principaux ouvrages sont, I. *Description topographique et géographique de l'Egypte*, qui existe manuscrit en plusieurs vol. dans les bibliothèques publiques de Leyde, d'Oxford et de Paris. M. de Sacy en a extrait, 1° *l'Histoire des califes Hakem* ; 2° *l'Hexbe des faquirs* ; 3° un morceau *sur les juifs et sur les samaritains* ; 4° *De la dignité de visir* ; M. Langlès a traduit et publié dans les *Notices et extraits des manuscrits* deux morceaux assez considérables du même ouvrage, l'un sur *le canal de Suez*, l'autre sur les *inondations du Nil*. II. *Histoire des Egyptiens et des peuples qui se sont établis en Egypte*. La bibliothèque impériale ne possède qu'un fragment de cet ouvrage. III. *Abrégé de l'histoire générale depuis la création du monde, jusqu'en* 270-883, manuscrit à la bibliothèque impériale. IV. *Histoire d'Egypte depuis la conquête des Mahométans jusqu'aux califes Fâthémys*. V. *Histoire des califes Fâthémys d'Egypte*. VI. *Histoire des rois musulmans d'Abyssinie*. VII. *Introduction à la connoissance des dynasties royales*. Cet ouvrage qu'on trouve manuscrit dans la bibliothèque impériale, et dont la bibliothèque de Leyde possède plusieurs livres, a été extrait par MM.

de Sacy, Crestomathie arabe, Cardonne, Vie de Saint Louis, et Berthereau. Il a eu plusieurs continuateurs arabes, entre autres Aboul-Mahâssen. Jémâl ed-dyne Magryzy, al Câhéry et Bedr-ed-dyne al-ayny. C'est une histoire de la postérité de Sçélahh - ed - dyne (Saladen), des sultans circassiens et turcomans, des Ayoubys, et des Mamlouks; faisant suite à l'*histoire d'Egypte* et à celle des *Fâthémys*. Elle commence à l'époque des conquêtes de Scélahh-ed-dyne et s'arrête en 844-1440. VIII. *Histoire des poètes arabes*. IX. *Histoire du pélérinage de la Mecque, et des princes qui l'ont entrepris*. Les bibliothèques de Leyde et de l'Escurial, la possèdent manuscrite. X. *Description de la vallée d'Hadramont*, dans l'Yemen (l'Arabie heureuse). XI. *Histoire de Damiette*, Oxford, manuscrit. XII. *Histoire des monnoies musulmanes*, traduite en français par M. de Sacy, et insérée dans le Magasin encyclopédique. Ce traité avoit occupé précédemment plusieurs savans d'Allemagne, entre autres Adler et Tychsen. Ce dernier en a donné à Rostock en 1797, une traduction complète en latin sur le manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial avec le texte, et les variantes des deux autres manuscrits de Leyde. 5. *Traité des poids et mesures*, traduit en français par M. de Sacy. XIII. *Histoire de la ville de Fostah*. XIV. *Traité des abeilles*. XV. *Traité des minéraux*. XVI. *Traité des droits et prérogatives des descendans de Mahomet*. XVII. *Exposition du dogme de l'unité*. XVIII. *Histoire des disputes des Achémites et des Ommiades*. La bibliothèque de Leyde possède ces deux derniers ouvrages manuscrits. XIX. *Des attributs de Dieu*. XX. *Traité de musique*. XXI. *Collection de choses utiles*. C'est un recueil d'histoires détachées, de poesies, de morceaux d'éloquence et de littérature, d'anecdotes, qui pourroit bien être la même chose que l'histoire des Egyptiens, publiée sous le titre de *Grandes Chroniques*: l'auteur à qui le temps de l'achever manqua, n'a pu en écrire que quatre-vingt volumes. XXII. *Traité des devoirs envers sa famille*. Le traité des Abeilles, les histoires de Temym-Dâry, des familles établies en Egypte, d'Hadramont, des princes qui ont fait le pélérinage de La Mecque, et plusieurs autres ouvrages sont renfermés dans un seul volume, nouvellement acquis par la bibliothèque impériale. Quand on réfléchit au nombre de productions que nous venons de citer, et qui ne forment qu'une partie des œuvres de Magryzy, il faut admirer et la fécondité de son esprit et l'immensité de ses travaux. Il faut admirer l'élégance de son style, qu'il n'avoit point le loisir de polir; l'exactitude, l'esprit de détail, dans un homme qui ne semble avoir eu le temps que d'éfleurer les matières qu'il traite. Il faut songer sur-tout, que les heures données par lui à l'étude, n'étoient que des momens dérobés aux occupations journalières de ses emplois.

MAHADJÉRY (Abd-al-rahym Al - bâry al-), poète arabe, florissoit à Damas en Syrie dans le cinquième siècle de l'hégire qui est le onzième de l'ère chrétienne. Il excelloit dans le genre noble, dans la poésie héroïque, et s'y fit une telle renommée que ses contemporains encore moins jaloux de son mérite que frappés de la beauté de ses ouvrages, lui décernèrent le surnom de prince des poètes héroïques. Il falloit

qu'il l'eut bien mérité, en effet les auteurs qui ont écrit dans le même genre ne peuvent point lui être comparés. On a recueilli ses œuvres en un volume, sous le titre ordinaire de *Dióuân* (recueil). La bibliothèque de l'Escurial le possède manuscrit.

MAHARAJE, Rajepôut *de* Katchevhà; étoit né à Merwa dans l'Indostan, et entra jeune encore au servire de Ret, souverain de Canodje. Il étoit à la tête des forces de l'état lorsque Ret mourut; il s'empara incontinent de la couronne, et conquit dans les premières années de son usurpation un grand nombre de provinces. Après cette expédition, il s'appliqua à faire prospérer le commerce, fonda plusieurs villes sur les bords de la mer, et facilita le transit des marchandises entre les nouveaux ports par l'invention des barques, ou du moins en en faisant usage le premier dans ces contrées; il étoit tributaire des rois de Perse et règna paisiblement pendant quarante années.

MAHLER (George), cordelier, et savant théologien de Lucerne, mourut en 1719 à Heitershenim. On a de lui plusieurs *Traités* de théologie, dans lesquels il discute les questions les plus difficiles de Scot.

MAHMOUD, sultan, plus connu sous le nom de *Nascer-ed-Dyne*, oncle du sultan Mas'òud Ala-eddyne, fut salué empereur d'une grande partie de l'Indostan, l'an de l'hégire 644, aussitôt après la déposition de son neveu, dont le châtiment fut pour lui un exemple profitable. Il fut toujours affable, juste, charitable et joignoit à ces qualités la science et la bravoure; tenant un juste milieu entre le despotisme et la foiblesse. Il se fit aimer et craindre, et réduisit plusieurs provinces qui avoient tenté de se soustraire à son gouvernement. Personne, sous son règne, n'osa secouer le joug de l'obéissance. On lui reproche seulement son fanatisme religieux, mais ce qui est une tache à nos regards est vertu aux yeux des musulmans. Peu de princes ont plus détruit de temples et renversé plus d'idoles. Il imposa même un tribu sur chaque Indien idolâtre pour le porter à embrasser la religion de Mahomet. Voici quelques particularités qui caractérisèrent ce grand prince. Il ne souffrit jamais que sa femme eût des domestiques : c'est elle qui lui apprêtoit journellement ses repas. « Dieu, lui disoit-il, a fait tout le monde pour travailler, moi-même je ne suis empereur que pour veiller a la félicité des peuples qu'il m'a confiés, et pour leur distribuer les richesses dont il m'a fait le dépositaire. » Il copioit l'Alcoran dans ses momens de loisir, et vivoit uniquement du produit de ce travail, croyant que l'empire ne donne point à celui qui le possède le droit de vivre du bien d'autrui. Il règna 20 ans, et mourut l'an 664, emportant les regrets de tous les gens de bien, mais surtout des pauvres, dont il étoit l'ami et le soutien.

MAHRAJE, fils de Kyschen, règna après lui sur la postérité de Cham, fils de Noé dont il descendoit. Il fut moins guerrier que son père; mais il ne le lui cédoit point en sagesse. Cependant il se fit quelques conquêtes sous son règne, et il eut une guerre à soutenir contre son fils, aidé de Férydoun, roi de Perse. Il tourna ses regards uniquement vers le

bien être de sa patrie, dont il accrut la prospérité par toutes sortes de voies. Il fonda la ville de Bahar, et y établit une école publique, qu'il dota des revenus de plusieurs villages, pour servir à la nourriture et à l'entretien des maîtres et des élèves. Ce fut sous le règne de Mahraje, que se formèrent les diverses sectes des ordres de Sanyassy, de Djoguy et Djouny. L'idolâtrie lui doit également son origine.

MAHY, publia en 1754, un écrit intitulé, *La comédie contraire aux principes de la morale chrétienne* : en 1755, *Remontrances des curés de la ville* : en 1756, les deux *Consultations* sur le Mandement de Condorcet : en 1758, *Mémoire sur l'instruction pastorale du même prélat pour la récitation du canon à voix basse*, et en 1760, un autre *Mémoire sur la nécessité d'un amour de Dieu dominant, pour obtenir la rémission de ses péchés dans le sacrement de pénitence*. On ignore l'époque de la mort de Mahy.

MAICHIN (Arnaud), célèbre avocat de Bordeaux, florissoit dans le 17e siècle. On lui doit la première publication de la coutume de la ci-devant Saintonge, et les savans *Commentaires* dont il l'a accompagnée, qui ont eu de la réputation dans leur temps. Il a également laissé une *Histoire* utile mais peu connue de cette province : ses recherches en ont facilité de meilleures. Il est assez estimé comme jurisconsulte, et nullement comme historien. Ses écrits annoncent beaucoup de lecture, mais peu de talens pour se les approprier ; il avoit l'esprit méthodique et l'imagination froide : son style se ressent de l'un et de l'autre. Ses ouvrages sont, I. *Conférence de l'usance de Saintes avec la coutume de Saint-Jean d'Angely*, 1650, 1 vol. in-4°. II. *Summa juris civilis* ; Saint-Jean-d'Angely, 1654, 1 vol. in-8°. III. *Histoire du Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois* ; ibid., 1671, 1 vol. in-8°. IV. *Commentaires sur la coutume de St-Jean d'Angely* ; Saintes, 1708, 1 vol in-4°.

MAILLET, maître des comptes du Barrois, a publié un ouvrage curieux et utile sous le titre de *mémoire alphabétique* pour servir à l'histoire, au pouillé et à la description du Barrois, contenant les noms des villes, bourgs, villages, hameaux, etc. etc. in-8°, Bar-le-Duc, 1749. Il y a joint une relation de plusieurs faits historiques qui ne se trouvent pas ailleurs. On a aussi du même auteur un ouvrage élémentaire sur *la science du Barreau*, imprimé à Nancy en 1747.

MAKIN (Thomas), poète, l'un des premiers planteurs de la Pensylvanie, étoit en 1689 précepteur de l'école de grammaire de Georges Keith, auquel il succéda dans l'année comme maître. Il fut pendant quelque temps secrétaire de l'assemblée provinciale. Il a publié en 1728 et en 1729 deux poèmes en latin, dédiés à Jacques Logan, et intitulés *Encomium Pensylvaniæ*, et *in laudes Pensylvaniæ, seu descriptio Pensylvaniæ*, dont on a conservé des extraits dans l'Histoire de cette province, par Proud.

I. MALASPINA Morello II, (descendant des anciens marquis de Toscane et de Ligurie), marquis de Ligurie et de Lugiana et copossesseur du marquisat de Massa et de Carrara, ayant épousé les intérêts du pape

Adrien V, fit la guerre aux Génois; la paix faite avec eux en 1283, il les servit dans la guerre de Sardaigne l'an 1299; il fut aussi général des Milanais, et fut inhumé à St.-François de Gênes. Morello, qui aimoit les lettres, donna asile dans ses terres de la Lunigiane au Dante, alors banni de Florence et qui y acheva son Enfer. Le poète parle de lui dans son vingt-unième chant, et de son mariage avec Alagie de Fiesque, nièce du pape Adrien V. Morello en eut trois enfans: Jean Malaspina l'aîné, rétablit sa maison ruinée par Castruccio, duc de Lucques, en épousant, l'an 1326, Catherine sa fille: c'est de lui que sortit Jean Vindent, qui fit le voyage d'Afrique avec l'empereur Charles-Quint.

II. MALASPINA (Jacques), 5e. fils d'Antoine Albéric, de la branche aînée des précédens, marquis de Massa, en 1470 fit rentrer dans sa maison les marquisats de Carrara, Monila et Lavenra qu'il racheta à Spinetta Campo Frégoso, frère de Thomas doge de Gênes, lieutenant général, commandant pour le duc de Ludovic Sforze en Lunigiane, et depuis Pontremoli jusques à la mer; il se conserva l'amitié des Florentins qui le comprirent dans le renouvellement de la ligue faite entre eux, le roi de Naples et le duc de Milan; il avait épousé Taddée Pic, fille du savant François, comte de la Mirandole, dont il eut deux fils, Albéric et François, qui vécurent dans une grande mésintelligence. Lorsque le roi Charles VIII passa en Italie, Albéric le reçut et eut l'honneur d'être armé chevalier de sa main dans l'église de St.-François. Le Roi le remit en possession de ses places que son frère lui avoit enlevées, et de Sivizana que les Florentins lui retenoient injustement; il ajouta à ces bienfaits l'investiture du duché de Gravina qui avoit appartenu à Spinetta. Il son bysaïeul. De sa femme *Lucrèce d'Est*, fille de Sigismond, marquis d'Est-St.-Martin. Albéric laissa trois filles, la 1re. mariée à Scipion de Fiesque comte de la Vague, et la 3e. à N. Boiardi comte de Scandiano. N'ayant pas laissé de postérité, la 2e. Richarde lui succéda dans le marquisat de Massa et Carrara, épousa avec dispense de Léon X, son beau-frère Scipion de Fiesque, et devint veuve en 1520. Le pape Léon X la remaria alors à son neveu Laurent Cibo, comte de Ferentillo, depuis général au service de Charles V; elle obtint de ce monarque le pouvoir de disposer de son petit état à sa volonté. (Voyez ci-dessus l'article de son fils CIBO-MALASPINA *Albéric*.)

III. MALASPINA (Ferdinand), marquis de Fordinovo, de la même maison que le précédent, étoit le 3e. fils du marquis Jacques Malaspina, et de Marie de Grimaldi d'Oliva, (des comtes de Rocca Grimaldi, dans le Milanais). Son frère aîné étant mort en 1670 sans postérité, Hippolite Malaspina son second frère lui succéda: il y eut entre eux de violens débats pour le partage des biens allodiaux; Ferdinand aigri et n'écoutant que son animosité, fit tuer son frère par des assassins, le 25 septembre 1671, comme il entroit à l'église. Ce crime affreux reçut sur le champ sa punition, et les habitans de Massa en massacrèrent l'auteur; la veuve d'Hippolite, née Pallavicini, alors enceinte de six mois, accoucha à son terme de Charles-Augustin Malaspina, qui fut mar-

quis de Fordinovo, créé prince d'Aquila par l'empereur Léopold, et marié en 1693 à Anne Catherine, fille aînée du marquis Santinelli, et d'Anne Marie Aldobrandin duchesse de Cévi.

MALBONE (Edouard), célèbre peintre de portraits, né à Newport, Rhode-Island. Son goût pour la peinture se déclara dès sa jeunesse, et devint si vif, qu'il négligeoit, pour s'y livrer, toutes sortes d'amusemens. A mesure qu'il trouva des secours et des occasions d'améliorer ses études, ses talens se développèrent. Le premier de ses ouvrages remarquables fut une décoration de théâtre, et peu après il fit des portraits qui furent admirés. Il parcourut les villes principales des colonies, et résida successivement à New-Yorck, Philadelphie et Boston. Dans l'hiver de 1800 il alla à Charlestown, où ses talens et l'aménité de son caractère lui procurèrent une réception favorable. Dans la même année, ayant fait un voyage à Londres, il y étudia les ouvrages des meilleurs maîtres; enfin, il y fit la connoissance du président de l'académie royale, qui lui donna les marques d'une estime réelle, et voulut même l'engager à se fixer à Londres; mais Malbone préféra de retourner à Charlestown. Ensuite il continua de voyager, et parcourut différens pays du continent, partout accueilli et récompensé de ses travaux; mais les fatigues de ses voyages et de ses études continuelles ruinèrent tellement sa santé, que dans l'été de 1806 il fut obligé de suspendre l'exercice de son art. Les médecins lui conseillèrent de changer de climat, et il passa à la Jamaïque; ce changement ne lui étant pas plus heureux, il retourna à Savannah où il mourut en 1807. Malbone n'a pu faire le portrait d'après nature que quelques années, il n'avoit pas encore atteint toute la perfection dont son art est susceptible; cependant il a tiré son nom de l'oubli. Son style étoit correct, son coloris brillant, son dessin pur et son goût réglé par l'étude réfléchie de la nature; il a mis surtout dans ses têtes de femmes toute la délicatesse et le charme que la ressemblance lui permettoit.

MALUS (Etienne-Louis), membre de la classe des sciences physiques et de mathématiques de l'Institut impérial, colonel au corps du génie, chevalier de la légion d'honneur, né à Paris le 23 juillet 1775, embrassa la carrière militaire, qu'il quitta pour entrer à l'Ecole Polythecnique, où il se distingua à son arrivée par un talent extraordinaire. L'expédition d'Egypte, à laquelle il prit part, fut témoin de ses services militaires et de son dévouement. A son retour, ses organes affoiblis, et sa santé détruite par deux atteintes de la peste, ne lui donnèrent plus assez de forces pour soutenir habituellement les fatigues de la guerre. Il fut alors chargé de diriger des constructions importantes; et sa passion pour les sciences n'étant plus combattue par l'activité de sa vie, se développa toute entière. Un premier *Mémoire sur l'optique*, approuvé par l'Institut, et inséré dans la collection de l'Ecole Polythecnique, prouva qu'au milieu des hasards de la guerre, il n'avoit pas désappris à manier le calcul. Bientôt après, il réalisa, par une expérience ingénieuse, la différence importante que la théorie indiquoit entre les angles sous lesquels se réfléchit a lumière à l'intérieur ou à l'ex-

térieur des corps, quoique toujours à une distance infiniment petite de leur surface. La classe des sciences de l'Institut ayant proposé pour sujet de prix la recherche des lois de la double réfraction, Malus entreprit un nombre immense d'expériences sur cette matière importante et difficile. Il reconnut et prouva la vérité d'une loi découverte par Huygens et méconnue par Newton. Le prix lui fut adjugé; mais ce à quoi on ne pouvoit s'attendre, parce que personne ne le soupçonnoit, il découvrit dans les affections des rayons lumineux, des propriétés toutes nouvelles, qui paroissent tenir de très-près à la nature même de la lumière, et qui devinrent, entre ses mains, la source d'un nombre infini de phénomènes jusqu'alors absolument ignorés. Nommé membre de plusieurs sociétés savantes, celle de Londres lui décerna une médaille d'or. Malus, aux connoissances mathématiques, réunissoit la patience, l'adresse et la sagacité qui constituent le grand physicien. Mais le germe de la maladie qu'il avoit apporté d'Egypte faisoit chaque jour de nouveaux progrès, et il mourut à Paris, le 24 février 1812. L'Institut impérial assista à ses funérailles, auxquelles un officier supérieur du corps du génie, prononça, au nom de ce corps, un Discours dans lequel il rappela les services de Malus, comme militaire. Le chevalier Delambre, secrétaire perpétuel de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, lui a consacré aussi un éloge, dans lequel il déplore la perte que les sciences ont faite dans ce jeune savant.

MAMERAN (Nicolas), naquit à Luxembourg, au commencement du 16e siècle. L'empereur Charles V se l'attacha à cause de son esprit enjoué, de ses bons-mots et de son caractère facétieux. Plusieurs *Poèmes* qu'il composa en latin, sur différens sujets, lui méritèrent, dit D. Calmet, d'être couronné comme prince des Poètes de son temps. Parmi ses ouvrages on distingue les suivans : I. *De venatione, carmen heroïcum.* Tous les mots du premier vers de ce poème commencent par un C. *Cum cuperam certas circùm cava cornua curas.* Les autres vers commencent par la même lettre B. II. *Bezola-manus.* du Baise-mains, imprimé à Cologne en 1550. III. *Strena, ann.* 1560, *De asino sancti Maximini Trevirensis cum sancto Martino archiepiscopo Turonensi Romam euntis, ab urso de vorato*, Antverp., in-4°. IV. *Descriptio metrica aquæductus, seu navigatio Burcellensis.* Cet aqueduc a été achevé en 1561. V. *Cæsaris iter sexennale per Germaniam.* VI. *De peregrinatione Jerosolimitanâ Joannis Hezii*, Antverp., 1565, etc. Son esprit s'étant affoibli, sur la fin de sa carière, Mamerau fit quelques extravagances qui amusèrent le public à ses dépens; par exemple, il se promenoit dans les rues de Louvain avec une couronne de laurier sur la tête, en déclamant ses vers et s'appelant *Mamelle de Virgile*, etc. On ignore la date de sa mort.

MANGONE (Adélaïde), des comtes de Mangone et Rabbiosi, en Toscane, fut demandée en mariage par Ezzelin IV, dit *le Moine*, après qu'il eut répudié Cécilia da Abano; ses noces furent célébrées en 1184 à Bassano, avec une pompe vraiment royale. Elle eut de cette union quatre filles et deux fils. La première, Palma

Novella, épousa le comte Albert da Buone. La seconde, Imia Imigla ou Emilie, mariée à Albert, des comtes de Vicenze, fils d'Ugnccionne, qui joua un si grand rôle dans l'histoire de cette ville, fut accusée d'hérésie, et le frère François Trissino, inquisiteur à Vicenze sous le pape Nicolas IV, y fit par cette raison confisquer ses biens par le saint-office. La troisième fut Sophie, à laquelle sa mère enseigna l'astrologie judiciaire : elle épousa d'abord Henri d'Egna, riche seigneur du Tirol, qui mourut des excès commis avec elle; et pleine encore de fraîcheur et de beauté, passa en secondes noces au célèbre Salinguerra II, seigneur de Ferrare (*Voyez* Torelli-Salinguerra II, t. xvii). Et la quatrième fut Cunizza, qui fit tant de bruit par ses amours et ses galanteries. Ses deux fils furent Ezzelin V et Albéric. La naissance du premier, arrivée le 26 avril 1194, à midi, fut sujette à mille fables ridicules. Les uns supposoient qu'Ezzelin le Moine avoit eu une vision qui lui avoit fait connoître quelles seroient l'élévation et la destruction de sa famille; les autres, qu'Adélaïde l'avoit lue dans les astres. Les auteurs contemporains s'épuisent en détails bizarres sur le moment de la conception d'Adélaïde : Aliprandi et Platina prétendent « que le démon, l'ayant surprise pendant son sommeil, eut de vive force commerce avec elle, et que de cette union fatale naquit Ezzelin V. » Spaciarini rapporte qu'à la naissance et à la mort d'Ezzelin le tyran, sa chambre fut remplie de ténèbres, et qu'une fumée noire et épaisse se répandit dans toute la maison. Ces divers contes furent répétés par plusieurs auteurs crédules; et l'Arioste fait allusion à cette ancienne croyance, quand il dit dans son *Orlando furioso*, chant 3, stance 33e :

Ezzelino immunissimo Tiranno
Che sia creduto filio del demonio.

Les moines n'inventèrent ou n'accréditèrent ces fables que lorsque Ezzelin V se fut déclaré contre la cour de Rome; et ils aigrirent ainsi le caractère de ce prince, qu'Adélaïde avoit parfaitement élevé, et qui passoit dans sa jeunesse pour un cavalier accompli (*Voyez* t. vi, à l'art. d'Ezzelin V, surnommé *le Tyran*, les deux portraits qu'en fait le moine de Padoue). Pour Adélaïde, elle joignoit à la beauté un esprit mâle et une grande prudence. Elle faisoit des vers latins, connoissoit l'astronomie, étoit versée dans l'astrologie judiciaire, ce qui lui avoit donné un grand ascendant sur l'esprit de son mari, qu'elle rendit parfaitement heureux. Elle mourut à l'âge d'environ 50 ans. Aliprandi prétend « qu'au lit de la mort elle appela son mari et ses enfans pour leur révéler leur terrible origine, leur prédisant tous les maux qu'ils devoient faire à l'Italie et la catastrophe qui devoit terminer leurs jours. » Le vrai est qu'à ses derniers momens elle leur donna, pour éviter leur perte, de très-sages conseils, que leur excessive ambition ne leur permit pas de suivre. Rolandini rapporte qu'Ezzelin le Moine, du fond de sa retraite, engageant ses enfans à ne pas se mesurer avec les Padouans, leur répétoit : *Hoc enim dixisse mihi recolo matrem vestram quæ stellarum cursus noverat, notabat celestes domos, sciebat etiam judicia planetarum; ait enim*

En quia fata parant lacrimosos pandere casus
Gentem marchiciam fratre abolere potentes,
Viderit Axanum, concludent castra Zenonis.

Ce sont les seuls vers prophéti-

ques d'Adélaïde qui soient passés à la postérité. Ils furent trop accomplis. En effet, les marquis d'Est détruisirent ces deux frères si puissans : Ezellino périt au château de Saint-Zennone, entre Bassano et Azzolo ; et Alberic y fut pris en 1260, traîné à la queue d'un cheval et pendu, après avoir vu massacrer ses six enfans et brûler vives sa femme et ses deux filles. (*Voyez* ci-après Romano-Alberic.)

MANNING (Jacques), premier président du collége de Rhode-Island, né à New-Jersey en 1738, gradué à Nassau-Hall, âgé de 24 ans, commençoit à prêcher au moment où un grand nombre de ses frères Baptistes songeoient à l'établissement d'un collége à Rhode-Island, pour y jouir de la liberté de conscience. On jeta les yeux sur lui pour le nommer président. Les patentes furent obtenues en 1764; et l'année suivante, Manning alla à Warren préparer tout ce qu'il falloit pour ce projet. Le séminaire fut ouvert dans la même année, et aussitôt se remplit de jeunes étudians. Il fut en 1770 transporté à la Providence, où l'on éleva pour lui un vaste bâtiment. En même temps Manning fut nommé pasteur de l'église Baptiste de cette ville, et exerça constamment les fonctions de ces deux places, excepté pendant six mois de 1786, où il fut membre du congrès. Il mourut le 29 juillet 1791. Le docteur Manning se distingua dans l'exercice de ses fonctions par une grande habileté et un travail assidu.

MARIE D'ESCOBAR, femme de Diego de Chaves, porta la première quelques grains de froment à la ville de Lima, appelée alors *Rimac*. Le produit des récoltes qu'elle obtint de ces grains fut distribué pendant trois ans entre les nouveaux colons ; de manière que chaque fermier en reçut 20 ou 30 grains. Garcilasso se plaint déjà de l'ingratitude de ses compatriotes qui connoissent à peine le nom de Marie d'Escobar. Nous ignorons l'époque précise à laquelle commença la culture des cercles au Pérou, mais il est certain qu'en 1547, on ne connoissoit point encore le pain de froment à la ville de Cuzco. A Quito le premier blé européen a été semé près du couvent de Saint-François, par le P. Jose Rixi, natif de Gand en Flandre. Les moines y montrent encore avec intérêt le vase de terre dans lequel le premier froment est venu d'Europe, et qu'ils gardent comme une relique précieuse. Que n'a t-on conservé par-tout le nom de ceux qui au lieu de ravager la terre, l'ont enrichie les premiers de plantes utiles à l'homme. (Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, tom. 3, liv. 4, c. 9. pag. 68 et 69, Paris, 1811, in-8°.)

MARINIER (N.), dont les biographes n'indiquent ni le lieu, ni l'époque de la naissance, mort en 1777, a publié, I. *Aphorismes de Boerhaave* avec les *commentaires de Van Swieten*, traduits du latin en français, 1753, 3 vol. in-12. II. *Essai sur les fièvres*, par J. Huxham, avec la méthode de guérir les fièvres, continuée, par J. Clutton, traduit de l'anglais.

MARLET (Jérôme), sculpteur, conservateur du musée de Dijon, mort dans cette ville au mois de novembre 1810, a beaucoup travaillé pour les églises : ses ouvrages consistent en bas-reliefs, en arabesques et en dé-

cors. On remarque une grande correction et un goût pur de dessin daus ses onvrages.

MAROLLES (Claude de), Jésuite, né le 23 août 1712 et mort sur la fin du 18e siècle, a donné, I. *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, 1759, in-8°. II. *Sermons pour les principales fêtes de l'année*, 1786, in-12.

MARQUIS (Joseph - Benoît), né à Herny, près Delme, diocèse de Metz, nommé en 1767 curé de Richecourt-le-Château, près Blamont, mérite une place dans les annales de la vertu. L'histoire fatiguée par le récit des forfaits de tant d'hommes qui ont scandalisé le monde, s'arrête avec complaisance sur le petit nombre d'individus, qui dévoués au bonheur de leurs semblables, les ont édifiés par de bonnes œuvres et consolés par des bienfaits. A l'ouverture des états-généraux en 1789, tous les cahiers des bailliages réclamoient l'amélioration du sort des curés. Cette classe d'hommes respectés et respectables, l'étoit particulièrement dans la contrée qu'habitoit le pasteur qui est l'objet de cet article. Son âme étoit déchirée de voir sa paroisse gangrénée par un libertinage d'autant plus difficile à détruire, qu'il étoit propagé et maintenu par le nombreux domestique d'un grand seigneur de la cour. Le curé inaccessible au respect humain prêcha, tonna, et finit par dénoncer au gouvernement les fauteurs du désordre qui ravageoit le troupeau confié à ses soins; au zèle éclairé, au courage que donne une conscience pure, Marquis unissoit du talent et de la fortune qu'il sanctifia par l'emploi qu'il en fit; rien ne fut épargné pour régénérer sa paroisse. Mais un des moyens qui lui parurent les plus efficaces pour atteindre ce but, ce fut de décerner annuellement à la vertu une pompe triomphale, dont l'attente et ensuite le souvenir agiroient puissamment sur les cœurs. L'établissement de la Rosière qui depuis tant de siècles avoit fait de Salency l'asyle des bonnes mœurs, avoit servi de modèles à St.-Sauveur, Mezidon, la Trinité, St.-Agnan, Surêne, Romainville, etc. Quoique plusieurs de ces institutions, en couronnant le mérite n'eussent pas toujours réussi à écarter l'orgueil, la plus ancienne maladie du genre humain. Marquis invoque les conseils et les résultats de l'expérience, il projette de donner à son établissement un caractère approprié aux localités, et tel que le triomphe de la vertu soit simultanément celui de l'humilité chrétienne; que le présent pécuniaire à la Rosière soit absorbé par des préparatifs, des frais de bienfaisance, en sorte que la cupidité n'y trouve aucun aliment; que par un grand et un petit cortége des deux sexes, qui figureront dans la cérémonie, toutes les familles soient intéressées à cette institution, et surtout que la religion, sans laquelle la morale est destituée d'appui, sanctionne cette fête. Tous les chefs de famille doivent au jour annuellement indiqué, désigner les trois filles les plus recommandables, entre lesquelles le curé comme fondateur se réserve ainsi qu'à ses successeurs, le droit de nommer la Rosière. Les deux autres (ses émules) occupent à ses côtés les places les plus honorables. Une procession solennelle promène dans tout le village, la Rosière immédiatement suivie des auteurs de ses jours, juste récompense de la bonne éducation qu'ils lui ont donnée. On a l'attention de passer devant la maison pater-

nelle, où dès la veille le contour de la porte a été orné d'une guirlande, et c'est au milieu des actes augustes de la religion, que la vertu est couronnée. Tel est en abrégé le plan de cette fête à laquelle le curé Marquis consacra un fond pécuniaire, dont la rente devoit subvenir aux dépenses qu'elle exige. Elle fut autorisée en 1778 par l'évêque de Metz, et l'année suivante par le parlement de la même ville. Le rédacteur de cet article qui, dans diverses contrées de la France, a été spectateur de fêtes semblables, déclare n'avoir trouvé nulle part cette cérémonie aussi touchante qu'à Richecourt-le-Château, et nulle part elle n'a produit des résultats plus avantageux; elle y opéra un changement rapide, à tel point que les paroisses voisines éprouvèrent l'heureuse influence de l'empire qu'aura toujours le bon exemple. Tous les argumens qu'on oppose à ces fêtes, sont réfutés par l'expérience du bien que celle-ci a produit, et par la conduite soutenue des personnes couronnées qui sont des modèles de bonne conduite. Marquis étant mort en 1781, la fête qu'il avoit établie fut maintenue avec dignité, et même perfectionnée par son successeur; mais la persécution la plus féroce dont les fastes de l'Église aient conservé la mémoire, ayant fermé les temples qu'elle n'avoit pas démolis, et dévoré les capitaux dont la rente étoit destinée aux frais de ces institutions, détruisit ou suspendit les fêtes des Rosières. Cependant le zèle religieux qui a perpétué celle de Salency et résuscité celle de Surêne, a rétabli pareillement depuis quelques années celle de Richecourt-le-Château où, malgré la disette de fonds, elle est soutenue par l'activité d'une vertueusse émulation. Marquis a publié les deux ouvrages suivans, I. *Le prix de la rose de Salency aux yeux de la religion, avec le véritable esprit de celle de Richecourt-le-Château, instituée sur le modèle de la première*, in-8°, Metz, 1780. II. *Idée de la vertu chrétienne tirée de l'écriture, et suivie de conférences sur la fête de la rose exécutée à Richecourt* en 1799 et 1780, in-8°, Dieuze, 1781. Il est juste d'adresser à la postérité avec un brevet d'honneur, ce digne curé qui a bien mérité de la religion, de la vertu, et dont le nom est à juste titre révéré dans la contrée où il a exercé son ministère.

MARSH (Ebenezer Grant), professeur de langues et d'histoire ecclésiastique au collége d'Yale, étoit fils de Jean Marhs de Wethers-Field, gradué à New-Haven en 1795. Il fit ses études au collége de cette ville, et en 1798, y fut nommé maître d'hébreu, puis en 1799 l'un des sous-maîtres du collége. En 1802, il obtint une chaire: mais sa mort arrivée à 27 ans, détruisit les espérances qu'on avoit fondées sur ses talens. Il prêchoit déjà avec beaucoup de succès. Il étoit très-versé dans la littérature orientale, possédoit parfaitement l'hébreu, le grec, le latin, la théologie et l'histoire. Marsh a publié: I. Un *Catalogue de tous les auteurs d'Amérique qui ont écrit l'histoire*, 1801. II. Un *très beau discours prononcé devant l'académie des arts et sciences d'Amérique*, 1802. Il y confirmoit la vérité de l'écriture par le témoignage des auteurs orientaux. On croit qu'il y en a eu après sa mort une seconde édition très-augmentée.

MARTIN (Edme), professeur en droit à Paris, né à Poilly près Sens, fut dans sa jeunesse procu-

reur du collége de Montaigu, dans lequel il avoit étudié. Il resta toujours très-attaché à cette maison, et il donnoit chaque année des prix aux écoliers qui s'y étoient le plus distingués par leurs talens. On a de lui : *Elementa juris canonici*; Paris, 1785, 2 vol. Il étoit très zélé pour l'instruction de la jeunesse, et on dut à ses sollicitations la construction des écoles de droit dans la nouvelle place de Sainte-Geneviève. On a imprimé le *discours* latin qu'il prononça à cette occasion. Il mourut octogénaire à Ivry sur Seine, en 1793.

I. MARTINEZ (Sébastien), né à Jaen en 1602, mort à Madrid en 1667, fut nommé premier peintre du roi d'Espagne, à la mort de Velasquez. Ses tableaux sont d'un relief étonnant; il y règne une grande correction et beaucoup de variété; mais sa manière est quelquefois désagréable et trop vigoureuse. On voit quatre tableaux de lui à Cordoue dans l'église du Sacré-Cœur de Jésus; il y en aussi plusieurs à Lucène; mais il a laissé la plus grande partie de ses ouvrages dans sa ville natale.

II. MARTINEZ (Ambroise), peintre, mort à Grenade sa patrie en 1674, dans un âge très-avancé, étoit élève du célèbre Alonzo Cano. Ses ouvrages qui ornent le monastère de Saint-Jerôme à Grenade, ainsi que ceux qu'il a faits dans le cloître de Saint-Antoine et au couvent des Carmes de la même ville, prouvent qu'il méritoit la réputation d'un bon peintre.

MASCHERINO (Octavien), peintre et architecte de Bologne, mort à Rome sous le pontificat de Paul V, à l'âge de 82 ans, s'est distingué dans plusieurs grands édifices par un style simple, large et assez pur. Il a construit à Rome la façade, le portique et la galerie du palais de *Monte-Cavallo*, ainsi que l'escalier en limaçon, sur un plan ovale. Le palais qui appartenoit au prince de Sainte-Croix, a été élevé sur ses dessins, de même que l'église de St.-Laurent *in Lauro*, dont le plan est une croix latine avec une coupole. Elle est décorée de grandes colonnes corinthiennes accouplées; mais les ressauts de l'entablement et des pilastres pliés dans les angles y produisent un mauvais effet. Les façades de l'église du St.-Esprit et du palais qui en dépend, sont aussi de cet architecte, et lui font beaucoup d'honneur, sur-tout celle de l'église qui est élevée avec deux ordres de pilastres, accompagnés de niches, et terminée par un fronton d'un bon style. On doit encore à cet artiste le portail de l'église de *la Scala*, ainsi que de plusieurs autres édifices dont il a orné la ville de Rome.

MASDEU (l'abbé dom Juan-Francisco), savant jésuite espagnol, né en Galice vers 1720, et mort à Oviedo en 1803, avoit reçu de la nature les dispositions les plus heureuses : c'étoit un savant universel. Philosophie, théologie, mathématiques, langues, histoire, antiquités, tout étoit de son ressort, et il avoit presque tout appris sans le secours d'aucun maître; sa mémoire étoit prodigieuse. Après l'expulsion de son ordre il voyagea en Italie et se fixa à Fuligno, décidé à y passer le reste de ses jours, qu'il consacra à écrire l'histoire d'Espagne dont il s'oc-

coupoit depuis long-temps. Les trois premiers volumes de cette histoire, qui est écrite en italien, furent imprimés à Fuligno en 1781, 1782 et 1784. L'ouvrage fut publié sous ce titre : *Storia critica di Spagna è de la cultura spagnuola in ogni genere, preceduta da un discorso preliminare, opera, d'al Juan Francisco Masdeu*; Fuligno, etc. etc. Sempere de Guarinos, savant biographe espagnol, en annonçant cette histoire en 1788, s'exprime ainsi : « Cet ouvrage est d'autant plus intéressant et digne de la plume d'un savant, que nous n'avons aucune histoire civile et littéraire qui aille au-delà du 16e siècle, et que nous manquions de l'histoire des deux époques les plus intéressantes, celles de la domination de la maison d'Autriche et de Bourbon. L'abbé Masdeu obtiendra un nom immortel s'il parvient à la finir, comme nous devons l'attendre de son talent et de son application. » On ignore si cette histoire littéraire d'Espagne a été finie ; on sait seulement qu'en 1799, on avoit déjà publié à Madrid, en espagnol, 5 vol., chez Sanchez. En 1803, l'abbé Masdeu se trouvoit à Léon en Espagne où il travailloit constamment à finir son histoire, qui étoit à cette époque très-avancée. Les volumes imprimés à Madrid se trouvent à la bibliothèque impériale de Paris. Les savans français ne sauroient puiser dans de meilleures sources que dans l'histoire de l'abbé Masdeu. Il se montre partout historien exact et critique sévère. Son histoire est préférée à celle de Mariana, et à celle des frères Mohedano.

I. MASON (Jean), brave militaire, né en 1600 en Angleterre. Destiné à l'art militaire, il avoit servi sous sir Thomas Fairfax, qui avoit conçu de lui une si bonne opinion, qu'à l'arrivée de ce dernier en Amérique, il lui manda de revenir joindre ses drapeaux, et soutenir le parti de ceux qui combattoient pour la liberté. C'étoit le temps où les dissentions éclatoient entre Charles Ier et son parlement. Cependant Mason trouva le moyen de rester en Amérique. Il fut un des premiers planteurs de Dorchester, Massachussetts, et de la compagnie de Warham en 1630. Delà, il passa à Windsor, Connecnecticut, vers l'an 1635, et aida à jeter les fondemens d'une nouvelle colonie. La guerre des Pequots, dans laquelle il se distingua, eut lieu en 1637. Les Indiens Pequots étoient une nation guerrière, établie près de New-London. En 1634, une tribu de de leur confédération, égorgea les capitaines Stone et Norton, avec huit hommes de leur équipage, et coula bas leur bâtiment. Une partie des assassins se réfugia chez Sassacus, Sachem des Pequots ; et en 1636, ces mêmes Pequots tuèrent plusieurs Anglais à Saybrook, où il y avoit vingt hommes de garnison. En conséquence, l'année suivante, le capitaine Mason fut envoyé au secours de ce fort, sur la rivière de Connecticut. Il y resta un mois sans qu'il parut un Indien ; mais, la même année, les Pequots tuèrent neuf Anglais à Wethersfield, et détruisirent beaucoup de propriétés. La colonie fut réduite à l'état le plus déplorable. Les habitans étoient alors au nombre de deux cent-cinquante, sans pouvoir se livrer aux travaux de la plantation. Ils manquoient de bétail et d'outils ; il n'y avoit peut-être pas cinq

charrues dans la colonie. Le peuple manquoit de provisions; et dans ce moment même, se voyoit attaqué par un puissant ennemi. Dans ces circonstances critiques, on assembla une cour à Hartfort. En outre des six magistrats, la cour fut encore composée de députés de quelques villes de la colonie. Cependant les Pequots avoient déjà tué une trentaine d'hommes, et méditoient une confédération de tous les Indiens, pour exterminer les Anglais. Il fut décidé qu'on feroit à cette horde une guerre offensive. On fit une levée de quatre-vingt-dix hommes, quarante-deux d'Hartfort, trente de Windsor, et dix-huit de Wethersfield. La petite armée fut mise sous le commandement du capitaine Mason, et le révérend Stone en fut le chapelain. Elle descendit la rivière, et bientôt arriva à Saybrook. Les Anglais avoient avec eux environ soixante-dix Indiens, sous les ordres de Uncas, Sachem de Moheagans, qui venoit de se révolter contre Sassacus à Saybrook. Le capitaine Mason et ses officiers, se trouvèrent entièrement divisés d'opinion, sur la manière de poursuivre l'entreprise. La cour avoit décidé qu'ils débarqueroient au port de Pequot, d'où ils avanceroient vers l'ennemi. Mais le capitaine Mason prétendoit qu'il falloit pousser jusqu'à Narragansets, hors du pays des Pequots, de peur de surprise. Cet avis étoit une preuve de son habileté militaire. Les Pequots les attendoient dans leur port; ils y tenoient des sentinelles jour et nuit, et le port étoit enfermé dans des rochers, qui donnoient aux Indiens beaucoup d'avantages. Dans cette perplexité, on s'adressa au révérend Stone pour implorer les lumières du ciel. Celui-ci, après avoir passé la nuit en prières, déclara le matin, que le plan du capitaine Mason étoit plein de sagesse, et en conséquence, il fut adopté. Peu de temps après, ils arrivèrent à Narragansets; mais le vent étoit défavorable, et ils ne purent débarquer qu'au bout de quelques jours. Aussitôt le capitaine alla voir le sachem Miantonimoh, et lui déclara ses vues. Deux cents hommes de cette nation se joignirent à lui, et avancèrent vers la frontière des Pequots, jusqu'à Nihantick. C'étoit la capitale d'un sachem qui ne voulut pas permettre aux Anglais d'approcher du fort, et mit au contraire une forte garde sous les armes. La petite armée, qui comptoit alors cinq cents Indiens, continua sa marche, et se trouva bientôt à Mistic, tout près des Pequots. Mais elle étoit excédée de fatigue, très-incommodée de la chaleur, et manquoit de tout. La garde avancée entendoit les chants de l'ennemi. C'étoit une réjouissance, parce qu'ayant vu quelques jours auparavant, passer les vaisseaux anglais, ils pensoient que ceux-ci n'avoient pas osé les attaquer. Le capitaine assembla ses hommes, et les avertit que le sort du Connecticut alloit se décider sous quelques heures. Le reste de la nuit fut employé en prières. Au point du jour, Mason tomba à l'improviste sur les Indiens, qui, d'abord effrayés, prirent la fuite, et se renfermèrent dans leur fort et leurs palissades. Mais une grêle de traits, qu'ils lancèrent en fuyant, rendirent quelque temps la victoire incertaine. Mason fut obligé d'employer le fer et la flamme, qui bientôt enveloppa leurs habitations. Les Indiens épouvantés de sa mousqueterie, se précipitoient

eux-mêmes dans le feu. Soixante et dix de leurs cabanes furent consumées, six cents Indiens périrent, les fuyards tombèrent sous l'épée des Anglais; et en quelques heures, la victoire fut complète; mais l'armée étoit dans la plus grande détresse: à peine restoit-il quarante hommes en état de combattre, et une heure après, trois cents Indiens parurent dans un autre fort. Mason laissa une partie de ses gens pour les contenir, et résolut de marcher sur le port Pequot, où quelques instans avant, il avoit vu entrer les vaisseaux de la colonie. Dès le lendemain, prenant avec lui vingt hommes, il s'avança par terre sur Saybrook. A son retour le succès de son expédition remplit de joie toute la colonie. Les Pequots épouvantés, mirent eux-mêmes le feu à leurs cabanes, et abandonnèrent leurs habitations. La plupart d'entre-eux dirigèrent leur fuite vers New-Yorck. Le capitaine Mason fut envoyé à leur poursuite, et fit une centaine de prisonniers. Environ deux cents prirent le parti de la soumission, s'engagèrent à sortir du pays, et à devenir les sujets des sachems de Moheagans et de Narragansets. Ainsi fut anéantie la nation qui portoit le nom de Pequot. Peu de temps après que cette guerre eût été terminée, le capitaine Mason fut nommé par le gouvernement de Connecticut, major-général, commandant de toutes les forces de cet état; et garda cette place jusqu'à sa mort; en 1642, il remplit les fonctions de magistrat, et en 1660, fut créé député gouverneur. Il remplit cette place jusqu'en 1670, où ses infirmités l'obligèrent à renoncer entièrement aux affaires publiques. Après la guerre des Pequots, en 1647, sur la demande des habitans de Saybrook, et pour la défense de la colonie, il étoit venu de Vindsor à cette place. Ensuite, en 1559, il passa à Norwich. Il y mourut en 1672 ou 1673. La réputation militaire du major Mason dans le Connecticut, n'a pas été inférieure à celle du capitaine Standish dans la colonie de Plymoouth. Tous deux avoient été formés au métier des armes dans les Pays-Bas hollandais. La Cour générale avoit engagé Mason à écrire l'*Histoire de la guerre des Pequots*, il en fait seulement un précis, qui a été réimprimé dans *la Relation des troubles excités par les Indiens*, du docteur Mather, 1667. Thomas Prince en a donné en 1736, une *édition* plus correcte, avec une introduction et des notes explicatives.

II. MASON (George), célèbre homme d'état en Virginie, fut membre de la convention générale, qui en 1787 établit la constitution des Etats-Unis, mais il refusa de la signer. Dans l'année suivante, élu membre de la convention de Virginie, qui proposa le projet d'un gouvernement fédéral, il réunit ses efforts à ceux de Henri pour s'opposer à ce plan, et déploya dans cette circonstance la plus grande énergie. Il y vouloit des amendemens, et soutenoit surtout la nécessité d'un article, qui réservât aux états tous les pouvoirs non délégués; cet article est maintenant parmi ceux d'amendemens de la constitution. Il vouloit aussi qu'il y eût un terme fixé pour la prolongation de la présidence. Mason étoit si opposé à l'article qui accordoit la traite des esclaves pour vingt années, que malgré son attachement au système de l'union des états, il déclara que jamais

il ne souscriroit à l'union des états méridionaux, qu'ils n'eussent renoncé à ce trafic. Mason mourut en 1792, âgé de soixante-sept ans.

MASSIF (Jean-Baptiste), de l'académie de Montauban sa patrie, où il est mort en 1551, âgé de 75 ans, a donné *les fêtes diverses*, ballet; *la coquette démasquée*, comédie en prose, pour le théâtre Italien à Paris; *La mort d'Alcandre*, tragédie; un très-grand nombre de *Chansons* françaises et gasconnes, et des *Poésies* fugitives, peu estimées.

I. MATHER (Richard), ministre de Dorchester, Massachussetts, né en 1596 au comté de Lancastre, en Angleterre, étoit à l'université d'Oxford en 1618; quelques mois après, il reçut les ordres, de la main de l'évêque de Chester, et fut nommé ministre de Toxteth, où il continua pendant 15 ans ses utiles travaux. En 1633, on l'interdit pour non conformité à l'église établie: à la vérité, par le crédit de ses amis, l'interdiction fut levée, mais elle fut rétablie l'année suivante. On le poursuivit, mais il trouva le moyen d'échapper, et arriva à Boston en 1636: il fut chargé de l'église de Dorchester, et eut part bientôt après à la version des psaumes donnée par Eliot et Welde. En 1648 il présenta au Synode un plan de discipline ecclésiastique, qui fut adopté de préférence à ceux proposés par Cotton et Partridge, enfin, il mourut en 1669: l'Eglise perdit en lui un homme savant, et un prédicateur simple, mais utile. Mather a publié un *Discours sur l'église presbytérienne*, *et une réponse aux trente-deux questions* qui ont été données *sous le nom des anciens* de la Nouvelle Angleterre; une *modeste et fraternelle réponse*, au livre de Herle, 1646; un *Cathéchisme*, un *Traité de la justification*, 1652: une *lettre à M. Hooker*, dans laquelle il prouve qu'il est permis à un ministre d'administrer le sacrement à une congrégation qui n'est pas particulièrement sous sa conduite: une *Réponse* au livre de Davenport contre les propositions du Synode de 1662: il avoit aussi préparé pour imprimer des *Sermons* sur la 2e épitre de St.-Pierre, et une *défense* des églises de la Nouvelle-Angleterre.

II. MATHER (Samuel), ministre de Dublin en Irlande, fils du précédent, né en 1626, au comté de Lancastre, alla en Amérique avec son père, et y fut gradué en 1643 au collége d'Harvard; bientôt il commença à prêcher dans une église, près de Boston; mais quelques circonstances l'ayant engagé à retourner en Angleterre, l'église qu'il quittoit fut confiée à son frère. Samuel devint chapelain du collége de la Madeleine à Oxford, prêcha ensuite deux ans en Ecosse, puis passa en Irlande au collége de la Trinité de Dublin, où il fut doyen des boursiers, et enfin collégue du docteur Winther, ministre de l'église de St.-Nicolas. Quoique Samuel fût des plus modérés non-conformistes, il n'en fut pas moins interdit, sur une accusation de fomenter la sédition, et retourna en Angleterre, où il fut ministre de Burton-Wood, mais en 1662, l'acte Bartholomé le força de quitter cette place; alors il rassembla une église à Dublin, où il mourut en 1671. Comme prédicateur, Samuel se plaça au premier rang, et sa réputation s'étendit dans

tout le royaume. Il a publié : *Avertissement salutaire pour un temps de liberté*, 1652 : *Défense de la religion protestante contre le papisme*, 1671 : *Irenicum* ou *Essai pour l'union entre les presbytériens*, *les indépendans*, *et les anabaptistes* : *Traité contre les liturgies forcées* : *Un pamphlet contre Valentin Greatarick*, qui prétendoit guérir les maladies en frappant les malades ; une suite de *Sermons sur des sujets de l'ancien testament* ; et quelques *discours contre les superstitions du papisme*.

III. MATHER (Natanhiel), ministre à Londres, frère du précédent, né en 1630 à Lancastre, élevé en Amérique au collége d'Harvard, où il fut gradué en 1647, vint en Angleterre, où Olivier Cromwel lui donna en 1656 un bénéfice à Barnstable ; mais il en fut chassé en 1662, et passa en Hollande où on le nomma ministre à Rotterdam vers 1671 ou 1672 ; il succéda à son frère Samuel à Dublin, et passa ensuite à Londres, comme pasteur d'une église congrégationnelle. Il mourut en 1697. Il a publié, I. *La justice de Dieu pour tous ceux qui croyent* ; 1694. II. *Discussion sur la puissance du pasteur d'une église de faire l'office dans une autre*. III. 23 *Sermons* prêchés à Pinners-Hall, écrits par abréviations pendant qu'il les prononçoit ; mais la plupart corrigés par lui-même.

IV. MATHER (Eléazar), fils du révérend Richard Mather, né en 1637, gradué en 1656 au collége d'Harvard, prit les ordres en 1661, et fut chargé d'une église nouvellement établie à Northampton. Il mourut en 1669. Mather fut un prédicateur utile, distingué par ses talens et son zèle. Après sa mort on a publié de ses manuscrits : une *Sérieuse Exhortation au peuple de la Nouvelle-Angleterre et à la génération suivante*, qui étoit la substance de ses derniers sermons, 1671.

V. MATHER (Samuel), ministre à Boston, gradué en 1723 au collége d'Harvard où il prit les ordres, fut nommé en 1732 collègue de M. Gée. Environ dix ans après, ils se séparèrent sans doute à cause de leur différence d'opinions, et Mather se chargea d'une autre église, dont il fut pasteur jusqu'à sa mort, arrivée en 1785. Il avoit alors 79 ans. Le docteur Mather a publié plusieurs *Sermons* dans lesquels on distingue les *Panégyriques* de son père en 1728 ; de Guillaume Waldron, 1727 ; de la reine Caroline, 1738, et du prince de Galles, 1751 ; *Essai sur la reconnoissance*, 1732 ; *Apologie de la liberté des églises de la Nouvelle-Angleterre*, in-8°, 1738 ; *Dissertation sur le nom de Jehova*, 1760 ; *Essai sur la prière de J.-C.* ; et un ouvrage portant pour épigraphe : *Tous les hommes ne seront pas sauvés*, 1781.

MAUMENET (Louis), abbé, né à Beaune en 1655, et mort à Paris en 1716, eut la satisfaction de voir plusieurs de ses poésies couronnées par l'académie française et par celles des Jeux floraux et d'Angers ; ces auréoles littéraires n'ont pu le garantir de l'oubli. « C'est assez le sort de ces productions fantastiques, dit l'abbé Sabathier, elles expirent sous les lauriers éphémères qui les surchargent ; et les traces de leur existence ne sont constatées que sur les registres mortuaires des académies. »

I. MAYHEW (Thomas), gouverneur de Martha's-Vineyard et des îles voisines, résidoit en 1641 à Watertown, Massachussetts, où il obtint de lord Stirling, alors agent, la propriété d'une certaine étendue de terre; et l'année suivante il forma un établissement à Edgarton. Trente ans après, ces îles furent attachées au territoire de New-Yorck, et en 1692, annexées à l'état de Massachussetts. Il donna beaucoup de secours à son fils pour la conversion du peuple payen. Les sachems Indiens craignoient que l'introduction du christianisme ne leur enlevât une partie de leur autorité; mais le gouverneur les rassura, en leur faisant comprendre que le gouvernement et la religion étoient parfaitement distincts; enfin, après leur avoir persuadé d'adopter les formes admises en Angleterre, pour l'administration de la justice, il les amena à se soumettre à la couronne d'Angleterre. Après la mort de son fils, comme il entendoit parfaitement la langue des Indiens, et qu'il n'avoit aucun moyen de leur donner un ministre, il entreprit, à l'âge de 70 ans, de prêcher aux naturels du pays, et même aux anglais. Entre les années 1664 et 1667, il trouva de grands secours dans le révérend Jean Cotton: les membres de cette église désiroient se l'attacher; mais comme il refusa d'être leur pasteur, ils choisirent Hiacoomes. En 1675, la guerre de Philip s'alluma: les Anglais de Martha's-Vineyard n'égaloient pas en nombre le 20e des Indiens du pays, et si la religion chrétienne n'y eût pas été introduite à cette époque, il n'y a pas de doute que le nom anglais n'en eût été effacé. Mais alors tout resta dans une paix profonde; et Mayhew pouvoit tellement compter sur ses nouveaux convertis, qu'il en plaça plusieurs dans ses gardes. Il mourut en 1681, dans la 93e année de son âge.

II. MAYHEW (Thomas), premier ministre de Martha's Vineyard, fils unique du précédent, accompagna son père dans cette île, et y devint le ministre de l'église anglaise; il apprit bientôt la langue des Indiens, gagna leur affection; et leur enseigna les vérités de l'Evangile. Le premier converti fut Hiacoomes, qui embrassa la religion en 1643. Mayhew commença en 1646 ses instructions publiques aux Indiens. Il rencontra beaucoup d'obstacles; mais rien n'interrompit ses travaux charitables. Il visitoit les naturels dans leurs demeures, dans leurs cabanes enfumées; et souvent passoit la nuit entière à leur raconter des traits d'histoire tirés de l'écriture. De 1650 à 1652 trois cent quatre-vingt deux de ces payens embrassèrent le christianisme; on comptoit parmi les convertis huit de leurs Pawaws ou prêtres, malgré l'intérêt qu'ils avoient à maintenir leurs superstitions. En 1657, Mayhew s'embarqua pour l'Angleterre, le vaisseau fit naufrage, et Mayhew périt à l'âge de 37 ans. Il avoit reçu une excellente éducation et ses talens auroient pu lui procurer des places très-avantageuses. Mais sa charité lui fit préférer de prêcher l'Evangile à des payens, et il se dévoua pour eux aux privations et à la pauvreté, car il ne vivoit avec sa famille que du travail de ses mains. On a publié à Londres quatre de ses *lettres* sur les progrès de l'Evangile.

III. MAYHEW (Experience), premier ministre de Martha's

Vineyard, petit fils du précédent. né en 1673, se consacra à la prédication chez les Indiens. Leur langue lui étoit familière dès son enfance, et les commissaires de la société l'employèrent à la traduction des psaumes. Il termina cet ouvrage en 1709, et mourut en 1758. Il a publié plusieurs *sermons*, *Les Indiens convertis*, in-8°, 1727. Il donne dans cet ouvrage les vies de trente ministres Indiens, et d'environ 80 Indiens hommes, femmes et enfans remarquables; *Lettre sur la communion*, 1741. *Défense de la grace*, in-8°, 1744.

IV. MAYHEW (Jonathas), ministre à Boston, fils du précédent, né en 1720 à Martha's Vineyard, gradué en 1744 au collége d'Harvard, s'appliqua à la théologie, prit les ordres, et succéda en 1747 à M. Hooper, premier ministre de l'église de Boston, qui avoit adopté l'opinion des épiscopaux; il resta dans cette place jusqu'en 1766, où il mourut. Le docteur Howard lui succéda. Mayhew a toujours joui de l'estime publique due à son caractère et à ses talens. C'étoit un prédicateur éloquent. On lui doit un grand nombre de *Sermons*, des *Discours* de controverse, et des *Panégyriques*.

MAYXWELL (Guillaume), médecin écossais, est connu par un traité *de medicinâ magneticâ*, en trois livres, Francfort, 1679, in-12. Non-seulement il tâche d'approfondir et d'éclaircir cette matière si obscure, mais il se vante d'avoir inventé une eau et une poudre magnétiques, qui avoient sans doute de grandes vertus, comme tant d'autres remèdes, proposés par le charlatanisme et accrédités par la mode. Sa doctrine que les partisans de Mesmer ont donnée comme nouvelle, est ainsi que certains de nos jeux, renouvelée des Grecs. Divers auteurs avoient traité avant lui du magnétisme propre à l'économie animale, et de son usage dans le traitement des maladies; et l'on retrouveroit dans leurs écrits presque toutes les propositions annoncées par Mesmer. Quoi qu'il en soit, Mayxwell eut de la réputation dans sa patrie. Nous ignorons l'année de sa mort.

MÉÇOUCH (Yahya ibn), médecin chrétien qui vivoit sous le règne d'Aaron Raschid et de ses successeurs, leur rendit de grands services par ses connaissances médicinales et ne fut pas moins utile aux lettres arabes par les nombreuses traductions de bons livres grecs et syriaques dont il les enrichit. Il a encore composé plusieurs ouvrages traduits pour la plupart en hébreu et en latin; le principal est une *Bibliothèque des philosophes*. Méçôuch étoit né à Damas; il passa la plus grande partie de ses jours à Bagdâd et alla mourir à Sarmarah l'an 243 de l'hégire qui répond à la 857e année de notre ère.

MÉGLINGER (Joseph), natif de Lucerne, religieux de l'ordre de Citeaux à Wettingen, dans le comté de Bade, fit établir une imprimerie dans l'enceinte même de son monastère, et y a fait imprimer deux traités en latin; I. *Duo sæcula ferrea*, 1689. II. *Neminem peregrinum*, 1691.

MEIGRET *ou* MAIGRET (Louis), écrivain lyonnais, qui vivoit dans le 16e siècle, publia en 1542, un *traité* singulier sur l'ortographe française, in-4°., qui fit beaucoup de bruit. Cet ouvrage eut des partisans et des adversaires; il étoit conforme à la prononcia-

tion, qui a changé depuis presque autant que l'orthographe.

I. MEISTER (Léonard), né en 1741, mort en novembre 1811 à Zurich, est un des auteurs les plus féconds que la Suisse ait produits; il enfantoit régulièrement un volume, non pas comme Scudéri, tous les mois, mais tous les ans, ce qui est encore assez raisonnable; ses ouvrages ne sont pas en général très-précieux : le dernier qu'il fit paroître étoit intitulé, *Meisteriana.*

II. MEISTER (Jean-Henri), savant théologien, né à Zurich en 1700, fut à 47 ans pasteur à Christian-Erlang, dans les états de Brandebourg. Il a laissé des *Réflexions sur la manière de prêcher*, Hall, 1745, in-8°, qui sont très-estimées, ainsi que plusieurs *Traités de controverse.*

MELLEN (Jean), ministre de Lancastre (Massachussetts), né en 1722 à Hopkinton, gradué en 1741 au collége d'Harvard, ordonné et nommé pasteur de l'église de Lancastre, maintenant Sterling en 1774, resta dans cette ville 35 ans; mais des discussions occasionnées par les efforts qu'il fit pour maintenir ce qu'il appeloit l'*ordre des Eglises*, l'obligèrent à se retirer. En 1784, il fut nommé ministre de Hanover, desservit encore quelques églises, puis se retira chez sa fille à Reading, où il passa le reste de sa vie qu'il rendit encore utile par ses travaux. Il mourut en 1807. Mellen a publié beaucoup de *Sermons* dans lesquels on en remarque un prononcé devant les membres de l'ancienne loge des francs-maçons, à Hanover, 1793.

MENTELLE (Simon), ingénieur, né à Paris en 1732, et mort à Cayenne en 1800, a levé et composé plusieurs *cartes* dans cette colonie, et les a transmises au gouvernement. Il a fait aussi des *Observations météorologiques et sur les marées*, qui ont été adressées à l'Institut impérial.

MERCIER (André Le), ministre à Boston, fut chargé pendant beaucoup d'années de desservir l'église que les protestans français avoient fondée, après avoir été chassés de France par la révocation de l'Édit de Nantes en 1686. La société étant beaucoup diminuée, Le Mercier renonça totalement à ses travaux publics; et en 1748 la chapelle étoit occupée par l'église de M. Croswell. Le Mercier avoit l'estime générale. Il mourut en 1762. On a de lui une *Histoire de l'Eglise de Genève*, in-12, 1732, et un *Traité de la médisance.*

MÉRIAN (Charles-Gustave), conseiller du roi de Prusse, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1707, étoit fils de Mathieu Mérian, célèbre graveur. On a de lui un *Recueil* intéressant des événemens politiques de son siècle, sous ce titre, *Theatrum Europeum*, en allemand.

MERVEILLEUX (David-François de), ingénieur et capitaine au service de Hollande, étoit natif de Neufchâtel, et mourut en 1712. On a de lui une *Introduction* à la géographie universelle, 1694, in-8°, et une *carte* de la souveraineté de Neufchâtel et de Vallengin.—David-François de MERVEILLEUX, son neveu, mort en 1740, conseiller et interprète du roi de France, passe pour l'auteur des *Amusemens des bains de Bade*, Londres, 1739, 1 vol. in-12, et des *Réflexions critiques sur l'entretien des treize Cantons*, 1739, 1 vol. in-8°.

MERVILLE (Jean-Nicolas), jésuite, né le 12 octobre 1714, et mort vers la fin du 18e siècle, est auteur des *Leçons de mathématiques, à l'usage des colléges*, 1 vol., 1761, in-8°.

MESNIL (Louis du), jésuite, est auteur d'un ouvrage volumineux : *Doctrina et disciplina ecclesiæ ipsis verbis veterum monumentorum expositæ*, Cologne, 1730, 4 vol. in-fol. Le titre de l'ouvrage annonce assez l'importance, ainsi que le savoir et le discernement qu'il a fallu pour le bien exécuter : c'est le tableau de la doctrine et de la discipline de l'Eglise durant les douze premiers siècles. Il n'y a rien de plus complet dans ce genre. L'auteur est exempt de tout système, de toute opinion particulière, et n'est que le simple et fidèle rapporteur des passages qui expriment la croyance et la pratique de l'Eglise catholique.

MESPLÈDE (Louis), Canoniste dominicain, mort à Cahors sa patrie en 1663, âgé de 62 ans, employa presque tout son temps à écrire en faveur de son ordre et pour sa réforme. L'ouvrage qui lui a mérité quelque distinction parmi les critiques, est destiné à réfuter les historiens espagnols au sujet de la Catalogne, dans lequel Mesplède soutient faux l'accord fait entre saint Louis et un roi d'Aragon. Ce dominicain étoit un savant érudit à qui aucune science n'étoit étrangère. Ses ouvrages sont d'une bonne latinité ; en voici les titres : I. *Catalaunia Galliæ vindicata adversus Hispaniarum scriptorum imposturas*, Paris, 1643, in-8°. II. *Querela apologetica Provinciæ Occitaniæ ordinis prædicatorum*, Cahors, 1624, in-4°. III. *Notitia antiqui statûs ordinis prædicatorum*, Paris, 1643, in-8°. IV. *Commonitorium de ordinis prædicatorum renovatione*, Paris, 1644.

MEURON (Samuel), conseiller d'état, et commissaire général de Neufchâtel, sa patrie, vivoit au milieu du 18e siècle, il a laissé plusieurs *Opuscules critiques* sur l'histoire et la littérature; et une Dissertation *De legatis plenipotentiariis*, Bâle, 1744, in-4°.

I. MEYER (Wolfang), archidiacre de Bâle, où il naquit en 1577, mort dans la même ville en 1653, est auteur d'un livre en allemand contre l'hypocrisie, intitulé, *Diabolus albâ veste tectus*, 1623, in-4°, et de plusieurs *Sermons*. Meyer continua aussi la Cosmographie de Munster jusqu'en 1628.

II. MEYER (Léonard), pasteur de Schaffouse, où il naquit au commencement du 17e siècle, a laissé, I. Une *Histoire de la réformation de Schaffouse*, 1656, 1 vol. in-8°, en allemand : ouvrage très-rare, mais partial. II. *Histoire universelle*, Schaffouse, 1665, 1 vol. in-4°, en allemand. III. *Mercure historique*, Zurich, 1667, in-12.

III. MEYER DE CHAUENSÉE (François-Joseph), sénateur de la ville de Lucerne, né dans cette même ville, mourut en 1700. Il passa successivement par toutes les grandes charges de l'état, et s'acquit la réputation d'un magistrat intègre et éclairé. Témoin de la guerre funeste de 1712 entre les cantons de Zurich et ceux de Berne, et les cinq premiers cantons catholiques, il ne put que gémir sur les malheurs de sa patrie, sans pouvoir y porter remède. Ses connoissances profondes en politique, et ses ta-

lens littéraires le firent choisir par le sénat de Lucerne pour écrire l'histoire de leurs dissensions civiles. Digne émule de Thucydide et de Salluste, il a semé dans son ouvrage des réflexions judicieuses, de sages maximes. Il développa avec art les ressorts d'une politique ambitieuse, les désordres du schisme, la marche des négociations. Son style est assez nerveux; mais on y reconnoît plutôt l'homme d'état que le guerrier: il n'est pas toujours à la hauteur de son sujet lorsqu'il décrit les savantes manœuvres de l'art militaire. Cette relation, écrite en allemand, est restée manuscrite. Meyer a encore laissé des *Mémoires historiques* sur les abbayes et cantons de Lucerne.

IV. MEYER DE BALDEGG (Ferdinand), docteur en théologie, né à Lucerne en 1676, mort à Constance le 30 mai 1732, devint commissaire-général des cordeliers, dans la province de Liége. On a de lui divers *Traités de théologie* assez estimés.

V. MEYER (Herman), ministre de l'église réformée hollandaise, d'où il fut appelé pour se charger de l'église de Kingston ou Esopus dans l'état de New-Yorck. Sa prédication excita bientôt des mécontentemens. On le trouvoit trop évangélique, trop attaché à la pratique. Quoiqu'on estimât ses principes, ses paroissiens déclarèrent qu'un semblable ministre ne pouvoit leur convenir. Dans ce temps les Eglises hollandaises étoient divisées en deux partis, qui s'appeloient l'*Assemblée* et la *Conférence*. La famille de son épouse étoit du parti opposé à son Eglise, et bientôt ses liaisons fournirent à ses ennemis des occasions de s'élever contre lui. Un certain nombre de ministres voisins furent invités à décider cette dispute; et quoiqu'ils n'eussent aucune autorité compétente, ils n'en décidèrent pas moins la suspension du ministre, en déliant la congrégation de ses engagemens avec lui. Il passa de cette église à celle de Pompton au Nouveau-Jersey, où il continua de travailler avec zèle et succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. Il avoit tenté inutilement de se réconcilier avec l'église de Kingston; mais il en fut dédommagé par l'estime dont il jouit dans toutes les autres églises. Meyer étoit un homme très-instruit, d'un caractère doux et modeste, poli sans affectation dans ses manières, et d'une piété exemplaire. Long-temps avant sa mort, le synode général de l'église hollandaise l'avoit nommé professeur de langues orientales et lecteur, c'est-à-dire assistant du professeur de théologie. Il rendit d'importans services dans ces places, en formant des candidats pour le ministère.

MIFFLIN (Thomas), major général dans l'armée d'Amérique, et gouverneur de Pensylvanie, naquit vers l'an 1744, de parens quakers. Son éducation fut confiée aux soins du docteur Smith, avec qui il conserva des liaisons intimes pendant plus de 40 ans. Actif et plein de zèle, il s'opposa dès les commencemens aux mesures du parlement d'Angleterre, et fut membre du premier congrès en 1774. Mifflin prit le parti des armes, et fut un des premiers officiers chargés de l'organisation de l'armée du continent. En 1765, il fut nommé quartier-maître; les quakers lui en firent un crime, et l'exclurent de leur société. En 1777, il rendit de grands services

dans la milice ; mais il fut soupçonné de haïr le commandant en chef, et de désirer qu'un autre fût nommé à sa place. Son caractère bouillant et son activité, lui faisoient méconnoître le prix du sang-froid et de la prudence, si nécessaires pour la conservation de l'armée sous le commandement de Washington. En 1787, Mifflin étoit membre de la convention qui donna la constitution aux États-Unis, et son nom y est attaché. En 1788, il succéda à Franklin dans la présidence du conseil suprême exécutif de la Pensylvanie, et resta dans cette place jusqu'en 1790. Cette même année la constitution de cet état fut rédigée par la convention, dont il étoit président ; et il fut le premier nommé gouverneur. En 1794, pendant l'insurrection en Pensylvanie, il employa pour l'intérêt de ce pays l'éloquence extraordinaire dont il étoit doué, qui suppléa à l'imperfection des lois de la milice. Dans ce temps il fit un voyage dans les derniers comtés, et anima par-tout les milices, qui fournirent la quotité demandée par l'état. Il mourut à Lancastre en 1800. Mifflin doit être compté au rang des patriotes actifs et zélés qui ont consacré leur vie au service public avec un désintéressement peu commun.

MILLOT (Jacques-André), docteur en médecine, chirurgien-accoucheur à Paris, a donné divers ouvrages sur cette partie, et entre autres une des productions les plus bizarres de nos temps, intitulée, l'*Art de procréer les sexes à volonté, ou Système complet de génération*, Paris, 1800, 1 vol. in-8°, 2ᵉ édition, 1806, in-8°. Ses autres ouvrages sont, I. *L'Art d'améliorer les hommes*, Paris, 1801, in-8°. II. *Supplément à tous les traités, tant étrangers que nationaux sur l'art des accouchemens*, Paris, 1805, 1 vol. in-8°. III. La *Gérocomie, ou Code physiologique pour conduire les individus à une longue vie*, ibid., 1807, in-8°. IV. Le *Nestor français*, 3 vol. in-8°. V. Des *Observations* sur les accouchemens, sur l'opération césarienne, etc. Millot a terminé ses jours à Paris sur la fin de juillet 1811.

MINOT (Georges-Richard), historien, né en 1758 à Boston, se distingua dès sa jeunesse par son amour pour l'étude, sa modestie et son amabilité. Il dut le plus grande partie de ses succès dans l'école à son instituteur Lovell, homme d'un mérite rare. Au collége, il se concilia l'estime des gouverneurs et l'amitié de ses compagnons. Après s'être appliqué à l'étude des lois, sous Guillaume Tudor, il suivit le barreau, et s'y fit une grande réputation ; mais en 1781 on le nomma secrétaire de la chambre des représentans de Massachussetts : c'étoit le temps de l'établissement de la nouvelle constitution. Le soin avec lequel il s'acquitta de ses fonctions, et l'impartialité qu'il y montra toujours, la connoissance parfaite qu'il avoit des procédés, inspirent une grande confiance pour le précis qu'il a donné des transactions de la chambre. Ce précis a été inséré dans le Magasin de Boston, années 1784 et 1785. Lorsque l'insurrection fut apaisée, il en écrivit l'*histoire*, ouvrage estimé pour la modération, la justesse des vues et l'élégance du style. Minot fut encore nommé secrétaire de la convention de Massachussetts, pour la révision de la constitu-

tion ; en 1792, juge du comté de Suffolk, et quelques années après, juge de la cour municipale de Boston. Minot mourut en 1802, au milieu des haines enfantées par l'esprit de parti : sa douceur, sa modération, sa candeur lui concilièrent tous les suffrages. Sa conversation étoit intéressante, son esprit enrichi de connoissances variées. Il a publié, I. Un *Discours sur le massacre du 5 mars à Boston*, 1782. II. *Histoire de l'insurrection au Massachussetts*, in-8°, 1788. III. *Adresse à la société de charité*, 1795. IV. *Éloge de Washington*, 1800. V. *Suite de l'histoire de la Baie de Massachussetts, de 1748 à 1765*, avec un *Précis préliminaire des événemens, dès l'origine de son établissement.* Le premier volume de cet ouvrage qui est une continuation de Hutchinson, a été publié, in-8°, en 1798 ; le second volume alloit être mis sous presse, quand Minot mourut ; et il a été publié depuis. La narration en est claire, le style simple et pur. Cette histoire est en tout un modèle d'éloquence pour ce genre.

MINTO (Walter), professeur de mathématiques et de physique au collége de New-Jersey, naquit en 1753 en Écosse. Après avoir fait ses études au collége d'Édimbourg, il fut chargé de surveiller l'éducation des enfans du gouverneur Johnstone, et de les accompagner dans leurs voyages à Pise. Il se livra avec ardeur aux mathématiques et à l'astronomie, et établit une correspondance avec les hommes les plus distingués dans ces sciences. En 1782, après son retour de ses voyages ; il résidoit à Édimbourg quand il fit la connoissance du comte de Buchan qui, étant allé le voir, le trouva dans une chambre un peu plus grande que le tonneau de Diogène, fumant et lisant les principes de Newton. Ce fut le comte qui lui conseilla d'écrire un livre, pour prouver que l'invention des logarithmes, qui avoient été publiés par les soins du docteur Playfair et du révérend Scott, appartenoit à Napier. Le comte, qui avoit à cœur d'établir dans le pays des Colomb et des Washington les fondemens des sciences mathématiques, y envoya Minto, qui, à son arrivée fut nommé professeur au collége de Princeton. Dans cette place il sut se faire respecter et se rendre utile. Il mourut en 1796, laissant la réputation d'un savant. Il s'étoit marié à Princeton, mais il n'eut pas d'enfans. Minto a publié, I. Une *Démonstration du mouvement d'une nouvelle planète.* II. *Recherches sur quelques parties de la théorie des planetes*, 1 vol. in-8°, 1783. III. *Discours sur les progrès et l'importance des sciences mathématiques*, etc., 1 vol. 1788.

MINUTOLI (Joachim-Frédéric), docteur en droit et ministre à Genève sa patrie, dans le 18e siècle, étoit originaire d'une famille noble de Lucques, finit par embrasser la religion catholique. Nommé commandant-major de la république de Lucques, il conserva cette charge jusqu'à sa mort. Il a écrit en français les *Motifs* de sa conversion ; Modène, 1712, in-12 ; et les *Sentimens* des ministres de Genève qui l'ont déterminé à se faire catholique ; Fribourg, 1722, 2 vol. in-12.

MITCHEL (Jonathas), ministre de Cambridge (Massachussetts), né en Angleterre en 1724.

Ses parens l'emmenèrent l'année suivante en Amérique, où ils cherchoient un refuge contre la tyrannie ecclésiastique, et s'établirent d'abord à la Concorde, ensuite à Saybrook, Wethersfield et Stamford, Connecticut. Mitchel fut gradué en 1647 au collége d'Harvard où il avoit fait d'excellentes études, et s'étoit également fait honneur par la pureté de ses mœurs. Il avoit déjà fait au collége un mémorial en latin; et lorsqu'il commença à prêcher, il fut invité à s'établir à Hartford; mais il fut ordonné à Cambridge, où il succéda à M. Shepard. Peu après l'établissement du jeune ministre, Dunster embrassa les opinions des antipedo-baptismaux. Ce fut pour Mitchel une véritable épreuve; et quoiqu'il sentit bien qu'il étoit de son devoir de combattre les principes de son ancien maître, il s'en acquitta avec tant de ménagemens et de douceur qu'il ne perdit pas son amitié. En 1662, Mitchel fut élu membre du synode assemblé à Boston pour discuter et régler les questions concernant la qualité de membre du clergé, et la discipline de l'église; ce fut lui qui rédigea les décisions du synode. Il mourut en 1668; ses facultés intellectuelles, sa science profonde, ses talens, sa brillante mémoire ont assuré sa réputation. Il prêcha toujours sans notes; mais ses sermons étoient pleins de feu et d'énergie, et son débit étoit inimitable. Il fut fréquemment appelé aux conseils ecclésiastiques, et s'y distingua par sa prudence et sa modération. Il a publié plusieurs *Sermons*; *Conseils à son frère*, en forme de lettres, écrites pendant son séjour à l'université; 1664. *Lettre au sujet du baptême*, 1675. *Discours sur la gloire à laquelle les croyans en J.-C. sont appelés*, imprimé à Londres; réimprimé à Boston, in-12, 1721.

MITCHELL (Jean), botaniste et médecin, vint d'Angleterre en Virginie, avant le milieu du dernier siècle. Sa principale résidence étoit à Urbana, petite ville sur le Rappahannock, à environ 73 milles de Richmond. C'étoit un homme savant, observateur exact, laborieux et grand botaniste; il a fait une attention particulière aux productions de l'Hybrid. On a de lui un *Essai sur les causes des différentes couleurs des peuples en différens climats*, publié en 1743, dans les Transactions philosophiques, vol. 43ᵉ. Il attribue les différences de couleurs aux mêmes causes que le révérend docteur Smith, c'est-à dire à l'influence des climats et de la nourriture; il pense que les blancs ont plus dégénéré de la couleur de Noé et de sa famille, que les Indiens et même les nègres. Il considère la couleur des descendans de Cham comme l'effet d'une bénédiction plutôt que d'une malédiction. Mitchell a publié aussi dans les Transactions philosophiques, vol. 45ᵉ, un *Essai sur la préparation et l'usage des différentes espèces de potasse*; une *Lettre concernant la force de la cohésion électrique* au vol. 51ᵉ; et un ouvrage très-utile sur *les principes généraux de la botanique*, contenant la description de plusieurs nouvelles familles de plantes, in-4°, 1769. On lui attribue encore la *Carte de l'Amérique-nord*, publiée en 1755, qui étoit accompagnée d'un ouvrage intitulé *Discussions en Amérique*, suivi d'un autre, sous le titre: *Etat présent de la Grande-Bretagne au nord de l'Amérique*, 1767. Ses

manuscrits sur la fièvre jaune de 1742 en Virginie, sont tombés dans les mains du docteur Franklin, qui les a communiqués au docteur Rush.

MIZ (Daniel), membre du grand conseil de Bâle, où il naquit vers la fin du XVII siècle, a publié divers traités: I. *De arcanâ historiâ*, 1741. II. *De litteris commendatiis*, 1743. III. *De Libertate helveticâ*, 1746, etc.

M'KEEN (Joseph), premier président du collége Bowdoin, né en 1757 à Londonderry, New Hampshire. Ses parens étoient du nord de l'Irlande, mais originaires d'Écosse; il fut gradué en 1774, au collége de Dartmouth où il avoit étudié, et montra un goût décidé pour les mathématiques; ses premiers travaux eurent lieu dans une école de sa ville natale. Il s'occupa ensuite dans une académie à Andover, de l'étude de la théologie, prit les ordres, et succéda en 1785 à Willard, pasteur de l'église de Beverly, Massachussetts. Il y continua pendant 17 ans ses utiles travaux, et fut nommé en 1802 président du collége de Bowdoin; sa mort arriva en 1807; il a laissé une mémoire honorable: savant sans ostentation, il sut maintenir la dignité de sa place, sans rien perdre de l'amabilité d'un homme de bonne société. On a de lui quelques *pièces* insérées dans les transactions de l'académie des arts et sciences d'Amérique: plusieurs *Sermons* et le *Discours* qu'il a prononcé lors de son installation.

MOINE D'ARGIVAL *ou* D'ORGIVAL (Henri le), curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il naquit vers 1719, est auteur de plusieurs ouvrages de littérature, parmi lesquels on distingue. I. *Considérations sur l'origine et la décadence des Lettres chez les Romains*. Cette production renferme des vues, souvent profondes, et des réflexions assez justes; mais un ouvrage de cette nature exigeoit une finesse d'observation et un discernement exquis, dont il paroît que l'auteur n'étoit pas susceptible. II. *Discours sur les progrès de l'éloquence de la chaire, et sur les manières et l'esprit des orateurs des premiers siècles*, Paris, 1759, in-12: ouvrage plein d'érudition et de recherches; la manière d'étudier de ce curé, tout-à-fait originale, ressembloit fort à celle de quelques anciens philosophes. C'étoit véritablement l'homme redoutable d'*unius libri*; car il n'en eut jamais chez lui plus d'un à la fois. Ce curé mourut vers la fin du dix-neuvième siècle.

MONGODIN (André-Jacques), prêtre et curé, né de parens pauvres, embrassa l'état ecclésiastique, et y porta les lumières et les vertus convenables. Après s'être distingué pendant son vicariat, par son zèle infatigable, il fut nommé recteur, ou curé de St.-Aubin, dans la ville de Rennes. Il trouva une rente d'un écu fondée pour les pauvres, et à sa mort arrivée vingt ans après, il en a laissé une d'environ 700 livres, constituée en leur faveur. Il ne permit jamais qu'on fît des quêtes dans sa paroisse pour les pauvres; lorsque le parlement permit à celles de Rennes de faire des emprunts, il ne consentit point que la sienne en fît, il pourvut lui-même à ses besoins; ses dîmes y étoient employées: *mon revenu*, disoit-il, *appartient aux malheureux; je suis leur cais-*

sier, qu'ils viennent chez moi retirer ce qui leur est dû. Il se trouva quelquefois dans des momens de disette, et n'ayant rien à donner, il partagea avec eux son repas; enfin épuisé par des travaux vraiment religieux, et l'activité d'une charité intelligente, généreux sans partialité et sans exception, toujours attentif, autant que les circonstances le permettoient, à cacher ses œuvres, il mourut en 1775 dans son confessional.

MONIS (Judas), le premier qui ait enseigné l'hébreu au collége d'Harvard, étoit Italien, et commença ses cours à son arrivée en Amérique en 1720. Il suivoit d'abord la religion juive, mais il se fit baptiser à Cambridge en 1722, après la mort de sa femme; en 1761, il quitta la place qu'il occupoit au collége depuis 40 ans, et se retira à Northboroug, chez le révérend Jean Martyn, qui avoit épousé une sœur de sa femme; il y mourut en 1764, à 82 ans. Il a publié: *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité*: et une *Grammaire hébraïque*, in-4°. 1735.

MONTGOMERY (Richard), major général dans l'armée des États-Unis, né en 1737, dans le nord de l'Irlande, étoit doué de beaucoup de génie, servit dans les armées de la Grande-Bretagne, et combattit pour elle avec Wolfe à Québec en 1759, sur le même champ de bataille, où il devoit ensuite succomber en combattant contre elle sous les bannières de la liberté; à son retour en Angleterre, en 1772, il quitta son régiment par attachement pour l'Amérique, qu'il considéroit comme le berceau des arts et de la liberté, acheta une terre au New-Yorck, à cent milles de la ville, où il épousa un fille du juge Livingston. Dès ce moment, il se compta au nombre des Américains; en 1775, quand la lutte avec la Grande-Bretagne commença, Montgomery exprima le désir d'employer son épée à la défense des colonies, et eut le commandement général des forces continentales du département du Nord avec Schuyler; par l'indisposition de ce dernier, on le nomma commandant en chef. Il réduisit le fort Chambleé, prit celui de St.-Jean, et ensuite Montréal; en décembre de la même année, il joignit le colonel Arnold, et vint assiéger Québec. Plusieurs régimens furent mis en mouvement par un temps de neige qui les cachoit à l'ennemi; Montgomery s'avança le long du St.-Laurent à la tête des troupes de New-Yorck, et après avoir travaillé à rompre les palissades qui avoient été opposées à son passage, il avançoit sur les fortifications, quand une décharge de la mousqueterie ennemie le renversa mort avec ses deux aides de camp; ce fut la seule décharge de l'ennemi, qui frappé de terreur avoit pris la fuite; mais cet événement sauva Québec, qui auroit été infailliblement prise; quand Montgomery fut renversé, il étoit sur un chemin très-étroit, son corps roula sur la glace qui s'étoit formée sur le bord de la rivière; et le lendemain il fut trouvé parmi les morts, et enterré par un petit nombre de soldats, sans aucune marque de distinction. Montgomery étoit très-estimé pour ses talens militaires; toutes ses mesures étoient conçues avec prudence et exécutées avec vigueur; mais il n'avoit sous ses ordres que des troupes indisciplinées: il étoit

infatigable au travail ; sa vigilance ne pouvoit être surprise, ni son courage intimidé. Le congrès lui a fait élever un monument de marbre blanc, remarquable par sa simplicité majestueuse, avec des devises emblématiques, placé en face de l'église de St.-Paul à New-Yorck. Ce monument a été exécuté à Paris, par Cassiers.

MONTMOLLIN (Georges de), né à Neufchâtel, d'une famille distinguée, mort en 1703, fut successivement conseiller d'état, chancelier et procureur général du comté de Neufchâtel. Il a écrit deux *Traités* très-exacts, qui n'ont pas été imprimés : I. *Histoire abrégée du comté de Neufchâtel*, depuis 1305. II. *Extraits des titres concernant le comté de Neufchâtel*, avec des réflexions assez judicieuses.

MONTVALON (André BARRIGUE DE), natif de Marseille, mort en 1707, a publié : I. *Motifs des juges qui ont condamné le père Girard dans l'affaire de la demoiselle La Cadière*, 1733, in-fol. II. *Précis des Ordonnances, etc. en usage dans le ressort du parlement de Provence*, 1752. in-12. III. *Epitome juris et legum Romanarum frequentioris usûs*, Aix, 1756, in-18°. IV. *Traité des successions, conformément au droit romain et aux ordonnances du royaume;* Paris, nouvelle édit. 1786, 2 vol. in-4°.

MONTUUS ou DE MONTEUX (Sébastien), naquit, selon *Georges Mathias*, à Rieux, en Languedoc, et selon *Réné Moreau*, il florissoit en 1532. Ses ouvrages sont; I. *Annotatiunculæ in errata recentiorum medicorum per Leonardum Fuchsium, collecta. Epistola responsiva pro græcorum defensione in arabum errata, à Symphoriano Campegio composita.* Lugduni, 1534, 1548, 1 vol. in-8°. On voit par les titres de ce recueil, que Montuus n'en est que l'éditeur. II. *De Medicis sermones sex, quorum 1 de sectis medicorum. 2, de disciplinis quæ dogmaticis necessariæ. 3, de dogmaticorum officio. 4, de excellentiâ dogmaticorum. 5, de consiliis eorum. 6, de stipendiis eorumdem. Ejusdem de humorum differentiis atque indiciis epitome*, Lugduni; 1584, in-8°. III. *Dialexeon medicinalium libri duo, adjectus est de his quoad rationalis medici disciplinam, munus, laudes, consilia et præmia pertinent, libellus.* Lugduni, 1537, 1 vol, in-4°.

MONVEL (Boutet de), auteur dramatique distingué, et comédien célèbre, membre de la quatrième classe de l'institut, naquit à Paris d'un comédien sans réputation, en 1649; après avoir fait d'excellentes études, le jeune Boutet prit le parti du théâtre, et débuta sous le nom de Monvel. Il eut d'autant plus de succès qu'il étoit préparé par une bonne éducation; que doué d'un jugement sain et d'une grande sensibilité, il raisonnoit mieux ses rôles et les exprimoit avec une vérité si touchante et une énergie si forte, qu'il produisoit les plus grands effets sur les spectateurs. Toujours en scène, Monvel avoit le geste décent et convenable; son débit étoit juste, et jamais il ne lui échappa une fausse intonation. Sa manière simple et naturelle parut d'autant plus monotone dans ses débuts, que le public étoit accoutumé à la diction ampoulée de *Lekain* et de *Mademoiselle Clairon;* ceux-ci montroient l'art dans la perfection, Monvel, en observateur profond

rendoit la nature telle qu'elle est, toutefois en prenant le caractère du personnage qu'il devoit représenter ; cependant il fut bientôt apprécié des vrais connoisseurs ; dans la tragédie, il joua successivement les jeunes premiers, quelques premiers rôles et les Rois ; dans la comédie, il débuta dans les amoureux, joua ensuite les premiers rôles de divers emplois dans lesquels il se fit remarquer, *Seïde* dans Mahomet, le *jeune Bramine* dans la veuve du Malabar, *Vendôme*, *Auguste* dans Cinna et *Fénélon* dans la tragédie de Chénier, où il fut inimitable, ainsi que dans le rôle de *Calas* dans la pièce de ce nom, du même auteur ; dans la comédie, il créa *Dormilly* des *Fausses Infidélités*, joua avec une rare intelligence le *Métromane* et *Béverley ;* enfin, il se fit admirer dans sa vieillesse dans l'*abbé de l'Epée*. Auteur, son premier ouvrage au Théâtre Français est l'*Amant Bourru* ; cependant, il avoit obtenu des succès dans les *Amours de Bayard* et dans *Clémentine et Désormes*, pièce remarquable par le style noble et sentimental qui y règne. Monvel eut de nombreux succès au théâtre Italien, aujourd'hui l'Opéra comique. *Les trois Fermiers*, *Blaise et Babet*, *Alexis et Justine*, *Sargines*, *Créqui*, *Philippe et Georgette* eurent un grand nombre de représentations et sont restées au théâtre. Quelques années avant la révolution, Monvel quitta la France, passa en Russie, puis en Suède, où il trouva un protecteur qui lui fit obtenir la place de l'un des bibliothécaires du roi de Suède ; il revint à Paris et reparut sur la scène française, où il excita l'enthousiasme général ; épuisé de fatigues, sa mémoire s'éteignit au point, qu'un jour devant jouer le rôle d'*Auguste* dans Cinna, il ne put proférer une parole et se retira. Enfin, après avoir fait les délices du public pendant près de 40 ans, Monvel quitta le théâtre et mourut à Paris, le 15 février 1812, des suites d'une maladie de langueur.

I. MOODY (Josué), ministre de Portsmouth, New-Hampshire, né en Angleterre, un des premiers planteurs de Newbury, fut gradué en 1653 au collége d'Harvard, et commença à prêcher à Portsmouth, vers 1658. Mais ce ne fut qu'en 1671 qu'il prit les ordres. En 1683, lorsque Cranfield étoit gouverneur, un des membres de l'église de Moody se rendit coupable de parjure, relativement à un vaisseau envoyé hors du port. Moody trouva le moyen d'arranger cette affaire avec le gouverneur et le collecteur ; et cependant, le fidèle ministre pensa qu'un crime notoire, et qui rejaillissoit sur toute son église, exigeoit une satisfaction pour la discipline ecclésiastique. En conséquence, il appela en témoignage le gouverneur, qui s'y refusa, et même défendit à Moody toute poursuite. Mais celui-ci, sans s'intimider, prêcha contre le faux serment, et força le coupable à une confession publique. Cranfield, pour se venger, lui ordonna d'admettre à la communion toute personne d'âge de raison, et en même temps lui signifia son intention de communier le dimanche suivant. Moody refusa de lui administrer le sacrement, sous prétexte qu'il n'en étoit pas digne. Une persécution s'en suivit, et Moody fut condamné à six mois d'emprisonnement. Les juges qui avoient opiné en sa faveur perdirent leurs places. A la fin,

Moody obtint son élargissement; mais avec injonction de ne plus prêcher dans cette province. Alors il accepta une place de ministre assistant à Boston; mais l'opposition qu'il montra à plusieurs mesures violentes, occasionna son expulsion de l'église où il prêchoit, et, l'année suivante, il retourna à Portsmouth, et y passa tranquillement le reste de sa vie. Il mourut en 1697, âgé de 65 ans; il a donné plus de 40 *Sermons*, et un *Discours sur la Communion*, imprimé en 1685, et réimprimé en 1746.

II. MOODY (Samuel), ministre d'Yorck au district du Maine, gradué en 1697, au collége d'Harvard, ordonné en 1700, et nommé successeur de M. Shubael Dummer, qui avoit été tué par les Indiens, mourut en 1747, âgé de 67 ans. Son fils, Joseph Moody, homme de beaucoup de mérite, qui fut premier ministre de l'église Nord d'Yorck, n'a survécu à son père que de cinq ans. Samuel a publié: I. L'*Etat de souffrance des damnés, particulièrement de ceux qui ont été en enfer après avoir connu l'évangile.* II. Quelques *Sermons*. III. *Précis de la vie et de la mort de l'indien Joseph Quasson.*

I. MOREAU (Jean), chanoine au Mans, sa patrie, publia, en 1572, la *Vie des évêques du Mans*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit en latin, a été réimprimé dans le recueil de Bollandus, au 16 avril, sous ce titre: *Nomenclatura, seu legenda aurea pontificum Cenomanensium*, etc.

II. MOREAU (Jean-Nicolas), premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu à Paris, mort le 19 avril 1786, a donné quelques *Mémoires* qui ont été insérés dans le recueil de l'académie de chirurgie.

MORETTINI (Pierre), célèbre ingénieur, né à Meyental en Suisse, fut chargé par Vauban, de diriger le bastion de Saint-Pierre à Landau. Il contribua aussi à fortifier Bergopzoom. De retour dans sa patrie, il fit élever des digues sur la rivière Madia, près de Locarno.

MORGAN (Jean), savant médecin, né en 1735 à Philadelphie, commença de bonnes études à Nottingham, et les termina au collége de Philadelphie, sous le docteur Alisson. Il se fit connoître en 1757, par un ouvrage de littérature, et s'appliqua ensuite à la médecine. Quand il eut achevé ses cours, il servit dans la dernière guerre en qualité de lieutenant-chirurgien dans les troupes de la province, qui avoient été dirigées contre les Français en Amérique. Son habileté et ses soins infatigables pour les malades et les blessés, lui firent dans l'armée une très-grande réputation. En 1760, il alla en Europe pour s'y perfectionner dans son art. Il suivit les leçons de Hunter, passa deux ans à Édimbourg, où il étudia sous Munroé, Cullen, Rutherford, Whyt et Hope. Alors il publia une thèse très-intéressante sur la formation du pus, et fut reçu docteur en médecine. D'Édimbourg il alla à Paris, où il suivit les leçons d'anatomie du célèbre docteur Sue, visita ensuite la Hollande et l'Italie. A son retour à Londres, la société royale le mit au nombre de ses associés, et se concerta avec le docteur Shippen, le plan d'une école de médecine à Philadelphie; et à son arrivée, en 1756, il fut nommé professeur de médecine théorique et pratique au collége de cette ville. En 1769, il parvint à

réunir l'école de médecine avec le collége. La même année, il établit la société philosophique d'Amérique, et partit en 1773 pour la la Jamaïque, afin de solliciter des secours pour l'avancement de la littérature dans le collége. En 1775, le congrès le nomma directeur-général, et médecin en chef des hôpitaux de l'armée américaine, à la place du docteur Church, qui avoit été emprisonné sur des soupçons d'intelligence avec l'ennemi. Il partit aussitôt pour Cambridge; mais en 1777, il se vit obligé de quitter ses fonctions pour s'occuper de sa propre défense. Des discussions entre les chirurgiens de l'hôpital général et ceux des régimens, avoient donné lieu à des calomnies contre lui. Il se présenta devant un comité de congrès, assemblé sur sa demande, et y fut honorablement acquitté. Sa mort arriva en 1789. Morgan entendoit parfaitement les auteurs latins et grecs, et avoit lu tout ce qui existoit en médecine. Il étoit persévérant et infatigable dans ses visites aux malades, et leur témoignoit le plus vif intérêt. Il a publié : *Tentamen medicum de puris confectione*, Edimbourg, 1763; *Discours sur l'Institution des écoles de médecine en Amérique*, 1765; quatre *dissertations sur les avantages réciproques d'une union perpétuelle entre la Grande-Bretagne et ses colonies en Amérique*, 1766; *Recommandation de l'inoculation par la méthode du baron de Dimsdale*, 1776; *Une défense de son caractère public dans sa place de directeur général.*

MORIN (Claude), avocat au parlement de Dijon, célèbre canoniste, et le meilleur écrivain du barreau de cette ville, mort sur la fin du 18e siècle, est auteur de plusieurs *Mémoires* cités dans les ouvrages des canonistes ses contemporains. L'éditeur des *causes amusantes* a recueilli trois *Mémoires* de Morin, sur des questions absolument étrangères au droit canonique.

MORLINI (Jérôme), jurisconsulte et homme de lettres, vivoit à Naples, lieu de sa naissance, à la fin du 15e siècle et au commencement du suivant; il est auteur de *Nouvelles*, de *Fables* et d'une *Comédie*. La partie de son ouvrage intitulée, *Morlini Novellæ*, offre des contes ou nouvelles au nombre de 81. Le comte Borromée, dans ses *Notizie de Novellieri italiani*, parle d'un manuscrit des œuvres de Morlini qui contient 90 Nouvelles, et publie, dans cette notice, deux de ces nouvelles inédites qui n'ont point l'indécence des autres; car, il faut le dire, les contes de Morlini, sont pour la plupart très-libres par leurs sujets et par l'expression, et n'ont pas tous cet enjouement, ce comique de situation qui rendent ce mauvais genre supportable. Ce qui paroîtra étrange dans notre siècle, c'est que ces contes licentieux, écrits en termes les plus obscènes et où figurent indécemment des prêtres, des moines et des religieuses, ont été imprimés avec permission et privilège de l'empereur et du pape. Seize des moins libres et des plus piquantes de ces *Nouvelles*, ont été traduites dans les Facétieuses nuits de Satraparole, d'où La Fontaine en a tiré quelques-unes telles que *le Cuvier*, etc. Les *Fables* de Morlini, au nombre de vingt, sont décentes et morales, et La Fontaine, s'il en eut connu les divers sujets, les

eut traité avec plus de grace, et de naïveté. La *Comédie* de Morlini, écrite en vers latins, n'a rien de comique; elle ne peut intéresser que ceux qui veulent connoître l'état de l'art dramatique chez les Napolitains à la fin du 15e siècle. Ces divers ouvrages sont écrits en latin barbare et fourmillent de solécismes. A ces défauts de latinité se joignent des fautes typographiques multipliées, la mauvaise orthographe, une ponctuation désordonnée et des abbréviations nombreuses qui en rendent la lecture pénible. L'auteur, après avoir donné un long *errata*, avertit que son livre est très-mal imprimé, que c'est la faute de l'imprimeur et non la sienne, que du reste peu lui importe. On cite, des œuvres de Morlini, une édition, imprimée à Naples, sans date, in-4°. Il en est une autre moins inconnue, imprimée à Naples, en 1520, 1 vol. in-8°. Malgré ses nombreuses imperfections, ce volume, à cause de sa grande rareté, s'est vendu à la vente de Gaignat, 1131 livres, et à celle de Randon, 1901 liv. M. Caron en a donné une nouvelle édition, tirée à un très-petit nombre d'exemplaires, en 1799, in-8°. Il y a scrupuleusement conservé toutes les défectuosités du texte de l'édition de 1520, et y a joint quelques notions sur l'auteur et sur ses ouvrages. (Article additionnel a celui du tome XII.)

I. MORTON (Thomas), un des premiers planteurs de Braintrée (Massachussetts), commença cette plantation vers 1625. Il apprit aux Indiens l'usage des armes à feu, afin qu'ils pussent chasser pour lui, et par cette imprudence, comme par ses injustices, mit en danger la colonie de Plymouth. Les magistrats employèrent avec lui la voie des remontrances, qui fut sans effet. Alors ils le firent arrêter par le capitaine Standish, en 1628, et il fut transporté en Angleterre; il revint l'année suivante en Amérique, et se fit emprisonner pour un livre qu'il avoit composé contre un grand nombre de gens de bien du pays. Son âge lui épargna une punition corporelle. Il mourut en 1644 ou 1645, à Agamenticus. Morton a publié, *La nouvelle Canaan anglaise*, contenant une *notice* des naturels, et une *description* du pays de la colonie, avec les *Principes et la Pratique de l'Eglise*, in-4°, 1632.

II. MORTON (Charles), ministre de Charlestown (Massachussetts), né en Angleterre vers l'an 1626, et élevé au collége d'Oxford, étoit d'abord royaliste et zélé pour l'Eglise d'Angleterre; mais ayant observé que dans les guerres civiles c'étoient les plus mauvais sujets qui s'attachoient au roi, tandis que les gens de bien se rangoient du côté de l'opposition, il fit plus d'attention à la controverse entre les épiscopaux et les puritains, et adopta cette croyance. Alors il remplit les fonctions du ministère à Blisland, d'où il fut expulsé en 1662, par l'acte d'uniformité; et prêcha dans les chapelles particulières à Londres, jusqu'à l'incendie de 1666. Après cet événement, il quitta la ville, et établit une académie à Newinton-Green. Morton avoit beaucoup d'élèves, dont plusieurs furent très-utiles au gouvernement. Parmi eux on distingue De Foé auteur du Robinson Crusoé. Fatigué des procès que la cour de l'évêque lui avoit intentés, Morton passa en

1685 dans la Nouvelle-Angleterre, et y fut chargé, en 1686, de l'Église de Charlestown, jusqu'à sa mort, en 1698. C'étoit un homme d'une vaste érudition. Il a composé un très-grand nombre de *Traités ;* mais ils sont tous très-succincts. Étant ennemi des gros livres, il avoit coutume de repéter un adage grec, que l'on rend ainsi en français : *un grand livre est un grand mal.* On trouve dans la continuation de Calamy, une copie de son Avis à ceux de ses élèves qui se destinoient au ministère Deux de ses manuscrits sont encore conservés : l'un qui se trouve dans la bibliothèque de la société historique de Massachussetts, est intitulé *Compendium physicæ ex autoribus extractum*, et l'autre, dans la bibliothèque du collége de Bowdoin, intitulé *Système complet de physique générale et spéciale.* Il a publié, *Le petit faiseur de paix*, 1674 : *Les dettes payées*, 1684 : *Considération et improbation de la passion du jeu*, et quantité d'autres *Traités* : plusieurs *Ouvrages de piété* : Une *Lettre à un ami pour prouver que l'argent est moins nécessaire qu'on ne l'imagine* : Un *Discours sur l'amélioration du pays de Cornouailles*, dont une partie se trouve dans les Transactions philosophiques d'avril, 1675, etc.

III. MORTON (Nathaniel), secrétaire de la colonie de Plymouth, l'un de ses premiers planteurs, fut employé longtemps à des fonctions publiques. Il a écrit en 1680, un *Précis de l'Histoire ecclésiastique de Plymouth*, resté dans les archives de cette église : et le *Mémorial de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Récit succinct des faits les plus remarquables de la Providence manifestée aux planteurs de la Nouvelle-Angleterre*, in-4°, 1669. Cet ouvrage concerne seulement la colonie de Plymouth ; c'est une compilation des manuscrits de son oncle Guillaume Bradford ; elle s'étendoit de 1620 à 1646. Les historiens qui ont écrit depuis, en ont tiré un grand parti.

MOULTRIE (Guillaume), gouverneur de la Caroline méridionale, et major général dans l'armée d'Amérique, se consacra dès sa jeunesse au service de son pays. Il étoit, en 1760, volontaire dans la guerre de Chérokée, sous les ordres du gouverneur Littleton. Il suivit ensuite le colonel Montgomery dans une autre expédition ; et dans une troisième occasion en 1761, il commandoit une compagnie, avec laquelle il battit les Chérokée, et les réduisit à faire la paix. Au commencement de la révolution, il se montra des premiers parmi ceux qui réclamoient la liberté pour leur patrie, et brava tous les dangers pour faire valoir les droits de l'Amérique. Quand la guerre éclata, on le nomma colonel du second régiment de la Caroline méridionale. Dans l'île de Sullivan, à la tête de trois cent quarante hommes de troupes de ligne, et quelques milices, il défendit le fort contre les Anglais, les força à la retraite, et se couvrit de gloire. Le congrès lui vota des remercîmens pour sa conduite ; et depuis ce temps, pour en perpétuer le souvenir, le fort s'est appelé *Moultrie.* En 1779, il gagna la bataille de Beaufort sur les Anglais. En 1780, il commandoit en second, pendant le siége de Charlestown ; et quand la ville eut été prise, Moultrie fut envoyé à Philadel-

phie. Il revint, en 1782, dans sa patrie, fut nommé gouverneur, et continué dans cette place jusqu'à ce que les infirmités d'un âge avancé le forçassent de renoncer aux fonctions publiques. Il se retira dans une paisible retraite, et mourut à Charlestown, en 1805, âgé de 76 ans. Ses services honorables furent encore surpassés par ses vertus privées, son intégrité et son désintéressement. Déterminé à partager le sort de ses concitoyens, il rejeta toutes les propositions et toutes les brillantes offres qui lui furent faites par les Anglais. Ce brave militaire a publié des *Mémoires*, sur la révolution d'Amérique, dans la Caroline septentrionale et méridionale, et dans la Georgie, 2 vol. in-8°, 1802. Cet ouvrage est une collection de lettres des officiers civils et militaires pendant la guerre.

I. MULLER (Maurice), né à Wyl dans le 17e siècle, bénédictin du monastère de Saint-Gall, et professeur de cette abbaye, a laissé, I. *Idea congregationis benedictinæ Helvetiæ*, Saint-Gall, in-folio, avec figures. II. Quelques *Thèses théologiques*, en latin. III. Des *Panégyriques* en allemand.

II. MULLER (Jean), ingénieur de Zurich, vivoit dans le 18e siècle. Il a publié les *Restes remarquables des antiquités de la Suisse*, en huit cahiers, in-4°, avec une explication en allemand. L'auteur dépare son ouvrage par des *Épigrammes* et des *sorties* violentes contre la religion catholique.

I. MUOS (Gaspard Wolgang), bon peintre suisse, vivoit en 1693. Il a laissé des *tableaux* estimés dans l'abbaye de Pfeffen, et dans les églises de Zoug.— Jean MARTIN, son fils, réussit également dans la peinture.

II. MUOS (Béat), professeur en droit et en théologie, benédictin à Rheinau en 1731, né à Zoug en 1714, mort le 31 août 1760, a publié, *Tractatus de jure advocatiæ et tutelaris monasterii Rhenovensis*, Lucerne, 1748, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est soigné.

MURER ou MAURER (Henri), procureur du couvent des Chartreux d'Ittingen en Turgovie, naquit à Lucerne en 1588, et mourut le 23 février 1638. Il a écrit en allemand l'Histoire des saints de la Suisse, sous ce titre: *Helvetia sancta*, Lucerne, 1648, in-folio, avec des estampes fort belles. Cette édition est très-rare, l'ouvrage a été réimprimé en 1757, in-folio, sans figures. Il est en général très-intéressant; mais l'authenticité des faits n'est pas toujours bien constatée. Maurer commença aussi un travail bien plus étendu, le *Theatrum ecclesiasticum helvetiorum*. Il en avoit composé plusieurs volumes in-folio qui sont restés manuscrits.

MURNER (Thomas), de l'ordre des cordeliers, né à Lucerne vers la fin du 15e siècle, docteur en droit et en théologie, défendit avec chaleur la foi catholique, et fut plusieurs années curé de sa ville natale. Il a laissé, I. Beaucoup de *Traités* de controverse. II. *Cartiludium logices*, Strasbourg, 1509, in-4°.

MURRAY (Guillaume Vans), ministre des États-Unis près de la réblique batave, né en 1761, au Maryland. Après la paix de 1783 il alla étudier les lois au collége du Temple à Londres, pendant

trois années, temps où parurent les Observations du docteur Price, celles de Turgot, et de l'abbé Mably sur la constitution des Etats-Unis. Il les étudia profondément, et publia le résultat de ses réflexions dans une brochure qui eut du succès. En 1784 il fit un voyage en Hollande. Un nouvel ouvrage fut encore le fruit de ses recherches dans ce pays. La nouvelle de la mort de son père l'affecta si vivement qu'il tomba malade, et ne put retourner dans son pays que plusieurs mois après. A son retour il s'attacha au barreau; mais il fut appelé aux conseils, élu membre de la législature de Maryland, et porté dans trois élections successives à la chambre des représentans des Etats-Unis. Son éloquence dans les débats le plaçoit à côté des Madison, des Ames, des Giles et des Dexter. Enfin la considération de sa fortune particulière lui fit refuser, en 1797, une place au congrès; mais son mérite et ses talens ne pouvoient échapper à l'œil observateur de Washington, qui, par un des derniers actes de son administration, nomma Murray ministre des Etats-Unis près de la républ. batave. Les circonstances étoient fort critiques au moment où Murray arriva à La Haye. Un mal-entendu faisoit présager une prochaine rupture entre les Etats-Unis et la France, et l'influence du conseil de Hollande étoit décisive. Les talens conciliateurs de Murray assurèrent l'harmonie entre la Hollande et les Etats-Unis. Enfin, les premières ouvertures de paix entre ce pays et la France furent faites par Murray et Pichon, chargés des affaires de la Haye. Elles se rapprochoient de certaines propositions du gouvernement français pour la reprise d'une négociation directe avec le ministre d'Amérique. Quand Adams, alors président des Etats-Unis, reçut ces dépêches, il crut de son honneur et de l'intérêt du pays de saisir cette occasion d'épargner à l'Amérique les calamités de la guerre; et telle étoit sa confiance en Murray, qu'il ne balança pas à le nommer seul envoyé extraordinaire auprès de la république française, à l'effet de suivre les négociations. Cependant, pour déférer au vœu du sénat, Ellsworth et Davie lui furent ensuite adjoints comme collégues. Ce fut avec lui que le traité fut signé à Paris le 30 septembre 1800; traité qui a tant contribué à la prospérité de l'Amérique. Immédiatement après, Murray retourna à La Haye, où il resta jusqu'à l'année suivante. Il étoit de retour aux Etats-Unis en décembre 1801. De cet instant il se retira des affaires publiques, et passa le reste de ses jours dans sa terre de Cambridge, sur la rive orientale du Maryland. Il y mourut en décembre 1803, universellement regretté. A son génie d'homme d'état il unissoit une imagination poétique, un goût délicat pour la littérature, les arts et les sciences. Son esprit le portoit à considérer gaîment les vices de conduite qui se présentoient à son observation. Mais il sut toujours se tenir en garde contre l'esprit de critique, pour lequel il avoit tant de dispositions. Il ne put pas toujours se défendre contre les ressentimens ordinaires à la sottise et à la stupidité. Sa facilité à écrire égaloit la vivacité de son esprit. Ses *Lettres*, par leur élégance, leur simplicité, l'esprit qui y brille et la variété du style, offrent des modèles de correspondance épistolaire.

NABHOLZ (Jean-Ulric), né à Zurich en 1667, mort en 1740, exerça d'abord le métier de savetier, et s'éleva bientôt par son mérite à des charges importantes. Enveloppé malgré lui dans la guerre civile de 1712, il se mit à la tête des Toggenbourgeois, et contribua à la prise de Wyl, ainsi qu'à la conquête des bailliages d'Uznachet de Gaster. Après la paix d'Arau, il fut premier landamman de la Turgovie, membre du grand-conseil et du sénat de Zurich. Il a écrit la *Relation des troubles de Toggenbourg*, in-fol. qui est restée manuscrite. Haller en fait un grand éloge.

NADAULT (Jean), né à Montbard en Bourgogne en 1701, a traduit en latin, avec Daubenton, *Acta academiæ naturæ curiosorum*, pour la collection académique, tom. II, 1771. Il a aussi donné quelques *Mémoires* dans le Recueil de l'académie de Dijon. On ignore l'époque de la mort de ce savant.

I. NARBONNE (Aimery I.), fils aîné de Bernard vicomte de Narbonne et de N. de Foy, des comtes de Rouergue, réunit en sa personne la vicomté de Narbonne partagée entre Pierre, son frère, évêque de Rhodes, et Bernard Pelet (en latin *Peletus*) fils de Raymond son autre frère. Ce Bernard Pelet fut la souche des vicomtes de Narbonne-Pelet existants aujourd'hui. (Ces vicomtes de Narbonne originairement vidames ou viguiers des marquis de Septimanie, furent d'abord amovibles, puis se rendirent héréditaires ; ils avoient déjà une grande puissance en 1023, sous Bérenger, ayeul d'Aimery qui, volant au secours de Baimond-Bérenger I, comte de Barcelone, l'aida en 1048 à repousser les Maures et en obtint en récompense la ville de Tarragone que ses successeurs ne conservèrent pas). Aimery I, après la mort de l'archevêque de Narbonne en 1079, se saisit de tout l'héritage de ce prélat et des domaines de l'archevêché, partit pour la Terre sainte en 1104, où il exerça les fonctions d'amiral, et y mourut deux ans après. Aimery avoit épousé en 1083 Mathilde ou Almaïde ou Amenaïde, fille du fameux Robert-Guiscard duc de Pouille et de Calabre, et veuve de Raimond-Bérenger II, comte de Barcelone ; il en eut 4 fils. Aimery II l'aîné lui succéda, fut tué dans une bataille donnée contre les Maures le 28 juillet 1154, devant Fruga qu'Alfonse I roi d'Arragon assiégeoit. Il laissa d'un premier mariage avec Hermengarde 2 fils et une fille, (*Voyez* l'article suivant), et du second mariage avec Ermessinde une fille nommée Ermessinde comme sa mère, et mariée en 1152 à Maurique de Lara, comte de Molina.

II. NARBONNE HERMENGARDE ou ERMENGARDE, vicomtesse, fille d'Aimery II et d'Hermengarde sa première femme, (*Voyez* l'article précédent) fut mariée en 1142 avec un seigneur espagnol, rentra dans la vicomté de Narbonne par l'abandon que lui en fit Alfonse Jourdain, comte de Toulouse, et veuve en 1145, se remaria à Bernard d'Anduse. Cette femme active et courageuse conduisit elle-même ses troupes en 1128 au siége de Tortose contre les Sarrasins, se trouva en 1155 au passage du roi Louis le jeune, renonça en sa présence aux biens usurpés sur les archevêques de Narbonne; en 1162 elle alla au-devant du pape Alexandre III à Montpellier; se fit autoriser l'année suivante par le roi Louis le jeune à rendre la justice par elle-même, quoique les lois romaines suivies alors strictement dans la province le défendissent aux femmes, et conclut en 1167 un traité de commerce avec les Génois. Hermengarde se voyant sans postérité attira à sa cour en 1168, Aimery de Lara fils de sa sœur Ermessinde, l'adopta et le désigna pour son héritier, mais il mourut sans enfans en 1177. Raymond, comte de Toulouse voulut comme suzerain s'assurer de Narbonne afin d'empêcher Hermengarde de se donner un autre héritier sans son aveu; la vicomtesse pour prévenir ses desseins, fait une ligue contre lui avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne, et le seigneur de Montpellier; enfin elle se démit de la vicomté de Narbonne l'an 1192 en faveur de Pierre de Lara, son autre neveu, qu'elle avoit appelé depuis long-temps auprès d'elle, et mourut le 14 octobre 1197 à Perpignan où elle s'étoit retirée après son abdication. L'histoire du Languedoc dit: « Qu'elle ne se distingua pas moins par les vertus viriles que par celles qui sont propres à son sexe, et par la sagesse de son gouvernement ». Sa cour étoit une des plus brillantes de la province; les poètes provençaux y étoient accueillis avec distinction, et elle tenoit souvent cour d'amour dans son palais.

III. NARBONNE PELET-FRITZLAR, appelé le comte de Narbonne fit le siège de Minorque sous le maréchal de Richelieu en 1756, puis fut aide major général de l'infanterie en 1757, dans l'armée du Bas-Rhin sous le maréchal d'Estrées. Il surprit en 1761 à Stalberg un bataillon de la légion britannique qu'il fit prisonnier. Le comte de Narbonne étant brigadier et colonel d'un régiment de grenadiers royaux, se distingua brillamment à la défense du poste de Fritzlar, regardée comme impossible; il s'y maintint pendant trois jours, arrêtant ainsi les Prussiens, et donna par là le temps au maréchal de Broglie de sauver l'armée, qui sans cette résistance héroïque eut peut-être été faite prisonnière de guerre; à son retour de l'armée, le roi Louis XV, lui donna le nom de Fritzlar qu'il a continué de porter depuis. Successivement commandeur de l'ordre royal et militaire de saint Louis, colonel commandant des grenadiers de France, commandeur de Saint-Lazare, il mourut lieutenant général des armées du roi en 1804. Il affectionnoit particulièrement François-Raimond Joseph-Emenegild-Almaric de Narbonne-Pelet (appelé le vicomte de Narbonne, comme étant l'ainé de sa famille) mort lieutenant général des armées du roi, et contribua à marier Blanche Charlotte Marie Félicité,

sa fille au maréchal de Mailly, (*V.* T. X. MAILLY.) Le comte de Narbonne Fritzlar avoit épousé en 1756 une de ses parentes d'une autre branche, Charlotte-Philippine, fille de Claude de Narbonne-Pelet Salgas et de Françoise Hélène de Pierre de Bernis, sœur du cardinal de ce nom. Il en eut un fils nommé le comte Raymond de Narbonne, qui eut lui-même trois enfans, Alberic de Narbonne au service de l'empereur, Aymeric, et Ermelinde mariée au fils unique de l'ancien duc de Luynes.

NATALI (Martin), né en 1730, à Bassana, diocèse d'Albenga en Ligurie, entra dans la congrégation *des écoles pies* à Rome, où il professa la théologie. Les thèses qu'il y fit soutenir, réimprimées plusieurs fois, étoient des dissertations profondes; dans les unes il défend la doctrine de Saint-Augustin contre Leclerc, Cudwort, Daillé, etc.; il prouve l'insuffisance de la religion naturelle, et combat la morale relâchée, le probabilisme, etc., défendus par plusieurs auteurs de la compagnie de Jésus. Le savant piariste dénoncé par les jésuites à Clément XIII, fut destitué, mais ensuite justifié d'une manière éclatante, de l'aveu même de ce pape. Le général de son ordre qui désiroit le fixer à Rome pour continuer la carrière du professorat sous Clément XIV, le céda cependant aux vœux du comte de Firmian qui l'appeloit à l'université de Pavie. L'affluence des élèves aux leçons du père Natali étoit si grande, qu'elle excita la curiosité de Joseph II, qui lors de son séjour en cette ville, voulut y assister. L'illustre professeur eut de nouveaux orages à soutenir; comme censeur il avoit exigé des corrections au catéchisme de Bellarmin qu'on vouloit réimprimer. Les jésuites à cette occasion cabalèrent contre lui à la cour de Vienne, mais la décision du père Natali fut maintenue, et il fut perpétuellement en butte aux persécutions des Jésuites et des ultramontains. Natali mourut vers la fin de juin, 1791. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, écrits, les uns en latin, les autres en italien, les principaux sont: *Complexiones augustinianæ de gratiâ Christi* en 2 tomes, et ses traités *de l'existence et des attributs de Dieu, de la trinité, de la création et de la grace* en 3 tomes. *Deux lettres à un ami de Rome sur la mort de J. C. et sa descente aux enfers.* — *Sentimens d'un catholique sur la prédestination des saints.* — *Prières de l'église pour demander la grace*, avec une préface. *Lettre au père Mamachi sur les limbes des St.-Pères. Lettres contre la théologie morale de Collet.* Ces deux derniers écrits ont paru sous le nom de *Carlo Bonamici*; on lui attribue aussi des *réflexions sur le bref de Pie VI contre Eybel.* Une traduction italienne de la *plainte à M. Habert, sur l'injuste accusation du jansénisme de M. Petitpied, et du parallèle de l'histoire du peuple juif avec celle du peuple chrétien* de M. d'Etmare. Le Père Natali a été l'éditeur de ces traductions faites par une dame, et il y a joint de savantes notes; il avoit composé un volume pour la *défense de ses corrections au catéchisme de Bellarmin*, mais il ne voulut pas le publier, de peur d'aigrir davantage ses adversaires. Dans les derniers temps de sa vie, il avoit entrepris un ouvrage important en faveur de l'église

d'Utrecht; le commencement a été imprimé, mais n'a pas vu le jour. On lui attribue encore un petit traité anonyme, intitulé: *Dubbio sul centro dell' unita cattolica nella chiesa*, in-8°, 1790, dans lequel après avoir établi que J. C. est le centre de l'unité intérieure de l'église, il établit que son centre d'unité extérieure, est la communion eucharistique et non pas le pape dont il reconnoît d'ailleurs l'autorité légitime. L'auteur puise ses preuves dans l'Ecriture, les SS. Pères et même le catéchisme romain, et présente ses raisonnemens avec une modération remarquable. La clarté, la sagacité, la justesse étoient les caractères de l'esprit du Père Natali; on les retrouve dans tous ses ouvrages.

I. NAUCHE (Guyon-Dolois, sieur de la), exerçoit vers la fin du 16e siècle, la médecine avec beaucoup de distinction à Uzerche en Limousin. On lui doit les ouvrages suivans: I. *Le miroir de beauté en santé corporelle*; Limoges, 1594, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été commenté par Lazare Meyssonier et a eu plusieurs éditions; la dernière parut à Lyon en 1673. II. *Discours sur deux fontaines médicinales d'Encausse en Gascogne*; Limoges, 1595, 1 vol. in-8°.

II. NAUCHE (Léonard), curé de la Rochechouart, et petit fils du précédent, fut compté au rang des hommes de lettres de son temps. Il ne nous reste de lui que *l'Oraison funèbre de Marie de Rochechouart, marquise de Pompadour*; Brive, 1666, 1 vol. in-4°.

NAUDET (Thomas Charles), peintre de paysages, naquit à Paris en 1774, de Charles Naudet, marchand d'estampes. Son père voyant les heureuses dispositions de son fils pour le dessin, lui forma le goût de bonne heure en lui mettant sous les yeux les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Le jeune Naudet se trouvant au milieu des plus belles productions du génie n'étoit embarrassé que du genre qu'il devoit suivre, et affectionna le paysage. Bientôt on le vit dessiner avec ardeur les œuvres de Salvator Rosa, d'Herman d'Italie, de Pérelle et les célèbres paysages de Nicolas Poussin; il étoit ainsi préparé dans l'étude de l'art qu'il vouloit entreprendre, lorsqu'il entra dans l'école d'Hubert Robert, peintre du roi. Naudet poussé par l'extrême désir de se distinguer, se mit en peu de temps en état de peindre et de dessiner d'après nature. Il avoit déjà le sentiment de ses forces, lorsqu'il entreprit les dessins de la statistique du département de l'Oise, publiée par Cambry qui étoit préfet de ce département; cet ouvrage, dans lequel on trouve de la vérité et des beautés de détail fit honneur au jeune artiste. Lié d'amitié avec M. Néergard, naturaliste et gentilhomme danois, Naudet le suivit dans ses voyages en Italie, en Espagne, en Allemagne et en Suisse. La nature fut un champ vaste pour l'étude de l'artiste voyageur; les plus beaux sites, les monumens de l'antiquité, comme les modernes, et généralement tout ce qui avoit de l'intérêt, fut dessiné avec une rapidité et une perfection singulières. On peut dire avec raison que l'ensemble des dessins résultant des différens voyages de Naudet, et dont on fait monter le nombre à *trois mille* environ, est une des plus riches collections qui soient

connue dans ce genre; C'est ce grand et bel ouvrage, accompagné d'un texte instructif et savant que M. Néergard a mis au jour, en janvier 1812. Thomas Charles Naudet épuisé de fatigue, mourut peu de temps après son retour à Paris, le 14 juillet 1810.

NEGRI (Pierre), peintre vénitien, florissoit vers l'année 1673, et s'est illustré principalement par le beau tableau qu'il fit pour l'école de Saint-Roch à Venise. On y voit la république accompagnée des vertus, implorer, dans un temps de peste, l'assistance de la vierge, qui, placée dans un chœur d'anges, est accompagnée de Saint-Marc, Saint-Roch et Saint-Sébastien. Sandrast fait un grand éloge de ce tableau, tant pour la grandeur de l'ordonnance, que pour la force de la couleur. Pierre Négri avoit aussi une grande facilité d'exécution; mais en général son dessin est maniéré. On voit plusieurs de ses ouvrages à Rome et dans d'autres villes de l'Italie; il y a aussi un très-beau tableau de lui dans la galerie de Dresde, représentant l'impératrice Agrippine mourante.

NEVE (François de), natif d'Anvers, florissoit dans cette ville en 1625. Il commença par copier les tableaux de Rubens et de Van Dick, et alla se perfectionner à Rome, d'après Raphaël et l'antique. De retour à Anvers, il y débuta par quelques sujets d'histoire, qui lui méritèrent la réputation de bon peintre dans la patrie des plus grands maîtres. De Néve composoit avec feu, colorioit bien, et dessinoit de même. La ville d'Anvers conservoit la plupart de ses tableaux.

NEVEU (Mathieu), peintre, né à Leyde en 1647, mort à Amsterdam, dans un âge avancé, imita la manière du célèbre Gérard Dow, son maître, au point que ses ouvrages eurent presqu'autant de vogue et l'on sait combien les tableaux de Gérard Dow sont recherchés pour leur fini précieux. La plupart des *tableaux* de Neveu représentent des assemblées brillantes, des bals, des concerts, des joueurs de trictrac, etc. Houbraken loue entre autres ouvrages de ce peintre, un tableau d'histoire qu'on pourroit appeler les *Œuvres de miséricorde*. On y admire avec quel esprit et quelle vérité il a disposé et placé un nombre prodigieux de figures. Les tableaux de Neveu, sans être tout-à-fait aussi finis que ceux de son maître, sont toujours bien peints, bien coloriés et d'un dessin assez correct; ils sont rares, et on n'en trouve guères que dans les cabinets de Flandre et d'Allemagne.

NEUVILLE (Joseph de), capitaine des invalides à Lorient, né à Sangaste près de Calais, en 1707, et mort sur la fin du 18e siècle, a composé et publié des *Comédies*, *des Romans*, et d'autres *ouvrages* de littérature légère, que l'on peut regarder comme les délassemens d'un militaire, qui n'y mettoit aucune prétention.

NEWISKI (Alexandre), grand-duc de Moscovie, succéda à son père Jaroflas dans le gouvernement de ses états. Du vivant de ce dernier, Newiski remporta une victoire complète sur les Suédois, secondés des chevaliers Teutoniques, près des bords de la Sewa. Son frère aîné étant mort subitement la première nuit de ses noces, il parvint à l'empire en 1244, et gouverna la Rus-

sie avec autant de sagesse que de gloire. Au retour d'une expédition qu'il avoit faite en Crimée, il fut attaqué d'une maladie dangereuse; ce qui le détermina à abdiquer le pouvoir souverain, pour se retirer dans un monastère, où il prit le nom d'Alexis, et où il mourut en 1263. Les Russes l'honorent comme un saint: l'empereur Pierre I. a érigé une église et un couvent en son honneur; et Catherine I, pour conserver le souvenir de ses vertus, a fondé en 1725, un ordre de chevalerie, qui s'appelle l'ordre de St.-Alexis.

NEWMAN (Samuel), premier ministre de Rehoboth, Massachussetts, né en 1600 à Banbury en Angleterre, passa en Amérique en 1636, demeura dix-huit mois à Dorchester, et fut nommé pasteur de l'église de Weymouth, où il resta cinq ans, et s'établit en 1644, avec une partie de son église, à Rehoboth, où il mourut en 1663. Cet estimable ecclésiastique, charitable et pieux, étoit infatigable dans ses travaux évangéliques. Il a compilé une *Concordance des Ecritures*, publiée à Londres, 1643, grand in-fol. Il l'a revue à Rehoboth; elle est connue sous le nom de *Concordance de Cambridge*.

NEYN (Pierre de), peintre, architecte et mathématicien, né à Leyde en 1597, mort dans cette ville en 1639, étoit fils d'un tailleur de pierre, qui le destina, dès l'âge de douze ans, à ce métier pénible. Mais au bout de quelques années, son génie naturel le porta à des connoissances abstraites; et sans secours, sans maître, à l'aide seule des livres qu'il achetoit des épargnes qu'il faisoit sur le gain de son travail, il apprit les mathématiques, et principalement la perspective et l'architecture. Il se perfectionna tellement dans ces sciences, que les artistes venoient le consulter, et qu'il finit par en donner des leçons publiques. Parmi ses élèves, il eut Isaïe Van den Velde, un des meilleurs peintres dans son genre; il lui enseigna l'architecture et la perspective, sous la condition que le peintre lui donneroit des leçons de son art. Aussitôt maître qu'élève, De Neyn, fit de tels progrès, que lorsqu'on voyoit ses ouvrages, on ne pouvoit croire qu'il eût employé si peu de temps pour réussir, et ses tableaux plurent à un tel point, qu'il abandonna le compas et la règle, pour la palette. Son mérite reconnu lui ayant fait donner la place d'architecte de la ville, il en remplit dignement les fonctions importantes; mais toujours en exerçant la peinture jusqu'à sa mort.

NICASIUS (Bernard), peintre né à Anvers en 1608, mort à Paris en 1678, est celui qui a le plus approché de la manière de Sneyders, son maître. En s'appliquant à peindre parfaitement des fleurs et des animaux, il ne négligea pas l'étude de la figure qu'il dessinoit et peignoit bien. Après avoir passé plusieurs années en Italie, il vint se fixer à Paris, où ses talens l'ayant fait connoître. Il fut reçu à l'académie royale de peinture sur un sujet d'animaux. Louis XIV employa le pinceau de cet artiste dans plusieurs de ses maisons royales, où ce peintre a travaillé avec Van Boucle, Grif et Pierre Boel. La plupart de ses *tableaux* représentent des chasses, du gibier ou des fruits et des fleurs. Il ornoit ses fonds de charmans paysages; son coloris est chaud

et doré, ses compositions animées et spirituelles. Le célèbre Desportes a été l'un des élèves de Nicasius.

NICOLAS (François), évêque de Nancy, membre de l'académie de cette ville, avoit été successivement curé, grand-vicaire et professeur de belles-lettres, et s'étoit fait généralement aimer par ses vertus, par l'emploi de ses talens distingués, soit dans l'art de la chaire, soit dans l'enseignement. Un juif qui avoit été son élève répandit des fleurs sur sa tombe par une pièce insérée dans les journaux. Le malheur et l'indigence furent toujours des titres aux bienfaits de Nicolas. Lorsque pour terminer les divisions qui agitoient l'Église de France, on invita tous les évêques tant assermentés qu'insermentés à donner leur démission, il s'empressa d'accéder à ce vœu. Il avoit accepté le gouvernement d'un diocèse dans un temps difficile, lorsqu'aucun revenu n'étoit attaché à cette place, et lorsque la persécution étoit dirigée contre leurs pasteurs. Il abdiqua, jusqu'à ce qu'un nouvel ordre de choses assurât aux fonctions épiscopales de la considération, la protection du gouvernement, et une dotation fixe. L'évêque Nicolas mourut à Nancy à l'âge de 66 ans, le 24 juillet 1807. A son inhumation se trouvèrent les autorités constituées; l'académie et environ 12 mille personnes assistèrent à la pompe funèbre de celui qui les avoit instruites par ses discours et édifiées par ses exemples. Bientôt après on lui érigea un monument avec une épitaphe qui fait honneur aux habitans de Nancy.

NICOLO, architecte et sculpteur, né à Florence en 1500, mort en 1565, fut surnommé *Il Tribulo*, le Turbulent, parce que dans sa jeunesse on ne le trouvoit jamais en repos. Pour le dompter, son père qui étoit charpentier, lui donna de l'occupation dans sa profession. Il le plaça ensuite chez le Sansovino, où le jeune Nicolo fit des progrès rapides dans l'architecture et dans la sculpture. Il ne cessa de se distinguer dans ces deux arts, soit par les plans de superbes édifices, soit par les églises qu'il conduisit lui-même sur ses dessins et qu'il orna de ses sculptures. Les papes, les rois et les plus grands seigneurs employèrent souvent et avec succès ses talens.

NICON, architecte de Pergame, mort en l'année 161 de notre ère, fut un des plus habiles mathématiciens de son temps, et enseigna la langue grecque dans sa patrie. Fils du fameux médecin Galien, il avoit lui-même des connoissances dans l'art que cultivoit son père, et dont il a donné des principes excellens.

NICOPHANE, peintre grec, élève de Nicomaque et contemporain d'Apelles, florissoit vers la 115e olympiade, environ 320 ans avant notre ère. Il étoit compté parmi les grands peintres de son siècle, pour la majesté, l'élégance et l'agrément de ses ouvrages; on y trouvoit du feu et de l'invention dans les idées; un beau choix dans les modèles, une grande pureté avec beaucoup de facilité dans l'exécution. Il se plaisoit beaucoup à *peindre* des antiquités pour conserver la mémoire des monumens. Il réussissoit parfaitement dans les *portraits* et a fait ceux des plus belles femmes de son temps.

NIEULANT (Jean), peintre, natif d'Anvers, sur la fin du 16e

siècle, suivit sa famille à Amsterdam, pour se dérober aux cruautés des Espagnols, qui ravageoient les Pays-Bas, et apprit les principes de son art de François Badens, peintre d'Anvers, qui s'étoit aussi refugié à Amsterdam. Nieulant peignoit très-bien en petit ; il composoit d'une manière intéressante des sujets pris de la Bible, et faisoit parfaitement le paysage.

NILES (Samuel), ministre de Braintrée (Massachussetts), né en 1674, gradué en 1699 au collége d'Harvard, prêcha quelque temps à Rhode-Island dans le district qu'on appelle Landes Ministérielles. Il passa de Kingston à Braintrée en 1710, où il prit les ordres et fut ministre de la seconde église. En 1759, 60 ans après être sorti du collége, il prit le degré de maître-ès-arts, et mourut en 1762. Il a publié, un *Compte succinct et affligeant de l'état présent des églises dans la Nouvelle-Angleterre*, 1745 : *Défense de différens points de doctrine importans*, in-8°, 1752 : *Doctrine de l'Ecriture sur le péché originel, en réponse à M. Taylor*, in-8°, 1757.

NISBET (Charles), premier président du collége de Dickinson en Pensylvanie, né en Écosse en 1737, fut pendant plusieurs années ministre de Montrose. Son attachement pour la liberté étoit si vif que dans le temps de la lutte entre la Grande-Bretagne et ses colonies, il osa élever la voix en faveur de l'Amérique. En 1783, quand le collége de Dickinson fut fondé à Carlisle, Nisbet en fut nommé le principal. Cependant au moment de sa nomination, il n'étoit pas encore en Amérique, et n'entra en fonction qu'en 1785. Il mourut en 1804. Avec une imagination vive et fertile, l'esprit de Nisbet étoit pénétrant, sa mémoire prodigieuse, son jugement sûr et son goût exquis. Infatigable à l'étude, il acquit un fond immense de connoissances ; il n'y avoit dans aucun auteur de passage frappant qu'il ne pût citer littéralement. Il étoit également versé dans les langues anciennes et modernes. Ses leçons au collége étoient simples et faciles, mais riches en connoissances solides. Sa conversation étinceloit de traits d'esprit, de reparties brillantes, et de plaisanteries délicates. Quelquefois l'ironie piquante s'y mêloit. Souvent ses remarques étoient sévères et tranchantes, mais incapables de blesser les autres injustement ; il ne fut rigoureux que pour lui-même, et dédaigna toujours la basse complaisance qui capte les suffrages populaires.

NOCRET (Jean), peintre d'histoire et de portraits, excella dans ce dernier genre et fut peintre du duc d'Orléans et recteur de l'académie royale de peinture. Il étoit né à Nancy en 1612, et mourut à Paris, âgé de 60 ans.— Son fils, Charles NOCRET, né à Paris, en 1657, mort dans cette ville en 1719, fut héritier de ses talens, et membre de la même académie.

NOGAROLA (Isotta), fille de Léonardo Nogarola, patrice véronais, et de Blanche-Borromée de Padoue, fut célèbre dans le 15e siècle par son savoir. A une lecture assidue des Pères de l'Église, elle joignit la connoissance des langues ; elle avoit approfondi plusieurs branches des sciences, particulièrement la théologie et la philosophie. Elle exhorta dans des harangues très-véhémentes les princes chrétiens

et les papes à prendre les armes contre les Turcs. Le cardinal Bessarion, en lisant un de ses ouvrages, ne put croire qu'elle en fût l'auteur, il se rendit à Vérone exprès pour la voir, et revint enchanté d'elle. On a d'Isotta Nogarola un dialogue entre Adam et Eve (suite d'une discussion qu'elle eut avec Louis Foscarini, ambassadeur de Venise, pour savoir qui avoit le plus péché d'Eve ou d'Adam); il fut imprimé en 1563 avec une de ses *Elégies* et un *Eloge de St.-Jerôme*. Maffei en parle avec éloge. Le même Louis Foscarini, très-illustre vénitien, écrivit un Opuscule en son honneur, et Mario-Philelpho a écrit sa vie en vers latins.—Sa sœur, Angiola NOGAROLA, qui fit aussi quelques *Eglogues et poésies fugitives*, fut mariée au comte Frédéric Torelli, des comtes de Guastalle, qui cultivoit aussi les lettres; et Ginevra, son autre sœur, mariée à Brunoro Gambara, se distingua de même par son esprit, et laissa un *Recueil* de lettres élégantes. *Voyez* Tiraboschi, dans son histoire de la littérature italienne.

NOIROT (Marie), née en 1739 à Châlons-sur-Saône, manifesta dès l'enfance le goût et l'amour de toutes les vertus. Dès l'âge le plus tendre elle étoit le modèle de toutes ses compagnes; cependant sa piété n'avoit rien de trop austère ni d'incommode; son aimable simplicité, la douceur même de sa voix, peignoient le calme de son cœur; son humeur polie, prévenante et gaie, toujours égale, toujours pleine de candeur, annonçoit sa parfaite innocence. A peine sortie de l'adolescence, elle se voua au service des pauvres dans le grand hôpital de Châlons-sur-Saône, et y devint leur consolation et leur joie; elle les servoit avec un esprit d'humilité et avec cette bonté qui lui étoit naturelle, avec un zèle infatigable et l'empressement le plus tendre, sans jamais leur marquer ni ennui, ni lassitude, ni dégoût. Cette sainte fille mourut en cette maison le 4 août 1767, âgée seulement de 28 ans et quelques mois. Si sa vie fut courte, elle a laissé de longs souvenirs de sa vertu, une mémoire chère à tous ceux qui l'ont connue, et d'immortelles leçons de toutes les vertus hospitalières. Un Précis sur le mérite de Marie Noirot fut imprimé à Lyon, en 1767, in-4°.

NOLLET (Dominique), peintre, né à Bruges vers 1640, fut reçu dans la société des peintres de cette ville en 1687. Sa réputation le fit choisir par Maximilien, duc de Bavière, pour son premier peintre et sur-intendant de son cabinet des arts. Nollet resta toujours attaché à ce prince, le suivit même dans ses disgraces, et vint avec lui à Paris; il retourna en Bavière lorsque l'électeur rentra dans ses états. Après la mort de ce prince, il revint à Paris où il termina ses jours en 1736, à l'âge de 96 ans. Cet artiste peignoit l'histoire, le paysage et les batailles: c'est dans ce dernier genre qu'il a le mieux réussi; ses paysages sont très-variés, les arbres bien touchés et d'une belle couleur. Ses batailles, ses siéges de ville, etc., sont traités avec beaucoup de feu, de vérité et de facilité. Il semble, de près, que quelques-uns de ses tableaux ne soient qu'à moitié faits. A peine sa toile ou le panneau sont-ils couverts de couleur; mais à une certaine dis-

tance on est frappé de l'harmonie et de la chaleur qui règnent partout. Son dessin est correct, sa manière approche de celle de Van der Meulen. Quoique Nollet ait demeuré long-temps à Paris, il est peu connu en France; la plupart de ses ouvrages sont en Flandre et en Allemagne, surtout en Bavière. On cite, entre autres, plusieurs petits *tableaux* représentant des sujets tirés du nouveau Testament, qui étoient dans la paroisse de Saint-Jacques de Bruges; une bataille, si bien peinte dans la manière de Van der-Meulen, que l'on peut y être trompé, et un tableau représentant saint Louis reçu par les Carmes, en débarquant à la Terre-Sainte.

NOOMSZ (N.), poète hollandais, a traduit avec succès un grand nombre de pièces françaises et anglaises, et les a introduites sur le théâtre de sa nation. Il est lui-même auteur de quelques-unes qui ne sont dépourvues ni d'intérêt ni de talent. En faisant les plaisirs du public, Noomsz ne fut point heureux; il est mort en 1803, à l'hôpital d'Amsterdam, dans la plus extrême misère.

NORMAND (N.), avocat et ensuite conseiller au parlement de Dijon, vivoit sur la fin du 17e siècle et dans le 18e. On a de cet auteur, bon jurisconsulte, les ouvrages suivans, I. *Des Partages par souche et par représentation, suivant les art.* 18 *et* 19 *du titre* 7 *de la coutume du duché de Bourgogne*; Dijon, 1730, in-8°. II. *Du double lien, suivant la coutume du duché de Bourgogne*, Dijon, 1730, in-8°.

NORTON (Jean), ministre à Boston, né en 1606, au comté d'Hertford en Angleterre, élève de l'université de Cambridge. Après avoir pris ses premiers degrés, il fut précepteur dans une école, puis vicaire de l'église de sa ville natale. Dans le même temps, un certain nombre de ministres étoient chargés d'une instruction. Norton, qui étoit prédicateur, s'étoit livré long-temps à l'étude de la littérature, mais il se consacra entièrement à celle de la théologie; ses talens le portèrent au premier rang des prédicateurs, et pouvoient lui assurer de l'avancement dans l'église d'Angleterre, si son zèle pour le christianisme ne lui eût fait refuser tout ce qui ne s'accordoit pas avec ses principes. Il s'embarqua pour la nouvelle Angleterre en 1634; mais un violent orage le contraignit de revenir. Dans l'année suivante, il reprit son voyage, et arriva à Plymouth, où il prêcha pendant la plus grande partie de l'hiver. En 1636, il passa à Boston, puis accepta la direction d'une nouvelle église qui s'étoit formée à Ipswich en 1634. Pendant le temps de son ministère, il composa un grand nombre d'*ouvrages*, qui lui acquirent de la réputation. En 1652, après la mort de Cotton, l'église de Boston demanda Norton pour ministre. Celle d'Ipswich ne voulut jamais permettre qu'il la quittât; il fallut que le gouverneur et les magistrats assemblassent un concile, dont l'avis fut enfin suivi. De ce moment, il fut ministre de Boston, et rendit de grands services dans cette place. Après la restauration de Charles II, on crut nécessaire de présenter une adresse à ce prince; MM. Norton et Simon Bradstreet furent députés pour cet objet. Ils partirent pour l'Angleterre en février 1662, et revinrent en septembre de la même année.

rapportant une lettre du roi, qui promettoit de confirmer la chartre; mais Charles exigeoit que la justice fût administrée en son nom. Les agens, qui s'étoient fidèlement acquittés de leur commission, furent reçus très-froidement, et le chagrin que Norton en ressentit hâta sa fin. Il mourut subitement en 1663, âgé de 57 ans. Norton a écrit une *Lettre* en latin au fameux Jean Dury; elle a été signée par 43 autres ministres. En 1645, il écrivit à la requête des ministres de la Nouvelle-Angleterre, une réponse à un certain nombre de questions relatives au gouvernement de l'Eglise; ce fut le premier livre écrit en latin dans ce pays; il a paru sous le titre de, I. *Responsio ad totum quæstionum syllogen à clarissimo viro dom. Gul. Apollonio propositam, ad componendas controversias in Angliâ*; Londres, in-8°, 1648. Norton a publié en outre, II. *Les souffrances de J.-C., et les questions sur la justice active et passive*, in-8°, 1648. III. Une *Réponse au Dialogue de M. Pinchin*, in-12, 1653, qui fut écrite sous la direction de la cour générale. IV. *L'Evangile orthodoxe*, ou *Traité dans lequel on examine brièvement un grand nombre de vérités de l'Evangile*, in-4°, 1654. V. *La Vie de M. Cotton*, 1658. VI. *Le cœur de la Nouvelle-Angleterre déchiré par les blasphèmes de la génération présente*, ou *Traité de la doctrine des quakers*, in-8°, 1760. VII. Un *Catéchisme* et plusieurs *Sermons*.

NOVERRE (Jean-George), célèbre danseur et maître de ballets, fils de Louis Noverre, adjudant de Charles XII, né à Paris le 29 avril 1727, mort en 1811, fut élève de Dupré. En 1740 il débuta sur le théâtre de la cour à Fontainebleau; quelque temps après le grand Frédéric l'appela à Berlin et le combla de faveurs. Il revint à Paris en 1749, et composa pour l'opéra-comique un *Ballet chinois*, les *Recrues prussiennes*, la *Fontaine de Jouvence* et les *Fêtes flamandes*. Appelé par Garrick en Angleterre, il se fit applaudir sur le grand théâtre de Londres, et revint s'offrir aux directeurs de l'opéra de Paris, qui le refusèrent. Il prit dès-lors un engagement à Lyon où il fit représenter les ballets de la *Toilette de Vénus*, les *Fêtes du Sérail*, le *Jugement de Pâris*, le *Jaloux sans rival*, qui reçurent tous un accueil flatteur. En 1760 parurent ses *Lettres sur la danse*, que Voltaire estimoit beaucoup. Le duc de Wirtemberg, qui donnoit chaque hiver des fêtes brillantes, le fit venir auprès de lui, et Noverre composa pour ce prince un grand nombre de ballets historiques très-applaudis. La cour de Vienne l'appela pour être l'ordonnateur des fêtes célébrées au mariage de l'archiduchesse Caroline, et lui donna le titre de maître des ballets de la famille impériale. Lors du mariage de l'archiduc Ferdinand, Noverre fut créé chevalier du Christ; il passa ensuite une seconde fois à Londres, et revint en France, où la reine le nomma maître des ballets de l'académie royale de musique. Pendant les troubles de la révolution, il retourna en Angleterre, et y composa ses ballets des *Noces de Thétis* et *Iphigénie en Aulide*: ce dernier, de son propre aveu, est son meilleur ouvrage. Le public en fut si enthousiasmé, que l'auteur fut couronné sur le théâtre. Ses travaux lui avoient acquis une fortune aisée; mais il eut le

malheur d'en perdre la plus grande partie, et passa le reste de ses jours dans la médiocrité. En 1807 il publia des *Lettres sur les arts imitateurs*, en 2 volumes in-8°. Peu de temps avant sa mort il travailloit à un Dictionnaire sur la danse. Il seroit trop long de citer tous les ballets qu'il a composés, car on prétend qu'ils montent au nombre de cent-cinquante. (*Article additionnel à celui du* tome XII.)

I. NOYES (Jacques), l'un des premiers ministres de Newbury Massachussetts, né en 1608 au Wiltshire en Angleterre, élève pendant quelque temps de l'université d'Oxford, accompagna Parker en 1634, à la Nouvelle-Angleterre. Il prêcha une année à Mystic, maintenant Medford. On lui offrit le ministère de Watertown ; mais il aima mieux s'établir avec Parker, à Newbury. Il mourut en 1656. Jacques Noyes et Parker étoient deux amis très-intimes ; compagnons d'études, ils étoient venus ensemble en Amérique, et avoient été ministres dans la même église. Noyes étoit d'un excellent caractère, et chéri de tout le monde ; implacable ennemi du schisme et de l'hérésie, il détestoit les cérémonies de l'Église d'Angleterre ; mais n'étoit pas aussi opposé à la doctrine de l'épiscopat. Il avoit lu tous les Pères, et passoit pour un des hommes les plus savans de son temps. On a de lui : *Le Temple mesuré, ou coup d'œil sur le Temple mystique, qui est la véritable église du Christ*, in-4°, 1647 ; un *Cathéchisme*, réimprimé en 1797 ; *Moïse et Aaron, ou les droits de l'Eglise et de l'Etat*, contenus dans deux discussions ; la première, concernant l'Église ; et la seconde, contre le régicide, concernant l'inviolabilité de la personne sacrée des rois. Ce dernier ouvrage a été publié par Woodbridge d'Angleterre, en 1661.

II. NOYES (Nicolas), ministre de Salem (Massachussetts), neveu du rév. Noyes de Newbury, né dans cette ville en 1647, acheva ses études au collége d'Harvard. Après avoir prêché treize ans à Haddam, Connecticut, il passa à Salem, et y prit les ordres en 1683. Il mourut en 1717 avec la réputation d'un des meilleurs littérateurs de son temps. Sa conversation étoit instructive et amusante. Noyes avoit la foiblesse de croire aux illusions de la sorcellerie, et employa malheureusement son influence à provoquer les recherches de 1692, qui ont déshonoré cette époque. Ce qui peut en quelque sorte réhabiliter sa mémoire à cet égard, ce fut le repentir qu'il en témoigna depuis, ayant visité ceux qui ont survécu à sa persécution, et ne cessant de leur demander le pardon de son erreur. Cette conduite honore son caractère. On conserve dans le Magnalia de Mather une *Lettre* de lui, contenant une *notice sur Jacques Noyes*. Il a publié un *Sermon* en 1698, et un poëme *sur la Mort de Joseph Green, du village de Salem*, 1715.

I. NUNNEZ (Pierre), peintre espagnol, né à Madrid en 1614, mort dans cette ville en 1654, alla se perfectionner dans son art en Italie, et à son retour en Espagne fut un des artistes choisis par Charles II pour faire le *portrait* des rois qui se voient dans la salle de comédie de la capitale de ce royaume.

II. NUNNEZ de VILLAVICENCIO (Dom Pèdre), peintre né à Séville vers 1640, d'une famille

illustre, fut créé chevalier grand'-croix de l'ordre de Malte, par ordre de Charles II. D'après son inclination pour la peinture, il en reçut les premiers principes à Séville, et alla se perfectionner à Malte dans l'école du chevalier Mathias dit *le Calabrois*, qui étoit du même ordre. Il fit des progrès si rapides sous ce grand artiste, qu'il fut bientôt regardé comme un des plus habiles peintres de son pays. Dom Pèdre a fait plusieurs *tableaux* à Malte et à Séville, dans lesquels on remarque la plus grande expression, un coloris ferme et vigoureux, la correction et l'exactitude que donne l'étude de la nature. Ses compositions tiennent de la manière du Guerchin; on cite entre autres tableaux de lui une *Madeleine*, qui paroissoit être du Calabrois, dont la manière approchoit aussi de ce grand peintre bolonais.

NUVOLONE (Charles-François), dit *il Pamfilo*, peintre, né à Milan, en 1608, mort dans cette ville en 1661, étoit ainsi appelé du nom de son père, Pamphile, peintre de Crémone. Nuvolone, qui dessinoit assez bien, étudia d'abord les ouvrages de Proccacini et de Cerani; mais ensuite, adoucissant son coloris, il changea de manière, et s'en fit une qui approchoit de la grâce et de l'élégance du Guide, et devint un des meilleurs peintres de Milan. La plupart de ses ouvrages sont répandus dans les églises et les palais de cette ville. Cet artiste étoit recherché des grands et des étrangers, qui s'empressoient de se faire peindre par lui, ou d'acquérir ses ouvrages. Ils se plaisoient même à l'admettre dans leur société intime, à cause de sa douceur et de l'agrément de ses manières. En 1649, la reine d'Espagne, passant à Milan, lui fit faire son *portrait* et lui donna les habits qu'elle portoit alors comme une marque honorable de sa satisfaction. Il y a un tableau de cet artiste au Musée Napoléon; il représente *la Vierge et l'Enfant Jésus qui apparoissent à Saint-Charles Borromée et à S. François d'Assise.* Charles-François avoit pour frère Joseph NUVOLONE, dit aussi *le Pamphile*, qui a marché sur ses traces, et s'est fait une réputation dans le même art, par sa manière aimable et gracieuse.

OAKE OAKE

OAKES (Urian), président du collége d'Harvard, né en Angleterre en 1631, fut amené en Amérique dès son enfance, prit ses degrés en 1649, au collége d'Harvard, et publia bientôt après, à Cambridge, une suite de calculs astronomiques, avec cette épigraphe:

Parvum parva decent, sed inest sua gratia parvis.

Il retourna en Angleterre, et fut nommé ministre à Titchfield, au New-Hampshire, et interdit en

1662, avec d'autres ministres non-conformistes; il prêcha depuis dans une autre congrégation, et se fit une telle réputation, qu'en 1678, après la mort de Mitchel, l'église et la société de Cambridge lui envoyèrent un exprès pour l'inviter à accepter la place de leur ministre; mais différentes circonstances ne lui permirent de commencer ses travaux à Cambridge qu'en 1671. Après la mort du docteur Hoar, il fut mis à la tête du collége d'Harvard, et entra en fonctions en 1675. Il n'abandonna pas pour cela son troupeau; mais en 1680, ayant été nommé président, il se dévoua exclusivement à cet objet, et mourut l'année suivante. Roger lui succéda au collége, et Gookin dans son église. Peu d'hommes ont été plus érudits, et se sont rendus plus utiles comme littérateurs et comme théologiens. On garde dans le Magnalia un extrait d'un de ses *Discours* en latin; c'est un monument de la plus pure latinité. Il a publié un grand nombre de *Sermons*, et une *Elégie*, en vers, *sur la mort du Rev. Shepard de Charlestown;* 1678: elle est pathétique et remplie d'images.

O'COGLEY, l'un des chefs des défenders d'Irlande, ayant été arrêté par les troupes royales, on trouva dans sa redingotte, une pièce intitulée: *Adresse du comité secret d'Angleterre au Directoire exécutif de France.* Il fut déclaré coupable par un Jury, en 1798, et condamné à la peine de mort.

O'CONNOR, l'un des chefs des défenders d'Irlande, fut condamné à mort à Dublin, le 31 août 1795, comme ayant levé des hommes pour seconder une descente des Français; après avoir entendu son jugement, il prononça un long discours dans lequel, il fit l'apologie des défenders, et termina par ces mots remarquables: « Avant que la chair qui couvre mes os soit réduite en poussière, les oppresseurs du peuple recevront la punition due à leurs crimes. »

OGDEN (Jacob), médecin de New-Yorck, a publié vers 1764, des observations sur un mal de gorge d'une nature particulière, qui régnoit alors, et dont les suites étoient mortelles.

OGLETHORPE (Jacques), fondateur de la Géorgie, né en Angleterre vers l'an 1688, prit fort jeune le parti des armes, et servit sous le prince Eugène, dont il fut secrétaire et aide-de-camp; nommé à la paix, membre du parlement, il se distingua comme sénateur, en proposant divers réglemens pour l'avantage du commerce, et pour la réforme dans les prisons; sa philantrophie est célébrée dans les saisons de Thompson; animé par l'esprit de bienfaisance, il fut un de ceux qui réglèrent les affaires de la Géorgie, dans l'intention de soulager beaucoup d'habitans de la Grande-Bretagne, qui languissoient dans la pauvreté et la paresse; Oglethorpe ouvrit un asyle aux protestans persécutés en Europe, s'embarqua en novembre 1732, avec un certain nombre d'émigrans, et arriva à la Caroline au milieu de janvier suivant; il s'avança jusqu'au Savannah, et posa sur le bord de cette rivière les fondemens de la ville de ce nom; il eut soin de faire un traité avec les Indiens, et traversa plusieurs fois l'Atlantique pour les intérêts de la colonie. Dans un de ses voyages, le roi d'Angleterre l'avoit nommé commandant

général des forces de la Grande-Bretagne dans le nord de la Caroline, et dans la Géorgie; il avoit amené avec lui un régiment de six cents hommes, pour protéger les frontières méridionales contre les Espagnols; peu après, une révolte éclata dans son camp, il manqua d'être assassiné, mais sa vie fut préservée miraculeusement; il visita en 1739 les Indiens pour s'assurer de leur amitié, et tenta en 1740 dans la Floride, contre saint Augustin, une expédition qui n'eut aucun succès. Comme les Espagnols prétendoient avoir des droits sur la Géorgie, en 1742, trois mille hommes en grande partie de la Havanne, furent envoyés pour chasser Oglethorpe des frontières; quand cette troupe s'avança sur l'Alatamaha, passant le fort St.-Simon sans l'insulter, il fut obligé de se retirer sur Frederica; il n'avoit guère que 700 hommes, non compris les Indiens; cependant, avec une partie de sa troupe, il pénétra jusqu'à deux milles du camp des ennemis dans le dessein de les surprendre. Mais un soldat français qu'il avoit dans ses rangs, tirant un coup de fusil, courut se jetter parmi les Espagnols. Sa situation devenoit très-critique, car il ne doutoit pas que ce déserteur n'informât l'ennemi du petit nombre qu'il avoit avec lui; il se hâta donc de retourner à Frederica, et eut recours à un stratagême, ce fut d'écrire au déserteur une lettre, qu'il eut soin de faire tomber comme par malheur dans les mains du commandant ennemi, ce qui le rendit suspect; celui-ci fut aussitôt mis aux fers, et dans la perplexité où l'ennemi se trouva, tandis qu'il délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, le vent changea; trois vaisseaux que le gouverneur de la Caroline méridionale avoit envoyés au secours d'Oglethorpe, parurent sur la côte. Ce fut alors seulement que le commandant espagnol reconnut le stratagême de la lettre; mais il n'avoit plus le choix des moyens, et, dans ce moment de consternation, il mit le feu au fort, et s'embarqua avec tant de précipitation, qu'il abandonna une grande partie de son artillerie et tous ses magasins militaires. Cette expédition, où le talent du commandant sauva la colonie d'une destruction totale, combla Oglethorpe de gloire, et lui assura la réputation d'un grand général. Il retourna ensuite en Angleterre et ne revit plus la Géorgie. Promu au grade de major-général, en 1745, envoyé contre les rebelles, il ne put les rejoindre. On voulut lui en faire un crime; il fut cité devant la cour martiale, qui l'acquitta honorablement. Oglethorpe mourut en 1785, âgé de 97 ans. Il étoit le doyen d'âge des généraux au service de l'Angleterre. (*Article additionnel au Tom. XII*).

OLIVE (Jean), jésuite de Cahors, mort en 1636, âgé de 50 ans, à Bordeaux où il professoit la grammaire, a traduit le livre de *l'Amour divin* de Charles Scribanius, et a fait quelques *odes* latines et françoises, insérées dans la *couronne du Parnasse de Guyenne*, Bordeaux, 1620.

I. OLIVIER (Jacques), auteur d'un petit livre plus connu des bouquinistes que des gens de goût, plusieurs fois réimprimé sous ce titre: *Alphabet de l'imperfection et de la malice des femmes*, Paris 1646, in-12; les biographes ne disent rien de cet auteur qui paroît doué d'imagi-

nation et de gaîté, mais qui écrivoit très-mal.

II. OLIVIER (Jean d'), docteur en droit, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. *Principes du droit civil romain*, 1776, 2 vol. in-12. II. *Doctrinæ Juris civilis analysis philosophica*; Romæ 1777, in-4°. III. *De la réforme des lois civiles*, 1786, 2 volumes in-8°. IV. *Essais sur la conciliation des coutumes françaises*; Paris, 1781.

O'MORAN (J.), né à Delphin en Irlande, entra au service de France dans le régiment irlandais de Dillon, dont il devint ensuite colonel à l'époque de la révolution; peu de temps après, nommé maréchal de camp, il fut employé en 1792 sous Dumouriez et ensuite fait général de division; il eut successivement le commandement des villes de Condé et de Tournai. En août 1793, ayant été accusé d'ineptie, il fut arrêté, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 6 mars 1794.

* ORIGNY (Pierre), écuyer, sieur de sainte-Marie, vivoit sous François Ier. Il dédia à ce prince un poëme intitulé, *Le temple de Mars tout puissant*, et ensuite au roi Henri III un autre ouvrage qui a pour titre, *Le héros de la noblesse française*, tous deux imprimés à Reims; l'un en 1559 et l'autre en 1578.

ORONO, chef de Penobscot, tribu d'Indiens, mort en 1801 à Oldtown, île de la rivière de Penobscot, Massachussetts, âgé de cent trente ans. Ce chef inspira toujours à ses sujets des principes de paix et de tempérance; dans le temps de la dernière guerre avec la Grande-Bretagne, il fit avec le gouvernement américain un traité qu'il observa religieusement. Son peuple professoit la religion catholique romaine, et avoit une église de ce culte. Orono a conservé ses facultés intactes dans un âge singulièrement avancé. Ce vénérable chef a vécu dans trois siècles. Sa femme est morte en 1809, âgée de 115 ans.

ORTEGA (don Casimiro-Gomez), savant botaniste espagnol, premier professeur du jardin royal des plantes de Madrid, membre des académies d'histoire et de médecine de Madrid, de l'académie des sciences de Paris et de celle royale de Londres, etc.; né à Madrid en 1730 et mort dans la même ville en 1810, fut envoyé de bonne heure par son oncle don Joseph Ortega à l'université de Bologne où il se rendit très-habile dans les humanités, la physique, la chimie et la botanique qu'il apprit sous les célèbres professeurs Monti, Beccari, Laghi et Bassi. Ses principaux ouvrages sont, I. *Elégie en grec et latin à l'occasion de la mort de Ferdinand VI*, Bologne 1758. II. *Tentamen poeticum, seu de laudibus Caroli III. Hisp. regis Carmen*, Bononiæ, 1759. III. *Commentarius de cicutâ*. Matriti, 1761. Ce traité a beaucoup servi à Vincenti, premier médecin du roi de Naples, qui se plaît à en faire l'aveu dans son ouvrage sur le même sujet. IV. *De novâ quâdam stirpe, seu Cotyledonis; Muzizoni et Pistoriniœ descriptio, cum earum iconibus*, Matriti, 1773, in-4°. V. *Tabulæ botanicæ, in usum prælectionum botanicarum*, Matriti, 1773, in-4°. VI. *Description des eaux thermales de Trillo*, écrite et publiée par ordre du roi, Madrid, 1778, in-4°. VII. *Méthode facile pour acclimater des plantes exotiques*

à peu de frais, publiée par ordre du roi; Madrid 1779. VIII. *Histoire naturelle de la Malagueta*, (Piper Jamaycense), Madrid, IX. *Tables botaniques avec l'explication des plantes dont Tournefort fait mention dans ses Institutions*, Madrid, 1783. in-8°. X. *Cours élémentaire de botanique théorique et pratique, à l'usage du jardin royal de botanique de Madrid*, publié par ordre du roi, et composé par Casimiro Ortega, et Antoine Palau et Verdera, Madrid 1785, 2 vol. in-8. Il a traduit aussi beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : 1°. *Voyage du commandant Byron autour du monde, enrichi de notes et d'une carte du détroit de Magellan, traduit de l'anglais*. Madrid, 1759. In-4°. 2°. *Ouvrages de Duhamel du Monceau*, traduits en espagnol et enrichis de notes. Madrid, 1772, 1773, 1774. 3°. *Elémens d'histoire naturelle et de chimie, d'Adolphe de Guillemborg et de son maître Jean Gotschalk Walerio*, traduits de l'anglais. Madrid, 1775. in-8°. 4°. *Expériences sur l'alcali volatil dans sa guérison des asphixiés*, par M. Sage. Madrid, 1776 5°. *Traduction des ouvrages de M. Janin, seigneur de Comble-Blanche*, Madrid, 1782. etc. etc.

OSBORN (Jean), poète, né en 1713 à Sandwich Massachussetts. Son père fut depuis cette époque ministre d'Eastham au cap Cod. Le jeune Osborn a été gradué en 1735 au collége d'Harvard. Il balança pendant quelque temps sur le choix d'un état, se livra d'abord à l'étude de la théologie, et prêcha en présence des ministres réunis un sermon qui ne fut pas jugé parfaitement orthodoxe. Ayant ensuite eu le projet de cultiver la médecine, il passa à Middletown au Connecticut; mais on ne sait guère ce qu'il devint depuis cette époque. Il écrivit en 1753 à sa sœur qu'il avoit traîné depuis deux ans une vie misérable. Il mourut peu après, âgé de 40 ans, et laissant six enfans. On a connu depuis sa mort un de ses fils médecin à Middletown. Le caractère d'Osborn étoit doux et gai, ses manières agréables : ses *productions poëtiques* sont d'un grand mérite. On y remarque principalement le talent de la description; peu de poètes amécains, avant lui, ont eu autant de talent. On conserve dans le *Miroir de Boston* sa belle *Elégie* sur la mort de sa jeune sœur.

OSMONT, libraire à Paris, mort le 13 mars 1773, est auteur d'un *Dictionnaire topographique et critique des livres rares, singuliers, estimés et recherchés en tout genre*; Paris, 1768, 2 vol. in-8°.

OTIS (Jacques), homme d'état distingué, fils de Jacques Otis de Barnstable, Massachussetts, fut gradué en 1743 au collége d'Harvard. Après s'être appliqué à l'étude des lois sous Gridley, le premier avocat et le plus profond jurisconsulte de son temps, il commença à vingt-un ans, à plaider à Plymouth; et deux ans après, il passa de cette ville à Boston, où il se fit une si grande réputation de talent et d'intégrité, qu'on eut recours à lui pour les plus importantes causes. Il plaida, en 1761, d'une manière très-distinguée, dans une cause des officiers des douanes, devant les juges de la cour suprême. Son antagoniste étoit Gridley. Otis fut élu membre de la législature de Massachussetts, dans laquelle ses talens brillans,

son éloquence vive, la force de son argumentation et les ressources de son génie, lui donnèrent la plus grande influence. Quand la Grande-Bretagne annonça ses prétentions arbitraires, il soutint avec chaleur les droits de la colonie, et fut le premier des défenseurs de la liberté de l'Amérique, qui eut le courage de signer la proclamation de ceux qui s'armoient pour soutenir les droits des états de Massachussetts. Il fut ensuite membre du congrès qui se tint en 1756 à New-Yorck, à l'occasion du timbre. Il écrivit en faveur des droits des colonies. Cet écrit a été jugé un chef-d'œuvre de style et de raisonnement. La hardiesse de ses opinions fut regardée comme criminelle; et on le menaça de l'arrêter. Il n'en continua pas moins de soutenir les droits de ses compatriotes. Il donna en 1767, la démission de sa place de juge-avocat, et renonça à toutes fonctions qui ne s'accordoient pas avec la liberté de son pays. Cependant ses passions trop vives lui suggéroient des expressions peu mesurées qui donnoient à ses ennemis des avantages sans aucun profit pour la cause qu'il chérissoit. Otis fut avili dans les papiers publics; en représailles, il publia quelques pamphlets énergiques sur la conduite des commissaires des douanes, et autres du parti ministériel. Peu après, en 1769, il se trouva dans une assemblée publique avec un des commissaires, Jean Robinson. Il en résulta une querelle, dans laquelle plusieurs assassins se jettèrent sur lui. Il fut laissé couvert de blessures, ainsi qu'un jeune homme qui avoit tenté de le défendre. Les blessures n'étoient pas mortelles : mais sa raison en fut aliénée, et ne put jamais se rétablir parfaitement. Il pardonna à ceux qui lui avoient fait un mal irréparable; et laissa par testament, cinq mille livres sterling à Robinson, qui avoit été condamné à payer cette somme pour avoir signé une humble remontrance. Otis a assez vécu pour voir l'indépendance de l'Amérique, à laquelle il avoit tant contribué, mais non pour en jouir. Il fut tué d'un coup de tonnerre, le 23 mai 1783, à Andover. Le président Adams, alors ministre en France, écrivit sur cet événement : « c'est avec la plus profonde douleur que j'ai appris la mort de M. Otis, mon respectable maître, qui fut extraordinaire dans sa fin comme dans toute sa carrière. Il a laissé un nom qui durera éternellement dans les fastes de la révolution d'Amérique, dont il a établi les fondemens par une énergie et des talens qui n'étoient qu'à lui seul. » En effet, il s'est distingué par un génie, une éloquence et un savoir, que peut-être nul Américain n'a réunis à un plus haut degré. Egalement profond dans la politique et dans la littérature, il a publié : *Les Rudimens de la prosodie latine*, avec une *Dissertation sur les lettres et sur le pouvoir de l'harmonie dans la prose et dans les vers*, in-12, 1760. Cet ouvrage est considéré comme le traité le plus clair et le plus complet sur cette matière. *Défense de la conduite de la chambre des représentans de Massachussetts*, 1762; *Considérations sur les intérêts des colons*, 1765.

OXENBRIDGE (Jean), ministre à Boston, né en 1609 en Angleterre, élève d'Oxford, où il fut quelque temps sous-maître, commença à prêcher vers l'an

1634, et passa aux Bermudes, où il se chargea d'une église. En 1641 ou 1642, il retourna en Angleterre, et obtint une bourse au collége d'Eaton. En 1662, les suites de l'acte de conformité, l'obligèrent à s'expatrier. Il partit pour Surinam, et de-là aux Barbades; et en 1669, à la Nouvelle-Angleterre, il devint pasteur de la première église. Il mourut en 1674. Oxenbridge étoit l'un des plus célèbres théologiens, et des meilleurs prédicateurs populaires de son temps. Il a publié : *Le Double mot du guet*, 1661; *Proposition de propager l'Evangile par le moyen des colonies chrétiennes dans le continent de la Guiane*; 1671. *Recherches raisonnables sur Dieu.*

PAGE PARK

PAGANO (Francesco-Mario), jurisconsulte à Naples, y jouissoit d'une grande réputation. Ayant embrassé le parti des Français en 1799, il devint l'un des législateurs de la nouvelle république. Une partie de la ville de Naples étoit déjà au pouvoir du cardinal Ruffo, lorsqu'on délibéra sur les moyens de faire parvenir des signaux d'attaque aux patriotes réfugiés au château de l'OEuf. Pagano sollicita l'honneur d'un emploi si périlleux, et accompagné d'un nommé Lignorelli, il remplit sa mission au milieu des plus grands dangers. Compris dans la capitulation, et se confiant à la foi des traités, il se retira chez lui; mais il ne tarda pas à y être arrêté et conduit dans les cachots de la Junte d'état, qui l'envoya au supplice avec ses autres collégues.

PAGE (Jean), gouverneur de la Virginie, mort en 1808, à Richmond, âgé de 65 ans. Dès sa jeunesse il se fit estimer par la pureté de ses mœurs. C'étoit un patriote, un homme d'état, et un philosophe; depuis le commencement de la révolution en Amérique, jusqu'à la fin de sa vie, il montra le plus ardent attachement aux intérêts de son pays, et lui rendit de très-importans services. Ce respectable patriote fut un des premiers représentans de la Virginie dans l'assemblée qui donna la constitution actuelle aux États Unis, et en 1800, l'un des électeurs qui nommèrent le président; en 1802 il fut lui-même élu gouverneur de la Virginie. Sa résidence étoit à Rosewell. Sa conduite est remarquable par une droiture qui ne s'est jamais démentie au milieu des vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune.

PARKER (Samuel D. D.), évêque de l'église épiscopale des états de Massachussetts, né à Portsmouth dans le New-Hampshire en 1745, prit ses grades au collége d'Harvard en 1765, et se livra pendant neuf ans à l'instruction de la jeunesse à Newbury

et dans d'autres villes. En 1773, il vint en Angleterre pour y prendre les ordres qu'il reçut de l'évêque de Londres. Étant ensuite retourné à Boston le 19 mai 1774, on l'établit ministre assistant de l'église de la Trinité, dont il devint recteur en 1779. Pendant la guerre de la révolution, tous les autres ecclésiastiques épiscopaux abandonnèrent la contrée; seul il demeura à son poste, et par sa fermeté préserva son église de la dispersion. Après la mort de l'évêque Bass, il devint son successeur, mais il ne fut que peu de mois à la tête des églises épiscopales du pays de Massachussetts: il mourut subitement à Boston, le 6 décembre 1804. C'étoit principalement par sa bienfaisance, et par la tendre amitié qu'il avoit pour les pauvres, que son caractère étoit recommandable. Sa mort fut pour eux celle d'un père. Il publia en 1797, un choix de *Sermons* et quelques *Discours* de circonstance.

PARKMAN (Ebenezer), fut le premier ministre de l'église de Westborough au pays de Massachussetts. Il prit ses degrés en 1721 au collége d'Harvard. Le 28 octobre 1724, jour même où cette église se forma, il reçut les ordres après avoir soutenu les travaux de son ministère près de 60 ans. Il mourut, le 9 décembre 1782, dans sa 88e année. Il avoit épousé une fille du révérend Breck de Marlborough. On a imprimé de lui dans les collections historiques, une courte *Histoire* de Westborough. Il écrivit sur les Réformateurs; cet ouvrage est de 1752. En 1761, il fit un *Discours* pour l'assemblée des états; il le publia à la même époque.

I. PALLAS: ce philosophe qui vivoit du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté, il déclara par la force des tourmens de la torture les noms de ses complices, philosophes occupés à perdre l'état, en trompant les ignorans par de fausses apparences de doctrine et de vertu. En conséquence la secte de ces hommes dangereux fut proscrite, et personne dans l'Asie n'osa se montrer en public avec un long manteau, de peur d'être pris pour philosophe. *Voyez* HELVIDIUS, VESPASIEN, ZÉNON, LUCIEN, etc.

II. PALLAS (Pierre-Simon), célèbre naturaliste allemand, né à Berlin en 1741, membre des académies de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Invité par Catherine II, de venir dans ses états, il fut chargé, en 1768, avec d'autres savans de parcourir les différentes parties de la Sibérie, de la Russie et de la Tauride, pour y examiner les richesses naturelles que renferment ces contrées; il publia à plusieurs époques, les *Relations* de ses voyages. Après la réunion de la Tauride à l'empire de Russie, Catherine lui donna une propriété considérable dans cette contrée. Pallas s'y établit et continua ses recherches minéralogiques et zoologiques. Son voyage dans les différentes parties de la Russie, a été traduit de l'allemand, par Gauthier de la Peyronie, Paris 1788, 5 vol. in-4°, avec atlas, in-4°; il en a paru une nouvelle édition avec des notes, par MM. Langlès et Lamarck, Paris, 1794, 8 vol. in-8°, avec atlas. On doit encore à Pallas, un *Voyage* dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, pendant les années 1793 et 1794. MM. de la Boulaye

et Tonnelier en ont fait une traduction française, Paris, 1805, 2 vol., in-4°; avec atlas in-folio. Ce savant étoit conseiller d'état de S. M. l'empereur de Russie. Il mourut le 8 septembre 1811, âgé de 70 ans, à Berlin, où il étoit venu un an avant pour voir son frère.

PALTEAU (Guillaume-Louis, Formanoir de), né au château de Palteau, diocèse de Sens, en 1712, et mort sur la fin du 18e. siècle, a publié: I. *Nouvelle construction des ruches de bois;* Metz, 1756, in-12. nouv. édit. 1774, in-12. II. *Observations et expériences sur diverses parties de l'agriculture;* La Haye, 1768, 1 vol. in-8°.

PARAVICINI ou PARAVICINO (Vincent), né dans le pays des Grisons à Castasagna, en 1648, a écrit: I. *Catalogus scriptorum ab Helvetiis ac fæderatis reformatæ religionis;* 1648. II. *Précis des principaux évènemens de Bâle;* 1701, in-12, en allemand. III. *Singularia de viris eruditione claris*, 1713, in-8°. On a aussi de lui plusieurs traductions. Il mourut à Bâle, le 17 décembre 1726.

I. PARSONS (Jonathan), ministre à Newbury-Port, pays de Massachussetts, prit ses degrés en 1729, au collége de Yale, après avoir fait preuve d'un génie peu commun. Bientôt après, s'étant fait connoître par ses talens pour la chaire, il fut ordonné ministre de Lyme, dans le Connecticut, où il continua de prêcher pendant plusieurs années. Mais il passa les trente dernières de sa vie à Newbury-Port, l'une des plus grandes congrégations de l'Amérique. Livré sans cesse à ses travaux religieux, il succomboit quelquefois sous leur poids. Dans sa dernière maladie, il jouit de cette paix qui n'appartient qu'à une conscience pure; c'étoit dans sa religion qu'il puisoit sa confiance, son espoir et sa force. Il mourut le 19 juillet 1776. Parsons étoit presbytérien; il entretint une étroite correspondance avec beaucoup de savans ministres de cette église, en Ecosse. Considéré comme prédicateur, il fut éminemment utile. Pendant plusieurs des premières années de son ministère, son style fut remarquable par l'élégance et la correction. Mais lorsqu'après un certain nombre d'années il se trouva occupé de choses plus importantes, sa manière d'écrire changea et devint moins soignée; mais cependant elle ne perdit rien de son élévation et de son énergie. Dans ses prédications, il insistoit particulièrement sur ce que toute la religion chrétienne tend à humilier l'orgueil de l'homme et à faire connoître l'étendue de la grâce de Dieu; c'étoit le point de doctrine sur lequel il revenoit souvent et avec une grande force. Il cherchoit surtout à préserver son peuple des fougues d'un aveugle enthousiasme et des erreurs d'une fatale incrédulité. Riche dans l'invention de son sujet, son imagination étoit fertile pour en tirer parti; sa voix sonore étoit imposante, son débit se varioit avec chaque passion; tantôt véhément, majestueux ou terrible; tantôt doux, persuasif, attendrissant, il connoissoit toutes les routes du cœur; aussi voyoit-il ses infatigables travaux couronnés d'un plein succès; son ministère à Lyme fut signalé par le redoublement de l'esprit de piété dans son troupeau; le même bonheur l'attendoit à Newbury-Port. On connoît l'enthousiasme

qui règne parmi les presbytériens, et plus de deux cents personnes se crurent illuminées de nouveau par l'effet de ses prédications à Lyme. Son mérite, comme homme de lettres étoit éminent. Il étoit versé dans la connoissance des langues hébraïque, grecque et latine. On le regardoit comme un logicien délié et transcendant. Ses ouvrages sont : I. Un *Sermon*, prêché à Boston en 1746. II. *Les bonnes nouvelles d'un pays éloigné*, en sept discours ; 1756. III. *La manne recueillie le matin ;* 1761. IV. *Le baptême des enfans des cieux*, deux *Discours* ; 1765. V. Un *Discours sur la mort du rev. George Whitefield ;* 1770. VI. *Liberté civile et Tyrannie ecclésiastique* ; 1774. VII. Soixante *Sermons sur différens sujets*, recueillis en 2 vol. in-8°, 1780, qui sont très-recherchés.

II. PARSONS (Moïse), ministre de Byfield, pays de Massachussets, né en 1716, le 20 juin, prit ses degrés en 1736, au collége d'Harvard. Il se consacra pendant un certain nombre d'années à l'utile fonction d'instruire des enfans dans les langues. Ordonné ministre de l'église de Byfield, le 20 juin 1744, il mourut en 1783, le 14 décembre. L'auteur de la nature l'avoit doué d'une représentation agréable et remplie de grâces. Sa conception étoit rapide et son imagination fertile, son expression facile et coulante, son jugement sain, son caractère ferme ; et cependant il possédoit une grande sensibilité et une grande douceur. Ces précieux dons de la nature ayant été développés chez lui par une excellente éducation, avoient reçu toute leur perfection par le commerce des hommes, en sorte qu'il jouissoit dans un degré éminent des qualités qui honorent l'homme. Lorsqu'après une mûre réflexion, son esprit s'étoit décidé pour une opinion ou pour un projet, il n'y avoit rien ensuite qui pût l'en détourner. Il gardoit toujours la dignité et la décence que doit avoir un ministre, et ne les perdit jamais dans les momens même qu'il donnoit au délassement ; et quoique son humeur naturellement gaie se déployât parmi ses amis, ce n'étoit jamais par des plaisanteries puériles. Il mettoit assez habituellement à ses saillies très-spirituelles quelque utile leçon de morale ; il avoit le talent d'être familier sans bassesse, gai sans légèreté, et sérieux sans humeur. Homme sociable, sans être parleur ; il étoit pieux sans enthousiasme, sans superstition et sans orgueil. Zélé contre le vice et l'erreur, il les combattoit, mais sans amertume ; il savoit être affable pour tous sans perdre le ton de dignité que son ministère lui imposoit. Il mettoit dans sa conduite et dans ses discours une grande franchise, et son cœur se peignoit dans l'honnêteté de sa contenance. Il étoit dominé par un penchant vif pour la bienfaisance. Il fut toujours un zélé partisan des intérêts civils et religieux de l'Amérique. Il excelloit dans la prédication. Il a publié Un *Choix de Sermons*, en 1772. (Voy. *Discours de Tappan et de Frisbie.*)

PARTRIDGE (Ralph), premier ministre de Duxborough, état de Massachussetts, naquit en Angleterre, et fut ministre de l'église qui y est dominante ; mais la rigueur des évêques l'ayant obligé de se retirer, il prit la résolution de se soustraire à leur pouvoir et de fuir dans la Nouvelle-Angleterre ; il arriva à Boston

le 14 novembre 1636, et bientôt après il fut établi à Duxborough. L'estime qu'on lui portoit étoit telle qu'il fut choisi avec Mather et Cotton pour préparer un plan pour le gouvernement de l'Église et le présenter à la délibération du synode de Cambridge en 1648. Il mourut en 1658, après avoir exercé le ministère de la parole pendant quarante années. Holmes lui succéda. Son humilité et son oubli de lui-même étoient portés à un tel point qu'au moment où beaucoup de ministres de la colonie de Plymouth quittèrent leurs places, parce qu'ils ne recevoient pas un traitement qui pût suffire à leurs besoins, il fut un de ceux qui restèrent à leur poste, et ce fut le plus petit nombre qui se conduisit de cette manière.

PARY (Etienne-Olivier), de Paris, mort le 26 septembre 1782, est auteur du *Guide des corps de marchands et des communautés des arts et métiers*; Paris, 1766, 1 vol. in-12.

PASCAL (Jean-Benoît), né à Paris en 1725, et mort au commencement de ce siècle, a publié, I. Les *Textes latins* des passages de la Bible et de l'Imitation, cités dans l'*Année spirituelle*, 1767, in-12. II. *Officia divina pro variis anni temporibus recit. ex Breviariis et Missalibus desumpta*, 1773, in-12. III. *Officia S. Pietatis exercitia ex variis scripturæ locis desumpta*, 1776, in-12.

PATTERSON (William), gouverneur de New-Jersey, et l'un des juges de la cour suprême des États-Unis, naquit à New-Jersey, prit ses grades au collége de cet état en 1763. Il étoit en 1787 membre de la convention dans laquelle on établit la constitution des États-Unis, et son nom est attaché à cet acte. Lorsque le gouvernement en 1789 commença ses opérations il fut membre du sénat de New-Jersey. En 1790 on le choisit pour succéder à Livingston, qui, après la révolution, avoit été le premier gouverneur de cet état. Patterson mourut le 9 septembre 1806, à Albany, où il exerçoit les fonctions de juge de la cour supérieure des États-Unis. Véritable homme de talent, juge intègre, il se montra toujours un sincère et fidèle ami de son pays. Il eut à supporter les souffrances d'une maladie de langueur très-douloureuse.

PATUZZI (Vincent), savant dominicain italien, est connu par divers ouvrages, parmi lesquels on distingue une Dissertation: *De sede inferni in terris quærendâ*, souvent imprimée, et en dernier lieu à Bassano, 1782, in-4°., dirigée contre Swinden (*voyez* ce mot.) Elle est pleine d'érudition et de bonne critique. Le P. Patuzzi eut quelques disputes avec les jésuites, et y mit beaucoup de chaleur. Il vivoit encore en 1767.

PAYAN (Claude-François), né à Paul-les-Fontaines, fut très-lié avec Robespierre, devint juré au tribunal révolutionnaire de Paris, et ensuite agent national près la commune de cette ville. Payan fut un des membres les plus dévoués à Robespierre, et le 27 juillet 1794 (9 thermidor an 2), il se constitua en insurrection à la commune ainsi que plusieurs autres membres, pour défendre son protecteur; mais la convention les ayant mis hors la loi le même jour, Payan fut exécuté le lendemain avec Robespierre. Il étoit âgé de 27 ans.

PAYEN (dom Basile), bénédictin de Saint-Vannes, né à Gondrecourt en Lorraine, a laissé

inédits, outre différens Traités sur l'Ecriture-Sainte, I. *Bibliothèque séquanoise*. II. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne*. III *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*.

PAYSON (Philippe), ministre à Chelsea, pays de Massachussetts, étoit fils du révérend Philippe Payson de Walpole. Il naquit le 18 janvier 1736, et prit ses degrés en 1754 au collége d'Harvard. Depuis le temps de son ordination qui se fit le 26 octobre 1757, jusqu'à sa mort qui arriva le 11 janvier 1801, il remplit avec le plus grand zèle les fonctions de son ministère. Son successeur fut Tuckerman. Durant la lutte contre la métropole, lutte qui se termina par l'indépendance de l'Amérique, le docteur Payson soutint courageusement la cause de sa patrie. Il brilla comme professeur d'humanités; ses connoissances en astronomie et en physique sont connues par plusieurs *Mémoires* qu'il publia dans les Transactions des arts et des sciences d'Amérique. Comme ministre, on le vit toujours être le père et l'ami de son peuple; et comme prédicateur il parloit avec une grande énergie et avec beaucoup de liberté. Il publia un choix de *Sermons* en 1778, un *Discours* à l'ordination de son frère le révérend Seth Payson de Rindge en 1782, et un autre sur la mort de Washington, en 1800.

PÉÉ (Théodore Van), peintre, né à Amsterdam, en 1669, élève de *Juste Van Péé*, son père, peignit l'histoire, le portrait en grand et en petit, avec succès. Pour s'enrichir plus vîte, il s'établit chez lui une espèce de manufacture qu'il ne faisoit que conduire, et qui lui réussit parfaitement. On y peignoit des figures sur le bois découpé, pour les jardins et les appartemens; ces sortes d'ouvrages ayant été imités par d'autres qui les donnoient à bas prix, Van Péé se mit à faire le commerce des tableaux, mais en continuant toujours de cultiver son art. Le chevalier Bex, riche négociant anglais, lui ayant commandé un grand plafond pour décorer un magnifique appartement, Van Péé passa en Angleterre, pour y placer cette grande composition qui devoit le faire connoître dans ce royaume. Il s'y enrichit beaucoup tant par son commerce que par ses ouvrages; mais d'une manière qui tenoit plus d'un marchand astucieux que d'un commerçant délicat ou d'un artiste distingué. On raconte que pour faire payer ses ouvrages plus cher, il feignoit d'être malade et perclus. Un amateur ayant voulu acheter trois de ses tableaux, il ne voulut pas les céder au-dessous de 300 livres sterling, prix exorbitant; mais après avoir fait tous les gestes d'un homme qui approche de sa fin, il fit entendre que sentant que ses infirmités l'empêcheroient de travailler, il vouloit se faire des rentes viagères de ce qui lui restoit. L'amateur crut alors avoir les tableaux à bon marché en lui offrant 30 livres sterling par an; l'acte fut fait devant notaire, et le peintre devint, en huit jours, en très-bonne santé; il a joui vingt-six ans de la rente, au grand regret de l'acquéreur. Au bout de sept ans de séjour à Londres, Van Péé retourna dans sa patrie, où il eut le secret d'attraper un juif très-riche, auquel il vendit aussi plusieurs tableaux, payables en rentes viagères.

I. PEMBERTON (Ebenezer),

ministre à Boston, prit ses degrés en 1691, au collége d'Harvard, et devint ensuite précepteur dans ce séminaire. Pemberton fut ensuite choisi pour être le collégue de Willard, dans la vieille église du midi, le 28 août 1700. Après la mort de Willard, ce fut Sewall qui devint le sien, et il mourut le 13 février 1717, dans sa quarante-cinquième année. C'étoit un prédicateur distingué; son style étoit plein de force, d'éloquence et de dialectique. Il réunissoit à un zèle brûlant, un esprit très étendu et de grandes lumières. Il savoit l'art de lier ses observations, et possédant très-parfaitement l'art de la parole, il développoit le talent qu'il possédoit dans un haut degré, celui du raisonnement. Ses sermons étoient instructifs. La fin de sa vie fut affligée de beaucoup de maux, mais malgré ses infirmités il ne cessa jamais de veiller au bien de ses frères. Le sermon pour son élection, prêché en 1710, ayant ce titre: *Preuves de l'origine divine et de la dignité du gouvernement ecclésiastique*, est très-célèbre parmi ceux qui suivent le rit presbytérien. On l'a réimprimé dans un volume de ses sermons, qui a été publié en 1727. Outre cet ouvrage, il donna encore le sermon qu'il prêcha avant l'ordination de Sewall, *sur la validité de l'ordination chez les Presbytériens;* il est de 1718; un sermon prêché à la mort de ce vieillard, et enfin un dernier, en 1705, dans une thèse publique.

II. PEMBERTON (Ebenezer), ministre à Boston, fils du précédent, fut gradué en 1721, au collége d'Harvard. En avril 1727, l'église presbytérienne de New-Yorck le pria de succéder à M. Aderson, qui en avoit été le premier ministre, sous la condition qu'il se ferait ordonner à Boston. Cette cérémonie y eut lieu le 9 d'août. Les peines qu'il se donna accrurent tellement sa congrégation, qu'elle se trouva en état, en 1748, de bâtir une église en pierres. En 1750, Alexandre Cumming qui, dans la suite, fut ministre à Boston, devint son collégue. Vers 1753, tous deux se trouvèrent renvoyés, le dernier pour cause de maladie, et Pemberton par l'effet de discussions peu importantes que l'ignorance et l'esprit de parti lui suscitèrent. Son successeur fut Bostwick. Il fut ensuite installé le 6 mars 1754, à Boston, ministre dans la nouvelle église bâtie en briques, comme successeur de Welsted. Il resta dans cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 9 septembre 1777, âgé de soixante-treize ans. La congrégation, conduite par le révér. don Lathrop, dont les Anglais avoient détruit le lieu d'assemblée, se réunit, en 1779, à celle qu'avoit dirigé Pemberton. C'étoit un homme très-respectable. Il publia un *Sermon* prêché devant le synode, en 1731, et un autre en 1735, devant les commissaires du synode; en 1738 un volume in-8° contenant des *Sermons* sur différens sujets. *Discours moraux sur divers textes;* in-12, Boston, 1741. *Sur la mort du docteur Nicoll*, 1743. *A l'ordination de Brainerd*, 1744. *Sermon de fiction*, 1756. Un autre en 1757, *sur la mort de Whitefield*, *en* 1770. *A l'ordination de Story*, *en* 1771. *Huit Sermons* en un vol. in-8°, publiés en 1774, *sur le salut obtenu par la Grâce et confirmé par la Foi.*

III. PEMBERTON (James), de la société des amis ou qua-

kers, né à Philadelphie en 1714, avoit été, avant la révolution américaine, le collégue de Franklin, pour représenter cette ville dans la législature de Pensylvanie; ensuite il lui succéda dans la présidence de la société établie pour s'occuper du sort des esclaves. Pendant plus de cinquante ans ils ont été l'objet de ses soins; il fit tous ses efforts pour accélérer l'époque de leur émancipation et de la suppression de la traite. La conduite sage et la vie réglée de Pemberton, contribuèrent à lui procurer une heureuse vieillesse. Il mourut dans sa ville natale, en 1809, âgé de quatre-vingt-six ans. Une foule immense de citoyens de tous les rangs honorèrent de leur présence le convoi funèbre de ce défenseur des pauvres nègres.

IV. PEMBERTON (Thomas), né à Boston, en 1728, est très-recommandable par ses connoissances sur l'*Histoire d'Amérique*. Il se livra au commerce pendant plusieurs années, et il mourut le 5 juillet 1807. Il demeura toujours garçon, partageant son temps entre ses études et ses amis. Il contribua au moins pour un neuvième, à former la collection de la société historique de Massachussetts. Membre de cette institution, il lui légua ses manuscrits. Il a écrit une *Chronologie du pays de Massachussetts, pendant le dix-huitième siècle.* Elle contient les événemens remarquables de chaque année, et des notices historiques sur les personnages remarquables. Elle a cinq volumes manuscrits. Le docteur Holmes s'est servi de ce travail pour ses *Annales*. Ses *Mémoires historiques et biographiques*, manuscrits, forment environ 15 volumes.

PENDLETON (Edmond), homme d'état distingué de la Virginie, fut membre du premier congrès, en 1774. Réélu, au mois d'août 1775, il refusa cette nouvelle élection à cause de sa mauvaise santé. Il fut, pendant plusieurs années, juge de la cour d'appel de la Virginie avec Blair et Whyte. A l'époque de sa mort, il en étoit président. En 1787, on le nomma président de la convention de Virginie, lorsqu'elle délibéra sur la constitution des États-Unis; l'autorité que lui donnoient sur les esprits, son propre caractère et ses talens, ne contribua pas peu à la faire adopter. Lorsque le gouvernement fut organisé, Washington, en 1789, le nomma juge du district pour la Virginie; il le refusa. Lorsqu'en 1798, les différens qui s'élevèrent entre les Etats-Unis et la France, furent tels que l'on eut à craindre une rupture, ce vénérable patriarche, car c'est ainsi que l'appeloit le président Adams, publia un *pamphlet* dans lequel il protestoit contre la guerre avec un pays fait pour être toujours ami de l'Amérique. Il mourut à Richmond, le 26 octobre 1803, dans sa 83e. année.

PENHALLOW (Samuel), membre du conseil de New Hampshire et trésorier, mort à Portsmouth, le 27 novembre 1726, a écrit une *Histoire de la guerre de la Nouvelle-Angleterre avec les Indiens de l'est*, pendant les années 1703 à 1726; elle a été réimprimée cette même année 1726, à Boston.

PEPIN (Martin), né à Anvers en 1578, se rendit très-jeune à Rome, où il fut d'abord considéré comme un grand peintre; ses ouvrages y étoient très-recherchés. Sur le bruit qui se répandoit qu'il alloit quitter la capitale des arts, pour rentrer dans les Pays-Bas,

Rubens parut mécontent, et peu de temps après, ayant appris que Pepin s'y étoit établi, et qu'il avoit résolu d'y terminer ses jours, il lui échappa ces paroles : *il n'y a que lui qui puisse me disputer ma gloire dans la Belgique*. On a de lui plusieurs beaux tableaux, entre autres une *Descente de croix*, d'une magnifique composition, d'un beau dessin et d'un coloris exquis : des connaisseurs l'ont quelquefois égalé à Rubens. On ignore le lieu et l'année de sa mort.

PEPPERELL (Guillaume), lieut.-gén. au service de l'Angleterre, naquit dans le district de Maine, état de Massachussetts, et fut élevé dans le commerce. Vers l'année 1727 on le nomma l'un des conseillers de S. M. britannique, et pendant trente-deux années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il fut annuellement réélu. Vivant dans un pays exposé aux attaques d'un ennemi féroce, il ne redouta pas les dangers d'une telle situation. Il avoit une grande vigueur de corps, un esprit ferme et calme au milieu des périls. Il fut élevé à tous les honneurs militaires qu'il étoit au pouvoir de son pays de lui déférer. Quand l'expédition contre Louisbourg fut décidée, les gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre lui donnèrent le commandement des troupes. Il investit la place en 1745, au commencement du mois de mai. Bientôt après les articles de la capitulation furent signés. Dans toute cette affaire il y eut une suite d'événemens si heureux, que Pepperell ne balançoit pas à rapporter entièrement ses succès au dieu des armées. Le roi, en faveur de tels services, lui conféra le titre de chevalier baronet de la Grande-Bretagne ; cet honneur n'avoit encore été accordé à aucun Américain. Il mourut sur ses possessions dans le district du Maine, à Kittery, le 6 juillet 1759. Il avoit un grand penchant pour les plaisirs de la société, et étoit l'ame de toutes les compagnies. Pendant sa maladie il parloit avec reconnoissance des graces que le ciel lui avoit faites, et de ses propres fautes. Il reconnoissoit la dépendance dans laquelle l'homme se trouve envers de son auteur.

PÉRÉDA (don Antoine), peintre espagnol, né à Valladolid en 1599, mort à Madrid en 1669, est un des peintres les plus profonds et les plus spirituels que l'Espagne ait produits. Il a étudié à Madrid dans l'école de Las Cuevas, puis dans celle de Crescencio, et acheva de se perfectionner d'après les ouvrages des grands maîtres, qui ornent les palais et les maisons royales de ce royaume. Cet artiste s'étoit formé un des plus beaux cabinets qu'il y eût alors, composé d'un grand nombre d'estampes, de dessins originaux, de belles statues et de quelques tableaux de grands peintres. Il s'étoit fait aussi une bibliothèque des meilleurs livres relatifs à son art ; et pendant qu'il travailloit il faisoit lire par un de ses élèves les sujets qu'il vouloit traiter. C'est ainsi que, sans avoir su lire ni écrire, Péréda devint très-habile dans toutes les parties de son art. Ce peintre traitoit également bien l'histoire sacrée et profane, le genre familier, le portrait, le paysage et les fleurs. Sa manière a beaucoup approché de celle de l'école vénitienne. Comme il peignoit au premier coup, sa couleur est d'une grande fraîcheur, et sa touche d'une hardiesse surprenante. Un

beau feu l'élevoit dans ses idées, sa composition est riche, tout y est en mouvement, et ses figures sont remplies de grace; ses tableaux sont des chefs-d'œuvre. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue un beau tableau représentant le marquis de Santa-Cruz amenant des secours à la ville de Gènes; on le voyoit dans la salle de la comédie du palais de Buen Retiro, à Madrid; le retable du grand autel des capucins de cette ville; un sujet allégorique représentant les frivolités de cette vie. L'amiral Pierre avoit placé ce tableau parmi ceux des plus grands maîtres, qui ornoient sa galerie. On peut encore citer de ce peintre une *Incarnation* dans l'église de la Madeleine, à Alcala de Henarès, et plusieurs ouvrages également beaux.

PEREYRA (J.), manufacturier de tabac, originaire de Belge, né à Bayonne, domicilié à Paris, âgé de 51 ans, fut condamné à mort le 4 germinal an 2 (1794), par le tribunal révolutionnaire, comme complice de la faction *dite* des Hébertistes. Il avoit partagé la mission de Dubuisson auprès de Dumouriez, en 1793. Il devint ensuite membre du comité central révolutionnaire de la commune qui, dirigé par Marat, contribua si puissamment au triomphe des jacobins sur le parti de la Gironde: on l'enferma ensuite avec Defieux à Saint-Lazare, lorsqu'ils eurent déplu aux meneurs, et principalement à Robespierre, qui l'avoit fait exclure comme agent de l'étranger.

PERKINS (Guillaume), est remarquable par sa longévité. Il naquit dans l'ouest de la Grande Bretagne et mourut à Newmarket, dans le Newhampshire, en 1732, âgé de cent seize ans.

PERREIN (Jean), distingué par ses connoissances en histoire naturelle, naquit en France, et fut membre de la société des sciences et des belles-lettres de Bordeaux. Doué d'un beau génie, qu'une excellente éducation avoit cultivé, il avoit pendant plusieurs années consacré la plus grande partie de son temps à l'étude de la nature. Poussé par le désir d'acquérir de nouvelles connoissances en botanique et dans d'autres parties de l'histoire naturelle, il voyagea en Afrique et dans les îles des Indes occidentales. Il vint à New-Yorck pour y compléter sa collection de plantes et d'oiseaux, et y demeura plusieurs mois; mais il fut enlevé à la vie au milieu de ses travaux. Il mourut à New-Yorck le 31 mars 1805, âgé de 55 ans. Dans le cours d'histoire naturelle que Sonnini a donné, Perrein est cité comme auteur de beaucoup de notes importantes contenues dans cet ouvrage. Ceux qui le connoissoient l'estimoient généralement comme un excellent cœur; il avoit le tact fin et l'esprit très-cultivé. (*Voyez* New-Yorck, Spectator, avril 1805.)

PÉTERS (Hugues), ministre de Salem, état de Massachussetts, né en 1599 à Fowey dans le pays de Cornwal, fut instruit au collége de la Trinité à Cambridge, où on le reçut maître-ès-arts en 1622. Il prêcha avec beaucoup de succès; mais ayant été tourmenté comme non-conformiste, il se retira en Hollande, où il demeura cinq à six ans, et arriva en Amérique avec Richard Mather au mois d'août 1635. Il se chargea de l'église de Salem le 21 décembre 1636, désapprouva

les erreurs de Williams qui avoit été ministre avant lui, et excommunia les adhérens de son prédécesseur. Les affaires de la religion ne l'occupoient pas uniquement, car il prit des intérêts dans des opérations de commerce et se mêla d'affaires civiles. Il fut un de ceux qui s'occupèrent de réformer la police de la ville, suggéra un plan pour la pêche, pour le cabotage, les voyages de long cours, procura des charpentiers, et se livra au commerce avec un grand succès. Ayant été jugé très-capable d'obtenir de l'Angleterre une diminution dans les droits d'accise, et quelques modifications avantageuses au commerce, il y fut envoyé par le conseil général avec MM. Welde et Hibbins en 1641, et ne retourna jamais en Amérique. Il soutint avec chaleur le parlement lorsque la guerre civile s'alluma en Angleterre, et ses prédications furent utiles à son parti. Burnet avance même qu'il pressa la condamnation du roi avec la barbarie d'un inquisiteur. Peters soutient au contraire dans son testament qu'il s'y opposa. Cromwel le chargea de donner aux ministres les permissions d'exercer les fonctions de leur culte, et quoiqu'il fût tout-à-fait étranger aux affaires judiciaires, il le nomma l'un des commissaires pour la réforme des lois. Après la restauration il fut mis en jugement et condamné pour avoir conspiré avec Cromwel, et contribué à la mort du roi. Il fut exécuté le 16 octobre 1660, à l'âge de soixante et un an. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir eu de grands vices, mais il n'est pas probable que ces accusations ayent été bien fondées ; il faut cependant convenir qu'il étoit peu éclairé, que son zèle l'aveugloit, et que s'il se fût renfermé dans les bornes que lui imposoient les devoirs de son ministère, sans participer aux factions qui désoloient l'état, il eut pu alors être utile et très-respecté, et mourir en paix. Quoique ignorant, Hugues Peters étoit doué d'une grande vigueur naturelle d'esprit. Les images qu'il employoit, quelque familières qu'elles fussent, remplissoient toujours le dessein qu'il se proposoit ; et son éloquence, quoique peu élevée étoit pleine de vigueur et lui attiroit des milliers d'auditeurs. On trouve des morceaux de ses curieux sermons dans le recueil des procès des régicides, dans une vie de lui écrite peu après sa mort par Young, où il est dit qu'il avoit été expulsé du collége : cette accusation mérite cependant peu de crédit, puisqu'il est au contraire certain qu'il y prit régulièrement tous ses degrés. On lui reproche aussi dans cette histoire d'être monté sur les tréteaux et d'y avoir joué comme bouffon. Les manuscrits des trois derniers livres de Hooker sur le gouvernement ecclésiastique lui étant tombés entre les mains, il les altéra pour combattre le droit divin et l'autorité des rois. Baxter néanmoins bien éloigné du sentiment de Wood qui, à ce sujet, appelle Hugues Péters un scélérat connu, a regardé cette accusation comme dépourvue de bon sens ; peut-être aussi est-ce son penchant pour la cause populaire qui lui fait soutenir que les trois livres de Hooker n'ont point été altérés. Peters a publié un *sermon* prêché en 1646 devant les deux chambres du parlement. *Dernier compte rendu de la guerre d'Angleterre. Un mot aux armées* en 1647. *Bonne besogne pour un bon magistrat*, ou *court chemin pour arriver à un profond repos*,

1651. Le but du dernier ouvrage est de proposer la destruction de toutes les lois anciennes, et d'engager à jeter au feu toutes les annales et les titres renfermés dans les tours de Londres, comme étant les mémoires authentiques de la tyrannie; on voit que l'esprit humain tourne autour des mêmes erreurs; il vouloit faire *table rase*. *Legs d'un père mourant à son fils unique*, in-8°, 1660 et 1717. On en a parlé avec avantage; il est conservé dans la Nouvelle-Angleterre dans la librairie établie par Prince de Boston. (*Voyez Vie de Péters par Young*, histoire anonyme, 1751. Collection hist. Magnalia. (Art. additionnel au tome XIII).

PETIH (Jean-François Le), né à Béthune, en 1546, abandonna la religion catholique pour se faire protestant, et se réfugia à Aix-la-Chapelle, où il étoit encore en 1598. On ignore le lieu et la date de sa mort. On a de lui une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-folio. Quoiqu'elle ait été réimprimée deux fois en France, et traduite en anglais, elle ne mérite pas qu'on en fasse grand cas, parce que les faits y sont altérés, et qu'elle se ressent étrangement de l'esprit de parti. II. La *République de Hollande*, ou *Description des Provinces-Unies*, en flamand, Arnheim, 1615, *in*-4°.

PETIT-PIERRE (Ferdinand-Olivier), théologien de Neufchâtel, vivoit dans le dix-huitième siècle; il fut pasteur de la Chaux-de-Fonds; mais le synode de Neufchâtel le destitua en 1760, parce qu'il avoit renouvelé, dans un ouvrage, l'origénisme ou l'identité de l'enfer avec le purgatoire. Il parut beaucoup d'écrits pour et contre lui; on en trouve la notice dans la *Bibliothèque Helvétique*.

I. PEYER-IM-HOF (Jean-Conrad), membre du grand-conseil de Schaffousen, sa patrie, a laissé: I. Une Dissertation *de differentiis municipiorum romanorum et civitatum imperialium mediatorum*, Marbourg, 1729, in-4°. II. Un recueil *de Poésies allemandes*, Schaffousen, 1748, in-8°.

II. PEYER-IM-HOF (Honoré), capitaine de l'abbaye de Saint-Gall, né à Lucerne en 1610; professa avec succès le grec et l'hébreu. Il a écrit dans cette dernière langue, *l'histoire abrégée de tous les abbés de son monastère*, in-fol. Son ouvrage est resté manuscrit. Don Calmet en fait le plus grand éloge.

PFYFFER D'ATISHOFFEN (François-Xavier), jésuite de Lucerne, bon prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg, mort dans cette ville en 1750, a écrit en allemand, I. *Pourquoi les évangélistes n'ont pas reçu le concile de Trente*, Augsbourg, 1736. II. *Ascension merveilleuse de Martin Luther au ciel*, 1746, in-4°. *Le Bon et le Mauvais des églises luthériennes*, in-8°.

I. PHILIBERT, préteur à Landau, mort en 1779, a donné, I. *Histoire des révolutions de la Haute-Allemagne*, 1765. II. *Le Cri d'un honnête homme en faveur du divorce*, 1768, in-12.

II. PHILIBERT (Emmanuel-Robert de), prêtre, né à Toulouse le 25 mars 1717, mort sur la fin du 18e siècle, est auteur des *Annales de la société des Jésuites*, 1764—65, 4 vol. in-4°.

PHILIP, Sachem de Poka-

noket, bien connu sous le nom du roi Philip, succéda à son frère Alexandre en 1657. Dans l'année 1662, il renouvela son alliance avec les Anglais, et s'engagea à ne disposer d'aucunes terres sans leur en donner connoissance, et sans leur consentement. Mais il commença contre eux, en 1657, la guerre qui désola la Nouvelle-Angleterre. On dit qu'il fut engagé par les importunités de ses jeunes guerriers. Il avoit reconnu que s'il permettoit aux établissemens anglais de s'accroître à leur gré, peu à peu la totalité de son territoire lui seroit enlevée, et sa peuplade détruite; il se résolut donc à faire les plus grands efforts pour éloigner ces calamités, et alluma le feu de la guerre en divers endroits de la contrée. Mais après avoir causé de grands maux, il fut tué le 12 août 1676, lorsqu'il tâchoit d'échapper au capitaine Church, qui le poursuivoit dans des marais. C'est ainsi que succomba, après avoir fait des actes d'héroïsme, le roi Philip du mont Hope, dans Rhode-Island. Un jour que M. Elliot, prêchoit devant lui, il le prit par le bouton, en lui disant: « Je ne fais pas plus de cas de tes paroles que de cela. » (*Voyez Collection histor. soc. iii*, pages 159-171.

I. PHILLIPS (George), premier ministre de l'église de Watertown, état de Massachussetts, naquit en Angleterre dans le comté de Norfolk, et fut élevé à l'université de Cambridge, où il acquit la réputation d'un savant. Se croyant alors rempli de l'esprit divin, il se consacra au ministère de l'Évangile, et fut placé à Boxford dans le comté d'Essex. Mais s'étant déclaré non-conformiste, et rejetant les cérémonies de l'Église dominante, il fut obligé de se retirer en Amérique; il y vint avec le gouverneur Winthrop, et arriva à Salem en juin 1630. Immédiatement après son arrivée, il commença avec sir Richard Saltonstall et plusieurs autres, une plantation à Watertown. L'église fut formée le 13 de juillet, lorqu'une quarantaine de personnes eurent signé une convention par laquelle elles s'engageoient à s'attacher à la parole de Dieu, à *son vrai sens, et à sa véritable signification*. On y ajouta ensuite une confession de foi. Le salaire que l'on accorda pour les fonctions du ministère fut fixé à 30 livres sterling. Philips mourut le premier juillet 1664. Son plus jeune fils, Samuel Phillips, fut dans la suite ministre à Rowley. On a de lui un travail intitulé: *Réplique à une réfutation de quelques opinions sur le baptême des enfans*; il y traite aussi de la forme de l'Église, proposée contre lui par Thomas Lamb, et y ajoute un Discours sur la vérité et la validité du baptême des enfans, 1645.

II. PHILLIPS (Samuel), ministre d'Andover à Massachussetts, petit-fils du précédent, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1708, et commença à prêcher dans le midi et dans la paroisse d'Andover, le 30 avril 1710: on croit que son ordination se fit l'année suivante. Il continua de remplir les devoirs de son ministère pendant 60 ans, et mourut le 5 juin 1771 dans sa 82e année: profondément imbu des opinions qui avoient été celles des premiers fondateurs des colonies d'Amérique, il ne pouvoit voir avec tranquillité que l'on cherchât à diminuer le nombre de leurs partisans; c'étoit selon lui per-

vertir la foi, ses écrits et ses sermons tendoient à la conserver entière. Les Puritains persécutés en Angleterre, où leur secte prit naissance, se réfugièrent en foule en Amérique où ils pouvoient jouir de la liberté de conscience. Il reconnoissoit que le péché d'Adam avoit dégradé tout le genre humain, qui par cela même avoit mérité d'être puni; toutes leurs opinions sur la grace et la justification étoient soutenues par lui avec force; ses ouvrages sont nombreux: il publia en 1727, *Mot de saison, ou devoir du peuple de prêter serment d'obéissance à un Dieu glorieux. Avis à un enfant*, en 1729. *Histoire du Sauveur*; *Le chrétien orthodoxe ou l'enfant bien instruit* 1738. *Un Sermon de l'élection* en 1741. *L'eau vivifiante doit être désirée. Un Sermon d'élection*, en 1750. *Le Refus du pécheur de venir au Christ examiné et condamné. La nécessité pour les hommes d'être appelés par Dieu, afin qu'ils se soumettent au Christ. Sermon dans une convention*, en 1753. Un autre *pour l'ordination de M. Hots, à l'installation de S. Chandeler*, 1759. *Avis nécessaire à un jeune voisin sur cinq articles importans*, 1761. *Adresse sérieuse à la jeunesse*, en dialogue. *Sermon pour des jeunes gens*, 1763. *Justification de l'Evangile*, 1766.

III. PHILLIPS (John L L D), fondateur de l'académie d'Exeter dans le Newhampshire, fils du précédent, prit ses degrés en 1735 au collége d'Harvard, et fut pendant plusieurs années membre du conseil de Newhampshire. Le 21 avril 1778, lui et son frère Samuel Philipps d'Andover établirent et dotèrent libéralement l'université de cette ville; elle forma un corps en 1780. En 1787, il lui donna encore vingt-mille dollars. L'Académie nommée, Académie de Philipps d'Exeter dont il est seul fondateur, forma de même un corps en 1781, et reçut de lui un fond de cinquante mille livres. Il mourut en avril 1795, âgé de soixante-seize ans, et lui léguant les deux tiers de ses biens; le dernier tiers fut légué au séminaire d'Andover, et particulièrement pour l'entretien de la jeunesse. Son frère William Philipps de Boston a légué aussi quatre mille dollars.

IV. PHILLIPS (Samuel LLD.), lieutenant gouverneur de l'état de Massachussetts, petit fils de Phillips d'Andover. Son père Samuel Phillips, l'un des conseillers de cet état, mourut à Andover le 21 août 1790, à l'âge de soixante-seize ans. Son fils prit ses grades au collége d'Harvard, en 1771; et en 1775, fut membre du congrès provincial, et de la chambre des représentans jusques en 1780. Il y assista pour former la constitution de Massachussetts. Lorsqu'elle eut été adoptée, on le nomma membre du Sénat, dont il fut président depuis 1785, jusques en 1801; ayant été de la cour de justice d'Essex en 1781, il conserva cette place jusques en 1797; sa santé le força d'y renoncer. Il fut nommé lieutenant-gouverneur en 1801, et mourut le 10 février 1802, âgé de cinquante ans; doué d'un jugement très-sain, d'un esprit ardent et d'une grande persévérance, son intégrité et son attachement pour le bien public lui attirèrent la confiance de ses concitoyens. Il protégea l'Académie d'Andover et s'intéressa vivement à celle d'Exeter, fondée par son père et par son oncle: il fut un

bienfaiteur distingué de ces institutions ; ses efforts pour leur établissement lui firent le plus grand honneur, car il étoit l'héritier naturel des fondateurs qui y avoient sacrifié une grande partie de la fortune qu'il auroit dû recueillir. Depuis la mort de Phillips, Phœbé Phillips et son fils John Phillips d'Andover, ont montré le même zèle pour les intérêts de la religion et sa propagation, et s'étant réunis avec Abbot et trois autres personnes aussi généreuses, ils fondèrent le séminaire d'Andover, en 1808. Ils se sont engagés en leur particulier à faire bâtir deux logemens pour cinquante étudians, et des écoles publiques.

PHIPS (Sir Williams), gouverneur de Massachussets, naquit dans une petite habitation sur la rivière de Kennebeck, le 2 février 1651. Son père étoit un pauvre armurier, et avoit vingt-six enfans, dont vingt-un garçons. Après avoir vécu dans son désert jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il se mit en apprentissage chez un charpentier de vaisseau, pour quatre années. Lorsque son temps d'apprentif fut expiré, il vint à Boston, y apprit à lire et à écrire, et se détermina ensuite à chercher fortune sur mer. Après y avoir éprouvé diverses aventures, il découvrit un vaisseau naufragé sur les côtes d'Espagne, y trouva de l'argenterie, des perles et d'autres joyaux pour une valeur de 300 mille livres sterling, et fit voile pour l'Angleterre avec son trésor, en 1687. Sa bonté et sa libéralité furent telles envers son équipage, que sa part fut seulement de soixante mille livres sterling. Le roi Jacques le créa dès lors chevalier. A son retour à Boston, en 1690, il commanda, dans la même année, une expédition contre le Port-Royal, et prit cette place. Le docteur Mather le nomma gouverneur de Massachussetts, lorsque cet état reçut une nouvelle charte. Ce fut avec ce titre qu'il arriva à Boston le 14 mai 1692, et commença par mettre un terme aux persécutions qui s'exerçoient contre les sorciers. Au mois d'août, il fit voile avec 450 hommes pour aller à Pemaquid, où il bâtit un fort. En 1694, il se livra tellement à la colère, dans une dispute avec le receveur des droits du port, qu'il le frappa afin de terminer la querelle. Bientôt après, il fut déplacé et fit voile pour l'Angleterre, où il reçut l'assurance d'être remis en fonction ; mais une fièvre maligne le mit au tombeau le 18 février 1695, âgé de 44 ans. Son lieutenant, Stoughon, conserva l'autorité à Massachussetts jusqu'à la nomination du comte Bellamont. Sir William, malgré la médiocrité de sa naissance, ne fut point déplacé dans les nouvelles positions où les circonstances le placèrent. C'étoit un homme entreprenant et d'une adresse peu commune. Son caractère étoit excellent, quoiqu'il ne sut pas toujours lui commander ; il étoit d'une probité et d'une honnêteté intactes. Il prit toujours vivement les intérêts de la Nouvelle-Angleterre.

PICHON (N.), chanoine au Mans, sa patrie, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui les ouvrages suivans, I. *La raison triomphante des nouveautés*, 1756, in-12. II. *Traité historique et critique de la nature de Dieu*, 1758, in-12. L'auteur avoit embrassé un sujet qui passoit ses forces. III. *Cartel aux philosophes à quatre pattes, ou l'immaté-*

rialisme opposé au matérialisme, Bruxelles, 1763, in-8°. IV. *La Physique de l'histoire*, ou *Considérations générales sur les principes élémentaires du tempérament et du caractère naturel des peuples*, La Haye, 1765, in-12. V. *Mémoire sur les abus du célibat*, 1765, in-12. Cette question qui plusieurs fois a été traitée par divers écrivains, n'a pas acquis sous la plume de Pichon, un nouveau degré de force et d'énergie contre ces abus. VI. *Mémoire sur les abus dans les mariages*, Amsterdam, 1766, in-12. L'auteur, né avec l'esprit de réforme, vouloit tout régulariser; mais il n'étoit pas assez bon écrivain pour inculquer ses maximes dans l'esprit de ses lecteurs. VII. Les *Droits respectifs de l'état et de l'Eglise rappelés à leurs principes*, Avignon, 1766, in-12. Espèce de compilation, qui manque de critique. VIII. Des *Etudes théologiques*, 1768, in-12. IX. *Principes de la religion et de la morale*, extraits des ouvrages de Saurin, 1768, 2 vol. in-12. X. *Sacre et couronnement de Louis XVI*, etc., avec Gobet, 1775, in-4° et in-8°. XI. Les *Argumens de la raison en faveur de la religion et du sacerdoce*, ou *Examen de l'homme*, d'Helvetius, Londres, 1776, in-12.

I. PIERSON (Abraham), premier ministre à Southampton dans Long-Island, naquit en Angleterre où il prêcha quelque temps avant d'aller en Amérique. En 1640, un certain nombre d'habitans ayant pris la résolution d'aller à Long-Island, invitèrent Pierson à les acompagner. Il forma et établit une église à Southampton. Ces planteurs se constituèrent un gouvernement. Lorsqu'il devint nécessaire de diviser l'Eglise, Pierson passa à Mainland et devint premier ministre de Branford dans le Connecticut, en 1645; il continua d'y demeurer jusqu'en 1665, et passa alors à New-Jersey. Ayant appris la langue des Indiens, il prêchoit à Long-Island les naturels du pays, et faisoit de même dans plusieurs plantations de la colonie de New-Haven.

II. PIERSON (Abraham), premier président du collége d'Yale, prit ses grades dans l'université d'Harvard en 1668; on l'installa ministre à Killingworth dans le Connecticut en 1694. Lorsque l'on établit un collége à Saybrook en 1701, il en fut nommé recteur, et ses étudians le suivirent à Killingworth, quoiqu'ils eussent commencé leur instruction à Saybrook. Il mourut le 5 mai 1707. Cette perte fut cruelle pour ses élèves. Il étoit bon grammairien, profond théologien et excellent prédicateur. Sa conduite fut toujours sage et judicieuse. Andrew de Milford eut après lui sa place de recteur. Pierson a écrit un *Système de philosophie naturelle* que l'on a étudié dans ce collége pendant long-temps.

PIGEON (N.), général français, employé à l'armée d'Italie, s'y distingua dans un grand nombre d'actions, et principalement à la bataille de Roveredo, à la tête des troupes légères de la division de Masséna. En 1799, il commandoit une division de l'armée, et fut blessé à mort à l'attaque malheureuse de Vérone par le général en chef, Scherer.

PIGNEAUX (N...), évêque d'Adran, en 1774: Caung-Schung, étant roi de Cochinchine, son empire fut bouleversé par trois

frères. L'évêque d'Adran, vicaire apostolique de Cochinchine, très-considéré à la cour, y avoit une petite colonie de chrétiens protégés par le roi, qui quoique païen, lui confia l'éducation de son fils unique. Pour échapper à l'usurpateur, ils se sauvèrent dans la ville de Sat-Gong, où l'évêque se proposa d'invoquer le secours de la France. Avec le consentement du roi il amene son fils à Paris en 1787, et fait un traité offensif et défensif entre la France la et Cochinchine; celle-ci cédoit la baye de Turon. L'évêque part revêtu du caractère d'ambassadeur extraordinaire à la cour de Cochinchine. Il arrive à Pondicheri, fait visite aux personnes de distinction, mais non à madame de Vienne, maîtresse du gouverneur : cette dernière, pour se venger, fait différer l'envoi de l'expédition contre l'usurpateur de Cochinchine : dans l'intervalle la révolution arrive, mais l'évêque persiste dans son projet de rétablir le roi qui étoit resté deux ans dans l'île de Pulo-Wa, vivant de racines comme ses gens. Parmi les fauteurs de l'usurpation, les uns moururent, les autres se firent détester. Caung-Shung, homme de talent, les attaque et rentre dans ses états en 1790 : alors dirigé par l'évêque d'Adran, il fit tout son possible pour assurer le bonheur de son pays. Il établit des manufactures, construisit des routes et encouragea la culture, fit exploiter des mines et remonter la marine. L'évêque traduisit pour lui en chinois un Traité de tactique, établit des écoles où chacun étoit obligé d'envoyer ses enfans à l'âge de quatre ans. Caunh-Shung bon, généreux, honorant le christianisme, mourut en 1806, âgé d'environ 50 ans. L'évêque étoit mort en 1800 ; c'est à lui qu'il faut attribuer ce que le roi a fait de bien, et celui-ci l'admiroit. Après qu'il fut enterré par les missionnaires, malgré eux le roi le fit déterrer pour lui rendre les honneurs à la manière des Cochinchinois.

PIJON (N.), né à Provins en 1736, conseiller au présidial de cette ville, où il mourut le 1er novembre 1766, cultiva la littérature. On a de lui, I. *Progné*, tragédie. II. Les *Muses françaises*, 1ere partie, ou *Tableau des théâtres de France* ; 1764, in-12.

PLANCHE (Louis-Régnier DE LA), gentilhomme parisien, naquit vers le commencement du 16e siècle : attaché au Protestantisme et au maréchal de Montmorenci, dont il paroît avoir été le secrétaire, il défendit l'un et l'autre et combattit leurs adversaires, la reine Catherine de Médicis et les Guises, avec beaucoup de zèle et de persévérance. Après le tumulte d'Amboise, Catherine, voyant le trouble s'accroître, et voulant en connaître la véritable cause, et savoir surtout si le maréchal de Montmorenci y avoit pris part fit venir, au Château de Saint-Léger, et questionna sur ces différens points, Régnier de La Planche. Ce dernier répondit avec fermeté, que l'élévation des Guises et leurs prétentions ambitieuses causoient seules le mécontentement général. Il parla de l'origine de cette maison, qu'il rabaissa beaucoup. Pendant qu'il discouroit ainsi dans le cabinet de la reine, un des Guises, le plus puissant alors, le cardinal de Lorraine, étoit caché derrière une tapisserie et entendoit sur sa famille des vérités auxquelles il n'étoit guères accoutumé. On fit à La Planche des offres magnifiques et des menaces effrayantes

pour l'engager à dénoncer le maréchal de Montmorenci ; il ne fut ni séduit, ni épouvanté. Catherine voulut le charger de faire arrêter quelques auteurs des troubles ; il s'y refusa, en disant qu'il n'étoit ni prévôt des maréchaux, ni espion. Cette reine ne pouvant tirer de lui aucun aveu, l'accusa d'être complice de La Renaudie (*Voyez* Renaudie), et l'envoya en prison ; mais il se justifia si bien de cette accusation, qu'il fut relâché au bout de quatre jours. C'est lui-même qui, dans un de ses écrits, nous apprend cette particularité de sa vie. Il est auteur de quelques ouvrages de circonstance. Le cardinal de Lorraine voulut faire son entrée dans Paris, accompagné d'une troupe brillante et armée. Le maréchal de Montmorenci, gouverneur de cette ville, sous prétexte de faire observer l'ordonnance du roi qui défendoit le port d'armes, s'y étoit opposé. Le cardinal, malgré cette opposition, pénétra avec sa suite dans Paris. Montmorenci l'arrêta dans sa marche, mit en fuite le prélat et son pompeux cortège. Le cardinal se plaignit de cet affront dans un écrit intitulé : *Lettre d'un seigneur de Hainault.* La Planche composa à ce sujet un écrit plein de vigueur, qui a pour titre : I. *Réponse à l'Épître de Charles de Vaudemont, cardinal de Lorraine, jadis prince imaginaire des royaumes de Jérusalem et de Naples, duc et comte, par fantaisie, d'Anjou et de Provence, et maintenant simple gentilhomme du Hainault ;* 1565. Rien n'indique dans cet ouvrage que La Planche en soit l'auteur, si ce n'est le style et la matière ; mais les bibliographes s'accordent à le lui attribuer. II. *Du grand et loyal devoir, fidélité et obéissance de Messieurs de Paris envers le roi et la couronne de France ;* 1565, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre les Guises. III. *Histoire de l'estat de la France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II ;* 1576, in-8°. de près de 800 pages. C'est l'ouvrage le plus considérable de notre auteur ; il est curieux, contient plusieurs faits qu'on ne pourroit trouver ailleurs ; mais la chaleur et la véhémence de l'historien font soupçonner sa partialité. C'est toujours pour le parti des Montmorenci et celui du protestantisme, contre les persécuteurs de cette religion naissante et contre les Guises que La Planche a écrit cette histoire. Un avertissement, placé à la tête, nous apprend que cet auteur étoit mort lors de la publication de cet ouvrage. (*Article additionnel au Tom. XIV*).

PLANTIN (Jean-Baptiste), de Lausanne, ministre de la paroisse d'Oex, dans le canton de Berne, a publié : I. *Helvetia antiqua et nova ;* Berne, 1656, in-12. II. *Abrégé de l'Histoire générale de la Suisse ;* Genève, 1666, in-8°. L'auteur y paroît crédule sur les revenans. III. Une *Chronique* de Berne, 1678, in-12.

PLISSON (N. Madame), sage-femme à Paris, née à Chartres au mois de décembre 1727, et morte au commencement de ce siècle, a publié : I. *Ode sur la naissance du duc de Bourgogne.* II. *Stances sur la naissance du duc d'Aquitaine ;* 1753. III. *Réflexions critiques sur les écrits qu'a produits la question sur la légitimité des naissances tardives ;* 1765, in-8°.

POCAHONTAS, fille de Powhatan, empereur des Indiens de la Virginie, naquit vers 1595. Lorsque le capitaine Smith eut

été fait prisonnier en 1607, et que sa mort fut décidée, on lui plaça la tête sur deux larges pierres aux pieds de Powhatan, afin qu'un certain nombre d'Indiens, qui tenoient leurs massues levées, pussent lui faire sauter la cervelle. A ce moment, Pocahontas, se jettant sur la malheureuse victime, posa sa tête sur la sienne et la déroba ainsi au supplice. Le roi indien, touché de l'action de sa fille, lui accorda la vie du prisonnier. En 1609, âgée de 14 ans, elle vint à James-Town, trouver le capitaine Smith pendant la nuit, pour l'informer d'un complot que les Indiens avoient formé afin d'exterminer les Anglais. Elle mit sa vie en péril pour sauver la leur. Lorsque Smith eut quitté la colonie en 1612, elle fut livrée au capitaine Argal, et demeura prisonnière jusqu'au moment où l'on put traiter de la paix avec le roi son père. Il offrit cinq cents boisseaux de bied pour sa rançon; mais pendant que l'on s'occupoit de cette négociation, il y en avoit une autre bien plus intéressante déjà commencée. Thomas Rolfe, homme d'un excellent caractère, avoit conçu pour cette jeune indienne une forte passion, qu'elle partagea; Powhatan consentit à leur mariage. Cet événement amena la paix, et l'affermit au moins pour plusieurs années. Pocahontas fit bientôt profession du christianisme et reçut le baptême. En 1616, elle accompagna son mari en Angleterre, et fut reçue à la cour avec distinction. On rapporte cependant que le roi Jacques montra une grande indignation de ce que l'un de ses sujets avoit osé prendre une femme dans une famille royale. La politique du monarque étoit sans doute la cause de son mécontentement. De telles alliances pouvoient devenir dangereuses. Il eût pu se rencontrer quelque ambitieux qui, pour son propre intérêt, auroit contracté une semblable aillance, et dont les talens, secondés par le courage des Indiens, eussent détruit le système de colonisation de l'Angleterre. Pocahontas, étant au moment de retourner en Virginie, en 1617, mourut à Gravesend, âgée d'environ 22 ans. Elle laissa un fils nommé Thomas Rolfe, et celui-ci eut une fille, dont plusieurs familles respectables de la Virginie tirent leur origine.

POINDRE (Jacques de), né à Malines en 1527, étoit disciple et beau-frère de Marc Willems, il s'adonna au portrait, quoiqu'il eût réussi dans l'histoire. Ayant achevé un grand tableau représentant *Notre-Seigneur à la croix*, il y ajouta une infinité de portraits. Après avoir fait celui d'un capitaine anglais nommé Pierre André, il s'aperçut que ce militaire lui dressoit des embûches afin de lui arracher le tableau sans le payer; pour s'en venger, il peignit en détrempe devant la tête de l'anglais, un treillis de fer, et exposa ce portrait à sa fenêtre. Tout le monde reconnut l'original dans cette peinture. Le capitaine se voyant ainsi prisonnier, paya largement le tableau : comme le treillis n'étoit qu'une détrempe, un coup d'éponge le délivra de sa prison. Cet artiste est mort en Danemarck en 1570; il a beaucoup voyagé dans le Nord.

POLIER (Georges de), professeur de grec, de morale et d'hébreu à Lausanne où il naquit en 1675, a écrit, I. *Pensées chrétiennes*, 1747, in-8°, en opposition aux Pensées philosophiques de Diderot. II. *Systema*

antiquitatum hebraïcarum. III. *Rethorica sacra*. IV. *Nouveau Testament*, mis en Catéchisme, Amsterd., 1756, 6 vol. in-8°.

POPULUS (M.-E.), avocat à Bourg-en-Bresse, fut député du tiers-état de ce bailliage aux états-généraux en 1789. Son nom, qui prêtoit à la plaisanterie, lui procura alors une espèce de réputation. Il parut très-rarement à la tribune, et seulement pour y traiter des objets de peu d'importance. Dès 1789 il se prononça contre le clergé qui luttoit pour empêcher la réunion des ordres. On le vit, en 1790, accuser le comte d'Antraigues, de provoquer la résistance aux décrets. Il s'éleva de nouveau contre les ecclésiastiques à l'occasion de la loi martiale, et prétendit que les principes du catholicisme devoient les empêcher d'exercer des fonctions publiques. Après la session, il fut nommé juge au tribunal de Bourg : en juin 1793, l'administration départementale l'envoya à Lyon pour offrir aux Lyonnais les secours des habitans de l'Ain, et faire cause commune avec les autres départemens dans leur résistance à la tyrannie de la Montagne. A la suite du 31 mai, en septembre, il fut arrêté comme fédéraliste; et après une détention de quatre mois, on le conduisit à Lyon avec quinze autres détenus de Bourg, et mis à mort en janvier 1794, dès son arrivée, sans aucun jugement préalable, à l'âge de 57 ans.

PORTER (John), ministre de Bridewater dans l'État de Massachussetts, prit ses grades au collége d'Harvard en 1736, et fut ordonné en 1740. Il mourut le 12 mars 1802, à l'âge de 87 ans, dans la 62e année de son ministère, ayant conservé presque jusqu'au dernier moment la faculté de prêcher. On le regardoit comme un homme précieux par ses talens, d'une prudence consommée et d'une vie exemplaire. Considéré comme prédicateur, il étoit généralement estimé; il insistoit avec la plus grande force sur les principaux points de doctrine de l'Évangile : un Sauveur crucifié étoit le sujet qu'il aimoit sur-tout à traiter; il cherchoit à rendre ses discours instructifs, et évitoit toutes les dissertations arides et de simple spéculation. Il a publié un *Sermon* à l'ordination de Silas Brett. Il prêcha à Braintrée un sermon en 1749, *sur l'absurdité et le blasphême que l'on commet en mettant la justice personnelle de l'homme à la place de la justice du Christ, qui peut seule répondre pour nous, afin de se justifier devant Dieu*. *Réponse aux remarques de Bryant* sur le sermon précédent, 1751.

POSTEL (Henri), jésuite, né le 28 mai 1707 à Binche, petite ville du Hainaut, mourut à Douai le 7 novembre 1788 où il avoit professé la philosophie et la théologie pendant un grand nombre d'années; il en a donné une partie sous le titre de l'*Incrédule conduit à la religion par la voie de la démonstration*, Tournay, 1772, 2 vol. in-8°, dont le premier est dirigé contre les athées, les déïstes et autres incrédules; et le second n'est qu'un précis de controverse contre les différens sectaires. L'élégance et la légèreté du style n'égalent pas la force de raisonnement répandue dans cet ouvrage. L'auteur, en l'annonçant par la voie des périodistes, a donné le défi formel de faire voir un défaut de logique dans les divers argumens qu'il opposoit aux erreurs dominantes.

Ce défi ne fut jamais accepté, et l'ouvrage est resté sans réponse, comme il demeurera toujours aussi long-temps qu'on n'en voudra faire que de raisonnables.

POWHATAN, monarque des Indiens de la Virginie, lorsque cette colonie se forma en 1607, étoit le plus puissant des rois indiens, et profondément versé dans le gouvernement et la politique de ces peuples sauvages. On le peint comme un homme artificieux et cruel. Après le mariage de sa fille avec M. Rolfe, il demeura fidèlement attaché aux Anglais, et mourut en avril 1618. Ce portrait présente des contradictions frappantes, il est fait par des mains ennemies. Powhatan défendoit ses états et son peuple; il étoit le plus foible : la ruse est l'arme de la foiblesse; mais il étoit bon père, et fut allié fidèle. (Voy. Pocahontas.)

I. PRATT (Benjamin), prit ses degrés au collége d'Harvard, en 1737, et fut élu l'un des représentans à Boston. Ayant été nommé conseiller à New-Yorck, on le choisit, en 1761, pour être chef de la justice. Il mourut le 5 janvier 1763, âgé de cinquante-quatre ans. Il a écrit quelques *Essais poétiques et politiques*.

II. PRATT (Ephraïm), remarquable par sa longévité, petit-fils de John Pratt qui vint s'établir à Plymouth en 1620; naquit à Eass Saubury, état de Massachussetss, le premier novembre 1687. A l'age de vingt-un ans, il se maria à Marthe Wheelock; avant sa mort, il pouvoit compter dans sa postérité quinze cents personnes. En 1801, quatre de ces fils étoient encore vivans; le plus âgé avoit quatre-vingt-dix ans, et le plus jeune quatre-vingt-deux. Il mourut à Shutesbury en Massachussetts, à la fin de mai 1804, âgé de cent seize ans. Il se fit toujours remarquer par sa tempérance. Pendant les soixante dernières années de sa vie, il n'avoit bu ni vin, ni esprits distillés, et jamais ne s'étoit enivré. Sa boisson étoit de l'eau, de la petite bière ou du cidre. Pendant les quarante années qui précédèrent sa mort, il ne vécut que de pain et de lait, ne mangeant point de viande.

PREBBLE (Edward), chef d'escadre de la marine américaine, naquit à Falmouth, dans le Portland, état de Massachussetts, au mois d'août 1761. Son père étoit brigadier général. Il navigua, dans sa jeunesse, comme matelot à bord d'un vaisseau marchand. Vers 1779, il entra dans un vaisseau commandé par le capitaine Williams, et en peu de temps fut élevé au grade de lieutenant, à bord d'un sloop de guerre, sous le commandement du capit. Little; il y resta jusqu'à la paix de 1783. Dans le cours de cette station, il aborda et prit avec un petit nombre d'hommes, un vaisseau d'une force supérieure, qui étoit dans le port de de Penobscot, et l'enleva sous la canonade d'une batterie. En 1801, il commandoit la frégate l'*Essex*, et fit avec elle un voyage aux Indes orientales, pour y protéger le commerce de son pays. En 1803, il fut nommé chef d'escadre avec une flotte de sept voiles, et eut bientôt gagné la Méditerranée, dans le dessein d'humilier les Tripolitains. Il prit d'abord toutes les mesures nécessaires pour amener l'empereur de Maroc à conclure la paix. Après la perte de la frégate la *Philadelphie*, il obtint du roi de

Naples, un nombre de ses canonières et fit l'attaque de Tripoli. La *Philadelphie* fut brûlée par la valeur du lieutenant Decatur; mais la place ne fut pas prise. Ces actes de valeur eurent cependant leur effet, car bientôt après la paix fut conclue à des conditions honorables. Telle fut la bonne conduite du commandant qu'il arracha des louanges au bacha de Tripoli lui-même. Le pape dit aussi que Prebble avoit plus fait pour abattre l'orgueil des ennemis du nom chrétien, sur cette côte, que n'en avoient jamais entrepris tous les princes chrétiens ensemble. Il mourut le 25 août 1807, dans sa quarante-sixième année. (*Voyez* le Magas. littér. Recueil américain).

PRIESTLEY (Joseph), grand physicien, auteur de nombreux ouvrages, naquit à Fieldhead, dans le Yorck-Shire, en Angleterre, au mois de mars 1733. Son père étoit apprêteur de toiles. A l'âge de dix-neuf ans il avoit pris une parfaite connoissance de l'hébreu, du grec, du latin, du français, de l'italien et de l'allemand. Il avoit aussi appris à lire l'arabe, et connoissoit le chaldéen et le syriaque; ce fut avec ces connoissances et d'autres encore en mathématiques, en physique et dans la morale qu'il entra à l'académie de Daventry sous le docteur Asworth en 1755. Son projet étoit de se consacrer au ministère évangélique, il y demeura trois ans. Les chefs de cette académie, Ashworth et Clarck, étant de sectes différentes, les étudians se divisoient comme eux, et les sujets de discussion étoient sans cesse controversés. Priestley avoit été élevé dans le calvinisme. Ayant une aversion pour les chansons et les romances, il réunissoit un petit nombre de jeunes gens pour converser et prier avec eux. Avant d'entrer à l'académie, il devint arminien, en conservant néanmoins la doctrine de la trinité et de la restauration. Il fut arien à l'académie; la lecture des observations d'Hartley sur l'homme le fixèrent dans sa croyance. En 1755, il fut nommé ministre assistant de la congrégation indépendante de Needham Markèt en Suffolk, avec des honoraires de 40 livres sterling par an. Ayant été soupçonné d'arianisme il changea de lieu et fut pasteur d'une congrégation à Nantwich dans Cheshire en 1758, et y demeura trois ans. En 1761, il changea encore et fut nommé professeur de belles-lettres à Varringtown dans l'académie de cette ville. En 1767, il accepta les fonctions de ministre à Leeds. Ce fut dans cet endroit que la lecture des lettres de Lardner le rendit socinien. En 1773, il alla demeurer avec le marq. de Lansdowne, en qualité de bibliothécaire, ou même d'associé à ses études. Pendant la durée de sa liaison avec ce lord, il visita la France, la Hollande et quelques parties de l'Allemagne. Il fut nommé ministre à Birmingham; mais le 14 juillet 1791, lorsque plusieurs de ses amis célébroient la révolution française, la populace s'ameuta et mit le feu aux églises non conformistes, et aux maisons où habitoient des dissidents, entre autres à celle du docteur Priestley. Il perdit sa bibliothèque, son cabinet de physique, ses papiers, et fut obligé de se réfugier dans la capitale. On le choisit pour succéder au docteur Price à Hackney, et il devint professeur au collége dissident de cette ville; mais l'aversion pu-

blique étant trop forte contre lui, et ses fils ayant émigré pour l'Amérique, il les y suivit en avril 1794. Priestley s'établit à Northumberland, ville de la Pensilvanie, à 113 milles environ, au nord-ouest de Philadelphie. Il exprima dans sa dernière maladie la coïncidence de son opinion avec celle de Simpson sur la durée d'une punition future. Il mourut le 6 février 1804. Une demie heure avant sa mort il s'occupoit encore à dicter de nombreuses corrections dans ses manuscrits. Le docteur Priestley dans l'intérieur de sa vie privée étoit aimable, et aimant. Peu d'hommes dans les temps modernes ont autant écrit que lui et avec une pareille facilité. La promptitude de sa plume peut être attribuée à l'habitude qu'il avoit contractée d'écrire les sermons qu'il entendoit dans les assemblées publiques. Il joignoit à une habileté supérieure une grande adresse, de l'activité, de la promptitude et beaucoup de méthode. Son application à l'étude n'étoit cependant pas aussi grande que pourroit le faire imaginer le nombre de ses ouvrages. Il mettoit une grande régularité dans toutes ses études, et ne lisoit jamais un ouvrage sans avoir auparavant arrêté dans son esprit le terme auquel il vouloit l'avoir fini ; au commencement de chaque année il déterminoit le plan des études et des recherches scientifiques auxquelles il alloit se livrer. Il portoit un grand défaut dans son travail, qui cependant ne nuisoit pas beaucoup à ses progrès, c'étoit de perdre quelquefois totalement l'idée des personnes et des choses, quoiqu'il eût conversé avec elles, ou qu'il s'en fût occupé. Ayant eu une fois occasion d'écrire un Discours sur l'agneau pascal des juifs, pour le faire il avoit été obligé de consulter et de comparer plusieurs ouvrages. Le sien terminé est mis de côté ; quinze jours après il reprit le même travail, ayant entièrement perdu l'idée que déjà il l'avoit fait. La connoissance de ce défaut lui avoit fait prendre l'habitude d'écrire tout ce qu'il craignoit d'oublier, et par différens moyens mécaniques il s'assuroit de sa mémoire, et coordonnoit ses pensées. Cette méthode lui offroit un grand secours lorsqu'il entreprenoit de grands ouvrages compliqués. Sa coutume étoit d'exécuter de suite ce qu'il avoit entrepris. Quoiqu'il se levât de bonne heure, et que ce fut le matin qu'il se consacrât aux travaux sérieux, il n'en n'étoit pas moins propre à se livrer aux études dans lesquelles l'esprit à besoin de toute sa force. Toutes les saisons lui étoient indifférentes, ainsi que les heures du matin ou celles du soir, celles qui précèdent le repas, ou celles qui le suivent. Il pouvoit aussi écrire près du feu entouré de sa femme et de ses enfans, jasant même avec eux sans éprouver aucune gêne. Il portoit sur son Journal la même marche de ses études, les événemens du jour. Priestley ne s'est pas fait remarquer comme prédicateur, il ne possédoit pas l'art oratoire, mais comme ministre il étoit laborieux et attentif, prenoit de grandes peines pour instruire les jeunes gens ; comme précepteur, et comme professeur c'étoit un homme infatigable. Ses sentimens personnels et religieux avoient, comme nous venons de le dire, éprouvé de grandes variations ; mais il mourut socinien, opinion qu'il avoit prise depuis nombre d'années. Comme physicien, et sur tout comme chimiste, il jouissoit d'une grande

réputation. Ce fut en 1772 qu'il débuta dans la carrière chimique, et fit plus pour cette science en deux ans que tous ses prédécesseurs. C'est lui qui découvrit l'air vital, ou gaz de phlogistique, l'oxigène de la nomenclature française, et plusieurs autres fluides aériformes. On lui doit aussi les méthodes pour se les procurer. Il ne se détacha jamais de la doctrine de Sthal sur le phlogistique, quoique tout le monde savant l'eut abandonnée, pour suivre celle de Lavoisier. Mais comme son génie inconstant l'avoit conduit dans beaucoup de routes, il ne voulut pas seulement être chimiste, il devint encore métaphysicien; et de plus matérialiste. Il soutint que toutes les volontés étoient autant de résultats nécessaires de circonstances prévues; que la volonté est toujours gouvernée par des motifs, et néanmoins il opposoit la doctrine calviniste de la prédestination; la base de sa théorie de la nécessité, étoit les observations de Hartley sur l'homme; afin d'échapper à la difficulté qu'il supposoit naître de ce que cette opinion rend Dieu l'auteur du péché de l'homme, il soutint l'optimisme, et vouloit qu'il n'y eût point de mal d'où il ne résultât du bien pour tous, et pour chacun en particulier; il pensoit que tous les êtres intelligents seroient conduits au bonheur par différens degrés de punition; il écrivit aussi sur les matières politiques, et en conséquence de ses opinions républicaines et religieuses, il se fit beaucoup d'ennemis. Priestley découvrit une méthode extrêmement facile d'apprendre une science, de la montrer, de faire un livre ou un traité sur un sujet particulier de ses études; le tableau de l'histoire dont on fait usage en France fut amélioré par lui, et il inventa le tableau biographique qui est très-utile. Nous donnons ici les titres des principales de ses nombreuses productions. *Un traité sur la gramm. anglaise*, 1761. — *Sur la doctrine de la rémission*; — *Histoire de l'électricité*, 1767. — *Histoire de la vision, de la lumière, des couleurs; Introduction à la perspective*, 1770. — *Concorde des Evangilistes;* — *Catéchismes, discours aux chefs de famille sur la prière.* — *Expériences sur l'air*, 4 vol. — *Observations sur l'éducation.* — *Leçons sur l'art oratoire et la critique.* — *Instituts de la religion naturelle et de la religion révélée.* — *Réponse aux métaphysiciens Ecossais, Reid, Oswald et Beattie.* — *Recherches sur la matière et sur l'ame*, 1777. — *Histoire de la corruption du christianisme.* — *Lettres à l'évêque Newcome sur la durée du ministère du Christ.* — *Correspondance avec le D. Horseley.* — *Histoire des anciennes opinions sur J. C.* 4 vol. 1786. — *Leçons sur l'histoire générale et la politique.* — *Réponse à Paine et à Volney.* — *Plusieurs morceaux sur la doctrine philosophique de la nécessité, controverse avec le D. Price.* — *Discours sur l'évidence de la religion révélée*, 3 vol. — *Lettres à un philosophe incrédule.* — *Discours sur divers sujets*, — Le docteur Priestley écrivit aussi beaucoup pour la défense des unitaires, et contribua fortement au répertoire théologique qui a été publié en Angleterre: après son arrivée en Amérique, il mit au jour une comparaison de la religion de Moïse avec celle des Hindous. — *Jésus et Socrate comparés:* plusieurs *traités* en réponse

au docteur Linn qui avoit écrit contre le pamphlet précédent. Priestley a encore publié *Des notes sur les Ecritures-Saintes*, 4 volumes. — Une *Histoire de l'église Chrétienne*, 6 volumes, et diverses *Brochures* sur des sujets philosophiques ; ainsi que pour défendre la doctrine du phlogistique. On a publié en en anglais en 1806, une vie du docteur Priestley en 2 volumes, ainsi que des Mémoires écrits par lui-même, et qu'il a conduits jusques en 1795. (Article additionnel au t. XIV).

I. PRINCE (Thomas), gouverneur de la colonie de Plymouth, où il arriva en 1621, naquit en Angleterre. On le choisit pour premier gouverneur de la colonie en 1634. L'année suivante il fut nommé lieutenant du gouverneur, jusqu'en 1638 qu'il fut de nouveau promu à cette place, qu'il occupa jusqu'à la mort de M. Bradfort, en 1657. A cette époque, il y eut un mouvement dans les esprits de la colonie; on vouloit renvoyer tous les ministres réguliers et s'en tenir aux graces célestes que possédoient des frères, simples laïcs. Sa réélection fut alors regardée comme un moyen de prévenir le renversement total de l'église. Il avoit été demeurer à Nauset ou Eastham, ville dont il avoit été un des premiers habitans en 1644 ; mais étant de nouveau nommé gouverneur il vint habiter Plymouth, où il mourut le 29 mars 1673, dans sa soixante-treizième année. Winslow lui succéda. Prince étoit un homme d'un grand mérite, et réunissoit toutes les qualités pour remplir sa place. Ferme dans ses opinions religieuses, il s'opposoit avec courage à ceux qu'il croyoit être des hérétiques, particulièrement aux Quakers. Comme magistrat il étoit impartial, et si quelque plaideur envoyoit des présens à des personnes de sa famille tandis qu'il étoit absent, dès son retour, son premier soin étoit d'en renvoyer la valeur en argent. Quoique l'éducation n'eut pas soigné chez lui ses talens naturels, Thomas Prince étoit ami du savoir, et malgré toutes les clameurs de l'ignorance, il assuroit des revenus aux écoles de la colonie pour y soutenir l'étude des belles-lettres et encourager les talens.

II. PRINCE (Thomas), ministre à Boston, descendant du précédent, prit ses grades au collége d'Harvard en 1707. Le désir de voir l'Europe le fit embarquer pour l'Angleterre, le premier avril 1709. Occupé pendant quelques années à Combs en Suffolk de la prédication, on le pria vivement de continuer ses fonctions ; mais l'amour de la patrie l'emportant sur toutes les prières, il arriva à Boston le 20 juin 1717, et fut ordonné pasteur de la vieille église du midi, en qualité de collègue du révérend D. Sewall, le premier octobre 1718. Prince mourut le 22 octobre 1758, âgé de soixante-douze ans. Il étoit familier avec les langues originales de l'écriture. Le docteur Chauncy pensoit qu'il n'y avoit dans toute la Nouvelle-Angleterre que le docteur Cotton qui égalât son savoir, aussi vaste que son génie. Il déploroit la décadence des églises de la Nouvelle-Angleterre, tant pour la doctrine que pour la pratique des œuvres. Sa vie intérieure étoit exemplaire. Ses efforts tendoient sans cesse à imiter la conduite de son divin maître. Il étoit toujours prêt à oublier les injures et à rendre le bien

pour le mal. Dans les événemens fâcheux, son esprit conservoit tout son calme, et il avoit le bonheur de voir tous ses enfans marcher dans la route du bien. Son fils cadet, Thomas Prince, qui a publié l'*Histoire Chrétienne*, en 1743 et 1744, mourut en octobre 1748; en peu d'années la famille s'est éteinte. Dès 1703, lorsqu'il étoit au collége, Prince commença une collection de papiers publics relatifs à l'histoire *civile et religieuse de la Nouvelle-Angleterre*, et la continua pendant plus de cinquante ans. Il donna sa collection de manuscrits à son église, en lui en confiant la garde. Ils furent déposés dans une pièce du lieu des assemblées, et l'on nomma ce dépôt *Bibliothèque de la Nouvelle-Angleterre ;* mais pendant la guerre les Anglais se son principalement occupé à détruire et les manuscrits, et une foule de faits importans à la connoissance de l'histoire de ce pays sont perdus sans ressource. Les livres existent encore, mais ils sont dans un état qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux soins de ceux qui les ont sous leur garde. Prince a publié un *Mémoire sur la première apparition de l'Aurore boréale*, une *Notice des ministres anglais Martha's Vineyard, ajoutée aux Indiens convertis de Mayhew ;* une *Histoire chronologique de la Nouvelle-Angleterre, en forme d'annales*, in-12, 1736; et 3 *numéros* du second volume du même ouvrage; 1755. Il avoit le projet de donner un récit sommaire de toutes les transactions et circonstances ayant rapport à ce pays, depuis la découverte de Gosnold en 1602, jusqu'à l'arrivée du gouverneur Belcher en 1730; mais il n'a conduit son histoire que jusqu'à l'année 1633. Il a donné beaucoup plus de temps à l'*Epitome*, qui sert d'introduction, et qui commence à la création. S'il s'étoit borné à la Nouv.-Angleterre, il auroit pu achever son ouvrage, qui auroit été alors d'un intérêt inappréciable. Il a encore publié dans l'Histoire chrétienne, une *Histoire du rétablissement de la religion à Boston*, 1744; *le Livre des psaumes à l'usage de la Nouvelle-Angleterre*, qui a eu plusieurs éditions, revu et corrigé, 1758; un très-grand nombre de *Sermons* et de *Discours* de circonstance, dans lesquels on distingue ceux prononcés à la mort de Cotton, de Mather et de Samuel Prince, son père, et du prince de Galles. Après la mort de Prince, le docteur Jean Erskine d'Edimbourg, a publié de ses manuscrits, six *sermons*, dont le dernier fut composé à l'occasion de la mort de son fils Thomas Prince, le jeune.

III. PRINCE (Nathan), savant distingué, frère du précédent, fut gradué en 1718 au collége d'Harvard, précepteur en 1723, et boursier en 1737; mais sa bourse lui fut ôtée en 1742; il publia sur cet événement une *Notice de la constitution et du gouvernement du collége d'Harvard., depuis sa fondation jusqu'à l'an* 1742. Il prouva que la cour générale a seule le pouvoir de congédier les membres de la corporation. Il attaque dans ce même ouvrage l'administration de l'économat, et celle des classes, où il prétend que pour les places sur le tableau, données aux étudians, on avoit égard au rang et à la puissance de leurs parens. Avant de quitter le collége, il avoit déjà refusé de prendre part à cette administration, et l'ordre alphabétique du tableau n'eut lieu qu'en 1773.

Prince avoit une aversion décidée pour l'église épiscopale. Il ne prit les ordres qu'après avoir quitté le collége, et fut ministre à Batlan aux Indes occidentales où il mourut en 1748. Il étoit plus grand mathématicien que philosophe, et plus logicien et plus érudit que son frère On l'a mis au nombre des grands hommes du pays.

PRUSSE (Frédérique Sophie Wilhelmine), margrave de Bareith, née à Postdam le 3 juillet 1709, de Frédéric Guillaume, roi de Prusse, et de Sophie-Dorothée de Hanovre, étoit sœur de Frédéric-le-Grand. Les mémoires qu'on a publiés sous son nom, et qu'on dit être écrits de la main de cette princesse, s'étendent depuis 1706 jusqu'en 1742, Paris, 1811, 2 vol. in-8°, et contiennent les particularités de sa vie, un tableau de la cour de Prusse, des principaux personnages de cette cour, des détails curieux sur les premières années du Grand Frédéric, et sur les événemens qui eurent lieu dans le cours de la vie de la margrave; mais avant de rencontrer quelque fait intéressant, il faut dévorer nécessairement une longue kirielle de petites tracasseries de cour et de ménage, de longues intrigues sans intérêt, et surtout une grêle de coups de pieds et de coups de poings, qui tombe à chaque page sur la princesse et son frère; l'éditeur de ces Mémoires auroit pu élaguer tout ce fatras assommant, et réduire en un petit volume tout ce qui méritoit véritablement d'être conservé. La princesse Wilhelmine, parvenue à l'âge où le roi son père avoit résolu de la marier, épousa le 20 novembre 1731 le prince héréditaire du margrave de Bareith. Ce mariage éprouva d'abord de grandes difficultés, parce que le roi et la reine n'étoient pas du même avis pour le choix d'un gendre; mais le roi l'emporta, et le prince héréditaire du margraviat de Bareith fut accepté. On n'entrera point dans le détail de tous les moyens et de toutes les petites ruses qui furent employées pour parvenir à former ce lien. C'est aux amateurs d'anecdotes à les lire dans ses mémoires. La princesse Wilhelmine avoit beaucoup d'esprit et ne manquoit pas de connoissances. La peinture qu'elle fait de la cour du margrave de Bareith lorsqu'elle y arriva, est tout-à-fait comique et plaisante, et donne une idée bien mesquine de toutes ces petites cours de princes qui existoient en Allemagne; les peines, les désagrémens et les disgraces qu'elle fut obligée d'y essuyer, ne sont pas les passages les moins intéressans de ses mémoires. Elle eut vécu heureuse avec son époux, qui possédoit d'excellentes qualités; mais le margrave son beau père lui suscitoit de continuelles tracasseries. Elle fit en 1733, un voyage à Berlin, où elle éprouva de nouvelles duretés de la part de son père, qui presque tous les jours s'énivroit à ne pouvoir se soutenir. La description qu'elle fait de ces orgies allemandes, ne donne pas une haute opinion de la cour de Frédéric Guillaume et de ceux qui la composoient. Frédéric II fut souvent obligé, pour ne pas encourir la disgrâce et les mauvais traitemens de son père, de s'énivrer comme lui. La mort du margrave de Bareith, père de son époux, arrivée le 17 mai 1735, qui devoit d'abord apporter quelque changement au sort de la princesse Vilhelmine, fut suivie de nouveaux désagrémens qui

cessèrent bientôt après quelques explications. On sait que cette princesse avoit la confiance et l'amitié du Grand Frédéric, dont elle avoit quelques points de ressemblance dans l'esprit et le caractère. La fin de sa carrière fut assez heureusse; et elle dut en grande partie aux soins et à la protection de son frère; elle mourut sur la fin du siècle dernier.

PURY (N. de), de Neufchâtel en Suisse, resté, à l'âge de 19 ans, orphelin et sans fortune, étoit né avec un esprit ardent, porté aux calculs, et exercé par l'habitude du commerce dans lequel il avoit été élevé. Toujours occupé de spéculations, il crut en appercevoir une très-avantageuse à faire, à la foire de Leipsick. Mais il lui manquoit 900 livres qu'il ne pouvoit trouver à emprunter sur l'hypothèque de ses projets. Il s'adressa à ses plus proches parens, qui le rebutèrent. Accablé de ce coup inattendu, mais toujours rempli de son projet, il porta hardiment sa demande à l'un des magistrats municipaux chargés de la direction de la bourse des orphelins, qui s'intéressant vivement à lui, parvint à obtenir du conseil, la somme demandée. De Pury partit avec cet argent, réussit au de-là de ses espérances dans sa spéculation, et sur ses bénéfices, en entreprit d'autres qui ne furent pas moins lucratives. S'adonnant ensuite au commerce maritime, il y fut également heureux. Son séjour pendant quelques années aux Indes, lui procura des richesses immenses, avec lesquelles il revint enfin dans sa patrie, jouir du repos qu'il avoit acheté par tant de fatigues. L'accueil empressé que lui fit alors sa famille, ne lui fit point oublier celui qu'il en avoit reçu dans sa jeunesse, et dont il avoit été vivement affecté. Il s'y prêta néanmoins sans morgue, mais avec froideur; et annonça assez hautement qu'il ne reconnoissoit pour véritables parens que ceux qui, par leur générosité, avoient été les premiers auteurs de sa fortune. Il donna bientôt une preuve de ce sentiment, en faisant construire à ses frais, dans la ville de Neufchâtel, un très-bel hôpital, au frontispice duquel il ne voulut pas qu'on mit d'autre inscription que celle-ci: *Civis Pauperibus*. Peu après, il fit bâtir l'hôtel-de-ville, qui est un des plus beaux monumens de cette cité; et ne bornant pas sa reconnoissance à des établissemens fastueux, il servit plus utilement son pays en procurant une communication facile entre Valengin et Neufchâtel, par la confection d'une grande route pratiquée entre des montagnes regardées alors comme du plus difficile accès, communication qui amena l'abondance des denrées dans la ville, et facilita les transports du commerce et de l'industrie dans tous les environs. Enfin, par son testament, après quelques legs en faveur de ses parens, il institua les pauvres et les orphelins ses héritiers, sous la direction du corps municipal, chargé de recueillir et d'administrer sa succession. Ce respectable citoyen mourut en 1775, emportant au tombeau les regrets de ses concitoyens, et leur laissant le souvenir éternel de ses bienfaits.

PUTNAM (Israël), major général dans l'armée des États-Unis, né en 1718 à Salem, Massachussetts, étoit doué d'un esprit vigoureux, mais que l'éducation n'avoit jamais poli. Il alla s'établir en 1739 à Pomfret, au Con-

necticut, où il défricha un terrain considérable, et y éprouva beaucoup de difficultés; au nombre desquelles on compte une grande quantité de loups, qui portoient le ravage dans ses troupeaux. Une louve surtout, étoit extrêmement redoutée dans le pays. Putnam se réunit à plusieurs de ses voisins pour lui donner la chasse; il osa pénétrer avec une intrépidité sans égale, une torche à la main, au fond d'une caverne qui étoit la retraite de cet animal, et où nul autre n'eut le courage de le suivre. Seul il le mit à mort. Pendant la guerre avec la France, en 1755, il fut mis à la tête de la première compagnie, qui fut levée au Connecticut, et rendit des services importans à l'armée. Il courut en 1756 les plus grands dangers près de Ticonderoga; revint d'une escarmouche avec ses habits percés de douze balles. Dans la même année, il épia avec environ 100 hommes les mouvemens de l'ennemi. Il fut rencontré par un parti de sauvages de nombre égal; une action irrégulière s'engagea, mais générale, dans laquelle, après avoir tiré plusieurs coups, son arme fut hors d'état de faire feu. Un arbre derrière lequel il se retrancha lui sauva plusieurs balles et des coups de hache; mais enfin ayant été fait prisonnier, il fut attaché à ce même arbre. L'ennemi d'abord vainqueur fut contraint à la retraite; en fuyant, il emmena le prisonnier, le dépouilla; et un feu étoit allumé pour le faire rôtir quand un officier français le sauva; il arriva le lendemain à Ticonderoga, d'où il passa à Montréal. En 1759, le colonel Schuyler, prisonnier comme lui, eut l'adresse de le faire comprendre dans un échange. La paix se fit, et il retourna dans sa ferme. En 1775 il labouroit son champ, quand il entendit parler de la bataille de Lexington; aussitôt laissant sa charrue, et changeant d'habits, il partit pour Cambridge, revint bientôt au Connecticut, leva un régiment et rejoignit le camp. Peu après promu au grade de major général, dans la bataille de Bunkers'hill, il montra son intrépidité ordinaire; le combat fut terrible. Lors de l'organisation de l'armée par le général Washington à Cambridge, Putnam fut nommé pour commander la réserve. Il étoit campé en 1776 près de Brooklyne. Après la défaite de l'armée américaine, il passa à New-Yorck, où il rendit de grands services à la ville, et à tout le pays voisin, ainsi qu'à Philadelphie, où il fut envoyé pour fortifier la ville, et à Princeton où il resta plusieurs mois; il fut chargé ensuite du commandement d'une armée particulière contre les brigands qui infestoient New-Yorck. Après la perte de Montgomery, le commandant en chef résolut de construire de nouvelles fortifications; il envoya Putnam pour marquer le terrain; on lui doit la gloire d'avoir choisi Westpoint. La campagne de 1779, qui fut employée principalement à fortifier les ouvrages de la place termina la carrière militaire de Putnam. Une paralysie qui affecta une partie de son corps, l'obligea de passer le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut en 1790 à Brookline, Connecticut.

I. QUINCY (Edmond), juge de la cour supérieure de Massachussetts, né en 1681 à Braintrée, d'un père lieutenant colonel ; sa mère étoit fille du major général Gookin. Edmond fut gradué en 1699, au collége d'Harvard ; et après avoir rempli plusieurs fonctions avec habileté, il devint juge de la cour supérieure, depuis 1718 jusqu'à sa mort. Il avoit été envoyé à Londres en qualité d'agent pour régler les frontières du Massachussetts, et du New-Hampshire ; où il mourut de la petite vérole en 1738.

II. QUINCY (Josias), patriote estimable, gradué en 1763 au collége d'Harvard, et ensuite conseiller à la cour de justice de Boston, se distingua en 1770 dans la défense du capitaine Preston, qui commandoit les troupes anglaises au massacre de Boston, et qui fut mis en jugement. Il s'opposa courageusement aux procédés arbitraires et aux prétentions du parlement d'Angleterre. Il partit en septembre 1774 pour l'Angleterre, sur la demande de plusieurs patriotes, pour suivre à Londres les intérêts de l'Amérique. Gordon a conservé quelques extraits intéressans de son journal. Quincy s'embarqua l'année suivante pour retourner en Amérique, mais il périt à bord du vaisseau, le jour même de son arrivée au cap Ann, en 1775, à l'âge de 31 ans, victime de son zèle pour le bien de son pays, réunissant l'éloquence au savoir. C'étoit un habile écrivain politique ; il a publié : *Observations sur l'acte du parlement, communément appelé le Bill de Boston, avec les pensées sur la société civile, et la levée des armées*, 1774. Cet ouvrage dénote une ame forte et hardie. Il le terminoit par ces mots : « l'Amérique a ses Brutus et ses Cassius, ses Hambdens et Sydneys, patriotes et héros, qui formeront des bataillons de frères, hommes qui auront des souvenirs et du sentiment, du courage et des armes ! »

QUINEY (Edmond), auteur d'un *traité* de la culture du chanvre, qui fut publié en 1765, in-4°. étoit citoyen de Boston, et fut gradué au collége d'Harvard en 1722. Il est mort en 1788, âgé de 85 ans.

RABARDEAU (Michel), Jésuite, mort en 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus Gallus Benignâ manu sectus ;* Paris, 1641, in-4°. Cet ouvrage ne se trouve guère que dans les grandes bibliothèques.

I. RAHN (Jean-Henri), trésorier de la république de Zurich, où il naquit en 1622, mort en 1676 dans sa patrie, fut aussi baillif du comté de Kibourg. On a de lui en allemand un *Traité d'algèbre*, in-4°., imprimé à Zurich, en 1659.

II. RAHN (Jean-Henri), chancelier et trésorier de la république de Zurich, naquit dans la ville de ce nom, et y mourut le 26 septembre 1728. Il a composé une *histoire de la Suisse*, en 4 vol. in-fol., qui est restée manuscrite, mais il en a donné un abrégé en allemand, Zurich, 1690, in-8°. On a encore de lui une *Biologie* des écrivains de la Suisse, une traduction en allemand de l'*Eloge de la liberté*, par Scheel; Zurich, 1671, in-8°., et la *Réfutation de la Suisse démasquée*, en allemand, in-4°.

RAIMOND (Jean-Arnaud), architecte des maisons impériales de Saint-Cloud, Meudon, saint-Germain, Beauvais etc.; membre de l'Institut, naquit à Toulouse le 9 avril 1742, de Pierre Raimond, entrepreneur de bâtimens de la même ville. Son père que les études particulières de la Stéréotomie et de la coupe des pierres, mettoit au-dessus de la classe commune des gens de son ordre, connut les dispositions de son fils pour le dessin, lui donna les premières leçons d'architecture et ensuite l'envoya à Paris. Le jeune Raimond eut successivement pour maître Blondel, Hilaire et Le Roi. Son activité au travail et son extrême intelligence à profiter des leçons qu'on lui donnoit, le firent bientôt distinguer des autres élèves. Il concourut pour le grand prix d'architecture en 1767 et le remporta. Personne ne vit Rome et l'Italie mieux que Raimond. Les monumens antiques fixèrent son attention, il les examina, les mesura avec un soin particulier, et il n'oublia jamais de joindre aux dessins qu'il en faisoit, des observations savantes ou utiles à l'art qu'il professoit; étant à Rome, il s'occupa particulièrement de l'étude des Thermes. Un long séjour dans le Vicentin, le mit à même d'étudier les ouvrages de Palladio, l'un des plus célèbres architectes du seizième siècle. Le goût fin et exercé de Raimond, et surtout le style qu'il avoit adopté, le portoient naturellement à préferer le genre d'architecture du Vitruve moderne, à tout autre ; en conséquence, il visita les lieux où Palladio avoit construit les édifices les plus remarquables, tels que Venise, Padoue, Trevise et Vicence. Une étude approfondie

des monumens élevés par ce grand maître, un nombre considérable de dessins, et des notices savantes et profondément réfléchies formoient un corps d'ouvrage et de doctrine, que Raimond espéroit mettre au jour, lorsque l'œuvre de Palladio, publié par Décameron, d'après les dessins appartenant au Lord Burtingthon, parut; par cette publicité inattendue et purement de spéculation, il se vit enlever le fruit des huit années d'études qu'il avoit passées en Italie. Il abandonna son projet et laissa dans l'oubli un monument utile à la science et d'autant plus favorable à l'instruction des élèves auxquels il désiroit le consacrer, que son travail étoit celui d'un homme de l'art, qui avoit long-temps médité sur les grandes conceptions de Palladio, qu'il vouloit faire mieux connoître dans nos écoles. Raimond vint à Paris en 1776, et fut bientôt distingué de la classe ordinaire des artistes. Il passa trois ans à Montpellier où il fut appelé pour la direction de divers travaux dont on se proposoit l'exécution; la place du Peroux fut seule terminée : il revint à Paris et fut admis au nombre des membres et des professeurs de l'académie d'architecture en 1784. La réputation d'homme habile et irréprochable dont jouissoit Raimond, fixa l'attention de M. Joubert, intendant des états du Languedoc, qui lui demanda des plans pour les établissemens de Nismes et de quelques autres villes. L'artiste y consacra tous ses soins; ses plans furent présentés aux états et adoptés; mais l'exécution de cette grande et belle entreprise, n'eut pas lieu par le défaut de fonds. On lui doit cependant la restauration des édifices antiques qui font l'ornement de cette belle partie de la France: c'étoit toujours avec l'enthousiasme d'un homme de génie que Raimond parloit de ce grand travail. Il avoit conçu un projet *grandiose* et de la plus grande magnificence pour la restauration complette du vieux Louvre. Dans ce projet vaste et digne de la grandeur et de la noblesse des anciens, on admire le style et la pureté des ajustemens intérieurs; car il étoit trop sage et trop amateur de nos maîtres, pour se permettre aucun changement dans les décorations extérieures que l'on doit aux talens de Pierre Lescot, de Philibert de Lorme et de Jean Goujon. Raimond ne fut pas heureux dans l'exécution des projets qu'il laissa et que l'on peut considérer comme autant de chefs-d'œuvre. Son ambition se bornoit à l'exécution d'un seul monument qui pût donner à la postérité une idée de son talent; il n'eut pas même la satisfaction de voir réaliser cette espérance. Devenu atrabilaire, il se retira de la société, vécut dans la retraite et mit comme il le disoit lui-même, un *intervalle entre la vie et la mort*; c'est ainsi qu'il jouissoit des avantages que donne la science, et de la plus riche collection de dessins des grands maîtres, qu'il possédoit; il la communiquoit volontiers à ceux qu'il croyoit dignes d'en apprécier le mérite et faits pour disserter avec lui sur les monumens des arts. Telle fut la vie de Raimond dans ses derniers instans. Il mourut le 28 Janvier 1811.

RAMOS (don Henri), officier supérieur dans la garde royale espagnole, et membre de l'académie de la langue, né à Alicante vers l'année 1740, et mort à Madrid en 1801, fut aussi

estimé par la simplicité de ses mœurs que par ses connoissances dans les mathématiques, la géométrie et les belles-lettres. Son enthousiasme pour la géométrie étoit tel, qu'il la plaçoit au premier rang des connoissances humaines. On lui doit plusieurs ouvrages, mais comme il les a publiés sous des noms supposés, on n'en connoît que ceux-ci : I. *Elémens sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*, Madrid, 1776, in-8°. II. *Elémens de géométrie, à l'usage des gardes royales*, Madrid, 1787, in-4°. III. *Instruction pour les élèves dans l'artillerie*. Ramos consacroit ses loisirs aux belles-lettres. Il a donné, I. *Eloge de Bazan, marquis de Santa-Cruz*; Madrid, 1780, in-8°. II. *Gusman*, tragédie en 5 actes, Barcelone, 1777. III. *Pélage*, tragédie en 3 actes. IV. *Le Triomphe de la Vérité*, poème, en 1789. Ce poème n'étoit pas encore imprimé. Tous les ouvrages de Ramos sont très-estimés, et lui assignent un rang distingué parmi les écrivains espagnols du 18e siècle.

RANDOLPH (Peyton), premier président du congrès, né en Virginie, devint en 1756 procureur général de cette colonie; il forma cette même année, une compagnie de cent volontaires engagés contre les Indiens; il devint ensuite orateur de la chambre de la bourgeoisie, en 1775 l'un des députés du premier congrès, élu président, et réelu à la même dignité au second congrès en 1775; mais obligé de retourner en Virginie, Hankock occupa le fauteuil. Randolph fut de nouveau nommé depuis au congrès; il mourut en 1775 à Philadelphie d'une attaque d'apoplexie, âgé de 52 ans.

RANGONE (Hercule), cardinal, fils de Nicolas Rangone, comte de Gordignasse dans la Marche Trévisane, et de Blanche Bentivoglio des seigneurs de Bologne, étoit de l'illustre maison Rangone de Modène, dont le pape Pie IV disoit : « qu'il n'y avoit point de prince chrétien qui ne pût être honoré de son alliance. » Hercule Rangone, fut premièrement nommé protonotaire apostolique, ensuite premier camérier du pape Léon X, qui le fit cardinal au mois de juillet de l'an 1517, et le pourvut successivement des évêchés d'Adria, de Cava, de Mazzara, et enfin de celui de Modène, sa patrie. Pris par les Impériaux avec le pape Clément VII, il partagea la prison de ce pontife au château Saint-Ange. Il mourut vers 1527, et fut enterré à Modène. Lilio Giraldi avoit été le précepteur de ce cardinal, qui mourut jeune, et qui étoit rempli de bonté, de grandeur d'ame, et d'excellentes qualités.

RANGONE-MACHIAVEL (Jean-Baptiste), marquis de la même maison que le précédent, naquit à Modène en décembre 1713, de Jean Rangone, et de Bradamante des comtes de Castelbarco. Le marquis Jean, son père, ambassadeur du duc de Modène auprès de Louis XIV, mourut à Paris, et fut enterré à Saint-Roch, où l'on distinguoit son mausolée, qui a été détruit pendant la révolution. Jean-Baptiste servit dès l'âge de douze ans dans les gardes du corps du duc de Modène. François II fit en 1731, avec le duc François III, alors prince héréditaire, la guerre contre les Turcs en Hongrie, et revint avec lui à Modène en 1737. Nommé ambas-

sadeur de ce prince au couronnement de Charles VII en 1742, le marquis Rangone s'y distingua par son esprit, ses galanteries, et par des fêtes où le goût étoit uni à une extrême magnificence; ce qui dérangea même ses affaires. Ce ministre mit beaucoup de loyauté et de dextérité dans la conduite des négociations épineuses dont il fut chargé. (*Voyez* mémoires de l'élection de l'empereur Charles VII.) Le marquis Jean-Baptiste fit ensuite la guerre de sept ans comme colonel de la garde, pendant que le duc François III, son maître, étoit généralissime de l'armée espagnole en Italie. Ce fut lui qui, à la surprise de Veletri, le 11 août 1744, eut la présence d'esprit de ne pas partager la terreur générale, et qui, conjointement avec le comte Salinguerra Torelli, son parent, jeune officier des gardes, rallia les troupes dans la ville, attaqua le détachement de l'armée autrichienne du prince Lobkrwitz qui s'amusoit à piller, le défit complettement, et sauva par-là le duc et l'armée. Il avoit tellement plu à l'infant don Carlos, alors roi de Naples, que ce monarque fit l'impossible pour l'attacher à son service; mais le marquis Rangone refusa tous les avantages de fortune et d'avancement pour ne pas se séparer de son souverain, auquel il étoit attaché par devoir et par affection. A son retour de l'armée, l'amitié que lui portoit le prince, les services rendus, et la haute considération dont il jouissoit, l'exposèrent à la jalousie et aux persécutions du premier ministre Sabattini. Rangone lui résista, et dégoûté d'un pareil rival, se retira à Bologne. Quelques années après, le duc François III le rappela pour le nommer conseiller intime d'état, ministre des eaux, ponts et chaussées. Il fut ensuite grand-veneur, et mourut à Florence le 17 octobre 1793. Ce seigneur hérita des biens substitués du célèbre Machiavel de Florence, ou plutôt de sa famille, à la charge d'en porter le nom. (*Voyez* tome X, Machiavel Nicolas). Il fut recherché à Naples, à Bologne, à Florence et à Modène, par tout ce qu'il y avoit de savans et de gens instruits. Il étoit fort lié avec le comte Savioli de Bologne, le docteur Rosa, le célèbre Muratori, et avec son successeur, l'abbé Tiraboschi, auteur de l'histoire de la littérature italienne. Lui-même la cultivoit, et a laissé un *Poème burlesque* et quelques *Poésies légères* qui n'ont point été imprimées. Marié dans un âge très-avancé à une jeune femme, Louise, comtesse Boschetti, de l'antique maison de ce nom. (*Voyez* Boschetti Philippe), il la rendit très-heureuse, et laissa d'elle une fille unique, nommée Bradamante, mariée en 1798, au comte Louis Coccapani de Modène.

RASLES *ou* RALLÉ (Sébastien), jésuite français, missionnaire chez les Indiens du nord de l'Amérique, arriva à Québec en 1689: après avoir voyagé plusieurs années dans l'intérieur de l'Amérique, il se rendit à Norridgewog sur la rivière de Kennebec, où il resta 26 ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'époque de sa mort. On doit le regarder comme l'ennemi le plus irréconciliable des Anglais, et celui qui a le plus excité les Indiens dans leurs fréquentes déprédations. En 1724, les capitaines Harman et Moulton furent envoyés du New-Hampshire contre le village où Rasles demeuroit, et qu'ils sur-

prirent. 80 Indiens et Rasles y perdirent la vie. Le jésuite fut trouvé dans une cabane se défendant avec un courage intrépide. Mais sa conduite fut souillée par un trait de cruauté; il avoit avec lui un jeune Anglais de 14 ans, qui avoit été fait prisonnier six mois avant, et déterminé à ne pas périr seul, il tua cet enfant; Rasles avoit alors 67 ans. Ce missionnaire avoit acquis sur les Indiens une grande influence; il étoit si dévoué aux intérêts politiques de la France, que souvent il excita au nom de la religion la férocité des sauvages; il portoit un étendard sur lequel étoit peint une croix entourée d'arcs et de flèches; l'élevant à la porte de sa petite chapelle, il donnoit l'absolution au commencement de toute action de guerre. Rasles étoit très-instruit, particulièrement dans la langue latine qu'il écrivoit très-purement. Il parloit la langue des Abankis, celle du Nossidgewogs, ainsi que celles des Hurons, des Outawis, et des Illinois. La véhémence et le pathétique caractérisoient sa prédication; on fit en 1772, une tentative infructueuse pour s'emparer de sa personne, mais on prit ses papiers dans lesquels se trouva un dictionnaire du langage Abankis, qui est maintenant dans la bibliothèque du collége d'Harvard, volume, in-4°, de 500 pag. On conserve aussi deux longues lettres de lui, dans les lettres édifiantes; on y trouve quelques notions sur le langage et les mœurs des Indiens.

RAUGEARD (N.), curé et archiprêtre d'Andard, diocèse d'Angers, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de la même ville, député du clergé d'Anjou aux états-généraux en 1789. Il y a peu d'exemples d'une vie plus laborieuse et mieux remplie; il travailloit habituellement douze heures par jour; et, après s'être enfoncé dans les profondeurs de l'érudition, il revenoit à la littérature légère, dont il ne goûtoit que mieux les délices et le charme; la diversité des études, voilà tous ses plaisirs. Il se délassoit des unes par les autres, et son esprit se plioit sans efforts à tous les genres auxquels il vouloit l'appliquer; il est surprenant qu'avec une imagination aussi active, il ait pu faire tant de recherches historiques qui demandoient une patience à toute épreuve et presque l'absence de toutes passions, si ce n'est celles de la gloire ou du bien public. Cette dernière l'anima toute sa vie, et c'est à elle qu'il fit le sacrifice des goûts naturels de son esprit assez incompatible avec l'érudition, et desquels il pouvoit se promettre une gloire moins pénible et plus éclatante. Ses ouvrages, presque tous manuscrits, sont en partie *historiques* et en partie *littéraire*. L'histoire ecclésiastique, politique et littéraire de l'Anjou jusqu'à la révolution, tel est le plan immense qu'avoit embrassé l'abbé Raugeard et qu'il suivoit avec une ardeur qui l'a conduit peut-être au tombeau. Cet ouvrage devoit composer 3 vol., in-4°.; mais l'auteur n'en a fait que les deux tiers; et le seul regret qu'il donnoit à la vie, c'étoit de ne pouvoir l'achever. Il avoit pendant trente ans recueilli ces matériaux épars, et l'on peut assurer qu'il étoit le seul homme en France capable d'écrire cette histoire, parce que le vandalisme a brûlé la plupart des chartriers où il avoit puisé. En voyant les innombrables extraits de titres qu'il avoit faits avec beau-

coup de soin, en songeant à la patience dont il a dû s'armer, au temps qu'il a péniblement consumé dans ce travail aride, il semble qu'on ne rend pas assez de justice aux érudits, et qu'on devroit leur savoir gré des peines qu'ils se donnent pour nous en épargner. Cette histoire est écrite avec noblesse. Ses ouvrages littéraires consistent en poésies de toute espèce, dissertations, éloges et discours académiques. Ces différentes pièces dont on se proposoit de donner l'édition, formeroient en choisissant ce qui est bien soigné, un vol. in-8°. Raugeard a légué tous ses manuscrits à deux de ses amis qui le sont aussi des lettres, et auxquels il semble avoir par là laissé le soin de sa mémoire; elle leur est trop chère pour qu'ils ne remplissent pas ses intentions; heureux de pouvoir ainsi reconnoître l'amitié dont il les honoroit. Un philosophe célèbre disoit qu'il aimeroit mieux avoir fait une bonne action qu'une bonne page. L'abbé Raugeard comptoit autant des unes que des autres; tout ce qu'il avoit étoit le patrimoine du pauvre et rien n'égaloit sa libéralité, si ce n'est le ton afectueux dont il accompagnoit ses largesses. Il étoit extrêmement pieux, mais ennemi des dévôts, qui le chagrinèrent toute sa vie. Sa religion étoit douce comme ses mœurs, tendre et sentimentale comme son ame, elle devenoit dans sa bouche, si onctueuse et si pénétrante que l'athée même en étoit touché. Le nom seul de fanatisme lui faisoit mal, et il n'en parloit jamais que pour s'indigner de ses fureurs ou déplorer les maux qu'il a faits. Ses conversations ont souvent rappelé Fénélon pour qui il avoit un respect religieux, et avec lequel on lui trouvoit plus d'un trait de ressemblance; la même douceur, la même aménité, le même amour de ses semblables. Son département étoit voisin du théâtre de la guerre de la vendée qui a couvert neuf départemens de massacres, d'incendies et de débris. Les Vendéens et les Chouans avoient déjà égorgé beaucoup de prêtres qui, en prêtant le serment, s'étoient montrés fidèles à Dieu et à la patrie. La réputation dont jouissait ce curé assermenté étoit un titre de plus pour exciter la rage des rebelles. Leurs émissaires armés cherchèrent à le surprendre un jour que d'un village voisin il revenoit à sa paroisse; une espèce de miracle le sauva de leurs mains. Le commerce de l'abbé Raugeard étoit facile et plein de charmes; ami de tous les talens, il en admiroit jusqu'au germe, le développoit par ses conseils et le fortifioit en quelque sorte par ses éloges. Son âge et ses connoissances lui donnoient droit à une espèce de prépondérance dans la société, mais loin de l'exiger, il s'y refusoit de toutes ses forces. Tel étoit en deux mots le caractère de cet abbé; bon ami, bon parent, bon citoyen, écrivain estimable, respectable, le modèle et l'exemple des ministres de la religion: on sait qu'il fut longtemps secrétaire de l'académie d'Angers et depuis membre de l'assemblée constituante; mais on ignore qu'il avoit été à Paris président d'un Musée dont il étoit un des plus zélés tributaires; et qu'il contribua beaucoup à enrichir par des productions de toute espèce. Son éloge est à jamais gravé dans le cœur de ses amis, et tout ce que l'on pourroit dire, loin d'y ajouter, n'en seroit qu'une expression foible, incomplette et manquée. Il est mort très-âgé, en 1797.

RAWSON (Grindall), ministre de Mendon (Massachussetts), gradué en 1678 au collége d'Harvard, prit les ordres et succéda en 1680 à Emerson. Il y avoit alors au plus une vingtaine de familles dans la ville; Rawson étoit animé d'un tel esprit de charité, qu'il apprit la langue des Indiens pour prêcher ceux qui étoient à Mendon. Il mourut en 1715, à l'âge de 57 ans, après avoir exercé pendant 35 ans son ministère. On n'a de lui qu'un *Sermon*, 1709.

REDING DE BIBEREGG (Augustin de), né dans le canton de Schweitz, mort le 14 mars 1692, fut élu prince-abbé d'Einsidlen en 1670. Il a laissé, I. Treize *volumes*, in-folio, d'ouvrages de théologie scholastique. II. Une *Apologie* de Baronius, in-folio. III. Des *Commentaires* sur le concile de Trente, 6 vol. in-folio. IV. Des *Dissertations* contre Vederosius. V. Divers *Traités* de controverse.

REDMAN (Jean), premier président du collége de médecine de Philadelphie, né dans cette ville en 1722, commença à exercer son art aux Bermudes, où il resta quelques années, et passa ensuite en Europe, pour perfectionner ses connoissances en médecine. Il suivit un an les écoles d'Edimbourg, et fit des cours de dissection et de pratique dans les hôpitaux de Paris. Enfin, il prit ses degrés à Leyde, en 1748, et passa quelque temps à l'hôpital de Gray. De retour en Amérique, il s'établit dans sa ville natale, s'y fit une grande réputation, et vécut jusque dans un âge avancé, malgré une obstruction au foie, dont il étoit affligé depuis l'âge de 40 ans. Il mourut en 1808, d'une attaque d'apoplexie. Ce médecin célèbre s'est rendu très-utile par la pratique de son art; mais il n'a publié qu'un *Discours d'installation sur les fausses couches*, 1748, et une *Défense de l'Inoculation*, 1759.

REDWOOD (Abraham), ami des sciences, mort en 1788, à Newport, Rhode-Island. C'est le fondateur de la bibliothèque de Redwood, pour laquelle il a laissé cinq cents livres sterling.

REED (Joseph), président de l'état de Pensylvanie, gradué en 1757, au collége de New-Jersey, devint, en 1774, membre du comité de correspondance de Philadelphie, et ensuite président de la convention, et s'engagea avec zèle dans la cause de son pays dès le commencement de la guerre. En 1775, Reed étoit au camp de Cambridge, où il fut nommé aide-de-camp de Washington, et, dans l'année suivante, adjudant-général. Mais, après les désastres de 1776, il perdit sa fermeté presque totalement, et il fut sur le point d'abandonner la cause qu'il s'étoit engagé à soutenir. On a de lui des *Lettres* particulières pleines d'aigreur; il se permit même de censurer la conduite du commandant en chef, à qui il reprocha de manquer de résolution. Cependant, l'affaire de Trenton et les succès qui en furent le fruit, ranimèrent son courage; et, dans la suite, sa fermeté et son incorruptible intégrité ont jeté un voile sur quelques momens de foiblesse passagère. Reed étoit, en 1778, membre du congrès. Quand les trois commissaires d'Angleterre arrivèrent en Amérique, un d'eux, le gouverneur Johnstone, écrivit particulièrement à François Dana, Robert Morris et à Reed, pour les engager à employer leur influence

à rétablir l'harmonie; promettant aux deux derniers toute sorte d'honneurs et de récompenses. Mais ils s'étoient adressés assez mal-adroitement aux hommes les plus fermes dans leur attachement aux intérêts de l'Amérique. Reed, particulièrement, fut mis à une plus forte épreuve. Quand on connut son premier refus, une dame, qu'on a prétendu être Madame Ferguson, veuve d'Adam Ferguson, secrétaire de la commission, lui fit des propositions directes de la part du gouverneur, et l'assura que dix mille liv. sterling et la meilleure place en Amérique, à la nomination du roi d'Angleterre, étoient à sa disposition, s'il pouvoit effectuer la réunion des deux pays. Il répondit : « s'il étoit à vendre ». Il ne valoit pas assez pour être acheté ; et, dans le cas contraire, le roi n'étoit pas assez riche pour le payer. » Il fut élu, en 1778, président de Pensylvanie, et occupa cette place jusqu'en 1781. Reed mourut en 1785, dans la 43ᵉ. année de son âge. Il a publié : I. Les *Remarques sur le Discours du gouverneur Johnstone au parlement, avec des papiers authentiques relatifs à ses propositions ;* 1779. II. *Remarques sur une notice publiée dans le Gazetier indépendant, avec une courte Adresse au peuple de la Pensylvanie ;* 1785.

REESE (Thomas), ministre dans la Caroline-méridionale, gradué en 1768 au collége de New-Jersey, fut mis quelques années à la tête de l'église presbytérienne de Salem, dans la Caroline-méridionale. Il mourut à Charles-Town en 1796. On a de lui, I. Un *Essai sur l'influence de la religion dans la société civile*, 1788. II. *La mort est un gain pour le chrétien.* III. *Le caractère d'Aman.* Ces deux derniers ouvrages sont insérés dans le Prédicateur américain.

REGNAUD (Marc-Antoine), né en 1722 à Brive-la-Gaillarde, se retira dans sa jeunesse dans l'abbaye de St.-Polycarpe, diocèse de Narbonne, pour se préparer au ministère. Devenu prêtre, il avoit à peine 25 ans, lorsqu'en 1747, M. de Caylus le nomma à la cure de Veaux, située dans son diocèse, place qu'il a remplie en pasteur vertueux pendant un demi-siècle, jusqu'en 1797, époque de sa mort. Une foule d'*écrits* sortis de sa plume attestent la facilité de son talent, la finesse de son esprit, enrichi par la lecture assidue de l'Ecriture sainte et des SS. Pères. Plusieurs de ses *ouvrages* sont restés inédits. Voici la liste de ceux qu'il a publiés. I. *Lettre d'un curé de village à d'Alembert.* L'édition fut saisie. II. *Errata de la philosophie de la nature, par un R. P. Picpus.* On y réfute, en peu de mots, les propositions les plus philosophiques. III. *Traité de la foi des simples*, 1 vol. in-12. IV. Enfin, *Lettres sur le sacré-cœur.*

REGNIER DE LA PLANCHE (Louis). *Voy.* PLANCHE.

REMI (Nicolas), conseiller du duc Henri II, et lieutenant général de Lorraine, a publié, I. *Dæmonolatdiæ libri tres ex judiciis capitalibusi nonagentorum plus minus hominum qui sortilegii crimen intra annos quindedecim in Lotharingiâ capite luerunt*, in-folio, Lugduni, 1595. On en fit ensuite une édition in-8°, à Cologne. Le titre de cet ouvrage singulier donne l'idée du temps déplorable où il fut com-

posé. II. *Discours des choses avenues en Lorraine, depuis le décès du duc Nicolas en 1473, jusqu'à celui du duc René II*, imprimé plusieurs fois; Pont-à-Mousson, 1605; Epinal, 1617 et 1626. Il a fait quelques autres *écrits* en vers et en prose moins connus que les deux ouvrages dont on vient de parler.

REMOND (François), mort à Paris le 14 avril 1812, à l'âge de 65 ans, s'appliqua aux arts mécaniques, et porta très-loin la correction, le goût et le fini dans la ciselure. Ce fut lui qui fut chargé par le gouvernement de celle des bronzes de la colonne élevée à Paris, place Vendôme, à la gloire des armées françaises; il consacra les trois dernières années de sa vie à l'embellissement de ce superbe monument, qui perpétuera sa mémoire. Il a laissé de très-beaux modèles en bronze, dorures, ciselures et lustres. Cet artiste distingué réunissoit aux talens les qualités estimables d'un excellent citoyen.

RENÉ II, duc de Lorraine, mort en 1508, âgé de 57 ans, est célèbre dans les fastes militaires, par la guerre qu'il soutint contre Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui fut tué devant Nancy. Il n'y a pas long-temps qu'on voyoit encore, dans cette ville, au haut de la tour de Saint-Evre, les crochets auxquels le duc Réné fit pendre les principaux officiers Bourguignons, prisonniers de guerre, en vertu du droit appelé *représailles*, et pour venger une pareille atrocité, commise par ordre du duc de Bourgogne sur la personne de *Suffron de Bachier*, conseiller intime du duc de Lorraine. Réné a établi en Lorraine, par son testament, la fameuse loi salique pour la succession masculine à l'infini, à l'exclusion des filles. Il favorisa les arts en faisant bâtir plusieurs châteaux et quelques beaux édifices. Ayant lu, dans la préface d'une traduction française de la cité de Dieu de Saint-Augustin, dit D. Calmet, *qu'un prince ignorant est un âne couronné*, il en fut si frappé, que dès ce moment, il se livra à la lecture et à l'étude. Il apprit plusieurs langues, ne dédaigna pas la philosophie, et voulut encore connoître un peu de théologie.

REQUENO (don Vicente), savant jésuite espagnol, né dans le royaume de Grenade, vers l'année 1730, et mort à Venise en 1799, fit de bonnes études, et réunit à la connoissance des sciences physiques et mathématiques un goût exquis dans les beaux-arts, auxquels il se voua en Italie, après l'expulsion de son ordre. En 1782, il envoya au concours ouvert par l'académie des beaux-arts de Madrid, un mémoire qui obtint le premier prix. En 1788, il remporta également le prix proposé par l'académie de Séville. Ces deux mémoires furent publiés à Valence, en 1789, in-4°; et les journaux étrangers en firent le plus grand éloge. Ils sont très-bien écrits et pleins de recherches. Requeno avoit publié, en 1766, un ouvrage qui l'avoit déjà fait connoître dans toute l'Europe, et qui fut imprimé à Séville, en 1766, 2 vol., in-4°, sous ce titre: *Recherches sur les monumens romains en Espagne*. C'est un livre précieux pour ceux qui voudroient écrire ou connoître l'histoire d'Espagne. Il a beaucoup servi au père Masdeu pour son histoire critique et littéraire de la même

nation, imprimée en 1781, et années suivantes; mais l'ouvrage de Requeno, qui suppose plus de connoissances, fut imprimé à Venise en 1784, in-4°, sous ce titre : *Saggi sul ristabilimento dell' antica arte de' Greci, è de' Romani Pittori* : in Venezia 1784, *apresso Giovanni Gotti.* On fit en Europe plusieurs tentatives pour rétablir les anciennes méthodes des peintres grecs et romains. En France on proposa un prix à ce sujet, et malgré les recherches faites par le comte de Caylus, Cochin et Bacchilier, on peut assurer que Requeno a devancé ces trois savans, tant dans l'interprétation des anciens qui étoient très-obscurs, que dans les essais que l'on fit pour rétablir leur méthodes. Son ouvrage est divisé en deux parties, la première renferme l'histoire de la peinture parmi les Grecs et les Romains, et la seconde fait connoître la méthode pratique dont ils se servirent; il finit en expliquant beaucoup d'endroits de Pline, que personne jusqu'à lui n'avoit pu interpréter. Un journal Italien, en parlant de cet ouvrage, s'exprime de la manière suivante : *Noi avremmo una felice rivoluzione nella più bella, è seducente delle arti, questa si dobra al nome immortale del sig. Abate Requeno.*

RICCI (Scipion), évêque de Pistoye et de Prato en Toscane, occupe une place distinguée dans les fastes ecclésiastiques du 18e siècle; neveu du dernier général des jésuites, il résista aux instances qu'on lui fit d'entrer dans cette société, lorsque dans la capitale du monde chrétien il étoit élève du séminaire romain. Devenu auditeur du Nonce à Florence et vicaire général de l'archevêque Incontri qui occupoit le siège de cette ville, Ricci fut promu à celui de Pistoye. Réprimer les désordres, combattre l'ignorance, encourager la piété, la vertu, répandre les lumières, remettre en vigueur les saintes règles de la primitive église, tel fut son but en acceptant l'épiscopat et jusqu'à la fin de sa carrière, il éprouva qu'on ne fait pas le bien vainement, et que le mérite de le pratiquer est presque toujours rehaussé par celui de supporter courageusement des persécutions; Ricci fut donc persécuté, il le fut avec fureur, avec acharnement par des hommes intéressés à perpétuer les préjugés dont ils étoient nourris, les vices dont ils étoient esclaves, et les abus dont ils vivoient. La visite de son diocèse, l'éducation des aspirans au sacerdoce, la conduite des prêtres, l'établissement de conférences ecclésiastiques et d'une académie ecclésiastique, l'organisation des sociétés de charité, l'amélioration du bréviaire, la réforme des confréries en conservant ce qu'elles ont d'utile, devinrent les objets principaux de son zèle. Il s'éleva contre les représentations théâtrales dans les couvens; il fit une excellente instruction contre la dévotion du *sacré cœur*, invention moderne, inconnue à toute l'antiquité. Il existe en Italie une pratique très-répandue par les moines mendians, sous le nom de *Via crucis*, voie de la croix, composée de 14 stations pour honorer la passion de Jésus-Christ. Cet exercice pieux n'auroit rien que de très-louable, si l'on n'y avoit mêlé des choses étrangères au récit de l'écriture sainte, en supposant que le sauveur allant au calvaire tomba trois fois, qu'en chemin il rencontra sa Ste.-

mère, en y renouvelant la fable de Véronique qui lui essuie le front. Ce que cette pratique offroit de défectueux, fut rectifié par l'évêque de Pistoye, d'après les observations du savant bénédictin Pujati, professeur d'écriture sainte à Padoue. C'en fut assez pour déchaîner une troupe de fanatiques; mais ce professeur et l'estimable Guadagini publièrent divers opuscules qui firent voir que pour donner à la piété des fidèles une direction saine, on ne doit pas faire mentir l'histoire. Ricci traduisit ou fit traduire en italien, une foule d'écrits de Bossuet, Arnaud, Nicole, Mesengui, Duguet et autres auteurs de l'école de Port-Royal. Ces traductions forment un recueil de plus de vingt volumes, sous le titre : d'*Opuscules intéressants sur la religion*. Il adopta le Catéchisme de Naples, composé par Gourlin, et la lettre pastorale de Colloredo, archevêque de Saltzbourg, également traduite en français, touchant l'abolition des pompes inutiles, l'exhortation à la lecture de la Bible, au chant des cantiques en langue vulgaire, et des avis aux pasteurs pour s'acquitter dignement de leurs fonctions. Ricci publia une *instruction* sur la nécessité et la manière d'étudier la religion. Pour assurer le succès de ses opérations par l'approbation que lui donnoit son clergé, il assembla en 1786, un synode général auquel accoururent ses coopérateurs, et auquel furent appelés même quelques savans d'autres cantons de l'Italie, MM. Tamburini, Palmieri, De Vecchi, etc. Les actes de ce synode traduits en diverses langues, (entre autres dans la nôtre, 2 vol. in-12, Paris, 1789,) sont un monument honorable pour le diocèse de Pistoye. On y approuve les quatre articles rédigés et adoptés sur la rédaction de Bossuet dans la célèbre assemblée du clergé de France en 1682, et qui sont le fondement des libertés de notre église, un boulevard de l'autorité civile contre les prétentions ultramontaines. En 1787, le grand duc Léopold ayant convoqué à Florence tous les archevêques et évêques de la Toscane; Ricci se distingua dans cette assemblée, où brillèrent également les respectables Sciarelli, évêq. de Colle, Pannilini, évêque de Chiusi, etc., avec eux il signala les erreurs insérées dans le catéchisme de Bellarmin, contre lequel Guadagnini a publié une critique judicieuse. Les actes de cette assemblée, collection intéressante et rare en France, ont été traduits en allemand par Schwatz. On conçoit qu'il s'éleva contre Ricci bien des clameurs; on débita qu'il avoit supprimé la confession auriculaire, aboli la messe, changé le symbole, et sur-tout qu'il ne reconnoissoit pas l'autorité du pape, quoique toujours il eût été un des plus intrépides défenseurs de cette autorité, renfermée dans ses bornes légitimes. Les calomniateurs qui vouloient lui arracher la confiance de ses diocésains, firent éclater à Prato une émeute dont les chefs auroient subi une peine aussi juste qu'éclatante, si le digne évêque ne se fût hâté de réclamer en faveur de ses persécuteurs la clémence du grand-duc, et de publier à ce sujet une lettre pastorale qui est un monument de sa charité. La cour de Rome qui l'avoit maltraité dès l'an 1781, étoit de plus en plus aigrie contre lui. La bulle *Autorem fidei*, du 28 août 1794, publiée par Pie VI, pour condamner le synode de Pistoye, fit voir que cette cour

tenoit encore à certaines maximes de Grégoire VII, de Boniface VIII, renouvelées en 1768 par Clément XIII. On voit combien elle étoit irritée de ce que Ricci et son synode avoient adopté les quatre articles du clergé de France, déjà condamnés, dit la bulle, par nos devanciers, etc.; mais cette bulle fut repoussée à Naples, à Venise, à Milan, à Florence. Le savant Solari, évêque de Noli, la dénonça au sénat de Gênes par un mémoire qui a été imprimé. Quelques écrivains, dévoués à la cour de Rome, publièrent des libelles contre Ricci, qui trouva d'excellens apologistes. Roncallo publia ses *Lettere pacifiche*, in-8°; le P. Sopranzi, carme, nommé autrement, Victor-de-Ste.-Marie, ses *Riflessioni in difesa*, in-8°, 1796; Poggi, membre actuel du corps législatif de l'empire français, ses *Emende sincère*, 3 vol. in-8°, Florence, 1789; Le Plat, mort récemment à Coblentz, ses *Lettres d'un théologien canoniste*, 2 part., in-8°, Bruxelles, 1795; L'évêque de Noli son *Apologia*, 3 part., in-12; Gênes, 1804, etc. Ces écrivains mirent en évidence l'innocence de Ricci, la pureté de ses principes, de sa conduite, la mauvaise foi des auteurs de l'opiniâtreté romaine pour avilir l'autorité épiscopale et pour faire triompher les maximes ultramontaines, en supprimant les quatre articles fondamentaux de nos libertés; en un mot, les ouvrages des défenseurs de Ricci furent autant d'hommages rendus à la vérité. L'évêque de Pistoye, dont la santé étoit altérée par ses travaux évangéliques, donna sa démission. La calomnie qui assure toujours et ne prouve jamais, le poursuivit jusques dans sa retraite, lorsqu'il cessa d'être sous la protection immédiate de Léopold, devenu empereur d'Autriche. Immobile au milieu de l'orage, appuyé sur sa conscience et jouissant de l'estime des gens de bien, il continua ses bonnes œuvres. Consulté sur les réformes opérées par l'assemblée constituante, il en prouva l'orthodoxie dans sa réponse publiée en latin et en français. Il y développa la doctrine qu'il avoit établie par son *Traité sur les règles à suivre dans les contestations entre les deux puissances*. Quand Pie VII, retournant de Paris à Rome, passa par Florence, on pressa Ricci de se concilier avec lui; le pape lui fit proposer de signer une formule sur laquelle le prélat crut devoir faire des observations et des restrictions qui mettoient à couvert les principes dont il avoit été constamment le défenseur; mais il eut, dit-on, l'imprudence d'en faire un écrit séparé; il donna les deux pièces au pape, qui ayant lu ses observations restrictives, les lui rendit et garda la formule, ensorte que celui-ci resta dans les mains du St. Pere, et l'autre retourna dans celles de l'évêque. Le pape l'assura d'ailleurs que jamais il n'avoit élevé de doute sur sa foi, qu'il se constitueroit lui-même son apologiste. Qu'arriva-t-il cependant? C'est que bientôt après parut une allocution du pape, dans laquelle il annonce une rétractation de Ricci et des évêques français qui avoient adopté la constitution civile du clergé. Déjà en imprimant à Rome le concordat, on avoit falsifié le serment du légat Caprara, en omettant ce qui concerne nos libertés, et cette falsification se retrouve dans les registres romains déposés à Paris à l'hôtel Soubise, où l'on peut en faire la vérification, et comparer la formule du serment de Caprara avec celle

qui est insérée dans le Bulletin des Lois. Cette fourberie conduit naturellement à demander qui l'on doit croire sur les rétractations dont il s'agit? Les évêques de France les ont constamment niées; lisez entre autres à ce sujet les lettres imprimées de ceux de Besançon, de Strasbourg, d'Angoulême. Quant à Ricci, voici un extrait textuel d'une des siennes, en date du 16 septembre 1806, à un évêque français, son ami; nous le donnons même avec les fautes de style, et très-pardonnables à un étranger qui écrivoit dans la langue française. « Le pape s'entretenant avec moi en amitié, m'assura qu'il étoit bien persuadé de mon orthodoxie, *qu'il n'en avoit jamais douté*, et qu'il souhaitoit de m'en donner des témoignages si quelque expression de l'allocution peut de donner quelque doute sur la manière avec laquelle le pape me donna sa bienveillance (je dirai plus son amitié), c'est une tournure de quelque homme de cour.... Vous serez, mon cher ami, bien curieux de voir toutes les pièces qui servent de fondement à ce que je vous écris. Ayez encore un peu de patience. Si vous passez en Italie, un jour, avant que je meure, je vous ferai voir tout, mais à présent je ne veux risquer tant de chartes. D'ailleurs je suis fort âgé; après ma mort ceux qui seront les dépositaires de mes écrits de mes mémoires vous satisferont pleinement. En son temps vous en ferez le cas quelles méritent et vous serez le maître d'en tirer tout ce qui vous semblera intéressant pour l'histoire de l'Eglise.... Mais reprenant mon affaire j'y vois une grande analogie avec ce qui arriva pour la paix de Clément IX. Ressouvenez-vous, mon cher ami, que le bref de Rome ne fut conforme à ce qu'on avoit fait espérer aux quatre évêques, que monseigneur d'Alet vouloit rompre toute la tractative, et qu'il fallut toute la doctrine, la probité et l'éloquence du grand Arnaud pour calmer les doutes et terminer cette grand affaire. Rassurez-vous donc, mon vénérable confrère, le pape n'a exigé de moi rien qui pût blesser ma conscience, ni qui me fit trahir la vérité, etc.» Ricci a laissé des *Mémoires historiques* sur son épiscopat dont sa famille est dépositaire; il est bien à désirer qu'on les publie, et qu'on les mette au jour, de même ceux de Serrao, évêque de Potenza, sur ses démêlés avec la cour de Rome: ils sont entre les mains de son neveu à Naples. Dans les manuscrits de l'évêque de Pistoye, se trouve en outre un Recueil d'instructions paternelles qu'il faisoit aux gens de sa maison et qui méritent d'être publiées. La plupart de ses écrits ont été souvent réimprimés, et traduits en plusieurs langues, surtout en allemand par l'abbé Wittola. Le dernier qu'il ait publié est un *Traité pratique de dévotion envers la sainte vierge*, in-8°, Florence, 1804 (*anonyme.*) Ricci avoit été lié avec une foule de savans, cardinaux, évêques, prêtres et laïcs, Corsini, Foggini, Bottari, Plasi, Giorgi, Colloredo, Montazet, l'électeur de Cologne, etc., etc. Bourgoing avoit promis de rectifier dans une nouvelle édition des Mémoires sur Pie VI, rédigés, dit-on, d'après les manuscrits du chevalier Azara, ce qu'on y a inséré d'inexact sur l'évêque de Pistoye. La postérité n'est pas encore arrivée pour lui. Quand la vérité sera dégagée des nuages sous lesquels on tâche de l'offusquer, ce saint prélat sera placé au rang des illustres doc-

teurs. On a dit à son sujet avec raison : « c'est parce que les pasteurs fidèles sont les instrumens les plus efficaces de la miséricorde de Dieu envers son Église, que les ennemis de tout bien dirigent contre eux tous leurs efforts. » S'il eut été un de ces pasteurs que l'Écriture nomme des *Chiens muets*, s'il eut végété dans l'inaction, s'il eut été courtisan, si au lieu d'employer sa fortune en bonnes œuvres, il avoit eu une table splendide et tenu ce qu'on appelle un grand état de maison, le monde auroit vanté sa générosité, sa modération et chanté ses louanges. Mais Ricci savoit que les éloges des hommes ne justifient pas devant Dieu, et dans un sens digne de l'Evangile embrassant la *voie de la croix*, sur la trace des illustres pontifes dont l'Église s'honore, il crut devoir lui sacrifier son temps, sa fortune, ses talens et son repos. Ce n'est pas ici bas qu'une telle vie trouve sa récompense; Ricci mourut en 1810, âgé d'environ soixante-dix ans. Son digne cousin encore vivant, M. Ottavio Ricci, doyen de Ponte-Moli, a traduit en latin les actes du concile national tenu à Paris en 1797, dont il y a aussi une traduction italienne qui a eu deux éditions, l'une à Verceil et l'autre à Milan. L'év. G.

RICHARD SMITH, évêque catholique, né en Angleterre en 1566, étudia quelque temps dans le collége de la Sainte-Trinité à Oxford, alla ensuite à Rome, suivit les leçons de Bellarmin, completta ses études ecclésiastiques en Espagne, et reçut le bonnet de docteur en théologie à Valladolid en 1597. Voulant retourner dans sa patrie, il traversa la France, s'arrêta à Douay, et pendant son séjour au collége anglais nouvellement établi dans cette ville, il y donna des leçons de controverse aux séminaristes. Arrivé en Angleterre, il fut député par le clergé catholique en 1607, son agent auprès du pape. Richard Smith retourné dans la Grande-Bretagne, y exerça les fonctions de missionnaire jusqu'à ce qu'il repassât en France, afin de coopérer avec une société d'ecclésiastiques anglais, à la composition des livres sur la controverse. Ils vivoient ensemble dans le collége d'Arras, dont Richard Smith fut nommé supérieur. Mais en 1625, consacré évêque *in partibus*, et envoyé en Angleterre en qualité de vicaire apostolique; il s'y voua avec zèle aux fonctions épiscopales jusqu'en 1629 : alors l'intolérance du gouvernement publia une proclamation contre lui, avec ordre de l'arrêter, et promesse de cent livres sterling à celui qui se saisiroit de sa personne. Il trouva d'abord un asyle chez l'ambassadeur français, et se retira en France, où il fut accueilli par le cardinal de Richelieu qui lui donna l'abbaye de Charroux. Ce secours lui ayant été enlevé par le cardinal Mazarin, il se retira dans un appartement du couvent des religieuses Augustines-anglaises, rue des Fossés St.-Victor, à Paris, dont il avoit été, conjointement avec M. Ban, le fondateur. Il y mourut en 1655, âgé de 88 ans, et fut enterré dans l'église de ce monastère. Il est auteur de plusieurs *ouvrages de controvorse*.

RICHIER (Ligier), fameux sculpteur de Saint-Mihiel en Lorraine, naquit à Dagonville, village de la même province. On va voir à Saint-Mihiel un saint sépulchre dont les figures, en

pierre blanche, plus fortes que nature, excitent l'admiration des connoisseurs. On a long-temps ignoré quel étoit l'auteur de ce chef-d'œuvre; et c'est aux recherches réitérées de D. Calmet, dans les écrits duquel nous puisons ces détails, que l'on doit de savoir qu'il est de Richier. La date de la naissance de cet artiste et l'époque à laquelle il exécuta ce monument de l'art, ne sont pas connues. On sait seulement que le célèbre Michel-Ange Bonarota, qui est mort en 1564, passant à St-Mihiel, et ayant remarqué des dispositions rares dans Richier, jeune alors, l'emmena avec lui à Paris, où il le plaça chez un sculpteur; que, plusieurs années après, Richier se retira dans sa patrie, où il exécuta ce sépulchre et plusieurs autres morceaux également recommandables. On raconte à ceux qui visitent le monument religieux, que la figure du soldat, qu'on voit debout, regardant ses camarades qui jouent aux dés sur la caisse d'un tambour, est celle d'un sergent qui, ayant insulté l'artiste pendant qu'il travailloit à ce tombeau, fut menacé, par lui, d'y être placé de manière qu'on s'en souviendroit long-temps. Comme quelques parties du sépulchre se trouvent mutilées, on débite à cette occasion, dans le pays, que Louis XIV, informé de la beauté de ce chef-d'œuvre, voulut le faire transporter à Paris; mais qu'on ne pût y réussir, parce que toutes les figures sont taillées dans le même bloc, et que les moyens employés n'ont servi qu'à le dégrader. On lit, au-dessus de ce monument fameux, les deux vers suivans :

Quisquis ades, sanctum christi mirare sepulchrum
Sanctius, at nullum pulchr'us orbis habet.

Ils ont été traduits en français, par Reboucher fils, de cette manière :

Passant, de Jésus Christ admire le tombeau,
Il en fut un plus saint, mais jamais un plus beau.

RIGAS, connu par la révolution qu'il a tenté de faire en Grèce pour détruire la dynastie turque, naquit à Valestino, en Thessalie, (anciennement *Coλxos*, Solcus, patrie de Solon). Il avoit à peine 16 ans quand ses parens quittèrent leur pays pour venir s'établir à Bucharest, en Valachie. C'étoit une circonstance très-favorable pour le jeune Rigas, attendu que le Gymnase de Bucharest étant soutenu par les largesses du prince Alexandre Ypsilanti, et ayant pour professeurs les fameux Néophyte et Théodore, passoit pour le meilleur de tous ceux de la Grèce. Rigas fréquenta ce Gymnase pendant quelques années, s'y perfectionna dans le grec ancien, et suivit avec succès tous les cours de littérature et des sciences qu'on y enseignoit. Il apprit en outre l'italien, le français et l'allemand, qu'il parloit très-bien. Après avoir fini ses études, pour ne pas être à charge à ses parens, qui n'étoient pas riches, il s'occupa d'affaires civiles, remplit dignement quelques emplois subalternes et fut quelques années secrétaire du premier des Boyards Brungawano. Il publia, en grec moderne, un petit livre de physique, et traduisit du français, quelques ouvrages amusans, pour inspirer à ses compatriotes le goût de la langue française. Dès sa tendre jeunesse, ayant conçu le projet de délivrer sa nation du joug turc, il en parloit continuellement avec ses amis. La nature, en lui accordant tous les avantages du corps, ne lui avoit refusé aucun des dons de l'esprit. Son

éloquence persuasive embrâsoit les cœurs et subjuguoit les esprits. On ne doit donc pas s'étonner si, en peu de temps, Rigas eut tant de partisans. Il en avoit non-seulement à Bucharest, mais aussi dans toutes les villes de la Grèce. Les uns devoient prendre les armes au premier signal, les autres contribuer par de grandes sommes d'argent. Ce plan étant organisé, Rigas se rendit à Vienne, en Autriche, vers l'an 1793, mit dans son parti les plus savans et les plus riches Grecs qui s'y trouvoient; conjointement avec eux, il entreprit la traduction du *Voyage du jeune Anacharsis* en grec, traduisit lui-même le volume dans lequel il est question de sa patrie, et y ajouta quelques notes très-importantes. Il fit imprimer aussi la carte de la Grèce en 12 feuilles et d'un très-grand format, la plus exacte peut-être jusqu'à cette époque, sans négliger le moindre village, la moindre colline : outre un grand nombre d'anciennes monnoies qu'on y voit aux anciens noms. Il ajouta les modernes. Rigas et ses partisans étudièrent la tactique; plusieurs d'entre eux servirent quelques mois dans l'armée autrichienne, pour s'accoutumer aux travaux de la vie militaire. Parmi ses adhérens, il comptoit un imprimeur grec de Vienne et rédacteur d'un journal où Rigas inséroit de petits poëmes patriotiques, pour alimenter le zèle de ses partisans répandus dans toute la Grèce, et enflammer tous ses compatriotes par le désir de la liberté. Vers l'an 1797, croyant que le moment d'exécuter son dessein étoit arrivé, il fit imprimer en vers grecs son *Manifeste*, rempli de pensées philosophiques, et qui atteste la profondeur de sa politique. Il partit pour Trieste, emportant quelques caisses remplies d'exemplaires de ce *Manifeste*, pour les disséminer dans sa patrie en y arrivant. Ses principaux affidés devoient incessamment quitter Vienne, et se répartir dans différentes provinces de la Grèce, où les corps que chacun d'eux alloit commander devaient s'assembler. Pour stimuler plus efficacement l'enthousiasme, ils s'étoient pourvus d'habits faits sur le modèle de ceux que portoient les anciens soldats grecs. C'étoit sous ce costume qu'ils devoient se présenter aux yeux de leurs partisans. Tel étoit l'état des choses quand l'ambassadeur turc près la cour de Vienne, instruit de cette affaire, en fit part au gouvernement autrichien, et demanda que Rigas et ses partisans fussent arrêtés pour être envoyés en Turquie. Sur-le-champ, sept des plus connus furent mis en prison; les sujets autrichiens qui étoient complices furent bannis des états héréditaires, et le malheureux Rigas, au moment de s'embarquer, fut arrêté à Trieste. Tous les huit furent envoyés à Belgrade et mis entre les mains des Turcs. La cour de Vienne ne consentit de livrer ces malheureux aux Turcs, qu'à condition qu'ils ne seroient pas punis de mort; mais, dès qu'ils arrivèrent à Belgrade, on les mit à la torture pour les forcer de nommer tous leurs partisans, et quand on vit que la cruauté des supplices ne pouvoit tirer aucun mot de leurs bouches, on se hâta de les étrangler et de les jeter secrètement dans le Danube, parce que les Turcs craignoient un soulèvement parmi les Grecs, habitans de Belgrade, pour arracher de leurs mains Rigas et ses partisans. Ainsi périt vers la fin de l'année 1797, ou au commencement de la suivante, à l'âge d'environ 4[illegible] ans,

ce courageux descendant des anciens Grecs, à qui sa patrie un jour délivrée de l'oppression avilissante sous laquelle elle gémit, érigera des statues.

RITTENHOUSE (David), célèbre philosophe, dont les ancêtres avoient émigré de Hollande, étoit né en 1732 à Germantown en Pensylvanie. Les premières années de sa vie furent consacrées à l'agriculture. Mais son génie se développa bientôt pour les mathématiques : la foiblesse de sa constitution l'écartant des travaux rustiques, il voulut apprendre l'horlogerie et la construction des instrumens de mathématiques. Il avoit approfondi les principes de Newton, et connoissoit même les fluxions, dont il se crut d'abord le premier inventeur. Il ignora pendant plusieurs années que Newton et Leibnitz se disputoient l'honneur de cette belle découverte. A 23 ans, sans le secours de l'éducation, il devint rival des plus grands mathématiciens de l'Europe. En même temps qu'il s'occupoit de son état, il imagina un planisphère qui représentoit les révolutions des corps célestes, plus complettement et plus exactement qu'aucun autre n'avoit fait jusqu'alors. Le collége de New-Jersey acheta ce chef-d'œuvre de mécanique, et il en fit pour le collége de Philadelphie, un second sur le même modèle, qui pendant bien des années a fait l'admiration des savans et des artistes. En 1770 quelques personnes, qui connoissoient tout son mérite, l'engagèrent à quitter sa retraite chérie, et à aller demeurer à Philadelphie, où il resta plusieurs années. Ses montres furent très-recherchées; et ses instruments de mathématiques regardés comme supérieurs à tous ceux qu'on apportoit de l'Europe. Son premier Mémoire communiqué à la société philosophique de Philadelphie, dont il devint membre, étoit un calcul du passage de Vénus pour le 3 juin 1769. Il fut un de ceux chargés de l'observer dans la ville de Norton. Nul habitant de la terre n'avoit pu voir ce phénomène deux fois; et il ne pouvoit plus être revu d'aucun homme alors existant. Enfin le jour arriva; le ciel étoit sans nuages; les observateurs en silence et tremblant d'inquiétude, attendoient le moment prédit pour l'observation : mais, dans l'instant du contact entre la planète et le soleil, l'émotion de la joie fut si forte dans le cœur de Rittenhouse, qu'il s'évanouit. Il observa le passage de Mercure le 9 novembre suivant. Ses *Observations* ont été publiées dans les transactions de la société. En 1775, il fut un des commissaires pour juger les disputes élevées entre la Pensylvanie et la Virginie pour la fixation des limites; en 1784, un de ceux qui déterminèrent les limites occidentales de la Pensylvanie; et en 1786 la ligne-nord du même état. Enfin il fut aussi l'un de ceux qui fixèrent en 1787, les limites de Massachussetts et de New-Yorck. Rittenhousse porta toujours chez les peuples des pays sauvages l'esprit et l'habitude d'observations exactes. Rien ne lui échappoit dans les montagnes, le sol, les rivières et les ruisseaux. Mais les seuls notes qu'il ait laissées, sont dans des lettres particulières, ou des mémoires adressés à ses amis. En 1791, il fut nommé président de la société philosophique après le docteur Franklin, et réélu tous les ans jusqu'à sa mort. Il fit une donation de trois cents livres sterling à la société, et il garda en même-tems l'office de trésorier

de la Pensylvanie, que la législature lui conserva depuis 1777, jusqu'en 1789. Pendant tout ce temps, il ne voulut pas acheter la plus petite portion de la dette publique de l'état, de peur d'exposer son intégrité contre un intérêt personnel dans les affaires. Il accepta en 1792, l'emploi de directeur des monnoies des États-Unis; mais la foiblesse de sa santé l'obligea d'y renoncer en 1795. Il mourut en 1796 dans la 65e année de son âge. Rittenhouse possédoit parfaitement les langues française, allemande et hollandaise, qui le conduisirent à des découvertes. Il a publié un *discours* prononcé en présence de la société philosophique, dont le sujet étoit l'*Histoire de l'astronomie*; et quelques *mémoires* sur des sujets de mathématiques et d'astronomie. Ils se trouvent dans le premier volume des transactions de la société. (*Addition à l'article*, *tome XV*).

ROBBINS (Chandler), ministre de Plymouth, Massachussetts né en 1738 à Branson, Connecticut, fils du révérend Philemon Robbins de cette ville, gradué en 1756 au collége d'Yale, se distingua comme savant classique; ayant pris les ordres en 1760 à Plymouth, il devint le successeur de Léonard, place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1799, dans la 40e année de son ministère. Le docteur Robbins eut des talents distingués, et s'acquitta de ses devoirs de ministre de l'Evangile avec un zèle que rien ne put arrêter. Il s'étoit pénétré des vérités de la foi par des recherches profondes dans l'Ecriture; et le résultat de toutes ses recherches fut entièrement en faveur de l'église de la Nouvelle-Angleterre, dont il inculqua la doctrine avec ferveur. Il a publié plusieurs *sermons*, parmi lesquels on en distingue un *sur la mort de madame Elisabeth Walson*, 1767. *Réponse à Jean Cotton, écuyer*. *Remarques succinctes sur un écrit de Jean Cotton, en replique à la réponse ci-dessus*, 1774.

ROBERTS (Charles), remarquable par la durée de sa vie, mort en 1796 au comté de Berkley en Virginie, âgé de cent soixante ans, il étoit né au comté d'Oxford en Angleterre, et avoit demeuré en Amérique environ 80 ans, sans jamais y avoir éprouvé aucune maladie.

ROBINSON (Jean), ministre de l'Église d'Angleterre à Leyde, dont une partie alla s'établir dans la Nouvelle-Angleterre en 1620, naquit en Angleterre en 1575, et étudia à Cambridge. Il se forma en 1602, près d'Yarmouth au comté de Norfolck, au nord de l'Angleterre, une société de dissidens, qui le choisit pour pasteur avec le revérend Clifton. La persécution décida cette société à se retirer en Hollande en 1608, et il la suivit. Ils restèrent près d'un an à Amsterdam avec des émigrés de la même communion; mais ne trouvant pas le ministre Jean Smith assez ferme dans ses opinions, Robinson proposa de passer à Leyde : ils y restèrent onze ans, et leur nombre s'étant augmenté de plus de trois cents de cette communion, remarquables par leur bonne intelligence entre eux et les Hollandais, Robinson passa en Hollande; il étoit alors le plus rigide opposant à l'Église d'Angleterre; mais ses conversations avec Ames et Robert Parker le firent changer de principes, sans cesser de condamner l'usage de la liturgie et l'admission commune à la communion. En 1613, Episcopius, l'un des pro-

fesseurs de l'université de Leyde, successeur d'Arminius, et soutenant la même doctrine, publia quelques thèses, et défia les opposants. Robinson fut vivement sollicité d'accepter le défi par Polyander autre professeur, qui étoit calviniste. La conférence eut lieu en présence d'une nombreuse assemblée, et Episcopius fut totalement confondu. Cependant Robinson qui voyoit son église exposée par ses relations avec les Hollandais, voulut passer en Amérique, où il pourroit conserver son église dans toute sa pureté. Mais différens obstacles firent échouer ce projet; il mourut en 1625. Sa veuve, ses enfans, et une grande partie de son église, exécutèrent le projet de passer en Amérique. Robinson étoit un homme de génie qui possédoit d'excellentes qualités. Il a publié, I. Une *défense des Brownistes*. II. *La justification de la séparation de l'Eglise d'Angleterre*. III. *Essais moraux et théologiques*, 1628; et un autre ouvrage *sur les prophéties*, 1618.

RODRIGUEZ (le Père Antoine-Joseph), savant bénédictin espagnol, examinateur synodal de l'archevêque de Tolède, consulteur de S. A. l'infant don Louis, et membre des académies de Madrid et de Séville, né à Mérida dans l'Estramadure en 1705, mourut à Madrid en 1781. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à bannir les préjugés de sa nation et les mauvais livres, qui de son temps, étoient encore en vénération dans les universités. Convaincu de la gloire que son courage devoit lui acquérir, ni les contrariétés qu'il ne pouvoit manquer d'essuyer, ni même les dangers auxquels il seroit exposé ne purent jamais l'intimider. Ennemi déclaré des médecins, profession alors très-considérée en Espagne, il débuta par un *Factum* contre eux, où il consigna une foule de connoisances peu communes à cette époque parmi ses compatriotes. L'ouvrage qu'il publia à cette occasion a pour titre, *Palestre critico-medica, dont le but est d'introduire la vraie médecine en Espagne et d'en bannir l'intruse*, Madrid, 1735, 6 vol. in-4°, qui furent réimprimés plusieurs fois dans les années suivantes. Cet ouvrage eut une telle vogue, que les deux premières éditions furent épuisées dans un mois. Il seroit trop long d'en faire une analyse qui n'offriroit point d'ailleurs aujourd'hui l'intérêt que l'ouvrage excita lorsqu'il parut. Rodriguez nous a laissé en outre, I. *Traité de théologie et du droit canonique*, Madrid, 1760, in-4°. II. *Démonstration des fondemens de la religion chrétienne*, Madrid, 1762, in-8°. III. *Dissertation sur le grand problême de la respiration*, Madrid, 1763, in-8°. IV. *Dissertation sur l'ancienneté de la règle de saint Benoît*, Madrid, 1764, in-8°. V. *Dissertation sur l'origine, la discipline et le gouvernement de l'ordre monastique*, Madrid, 1766, in-8°. VI. *Traité de théologie morale et du droit civil, ouvrage critique très-utile aux curés, aux confesseurs, aux médecins, aux philosophes et aux érudits*, 4 vol. in-4°, imprimés plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Madrid, 1788.

I. ROGERS (Nathaniel), ministre d'Ipswich, Massachussetts, fils du révérend Jean Rogers de Dédam en Angleterre, et descendant de Jean Rogers le martyr, né vers l'an 1598, élève du col-

lége Emmanuel à Cambridge, prêcha dans différentes places où il se fit une grande réputation. En 1636 il passa à la Nouvelle-Angleterre pour échapper aux persécutions religieuses, et fit la traversée avec Partridge, membre du synode. L'année suivante, il fut nommé collégue de Norton, ministre à Ipswich, et mourut en 1655. Comme prédicateur, il se distingua par son éloquence. Il a publié en 1643 une *lettre* à un membre de la chambre des communes, dans laquelle il demande une réformation de l'église : il a laissé *manuscrit*, en latin, un ouvrage assez étendu où il défend le gouvernement de l'église congrégationelle. (Addition à l'article du tome XV).

II. ROGERS (Ezéchiel), premier ministre de Rowley, Massachussetts, né en 1590 en Angleterre, fils du révérend Richard Rogers de Wethersfield, après avoir fait ses études à Cambridge fut chapelain de sir François Barrington. Il devint ministre de Rowley où ses travaux eurent de grands succès. Mais, comme non-conformiste, il fut contraint de se réfugier à la Nouvelle-Angleterre où il arriva en 1638 avec plusieurs familles respectables. Ce fut en 1639 qu'il commença une plantation à Rowley; il prit ensuite les ordres, et mourut en 1661. Rogers a laissé par testament sa bibliothèque au collége d'Harvard, et sa maison et ses terres à la ville, comme fondation pour les ministres ses successeurs. Ses dernières années furent marquées par bien des afflictions; il perdit par une chûte de cheval l'usage de sa main droite; le feu consuma presque toutes ses propriétés, et la mort lui enléva successivement deux femmes et tous ses enfans. La foiblesse de sa santé le disposa à l'étude de la médecine. Rendu aux fonctions du ministère, il prêcha avec beaucoup de force : il n'a rien imprimé, mais il a prononcé un grand nombre de *sermons*, dans lesquels, un surtout, a fait beaucoup de bruit. Il y recommandoit à ses auditeurs de ne point nommer deux fois un même gouverneur. Son discours ne fit pas d'effet, car Winthrop fut réélu.

III. ROGERS (Jean) président, du collége d'Harvard, gradué dans ce séminaire en 1649, étoit fils du révérend Nathaniel Rogers avec lequel il prêcha quelque temps à Ipswich. Mais une inclination décidée pour la médecine l'enleva à théologie. En 1682, après la mort de Oakes, il devint président du collége, et fut installé en 1683. La mort le surprit en 1684, à l'âge de 54 ans.

ROMANO (Alberic da), fils d'Ezzelin IV, dit le *Moine* et d'Adélaïde, des comtes Mangone, (*Voyez* tome VI, Ezzelin le *Moine* et Mangone, Adélaïde). Gérard Maurice, historien contemporain, parlant de lui et d'Ezzelin le tyran son frère pendant leur jeunesse, les traite de *Cavalieri discreti, sapienti e di costume e scienze prestanti*. Albéric et Ezzelin V, partagèrent les biens de leur père en 1223, et furent pris sous la protection de l'empereur Frédéric II en 1232. Albéric proscrit depuis par ce monarque, passa sous la protection de Grégoire IX en 1239, et manda l'année suivante ses envoyés au concile de Rome assemblé contre l'empereur Frédéric. Il fut podestat de Trevise, déclaré par Frédéric, rébelle à l'Empire en 1247, et en octobre 1250, investi par Guil-

laume, roi des Romains, des biens d'Ezzelin V, son frère, dont il prit possession le 30 avril 1251. Ce fût alors que la haine la plus véhémente éclata entre les deux frères : Albéric gouvernoit Trévise avec douceur, tandis qu'Ezzelin V révoltoit tous les esprits par ses cruautés ; Ansedizio, son neveu, (*Voyez* la fin de l'article Mangone, Adélaïde) les ayant poussées au dernier degré à Padoue où il commandoit pour Ezzelin, et le pape ayant fait prêcher la croisade contre Ezzelin en 1256, les peuples de la Lombardie coururent aux armes, l'armée des croisés assiégea et prit Padoue en juin 1256, et cette ville souffrit de ceux qui venoient à son secours un sac de 8 jours pire que celui d'Attila. Albéric qui sembloit suivre le parti de l'église, amena ses troupes au légat, entra dans Castel Zigotto, et se rendit avec ses Trévisans d'élite au camp des croisés : mais il s'y répandit tout-à-coup un bruit qu'Ezzelin V arrivoit avec une armée formidable, et Albéric fut violemment soupçonné d'en être l'auteur. La défection se mit alors parmi eux, le légat fut obligé de reconduire l'armée sous les murs de Padoue ; et lorsque Albéric voulut y entrer à la tête de ses gens, on lui en ferma les portes, et il fut obligé de rester toute la nuit dehors dans la campagne. Furieux il se retira à Trévise y méditant la vengeance de cet outrage, et ce fut alors qu'il se rapprocha de son frère. Cependant Brescia, Pavie, Plaisance se réunirent aux croisés qui vinrent insulter Bassano. Dans ces circonstances les amis d'Ezzelin négocièrent un rapprochement avec Albéric. Les deux frères eurent une entrevue, le 8 mai 1257, à Castel Franco. Albéric promit à Ezzelin de lui remettre ses places fortes, lui donna en otage trois de ses fils qu'Ezzelin envoya sous bonne garde à Castel San-Zenone. Ce raccomodement lui attira l'excommunication prononcée contre les adhérens de son frère ; cependant elle ne fut nominativement fulminée contre lui qu'en juin et en avril de l'année suivante par l'évêque de Trévise. L'union avec Ezzelin le tyran, et la crainte du danger changèrent le caractère doux d'Albéric. Il commença à traiter durement les Trévisans : les conjurations contre lui éclatèrent ; Albéric fit couper les têtes de tous ceux qui y avoient trempé, et les fit planter au bout de grandes piques sur les tours des portes de la ville. Enfin Ezzelin ayant succombé sous ses nombreux ennemis au pont de Cassano sur l'Adda, et fini ses jours en septembre 1259, à Soncino, Albéric ne se crut plus en sûreté à Trévise ; il envoya peu à peu ses trésors dans ses châteaux de Piémont ; voyant que le peuple étoit prêt à se soulever, il sortit secrétement la nuit avec sa femme, ses enfans, ses amis les plus sûrs et escorté par ses troupes allemandes, fut s'enfermer dans le château de San-Zenone, situé entre Bassano et Azzolo. Ce château bâti par Ezzelin le moine, étoit la plus forte des places possédées par la maison de Romano : les troupes d'Albéric firent de là des incursions sur les territoires de Bassano et de Trévise, et mirent tout à feu et à sang. Les Trévisans furieux, secondés par les Vénitiens, les habitans de Cassano et de Camino, les Padouans, les Vicentins, les Véronais et le marquis d'Est, vinrent assiéger Castel San-Zenone. Peu auparavant les familles proscrites par

les Ezzelins, et émigrées à Venise, par reconnoissance pour la manière dont la république les avoit accueillis, avoient élu Marc Bodardo, patrice vénitien, pour leur podestat : cet homme dur et avide voulut ainsi que les membres de la commune, s'approprier une part des immenses richesses de la maison da Romano, et il commença par rendre, le 16 mars 1260, une sentence par laquelle ils confisquoit tous les biens d'Ezellino et d'Albéric au profit de la commune de Trévise, puis une autre qui condamnoit à la mort Albéric et tous ceux de sa famille qui tomberoient entre leurs mains. Il s'agissoit de s'emparer de leurs personnes. La défense du château de San-Zenone fut vigoureuse, mais Mesa da Porcilia, ingénieur, qui en défendoit la partie basse, se laissa gagner, et ayant corrompu quelques soldats allemands, il introduisit, le 23 août, les assiégeans dans la place. Après s'être défendu dans la plus haute tour et resté trois jours sans aucuns alimens, Albéric au désespoir engagea ses plus fidèles serviteurs à se rendre, et à remettre sa femme et ses enfans à la pitié du vainqueur et à la générosité du marquis Azzo d'Est, dont le fils, Renaud, avoit épousé Adelaïde sa fille; mais le marquis fut inexorable, et le féroce Boardo fit arracher Alberic de sa tour, donna à cette famille infortunée une heure pour se confesser, puis fit trancher la tête aux six enfans en présence de leur père, après leur avoir fait couper d'abord les bras et les jambes qu'on lui jetta au visage. Pendant ce temps on promenoit à demi-nues, dans le camp, sa femme Marguerite et Griseïde et Amabilie ses filles, pour les exposer aux insultes et à la dérision des soldats; au retour elles furent toutes trois brûlées vives. Enfin le malheureux Albéric, attaché vivant à la queue d'un cheval, fut traîné à travers le camp; son corps déchiré et n'ayant plus forme humaine, fut ensuite suspendu à une potence; ses membres coupés et partagés entre les villes confédérées; et ses tristes restes furent envoyés à Trévise où on les brûla sur la place. Adelaïde, mariée à Renaud d'Est, exilée avec son mari dans la Pouille, fut la seule des enfans d'Albéric qui échappa. Cette horrible tragédie, la honte du siècle qui la souffrit, eut lieu le 26 août 1260. Ainsi s'exécuta littéralement la fameuse prédiction de leur mère. (*Voyez* la fin de l'article MANGONE, Adelaïde.) Ainsi fut puni, sur celui qui étoit le moins coupable, le système de terreur et de cruauté qu'Ezzelin le tyran avoit adopté : ainsi fut exterminée, pour avoir trop accumulé de richesses, et trop abusé de sa puissance, la célèbre maison de Romano, qui n'avoit produit que de grands hommes, et jusqu'à Ezzelin V, que de bons souverains. Leur célèbre historien Gio Battista Verci, observe avec vérité que ce fut moins le désir de secouer le joug d'Albéric, qui jusqu'au trois dernières années avoit été doux, que l'avidité de s'emparer de ses richesses; qui porta à dépouiller contre toute justice ses héritiers naturels qui étoient Adelaïde et les marquis d'Est ses fils, Emilie et ses fils, les San Bonifacio, comtes de Vicence, Cunizza et ses fils, les comtes de Bregentz, les Torelli seigneurs de Ferrarre, fils de Sophie, tous appelés à hériter des immenses biens de la maison Romano. A l'extinction des mâles, les villes de Vicence, Padoue,

Bassano, et Vérone, imitèrent l'exemple de Trévise, et s'approprierent les biens des Ezzelins, sous le prétexte qu'ils avoient été usurpés sur les citoyens, convinrent mutuellement de n'écouter aucune réclamation des héritiers; les communes s'en enrichirent; encore plus les particuliers qui en composoient les conseils. Les évêques de Frisingen, de Trévise, de Feltre, de Bellune, de Vicence et le patriarche d'Aquilée, se firent rétablir dans les fiefs dont ils avoient investi les Ezzelins. Le mobilier fut par-tout vendu à l'encan; et les immenses possessions de la maison Romano disparurent en six mois.

ROSE (Jean-Baptiste), prêtre, docteur en théologie, membre de l'académie de Besançon, né à Quingey le 7 février 1716, mort le 12 août 1805, débuta dans la carrière des lettres par, I. Un *Traité élémentaire de morale*; 2 v. in-12, 1767, qui avoit remporté, l'année précédente, le prix à l'aca-de Dijon. Ce travail parut tellement supérieur à tous les mémoires envoyés au concours, qu'il n'y eut ni *accessit*, ni mention honorable: c'est à la jeunesse, l'espérance de l'état, que Rose adresse son ouvrage. II. *La morale évangélique, comparée à celle des différentes sectes de religion et de philosophie*; 2 vol. in-12, 1772. III. *Traité sur la Providence*, dont il avoit remis le manuscrit au cardinal de Choiseul, et qui fut ensuite imprimé. IV. *L'Esprit des pères, comparé aux plus célèbres écrivains, sur les matières intéressantes de la philosophie et de la religion*; 3 vol. in-12, 1791. Il trouve dans le concert unanime des Pères tout ce que la religion a de plus auguste; rien n'est oublié dans ce tableau. M. Rose, versé également dans les mathématiques, avoit envoyé en 1778 un *Mémoire sur une courbe à double courbure*, à l'académie des sciences de Paris; l'examen en fut remis à M. de la Place, et le rapport de ce savant suffit pour l'éloge de cet ouvrage, imprimé en 1779 à Besançon. La même année, 1778, il avoit envoyé à cette académie, où il étoit avantageusement connu, un *Mémoire*, lu à celle de Besançon, *concernant le passage de Vénus sur le Soleil*. Cet auteur publia, en 1791, un *Opuscule sur l'organisation du clergé*. Le nombre de ses ouvrages inédits est considérable. Ce sont des *Mémoires* sur des questions proposées par différentes sociétés littéraires; un ouvrage sur le droit canon, intitulé: la *Rencontre des voyageurs*; la *Description de la grotte d'Osselle*; l'*Histoire de sa ville natale*; des *Essais* sur plusieurs matières; des *Dissertations pour la défense de l'Eglise et de la ville de Quingey*, etc. Rose aimoit à instruire le peuple dans ses conversations; il partageoit son temps entre les devoirs de piété, le travail du cabinet, ses amis et ses arbres, qu'il cultivoit avec beaucoup d'intelligence, se modelant en tout sur les solitaires de Port-Royal. Les larmes des pauvres ont fait l'éloge de Rose mieux que tout ce que l'on pourroit dire de plus éloquent. Son patrimoine devint le leur; quoiqu'il aimât tendrement sa famille, il ne lui a laissé, que sa bibliothèque, ses écrits et le souvenir de ses vertus.

ROSELL (Antoine-Grégoire), commissaire des guerres, et professeur de mathématiques au collége royal de Madrid, né à Mataro en Catalogne, en 1731, et

mort en 1794, est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires, très-estimés en Espagne; ceux imprimés sont : I. *Géométrie à l'usage des enfans;* Madrid, 1784, in-8°. II. *Elémens de Mathématiques;* Madrid, 1785, 1 vol. in-4°. III. *Traité d'éducation conforme aux principes de la religion chrétienne, aux lois et aux mœurs de la nation espagnole*, adressé aux pères de famille; Madrid, 1787, 2 vol., in-8°. IV. *Dissertation sur les causes des Aurores boréales;* Madrid, 1770.

ROSET (Michel), seigneur de Château-Vieux, chancelier et syndic de la république de Genève, naquit dans cette ville le 15 juin 1534, et y mourut en août 1613. Il a laissé une *Chronique de Genève*, qui est très-estimée.

ROSSIGNOL (Jean-Joseph), jésuite, né le 3 juillet 1726, et mort vers le commencement de ce siècle, a publié : I. *Thèses générales de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle;* 1759, in-4°. II. *Elémens de géométrie;* Milan, 1774, in-12, traduits en anglais, 1781, in-8°. III. *Théorie des sensations;* ibid., 1774, in-12, nouv. édition, Embrun, 1777, in-12. IV. *Plan d'études à l'usage des colléges;* Embrun, 1776, in-8°. V. *Vues sur l'Eucharistie;* ibid., 1776, in-8°. VI. *Lettre au Journaliste ecclésiastique;* ibid. 1777, in-12. VII. *Vue nouvelle sur le mouvement;* ibid. 1777, in-12. VIII. *Seconde Vue du mouvement accéléré;* 1779, in-8°.

RUCHAT (Abraham), mort le 29 septembre 1750, à Lausanne: où il professoit la théologie, étoit de Grand-Cour, dans le canton de Berne; il a publié : I. Une *Grammaire hébraïque*. II. *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique du pays de Vaud;* Berne, 1707. in-8°. III. *Histoire de la réformation de la Suisse;* Genève, 1727 et 1728, 9 vol. in-8°. On y trouve de l'exactitude, mais un style pesant. Il est encore auteur de plusieurs *Opuscules*, sous différens noms, et de quelques *Traités de controverse*.

RUEGG (Jean-Jacques), né à Kaempten, dans le canton de Zurich en 1622, mort à Lucerne le 20 novembre 1693, fut doyen du chapitre rural de Rhinthal, en 1656, et curé de Stadel en 1669. Il se retira à Lucerne en 1676, et y embrassa la religion catholique. On a de lui plusieurs *Traités de controverse*, imprimés à Lucerne, en allemand.

RUFEY (Richard de), président à la chambre des comptes de Dijon, a traduit en vers français l'*Eloge funèbre de La Monnoye*, composé en vers latins par le P. Oudin, jésuite. Ces pièces sont réunies dans la cinquième édition des *Noëls bourguignons* de cet académicien.

RUSCONI (Bernard de) abbé de Rheinau, né à Lucerne en 1700, mort le 28 août 1753, est auteur d'une *Histoire diplomatique* de son abbaye, en 3 vol. in-fol., qui n'a pas été imprimée.

RUSS (Melchior de Rubeis ou), secrétaire d'état de la ville de Lucerne, où il naquit vers le milieu du 15e siècle, d'une famille noble et illustre, fut envoyé en 1479 comme ambassadeur vers Mathias, roi de Hongrie, qui le fit chevalier. Il joua un grand rôle dans la guerre des Suisses contre la ligue de Souabe, et y périt en 1499. Il a laissé en manuscrit une *Chronique* de la Suisse, dont l'autorité est respectable : il s'é-

tend beaucoup sur l'histoire de Guillaume Tell, et les détails qu'il donne sur ce héros, réfutent victorieusement l'incrédulité de quelques modernes qui ont voulu mal à propos confondre ses aventures avec celles de l'arbalêtrier danois Toko, dont parle Saxon-le-grammairien. Etterlin a beaucoup profité de la Chroni qu de Russ pour faire la sienne.

RUSSELL (Jacques), membre du conseil de Massachussetts, né en 1715 à Charlestown, devint conseiller et juge, et remplit encore avec honneur d'autres emplois publics. Il mourut en 1798; il fut constamment l'ami des pauvres. Son fils, l'honorable Thomas Russell, écuyer, un des premiers commerçans des Etats-Unis, s'est fait par sacharité surtout distinguer envers les pauvres. Il est mort en 1796, âgé de près de 56 ans.

RUTLEDGE (Jean), gouverneur de la Caroline méridionale, prit dès le commencement de la dernière révolution, une part très-active à la défense de la liberté; il devint en 1774 membre du premier congrès; et en 1776, lors de la constitution temporaire de la Caroline méridionale, il en fut nommé président, en même temps que commandant en chef de la colonie. Il resta dans cette place jusqu'à l'établissement de la nouvelle constitution en 1778, à laquelle il refusa constamment son assentiment, parce que, selon lui, elle réduisoit le conseil à rien, et bornoit l'autorité législative; enfin, parce qu'elle lui paroissoit trop démocratique. Cependant en 1779 il accepta la place de gouverneur, et partagea avec le conseil l'autorité pour faire tout ce que le bien public exigeroit. Il entra bientôt en campagne à la tête des milices. Toute l'énergie des Etats fut déployée. Il prononça au mois de janvier 1782, un discours véhément, dans lequel il retraça toute la perfidie, la rapine et la cruauté qui avoient souillé les armes de l'Angleterre. Le nouvel ordre établi ayant nécessité l'élection d'un autre gouverneur, ce fut Jean Mathews qui lui succéda. Rutldge est mort en 1800. On estimoit en lui des talens très-distingués, son patriotisme et surtout sa fermeté.

RYCKX (Nicolas). L'opinion la plus commune est que ce peintre naquit à Bruges vers l'an 1637; le maître sous lequel il étudia ce bel art n'est pas connu : jeune encore, il voyagea beaucoup, et parcourut une partie de l'Orient; son plus long séjour fut à Jérusalem et dans les environs, où il s'occupa constamment de son art; il y dessina les lieux les plus fameux, et les plus propres à orner ses tableaux; il observa avec soin les caravannes, et se pénétra particulièrement du costume des habitans de ces contrées. A son retour à Bruges, il fut admis dans l'académie des peintres, le 9 septembre 1667. Voilà tout ce que l'on sait de la vie de ce peintre. Pour ce qui concerne ses ouvrages, ils sont connus et estimés en Flandre. Il peignoit avec beaucoup d'aisance; sa manière approche un peu de celle de Van der Kabel; elle est cependant plus étendue et plus vigoureuse; ses paysages sont d'un bon goût, presque tous ses tableaux représentent des caravannes et des vues de la Palestine : on pourroit dire de cet artiste qu'il est le Châteaubriand de la peinture.

SABATIER (Antoine), abbé, né à Castres en 1742, et mort à Paris en 1801, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Ses *trois Siècles de la littérature française*, ou *Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François premier, jusqu'en* 1772; 1772, 3 vol. in-8°, 4 vol. in-12; 1775, 4 vol. in-12; quatrième édition, 1779 et 1781, 4 vol. in-8°, l'ont rendu fameux: en attaquant de grandes réputations il voulut s'en faire une. Ce livre eut la plus grande vogue, et il a droit de plaire toutes les fois qu'il n'est pas dicté par l'esprit de parti; mais malheureusemont cet esprit est celui qui a souvent inspiré l'auteur, et qui lui a fait quelquefois oublier toutes les règles de la justice envers des hommes qui ont honoré la littérature française. Ses autres ouvrages sont, I. *Les Eaux de Bagnères*, comédie en prose, 1763, in-8°. II. *Lettre d'une dame de province à une dame de la cour*, 1763. III. *L'Ecole des pères et des mères*, ou *les trois Infortunés*, 1767, in-12; nouvelle édition, 1769, in-12. IV. *Les Quarts-d'heure d'un joyeux solitaire*, ou *Contes de M****. V. *La Ratomanie* ou *le Songe moral et critique d'un jeune philosophe*, 1767, in-8°. VI *Betsi* ou *les Bizarreries du destin*, 1769, in-12; nouvelle édition, 1788, 2 vol. in-12. VII. *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, ou *Recueil des meilleurs morceaux de morale-pratique, tirés des auteurs anciens et modernes, étrangers et nationaux*, 1769, 2 vol. in-12. VIII. *Dictionnaire de littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poésie et aux belles-lettres*, 1770, 3 vol. in-8°. IX. *Additions aux trois siècles de la littérature française*, 1773, in-8°. X. *Abrégé historique de la vie de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, et de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-8°. XI. *Derniers sentimens des plus illustres personnages condamnés à mort*, 1775, 2 vol. in-12. XII. *Les siècles payens*, ou *Dictionnaire mythologique, héraldique, politique, littéraire et géographique de l'antiquité payenne*, 1784, 9 vol. in-12. XIII. Des *Lettres* dans les journaux sur différens sujets. On lui attribue *le Tocsin des politiques*, 1791; nouvelle édition, 1791, in-18. *Sur la Révolution française*, Aix-la-Chapelle, 1792, in-8°. *Pensées et observations morales et politiques*; Vienne, 1794, in-8°.

SABBATHIER (François), né à Condom le 31 octobre 1735, fit d'excellentes études chez les oratoriens de cette ville. Il vint ensuite à Orléans où il fut chargé d'une éducation particulière. Appelé en 1762 au collége de Châlons-sur-Marne, il y professa la quatrième et ensuite la troisième classe pendant 16 ans, ce qui lui valut la pension d'émerite. Son *Essai sur la puissance tem-*

porelle des papes, couronné par l'académie de Prusse, commença sa réputation littéraire. Il étoit alors âgé de 28 ans; mais il avoit adressé précédemment à l'académie des Belles-Lettres de Paris, une *Dissertation* sur les limites de l'empire de Charlemagne. Membre honoraire de l'académie des Sciences et Belles-Lettres de Prusse, il devint associé de l'Institut national de France. La ville de Châlons lui doit la création de son académie dont il fut le secrétaire pendant trente ans: il obtint pour elle des lettres-patentes. Sabbathier eut une correspondance avec différens souverains de l'Europe, et reçut du roi de Prusse et de celui de Suède de glorieux témoignages d'estime. Le ministre de France Choiseul, qui avoit de l'amitié pour lui, encouragea son goût pour l'étude. Ayant amassé un peu de fortune, il chercha à l'accroître par une entreprise qu'il médita long-tems. Il établit une papeterie à l'instar de celle de Hollande, et fit venir, à grands frais, des ouvriers de ce pays; mais il eut le sort de presque tous les fondateurs d'etablissemens; il opéra sa ruine et prépara la fortune de ses successeurs. Sabbathier est mort dans un village près de Châlons, le 11 mars 1807, âgé de 72 ans. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Essai historique-critique sur l'origine de la puissance temporelle des Papes*, Châlons 1764, in-12; réimprimé en 1765. II. *Le Manuel des enfans, ou les Maximes des vies des hommes illustres de Plutarque*, Châlons 1769, in-12. III. *Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France*, Châlons 1778, in-12. IV. *Les mœurs, coutumes et usages des anciens peuples, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, Châlons 1770, 3 vol. in-12. Ce livre présente, en raccourci, ce que l'histoire de l'antiquité offre de plus curieux dans un grand nombre de volumes peu à la portée de la jeunesse. V. *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Châlons, de 1766 à 1790, 36 vol. in-8° et 2 vol. de planches, avec des explications sur les antiquités égyptiennes, grecques, romaines, judaïques, etc. Cet ouvrage, quoique beaucoup trop volumineux, n'est pas complet. Les troubles de la révolution ont empêché d'en continuer l'impression. Nous apprenons qu'un libraire de Paris vient d'acquérir le manuscrit des derniers volumes, et qu'il va le publier. Si l'auteur avoit su élaguer de cette grande collection d'articles, tous ceux qui la surchargent inutilement, il en eut fait un bon livre à consulter; quoi qu'il en soit, il tient lieu de plusieurs autres dictionnaires, et doit se trouver dans les bibliothèques de colléges. M. Sabbathier de Castres a fait, dans la préface de ses *Siècles payens*, une critique raisonnée de ce livre, dont il relève plusieurs erreurs.

SABLON (Vincent) de Chartres, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui un *Abrégé* de l'ouvrage de Rouillard, sur la *Cathédrale de Chartres*, imprimé à Orléans en 1671, in-12. Cet abrégé fut réimprimé quatre fois à Chartres en 1683, 1697, 1707 et 1714, et ne méritoit pas cet honneur. On lui doit encore une *Traduction* en vers de la *Jérusalem delivrée*, Paris, 1671, 2 vol in-12, qui n'a pas joui du

même avantage. La traduction en est mauvaise ; et la poésie plate; mais il y a des petites figures dans le goût de Le Clerc, qui la font rechercher.

SAINT-CHAMOND (Claire-Marie-MAZARELLI), née à Paris en 1731, et morte dans cette ville vers le commencement de ce siècle, est du petit nombre des femmes qui ont consacré leur plume à des ouvrages dignes d'honorer le cœur autant que l'esprit. On a d'elle, I. Un *Éloge de Sully*, 1764, in-8°, qui concourut pour le prix de l'académie. Il est écrit avec une noble simplicité qui n'est rien moins qu'ennemie de l'élégance. II. *Camédris*, roman, 1765, in-12. C'est une production ingénieuse, assaisonnée de tout ce que la connoissance du monde et celle du cœur humain peut offrir d'instructif et de piquant. La morale en est d'autant plus facile à saisir qu'elle s'y trouve en action. III. *Éloge de René Descartes*, 1769, in-8°. IV. *Lettre à J. J. Rousseau*, in-12. V. *Les Amans sans le savoir*, comédie en trois actes et en prose, 1771, 1 vol. in-12.

SALAT (Jean), secrétaire de la ville de Lucerne, où il naquit dans le 15e siècle, a écrit *l'Histoire des guerres de religion que se firent les Cantons en* 1529 et 1531. Elle n'a pas été imprimée. II. *La vie de l'ermite Nicolas de Flue*, 1536; Lucerne, en allemand. Salat fut emprisonné pendant quelque temps à Lucerne, pour avoir composé, en vers allemands, une satire contre les villes de Berne et de Zurich.

SALCHLI (Jean-Rodolphe), né à Zoffingen en 1680, mort à Berne le 2 juin 1746, y professa le grec avec succès. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* estimées sur l'ancien Testament. Jean-Jacques, son frère, professeur de théologie à Lausanne en 1726, a laissé plusieurs *Dissertations* théologiques, et une *Traduction latine* du commentaire d'Aben-Ezra, sur la Genèse. — Jean, fils de ce dernier, professeur d'hébreu à Lausanne en 1755, a mis au jour : *Specimen arabicum, seu analysis grammatica et notæ in Suratam Corani*, Berne, 1742, in-12; et quelques *Lettres* sur le déisme; Lausanne, 1756, 1 vol. in-12.

SALINAS (Bonaventura de Salinas et Cordova), Péruvien, étudia dans l'université de Lima, y mit en ordre les archives, les livres et les monumens, fut nommé premier secrétaire du gouvernement, se fit capucin, enseigna successivement les humanités, le rhétorique, la philosophie et la théologie. Définiteur de son ordre, et procureur, il fut envoyé à Rome pour la béatification et la canonisation du P. F. Solano, et élu général. Rappelé en Espagne pour s'y reposer, et jouir de la récompense qu'il avoit si bien méritée, il éprouva des désagrémens, et fut en butte à des calomnies qui n'amortirent pas son zèle. Il fit bâtir des hospices, et mourut le 15 novembre 1653, dans le couvent de Guernavaca. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont les suivans : *Monumenta historiæ novi orbis peruani merita et decora avitatis Limensis*; Limæ, 1630, in-4°.—1339, in-4°. *Memoriale testimonium, seu apologia pro se natisque in americâ hispanis parentibus vulgò* Oriollos. *De novis missionibus franciscanorum apud Sinas et tartaros*. Des *Traités Théologiques*,

des *Panégyriques* et des *Sermons*, etc., etc.

I. SALIS (Baptiste de), Grison, cordelier de la province de Gênes, vivoit au milieu du 15e siècle. On a de lui : *Summa casuum*, Gênes, 1749 ; et Nuremberg, 1488, 1 vol. in-fol.

SALIS (le baron Ulysse de), maréchal de camp au service de France, né en 1596, mort dans sa patrie le 3 février 1674, rendit des services signalés à la Suisse et au roi de France.

SALLONSTALL, gouverneur du Connecticut, né en 1666 à Haverhill, Massachussetts, gradué en 1684 au collége d'Harvard, fut ordonné en 1691, ministre de New-London, où il demeura plusieurs années. En 1707, à la sollicitation du clergé, il se chargea de la direction des affaires civiles de la colonie, et fut annuellement nommé gouverneur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1724. C'étoit un profond théologien et un homme d'état consommé. Il unissoit à une imagination vive un jugement sûr. Comme orateur il est placé au premier rang.

SALOMON (Benghevirol), c'est-à-dire, fils de Chavirol ou Gabirol, rabbin du 11e siècle, natif de Saragosse, mort à Valence en 1070, composa en vers hébraïques, un poème intitulé : *Queter malchout* ou *Couronne du royaume*, dans lequel à travers quelques erreurs astronomiques, on trouve des idées profondes exprimées en vers élégans. Le but de l'auteur est de chanter la grandeur de Dieu et sa toute puissance dans la création de l'univers. Venture en a donné une traduction française ; ensuite ce poème a été traduit en vers italiens, par un israëlite de Livourne, Michel Bolaffi, sous ce titre : *Te odia o sia nino filosofico a dio odi se milibere* etc. in 8°, Livourne, 1809. Ces odes au nombre de quatre attestent le talent de l'auteur et du traducteur ; précisément a la même année, un autre Israëlite, Molnie en a publié une traduction libre en vers français, sous ce titre : *La création* etc., suivi d'un hymne à l'éternel, traduit du même auteur, in-8° ; Paris, 1809.

SALVA (Le docteur Francisco), savant médecin espagnol, membre des académies de médecine et des sciences naturelles de Barcelonne, né à Tortose dans la Catalogne en 1730, et mort en 1797, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à propager l'inoculation de la petite vérole dans son pays. Il étoit si convaincu des avantages qui en résulteroient pour l'Espagne, qu'il n'épargna ancuns moyens pour réussir ; tout occupé de son idée, il publia : 1°. *Le procès de l'inoculation présenté au tribunal des gens éclairés* ; Barcelone, 1777, in-4°. Cet ouvrage renferme tout ce que l'on peut dire en faveur de l'inoculation. 2°. *Réponse à l'ouvrage écrit contre l'inoculation, par Antoine Haen médecin de S. M. l'empereur d'Autriche* ; Barcelone, 1777, in-4°. Cette réfutation contient beaucoup d'observations très-justes sur l'inoculation qui ne se trouvent dans aucun autre auteur. 3°. *Réfutation de l'ouvrage publié contre l'inoculation, par Jayme Menos médecin des armées de S. M. C.*, Barcelone, 1786. 4°. *Lettre adressée à don Vicente Ferrer, sur l'inoculation* ; Barcelone, 1785. 5°. *Dissertation sur l'influence*

du climat dans la guérison des maladies; 1777. 6°. *Dissertation sur la salubrité des fruits*; Barcelone, 1777. 7°. *Description et explication d'une nouvelle machine pour filer le chanvre et le lin, inventée par don Francisco Silva et don Francisco Santpons*, imprimée par ordre du roi; Madrid, 1784. (Voyez l'article Santpons). Salva remporta en 1787, le premier prix proposé par l'école de médecine de Paris sur les moyens de blanchir le chanvre, de le tremper et de le sécher sans porter atteinte à la santé. Il est également auteur de beaucoup de *mémoires* et de *dissertations* savantes imprimées dans les journaux littéraires de Madrid, dont plusieurs ne portent pas son nom.

SAMANIEGO (don Felix-Maria), seigneur des villes et de la vallée d'Arraya dans la Biscaye, né vers l'année 1740, et mort en 1805, joignit à la connoissance des langues un goût exquis dans la littérature, et une érudition peu commune aux seigneurs espagnols; mais ce qui le fit surtout connoître, ce fut son recueil de fables qui lui mérita le nom de La Fontaine espagnol; c'étoit le plus grand éloge que ses compatriotes pouvoient en faire. Ce nom lui étoit d'autant plus justement mérité qu'il a été le premier qui publia en Espagne des fables d'une morale simple et à la portée des enfans. Ce recueil fut publié à Madrid en 1787, 2 vol. in-8°, sons ce titre: *Fables en vers espagnols à l'usage du séminaire royal Bascongado*. Il renferme beaucoup de fables tirées d'Ésope, de Phèdre, de La Fontaine et Gay, mais celles de l'invention de Samaniego sont aussi estimées.

SANCHEZ (le docteur Pédro Antonio), chanoine de l'église cathédrale de Saint-Jacques, professeur de théologie dans l'université de la dite ville, et membre de plusieurs sociétés, né à Vigo en Gallice en 1740, et mort à St. Jacques en 1806, enseigna la théologie avec réputation, et fut l'un des plus célèbres prédicateurs espagnols du 18e siècle. Il s'appliqua avec une grande assiduité à toutes les fonctions de la vie apostolique, et consacra ses momens de loisir à l'étude de l'Histoire ecclésiastique de son pays. On a de lui : I. *Summa theologiæ sacræ*, Matriti, 1789, 4 vol. in-4°. II. *Annales sacri*, Matriti, 1784, 2 vol. in-8°. III. *Histoire de l'église d'Afrique*, Madrid, 1784, in-8°. C'est un histoire très-estimée par les savantes recherches dont elle est pleine. IV. *Traité sur la tolérence en matière de religion*, Madrid, 1785, 3 vol. in-4°. V. *Discours sur l'éloquence sacrée en Espagne*, Madrid, 1778, in-8°. C'est l'histoire de l'éloquence sacrée parmi les Espagnols dans plusieurs siècles, avec les noms des auteurs nationaux qui pourroient servir de modèle. Il attribue la restauration de l'éloquence espagnole, aux bons livres français, tels que ceux de Bossuet, Massillon, Bourdaloue, etc. VI. Recueil de *Sermons* publiés par le docteur Sanchez, Madrid, 3 vol. in-4°. Ce recueil, très-estimé des Espagnols, fut traduit la même année en italien, et imprimé à Venise en 4 vol., in-4°. VII. *Mémoire lu dans la société patriotrique de Madrid en 1782, sur les moyens d'encourager l'industrie en Gallice*, Madrid, 1782, in-8°. Sanchez né et élevé dans cette province, s'étoit occupé constamment de la rendre industrieuse,

et eut la satisfaction de voir annuller à sa sollicitation, quelques lois abusives qui retardoient les progrès de son industrie. Il étoit si bienfaisant et de mœurs si douces, qu'on l'appeloit le père des malheureux : né riche et ayant joui plus de 20 ans d'un canonicat qui valoit 80,000 fr., a peine à sa mort trouva-t-on chez lui de quoi subvenir aux premiers frais de ses funérailles.

II. SANCHEZ (Don-Thomas-Antoine), savant biographe espagnol, et bibliothécaire de S. M. C., né vers l'année 1730, et mort à Madrid en 1798, s'est fait un nom parmi les savans, par quelques ouvrages et par ses recherches sur l'histoire littéraire d'Espagne et la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens, qu'il a enrichis de notes très-savantes. On a de lui : I. *Apologie de Cervantes, en réponse à la Lettre publiée dans le journal intitulé : Courier de Madrid*; Madrid, 1788, in-8°. II. *Lettre adressée à Don Joseph Berni, sur sa Dissertation en faveur du roi don Pierre, surnommé le Cruel*; Madrid, 1778, in-8°. III. *Collection de poésies castillanes antérieures au 15e. siècle, précédées des Mémoires relatifs à la vie du premier marquis de Santillana, et de la Lettre adressée au connétable de Portugal, sur l'origine de notre poésie, enrichie de notes*, Madrid, 1779, 1780, 1782 et années suivantes, 5 vol. in-8°. Ce recueil est précieux, par les notes pleines d'érudition de Sanchez, sur l'histoire littéraire de la nation dans les siècles les plus obscurs de la langue. Elles sont préférées aux Mémoires écrits par le Père Sarmiento, sur l'Histoire de la poésie et des poètes espagnols, ouvrage d'ailleurs très-estimé. Ces deux savans biographes n'ayant suivi dans leurs mémoires sur l'histoire de la poésie espagnole, d'autre guide que la Lettre du marquis de Santillana, adressée au connétable de Portugal, se sont tellement trouvés d'accord sur les points principaux de leurs ouvrages, qu'on diroit qu'ils se sont copiés, tandis qu'il est constant qu'ils ignoroient leurs ouvrages respectifs.

SANLOT (N.), maître des comptes, doyen d'âge de sa compagnie, mort à Paris le 14 mars 1811, dans sa 81e. année, consacra tous les instans de sa longue et honorable carrière aux devoirs de son état et à ceux de sa famille. Après avoir exercé avec autant de probité que de distinction les premiers emplois de la finance, il fut successivement fermier-général et régisseur de la régie des Aides. Echappé, comme par miracle, aux orages de la révolution, il fut appelé en l'an 8 (1800) à la place de commissaire de la comptabilité nationale, et ensuite à celle de maître des comptes, lors de l'établissement de cette cour. Il est mort dans ce poste honorable.

SANTPONS (Don Francisco), savant médecin espagnol, membre de plusieurs académies d'Espagne et de l'école de médecine de Paris, né à Balbastro, dans le royaume d'Aragon, vers l'année 1720 et mort en Catalogne en 1797, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de l'école de médecine de Barcelone où il a lu beaucoup de mémoires sur des matières médicales qui se trouvent imprimés dans les journaux du temps. On a de lui : I. *Tractatus de morbis Venereis*, Barcelone, 1780, 2 vol.

in-4°. II. *Traité sur les maladies des femmes*, Barcelonne, 1782, in-4°. III. *Tractatus de Fistulá*, Barcelonne 1782, in-8°. IV. *L'Accoucheur*, Barcelone, 1784, in-4°. V. *Mémoire pour servir à l'histoire de la médecine en Espagne*, Barcelone, 1787, 3 vol. in-8°. VI. *Observations sur les maladies qui règnent dans les colonies espagnoles*, Barcelone, 1787, in-4°. VII. *Dissertations contre le magnétisme animal de Mesmer*, Barcelone 1789, in-8°. En 1786 Santpons remporta le premier prix (c'étoit une médaille d'or de 400 francs) proposé par l'école de médecine de Paris, et offert au meilleur mémoire qu'on lui présenteroit sur les causes de la maladie qui règne dans les hôpitaux, appelée *muguet millet* ou *blanchet*. Ce fut à cette occasion que la faculté de Paris s'empressa de l'adopter. Santpons céda la moitié du prix en faveur de l'hôpital des orphelins de Paris.

SARASIN *ou* SARRASIN (Jean), né à Genève en 1576, mort en 1632, fut syndic de la république, qui lui fit composer l'ouvrage suivant contre les prétentions du duc de Savoie : *Le Citadin de Genève, en réponse au cavalier de Savoie*. Paris, 1606, 1 vol. in-8°.

I. SARRAU (Claude), originaire de Bordeaux, mort conseiller au parlement de Paris en 1651. Lenglet Dufresnoy lui attribue, dans ses tablettes chronologiques, une édition des *lettres de Grotius*, et il ajoute que ses propres lettres ont été publiées par son fils Isaac. Cet article est démenti par l'auteur des antiquités bordelaises, Bernadau, qui assure ne connoître aucun des ouvrages de Sarrau.

II. SARRAU DE VÉRIS ET SARRAU DE BOYNET, morts à Bordeaux leur patrie, le premier en 1739, et le second le 30 mars 1772, doivent être considérés plutôt comme des amateurs que comme de véritables gens de lettres ; mais ils méritent une place dans ce dictionnaire par leur zèle actif pour les progrès des connoissances humaines. C'est aux frères Sarrau qu'est dû, en 1712, l'établissement de l'académie de Bordeaux qui prit naissance dans une réunion d'amateurs de musique et de poésie, qu'ils formèrent chez eux. Il ne reste des frères Sarrau que des *dissertations académiques*, et des recueils d'*observations météorologiques et d'histoire naturelle*, qu'on trouve parmi les manuscrits de la ci-devant académie de Bordeaux.

SATUR (Pierre-David), savant économiste et géomètre, né en 1739, à Montauban, d'une famille ancienne et distinguée, entra de bonne heure dans la maison du roi, et fit les campagnes de Hanovre ; mais entraîné par le goût des sciences, il renonça à la profession des armes, pour suivre la carrière du génie. Il venoit de remporter le premier prix d'architecture, lorsqu'un *passe-droit* dont il crut avoir à se plaindre, le détermina à rompre, tout-à-coup, avec ses supérieurs, et le rendit à l'indépendance. Il voyagea dans les Antilles, à la suite du comte d'Emery, gouverneur général ; et ses observations éclairèrent le gouvernement sur le régime et l'amélioration possible des colonies. Il conçut le projet d'une école théorique et pratique de marine, propre à rivaliser l'éducation maritime des Anglais ; son programme eut l'approba-

tion de plusieurs marins éclairés; mais, comme la plupart des vues utiles, conçues sous une administration foible et insouciante, se réalisent rarement, son projet fut oublié. Il proposa ensuite de convertir les hospices d'enfans trouvés en établissemens d'agriculture, de fabrique, de manœuvres navales et d'expéditions, fondés sur un régime économique essentiellement productif. Vers la même époque, quoique chargé par le secrétaire général de l'académie des sciences, d'Alembert, de l'examen des ouvrages d'analyse présentés à cette société, il n'en poursuivit pas avec moins d'ardeur la tâche qu'il s'étoit imposée, d'éclairer le gouvernement sur tous les objets d'amélioration qu'il découvroit dans l'économie intérieure et extérieure; et il soumit à l'académie des sciences, en 1772, un moyen hydraulique de distribuer de l'eau de la Seine dans tous les quartiers de la capitale, moyen qui procureroit les avantages d'entretenir la salubrité et la propreté dans tous ces quartiers. Son retour en France, fut marqué par la composition de plusieurs *Mémoires* d'économie publique intérieure; les approches de la révolution tournèrent ses méditations vers le crédit public; et, dès l'année 1786, il publia son *Moyen proposé à la France pour rétablir l'équilibre dans ses finances*, ouvrage substantiel, où la science du crédit public est ramenée à un principe pour ainsi dire géométrique, où l'on trouve les bases d'un code hypothécaire, et un moyen simple et facile de dresser un cadastre, sans frais de confection. Cet ouvrage étoit à l'ordre de la discussion des notables, lorsque le roi leur fit défense de s'occuper d'autre objet que de celui de leur convocation. Ce contre temps inespéré, dans un moment où le roi venoit d'inviter tous les hommes éclairés de l'empire à lui communiquer leurs lumières, ne put ralentir son zèle patriotique; la révolution éclata, et sa coopération aux travaux de plusieurs membres de l'assemblée constituante, du comte de Mirabeau, du marquis de Montcalm, de Rabaud de Saint-Etienne, le rendit créateur de plusieurs décrets sur la marine, les finances, les pensions militaires, etc., etc. On n'oubliera point que dans le temps un fameux tontinier, nommé Vauxineux, attiroit tout Paris à sa banque, pour y changer des valeurs réelles, contre du papier fictif; le charlatanisme de cette opération avoit séduit un grand nombre de personnes, et même une grande partie de l'assemblée. Un simple pamphlet, intitulé: *Analyse de la banque française*, dessilla tellement, et si subitement les yeux de tous les citoyens, que la garde chargée de maintenir l'ordre parmi le public, porteur d'effets, fut doublée. La banque territoriale, adoptée dans un grand nombre de départemens, et défendue dans une société politique, par la dialectique d'un habile orateur (le chevalier de Rutlidge), ne put soutenir l'épreuve des grands principes d'ordre social à laquelle elle fut soumise; elle fournit un nouvel exemple de la foiblesse des théories partielles devant celui qui, dans sa tête, avoit lié toutes les parties de la richesse publique à un principe élémentaire, placé sous la sauve-garde éternelle et inviolable du travail. C'étoit par une suite de ses méditations sur l'économie politique qu'il étoit parvenu à se persuader que cette

science, traitée jusqu'à lui d'une manière conjecturale, pouvoit être portée à la précision rigoureuse d'une science exacte, et enrichir le domaine des sciences physico-mathématiques. Trois volumes environ d'*Essais manuscrits*, sur ce sujet, sont restés dans les mains de sa veuve. A la fin de 1792, il visita la Hollande, dont les affaires commençoient à se mêler avec celles de la France. De retour à Paris, il y fut atteint par le décret qui bannissoit de la capitale tous les ci-devant gardes du roi. Sa santé s'affoiblit au milieu de ces déplacemens continuels, et de ces traverses, et avec ses facultés, diminuèrent ses moyens d'existence; il avoit été sur le point de quitter la France, en 1787, sur l'invitation de l'impératrice Catherine II, à l'occasion de son *Moyen proposé à la France*; le comte de Vergennes l'en détourna, et lui refusa un passeport, afin, lui dit-il, de conserver ses talens à sa patrie. Sans doute, la France auroit perdu par cette retraite, un grand nombre d'idées nouvelles ajoutées à la masse des connoissances dans plusieurs branches de l'économie et des travaux publics; mais l'isolement et l'abandon dans lesquels il a passé les dernières années de sa vie, ont fait douter, si lui-même y auroit perdu. Il est mort à Paris, le 23 février 1811.

SAUVAGÈRE (de la), chevalier de l'ordre de Saint-Louis, directeur en chef du génie militaire, de l'académie royale des belles-lettres de la Rochelle, a publié les ouvrages suivans : I. *Recherches sur la nature et l'étendue d'un ancien ouvrage des Romains, appelé communément le* briquetage de Marsal, avec un abrégé de l'histoire de cette ville, et la description de quelques antiquités de *Tarquinpol*, in-8°, Paris, 1740. Cet ouvrage mit l'auteur en correspondance avec les principaux savans de son temps, et particulièrement avec D. Calmet, qui en a fait l'éloge et en a publié quelques extraits. II. *Recueil d'antiquités trouvées dans les Gaules, pour servir de suite aux antiquités du comte de Caylus*, in-4°, Paris, 1770. Ce volume comprend l'écrit qui vient d'être indiqué sur le briquetage de Marsal, avec des additions et en outre des recherches sur Saintes, Sels-Saint-Mars, Vannes, Bablia, et sur des antiquités egyptiennes trouvées aux château d'Ussé, près de Tours. III. *Recueil de dissertations ou recherches historiques et critiques sur le temps où vivoit le solitaire Saint-Florent, au mont Glonne, en Anjou*; sur quelques ouvrages des Romains découverts dans cette province et en Touraine; sur l'ancien lit de la Loire, de Tours à Angers, et celui de la rivière de la Vienne; sur le prétendu tombeau de Turnus à Tours; l'assiette de Cæsarodunum, première capitale des Turones, sous Jules César, etc., etc., 1 vol. in-8°, Paris, 1776.

SAUVIGNY (l'abbé Edme-Louis), curé de Jarnac, diocèse d'Angoulême, mort en 1809, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on désireroit plus de correction et moins d'emphase. Les principaux sont, I. *Epître à un homme de lettres retiré à la campagne*, 1777, in-8°. II. *Panégyrique de saint Louis, prononcé à l'oratoire*, 1780, in-8°. Il y a quelques mouvemens oratoires assez bien développés; mais l'auteur n'a pas su tirer un

parti avantageux de son sujet. III. *Oraison funèbre de Marie-Thérèse, impératrice*, 1781, in-8°. IV. *César et Pompée*, poème, 1782. On y remarque quelquefois de la verve ; mais en général la versification est lâche et diffuse. V. *OEuvres choisies de Bossuet, évêque de Meaux*, 10 vol. in-8°, 1785 et années suivantes. VI. *Vie de saint-Grégoire, évêque de Tours*, 1785, in-8°. Cette vie est écrite avec trop de partialité. VII. *Discours sur les devoirs des sujets envers les souverains*, prononcé dans le chapitre du Louvre, en présence de MM. de l'académie française, le 25 août 1786, suivi d'une *Ode sur le prince de Brunswick*, qui n'a point concouru pour le prix, 1786, in-8°. VIII. *Histoire de Henri III, roi de France et de Pologne*, 1787, in-8°. Il a aussi rédigé le Journal du concile national en 1797.

SCHAICK (Gonsen-Van), général de brigade dans l'armée des Etats-Unis, mort à Albany en 1789, âgé de 53 ans, se distingua en 1779, en sortant du fort Schuyler avec 500 hommes pour brûler les établissemens des Indiens Onondaga, où il tua 12 Indiens et en fit 34 prisonniers, sans avoir perdu un seul homme.

SCHERER (Jean-Jacques), doyen et pasteur de Saint-Gall où il naquit en 1654, mort dans la même ville le 3 janvier 1733, a laissé, I. Un *Indication* des principaux événemens de la ville de Saint-Gall, 1638, in-8°, en allemand. II. Une *traduction* latine du Traité de l'anglais Robert Boyle, *sur la philosophie expérimentale*; Lindau, 1689, in-4°. III. Des *Traités* théologiques et historiques, en latin. IV. Quelques *Sermons* en allemand.

SCHINER (Matthieu), évêque de Sion en Valais, cardinal et légat du pape Jules II et Léon X, naquit à Mullibach, petit village près de Conche dans le Valais, d'une famille obscure et pauvre. L'historien Simler raconte qu'étant au collége de Sion, il chantoit des hymnes en public pour gagner sa vie, ainsi que c'étoit l'usage parmi les pauvres écoliers; qu'un vieillard vénérable l'ayant remarqué, l'avoit interrogé, et qu'il avoit été content de ses réponses ; que s'étant retourné vers les assistans, il leur dit : cet enfant sera notre évêque et notre prince ; que cet horoscope avoit fortement agi sur l'esprit du jeune Schiner, et avoit redoublé son amour pour l'étude; que parvenu à l'adolescence, il s'étoit rendu à Côme pour y apprendre la langue italienne ; qu'il y avoit pris les leçons de Théodore Lucina, grammairien distingué de ce temps-là, et qu'il y avoit fait de si rapides progrès, qu'il remplaçoit souvent son maître lorsqu'il étoit absent ou malade ; qu'engagé dans les ordres sacrés, il fut d'abord pourvu d'une cure de village, où il s'acquit la réputation d'un prédicateur éloquent, ainsi que d'un pacificateur éclairé des différends qui s'élevoient parmi ses paroissiens. Ses talens le firent appeler peu après au chapitre de la cathédrale de Sion où il avoit déjà un oncle nommé Nicolas Schiner, dont il favorisa par ses intrigues, l'élection à l'épiscopat, en 1496. Il gouverna ce diocèse sous le nom de son oncle, et prépara les esprits à le nommer son successeur les premiers jours de l'an 1500. A cette époque, Louis XII qui avoit conquis le Milanais en 1499, comme héritage de Valentine Visconti sa grand'mère, l'a-

voit reperdu de nouveau, et François Sforce y étoit rentré avec l'aide de six mille Suisses et Valaisans commandés par Guillaume de Diesbach, Georges Supersax, Georges de Riva et autres capitaines. Le Valais étoit alors allié des ducs de Milan, et n'avoit point encore contracté d'alliance avec la France. Mais ce prince n'en jouit pas long-temps; les renforts envoyés par Louis XII, donnèrent de nouveau l'avantage à ses armes. Sforce assiégé dans Novarre fut fait prisonnier le 18 avril 1500, et conduit en France. Peu après, le Valais fit avec le roi une alliance, qui est le premier traité que ce pays ait fait avec cette monarchie; il est du 20 mai 1500. L'évêque de Sion ne parut point à ce traité; mais on le vit trois ans après médiateur entre Louis XII et les petits cantons suisses au sujet du comté de Bellinzone, dépendant du duché de Milan, que ces cantons avoient occupé en 1500, et que le roi finit par leur céder, par traité conclu le 11 avril 1503. Ce prélat n'étoit point encore alors entré dans un parti ennemi de la France, et le traité d'alliance fut observé religieusement jusqu'en 1510, terme auquel il avoit été conclu: ce fut alors que Schiner commença à paroître sur la scène politique de l'Europe. Louis XII, possesseur du Milanais, avoit conclu en 1508, la ligue de Cambrai qui devoit anéantir la république de Venise. Le pape Jules II qui y avoit pris part, effrayé des succès de la France, et craignant qu'elle ne devînt trop puissante en Italie, chercha à détacher d'elle les Suisses, et jetta les yeux sur l'évêque de Sion, dont le caractère ambitieux et insinuant étoit propre à cette entreprise. D'un autre côté Louis XII mécontentoit les Suisses, en leur refusant une augmentation qu'ils avoient demandée dans leurs pensions. Schiner en profita pour faire entrer les cantons dans l'alliance du pape. Elle fut signée à Lucerne le 4 mai 1510. Quant au Valais, les esprits s'y partagèrent. Georges Supersax, magistrat accrédité dans son pays, et dévoué à la France, avoit fait renouveler l'alliance avec cette puissance par trois des dixains qui composoient cette république. L'évêque fit passer les quatre autres dans l'alliance des cantons avec Jules II. Les Suisses, après divers événemens enlevèrent le Milanais à la France. Mathieu Schiner, récompensé de ses services, d'abord par le chapeau de cardinal qui lui fut donné en mars 1511, ensuite par le titre de légat qu'il obtint le 7 février 1512, rétablit le 10 décembre même année Maximilien Sforce dans la capitale de son duché; mais la fortune changea de parti en 1515. François premier qui venoit de succéder à Louis XII, gagna le 14 septembre de cette même année la fameuse bataille de Marignan, qui dura deux jours, et dans laquelle les Suisses perdirent treize mille hommes, selon Paul Jove, et huit mille seulement, selon Guichardin. Schiner étoit à la tête des troupes. François premier, témoin de leur valeur, leur proposa la paix, qui qui fut suivie d'un traité d'alliance perpétuelle, conclu le 29 novembre 1516, et dans lequel le Valais fut compris. Le cardinal Schiner qui, dans le temps de ses prospérités, avoit poursuivi avec beaucoup d'acharnement Georges Supersax, auteur du traité des trois dixains avec la France, et avoit fait périr sur l'échafaud grand nombre de ses adhérens, comme criminels de lèse majesté, pour avoir conclu un traité avec

une puissance étrangère, sans le consentement de l'évêque leur prince temporel, fut à son tour poursuivi lorsque les armes de la France devinrent victorieuses. Georges Supersax, jusqu'alors fugitif, le fit exiler à son tour en 1517 ; ses biens furent confisqués et son château de Marlijeux brûlé. Il essaya de rentrer dans le Valais en 1518 ; mais les Valaisans s'y opposèrent à main armée. Il retourna sur ses pas, et passa le reste de ses jours à la cour de l'empereur et à celle du pape. Il contribua beaucoup à l'élection de Charles-Quint à l'empire qui lui étoit disputé par François premier. Il assista aussi à son couronnement. Ce prince mit en 1520 au ban de l'empire Georges Supersax et ses adhérens. Léon X mit le Valais en interdit comme détenteur injuste des biens de l'Église. Après la mort de ce pape, il se rendit au conclave dans lequel fut élu Adrien VI, auprès duquel il fut en faveur comme il l'avoit été sous ses deux prédécesseurs. Schiner mourut à Rome le 30 sept. 1522. Sa haine contre les Français dut être satisfaite, puisqu'avant de mourir il les vit dépossédés de nouveau de ce qu'ils avoient en Italie : il y avoit beaucoup contribué avant son dernier voyage à Rome. Charles-Quint l'avoit envoyé en Suisse pour empêcher le renouvellement d'alliance entre les Cantons et la France en 1521. Quoiqu'il n'eût pas réussi à l'empêcher, il parvint à obtenir une levée de trois mille hommes du canton de Zurich qui n'avoit pas traité. Il engagea plusieurs officiers à recruter secrétement, et il rassembla à Coire un corps de six mille hommes qu'il joignit à l'armée combinée du pape et de l'empereur : cette jonction lui rendit la supériorité sur les troupes françaises, et bientôt après elles furent obligées d'évacuer le Milanais : aussi François premier le regarda-t-il toujours comme un ennemi dangereux. Paul Jove raconte avoir entendu lui-même ce monarque dire, que l'éloquence du cardinal de Sion lui avoit été beaucoup plus funeste que les piques des Suisses. Les écrivains suisses ont voulu faire envisager le cardinal Schiner comme un prélat recommandable par la sainteté de sa vie, et par la régularité de ses mœurs ; mais l'esprit d'ambition et d'intrigue qui l'a constamment animé ; la cruauté avec laquelle il poursuivit ses vengeances, ne s'accordent guères avec l'opinion qu'on a voulu accréditer. Quant à ses mœurs, des documens authentiques ont conservé le souvenir d'une fille naturelle qu'il avoit eue de la fille d'un aubergiste de Sion. Il ne reste aucun ouvrage de lui qu'un *Discours* prononcé en 1514 devant le roi d'Angleterre Henri VIII, lequel a été publié en 1709 par Jean Toland, écrivain anglais très-connu, sous ce titre : *Oratio philippica ad excitandos contra Galliam Britannos consilio exhibita à Mathæo cardinale Sedunenci quá Gallorum ungues non resecandos, sed penitùs evellendos esse voluit.* Amstelodami, *ex officiná Vesteniaceá*, in-12°. Ce titre seul, ainsi que le but de son voyage auprès du monarque anglais, dont il obtint un subside de 150,000 florins du Rhin, prouve la chaleur avec laquelle il cherchoit partout des ennemis à la France. On voit dans un des bas-reliefs du tombeau de François premier, sculptés par le Primatice de Bologne, placé autrefois dans l'église de Saint-Denis, et conservé dans le Mu-

sée des monumens français, la bataille de Marignan, où l'artiste a représenté le cardinal Schiner à la tête des Suisses, monté sur une mule et précédé de son porte-croix. Erasme lui dédia en 1520 la paraphrase sur l'Épître de saint Jacques, et en 1521 celle sur l'Épître de St. Jean.

SCHMID (J. Rodolfe), né à Stein en Prusse le 15 avril 1590, baron de Schwarzenhorn, et mort en Autriche le 2 avril 1667, avoit été dans sa jeunesse esclave des Turcs, après une bataille en Dalmatie, où il avoit été fait prisonnier; il dut sa fortune à sa captivité, il apprit la langue turque, étudia à fond les mœurs et la politique de la puissance ottomane, et fut présenté en 1617 à l'ambassadeur de l'empereur d'Autriche à Constantinople, comme un homme capable d'être son truchement: il fut racheté de l'esclavage, au retour de l'ambassadeur à Vienne, qui l'emmena avec lui, et il resta dans cette capitale. Les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III, l'employèrent près des bachas turcs, et ce dernier prince le nomma ambassadeur à Constantinople, et lui donna en 1647 le titre de baron de Scwarzenhorn; l'empereur lui permit de porter dans ses armes l'aigle impériale et un sabre. Il laissa en mourant une grande fortune, et la réputation d'un homme de génie, et profond en diplomatie.

SCHMIDT (Ernest Auguste), l'un des conservateurs de la bibliothèque du duc de Saxe-Weimar, né en 1746, mort en novembre 1809, tenoit ses prénoms du duc Ernest Auguste de Saxe-Weimar son parrain; son premier ouvrage fut la *Traduction des lettres de Pline le jeune*. Il a inséré dans le magasin de la littérature espagnole de M. Bertuch, la traduction du *Tacanno de Quevedo*, il a aussi commencé celle de *l'histoire du nouveau-Monde*, par Munnoz. En 1795, il donna la première partie de son *Dictionnaire* allemand et espagnol; la seconde ne parut qu'en 1805: il traduisit encore *On originand progress of the language* par lord Momboddo, ainsi que les *lettres sur l'Italie*, par l'abbé Jean André. Il a laissé quelques poésies érotiques en allemand, et une imitation de l'héroïde de Pope, intitulée: *Héloïse et Abailard*. On s'étonne peut-être de ne trouver en partie que des traductions ou compilations dans les ouvrages de Schmidt; mais il faut savoir que personne n'étoit plus enclin à la paresse; les travaux de longue haleine lui étoient insupportables: et il fallut souvent rien moins que les instances d'une autorité supérieure pour l'engager à écrire; jamais il ne put achever la lecture du *Voyage en Abyssinie* de Bruce, et la seule vue d'un in-folio le décourageoit.

SCHNORFF (Vautier), chancelier de Baden en Argeu, sa ville natale, y a publié une relation en latin de la guerre civile des Suisses en 1656, sous ce titre: *Peregrinus Simplicius amerinus*. L'auteur est assez impartial: son style est pur; mais peu convenable dans les détails de la guerre. Son petit fils, Beat Antoine, vice baillif du comté de Braden, mort en 1729, a écrit *Claris Themilogica, sive librorum utriusque juris anatomia*, 1698, in-8°. En 1704, il étoit conseiller de l'évêque de Bâle et de l'abbé de St.-Gall, qui le députa à la diète de Ratisbonne,

pour défendre sa cause contre les cantons de Zurich et de Berne.

SCHRADIN (Nicolas), secrétaire du conseil de Lucerne, est auteur d'une *chronique* en rimes allemandes sur la guerre de Suabe, publiée a Sursée en Argeu; 1500, in-4°. Cet ouvrage, très-rare, mériteroit d'être réimprimé; mais il ne donne pas toujours des notions authentiques sur l'ancienne Helvétie.

SCHURPFF (Jérôme), professeur de droit à Francfort-sur-Oder, avocat de Luther à la diète de Worms, né à Saint-Gall en 1480, et mort le 6 janvier 1554, a donné *Consiliorum centuriæ tres*; Francfort, in-fol.

I. SCHUYLER (Pierre), major de la ville d'Albany, se distingua par son patriotisme et par l'influence qu'il eut sur les Indiens; en 1691 à la tête d'une troupe composée de trois cents Mohawks et d'environ autant d'Anglais, il attaqua les établissemens français au nord du lac Champlain, et tua 300 hommes. L'autorité du colonel Schuyler sur les cinq nations étoit si grande, qu'elles respectoient comme des lois tout ce qu'ordonnoit Quider (car c'étoit ainsi qu'ils l'appeloient, ne pouvant prononcer le mot Peter); il passa en Angleterre en 1710, avec cinq chefs indiens, pour exciter le gouvernement à agir vigoureusement contre les Français au Canada. Il partagea en 1719 le commandement suprême à New-Yorck, avec le plus ancien membre du conseil, mais dans l'année suivante, le gouverneur Burnet arriva. Il prévint les colonies de la Nouvelle-Angleterre des expéditions que les Français et les Indiens méditoient contre elles.

II. SCHUYLER (Philippe), major-général dans la révolution d'Amérique. En 1775, il reçut l'ordre du congrès, de se porter immédiatement de New-Yorck sur Ticonderoga, pour nettoyer les lacs, et se disposer à entrer dans le Canada. Il tomba malade presque aussitôt, et le commandement échut à Mongomery. Aussitôt son rétablissement, il s'occupa avec le plus grand zèle des affaires du département du nord. Ce qui regardoit les Indiens attiroit surtout son attention. En 1777, lorsque Burgoyne s'avança, il fit tous ses efforts pour retarder ses progrès. Mais l'évacuation de Ticonderoga par St-Clair, occasionna à Schuyler dans la Nouvelle-Angleterre, beaucoup de tracasseries. Il fut remplacé par Gates, et le congrès ordonna une enquête de sa conduite. Ce fut avec désespoir qu'il se vit rappeler dans le moment où il étoit prêt à se mesurer avec l'ennemi. Depuis, il rendit d'importans services à son pays, et devint membre de l'ancien congrès à New-Yorck. Lorsque le gouvernement actuel des États-Unis commença ses opérations, en 1809, il fut nommé avec Rufus King, sénateur de l'état où il étoit né; et nommé une seconde fois, sénateur à la place d'Aaron Burr, en 1797. Il mourut à Albany en 1804, à l'âge de 73 ans. On admiroit en lui un caractère vigoureux, des intentions droites, de la sagesse dans la conception de ses entreprises, et de la persévérance dans l'exécution. Il se conduisoit dans sa vie privée avec douceur et dignité, sa conversation étoit tout à la fois agréable et instructive. Le général Hamilton a épousé sa fille.

SCHWARZL (Charles), né à

Eggendorff dans la Basse-Autriche, le 19 février 1746, conseiller ecclésiastique de l'évêque de Binen, censeur des livres, bibliothécaire du lycée Dinnsbruck, y enseigna la *patristique* et la *polémique*, devint professeur de théologie pastorale, à l'université de Fribourg, en Brisgaw, et curé de cette ville où il termina sa carrière en 1812. Il a traduit en sa langue, les ouvrages suivans, I. L'excellente lettre pastorale sur la *justice chrétienne*, composée par Gourlin, et publiée par Rastignac, archevêque de Tours. II. *Les Psaumes de David*, d'après l'hébreu. III. Une entreprise beaucoup plus vaste qu'il exécuta avec succès, fut la *Traduction de la collection italienne des actes de l'assemblée tenue à Florence, en* 1787, *par les archevêques et évêques de la Toscane*, 6 vol. in-8°. Depuis 1790—95; il dédia le cinquième à son ami, le savant abbé Wittola. Les principaux ouvrages qu'il a composés, sont : *Eleuchus SS. Patrum ordine alphabetico*, in-4°; 1779; Unisbbruck. *Prælectiones théologico-polemicæ*, in-8°, Vindobone, 1781. *Une Introduction à la théologie pastorale*, *une catechétique*, *un Discours* sur l'incarnation, qui fait partie des instructions que par ordre du gouvernement, il donnoit aux élèves de l'université sur les fondemens de la religion et de la morale. Schwarzl eut grande part à la célèbre consultation de l'université de Fribourg, sur la légitimité du clergé assermenté de France, et la validité de ses fonctions; voici à quelle occasion elle fut rédigée. Des prêtres dissidens, la plupart émigrés, avoient fanatisé des paysans de la ci-devant Alsace, voisine du Brisgaw, en déclamant contre le clergé qui s'étoit soumis à la loi du serment. Des curés de la rive doite du Rhin, consultèrent à ce sujet la faculté théologique de Fribourg, qui composa en 1798, son mémoire intitulé : *Responsum facultatis theologicæ Friburgensis de veritate sacramentorum quæ jurati sacerdotes in Alsatiâministrant*, et publia cette justification éclatante du clergé assermenté, qui depuis, a trouvé tant d'amis et d'apologistes, surtout parmi les prêtres et les évêques d'Italie, dont un des plus savans, le vénérable Solari, évêque de Noli, a épuisé cette matière, et porté à l'évidence la légitimité du clergé assermenté. (Voy. *apologia di frà benedetto Solari, vescovo di Noli*; in-12, 1804). Les théologiens de Fribourg, signataires du *responsum*, tous connus en Allemagne par leurs talens et leurs écrits, sont MM. Hug, Wanker, Schinzinger, Petzek et Klupfel, qui, avant de terminer sa longue et laborieuse carrière, a publié une très-bonne édition de Vincent de Lerins et de Schwarzl, qui est l'objet de cet article. A cette époque les convulsions politiques et la guerre avoient suspendu nos communications littéraires avec l'Allemagne: la vérité n'y arrivoit que défigurée à travers le prisme des erreurs et du mensonge. Les théologiens de Fribourg ne pouvant guère connoître les affaires ecclésiastiques de France que d'après les impostures des ennemis du clergé assermenté; il falloit toutes les lumières et l'excellent esprit de ces professeurs, pour écarter tant de préventions disséminées dans leur pays, pour dissiper tant de nuages agglomérés autour d'eux? que seroit-ce s'ils avoient été à portée de lire cette foule

d'écrits solides, publiés sur cette matière. Après avoir saisi la vérité, il y avoit beaucoup de mérite à la manifester franchement et courageusement dans un pays où une décision de cette nature étoit sûre de trouver une foule de personnes intéressées à la contredire. A défaut d'argumens pour les réfuter, on invoqua la haine pour les tourmenter, et contre eux furent dirigées des persécutions, politiques surtout, parce qu'alors la politique impuissante contre la valeur des armées françaises, employoit, par un abus sacrilége, le lévier de la religion pour soulever la Suisse, et ameuter plus que jamais, toute l'Europe contre la France, signalée comme hérétique. On ne fait qu'effleurer des faits importans qui, un jour révélés par l'histoire, étonneront bien des gens. Les théologiens de Fribourg, au milieu de l'orage, en soutinrent le poids avec l'intrépidité qu'inspirent l'amour de la vérité et une conscience pure. Il étoit indispensable de s'étendre sur cet article qui se lie à des événemens majeurs du 18e siècle, et à la biographie littéraire de M. Schwarzl. Le dernier ouvrage de ce savant professeur et vertueux pasteur, est un volume allemand sur *la nécessité des Conciles dans l'église catholique*, in-8o; Augsbourg, 1807.

SCHWEIGHOEUSER (Jean), né à Strasbourg en 1753, et mort dans la même ville en 1800, après avoir été pendant quelques années un des collaborateurs du célèbre Basedow au Philantropin établi à Dessau, devint professeur de mathématiques, d'histoire et de langue française au gymnase de Bouxweiler, dép. du Bas-Rhin. C'est dans cette ville qu'il publia en langue allemande, un *Cours élémentaire de mathématiques*, imprimé à Strasbourg en 3 vol.; un *cours de géographie historique*; une *Grammaire française*, et d'autres livres élémentaires à l'usage de la jeunesse. Dans le cours de la révolution, il fut nommé secrétaire interprète du département du Bas-Rhin, place à laquelle il réunit depuis celle de garde des archives du département. Schweighœuser fut un des hommes les plus laborieux et les plus intègres de son temps; scrupuleusement attaché à remplir avec le plus généreux désintéressement tous les devoirs de sa place, il étoit encore porté à se rendre utile de toutes les manières à ses concitoyens, et surtout à la jeunesse, à l'instruction de laquelle il consacra généreusement toutes les heures de loisir qui lui restoient des fonctions pénibles de sa place.

SEABURY (Samuel), premier évêque de l'église épiscopale des États-Unis, né en 1728, fils du rev. Seabury ministre de la congrégation à Groton, et ensuite ministre épiscopal à New-London. En 1751, après avoir pris ses degrés au collége d'Yale, il passa en Ecosse, dans l'intention de s'appliquer à la médecine. Mais tout son temps fut absorbé par la théologie; il prit les ordres à Londres en 1753. A son retour en Amérique, après avoir rempli les fonctions de ministre dans plusieurs villes, Seabury alla s'établir à New-London, Connecticut, et fit en 1784, un voyage en Angleterre, où il devoit être sacré évêque du l'église épiscopale du Connecticut; mais divers obstacles s'y opposèrent, et il partit pour l'Ecosse où il reçut la consécration des mains de trois évêques dissidens. De-

puis ce temps il remplit les fonctions de son ministère d'une manière exemplaire, et mourut en 1796. Il a publié : *Le devoir de considérer les routes que nous suivons*; un *discours* prononcé à Portsmouth à l'ordination de Robert Fowle, 1791, et deux vol. de *sermons* auxquels il a paru un supplément posthume en un volume, 1798.

SÉBASTIAN - LATRE (don Thomas), conseiller d'état de S. M. C. et son secrétaire, né vers l'année 1740, et mort en 1804, travailla avec succès à la réforme du théâtre de sa nation; la lecture de Racine qu'il aimoit beaucoup, et le bon accueil qu'on avoit fait à la traduction qu'il venoit de publier, en vers espagnols de sa tragédie de Britannicus, l'engagèrent à faire une étude particulière du théâtre français. Les montrueuses compositions de Lopès de Vega, de Calderon, Moreto, Solis, Roxas et autres auteurs dramatiques avoient tellement corrompu le goût des Espagnols en général, qu'ils méprisoient toutes les pièces qui n'étoient pas remplies de duels, de prodiges et d'aventures amoureuses les moins vraisemblables. Toutes ces considérations qui auroient découragé tout autre, ne firent qu'exciter le patriotisme de Sébastian-Latre pour la gloire de sa nation. Il crut seulement que pour mieux réussir, il falloit plutôt commencer par corriger les pièces qui étoient alors en vogue, que d'en faire de nouvelles; et ce fut la marche qu'il suivit. Il commença par une des plus mauvaises comédies de Roxas, intitulée : *Progné et Philomèle*, dont il fit une belle tragédie. Sébastian - Latre nous a laissé en outre, I. *Histoire du théâtre grec et Romain*, Madrid, 1804, 3 vol. in-4°. II. *Essai sur le théâtre espagnol*, Sarragosse, 1772, in-4°. III. *Dissertation sur la littérature arabe*, Sarragosse, 1775, in 8°. IV. *Dissertation sur l'éloquence grecque et l'éloquence romaine comparées ensemble*, Madrid, 1788, in-4°. V. *Les vies de trois fameux poètes espagnols, Lopès de Vega, Calderon et Moreto, avec le jugement impartial de leurs ouvrages*. Madrid, 1790, in-4°. Le docteur Signorelli dans sa *Storia critica de' teatri antichi e moderni*, lib. 3, cap. 6, parle avantageusement du patriotisme de Sébastian - Latre, pour la réforme du théâtre national; mais il est d'avis qu'il valoit mieux composer de nouvelles pièces que de corriger les anciennes.

SECCHI - RONCHI (Gaëtana), fille de François Secchi, chancelier de Vincent de Gonzague duc de Guastalle et d'Orsina Maldotti, naquit à Guastalle, et fut élevée aux augustines de cette ville. Elle cultiva la poésie de très-bonne heure et fut mariée jeune à Antonio Ronchi, adjudant de la chambre du duc Antoine Ferdinand de Gonzague. Devenue veuve à 27 ans elle chercha des consolations dans les lettres; Allessandro Pegolotti avoit fondé à Guastalle dès 1725 l'académie des Sconiosciuti pour remplacer celles des Inesperti et des Oziosi dispersées pendant la guerre; Gaëtana y fut reçue par lui sous le nom de l'Avennevole; l'abbé Giam-Maria Crescembeni, fondateur et législateur des Arcades, la reçut aussi quelque temps avant sa mort dans cette florissante académie sous le nom d'Erbistille; les Filodossi de Milan, les Ippocondriaci de Reggio, les Timidi de Mantoue, les Appareuti de Carpi, les Umbri

de Foligno voulurent l'admettre dans leur sein. Francesco Arisi de Cremone l'appelle

> Ebbistilla gran decoro
> Sesso e di Guastalla.

Vellore Vettori, poète de Mantuoe, dit d'elle

> Noi la famosa Ronchi abiam vicina
> La qual per lo suo spirito sublime
> Non da meter coll' altre in dozina.
> Essa a scranna seder puo colle prime,
> Che a di nostre per sennè e per ingegno
> Son note, e chiare, e scrivon prose e rime.

L'abbé Xavier Quadrio dans son *Istoria della volgar poesia* en fait mention honorable, et la plupart des poètes contemporains la célébrèrent. Le poète Louis Giusto, vénitien, en devint amoureux sur ses écrits sans l'avoir vue. Gaëtana Ronchi à fait beaucoup de poésies qu'elle n'a pas voulu donner au public; sa modestie s'y refusoit sans cesse, et le père Irénéo Affò nous a donné seulement celles dont elle avoit permis qu'on prît des copies. Elles furent imprimées à Guastalle, in-12, chez Louis Allegri et dédiées à Catherine Canossa comtesse Torelli (*V.* ci-après Torelli Christoforo) dame d'un mérite éminent, très-instruite, aimant la bonne poésie, et protectrice des lettres à Reggio.

SEDANO (don Juan-Joseph Lopez), chevalier de l'ordre royal de Charles III, et membre de l'académie d'histoire de Madrid, vit le jour à Alcala en 1729 et mourut à Madrid en 1801. Né dans le sein des lettres, il les cultiva toute sa vie. Dès sa jeunesse il fut envoyé à Salamanque où il étudia les belles-lettres et la philosophie. Les connoissances qu'il avoit des langues anciennes et des antiquités le firent choisir par Charles III pour divers emplois qu'il remplit avec distinction. On a de lui : I. *Dissertation sur les médailles et les monumens anciens trouvés en Espagne*, Madrid, 1789, in-4°. II. *Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Carthagène et de Valence*; Madrid, 1794, in-8°. III. *Parnasse espagnol* ou *collection des meilleures morceaux des plus célèbres poètes espagnols*, Madrid, 1768 et années suivantes jusqu'à 1778, 9 vol. in-8°. Sedano à enrichi ce recueil de la notice et des portraits des poètes espagnols dont il fait l'analyse des ouvrages; cette entreprise fit le plus grand honneur à Sedano qui a travaillé pendant 15 ans pour élever un monument aux célèbres poètes espagnols. Les étrangers qui désireroient connoître la poésie castillane, ne sauroient lire un meilleur livre, malgré les défauts inévitables dans un pareil ouvrage. Sedano rédigea pendant quelques années le journal intitulé *Belianis Litterario* qui se publioit à Madrid.

SEREVEN, général de brigade en Géorgie, pendant la dernière guerre, quand cet état fut envahi en 1778, commandoit la milice, un parti ennemi s'étant avancé de Sunbury sur Savannah, donna lieu à de fréquentes escarmouches; dans une d'elles, à Midway, où il combattoit, un coup de feu le renversa de son cheval. Plusieurs Anglais l'assaillirent, et pour venger la mort du capitaine Moore, tous déchargèrent leurs armes sur lui. Très-peu d'officiers ont aussi bien mérité de leur patrie; et peu d'hommes se concilièrent plus que lui l'amitié de leurs concitoyens par leurs vertus privées.

SERGEANT (Jean), missionnaire chez les Indiens, né en 1720 à Newark New-Jersey, gradué en 1729 au collége d'Yale, où il fut précepteur pendant quatre ans, alla en 1734 à Houssatonoc, village indien, dans la partie occidentale de Massachussetts, pour commencer ses prédications. Voulant se rendre plus utile aux Indiens en leur administrant les sacremens; il prit les ordres en 1735, et mourut à Stockbridge en 1749. Le révérend Johnatan Edward lui succéda. Les commissaires de la société pour la propagation de l'Evangile à Londres, avoient fait tous les frais de sa mission. Sergeant a baptisé 129 Indiens. Il a *traduit* en langue indienne tout le nouveau Testament, à l'exception du livre de la Révélation, et plusieurs parties de l'ancien Testament. Les Indiens de Houssatonnoc ou Stockbridge qui étoient sous sa direction, sont à présent à New-Stockbridge, dans l'état de New-Yorck; et depuis plusieurs années, le fils de Sergeant est leur ministre. Son père a publié une *Lettre au docteur Colman sur l'éducation des enfans des Indiens*, et un *Sermon sur la cause et les dangers des illusions en matière de religion*, 1743.

SERIONNE (J. Accarias de), né à Sérionne, diocèse de Dié, en 1709, avocat au conseil et secrétaire du roi, a publié une traduction en prose de *Publius Syrus*, précédée d'une préface instructive et d'une *vie de Syrus*, une traduction du poëme de l'*Etna*, de *Severus*, également précédée d'une préface et d'une vie du poète latin, suivie d'une dissertation *sur le mont Etna*, de notes pleines d'érudition et de deux cartes géographiques, 1736. Le style de Serionne est pur et facile, et ses notes sans être trop longues, servent à l'intelligence de l'auteur. Il a observé que La Bruyère a répandu dans ses caractères presque toutes les sentences de Syrus; les exemples qu'il en rapporte sont sensibles : que doit-on en conclure? que presque tous les moralistes ne font que se copier depuis environ deux mille ans. On a encore de Serionne une traduction d'un Mémoire sur le *concordat germanique* en 1747, in-4°, *des intérêts des nations de l'Europe, développés relativement au commerce*, 1767, 2 vol. in-8°; 1768, 4 vol. in-12, *de la vraie richesse la Hollandde; de la liberté d'ecrire et de penser*, 1770, 1 vol. in-8°. Le dernier ouvrage est remarquable, l'auteur tire des conséquences du philosophisme et d'une liberté illimitée.

SERMET (Antoine Pascal Hyacinthe) ancien évêque métropolitain de Toulouse, naquit dans cette ville en 1732. Ses études commencés d'une manière brillante, s'achevèrent dans l'ordre des Carmes déchaussés où il fit profession. Sous l'habit monastique il visita l'Espagne et l'Italie; professa la théologie avec distinction et devint visiteur général de son ordre dans des conjonctures délicates. Des troubles y avoient éclaté, l'intendant de la province avoit fait des tentatives inutiles pour les calmer, le nouveau visiteur entré en fonctions présida le chapitre et dans l'espace de quelques heures pacifia tout. Ses talens et son érudition lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences de Toulouse qui ne prodiguoit pas cet honneur. Les succès du P. Sermet dans les chaires du midi retentirent dans

la capitale. Il fut nommé prédicateur du roi, après avoir rempli une station de carême devant Louis XV. — L'histoire doit recueillir une anecdote qui caractérise l'esprit de ce temps là. Dans le sermon de la *passion*, en peignant les souffrances de l'Homme-Dieu, il cita les *soufflets* par lesquels les bourreaux préludoient au supplice du sauveur du monde. Ce mot *soufflet* choqua les oreilles de certains hommes, qui, plaçant le courage dans cette brutalité appelée *point d'honneur* croient qu'on réfute les gens en les assassinant et leur mécontentement se manifesta par quelques gestes. Emule de son confrère le P. Elisée, doué comme lui d'une élocution brillante, il le surpassoit par un débit plein de feu, et sur-tout par cette simplicité sublime dont on trouve le modèle dans les livres sacrés, dans les pères de l'église, et qui, en rapprochant les vérités célestes de l'intelligence des hommes, est plus conforme à l'esprit de l'Évangile. En 1791, l'estime générale l'appela au siége métropolitain de Toulouse. Accepter à cette époque, c'étoit s'élancer sur une mer orageuse. Sermet se dévoua courageusement à ses fonctions nouvelles, persuadé que la vérité n'est que là où se trouve la charité. Il prêcha celle-là et pratiqua celle-ci même envers des indvidus qui l'accabloient d'injures, de calomnies et de ces lettres anonymes que la lâcheté enfante et que la sagesse méprise. Quand la persécution vint frapper les pasteurs pour disperser le troupeau, l'évêque de Toulouse fut traîné dans les cachots et dès qu'il fut délivré de ses chaînes, il s'occupa à réorganiser son diocèse. En 1799 il publia des extraits des SS. Pères sur les devoirs ecclésiatiques, et pour faire imprimer ce recueil, il vendit une partie de sa bibliothèque; il assista aussi aux conciles nationaux de 1797 et 1801; donna sa démission à l'époque du concordat et mourut à Paris le 24 août 1808. Son confrère, l'ancien évêque de Blois, prononça son oraison funèbre qui nous fournit ces détails. On a de Sermet un *Mémoire sur une inscription de Tholus* dans le tom. III. de ceux de l'académie de Toulouse et dans le IV. *des recherches historiques sur l'inquisition de cette ville*; un *discours sur la foi* est le seul de ses *Sermons* qu'on ait imprimé. Sa famille en possède la collection manuscrite.

SERRAO (André), naquit en 1734, à Castel-Monardo, petite ville de la Calabre ultérieure, dans le royaume de Naples. Son père, qui s'aperçut de ses dispositions à l'étude, soigna son éducation, et, après les premières instructions, il l'envoya à Naples pour suivre les cours de philosophie et de théologie du célèbre Antoine Genovesi. Elevé au sacerdoce et entré dans la congrégation de l'Oratoire à Naples, il se livra tout entier à son goût pour l'étude. Le premier fruit de ses travaux fut un *Traité*, imprimé à Rome, intitulé: *De locis theologicis*. Après le bannissement des jésuites, Serrao fut nommé professeur de morale au collége de Jesu-Vecchio de cette ville. Il écrivit ensuite sur des matières relatives aux intérêts des cours de Rome et de Naples, mit la dernière main à un ouvrage que son maître Genovesi avoit conçu contre les prétentions de la cour de Rome, et dont le marquis Tanucci, premier ministre de Naples, favorisoit la composition. Mais ce

protecteur ayant été disgracié par les intrigues de la reine Caroline, Serrao ne put continuer cet ouvrage. Le roi ayant établi à Naples une académie des sciences et belles-lettres, Serrao en fut secrétaire, et bientôt après, ce prince le nomma à l'évêché de Potenza. Le pape fit beaucoup de difficultés pour consacrer le nouvel évêque qui avoit écrit contre ses intérêts; on l'accusa de Jansénisme. On lui reprocha ses ouvrages intitulés : *De claris catechistis*. Il avoit loué entre autres l'exposition de la doctrine chrétienne par Mesangui, et dévoilé toutes les intrigues ourdies sous le pontificat de Clément XIII pour flétrir cet excellent ouvrage; on lui demanda une rétractation. Serrao s'y refusa. Le roi prit parti dans cette affaire, et, craignant que ce prélat ne fût empoisonné ou assassiné par les agens de la cour de Rome, il lui enjoignit d'aller habiter son palais de Farnèse. Pendant son séjour, il fit une chûte qui lui démit l'os de la cuisse. A la nouvelle de cet accident, on cria au miracle, en voulant faire croire que Dieu punissoit Serrao de sa résistance aux injustes prétentions de Pie VI. L'affaire de sa consécration occasionna des troubles diplomatiques, des discussions vives entre les deux cours. Le pape menacé consentit à consacrer Serrao, et vingt-quatre évêques, qui jusqu'alors avoient été nommés par le roi; mais il exigea que le nouveau prélat de Potenza fît une profession de foi détaillée et qu'il répondit de vive voix à onze propositions qui lui seroient faites. La cour de Naples, instruite de ces nouvelles chicanes, donna ordre à son ambassadeur à Rome de dire au pape, que s'il ne se contentoit pas de la déclaration que Serrao avoit déjà faite, il se retiroit et que son maître prendroit des mesures qui lui étoient proposées par ses théologiens et ses ministres, celles de rétablir dans toute sa plénitude le régime métropolitain. On fût même sur le point de convoquer un concile national pour y proclamer l'adoption des libertés gallicanes. Le pape céda enfin, et Serrao ayant reçu la consécration, revint triomphant à Naples, où il fut accueilli avec enthousiarme par toute la cour et par ses amis. La reine lui dit : « Si tous les évêques avoient votre savoir et votre fermeté, Rome abaisseroit bientôt les ailes de son orgueil. » Il profita de ce moment pour demander le rétablissement de sa malheureuse patrie, la petite ville de *Castel-Monardo*, engloutie par l'effet du tremblement de terre qui avoit désolé la Calabre. Il fournit le plan d'une nouvelle ville régulière. Le roi lui accorda sa demande, et cette ville reconstruite fut nommé *Philadelphie*. Serrao, installé dans son diocèse, s'occupa de réparations utiles et de la réforme de quelques abus; il résista par ses actions et ses écrits aux entreprises astucieuses de la cour de Rome, et seconda de tout son pouvoir les droits de celle de Naples. Le général Championnet ayant conquis le royaume de Naples, y établit un gouvernement provisoire sous le nom de république Parthénopéenne. Serrao harangua le peuple de Potenza et lui dit, que le roi ayant fui et laissé le royaume sans armes, sans défense, livré à la plus horrible anarchie, il pouvoit, sans être accusé de rébellion, reprendre ses droits et se donner un gouvernement à son choix. Son discours fut accueilli par des transports de joie; mais cet état

de choses ne fut pas de longue durée. Championnet fut rappelé à Paris; les ennemis du nouveau gouvernement profitèrent de son absence, et une armée de brigands, à la tête desquels on voyoit un cardinal, se livra à toutes les fureurs du fanatisme. Un grand nombre de personnes recommandables par leurs vertus et leurs talens furent massacrés. A Potenza, des assassins salariés à qui Serrao avoit fait du bien; se rendirent de grand matin au palais épiscopal, pénètrèrent dans la chambre du prélat, l'égorgèrent dans son lit, et promenèrent sa tête placée au bout d'une pique. Ainsi mourut, en 1799, un des hommes les plus instruits du royaume de Naples, et des plus respectables par ses mœurs, ses principes et la fermeté de son caractère. Ses ouvrages sont: I. *Andreæ Serrao de sacris Scripturis liber*, Neapoli, 1763. II. *De claris catechistis*; 1769, réimprimé à Vienne, in-8°. 1777. Quelques autres écrits et notamment des *Lettres* sur les Antiquités découvertes à Potenza. M. D. F. D. a écrit sa vie, qui fut imprimée à Paris, 1806. Serrao a laissé un manucrit contenant l'Histoire de ses démêlés avec la cour romaine. Cet ouvrage est entre les mains de son neveu, à Naples, qui voudroit le publier. Il est à désirer que ce projet se réalise. (*Article additionnel au T. XVI*).

I. SEWALL (Samuel), chef de justice de la cour suprême de Massachussetts, naquit en 1752 en Angleterre; son père avoit été précédemment en Amérique, où il avoit commencé en 1634, un établissement à Newbury. Samuel prit ses degrés, en 1671, au collége d'Harvard. En 1688, ayant été nommé magistrat ou assistant, il alla en Angleterre. il devint, en 1792, l'un des conseillers de la nouvelle chartre, et resta dans cette place jusqu'en 1725; en 1692, on le nomma chef de justice de la cour supérieure, mais en 1728, des infirmités le contraignirent à donner la démission de sa place, aussi bien que de celle de juge pour Sufflolk. Il mourut en 1730, laissant la réputation d'un homme distingué par son savoir. Il mérita dans toutes les circonstances de sa vie l'estime universelle. Membre, pendant un grand nombre d'années, de l'église méridionale, il en fut un des principaux ornemens. Sewall étoit libéral, charitable et bienfaisant, parfaitement versé dans les langues latine, grecque et hébraïque; il a laissé un *Journal* en trois volumes, qui embrasse environ 40 ans, et dans lequel on voit qu'il fut un des juges qui concoururent, en 1692, à la sentence de condamnation des sorciers de Salem. Mais on voit aussi par ce même journal, que dans la suite il reconnut son erreur. Sa confession, lue publiquement par son ministre Willard un jour de fête, est conservée dans son Journal. Il a publié, une *Réponse aux enquêtes sur l'Amérique*, 1690: *Propositions sur l'accomplissement des prophéties*, in-4°, 1713: *Phénomènes de l'Apocalypse*, ou *Description des nouveaux cieux et terre*, in-4°; 2e édition, 1727.

II. SEWALL (Joseph), ministre à Boston, fils du précédent, né en 1688, gradué en 1707, au collége d'Harvard, dès ses premières années montra des dispositions pour l'étude, et bientôt toute son attention fut dirigée sur celle de la théologie. En 1713,

il fut nommé collégue de Pemberton, ministre de l'église de Boston. Sewall mourut en 1769, dans la 56e année de son ministère. Il a publié un très-grand nombre de *Sermons* moraux, et quelques *Discours* de circonstance.

III. SEWALL (Etienne), chef de justice de la cour supérieure de Massachussetts, cousin du précédent, et fils du major Etienne Sewall de Salem, né en 1702, et gradué en 1721, au collége d'Harvard, tint pendant plusieurs années une école qu'il avoit élevée à Marblehead. Il obtint en 1728, une place de précepteur au collége, et remplit cet emploi jusqu'en 1739, où il fut nommé juge à la cour supérieure. Il devint en 1752, chef de justice, et peu après membre du conseil; il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1760.

IV. SEWALL (Etienne), le premier qui ait occupé au collége d'Harvard, la chaire d'hébreu fondée par Hancock, né en 1734 à Yorck, district du Maine (Massachussetts), prit ses degrés en 1761, dans ce même séminaire. En 1762, il devint maître d'hébreu; l'étude de cette langue peu cultivée, prit sous lui une grande faveur. Il fut installé en 1765, à la chaire d'hébreu, et conserva cette place environ 20 ans. Sewall prit dès les commencemens une part active à la révolution. On lui ôta sa chaire, et il mena une vie retirée jusqu'à sa mort en 1804. Il a publié une *Grammaire hébraïque*, in-8°, 1763: Plusieurs *Oraisons funèbres*: Plusieurs *Discours sur l'Histoire et l'Ecriture-sainte*: *Histoire de la destruction de Sodôme et Gomorrhe, tirée de l'Ecriture*: *l'Origine du lac de Sodôme*, 1796: *Traduction* en latin du premier Livre des nuits d'Young: *Carmina sacra quæ latinè græcèque condidit America*, 1789: il a composé aussi un excellent *Dictionnaire chaldéen et anglais*, qui est resté manuscrit à la bibliothèque du collége d'Harvard.

SHEPARD (Thomas), ministre de Cambridge (Massachussetts), né en 1605, à Northampton en Angleterre, élève du collége d'Emmanuel à Cambridge, fit succéder aux écarts d'une vie orageuse l'exemple d'une conduite édifiante. Il passa à Boston en 1635, et forma en 1636 à Cambrigde une église, dont il fut le pasteur jusqu'à sa mort, arrivée en 1649. On a de lui, plusieurs *Sermons*: *Theses sabbaticæ*: Une Lettre intitulée, *Lamentations de la Nouvelle-Angleterre, sur les erreurs de l'Ancienne-Angleterre*, 1645: *Soumission à J. C.*, avec un autre *Traité* de dévotion: Le *Sincère converti*: Un *Traité sur la conversion évangélique*: *Le chant des psaumes ordonné par l'Evangile*: *La lumière brillante de l'Evangile sur les Indiens*, in-4°, 1648, *Traité des liturgies, pouvoir des Clefs*, etc., en réponse à Ball, in-4°, 1653: La *Parabole des dix vierges*, ouvrage posthume, in-folio, tiré de ses Sermons: *Le droit de la liberté*, et quelques autres *ouvrages* mystiques.

I. SHERMAN (Jean), ministre de Watertown, Machassussetts, né en 1613 en Angleterre, élève de Cambridge. Son attachement à la doctrine des puritains l'engagea à passer en 1634 en Amérique, où il fut quelque temps assistant de Philipps, ministre à Waterlown; il alla ensuite prêcher dans le Connecticut et

devint magistrat de la colonie ; mais en 1664, après la mort de Philipps, il retourna à Watertown pour lui succéder. Il resta dans cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1685. Sherman, théologien distingué et savant mathématicien, a publié un grand nombre d'almanachs. C'étoit l'homme du monde le plus simple, et cependant ses discours étoient ornés de beaucoup de figures oratoires. Il se maria deux fois, et eut six enfans de sa première femme, et vingt de la seconde.

II. SHERMAN (Roger), sénateur des États-Unis, né en 1721, à Newton, Massachussetts, fut privé des avantages d'une bonne éducation, mais son génie et un travail infatigable lui firent surmonter toutes les difficultés, et acquérir un grand fond de science. Il passa en 1743 à New-Milfortd, Connecticut; et en 1754, ayant fait de rapides progrès dans l'étude et la connoissance des lois, il fut reçu au barreau. L'année suivante on le nomma à une place de justice de paix, et en même temps, représentant à la législature et diacre de l'église; il passa en 1761 au New-Haven, et en 1766 il devint assistant de la colonie, et nommé juge de la cour supérieure, il remplit cette place pendant 23 ans; il fut nommé en 1774 membre du premier congrès. Sherman fut un de ceux qui signèrent l'acte d'indépendance en 1776. Il étoit, pendant la guerre, membre du conseil de sûreté du gouverneur pour l'état de Connecticut et l'un des membres les plus remarquables de la convention qui forma la constitution des États-Unis. quand elle eut été adoptée, il devint membre du congrès. Enfin en 1791, élu sénateur, il conserva cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1793. Sherman avoit des talents solides et utiles dans des matières où d'autres auroient été rebutés par les difficultés. Capable de s'apliquer à de longues et profonde recherches le travail étoit pour lui un besoin. Sa vie privée lui a concilié l'estime générale.

I. SHIPPEN (Edouard), un des premiers planteurs de Pensylvanie, né en Angleterre, membre de la société des amis, alla au Massachussetts pour éviter la persécution; mais, la persécution l'ayant chassé du Massachussetts, il se retira dans la Pensylvanie où il fut orateur de la chambre de l'assemblée, et membre du conseil du gouverneur. Il devint aussi le premier major de Philadelphie.

II. SHIPPEN (Guillaume), premier professeur d'anatomie dans l'université de Pensylvanie, né dans cette colonie, fut gradué en 1654 au collége de New-Jersey. Après avoir fait ses études de médecine à Philadelphie, il les acheva à Edimbourg; revenu à Philadelphie, il y commença en 1764 des cours d'anatomie; jusqu'à lui on n'avoit pas même encore prononcé le nom en Amérique. Il devint l'un des fondateurs de l'école de médecine, dont en 1765 il fut professeur; mais il reucontra beaucoup de difficultés dans cette entreprise. La populace vit ses dissections de mauvais œil, il fut exposé à perdre la vie. Cependant il vécut assez pour voir son institution divisée en cinq branches (dont chacune avoit des professeurs habiles, formés par lui-même) rivaliser avec l'école de médecine d'Edimbourg. Le nombre de ses

étudians qui n'étoit d'abord de 10, s'accrut bientôt jusqu'à celui de 150. On le nomma en 1777 directeur général du département de la médecine, dans l'armée des États-Unis; il se démit en 1806 de sa place de professeur en faveur de son collégue le docteur Wistar: il mourut en 1808.

SHIRLEY (Guillaume), gouverneur de Massachussetts, né en Angleterre, fut d'abord destiné au barreau; à son arrivée à Boston vers l'an 1733, il suivit cette profession jusqu'en 1741, où il devint gouverneur à la place de Belcher. Ce fut lui qui conçut le plan de l'expédition contre le cap Breton, qui eut tant de succès en 1745; mais si son entreprise mérite des éloges, sous le rapport du courage, ses plans ne montrent pas beaucoup d'habileté dans la navigation ni dans la guerre. Il passa en Angleterre, en 1745, laissant son lieutenant-gouverneur, Spencer Phipps, coommander en chef, mais il revint en 1753, et l'année suivante, il fit un traité avec les Indiens orientaux, et parcourut tout le Kennebec où il éleva deux ou trois forts; en 1755 il commandoit en chef les forces de l'Angleterre en Amérique. Il conduisit l'expédition contre Nigara et s'avança jusqu'à Oswego. En 1756, Shirley remit le commandement de l'armée à Abercrombie, et fut rappelé du Massachussetts; il s'embarqua pour l'Angleterre et eut Pownall pour successeur. Après avoir été long-temps gouverneur des îles Bahama, il retourna au Massachussetts et mourut en 1771 à sa terre de Roxbury. Quoiqu'il eût rempli les emplois les plus lucratifs à la nomination du gouvernement anglais, il ne laissa point de fortune à ses enfans. L'abolition du papier monnoie fut en grande partie due à sa fermeté et à sa persévérance. Sa pénétration et son adresse ont été généralement appréciées. Néanmoins comme officier militaire, il ne savoit pas assez bien saisir le moment du succès. Pendant son administration, l'Angleterre commença à connoître de quelle importance étoit l'Amérique, les colonies apprirent à combattre, et furent ainsi préparées pour la lutte terrible qui devoit avoir lieu peu après. Les instructions de Shirley, contenant tous les détails de l'expédition contre Louisbourg, se trouvent dans le premier volume des *Collections historiques*.

I. SHUTE (Samuel), gouverneur de Massachussetts, fils d'un des premiers bourgeois de Londres, dut sa première éducation aux soins de Charles Morton de Londres. Entré dans l'armée du roi Guillaume, il servit sous Marlborough, devint lieutenant-colonel, et fut blessé dans une des principales batailles de Flandres. Il arriva en 1716, à Boston en qualité de gouverneur, remplaçant Dudley, et resta dans cette place six ans. En 1723 il revint en Angleterre, se plaignant beaucoup de la province; le gouverneur Burnet lui succéda. Pendant son administration, il eut à soutenir de violens débats avec la chambre des représentans et s'efforça vainement de se faire adjuger des appointemens fixes: c'étoit un objet auquel Dudeley n'avoit jamais pu parvenir. Le droit qu'il vouloit avoir d'imposer silence à l'orateur lui fut refusé, et la chambre le dépouilla de toute son autorité comme commandant en chef; en conséquence de ces plaintes, une char-

tre explicative fut établie, elle confirma les gouverneurs dans tous les droits qu'il avoit réclamés. Schute mourut en Angleterre, en 1742, âgé de 80 ans.

II. SHUTE (Daniel), ministre de Hingam, né en 1722, gradué en 1743 au collége d'Harvard, ordonné en 1746 pasteur de la seconde église d'Hingam, mort en 1802 dans la 56e année de son ministère, devint membre de la convention qui a formé la constitution des États-Unis. On estimoit ses talens pour la prédication. On a de lui plusieurs *sermons* dans lesquels on en distingue particulièrement un sur la mort du docteur Gay, publié en 1787.

SIGRAIS (Claude-Guillaume Bourdon de), né en Franche-Comté, capitaine de cavalerie dans le régiment de Berry, membre de l'académie des inscriptions, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui. I. *Histoire des rats*, 1738; in-8°. II. *Traduction* des institutions militaires de Végèce; 1743, nouvelle édition 1757, in-8°. III. *Considérations sur l'esprit militaire des Gaulois*, 1774, in-12. IV. *Considérations sur l'esprit militaire des Germains*, 1781, in-12. Dans tous ces ouvrages l'auteur développe une grande connoissance de l'antiquité, et ses réflexions sont quelquefois aussi justes que pleines de sagacité.

SIGUENZA (Charles de Siguenza et Gongora), Mexicain, étudia au collége des Jésuites, et à l'âge de 17 ans, composa le poème *Ver indicum*. Il cultiva presque toutes les branches des connoissances humaines. Nommé cosmographe par Charles II roi d'Espagne, il enseigna les mathématiques pendant 20 ans dans l'université de Mexico, se livra à l'étude de l'antiquité et des anciens monumens des Indes, sur lesquels il composa plusieurs livres; à celle des hiéroglyphes, des caractères et des figures dont se servoient les habitans de l'Amérique septentrionale; il donna plusieurs ouvrages sur l'arithmétique, sur les signes célestes, les éclipses de soleil et de lune, les comètes, sur la politique, etc., etc. Un incendie arrivé le 8 juin 1692, dévora une infinité d'ouvrages; les livres devinrent très-rares. Don Jean de Alva, issu des rois de Tezeuco, homme instruit qui en possédoit un grand nombre, nomma Siguenza son exécuteur testamentaire et légataire de toutes ses chartes et de sa bibliothèque. Ce prêtre vertueux ayant desservi pendant 18 ans la chapelle de l'hôpital de l'Amour de Dieu, voulut qu'après sa mort, son corps fût livré aux chirurgiens comme moyen d'étude pour l'art de guérir. Après une maladie très-douloureuse, il mourut le 22 août 1700, à l'âge de 55 ans. Il a laissé en manuscrits beaucoup d'ouvrages, tels que poésies, panégyriques, sermons, histoires, dissertations, critiques, etc. Voici les principaux de ceux qui ont vu le jour. *Ver indicum, poema sacrum epicum, idæam Guadalupiæ mexiceæ dei parentis virginis imaginis, e floribus miraculo jam pridem depictæ*, 1668, Mexici, in-8°, et 1680, in-4°. *Decora Queretari in nova ecclésiasticorum sub titulo SS. Mariæ de Guadalupe ibidem erecta congrégatione temploque magnifico a fundamentis ejus nomine condito, sumptibus et pietate. D. Joannis Caballero et Ocio presbyteri*, 1680; Mexici, in-4°. *Politicarum theatrum virtutum principem constituentium atque e priscis*

erutarum mexicanis imperatoribus, quorum effigies ornatui fuere triumphali fornicia nobilissima regique obsequentissima imperiali civitate mexica erecti, excipiendi ergo pro-regem suum exc. comitem de Paredes, marchionem de la Legunà, etc., 1680; Mexici, in-4°. *Triumphus parthenicus, etc.*, 1683; Mexici, in-4°. *Paradisus occidentalis, etc*, 1684; Mexici, grand in-4°. *Expositio philosophica adversùs cometes imperii explicata quod habuerant in timidiores*, 1681; Mexici, in-4°. *Libra astronomica et philosophica ad quam D. Carolus de Siguenza et Gongora cosmographus et mathematicus regius in academia mexic. revocat nedum ea quæ adversus expositionem philosophicam in cometas suam exposuit R. P. Eusebius Francis. Kino, etc.*, 1690; Mexici, in-4°. *Historica narratio eventuum americanæ classis de Barlovento dictæ, penes extrema anni 1692 et initia 1691, etc.*, 1961; Mexici, in-4°. *Hispaniæ trophæum justitiæ in gallicam animadvertentis perfidiam apud Hisponiolæ littora*, 1691; Mexici, in-4°. *Infortunia Alphonsi Ramirez circum per orbem euntis*, 1693; Mexici, in-4°. *Mercurius volans et novum mexicum restauratum præseferens.*, Mexici. *Orientalis planeta evangelica epopeya sacro panegyrica Indianum apostolo magno S. Francis. Xaverio*, 1700; Mexici, in-4°. *Descriptio sinus S. Mariæ de Salve, etc*, manuscrit. *Heroici C. Ferdinandi Cortezii pietas. Bellerophon mathematicus contra chimæram astrologicam D. Martini a Torre. Tractatum, seu methodum a nullo tunc usque professorum matheseos adhibitam pro solis defectionibus computandis in gradu nonagesimo, idque genus alia oppido subtilia et abtrusa complexum. Apologeticum pro vere indico, seu de Guadalupiâ imagine poemate. Ciclographia mexicana, seu annis mexicanensis, id est, methodus pro censendis annis, etc. Imperium chimicum in septentrionali Americâ conditum, etc. Occidentis Phenix S. Thomas apostolus, nomine Quetzalcoatt inter antiquarum cineres traditionum inventus, etc. Theatrum S. Metro politanæ ecclesiæ mexicæ, etc. Historia regiæ ac pontificiæ universitatis mexic. historica narratio seditionis Indorum mexici factæ, anno* 1692. *Testimonia et opuscula multiplicis argumenti, Tribunal historicum. Historia provinciæ Carolinæ dicendæ vulgò appellatæ de los Texas. Genealogia imperatorum mexicanensium. Vita ill. D. Alphonsi de Cuevas Davalos archiepiscopi mexicani. Tractatus de sphærâ, etc. Oratio funebris panegyricique celeb. mexicanæ patriæ Joannæ Agnetis a cruce monialis de S.-Hieronymi litteris et virtutibus celebrandis, etc., etc.*

SIMIOLI (Joseph), né à Naples le 26 juin 1712, entra dans l'état ecclésiastique. Son talent oratoire le fit choisir à l'âge de 21 ans, pour faire, au nom du clergé de la ville, un discours de félicitation au sujet de l'élévation du cardinal Spinelli sur ce siége. Nommé par ce prélat, professeur de théologie dans son séminaire, il composa par son ordre un cours de théologie très-estimé et adopté par plusieurs évêques. Il donna beaucoup de *Dissertations* profondes et lumineuses. On estime particulièrement celle où il réfute les erreurs de Basnage et du P. Le Courayer. Le cardinal ayant abdiqué son archevêché, Benoît XIV,

appréciant son mérite, l'employa dans les congrégations et le chargea d'administrer plusieurs diocèses sabarbicaires. Celui-ci fit venir Simioli, dont il connoissoit la sagesse, et qui l'accompagnoit dans ses visites épiscopales, l'aidant à réformer les abus dans les séminaires. Simioli eut beaucoup de part à l'encyclique de Benoît XIV. Il fut chargé de composer avec quelques autres théologiens, une *Méthode générale* pour l'instruction des élèves destinés aux missions étrangères. Un de ses amis ayant été nommé à un évêché, au lieu de complimens, il lui adressa un petit ouvrage intitulé. *Avis aux évêques pour bien gouverner leur diocèse.* Il fut traduit par ordre du roi en espagnol, pour être distribué aux nouveaux prélats de son royaume. Après la mort du cardinal, le roi de Naples chargea Simioli d'enseigner la théologie à l'université. Nommé ensuite chanoine de la métropole et théologal, il refusa la dignité épiscopale à laquelle on vouloit l'élever. En 1770, le roi ayant créé une chaire pour l'interprétation des conciles, lui ordonna de l'accepter, il la remplit d'une manière distinguée. Dans les dernières années de sa vie, il travailloit à donner une nouvelle édition de l'Ecriture sainte, avec des notes. Quand des savans et d'autres personnages distingués alloient à Naples, Benoît XIV ne manquoit jamais de les adresser à Simioli, pour lequel il avoit beaucoup d'estime et d'amitié. Un jour, en travaillant avec M. Filingieri, son archevêque, à une affaire qui concernoit le diocèse, ce digne prêtre tomba mort le 22 janvier 1799. Il a laissé beaucoup d'*ouvrages* manuscrits.

SIMLER (Jean-Jacques), ministre de Zurich, où il naquit à la fin du 17e. siècle, a laissé un recueil curieux de *Mémoires sur la réformation de la Suisse*, latin et allemand; Zurich, 1757, 3 vol. in-8°.

SIPPADE (Pierre De la), gentilhomme provençal, auteur d'un mauvais roman du 15e siècle, absolument inconnu dans le nôtre, excepté par les bibliomanes, qui en comptent quatre éditions curieuses. Il a pour titre: *Histoire du très-vaillant chevalier Pâris et de la belle Vienne*; Anvers, 1487, in-fol. gothique.

I. SMITH (Jean), le père de la colonie de Virginie, naquit en 1579 au comté de Lincoln en Angleterre. Dès sa jeunesse on remarquoit en lui un génie romanesque; il se plaisoit à faire des actions audacieuses et extravagantes. A treize ans il vendit ses livres et ses effets pour se procurer de l'argent afin de se rendre secrétement sur quelque port de mer, mais il fut arrêté; à 16 ans, étant en apprentissage chez un marchand, il quitta son maître, passa en France, et de-là aux Pays-Bas. A son retour il s'appliqua à l'histoire militaire, et à la tactique; entré en jouissance d'une parti de l'héritage de son père, il se trouva à 18 ans en état de reprendre ses voyages d'une manière plus agréable. Il s'embarqua à Marseille pour l'Italie, avec quelques pélerins. Une tempête les obligea de jeter l'ancre près de la petite île de Nice; et comme ses compagnons attribuoient les malheurs de ce voyage à la présence d'un hérétique, Smith fut jeté à la mer. Il atteignit le bord à la nage, et passa à Alexandrie, où il se mit au service de l'empereur d'Autriche contre les Turcs. Il mérita bientôt

par ses exploits le commandement de deux cent cinquante hommes de cavalerie. Au siège de Regal les Ottomans défiant les assiégeans leur firent dire que le seigneur Turbisha, pour l'amusement des dames, vouloit tuer quelque capitaine chrétien. Smith accepta le défi, combattit à cheval à la vue des dames qui couvroient les remparts, tua son adversaire, et emporta sa tête. Un second se présenta pour le venger, il eut le même sort. Smith fit dire que si cela amusoit les dames, une autre champion n'avoit qu'à se présenter; un troisième parut, sa tête fut ajoutée aux deux autres. Mais lui-même fut bientôt exposé à perdre la sienne, fait prisonnier, ce ne fut qu'en tuant son maître qu'il s'échappa et passa en Russie. De retour en Angleterre, il forma la résolution de chercher des aventures au nord de l'Amérique. En 1606, ayant persuadé à un certain nombre de personnes de demander une patente pour la Virginie méridionale, il s'engagea dans cette expédition, que Christophe Newport fut chargé de commander. Il arriva avec les premiers émigrans qui firent en 1607 un établissement à Chesapeak. James-Town fut le siége de la colonie naissante. On nomma un conseil pour tenir les rênes du gouvernement; Smith fut membre de ce conseil. Christophe Newport, en s'en retournant, laissa plus de cent personnes à la Virginie qui auroient péri faute de vivres, si Smith ne leur eût fourni des grains, qu'il se procura chez les Indiens, tant par achats que par force. Il prit une fois une espèce de mannequin empaillé qui étoit l'idole indienne Okée, pour le rachat de laquelle ils donnèrent autant de blé qu'on en voulut. En parcourant les rivages de Chick-Ahominy, il fut fait prisonnier. Après avoir tué trois de ses ennemis, on le conduisit à l'empereur Powhatan; ce prince le reçut assis sur une espèce de trône, entre deux jeunes beautés qui étoient ses filles. Après une longue délibération, on apporta deux grandes pierres, sa tête fut placée sur le billot, et la hache levée sur lui. Mais, Pocahontas la fille chérie du roi, arrêta le coup fatal, et par ses instances lui sauva la vie. Il fut renvoyé à James-Town, où sa résolution, son adresse, et ses efforts empêchèrent que la plantation ne fût abandonnée. En 1608 il parcourut toute la côte, depuis le cap Henry jusqu'à la rivière Susquehannah, et à son retour, il traça une carte de la baye Chesapeak et de ses rivières. C'est d'après cette carte que toutes celles postérieures ont été copiées. Cette même année, comme Smith étoit président du conseil, sa sévérité et son exemple animèrent l'industrie des colons; il réforma aussi sévèrement la mauvaise habitude de jurer. Ayant été grièvement blessé en 1609 par une explosion de poudre à canon, il alla en Angleterre chercher les secours des plus habiles médecins. En 1614, avec huit hommes dans une petite barque, il rangea toute la côte qu'on appeloit alors le Virginie nord; c'est-à-dire, depuis Penobscot jusqu'au cap Cod; et à son retour il dressa la carte de tout ce pays, auquel il pria le prince Charles, depuis roi et martyr, de donner un nom. Ce fut alors que la Virginie-nord reçut le nom de Nouvelle-Angleterre. Après quelques autres aventures, Smith mourut à Londres, en 1631. Il a publié; *Le sixième voyage fait en Virginie*, 1606. *Le premier voyage à la Nouvelle-An-*

gleterre, avec l'ancien et le nouveau nom, 1614. *Relation de son voyage à la Nouvelle-Angleterre*; 1615. *Description de N. E.*, 1617. *Essais de la Nouvelle-Angleterre*, où l'on voit les succès de 26 bâtimens qui y ont été employés dans les 6 dernières années etc., 1620. *Histoire générale de la Virginie, de la Nouvelle-Angleterre, et des îles Summer, avec les noms des aventuriers qui y ont abordé, etc., de 1584 à 1626, les cartes et descriptions de ces contrées*, en six livres in-fol., 1627. Son ami M. Purchas en a reproduit dans ses *pélerinages* la plus grande partie; *Les voyages, aventures et obsertions du capitaine Jean Smith en Europe, Asie, Afrique, et Amérique*; de 1593 à 1629, in-fol, 1630. Cet ouvrage est conservé tout entier dans les collections de Churchill. *Avis aux planteurs inexpérimentés de la Nouvelle-Angleterre*, in-4°., 1630.

II. SMITH (Samuel), historien, natif de Burlington, au nouveau Jersey, mort dans cette même ville en 1776, a publié une *Histoire du nouveau Jersey, depuis l'origine de cet établissement en* 1721, in-8°, 1765 : c'est une très-bonne compilation.

III. SMITH (Guillaume), chef-justice de la province de New-York, gradué en 1745, au collége d'Yale, a donné une *Histoire de la province de New-Yorck, depuis la première découverte jusqu'à l'an* 1732, in-4°, 1757, ouvrage qui contient d'excellentes choses.

IV. SMITH (Josias), ministre dans la Caroline méridionale, fut le premier de cette province, qui prit ses degrés en littérature. Il étoit né à Charlestown en 1704, gradué en 1725 au collége d'Harvard, ordonné à Boston, en 1726, ministre des Bermudes; dans la suite nommé pasteur de l'église presbytérienne de Charlestown, dans la Coroline méridionale. Il termina, en 1781, son utile carrière à Philadelphie, où la guerre de la révolution lui avoit fait chercher une retraite. Dans les premières années de son ministère, il eut une dispute scientifique avec le révérend Hugues Fisher, *sur le jugement particulier*; et il a publié un *ecrit* sur cette matière et sous ce titre, 1730. Il a aussi donné un grand nombre de *Sermons*.

V. SMITH (Thomas), premier ministre de Portland (Massachussetts), né en 1702, fils de Thomas Smith, écuyer commerçant à Boston, gradué en 1720, au collége d'Harvard, ordonné en 1727, mort en 1795, a publié deux *Sermons*.

VI. SMITH (Robert), ministre de Pensylvanie, né vers l'an 1723, à Londonderry en Irlande, de parens écossais, amené en Amérique en 1730, suivit plusieurs années les études littéraires et théologiques sous l'instruction du révérend Samuel Blair; en 1751, il fut nommé ministre de l'église de Pequea en Pensylvanie, où il resta jusqu'à sa mort arrivée en 1785. Peu après son établissement à Pequea, il y fonda une école des langues latine, grecque et hébraïque. Les professeurs les plus instruits y furent placés, et il en est sorti depuis beaucoup d'hommes qui ont occupé les premières places de l'église et de l'état. Son épouse, sœur du révérend Blair, fut une femme recommandable par les qualités de son esprit; deux de ses enfans ont suivi la

médecine, et trois sont entrés dans l'église, où ils ont exercé leur ministère avec succès, ainsi que dans la littérature. On a publié dans le quatrième volume du Prédicateur américain, trois de ses *Sermons* sur la foi.

VII. SMITH (Jean Blair), premier président du collége de l'Union à Schenectady, dans l'état de New-Yorck, fils du précédent, né en 1756, annonça dès sa jeunesse une énergie surprenante, et se distingua également par son éloquence. En 1773, il prit ses degrés au collége, se consacra totalement aux études de théologie, sous la direction de son frère le révérend Samuel Smith, alors président du collége de Hampden Sidney en Virginie, auquel il succéda dans cette place en 1779. En 1791, il se chargea de l'église presbytérienne de Philadelphie. Quand le collége de l'Union, à Schenectady fut fondé, en 1795, il dirigea cette institution pendant trois ans; mais ne cessa pas ses prédications. Il mourut en 1799 à Philadelphie, où il avoit été invité à reprendre son ancien ministère.

VIII. SMITH (Guillaume), premier prévôt du collége de Philadelphie, né en Écosse, élève de l'université d'Aberdeen, où il prit ses degrés en 1747, employa les trois années suivantes à enseigner dans l'école paroissiale, et fut envoyé à Londres en 1750, pour un plan sur l'amélioration de ces sortes d'écoles. A Londres on l'engagea à quitter la profession qu'il avoit suivie jusque-là; bientôt il se rembarqua pour l'Amérique, où il resta deux ans précepteur des enfans du gouverneur, Martin, dans la province de New-Yorck, et ensuite président du collége de Philadelphie. Il retourna en Angleterre, en 1753, pour y prendre régulièrement les ordres dans l'église épiscopale; l'année suivante il retourna en Amérique, où il fut mis à la tête d'un séminaire, où ses talens et sa conduite contribuèrent à la réputation de ce collége. En 1803, ce prédicateur célèbre, estimé comme écrivain, mourut âgé de 76 ans. Les lettres en Amérique lui doivent beaucoup; il a publié un grand nombre de *Sermons* dans lesquels on distingue celui prononcé devant les francs-maçons; un autre *sur la conversion des payens en Amérique*, 1760, et quelques autres *Discours* prononcés pendant la guerre d'Amérique: Une *Oraison funèbre* de Montgomery, 1776, etc. Ses OEuvres ont été publiées en 2 vol. in-8°, 1803.

IX. SMITH (Elie Hubbard), célèbre médecin de New-Yorck, né à Litchfield (Connecticut), en 1771, gradué en 1786, au collége d'Yale, après avoir suivi ses cours complets de médecine sous la direction de son père, s'appliqua à la pratique de cet art, en 1792, à Wethersfield; mais il passa à New-Yorck, l'année suivante, et commença, en 1797, le *Répertoire médical*, en société avec les docteurs Mitchill et Miller. Smith mourut de la fièvre jaune en 1798. Outre ses productions qui se trouvent dans le Répertoire médical, il a publié, *Edwin et Angelina*, ou *les Bandits*, opéra en 3 actes, 1797.

X. SMITH (Isaac), juge de la cour suprême du New-Jersey, gradué en 1755, au collége de cet état, se livra à la pratique de la médecine. Dans le commencement des troubles avec la Grande-Bretagne, il se distingua par son patriotisme et les services qu'il

rendit à son pays; il commandoit, en 1176, un régiment, associa la valeur à la prudence et à la discipline du soldat avec la sagacité de l'homme d'état; aussitôt que la lutte fut terminée il occupa pendant dix-huit ans une place de juge. Quand la constitution actuelle de l'état eut été formée, il fut membre de la chambre des représentans; Washington et Adams faisoient le plus grand cas de son mérite. Doué d'un esprit naturel et des plus brillans talens, développés par une excellente éducation. il fut respecté comme savant et comme militaire. Il mourut en 1807, à l'âge de 68 ans.

SONNINI (Charles-Sigisbert de Manoncour), ancien officier et ingénieur de la marine, membre de l'académie de Nancy, de la société d'agriculture, etc., etc., né à Lunéville le 1er février 1781, mort à Paris le 9 mai 1812. On lui doit plusieurs mémoires d'histoire naturelle, d'agriculture et d'économie rurale, insérés dans divers recueils; il a été l'un des collaborateurs du célèbre Buffon, pour la partie de l'histoire naturelle des oiseaux. Les ouvrages de Sonnini sont : *Mémoire sur la culture et les avantages du chou-navet de Laponie*, lu à l'assemblée publique de l'académie royale des sciences de Nancy, le 28 août 1787, Paris, 1788, 1 vol. in-8°. *Le Vœu d'un agriculteur, ou essai sur quelques moyens de remédier aux ravages de la grêle et à la disette des grains*, Paris 1788, in-8°. *De l'admission des Juifs à l'état civil. Adresse à mes compatriotes par un citoyen du nord de la France*, Nancy, 1790, in-8°. *Journal du département de la Meurthe et des départemens voisins*, depuis le 15 juillet 1790, jusqu'en 1793, imprimé à Nancy. *Voyage dans la haute et basse Egypte*, fait par ordre de l'ancien gouvernement, 1796, dans lequel on trouve des observations de tout genre, avec une collection de 40 planches, contenant des portraits, vues, plans, cartes géographiques, antiquités, plantes, animaux, etc., 3 vol. in-8°, et 1 vol. in-4° de planches. *Essai sur un genre de commerce particulier aux îles de l'Archipel, du Levant*, Paris, 1716, in-8°. *Voyage en Grèce et en Turquie*, avec une carte générale du Levant, et des planches contenant des costumes, des danses, des animaux, etc., Paris, 1801, 3 vol. in-8°, et 1 vol. in-4° de planches. *Nouvelle édition de l'Histoire naturelle de Buffon*, en 127 vol. in-8°, dont les derniers ont paru en 1808, et dans laquelle Sonnini a fait entrer près de 80 vol. de notes et supplémens, savoir : l'*histoire naturelle des quadrupèdes et des oiseaux découverts* depuis la mort de Buffon; celles des *reptiles*, *des poissons*, *des insectes*, *et des vers*; enfin l'*Histoire des plantes*, dont ce grand naturaliste n'a point eu le temps de s'occuper. Sonnini a encore coopéré au *Dictionnaire d'histoire naturelle*, en 24 vol. in-8°, particulièrement pour la partie des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles, et à l'abrégé du *Cours d'agriculture*; en 6 vol. in-8° : il étoit encore le rédacteur de la *Bibliothèque physico-économique*. Sonnini étoit un écrivain infatigable, mais on lui reproche avec raison d'avoir écrit un trop grand nombre de volumes, principalement dans la nouvelle édition de Buffon, qu'il a plus que doublée, en sorte que ce n'est plus l'ouvrage de Buffon, mais celui de l'éditeur.

SOPRANZI (N....), né à Mantoue, carme-déchaussé du couvent de Parme, portoit le nom de *Père Victor de Sainte-Marie*, qu'il quitta lorsqu'il eût été forcé de sortir du cloître par les persécutions du capucin Turchi, évêque de Parme. Ce prêtre vertueux étoit en même temps un homme très-docte, c'est le témoignage que lui rend le célèbre Solari, évêque de Noli, dans son Apologie contre le cardinal Gerdil. Sopranzi, sous le voile de l'anonyme, a publié divers ouvrages italiens, entre autres un volume d'exellentes *Réflexions*, pour la défense de Scipion de Ricci, évêque de Pistoye, et de son synode, in-8°, 1796, II. *Réflexions* sur les Homélies du frère Turchi, évêque de Parme, 2 vol. in-8°, avec l'indication de Bielle et Casal, mais imprimés à Asti, par les soins de M.., ouvrage écrit avec feu et d'un style rapide. Les productions de l'évêque de Parme y sont appréciés avec sévérité, mais aussi avec justice. L'ouvrage de Sopranzi est en même temps une Apologie de la constitution civile du clergé et des ecclésiastiques qui se sont soumis au serment de 1791. Il est à remarquer que l'Italie est le pays où les opérations de l'assemblée constituante sur les affaires ecclésiastiques, ont trouvé le plus d'approbateurs parmi les évêques et les prêtres. L'estimable Sopranzi, est mort dans sa patrie en 1803.

SPERONELLA, née vers 1150, de Dalesmano et de Mabilie da Curano, famille riche et puissante du Padouan, fut d'abord promise ou mariée secrétement à Jacques da Carrarra; sa destinée l'appeloit aux aventures; elle joignoit à une charmante figure une taille pleine de grace et de volupté. Tant de charmes, tant de fraîcheur et d'attraits tentèrent le comte Pagano, vicaire de l'empereur Frédéric I, à Padoue, qui l'enleva de force et l'épousa. Dalesmanino son frère, ainsi que toute sa famille, furieux de cette violence, ne songea qu'à s'en venger. Dalesmanino s'unit à Albert da Baone, à Albert da Zaussano et à Rimbault, comte de Collalto; et ils convinrent ensemble de chasser, le même jour, les vicaires impériaux de Padoue, de Vérone, de Vicenze et de Trévise, ce qui s'exécuta le 23 juin, veille de la St.-Jean en 1164. Dalesmanino profita de la fête dite *des Fleurs*, usitée ce jour-là, qui attiroit un grand concours de gens de la campagne; il les arma, et les conduisit au palais de Pagano: le comte effrayé se retira dans la forteresse de Pendice, qui fut assiégée aussitôt, et voyant qu'il ne pouvoit recevoir aucun secours, il rendit la place aux Padouans, et Speronella à Dalesmanino son frère. Celui-ci la maria à N. Traversario de Ravenne, puis en quatrième noces à Pietro Zaussano, frère d'Albert, dont il est question ci-dessus. Ezzelin da Romano, si célèbre (*Voyez* tom. VI. EZZELIN IV., *dit* le Moine) avoit à cette époque perdu Agnès d'Est, sa première femme: épris de la beauté de Speronella, il desira l'obtenir, négocia avec Dalesmanino, qui ménagea la fuite de Speronella, laquelle abandonna Albert Zaussano, son quatrième mari, pour se retirer chez Ezzelin, et l'épousa vers 1170. Dalesmanino se fit donner à cette occasion les terres de Porto et de Curano, qui appartenoient à sa sœur, qu'Ezzelin lui abandonna. Speronella paroissoit ravie de son mariage avec un homme de la puissance et de la réputation

d'Ezzelin IV ; celui-ci étoit enchanté de la beauté , de l'esprit et des charmes de sa femme , et vivoit heureux avec elle ; lorsqu'ayant fait un voyage à Monselice , chez Gribert da Fontana , il y fut reçu magnifiquement et avec les soins les plus recherchés: de retour chez lui , Ezzelin raconta à Speronella tous les bons traitemens qu'il avoit reçus à Monselice , parla de la noblesse et de la richesse de Gribert , de la grace et de la beauté d'Olderic son fils ; il eut l'imprudence d'insister sur ce dernier point, et de lui raconter qu'Olderic da Fontana l'ayant accompagné par politesse dans le bain , il étoit resté frappé de sa fraîcheur , de la blancheur de sa peau , de la souplesse de ses membres , ainsi que des belles formes et des belles proportions du corps de ce jeune homme. Ces images trop vivement rendues , frappèrent fortement l'imagination de Speronella, et allumèrent dans ses sens et dans son cœur une passion insensée ; elle n'eut plus de cesse qu'elle n'eût vu Olderic et formé avec lui de nouveaux liens. Aidée par Dalesmanino son frère (qui se fit encore payer dans cette occasion ses services , par la donation de nouvelles terres), elle s'enfuit de chez Ezzelin le Moine pour se jeter dans les bras d'Olderic da Fontana , lequel , après un divorce solennel , célébra ses noces avec elle à Monselice. Speronella eut de ce sixième mari une fille, Zamponie, mariée vers 1190, au comte Albert da Baone, et un fils, Jacques da Fontana de Saint-André , célébré depuis par le Dante et par ses commentateurs. Speronella mourut la veille de Noël de l'an 1199, à l'âge de près de cinquante ans. Dans son testament, fait en 1192 , et suivi d'un codicile de 1199, elle fait à tous les hôpitaux et les églises de la province , aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem , et jusqu'aux lépreux , des legs qui prouvent qu'elle possédoit des biens considérables. Les graces , la gentillesse , l'étourderie et la légèreté de Speronella , et surtout ses galanteries et son dévergondage , célèbres dans le douzième siècle , passèrent en proverbe dans les siècles suivans ; et pour dire une femme gentille , étourdie et galante , on disoit *una Speronella* ; d'où par corruption on a dit depuis dans notre langue *une Péronnelle*. Voy. *Dictionnaire des proverbes*.

I. SPLEISS (Etienne), professeur de logique et de mathématiques à Schaffausen sa patrie en 1671 , est auteur de divers *traités* de géographie et d'astronomie. Jean-Jacques , son fils , suivit la même profession. On a de lui plusieurs ouvrages *d'astronomie*.

II. SPLEISS (David), fils d'Etienne et frère de Jean-Jacques Spleiss , né à Schaffhausen , s'appliqua à la médecine , et fut reçu docteur en cette science à Padoue. La médecine n'occupa pas seule son temps ; il étudia aussi les mathématiques et devint professeur de mathématiques et de médecine dans sa patrie en 1711. On a de lui plusieurs traités de médecine dont quelques-uns sont insérés dans les *Ephémérides Naturæ curiosorum*.

SPRECHER de Bernegg (Fortunat), chevalier et docteur en droit , commissaire ou gouverneur du comté de Chiavenne en 1617 et 1625 , a publié en latin un bon abrégé de l'Histoire des Grisons , *Rhetia*, ou *Pallas Rhætico armata et togata* , Bâle , 1617 , Leyde , Elzevir , 1633 ,

in-24. On connoît aussi une traduction allemande, considérablement augmentée, que Haller préfère à l'original latin. Sprecher est encore auteur d'une *Histoire des troubles de la Valteline*, en latin, Genève, 1629, in-4°. Cette Histoire, traduite en allemand, 1751, in-4°, est estimée pour son impartialité, quoique l'auteur fut réformé. On conserve dans la bibliothèque de chapître de Zurich, un *traité* du même auteur, *Rhetia Alpestris*, qui est un excellent supplément de celui que Tschoudi avoit publié sur le même pays. On a encore de Sprecher la *Généalogie* diplomatique de la maison de Planta en Grisons, et ce fut d'après son travail qu'on imprima, à Coire, en 1722, in-folio, les tables généalogiques de cette maison qui se dit issue de Pompée Planta, gouverneur d'Egypte sous l'empe- Trajan, et dont Pline-le-jeune a fait mention dans ses Lettres. Jean-Louis Lehmann, a publié, en 1780, 2 vol. in-12, avec des notes, la continuation de la Relation des troubles des Grisons, depuis 1629 jusqu'en 1645, écrite en allemand par Fortunat Sprecher; elle est estimée.

SPRENG (Jean-Jacques), né à Bâle le 31 décembre 1699, mort le 27 mai 1768, historien et poète, professeur de grec à l'université de Bâle, et membre de plusieurs sociétés savantes, a traduit en vers allemands, I. Le *Pseautier de David*, 1741. II. Les *Cantiques*, 1748. La *tragédie de Dryden*, Bâle, 1757, in-8° Il reçut de l'empereur Charles VI le titre de *Poeta cæsareus*. On a encore de lui, en allemand, quelques *Dissertations historiques*; un *Discours* estimé sur le combat de St.-Jacques, publié à Bâle, 1748, in-4°; et trois ouvrages sur *l'Histoire du canton de Bâle*, où l'on trouve une partialité excessive contre la religion catholique.

SPROAT (Jacques), ministre à Philadelphie, né en 1722 à Scituate au Massachussetts, gradué en 1741 au collége d'Yale, ordonné en 1743, ministre de Guilford, passa à Philadelphie, et succéda à Tennent à la fin de l'année 1768, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1793. Le révérend docteur Green, son collégue, lui survécut. La pompe de ses funérailles attesta la haute estime qu'il avoit méritée. C'étoit dans le temps où la fièvre jaune exerçoit ses affreux ravages dans cette ville, et où l'on voyoit à peine deux ou trois parens suivre un cercueil; cent personnes suivirent le sien, et plusieurs nègres s'offrirent à le porter; le docteur Sproat fut un respectable théologien. On trouve des extraits de son journal dans le magasin de l'assemblée. On remarque le *récit* des pertes occasionnées par le ravage de la fièvre jaune.

STACHELIN (Jean), docteur en médecine à Bâle, sa ville natale, y a publié plusieurs *Dissertations* sur cet art, et une *Relation de la guerre des Suisses contre Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne*, en latin; 1744, un volume, in-4°.

STANDISH (Miles), le héros de la Nouvelle-Angleterre, naquit en 1784, au comté de Lancastre; après avoir servi quelque temps dans l'armée des Pays-Bas, il s'établit à Leyde avec la congrégation de M. Robinson, quoiqu'il ne fût pas membre de cette église. Il s'embarqua en 1620 avec la première compagnie qui vint à la Nouvelle-Angleterre, où on le nomma capitaine ou chef-militaire

commandant à Plymouth; plein de courage et d'audace, on le vit toujours aux premiers rangs dans les entreprises hasardeuses. Il fut, en 1623, envoyé à Vessagusset ou Weymouth, pour protéger les planteurs contre un complot des Indiens que Masassoit avoit découvert. Il choisit huit hommes avec lesquels il vint à la plantation, sous prétexte d'affaires de commerce : il la trouva dans la situation la plus périlleuse; les planteurs, par une conduite injuste et déréglée, s'étoient rendus méprisables aux yeux des Indiens; les sauvages, chez qui il y avoit eu du blé volé, prétendoient pour se venger pendre le voleur, vieillard décrépit et pauvre. Quand Standish arriva à Weymouth, il fut insulté et menacé par les Indiens qu'il savoit déjà être les conspirateurs; profitant d'une occasion où plusieurs étoient rassemblés, il en tua cinq, sans perdre un seul homme; et saisissant de sa main Pecksnot, le plus hardi de leurs chefs, il lui arracha son couteau et le lui plongea dans le cœur. La terreur que cet exploit jeta parmi les sauvages, fut très-avantageuse. Standish fut magistrat ou assistant tout le reste de sa vie. Il mourut en 1656, à Duxborough, où il avoit une propriété connue aujourd'hui sous le nom de Château du Capitaine.

STAPFER (Jean-Frédéric), pasteur de Diesbach, dans le canton de Berne en 1762, étoit natif de Broug, en Argeu. On a de lui une *Théologie polémique*; Zurich, 1543 et 1757, 5 vol. in-8°.; plusieurs *Traités de morale*, et des *Dissertations théologiques*.

I. STASSART (Jean, Goswin de), seigneur de Briex, Ecoutète, de la ville de Bruges, d'une maison ancienne, originaire du comté de Flandres, qui remonte au 12e siècle, se distingua dans ses fonctions civiles, et fut la victime de son attachement et de sa fidélité à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, car il fut massacré en voulant comprimer une insurrection des habitans de Bruges, qui s'étoient révoltés contre ce prince. Son fils, Roland de Stassart, qui n'avoit que trois ans lors de la mort tragique de son père, fut quelques années secrétaire intime du duc Charles-le-Hardi, et mourut en 1504, laissant de Jeanne Sareu, sa femme, Jean de Stassart, né en 1488, marié à Marie de Renialmé.

II. STASSART (Pierre Goswin de), petit-fils du précédent, seigneur de Briex, né en Brabant en 1551, de Jean de Stassart et de dame Marie de Rénialmé, s'occupa dès sa jeunesse du droit public et de la constitution du Brabant; il fut confirmé dans son ancienne noblesse par l'empereur Charles-Quint le 17 novembre 1547. Conseiller pensionnaire de la ville de Bruxelles, il exerça cette place dans des temps difficiles; il eut d'abord le courage de défendre les priviléges de son pays contre le despotisme de Philippe II, puis le courage non moins grand, de s'opposer à l'esprit d'exagération qui dirigeoit toutes les mesures des états de Brabant. Enfin lorsque la mort tragique des comtes de Horn et d'Egmont (juin 1568) et les barbaries du duc d'Albe eurent ôté tout espoir de concilier les esprits, Pierre Stassart renonça aux affaires publiques, se retira dans son château de Briex où il mourut en sage, l'an 1599. Il avoit donné sa sœur Marie, à Josse Van-Helmont, sieur de Pélisser

et Roggenbourg, dont le fils Jean-Baptiste et le petit fils Mercure Van-Helmont, cultivèrent avec succès la physique et la chimie. De sa femme Jeanne Tayspil; Pierre Stassart laissa un fils nommé Herman Louis, capitaine au service d'Espagne, marié à Marguerite de Schinkelt. Son petit fils Philippe Joseph, capitaine au service d'Espagne fut tué en 1652, dans une affaire près de Dunkerque; et son arrière petit fils, Charles Philippe, né à Briex en 1650, major commandant en 1672, d'un corps franc levé à ses frais, servit avec une grande distinction; mais piqué de voir ses services mal récompensés, il se retira en 1678 à Namur, où il mourut en 1709, laissant un fils Jean-Jacques Stassart, marié en 1709 à Sébastienne le Clerq qui continua sa postérité.

III. STASSART (Jacques Joseph, Goswin de), seigneur de Carioule, fils de Jean-Jacques Stassart, mort en sa terre de Carioule en 1753, et de Sébastienne le Clerq, naquit à Charles-le-Roi en 1711. Il fut un des hommes les plus recommandables qu'ait produit la Belgique. Honoré constamment de la confiance de l'impératrice Marie-Thérèse, et du duc Charles de Lorraine, il ne montra pas moins de dévouement et de fidélité à l'empereur Joseph II. Mais la franchise avec laquelle il insista sur le danger des innovations que ce prince vouloit introduire, ne lui plut que médiocrement, de sorte qu'en rendant justice à ses bonnes intentions, il ne le nomma point à la place de chef et président du conseil privé à laquelle il avoit d'abord été destiné. Conseiller d'état et président du conseil de Namur, il fut créé baron du Saint-Empire en 1791, et mourut à Namur en 1801, laissant beaucoup de manuscrits précieux sur les différentes branches d'administration et les ressources de la Belgique qui attestent combien il étoit bon administrateur et homme d'état. De sa femme Catherine Josephe de Martin, il laissa un fils, Jacques Joseph Augustin, baron de Stassart, vicomte de Noirmont, seigneur de Ferot et Carioule, qui fut conseiller au grand conseil de S. M. I. et R. aux Pays-Bas, et président du conseil de Namur, né en 1737, marié en 1787 à Barbe Françoise Scholastique, baronne Walter de Mailleu, mort en 1807, magistrat aussi savant qu'intègre et qui a aussi laissé des documens très-curieux sur la révolution de la Belgique et divers manuscrits relatifs à l'administration ainsi qu'aux sciences.

I. STEINER (Jean Gaspard), né à Wintherthour, d'une famille calviniste, mort à Zoug le 23 juin 1690, se fit catholique quelques années avant sa mort. On a de lui : *Description de la Suisse*, Rotweil, 1680, in-12, en allemand. II. *Table géographique de la Suisse*, 1680, III. *Description allégorique de la Suisse*. Turin, 1682, in-12. L'auteur s'y élève avec véhémence contre son ancienne religion.

II. STEINER (Werner), landamman du canton de Zoug, né dans la ville de ce nom, où il mourut en 1517, combattit vaillamment à la bataille de Dornach et à celle de Marignan, où il commandoit les troupes de son canton. Deux de ses fils y périrent, et il est a remarquer que son père, son ayeul, et deux de ses oncles, avoient également péri pour la patrie. Il a écrit en

allemand une *Chronique* de la Suisse, depuis 1503 jusqu'en 1513, qui est très-estimée, et une *Relation* de la bataille de Marignan. — Werner STEINER, l'un de ses fils, prêtre et pronotaire apostolique, né à Zoug en 1492, reçu chevalier du Saint-Sépulchre à Jérusalem en 1519, embrassa à son retour la religion de Zuingle, son ami. Il a fait sur la chronique d'Etterlin, d'excellentes notes, faussement attribuées à son père par quelques auteurs, et une *Chronique* de Zoug depuis 1503, jusqu'en 1516, qui est restée manuscrite. Le style de l'auteur est assez énergique ; mais il fonde son changement de religion sur des motifs qui ne parlent pas en faveur de ses connoissances théologiques.

I. STETTLER (Guillaume), bon peintre et graveur de Berne, où il mourut en 1708, étoit membre du grand conseil de cette ville. Il a écrit en allemand un *Traité de peinture*, assez estimé, Berne, 1696, in-12.

II. STETTLER (Michel), natif de Berne, commissaire général de la république de ce nom, en 1629, est auteur d'une *Chronique* de Berne, en 10 vol. in-fol. qui n'a pas été imprimée ; mais il en a publié un *Abrégé* en 1627, 2 vol. in-fol. en allemand. Son style n'est pas toujours neuf ; mais les notices historiques sont généralement exactes.

STEUBEN (Frédéric-Guillaume, baron de), major général dans l'armée américaine, officier au service de la Prusse, servit plusieurs années dans les armées du grand Frédéric, dont il devint un des aides-de-camp, et parvint au grade de lieutenant général. Il arriva de Marseille au Nouveau-Hampshire en 1777, avec de fortes recommandations au congrès. Il ne vouloit aucun grade, et ne demandoit que la permission de servir comme volontaire dans l'armée des Américains. Bientôt nommé inspecteur général, avec rang de major général, il établit un système uniforme de manœuvres, et par son habileté et sa persévérance, il introduisit des améliorations très-importantes dans l'armée. Il servoit comme volontaire à la bataille de Monmouth, et commandoit dans la tranchée d'Yorck-town au jour qui termina la lutte avec la Grande-Bretagne. Il mourut en 1794 à Steubenville-New-Yorck, à l'âge de 61 ans. C'étoit un homme de mérite, et d'un jugement profond. On a publié en 1779 son système de discipline : Steuben avoit donné une lettre sur l'*établissement d'une milice* et sur *quelques améliorations militaires*.

I. STEVENS (Joseph), ministre de Charlestown, Massachussetts, gradué en 1703 au collége d'Harvard, ordonné en 1713, collégue de Bradstreet, étoit un prédicateur fervent et éloquent, d'une société agréable et cher à toute sa congrégation. Il mourut en 1721, âgé de 40 ans. On a publié plusieurs de ses *Discours* dans lesquels on distingue l'*Oraison funèbre* du révérend Brattle de Cambridge.

II. STEVENS (Benjamin), ministre de Kittery, Massachussetts, fils du précédent, gradué en 1740, au collége d'Harvard, ordonné en 1751, mort en 1791, fut toujours respecté comme un habile ministre de l'Evangile, et un homme modeste. On admiroit en lui un esprit pénétrant et un jugement solide : ses discours bien pensés

et bien écrits étoient encore relevés par un débit brillant. Il a publié plusieurs *Sermons* et *l'oraison funèbre de A. Pepperell*, écuyer, 1752.

STILES (Ezra), président du collége d'Yale, fils du réverend Isaac Stiles de North-Haven, Connecticut, né en 1727, fut gradué en 1746 au seminaire. Après avoir prêché quelque temps, il s'appliqua à l'étude des lois, fut reçu au barreau où il plaida jusqu'en 1755, époque à laquelle, ayant repris ses prédications, il fut ordonné ministre de la seconde église congrégationnelle de Newport, Rhode-Isand. En 1776 les événemens de la guerre dispersèrent sa congrégation et l'engagèrent à passer à Dighton, d'où il alla prêcher à Portsmouth ; en 1777 on le nomma président du collége d'Yale à la place de Clap. Il occupa cette place jusqu'en 1795. Le docteur Stiles étoit l'un des hommes les plus savans de son pays. Il savoit très-bien l'hébreu, le grec et le latin quoiqu'il eût quarante ans quand il étudia la première de ces langues ; il entendoit très-bien le samaritain, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le persan, et le copte : il lisoit surtout le français très-facilement ; très-instruit dans plusieurs branches des mathématiques et de l'astronomie, il étoit encore excellent prédicateur. Sa bienfaisance s'étendoit indifféremment sur tous ses paroissiens indigens, de quelque religion ou de quelque secte qu'ils fussent ; son zèle pour la cause de l'Amérique ne fut pas moins ardent que sa charité. Il a publié *l'oraison funèbre*, en latin, du gouverneur Law, beaucoup de *sermons* et de *discours* dans lesquels on en distingue un sur l'union chrétienne, prononcé en présence des ministres congrégationnels de Rhode-Island, 1760, qui fit le plus grand effet, et un discours en latin prononcé à son installation dans sa place de président, 1778. *Histoire des trois juges du roi Charles I ; Whalley, Goffe, et Dixwell*, in-12, 1795. Il a laissé plus de quarante manuscrits, une *Histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre* qui n'étoit pas achevée. Son gendre, le révérend docteur Holmes, a publié en 1798, une notice assez intéressante sur sa vie.

STILLMAN (Samuel), ministre à Boston, né en 1737 à Philadelphie, avoit onze ans quand ses parens passèrent à Charlestown, dans la Caroline méridionale. Son éducation fut commencée dans une académie de cette ville. Un sermon de Hart le toucha, et le détermina à prendre les ordres à Charlestown en 1759. Il s'établit à James-Island ; mais le mauvais état de sa santé l'obliga à passer à Bordentown, New-Jersey, où il prêcha deux ans ; de là il se rendit à Boston, où il devint assistant dans la seconde église, pendant environ un an ; il fut installé ministre de la première, comme successeur de Condy qui lui résigna sa place en 1765 ; il la conserva jusqu'en 1807, époque de sa mort. Le docteur Stillman s'est placé au premier rang des éloquents prédicateurs de l'Évangile. Il a expliqué et soutenu la doctrine particulière de la religion chrétienne. On a de lui, un grand nombre de *Sermons*, dont un volume tiré de ses manuscrits n'a été donné qu'en 1808.

Voyez ALEXANDRE (Guillaume.)

STITH (Guillaume), prési-

dent du collége de Guillaume et Marie en Virginie, né dans cette colonie où il fut pendant bien des années un respectable ecclésiastique, quitta ses pénibles fonctions peu après l'année 1740. On a de lui, une *histoire des premières découvertes et de l'établissement en Virginie*, Williamsbourg, in-8°, 1747. Cette histoire ne commence qu'en 1624. Un appendix contient le recueil des chartres qui ont rapport à ce tems, il forme un volume. Outre les matériaux nombreux de Smith, l'auteur a trouvé beaucoup de secours dans les manuscrits de son oncle sir Joseph Randolph, et des registres de la compagnie de Londres, dont le colonel Guillaume Byrd, président du conseil, lui donna communication ainsi que de sa précieuse bibliothèque. Stith fut un homme savant et un fidèle historien. Mais son style est absolument dépourvu de graces, et ses détails sont d'une minutie fatigante.

STOCKALPER (Gaspar), baron du Saint-Empire romain, capitaine général de la république du Vallais, en 1770. C'étoit un personnage du plus grand mérite, qui occupe une place distingué dans les Annales de sa patrie. (*Voyez* Histoire militaire de la Suisse, par le baron de Zur-Lauben.)

STOKLI (Augustin), natif de Muri, capitulaire de l'abbaye de ce nom, et doyen de celle de Pfeffers, vers 1625, a publié un traité en latin *sur les eaux minérales de Pfeffers*, Dillingen, 1631, in-8°. Il a encore laissé une *chronique* latine de l'abbaye de Pfeffers; mais elle n'a pas encore été imprimée.

STOCKTON (Richard), homme d'état et avocat distingué au New-Jersey, gradué en 1748 au collége de Princeton dans la première classe, se distingua par son savoir et son désintéressement. Jamais il ne se chargea d'une cause injuste, et l'innocent persécuté trouva toujours en lui un zélé défenseur : il remplit pendant plusieurs années une place de juge avec intégrité. Stockton mourut en 1781.

I. STODDARD (Salomon), ministre de Northampton, Massachussetts, né en 1643 à Boston, fils aîné d'Antoine Stoddard, écuyer, gradué en 1662, au collége d'Harvard, où il fut ensuite boursier, passa aux Barbades en qualité de chapelain du gouverneur Serle, et prêcha pendant près de deux ans aux dissidens de cette île. A son retour, en 1672, il fut ordonné et nommé ministre de Northampton, comme successeur de Mather; il resta dans cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1729, sans avoir presque jamais interrompu ses travaux apostoliques. Stoddard étoit instruit et très-versé dans les controverses religieuses. Il eut beaucoup de réputation, et des succès comme prédicateur. Il a laissé un grand nombre de *Sermons* qu'il n'a jamais prêchés; il avoit une écriture si fine, qu'il fit tenir 150 de ses *Discours* dans un petit volume de poche manuscrit. Il a publié, I. Une *Réponse aux cas de conscience*. II. Un *Traité de la conversion; moyen de distinguer la sincérité de l'hypocrisie. Dieu n'est-il pas irrité du peu d'efforts des Colons, pour la conversion des Indiens;* un ouvrage sur le *jugement*, qui a été réimprimé à Edimbourg, in-8°., en 1792, avec une préface de M. Erskine, qui en fait l'éloge.

II. STODDARD (Jean), membre du conseil de Massachussetts, fils du précédent, gradué en 1701 au collége d'Harvard, fit preuve de beaucoup d'habileté et de droiture dans plusieurs places importantes ; il fut plusieurs années membre du conseil, chef de justice à la cour des plaids communs, et ensuite colonel d'un régiment. A un esprit vigoureux et à une pénétration rare, il réunissoit une grande connoissance de tout ce qui concernoit les intérêts des colonies et des tribus indiennes voisines ; attaché aux principes et à la doctrine des anciens théologiens de la Nouvelle-Angleterre, il abhorrait ce qu'il appeloit les erreurs de la théologie moderne. Il mourut à Boston en 1748, dans la 67e. année de son âge.

I. STONE (Samuel), un des premiers ministres de Hartford, Connecticut, né en Angleterre, fut élève de l'université de Cambridge. Pour échapper à la persécution, il passa en Amérique avec Cotton et Hooker, et devint en 1633, assistant de ce dernier à Cambridge. En 1636, il se rendit avec lui à Hartford, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1663. On admiroit en lui l'homme le plus subtil dans l'argumentation ; recherché comme homme de bonne société, on aimoit son esprit et ses réparties. Stone a publié un ouvrage intitulé : *l'Eglise congrégationnelle, église visiblement catholique*, Londres, 1652. Il s'efforce d'y renverser le système de l'église politique nationale. Il a laissé en manuscrit *une réfutation des Antimoniens*, et un corps de *Théologie*.

II. STONE (Jean-Hoskins), gouverneur de Maryland, un des patriotes qui versèrent leur sang pour soutenir l'indépendance de l'Amérique. Dans sa jeunesse, et dès les commencemens de la révolution, il étoit capitaine dans le célèbre régiment de Smallwood, où il se distingua principalement aux batailles de Long-Island, White-Plains et Princeton. A celle de Germantown, en 1777, il reçut une blessure qui le mit, pour le reste de sa vie, hors d'état de servir. Mais il ne cessa de rendre des services à son pays, comme membre du conseil exécutif. En 1794, nommé gouverneur, il remplit trois ans cette place aux termes de la constitution. En 1804, il mourut à Annapolis, laissant après lui la réputation d'un homme probe et d'un intrépide soldat.

STOUGHTON (Guillaume), lieutenant-gouverneur de Massachussetts, fils du colonel Israël Stoughton qui avoit commandé les troupes de Massachussetts dans la guerre de Pequot, prit ses degrés en 1650 au collége d'Harvard, et fut prédicateur. En 1671, il remplit les fonctions de magistrat, et en 1677 il passa en Angleterre en qualité d'agent de la province, et devint ensuite membre du conseil et chef de justice de la cour supérieure : on le nomma en 1692, lieutenant-gouverneur ; il commanda en chef, depuis 1694, jusqu'en 1699 et même en 1700. La mort le surprit en 1701, âgé de 70 ans ; on a rendu justice à son intégrité, à sa prudence, à son patriotisme, et il fut un des bienfaiteurs généreux du collége d'Harvard, à qui il laissa environ mille livres sterling ; il a aussi légué les revenus d'une terre pour l'entretien au collége, de quelques étudians natifs de Dorchester, et ceux d'une autre pour être em-

ployés aux écoles. Stoughton ne s'est pas marié.

I. STROZZI (Tite Vespasiano), poète de Ferrare, étoit fils de Nanné ou Jean Strozzi de l'illustre maison de Florence de ce nom. Son père avoit passé jeune au service du marquis d'Est, Nicolas III, et mourut vers 1505. Ses frères Nicolo, Lorenzo, et Roberto cultivèrent la littérature; mais Tite Vespasien fut celui d'entre eux qui y réussit de la manière la plus distinguée; il eut pour maître Guarino de Verone, remplit des places civiles, fut juge des 12 sages de la couronne de Ferrare en 1497, et quitta cette place en 1502; il fut envoyé par le duc Hercule en ambassade à Rome, et mourut vers 1508. Il a laissé des *poésies* diverses, anacréontiques, graves, et satiriques, ainsi que plusieurs *manuscrits* existant à la bibliothèque d'Est, entre autres le *Panerolycos* où il *Lupo malvaggio* : il avoit entrepris un *poème* en l'honneur du duc Borlo d'Est; il ne put en faire que 10 chants, et chargea son fils Hercule de le terminer : la mort malheureuse de celui-ci l'en empêcha; l'abbé Mittarelli a publié quelques-unes de celles de ses œuvres restées inédites. Tite fut grand ami de Battista Guarini, et trois des élégies de ce dernier qui lui sont adressées (*Voy.* Battista-Guarini. Carmina, p. 26. 28 et 86), montrent l'estime qu'il lui portoit. Giraldi (opera p. 505, édit. de Bâle de 1544), le cite comme un des meilleurs poètes de cet âge, en faisant observer qu'il fut surpassé par son fils Hercule qui suit.

II. STROZZI (Hercule), fils du précédent, fut aussi juge de la commune de Ferrare; la littérature et la poésie ne le détournèrent point des affaires; il écrivoit en vers comme en prose, aussi parfaitement en grec et en latin que dans sa langue naturelle: et étoit doué d'une mémoire admirable. Hercule travailla à la *Borseide* de Tite son père; mais sa mort imprévue l'empêcha de la finir. Calcagnini rapporte qu'il avoit un goût extrême pour l'arrangement des théâtres et des fêtes, et qu'il joignoit à tous les talens agréables les qualités essentielles, celles de bon citoyen, d'homme juste, et d'ami zélé et généreux. Le cours d'une vie si estimable fut interrompu par la jalousie effrénée d'un rival. Strozzi, jeune, beau, tendre, spirituel et aimable, avoit inspiré une violente passion à Barbara Torelli, des comtes de Guastalle, femme célèbre et poète elle-même; après la mort d'Hercule Bentivoglio, son mari, elle l'épousa en 1508. Alors un très-grand personnage qui aspiroit à cet avantage, furieux de se voir préférer Hercule Strozzi, le fit lâchement assassiner la nuit du six juin, treize jours après ses noces, comme il rentroit chez lui sur sa mule. On le trouva le lendemain matin près de l'église Saint-François, enveloppé dans son manteau et percé de 22 coups de stilet, et la gorge coupée, sans qu'on ait pu jamais connoître les coupables. Cet intéressant jeune homme sembloit avoir lui-même prédit sa mort dans des vers touchans, qu'il avoit faits peu de jours auparavant. Il n'avoit que 28 ans lors de cette fin tragique: sa femme inconsolable finit ses jours dans la dévotion. (*Voyez* ci-après Torelli Barbara.) Celio Calcagnini qui fit son oraison funèbre, remarque qu'Hercule avoit dans le style une élégance, une harmonie et une douceur extrêmes. Il

fut grand ami du cardinal Bembo. Tiraboschi le regarde comme un des meilleurs poètes de son siècle, et l'Arioste, qui pensoit de même l'a placé parmi les plus célèbres. (*Voyez* son *Orlando furioso*, chant 42.) Les Aldes ont imprimé ses œuvres.

STRUBI (Léonard), né à Bâle à la fin du 15e siècle, est auteur d'une *chronique* de Bâle très-intéressante, sur-tout relativement à l'expédition des Suisses en Italie. Strubi étoit pasteur de Bubendorf en 1535.

STUYVESANT (Pierre), dernier gouverneur hollandais de New-Yorck, commença son administration en 1647, et fut continuellement employé à s'opposer aux usurpations des Anglais et des Suédois, sur le territoire qui lui avoit été confié. En 1664, les Anglais envoyèrent une expédition contre les possessions hollandaises. Trois ou quatre frégates, sous le commandement du colonel Nicolls, parurent devant New-Amsterdam ou New-Yorck, et le gouverneur Stuyvesant fut sommé de rendre la place ; mais ce brave militaire ayant déjà combattu pour les états au service desquels il avoit même perdu une jambe, n'étoit point disposé à se soumettre. Dans une longue réponse qu'il fit, il réclama les droits des Hollandais et déclara qu'il étoit résolu à défendre la place. Cependant il fut contraint de capituler, et dès ce moment tous les nouveaux Pays-Bas furent soumis aux Anglais. Stuyvesant resta dans le pays où il termina ses jours.

I. SULLIVAN (Jean), général dans l'armée Américaine et président du New-Hampshire, fut nommé en 1775 par le congrès, général de brigade et major général dans l'année suivante. Il remplaça en 1776, Arnold dans le commandement de l'armée du Canada ; mais peu après, il fut chassé de la province. La maladie du général Green, lui procura le commandement de la division de Long-Island ; il fut fait prisonnier à la bataille du 27 avec le lord Stirling. Mais échangé quelques mois après, il prit le commandement de sa division au New-Jersey. Il forma, en 1777, et exécuta le plan d'une expédition contre Staten-Island. La cour s'étant informée des détails de sa conduite, elle lui en exprima sa satisfaction : Il combattit cette même année à Brandywine et à Germantown. On le chargea ensuite du commandement des troupes de Rhode-Island ; au mois d'août 1778, il mit le siège devant Newport que les Anglais occupoient. Mais les Français commandés par le comte d'Estaing, ayan tretiré leur flotte pour la porter sur Boston, il se vit obligé de lever le siège. Dans la même année il battit l'ennemi et passa sur le continent sans que les Anglais eussent le moindre soupçon de ses mouvemens. En 1779, il commandoit à New-Yorck une expédition contre les six nations Indiennes ; le général Clinton l'ayant rejoint, ils marchèrent sous le commandement de Brandt contre leurs ennemis, les Butlern et autres, entre la source du lac Seneka et la rivière de Tioga, les attaquèrent dans leurs retranchemens et les dispersèrent totalement, ravagèrent le pays, détruisirent leurs villages et n'y laissèrent pas de vestiges de l'industrie humaine. Cette sévérité étoit nécessaire pour réprimer leurs incursions : le général Sullivan avoit fait de trop fortes demandes

pour les fournitures militaires, et s'étoit plaint trop librement de l'inattention du gouvernement pour n'avoir pas de nombreux ennemis au congrès et dans la marine, ce qui lui fit quitter le commandement. Il rentra au congrès dans les années 1786, 1787 et 1789; élu président de New-Hampshire, ses vigoureux efforts animèrent l'insurrection qui éclata au moment des troubles du Massachussetts. En 1789, on le nomma juge du district de New-Hampshire. Il mourut dans sa terre en 1795, à l'âge de 54 ans.

II. SULLIVAN (Jacques), gouverneur de Massachussetts, frère du précédent, naquit en 1744, à Berwick au district du Maine. Son père qui vint s'établir en Amérique en 1723, se chargea seul de l'éducation de son fils Jacques, et vécut assez pour le voir jouir d'une grande considération dans le monde, n'étant mort qu'en 1795, dans la 106e année de son âge. Le gouverneur Sullivan avoit été destiné à l'état militaire, mais ayant eu un membre cassé dans sa jeunesse, il se détermina à s'appliquer à l'étude des lois sous la conduite de son frère le général, et bientôt il y acquit une telle célébrité qu'il fut nommé procureur du roi dans la province où il demeuroit; aux approches de la révolution, il y prit une part très-active. En 1775, étant membre du congrès provincial de Massachussetts, on le chargea avec deux autres personnes d'une commission difficile à Ticonderoga, qu'il exécuta d'une manière très-satisfaisante. L'année suivante il fut nommé juge de la cour supérieure et membre de la convention qui forma la constitution de l'état en 1779 et 1780. En 1782, il se démit de son office de juge et reprit la profession d'avocat. Il fut délégué au congrès en 1783, et dans l'année suivante il devint l'un des commissaires pour règler les différends entre le Massachussetts et le New-Yorck relativement à leurs droits respectifs sur les terres occidentales. On le nomma de nouveau pour représenter la ville de Boston à la législature. En 1787, il étoit membre du conseil exécutif et juge pour Suffolk; en 1790, procureur-général, place qu'il occupa jusqu'en 1807, où il fut placé à la tête de la magistrature de la république, comme successeur du gouverneur Strong; enfin le président des états le nomma agent, d'après l'article 5 du traité avec l'Angleterre, pour règler les frontières des États-Unis et des provinces Anglaises. Sullivan étoit membre de l'académie des arts et sciences dès sa première institution, et pendant beaucoup d'années président de la société historique de Massachussetts, président de la société congrégationnelle de charité et membre de la société d'humanité. Ce fut lui qui donna le plan du canal de Middlesex, il avoit consacré une grande partie de son temps à ce travail. Il termina sa carrière en décembre 1808. Dans les différentes charges publiques dont il fut honoré pendant 40 ans par les suffrages de ses concitoyens, et dans le cours d'une longue carrière politique, au milieu des troubles et des haines de partis, ses ennemis les plus acharnés ne purent lui refuser de grandes qualités. Comme juge, on lui reconnut la plus parfaite intégrité; comme accusateur public du gouvernement, il tempéra la sévérité de son ministère par une rare humanité: son éloquence

avoit une tournure originale et adaptée par un choix judicieux au sujet et à la circonstance, ainsi qu'au tribunal devant lequel il plaidoit. Au milieu des grandes et importantes affaires qui l'occupèrent, Sullivan trouva néanmoins le temps de cultiver la littérature et les sciences. Il a publié des *Observations sur le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique*, 1791 : *Dissertation sur les Etats-Unis* : *Le sentier des richesses*, ou *Dissertation sur la banque*, 1792 : *Histoire du district du Maine*, in-8°, 1795 : *Histoire des terres du Massachussetts*, in-8°, 1801 : *Dissertation sur la liberté constitutionnelle de la presse dans les Etats-Unis*, 1801 : *Histoire des Indiens Penobscot* dans les collections historiques. Outre ces ouvrages, il a donné un nombre considérable de *pièces fugitives*, et plusieurs *Mémoires* qui ont été publiés par divers imprimeurs.

SUMNER (Increase), gouverneur de Massachussetts, né en 1746 à Roxbury, gradué en 1767 au collége d'Harvard, s'attacha d'abord au barreau, et devint représentant de sa ville natale à la législature, et ensuite sénateur. En 1782, le gouverneur Hancock le plaça au banc de la cour suprême ; il étoit un juge impartial et éclairé. En 1797, il succéda à Samuel Adams dans la place de gouverneur. Il fut réélu les années suivantes, jusqu'à sa mort, arrivée en 1799. Sumner étoit doué d'un esprit vigoureux et juste, son jugement étoit sûr ; il savoit toujours se commander à lui-même.

SURBECK (Jean-Jacques de), né à Soleure en Suisse, homme d'un grand mérite, étoit lieutenant-général, inspecteur d'infanterie, colonel d'un régiment suisse, au service de France. Il est mort à Paris en 1714.

SUTER (Jean-François), né à Zoug, dans le 17e siècle, fut curé de Walchweil, et sextaire du chapitre rural de sa ville natale. On a de lui divers *Traités ascétiques*, en allemand, et une *Explication de l'oraison dominicale*, Zoug, 1742, in-4°.

SWIST (Job), ministre de Bennington, état de Vermont, né en 1743 au Sandwich, Massachussetts, gradué en 1765 au collége d'Yale ; vers l'an 1766, il prit les ordres à Richmond, où il resta plusieurs années, employant tous ses soins à instruire le peuple dans la doctrine de l'Évangile. Enfin, quelques différences entre ses opinions et celles de l'Eglise, le mirent dans le cas de donner sa démission, et il se retira dans un lieu nommé *Nine-Partners*, dans l'état de New-Yorck, où il ne trouva nulle opposition. Mais ses travaux n'eurent aucun succès, malgré tous ses efforts pour attirer l'attention de ses auditeurs. Il passa à Manchester, au Vermont, où il resta dix ans ; ses travaux apostoliques fructifièrent. Il se rendit ensuite aux invitations du peuple de Bennington, avec qui il resta seize ans ; sa place lui fut ôtée, mais les raisons de son renvoi n'avoient rapport ni à ses mœurs, ni à sa conduite dans son ministère. Il se retira à Addison où il contribua beaucoup à l'organisation d'une église. Enfin, il se chargea en 1804, d'une mission dans le nord du Vermont, et mourut dans ce voyage, à Enosburg, cette même année. On admiroit en lui un esprit vaste et susceptible d'éclaircir les matières les plus abstraites. On a

blié, après sa mort, un volume de ses *Sermons*, 1805; mais comme il ne comptoit pas les donner au public, ils sont dans un état d'imperfection.

I. SYMMES (Thomas), né à Bradford en 1678, gradué en 1698 au collége d'Harvard, et ordonné en 1702, premier ministre de Boxford, fut dépossédé et expulsé de la ville en 1708. Il succéda la même année à son père dans la ville de Bradford, où il mourut en 1725. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit et d'un savoir profond. Souvent il lisoit à sa famille l'Ecriture sainte en hébreu. C'étoit un prédicateur véhément et populaire. Il a publié : *Avis aux Pécheurs qui diffèrent*, et plusieurs autres *Sermons* dans lesquels on distingue celui prêché à l'ordination de Joseph Emerson, 1721; *Dialogue plaisant sur le chant d'église*, 1723; *L'intérêt des peuples à entretenir des ministres*, 1724; *Mémoires historiques sur la bataille de Piggwacket*, 1725. Après la mort de Symmes, Jean Brown de Haverhill a publié une *Notice de sa vie*, à laquelle il a ajouté *l'Avis à ses enfans et à son église*, tiré de ses manuscrits.

II. SYMMES (Guillaume), ministre d'Andover, Massachussetts, gradué en 1750 au collége d'Harvard, devint de 1755 à 1758, précepteur dans ce même séminaire. Ordonné en 1758, il mourut en 1807, à l'âge de soixante-huit ans, après quarante-neuf ans de ministère. Il s'étoit consacré exclusivement à la théologie; ses discours étoient écrits avec beaucoup de soin, et d'un style remarquable par sa clarté et sa correction. On admiroit sa prudence, sa charité et la pureté de ses principes. Il n'a publié qu'un *Sermon*, 1785, et deux *Discours* de circonstance.

TABO TACK

TABOURIER (Pierre-Nicolas), curé de Saint-Martin de Chartres, membre des conciles nationaux en 1797 et 1801, a publié, I. *Défense de la constitution civile du clergé avec des réflexions sur l'excommunication dont nous s'ommes menacés*, in-8°, Chartres et Paris, 1791. II. *Discours pour tranquilliser les consciences sur les affaires du temps*, in-8°, 1791. III. Un ouvrage sur *la Divinité de la religion chrétienne et ses vérités fondamentales*, 1797, et quelques autres écrits sur des matières religieuses. Il est mort au commencement du 19e siècle.

TACKANASH (Jean), ministre indien de Martha's-Vineyard, collègue de Hiacoomes en 1670, le jour où la première église indienne fut établie dans cette île, se distingua par des talens éminens et une vie exem-

plaire. Appliqué à l'étude, il fit chaque jour de nouveaux progrès, et devint le plus distingué des prédicateurs indiens. Il jouissoit d'une si grande estime qu'un grand nombre d'anglais, privés de leurs ministres, s'attachèrent à lui et communièrent de sa main; sans doute tous auroient pris le même parti, si tous avoient entendu la langue indienne dans laquelle il prêchoit. Il mourut en 1684 à Nunpang où il demeuroit, à l'extrémité est de Martha's-Vineyard.

TAILHÉ (Jacques), mort au commencement de ce siècle, est un de ces abréviateurs laborieux qui pourroient réduire toutes les bibliothèques à un très-petit nombre d'ouvrages. La manie d'abréger qui les tourmente, ne leur laisse aucun repos; toute collection un peu volumineuse les effraye; ils se mettent aussitôt à l'ouvrage, et sans discernement ils mutilent sans miséricorde, et bientôt viennent à bout de transformer un énorme in-folio en un modeste in-18. Les abrégés de Tailhé sont, I. *Abrégé de l'Histoire ancienne de Rollin, à l'usage des jeunes gens*; 1744, 4 vol. in-12, nouvelle édition, 1782, 5 vol. in-12. II. *Abrégé de l'histoire romaine*, du même, *à l'usage des jeunes gens*; 1755, 4 vol. in-12; nouvelle édition, 1784, 5 vol. in-12. III. *Abrégé chronologique de l'histoire des jésuites*; 1759, 2 vol. in-12. Les ouvrages du propre fonds de l'auteur sont, I. *Histoire de Louis XII*, Milan, 1755, 3 vol. in-12; puis sous son nom, 1759, 3 vol. in-12; l'auteur vouloit sonder l'opinion du public, qui parut lui avoir été favorable, VI. *Remarques succintes et pacifiques sur les écrits pour et contre la loi du silence*, 1760, in-12. V. *Portraits des jésuites*; 1762, in-12. VI. *Histoire des entreprises du clergé sur la souveraineté des rois*; 1767, 2 vol. in-12.

TAPPAN (David), professeur de théologie au collége d'Harvard, né en 1752, fils du révérend Benjamin Tappan de Manchester, Massachussetts, fut gradué en 1771 à l'université de Cambridge. Après avoir achevé ses études de théologie, il commença à prêcher, fut ordonné ministre de la troisième église de Newbury en 1774, où il resta environ 18 ans. On le nomma professeur de théologie au collége d'Harvard en 1792; les étudians de l'université étoient très-dissolus depuis longtemps, l'étude de la théologie y étoit négligée, et l'incertitude des opinions commençoit à conduire à l'incrédulité; mais les leçons du docteur Tappan, ses discours raisonnés et instructifs, d'un style élégant, profond, pathétique et concluant, eurent bientôt triomphé de cette dissipation. Tappan mourut en 1803. Il a publié beaucoup de *sermons* et de *discours* de circonstance parmi lesquels on distingue une *Oraison funèbre de Washington*, une autre du *lieutenant-gouverneur Philipps*, une du *docteur Hitchcock*, et une de *Mary Dana*; deux *Lettres amicales à Philaletes*, une *Adresse aux étudians d'Andover*. Après sa mort on a publié deux volumes tirés de ses manuscrits, l'un contenant des *sermons* sur divers sujets importans, et l'autre intitulé : *Discours sur les antiquités juives*, 1 vol. in-8°, 1807.

TARAVAL (Jean-Gus), peintre d'histoire, né à Paris en 1765, étoit neveu de Hugues Taraval, peintre du roi, reçu académicien le 29 juillet 1769,

sur un des plafonds de la galerie d'Apollon au Louvre, représentant l'*Automne* ou le *Triomphe de Bacchus*. Jean Gustave Taraval montra dès l'enfance des dispositions extraordinaires; il fut d'abord élève de son oncle et passa ensuite dans l'école de Brenet, professeur de l'académie et d'une pension de jeunes artistes, fondée en 1775 par ordre du roi. Le jeune Taraval fut un de ces êtres privilégiés auxquels la nature semble avoir tracé d'avance la route qu'ils doivent parcourir, en leur accordant tous les moyens de réussir dans la profession qu'ils embrassent. On peut donc considérer les succès du jeune Taraval comme une espèce de phénomène et comme une volonté directe de la nature. Il étoit indolent et paresseux à l'excès, se mettant le dernier au travail, le quittant le premier, et surpassant toujours ses laborieux compétiteurs. La première fois qu'il dessina d'après nature, il eut le prix. Il jouoit avec sa palette et ses pinceaux comme avec ses crayons; A peine s'est-il essayé dans quelques compositions, d'après nature, qu'il se présente pour concourir au grand prix : d'abord il est admis à la composition et ensuite à ce qu'on appelle la *figure peinte* : ce sont les diverses épreuves du concours; il est enfin admis. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir le jeune Taraval remporter le prix à l'âge de 17 ans, sur son premier tableau. Ce chef-d'œuvre représentant le *retour de l'Enfant prodigue*, qu'il peignit dans le style et dans la manière des grands maîtres, se voit encore à l'académie de peinture. Taraval partit pour Rome où il fut attaqué peu de temps après son arrivée d'une maladie de poitrine qui lui ôta toutes ses facultés. Le directeur de l'académie de France l'envoya à Naples, pour se rétablir; mais il y mourut vers l'an 1785, dans les bras de M. Chardon-de-la-Rochette, littérateur distingué, qui en eut un soin religieux pendant le cours de sa longue maladie. Telle fut la fin d'un talent trop précoce, que la nature sembloit avoir formé pour l'honneur de l'école française. (*Addition à l'art. du tom. XVI.*)

TAWANQUATUCK, premier Sachem indien de Martha's Vineard, converti au christianisme, vivoit dans cette île quand les anglais s'y établirent en 1642. Sa conversion due aux soins de Mayhew fut une circonstance très-désagréable à ses frères de couleur, qui furent indignés de le voir abandonner la religion de ses pères : après l'assemblée des indiens, Tawanquatuck dormant sur une natte auprès d'un petit feu, un indien lui décocha une flèche à large tête et crut le laisser baigné dans son sang; mais la flèche avoit frappé son sourcil, et l'os solide qu'elle avoit rencontré ayant changé sa direction, elle glissa et ne fit que lui couper le nez du haut en bas. Le lendemain Mayhew étant venu le visiter, le trouva en prières et remerciant dieu de sa délivrance. Il fut magistrat de son peuple et remplit fidèlement le reste de ses jours l'emploi qui lui étoit confié; il mourut vers l'an 1670.

TAYLOR (Guillaume), remarquable par sa longue vie, mort en 1794 au comté de Pitt, dans la Caroline-nord, à l'âge de 114 ans. Il étoit né dans la Virginie. Le matin du jour où il mourut, il avoit fait à pied deux milles.

I. TENNENT (Jean), médecin

de la Virginie, a publié en 1736 à Williamsburg un *essai sur la pleurésie*, qui a été réimprimé à New-Yorck en 1742; ouvrage dans lequel il fit connoître le premier les vertus de la Seneka-serpentine. Selon lui la cause immédiate de la pleurésie ou péripneumonie est une viscosité du sang de la même nature que celle produite par le venin du serpent-à-sonnettes : et comme la serpentine a été reconnue pour un remède de la morsure du serpent-à-sonnettes, il proposa en conséquence de l'appliquer à la curation de la pleurésie.

II. TENNENT (Guillaume), savant classique et ministre de l'église presbytérienne de Neshaminy en Pensylvanie, fut ordonné dans l'église épiscopale en Irlande, et émigra en 1718 en Amérique avec ses quatre fils, Gilbert, Guillaume, Jean et Charles. Peu de temps après son arrivée en Amérique, il renonça entièrement à l'église épiscopale et fut admis au synode de Philadelphie. Il passa ensuite quelque temps dans l'état de New-Yorck; en 1721 ou 1722 il se rendit à Bensalem en Pensylvanie. Il n'y resta que quatre ou cinq ans, s'établit en 1726 à Neshaminy, à 20 milles au nord de la ville de Philadelphie, où il devint pasteur d'une petite congrégation presbytérienne. Il y établit un séminaire qui bientôt reçut le nom de petit collège, sous lequel il fut long-temps connu; mais cette institution avec ce nom modeste devint l'école de beaucoup de ministres de l'évangile. On compte au nombre ses quatre fils, dont il avoit fait seul l'éducation. Jamais il n'eut personne pour l'aider dans cette académie que son fils aîné, Gilbert, qui lui donna quelques secours, pendant qu'il suivoit ses études de théologie. Tenneut mourut en 1743 et fut enterré à Neshaminy. Ses connoissances dans les sciences n'étoient pas étendues, mais il fut recommandable par son intégrité, sa simplicité et son ardeur infatigable au travail. Les églises de l'Amérique doivent beaucoup à son zèle.

III. TENNENT (Gilbert), ministre de Philadelphie, fils du précédent, né en 1703, en Irlande, amené dans ce pays par son père qui avoit fait son éducation, s'appliqua d'abord à la médecine, pendant une année; il se consacra après à la théologie, et commença à prêcher en 1725. On l'ordonna, en 1726, ministre de New-Brunswick au New-Jersey. Des ennemis ternirent sa réputation, ils lui reprochèrent beaucoup d'immoralité. Vers la fin de l'année 1740, il fit un voyage dans la Nouvelle-Angleterre, succéda à Whitefield à Boston, et ses prédications y eurent un succès peu commun. Il visita les différentes parties de la Nouvelle-Angleterre; par-tout sa majesté imposante, sa haute taille, l'extrême simplicité de ses habits, frappoient les peuples, et leur imprimoient le respect. Il établit en 1743, une nouvelle église presbytérienne à Philadelphie. Les administrateurs du collége de New-Jersey l'invitèrent d'aller en Angleterre, solliciter des secours pour ce séminaire. Tennent termina sa carrière en 1764 ou 1765. Comme prédicateur, peu l'ont égalé. Cependant, son éloquence étoit plutôt hardie et forte que douce et persuasive. Un très-grand nombre de presbytériens, tant ecclésiastiques que laïcs, formèrent une ligue contre lui, et contre Whitefield.

Cette lutte occasionna un synode dans lequel on remarqua bientôt une division très-prononcée pendant quelques années. Tennent qui avoit été un des plus ardens à exciter la division, parvint à rétablir l'harmonie. Il publia à cette occasion, un ouvrage intitulé, *la Paix de Jérusalem.* On a de lui en outre un très-grand nombre de *Sermons* et de *Discours* de circonstance : *Remarques sur une protestation présentée au synode de Philadelphie*, 1741 ; *L'Examinateur examiné*, ou *Gilbert Tennent en harmonie*, en réponse à un pamphlet de Hancock, intitulé l'Examinateur ; ou Gilbert contre Tennent : *Discours sur différents sujets, particulièrement sur la nature de la justification, sur la loi, la nécessité de défendre les bonnes œuvres* : *enfin une Notice sur le réveil de la religion en Pensylvanie.*

IV. TENNENT (Guillaume), ministre de Freehold, New-Jersey, frère du précédent, né en 1705 en Irlande, vint à 14 ans en Amérique, dans le dessein de se dévouer à l'étude de la théologie, sous la direction de son frère à New-Brunswick. Un travail assidu affoiblit tellement sa sa santé, qu'elle déclinoit visiblement ; il s'évanouit un jour et on le crut mort. Les voisins furent invités à ses funérailles : son médecin et son ami, absent de la ville ce jour là, en arrivant apprit cette malheureuse nouvelle; il visite le corps, lui trouve une chaleur qu'on ne conserve point après la mort ; il le fit remettre sur un lit, et le convoi fut différé. Mais le malade pendant plusieurs jours ne donnant plus de signes de vie, le moment fut fixé pour son enterrement. Le médecin seul résistoit à l'opinion générale, et insistoit pour obtenir encore quelque délai. Il en vint à demander une heure, puis une demie, puis enfin un quart d'heure. Ce terme expiroit, quand le malade ouvrit les yeux, poussa un soupir, et retomba encore dans une mort apparente. Mais les efforts furent redoublés pour le rappeler à la vie ; et dans peu d'heures le succès fut assuré. Il se rétablit ensuite assez lentement; mais enfin, en 1733, il fut ordonné successeur de son frère, le révérend Jean Tennent ; il se maria peu après, et mourut en 1777, âgé de 71 ans. Tennent étoit très-profond dans la théologie, et faisoit profession d'être un calviniste modéré. Peu d'hommes ont mené une vie plus pure, une conduite plus régulière. Prince a publié, dans son Histoire chrétienne, une *Notice* que Tennent avoit écrite *sur le rappel de la religion à Freehold et en d'autres endroits.*

TESSIER (N.), bon chimiste, né en 1736, mort le 2 août 1811, à Lyon, où il étoit membre de l'académie des sciences et belles-lettres, a laissé, I. *Essai sur la théorie des trois éléments, comparés aux élémens de la chimie pneumatique.* II. *Mémoire* pour établir la surphosphorescence des corps. III. Divers *Mémoires* sur la physique et la chimie. Il étoit grand partisan de l'ancienne nomenclature chimique.

I. THACHER (Thomas), premier ministre de l'ancienne église méridionale de Boston, né en 1620 en Angleterre, arriva dans ce pays en 1635, fit ses études sous la direction de Chauncy, qui depuis devint président du collége. Il fut ordonné, en 1644,

ministre de Weymouth, où il resta 24 ans. Mais en 1664, après la mort de sa première femme, plusieurs circonstances l'engagèrent à passer à Boston. En 1670, une nouvelle église s'y étoit formée d'une nouvelle partie de la première, de laquelle Thacher fut nommé pasteur. Il mourut en 1678, âgé de 58 ans. Il entendoit parfaitement l'hébreu ; on lui doit un *Dictionnaire* des principaux mots de cette langue. Le président Stiles parle de lui comme de l'homme le plus instruit du pays dans la langue arabe. C'étoit un prédicateur populaire, très-zélé contre les Quakers, dont il regardoit la doctrine comme subversive du christianisme. Thacher étoit encore bon médecin. Il a publié un *Sermon*, 1674 ; et un ouvrage de médecine intitulé, *Avis au peuple pour le guider dans le traitement de la petite vérole et de la rougeole*, 1677.

II. THACHER (Pierre), premier ministre de Milton, fils du précédent, né en 1651 à Salem, gradué en 1671 au collége d'Harvard, où il devint précepteur, alla quelque temps après en Angleterre, où il se lia avec plusieurs des principaux ministres. A son retour, en 1681, il prit les ordres à Milton, et mourut presque subitement en 1727. Thacher avoit dans le caractère une vivacité qui donnoit beaucoup de charme à sa conversation, et beaucoup d'intérêt à tout ce qu'il faisoit ; mais autant il étoit aimable par son caractère, autant il étoit respectable par la pureté de sa conduite et par sa bienfaisance. Il avoit appris la langue indienne pour aller prêcher une fois par semaine dans les villages Indiens du voisinage ; il avoit aussi étudié la médecine, pour être de plus en plus utile aux pauvres, et consacroit la plus grande partie de son revenu annuel à leur procurer les remèdes qui leur étoient nécessaires. Il a publié, l'*Incrédule convaincu et condamné*, auquel il a ajouté le *Trésor des Pères, héritage de leur postérité*, 1708, et plusieurs *Sermons.*

III. THACHER (Pierre), ministre à Boston, né dans cette ville, gradué en 1696, au collége d'Harvard, avoit tenu quelque temps une école à Hatfield ; il s'établit ministre à Weymouth, où il resta douze ans, et fut ensuite installé, en 1725, pasteur de la nouvelle église-nord à Boston. Il termina ses jours à l'âge de 62 ans. Cooper l'appelle le *Raisonneur évangélique.* Thacher étoit très-profond dans la théologie, il avoit le jugement pénétrant ; son style étoit mâle, ses raisonnemens pressans. Il fut toujours zélé pour la défense de la doctrine calviniste, qu'il avoit embrassée après de mûres réflexions. Une modestie naturelle donnoit encore du prix à tous ces avantages. Sans aucune bassesse il témoignoit une grande humilité ; il étoit pathétique dans sa prédication, parce qu'il étoit fortement persuadé de ce qu'il disoit. Il a publié quelques *Sermons*, parmi lesquels on distingue surtout celui prononcé à la mort de madame Gee.

IV. THACHER (Pierre), ministre de Middleborough (Massachussetts), fils du révérend Thacher de Milton, né en 1688, gradué en 1706 au collége d'Harvard, prit les ordres en 1709. Après avoir prêché deux ans à Middleborough, il mourut en 1744. Ce ministre avoit reçu de ses ancêtres une ample collec-

tion de livres puritains. Il s'étoit pénétré de leurs principes ; mais il se distinguoit par la pureté de ses mœurs. En moins de trois années, il vit le nombre de ses paroissiens s'augmenter de deux cents. Tous ses soins avoient pour objet d'inspirer aux hommes des sentimens de vertu et de charité. Il a publié une *Notice sur le réveil de l'esprit de la religion à Middleborough*. Elle se trouve dans l'Histoire chrétienne par Prince, qui y a aussi inséré une relation très-détaillée de la vie de l'auteur.

V. THACHER (Oxenbridge), représentant de Boston à la cour générale, fils d'Oxenbridge Thacher, et petit fils du révérend Pierre Thacher de Milton, fut gradué en 1738 au collége d'Harvard, et termina ses jours en 1765 âgé de 45 ans. Il fut compté au rang des savans, et des bons écrivains. Il a publié un pamphlet *sur le coin d'or*, 1760; et *Les sentimens d'un Anglais Américain à l'occasion d'un acte qui impose de certains droits sur les colonies anglaises et les plantations*, 1764.

VI. THACHER (Pierre), ministre à Boston, fils du précédent, naquit en 1752 à Milton. En 1769, à l'âge de 17 ans, gradué au collège d'Haward, il prit les ordres en 1770, et fut nommé ministre de Malden. C'étoit un prédicateur très-suivi. Les charmes de sa voix et les graces de son expression ajoutèrent beaucoup à ceux de sa composition oratoire, et nul ne sut mieux que lui s'attacher la multitude. Whitefield l'appeloit le jeune Elisée. Comme il étoit très-zélé calviniste, il propagea avec beaucoup de zèle la croyance de ses pères. Quand la lutte avec la Grande-Bretagne commença, il soutint les droits de son pays. Il fut délégué de Malden en 1780 à la convention qui établit la constitution du Massachussetts. Thacher, étant démocrate, s'opposa vigoureusement à l'article qui donnoit un gouverneur, et au titre d'Excellence, attribué au premier magistrat ; mais dans la suite il soutint la constitution avec autant de chaleur qu'il l'avoit attaquée. En 1785 il fut installé ministre de l'église à Boston, et resta dans cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1802. Attaqué d'une maladie pulmonaire les médecins lui ordonnèrent l'air d'un climat plus chaud ; il passa à Savannah, où il mourut la même année. Le docteur Thacher fut membre de la commission pour la propagation de l'Évangile parmi les indiens du nord de l'Amérique, et membre de la société historique de Massachussetts; de plusieurs sociétés de charité et d'humanité, et de l'académie américaine des arts et sciences. Ses discours en chaire n'étoient pas travaillés ; mais ils se faisoient remarquer par la vigueur des pensées et la grâce du débit. Pendant sa résidence à Boston, il se relâcha un peu de son premier rigorisme. Il a publié un très-grand nombre de *sermons*. Un *Discours sur les armées en activité de service*. *Observations sur l'état des ecclésiastiques dans la Nouvelle-Angleterre, avec ses pensées sur le pouvoir de les déposer, usurpé par quelques églises*, 1783; une *Réplique sur le même sujet* : *Mémoires du docteur Boylston*, publiés dans le magasin du Massachussetts, 1789.

THIROUX D'ARCONVILLE (Madame), morte au commencement du 19e siècle, est auteur de plusieurs traductions de l'anglais

et des ouvrages suivans : I. *Avis d'un père à sa fille*, traduit de l'anglais d'Halifax, 1756, in-12. II. *Leçons de chimie*, traduit de l'anglais, 1759, in-4°. III. *De l'amitié*, 1761, in-8; parmi un grand nombre de lieux communs, on y trouve quelques aperçus nouveaux, et des pensées fines et délicates. IV. *L'amour éprouvé par la mort*, ou *Lettres de deux amans de vieille roche*, 1763, in-12; des invraisemblances, mais des situations attachantes. V. *Des passions*, 1764, in-8°, sujet déjà traité par plusieurs écrivains, et qui n'est pas encore épuisé. Mad. Thiroux, en travaillant sur une pareille matière, a plus consulté sa bonne volonté que ses forces. VI. *Pensées et réflexions morales sur divers sujets*, 1765, in-12. On peut appliquer à juste titre à ce recueil ce vers de Martial :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, plurima mala.

VII. *Mélanges de poésies anglaises*, traduites en français; 1764, in-12. VIII. *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, 1766, in-8. IX. *Estentor et Thérisse.* X. *Dona Gratia d'Ataïde, comtesse de Ménesses*, histoire portugaise, 1770, in-8. XI. *Vie du cardinal d'Ossat*, *avec son discours sur la ligue*, 1771, 2 vol. in-8°. XII. *Vie de Marie de Médicis, princesse de Toscane, reine de France et de Navarre*, 1774, 3 vol. in-8°. XIII. *Histoire de François II, roi de France, suivie d'une dissertation*, traduite de l'italien de Suriano, ambassadeur de Venise, sur l'état de ce royaume à l'avènement du roi Charles IX au trône; 1783, 2 vol grand in-8°.

I. THOMAS (Jean), indien remarquable par sa longue vie, mort en 1727 à Natick, Massachussetts, à l'âge de 110 ans. Il fut un des premiers indiens convertis. Thomas se réunit à l'église de Natick, quand elle fut formée par Eliot, et il mena toujours une vie exemplaire.

II. THOMAS (Jean), major-général dans l'armée d'Amérique, s'acquit beaucoup de réputation dans les guerres contre les français et les indiens. Le congrès le nomma général de brigade; en 1775, il commandoit pendant le siége de Boston, une division des troupes de la province à Roxbury. L'année suivante, on le nomma major-général, et après la mort de Montgomery, commandant des troupes au Canada; il joignit aussitôt l'armée sous les murs de Québec. Mais il sentit bientôt la nécessité de lever le siége, et d'opérer sa retraite. Il mourut de la petite vérole à Chamblée en 1776; par sa mort le commandement échut à Arnold et ensuite au général Sullivan. Thomas étoit un homme d'un jugement solide, et d'un courage intrépide. Il fut chéri de ses soldats, et de ses amis.

THOMPSON (Guillaume), premier ministre de Braintrée, Massachussetts, né en Angleterre, fut établi d'abord au comté de Lancaster. Lorsqu'il arriva en Amérique, une église se formoit au mont Wollaston, ou Braintrée. Il en fut nommé pasteur, et installé en 1639. En 1642, Thompson accompagna à la Virginie deux ministres; mais bientôt il fut obligé d'abandonner la colonie, à cause de ses opinions non-conformes à la croyance des épiscopaux. Il mourut à Braintrée en 1666, âgé de 68 ans.

THURNEYSEN (Jean-Jac-

ques), célèbre graveur, né à Bâle le 15 avril 1636, mourut dans la même ville le 17 février 1718. On admire parmi ses productions un *Laocoon*, un *Antinoüs*, et une *Vénus* couchée.

TOFINO (don Vicente), savant mathématicien et astronome espagnol, directeur des compagnies des gardes royales de la marine, brigadier de l'armée navale espagnole, membre de l'académie d'histoire de Madrid et de celle des sciences de Paris et de Palme. Le gouvernement espagnol, vu sa position topographique, convaincu de la nécessité d'augmenter sa marine et sa navigation, s'occupoit efficacement d'établir des écoles de marine, lorsqu'en 1783 il chargea Tofîno de travailler à l'atlas hidrographique, et à la description exacte des côtes, qu'il présenta au bout de quelques années, et après avoir parcouru, par ordre du roi, les côtes d'Espagne, avec d'autres savans espagnols. Au retour de son voyage il eut ordre de publier ses observations, afin de mieux comprendre les cartes qu'on avoit levées des côtes de la Méditerranée. Son ouvrage a pour titre : *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée, et de son correspondant d'Afrique, avec l'explication des cartes maritimes, présentées au roi par Antonio Valdes, ministre de la marine, et levées par Tofîno, brigadier de l'armée navale espagnole, de l'académie de Madrid, et de celle des sciences de Paris.* Madrid, 1797, in-4°, *maj.* Tofîno est mort à Madrid en 1806. En tête de son ouvrage il y a une introduction qui renferme l'histoire de la géométrie et des grands progrès faits par les modernes. Il avoue avoir suivi dans toutes ses opérations astronomiques les méthodes adoptées par les célèbres astronomes français Picard et La Hire, en combinant autant que possible les opérations terrestres avec les opérations maritimes. On doit remarquer aussi que Tofîno est également auteur d'un ouvrage à l'usage des élèves de marine, intitulé : *Traité de géométrie élémentaire rectiligne, enrichi d'un Traité du sinus et de la tangente;* c'est un ouvrage méthodique et très-estimé par sa clarté; on en a fait plusieurs éditions. Tofîno a travaillé constamment à propager l'étude de l'astronomie en Espagne. Il s'est également occupé pendant seize années consécutives, à faire journellement des observations astronomiques à l'observatoire de Cadix. Les savans astronomes de marine français, MM. Pingré, Fleurieu, Borda et Verdun étant allé visiter cet établissement de Cadix, par ordre supérieur, se sont plu à faire l'éloge de l'état florissant de l'observatoire et de l'intelligence avec laquelle Tofîno et Varcla, son élève, faisoient leurs observations. *Voyez* La Lande dans l'Introduction à son ouvrage d'astronomie. Tofîno publia postérieurement, le *Routier des côtes d'Espagne, sur l'Océan atlantique et des îles Açores.* Un Journal de France, après avoir fait l'analyse de cet ouvrage et en avoir parlé avec le plus grand éloge, finit en disant, que cette production est la meilleure réponse que l'on pouvoit donner à ceux qui demandent: *Qu'a-t-elle fait, l'Espagne, pour les sciences ?*

TOMASINI (Jacques-Philippe), né à Padoue en 1697, mort en 1754 à Citta-Nuova où il étoit évêque, consacra toute sa vie aux lettres, et leur dut son

élévation. Il combattit vivement le mauvais goût de son siècle, et ramena celui de Pétrarque. Il recueillit tout ce qu'il put trouver sur cet auteur célèbre, et le publia sous ce titre : *Petrarca redivivus, Laurâ comite*; Padoue, 1650, in-4°. Le pape Urbain VIII, auquel il présenta ce fruit de ses veilles, l'accueillit avec distinction, et le nomma à l'évêché de Citta-Nuova. Il ne cessa pas sur le siége épiscopal de cultiver la littérature, et donna encore au public, I. *Illustrium virorum Elogia*, 1630, 1 vol. in-4°. II. *Agri Patavini inscriptiones*, 1696, in-4°. III. *Historia Gymnasii Patavini*, 1654, in-4°. IV. *Tractatus de tesseris hospitalitatis*; Udine, 1647, in 4°, et plusieurs autres ouvrages aussi estimés.

I. TORELLI (François), fils naturel, légitimé, du comte Christoforo Torelli II, comte de Guastalle, doué d'une beauté et d'une adresse dans les exercices du corps égales à son courage, fit ses premières armes dans le royaume de Naples, sous François Sforce, depuis duc de Milan, qui devoit sa haute fortune au comte Guy Torelli II, père de Christoforo. Il se fit remarquer sous Ferdinand Ier, en 1462, à l'affaire de Troïa où il commandoit un corps de cavalerie, et s'y conduisit avec beaucoup de prudence et de valeur; il se distingua encore plus particulièrement à Otrante contre les Turcs. (*Voyez* Angeli, *hist. di Parma*, fol. 414; Simonetta, *hist. di Sforza*, fol. 379). Le roi voulant récompenser ses services et le fixer dans ses états, le maria à Marguerite des Ursins, fille de Raimond, prince de Salerne et duc d'Amalphi, et l'investit de la riche baronie de Rignano dans la province de Capitanata. François chambellan et conseiller intime du roi Ferdinand d'Aragon, et mourut avant 1500, laissant de Marguerite des Ursins, un fils nommé Alfonse Ier, par le duc de Calabre son parrain. Il fut page de ce prince, il conserva beaucoup de faveur auprès de lui quand il monta sur le trône, occupa plusieurs grandes charges de la cour, se maria à Hippolite Caldora des comtes de Montédérisi, eut une nombreuse postérité, et fut aïeul, entre autres de Jules-César le poète, qui suit.

II. TORELLI (Jules-César), des comtes de Guastalle, descendant de Francesco, (*Voyez* l'art. précédent), étoit fils d'Alfonse II, baron de Rignano, et de Portia, fille de Jules-César Capece Aprano et de Béatrix, des ducs de Sangro. Son père, en portant les armes pour les rois de Naples, avoit cultivé la littérature et élevé Jules dans l'étude de la jurisprudence et de la poésie : il cultiva toutes les deux avec succès, et ce fut lui qui apprit à faire des vers au célèbre cavalier Marini. Devenu, peu après, par la mort d'Alfonse I, et par celle de ses frères, cinquième baron de Rignano, il recueillit chez lui le cavalier Marini lorsqu'il fut chassé de la maison paternelle (*Voyez* tom. 11, I. Marini Jean-Baptiste); il fut aussi lié avec Le Poussin qui fit son portrait. Jules-César avoit épousé Béatrix Caraccioli des ducs de Martina, dont il laissa don Alfonse III, sixième baron de Rignano, qui cultiva aussi les lettres et la poésie, et servit avec distinction comme capitaine d'infanterie. Une mort prématurée enleva à l'âge de 28 ans Jules-César aux lettres et à sa famille. Il laissa cependant des poésies

manuscrites assez estimées dans son temps, au dire des historiens, et cinq ou six comédies, dont l'*Ancora*, la seule qui nous soit bien connue, fut jouée par des seigneurs de la cour de Naples, en présence du roi, imprimée dans cette ville chez Lucrèce Nucci en 1604, et réimprimée à Venise, in-12, chez Jean Alberti en 1606. Jules-César l'avoit dédiée en 1611 au comte Pomponio Torelli, le poète tragique, son parent (*V.* tom. 17, TORELLI Pomponio); Carlo de Lellis et le Quadrio en parlent avec éloge. Le cavalier Marini a célébré la mort de Jules-César dans sa *Lyre*, fol. 165, au sonnet *Hoggi a le tue contrade*, etc.

TORELLI (Lælio), de la même famille, mais d'une branche établie depuis 1300 ans à Fano, fils d'Antoine Torelli, patrice de cette ville, y naquit le 28 octobre 1489. Sa mère étoit fille d'Antonio Costanzi, orateur et poète célèbre, qui eut l'honneur d'être couronné comme tel des mains de l'empereur Maximilien. Jacques Costanzi, son oncle maternel, professeur célèbre de l'université de Ferrare, lui apprit les langues grecque et latine. Le jeune Lælio étudia la jurisprudence à Pérouse, où il étoit lié avec l'Arétin, et fut bachelier à l'âge de vingt-deux ans. Il suivit ensuite la carrière des magistratures; d'abord podestat de Fossombrone, puis chef du magistrat de Fano, il fut député par son corps auprès de Léon X, vers 1524. Voyant sa patrie opprimée par Scanderberg de Comnènes, prince de Macédoine qui s'étoit fait catholique, et auquel le saint siége avoit laissé cette ville en nantissement; Torelli, indigné des vexations que ses concitoyens éprouvoient, se mit à la tête de la jeunesse, et chassa Scanderberg. Cette action courageuse, qui lui attira l'estime et la reconnoissance de tous ses concitoyens, servit à ses envieux de prétexte pour le perdre. On représenta au pape Clément VII, qu'un homme qui avoit su soustraire Fano à l'autorité de Scanderberg, pourroit la soustraire un jour à celle du saint siége, et ce pontife, trompé par ces calomnies, ordonna à Alidosio, évêque de Pavie, alors son gouverneur, de l'exiler. L'évêque qui connoissoit les nobles sentimens de Lælio Torelli, l'envoya se justifier lui-même à Rome. Le pape, mieux informé, et sachant alors combien il étoit sujet fidele et homme loyal et estimable, le reçut favorablement et le nomma, en 1529, gouverneur de la ville de Bénévent. Après y avoir remédié, pendant dix-huit mois, par les soins les plus paternels, aux malheurs que la guerre entraîne après elle, et aux ravages de la peste qui dévasta cette année l'Italie, et prévenu la famine, Torelli courut à Fano, sur les sollicitations de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini, pour essayer de calmer le soulevement de ses sujets; mais en voyant l'impossibilité, il se retira à Florence peu avant que le pape eût chassé le même Pandolfe. Elu l'un des cinq auditeurs de la Rote de Florence, en 1531, Lælio s'y attira une considération universelle par ses talens, et par son impartialité à rendre la justice. Il fut élu podestat de Florence en 1543, et créé ensuite par le grand duc de Cosme, grand chancelier de son palais et son premier secrétaire d'état en 1546. Ces dernières places mirent ses grandes qualités dans un jour plus avantageux.

Il fut aussi, vers le même temps, aggrégé à la noblesse florentine et fait sénateur. Pierre Gherardi de Borgo S. Sepolcro qui lui dédia le deuxième livre de ses poésies, en fait un grand éloge : Paul Jove, Claudio Tolomei, Jean-François Lottini, don Vicenzo Borghini, Trisson Gabrielli, Pierre Maffei, le card. Bembo, monsig. della Casa, Andrea Dazzi, Antonio Petrei, Pierre Velloni, Antonio Anselmi, Warchi, dans son histoire, lib. XV, Segni, dans la sienne, font tous l'éloge de ses vertus, de ses lumières en jurisprudence, en administration, et en affaires d'état; et particulièrement celui de son cœur, de sa fidélité, de son zèle pour ses amis. Le calme qui appartient à un esprit juste et à une belle ame, joint à une vie très-sobre, le conduisit à un très-grand âge. Lælio eut la douleur de voir mourir avant lui neuf enfans qu'il avoit eus de son mariage avec Lia Marcolini, et termina ses jours le 27 mars 1576, à l'âge de 87 ans. Le grand duc fit faire ses funérailles aux dépens de l'état, prononcer son éloge funèbre par Philippe Sassetti, dans l'église della Madona de Ricci; frapper une médaille en son honneur, et placer son portrait dans sa chambre au vieux palais. Les grands et le peuple pleurèrent également sa perte; mais les monumens de son génie subsistent après lui : Lælio fut excellent orateur, comme on le voit par l'éloge du duc Alexandre de Médicis, qu'il prononça en latin, en 1536, et par celui en italien du comte Ugo, fondateur de l'abbaye de Florence. Il fut poète heureux et facile, comme ses vers latins et italiens insérés dans les *Fasti consulari dell' Academia di Firenza*, et dans les *Carmina illust. poetarum italorum*, en font preuve : et il dictoit encore ses vers avec facilité à 83 ans : consul de l'académie de Florence en 1557, il en fit les réglemens qui sont, ainsi que les statuts de l'ordre de Saint-Étienne, tous deux pleins de sagesse : tout ce qui s'est fait pendant son ministère, prouve combien il étoit homme d'état; mais la jurisprudence qu'il aimoit beaucoup fut sa principale occupation. Il a laissé ses énarrations : 1° *Ad gallum et Legem*; 2° *Ad Catonem et Paulum*; 3° *De militiis ex casu*; adressées à son fils. Elle se trouvent imprimées dans l'ouvrage de l'évêque de Lérida, intitulé : *Antonii Augustini jurisconsulti hispani Emendationum et opinionum, libri* VI; Basileæ, 1544, in-fol., assez rare, réimprimé à Lyon en 1574. Enfin il donna une nouvelle et très-exacte édition des *Pandectes de Justinien*, sur l'exemplaire original trouvé à Amalphi, transporté à Pise, puis à Florence où ce trésor restoit enfoui, et il mit par-là le monde savant à même d'en jouir. Ce grand ouvrage lui couta dix ans de soins et de travaux; le titre en est : *Digestorum seu pandectarum, libri quinquaginta ex Florentinis Pandectis repræsentati. Florent., in officina Laurentini florentini ducal. Typographi* 1553, 3 vol. in-fol. L'auteur de la bibliothèque Lipeniana, supplément, tome 1, page 270, en parlant de cet ouvrage ajoute : « Que les deux éditeurs de ce grand ouvrage étoient » Lælius et Franciscus Torelli, » quoique leurs noms ne se trouvent point insérés dans le titre. » Francesco, fils de Lælio, qui fut aussi président de l'académie, dédia les Pandectes au duc Cosme.

IV. TORELLI (Jacques), de

la même branche que le chancelier Lælio qui précéde, et son proche parent, étoit fils d'Antoine, patrice de la ville de Fano, commandeur de l'ordre Saint-Etienne, et arrière petit-fils d'Alexandre Torelli, capitaine d'hommes d'armes dans les guerres de Flandre, qui s'y distingua éminemment par sa valeur (V. Flaminio Strada, *Guerre di Fiandra*) Jacques, né en 1608 à Fano, s'appliqua de très bonne heure aux mathématiques, à la poésie, à la peinture, à l'architecture et à la méchanique. A l'exemple de beaucoup de seigneurs italiens, il ne crut point au-dessous d'une naissance illustre et d'une fortune assez considérable de faire profession des arts libéraux. Entraîné par la passion des spectacles, des fêtes et de l'architecture, il s'acquit dans ce genre une grande réputation. Comme il réunissoit aux avantages dont nous venons de parler, et à des talens supérieurs, une très belle figure, il eut beaucoup d'aventures galantes; quelques unes excitèrent la jalousie de ses rivaux au point qu'ils tentèrent de le faire assassiner par cinq ou six hommes masqués; mais il se défendit contre eux avec tant de valeur, qu'il en fut quitte pour quelques doigts coupés; ce qui ne l'empêcha pas de continuer à dessiner et à peindre. Sur ces entrefaites, le duc de Parme lui ayant fait savoir qu'Anne d'Autriche désiroit l'avoir à son service; il profita de cette circonstance pour se soustraire aux persécutions de ses ennemis, et vint en France en 1645. Il y fit exécuter plusieurs pièces à machines, entre autres l'*Andromède* de Corneille, qui le firent surnommer le *sorcier;* mais Vigarani ayant construit depuis la grande salle des Tuilleries, dite salle des machines, qui avoit 150 pieds, des fondations au faîte, Servandoni, sous Louis XV, y exécuta des décorations encore plus merveilleuses. Jacques fit imprimer la description de ses machines ainsi que des fêtes théâtrales qu'il donna au Petit-Bourbon, et les dédia à la reine Anne d'Autriche. Il s'attacha à Paris à une demoiselle Suez, d'une famille noble, et la conduisit en Italie en 1662; mais l'ayant perdue sans en avoir eu d'enfans, il construisit de ses propres deniers le superbe théâtre, dit de *la fortune*, qu'il donna à la ville, et ainsi nommé en mémoire du temple que les romains avoient élevé à cette déesse, qu'on croit avoir été bâti dans ce lieu; ce théâtre construit en pierres de taille, a de justes proportions et est d'une si belle architecture, qu'il a servi de modèle pour reconstruire celui de Vienne, lorsque l'ancien fut incendié; il est encore regardé comme un des plus beaux de l'Europe. Jacques, pour acquitter un vœu à la Sainte-Vierge, avoit fait un modèle portatif, représentant la translation de la maison de Notre-Dame de Lorette, et fondé richement une procession annuelle pour cette cérémonie qui s'est faite long-temps avec beaucoup de pompe. Il avoit aussi fondé son anniversaire, avec injonction spéciale de s'y servir d'un cataphalque qu'il avoit peint lui-même, et d'y chanter à la suite du service des cantates dont il avoit composé les paroles et la musique. C'est à Jacques Torelli qu'on doit l'invention des machines avec lesquelles on change en un instant toutes les décorations. Il fit exécuter la première pour le théâtre de Saint-Jean de Venise, et elle fut adoptée depuis par tous les autres théâtres.

Louis XIV, bien persuadé que c'étoit l'homme de son temps qui avoit le plus de goût et de capacité, le fit inviter de retourner en France, pour construire un théâtre à Versailles, et se proposoit même de le faire Surintendant de ses bâtimens ; mais comme Jacques Torelli se préparoit à lui obéir, la mort, en 1678, en priva la France et les beaux arts.

V. TORELLI (Vittorio), d'une branche de la même famille, établie à Sarzanne, fils du comte Girolamo Torelli, fut d'abord au service militaire d'Espagne. Il possédoit plusieurs langues, et entraîné par son goût pour l'histoire naturelle et les voyages, il s'embarqua avec une somme assez considérable pour les Indes orientales en 1599, puis pour les Indes occidentales ; habita quelque temps Nicaragua, dans la nouvelle Espagne, ensuite passa aux Philippines ; il y acheta des terres, reprit du service dans la marine espagnole, commanda les forces navales de l'île, battit les corsaires anglais, hollandais et chinois, qui infestoient les passages de la mer du sud, s'enrichit de leurs dépouilles, puis renonçant aux honneurs et aux biens de la terre, donna ses possessions aux hôpitaux, se fit Religieux-déchaussé et mourut commandeur et grand infirmier de l'hôpital de Manille, capitale des Philippines. Il laissa une *Relation de ses voyages*, très-intéressante, adressée à l'abbé Aurelio-Augustin Torelli, son neveu, auditeur à Rome, personnage très-érudit. Elle fut apportée par don Pietro Frias, provincial et commissaire des Philippines, logé au couvent de Saint-Isidore : l'abbé Torelli se proposoit de la publier ; on ignore s'il a exécuté son dessein.

VI. TORELLI (Paolo), des comtes de Guastalle, cinquième comte de Montechiarugulo, fils de François Torelli gouverneur de Parme et de Domitille Trivulce, (*Voyez* tome 17, Torelli François et ci-après Trivulce Domitille ou Damigelle), succéda à son père en 1518 sous la tutelle de sa mère et reçut d'elle l'éducation que pouvoit donner une femme d'un aussi grand mérite. Après sa mort arrivée en 1518, le comte Paul voyagea à Rome, à Vienne et en Pologne sur l'invitation de la reine Bonne, femme de Sigismond I. Cette princesse fille de Jean Galéase Sforce, duc de Milan, et qui se ressouvenoit que sa maison devoit son élévation à Guy II Torelli, fit au comte Paolo Torelli l'accueil le plus distingué et engagea, dit-on, son époux entre autres marques d'honneur a le déclarer Noble Polonais, titre qui paroît avoir été renouvelé ou confirmé à ses descendants. Pendant son séjour dans le royaume, il paroît que Paolo fut chargé secrètement d'affaires qui intéressoient Clément VII : étant revenu à Rome en rendre compte à ce pontife, il s'occupa ensuite de défendre ses droits contre le comté de Guastalle. En vain la reine Bonne écrivit-elle au duc de Milan pour l'engager à se montrer favorable à Paul : en vain Clément VII le recommanda-t-il à ce prince par son bref du 30 mars 1528 ; la cour de Milan rendit un jugement en 1532 qui adjugeoit la portion des impôts de Guastalle appartenants à Paul, à Marc Antonio Torelli de Mantoue. Paul Torelli s'adressa en 1533 au pape Paul III pour le faire réformer ; ce Pontife, sans avoir aucune autorité temporelle sur Guastalle, écrivit à la comtesse Louise pour lui enjoindre de satisfaire Paul. Celle-ci

s'excusa sur le refus constant des Guastallais. Alors Clément VII mit la ville en interdit. Un historien observe que « ce Pape n'avoit pas le plus droit de se mêler des affaires temporelles de Guastalle que le duc de Milan et Charles-Quint n'avoient le droit, lorsque les héritiers naturels existoient, d'autoriser la comtesse Louise à vendre un fief substitué dans la ligne masculine, aux termes des investitures qui rappelloient les Agnats jusques à l'infini ». Paul désolé de voir ainsi le comté de Guastalle lui échapper, et sortir pour toujours de sa maison, ne voulut jamais vendre à Ferrant de Gonzague les droits qui lui restoient. Il étoit aigri contre le duc de Milan, François Sforce, qu'il appeloit *il duca di mala memoria*. Peu d'années après il eut encor le chagrin d'être sur le point de reconnoître Pierre Louis Farnèse qu'il méprisoit et haïssoit; ces contrariétés l'affectèrent et avancèrent ses jours : il mourut le 2 janvier 1545, 6 mois avant que le duc Pierre Louis reçut l'investiture de Parme. Paul fut marié 2 fois, la première avec Isabelle Contrari, dont il eut Francesco qui suit; la seconde avec Béatrix, fille de Jean-François Pic, comte de la Mirandole (le Sçavant) et de Jeanne Caraffa, nièce du pape Paul IV. Béatrix étoit propre nièce du fameux Jean Pic, surnommé le phénix de son siècle. C'est de son chef que la Principauté de la Mirandole se trouva dévolue au commencement du siècle dernier à la maison Torelli. Paul eut de ce deuxième mariage trois fils : Pomponio qui fut comte de Montechiarugulo (*Voyez* tome 17, son article); Paul Camille et Adrien qui servirent tout deux en France avec distinction, et moururent assez jeunes, et deux filles. Paul passoit pour un des cavaliers de son temps les plus accomplis; il cultiva les lettres et les mathématiques avec succès. Les historiens de la congrégation de Saint-Maur disent de lui : « Qu'il jouissoit d'une haute considération personnelle; qu'il reçut à la fois à Montechiarugulo, le pape Paul III, six cardinaux, le duc de Ferrare, et les personnes de leur cour et leur suite, et que pendant plusieurs jours il leur y donna des fêtes. » Il aimoit beaucoup la magnificence et les arts; Ayant réuni des biens allodiaux très-considérables pour ces temps-là; les dépenses de luxe ne l'empêchèrent point de faire des établissemens utiles pour ses sujets, dont il fut long-temps regretté. Paul commença cette riche collection de camées, pierres gravées, bronzes et antiques, qui fut prise à Montechiarugulo, fondue dans le musée Farnèse, et qui passa depuis à Capo-di-Monte.

VII. TORELLI (Paolo), des comtes de Guastalle, étoit fils aîné de Pomponio Torelli comte de Monte-Chiarugulo et d'Isabella Bonelli nièce du pape Pie V. Le cardinal Alexandrin (Bonelli) son oncle l'engagea à renoncer à sa primogéniture en faveur de Pio son second frère et à suivre à Rome la carrière ecclésiastique, lui promettant de lui résigner une abbaye de 12 mille ducats et de l'avancer rapidement : mais la mort du cardinal renversa ses espérances; et Paul arriva aux dignités par son seul mérite, devint référendaire des deux signatures, prieur de saint Michel à Parme, Vice-légat dans la Marche, consulteur du saint Office et Inquisiteur de la religion de Malthe; il fut envoyé comme Nonce et comme légat apostolique à Philibert duc

de Savoie alors vice-roi de Sicile pour des affaires délicates, et en Portugal, puis nommé en 1626 Archevêque de Rossano en Calabre; après avoir administré son diocèse quelques années, il résigna cet évêché avec l'agrément du S. Père à Nicolas Spinelli, frère du prince d'Olivéto ancien évêque d'Alessano, afin de venir demeurer à Rome. Il y jouissoit d'une pension de 2 mille écus romains sur la chambre apostolique et étoit très-considéré par Urbain VIII; il alloit être nommé cardinal, lorsque la mort l'enleva le 3 avril 1630 avant la promotion. Il fut enterré à Rome dans l'église de saint Marcel, où son mausolée en marbre subsiste encore. L'archevêque de Rossano fut le conseil et l'appui de ses frères après leur dispersion et la décapitation du comte Pio en 1612; les deux premiers étoient commandeurs de Malthe: Francesco, le 3e, recommandé par le pape Paul V, à Albert d'Autriche fit la guerre avec distinction, et fut chambellan, puis capitaine des gardes du grand duc de Toscane, et marié à Ozanna Lanfranchi, dame du palais de la duchesse, et s'établit le 4e à Florence. Il plaça Salinguerra IV aussi marié à une Lanfranchi au service du duc de Savoie. Ce dernier mourut des blessures qu'il avoit reçues au siège d'Asti: ce fut lui qui fut la souche des branches de France et de Pologne. Paolo Torelli écrivit quelques *dissertations* théologiques, quelques *homélies* et des *mémoires* sur les négociations dont il avoit été chargé; elles sont restées manuscrites. Il est cité par les historiens contemporains comme un prélat très-savant, d'un grand mérite, d'une vie exemplaire, d'un esprit conciliant et propre aux affaires; (*V.* Carlo de Lellis, tome I, page 226). Ughelli Italia Saler, tome IX, le grand dictionnaire allemand de Leipsick.

VIII. TORELLI (François), fils du précédent et d'Isabelle Contrari, très-instruit en droit canon et en théologie, passa en France, fut Aumonier du roi Charles IX puis abbé de Lezat diocèse d'Angoulême; il y mourut le 7 mai 1579; ayant reçu d'Henri III la promesse de l'ordre du St.-Esprit, il avoit écrit en italien des *éclaircissements*, ou mémoires *sur l'affaire de la St.-Barthélemi*, quelques livres polémiques contre les Huguenots; et des *Annotationes in Scripturam Sanctam*; le tout étoit conservé dans la bibliothèque de l'abbaye de Lezat.

IX. TORELLI (Thomas-Louis-Silvio), de la même famille, mais d'une branche établie à Forli, fils du marquis Sébastien Torelli comte de Castelfalcino, chambellan du duc de Mantoue et d'Antoinette Sassi, naquit à Forli le 30 janvier 1673; très-instruit sur les matières théologiques, historiques et canoniques, il fut d'abord abbréviateur et auditeur du Pape, nonce en Portugal, Gouverneur d'Assise, ensuite Evêque de Forli sa patrie le 16 octobre 1714. Il est éditeur des *Dissertations latines de M. A. Paulucci*, imprimées à Venise, en 1710, in-fol. Voyez l'*Italia sacra* Ughelli, tome XI, page 589. Il a de plus composé une histoire des ordres de chevalerie intitulé, *Armamentarii historico-legalis Ordinum Equestrium et militarium in codices tripertiti, etc... operâ et studio Thomæ-Aloysii-Silvii Torelli ex comitibus Castri Fulcini nobilis Patricii et Episcopi Forolivii ac solio pontifico assistentis*;

chez *Antoine Barbiani à Forli*, 3 vol. *in-fol.* Thomas-Louis Silvio étoit très-zélé pour son nom et pour sa famille; il avoit fait son frère évêque de Camerino, mais il mourut le 27 août 1736; il maria son second frère Antoine à la marquise Luciana Paulucci, nièce du cardinal Camille Paulucci; elle fut dame de la croix étoilée en 1743. Sa branche s'éteignit dans la personne de ses deux neveux, Sébastien Torelli commandeur puis bailli de l'ordre St. Etienne de Toscane, mort sans enfans en 1742, et du marquis Silvio, protonotaire apostolique, chevalier des ordres de St. Stanislas et de l'Aigle Blanc, mort sans postérité en 1802. Thomas-Louis Silvio mourut en saint prélat le 24 avril 1760, à l'âge de 87 ans, regretté de son diocèse, des savans et des pauvres.

X. TORELLI (Christophe II), des comtes de Guastalle et de Montechiarugulo, patrice des villes de Ferrare, Mantoue, Parme, Pavie, Milan, Bologne et Reggio, 1er baron de la Pouille et du Capouan, noble Polonais, chevalier des ordres royaux de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc, naquit à Parme le 27 décembre 1711, de Charles I., et de Joconde d'Autriche-Correggio, comtesse de Médésano, des princes de Correggio (*Voyez* ci-dessus Correggio, *Jean-Cyr*). Descendant direct de la branche aînée des premiers souverains de Ferrare, puis comtes de Guastalle. Christophe étoit le véritable héitier légitime de ce duché, ainsi que d'une partie des immenses biens des Ezzelins; (*Voyez* ci-dessus Romano-Albéric). Il étoit le seul héritier légitime des comtés de Guastalle et de Montechiarugulo; appelé à la principauté de la Mirandole par le testament de Jérôme Pic, il avoit des prétentions fondées sur les duchés de Milan, de Mantoue, ainsi que sur les principautés de Carpi et de Correggio (du chef des Visconti, des Gonzagues, des Pii, ses ayeules, et de Joconde Correggio, sa femme); enfin, il étoit héritier des deux branches de sa maison, établies à Naples et à Bisceglia. Par la décapitation du comte Pio, en 1612. (*Voyez* Torelli *Pio et Farnèse Ranuce*). Christophe resta dépouillé de tous ses biens, sauf le marquisat de Gualtieri, qu'il possédoit du chef de Geneviève Bentivoglio. (*Voyez* ci-dessus Bentivoglio - Corneille) Avec ces foibles débris d'une aussi grande fortune, il sut encore conserver la dignité convenable à son rang, et faire du bien : on vit la beauté de son ame lors de la terrible inondation du Pô, en novembre 1765 : il recueillit dans son palais toute la population des bords de ce fleuve, dépendante de ses terres, et nourrit ces infortunés de ses deniers, jusqu'à ce qu'ils eussent pu reconstruire leurs habitations, et ensemencer leurs terres. Ces traits d'une vraie grandeur méritent bien quelque place dans l'histoire. Christophe choisit le comte Adriano, son cousin germain, (qui s'étoit distingué à la surprise de Veletri, depuis colonel du Régiment Torelli, au service du duc de Modène), pour aller à Varsovie complimenter Stanislas-Auguste sur son avénement au trône; et y députa une seconde fois deux autres de ses parens en 1789. Quoiqu'il fut allié du duc de Modène, et proche parent de la duchesse; ce prince ne souffrit jamais qu'il fit au-

cune réclamation sur la Mirandole, Carpi, ni Correggio, attendu qu'il étoit son sujet. Christophe ne put jamais obtenir non plus de l'Infant duc de Parme, don Ferdinand, la levée du ban prononcé en 1612 contre sa branche ; et ce ne fut qu'avec peine qu'il eût la permission de faire relever à l'Annunziata, la tombe du célèbre poète Pomponio. (*Voyez* TORELLI *Pomponio*). Christophe, lié avec le comte Paradisi, l'abbé Tiraboschi, Spallanzani, professeur de Pavie, et l'abbé Genésio Mussini, aimoit les lettres et les savans. Ces derniers étoient encore plus particulièrement appréciés par Catherine Canossa sa femme, dernière héritière de la branche aînée de ces illustres marquis de CANOSSA, collatéraux de la grande comtesse Mathilde. De son mariage avec Catherine, qu'il perdit en 1783, Christophe ne laissa qu'une fille unique, Victoire, née en 1758, mariée en 1776, au comte François Rangone, morte en 1800, laissant plusieurs enfans qui existent aujourd'hui. Christophe mourut en 1795, à l'âge de 84 ans, emportant l'estime et les regrets universels. Le Marquisat de Gualtieri, et les droits et prétentions sur tant de fiefs dont il fut dépouillé, sont passés au Comte CARLO, son neveu, né à Padoue le 4 octobre 1768, marié à une comtesse Scotti de Plaisance, devenu aujourd'hui l'aîné de la maison Torelli. Des auteurs modernes très-recommandables, ont observé, avec raison, que cette Maison remarquable par l'antiquité de son origine, et la grandeur de ses alliances, intéressante par ses malheurs et ses rapports avec l'histoire générale de l'Italie, est une de celles qui a réuni le plus d'illustration littéraire, et produit le plus d'hommes célèbres dans tous les genres.

XI. TORELLI - ORSINA, comtesse de Guastalle. (*Voyez* VISCONTI, ORSINA.

XII. TORELLI - ANTONIA, marquise Rossi, fille de Guy II, dit *le Grand*, premier comte de Guastalle, et de la fameuse Orsina Visconti, tante de Philippe Marie, duc de Milan, qui avoit gagné une bataille devant Guastalle sur les Vénitiens, (*Voyez* tome X, TORELLI Guy *II*, et ci-après VISCONTI-ORSINA), fut mariée à Pietro-Maria Rossi, cinquième marquis de Sansecondo, homme d'une grande valeur et d'un mérite rare, qui fut cinq fois général pour le duc de Milan, et prit Plaisance et Caravaggio. Parme, où il commandoit presqu'en souverain, se révolta pendant son absence contre François Sforce, duc de Milan. Antonia, qui avoit toujours déployé un grand caractère, rassemble à la hâte des troupes sous Torchiara, se met à leur tête, court à Parme, se rend maîtresse de la ville, et la restitue au duc. (Voyez GIUSEPPE BETUSSI, *Donne illustri*, in-fol, 146. PHILIPPE DE BERGAME, *de Clar. selectis que mulieribus*, les histoires et chroniques de Parme). Cette femme courageuse eut neuf enfans, entre autres DONELLA, mariée à Gibert Sanvitale, qui bâtit le château de Sala, devenu depuis 1612, maison de plaisance des ducs de Parme. Francesco Carpesano, prêtre parmesan, dans les *Commentaires de son temps*, publiés dans le tome V de la collection du père Martenne, et Angelo Odoard da Erba, dans sa chronique insérée *Rerum italicarum scriptores*, tome

XX., rapportent que Donella Rossi, fille d'Antonia Torelli, se trouvant en l'absence de Gibert Sanvitale, assiégée en septembre 1483, par Rolando Rossi, son propre père, et par Amurath Torelli, son cousin, alors à la tête des Vénitiens, soutint un assaut dans Sala, se défendit long-temps sur la brêche, empêcha la prise de la place, et d'un coup d'arquebuse, tua elle-même le malheureux Amurath. Un auteur du siècle dernier, observe à ce sujet, « qu'il est assez singulier que trois femmes de la même maison, la mère, la fille, et la petite-fille, aient eu dans leur vie, trois occasions de se distinguer par trois actions du même genre, extrêmement rares pour leur sexe, et qu'elles ayent toutes trois réussi dans leurs entreprises. »

XII. TORELLI (Barbe), ou Barbara-Torella, Strozzi, des comtes de Guastalle, (qu'il ne faut pas confondre avec un autre Barbe sa parente surnommée Benedetti), étoit fille de Marsiglio II, 4e comte de Montechiarugulo, et petite fille de Christophe II. (V. t. 17, Torelli Christophe II.) Sa mère Paola Sechi d'Arragone (fille du fameux général de ce nom, et de Catherine Gonzague, des marquis de Mantoue), lui donna l'éducation la plus recherchée et les plus habiles maîtres. Barbe en profita, et dès son jeune âge se distingua par son aptitude à toute espèce de littérature. Ses talens pour la poésie, et sa beauté l'exposèrent à l'amour de ce qu'il y avoit de plus brillans cavaliers dans les cours voisines, à l'envie de la plupart des femmes, aux éloges des historiens, et aux sonnets des poètes de son temps. Elle fut mariée vers 1491 en premières nôces à Hercule Bentivoglio, noble Bolonais et Ferrarais, qui se distingua au tournois donné à Bologne (1470), où il conduisoit le 4e quadrille des Chevaliers Blancs, et qui avoit fait la guerre au service des Florentins. La maison de Barbe fut bientôt à Ferrare le rendez-vous de tous les savants, et sembloit le lycée de l'Italie; en but aux hommages de tant d'hommes de mérite, il étoit difficile que quelques-uns d'entre eux ne fissent pas impression sur le cœur trop sensible de Barbe: Devenue veuve, elle épousa en secondes nôces en 1508, Hercule Strozzi, noble Ferrarais, poète, l'un des plus renommés de son siècle, qu'elle aimoit tendrement depuis plusieurs années, et qu'elle avoit préféré à tous ceux qui lui faisoient la cour; mais un rival, (personnage puissant), jaloux de cette heureuse union, fit percer Hercule de 22 coups de poignard 13 jours après ses nôces. (*Voyez* ci-devant Strozzi Hercule). L'infortunée Barbe exhala sa douleur dans un sonnet très-touchant! inconsolable de la perte de son époux, elle se retira à Parme où sa vie ne fut plus qu'amertume et regrets, et vint mourir dans des sentimens religieux à Bologne, où elle avoit fait son testament le 7 novembre 1533. Sa fille unique Julie, née de son second mariage, et héritière de la beauté de sa mère, mais non de son esprit, fut mariée à Albert-Zoboli, l'un des gentilshommes les plus riches de Parme: on voit que le pape Léon X la recommanda spécialement au magistrat de Reggio par un bref de l'an 1518. Barbe a laissé plusieurs *épîtres*, *chansons*, *sonnets*, *pièces fugitives*, et beaucoup d'autres ouvrages, dont une partie a été perdue. On en trouve cependant

plusieurs dans *le rime Scelte di poëti Ferraresi* de Bergalli, imprimées à Ferrarre en 1713, qui font regretter ceux qui nous manquent. On peut consulter à ce sujet l'*Istoria Ferrar. Gymnasii* de Borsetti, et la savante *Histoire de la Littérature Italienne* de l'abbé Tiraboschi. Le professeur Girtanner de Goëtingen dans ses cahiers de lecture, et Wieland dans un de ses mercures, en ont aussi parlé.

XIII. TORELLI - Castiglione (Hippolite), des comtes de Guastalle, fille de Guy dit le protonotaire; (*Voyez* tom. 17, Torelli Christophe I), et de Françoise de Bentivoglio des seigneurs de Bologne, naquit vers 1499. Sa beauté remarquable égaloit son esprit et son instruction; et elle fut mariée en 1516, à l'un des cavaliers les plus accomplis de ce siècle; ce fut au célèbre Baldassar Castiglione, chevalier de la Jarretière, l'auteur du Corteggiano, l'ami de Raphaël et du duc d'Urbin, si estimé de Léon X et de Charles Quint. Hippolite adorée par un pareil époux, unie avec lui par les mêmes sentiments, les mêmes rapports, les mêmes goûts, n'avoit rien à desirer : leur vie étoit partagée entre les affaires, la culture des lettres et la bienfaisance; tant de bonheur ne pouvoit durer; la mort enleva cet être accompli à la fleur de ses ans en 1520. Baldassar en resta inconsolable. En vain Léon X qui l'aimoit, pour faire diversion à sa douleur, voulut lui donner le chapeau de cardinal; il le refusa, fit vœu de ne jamais se remarier, finit par embrasser l'état ecclésiastique, et mourut en Espagne où il étoit évêque d'Avila. La perte de la comtesse Castiglione fut un deuil général à Mantoue : elle fut ensevelie à la *Madona delle Grazie*, hors les murs; Baldassar fit mettre sur sa tombe cette inscription composée par le cardinal Bembo.

Hyppolitæ Taurellæ
Uxori dulcissimæ quæ
In Ambiguo Reliquit
Utrùm Pulchrior an
Castior fuerit, primos
Juventæ annos vix ingressa,
Balthazar Castiglionius
Incredibiliter Mærens.
P. M. D. XX. V.

Hippolite eut de son mariage trois enfans; un fils, Camille Castiglione; et deux filles, Anne et Hippolite; la première fut mariée à Alexandre comte d'Arco. Hippolite a laissé quelques *poésies* italiennes et latines, imprimées dans les recueils du temps. Parmi les dernières, on distingue surtout la belle *élégie* qu'elle adressa peu de temps avant sa mort à son mari alors ambassadeur auprès de Léon X; elle s'y plaint de sa longue absence de la manière la plus touchante : cette élégie pleine de grâce a la teinte de celles d'Ovide. C'est l'opinion qu'en manifeste le célèbre J. Georges Eccius, professeur de l'université de Leipsick, dans la dissertation qu'il y donna en 1770, sur Hippolite Torella. Cette *élégie* fut imprimée nombre de fois à Basle depuis 1558. On la trouve dans Mathieu Toscanus, *in carminibus poet. illust. italorum*, Paris, 1576, in-16. Et dans les *deliciæ Poet. italorum*. T. 1, p. 726.

XIV. TORELLI-Lunati (Alda), des comtes de Guastalle, étoit fille de Louis Torelli, quatrième fils de Guy Galeotto et de Camille Martinengua; elle fut mariée au comte Jean-Marie Lunati, ce qui fait que beaucoup d'auteurs

l'appellent *Alda Lunata.* Sa tante, Angiola Nugarola, poète elle-même et sœur d'Isotta, (*Voyez* Nogarola Isotta), lui inspira le goût de la littérature et lui apprit les règles de la poésie. Plusieurs écrivains célèbres l'ont cité avec Julie de Ferette et Lucrèce Gonzague de Gazzolo comme trois femmes marquantes dans ce siècle. Elle demeuroit à Pavie, où Philippe Binaschi, poète de cette ville, en fut fort épris, et fit pour elle presque toute la première partie de ses poésies. Bétussi la célèbra dans ses *Imagini del Tempio di donna Giovanna d'Aragona*: beaucoup d'autres poètes la chantèrent: ses poésies ont beaucoup de graces, et se trouvent imprimées dans les *Rime di cinquanta poétesse raccolte dal Dominichi, nel* 1559; dans celles d'Antoine Francesco Rainieri, imprimées en 1574; et dans le Recueil de Bergalli qui, en parlant d'elle dit : *Nobile donna Pavese, et quanto nobile altretanto Saggia ed erudita!*

XV. TORELLI - Benedetti (Barbe), des comtes de Guastalle, fille de Gaspard Torelli, poète lui-même, et de Madeleine Musacchi, noble Parmesane, et petite-fille du comte François Torelli, comte de Montéchiarugulo, naquit à Parme, où elle apprit les règles de la poésie du célèbre Pomponio Torelli, son cousin germain: (*V.* t. 17, les articles Torelli XII et XIII) et les mit en usage avec une élégance qui la fit apprécier par les littérateurs ses contemporains. Il paroît qu'elle florissoit vers 1596, et qu'elle vécut après 1600. Un de ses sonnets est imprimé avec la *Sémiramis* de Muzio Manfredi, en 1593, un autre dans les œuvres de Philippe dalla Briga, en 1601. Son ouvrage le plus connu est *la Partenia*, pastorale très-célébrée par Angelo Ingegnieri.

XVI. TORELLI (Louise), comtesse de Guastalle, fondatrice d'ordre, étoit fille unique du comte Achille (*V.* t. 17 Torelli Achille) et de Véronique Pallavicini, née en 1500, mariée à l'âge de 16 ans à Louis Stanghi, recueillit les allodiaux de la succession de son père en 1522, et ce qui ne s'étoit jamais vu, par la protection du duc de Milan, elle hérita aussi du comté de Guastalle, fief masculin substitué à jamais aux descendans de Guy II. Les Torelli, comtes de Settimo et de Montechiarugulo s'opposèrent à ce qu'on lui donnât les investitures; mais s'étant rendue elle-même à Milan, elle obtint, au moyen d'une somme annuelle qu'elle s'engagea à leur payer. Ayant perdu en 1524 son premier époux, et obligée par la guerre d'aller chercher un asile à Verone, elle y s'y remaria à Antoine Martinengui d'une maison ancienne et puissante de Brescia; mais cet homme dédaigneux, dur et féroce qui, n'en voulait qu'à son immense fortune, dès qu'il l'eût obtenue, la traita cruellement, et la menaça plusieurs fois, le poignard à la main, de l'égorger si elle ne faisoit une donation de tous ses biens à Girolamo, fils qu'il avoit eu d'un premier lit. La patience et la douceur étoient les seules armes que Louise pouvoit employer; car elle avoit d'autant plus de motifs de redouter la fureur de Martinengui, qu'elle découvrit bientôt qu'il avoit fait mourir N. Somaglia, sa première femme; heureusement un frère de cette infortunée la vengea en le

tuant de sa main, et fut ainsi l'instrument dont la providence se servit pour délivrer Louise d'un pareil monstre. Les idées religieuses qu'elle avoit reçues de sa mère, le peu d'affection qu'elle avoit éprouvée de la part de ses deux maris, la mort du seul enfant qu'elle avoit eu, les dangers qu'elle avoit courus, tournèrent alors vers la dévotion toutes les pensées de cette âme ardente. Un dominicain, son directeur nommé Battiste da Crema, saint personnage, l'engagea à fonder, vers 1530, une congrégation de femmes à Milan. Elle les nomma les *Angéliques*, voulant leur rappeler par ce nom qu'elles devaient tendre à la la pûreté et à la perfection des anges. Cependant le comte Paul Torelli, et les enfans de Frédéric Torelli, fils du comte Guy Galeotto, disputoient à Louise sa succession : l'affaire fut portée au tribunal de l'empereur : le pape y intervint, prit le parti des comtes de Montéchiarugulo, et mit les Guastallais en interdit, parce qu'il ne vouloient pas payer au comte ses impositions. (*V*. ci-dessus VII. TORELLI Paolo). L'affaire se trouvant trop compliquée pour que l'empereur, occupé de ses expéditions et d'objets bien plus importans, put y donner l'attention qu'elle exigeoit, Ferrant de Gonzague alors vice-roi de Sicile, proposa comme expédient d'engager toutes les parties à vendre leurs droits à un tiers qui rendroit directement foi et hommage à S.M. Impériale; et pensant à cette acquisition pour lui-même, il fit présent d'un calice et de vases sacrés d'or massif enrichis de pierreries aux Angeliques naissantes, et fit fortifier la comtesse Louise sur ses idées de fondation; afin qu'elle eût besoin d'argent, et qu'elle se déterminât à lui vendre ce petit état. Enfin les choses ainsi disposées, Ferrant présenta requête en 1538, à l'empereur pour être autorisé à faire l'acquisition du comté de Guastalle, quoique les comtes Torelli seuls susceptibles d'hériter de ce fief, fussent encore en procès sur sa possession, que plusieurs fussent mineurs, et qu'il n'y eût rien de décidé sur leurs droits; mais Ferrant étoit sur de la faveur de Charles V. En effet ce monarque fatigué de ces querelles, trouvant un moyen de les terminer, et d'ailleurs voulant faire du bien à Ferrant qu'il avoit intérêt de ménager, accorda le 21 mai la permission demandée; alors la comtesse Torelli autorisée par le décret impérial, signa à Milan l'acte de cette vente le 3 octobre 1539, et transporta à Ferrant de Gonzague ce qu'elle n'avoit pas même le droit de posséder. Débarrassée des affaires, Louise, qui avoit renoncé à toutes les choses de ce monde, se livra entièrement à Dieu. Le pape Paul III par son bref de 1534, lui avoit permis de fonder sa congrégation sous la règle de Saint-Augustin, d'après les statuts qui lui seroient donnés par l'archevêque de Milan : il l'exempta de cette même juridiction par un bref de 1536, qui soumit les Angéliques à la direction des clercs réguliers de Saint-Paul, (dits Barnabites). Au mois d'août 1535, Louise augmenta son monastère de 24 maisons et de tout le terrain qui est entre la porte Saint-Louis et la porte Ste.-Euphémie : le 7 octobre de la même année, les dames de sa congrégation y furent réunies : mais l'église revêtue de superbes marbres jusqu'à sa voûte, et l'une des plus jolies qui existent, ne fut achevée que plusieurs années après. La com-

tesse Louise mit en 1536 le monastère des Angéliques sous l'invocation de Saint-Paul *converti* et prit alors elle-même le nom de *Paule-Marie*. Louise Torelli contribua encore à la fondation du monastère des religieux de la congrégation de *Saint-Paul des décollés*, surnommé de *Saint-Barnabé* et du couvent des *Hermites du crucifix*, sous le nom de *Sainte-Marie-Madelaine-pénitente* dans Milan. A Ferrare elle établit le couvent des *Converties de Terra-Nuova*, et à Crémone elle s'unit avec Valerie d'Aleriis pour fonder les *Religieuses de Sainte-Marthe*. Brulant du zèle de la maison de Dieu, elle accompagna les Barnabites dans leurs missions, servant pendant ce temps les malades, convertissant les femmes déréglées, et ramenant les impies à la religion : s'étant rendue à Venise avec Antoinette de *Nigri*, elle fit tant d'impression sur les esprits, que plusieurs seigneurs et dames vénitiennes mariées ayant quitté leurs palais pour se retirer dans des monastères, la république crut devoir bannir cette missionnaire dangereuse de ses états : Louise en sortit pour aller à Vicenze, aider de ses largesses le monastère des *nouvelles converties*. Retournée à Milan, elle y trouva les Angéliques, qu'elle avoit fondées pour être utiles à la société, demandant à grands cris la clôture, qu'elles obtinrent du pape Jules III, malgré leur fondatrice. Les mauvais traitemens qu'elle essaya de la part de ses religieuses, pour l'obliger à y consentir, allèrent jusqu'à attenter deux fois à sa vie par le poison. Louise se vit réduite à sortir de la maison qu'elle avoit bâtie avec tant de peines et de soins; Alors elle acheta un vaste terrain entre la porte *romaine* et la porte *Tosa*, et en fut fonder une autre, appelée le *Collége de la Guastalle*. Les dames de cette nouvelle congrégation, à l'instigation de Saint-Charles Borromée, archevêque de Milan, voulurent aussi obtenir la clôture contre son avis : Louise s'y opposa constamment; Saint-Charles vint la veille du jour où elle expira, la tourmenter encore à ce sujet : enfin cette femme héroïque et si malheureuse mourut en odeur de sainteté le 28 octobre 1569 à l'âge de 69 ans, et fut enterrée dans l'église des jésuites de San-fedele, où son tombeau existe encore. Par son codicille, fait le 2 du même mois, la comtesse Louise établit les réglemens que devoit suivre sa maison, et fonde 18 places pour l'éducation de jeunes filles nobles et orphelines. Depuis sa mort, les religieuses, sans respecter la volonté expresse de leur bienfaitrice, se firent cloîtrer : le cagotisme de ces temps-là et le zèle outré de Saint-Charles dénaturèrent ainsi deux institutions, dont le but étoit si utile à la religion et à la société. L'empereur Joseph II comprit depuis dans ses suppressions le monastère des *Angeliques*, dit, on ne sait trop pourquoi, des *Vierges espagnoles*, et voulut qu'on en réunit les religieuses au couvent des *Guastallines*.

TORREY (Samuel), ministre de Weymouth, Massachussetts, mort en 1707, à l'âge de 76 ans, avoit été 50 ans dans le ministère, et étoit regardé comme un prédicateur utile et fidèle. Il a publié des *Sermons* dans les années 1674, 1683 et 1695.

I. TOUR-EN-VOIVRE (Vainchelin LA), fils de Jean de La Tour-en-Voivre et de Marguerite

de Conflans, étoit issu d'un sire Geoffroy de La Tour, chevalier, avoué de Horville, seigneur de La Tour-en-Voivre en 1224, lequel habitoit entre Metz et Verdun, dont le frère et l'oncle étoient chanoines du grand-chapitre de Trèves. Vainchelin, né en 1364, se signala de bonne heure dans les armes; il fit en 1409, la guerre à la ville de Verdun (*V.* Histoire ecclésiastique de Verdun, pag. 366), fut excommunié avec son son frère Henri, pour avoir enlevé les députés du roi de France au concile de Constance. (*V.* ci-après La Tour-en-Voivre, Henri.) Vainchelin fit un traité de paix et d'alliance le 20 novembre 1431 avec Robert de Saarbruck, seigneur de Commercy, pour se défendre mutuellement contre le duc de Luxembourg et contre Evrard de la Marche et tous autres la forme et les précautions prises dans ce traité sont curieuses et peignent les mœurs du temps. « Ils jurent de l'observer sur le propre corps de N.-S. J.-C. benoist, et consacré par bouche des prêtres, corporellement, visiblement veu et démontré devant eux, etc., etc. » En cas de rupture élisent des arbitres, condamnent à mille francs d'or ceux d'entre eux qui ne s'en rapporteroient pas à l'arbitrage, et les déclarent « faux-mannaux, parjures, traîtres, déloyaux, foymentie, et déshonorés de tous honneurs en tous lieux et en toutes cours de seigneurs et autres; ladite bourgfride ne pouvant pour ce être anéantie, mais étant en force et vertu perdurable à toujours. » Vainchelin de La Tour fidèlement attaché à son frère, joua le même rôle que lui dans les troubles de la province, et mourut vers 1446. De Catherine de Lénoncourt sa femme et sa belle-sœur il laissa des enfans qui moururent sans postérité.

II. TOUR-EN-VOIVRE (Henri LA), frere du précédent, chevalier, bailly de Vitry, seigneur de Pierrefont, Sancy, Balaicourt, et Jean de Lise, né vers 1365, fut d'abord écuyer de Jean-le-Bon, duc de Bourgogne, ensuite de Robert, duc de Bar en 1394. Il fit la guerre à la ville de Verdun en 1404. et s'étant uni à Charles de Deuilly, maréchal de Lorraine, il poussa la hardiesse jusqu'à faire prisonnier sur les confins du Barrois les députés du roi de France qui revenoient du concile de Constance (c'étoient les évêques d'Embrun et de Carcassone, et les membres de l'université de Paris et d'Orléans); Henri les fit renfermer dans sa forteresse de Sancy: le concile excommunia ces trois seigneurs: les ducs de Lorraine et de Bar, et les habitans de la ville de Metz assiégèrent Sancy, et parvinrent à délivrer les députés prisonniers. Le concile en adressa ses remercîmens à ces deux princes, par une lettre du 14 des kalendes d'octobre 1413, et écrivit sous la même date à Jean, duc de Bourgogne, et à Conrad, évêque de Metz, pour les engager à poursuivre ces excommuniés. Le danger étoit en effet pressant pour les Messins; car ceux ci n'étant plus en bonne intelligence avec le duc de Lorraine, et ayant détruit la forteresse de Sancy, Henri de La Tour vint fondre sur le Val de Metz, s'empara de Sey et de Moulins, y resta trois jours, et mit tout à feu et à sang; (la Chronique de Metz, tom. 3 et dom Calmet, preuves de l'Histoire de Lorraine; rapportent ce fait. Henri fit ensuite avec les Messins un traité par lequel il s'engagea,

moyennant de bons subsides, à faire la guerre pour eux. Il en fit un autre en 1420 avec la ville de Verdun qui le créa son gouverneur, et lui paya une somme annuelle en indemnité de la destruction de sa forteresse de Balaicourt. Henri, célèbre par son activité et sa valeur, mourut en 1449, laissant de sa femme Jeanne de Lenoncourt un fils, Anchevin, marié à Henriette de Puxe, souche des La-Tour-en-Voivre-Savonnière et des La Tour-en-Voivre-Jean-de-Lise, famille chapitrale de Lorraine encore existante.

TOUSTAINT (Gaspard-François) né à Aubevoye près Gaillon, au diocèse d'Evreux le 22 février 1716, a publié, I. *Mémoires sur la Pucelle d'Orléans;* II. *Dissertation sur les grands sénéchaux de Normandie.* III. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'échiquier*, ou *Parlement ambulatoire de Normandie*, couronné à l'académie de Rouen, 1766, in-8°. IV. *Recherches généalogiques et historiques de la noblesse de Normandie.* On ignore l'époque de la mort de cet auteur.

TRACY (Uri), homme d'état, gradué en 1778 au collége d'Yale, dirigea ses vues du côté du barreau, et se distingua bientôt dans cette profession. Les quatorze dernières années de sa vie furent consacrées au service de son pays dans les assemblées nationales où il fut admiré de son parti et respecté même du parti contraire. Après avoir été quelque temps membre de la chambre des représentans, il devint sénateur à la place de Hillhouse qui avoit donné sa démission en 1796, et conserva cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1807. Dans un moment où sa santé étoit très-chancelante, il s'exposa en assistant aux funérailles de M. Baldwin son ancien compagnon d'études, et précédemment son collégue au sénat. Dès cet instant le mal empira. Toujours exclusivement occupé des intérêts publics, il négligea sa fortune particulière, unique objet de l'attention de beaucoup d'hommes. Ses discours sont également vigoureux et savans. Jamais il n'eut d'égal; quelquefois sévère, mais clair et précis dans ses raisonnemens, la chaleur des débats et la rapidité de ses idées, l'impétuosité de son éloquence doivent lui assurer l'indulgence pour quelques incorrections dans les six dernières années de sa vie.

I. TRÉAT (Robert), gouverneur de Connecticut, fils, à ce qu'on croit, de Robert Tréat l'un des planteurs de Milfort, fut en 1673 l'un des magistrats de ce pays; et au commencement de la guerre de Philipp, on l'envoya à Westfield, à la tête des troupes du Connecticut, au secours de Springfield que l'ennemi attaquoit; il le chassa de la ville, poursuivit aussi les Indiens qui avoient donné un assaut à Hadley, et les mit partout en fuite. En 1676 il fut nommé député-gouverneur. Réélu constamment à cette place pendant seize ans jusqu'en 1708, il mourut en 1710. Tréat a rendu les plus grands services à sa patrie: comme officier-militaire il unit un courage ferme à la prudence et à la circonspection.

II. TRÉAT (Samuel), premier ministre d'Eastham, Massachusetts, fils du précédent, fut gradué en 1669 au collége d'Harvard. Une église s'étant formée en 1672, il prit les ordres et fut pasteur plus de vingt ans. Peu après son

installation, il étudia la langue indienne, et consacra beaucoup de son temps et de ses soins à l'instruction de ce peuple sauvage. Un grand nombre d'entre eux furent amenés par lui à un état de civilisation et d'ordre. Il écrivit en 1695 une lettre au docteur Increase Mather, où il annonçoit qu'il y avoit loin des limites d'Eastham cinq cents indiens adultes, à qui depuis bien des années il avoit fait connoître l'évangile dans leur propre langue. Il avoit sous lui quatre indiens en état d'instruire les autres, qui leur lisoient les prières tous les samedi. Treat prêchoit seulement une fois par mois des sermons, qu'il composoit pour eux. Il leur donna des maîtres d'école, et persuada à ce peuple de choisir lui-même six magistrats, qui tiendroient une cour régulière. Tréat, après avoir passé près d'un demi siècle dans l'exercice de son ministère, mourut en 1717, âgé de soixante-neuf ans. C'étoit un calviniste très-rigide. Il a publié *La profession de foi dans la langue indienne Nauset*, et un *Sermon*, 1713. Ses amis lui ont reproché trop de lenteur dans ses discours. On conserve dans les collections historiques un extrait d'un de ses sermons, qui semble prouver que l'auteur étoit convaincu de la vérité de l'enfer. Tréat épousa deux femmes : la seconde étoit fille du révérend Vitford de Boston.

TRIVULZIA - TORELLI (Domitille, ou par corruption Damigella), fille de Jean Trivulce, sénateur de Milan, et d'Angiola ou Pangiola Martinengha de Brescia, étoit nièce des deux maréchaux de France Jean-Jacques et Théodore, et du cardinal Antoine Trivulce. Née vers 1481, et douée d'une mémoire citée comme extraordinaire, elle composoit dès l'âge de 12 ans des épîtres, des harangues et des poésies grecques et latines qu'elle lisoit dans les assemblées des plus illustres personnages de Milan; le célèbre françois Mariana de Guenavrano, évêque de Côme, ainsi que François Trivulce, moine de Saint-François, deux des plus grands orateurs de leur temps, étoient eux-mêmes frappés de son éloquence, et ses succès précoces furent un objet d'admiration pour toute l'Italie. Domitille joignoit à l'esprit et aux connoissances des talens agréables, tels que la musique et la danse; une voix céleste et une grace particulière; de la beauté, une aménité et une simplicité touchante; tous ces avantages, relevés par une modestie rare, par de grandes vertus, firent qu'elle fut citée pendant plusieurs siècles aux jeunes personnes comme un modèle plus facile à admirer qu'à imiter. Betinelli, Quadrio, Tiraboschi en ont parlé avec éloge; Nicolas Pacediano, qui la vit à Montechiarugolo en 1517, a laissé d'elle le tableau le plus flatteur; il se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne à Milan. Pacediano la regarde comme une des femmes les plus illustres de son temps, et prétend qu'elle surpassa en esprit et en savoir toutes les femmes connues jusqu'alors. Outre ses poésies grecques et latines, elle avoit écrit des *Mémoires particuliers sur l'histoire de son temps*, et des *Parallèles des grands hommes d'Italie avec ceux de l'antiquité*. Domitille Trivulce fut mariée par le maréchal Jean-Jacques au comte François Torelli, des comtes de Guastalle, (V. tom. 17. Torelli François, comte de Mon-

techiarugolo), guerrier valeureux et littérateur lui-même. Comme les frères de Domitille (Paul Camille Trivulce duc de Boïano et chevalier de Saint-Michel, le cardinal Augustin Trivulce évêque de Bayeux et de Toulon, Pompée Trivulce, gouverneur de Lyon, etc.) étoient tous attachés à la France, elle détermina son mari à prendre le même parti; et il fut nommé Gouverneur de Parme par le roi François Ier; Domitille eut l'honneur de recevoir chez-elle à Montechiarugolo ce monarque, qui parut enchanté d'elle. C'est ce qui commença les rapports de cette famille avec la France. Cette femme intéressante avoit rendu, même au milieu des troubles, le château qu'elle habitoit, le rendez-vous des beaux esprits, des savants, et des personnages illustres, que la guerre ou les affaires attiroient à Parme. La mort lui ayant enlevé en 1518 un époux adoré, elle s'ensevelit dans la retraite, s'occupa de l'éducation de ses enfans, et fit du comte Paul, l'aîné, un cavalier accompli. Elle jetta les fondemens du couvent des Recollets, dit Sainte-Marie-les-Graces, hors les murs de Montechiarugolo, et finit saintement ses jours le 2 mars 1528. L'Arioste l'a célébrée au 46e chant de son *Orlando furioso*.

TROCHEREAU DE LA BERLIÈRE (Jean-Arnold), né à Paris en 1718, et mort au commencement de ce siècle, a publié: I. *Choix de différens morceaux de poésie*, traduit de l'anglais, 1746, in-12. II. *La spectatrice*, traduite de l'anglais. III. *Histoire pratique du thé, avec des observations sur les qualités et les effets qui résultent de son usage*; traduite de l'anglais de Coakley-Lettsom, 1773, in-12.

TRUMBULL (Jonathas), gouverneur du Connecticut, né en 1710 à Lebanon, gradué en 1727 au collége d'Harvard, nommé gouverneur en 1769, et réélu annuellement jusqu'en 1783, donna sa démission, après avoir rempli des emplois publics pendant cinquante ans sans interruption, et rendit pendant huit ans de guerre les plus importans services à sa patrie. Ce ne fut qu'après avoir vu terminer les contestations pour l'indépendance de l'Amérique, qu'il se retira des affaires publiques, pour consacrer tous ses soins à la religion. Il mourut en 1785. Pendant les dernières années de sa vie, il fut lié d'une étroite amitié avec le président Stiles, qui estimoit en lui la réunion du patriotisme aux connoissances les plus étendues en politique et en théologie. Le général Washington, dans une lettre de condoléance sur la mort d'un de ses fils, s'exprimoit dans les termes suivants: « Quelque sensible que doive vous être une telle perte, vous avez tout ce qui peut vous en consoler. » Une longue et glorieuse vie, entièrement consacrée au service de la patrie, a placé le gouverneur Trumbull au premier rang des patriotes, etc. Une longue *lettre* du gouverneur Trumbull sur la guerre se trouver imprimée dans les collections historiques.

TRUMPI (Christophe), du canton de Glaris en Suisse, ministre de Schwanden, a publié une *Chronique* de son canton, Winterthour, 1774, in-12, en allemand, ouvrage assez impartial, mais où l'on s'étonne de ne trouver aucuns détails sur l'ancienne guerre de Zurich, dans laquelle le canton de Glaris eut beaucoup de part.

TUCKER (Jean), ministre de Newbury, Massachussetts, né à Amesbury, gradué en 1741 au collége d'Harvard. fut ordonné en 1745 collégue du révérend Christophe Tappan. Comme il n'avoit pas eu tous les suffrages en sa faveur, il avoit hésité long-temps. L'opposition n'avoit pour motif que la diversité d'opinions religieuses; il se détermina à accepter. Tucker mourut en 1792 à l'âge de 73 ans, après avoir exercé son ministère pendant 47 années. Il étoit doué d'un esprit vigoureux, et orné de beaucoup de connoissances, Il montra surtout un talent distingué pour l'argumentation. Il a donné sur plusieurs livres de l'Ecriture qu'il a examinés des opinions nouvelles, qui ont été adoptées par beaucoup de ses frères; quoique naturellement doux et paisible, quand il étoit engagé dans une controverse, il se défendoit avec courage, et même avec le trait de la satire. Il a publié beaucoup de *Sermons*, et quelques *Discours* de circonstance. *Observations sur le défaut de charité dans la doctrine du révérend Jonathas Parsons, qu'on remarque particulièrement dans son dernier discours sur Timothée*, 1757. *Courte notice sur le concile ecclésiastique dans la première paroisse de Newbury, auquel est joint un discours ou appel d'un ministre à ses ouailles sur leur conduite et leur doctrine*, 1767. *Deux discours prononcés à l'occasion de la mort du révérend Jean Lowell Newbury-Port*, 1767; *Remarque sur un Sermon du révérend Aaron Hutchinson, prêché à Newbury-Port*, 1767. *Examen de la réplique du Révérend Aaron Hutchinson*, 1768. *Préparation à l'établissement d'un ministre. Réplique à la réponse de Chandler*, 1768. *Remarques sur la sérieuse adresse de Chandler à une société de Newbury-Port*, 1768. *Remarques sur un discours du révérend Jonathas Parsons prononcé en* 1774.

TURELL (Ebenezer), ministre de Medfort, Massachussetts, gradué en 1711 au collége d'Harvard, et ordonné en 1724, mort en 1678, à l'âge de 77 ans, dans la 54ᵉ année de son ministère, c'étoit un prédicateur éloquent et d'un jugement exact, qui savoit maintenir la discipline dans son église. Sa doctrine étoit celle du calvinisme; il fut aussi un ami très-ardent de son pays. Il a publié, *La vie et le caractère du révérend docteur Colman*, in-8°, 1749.

TYTLER (Jacques), savant très-distingué, né en Écosse, dont il avoit émigré en 1796, mort en en 1804 à Salem, Massachussetts, à l'âge de 59 ans, étoit sans fortune, et vivoit dans une petite métairie à peu de distance de la ville; en retournant chez lui dans une nuit obscure, il tomba dans un canal et y fut noyé. La conduite de toute sa vie avoit été marquée par l'imprudence; mais, il n'en étoit pas moins un homme de génie, et d'une science peu commune; il fut un des éditeurs de l'édition de l'*Encyclopédie britannique*, publiée à Edimbourg il y a quelques années; c'est lui qui y a traité les articles *Aërologie*, *Aërostation*, *Chimie*, *Electricité*, *Artillerie*, *Hydrostatique*, *Méchanique*, *Météorologie*, une partie de l'article *Mouvement*, et beaucoup d'*articles séparés dans plusieurs branches de l'histoire naturelle*. Il a publié en Angleterre une *Réponse à la première partie de l'âge de raison*

de *Paine*, et à Salem, en 1796, une *Réponse à la seconde partie de même ouvrage.* Il a d nné aussi, un *Traité de la peste et de la fièvre jaune*, in-8°. Quand il est mort, il étoit occupé à compiler une *Géographie universelle.*

ULLO ULLO

ULLOA (don Martin), savant biographe espagnol, président de l'audiance royale de Séville, directeur de la société patriotique et de l'académie des belles-lettres de la même ville, membre des académies de la langue et d'histoire de Madrid, né à Séville en 1730 et mort à Cordoue en 1800. On a de lui. I. *Histoire des académies de Madrid*, 1789, 4 vol. in-4°. Trop d'éloges donnés à des écrivains médiocres et trop de négligence dans le style ont fait tort à cette histoire d'ailleurs très-intéressante. II. *Mémoire sur l'origine et le génie de la langue Castillane*, Madrid, 1670, 2 vol. in-4°. Ces mémoires sont très-estimés et supposent une érudition peu commune. III. *Dissertation sur la patrie des Goths*, Madrid, 1781, in-8°. IV. *Dissertations sur la série des rois et sur les premiers habitans de l'Espagne*, 1789, in-8°. V. *Dissertations sur les duels*, Madrid, 1789, in-8°. VI. *Mémoire pour servir à la chronologie espagnole*, Madrid, 1789, 2 vol. in-4°. VII. *Cadastre de Séville par ordre supérieur*, Madrid, 1797, in-4°.

VADI VARN

VADIANUS ou VON-VATT (Joachim), né à St. Gall, le 14 décembre 1484, mort le 6 août 1551, s'acquit une très-grande réputation par l'étendue et la variété de ses connoissances. Ses succès multipliés lui firent donner une couronne de laurier. Il fut à la fois consul, médecin, poète lauréat et orateur; On a de lui plusieurs pièces de *poésie* latine adressées à des empereurs et des rois; une *ode* sur la résurrection du Seigneur, qu'il prononça publiquement à Vienne, et qui y fut imprimée en 1510, avec les harangues et les vers d'Arbogaste Strub, de Glaris. On a encore de lui une *poétique*; Vienne, 1518.

VARNUM (Jacques M.), major général dans la dernière

armée d'Amérique, mourut à Mariette en 1789. On trouve dans le magasin de Massachussetts, du mois de novembre 1790, une *lettre* qu'il adressa à sa femme la veille de sa mort, dans laquelle il rend hommage à l'évangile. Varnum a été représentant de Rhode-Island au congrès avant l'adoption de la présente constitution.

VARON (N.), administrateur du département de Jemmappes, mort à Mons le 8 décembre 1800, âgé de 36 ans, a publié dans la *décade philosophique* des morceaux *de ses voyages dans les environs de Rome*; *cantique de Vénus*, ibid. *Elégie*, traduction de Tibulle. Il a coopéré à plusieurs ouvrages sur la littérature et les arts, entre autres aux *Voyages* de le Vaillant en Affrique, et à une traduction de l'ouvrage de Winkelmann.

VASCO DE QUIROGA, premier évêque de Michoacan, mort en 1556 au village d'Uruapa. c'est à Pascuaro, sur les bords du lac pittoresque de ce nom, vis-à-vis du village indien de Janicho situé à une petite lieue de distance, sur un îlot charmant au milieu du lac que reposent les cendres de cet homme très remarquable et dont la mémoire depuis deux siècles et demi est vénérée parmi les indiens. Ce prélat zélé que les indigènes appèlent encore aujourd'hui leur père (tota don Vasco), a eu plus de succès en protégeant les malheureux habitans du Mexique, que le vertueux évêque de Chiapa, Bartholomée de Las Casas. Quiroga devint sur-tout le bienfaiteur des indiens Tarasques dont il encouragea l'industrie. Il prescrivit à chaque village indien une branche de commerce particulière; ces institutions utiles se sont conservées en grande partie jusqu'à nos jours. Voyez *Essai politique sur le royaume de la nouvelle Espagne*, t. 2, L 3, ch. 8, p. 306, Paris, 1811, in-8°.

VASSEUR (Jacques le), docteur en théologie, archidiacre de l'église de Noyon, ensuite doyen et chanoine de la même église, né à Vîmes dans le Ponthieu, près d'Abbeville, fit ses premières études à Douai et à Tournay, sous les jésuites. Les langues grecque et latine lui devinrent familières. Il s'appliqua aussi à la philosophie, et vint à Orléans professer les unes et les autres. En 1602, appelé à Paris, il y enseigna les belles-lettres et la philosophie aux colléges de Lisieux, des Grassins et de Montaigu; recteur de l'université en 1609, il s'acquit l'amitié et l'estime des personnages les plus distingués et des savans les plus célèbres de ce temps. Peu après il se retira à Noyon, où il fut nommé doyen du chapitre en 1613, et obtint vers l'an 1621 la dignité d'official dans la même église. On ignore le temps de sa mort, mais il vivoit encore en 1653. Ses ouvrages sont I. *Franciæ reges*, Paris, 1602, in-8°. C'est une liste des rois de France en vers latins. II. *Les devises des empereurs romains, tant italiens que grecs et allemands, depuis Jules César jusqu'à Rodolphe* II, *avec les expositions d'icelles en quatrains*; Paris, 1608, in-8° de 72 pages. III. *Antithèses ou contrepointes du ciel et de la terre*, Paris, 1608: c'est un recueil de vers français composés par l'auteur. Toutes les pièces sont sur des sujets moraux. Le Vasseur dit dans son épître au lecteur, qu'il espéroit donner dans peu les *Antipathies* ou *Sym-*

pathies de toutes choses; mais on n'a pas encore vu cet écrit, en supposant qu'il ait paru. VI. *Le Bocage de Jossigny, où est compris le Verger des vierges et plusieurs autres pièces saintes, tant en vers qu'en prose*, Paris, 1608. in-8°.; c'est un recueil de pièces que l'auteur avait composées à Jossigny en Brie. La plus grande partie est adressée à diverses personnes du nom et de la famille de Bragelongue. On y apprend plusieurs circonstances de la vie de l'auteur et de celles de quelques gens de lettres qui vivoient alors. V. *L'entrée ou sortie de l'homme au monde*, ou *la recherche de la terre promise*, divisée en deux livres, Paris, 1612. VI. *Diva virgo Medioponana apud Markæsiam agri Peronensis adumbrata primùm rudi penicillo, vivis coloribus mox imbuenda*; Paris, 1622, in-8°. : il s'agit de Notre-Dame de Moyen-Pont, qui était un pélérinage fameux. VII. *Le cri de l'aigle, provoquant ses petits au vol, représenté dans les divines homélies de saint Eloy, évêque de Noyon, avec deux chérubins du tabernacle, ou deux sermons très-zélés en l'honneur de la sainte Vierge, mère de Dieu, composés par Radbod, deuxième évêque de Noyon*; Paris, 1631. VIII. *Annales de l'église cathédrale de Noyon, avec une description et notice de la ville, et des recherches tant des vies des évêques que d'autres monumens du diocèse*; Paris, 1633, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est très-mal écrit, comme tout ce que Le Vasseur a composé en français; mais il est curieux et renferme des recherches utiles. IX. *Jacobi Vassevrii sacræ theologiæ doctoris, etc., epistolarum centuriæ duæ*; Paris, 1623, in-8°. Ce recueil de lettres de Le Vasseur est dédié au Prince Henri de Lorraine, abbé de Saint-Denis, Fécamps, etc. Le style en est formé sur celui de Juste-Lipse pour lequel l'auteur avait une prédilection particulière. On y trouve plusieurs pièces de vers latins de sa composition; il y en a aussi de françaises qui sont fort mauvaises. On voit par ce recueil de lettres, que Le Vasseur étoit lié avec les savans les plus distingués de son siècle, tant en France que dans les pays étrangers. Ces lettres renferment des anecdotes littéraires, et beaucoup de principes sur différentes matières; mais le style s'éloigne presque toujours du simple et du naturel. X. *Les Devises des rois de France, latines et françoises, tirées de divers auteurs anciens et modernes, avec une briève exposition d'icelles, et la paraphrase en vers latins, par Michel Grevet de Chartres*, le tout enrichi de figures des Rois de France jusqu'à Henri IV; Paris, 1609, in-8°.

VAUDREUIL (le marquis de), gouverneur du Canada, père de L. P., marquis de Vaudreuil (*Voy.* tome XVII), reçut en 1689 le gouvernement de Montréal, et en 1703 il eut le gouvernement de toute la province du Canada. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1725. Le marquis de Vaudreuil se distingua dans son administration par sa vigilance, sa fermeté et ses succès. Il eut pour successeur le chevalier de Beauharnois, qui envoya un de ses officiers pour pénétrer dans la mer du sud. Cet objet a été rempli.

VELLEJUS (André-Séverin), historiographe du roi de Danemarck, né dans le bourg de Vedèle en Jutland, fut prédicateur

de la cour, sous le roi Frédéric II. Ce prince ayant reconnu l'inclination de Vellejus pour l'histoire, lui permit de quitter son emploi de prédicateur, et lui donna un canonicat de Ripen, avec d'autres revenus, afin qu'il pût se livrer entièrement à son penchant pour l'étude de l'histoire. Ce chanoine étoit un homme savant; indépendamment de la langue latine qu'il écrivoit avec pureté, il possédoit sa langue maternelle, mieux que tous les autres écrivains de son temps. Il mourut en 1616, dans un âge avancé. Il est le premier qui ait tiré des manuscrits et publié *Adami Bremensis historia ecclesiastica*, avec des notes; Copenhague, 1579, in-8°. Cette édition est peu estimée. On a encore de lui : I. *Oratio de origine appellationis regni Daniæ*. II. une *Traduction* danoise de Saxon-le-grammairien. III. *Vitæ pontificum Romanorum emendatæ*, en vers danois. IV. Plusieurs autres *ouvrages* sur l'Islande et le Danemarck, des *Discours*, des *Oraisons funèbres*, etc.

VELTWYCK (Gérard), de Ravenstein, ou selon d'autres, d'Utrecht, recteur des écoles de Louvain en 1528, devint conseiller de Charles-Quint, et trésorier de la toison d'or en 1549. Son mérite lui procura diverses légations, dont il s'acquitta avec succès. Il étoit profondément versé dans les langues hébraïque et chaldaïque. On a de lui, en vers hébraïques, un ouvrage intitulé : *Schevilé Thohis*, ou *les voyages du Désert;* il traite des usages des Juifs et de leur inutilité. On lui doit encore, *Oratio ad Solimannum, Turcarum imperatorem*, prononcée en 1545. Il avoit été envoyé vers cet empereur avec Hugues Favolius, et il a écrit l'histoire de son ambassade dans une lettre qu'il adressa à Nicolas de Granvelle. Veltwyck mourut à Vienne en 1555.

VENUSINUS (Jonas-Jacobi), savant Danois, né dans l'île d'Huena, fut d'abord un des pasteurs de l'église du Saint-Esprit à Copenhague, et en même temps, professeur de physique dans l'université de cette ville. On lui donna depuis la chaire de professeur d'éloquence et d'histoire. Enfin, Christian IV le fit son historiographe, après la mort du célèbre Cragius. En 1607, il fut nommé président de l'académie de Sora, place qu'il n'occupa qu'environ un an, étant mort au mois de janvier 1608. Venusinus est regardé comme un des plus savans hommes et des plus judicieux écrivains du Danemarck. On a de lui une dissertation intitulée : *de fabulâ quæ pro historiâ venditatur*, 1605. Dans cette dissertation l'auteur s'élève avec courage contre diverses fables qui avoient eu cours jusques-là. Il a publié encore plusieurs autres dissertations, comme de *Beatitudine hominis*, 1602; *in Timæum Platonis*, 1602 et 1603; *de Historiâ*, 1604; *de comparandâ eloquentiâ*, 1606; une *Traduction* danoise des quatre livres de l'imitation de J.-C.; 1599, 1626, 1675. On avoit encore de lui diverses *Remarques* critiques dans la bibliothèque de Copenhague, qui périrent dans l'incendie de 1728.

VERLEN *ou* VERLENIUS *ou* VARLENIUS (Jérôme), de Bois-le-Duc, fit ses premières études dans sa patrie, d'où il passa à Louvain. Il étudia dans cette ville la philosophie et la théologie, et s'y rendit habile dans la langue grecque. Rappelé de Louvain à

Bois-le-Duc, il eut la direction du collége. Depuis, il fut professeur de théologie à Utrecht, chez les Joannistes, ou religieux de la milice de Rhodes. Après avoir rempli successivement divers autres emplois, il mourut à Harlem le 17 août 1586. On a de lui, I. Une édition de *l'Enchiridion* d'Epictète, avec une traduction et des *Scholies*. II. Une traduction d'une lettre d'Hippocrate, *de risu Democriti*. III. Un fragment de Xénophon, *de la Connoissance de soi-même*, tiré du quatrième livre des dits et faits de Socrate, Anvers, 1550, in-8°. IV. Une édition des *Lettres de Saint-Ignace, évêque d'Antioche et martyr*, avec des notes; Anvers, 1588, in-8°. V. *Commentaire sur les psaumes*; Louvain, 1588, in-8°.

VERRUTIUS (Jérôme), Frison, né à Groningue, fit ses études à Louvain, et alla ensuite à Bourges, où il s'appliqua au droit, et prit le degré de docteur. Il visita depuis les plus célèbres universités de l'Allemagne et de la France, et enseigna le droit à Paris. On lui doit le *Lexicon juris*, augmenté; Paris, 1573, in-fol. Ce jurisconsulte florissoit dans le 16e siècle. On ignore l'époque de sa mort.

* VIENNE (Claude-Jean-Baptiste d'Agneaux de) Bénédictin, né à Paris en 1728, et mort en 1796, dans un village près de Beauvais, avoit du savoir et des connoissances très-étendues, comme on peut en juger par la nomenclature suivante de ses productions. I. *Lettres en forme de dissertations contre l'incrédulité*, 1756, in-12. C'est une répétition de ce que plusieurs écrivains ont dit sur ce sujet. II. *Lettres sur la Religion*, 1757, in-12. III. *Eclaircissemens sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux* en 1757, in-12. L'auteur y montre de la sagacité, et ses observations sont justes. IV. *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*, 1757; nouvelle édition, 1771, in-12. On a déjà beaucoup écrit sur cette matière, et les nouveaux raisonnemens de l'auteur sont peu propres à défendre une cause qui depuis long-temps est perdue. V. *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*, Paris, 1769, 1 vol. in-12. Quelques bonnes vues au milieu d'un grand nombre de projets inadmissibles. VI. *Histoire de la ville de Bordeaux*, 1771, 2 vol. in-4°. C'est un des ouvrages qui ont le plus occupé l'auteur; il est précieux par les recherches qu'il a faites, et par l'ordre qu'il a mis dans la chronologie des faits. VII. *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-12. VIII. *Eloge de Montaigne, et discours sur sa religion*, 1775, in-12. IX. *Administration générale et particulière de la France*, 1775, in-8°; deuxième édition, 1787, in-12. XI. *Nouvelle méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*, 1782, in-8°; nouvelle édition, 1786, in-12. XII. *Histoire d'Artois*, première et deuxième partie, 1785, in-8°; troisième partie, 1786; quatrième partie, 1787, in-8°; cinquième et dernière partie, 1787, in-8°. XIII. *Le triomphe de l'humanité, ou la mort de Léopold de Brunswick*, poëme qui concourut pour le prix annuel de l'académie française, 1787, in-8°. XIV. *Le triomphe du chrétien*, 1788, in-8°. Ce bénédictin a encore laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits.

VIERA-CLAVIGO, (don Jo-

seph de) savant physicien et biographe, né dans l'île des Canaries, vers l'année 1738, et mort à Madrid en 1799, étoit issu d'une famille noble, originaire de Madère : son père qui vivoit d'un revenu modique, l'envoya à Madrid pour y finir ses études. Quelques années après il fut choisi pour élever le marquis de Viso, avec qui il voyagea en Italie et en France. En 1780 ils assistèrent à Paris au cours de physique expérimentale de Sigaud de Lafond, où Viera se distingua. De retour à Madrid, aidé par son élève, il s'occupa de propager le goût de la bonne philosophie, et forma des élèves qui firent de grands progrès dans les sciences physiques et mathématiques. En 1770 il fut chargé par ordre supérieur d'écrire l'histoire des îles Canaries, dont il s'acquitta avec succès. On a de lui : 1° *Elémens de physique et de chimie*, Madrid, 1784, in-4° ; 2° *Elémens de géométrie et de mathématiques*, Madrid, 1788, in-4° ; 3° *Traité de l'équilibre*. Madrid, 1788, in-8° ; 4° *Histoire des îles de Majorque et de Minorque*, Madrid, 1789, in-8° ; 5° *Histoire générale des îles Canaries ; ou description géographique ; origine, caractère et mœurs de ses anciens habitans, avec les vies des grands hommes qu'elles ont produits, et une notice des événemens opérés dans les derniers siècles*, Madrid, 1778, et années suivantes jusqu'en 1783, 4 vol. in-4°. Cette histoire est très-estimée pour l'exactitude et l'impartialité avec lesquelles elle est écrite. V. *Poëme didactique en quatre chants, sur les vents non variables* Madrid, 1780, in-4°. VI. *Eloges de Philippe V et d'Alphonse Rostado, qui remportèrent les prix proposés par l'académie espagnole en 1779 et 1782*, Madrid, in-8°. Viera a laissé des manuscrits précieux.

I. VISCONTI ALIPRAND ou ERPRAND, fils de Face ou de Boniface, comte d'Angueria ou d'Angleria, et de Gisla, fille du comte Adalbert, vicomte de Milan, est un des premiers auteurs bien connus de l'illustre maison Visconti. Il gouverna Milan comme vicomte d'Azzo son frère, qui avoit été créé marquis et comte en 1033, puis comme vicomte des empereurs ; et le titre de l'office continué dans sa descendance devint par la suite le nom de sa famille, ainsi qu'on en a plusieurs exemples, entre autres en Angleterre dans les maisons de Stuart et de Butler, en France dans celles de messieurs de Bouthilliers, de Vidame, etc., etc. Aliprand avoit épousé Beatrix d'Est, et en eut pour fils Othon, qui suit, et Luitgarde, mariée à Adolphe Isambard.

II. VISCONTI (Othon), comte d'Angleria, fils du précédent, fut à la Terre-Sainte avec Godefroi de Bouillon. Là, un Sarasin nommé Volux, espèce de géant d'une force prodigieuse, s'avança dans la plaine pour défier le plus vaillant chevalier de l'armée chrétienne. Othon Visconti se présenta aussitôt, combattit le géant, le perça de sa lance, et ayant aperçu que l'aigrette de son casque étoit une vipère formant mille replis autour d'un enfant qu'elle sembloit dévorer, il l'arracha et la cloua sur son bouclier pour signe de la victoire. Cette vipère devint depuis l'écu de la maison des Visconti, qui sont, comme on sait *d'argent à bisse ou guivre, d'azur, en pal, dévorant un enfant issant de gueules, couronnée de même*.

elles font aujourd'hui, par décret impérial, la principale partie des armoiries du royaume d'Italie. Othon succéda à son père Aliprand en 1065, et épousa Lucrèce, fille de Hugues, dit Stampa, dont il laissa trois fils, Guy, Azzon et Eliprand. Guy, l'aîné, épousa Alix de Genève, fille de Gérard IV, dont il eut Othon II, consul de Milan en 1162, investi par l'empereur des fiefs de Massino Albuzat et Besnat, lequel continua sa postérité. Othon Visconti fut tué à Rome l'an 1111, en combattant à pied vaillamment à côté de l'empereur Henri V, qu'il avoit dégagé de la mêlée et auquel il avoit donné son cheval. (*Baronius Annal. Ecclésiast.*, *T.* 12.) *Corio*, *Hist. di Milano.*

III. VISCONTI (Othon III), fils d'Hubert *ou* Vivien Visconti, consul de Milan en 1206, et d'Anastasie de Pirovane, et arrière-petit-fils d'Othon II, investi par Visconti Conrad III, des fiefs de Massino et Besnat, fut chassé de sa patrie avec ses frères, par la faction des Turriani, et se retira à Rome chez le cardinal Ubaldini, il sy attira tant de considération et d'amis, que le pape Urbain IV le nomma à l'archevêché de Milan l'an 1261. Il fut plusieurs années sans pouvoir en jouir, parce que les Turriani s'opposoient à son arrivée. Mais dans cet intervalle, la conduite tyrannique de Nappe et de François de la Tour, ayant grossi le nombre des mécontens, l'archevêque Othon crut qu'il étoit temps de recourir aux armes : il perdit d'abord six batailles, dans l'une desquelles son neveu Thibaut, qui commandoit sous lui, fut pris, et eut la tête tranchée avec vingt-trois gentilhommes de Milan ; mais enfin les talens et la constance d'Othon lui firent remporter une victoire complète à Décimo, le 21 juin 1277, qui le mit en possession de son siége, et peu après de la souveraineté de la ville de Milan. Après avoir établi la puissance de sa famille, par l'éloignement de ses ennemis, par sa modération, sa valeur et sa prudence, il remit en 1284 le gouvernement entre les mains de son petit-neveu, Mathieu, fils de Thiébaut et d'Anastasie Pirovane, se retira dans un monastère de Chartreux, et y mourut en 1295, âgé de 88 ans.

IV. VISCONTI (Thiébaud), fils d'Hubert Visconti et arrière petit neveu d'Othon II, consul de Milan en 1162, (*V.* l'article II ci-dessus), né 1210, fut archidiacre de Liége, et étoit en Syrie quand il apprit qu'il étoit élu pape en 1271 : une circonstance particulière de cette élection fut qu'il ne succéda à Clément VI qu'après un interrègne de 3 ans, causé par la discorde des cardinaux ; on ne trouva d'autre moyen pour surmonter leurs divisions et leurs obstinations que de découvrir le palais de Viterbe ou ils étoient assemblés et de diminuer chaque jour leur portion d'aliments, ce fut alors que vaincus par le froid et la faim, ils se réunirent pour choisir Thiébaud qui prit le nom de Grégoire X, (*V.* T. VIII Grégoire X) ; il fit en 1272 son frère préteur de Rome, et son neveu Jean, en 1275, cardinal du titre de sainte-Sabine.

V. VISCONTI (Galéace), fils aîné de Mathieu, dit *le Grand* (*Voy.* Tome XVIII, Visconti Mathieu) ou Galluzzo (*petit Coq*), fut ainsi nommé, parce qu'il vint au monde au chant du coq, le 21

janvier 1277, jour où l'archevêque Othon Visconti gagnoit la bataille de Décimo, qui donna la souveraineté à sa famille. Galéace apprit le métier de la guerre sous son père, et pendant son exil vint servir en France. Après le rétablissement de Mathieu, en 1312, il eut le gouvernement de Trévise; puis l'empereur Henri VII lui donna celui de Plaisance, et Louis de Bavière y ajouta celui de Crémone et de Crême, et le confirma comme vicaire de l'Empire à Milan. L'union qui régna dans le commencement entre Galéace et ses frères, le fit triompher de ses ennemis, et lui assura la principauté de Milan; mais la jalousie de Marc, le second d'entre eux, faillit perdre toute cette famille. Galéace ayant eu l'honneur de recevoir, en 1327, l'empereur Louis de Bavière à Milan, Marc l'accusa d'avoir voulu, conjointement avec ses frères, faire empoisonner l'empereur par un d'eux, Etienne Visconti, qui étoit son échanson: l'empereur les fit tous arrêter, et les envoya prisonniers dans le château de Monza, puis s'achemina pour Rome. Là, le fameux Castruccio Castracani, duc de Lucques, en l'accompagnant de Florence à Rome, ne cessa de solliciter la grâce des Visconti détenus, et démontra leur innocence: les seigneurs Gibelins, blessés de l'ingratitude de l'empereur envers les Visconti, joignirent aux prières la menace d'abandonner son parti; ce qui le détermina à donner l'ordre de relâcher les Visconti. Délivrés le 25 mars 1328, ils vinrent remercier Castruccio, qui faisoit alors le siége de Pistoie: celui-ci remit à Galéace le commandement de l'expédition qu'il avoit entreprise; mais Galéace, pour lui prouver sa reconnaissance, et à l'empereur l'injustice de sa détention, mit tant d'ardeur à pousser le siége, que les fatigues qu'il y essuya, jointes aux chagrins éprouvés pendant sa prison, lui donnèrent une fièvre maligne dont il mourut à Brescia, au mois d'août 1328. De Béatrix d'Est, qu'il avoit épousée vers 1300, morte le 17 septembre 1334, il ne laissa qu'un fils, Azzon Visconti, prince de Milan, né en 1302, marié vers 1330; à Catherine de Savoye, morte le 14 août 1339, ne laissant que des enfans naturels. Ce fut Luchin Visconti, son oncle, qui lui succéda.

VI. VISCONTI-Torelli (Orsina), comtesse de Guastalle, des vicomtes de Milan, fille d'Antonio Visconti et de Déjanire des comtes de Valperga, étoit cousine des onze filles de Bernabo, mariées à onze souverains, et tante à la mode de Bretagne des ducs de Milan Jean-Marie, Philippe-Marie et de Valentine, mariée à Louis duc d'Orléans, aïeul du roi Louis XII. A l'éclat de la naissance et de la richesse elle joignoit une taille svelte et noble, de l'esprit, de la beauté, et du courage; c'est le portrait que les historiens nous en font. Le duc Jean-Marie Visconti, voulant s'attacher davantage le comte Guy II Torelli, général d'une haute réputation, qui lui devenoit nécessaire, lui donna en mariage Orsina vers 14[illegible]0. Elle fut emmenée en ôtage à Ferrare en juin 1409 avec Christoforo, son fils; y fut traitée avec de grands égards et n'eut à se défendre que des attentions du vainqueur. Rentrée chez elle, elle s'occupa d'y réparer les ravages qu'y avoient fait les Vénitiens et

les Mantouans ; pendant que son mari alloit comme commissaire général du duc de Milan à Gènes en 1422 ; puis commander ses forces de terre et de mer à Naples ; elle resta chargée de la régence de Guastalle, et s'y conduisit avec une prudence et une sagesse infinies. La guerre ayant recommencé en 1425, pendant que Guy étoit allé chercher à Gênes en 1426 un secours de 4000 chevaux et de 350 fantassins, qu'il jetta dans la citadelle de Brescia, et que la défense de cette place occupoit toutes les forces du duc, les Vénitiens trouvant les bords du Pô peu garnis de troupes le remontèrent jusqu'à Casal-Maggiore, enlevèrent cette place et celle de Brescello, et furent assiéger Guastalle. Cette ville n'étoit gardée que par des soldats étrangers tirés de Castel-Nuovo, privée de la présence de Guy : Orsina qui se trouvait à 10 mille. de là, en apprenant cette nouvelle court à Parme, lève des troupes, endosse la cuirasse, et le casque en tête et monté sur un cheval blanc qu'elle conduisoit avec une adresse extrême, parcourt la ligne de ses troupes et leur dit, « braves soldats, c'est ici que j'attends la preuve de votre valeur ; marchons ; courage ! je ne quitte pas les armes que je n'aie avec vous vaincu et mis en fuite nos ennemis ». L'élan qu'inspirèrent sa présence et ses discours fut terrible ; les Vénitiens furent culbutés ; le désordre s'y mit, l'armée crut voir Guy la poursuivant ; ils abandonnèrent leur camp ; 500 Esclavons restèrent sur la place et il y eut un grand nombre de prisonniers. Philippe de Bergame rapporte ; « qu'on vit cette femme courageuse pendant la bataille conduire elle même les renforts aux endroits les plus chauds, que plusieurs des ennemis périrent de sa propre main et que ses armes étoient couvertes de sang au sortir du combat ». Les habitans de Guastalle firent peindre cette glorieuse action sur les murs de l'église saint Barthélemi où cette fresque existe encor ; à Milan et dans tous le duché, on marqua par des feux et d'autres marques d'allégresse la joie que produisoit cette nouvelle. Antonia, fille d'Orsina, mariée à Piétro Maria Rossi hérita du même courage (*V.* ci-dessus Torelli Antonia). Orsina veuve en 1449, mourut peu après son mari qu'elle adoroit ; elle laissa 3 enfans, (*V.* T. 17, Torelli Guy II).

I. WALDRADE-GUALDRADE, *ou* Ilrade, sœur de Gonthier, archevêque de Cologne, et nièce de Theutgand, archevêque de Trèves, subjugua par son esprit et sa beauté le cœur de Lothaire II, roi de Lorraine (second fils de l'empereur Lothaire Ier., et d'Hermengarde d'Hasbeigne), arrière petit-fils de Charlemagne. Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulait la répudier ; les deux archevêques l'y poussaient sécrètement, espérant gouverner sous leur sœur ; dans le concile, tenu en janvier et février 860, à Aix-la-Chapelle, ils parvinrent à faire approuver le divorce du roi : la reine s'y reconnut coupable devant les évêques, fit le même aveu devant le roi et divers seigneurs, et fut renfermée dans un monastère, d'où elle se sauva quelque temps après. Le triomphe de Waldrade ne fut pas long ; Thietberge en appela au pape (*Voy.* les détails Tome X, page 239, art. IV, Lothaire II) qui exigea le renvoi de Waldrade. Il ne fut cependant

que fictif, mais Waldrade devint veuve le 8 août 869. Elle fut mère de Hugues, comte d'Alsace, de Gielse, duchesse de Frise, et de la célèbre Berthe, qui réunissoit esprit, beauté et courage, et mourut en 925 (*Voy.* Tom. II., pag. 510, III. BERTHE). Cette Berthe fut mariée deux fois. De son premier mariage avec Thibaud, l'un des généraux de la milice de Lothaire, depuis comte d'Arles, sortirent, 1°. Hugues, comte d'Arles, marquis de Provence, roi d'Italie, lequel eut quatre femmes et quatre concubines, se fit moine en 945, et mourut en 947; 2°. Guy, mort en 929; 3°. Hermengarde qui épousa Adalbert, marquis d'Yvré, dont une fille, Bertilla, mariée à Adalbert des marquis de Camerino, mère d'Ermengarde, mariée à Giovani des ducs de Romagne, neveu de l'evêque de Bologne (*V.* Tom. VIII, III et IV, HERMENGARDE ou ERMENGARDE). Du second lit, avec Adalbert II, surnommé *le riche*, marquis de Toscane, mort en 917, Berthe laissa Guy, marquis de Toscane, qui épousa la fameuse Marozie, fille de Théodora II, Lambert, marquis de Toscane, qui eut les yeux crevés en 931, et Teuctberge qui épousa Warnier, seigneur bourguignon.

II. WALDRADE *ou* GUALDRADE (que nous appellerons de ce dernier nom pour éviter la confusion), fille de Rodolphe I, roi de la Bourgogne Trans-Jurane, sœur de Rodolphe II, roi d'Arles et d'Italie, et par Adélaïde, femme de Conrad, sa bisayeule, arrière petite-fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire, fut mariée à Boniface I, marquis de Spolete et de Camerino (fils d'Ubalde, comte, vivant sous la loi ripuaine). Boniface étoit très-valeureux, et avoit fait gagner en 923, au roi Rodolphe, son beau-frère, une grande bataille contre Beranger; il mourut vers 957. Gualdrade, fut avec ce prince, mère de Théobald, duc et marquis de Camerino, et bis-ayeule de Boniface II, dit *le Jeune*, marquis de Toscane en 1009, et d'Hermengarde, mariée à Giovanni, descendant de Pietro de Pietrone, duc de la Romagne, neveu de l'évêque de Bologne, dont il est question dans l'art. ci-dessus, de sorte que cette Hermengarde, d'un côté par Gualdrade, issue d'Adélaïde, fille de Louis-le-Débonnaire, et de l'autre, par Hermengarde, marquise d'Yvrée, issue de Berthe, fille du roi Lothaire II, se trouvoit descendre deux fois de Charlemagne. Elle étoit aussi propre tante de la reine Adélaïde, qui épousa d'abord Lothaire, roi d'Italie, et en secondes noces, Othon-le-Grand, Empereur d'Allemagne.

WELTHEIM (Valentin), né à Halle en Saxe le 11 mars 1645. Après avoir fait ses premières études dans cette ville, il fut envoyé à l'académie de Jéna, où il fut reçu maître-ès-arts, et devint en 1679, professeur de logique et de métaphysique dans cette académie. En 1683, on lui donna la chaire de théologie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1700. On a de lui, I. *Tabulæ morales*. II. *Institutiones metaphysicæ*. III. *Theologia acroamatica*. IV. *Fontes universalis theologiæ*. V. *Introductio ad Hugonem Grotium de jure belli et pacis.*

YVERNOIS (François d'), né à Genève en 1756, d'un caractère turbulent et ennemi de l'ordre, devint chef d'un parti pour opérer le renversement de la république de Genève, qui le bannit en 1783, le jour de l'entrée dans cette place des armées de France, de Genève et de Suisse. Depuis des siècles la France étoit médiatrice, alliée et amie des gouvernemens helvétiques et genévois. L'angleterre, par la raison des contraires, l'étoit des révolutionnaires, qui, depuis des siècles agitoient Genève, la rendoient malheureuse, écrivoient comme Delolme sur la constitution d'Angleterre, et sur la constitution française comme Clavières ou Marat. Les puissances monarchiques, telles que la France et la Sardaigne, les puissances aristocratiques, telles que Berne, Zurich etc., étoient intéressées à réprimer une secte destructive, qui fermentoit depuis des siècles dans Genève. Depuis l'abolition du prince, du clergé et de la noblesse, les démocrates victorieux s'y dévoroient réciproquement. A la place de ces trois autorités tutélaires, sur lesquelles la paix publique reposoit en Europe, il n'y avoit plus à Genève que quelques administrations temporaires, bourgeoises, impuissantes et périodiquement agitées par des Janot, des Marat, des d'Yvernois, des Dumont et autres esprits inquiets et agitateurs, devenus, après la ruine des ordres et des classes de la société, et pendant la servitude démocratique, les grands de l'état dégradé, privé de toute hiérarchie et de son ancienne économie sociale. Dans cet état de désordre permanent, Genève n'avoit plus qu'une diplomatie, qui seule la préservoit de sa destruction intestine, l'alliance de la France. Celle des révolutionnaires, pensionnaires de l'éternelle ennemie des Français, étoit confiée à d'Yvernois. C'est lui qui alla négocier à Londres l'acte de subside de cinquante mille livres sterling, accordés à trois cents révolutionnaires, ses complices, réprimés par les trois armées dès le jour de leur entrée dans Genève. Répandus sous ses ordres en cinq bandes, ils portèrent en France, en Angleterre, en Amérique, et depuis à Genève et en Russie leur esprit de vengeance contre la France, qui les avoit expulsés du point central de leurs agitations. La gazette de France avoit publié contre eux une injure inutile, celle d'avoir vu jetter dans le lac les 22 notables déportés; ils répondirent en publiant la capitulation convenue entre les chefs de la secte et le gouvernement anglais. Cet acte curieux prouve quelle amitié Georges III témoignoit aux ennemis de la France. Nés dans le sein des conspirations, ces aventuriers qui s'offroient pour dévaster et détruire la monarchie, furent accueillis, acceptés et payés. Cet acte diplomatique prouve également les précautions de Georges,

pour que ce subside exorbitant fut sagement administré. D'Yvernois y fut désigné le chef des six commissaires, choisis dans le nombre des 22 déportés pour en diriger la manutention. Une partie du subside étoit destiné à bâtir pour les 300 révolutionnaires une petite Genève en Angleterre. Le reste devoit en soudoyer les individus. Milords Tyrone, Beresford, Blaquiere, Clémentz, Gardiner, Grenville, Caffe, les plus acharnés ennemis du nom français, membres du conseil privé de Georges III, étoient les surveillans de la somme et de l'institution. Quatre membres du parlement tous dévoués au roi, Latouche, Lejeune, Caldwel, et un particulier nommé Hartley, y étoient adjoints. Une correspondance secrète avec un club destructeur, établi à Paris par des anglomanes pendant la guerre de l'Amérique, découvrit tout. Favier, l'écrivain célèbre de la commission de Louis XV, attaché en secret au comte de Vergennes, et le tourmentant pour le rétablissement de cette institution en France et en Europe, lui en démontrait l'utilité en mettant sous ses yeux des correspondances qui indiquoient des plans de destruction de la maison qui regnoit en France et le demembrement de sa succession. Vergennes intéressé à suivre de près d'Yvernois et les autres Genévois, que ce ministre avoit déportés, les déjoua et retarda l'éclat de la révolution, qui ne commença extérieurement qu'après sa mort. C'est alors que d'Yvernois entra en France, où sans façon il publia, après un préambule doucereux, dans le moniteur du 29 mars 1790, la liste du premier noyau des jacobins. Il l'avoit composée de dix-neuf démocrates ses complices, qui, exilés par Louis XVI six ans auparavant, avoient juré la ruine des français, de leur chef et des ordres de l'état. Les écrits de d'Yvernois sont devenus la pièce justificative de tous ces faits. S'étant prudemment retiré à Londres, alors que la destruction de l'ancienne France fut assurée, il y publia : I. *L'histoire impartiale des révolutions de Genève dans le XVIIIe siècle*, 2 vol. in-8°, 1792. D'Yvernois appelle dans cet ouvrage le *glaive de la médiation*, l'opération amicale et bienfaisante de trois puissances réunies pour empêcher en 1783 les factions genévoises de s'entre-détruire. Il ose dédier son livre au roi ; il lui dit : « que la souveraineté, qui est le patrimoine du peuple, est désagréable aux riches ; mais que Genève ne souffrira pas qu'il devienne celui de l'aristocratie, ce qui multiplieroit les tyrans parmi les égaux. » Il dit qu'il sait bien que cette résistance perdra sa patrie ; mais ou il la désertera, ou il succombera avec gloire. D'Yvernois prit le premier parti. II. *Révolutions de France et de Genève*. Londres 1795, octobre. Depuis que Necker avoit changé le caractère de notre administration ; depuis que Clavières avoit préparé le 20 juin et le 10 août ; depuis que Marat avoit organisé le 2 septembre, les Genévois passoient pour avoir joué un rôle dangereux et révolutionnaire en France. D'Yvernois, dans cet ouvrage, soutient le paradoxe opposé, s'efforçant de prouver que la France avoit révolutionné Genève, et il le dit dans une circonstance où il nous révolutionne encore, demandant à la page 169 la tête oubliée d'un français, qu'il indique à ses partisans du fond de son bureau, établi à Londres. III. *Réfléxions sur la*

guerre, Londres 1795. La doctrine subversive de l'Angleterre, ennemie implacable de tout gouvernement français, est bien constatée dans cet ouvrage. D'Yvernois déclare en 1795 « qu'il ne s'agit plus de démembrer la France, ni d'exiger le châtiment de ceux qui l'ont renversée, ni de rétablir les émigrés et la féodalité; mais de sauver l'Allemagne d'un démembrement; d'arracher à la France ses conquêtes; de la repousser dans son enceinte et dans ses limites établies dans le traité de Westphalie. » D'Yvernois oubliant qu'il fut l'agent principal des subversions qui avoient conduit à ces positions extrêmes, déclare : « qu'on n'accordera la paix à la France, que lorsque la religion offrira pour gage la restitution de toutes ses conquêtes. » Il peint les fleuves de sang qui couleroient pendant le 19e siècle, « si l'Angleterre portoit immoralité au point de sanctionner par un traité les acquisitions des guerriers de la république. » Il annonce que le peuple français forcera son propre gouvernement à la restitution de ses conquêtes, si l'Angleterre résiste à toute pacification. Il dit qu'il est assuré que la France périra à la chûte de son papier monnoie; assertion qui a valu même en Angleterre à son auteur le surnom de Prophète d'Yvernois. Il pense que ces événemens assureront à la Grande-Bretagne l'universalité de son commerce; mais ce systême n'est pas celui de la conscience de d'Yvernois, qui propose à l'armée de s'insurger et de détruire ses généraux, auteurs des calamités de la guerre. IV. *Tableau des pertes que la révolution et la guerre ont causées au peuple français*, 2 vol. in-8°, Londres 1798. Cet ouvrage est le développement des paradoxes du même aventurier. L'analyse des ouvrages ultérieurs démontreroit la haine profonde que ce mauvais écrivain a vouée à la France, la patrie de ses pères, sous toutes les sortes de gouvernement. D'Yvernois ne pouvant plus révolutionner la France, fut chargé par Georges III, de négocier à Pétersbourg la déclaration de la dernière guerre, déclarée par la Russie. D'Yvernois est mort en 1811. *Voyez* CLAVIERE et DESSONNATZ.)

ADDITIONS AU SUPPLÉMENT.

I. BÉSENVAL (Jean-Victor), baron de Brunstadt, chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, mort à Soleure, le 24 décembre 1713, se distingua par son mérite et ses talens. Il devint avoyer de Soleure, place qu'il remplit avec probité. Son nom consigné honorablement dans les fastes Helvétiques, donne la plus haute opinion de cette famille, qui a toujours joui par la suite d'une grande considération chez les puissances étrangères.

II. BÉSENVAL (Jean-Victor), fils du précédent, baron de Brunstadt, mort à Paris, le 11 mars 1736, âgé de 64 ans, étoit lieutenant-général des armées du roi, et colonel du régiment des gardes suisses. Il avoit été envoyé extraordinaire de sa majesté auprès du roi de Suède Charles XII, ministre plénipotentiaire près les puissances du nord, et les princes de la Basse-Allemagne pendant l'interrègne de l'empire, et auprès du roi Auguste et de la république de Pologne. Dans toutes ces missions honorables, il déploya le caractère d'un grand négociateur. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sulpice, et on lisoit ces mots autour de son buste : *Ori par Animus*. Il est le père du baron de Bésenval, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, lieutenant général, et lieutenant-colonel du régiment des gardes suisses, dont nous avons des *Mémoires* sur la révolution française, Paris, deux volumes in-8°.

CHALONER (Richard), évêque catholique de Debra, naquit le 29 septembre 1691, dans le diocèse de Chester, de parens protestans qui l'élevèrent dans leur religion. Mais il se fit catholique sous la direction de John Gother, prêtre, auteur d'ouvrages ascétiques, qui sont estimés. Chaloner envoyé au collége de Douay, s'y distingua par ses talens, et devint docteur et professeur en théologie ; élevé au sacerdoce il fut envoyé en 1730 comme missionnaire dans sa patrie, d'où l'on voulut ensuite le rappeler pour le placer à la tête du collége de Douay ; mais le lord prêtre-évêque de Prusse et vicaire apos-

tolique du district de Londres, l'obtint pour coadjuteur. Chaloner, redoutant le fardeau de l'épiscopat, le repoussoit en alléguant, que né dans le sein du protestantisme qu'il avoit professé, il étoit contre les règles de l'élever à cette dignité; sa résistance fut inutile, consacré sous le nom d'évêque *in partibus* de Debra, il succéda à Petre, décédé en 1758, et développa toute l'étendue d'un zèle aussi actif qu'éclairé dans le district confié à sa direction. Il établit des écoles pour les enfans des deux sexes, et des conférences ecclésiastiques pour son clergé. Fidèle aux lois de l'Église qui enjoignent aux évêques d'instruire assiduement, il prêchoit tous les jours de dimanches et de fêtes. L'éloquence de Chaloner n'étoit pas très-fleurie, mais d'une simplicité touchante qui lui ouvroit le chemin des cœurs. Il eut beaucoup à souffrir, lorsqu'en 1780 une populace effrénée, sous le nom d'*association protestante*, et conduite par l'insensé George Gordon, brûloit les chapelles des catholiques à Londres, à Bath, à Hull, démolissoit leurs maisons, brisoit leurs meubles ou bien outrageait leurs personnes et sur-tout leurs pasteurs. Chaloner survécut peu de temps à ces malheurs, car il mourut en 1781, couvert des bénédictions de tous ceux qui l'avoient connu. Il réunissoit à toutes les vertus de son état, des talens dont il a laissé des preuves dans ses nombreux ouvrages. La plupart ont pour objet de réfuter les accusations de certains écrivains protestans. Dans son *Traité* en anglais, *The Catholic christian instructed*, il combat Middleton, qui de Rome avoit écrit sur l'origine des cérémonies de l'Église romaine, une lettre remplie de faits contestés par l'histoire. Chaloner a publié aussi la *Britannia Sacra*, 2 vol. in-4°, 1745. *Les Mémoires des prêtres Missionnaires*, 2 vol. On y voit que depuis l'an 1577, jusqu'à la fin du règne d'Élizabeth cent trente quatre individus tant prêtres que laïcs des deux sexes furent mis à mort, comme catholiques, et que sous les règnes suivans la persécution continua de faire des victimes. James Barnard a publié en anglais la vie de ce célèbre prélat, brochure in-8°, Londres, 1784.

COURTEN (Maurice de), comte du Saint-Empire, grand-croix de Saint-Louis, lieutenant-général, colonel d'un régiment suisse, mort en janvier 1766, âgé de 70 ans, fut chargé par le roi, en 1757, d'une commisson particulière auprès de l'empereur François I, et de l'impératrice Marie Thérèse. Il partit le 26 juin de l'armée pour se rendre à Vienne, où il s'arrêta quelque temps, et s'acquitta de sa commission à la satisfaction du roi. Ses services militaires sont consignés dans les divers mémoires relatifs qui parurent dans le milieu du 18e siècle. Voici des vers qui peuvent servir à faire connoître ce colonel suisse :

> Au courtisan le plus rusé,
> Au gascon le plus avisé,
> Courten peut servir de modèle :
> Vous allez me chercher querelle ;
> Il est Suisse à la vérité,
> Mais Suisse si bien déguisé,
> Que ses amis, aussi bien que son maître,
> Sans sa candeur et sa fidélité,
> Auroient peine à le reconnoître.

DIES

I. DIESBACH (Nicolas de), d'une illustre famille, se distingua par son mérite et ses talens, qui le portèrent à l'honorable fonction d'avoyer de la république de Berne, en 1465, à l'âge de trente-quatre ans. Les services qu'il rendit dans sa patrie sont consignés dans l'histoire de la Suisse.

II. DIESBACH (Guillaume de), de la famille du précédent, devint comme lui, avoyer de la république de Berne en 1479 et en 1484. Son nom est inscrit honorablement dans les fastes helvétiques pour les services qu'il rendit à sa patrie et à la France.

III. DIESBACH (Jean de), chevalier, de la famille des précédens, chef des troupes de Berne, au service de François I, fut l'ami du chevalier Bayard. Il se distingua dans la carrière militaire, et surtout à la bataille de Pavie, où il fut tué en 1524, en combattant glorieusement.

IV. DIESBACH (Jean-Frédéric de), de la famille des précédens, prince de Sainte-Agathe, comte d'empire, général, feld-maréchal de l'empereur, gouverneur de Syracuse, etc., naquit à Fribourg le 7 mai 1677. Il ne devoit les titres honorables dont il fut revêtu, qu'à son mérite et à ses talens. Après une carrière glorieuse, consacrée aux armes, il mourut dans sa patrie le 24 août 1751.

ERLA

ERLACH (Jean-Jacques, baron d'), né à Berne, mort à Paris le 29 octobre 1694, lieutenant-général des armées du roi, et colonel d'un régiment suisse de nom, se signala dans plusieurs batailles et siéges, sous le règne de Louis XIV. Son épitaphe qui se voyoit dans la paroisse d'Argenteuil-les-Paris, commence ainsi :

Hic jacet helveticæ decus omne, et gloria gentis
Erlachius, patrum heroum; non Degener heros
Marti, Condæo socius per vulnera mille, etc.

Il avoit pour fils, Jean-Jacques d'Erlach, dit *le Chevalier*, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant-général des armées du roi, et colonel du régiment des gardes suisses, qui mourut à Paris le 4 novembre 1742.

FOEG FRIS

FOEGELIN (François-Joseph), d'une des plus illustres familles de Fribourg en Suisse, colonel des troupes de cette république, rendit des services importans à sa patrie en 1676, et qui sont consignés dans l'histoire militaire des Suisses, par le baron de Zur-Lauben. Il descendoit de Jacques Fœgelin, colonel au service des rois Henri IV et Louis XIII, mort en 1624. François-Joseph Fœgelin mourut dans sa patrie sur la fin du dix-septième siècle.

FREULER (Gaspard), du canton de Glaris-Catholique, colonel du régiment des Gardes-Suisses en 1635, mort à Paris en 1651, servit le roi avec une grande fidélité dans la guerre de la Fronde. (*Voyez* histoire militaire de la Suisse par le baron de Zur-Lauben). Il étoit, par sa mère, petit-fils de Gaspard GALLATIN, qui avoit été le premier colonel du régiment des Gardes-Suisses.

FRISCHING (Samuel), célèbre dans les fastes helvétiques, embrassa la carrière militaire, et devint général des troupes de la république de Berne. Ce fut en cette qualité qu'il se distingua et rendit en 1712, des services éclatans à sa patrie, à la seconde bataille de Vilmergen. On ignore l'époque précise de la mort de cet illustre guerrier. (*Voyez* histoire militaire des Suisses par le baron de Zur-Lauben).

FROLICH, *ou* FROELICH (Guillaume), de Zurich, citoyen de Soleure, chevalier, colonel de six mille Suisses sous Henri II et Charles IX, contribua en grande partie, avec son régiment, à la célèbre victoire de Cérisolles. Il mourut à Paris le 4 mars 1562. On voyoit son mausolée aux Grands-Cordeliers. Le cabinet de Haller possédoit une médaille de cet illustre guerrier. (*V.* Histoire militaire de la Suisse, par le baron de Zur-Lauben.)

GALL GALL

GALLARD (N.), ancien docteur de Sorbonne et grand-vicaire de Senlis, né le 12 novembre 1744 à Artenay, mort à Paris le 11 mai 1812, dans la soixante-huitième année de son âge, étoit un ecclésiastique éclairé, qui avoit des connoissances très-étendues dans les sciences et les belles-lettres. Sans les infirmités habituelles qui le tourmentèrent une grande partie de sa vie, et qui le détournèrent du travail, il auroit pu se faire un nom dans la république des lettres. On ne connoît de lui qu'un *Eloge de M. de Beauvais*, ancien évêque de Sénez; Paris, 1808, qui se fait remarquer par une diction correcte, un style heureusement figuré, une grande délicatesse dans les pensées, un art merveilleux d'embellir même des idées communes.

GALLATIN (Gaspard), du

canton de Glaris-Catholique, premier colonel du régiment des gardes Suisses en mars 1616; rendit des services importans dans plusieurs batailles et négociations aux rois Charles IX, Henri III, Henri IV, et Louis XIII; à la mort de Henri III, il engagea le régiment qu'il commandoit à reconnoître Henri IV. On le vit aussi se signaler à la bataille d'Arques. Gallatin mourut à Paris dans un âge très-avancé en juillet 1619. Son épitaphe qu'on lisoit aux grands-cordeliers, finissoit par ces vers :

Si mortem posset Mars debellare rebellem,
Haud foret helvetus hoc tumulatus humo.

(*V.* histoire militaire des Suisses, par le baron de Zur-Lauben.)

GUNDOLDINGEN ou GUNDELTINGEN (Pierre de), chevalier, avoyer de Lucerne, est célèbre dans les fastes militaires de la Suisse, par la part qu'il eut au succès de la bataille de Sempach, à trois lieues de Lucerne; il y fut tué le 9 juillet 1386, en combattant glorieusement pour la liberté de la Suisse, contre Léopold, duc d'Autriche qui fut vaincu, et périt avec 2000 des siens, parmi lesquels on comptoit 676 gentilshommes des premières maisons de l'Allemagne et de l'Argeu, et entre autres 350 casques couronnés. Tous les ans, le 9 juillet, on célébroit avec beaucoup de pompe à Sempach l'anniversaire de cette mémorable journée qui assura la liberté de la suisse.

JANS JANS

JANSEN (Henri), libraire à Paris, censeur impérial, attaché comme rédacteur au ministère des relations extérieures, et bibliothécaire du prince de Bénévent (M. de Talleyrand), né à la Haye, mort à Paris au mois de mai 1812, dans un âge avancé, étoit du petit nombre de ces hommes en qui les mœurs les plus pures se réunissoient à beaucoup de connoissances. Il est connu par plusieurs ouvrages et de nombreuses traductions du hollandais, de l'allemand, de l'anglais et de l'italien. On lui doit : I. *Le grand livre des peintres*, par Guillaume Lairesse, traduit du hollandais sur la 2ᵉ édition, 1787, 2 vol. grand in-4°. II. *OEuvres d'Antoine Raphael Mengs*, traduit de l'italien, 1787, 2 vol. in-4°. III. *Recueil de pièces intéressantes concernant les beaux-arts*, etc., 1796, 6 vol. in-8°. IV. *Discours prononcés à l'académie royale de Londres par Josua Reynolds*, suivis de notes du même auteur sur le poème de l'art de peindre, de Dufresnoy, le tout traduit de l'anglais, 1787, 2 vol. grand in-8°. V. *Histoire du charbon de terre et de la tourbe*, suivis de la méthode d'épurer ces deux combustibles, et d'en employer avec utilité et avantage les différens produits par Pseiffer, traduit en 1787; nouvelle édition, 1795, in-8°. VI. *Dissertations sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des divers âges; suivies de réflexions sur la beauté, particulièrement sur celle de la tête, avec une manière nouvelle de dessiner toutes les têtes avec la plus grande exactitude*; ouvrage posthume du

même auteur, sur la meilleure forme de souliers, 1791, in-4°. VII. *De la culture du tabac en France*; suivie d'un précis d'un plan sur l'établissement d'une caisse de prévoyance destinée à diminuer la mendicité, 1791, in-8°. VIII. *Essai sur la législation et sur la politique des Romains*, traduit de l'italien, avec Quétant, 1795, in-12. IX. *Les Aventures de Friso, roi de Gangarides et de Crasiates*, poème en dix chants, par G. de Haren, avec quelques autres pièces du même auteur, le tout traduit du hollandais, 1795, in-8°. X. *Ferdinand et Constance*, par Rhynvis Feyth; et *Julie* du même auteur, romans traduits du hollandais, deuxième édition, 2 vol. in-12. M. Marron, ministre protestant de l'Oratoire, a consacré un éloge à la mémoire de Jansen. « Il fut honnête et bon, dit-il, passionné pour l'instruction, sur-tout dans la partie qui concerne les arts et l'antiquité; il contribua de tous ses moyens à la répandre. Il avoit à cœur l'honneur de la littérature de son pays natal, de cette littérature hollandaise qui, comme la religion, n'est blasphémée que parce qu'elle est ignorée ou mal connue, etc., etc. »

JOVELLANOS (don Gaspar de Melchor), savant magistrat espagnol, né à Gijon, dans les Asturies, vers l'année 1750, avoit reçu de la nature un génie ardent et avide de connoissances, et cultiva également la jurisprudence, l'histoire, les langues savantes, l'antiquité et la littérature. Dès sa première jeunesse il fut reçu membre des académies espagnoles d'histoire et des beaux-arts de St.-Ferdinand, et Charles III, instruit de son mérite, le nomma son conseiller d'état, et le chargea de plusieurs commissions importantes, dont il s'acquitta toujours avec succès. Jovellanos joignoit à un esprit vif et pénétrant une imagination féconde et fleurie. Il possédoit tous les talens nécessaires pour plaire aux princes qui veulent s'instruire, une grande étendue de connoissances et beaucoup de présence d'esprit; ses réponses étoient promptes, judicieuses, toujours sincères, et cependant mesurées. Il étoit franc et décidé dans ses jugemens, réglé dans ses mœurs, doux et affable dans ses manières, toujours prêt à se communiquer, et surtout d'un désintéressement extrême. Ennemi des préjugés, il ignoroit ces préventions, outrées en faveur d'une nation, et injurieuses au reste du genre humain. Il aimoit surtout la France et sa littérature. Le comte de Cabarrus ne contribua pas peu à lui inspirer ce goût. La conformité du génie et des idées libérales de ces deux hommes d'état, établit entre eux des liaisons très-intimes qui leur firent partager leurs succès et leurs revers. Pour obtenir sa bienveillance, il suffisoit d'avoir du mérite; il recherchoit même les étrangers dont les lumières et les talens pouvoient être utiles à l'Espagne. Des qualités si rares et si estimables étoient accompagnées d'un fond de gaieté admirable, que ni ses malheurs ni la maladie dont il fut attaqué quelques années avant sa mort ne purent jamais altérer. Bourgoing, dans son Tableau de l'Espagne moderne, et M. de Laborde, dans son Itinéraire de l'Espagne, parlent de Jovellanos comme d'un homme extraordinaire. Sa grande renommée ne pouvant pas manquer de lui attirer des ennemis,

surtout parmi le haut clergé dont il vouloit réformer les abus. En 1797 il fut exilé dans les montagnes des Asturies, d'où il fut rappelé en 1799 pour remplacer *Llaguno* et *Amirola* dans le ministère de *grace* et *justice*. Mais il connoissoit trop l'instabilité de la faveur et des intrigues de cour, pour ne pas prévoir sa disgrace. Il n'y avoit qu'un mois qu'il étoit au ministère, lorsqu'il ordonna à son valet de chambre de se tenir prêt pour un long voyage; mais ce ne fut qu'au bout de 9 mois qu'il fut exilé à Palma dans l'île de Majorque, et renfermé étroitement dans le couvent des Chartreux, d'où il n'est sorti que lors des derniers troubles qui eurent lieu à Madrid. Il fut nommé depuis ministre de l'intérieur par le roi Joseph Napoléon: place qu'il n'a pas pu remplir; attendu qu'il se trouvoit alors engagé auprès de la junte insurrectionnelle, où il finit sa carrière d'une manière tragique au commencement de l'année 1812. On a de lui, I. *Recueil de Poésies lyriques*. Ce recueil renferme une comédie intitulée : *El delinqüente Honrado* (*l'Honnête Criminel*), qui a eu un succès prodigieux en Espagne, et qui ne ressemble en rien à la pièce française qui porte le même titre. Cette comédie fut traduite en français par l'abbé Eymar, vicaire-général de Marseille et ci-devant conseiller au parlement de Paris. Elle est également traduite en anglais, et elle fut représentée à Londres avec beaucoup de succès. II. *Discours prononcé dans l'assemblée générale de l'Académie des beaux-arts de Marseille en* 1781; Madrid, 1782, in-8°. Ce discours fut couronné. On y trouve un parallèle très-piquant entre Lope de Véga et Jourdan : le premier, corrupteur de la poésie, et le second, de la peinture. Ce discours donna lieu à l'anglais Cumberland de publier ses réflexions sur les artistes espagnols qui vinrent à Londres deux ans après. III. *Mémoire sur l'établissement des Monts-de-Piété*, Madrid, 1784. IV. *Mémoire lu dans l'Académie d'histoire, sur la nécessité d'un bon Dictionnaire géographique*, Madrid, 1785. V. *Réflexions sur la législation d'Espagne*. VI. *Lettre adressée à Campomanès, sur le projet d'un Trésor public*, Madrid, 1786. L'ouvrage le plus estimé de Jovellanos est son *Traité d'économie agraire*, publié à Madrid, in-4°, sous ce titre : *Ynforme sobre la Lei agraria*, Madrid, 1797. Jovellanos a écrit une foule de *Mémoires* et de *Dissertations* à l'occasion de ses différentes missions, et des *Questions* proposées par les sociétés savantes. On parviendra, sans doute avec le temps, à réunir une grande partie de ces écrits précieux que le seul traité d'économie agraire doit faire désirer à tous les hommes d'état. Cet ouvrage se trouve traduit dans l'*Itinéraire* de M. de Laborde, qui en parle de la manière la plus avantageuse. Jovellanos sacrifia une grande partie de son patrimoine à l'établissement qu'il créa à Gijon sous le titre de *Ynstitut asturien*, qui fut soutenu pendant quelque temps par le gouvernement, et tout à fait abandonné lors de l'exil de son fondateur. On doit à Jovellanos une traduction en espagnol du *Paradis perdu* de Milton, et une tragédie en cinq actes, intitulée; *Pélage*, très-connue, quoique qu'elle n'ait jamais été imprimée.

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME.

ERRATA.

Page 67. colonne 2, lig 37, empoisonnèrent, *lisez :* emprisonnèrent
— 71. col. 1. Bevy (Charles J.) n'est pas mort.
— 129. col. 1, lig. 8. catharéties. *lisez :* cathartiques.
— 163. col. 2, lig. 19. suivit, *lisez :* servit.
— 180. col. 2, lig. 27. 1867, *lisez :* 1811.
— 208. col. 1, lig. 44, de ses occasions, *lisez :* de ces occasions.
— 214. col. 1, lig. 31, marine au groisic, *lisez :* marine au Croisic.
— 214. col. 2, lig. 28, lisez : *grammaticæ*, etc.
— 221. col. 1, lig. 9, 2758, *lisez :* 1758.
— 225. col. 2, lig. 36, Italienne, *lisez :* Indienne.
— 237. col. 1, lig. 30, Barnèse, *lisez :* Farnèse.
— 245. col. 2, lig. 23, livre propre à désennuyer un instant, *lisez :* *Livre propre à désennuyer un instant.*
— 251. col. 1, l. 40, jusques y et compris, *lis.* : jusques et compris.
— 255. col. 1, lig. 4, Cabassus, *lisez :* Cabassut.
— 261. col. 2, lig. 9, Casus, *lisez :* Salus.
— 263. col. 2, lig. 32, *supprimez* le point.
— 281. col. 1, lig. 23, ce siècle, *lisez :* siècle.
— 288. col. 1, lig. 4, *supprimez* : et de.
— 289. col. 1, lig. 8, Charles XI, *lisez :* Charles IX.
— 299. col. 2, l. 2, Arnauld, Duferron, *lisez :* Arnauld Duferron.
— 340. col. 2, lig. 25, Guipescoa, *lisez :* Guipuscoa.
— 363. col. 2, lig. dernière, *lisez :* arraché miraculeusement à la
— 369. col. 2, lig. 13, tribu, *lisez :* tribut.
— 392. col. 2, lig. 25, dix-neuvième, *lisez :* dix-huitième.
— 394. col. 1, lig. 10, Cassiers, *lisez :* Caffieri.
— 416. col. 2, lig. 31, tome XII, *lisez :* tome XIII.
— 418. col. 1, lig. 33, sa guérison, *lisez :* la guérison.
— 425. col. 1, lig. 47, s'établit, *lisez :* établit.
— 451. col. 1, lig. 40, intendant, *lisez :* trésorier-général.
— 454. lig. 46, Raugeard, *lisez :* Rangeard.
— 459. col. 1, lig. 16, Bacchilier, *lisez :* Bacchelier.
— 462. col. 1, lig. 2, fourberie, *lisez :* diversité.
— 464. col. 2, lig. 9, dynastie, *lisez :* domination.
— 468. col. 2, l. 1, des médecins, *lis.* : de la vanité des médecins.
— 472. col. 1, lig. 28, l'aca, *lisez :* l'académie.
— 477. col. 2, lig. 43, *avitatis*, *lisez :* *civitatis.*
— 487. col. 2, lig. 45, Braden, *lisez :* Baden.
— 495. col. 1, lig. 1, par les intrigues de la reine Caroline, *lisez :* parce qu'il déplaisoit à la reine.
Ibid. lig. 34, injuste prétention, *lisez :* volontés.
— col. 2, lig. 14, enthousiasme, *lisez :* applaudissemens.
— 499. col. 1, lig. 1, qui s'étoit, *lisez :* qui étoit.
— 500. col. 2, lig. 37, idœm, *lisez :* idœ.
— 501. col. 1, lig. 14, comètes, *lisez :* comites.
— 502. lig. 4, Sabarbicaires, *lisez :* Suburbicaires.
Celui-ci, *lisez :* le nouvel archevêque.
— 506. col. 1, lig. 25, 1781, *lisez :* 1731. col. 2, lig. 14, 1716, *lisez :* 1776.
— 521. col. 2, lig. 46, Jean-Gus, *lisez :* Jean-Gustave.



